This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google books

https://books.google.com





A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

- *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

- *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

- *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`







Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

IG 313/233

GALLIA JUDAICA

Digitized by Google

Digitized by Google

PUBLICATIONS DE LA SOCIÉTÉ DES ÉTUDES JUIVES

GALLIA JUDAICA

DICTIONNAIRE GÉOGRAPHIQUE DE LA FRANCE

D'APRÈS LES SOURCES RABBINIQUES

CONTENANT

1° *L'identification de tous les noms géographiques français mentionnés dans la littérature rabbinique du moyen âge ;*
2° *Une notice sur l'histoire des Juifs des localités ou provinces désignées sous ces noms ;*
3° *Une notice littéraire sur les rabbins et écrivains juifs originaires de ces localités ou qui en ont porté le nom.*

Par HENRI GROSS

TRADUIT SUR LE MANUSCRIT DE L'AUTEUR

Par MOÏSE BLOCH



BIBLIOTHÈQUE S. J.
Les Fontaines
60500 CHANTILLY

PARIS
LIBRAIRIE LÉOPOLD CERF
12, RUE SAINTE-ANNE, 12

1897

Digitized by Google

Digitized by Google

INTRODUCTION

Les ouvrages juifs du moyen âge contiennent un grand nombre de noms géographiques français, qui désignent tantôt le lieu d'origine d'un célèbre savant juif, tantôt le théâtre d'un épisode de l'histoire juive. Il est donc important pour l'histoire des Juifs, comme pour celle de leur littérature, de déterminer avec précision l'emplacement de ces localités. Mais l'identification de ces noms géographiques offre souvent de grandes difficultés. Les anciens noms géographiques de la France ont subi des modifications tout aussi profondes, et moins conformes aux lois de la philologie que le vieux français lui-même, et ils ne peuvent être identifiés qu'avec peine, même dans les vieux textes latins et français. Quiconque a étudié l'histoire de l'ancienne France sait que, parmi les noms de lieu cités dans les œuvres de Grégoire de Tours, quelques-uns résistent à toute interprétation et d'autres sont restés sujets à controverse.

Les noms géographiques disséminés dans la littérature hébraïque présentent une difficulté de plus, celle qui résulte de l'impossibilité de transcrire exactement, avec l'alphabet hébreu, certains sons de la langue française, et principalement les diphtongues. Dans certains ouvrages, comme ceux de Raschi et divers glossaires hébreux-fran-

Digitized by Google

çais (voir A. Darmesteter, *Archives des Missions scientifiques*, série III, tome IV), la transcription est faite d'après des règles systématiques; mais dans d'autres ouvrages, écrits quelquefois par des étrangers, la transcription est arbitraire et abandonnée au hasard. Il faut ajouter que les copistes et les imprimeurs, par suite de leur ignorance de la langue française, n'ont pas peu contribué à défigurer les noms. En voici quelques exemples. Dans son *Schalschélét* (éd. Amsterdam, p. 38), Guedalya ibn Yahya raconte la légende bien connue de la rencontre de Raschi avec Godefroi de Bouillon (בליזון). L'éditeur de Lemberg, ne sachant quel est ce nom, écrit hardiment בלשון יון, « en langue grecque ». S. Cassel voit Varennes-sous-Dun dans le mot ורחורין, qui n'est qu'une altération du nom hébreu de Verdun (voir plus loin, *s. v.* ווירון). Le *Schibbolé Hallékét*, ms. de Paris, n° 397-98, mentionne Joseph מגיאון. D'après Carmoly, ce nom désignerait la ville de Gien, située à dix-sept milles d'Orléans (*Revue orientale*, II, p. 397). Cette interprétation est fausse. Le passage qui contient ce nom, et que Carmoly n'indique pas d'une façon précise, est sans doute le même que celui du *Schibbolé Hallékét*, I, éd. Buber, n° 217, et qui est ainsi conçu : וכן נמצא בכתב ידי מר רב יוסף זצ"ל במדינת גיאן שהעיד על רבו הרב אלפסי. Dans le *Schibbolé Hallékét*, éd. Salonique, n° 63, on trouve la version גביאן, et dans le *Koré Haddorot*, éd. Berlin, 19 *a*, la version ליאון. Le passage du *Schibbolé Hallékét* est emprunté au commentaire *Maor* que Zerahya Gerundi a composé sur Alfasi. Le voici (Pesahim, II) : וכן נמצא בכתב ידי מר יוסף בר יושיה ממדינת גיאן שהעיד על רבו הדיין ז"ל. Ce même passage se retrouve sous la forme suivante dans le *Maor* (Aboda Zara, V) : ראיתי ספר אחד שבא מעבר לים והיה כתוב בכתב יד אחד מתלמידי הרב ז"ל

בלשון ערבי. Le nom de גיאן désigne probablement la province espagnole de Jaen, appelée anciennement Gaen.

On s'exposerait à de fréquentes erreurs si l'on se contentait d'identifier les noms, le dictionnaire à la main, sans collationner les textes. Car, par suite de la similitude des langues romanes, on confond facilement des noms français, espagnols et italiens. Souvent même, et notamment en Provence, des noms géographiques français sont rendus par des noms bibliques qui ont à peu près le même sens ou le même son. Ce sont alors de vrais rébus à déchiffrer.

Ce qui facilite cependant l'identification des noms géographiques cités dans les ouvrages hébreux, c'est qu'ils sont fréquemment transcrits sous leur ancienne forme latine. Cela est vrai, même pour des noms autres que ceux des localités françaises. Ainsi, on trouve מגנצא pour Mayence, en latin *Magontia* ; גרמיזא pour Worms, en latin *Wormatia* et *Garmatia* ; אבריוך pour York, en Angleterre, en latin *Eboracum*, et enfin בוכלאורין (*Eben Bohan*, de Kalonymos ben Kalonymos, à la fin) ou בוסאלדון (Adret, Consultations, III, n° 417) pour Besalu, dans la Catalogne, en latin *Bisladunum*. Du reste, dans ses Consultations (n° 103), Joseph Kolon recommande pour les lettres de divorce, où il est de la dernière importance de transcrire correctement les noms propres, de désigner les noms de lieu sous leur forme latine dans le cas où l'on a des doutes sur la façon de les transcrire sous leur forme vulgaire. Nous retrouvons ainsi assez souvent les vieilles désignations françaises qui, pour la plupart, ont leur origine dans les dénominations latines.

On a déjà tenté à plusieurs reprises d'étudier les noms géographiques français de la littérature juive. Le pre-

Digitized by Google

mier travail de ce genre est celui de Zunz, dans sa *Zeitschrift für die Wissenschaft des Judenthums* (1822), sur les noms géographiques de l'Espagne, du Portugal et de la Provence. C'était une de ses premières études. Puis, dans sa biographie de Raschi (*ibid.*), il a passé en revue les noms géographiques du nord de la France qu'on rencontre dans les tosafot, et qu'il a ensuite étudiés de plus près dans son ouvrage *Zur Geschichte und Literatur*. S. Cassel a complété les études de Zunz par des additions, publiées dans ses *Historische Versuche*, qu'il ne faut accueillir qu'avec circonspection. Carmoly, dans sa *Revue orientale*, I-III, a également publié sur cette question un mémoire, où il a émis des idées justes à côté de nombreuses erreurs.

Récemment, l'Académie des Inscriptions ayant proposé comme sujet de concours l'étude des noms géographiques européens mentionnés dans la littérature juive du moyen âge, M. Ad. Neubauer a écrit sur cette question un mémoire qui a obtenu le prix ; il est à souhaiter que ce travail voie bientôt le jour. Enfin, M. Loeb a écrit deux articles qui présentent un grand intérêt pour l'étude des noms géographiques. Dans l'un de ces articles (*Revue des Et. j.*, VIII-IX), intitulé *Livres de commerce du XIVe siècle* et contenant la description détaillée de deux manuscrits inédits, on trouve un grand nombre de noms géographiques français, mais qui intéressent peu l'histoire et la littérature juives ; ils ont, du reste, été étudiés d'assez près par M. Loeb pour que je puisse m'abstenir d'y revenir dans cet ouvrage. Le deuxième article de M. Loeb auquel je fais allusion est son travail (*Revue des Et. j.*, XVI-XVII) intitulé *Josef Haccohen et les chroniqueurs juifs*. Il y étudie les œuvres imprimées

Digitized by Google

et manuscrites des chroniqueurs et en signale les plus importantes variantes au point de vue de l'histoire et de la géographie.

Je me suis imposé pour tâche, dans ce travail, de réunir par ordre alphabétique tous les noms géographiques français que j'ai trouvés dans les écrits juifs du moyen âge. Mon but principal est de déterminer d'une façon précise les localités où sont nés et où ont vécu les divers écrivains juifs de la France. Je m'arrête, par conséquent, aux noms qui intéressent la littérature juive bien plus longuement que ne pourrait le faire supposer le titre de mon ouvrage. A la nomenclature géographique je rattache çà et là des observations historico-littéraires. Il ne m'a pas paru superflu de montrer le rôle que telle ou telle localité a joué dans le développement de la vie intellectuelle des Juifs, et c'est pourquoi je parle aussi des savants qui sont originaires de cette localité. Par contre, je passe rapidement sur les noms géographiques qui n'intéressent que médiocrement ou n'intéressent pas du tout l'histoire et la littérature juives et n'ont de rapport qu'avec l'histoire de France. Tels sont, par exemple, les noms de localités qu'on trouve dans la « Chronique des rois de France » de Joseph Haccohen ou dans le *Cémah David* de David Gans. J'ai cependant, à propos de ces localités, toujours dit, quand je l'ai su, si des Juifs y ont demeuré. Ce serait une entreprise très méritoire que de dresser la liste des localités françaises mentionnées dans des ouvrages juifs ou non-juifs, où des Israélites ont séjourné pendant le moyen âge. Le présent ouvrage n'est qu'une contribution à cette définitive *Gallia judaica*.

Parfois, je parle avec détails des noms de personne ou de famille qui ressemblent à des noms de lieu. Déjà en

Digitized by Google

1837, Zunz avait publié une étude du plus vif intérêt sur les noms des Juifs depuis la clôture de la Bible (voir *Gesammelte Schriften*, II, p. 1-82), mais il ne s'est occupé que des prénoms et ne les a pas suffisamment distingués selon leurs pays d'origine. Il a aussi négligé de rechercher la signification des noms. Ce serait également une œuvre très utile de recueillir et comparer au point de vue philologique tous les prénoms et noms de famille des Juifs français du moyen âge qu'on trouve dans les livres juifs et non-juifs.

Comme je me suis borné, en général, aux ouvrages hébreux imprimés et que je n'avais à ma disposition que très peu de textes vieux-français, mon travail n'a pas la prétention d'être complet. Il n'épuise pas la matière et, en outre, il soulèvera certainement des objections sur plus d'un point. Mais, malgré les lacunes qu'il présente, j'espère qu'on ne le trouvera pas dénué de valeur et qu'il pourra contribuer aux progrès de ce genre d'études. Puisse-t-il apporter une pierre au vaste édifice de la science juive ! *In magnis et voluisse sat est.*

Qu'il me soit permis, en terminant, d'exprimer ici ma vive reconnaissance au traducteur de mon ouvrage, M. Moïse Bloch : son concours m'a été des plus précieux pour la révision et la mise au point de ce long travail.

Digitized by Google

DICTIONNAIRE GÉOGRAPHIQUE

DE LA FRANCE

D'APRÈS LES SOURCES RABBINIQUES

אבנופטה AUTUN.

En vieux français *Austun*, en latin *Augustodunum*. Ville de la Bourgogne, département de Saône-et-Loire.

Cité, avec cette orthographe, par Azaria de Rossi, dans Meor Ênayim, édit. Vilna, p. 310. Cet auteur, qui était Italien, a transcrit le *u* par un ב, suivant l'usage des Israélites de son pays. C'est ainsi qu'il écrit (*ibid.*, p. 101) אבגוסטינו pour Augustino et (p. 273) מאברו pour Mauro. Joseph Haccohen (Dibré Hayy., 35 *a*) écrit אבסטריאה pour Austria et (*ibid.*, 52 *a*) פריבול pour Frioul; Abraham Farissol (Iggérét Orhot Olam, 8) écrit מאבריטאניא pour Mauretania; le n° 144 des mss. de Vienne, p. 165, a ניקולאב pour Nicolau.

Il existait à Autun, comme dans la plupart des villes de Bourgogne, des quartiers habités spécialement par des Juifs (REJ., VI, 222). Dans un document de l'année 1306, on mentionne un Salemin d'Autun (Simonnet, Juifs et Lombards, dans les Mémoires de l'Académie de Dijon, 1865, p. 161).

אביניון AVIGNON.

En latin *Avenio*, en provençal *Avinho* ou *Avinhon*. Chef-lieu du département du Vaucluse.

Cité sous cette forme dans Manhig, 31, et dans I. de Lattès, Consult., p. 11. Jacob ben Moschè, de Bagnols, mentionne un

Digitized by Google

document judiciaire, relatif à une lettre de divorce, où Avignon est ainsi écrit : אוריניון היושבת על נהר רודנו « Avignon, située sur le Rhône » (mss. Br. Mus., n° 2705 ; REJ., IX, 57 ; voir plus loin באנוריילש). On sait que, dans ces actes, on s'attachait à écrire très correctement les noms de personne, de localité et de fleuve. Jacob de Bagnols écrit aussi le nom de cette ville אוירנון (*ibid.*). L'orthographe la plus fréquente est אויניון (S. ben Adret, Consult., IV, nos 24 et 89 ; Emék Habb., 86 ; Schèb.Yeh., 114, 128, etc.), ou אוביון (S. ben Adret, III, n° 221 ; Minh. Ken., nos 23 et 48) ; on trouve plus rarement אוינון (mss. Mun., n° 304, 11°, Cat., p. 132 ; mss. Bodl., n° 2127, 2°, Cat., p. 729), אונין (Minh. Ken., n° 23), אוניירון (mss. Mun., *l. c.*, f° 151 *b* ; mss. Gz., n° 782 ; cf. Neubauer, REJ., X, 95), אוויניון (mss. Bodl., n° 2142, Cat., p. 742), אוניירון (mss. de Rossi, n° 76 ; cf. REJ., X, 93), אבנון (mss. Vi., n° 13, Cat., p. 18), אורנין (S. ben Adret, III, n° 286). On trouve aussi la forme corrompue אביישן (*ibid.*, I, n° 549. Voir plus loin *s. v.* אלרץ).

Dans cette orthographe, les consonnes ב et ו répondent toutes les deux à la lettre provençale et française *v*, qui, généralement, n'est en réalité que le *b* latin. La consonne נ répond au provençal *nh*, qui est le *gn mouillé* français (Avinho = Avignon). D'ailleurs, le nom de cette ville est souvent transcrit en hébreu avec le *gn* mouillé : אוויגניאון (mss. Gz., n° 159 ; REJ., X, 84-85. Voir plus loin, *s. v.* בירטוש), et, moins correctement, אויגיאון (*ib.*), אוגרון (Minh. Ken., n° 23), et אוינגרון (*ib.*, ms. ; Rabb. fr., 664).

Dans ces derniers temps, l'histoire des Juifs d'Avignon a été étudiée avec un soin tout particulier (cf. Bardinet, REJ., I, 262, et VI, p. 1 ; Bardinet, Revue historique, janvier-février 1880 ; Maulde, Les Juifs dans les États français du Saint-Siège au moyen âge, Paris, 1886 ; REJ., VII-X ; Isidore Loeb, Les Statuts des Juifs d'Avignon de 1779, dans l'Annuaire de la Société des Ét. j., I, 165 et suiv.)

La communauté juive d'Avignon a produit des savants remarquables. Nous nous contenterons de mentionner les suivants :

1° Abigdor ben Nathan, qui fut, comme son père, un rabbin très estimé. Son parent Abraham ben Nathan, de Lunel, qui fut son élève, parle de lui dans son *Manhig* (p. 31 et 73), composé vers 1304-05, comme d'un personnage encore en vie.

Digitized by Google

2° David Kohen d'Avignon, qui fut le maître de R. Éliézer ben Immanuel, de Tarascon, lequel vécut vers 1282 (mss. Bodl., n° 2343; Rubb. fr., 516; Letterb., II, p. 180). Eliézer de Tarascon dit : אמר לי מורי ר' דוד כי מעשה בא לפניו באוינון. « Mon maître m'a dit qu'on le consulta sur le cas suivant à Avignon. » Cf. Orh. Hayy., II, ms. Gz., p. 105 : מעשה אירע בטרשקון בבית החכם ר' אלעזר והשיב לו ר' דוד הכהן רבו. « Tel cas s'est présenté à Tarascon, chez R. Eliézer, et son maître David Kohen lui a dit. »

3° Mordekhaï ben Joseph d'Avignon, qui vivait vers la même époque que le précédent et était, comme lui, un savant très estimé. D'après une information rapportée par Salomon ibn Verga (Schèb. Yeh., 114), un apostat de Montpellier, très hostile aux Juifs, fit publier par le pape une ordonnance prescrivant à la population juive, sous peine de mort, d'attacher à leurs vêtements des signes infamants qu'on pût reconnaître plus facilement que ceux qu'ils portaient auparavant. Les notables de la communauté se réunirent alors pour élire des délégués qui pussent faire abolir cette ordonnance. On choisit le célèbre Mordekhaï ben Joseph d'Avignon et le savant Salomon דשאילי de Tarascon. Ceux-ci se rendirent auprès du roi et obtinrent de lui l'abolition de l'ordonnance papale. Malgré cela, l'Inquisition contraignit les Juifs de Provence, et notamment ceux de Marseille, d'Aix et d'Avignon, à porter les nouveaux signes d'infamie. A Avignon, on tint prisonniers dans leurs demeures Mordekhaï ben Joseph et Israël, qui ne furent remis en liberté que contre une forte rançon (le nom de סאילי désigne certainement *Salon*; voir plus loin שלון). Comme il s'agit, dans ce récit, de la Provence, et non de la France, le roi que les délégués allèrent implorer était Charles Ier, comte de Provence et, depuis 1266, roi des Deux-Siciles, et non pas, comme M. Graetz le dit à tort (Gesch. d. J., VII, 162), saint Louis. Un point de ce récit d'Ibn Verga paraît bien invraisemblable. Comment admettre que les inquisiteurs aient agi contrairement aux ordres royaux et même emprisonné un des délégués qui avaient fait auprès du roi une démarche suivie de succès? Car le délégué Mordekhaï ben Joseph et le savant de ce nom qui fut fait prisonnier ne sont certainement qu'une seule et même personne. Charles Ier publia le 26 mars 1276 un décret sévère contre les inquisiteurs, et nominativement contre Bertrand Rocca, qui persécutaient les Juifs de la Provence pour les obliger à porter les nouveaux signes et allaient dans certaines localités, comme Marseille, Forcalquier et Avignon, jusqu'à les jeter en prison et leur extorquer de l'argent. Il voulait que les Juifs fussent seulement tenus de se faire reconnaître au moyen des anciens signes (cf. Papon, Histoire générale de Provence, III, 61, preuves XV; Mschr., 1882, p. 501). La persécution à laquelle fait allusion le décret du roi Charles Ier est, sans contredit, la même que celle dont parle Ibn Verga. Certains passages du

Digitized by Google

décret et du récit du Schèb. Yeh. sont même tout à fait identiques. Ainsi Ibn Verga dit : ויוציאו ממון גדול עד אין חקר, et לשאת הכבידו משא על עיר חותמות גדולות בצירופים משונים אוירינון וסגרו בבריחם שני צנתרות זהב — ואחר כך הוחרו. Dans le décret, on retrouve ces passages, car on y lit : « Auferendo illis magnam pecunie summam », puis : « imponendo quoque aliquibus ex eisdem magna signa et insolita et quosdam ponendo in carcere », et enfin : « Incarcerati quoque qui apud Avinionem vel alibi — a carcere liberentur ». C'est donc avant l'année 1276 que Mordekhaï ben Joseph avait été jeté en prison. Or, ce nom de Mordekhaï ben Joseph est porté également par l'auteur du livre de polémique מחזיק האמונה, conservé en partie dans le ms. n° 211 (cf. H. B., XVI, 42, et Rabb. fr., 567). L'auteur dit, dans sa préface, qu'il a écrit cet ouvrage après la mort de l'apostat מאבילון תפרמינא, en l'année 1274, quand, à la suite d'une ordonnance promulguée au sujet des nouveaux signes que les Juifs de Provence devaient attacher à leurs vêtements, lui et son collègue eurent été incarcérés par les inquisiteurs et tenus ensuite prisonniers dans leurs propres maisons. Comme le nom, la date et l'événement coïncident avec ce que nous venons de raconter, il est bien permis de conclure que ce Mordekhaï ben Joseph est le même que notre savant d'Avignon, comme M. Steinschneider l'a supposé avec raison (H. B., XV, 90).

Isaac de Lattès raconte qu'un élève d'Éliézer de Tarascon se baptisa et causa bien du mal à ses anciens coreligionnaires (Schaarè S., 74). Il ajoute ensuite ce qui suit : והיה אז ר' מרדכי בן הרב ר' יהוסף ותבר עליו ספר קראו מחזיק האמונה ואז נשלמו מן השנים חמשה אלפי וארבעים ושתים ושמו היה פול דבעי להשניא דרס וחק בקש להריחנו מעל ה' אלהי אבותינו וימת הנזין במקומם שמו תבר מינא והסימן תבר מינא הפת נשבר ואתנו נמלטנו והרב ר' מרדכי חבר חבורים רבים דרך פסק ומהם אבר גן ההי ספר על איכורי והחיר (l. והיתר) וספר בית שערים חבור בהלכות כהובה וכתורת כהנים וספר שערי נדרים. « Mordekhaï ben Joseph écrivit alors contre lui un livre qu'il appela *Mahazik Ha-émouna* ; c'était en l'an 5042. Le nom de son adversaire était *Paul*, qui voulait rendre notre religion odieuse et nous détourner des lois de Dieu. Ce renégat mourut à Tebar-Mina. » La personne nommée dans ce récit est certainement notre Mordekhaï ben Joseph. Le nom de יהוסף est une variante de יוסף (cf. Eben Haëzér, Bêt Schemuel, n° 129, où l'on voit que ה' אלפים וארבעים ושתים est mis pour יוסף). Mais la date ה' אלפים וארבעים ושתים = 1282 n'est pas exacte ; c'est 1274. L'apostat פול dont parle Lattès est *Paul Christiani*, qui dirigeait à cette époque les plus violentes attaques contre ses ex-coreligionnaires. Le nom de מאבילון ou *Pabion* est sans doute une forme provençale ou espagnole de Paul. D'après Ibn Verga, cet apostat était originaire de

Digitized by Google

Montpellier. La localité désignée sous le nom de תברמינא, incorrectement תפרמינא, où ce Paul mourut, est, d'après M. Steinschneider, *Taormina*, en Sicile. Cette supposition est acceptable, mais il paraît plus logique de chercher cette localité en Espagne ou en Provence, où séjournait Paul. C'était peut-être Tormon, en Espagne, ou Tavernes, dans le département du Var, dont on a fait, par calembour, תברמינא, « l'apostat est terrassé ».

Guedalya ibn Yahya a mal compris le passage de Schaare Sion, il suppose qu'il s'agit de deux Mordekhaï, dont l'un, Mordekhaï ben יהוסף, est l'auteur du מחזיק האמונה (Schalsch., 54 *b*), et l'autre, Mordekhaï de la Provence, a composé les livres talmudiques ספר בית (ספר אבר מן התי au lieu de ספר מן התי), ספר נדרים et שער השערים.

Notre Mordekhaï ben Joseph est sans doute le même que ce מרדכי בן יהוסף qui, à Carpentras, a apposé sa signature, avec d'autres savants, au bas d'une décision rituelle (voir plus loin קרפנטרץ).

4° Joseph Samuel ben Abraham ben Joseph ben Abraham Barukh ben Nêrya. En qualité de membre du Collège rabbinique d'Avignon, il signa, en 1305, deux consultations, l'une avec Meïr ben Isaïe, David ben Samuel d'Estelle et Nehémia ben Schealtiel (I. de Lattès, Consult., p. 41), et l'autre avec David ben Samuel, certainement d'Estelle, et Salomon ben Yehuda (*ibid.*, p. 44). Il signa également à Avignon une pièce judiciaire avec Meïr ben Isaïe, Nathan ben Salomon Kohen de Lunel, Isaac ben Moïse et Joseph ben Moïse (mss. Bodl., n° 2343 ; Rabb. fr., 517). Notre Joseph signe tantôt Joseph ben Abraham (*ibid.*), nom que lui donne S. ben Adret dans une consultation qu'il lui adressa à Avignon (Consult., III, n° 221), tantôt Joseph Samuel ben Abraham (I. de Lattès, Consult., p. 45), tantôt Joseph Samuel ben Abraham אודהבו Barukh ben Nérya (*ibid.*, 41). Dans cette dernière signature, le mot אודהבו n'a aucun sens ; il représente sans doute un nom quelconque qui a été estropié. Le nom de Samuel accompagne ici celui de Joseph. Dans un recueil ms. de consultations de Salomon ben Adret et d'autres savants, on trouve une réponse envoyée à Avignon, sans doute par Ben Adret, à : ר' יוסף ב"ר שמואל בר אברהם ברוך בן נריה (mss. Br. M., Add. 22089 ; cf. Neubauer, REJ., XII, 91). Il est probable que le destinataire n'est autre que notre Joseph, et que בר שמואל doit être changé en שמואל. Une lettre d'approbation qu'il envoya à S. ben Adret, à propos de la lutte religieuse qui avait éclaté en ce temps, est également signée : יוסף ב"ר שמואל בר אברהם בר יוסף ן" נריה (Minh. Ken., n° 45). Mais les mss. ont יוסף שמואל (cf. Rabb. fr., 675). Son père, qui habitait Aix (voir plus loin אויגש), signe ainsi la lettre d'adhésion qu'il envoya à S. ben Adret : "אברהם בר יוסף בן אברהם ברוך ן נריה (Minh. Ken., n° 44). On voit donc que ce nom de Barukh ben

Digitized by Google

Nérya complétait la signature d'Abraham et de son aïeul, dont il était l'homonyme. Notre Joseph était originaire d'Aix et demeurait à Avignon. Voici son nom complet : Joseph Samuel ben Abraham ben Joseph ben Abraham Barukh ben Nérya.

5° Plusieurs rabbins d'Avignon, partisans d'Abba Mari, qui prirent part à la lutte religieuse dont il a été question plus haut (Minh. Ken., dans l'ouvrage imprimé, n°s 23 et 47, en ms., n° 127. Cf. Rabb. fr., 693).

6° Kalonymos ben Kalonymos d'Arles, qui séjourna à plusieurs reprises à Avignon. C'est là qu'en décembre 1314, il acheva la traduction hébraïque du grand commentaire d'Averroès sur les *Analytica posteriora* d'Aristote, le ספר המופת (mss. Mun., n° 32, 2°, Cat., p. 11 ; mss. Bodl., n° 1365, 5°, Cat., p. 488). Il était sans doute également à Avignon dans les années 1319-21, car ce fut à cette époque qu'il se rendit à Rome, muni d'une lettre de recommandation du roi Robert d'Anjou, qui était à Avignon avec sa cour dans les années 1319-24. Kalonymos avait des relations scientifiques avec ce roi instruit, qui lui faisait traduire des ouvrages arabes en latin (cf. Gross, Mschr., 1879, p. 474 et 542 ; Steinschneider, dans Encycl. d'Ersch et Gruber, 2e section, tome XXXIII, p. 170).

7° Lévi ben Gerson, de Bagnols, l'auteur bien connu d'un ouvrage de philosophie religieuse, qui demeura quelque temps à Avignon. Il y écrivit, en 1325, son commentaire sur Job (mss. Tur., n° 118, Cat. Peyron, p. 111). Dans une addition à son commentaire sur les trois derniers livres du Pentateuque, il dit qu'il a composé cet ouvrage à la hâte à Avignon et qu'il l'a achevé à Orange en 1338 (mss. Ps, n° 244, Cat., p. 31) : והיתה השלמתו בכ"ג לירח טבט של שנת השעים ושנומה לפרט האלף הששי פה בעיר האזוב וכו' צריך לדקדק כל זה הספר כי עשיתי בעודי בעיר אביניון בנחץ זולה ספרי התלמוד (voir plus loin אבורינגה).

8° Jacob ben Moïse, de Bagnols, qui a composé un ouvrage considérable sur des questions rituelles (1357-62). Il séjourna également pendant quelque temps à Avignon (voir plus loin באנוויילש).

9° Jacob ben Hayyim, appelé Comprad Vidal Farissol. Il composa en 1422, à l'âge de 17 ans, sous la direction de son maître Salomon ben Menahem, appelé aussi Prat Maïmon, un commentaire sur le Kozari de Juda Hallévi, sous le titre de בית יעקב (mss. Bn, n° 124, Cat., p. 111 et 141, où se trouve l'introduction de cet ouvrage. Cf. H. B., XVI, 127). Notre Jacob ben Hayyim est sans doute identique avec l'auteur de poésies synagogales qui vécut vers 1453 à Avignon et est aussi désigné simplement sous le nom de Comprad Farissol (Zunz, Litg., 525).

Jacob ben Hayyim se donne le nom de קמוראט (mss. Bn, n° 124, *l. c.*) qu'il faut peut-être corriger en קנפראט ou, plus correctement, en קומפרט, comme on écrit d'habitude ce mot (I. ben

Digitized by Google

Schéschét, Consult., n° 266). Plusieurs Juifs de Carpentras portaient au XVIe siècle le nom de *Comprat* (RÉJ., XII, 198 et 204). On trouve aussi les variantes קרומפרד *Comprad* (voir plus loin ארלי), קומפראד, à Salon (mss. Mun., n° 292, Cat., p. 123), et קרומפראר. C'est sous ce dernier nom qu'on trouve désigné le fils de Samuel de Medina, par abréviation רשד"ם (Koré Hadd., p. 50).

Le nom de Comprado est employé souvent comme traduction du surnom hébreu חביב = Aimé (Zunz, Ges. Schr., II, 53). Compradet, qu'on trouve à Carpentras, au XIVe siècle, est un diminutif de Comprad (RÉJ., XII, 194 et 195). Le nom de פראט, Prat, est peut-être une abréviation de Comprat (cf. H. B., XVI, 127). Un prêtre espagnol, qui a composé vers 1787 le livre *Vicenalia sacra Aragoniensia*, portait ce nom de Prat.

Prat Maimon, qui a écrit un commentaire sur le בחי נפש de Lévi ben Abraham de Villefranche, résida peut-être à Avignon, comme son élève Jacob ben Hayyim; mais rien ne le prouve.

10° Plusieurs auteurs estimés de poésies synagogales. Nous ne mentionnons que Compbad Farissol, dont nous avons parlé ci-dessus; Moïse ben Abraham, de Nîmes, qui demeurait à Avignon vers 1466 (voir plus loin נמטור), et, enfin, le médecin et poète Israel ben Joseph Hallévi, nommé aussi Crescas Caslari, en hébreu קסלארי, qui n'avait sans doute aucun lien de parenté avec la famille des *Yiçhari*, établis à Avignon vers 1327 (Zunz, Litg., p. 504; Landshut, Amudè Ab., p. 153. Cf. plus loin יצהרי et קסלארי). Sa poésie liturgique pour Pourim, qui commence par les mots מי כמוך, se trouve dans le ms. Bodl. n° 1142, Cat., p. 332, et a pour suscription : קרשקש מאי(נארשטרי) עשאו החכם דקסלאר. Parmi les mss. hébreux de l'Escurial, il se trouve un ouvrage médical avec la suscription suivante : ס' הנקרא ארנבדינדה ע"ש מחברו הנקרא מאוש" ארנב דוילדה נובדה והעתיקו קרשקש דסקסלאר מאיש" קרשקש השלם. ללה"ק הרופא. D'après M. Neubauer, cet ouvrage est identique avec celui qu'Assemani décrit dans son Catalogue des mss. hébreux du Vatican, tome I, p. 341, sous le titre suivant : « *Liber de regimine sanitatis* de Maistre Barnaba de Villa Nova, traduit par Crescas de Casale » (Neubauer, Archives des missions scientifiques, t. V, 428). Le titre, tel qu'il est rapporté par M. Neubauer, n'est pas juste; M. Steinschneider l'a rétabli. L'auteur de cet écrit s'appelait ארנב = Arnaud de Villeneuve (voir וילא נובא). Le nom דסקסלאר doit être corrigé en דסקשלאר = des Caslar. Le traducteur de l'ouvrage est, en effet, notre Israël ben Joseph Hallévi, appelé Crescas Caslari (voir H. B., XI, 134).

11° Malgré les décisions des conciles, on trouve, pendant plusieurs siècles, des médecins juifs distingués à Avignon (cf. Maulde, Les Juifs dans les États français...; Bayle, Les médecins d'Avignon au moyen âge, Avignon, 1882; Neubauer, RÉJ., V, 306).

Digitized by Google

Un de ces médecins, ISAAC BEN TODROS, écrivit, vers 1377, une œuvre médicale sur la peste, sous le titre de באר לחי, que M. le baron D. de Gunzbourg a publiée dans la Jubelschrift zum 90. Geburtstage von Zunz, Berlin, 1884, p. 91 de la partie hébraïque. Un autre médecin juif d'Avignon, mentionné par Bayle (*l. c.*, p. 68), est BONJUES NATHAN, qui, d'après une hypothèse vraisemblable de M. Neubauer, est le même que Juda ben Salomon Nathan, appelé aussi MAESTRO BONJUDAS NATHAN, qui vécut au milieu du XIVe siècle. Il était considéré comme un savant remarquable et un excellent médecin ; il traduisit de l'arabe un ouvrage philosophique ainsi que plusieurs œuvres médicales et composa lui-même des ouvrages sur la médecine. C'est sans doute lui « le grand docteur de la Loi et philosophe R. Juda Nathan » dont Isaac ben Todros cite un livre médical (*ibid.*, p. 118). Ses écrits fournissent sur lui quelques rares détails biographiques. Nous savons qu'il acheva le 17 schebat 1352 son ouvrage médical ספר מראשות הראש, « Livre de l'oreiller », qui est une traduction hébraïque ou plutôt un extrait du livre arabe d'Ibn Wafid (mss. de Rossi, n° 623 ; mss. Bislichis, n° 35 ; Cat. הפלית, p. 16 ; mss. Mun., n° 286, 3°, Cat., p. 117 ; mss. Bodl., n° 2129, 1°, Cat., p. 730). Dans l'automne de l'année 1358, il traduisit le traité latin *De Vinis* d'Arnaud de Villeneuve et lui donna le titre de הדבור ביינות (mss. Hg, n° 308, 1°, Cat., p. 131). Dans ces deux œuvres, il ajoute au nom de son père les mots בן גזע ישי ou בי גזע ישי, ce qui indique sans doute qu'il se flattait, comme d'autres familles juives, de descendre de la maison royale de David. C'est ainsi que le célèbre Abravanel est appelé חכר מגזע ישי (Schem Hagg., l. *s. v.* יצחק), qualification qu'Abraham Bédersi donne également à Kalonymos ben Kalonymos d'Arles (Mschr., 1882, p. 508 ; voir plus loin ארלי). Il est possible que la famille de notre Juda Nathan fût une branche de la famille de ce Kalonymos.

Le nom de *Nathan* était devenu certainement un nom de famille. Ainsi Isaac Nathan, qui composa dans les années 1437-45 la première concordance hébraïque de la Bible et demeura à Avignon et à Arles, prend, dans un ms., le nom d'Isaac ben Kalonymos ben Juda Nathan ben Salomon מטעי נזכי בן ישי (cf. Reggio, Lettres, I, 72 ; voir plus loin, ארלי). Cet Isaac était sans doute le petit-fils de notre Juda Nathan, qui aurait eu ainsi un fils du nom de Kalonymos. Ce fait confirmerait aussi notre supposition que Juda Nathan a vécu à Avignon ou à Arles ou, peut-être, successivement dans les deux villes.

Comme suite à l'écrit médical dont nous avons parlé plus haut, Juda Nathan publia une espèce de compilation sur la médecine pratique, d'après les médecins chrétiens les plus récents ; il y mentionne également son livre סגולות, *Specifica*. Cette compila-

Digitized by Google

tion porte pour suscription, dans le ms. Bislichis n° 35, 2° : כפר רפואה בקדחות ובחלאי שטח הגוף והראש, et est divisée en trois traités. Dans le ms. Soave, d'après M. Steinschneider, elle ne contient qu'un seul traité : קדחות בקצור (cf. H. B., VIII, 47), mais dans le ms. Bodl. n° 2129, 2° (Cat., p. 730), elle contient aussi trois traités. Cet ouvrage, dans le ms. Turin n° 148, Cat. Peyron, p. 146, contient le nom de l'auteur נתן בון גוייש מאיט" et porte le faux titre de גורדון קצר. Pasinus (Cat., p. 58) désigne à tort l'auteur sous le nom de Don Goyet Nathan et considère par erreur cet ouvrage comme une traduction du *Lilium medicinæ* de Gordon. Le livre de Juda Nathan se trouve plus complet dans le ms. Bodl. 2135, 10°, Cat., p. 736, où il contient huit traités et où l'auteur est appelé : Juda Nathan מייסטר בן גריר ou מאסטר בון גי נתן (cf. Stnschn., Archiv de Virchow, t. XL, 113). Dans un ms. de son Recueil d'ordonnances, intitulé תאר תיסודות, il est appelé : דח' הגדול מאצטרו בן גודא (mss. Mun., n° 243, 1°, Cat., p. 99). Ces différents noms, quoique transcrits différemment, désignent la même personne, appelée *Bonjudas*, *Bonjues* et *Bonjuha* (voir אולובריגאה).

C'est en Espagne qu'il composa son סוד הסודות, « Le Mystère des Mystères », contenant des ordonnances pour les diverses maladies, mais après sa mort, un autre médecin, probablement un de ses élèves, donna une nouvelle édition de cet ouvrage. Reuben ben Salem Salomon, le copiste, nomme Juda Nathan « le médecin célèbre » (mss. Mun., n° 297, 5°, Cat., p. 127. Cf. Stnschn., Archiv de Virchow, *l. c.*, p. 115).

Juda Nathan traduisit également en hébreu, sous le titre de כלל קצור נון הסמים הנפרדים, un écrit médical d'Abou Salt Omayya sur les simples (ms. Soave, *l. c.* ; cf. Stnschn., Archiv, t. XXXVII, 401). M. Steinschneider a publié dans le Letterbode, VIII, p. 189-192, la préface du ms., incomplet et illisible par endroits, de cet ouvrage. Dans cette préface, l'auteur parle de sa jeunesse, de sa connaissance superficielle, à ce qu'il dit lui-même, de la langue arabe et, si je comprends bien le sens, de ses disciples. Il dit aussi qu'il a entrepris cette traduction sur le conseil d'un savant, qu'il désigne ainsi : אדוני אבי ר' קלונימוס סרי צדיק וקני ר' יהודה נ"ע. M. Stnschn. suppose avec raison qu'il manque un mot après אבי. On comprendrait mieux s'il y avait אדוני אחי אבי ר' קלונימוס. Dans ce cas, son père serait Salomon bon Juda, et le frère de son père, Kalonymos. Notre auteur mentionne également son oncle R. Nathan, le fils de son grand-père שלמיד, Salamié. Ce nom est une variante de שלמה (voir מונבשלים). On ne peut donc pas admettre l'hypothèse émise par M. Steinschneider (*l. c.*) que le père de notre Juda Nathan s'appelait Salomon ben Schelemya (Salamié). Ce dernier semble plutôt avoir été son grand-père du côté maternel.

Digitized by Google

Une autre traduction que Juda Nathan a encore faite de l'arabe, est celle des « Tendances des philosophes » d'Algazzali. Elle porte en hébreu le titre de כוונות הפילוסופים, et M. Steinschneider en a publié la préface (mss. Berlin, n° 111, 1°, Cat. p. 86; voir la préface, p. 130). Notre auteur mentionne dans cette préface son oncle Nathan ben Salomon, dont il a été déjà question plus haut, et qui l'avait engagé à faire cette traduction. Nous y voyons aussi que les noms de *Salomon* et de *Salamié* sont identiques. Enfin, dans cette même préface, Juda Nathan gémit sur la décadence des études scientifiques, surtout de la philosophie.

C'est peut-être à la famille de notre Juda qu'appartenaient plusieurs médecins juifs ayant vécu à Avignon et qui portaient le nom de Nathan. Bayle cite un médecin juif d'Avignon du nom de Nathan Creyssenti, probablement Crescas Nathan.

Au milieu du XVe siècle, vivaient à Avignon les trois médecins suivants : MAESTRO JOSEPH DE NOVES (voir נובש), dont la réputation était très grande dans toute la région, MAESTRO NATHAN et MAESTRO MORDEKHAÏ NATHAN. Ce dernier était en relations avec Joseph Colon, qui vante sa science médicale et le désigne comme son maître (Consult., n° 181 : הנכבד מורי הרב ר' מרדכי נתן). Ce Mordekhaï Nathan est sans doute le même que le savant du même nom qui a fait faire chez lui, à Avignon, en 1450-56, la seule copie complète qui soit connue de l'ouvrage talmudique *Bêt Habbehira* de Menahem Méïri, et où il a ajouté des notes marginales; cette copie se trouve à Parme (cf. Stern, introduction au Bêt Habbehira, Vienne, 1854, p. XII; Rabb. fr., 533). En 1454, Nathanel de l'Argentière copia à Arles l'ouvrage d'Alfasi et d'autres écrits talmudiques pour un Maestro Mordekhaï Todros Nathan d'Avignon, qu'il qualifie de « remarquable savant » (voir ארגינטיירה). Il serait assez singulier qu'il eût existé à Avignon, à la même époque, deux hommes, savants tous deux, faisant copier tous les deux avec la même ardeur d'importantes œuvres talmudiques, portant tous deux le même nom de famille, et s'appelant l'un Maestro Mordekhaï Nathan et l'autre Maestro Mordekhaï Todros Nathan. A mon avis, les deux noms désignent une seule et même personne, et le nom de Todros, qui servait d'abord à désigner avec plus de précision notre savant, a disparu plus tard. C'est ainsi qu'Astruc Salmon Abigdor, Astruc Idac Orgier et Crescas Bonjudas Nathan sont appelés simplement Astruc Abigdor, Astruc Orgier et Crescas Nathan (I. ben Schéschét, Consult., n° 266). Si donc mon hypothèse est juste, il faut identifier notre Maestro Mordekhaï Nathan avec ce Maestro Mordekhaï Todros Nathan qui a fait copier en 1470 la traduction hébraïque, faite par Moïse ibn Tibbon, du commentaire de Themistius sur la Métaphysique d'Aristote (mss. Tur., n° 14, Cat. Peyron, p. 21).

12° MOÏSE BOTAREL FARISSOL, qui vivait à Avignon vers 1465-80 (H. B.,

Digitized by Google

VII, 18). Il composa plusieurs livres d'astronomie, dont l'un, écrit en 1465, à l'instigation de Jacob Léon de Cavaillon et traitant du calendrier, a pour titre מלאכת התקבורה (mss. Mun., n° 249, 1°, Cat., p. 94). Dans cette même année 1465, il écrivit un commentaire sur les tables astronomiques du roi Alphonse (mss. Bodl., n° 2022, 2°, Cat., p. 694). Il se couvre, dans ces deux ouvrages, de l'autorité du « grand savant et éminent médecin », son maître Maestro Moïse ירחי, probablement originaire de Nîmes (voir נמשי). Il signe, par abréviation, מפת ou נפת, c'est-à-dire נאום משה פריצול הלמיד ou פריצול הלמיד (cf. H. B., *l. c.*). Ce nom de Farissol se rencontre assez fréquemment chez les Juifs de Provence. Ainsi, un David ben Moïse פרישול était un des partisans d'Abba Mari, de Lunel, et a signé une lettre écrite en sa faveur (Minh. Ken., 173). En 1499, un Juda Farissol, qui était sans doute originaire de Provence, publia à Mantoue un traité d'astronomie sous le titre de אגרה מבוררה, « Lettre sur la Sphère » (mss. Bodl., n° 2080, 2°, Cat., p. 712). Sur les rôles de Perpignan de l'année 1413-14, on trouve un Bonastruc פרישול ou פרשול (REJ., XIV, 67), et dans un document latin de Montpellier de l'année 1306, on nomme Ferransol Cohen, au lieu de Farissol Cohen (Saige, Les Juifs du Languedoc, p. 128). A Avignon même, plusieurs Juifs ont porté ce nom de Farissol. En 1400, on y trouve trois *baylons directeurs* s'appelant maître Toros de Cavaillon, Raphaël Cahen et Vitalis Farissol (Bardinet, REJ., I, 273). Torost est sans doute mis pour Todros (voir גרבונה). Dans l'année 1451, un Juif d'Avignon nommé Salomon Farissol fait le commerce de livres (Bayle, p. 54; REJ., *l. c.*). Enfin, un de ceux qui modifièrent en 1558 les statuts de la communauté juive d'Avignon s'appelait Farissol de Pampelune (cf. Maulde, *l. c.*, p. 89).

Le nom de בוטריל, *Botarel*, porté par notre Moïse (mss. Mun., n° 343, 10°, Cat., p. 156), s'écrit aussi בוטאריל (*ibid.*, n° 271, Cat., p. 104). Ce nom se rencontre en Provence et dans le nord de l'Espagne (cf. Loeb, REJ., IV, 70). On peut admettre difficilement qu'il tire son origine du nom de la ville de Botarell, dans la province de Tarragone (*ibid.*), car nous trouvons citée dans le ms. Mun., n° 252 (Cat., p. 93) une personne qui s'appelle Botarel דבוטשנאל; ce qui prouve que le premier n'est pas un nom de ville. Entre 1580 et 1615, vivait à Carpentras une femme nommée Blanquette Botarele ou Boutarele, veuve d'Israël Cassin (REJ., XII, 206). Ce nom de Botarele désigne donc ici une femme. Boutarceau (*ibid.*) est peut-être une variante; on s'attendrait plutôt à trouver le nom de Boutarcau.

13° Abraham ben Mordekhai Farissol, né à Avignon vers 1451, s'y trouve encore en 1468, dans la maison de Joseph Abraham Farissol. Bientôt après, il se rend en Italie, où il s'établit d'abord à Mantoue et ensuite à Ferrare; il vit encore en 1526. Il était

Digitized by Google

chantre et scribe. De nombreux mss. ont été copiés par lui (cf. Zunz, Ges. Schr., I, 178). Il a composé, sous le titre de סרחי טושנים, un commentaire assez court sur le Pentateuque (mss. de Rossi, n° 201) ainsi que des commentaires sur l'Ecclésiaste (*ibid.*, n° 48 ; mss. Bodl., n° 134, Cat., p. 22) et sur Job ; ce dernier commentaire a été imprimé pour la première fois dans la *Biblia rabbinica*, éd. Venise, 1517-18. Abraham ben Mordekhaï a également composé un livre de polémique et d'apologie qu'il a intitulé מגן אברהם ou ויכוח הדת (mss. Bodl., n°s 665,2°, 2018,4°, et 2165, Cat., p. 131, 693, 749 et passim). On trouve encore de lui, dans le ms. de Rossi, n° 145, quelques opuscules ainsi que des lettres qu'il a adressées à plusieurs savants, entre autres à Messer Léon, de Mantoue. Il est surtout connu par sa Géographie et sa Cosmographie, qu'il a intitulées אגרת ארחות עולם. Cet ouvrage a été imprimé à plusieurs reprises et traduit en latin sous le nom de *Tractatus Itinerum mundi* (Steinschn., Cat. Bodl., 689).

14° Maestro Joseph Haccohen, déclaré par Basnage « le plus grand historien de son peuple depuis Flavius Josèphe », né à Avignon en 1496. Son père Josué s'était réfugié dans cette ville vers 1492, quand les Juifs eurent été chassés d'Espagne. Joseph avait cinq ans quand son père l'emmena avec lui en Italie. Il vécut d'abord à Gênes et ensuite à Novi; plus tard, il exerça la médecine à Gênes, à Voltaggio et à Castelleto-Montferrat. Il mourut en 1575.

Joseph a composé et traduit divers ouvrages. Son travail de lexicographie, intitulé מ' מלא השמות, « Balance des noms », ainsi que ses poésies et ses lettres se trouvent dans un ms. qui est la propriété de l'Alliance israélite universelle (cf. Loeb, Josef Haccohen et les chroniqueurs juifs, dans REJ., XVI, 31). Son *Émék-Habbaka*, « La vallée des pleurs », dans lequel il raconte les souffrances des Juifs, a été édité par M. Letteris (Vienne, 1852), traduit en allemand par M. Wiener (Leipzig, 1858), et en français par M. Julien Sée (Paris, 1881). L'auteur a utilisé pour son ouvrage la *Consolaçam as tribulaçoens de Ysrael* de Samuel Usque. Sa « Chronique des rois de France et des rois de la maison ottomane », דברי הימים למלכי צרפת ומלכי בית אוטומאן, éd. Venise, 1554, et Amsterdam, 1733, a été traduite en anglais par Diallobiotzky (Londres, 1835-36). Pour ce qui concerne les noms géographiques, cette traduction est défectueuse. Joseph Haccohen, qui a puisé une grande partie de ses renseignements à des sources latines, a laissé aux noms géographiques leur forme latine ou leur a donné une terminaison italienne.

Joseph Haccohen a traduit plusieurs ouvrages d'histoire et de géographie, entre autres, la géographie latine de Joannes Boemus Aubanus, intitulée : *Omnium gentium mores, leges et ritus* (Augsbourg, 1520), qu'il a appelée en hébreu : ספר גבולות עמים. Cette traduction se trouve également dans le ms. de l'Alliance israélite

Digitized by Google

(cf. Loeb, *l. c.*, p. 29). Dans un chapitre consacré à la France, l'auteur décrit l'ancienne Gaule, les mœurs des Gaulois, les druides, l'organisation du Parlement, et il énumère les pairs de France. Pendant que ce ms. était en la possession de M. Rabinovicz, de Munich, j'ai copié le chapitre qui parle de la France et j'en publie ici deux extraits pour donner un échantillon de la traduction de Joseph Haccohen, et aussi parce qu'ils contiennent plusieurs noms géographiques. Voici le premier extrait :

וצרפת חלק גדול מהארופה היא ושוכנת בין הים אוקציאנו והים מידיטיראניאו הנכנס כמיצר גיבראלטאר ובין המדר רינו אשר מצד אשכנז וההרים הפירינאי אשר מצד ספרד וההרים הגבוהים אשר מצד איטאליאה ההרים הסירינאי ממערב והים אוקציאנו הוא ים בריטאניא מצפון והמדר רינו היורד מהרי אשכנז אל ים אוקציאנו ממזרח והים מידיטיראניאו הוא ים נרבונה מדרום ונקראה גאליאה לוכן יוסבידה כי גאלה בלשון יון חלב ונקראת גאליאה קומאטה לפי שמגדלים שער ראשם והלונבארדיאה נקראת גאליאה טונסה ר"ל מגולחת וכותבי זכרונות חלקוה לשלשה כי שלש אומות ישבו בה לפנים וקראום גאליה בלגיקה וצילטיקה ואקוויטאניאה מהנהר אישקאלבי (אישקאלדי *l.*) עד הנהר שיקוואנה נקראת בילגיקה ושיקוואנה עד נארונדה צילטיקה ומגארונה עד ההרים הפירינאי ההילכים מהים מידיטיראניאה עד הים אוקציאנו הוא ים בריטאניא ואינגלאטירה נקרא אקוויטאניא ויושבי הבילגיקה אשר אצל הנהר רינו רובם מדברים בלשון אשכנז ואלה המדינות אשר בה, האילביציאה, האלמאציאה, הלוטארינגיאה, הלוצמבורגה, הבוריגוניאה, הבארבאנציאה (הבראבאנציאה *l.*), הגילדריאה, האולאנדיאה והשילאנדיאה ולולי כי הנהר רינו הגבול הקדמוני חולק בין אשכנז ובין צרפת היו יוהר ראויות להמנות מארץ אשכנז מהיותם מארץ צרפת אמם בזמננו זה לה נתנו עוד ההרים והנהרות לגבולות עמים כי אם הלשונות והמלכים וארצם המולכים עליה ונקראים הצרפתים היום פראנקי או פראנציאוש פראנציאה בשם הפראנקי אשר היו מאשכנז.

Voici le deuxième passage :

ושנים עשר מארי של צרפת ופארי ר"ל טוים להיותם טוים במעלה והם נבחרים מכל ערי המלכית ודנים כל אדם וכל דבר גדול יהיה או קטן ואלה שמותם הרמינשי, הלינגונינשי, והגילונינשי (והלדונינשי *l.*) ונקראים הגמונים דוכוסים הבולובאצינשי, הנרבינונינשי, והקאנאלאונינשי ונקראים הגמונים קונטי ועוד ששה שאינם כמרים והם הבורגונדי, הנורונגדו והאקויטאניקו ונקראים שרים דוכוסים הפלאנדרישי, הטולושאנו והקאנפאנו ונקראים שרים קונטי ומספרם שנים עשר.

Voici maintenant ces deux passages tels qu'ils se trouvent dans l'original :

Digitized by Google

« Gallia lata Europæ regio inter Gallicum internum mare, oceanumque Brytannicum, Rhenum, Alpes et montes Pyrenæos jacens, Pyrenæis jugis ad occasum includitur; ad septentrionem et boream Gallico Brytannicoque oceano; ad orientem solem Rhenus illi paribus pene spaciis ex Alpibus in oceanum, quibus Pyreneum jugum ex interno mari ad externum procurrit, qua meridiem spectat Narbonense illi prætenditur pelagus Gallia. Appelata a candore populi Gala enim lac dicitur. Triplex est, tonsa sive togata, quæ et Cisalpina dicitur, sed Italiæ finibus includitur. Comata cognominatur omnis Transalpina Gallia jam in tres provincias a tribus populorum generibus hystorici diviserunt, Belgicam videlicet. Celticam et Aquitanicam terminos illarum ita statuentes ut a Scalde ad Sequanam Belgica sit dicta, mox Celtica ab eo ad Garundam quæ eadem est et Lugdunensis inde ad Pyrenei excursum Aquitaniqua olim Aremorica vocata. Augustus quadrifariam divisit addita Lugdunensi provincia. Amianus in multijugas provincias dividit, utpote, qui primam et secundam Lugdunensem et primam et secundam Aquitanicam faciat, Braccata, quæ et Narbonensis dicitur, hæc est, quæ Rheno adjacet, et pro majori parte lingua Teutonica utitur a braccis vestium genere sic vocitata. Multas provincias habet Helveciam sive Alsaciam, Lotharingiam, Lucelburgam, Burgundiam, Brabantiam, Gelriam, Hollandiam, Selandiam, quæ omnes nisi Rhenus antiquus terrarum limes abscinderet Germaniæ nostræ potius annumerandæ essent, ex quo hodie et consequenter etiam non montes, non flumina pro regionum terminis habentur, sed singulæ linguæ et imperia. Eousque unamquamque regionem extendi dicant, quousque gentis illius sermo versatur. Galliæ populas Græci communi appellatione olim ab eorum Regis nomine Celtas dixere et ab illius matris nomine Galatas. Franci hodie vocantur et Gallia Francia a Francis Germaniæ populis.

» Illis enim cum Franciæ paribus regalium et parium causæ diffiniendæ committuntur. Sunt autem Franciæ pares ex omni nobilitate duodecim selecti, Remensis, Laudunensis, Lingonensis, Episcopi duces; Bellovacensis, Novionensis, Catalaunensis Episcopi Comites vocati. Ex sæcularibus etiam sex, Burgundus, Normandus, Aquitanicus, principes duces; Flandrensis, Tholosanus et Campanus principes Comites. »

Comme on voit, la traduction de Joseph Haccohen est très libre. Je reviendrai plus tard sur quelques-uns des noms géographiques contenus dans ces passages.

15° Maestro David d'Arles, savant très estimé. Il a été en correspondance, ainsi que son gendre, vers 1557-58, à propos d'une question judiciaire, avec Isaac ben Immanuel de Lattes, qui était de passage à Avignon en 1558 (I. de Latès, Consult., p. 3, où מאיר דוד doit être lu מאישטר דור; voir plus loin, sur cette correspon-

Digitized by Google

dance, *s. v.* גארד). David et son gendre בוניאקים דלארוקייאה habitaient tous deux Avignon. Le mot דלארוקייאה signifie « de La Roque » (voir לארוקייאה). Le nom de personne בוניאקים ou בוניאקט (I. de Lattes, *l. c.*, p. 11) répond à Boniaquet, qui est un diminutif provençal de Boniac, en hébreu בוניאק (*ibid.*, p. 98). Ce nom de Boniac, très fréquent dans la Provence, est une abréviation de בר יצחק (*ibid.*, p. 101), c'est-à-dire Bonisac ou Bonysach (Saige, p. 78 et 131). En provençal, le *s* placé entre deux voyelles disparaît; de là, le nom de Boniac. Le nom de אבבונשאק (I. ben Schéschét, Consult., n° 349) semble donc être En Bonisac, et בונירשאק paraît devoir être corrigé en בונירשאק, Bonidac (mss. Scaliger, n° 2,15°, Cat. de Leyde, p. 336).

16° Après l'expulsion des Juifs d'Espagne, en 1492, David ben Samuel ibn Schouschan se réfugia à Avignon, où il traduisit en hébreu le *Compendium* de Thomas Bricot sur diverses œuvres d'Aristote. Il dédia cette traduction, en quelques vers, à son ami le savant Nassi R. David האראוך, qui séjournait sans doute également à Avignon ou dans quelque autre ville de la Provence (mss. Bodl., n° 1391, Cat., p. 499). Le nom de שושן ן' se rencontre fréquemment chez les Juifs d'Espagne (Koré Hadd., 33 *b*, 45 *a*, et passim); il en est de même du surnom האראוך, Longus (*ibid.*, 27 *a*. Cf. Sinschu., Cat. Bodl., p. 1446). On écrit aussi ce surnom לונגו, Longo (cf. Carmoly, Inscriptions funéraires imprimées avec ses העורבים ובני יונה, et אמרי שפר, p. 31-37). Notre David ibn Schouschan est sans doute le même que le savant du même nom qui, dans la première moitié du XVIe siècle, demeurait à Salonique et plus tard à Constantinople, et dont il est parlé comme d'un talmudiste érudit et d'un philosophe et astronome émérite (Koré Hadd., 39 *a*). Il est possible qu'à l'exemple de plusieurs de ses compatriotes, il se soit rendu en Turquie.

17° Dans un recueil manuscrit de consultations, on trouve plusieurs documents élaborés à Avignon et qui présentent pour nous un certain intérêt à cause des noms qui y sont mentionnés (mss. Gz., n° 159; cf. Neubauer, RÉJ., X, 82-83). Parmi ces pièces figure une attestation signée à Avignon, à la fin de l'année 1577, par les témoins Vidas ben Isaac de Lattes et Joseph ben Abraham de Milhaud (מילהאוד; voir plus loin, *s. v.*). Cette attestation fut confirmée au commencement de l'année suivante par les membres du Collège rabbinique : Moïse Carmi, Joseph Gard et Moïse ben Méïr.

Un autre document, écrit à Avignon et daté de la même année, est signé des noms du Nassi Durant Astruc et de Salomon Cresco; il avait été rédigé en présence des membres du Collège rabbinique : Menahem ben Juda, de Lisbonne, Léon רוויט et Josué Cohen. Ce document fut ensuite légalisé par les rabbins Joseph ben Halafta, de Pampelune (פנפלונא), Israël ben Cémah, de Viviers (ויויאש, voir *s. v.*), Juda ben Joseph רוויט, Joseph Gard,

Digitized by Google

Gad ben Abraham Astruc, Hayyim ben Abraham Prophègue (פרוסאנ), Jacob ben Ezéchias, de Carcassonne, Abraham Vidal דלגארדה, peut-être *Deu lo guart* (RÉJ., IV, 72) ou mieux encore de Lagarde (voir גארד), Menahem ben Joseph, de Lisbonne, Isaac et Juda ben David עטר, *Attar*. Le mot רוויט désigne sans doute le nom de famille *Rouget* ou *Roget*. Parmi ceux qui rédigèrent en 1558 de nouveaux statuts pour la communauté juive d'Avignon, nous trouvons un Lyon Roget (Maulde, p. 89). D'après la date, c'est peut-être le Léon רוויט dont il a été question plus haut. Une des personnes qui modifièrent en 1779 les statuts de la communauté d'Avignon s'appelait Aron Rouget (cf. Annuaire de la Société des Ét. j., I, p. 198). En 1722, vivaient à Avignon David et Cémah, fils de Salomon רוגיית (mss. Bodl., n° 1076, Cat., p. 269). Enfin, sur les rôles des Juifs de Perpignan des années 1412-14, il y a plusieurs contribuables qui portent le nom de רגיט, רוגייט, רוגיית ou רוגיית (RÉJ., XIV, p. 68 et 72). On trouve encore d'autres exemples où la consonne י = j est employée dans des noms hébreux à la place de ג = g. Ainsi ייאלי = *Saint-Gilles* (voir גיל שלו et בונירון *Bongorn*, à côté de בונגוראן *Bongoron* (voir פרפיניאן). Le nom espagnol Girone est écrit en hébreu גירונדא et ירונדא.

A ce nom de Rouget il faut certainement rattacher le nom de Rugat, porté en 1391 par un juif espagnol à Barcelone (RÉJ., IV, 75), celui de Rogat, porté par plusieurs juifs expulsés d'Espagne vers 1492 (*ibid*, IX, 70), et peut-être aussi celui de רוגאת, porté par un homme estimé qui vivait à Salonique du temps de Samuel di Medina (voir ses Consultations, II, n° 206). Le nom de רוגנט ou רוגילו est sans doute un diminutif de Rouget (voir בדרש), et c'est peut-être également avec ce dernier nom qu'il faut identifier le nom de ראש qu'on rencontre dans le recueil ms. des Consultations de S. di Medina (voir מוליראב). Dans le ms. (mss. Gz.) du Sêfer Habaschlama (voir plus loin בדרש), qui est imprimé en partie, on trouve la remarque que ידאך רושי דולברגה a vendu le ms. à Don נשקט le 3 iyyar de l'année 5135 = 1375 (cf. Neubauer, RÉJ , XIII, 134). Le premier nom désigne probablement *Idac Roget de Valabrègue*. Ce nom de Idac (pour Isaac) s'écrit aussi en hébreu אידאק (I. ben Schoschét, Consult., n° 266). On trouve encore ailleurs le nom de lieu ולברגה, *Valabrègue* (voir אולוברגאה). Le nom נשקט est probablement N'Isaac, comme אנבונשק, En Bonysach (*ib.*, n° 34) ou ניצק (*ib.*, n° 283) et ישאק (I. de Lattès, Consult., n° 4).

Ce même ms. contient un document daté d'Avignon, de l'année 1579, et signé de Bendig de Mornas (מורנאש, voir *s. v.*) et de Joseph ביבאש, c'est-à-dire Vivas, forme provençale de Vives. Ce nom se rencontre pourtant dans le nord comme dans le sud de la France (voir מירץ).

Digitized by Google

Un autre document d'Avignon, de l'année 1583, parle d'une accusation portée devant le cardinal contre la communauté de Carpentras, qui avait menacé d'excommunication une femme nommée Bonastorga. Cette plainte, rédigée par les parents et les amis de cette femme, est signée des noms suivants : Juda ben David, secrétaire de la communauté d'Avignon (סופר דמתא), Juda ben Moïse Alphandéri (אלפנדרי), Bongoins de Monteux (מונטילין ; voir plus loin מונטיל), Josua Léon, Isaac ben Gad, de Carcassonne, Joseph ben Halafta, de Pampelune (פנפלונא), et David, de פארטוש, sans doute Pertuis (REJ., X, 83; voir פירטוש). En 1669-70, il y avait à Carpentras plusieurs juifs qui portaient le nom espagnol d'Alphandéric ou Alphandéric (cf. Annuaire, *l. c.*, p. 263 et 264).

Un document analogue, daté également d'Avignon, de la même année, porte les signatures suivantes : David ben Barukh de פירוש, peut être Pertuis, Isaac Atar (voir ארלי), Isaac ben Gad, de Carcassonne, (ברור) membre du Conseil de la communauté, Salmon del Puget (voir *s. v.* דלפוגט) et Josué ben Moïse de Saadya (דסעדיה; cf. REJ., *l. c.*).

אבלון AVALLON.

En latin *Abalio* ou *Avallo*. Ville de la Bourgogne, département de l'Yonne.

Cité dans Minh. Yeh., commentaire sur le Pentateuque, de Juda ben Eliézer, édit. Livourne, 6 *a* et 30 *a*. Ce nom s'écrit aussi אולון (mss. Hg, n° 137, Cat., p. 52).

Cette localité fut visitée au XIIIe siècle par un voyageur juif dont on ignore le nom et qui parle de la communauté juive qui y était établie (Carmoly, Itinéraires de la Terre-Sainte, 187; voir plus loin אלצורה). Dans un article intitulé : *Les revenus tirés des Juifs dans le domaine royal au* XIIIe *siècle*, (REJ., XV, 233-261), M. Lazard cite, entre autres, une liste de comptes de 1298, où figure un « Amandus d'Avalon » (p. 245). Ce nom latin d'Amandus est porté, sous des formes diverses, par bien des Juifs français. Ainsi, nous trouvons à Paris, en 1292, un Juif qui s'appelle *Amendant* (REJ., I, 66), un *Amandant* à Dijon, en 1306 (Simonnet, *l. c.*, 158), et enfin, dans cette même ville, en 1315, Domet fils d'*Amand* (*ibid.*,

Digitized by Google

171). Le *Document sur les Juifs du Barrois*, publié par M. Emile Lévy (REJ., XIX, 246), nomme, entre autres, Mosse d'Avalon et *Amendent*.

Il nous semble donc permis de rectifier le prénom de אמאנדוט donné par le Schalschélét (éd. Venise, 62 *a*) à un savant juif de France, Salomon, qui avait quitté sa patrie vers la fin du XVe siècle, pour s'établir à Turin, et de le transcrire אמנדוט. A ce nom d'Amendent répond le nom חביב, Habib, porté si fréquemment par des Juifs d'Espagne ou du Portugal. Le célèbre médecin et marane portugais Amatus Lusitanus (1511-62) prit le nom de חביב אמטר quand il fut revenu au judaïsme (Graetz, Gesch. d. J., IX, 363). On trouve aussi l'orthographe אמאטר ou אמאטר (cf. Samuel di Medina, dans ses Consultations Hoschén Mischpat, n° 5). Habib, employé tantôt comme prénom et tantôt comme nom de famille, a la même signification que les noms de אוהב (*ibid.*, nos 18 et 380; Schém Hagg., I, *s. v.* מלמד אוהב ; cf. Zunz, Litg., 587) et de קארו, Caro. Ce dernier nom est souvent porté par des familles juives d'Espagne (cf. Loeb, REJ., IV, 71-72).

C'est à Avallon qu'est né Salomon ben Joseph, auteur de poésies liturgiques, qui a composé une élégie sur les martyrs d'Anjou de l'année 1236 (mss. Hg, *l. c.*; Zunz, Litg., 349). Avallon a également donné le jour à R. Matatia, dont Juda ben Eliézer rapporte les explications bibliques, d'après des communications verbales, dans le commentaire Minhat Yehuda, qu'il a publié sur le Pentateuque en 1313 (voir cet ouvrage, 6*a* et 30*a*).

אבריגה ou אבריגא ORANGE.

En provençal *Aurenga*, en latin *Arausio* et plus tard *Oragnia*.

Ville située près de la rivière Aigue, en hébreu אגיר, en latin *Aigarus*, dans le département du Vaucluse, capitale de l'ancienne principauté du même nom (cf. Longpérier, dans Rabb. fr., 741).

Cité dans mss. Bodl., n° 2343, f° 138 ; Rabb. fr., 517.

Digitized by Google

On a déjà vu plus haut (*s. v.* אבגוסטה) que le *u* était habituellement transcrit par un ב. On trouve cependant aussi l'orthographe אוריגא (mss. Bn, n° 111, Cat., p. 88). Cette ville, comme, du reste, Avignon, sa voisine, était habitée de très bonne heure par des Juifs.

Parmi les savants connus qui ont demeuré à Orange ou en étaient originaires, nous mentionnerons les suivants :

1° Un savant anonyme, qui, vers 1197-99, traduisit en hébreu, probablement du latin, divers ouvrages de médecine (mss. Paris, n° 1190,4° ; Stuschn, Archiv de Virchow, XXXVIII, 326. Cf. Mscbr., 1879, p. 326).

2° Mordekhaï, appelé En Crescas d'Orange (אבריגה), homme riche et savant, établi à Carcassonne vers la fin du XIIIe siècle. Il échangea des poésies, à Béziers, avec Abraham Bédersi, mais il était simplement de passage dans cette ville sans y avoir jamais été fixé (Diwan en ms. ; cf. Rabb. fr., 712). Il faut l'identifier, selon toute apparence, avec Mordekhaï ben Isaac Ezobi (אזובי), de Carcassonne, qui fut en correspondance avec Salomon ben Adret (Consult., III, n°s 214 et 302). Il en résulte donc que le nom de אזוב, mentionné si fréquemment dans les ouvrages juifs du temps, et son dérivé אזובי sont la traduction du mot « Orange ». Ce dernier nom rappelle, en effet, le mot *origan*, qui répond au mot hébreu אזוב (cf. Saige, Les Juifs du Languedoc, p. 115). Les auteurs juifs établissent une distinction entre עיר האזוב, la ville d'Orange (mss. Mun., n° 314, au commencement, Cat., p. 138 ; voir plus haut אבירון), et ארץ האזוב, la principauté d'Orange. M. Loeb a démontré, dans un travail intéressant (REJ., I, 72-82), l'identité des noms de אזוב et Orange, et il a dressé la liste des rabbins qui ont porté le nom d'Ezobi. Nous reparlerons de plusieurs de ces rabbins.

3° Don Crescas de Bagnols, le savant le plus remarquable d'Orange, qui fut en correspondance avec Isaac ben Juda Haccohen, établi certainement à Manosque. Il vivait donc au commencement du XIVe siècle (mss. Bodl., n° 2550 ; cf. Neubauer, REJ., XII, 89. Voir plus loin מאנואשקה).

4° Lévi ben Gerson de Bagnols, l'auteur bien connu d'un ouvrage de philosophie religieuse, qui demeura pendant longtemps (de 1320 à 1340) à Orange (voir plus haut *s. v.* אבירון ; cf. REJ , I, 72-82).

5° Immanuel ben Jacob, de Tarascon, l'auteur de l'ouvrage astronomique שש כנפים, qui était encore en pleine vigueur intellectuelle vers 1365, enseigna pendant quelque temps à Orange (mss. Bét Hamm. L., n° 138, Cat., p. 40 : זה ממה שחובר בבית המורש באבריגנה כשהיינו לומדים עם הנכבד רבי עמנואל נ"ע. Voir מרשקין).

Digitized by Google

6° Gerson ben Hiskiyya, qui a composé un ouvrage de médecine contenant certaines données qui ne manquent pas d'intérêt au point de vue de notre travail. M. Loeb a fait connaître ces divers renseignements (REJ., 1, 80) et, en même temps, il a rectifié plusieurs erreurs qui ont échappé à Carmoly dans sa notice sur notre Gerson (France israélite, p. 177). Cet ouvrage, qui se trouve en ms. à la Bibliothèque nationale de Paris sous le n° 1196, porte, d'après le catalogue, p. 220, le titre de אך חכמתי, titre que mentionne également M. Loeb. C'est sans doute cet ouvrage que Sabbataï Bass cite sous le titre de אף חכמת רפואה (Sifté Yesch., *s. v.*). Sabbataï mentionne encore du même auteur un autre ouvrage, intitulé אל משולט.

Dans son ouvrage de médecine, Gerson s'appelle גרשום בנורתיי, et la localité dont il était originaire porte le nom de הבמות (hauteurs). C'est sans doute Beaumes, dans le département du Vaucluse, arrondissement d'Orange (voir בלמש). La ressemblance des mots Beaumes et במות a probablement déterminé Gerson à désigner cet endroit sous ce nom de במות.

Dans les années 1418-19, Gerson resta en prison pendant plusieurs mois, nous ne savons pour quels motifs, dans un endroit appelé קורטאזן ou קורטאזן, qu'il traduit en hébreu par les mots כפר חסד (village de la grâce) et qui était situé dans la principauté d'Orange, ארץ האזובים ou ארץ האזובים. C'était certainement Courthezon (voir קורטשון). Pendant qu'il était en prison, sa femme et son beau-père demeuraient à Courthezon ; ce dernier y était sans doute fixé depuis longtemps. Ce fut en prison qu'il composa, à l'âge de quarante-cinq ans, l'ouvrage de médecine dont il est question plus haut. Ce livre est divisé en sept parties, appelées שבע שבלים, « Les sept épis », écrit en vers et suivi d'un commentaire en prose intitulé ארך אפים. L'auteur se décida à écrire cet ouvrage à la suite d'un songe où lui étaient apparus ses anciens maîtres, les rabbins célèbres de la contrée, Maïmon, de Lunel, « la lumière de la captivité », Moïse Haccohen et le Nassi Todros. Dans sa jeunesse, il avait été dans la maison du Nassi, qui l'avait engagé à écrire un court traité de médecine. On ne sait rien de précis sur ces divers rabbins.

Avant son livre de médecine, Gerson avait déjà composé d'autres ouvrages : une grammaire hébraïque, intitulée שבעה עינים, « Les sept yeux », un ouvrage d'astronomie en 5040 vers et intitulé שבעה מזבחות, « Les sept autels », et un traité sur l'immortalité de l'âme intitulé זה חלקי מכל עמלי, « Le fruit de toutes mes peines » (Voir REJ., *l. c.*).

7° Moïse ben Bonjudas, qui copia à Orange (אבריגנה), en 1437, les sermons de Josua ibn Schoeib (ms. 9 de l'Ambrosiana de Milan ; voir Berliner, Mgz., VII, 119). Ce manuscrit donne les noms suivants : משה בן בנוראש על"ס. Le dernier mot doit, ce semble, être cor-

Digitized by Google

rigé en ע"ה et lu מלרנו ז"ל, expression qui, par euphémisme, s'applique à une personne décédée.

אבשטריאה ou אושטריאה AUSTRASIE.

En latin *Austria* ou *Austrasia*.

La partie orientale de la France, opposée à נאושטריאה, la NEUSTRIE, en latin *Neustria*, la partie occidentale.

Cité dans Dibré Hayy., éd. Amsterdam, 2 *b*, 3 *a* et 4 *a*.

אגדי ou אקדי AGDE.

En latin *Agatha*. Petit port près de Béziers, département de l'Hérault.

On voit que ce nom s'écrit indifféremment avec ג = g ou ק = c. Il est cité avec un ג dans mss. Bodl., n° 2343, f° 38 *b*, et avec un ק dans Orh. Hayy., I, 86 *b*, et dans Kol Bô, n° 58.

En 506, se réunit à Agde un concile qui défendit aux ecclésiastiques et aux laïques chrétiens de manger chez des Juifs ou de les inviter (*Conc. Agath.*, cano 40). Cette interdiction, renouvelée du concile de Vannes de 465, prouve qu'à cette époque il existait déjà des Juifs dans cette contrée et qu'ils entretenaient des relations cordiales avec les chrétiens avant que le clergé n'eût surexcité le fanatisme de ces derniers. Une autre preuve qu'il y avait autrefois des Juifs à Agde, c'est que cette localité était le centre d'un grand commerce maritime et que les Juifs prenaient une part importante à l'activité commerciale du midi de la France. Quand, en l'année 1195, Guillaume III, seigneur de Montpellier, conclut un traité de commerce avec l'évêque et le vicomte d'Agde, il stipula que tous les marchands, qu'ils fussent chrétiens, sarrasins ou juifs, seraient traités de la même façon (Saige, Juifs du Languedoc, 39).

Malgré les protestations de l'évêque, dont ils avaient réclamé la protection, les Juifs d'Agde furent contraints, en 1278, de

Digitized by Google

verser leurs impôts entre les mains des fonctionnaires royaux. Ceux-là seuls qui étaient fixés depuis longtemps à Agde et se trouvaient sous la tutelle de l'évêque purent continuer à remettre leurs taxes au prélat (*ibid.*, 34).

Les Juifs d'Agde étaient, ce semble, peu nombreux, car ils n'avaient pas de cimetière; ils enterraient leurs morts à Béziers (Orh. Hayy. et Kol Bô, *l. c.*). Un document de 1307 mentionne un David (Davinus) d'Agde qui habitait Montpellier (Saige, Juifs du L., 309). C'est probablement ce David d'Agde qui est le père de Crescon, établi à Montpellier en 1293 (REJ., XXII, 273). On cite aussi un rabbin savant du nom de Samuel d'Agde, qui vécut dans la deuxième moitié du XIIIe siècle et fut en correspondance avec Eliézer ben Immanuel, de Tarascon (mss. Bodl., *l. c.*; mss. Rossi, n° 166; Letterb., II, 180). Un Bonjuses Abram d'Agde habitait Perpignan en 1308 (REJ., XVI, 22). La liste des Juifs établis à Carpentras en 1357 mentionne un Macip d'Agde (*ibid.*, XII, 194).

אקווי מורטי ou אני מורטי AIGUES-MORTES.

En latin *Aquae mortuae*. Localité du Bas-Languedoc, département du Gard.

Cité dans Dibré Hayy., 111 *a*.

Ce nom est parfois traduit par מים מהים (Iggérét Orhot Olam, 9 *b*).

איבריוק ou אובריוק YORK.

Autrefois *Eborach*, *Evoric*, *Everwic* et *Effroc*, en latin *Eboracum*. Localité située en Angleterre.

Cité dans tos. Yoma, 27 *a*.

C'est là qu'est né le tosafiste Elie « le saint » (tos., *l. c.*), probablement un de ceux qui furent mis à mort à York, vers 1190. Ephraïm de Bonn et Joseph Haccohen, qui racontent ce

Digitized by Google

massacre, écrivent אברוך (Dibré Hayy., 30; Emék Habb., éd. Vienne, p. 46; Martyrologe d'Ephraïm de Bonn, édité par M. Wiener, en appendice à sa traduction allemande de l'Emék Habb., 10). Ce nom s'écrit aussi אברויקא (tos. Zebahim, 14 *b*), אוברויק (Koré Hadd., 15 *b*) et אורויק (Mord. Yebamot, fin). D'après le contexte, cette dernière localité est située à une certaine distance de ניקולא, *Lincoln*, en Angleterre, appelé autrefois *Nicol* (Cf. Neubauer, Catalogue de la Bodléienne, 1,047) et patrie de rabbins remarquables, tels que Berakhya et Joseph (Mord. Berakhot, IV; Mord. Aboda Zara, II; Minh. Yeh., 81 et 89). Les contrats hébraïques édités par M. Davis (טטרות, Hebrew deeds of english Jews before 1290, Londres, 1888) mentionnent très souvent le nom de York, qui est aussi écrit איוויק (p. 216), איורויק (p. 236) et אורויק (p. 361).

Dans les tosafot sur Yoma, 7 *b*, Juda de Metz s'appuie sur une communication verbale faite par וויש מאפרק. Ce nom me paraît être mis pour ויוש, Vives (cf. טטרות, p. 90, 251, et passim), et ne peut être identifié que très difficilement avec *Weiss* (Zunz, Zur Gesch., 49). אפרק est sans doute York, appelé aussi Effroc (voir Martinière, *s. v.*; cf. Adler, Papers read at the Anglo-Jewish historical Exhibition, Londres, 1888, p. 254).

אורין ou אודים UZÈS ou USEZ.

En provençal *Auditz*, en latin *Ucetia*. Localité du Bas-Languedoc, département du Gard.

Cité dans mss. Bodl., nos 2,343 et 2,133, 7e.

Il y avait des Juifs à Uzès depuis les temps les plus reculés. L'évêque de Ferréol (553-81), qui avait commencé par entretenir avec eux d'excellentes relations, fut accusé pour ce fait auprès du roi Childebert; il modifia alors sa conduite à leur égard, les obligea à se convertir au christianisme et expulsa, en 558, de la ville et du diocèse d'Uzès tous ceux qui ne voulaient pas accepter le baptême. Après sa mort (581), un grand nombre d'entre eux revinrent probablement au judaïsme (cf. Gallia christiana, VI, 613).

Digitized by Google

1° Vers la fin du XIII° siècle, vivait à Uzès le compilateur anonyme du recueil talmudique mentionné dans mss. Bodl., n° 2343 (§ 983 .

2° Dans ses lettres (Minh. Ken., n° 50, en ms.; cf. Neubauer, Letterb., IV, 131), Abba Mari, de Lunel, parle d'une question adressée, sans doute à lui-même, par un savant מוירירץ. Ce mot doit probablement être lu מודירץ ou mieux מאורירץ, « d'Uzès ». On écrit et on lit quelquefois incorrectement אורייס (mss. Mun., n° 308; cf. H. B , XXI, 27), ou אוררץ (mss. Bodl., n° 2139). M. Neubauer a propose d'identifier (REJ., IX, 216) ces noms avec *Aures* ou *Audes*. Mais je ne connais pas de localité française de ce nom qui ait ete habitee par des Juifs. Du reste, dans mss. Tur., n° 14 (Catal. Peyron, 16), on lit bien אודיס.

Dans la préface de sa traduction hébraïque du livre « La destruction de la destruction » d'Averroès, Kalonymos ben David ben Todros mentionne une localité qu'il désigne sous le nom de אורץ. Il paraît difficile de corriger ce nom en אודרץ (voir plus loin אוזלי).

3° C'est à Uzès que Samuel ben Juda, de Marseille, a traduit, en 1320, de l'arabe en hébreu, le commentaire d'Averroès sur la *République* de Platon (mss. Mun. et Tur., *l. c.*; mss. Bodl., n° 1350,2°).

4° Enfin Gabriel de Milhaud a traduit à Uzès, en 1585, du latin en hébreu, un ouvrage de médecine d'Arnaud de Villeneuve, intitulé *Tabula super vita brevis* (voir plus loin מיליאב).

אוזון OZON.

Petit cours d'eau du département de l'Isère, qui se jette dans le Rhône, près de Saint-Symphorien (voir סנט־פורין).

Cité dans le Cat. de la Bodléienne, n° 874, 1°, p. 181.

אוירי AVIREY (Lingey).

Village du département de l'Aube, arrondissement de Bar-sur-Seine.

Cité dans le *Memorbuch* de Mayence (REJ., II, 216 et 234, et IV, 13).

R. Bendit, un des martyrs tués à Troyes en 1288, naquit dans cette localité.

Digitized by Google

אולובריגאה VALABREGUES, VALABREGUE.

En provençal *Olobrègue*, en latin *Volobreca* ou *Valobreca*. Hameau du département du Gard, arrondissement de Nîmes.

Cité par I. de Lattès, dans Schaaré S., édité dans le Mgz., IVe partie, dans la partie hébraïque intitulée אוצר טוב, p. 78.

Cette localité est désignée sous des noms divers. Ainsi on trouve אליבורגה (Koré Hadd., éd. Berlin, 28 *b*), ואלאבריגו (mss. Hg, n° 32, Cat., p. 130), ou, incorrectement, אליבורנה (Joseph Colon, Consult., éd. Lemberg, n° 117, dans le passage cité par Conforte), ou encore לומבריק (Schalsch., éd. Amsterdam, 46), ou enfin לומבריקה (*ibid.*, éd. Venise, 59 *a*). Pendant les XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles, vivaient à Carpentras de nombreux Juifs désignés comme originaires de Valabrègue (REJ., XII, 197-200). Ce nom de lieu est devenu plus tard un nom de famille, qui, aujourd'hui encore, est porté par de nombreux Juifs du sud de la France. Le nom d'Alborga, porté par un des Juifs qui s'étaient fait baptiser lors du massacre de Barcelone de 1391, ne me paraît avoir aucun rapport, contrairement à la supposition de M. Loeb (REJ., IV, p. 67), avec le nom de Valabrègue; il est plus probablement d'origine espagnole ou, d'après la première syllabe *al*, d'origine arabe.

Voici les noms d'un certain nombre de savants nés ou ayant demeuré à Valabrègue :

1° Un document latin nomme ROTELUS d'Olobrega, qui vécut vers 1299 à Tarascon (cf. Camille Arnaud, Essai sur la condition des Juifs en Provence, Forcalquier, 1879, p. 22).

2° ISRAEL DE VALABRÈGUE, disciple de R. Immanuel, de Tarascon, était fixé dans cette ville au commencement du XIVe siècle. Savant très estimé, il a écrit de nombreux ouvrages, mais qui nous sont inconnus (Schaaré S., *l. c.*). Serait-ce peut-être le *Rotelus* dont il est question plus haut, et dont le nom serait, dans ce cas, un simple diminutif d'Israël? Guedalya ibn Yahya attribue à notre Israël un certain nombre de sermons (דרשות). Bartolocci (cf. Wolf, B. H., I, 1109) mentionne, mais sans citer aucune source, des sermons d'un Samuel de לומבריקה. Or ce nom de Samuel me paraît être mis pour Israël de Valabrègue.

Digitized by Google

3° Isaac אלירורגה, savant considéré et directeur d'une école, fut en correspondance avec Joseph Colon (*l. c.*).

4° Ascher ben Moïse, « de la famille Valabrègue », traduisit à Arles, en 1468, du latin en hébreu, le Manuel de médecine de Gui de Chauliac, qui, sous le titre de גידוא קצר (Abrégé de Guido), se trouve en manuscrit à la bibliothèque de Lyon. Ce nom de famille « Valabrègue » est désigné dans ce ms. par les mots : לבית אולוברייגא (cf. Neubauer, Rapport sur une mission dans le midi de la France, 16). Un autre ms. de cette même traduction donne la leçon plus correcte de לבית אולובריגה (mss. Bodl., n° 2584,2°, Catal., p. 1126).

5° Ascher ben Moïse de ואלבריגה était, vers 1573, membre du collège rabbinique d'Avignon (mss. Gz., n° 159 ; cf. REJ., X, 82). Un document hébreu contenant une proclamation faite à Carpentras, en 1583, porte, entre autres signatures, celle de Salomon Joseph לבית אולברינה, qui faisait sans doute partie du collège rabbinique ou de l'administration de la communauté (*ibid.*, p. 83).

6° Étaient encore connus comme originaires de Valabrègue, Abram Magip (מצוף), Ascher et son fils בונגריש, tous les trois de la famille ואלברינה, mentionnés (mss. Bodl., n° 2129, Cat., p. 730) comme possesseurs d'un ms. contenant un ouvrage de médecine. בונגריש est Bonjues, nom porté par de nombreux habitants juifs de Carpentras (REJ., XII, 197-211). Un document latin cite le nom de Bonjusas (Saige, Juifs du L., 225). I. de Lattes (Consult., p. 3) parle d'un בונגיאש, nom qui se trouve aussi dans Guedalya ibn Yahya (Schalsch., éd. Vienne, 64 *b*) sous la forme incorrecte de בונגי. Le mot *juif* se dit en provençal *juzeu* ou *jueu*. Bonjuas répond donc au nom de Bonjuyf porté par des Juifs du nord de la France (REJ., I, 65) et à celui de Bonjuha porté par des Juifs d'Espagne (*ibid.*, IV, 70). Chez les Espagnols, où juif se dit *judeu*, ce nom est écrit בונגואה (Simon Duran, Consult., I, n° 134; Schébet Yeh., p. 68). Les noms de בונגואש et בונגואש (I. ben Scheschét., Consult., n° 266), de בונגידיש (*ibid.*, n° 171), בונגודייש (Joseph Colon, Consult., n° 141), בן גודאש (Salomon Duran, Consult., n° 129) et, moins correctement, בגוראש (voir *s. v.*, אברינגה) doivent être transcrits Bonjudas, nom porté par plusieurs Juifs de Carpentras (REJ., XII, 41). בן גודא (mss. Mun., n° 243, fol. 196 *b*) et aussi בונגודה, nom que portaient quelques Juifs de Perpignan en 1413 14 (REJ., XIV, p. 68), répondent à Bonjuda. Ces divers noms dérivent du nom hébreu de Jehuda (cf. H. B., IX, 95 et 97). Le célèbre médecin et traducteur Juda ben Salomon Nathan (vers 1352) est appelé Maestro בונגודאש Nathan (mss., Mun., n° 297, 5°. Cat., p. 127 ; H. B., *l. c.*), בון גוריש (mss. Tur., n° 148, Cat. Peyron, p. 146) ou encore בן גויי et בון גר Nathan (mss. Bodl., n° 2135,10°, Cat., p. 736. Voir sur Juda ben Salomon Nathan le mot גוילייאב).

Digitized by Google

7° Juda ben Ascher, appelé בונגיודאש דיאולובריגאה פרוויכצל Bonjudas de Valabrègue Provençal, copia à Constantinople un ouvrage hébreu d'astrologie en l'année 1563 (mss. Bn, n° 78, Cat., p. 49). C'est sans doute ce Juda qui copia la même année un ouvrage talmudique où il est désigné ainsi : Yehuda ben Ascher, nommé בונגיואל דאשר דיא וכובריגאה פרוונצל (mss. Bodl., n° 449, Cat., p. 97). La première partie de ce nom est certainement estropiée. Il est fort vraisemblable que c'est à ce même בונגיוש ben Ascher de Valabrègue qu'appartenaient le ms. 2129 des mss. Bodl. et le n° 788 des mss. Ps. Dans ce dernier ms., il est désigné sous le nom de Juda ben Ascher בונגיוש דאולובריגה (cf. Neubauer, REJ, IX, 216).

אוקציאנו OCEAN.

En latin *Oceanus*. Mer qui baigne l'ouest de la France.

Cité par Joseph Haccohen, Géographie. Cet océan s'appelle aussi אוקיאנוס (Dibré Hayy., 1).

La partie septentrionale de cette mer, connue aujourd'hui sous le nom de « Canal » ou « la Manche », est appelée par les auteurs latins du moyen âge *Britannicus Oceanus* ou *Britannicum Mare* מצפון ים בריטאניא הוא ים אוקציאנו (Joseph Haccohen, Géographie). Le nom de ים אוקציאנו est aussi employé par Joseph Haccohen pour désigner la partie méridionale de la mer du Nord ; en latin, *Oceanus Germanicus*.

אורביל.

Cité dans Kol Bô, n° 20.

Dans la Revue or., II, p. 109, Carmoly, dont on a suivi l'avis jusqu'à présent, explique que cette localité est Orbeil, près d'Issoire, département du Puy-de-Dôme. Mais Orbeil est un petit village très peu connu et où, très probablement, il n'y avait pas de Juifs. Le rabbin Isaac, surnommé האורבלי, d'après notre אורביל, était disciple de R. Hayyim de Blois (1260) et auteur du מנחל, ouvrage rituel fréquemment mentionné par

Digitized by Google

Aaron Haccohen, de Lunel, dans son *Orhot Hayyim* (Gross, Mschr., 1869, p. 540). A en juger par les citations faites dans son ouvrage et par les savants avec lesquels il était en relations, Isaac paraît avoir fait partie de l'école des tosafistes français, qui, sauf quelques rares exceptions, habitaient le nord de la France. C'est sans doute dans cette région que demeurait Isaac, et אורבול est probablement OURVILLE, hameau de la Normandie, départ. de la Seine-Inférieure, arrond. d'Yvetot. Il existe également un *Orville* qui était habité par des Juifs, mais ce n'est qu'un village, situé dans le départ. de l'Orne, arrond. d'Argentan (cf. REJ., II, 25). La lettre *v* est souvent transcrite en hébreu par ב.

אורגון ORGON.

Localité de la Provence, département des Bouches-du-Rhône.

Cité dans mss. Br. M., *l. c.*; REJ., IX, *l. c.* Cette localité, comme la plupart des villes situées le long de la Durance, était habitée par des Juifs (Depping, Les Juifs dans le moyen-âge, 319).

אורגייר ORGIER.

Nom de famille qu'on trouve assez fréquemment chez les Juifs du sud de la France (mss. Mun., nos 242, 252, 407, Cat., p. 89, 95, 192; Isaac ben Scheschét, Consult., no 266, où il faut lire אורגיר au lieu de אורגיד). Au XVIe et au XVIIe siècles, bien des Juifs de Carpentras portaient le nom d'Orgier, qui s'écrivait aussi Orgiers et Orgés (cf. Loeb, REJ., XII, 197-211). Vers 1492, on trouve à Marseille Aron Orgerii et Ysac Orgerii (REJ., IX, 67-68). Dans l'année 1454, le copiste Reuben ben Salomon donne en gage, à Marseille, huit mss. hébreux, qu'il avait copiés pour son propre usage, au médecin de cette ville מאישטרי בונגודאש אורגייר, Maestre Bonjudas Orgier (mss. Mun.,

Digitized by Google

n° 297, Cat., p. 128). Ce dernier est sans doute le même que le médecin juif Bonjues Orgies, qui demeurait à Marseille vers 1435-80 (Barthélémy, Les médecins à Marseille avant et pendant le moyen âge; cf. REJ., VII, 294). Un autre médecin, Crescas Orgier, vécut à Marseille vers 1488-92 (REJ., *l. c.*)

Dans son commentaire sur le Cantique des Cantiques, Johanan Alemanno dit (éd. Halberstadt) que « le très savant » Salomon ben Nathan אורגירי d'Aix a traduit du latin en hébreu, vers 1390, un livre mystique d'Apollonius, sous le titre de מלאכת מושכלה (cf. Stnschn., REJ., V, 279). Ce nom de אורגיירי, qui s'écrit quelquefois האורגיירי (mss. Bodl., n° 1535, Cat., p. 539) est Orgier. Parmi les médecins juifs de Marseille, on nomme Salomon d'Aix (vers 1381) et Salomon Orgier (vers 1400-14) (REJ., VII, 293-94). Comme ces deux médecins sont presque contemporains, ils n'étaient peut-être qu'une seule et même personne, qui, elle-même, serait identique avec Salomon ben Nathan Orgier d'Aix, mentionné par Alemanno. Car ce Salomon pourrait avoir été originaire d'Aix et fixé à Marseille.

Deux documents latins des années 1292 et 1306 mentionnent un Salomon Orgerius, de Béziers. Orgerius est certainement Orgier, אורגיר, et non pas אורגול, comme le croit M. Saige (p. 127), qui veut identifier notre Salomon avec Salomon מאורגול, l'auteur d'un commentaire philosophique (mss. Ps, n° 964, 2[1]; cf. Stnschn., *l. c.*). Le nom de אורגול ou אורגיל mentionné dans le Divan de Salomon Bonfed (mss. Bodl., n° 1984, Cat., p. 671) désigne certainement une localité de l'Espagne, sans doute Seu-de-Urgel, ou simplement Urgel, dans la Catalogne. Le mot מאורגול qui, d'après les Rabb. fr., 578, désigne Seu-de-Urgel, paraît cependant devoir être rectifié (voir plus loin מלגיירי).

אורטאש.

De nombreux Juifs espagnols et portugais portent le nom de famille Dorta, en hébreu דורטאש (Kayserling, Geschichte der Juden in Navarra, p. 79, et Gesch. der Juden in Portugal, p. 90).

Digitized by Google

Ce nom semble être d'origine espagnole et n'a probablement aucun rapport avec Orthez (Stnschn., Cat. Bodl., p. 3039). Il est vrai qu'il y avait des Juifs à Orthez (dép. des Basses-Pyrénées) après l'expulsion des Juifs d'Espagne, mais on ne sait pas qu'il y en eût auparavant. La localité אורטי d'où était originaire Jacob Raphaël, le propriétaire du ms. 1141 de la Bodléienne, est Orte, en Italie.

אורינם.

Cité dans Schitta Mekoubécét sur B. Mecia, éd. Berlin, 38 *a*.

Ce nom doit sans doute être lu טרינט, TARENTE, en Italie, ou TRENTE, dans le Tyrol, ou bien אוטרינט, OTRANTE, en Italie. Joseph de אורינט, cité dans la Schitta, est sans doute identique avec le Joseph de טרינטי dont Éliézer ben Joel Hallévi rapporte une explication relative, comme dans la Schitta, à la Terouma (ראביה, ms. Hstm, n° 239, § 984 ; cf. Mschr., 1886, p. 74). Dans le ms. de Mord. sur Ketoubot, II, n° 146, on nomme un Joseph מטרינצא, qui est probablement aussi notre Joseph. L'édition imprimée a la leçon incorrecte de Jacob מטרנא (cf. Mschr., 1878, p. 84).

אורלינש ou אורלייגש ORLEANS.

En latin *Aurelianum*, en vieux français *Orliens*. Capitale de l'ancienne province de l'Orléanais, nommée en hébreu אורליאנסי (Dibré Hayy., 1) ou אורליאונס (*ibid.*, 51 *a*), aujourd'hui chef-lieu du départ. du Loiret.

Cité dans tos. sur Gittin, 8 *b*, sur Yebamot, 4 *a*, et passim. Cette ville est encore désignée en hébreu sous les noms de אורלינוש (Or Z., II, 15 *a*), אורליינאש (Minh. Yeh., I *a*), אורלייאנאס (*ibid.*, 26 *a*), אורליינאס (Daat Zek. sur le Pentateuque, 3 *b*), אורליינצא (Maïmoniot, dans les gloses זבירה ומחנה, II), אורליינץ (Schilté Hagg. sur Mord. Gittin, IX, fin), אורליפנס (Cémah David, éd. Offenbach, II, 19 *a*), אורלנית (Paanéah Raza dans ms. Mun. n° 50, 23 *a*), אורלייניש (mss. Hg, n° 46, Cat., p. 18), אורלנש (mss. Lzg,

Digitized by Google

n° 6, Cat., 277) et אורליניאש (Séfer Hakkabbala d'Abraham ben Salomon, édité par M. Neubauer dans les Anecdota Oxoniensia, Oxford, 1887, p. 103). Ce nom est aussi fréquemment altéré et s'écrit אורליש (mss. Mun., n° 50, 66 *a*; ms. du Mord. sur Gittin, II, n° 341; cf. Mschr., 1878, p. 83), אורלוש (mss. Mun., *l. c.*, 122 *a*), אורלייטא (*ibid.*, 141 *b*), אורל (*ibid.*, 141 *a*), au lieu de אורל, abréviation pour אורליטש, enfin אולינט et אולינט (mss. Bodl., n° 270; cf. Neubauer dans Zschr. de Geiger, IX, 218), אורללט (Simon Duran, Consult., III, n° 225), et probablement aussi אולנטש (mss. Hg, *l. c.*). L'adjectif « orléanais » est écrit en hébreu האורלוני (Aroukh de Nathan ben Yehiel, *s. v.* מרכבתא) et incorrectement האורגלי (Schitta sur Bekhorot מזבח כפרה, éd. Lemberg, f° 27), et האולניו (Luria, Consult., n° 29).

Orléans a été le siège de plusieurs conciles qui ont édicté des lois contre les Juifs. Le deuxième concile d'Orléans défendit, en 533, les mariages entre Juifs et chrétiens et prononça l'excommunication contre les chrétiens qui ne rompraient pas l'union qu'ils avaient contractée, avant la réunion du concile, avec des Juifs (Concil. Aurel., II, can. 19). Le troisième concile, d'Orléans, de l'année 538, défendit aux Juifs de paraître en public pendant quatre jours, à partir du jeudi saint (Concil. Aurel., III, can. 30). Le quatrième concile d'Orléans renouvela contre les Juifs, en 541, plusieurs anciennes défenses. Ainsi des esclaves chrétiens échappés de la maison de leurs propriétaires juifs restaient libres, en versant une certaine somme à leurs maîtres (Concil. Aurel., IV, can. 20). Un esclave chrétien converti par son maître juif au judaïsme devient libre et a le droit de quitter son maître. Le Juif affranchit-il son esclave chrétien à condition qu'il se fasse juif, cet affranchissement n'est pas valable (*ibid.*, can. 31).

Quand le roi Gontran fit son entrée solennelle à Orléans, le 4 juillet 585, les Juifs saluèrent son arrivée par des acclamations joyeuses. Le roi les accueillit par des railleries, disant qu'ils le flattaient pour qu'il fît reconstruire aux frais de l'État leur synagogue détruite depuis plusieurs années par les chrétiens, mais qu'il n'en ferait rien (Grégoire de Tours, Historia Francorum, VIII, 1).

Digitized by Google

Les ennemis des Juifs racontèrent qu'en 1009 le khalife aurait détruit l'église du Saint-Sépulcre à Jérusalem, à l'instigation des Juifs d'Orléans, qui l'auraient informé par des lettres écrites en hébreu des préparatifs de guerre des chrétiens (Bouquet, Recueil des historiens de France, X, p. 34). Cette accusation ne repose absolument sur rien (Graetz, Gesch. d. J., V, 548; Aronius, Regesten zur Geschichte der Juden, I, 60). En 1200, Philippe-Auguste offrit à l'hôpital de Saint-Jean de Jérusalem l'église Salvator d'Orléans, qui avait été auparavant une synagogue (Delisle, *l. c.*, 572; H. B., XX, p. 15). Mais nous voyons par les taxes que les Juifs du bailliage d'Orléans payaient au trésor royal vers 1301, qu'ils étaient alors assez peu nombreux dans cette ville (REJ., XV, 258).

Dans son *Essai sur les monnaies mérovingiennes*, Paris 1864 (cf. REJ., X, 237), le vicomte Ponton d'Amécourt a appelé l'attention sur un point assez obscur. Parmi les monétaires de l'époque mérovingienne, il cite Jacotus, à Orléans (p. 51); Iacote, à Châlon-sur-Saône (p. 68 et 189); Iuse (p. 15); Iuse, à Mâcon (p. 112); Ose, à Saint-Lizier (p. 83) et Ioce (p. 184). M. Ponton d'Amécourt suppose que ces monétaires étaient juifs. Cette hypothèse n'a, jusqu'à présent, été confirmée par aucun fait certain, quoique les noms qu'il cite semblent, en effet, désigner des Juifs, surtout le nom d'Ose, pour Osée, qui peut difficilement être attribué à un chrétien.

Les savants juifs d'Orléans étaient au moyen âge des plus considérables. Voici les noms de ceux que nous connaissons :

1° Isaac ben Menahem, surnommé « le grand » (Or Z., I, 98 *a*), frère d'Élie l'Ancien, du Mans, et de R. Yekutiel. Savant très estimé, il vivait à Orléans dans la seconde moitié du XIe siècle (voir *s. v.* מנחם). Raschi, qui était plus jeune que lui, fut son élève (cf. Raschi sur Temoura, 4 *a*). Notre Isaac est sans doute le même qu'Isaac d'Orléans mentionné dans les tosafot sur Menahot, 5 *a*, et dans l'Aroukh de R. Nathan (*l. c.*), car rien ne prouve que cet Isaac fût plus âgé que notre Isaac ben Menahem (Zunz, Litg., 127).

Raschi rapporte quelques explications d'Isaac sur un certain nombre de passages du Talmud (B. Mecia, 7 *b* et 23 *b*) et parle des gloses que ce rabbin a écrites sur la marge de son exemplaire du

Digitized by Google

Talmud (Sabbat, 67 *a*; Succa, 40 *a*; voir aussi Pardès, p. 46). On cite aussi quelques-unes de ses décisions dans les questions rituelles (Tos. sur Gittin, 21 *a*; Or Z., I, 202 *b*) et dont une est invoquée par sa sœur Bellette. Ce dernier nom est écrit incorrectement כללש (Pardès, *l. c.*); Zunz en a fait Chellit (Zur Gesch., 172), qu'il considère à tort comme sœur de Raschi. La leçon correcte, en hébreu, est בלש (Or Z., I, 98 *a*) ou בילש (cf. Assoufot, ms. Hstm, 48 *b*).

Isaac ben Menahem avait été en relations avec son maître Eliézer le Grand, de Mayence (Réponses des rabbins français, éd. Vienne, n° 63), et avec son élève Eléazar ben Juda de קבלון (*ibid.*, n° 17. Voir *s. v.* קלונש). On lui attribue aussi une consultation d'où il semble ressortir qu'il connaissait personnellement R. Joseph Tob Elém (Méïr de R., dans Mordekhaï sur B. Mecia, IV, fin : תשובה מר"י בר' מנחם שהעיד על ר"י ט"ע שהיה מוציא ממון ממי שתקע כף ליתן לחבירו כך וכך). Cette consultation est assez souvent citée, mais, au lieu du nom de R. Joseph Tob Elém, on y trouve tantôt le nom de Joseph ben Isaac (*ibid.*, I, n° 251; M. de R., Consult., éd. Prague, n° 922), tantôt celui de Joseph ben Siméon (*ib.*, éd. Crémone, n° 62). Ni l'un ni l'autre de ces deux noms ne peut s'appliquer à Joseph Tob Elém, qui était de Limoges et dont le père s'appelait Samuel (voir *s. v.* לימורג). Cette même consultation se trouve tout entière, mais sans nom d'auteur, dans les Réponses des rabbins français, n° 62, et le rabbin dont l'autorité y est invoquée est appelé Joseph ben Isaac; elle est datée de l'année 1148. Si cette date est exacte, et nous n'avons aucune raison d'en douter, il est impossible d'en attribuer la paternité à notre Isaac ben Menahem.

2° Méïr ben Isaac d'Orléans, probablement fils d'Isaac ben Menahem, vivait vers la fin du XIIe siècle. Il a composé des poésies liturgiques (Zunz, Litg., 251), entre autres, la prière יהורה התמימה, dans laquelle il exprime son horreur pour l'apostasie conseillée aux Juifs, et la Seliha אלמנות חירת, où il annonce un meilleur avenir pour Israël. La première de ces compositions est signée de son nom מאיר ברבי יצחק חזק, et toutes les deux donnent en acrostiche le nom de son fils Eléazar. La Seliha מי יודע ישוב est également signée מאיר בר יצחק חזן, mais on ne sait pas s'il faut l'attribuer à notre Méïr. Le massacre des trois mille Juifs auquel il est fait allusion dans cette élégie peut avoir eu lieu aussi bien pendant la première que pendant la deuxième croisade.

3° Eléazar ben Méïr ben Isaac, fils du précédent, est cité comme commentateur de la Bible dans le commentaire sur le livre des Chroniques attribué faussement à Raschi. L'auteur de ce commentaire, qui vivait dans la première moitié du XIIe siècle et passa peut-être à Orléans, le connaissait personnellement (I Chroniques, XXIX, 11 : כך מירש לי ר' אלעזר בר מאיר בר יצחק מאורלינש; *cf.* 1, p. 79; voir *s. v.* נרבונה).

Digitized by Google

4° Salomon ben Isaac d'Orléans fut en correspondance avec R. Tam. Il existe une consultation qu'il lui adressa et qui est signée également de Joseph ben Isaac, qui était un collègue plus jeune que lui et probablement originaire, comme lui, d'Orléans (Séfer Hayyaschar, 70-71 : שרי צבאות ישראל הרב ר' שלמה ובחור זקן והחבר ר' יוסף). C'est sans doute notre Salomon ben Isaac qui est mentionné, dans une autre correspondance avec R. Tam (*ib.*, 68 *b*), sous le nom de R. Salomon. Eliézer ben Joël Halléwi rapporte une consultation qui est signée également à la fois de Salomon ben Isaac et de Joseph ben Isaac, et il exprime des doutes sur l'identité de ce Salomon avec Raschi : preuve qu'on confondait parfois ces deux rabbins (ראביה, n° 925, ms. Hstm ; M. de R., Consult., éd. Prague, n° 578 ; Mordekhaï sur Ketoubot, IX, n° 227, éd. Riva. Dans l'édition de Sabionetta et les éditions postérieures, on a écrit, par erreur, Joseph Tob Elém au lieu de Joseph ben Isaac).

5° Joseph ben Isaac d'Orléans, dont il vient d'être question dans le numéro précédent, est certainement identique avec ce Joseph ben Isaac auquel R. Tam adressa une consultation, où il le désigne comme son ami et son disciple (Séfer Hayyaschar, 72 *a* : הלא ידע אחי כן פירשתי לו בהיותי [l. בהיותו] הנה), et avec Joseph d'Orléans qui fut en correspondance avec ce même R. Tam (*ibid.*, 78 ; tosafot sur Batra, 54 *a*) et est souvent mentionné dans les tosafot (Sabbat, 41 *a*, 107 *b*, et passim). Car les mêmes explications qui sont citées en un endroit au nom de R. Joseph d'Orléans (tos. Hullin, 112 *b* ; Or Z., I, 137) sont attribuées ailleurs à R. Joseph ben Isaac (Mordekhaï sur Hullin, VIII, n° 727. ר' יוסף בר"י, et dans le ms., יוסף בר' יצחק. Cf. Mschr., 1878, 92).

Notre tosafiste Joseph d'Orléans est le même que le célèbre commentateur de la Bible Joseph Bekhor-Schor. Guedalya ibn Yahya (Schalsch., éd. Venise, 52 *b*) et Azriel Trabotto admettent, il est vrai, que les deux noms désignent deux personnalités différentes, toutes deux disciples de R. Tam (mss. Hstm, n° 227, f° 226-27 ; cf. Kaufmann, RÉJ, IV, 211-220). Mais il est certain que ces deux noms désignent une seule et même personne, car les explications citées dans tosafot sur Hullin, 112 *b*, et sur Yebamot, 25 *b* et 36 *b*, au nom de Joseph d'Orléans, sont citées au nom de Joseph Bekhor-Schor dans le Semak, n°s 205 et 183, les Consultations de Meïr de Rothenbourg, éd. Prague, n° 863, et les tosafot sur Maccot, 6 *a*. De même, une explication sur Deutéronome, VI, 4, mentionnée par Or Z., I, 7 *b*, au nom de Joseph d'Orléans, se trouve tout entière dans le ms. du commentaire sur le Pentateuque de Joseph Bekhor-Schor (mss. Mun., n° 52 ; cf. Gross, Mgz., I, 93). Une autre explication qu'on trouve dans Or Z., II, 15 *a*, et dans tos. sur Sabbat, 12 *a*, au nom de Joseph d'Orléans concorde également avec le commentaire de Bekhor-Schor sur Exode, VIII. Enfin le Hadar Zekénim, éd. Livourne, p. 3, rapporte une expli-

Digitized by Google

cation de Joseph d'Orléans qu'il cite plus loin, p. 60, au nom de הרב"ש, c'est-à-dire Bekhor-Schor (Berliner, Mgz , I, 94). Du reste, Gaedalya ibn Yahya cite explicitement ces mots (*l. c.*, 50 *b*): ראיתי בכמ"ק בדיני גיטין הר"ר יצחק מאורליאנש המכונה בכור שור. Il faut seulement rectifier une erreur dans cette citation et lire יוסף בר יצחק au lieu de יצחק.

Le commentaire de Bekhor-Schor sur le Pentateuque est souvent cité par les commentateurs postérieurs (Zunz, Zur Gesch., 75). On n'en a publié que la partie relative à la Genèse et à l'Exode (Leipzig, 1856). De Rossi, dans ses Annales, n° 100, dit que le commentaire tout entier a été publié à Constantinople en 1512, mais c'est une erreur. L'auteur du commentaire édité est Joseph ibn Schoeïb, appelé probablement ריבש par abréviation. C'est cette abréviation que De Rossi aura lue « Joseph Bekhor-Schor » (cf. Berliner, Mgz, I, 94; Steinschn., Cat. bodl., 3033 et 1446; Rabb. fr., 435).

Il est souvent question d'un tosafiste nommé simplement Joseph (Yebamot, 15 *b*; Zebahim, 12 *a*; Ketoubot, 70 *a*, et passim). Il est probable que, contrairement à la supposition de Zunz (Zur Gesch., 33), il ne s'agit pas de notre Joseph ben Isaac, mais de Joseph Porat, autre tosafiste important, qui vivait à la même époque (voir *s. v.* מרוויש).

Joseph Bekhor-Schor a également écrit des compositions liturgiques (voir Zunz, Litg., 282 et 285).

On ne connaît qu'approximativement la date à laquelle notre rabbin a vécu. Comme il était disciple de R. Tam, il faut le placer dans le milieu du XIIe siècle. Il doit donc être différent de ce Joseph ben Isaac quel a consultation dont il a été question plus haut, et qui est datée de 1148, désigne comme une autorité rabbinique importante. Il est sans doute également différent de ce Joseph ben Isaac qui a soumis une question de casuistique à Yehuda ben Isaac, de Paris, quoique ce dernier se dise le disciple de son correspondant (Mordekhaï sur Kidduschin, glose n° 568). Ce Yehuda, identique sans doute avec Sire Leon de Paris, est postérieur de toute une génération à Joseph d'Orléans. Son correspondant est peut-être Joseph ben Isaac de Chinon (voir *s. v.* קינון).

Un ms. de la bibliothèque de la cour à Vienne (ms. 34, Cat. Goldenthal, 59) contient une règle établie par R. Joseph Bekhor-Schor au sujet du calcul du calendrier et qui se rapporte à l'année 1257. A cette date, notre Bekhor-Schor était déjà mort (cf. Geiger, Parschandatha, 41). Il est probable que d'autres savants du nom de Joseph s'appelaient encore Bekhor-Schor, par allusion au passage de Deutér., XXXIII, 17. Et de fait, un Joseph ben Salomon, poète liturgique, termine un rituel de Pâque par ces mots כליל סדר דבכור שור (Zunz, Litg., 283).

6° Eliézer d'Orléans, rabbin distingué, fut disciple de R. Tam à Troyes (Or Z., I, 41 *b* : הרב ר' אליעזר מאורליינוש; Mgz., I, 78).

Digitized by Google

7° Jacob d'Orléans fut un des disciples les plus remarquables de R. Tam, et, comme son maître, il est désigné parfois sous le nom de R. Tam (voir Azriel Trabotto d'après RÉJ., IV, 211). Il paraît avoir été à Orléans en 1171 et y avoir appris le massacre des martyrs de Blois (Emek Habb., éd. Vienne, 39 ; voir *s. v.* בלוייש). Il fut tué à Londres en 1189 pendant l'émeute qui éclata contre les Juifs le jour du couronnement du roi Richard Ier, et son martyre le fit qualifier de « saint » (Or Z., II, 117 *a*). C'est bien dans l'année 1189 que Richard fut couronné, et, par conséquent, la persécution qui se produisit contre les Juifs le jour de son couronnement eut lieu en 1189, et non pas en 1190 (Emék Habb., 45; Schalsch., 50 *b* ; cf. Goldschmidt, Mgz, XIII, 38). Nous ne savons pas pourquoi Jacob s'était rendu à Londres ; il y était peut-être fixé depuis quelque temps.

Jacob était un savant très considéré, et les tosafot qu'il a composées sur plusieurs traités du Talmud sont fréquemment citées (voir le commentaire de R. Simson de Sens sur Sifra, éd. Varsovie, 38 *b*, et les tosafot de Juda sire Léon de Paris sur Berakhot, 21 *b*, éd. Varsovie; Or Z., II, 135 *a*, sur Succa ; Mordekhaï sur ה' צריצית, Gittin, II, n° 341, sur Ketoubot, II, n° 148. Cf. Mschr., 1878, 83. Voir les anciennes tosafot sur Yoma, 34 *a* et 88 *a*, tos. sur Pesahim, 5 *b* et 15 *a*, Yebamot, 4 *a*, Ketoubot, 47 *a*, Gittin, 8 *b*, Nazir, 54 *b*, Aboda Zara, 34 *a*, Synhedrin, 35 *b*, Zebahim, 14 *b* et 39 *a*, Menahot, 10 *b*).

Dans son commentaire sur le Pentateuque, où il fait un usage fréquent des *guematriot*, il rattache souvent ses explications à celles de Raschi (Minh. Yeh., 26 *a*). Ce commentaire est fréquemment cité (*ib.*, où, par altération, il y a ר"ת מאורריי ; *ib.*, 1 *a* et *b*, ר"ת מאורלירנאש ; 3 *b*, 4 *a b*, 10 *b*, 16 *a*, 17 *a*, ר"י מאורלירנש, 18 *a*, etc.). Dans son commentaire Paanéah Raza sur le Pentateuque, publié vers 1300, Isaac ben Yehuda Hallévi mentionne aussi très fréquemment les explications de Jacob d'Orléans (Paanéah Raza, éd. Amsterdam, dans les péricopes נח, אמור et autres, ר"י מאורלירנש, dans תולדות, ויגש et autres, ר"י אורלירנש, et ailleurs simplement אורלירנש, sans aucun nom de personne). C'est sans doute notre Jacob d'Orléans qui, sous le nom de R. Tam, a écrit des tosafot sur le commentaire du Pentateuque de Raschi, qui existent en ms. à la Bibliothèque de Paris, n° 167, Cat., 18. L'assertion de Geiger (Parschandatha, p. 36), d'après laquelle R. Tam de Ramerupt serait l'auteur de ces tosafot, est fausse, puisque lui-même y est cité.

8° Il existait encore à Orléans un autre savant du nom de Jacob, qui était en 1224 le chef de l'école de cette ville (Luria, Consult., n° 29). Contrairement à l'opinion de Carmoly (Itinéraires, 202), ce n'est pas ce Jacob, mais le Jacob dont il a été question dans le numéro précédent, qui est fréquemment cité pour ses explications bibliques.

Digitized by Google

9° Abraham ben Joseph, autre savant d'Orléans, était le beau-père de R. Juda sire Léon de Paris et probablement le fils de Joseph d'Orléans, dont il est question au n° 5 (Or Z., I, 58 *a*; tos. sur Berakhot, 45 *b*, et sur Maccot, 6 *b*; Mord. sur Berakhot, VII, n° 158, sur Bêça, I, n° 655, et sur Aboda Zara, II, n° 830). Selon toute apparence, notre rabbin est le même que cet Abraham avec lequel R. Tam et Raschbam furent en correspondance (Sêfer Hayyaschar, 67 *b* et 70 *b*).

10° Les savants d'Orléans, appelés respectueusement « les anciens », ישישים, prirent part au grand synode qui se réunit vers le milieu du XIIe siècle, probablement à Troyes, sous la direction des deux frères R. Tam et Raschbam (voir *s. v.* שרוירש).

אושן AUZON ou AUSON.

Petit cours d'eau dans le Vaucluse, près duquel est située la ville de Carpentras.

Cité dans mss. Gz., n° 159 (RÉJ., X, 81).
On écrit aussi quelquefois אוסטון (cf. RÉJ., X, 82).

אט APT.

En provençal *Ait*, en latin *Apta*. Dans le Vaucluse.

Cette localité était habitée au moyen âge par des Juifs, qui demeuraient dans un quartier spécial, séparé par des murs du reste de la ville (cf. Depping, Les Juifs dans le moyen-âge, 331). Vers la fin du XIIIe siècle, le poète Isaac ben Abraham Gorni visita Apt (אט), et composa ensuite une pièce de vers en l'honneur de la communauté juive de cette ville, qui lui avait fait le plus gracieux accueil (mss. Mun., n° 128; cf. Msch., 1882, p. 513).

Un rabbin d'Apt, Samuel ben Mordekhaï, fut en correspondance avec Salomon ben Adret (Consult., IV, n°s 49, 84, 153 et 304; Consult., dans le ms. 2550 de la Bodl., Gittin, n° 40; cf. Neubauer, RÉJ., XII, 87). Comme le nom d'Apt n'a qu'une syllabe, on y ajoutait volontiers le mot de עיר (ville). Ainsi,

Digitized by Google

Salomon ben Adret dit souvent יר אם, et quelquefois, en un seul mot, יראם. La consult. 48 du ms. 2350 de la Bodléienne fut écrite à Apt et est signée de Macip Jacob de Lunel, Durant del Portal, Nathan Vidal Bédersi et Mëïr ben Abba Mari. Un Don Macip Jacob, probablement le même que le précédent, a encore signé une autre consultation, datée de 1340 (I. de Lattès, Consult., p. 94). Enfin, Lattès (Schaaré S., 77) parle d'un savant provençal, Néhémia ben Jacob, surnommé Macip Jacob de Lunel (מאצוף), auteur de nombreux ouvrages, et qui, à en juger par son nom, par l'époque à laquelle il vécut et les savants du milieu du XIVe siècle en société desquels il est nommé, paraît certainement devoir être identifié avec notre Macip Jacob d'Apt.

אטאשטרוג.

Les Consultations d'I. de Lattès (p. 88) parlent d'un יואש כהן דאטאשטרוג, qui demeurait à Hyères. Il semble qu'il faudrait lire דון אשטרוג, *Don Astruc*.

אירא OU אוירא EVREUX.

En vieux français *Evroes*, *Evreues* ou *Evreus*; en latin *Ebroica*. Ville importante de la Normandie, département de l'Eure.

Cité dans tos. sur Kidduschin, 27 *b*, 39 *a*, et passim.

Cette ville s'appelle aussi en latin *Ebroicense oppidum*; de là, en hébreu, le nom de איבדואיצינטי (Dibré Hayy., 35 *a*), qu'il faut lire איברואיצינטי. Les noms employés pour désigner cette ville sont aussi variés en hébreu qu'en latin. Ainsi, elle s'appelle איברה (Schaaré Doura, éd. Jessnitz, 25 *b*), אייברה (Ascheri sur Succa, IV), דייברה pour דאייברא (*ibid.*, sur Mecia, VI), איבורא (Séder Hadd., II, *s. v.*), אבורא (Koré Hadd., éd. Berlin, 14 et 17), אבוב (*ibid.*, dans une édition plus ancienne), dont Carmoly fait à tort Evaux, et qui n'est que le nom corrompu d'Evreux, comme איבירה (voir plus loin). Ce nom s'écrit encore איוורא (fréquemment dans les tos.), אייורא (Mord. sur

Digitized by Google

Gittin, IV, n° 384), איירורא (Ascheri sur Bèça, I); אוריירא (Mord. sur Pesahim, II, n° 589), אוירא (tos. sur Erakhin, 6 *b*; Yerouham, אדם, IV, 2), et אייברוש (mss. Hstm, n° 227).

Au moyen âge, la ville d'Evreux était habitée par des savants remarquables, qu'on appelait « les grands d'Evreux » (Kol Bô, n°s 23 et 114; Orh. Hayy., II, dans ms. Gz., p. 222). Le Yohasin, éd. Londres, p. 222, les appelle incorrectement גדולי אייר, et la Chronique abrégée de Joseph ben Çadik d'Arevalo les désigne sous le nom, plus incorrect encore, de גדולי אטרא. Cette Chronique, qui forme le 50e chapitre de l'ouvrage rituel זכר צדיק, de Joseph ben Çadik, a été éditée par Neubauer (Anecdota Oxoniensia, 85-100; voir p. 96).

Voici les noms des savants d'Évreux que nous connaissons :

1° Samuel d'Évreux, qui enseignait à Château-Thierry après l'année 1224 (Luria, Consult., n° 20). Ce rabbin n'est certainement pas le fils de R. Yomtob (Zunz, Zur Gesch., 38), mais doit être identifié avec Samuel ben Schneor, dont S. ben Adret cite les explications (פרישות) sur Nazir (Consult., III, n° 345) et dont son disciple, Yona Girundi, invoque l'autorité (Sefer Hayyira, commencement de Schem Hagg., I, *s. v.* שמואל). C'est ce même Samuel ben Schneor qu'un de ses disciples, dont on ignore le nom, cite dans son commentaire sur Schekalim (mss. Bodl., n° 370, 10°, Cat., p. 80. Il fut en correspondance avec Yehiel de Paris (Orh. Hayy., I, 110 *c*) et Nathanel l'ancien, de Chinon (Mord. sur Hullin, VII, n° 681). Il comptait parmi ses disciples R. Hayyim, frère d'Ascher ben Yehiel, de Tolède (Ascheri, Hilkhot Tephilin, n° 14), R. Pérèç de Corbeil (voir ses gloses sur le Semak, n° 151) et R. Isaac de Corbeil. Ce dernier l'appelle dans le Semak (n° 153) le « prince » d'Evreux. שר (prince) est l'abréviation retournée de ר"ש = R. Samuel (cf. REJ., VI, 168). On voit par là qu'Isaac de Corbeil était un disciple des « grands d'Évreux » (Semak, ms. de Pest, n° 6; cf. Kohn dans le Mgz., IV, 102), mais n'en faisait pas partie (Yohasin, *l. c.*).

Samuel d'Évreux était un tosafiste remarquable, et son nom est souvent mentionné (tos. sur Bèça, 14 *b*, 20 *b* et 24 *b*, etc.; sur Kiddouschin, 27 *b*, 39 *a*; sur Nedarim, 90 *b*; sur Aboda Zara, 68 *a*; sur Temoura, 19 *b*). On lui attribue nos tos. sur Sota, parce que l'auteur de ces tos., 22 *a*, invoque l'autorité de son frère et maître Moïse (voir le numéro suivant). Dans Mord. sur Pesahim, II, n° 589, on nomme un Simson d'Évreux, et dans le ms. n° 6 de Leipzig (Cat., p. 316), un Salomon d'Evreux. Ces deux noms, qu'on ne retrouve pas ailleurs, ont sans doute leur origine dans la lecture incorrecte de l'abréviation ר"ש, qui doit être lue R. Samuel.

Digitized by Google

2° Moïse d'Évreux, père de R. Hayyim et auteur d'un *Siddour* (Semak, n° 154), était certainement plus âgé que son frère Samuel, dont il est question dans le numéro précédent et dont il fut le maître (tos. sur Bêçn, 21 *b*, sur Erubin, 6 *b*, et sur Sota, 22 *a* : מורי אחי הרב ר"מ ; cf. Zunz, Zur Gesch., 39). Luria (*l. c.*) nomme les rabbins qui ont enseigné à partir de 1224 dans diverses localités. Voici leurs noms : אחרי ר' יהודה מלך ר' יחיאל והר' ר' יודא במולון והרב ר' שמואל בכיך טיירי והר' ר' יעקב באורלניש (ור') קרשביא בדרום והר' ר' נתנאל בקינון (בקינון l.) ר' משה באיבידה במולינין ומורי הר' ר' יצחק בר שמואל הקבור בגרמיזא שמש לפניו. Nous reparlerons à leur place des localités mentionnées dans ce passage. Nous voulons cependant nous arrêter ici à deux noms. איבידה est certainement mis pour איברה, et il s'agit, sans aucun doute, de notre Moïse d'Évreux. מולינין est apparemment un nom altéré, de même que le מליצון du Séder Hadd., I, 130 *a*, qui a également le nom incorrect de קיצון là où Luria écrit קינון. Molezon, dont parle Carmoly (voir plus loin), doit être une localité très peu importante ; en tout cas, elle m'est totalement inconnue. Entre les mots באיבידה et במולינין, peut-être Melun, il manque certainement un nom de personne. Le dernier mot de la citation, לפניו, ne se rapporte pas, comme le dit M. Graetz (Gesch. d. J., VI, 396), à Yehiel, mais au savant dont le nom précède immédiatement. Isaac ben Samuel, de Worms, était donc disciple, non pas de Yehiel, mais de Moïse d'Évreux, ou du savant dont le nom a disparu dans l'énumération.

Moïse d'Évreux est, comme nous l'avons déjà dit, le même que Moïse ben Schneor, le maître de l'auteur du commentaire ספר הגן sur le Pentateuque (cf. Paaséah Raza, éd. Amsterdam, péricope בהעלותך). Mais c'est son frère Samuel, et non pas lui, comme on l'a dit à tort (Conforte, 19 *b* ; voir ci-dessus), qui fut le maître de R. Yona Girundi. Moïse a composé les « tosafot d'Évreux », qui ont été si largement utilisées par nos tosafot, particulièrement sur Berakhot (Zunz, Zur Gesch., 39). Son nom est souvent écrit, par abréviation, רם (tos. sur Sota, 22 *a* ; Mord. sur Berakhot, I, n° 32 ; Schilta Mekoubécét sur B. Kama, 3 *a*, 7 *c*, et passim). Ses tosafot, que ses disciples ont peut-être remaniées, portent également le titre de « Schilta d'Évreux », שיטה מאיוורא (Consult. de M. de R., éd. Prague, n° 608 ; Mord. sur Schebuot, VI, n° 771).

Dans le Ben Hanania de l'année 1861 (p. 195), Carmoly a publié sur « les cinq savants frères d'Évreux » un court article où, sans indiquer aucune source, il parle de consultations que Moïse a signées de son nom avec l'addition des mots בן מהר"ש = fils de R. Schneor. Il veut sans doute parler du passage de la consultation n° 82 d'Elia Mizrahi auquel Zunz fait allusion dans le Catalogue de Leipzig, p. 316, et où se trouve la leçon erronée de בן מהרים, erreur qui a fait dire que notre Moïse était fils de

Digitized by Google

R. Yomtov d'Évreux (Zunz, Zur Gesch., *l. c.* ; Steinschn, Cat. bodl., p. 1814 ; Benjacob, Ozar Hassefarim, *s. v.* אוצר הספרים איבורא). Dans ce même article, Carmoly attribue à notre Moïse un ouvrage sur quelques usages religieux, et intitulé על הכל. C'est une erreur. Ce livre a été composé par Moïse Schneor d'Évreux, qui avait été disciple de Méïr de Rothenbourg et, par conséquent, fut postérieur de plus d'un demi-siècle à notre Moïse (Schem Hagg., II ; Benjacob, *l. c.*, *s. v.* על הכל, où l'abréviation מהר"ם, par laquelle est désigné le maître de Moïse Schneor, signifie : R. Meïr de Rothenbourg). Nos tosafot sur Berakhot, 26 *b*, citent une explication de Moïse מאלאוורא qui s'appuie sur les Halakhot d'Alfasi. Il s'agit là de notre Moïse, qui, comme on sait, a écrit ses tosafot en marge de l'ouvrage d'Alfasi, dont il tient, du reste, très grand compte dans ses explications. Le mot אלאוורה désigne Évreux et doit être corrigé ; il faut lire איוורא.

3° Isaac d'Évreux, par abréviation ר"י, savant qui jouissait d'une grande considération. On cite fréquemment ses opinions et explications (Mord. sur Gittin, IV, n° 384, et sur Berakhot, VI ; Schiltè Hagg., gloses de R. Péréç sur le Semak, n° 293 ; Schaarè Doura, ed. Jessnitz, gloses, 12 *a* et 46 *a*). Il est aussi mentionné comme commentateur de la Bible (Daat Zek., 33 *b*) et auteur de Consultations (Schaarè Doura, *l. c.*, 25 *b*), et il fut en correspondance avec Natanel (Kol Bô, n° 114). Selon toute probabilité, il est le même que le tosafiste Isaac ben Schneor et, par conséquent, le frère de Moïse et de Samuel d'Évreux (tos. sur Temoura, 18 *a* ; Orh. Hayy. 9 *b* ; Kol Bô, n° 31). Isaac de Corbeil, qui, notoirement, a fréquenté l'école d'Évreux, le désigne comme son maître et écrit son nom ר"י בר שניאור (Semak, n° 153 ; Orh. Hayy., I, 55 *a*). Ce nom doit être lu : Isaac ben Schneor (cf. Kol Bô, *l. c.*).

4° Yehuda ben Schneor, appelé aussi Yehuda l'ancien, הזקן, a composé des poésies liturgiques et correspondu avec Jacob ben Salomon, de Courson, qui vivait vers 1260 (mss. Hg, n° 145, Cat., 54 ; mss. Vat., n° 312 ; Consult. de M. de R., éd. Crémone, n° 79. Cf. Zunz, Litg., 479 ; voir plus loin *s. v.* קורשן). Zunz (*l. c.*) l'a confondu avec Isaac ben Schneor, parce qu'il s'est trompé sur la lecture de l'abréviation du Semak. D'après Carmoly, il serait le frère des savants d'Évreux que nous avons nommés précédemment et il aurait demeuré à וינדאיבורא = Vendœuvre, dans la Champagne. Cette assertion ne repose sur aucun fondement. Yehuda ben Schneor a été postérieur de toute une génération à Moïse et à Samuel d'Évreux, et, en réalité, on ne peut pas du tout affirmer qu'il soit originaire d'Évreux.

5° Méïr ben Schneor aurait enseigné à Molezon, d'après Carmoly (*l. c.*), et serait le frère de Moïse et de Samuel d'Évreux et le père de Samuel ben Méïr d'Évreux, que Moïse Rieti a célébré dans ses chants. Je n'ai pas vu ces chants. On sait qu'il y a eu en France, au

Digitized by Google

XIIIe siècle, un Meïr ben Schneor, mais dont on ne connaît pas la ville natale (Zunz, Zur Gesch., 118). On rencontre assez souvent en France ce nom de שניאור, Schneor ou plutôt Senior. Un Schneor ben Schneor a vécu en France vers 1250 (Kol Bô, n° 143 ; Zunz, *l. c.*, p. 119). C'est sans doute également en France qu'ont vécu Schneor, l'auteur d'une petite grammaire hébraïque (mss. Bodl., n° 271, 2°, Cat., p. 34) et les ponctuateurs Hayyim ben Schneor (vers 1292) et (vers 1294) Nahman ben Schneor (Zunz, *l. c.*, p. 117-118).

6° Samuel ben Yehuda d'Évreux a joué, d'après un singulier récit, un rôle curieux dans une discussion sur les phylactères ; il aurait évoqué des morts. Ce récit se trouvait à l'origine dans un ms. de la bibliothèque du célèbre savant italien Azriel Trabotto, décédé à Pesaro en 1569. M. David Kaufmann l'a publié d'après le ms. Hstm, n° 227, fol. 293-294 (REJ., V, 273). Comme ce récit présente un intérêt très grand pour notre travail, nous allons nous y arrêter. En voici le début :

ידעו כל קהלות הקדש כי יום ד' אחר ט' באב היה נביא אמת דורש בעליית הר"ר מנחם הורדימכי אשרי יולדתו, והרבנים יושבים לפניו המ"ר יעקב מפרוביגנס, והר"ר יצחק מגשר אורמינו, והר"ר מנחם ורבנים אחרים, הר"ר אברהם ב"ר שמואל, והר"ר אהרן כר' יצחק, והר"ר קרשבינטו, ובחורים יודעי ספר, ודרש להם שירת הים ולסוף דרשתו שאל הר"ר יעקב מפרובינס אל הנביא אמת, אדוני שאל אל הר"ר אליה מפריש ואל רבינו תם האיך קושרים קשר של תפילין אם צריך לקשרם בכל יום או אם די בהדוק.

« Que toutes les saintes communautés sachent que, le quatrième jour après le 9 ab, un prophète de vérité a fait une conférence dans la maison de R. Menahem Vardimas, dont bénie soit la mère ! Il avait comme auditeurs R. Jacob, de Provins, R. Isaac, de Pont-Audemer, R. Menahem, R. Abraham ben Samuel, R. Aaron ben Isaac, R. Cresbito, et d'autres jeunes savants. Après avoir terminé sa leçon sur le cantique de la mer Rouge, il fut prié par R. Jacob, de Provins, d'évoquer R. Elia, de Paris, et R. Tam, pour leur demander s'il fallait refaire chaque jour le nœud des phylactères (comme l'exige R. Elia), ou s'il suffit (conformément à l'avis de R. Tam) de le faire une fois pour toutes. » Le prophète de vérité, continue le récit, appela alors l'ange Metatron et l'invita à descendre du ciel avec R. Elia et R. Tam. Sur le refus de Metatron, R. Jacob, de Provins, engagea le prophète de vérité à s'adresser à Moïse. Celui-ci descendit du ciel et appuya l'opinion de R. Elia. A son tour, R. Tam arrive du ciel pour combattre l'assertion de Moïse, il est bientôt rejoint par R. Elia, qui se range naturellement du côté de Moïse, et la discussion continue, très animée, entre les trois personnages. A la fin du récit, le prophète est désigné sous le nom de Saül. C'est sans doute Samuel qu'il faut lire, conformément à la leçon du Seder Haddorot (éd. Carlsruhe, I,

Digitized by Google

127 *b*), qui donne le même récit. Ce Samuel est certainement le même que le signataire du récit, qui se termine par ces mots : התחקה זו באה מפריש, הח"ר טמואל בן הח"ר יהודה מאיברש « Cette relation est venue de Paris : R. Samuel ben Yehuda, d'Evreux. »

Guedalya ibn Yahya rapporte le même récit, qu'il a puisé, du reste, à la même source (Schalsch., 52). Chez lui comme dans le Seder Hadd., les noms sont profondément altérés. Vardimas est transcrit הורדייאכי, Provins פרואנכי ou פוריאנכי (Schalsch., *l. c.*), פרואנכי ou פוראיינכי (*ib.*, éd. Amsterdam, p. 40) et פרואנכי (Seder Hadd., *l. c.*), R. Cresbito est rendu par הרר"ם מקושביאה. Pour Pont-Audemer, on a cependant mis assez correctement גשר מורמייר. Le récit porte la suscription suivante : התחקה זו באה מפריכי ממדרש הר"ר שמואכל ב"ר אלידד מאיברדה « Cette relation est venue de Paris, de l'école de R. Samuel ben Elia d'Évreux. » Cette leçon paraît plus exacte que celle de l'autre ms. Cependant le nom de Samuel ben Elia semble devoir être remplacé par celui de Samuel ben Yehuda (cf. REJ., V, 273).

Guedalya (*l. c.*, 54 *a*) identifie notre Samuel avec « Samuel le prophète », père de Yehuda le pieux, de Paris, et auteur du « livre des Pieux ». C'est là une triple erreur. Yehuda, de Paris, était le fils de R. Isaac. Le « livre des Pieux » a été écrit par Yehuda le Pieux, de Spire, dont le père, comme le dit Guedalya lui-même, était Samuel ben Kalonymos (voir plus loin *s. v.* פריש). C'est ce dernier Samuel qui est qualifié de « prophète » (Luria, Consult., n° 29 ; mss. Paris, n° 646, 1°, Cat., 93). Ce nom de prophète est un titre honorifique qu'on retrouve encore ailleurs (voir plus loin, *s. v.* מונקטור). On ne connaît pas autrement Samuel le prophète, mais comme on sait qu'il a écrit un commentaire sur la Bible et que, d'un autre côté, il est mentionné sous la simple désignation de « prophète », sans autre indication de nom, il est permis de supposer qu'il est le même que le « prophète » mentionné comme commentateur de la Bible (Minh. Yeh., 75 *b* ; cf. plus loin מרשילייה). Jacob, de Provins, dont parle ce récit, a vécu, ce semble, au commencement du XIIIe siècle (voir plus loin *s. v.* פרובינש). Ce récit date donc probablement de la même époque. A en juger par les localités dont étaient originaires Samuel le prophète et les rabbins qui ont assisté à la discussion, ce fait se serait passé dans une ville du nord-ouest de la France, peut-être à Dreux (voir plus loin *s. v.* דרוייש et דרום).

7° Nathan ben Jacob, le copiste, d'Évreux, qui est mentionné comme propriétaire d'un ms. de la Bible (mss. Cambr., n° 20, Cat., 31), est sans doute le père de Jacob ben Nathan d'Évreux, qui copia en 1357 pour Moïse ben Samuel les cinq Megillot avec le Targoum (mss. de Kennicot, n° 50, actuellement ms. 129 de la Bodl., Catal., p. 20).

Digitized by Google

אגין AGEN.

En latin *Agenno* ou *Agennum*. Chef-lieu du département de Lot-et-Garonne, dans l'ancien comté de l'Agenois.

C'est dans cette ville que, d'après le récit de Salomon ibn Verga, prirent naissance les sanglantes persécutions des pastoureaux contre les Juifs, pour se propager ensuite à travers toute la Guyenne et la Gascogne, où plus de 120 communautés furent décimées (Schèbét Yehuda, éd. Hanovre, 4 ; Schalsch., éd. Amsterdam, 91). On écrit aussi אויגן (Schalsch., éd. Venise, 111). Dans la Vara de Juda (Amsterdam, 1744), qui est la traduction espagnole du Schèbét Yehuda, le nom de אויגן est rendu par Guiena. Cela ne paraît pas exact. M. Loeb croit que la localité en question doit être en Espagne, parce que les pastoureaux parlent d'arracher Grenade aux Maures (RÉJ., XVI, 219). Cette supposition me semble erronée, car la relation qui donne ce nom rapporte que les malheureux Juifs envoyèrent une délégation au roi de France pour solliciter sa protection ; cette localité était donc située en France. Nous savons qu'il y avait des Juifs à Agen et aux environs par ce fait que, vers 1250, le sénéchal d'Agen ordonna de rechercher les livres des Juifs prohibés par le roi. Les dominicains se mêlèrent de cette affaire et menacèrent d'excommunication les chrétiens qui cacheraient lesdits livres. Par contre, les noms de אגינאש (Schèb. Yeh., 5), אגינש (Emek Habb., éd. Vienne, 59) et אגינט (Schalsch., éd. Venise, *l. c*) ne désignent pas l'Agénois, comme le croit le traducteur allemand du Schèb. Yeh., mais Agenais ou plutôt Mas d'Agenais, hameau situé en aval d'Agen, et qui était également habité par des Juifs (cf. Kayserling, Geschichte der Juden in Navarra, 140 et 142).

אטנפש ou אטנפש ETAMPES.

Autrefois *Estampes*, en latin *Stampæ*. Ville du départ. de Seine-et-Oise.

Cité dans Joseph le Zélateur, ms. Ps n° 712 (cf. RÉJ., I, 228 ; III, 15).

Digitized by Google

Cette ville était habitée au moyen âge par des Juifs. Ils en furent expulsés vers 1181, et leur synagogue devint l'église de Sainte-Croix (Depping, p. 140 ; H. B., XX, 14). Nathan, fils du célèbre Meschoullam ben Nathan, de Melun, vivait à cette époque à Etampes. Il est connu pour son ardeur à défendre sa foi, et son exemple a été suivi par son fils Joseph, son petit-fils Nathan l'official et son arrière-petit-fils Joseph, l'auteur du livre apologétique *Yosef Hammekané* (voir la très intéressante étude de M. Zadoc Kahn, REJ., I, 222). Il était également un rabbin très savant et il a sans doute signé, de concert avec son père, pendant qu'il était encore à Melun, sa ville natale, une consultation adressée à Eliézer ben Nathan de Mayence (Mord. sur B. Batra, III, fin). Peut-être même a-t-il fait partie des savants d'Etampes, ses contemporains, qui correspondaient fréquemment avec R. Tam (Or Z., éd. Jérusalem, sur B. Mecia, 4 *a* ; ראבי"ה ms. n° 1011).

Le nom d'Etampes est encore écrit אשתנפש (*l. c.*), אשטנפש (ראבי"ה, n° 507; Assoufot, ms. Hstm, 41 *b*), אטנפא (dans la même consultation; Maimoniot, sur מאכלות, n° 6), מינטפש (Mord. sur Pesahim, II, dans la même consultation), et même אשמניא (Mord. sur Hullin, VII, n° 666).

איגס AIX.

En provençal *Ayes* ou *Ays*, en latin *Aquæ Sextiæ*. Ancienne capitale de la Provence.

Cité dans Minh. Ken., n° 53.

Aix s'écrit également en hébreu איגייש (Circulaire de Robert d'Anjou, mss. Hg, n° 253,5°, Cat., p. 180) et אייקש (I. de Lattès, Consult., p. 45). La traduction hébraïque du nom d'Aix est עיר המים (Gorni, Diwan, Mschr., 1892, 511 et Minh. Ken., *l. c.*) et, par corruption, עיר הדמים הנקרא אירגש (Minh. Ken., n° 44). Du reste, le nom d'Aix a été souvent altéré et faussement interprété. Ainsi on trouve אירגאש (*ib.*, n° 53), אאינאש (Scheb. Yeh., 114), אשאירגיש (Emek Habb., éd. Vienne, p. 76), אשאיש (Dibre Hayy., 39 *b*), אזאיש (*ib.*, p. 104) et אשישי (Schalsch., éd. Venise, 114 *b*).

Digitized by Google

Les Juifs habitaient à Aix, dans la rue Venel, un quartier spécial, appelé rue de la Juiverie, où ils possédaient en propre une source d'eau minérale (Depping, 326). L'obligation à laquelle ils étaient soumis de porter des signes distinctifs sur leurs vêtements était pour eux la source de nombreuses vexations (Schéb. Yeh., *l. c.*). Ces persécutions avaient probablement une connexité étroite avec les violences dont les accablait encore l'Inquisition dans d'autres localités de la Provence et auxquelles Charles Ier mit fin par l'ordonnance de 1276 (Voir REJ., VII, 81 ; cf. Gross, Mschr., 1878, p. 156).

Un document de l'année 1233 rapporte qu'à l'instar de leurs coreligionnaires des communautés de Saint-Maximin, Lambesc, Pertuis, Istres, Cadenet, Tretz et Lanson, les Juifs d'Aix acquirent l'autorisation de posséder une synagogue et un cimetière en donnant annuellement à l'archevêque de la ville deux livres de poivre (Charte de l'an 1283 dans les Annales de l'église d'Aix, par Pitton ; cf. Depping, 320). En 1341, Aix comptait 1211 Juifs, dont 203 possédaient des maisons (cf. Camille Arnaud, Essai sur la condition des Juifs en Provence, p. 13). D'après Joseph Haccohen (Emek Habb., éd. Vienne, 76), une émeute populaire éclata en janvier 1430 contre les Juifs d'Aix, dont 74 se firent baptiser. La date indiquée paraît erronée, car nous savons par d'autres témoignages absolument dignes de confiance qu'en 1436, les Juifs d'Aix, de Pertuis et d'autres localités de la Provence, furent maltraités par la populace sous prétexte qu'un Juif d'Aix, Astruc de Léon, aurait blasphémé la Vierge. Ses coreligionnaires offrirent une somme considérable pour obtenir sa mise en liberté, leur offre fut repoussée et Astruc mis à mort (cf. Nostradamus, Histoire de Provence, 599 ; Emek Habb., trad. de M. Julien Sée, 245). D'après certains historiens, Astruc n'aurait été tué que trente ans après son arrestation, ce qui semble peu probable (Depping, 335). En tout cas, il semble y avoir identité entre cette dernière persécution et celle que Joseph Haccohen place en 1430.

Le poète Gorni (*l. c.*) nomme plusieurs savants et notables d'Aix qui s'étaient réfugiés dans cette ville et y avaient trouvé un accueil peu hospitalier auprès de leurs coreligion-

Digitized by Google

naires. Il raille amèrement, dans une satire, la communauté d'Aix et s'attaque particulièrement à Isaïe ben Samuel דבש (voir plus loin *s. v.*). Par contre, il parle avec éloges du « prince » Isaac et de ses deux fils, ainsi que de Tobie et de Salomon. Un document latin de 1307-1308, daté de Narbonne, mentionne un Isaïe d'Aix, homme riche, domicilié à Narbonne. M. Saige (p. 126 et 284) veut identifier ce personnage avec le poète Isaïe ben Samuel, d'Aix, mais sans appuyer son opinion sur des arguments sérieux. Le poète Isaïe demeurait, en effet, à Aix vers la fin du XIIIe siècle. Du reste, le nom d'Isaïe n'est pas rare dans la Provence.

Voici les noms d'autres savants d'Aix :

1° Abraham ben Joseph den Abraham Barukh ben Nérya d'Aix, père de Joseph Samuel d'Avignon (voir ci-dessus *s. v.* אבריניון), et un des rabbins les plus considérés de la Provence (I. de Lattes, Consult., p. 45). Pendant la polémique religieuse qui surexcita si vivement les esprits du sud de la France, dans les années 1303-1306, il se rangea sous la bannière d'Abba Mari, de Lunel, et envoya son adhésion à Salomon ben Adret dans une lettre où il déclare qu'Aix, sa ville natale, partage ses opinions avec une conviction absolue, tandis que les localités avoisinantes ressemblent à « des poussins qui n'ont pas encore ouvert les yeux et voltigent çà et là » (Minh. Kan., n° 44).

Un recueil manuscrit de consultations de Salomon ben Adret et d'autres rabbins, dont nous avons déjà parlé plus haut, contient deux pièces signées par notre Abraham ben Joseph (mss. Bodl., n° 2,550, pièces 104 et 105; cf. RÉJ., XII, 87-88). La deuxième pièce (105), relative à un fait qui se passa à Apt (אפט), est adressée à דון בנדיג דאייגש, Don Bendig d'Aix, domicilié probablement à Apt. Le nom de Bendig se trouve également dans un document latin de Carcassonne (Saige, 216). Mais ce nom s'écrit plus souvent Bendic (RÉJ., XII, 197-208) ou Bendit, en hébreu בנדית (*ibid.*, XIV, 67; cf. Eben Bohan de Kalonymos ben Kalonymos, à la fin). Qu'il soit écrit d'une façon ou de l'autre, ce nom est toujours une abréviation de Benedictus, qui répond au nom hébreu de Barukh. Chez les Juifs du sud de la France, on trouve aussi le nom de Bennet (Depping, 173), celui de Benoît dans le Dauphiné (Prudhomme, les Juifs du Dauphiné, p. 100), et enfin, dans le nord de la France, ceux de Benoiet (RÉJ., I, 67), de Benoist (*ib.*, II, 28), le nom latin de Benedictus (Delisle, Catalogue des Actes de Philippe-Auguste, 890; cf. H. B., XX, 16) et, par abréviation, Banditus (*ib.*; cf. RÉJ., II, 25). Le nom de בינידיטו (Benedetto) est italien (Schalsch., 64 *a*).

Digitized by Google

La consultation n° 104 d'Abraham ben Joseph est adressée à Carpentras. Elle combat vivement une décision prise dans une question de casuistique par un rabbin Isaac דהרצי, de Tretz (voir *s. v.* טרירץ), et, outre la signature d'Abraham, elle porte encore celles de son collègue Salomon ben Isaac לישיש, de Joseph ben Tobie et de Yekutiel ben Samuel Cohen. Ce Salomon est peut-être le même que le personnage de ce nom mentionné par le poète Gorni. Le mot לישיש est très probablement l'abréviation d'une eulogie applicable soit à des morts, soit à des vivants, mais dont je ne comprends pas le sens. Joseph ben Tobie, autre signataire de cette lettre, est sans doute le fils de ce Tobie d'Aix dont parle Gorni. En général, le nom de Tobie est assez rare en Provence. Enfin, le quatrième signataire, Yekutiel ben Samuel, est probablement identique avec ce Yekutiel ben Samuel qui a signé une consultation en l'année 1305 (I. de Lattes, Consult., p. 97), et avec le « savant considérable » R. Yekutiel Haccohen, appelé Sen Astruc Cohen, qui, au dire d'I. de Lattes (Schaare S., p. 76), a vécu dans le premier tiers du XIVe siècle et composé un ouvrage talmudique important et très estimé. Peut-être aussi est-il le même que ce Don Astruc Cohen d'Aix qui a signé une consultation rapportée dans la collection manuscrite dont nous avons parlé ci-dessus (mss. Br. M., add. 22,089, n° 46 ; cf. Neubauer, RÉJ., XII, 90).

2° Simon ben Joseph, appelé En Duran de Lunel et connu par une lettre qu'il adressa à Menahem Méïri, de Perpignan. Il se réfugia à Aix lors de l'expulsion des Juifs de France, et resta quelque temps dans cette ville (voir *s. v.* טירטיניאן).

3° Salomon ben Nathan Orgier d'Aix, qui, vers 1390, traduisit du latin en hébreu un ouvrage mystique, est sans doute le médecin Salomon Orgier, domicilié à Marseille (voir ci-dessus *s. v.* אורגיירי).

אי הפומיצי ILE DE POMEGUE.

En latin *Insula Pomponiana*. Petite île rocheuse dans le voisinage de Marseille.

Cité dans Dibré Hayy., 111*a*.

Le premier mot doit probablement être corrigé et lu אי.

Digitized by Google

מגדל אירֵאש ou אייראש HYERES.

En provençal *Ieras* ou *Ères*, en latin *Olbia Areae*, ou simplement *Area*. Autrefois port important, près de Toulon, départ. du Var.

Cité dans I. de Lattès, Consult., p. 87.

Cet auteur mentionne le nom d'Hyères à propos du fait suivant. Samuel, appelé Symilon (שמילון et שמולון) et originaire d'Aubagne (voir *s. v.* אלבניירא), fut assassiné en 1340 près de קוניל (voir ce mot), en se rendant à Hyères. Pour que sa veuve pût éventuellement se remarier, il fallait absolument établir avec certitude l'identité du défunt. On rédigea donc, dans ce but, un procès-verbal à Hyères, qui fut signé par plusieurs témoins et, entre autres, par ce Yoasch Cohen Don Astruc dont nous avons parlé plus haut (voir *s. v.* אטאשטרוג). Il se produisit, à propos de ce fait, entre plusieurs rabbins de Provence, une discussion très vive (en 1340), qui offre pour nous un très grand intérêt, à cause des noms de personne et de localité que mentionnent ces rabbins. Nous aurons souvent l'occasion de revenir sur cette controverse.

Il est question quelque part d'un David de Yères, Juif riche et considéré, qui habitait Nyons et jouissait, vers 1338, d'une grande influence auprès du dauphin Humbert II (Prudhomme, Juifs du Dauphiné, 18). Ce nom de Yères désigne apparemment notre Hyères.

Le nom hébreu de שמילון, que j'ai cité ci-dessus, est certainement Symilon. On trouve mentionné un Juif de ce nom, originaire de Lambesc, dans un document latin de 1337 (Prudhomme, *l. c.*, 19).

איירש AIRE.

Autrefois aussi *Aires*. Ancienne ville épiscopale de la Gascogne, dans le départ. des Landes.

Le nom de cette ville dérive du nom du fleuve Adour, en la-

Digitized by Google

tin *Aturus*, près duquel elle est située ; elle est appelée en latin Altura. Mais le nom moderne d'Aire signifie une place où l'on bat le blé. De là, par une espèce de jeu de mot, le nom de גרן « aire », sous lequel Isaac ben Abraham, poète de la deuxième moitié du XIIIe siècle, désigne cette ville ; il s'appelle lui-même הגרני, *Haggorni* (mss. Mun., n° 128, f° 34-59 ; cf. Mschr., 1882, p. 510-523, où une partie de ses poésies sont publiées ; *ib.*, 1878, p. 476, et 1879, p. 17. Voir aussi l'introduction allemande de M. Stnschn. au Hotam Tochnit de Bédersi, p. 2 ; Rabb. fr., 720). Dans une de ses poésies, Gorni fait l'éloge de sa ville natale איירש, il exalte les personnalités célèbres et les « princes » qui y ont vu le jour et ont plaidé la cause de leurs coreligionnaires opprimés. Il loue un certain Samuel, qu'il qualifie de « prophète » (voir *s. v.* איברא), et un Aaron d'Aire, qu'il représente comme un talmudiste très érudit. Il parle aussi de Jacob et de Moïse d'Aire.

אילירים LILLERS.

En vieux-français *Lilers*, en latin *Lillerarum*. Ville du départ. du Pas-de-Calais, autrefois fortifiée, et conquise en 1537 par le roi François Ier.

Cité dans Dibrè Hayy., 106 *b*.

Dans le passage où il en est question, אילירים désigne certainement Lillers ; il semble donc très probable qu'il faille lire לילירים.

איקואימאניאה ou אקואימאניאה AQUITAINE.

En latin *Aquitania*.

Cité dans Dibrè Hayy., 4 *a* ; Joseph Haccohen, Géographie. Voir *s. v.* אביניון.

A l'origine, ce nom désignait la partie sud-ouest de la Gaule qui s'étendait depuis les Pyrénées jusqu'à la Garonne ; mais à

Digitized by Google

partir d'Auguste, il représentait toute la partie méridionale, allant jusqu'à la Loire.

Les habitants de cette région sont appelés איקואנאני, Aquitani (Dibrè Hayy., 1).

אירוי.

Cité dans mss. Bodl., n° 1205, f° 144, Cat., p. 421.

La localité désignée par ce nom a donné le jour à R. Mikhaël qui a transmis oralement une interprétation mystique à R. Abraham החזן. Il semble que c'est la ville d'Ervy, dans le département de l'Aube, où il y avait autrefois des Juifs (Cf. Ulysse Robert, REJ., III, 212). Pourtant, le prénom de Mikhaël, du moins à ma connaissance, ne se rencontre pas chez les Juifs de la France septentrionale. Abraham החזן est probablement le même que le cabbaliste Abraham Hazzan, mentionné comme disciple du « pieux » R. Isaac, qui était, sans doute, de Posquières (mss. Bodl., n° 1945, f° 47, Cat., p. 634; mss. Mun., n° 357, 2°, Cat., p. 106. Cf. Stnchn., Cat. bodl., p. 1963). Cet Abraham aurait donc vécu dans la première moitié du XIII° siècle et est peut-être identique avec le poète liturgique Abraham Hazzan Girundi, qui vivait à la même époque (Zunz, Litg., 410; Landshut, Amudè Aboda, 11). Si l'on accepte cette identité, qui n'a rien d'improbable, notre Mikhaël, le maître d'Abraham Hazzan, serait alors originaire de l'Espagne, et אירוי pourrait être Erro, dans la Navarre, ou, comme ארויו, Arrojo, dans l'Estramadure. C'est d'après le nom de cette dernière localité qu'est désigné habituellement Isaac ben Moïse, l'auteur de l'écrit homilétique תנחומות אל (Salonique, 1578; cf. Stnschn., Cat. bodl., p. 1139). Le nom de אירוי était encore porté par un poète liturgique de l'Espagne appelé Samuel (mss. Bodl., n° 1188, Cat., p. 392). Il désigne, sans doute, la même localité. Peut-être aussi אירוי ainsi que ארויו désignent-ils Araujo ou Arauxo, localité d'où plusieurs Juifs espagnols ont tiré leur surnom et qui est désignée également en hébreu par le mot ארוזו (cf. Wolf, B. H., III, 212; Kayserling, Sephardim, Romanische Poesie der Juden in Spanien, 261, 292 et 360).

Digitized by Google

אישונא ESSONNE.

Rivière qui se jette dans la Seine (סינה), près de Corbeil.

Cité par R. Péréç, gloses sur le Semak, nº 184 en ms., dans une lettre de divorce.

Les diverses éditions ont la leçon incorrecte de אסינה, mais plusieurs mss. portent correctement איסונא (mss. Bodl., nº 805, Cat., p. 1154 ; mss. Mun., nº 95, où le copiste a écrit Paris au lieu de Corbeil. Cf. Rabbinovicz, Variae Lectiones, I, préface, 33. Voir aussi plus loin *s. v.* קורביל). Dans une autre lettre de divorce mentionnée par le Semak, il est question de Paris. On y lit, en effet : פריש מתא דיתבה על נהר סינא ועל נהר ביבראא.

אישטלאה ETOILE.

En vieux-français *Estoille* ou *Estelle*, en latin *Stella*. Bourg du Dauphiné, département de la Drôme, près de Valence.

Cité dans I. de Lattès, Consult., p. 4.

Les localités importantes du Dauphiné étaient habitées de très bonne heure par des Juifs (cf. Prudhomme, Les Juifs en Dauphiné, REJ., IX, 231). Vers 1377, nous trouvons à Dijon un Juif nommé David de l'Estoile (cf. Simonnet, 186), et au XVIe siècle plusieurs habitants juifs de Carpentras sont désignés d'après la localité d'Estelle (Loeb, REJ., XII, 166, 200 et 204). Un document hébreu, rédigé en 1343 dans une localité située près du Rhône, porte, entre autres signatures de témoins, celle d'un Abba Mari ben Joseph ככבי (mss. Mun., nº 407, Cat., 192). L'adjectif ככבי est un dérivé du substantif ככב, traduction hébraïque d' « étoile ».

Juda ben Abba Mari הכוכבי (ha-kokhabi), apparemment le fils du précédent, a copié à Moras, en 1333, une partie des Halakhot d'Alfasi (voir *s. v.* מורש). Un autre savant, qui était probablement originaire d'Etoile, Méïr Kokhabi, est mentionné comme commentateur de la Bible dans Minhat Yehuda (37 *a* et 40 *b*), commentaire sur le Pentateuque composé vers 1313.

Digitized by Google

Enfin, dans le ms. d'un ouvrage sur le calendrier, écrit vers 1402, on trouve des notes marginales d'un Samuel Kokhabi (mss. Vi., n° 119, Catal. Goldenthal, 63). Il est vrai que ce ms. est d'origine espagnole, mais l'annotateur peut être quand même de France. Un autre Kokhabi, Elie, demeurait vers 1245 à Norwich, Angleterre (cf. שטרות, *l. c.*, p. 17), mais peut-être y était-il venu de France. On trouve également en Italie, dans la première moitié du XVe siècle, un Samuel כוכב, à qui le grammairien Joseph Sarco a adressé une lettre (voir נר טפחים, ms. Ilstm n° 231, Cat., p. 40). Il faut dire cependant qu'un médecin allemand, Joseph Stern, qui, sous le titre de תוצאות חיים, a publié un ouvrage médical (Venise, 1714), porte également le surnom de Kokhabi.

Dans un contrat de vente qui se trouve dans le ms. d'un ouvrage de médecine du XVe siècle, ms. contenant un commentaire de Gérard de Sol sur Almanzor (de Razi), on mentionne deux témoins, David ibn פאראג et Salomon דישטיליא (H. B., XI, 95). Le second témoin est certainement espagnol aussi bien que le premier, et le mot דישטיליא ne désigne pas notre Etoile, mais Estella, en Espagne, près de Pampelune, en latin Stella, et qui s'écrit en hébreu אשטילה (S. ben Adret, Consult., I, n° 160) ou אישתיליא (Menahem ben Zérah, Cêda laddérékh, préface). Un document latin de Narbonne, de 1307-1308, mentionne les fils de Bonnisach de Stella (Saige, 288). Ce dernier était peut-être aussi d'origine espagnole. Le nom de Stella est porté également par une famille juive italienne, restée à la tête d'une banque importante de Pirano, en Istrie, depuis la fin du XVe siècle (cf. Antonio Ive, REJ., II, 179). Nous ferons remarquer en passant que אישטילא, qui se trouve dans la consultation n° 33 de Nissim Girundi, est un nom de femme, Estelle, usité également dans la Provence (cf. REJ., XII, 196). Steleta (*ibid.*) est, sans doute, le diminutif d'Estelle et correspond au nom biblique d'Esther, qui signifie également « étoile ».

David ben Samuel d'Estelle était fixé à Avignon, où il signa, en 1305, deux consultations en qualité de membre du Collège rabbinique de la ville (I. de Lattes, Consult., p. 41, 44 et 45; voir *s. v.* אבינירן). Il est sans doute le même que le célèbre savant David ben Samuel Kokhabi. Isaac de Lattes (Schaarè S., p. 75) le nomme

Digitized by Google

David דאישטילאה et le compte parmi les plus illustres rabbins de Provence ; ce qu'il dit de ses ouvrages est assez obscur. M. Neubauer (REJ., IX, 214-230) jette sur ce point quelque lumière. Il nous apprend que David Kokhabi a composé deux ouvrages qui, tout en étant distincts l'un de l'autre, se complètent l'un l'autre, l'un, intitulé מגדל דוד, où il suit aveuglément Maïmonide et s'occupe plus spécialement de philosophie religieuse, et l'autre, intitulé קריח ספר et consacré plus particulièrement à la pratique. Le premier ouvrage est quelquefois cité sous le nom de ספר המגדול (Schaarè S., *l. c.*; Schalsch., éd. Amsterdam, 46 *a*, et éd. Venise, 59 *a*). Il est divisé en portes (שערים), qui, à leur tour, sont subdivisées en colonnes (עמודים) ; il se trouve tout entier dans le ms. Gz., où l'auteur est appelé David דאסטילה (REJ., XI, 317), et dans le ms. n° 46 de Parme, où l'auteur est appelé David ben Samuel הכוכבי (cf. II. B., VIII, 63). C'est sous ce dernier nom qu'il est mentionné par Azaria de Rossi (Meor Enayim, éd. Vilna, 124). Le deuxième ouvrage est parfois cité sous le titre de ספר הבתים, parce qu'il contient cinq grandes divisions (בתים) qui ont chacune un titre spécial, comme בית אל, בית מנוחה, etc., et ont été composées indépendamment l'une de l'autre (Schem Hagg., II, *s. v.* כ' הבתים). Cet ouvrage ne se trouve dans plusieurs mss. que par fragments. Ainsi, Azulaï n'en a vu qu'une partie. Un autre fragment se trouve dans le ms. n° 7835 de la Bodléienne (Cat., p. 154) ; la bibliothèque du Bet Hammidrasch de Londres (ms. n° 17 ; cf. Catalogue de M. Neubauer, p. 7) possède la première des trois parties de cet ouvrage. La préface, dans ce dernier ms., contient un poème qui donne en acrostiche le nom de l'auteur David Kokhabi. Un copiste moderne a donné à cet ouvrage le titre de קריח ספר מסקים מר' דוד דאיטאליאה. Le nom de lieu est également altéré dans Schalsch., éd. Amsterdam, 46 *a*, tandis que l'édition de Venise a la variante un peu plus correcte de דאיסטיליא. Du nom de cette localité dérive, d'une façon assez inexplicable au point de vue philologique, l'adjectif שטלי, Stelli (Seder Hadd. et Sifté Yesch. de Sabbataï Bass, *s. v.* מגדל דוד). Dans la préface de son commentaire מעשה רקח sur Mischné Tora, Massoud Haï Roqueah donne des extraits assez longs du כ' הבתים.

Voici encore quelques détails biographiques sur David Kokhabi. Dans son כ' הבתים, David parle de S. ben Adret comme d'une personne déjà morte, il vivait donc encore vers 1310 (cf. Massoud Haï Roqueah, *l. c.*). Nous pouvons même ajouter qu'il était encore en vie 20 ou 30 ans plus tard et qu'il est mort, par conséquent, vers 1340. En effet, son neveu anonyme, qui l'appelle David דאסטלה, dit qu'il a trouvé parmi les livres de son oncle le commentaire de Moïse de Narbonne sur le *Moré* avec des notes de son père (mss. Paris, n° 893, liste de vieux livres ; cf. REJ.,

Digitized by Google

IX, 215 ; Kaufmann, *ibid.*, XIII, 300). Or, on admet généralement que Moïse de Narbonne a écrit son commentaire vers 1362 (voir plus loin *s. v.* נרבונה et פירחיניאן). Le glossateur anonyme de ce commentaire a donc vécu après 1362. Mais il faut remarquer que ce glossateur était le frère ou le beau-frère de David Kokhabi. Or, comme celui-ci, à en juger par la valeur et l'importance de ses travaux, a dû arriver au moins à l'âge mûr, sa mort n'est sans doute antérieure à cette date de 1362 que d'une génération.

David Kokhabi avait un fils du nom de Moïse, dont le fils était Jacob de Bagnols, auteur d'un important ouvrage de casuistique écrit vers 1357-61 (voir *s. v.* באנויילש). Cette circonstance prouve également que notre David demeurait en Provence. Du reste, c'est dans cette région qu'il a composé sans doute son Kiryat Séfer, car il y parle de ses relations personnelles avec les savants de la Provence et du Comtat-Venaissin, qui se livraient avec ardeur à l'étude des ouvrages de Maïmonide (mss. Bét Hamm. L., *l. c.*; REJ., IX, 223 : וזכרה מקרוב קמו חכמים בגלילנו זה גליל פרווינצה ורוב ראשיהם ונשאנו ונתנו עמהן). Donc, d'après tout ce que nous savons sur David Kokhabi, je crois qu'il y a lieu d'admettre qu'il était originaire de la Provence et a demeuré pendant un temps assez long à Avignon, et que, par conséquent, son nom de Kokhabi ne lui vient pas de la ville espagnole d'Estella, comme on l'a cru jusqu'ici, mais d'Etoile, dans le Dauphiné.

אישטריא ISTRES.

Chef-lieu de canton du départ. des Bouches-du-Rhône, près d'Aix. Ville autrefois fortifiée.

Cette localité est qualifiée en hébreu de מגדל « château ».

Jacob ben Moïse de Bagnols, dont nous venons de parler, a écrit à un rabbin de cette localité au sujet d'une question de casuistique que ce rabbin lui avait soumise (mss. Br. M., Or. 2,705 ; cf. REJ., IX, 50).

אישקאלדי ESCAUT.

En latin *Scaldis* ou *Scadia* : fleuve qui prend sa source près du Catelet, dans l'Aisne, traverse la Belgique et se jette dans la mer du Nord.

Cité par Joseph Haccohen, Géographie.

Digitized by Google

אלאנצון ALENÇON.

En latin *Alencio* ou *Alentio*. Capitale de l'ancien duché de ce nom, et maintenant chef-lieu du départ. de l'Orne.

Cité dans mss. Br. M., Or. 2,705 ; cf. REJ., IX, 56.

Ce nom s'écrit aussi quelquefois אלאקוניאו, forme qui correspond certainement à la dénomination latine *Alenconium*, avec une terminaison italienne (Dibrè Hayy., 48 *b*). Dans le passage du ms. Br. M. où l'on mentionne la ville d'Alençon, il s'agit d'une lettre de divorce que le fils de Don Moïse ben Nathan, d'Alençon, fit écrire à Salon, en 1361, pour sa femme, fille de Don Salomon Bonjudas Caïl.

Il est très probable qu'il y eut des Juifs à Alençon, car Charles, comte de Valois, d'Alençon, etc., réclama pour lui quarante-trois Juifs, originaires du comté d'Alençon et d'autres points de ses domaines. Les pourparlers qu'il engagea à ce sujet en 1297 avec son frère Philippe-le-Bel nous montrent qu'il existait des Juifs aux environs d'Alençon, à Saint-Ceneri, Courtomer, Essay, etc. (REJ., II, 24). Ils habitaient donc également, selon toute apparence, la capitale du comté, la ville d'Alençon.

אלבאניא AUBAIGNE ou AUBAGNE.

En latin *Albanix*, *Albagnea* ou *Aubanea*. Petite ville située entre Marseille et Toulon, départ. des Bouches-du-Rhône.

Cette localité était habitée par des Juifs. Isaac de Lattès la mentionne dans ses Consultations (p. 87 et 94 ; voir *s. v.* אירואש), où le nom est également orthographié אלבנאיא, אלבאניא et אבנייא. La syllabe *al* du latin devient, rarement en provençal, mais très fréquemment en français, la diphthongue *au*. De là, Albania = Aubagne. Vers 1406-1428, vivait à Marseille le médecin Léon Davin de Lattès, fils de Jean Vidas de Lattès, habitant d'Aubagne. (Barthélémy, *l. c.* ; cf. REJ., VII. 294.)

Digitized by Google

אלביגינשי ALBIGEOIS.

En latin *Albigenses* ou, plus rarement, *Albienses*.

Secte religieuse chrétienne qui a emprunté son nom à la ville d'Albi et contre laquelle plusieurs croisades furent dirigées aux XIIe et XIIIe siècles.

Cité dans Dibrè Hayy., 34 *a*.

Le mot אריאוניגנסי qui se trouve dans ce passage est sans doute estropié et paraît désigner les Albigeois. La lutte contre les Albigeois eut des conséquences fâcheuses pour les Juifs, car ils souffrirent beaucoup du fanatisme de ceux qui allaient en croisade contre cette secte hérétique, et la défaite des défenseurs des Albigeois, tels que le comte Raymond VI, de Toulouse, et Roger Raymond, de Béziers, les priva de protecteurs bienveillants (voir *s. v.* בורדש).

אלברט.

Les tosafot imprimées sur Berakhot, 51 *b*, mentionnent un ר' מכה אלברט. Ce même nom se retrouve dans le commentaire de Yomtob Lippmann Heller (cf. מעדני יום טוב sur Ascheri, Berakhot, VII, fin). D'après Carmoly (Revue or., II, 110), Albert est une petite ville de la Picardie. Mais nous ne savons pas qu'il y ait eu des Juifs dans cette localité, et, de plus, il aurait fallu relier le nom de la personne au nom de la ville par la préposition מ ou ד. Ce nom d'Albert paraît donc être plutôt un nom de personne (cf. Zunz, Zur Gesch., 54). Ce fait ne serait pas bien anormal, car un Juif de Bourgogne portait un nom presque analogue, celui d'Abertin, אברטין (cf. Loeb, RÉJ., IX, 167).

A en juger par sa façon de mentionner les Français (tos. sur Berakhot, 11 *b*, והצרפתים נוהגים), le compilateur de ces tosafot sur Berakhot, qui a puisé à des sources françaises (voir *s. v.* איברא et *s. v.* פריש), n'était pas français. Il semble avoir été allemand. Or, il cite au nom de notre מכה אלברט une interpré-

Digitized by Google

tation d'un verset de la Bible par la méthode du *Notaricon*, méthode très rarement employée par des Français, mais, au contraire, d'un fréquent usage chez les rabbins allemands. Nous croyons donc pouvoir admettre que ce Moïse Albert était un Allemand.

אלואירניאה AUVERGNE.

En provençal *Alvernho*, en latin *Alvernia* ou *Arvernia*. Province qui forme aujourd'hui les départements du Cantal et du Puy-de-Dôme.

Cité dans Dibrê Hayy., 29 *a*.

Les habitants de cette province s'appellent Auvergnats, en latin Alverni ou Arverni, nom qui est écrit en hébreu ארבירניאונטי (*ibid.*, 34 *b*). L'Auvergne renfermait de bonne heure des habitants juifs (voir *s. v.* קלאראמונטי). On possède même la liste des taxes payées par les Juifs d'Auvergne vers 1298-1299 au trésor royal (REJ., XV, 248). En comparant les sommes versées par ces Juifs avec celles qui étaient payées par les Juifs des autres provinces, on peut conclure qu'ils n'étaient pas très nombreux dans l'Auvergne. Ainsi, ils ne payaient que 399 livres tournois, tandis que les Juifs du bailliage de Vermandois payaient à la même époque 565 livres, ceux de Troyes, en 1299-1300, payaient 1,000 livres, ceux de Sens, 1,214 livres, ceux de Tours, 2,077 livres, ceux du bailliage de Bourges, 1,416 livres (REJ., *l. c.*). En général, les sommes versées par les différents groupes de Juifs permettraient de déterminer le nombre approximatif de Juifs établis dans les diverses régions de la France. Il faudrait naturellement tenir compte, dans ces calculs, de la différence de valeur de la livre.

אלוייאה,

Peut-être ALLUY, gros bourg du départ. de la Nièvre, arrondissement de Château-Chinon, ou ALLOUE, commune du départ. de la Charente.

Dans un ms. hébreu de la Bodléienne (n° 875, 7°, Cat., p. 183),

Digitized by Google

de l'année 1299, on trouve un contrat de mariage signé par deux rabbins, qui ne sont pas autrement connus, R. Schneor (voir *s. v.* איברא) et R. Isaac, appelé בניש שירא, qu'il faut lire sans doute Sire Benois (pour Benoist), tous deux de אלוייאה.

אלית ALAIS.

En provençal *Alez* ou *Ales*, en latin *Alesia*. Ville du départ. du Gard.

S. ben Adret (Consult., I, n° 549) parle d'un règlement établi pour toutes les communautés juives comprises entre Narbonne, Arles, Avignon et אלית. Ce passage détermine donc la position de cette ville, qui occupait ainsi l'extrémité nord du Bas-Languedoc. Les *Coutumes d'Alais* (n° 29) de 1216-1222 mentionnent la formule de serment que devaient prononcer les Juifs d'Alais, et qui était la même qu'à Avignon (cf. Laferrière, Histoire du droit français, tome V, 132).

Jacob Hallévi, médecin, composa à Alais en 1300, sous le titre de מקל טקד, un opuscule sur les scrofules pour Isaac ben Abraham, de Tretz, ההרצי (mss. Bodl., n° 2,142, 21°, Cat., p. 740, où on lit באליט, c'est-à-dire à אליט. Voir *s. v.* צרית). L'année suivante, il écrivit dans la même ville un commentaire sur cet opuscule en l'honneur de son beau-père Tanhoum ben Juda (mss. Bodl., n° 2,584, 4° : פה אלית). Sur le conseil d'un ami, il écrivit encore à Alais, sous le titre de מאמר בהסכד ההמכות, un petit traité sur les plaies (*ibid.*, n° 2,584, 5°). C'est sans doute le même Jacob Hallévi qui traduisit du latin en hébreu le traité sur les poisons de Gauthier (mss. de Rossi, n° 1,053; cf. Stnschn. dans Archiv de Virchow, t. XXXVIII, 89).

C'est probablement à Alais qu'il faut placer le מגדל אלרץ, où Jacob ben Juda copia, apparemment pour son usage personnel, la traduction hébraïque faite par Moïse ben Samuel ibn Tibbon, au milieu du XIIIe siècle, de la lettre arabe que Maïmonide avait écrite sur l'astrologie et adressée aux savants de Marseille (mss. Lzg, n° 30, Cat., p. 295). Dans ce cas, il faut lire אלית, au lieu de אלרץ. Du reste le ר et le ו se confondent fré-

Digitized by Google

quemment. Souvent, dans les ouvrages hébraïques, on fait précéder du mot מגדל même les noms de localité qui ne commencent pas en français par le mot « château ». Il est vrai qu'autrefois Alais possédait un château-fort, dont les ruines existent encore aujourd'hui.

אלצונה.

Carmoly (Revue or., II, 110) dit avoir trouvé ce nom dans un ms., que nous ne connaissons pas autrement, et il l'identifie avec ALZONNE, près de Carcassonne, dans le départ. de l'Aude. Comme nous ne possédons aucune indication précise ni sur le contenu du ms. ni sur le passage qui mentionne cette localité, nous ne pouvons pas contrôler l'assertion de Carmoly.

Le copiste d'un ms. de l'année 1305 (n° 94 de la Bodl.) s'appelle Isaac ben Ephraïm Haccohen אלטונא בן. Il est peu probable que le mot אלטונא soit un prénom, quoiqu'on trouve le nom d'Elissena (REJ., XII, 212). C'est sans doute un nom de famille, dérivant précisément du nom de la localité d'Alzonne ou Alsone.

אלצורה AUXERRE.

En latin *Autissiodorum* ou *Autissiodorum* et *Altessiodorum*, plus tard *Alciodorum* et *Alciodrum* ; de là, en vieux-français, *Aigore*, *Aucoire* et *Auceurre*. Chef-lieu du départ. de l'Yonne, dans la Bourgogne.

Cité par Luria, Consult., n° 29.

Le nom de cette ville s'écrit aussi אלצויירא (ס' הנייר, ms. Hstm, 81 *b*) ou אלצירא (*ibid.*, n° 378, Cat. קהלה שלמה, p. 100), mais il se présente souvent altéré. Ainsi, on trouve אלנצורא (S. Hayyaschar, 67 *a*) et אליטרייא (Maïmoniot, gloses sur מאכלות, XII). La localité de אלטורדא mentionnée dans le ms. du commentaire hébraïco-arabe d'Abraham ben Salomon Djama (cf. H. B., XX, 40) est sans doute également Auxerre. L'Itinéraire de B. de Tudèle (éd. Asher, vers la fin) men-

Digitized by Google

tionne la ville אל כורר avec cette remarque que, du côté de l'ouest, elle touche à la frontière du royaume de Louis, c'est-à-dire de l'Ile-de-France. Jusqu'à présent, on n'a pas encore pu déterminer d'une manière satisfaisante la situation géographique de cette ville. Impossible d'identifier la localité en question avec Sedan, à cause de la transcription hébraïque du nom ; אלסידו n'a aucun rapport avec Sedan (Lelewel, Examen géographique du voyage de Benjamin de Tudèle, 35). Voir dans ce nom l'Alsace? Cela ne paraît pas possible non plus, d'abord à cause du mot « ville » qui précède le nom, et ensuite à cause de la situation géographique indiquée (Cassel, Historiche Versuche, Berlin, 1847, p. 24). Peut-être faut-il changer אלסורו en אלסורו, Alçore, Auxerre, qui, alors, était en effet située sur les confins de la Bourgogne et de l'Ile-de-France.

Nous connaissons en partie la situation des Juifs d'Auxerre par une lettre que le pape Innocent III adressa en 1208 à l'évêque d'Auxerre pour se plaindre que les Juifs de son diocèse possèdent des fermes, des champs et des vignes et refusent de payer la dîme au clergé. Il invite, par conséquent, les chrétiens à n'avoir aucun rapport avec les Juifs (Innocentii epistolae, Paris, 1682 ; tome II, livre X, ép. LXII).

Il y avait à Auxerre des savants très estimés. Un certain nombre des rabbins de cette ville demandèrent à Raschi de leur expliquer quelques versets difficiles de Jérémie et d'Ezéchiel. La réponse de Raschi a été éditée par Geiger (Melo Hofnayim, partie hébraïque, 33). Le synode réuni vers le milieu du XIIe siècle sous la direction des deux frères R. Tam et Raschbam comptait également parmi ses membres les « grands » de אלצורה (voir *s. v.* טרויש). Ce nom est écrit אליורא dans Kol Bo, n° 117, et אלוירא dans le ms. Mortara (voir *s. v.* טרויש). Un rabbin d'Auxerre, SAMUEL BEN JACOB, fait partie de ceux qui signèrent les décisions prises à ce synode (voir plus loin), et R. HIZKIYYA était à la tête de l'école d'Auxerre du temps de Samuel (cf. Luria, Consult., n° 29). Ce Hizkiyya est sans doute identique avec le savant de ce nom mentionné dans une lettre de R. Tam (Sèfer Hayyaschar, 67 *b*).

Un Juif anonyme du XIIIe siècle qui a fait le voyage de Paris à Saint-Jean-d'Acre, en Palestine, parle de l'école tal-

Digitized by Google

mudique qui existait de son temps à Auxerre (Carmoly, Itinéraires de la Terre-Sainte, 187). Lorsque, après leur expulsion de France, les Juifs revinrent, en 1315, se fixer à Auxerre, le comte de Châlons leur accorda d'importants privilèges (cf. Ordonnances des rois de France, tome VI).

אמיענש AMIENS.

En latin *Ambianum*. Chef-lieu du départ. de la Somme.

Cité dans Cémah David, éd. Offenbach, II, 63.

On sait qu'il y avait des Juifs dans cette ville par la liste des taxes qu'ils payaient vers 1296-1300 (REJ., XV, 240 et 253).

אנבוה AMBOISE.

En latin *Ambacia* ou *Ambasia*, en vieux-français *Ambaide*. Ville du départ. d'Indre-et-Loire.

Cité dans Yosipon, éd. Venise, 6 *b*, et éd. Amsterdam, 5 *b*. Dans l'édition de Mantoue, le nom, par suite d'altération, est écrit אנבוה. Dans ce passage du Yosipon, il est question de la fondation de la ville (voir *s. v.* טורש). Il y avait des Juifs à Amboise, comme, du reste, dans toute la Touraine (cf. REJ., XVII, 218). Lors du retour des Juifs en France, en 1315, les Juifs suivants furent nommés commissaires des pays de langue d'oïl pour surveiller le paiement des créances de leurs coreligionnaires : Poncin de Bar, Joce de Pontoise, Hélie de Véso (Vesoul), Cressent de Corbeil et Morel d'Amboise (Saige, 106 et 330). Ce Morel était très probablement un personnage estimé et riche.

אנגולימא ANGOULEME.

En vieux-français *Engolesme*, en latin *Inculisma* ou *Engolisma*. Chef-lieu du départ. de la Charente.

Cité dans Joseph Hammekané, ms. Ps n° 85, *l. c.*

Digitized by Google

Il est question, dans ce ms., d'une controverse religieuse (vers 1240) entre Nathan ben Joseph Official et l'évêque d'Angoulême (cf. REJ., I, 240, et III, 15). Le nom de cette ville s'écrit aussi parfois אנגולימו (mss. Hg, n° 187, Cat., p. 180) et, par corruption, אנגולש (Dibré Hayy., 61 *a*). Dans une lettre qu'il adressa aux évêques d'Angoulême, de Bordeaux, de Saintes et de Poitiers, le pape Grégoire IX blâma vivement les excès des croisés à l'égard des Juifs de ces contrées (Raynaldus, continuation de Baronius, Annales ecclesiastici, ad annum 1236).

אנגירש ANGERS.

En vieux-français *Angiers*, en latin *Andegava*. Ancienne capitale de l'Anjou, actuellement chef-lieu du départ. de Maine-et-Loire.

Nathan Official soutint des controverses avec l'évêque d'Angers (mss. Hg, n° 187) ou d'Anjou, ce qui, en réalité, est la même chose (Joseph Hammekané, ms. Ps n° 70, qui a la leçon אנירוב). Au moyen âge, on frappait monnaie à Angers. Ainsi, dans le ms. de Rossi 563, n° 23, il est question de ליטרא אנגירסא « livre angevine », en latin *libra andegavensis* (voir *s. v.* ארריץ).

L'auteur d'un commentaire sur le Pentateuque cite l'opinion d'un Jacob אנגער (mss. Cambr., n° 36, Cat., p. 63; cf. Kerem Chemed, VII, 69). Cet auteur demeurait au XIIIe siècle dans les provinces rhénanes, où vivaient également les savants qu'il connaissait personnellement et dont il parle dans son ouvrage. Il était donc lui-même Allemand. L'usage de transcrire le *e* par ע est essentiellement allemand, les Français rendent cette voyelle par י ou יי, ou ne l'expriment pas du tout entre deux consonnes. Le nom de אנגער ne peut donc pas désigner Angers (Cassel, Historische Versuche, 27). C'est peut-être un nom de personne allemand, mais, à la façon dont il est écrit, il me paraît bien difficile d'y voir le nom de Haguenauer (Zunz, Zur Gesch., 104).

Digitized by Google

אנדושא ANDUZE.

En provençal *Anduza*, en latin *Andusa*. Petite ville du départ. du Gard, arrondiss. d'Alais.

Patrie du « grand savant » Jacob ben Samuel, mentionné, pour l'enseignement cabbalistique qu'il lui a donné, par Ascher ben David, du milieu du XIIIe siècle, dans son explication des treize attributs de Dieu (ms. Soave, מדרוש י"ג מ' ; cf. Oz. N., IV, 37. Voir *s. v.* מוחייקיירש). Par suite d'altération, ce nom est aussi écrit אנרושא (mss. Mun., n° 92, Cat., p. 206 ; cf. H. B. XII, 114) ou אנרושאה (S. Hakkabala d'Abraham ben David, en ms. Cf. Neubauer, REJ., X, 101). En 1343, on trouve à Carpentras un Moïse d'Anduze (REJ., XII, 49). On connaît aussi un imprimeur, Abraham דנדושה, originaire de la Provence, qui a vécu vers 1519 (Stnschn., Cat. Bodl., 2819). Ce nom est mis sans doute, par contraction, pour דאנדושה, comme דודיץ pour דאודיץ, דורטאש pour דאורטש (voir plus haut *s. v.*) et דרלי pour דארלי (cf. Mschr., 1880, 527).

אנטיבו ANTIBES.

En latin *Antipolis*. Petite forteresse de la Provence, départ. des Alpes-Maritimes.

Cité dans Dibré Hayy., 104.

אניו ANJOU.

En vieux-français *Angeu* ou *Anjo*, en latin *Andegavia*. Ancienne province de France qui a formé en partie les départements de Maine-et-Loire, de la Mayenne, de la Sarthe et d'Indre-et-Loire.

Cité dans S. Hayyaschar, 74.
Les habitants de cette province s'appellent Angevins, en latin

Digitized by Google

Andegavi, en hébreu אנדיגאבי (Dibrè Hayy., 1 et 15) et אונייבין (cf. שטרות, Hebrew Deeds..., 325). La transcription de la nasale *an* par אנ, assez rare en France, est très fréquente en Angleterre (cf. RÉJ., XVI, 297-298). En Allemagne, on suit la même règle qu'en Angleterre. Ainsi בונבירק = Bamberg (Mord. sur B. Mecia, III, n° 287) et אושפנבירק = Aschaffenbourg (*Memorbuch* de Mayence dans RÉJ., IV, 25). Le nom d'Anjou s'écrit aussi en hébreu אנגו (B. de Tudèle, Itinéraire, éd. Asher, I, 106), אנגיר (Mikvéh Israël de Menassé ben Israël; cf. Zedner, Auswahl historischer Stücke, 151), אנגוב (Orhot Hayy., II, ms. Gz., p. 203), איינגוב (Cèda laddérékh, ms. Hstm), אנגי (voir *s. v.* ברוויש) ou אנגיוב (Schéb. Yeh., éd. Hanovre, 114; Kol Bô, n° 117). Dans les trois dernières formes, la lettre *u* est transcrite par ב. On trouve même les leçons אונגראה (M. de R., Consult., éd. Prague, 111 *d*), et אנגיאר dans un ms. de תשבץ que j'ai vu à Berlin et qui contient le passage suivant : רבי' מנחם מיוני ורבי משולם ובני פוויטוואו ואנגיאר וארץ האי (Angleterre) בי' דאסור לאכול כשודה שלישית בשבה קודם מנחה.

Le nom d'Anjou se présente sous les formes les plus incorrectes. Ainsi on trouve אגיון (M. de R., Consult., éd. Crémone, n° 72), אונגיא (*ibid.*, éd. Prague, n° 934), אבוב (Schéb. Yeh., éd. Amsterdam, 94 *a*; Schalsch., éd. Venise, 114 *b*), יונגיוב (Commentaire de Raschbam sur les Nombres, xxx, 2, dans le texte imprimé), אכוב (tos. sur Yebamot, 82 *a* ; *ibid.*, 82 *b*, où on lit la forme correcte de אניוב), et ארגון (Kol Bô, n° 116). On reconnaît que ce dernier mot est le nom altéré d'Anjou par la comparaison du passage du Kol-Bô avec d'autres passages où sont également mentionnées les décisions du synode (voir *s. v.* ברוויש).

Une élégie de Salomon ben Joseph d'Avallon (voir plus haut) parle du martyre des Juifs de אניוש, et le *Memorbuch* de Mayence mentionne le martyre de ceux de עניות (cf. Neubauer, RÉJ., IV, 14). Tous les deux noms désignent probablement Anjou, où eurent lieu, en effet, des massacres de Juifs vers 1236, à l'époque des croisades, comme dans les provinces voisines (cf. Schéb. Yeh., *l. c.*; Graetz, Gesch. d. J., VII, 110). Peut-être a-t-on désigné Anjou par le mot עניות, qui signifie « misère », par jeu de mot.

La province d'Anjou comprenait plusieurs communautés

Digitized by Google

juives assez anciennes. Joseph ben Samuel Tob Élém (Bonfils), qui vivait vers le milieu du XIe siècle, est mentionné avec le titre de rabbin de Limoges et d'Anjou (S. Hayyaschar, *l. c.*; voir *s. v.* לימורג). Les rabbins d'Anjou prirent également part au synode réuni vers le milieu du XIIe siècle et dont nous avons déjà parlé à plusieurs reprises (Kol Bô, n° 117; voir *s. v.* מרוריש). Nos tosafot (Yebamot, 82) citent un tosafiste Samuel d'Anjou, élève d'Isaac l'ancien, de Dampierre.

אפרני ÉPERNAY.

Autrefois *Esparnoy* et *Espernai*, en latin *Spernacum*. Ville de la Champagne, départ. de la Marne.

C'est dans cette ville que naquit R. Aron qui est mentionné dans le Semak dit « de Zurich » (mss. Bèt Hamm. L., n° 12; cf. Catalogue de M. Neubauer, p. 4). Épernay, qui s'écrit quelquefois en hébreu אספרנורי, passe également pour être la patrie du rabbin באנדיט, Bendit, que R. Isaac l'ancien cite dans les tosafot de R. Simson de Sens (mss. Bodl., n° 2358, Cat., p. 822; Additions, p. 1163). Du reste, le passage du ms. de Londres a aussi sa source dans les tosafot de Sens (cf. Zunz, Ritus, 214). On peut donc en conclure que R. Aron comme R. Bendit sont du XIIe siècle. Ce R. Aron מאפרנאי ainsi qu'un R. Joseph מאפרנאי sont mentionnés dans un ouvrage de casuistique parmi les anciens rabbins de Paris (mss. Hstm, n° 345, § 779, Cat., p. 67). Tous deux étaient donc originaires d'Épernay et habitèrent Paris.

ארגאנטון ARGENTON.

Ville du Berry, dans le départ. de l'Indre.

Cité dans mss. Bodl., n° 566.

C'est dans cette localité que demeurait Isaac ben Samuel, que nous ne connaissons que par la mention qui est faite d'un ouvrage talmudique qu'il a composé.

Digitized by Google

ארגינטירה L'ARGENTIÈRE.

En latin *Argentera*. Ville du Languedoc, départ. de l'Ardèche, où existaient autrefois des mines d'argent.

Cité dans Minh. Ken., 102 et 103.

On écrit aussi ארגנטירה (*ibid.*, 104), לארגינטירא (mss. Mun., n° 307) ou לרגיינטיירה (mss. Hg, n° 175, Cat., p. 65) et, par altération, אנגליטרא (mss. Paris, n° 986) ou אנגלטירה (Minh. Ken., 101). Cette localité renfermait une communauté juive assez considérable. Des savants d'Argentière, Aron ben Péréç d'Avignon, Nathan ben Abraham et d'autres encore prirent part à la polémique qui avait éclaté entre amis et adversaires des études profanes et se rangèrent du côté de S. ben Adret, qui leur en exprima ses remerciements (*ibid.*). Aux XVe et XVIe siècles, il y avait à Carpentras (REJ., XII, 176 et 196-201) des Juifs qui étaient dénommés d'après la ville de l'Argentière, et dont les aïeux en étaient certainement originaires.

Voici les noms de quelques personnages de l'Argentière :

1° Joseph ben Abba Mari ben Joseph ben Jacob, appelé aussi דון בונפוס דילארגינטירא, Don Bonafos de l'Argentière (mss. Mun., n° 307, Cat., p. 133; mss. Ps, *l. c.*), qui désigne sa ville natale par le mot כספיא, traduction hébraïque de l'Argentière (mss. Mun., n° 61, Cat., p. 27; mss. Ps, n° 194. Cf. Munk, Mélanges de philosophie juive et arabe, 496). Notre Joseph a donc pris le nom de אבן כספי et est appelé par les autres Joseph Caspi (I. de Lattes, Schaare S., 76) ou Sen Bonafos Caspi (mss. Ps, n° 677. Cf. Perles, Kalonymos ben Kalonymos, Sendschreiben an Joseph Kaspi, Munich, 1879, p. x). Il a réuni ses nombreux travaux sous le titre commun de כלי כסף « Vases d'argent », et, de plus, chaque ouvrage a un titre particulier où se trouve le mot כסף (voir le travail si complet de M. Steinschn. dans l'Encyclopédie d'Ersch et Gruber, IIe sect., vol. XXXI, p. 58. Voir aussi Delitzsch et Zunz, Catalog der Leipziger Bibliothek, p. 303-4 et 323; Kirchheim, Notice sur le commentaire עמודי כסף ומשכיות כסף que Caspi a écrit sur le Moré Nebukhim, éd. Werbluner, Francfort-s/M., 1848).

Dans son Catalogue קבוצת כסף « Un monceau d'argent », il mentionne vingt de ses ouvrages et en indique brièvement le contenu (Leipzig, 1846. Cf. דברים עתיקים, II, et les extraits de ses divers ouvrages publiés par Werbluner). Il a écrit des commen-

Digitized by Google

taires philosophico-exégétiques sur divers livres de la Bible, un commentaire sur le Moré Nebukhim, des remarques sur Ibn Djanah et Ibn Ezra, et enfin des commentaires sur les livres d'éthique et de logique d'Aristote et de Platon, d'après Averroès. Un de ses ouvrages est intitulé כסף סגים « Scories d'argent ». En effet, ses ouvrages ne contiennent pas que de l'argent pur, on y trouve aussi des scories, mais dans tous se révèle un esprit net, pénétrant, épris de vérité.

Ses écrits contiennent de nombreuses informations biographiques, mais souvent elles sont vagues et souvent aussi elles se contredisent dans les différents mss. On peut, du moins, admettre que Joseph Caspi est né vers 1280, dans la ville de L'Argentière. Dans le testament ספר המוסר ou יורה דעה qu'il envoya, en 1332, de Valence à son fils Salomon à Tarascon, il désigne כספיא comme sa ville natale (édité dans Taam Zek., p. 52). Ce Salomon, qui avait alors douze ans, était probablement le plus jeune de ses enfants (*ibid.*, p. 48, צעירי d'après un ms. de Londres ; dans un ms. de Munich n° 265,6°, il y a, par altération, בעירי). Son fils aîné, Abba Mari, auquel il avait dédié son commentaire sur le *Guide des Égarés*, habitait Barcelone (mss. Lzg, n° 40,4° ; l'édition, p. 1, a, d'après le ms. Mun. n° 264,4°, la leçon vicieuse דוד מרי). Ces deux fils seuls semblent lui avoir donné de la satisfaction par leur goût pour les études. Il raconte lui-même qu'il était allé rendre visite à son fils à Barcelone et à sa fille à Perpignan (*ibid.* : ויעבור פרפיניין ברצלונא כי שם צודה ד' את הברכה לבתו ולבנו). Ce renseignement est confirmé par un passage de son introduction à son commentaire sur l'*Ecclésiaste*, qu'il composa, d'après son propre dire, dans sa cinquantième année, à Perpignan, lieu d'habitation de sa fille (mss. Bodl., n° 2349,2°, Cat., p. 820) : בהיותי בן נ' שנה ושיכה זרקה בי ואנכי ידעתי עשותי פי' קהלת בהיותי בעיר פירפיניאן אשר שם פעל ה' מכון לשברת ביתי בברצילונה לבני [l. ביתי] כאשר הניח והכין [l. הכין].

Dans son commentaire sur le *Guide*, il mentionne une opinion de ses collègues de la province de Perpignan (mss. Bodl., n° 1258,1° ; cf. Stnschn., *l. c.*, p. 66 : חברי רבותי חכמי זמננו במדינה פרפיניאן). Voir plus loin *s. v.* (פירפיניאן). On voit par ce passage que pendant son séjour à Perpignan, il était en relations avec les savants de cette ville.

Joseph Caspi désigne la Provence comme sa patrie (Kebouçat Késséf : באהל ביתי פרובינצא). Pourtant, dans son commentaire sur les *Proverbes*, il adresse les paroles suivantes à son fils, sans doute à Abba Mari : « Je t'ai emmené du pays maudit pour t'établir à Barcelone » (mss. Mun., n° 265,1°, Cat., p. 100). On peut supposer que lors de l'expulsion des Juifs de France, en 1306, il quitta l'Argentière, sa ville natale, et se fixa en Provence. En 1317, nous le trouvons à Arles, où il écrivit, à l'âge de trente-sept

Digitized by Google

ans, son ouvrage philosophique ספר הסוד ou טירת כסף. Les assertions extravagantes de ce livre furent vivement attaquées, dans la lettre dont nous avons parlé, par plusieurs rabbins de Provence et notamment par un des meilleurs amis de l'auteur, Kalonymos ben Kalonymos d'Arles (mss. Ambrosiana, n° 134 ; cf. Neubauer, Rapport sur une mission dans le Midi de la France, p. 9. Voir Perles, *l. c.*, p. XIV, et Gross, Msch., 1879, p. 469). Dans cet écrit, Caspi contredit les renseignements précédents et désigne Arles, non seulement comme son lieu de séjour, mais même comme sa ville natale : מקום תחנותי העיר הגדולה ארלדי ארץ מולדתי. Peut-être les derniers mots ארץ מולדתי « pays où je suis né » ne s'appliquent-ils pas à Arles, mais à tout le sud de la France, et cela, par opposition à l'étranger, d'où Caspi était revenu tout récemment. Quelque temps après, il repartit d'Arles. Dans la lettre qu'il lui adressa, dans l'automne de l'année 1318, Kalonymos exprime à plusieurs reprises l'espoir qu'il le reverra bientôt et discutera alors plus longuement avec lui au sujet de son ouvrage philosophique (édité par M. Perles, p. 9, 21 et 27). Caspi paraissait donc demeurer à ce moment dans le voisinage d'Arles, peut-être à Tarascon, où, de fait, il était fixé plus tard (עיר מגוריו), ainsi que son fils Salomon. C'est sans doute dans cette dernière ville que Kalonymos lui rendit visite quand il alla à Avignon (voir *s. v.* אבינון). Vers la fin de l'année 1329, Caspi acheva à Tarascon son תרומת הכסף, contenant ses commentaires sur l'*Ethique* d'Aristote et la *Politique* de Platon, d'après Averroès (mss. Vi., n° 119 ; cf. Werbluner dans Debarim Attikim, II, p. 16 ; Stuschn., *l. c.*, p. 69). L'année suivante, il écrivit dans cette même ville son commentaire sur les *Proverbes* (mss. Mun., n° 265, 1°, Werbluner, *l. c.*, p. 19 ; Kircheim, Notice, *l. c.*, p. II. Cf. Schiller-Szinessy, Catal. de Cambridge, p. 203 et 206).

Caspi voyagea beaucoup dans sa vie. Poussé par le désir de s'instruire toujours davantage, il parcourut les diverses provinces de l'Espagne, afin de s'y rencontrer avec les savants du pays, et il s'avança jusqu'à Majorque, se rendant même en Egypte et jusque dans les villes de Fez et de Maroc (cf. Kebouçat Késséf, son testament, *l. c.*, כ' הסוד, et mss. Bodl., n° 1258, Cat., p. 442).

2° Nathanel ben Nehemia Caspi, appelé בונסניור מאציך דלרגינטיירה Bonsenior Macip de l'Argentière, qui copia à Arles, en 1454, plusieurs ouvrages talmudiques. Il était disciple de Prat Maimon et écrivit sous sa direction, en 1424, un commentaire sur le Khozari (mss. Hg, n° 175 ; H. B., XVI, 127 ; voir *s. v.* אבינון et ארלי). Ce fut sans doute Nathanel qui commença ce recueil de variétés sur le Pentateuque, לקוטות, où l'on trouve un peu de tout, même de la polémique, et où il parle de son maître Prat Maimon, de son frère Salomon et de son père Néhémia ben Nathan (mss. Mun., n° 252, Cat., p. 95 ; H. B., XVI, 127).

Digitized by Google

Nous trouvons chez Nathanel la confirmation de cette opinion que le surnom de כספי dérive du nom de la ville de l'Argentière. Nous ne voudrions cependant pas affirmer que ce nom de Caspi, si fréquent, n'ait pas encore d'autres origines. Nous ne citons que pour mémoire le nom d'Argent, d'un usage si fréquent en France, et porté même par des Juifs (REJ., I, 64). Parmi les Juifs de Barcelone qui acceptèrent le baptême à la suite des massacres de 1391, on rencontre un Bonjuha Argent et un Jacob Argenter (*ibid.*, IV, 68). Voici encore d'autres personnes qui s'appelaient Caspi et qui, certes, n'étaient pas toutes originaires de France.

3° Abba Mari ben Joseph ibn Caspi, qui était un poète liturgique (Zunz, Litg., 537). On ne sait pas exactement à quelle époque il vécut. Serait-ce peut-être le père de Joseph Caspi dont nous avons parlé précédemment? Rien ne confirme ni n'infirme cette hypothèse.

4° Vidal דוסיל ibn Caspi, mentionné dans un compte de vente arabe de l'année 1363 (mss. Mun., n° 265, Cat., p. 101 ; H. B. XIV, 99).

5° Abba Mari ibn Caspi, qui soutint une controverse très vive avec Salomon ben Simon Duran, d'Alger (voir les Consultations de ce dernier, n° 612). Il est sans doute identique avec Abba Mari ben Nahman ibn Caspi, le correspondant de ce même Salomon Duran et qui est appelé בונפיל, probablement Bonfil (*ibid.*, n° 452). Salomon Duran vivait vers 1400 — 1467. Si, ce qui est possible, Abba Mari était bien plus âgé que l'adversaire avec lequel il discutait, il pourrait être identique avec cet Abba Mari ibn Caspi qui composa une épitaphe pour Isaac ben Scheschet et mourut en 1408 (Kaufmann, Msch., 1882, p. 88). Cette épitaphe se trouve aussi avec quelques bonnes variantes dans le recueil de Joseph ben Isaac Sambari, édité par M. Neubauer dans ses Anecdota Oxoniensia, Oxford, 1887, p. 130.

6° Saül Caspi écrivit des compositions liturgiques qui se trouvent dans le Rituel d'Avignon et de Carpentras. Il vivait, vers 1589, dans le Comtat-Venaissin (cf. Zunz, Zur Gesch., 475 ; Luzzatto, Mgz., VII, partie hébr., 66).

7° Raphaël et Salomon Caspi, tous deux de Salonique, sont mentionnés comme poètes par leur contemporain Guedalya ibn Yahya, l'auteur de la chronique Schalschélet Hakkabbala, qui vivait vers 1523-1588 (cf. Carmoly, דברי הימים לבני יהוסא, 40). Ce sont sans doute ces deux savants dont les épitaphes se trouvent dans un recueil ms. de poésies (mss. Bodl., n° 1986, f° 93, Cat. p. 678 ; cf. Steinschnd., Encyclopédie, *l. c.*, p. 59).

8° Daniel ben Joseph Caspi traduisit en hébreu, à Constantinople, vers 1479, les parties chaldéennes du livre de *Daniel* (Wolf, B. H., tome III, 212).

9° Nathan ben Salomon Caspi est mentionné comme propriétaire d'un ms. hébreu achevé vers 1661 (mss Bodl., n° 1084).

Digitized by Google

10° Joseph ben Schalom Caspi, poète liturgique, vivait, paraît-il, au XVIe siècle (mss. Vi., n° 115, Catal. Goldenthal, p. 4; mss. Bodl., n° 192, Cat., p. 409; cf. Zunz, Litg., 575).

11° Samuel ibn Caspi, rabbin à Alger, vivait dans la première moitié du XVIIIe siècle (cf. David Meldola, Consult. דברי דוד, n° 38, de l'année 1723; Consult. בית יהודה de 1744. Voir aussi Zunz, Catalog der Leipziger Bibliothek, 324).

12° Salomon Saül Caspi a adressé des lettres à Léon Seni (כירי) et à Juda ben Menahem Seni (mss. Hstm, n° 371, Cat., p. 99). Ce dernier est sans doute identique avec Juda Samuel Seni ben Menahem Seni de Cologne (קולוניא), en Italie (Cat. Hstm, p. 135), et avec Juda Samuel Seni, de Cologne, propriétaire d'un ms. hébreu écrit au XVIe siècle (mss. Turin, n° 72, Cat. Peyron, p. 67. Cf. H. B., XX, 129).

ארדיר ou ארדו ARDRES.

En latin *Ardea* ou *Arda*. Localité de la Picardie, départ. du Pas-de-Calais, arrondissement de Saint-Omer.

Cité dans Dibré Hayy., 59 et 68.

ארייץ.

Le ms. hébreu 563 de Rossi, n° 23, contient la relation d'une persécution contre les Juifs de France, publiée dans le Mgz, III (partie hébraïque, 46-48), qui mentionne un certain nombre de noms géographiques d'un intérêt tout particulier pour notre travail. D'après cette relation, le roi Robert s'entendit avec ses vassaux et les princes voisins pour exterminer tous les Juifs de France qui n'accepteraient pas le baptême. Beaucoup de ces malheureux furent donc tués ou se tuèrent eux-mêmes. Un de ces martyrs fut le très savant rabbin R. Schnéor. Jacob ben Yekoutiel, homme riche et considéré, originaire de רדום, voulut intervenir en faveur de ses coreligionnaires, mais il n'échappa lui-même à la mort, que le prince ריקראט voulut lui infliger, que par un miracle. Laissant son fils Juda comme otage en France, il partit pour Rome avec sa femme Hanna

Digitized by Google

et ses trois fils Yekoutiel, Isaac et Joseph, pour implorer la protection du pape. Le pontife, auquel il offrit en présent 7 marcs (זקוקים) d'or, 100 livres angevines (אנגבישא) et 100 livres limousines (לימוריש), l'accueillit avec bienveillance et envoya un haut dignitaire en France avec mission de faire cesser les persécutions contre les Juifs. Il resta quatre ans à Rome, d'où il ne repartit qu'après le retour de l'envoyé papal. De Rome, il se rendit auprès de sa famille en Lorraine (לוהר), et y demeura douze ans. Au bout de ce temps, c'est-à-dire vers 1023, il se rendit en Flandre avec trente de ses amis, sur l'invitation du comte Baudouin, qui lui fit le meilleur accueil (les mots בלחיין פחת פלדריש doivent être lus בלדיין פחה פלנדריש). Il y était à peine depuis trois mois, quand il mourut à ארריץ, sur le bord d'une rivière où il s'était baigné (על שפת נהר בארריץ). Ses fils conduisirent son corps à Reims pour l'y enterrer (voir plus loin *s. v.* ריימש).

Les événements rapportés par ce récit ainsi que les personnages qui y sont mentionnés sont absolument historiques. On sait, en effet, que Robert le Pieux, roi de France (997-1031), était dévot et intolérant et persécuta les manichéens avec acharnement. Il est donc très vraisemblable que ce roi fanatique ait persécuté les Juifs. On sait aussi que le mariage de Robert avec sa parente Berthe, veuve du comte de Blois, fut annulé par le pape Grégoire V comme contraire aux lois de l'Église, et que, même après la dissolution de ce mariage, les rapports du roi avec le pape restèrent très tendus. Il était donc naturel que les Juifs de France fissent appel à la protection de Grégoire V contre leur persécuteur et fussent bien accueillis par le pape.

Le nom de ריקראט désigne certainement Richard. Comme, à cette époque, ce nom était porté par le duc de Normandie (vers 1000-1026), l'endroit appelé רדום se trouve nécessairement dans la Normandie. C'est sans doute Rouen (voir plus loin *s. v.* רדום). On s'explique l'invitation que Baudouin adressa à Jacob ben Yekoutiel par cette circonstance que le comte de Flandre était le gendre de Richard II, duc de Normandie, et que, par conséquent, il avait eu l'occasion de faire la connaissance de Jacob en Normandie, où il était très considéré. Au-

Digitized by Google

trement, on ne comprendrait pas qu'un comte de Flandre appelât auprès de lui un Juif de la Lorraine et l'accueillît avec honneur.

D'après le contexte, la localité appelée ארייץ doit se trouver en Flandre ou dans une contrée qui faisait partie de la Flandre. C'est très probablement ARRAS, en latin *Atrebatæ* ou *Atrebates* et *Origiacum*, ville qui, à ce moment, appartenait au comté d'Artois, dans la province de Flandre. Artois se dit en latin *Artesia* ou *Atrabensis comitatus*, et en hébreu אטריבאטו ou ארטינטיאי (Dibré Hayy., 34 *a*) et, par altération, אטרואיט, mot qui doit être lu ארטואיט (*ibid.*, 38 *a*). Un fait qui pourrait paraître surprenant si vraiment Jacob habitait Arras, c'est qu'il ait été enterré à Reims, situé à une assez grande distance d'Arras. Mais précisément à cette époque il n'existait aucun autre cimetière juif dans toute la région. Du reste, au moyen âge, il arrivait assez souvent qu'il fallait transporter les corps juifs à de très grandes distances pour pouvoir les enterrer dans un cimetière juif.

ארלי ARLES.

Autrefois *Arlait*, en latin *Arelas* ou *Arelate*. Ville située près du Rhône, anciennement capitale de la Provence, chef-lieu d'arrondissement dans le département des Bouches-du-Rhône.

Cité dans Minh. Ken., 115, et passim.

Le nom de cette ville s'écrit aussi ארליט (B. de Tudèle, Itinéraire, éd. Asher, I, 5; S. ben Adret, Consult., I, n° 549), ארלי (I. de Lattès, Schaarè S., p. 73; Mord. sur Schebouot, VII, mss. Hg, n° 175, épigraphe, Cat., p. 65), ארלדי (I. ben Schèschet, Consult., n° 266; I. de Lattès, Consult., p. 26 et 45; mss. Mun., n° 93, Cat. p. 43), ארלאדי (I. de Lattès, *l. c.*, p. 3), אראלד (I. ben Schèschet, *l. c.*), ארלא (voir plus loin), et, moins correctement, ארלדו (mss. Vi., n° 118, Cat., p. 135). On trouve aussi ce nom avec l'orthographe vicieuse de ארלך (Mord., *l. c.*, ms. de la bibliothèque nationale de Pest; cf. Msch., 1878, p. 144), אורלך (*ibid.*, ms. Vi.) אדלב (Minh. Ken., n° 96; voir plus loin, *s. v.*

Digitized by Google

ורלשאינסנץ) et אוסירי (dans le Catalogue d'Assemani à propos du ms. hébr. du Vatican n° 192. Voir plus loin *s. v.* וילא פרינקא). L'ouvrage Schaar Haschischamayim de Gerson ben Salomon, d'Arles, mentionne קראו בגבול ארדלי (éd. Rœdelheim, p. 5, et mss. Mun., n° 65). Le premier de ces noms désigne la Crau, en provençal Craou, plaine caillouteuse dans la région d'Arles. Le deuxième nom doit être lu ארלרי. Le mot ארלידי est un adjectif qui dérive du nom précédent (I. ben Schêschet, Consult., *l. c.*). Méir ben Isaac, de Padoue, désigne incorrectement un de ses amis, dans une lettre qu'il lui adresse, sous le nom de יוסף ארלי, Joseph Arli (Consult., n° 34). Ce Joseph est certainement identique avec le rabbin qui a signé une consultation du nom de יוסף איש ארלי et est appelé dans la suscription יוסף דרלי (Cf. פסקים, ms. Luzzatto; H. B., IV, 98). Le mot דרלי, qu'on retrouve encore ailleurs, est une contraction pour דארלי = d'Arles (voir plus haut *s. v.* אנדרושא). C'est également le même Joseph que ce יוסף מארלו qui a exprimé vivement son mécontentement, vers 1560, à propos de la première édition du Zohar (Mantoue), dans une lettre adressée à l'éditeur (cf. Ari Noham de Léon de Modène, éd. Leipzig, p. 75). Dans un fragment de son ouvrage cabbalistique, notre Joseph est appelé correctement Joseph מארלי, qui signifie Joseph d'Arles, et non Marli (ms. Almanzi, 140 ; H. B., V, 45. Cf. Zunz, Litg., 422).

J'ai traité longuement ailleurs (Mschr., 1878-80 et 1882) de l'histoire des Juifs et des rabbins d'Arles. Je vais cependant revenir ici sur quelques points importants dont l'exposition rentre dans le cadre de ce travail. Avant tout, il me paraît utile de rappeler la légende copiée par M. S. Baer d'un ms. de la bibliothèque de M. Goldschmidt à Francfort-sur-le-Mein et publiée dans le *Siddour* qu'il a édité (Roedelheim, 1868, p. 112). D'après cette légende, racontée en langue araméenne, Vespasien fit embarquer des Juifs sur trois navires, qui furent ensuite abandonnés en pleine mer par leurs capitaines. Un de ces navires arriva à בורדייל, un autre à ארלא, et le troisième à לסנדא. Accueillis d'abord avec bienveillance à בורדייל, où on leur donna des champs et des vignes, les Juifs furent maltraités après la mort du prince qui leur avait offert un asile, et, pour

Digitized by Google

faire cesser ces persécutions, ils instituèrent des jours de jeûne. Pendant cette période de pénitence, on récita la prière והוא רחום, composée spécialement pour cette triste circonstance par les frères Joseph et Benjamin et leur cousin Samuel, tous les trois de Jérusalem. Plus tard, quand la persécution eut pris fin, ils envoyèrent cette nouvelle prière à leurs coreligionnaires des divers pays. Le ms. Hg 153 (Cat., p. 59), qui rapporte également cette légende, a la leçon בורדיאוש, ארלא et לידון ; l'ouvrage Assoufot (ms. IIstm, p. 117) a la variante בורדילי, ארלדו et לירדן, et enfin, le commentaire fait sur cette prière par Eléazar de Worms (ms. Gz.) a לארדן. Ces trois noms géographiques désignent Arles, Bordeaux et Lyon, et non pas Arles, Portugal et Lepanto (Baer, *l. c.*) ou Levante (Bodenschatz, Kirchliche Verfassung der Juden, II, 86). Il est possible que ces noms aient été modifiés arbitrairement dans tel ou tel pays. Ainsi, un ms. de Munich a les variantes טנוריא, איטליא et אפריקא (Perles, Mschr., 1876, 373). Le premier de ces noms désigne l'Italie, le troisième l'Afrique, le second ne paraît pas devoir être lu טבוריא, la Savoie, mais plutôt טפניא, l'Espagne. D'après ce même ms. de Munich, les trois auteurs de cette prière s'appellent Amitaï, Schefatya et Josiphya. Cette légende se trouve déjà, mais sous une autre forme et sans noms propres, dans d'anciens ouvrages talmudiques (Manhig, éd. Berlin, p. 19 ; Orh. Hayy., I, 21 ; Kol Bô, n° 18. Cf. Zunz, Litg., 16). Il existe une légende analogue au sujet de la propagande du christianisme dans la Gaule. Ainsi, on raconte que lors d'une persécution dirigée à Jérusalem contre les chrétiens, un grand nombre de ces derniers s'embarquèrent sur un navire qui, sans pilote et sans capitaine, les conduisit à Marseille. Un de ces fugitifs, Lazare, fut nommé évêque de Marseille, et un autre, Maximin, évêque d'Aix (Gallia christiana, I, 301).

La légende juive prouve, du moins, que les Juifs se sont établis d'assez bonne heure dans le sud de la France. La communauté d'Arles surtout était une des plus anciennes de France. Ainsi, en l'année 425, quand il se trouvait encore sous la tutelle de sa mère Placidie, l'empereur Valentinien III communiqua à Patrocle, évêque d'Arles, un décret par lequel il défendait aux Juifs d'exercer des fonctions judiciaires, de servir

Digitized by Google

dans l'armée et de posséder des esclaves chrétiens (Papon, Histoire générale de Provence, tome I, 300, sans indication de source. Cf. Mschr., 1878, p. 69). Aux obsèques de saint Hilaire, évêque d'Arles, décédé en 449, les Juifs récitèrent en pleurant des élégies hébraïques (cf. Honorati Vita Sancti Hilarii, dans Opera Sancti Leonis papae, tome I, 372; Menken, Scriptores, I, 154). Lorsque la ville d'Arles, qui appartenait alors aux Visigoths, fut assiégée, en 508, par les Francs et les Burgundes, l'évêque catholique Césaire, à la tête d'une partie des habitants, essaya de livrer la ville par trahison à Clovis, roi des Francs. Dénoncé par les Juifs et les hérétiques, c'est-à-dire les Ariens, il échappa au châtiment à la suite de l'incident suivant. Un soldat juif, de garde, la nuit, sur les remparts, fut accusé d'avoir lancé aux assiégeants, au moyen d'une pierre, une lettre où il faisait connaître son nom et sa religion et les engageait à escalader pendant la nuit les murs à un point où se tenaient ses coreligionnaires. Le soldat juif fut condamné à mort et l'évêque acquitté (Cypriani vita Sancti Caesarii, livre I, chap. XV-XVI; cf. Papon, *l. c.*, II, 47). L'accusation portée contre l'évêque ne manquait cependant pas tout à fait de base, car un peu plus tard il fut appelé à Ravenne pour se justifier devant Théodoric III, roi des Ostrogoths (Muratori, Annali d'Italia, ad annum 508). Mais comment expliquer la tentative de trahison des Juifs? Ils ne pouvaient cependant attendre rien de bon des assiégeants. Aussi, le crime reproché au soldat juif me paraît-il avoir été tout simplement inventé par les partisans de l'évêque pour détourner l'attention de sa personne. Quoi qu'il en soit, cette histoire rapportée par les panégyristes de l'évêque prouve du moins qu'à cette époque les Juifs d'Arles n'étaient pas sans influence et avaient été appelés également à défendre la ville.

En 591, le pape Grégoire-le-Grand reprocha aux évêques Virgile, d'Arles, et Théodore, de Marseille, l'ardeur de prosélytisme qu'ils déployaient à l'égard des Juifs de leur diocèse (voir *s. v.* מרסיליה). Par contre, en 850, l'évêque Roland, d'Arles, fut blâmé de ne pas s'occuper avec assez de zèle de la conversion des Juifs. A cette époque, les Juifs de Lyon, Vienne et Mâcon envoyaient leurs enfants à Arles pour les arracher au

Digitized by Google

baptême (voir *s. v.* מטרשנו). Peu de temps après son avènement, Boson, le premier roi de la Basse-Burgundie ou de la province d'Arles, qu'il avait érigée en royaume (879-888), fit cadeau à l'archevêque Rostang, d'Arles, des Juifs de cette ville, et le fils et successeur de Boson, Louis, les donna, en 921, à l'évêque Manassé (Gallia christiana, I. instrumenta, p. 97). En 1147, l'empereur allemand Conrad III, qui avait droit de suzeraineté sur Arles, renonça à la plupart de ses prérogatives et à ses droits sur les Juifs du diocèse d'Arles en faveur de Raymond de Montredon, archevêque de cette ville (Noble Lalauzière, Abrégé chronologique de l'histoire d'Arles, 129. Cf. Depping, 327). L'empereur Frédéric Barberousse confirma et étendit ces privilèges en 1154 (Noble Lalauzière, *l. c.*, 131). C'est ainsi que l'archevêque d'Arles eut le monopole de l'exploitation du kermès qu'on trouvait dans cette région. Cette substance tinctoriale formant un des principaux articles de vente des Juifs, c'est à eux que l'archevêque d'Arles vendait, vers le milieu du XIIe siècle, tout le kermès qu'on recueillerait dans son diocèse (Papon, II, 356).

Les Juifs d'Arles avaient été contraints de travailler également à la construction du pont de la Crau. Comme leur jour de corvée était un vendredi et que les ouvriers chrétiens les maltraitaient, ils se libérèrent de ce travail, en 1178, en payant une redevance annuelle à l'archevêque Raymond de Boulène (Menken, *l. c.*, 262; Noble Lalauzière, *l. c.*, 135, où l'on trouve la date inexacte de 1163). Une relation de l'année 1298 nous apprend que les Juifs payaient une taxe annuelle à la ville pour entretenir ce pont en bon état (Noble Lalauzière, 208). Les archevêques d'Arles s'immisçaient même dans les affaires intérieures de la communauté juive. Celle-ci, qui comptait vers 1165 environ deux cents familles (B. de Tudèle, *l. c.*, I, 5), était établie dans un quartier spécial et avait une synagogue dans la rue Neuve (Noble Lalauzière, 301 et 312). Par une ordonnance de l'année 1215, l'archevêque Michel de Morière prescrivit aux Juifs d'Arles d'élire trois coreligionnaires, qui portaient le titre de recteurs et recevaient du prélat des pouvoirs étendus. C'étaient eux qui administraient la communauté, recueillaient les impôts, exerçaient les fonctions judiciaires et surveillaient la

Digitized by Google

stricte observance des prescriptions religieuses. Ils remplissaient chez les Juifs les mêmes fonctions que les consuls dans la ville, et, comme ceux-ci, ils dépendaient complètement de l'archevêque, qui les considérait comme ses employés (Papon, Preuves, XXXIX ; cf. l'ordonnance publiée dans Mschr., 1882, p. 501).

Les comtes de Provence rognèrent sensiblement les privilèges des archevêques d'Arles. Charles Ier d'Anjou, comte de Provence, qui se montrait assez bienveillant pour les Juifs, enleva, en 1276, à l'archevêque Bertrand de Malferrat, entre autres prérogatives, le droit de juridiction sur les Juifs (Papon, III, 61). La situation de ces derniers avait cependant empiré peu à peu à Arles, comme dans le reste de la Provence, et ils avaient à souffrir beaucoup du fanatisme de la foule. Louis III (1417-1434) dut nommer des fonctionnaires spéciaux pour les protéger. Ces fonctionnaires, appelés *conservateurs*, exerçaient la juridiction sur les Juifs et maintenaient l'ordre dans les communautés (Nostradamus, 643; Depping, 338). En 1436, la populace attaqua les Juifs d'Arles et maltraita même les conservateurs, qui avaient essayé de les protéger (Noble Lalauzière, 282). Ces violences ne forment certainement qu'un épisode de la persécution qui éclata cette même année contre les Juifs d'Aix et du reste de la Provence (voir *s. v.* אייקס).

Avec le roi René (1434-80) disparurent les protecteurs des Juifs. Déjà quelques semaines avant la mort de ce prince, les Juifs sollicitèrent de la ville d'Arles l'autorisation d'élever un fort dans leur quartier pour pouvoir s'y mettre à l'abri pendant la semaine sainte contre les attaques de la populace (Noble Lalauzière, 301). Quatre ans plus tard, quand la Provence eut été incorporée à la France, une horde de moissonneurs, réduits à la misère par suite du manque de travail, attaquèrent les Juifs d'Arles, pillèrent leurs maisons, tuèrent plusieurs femmes et contraignirent environ cinquante personnes à recevoir le baptême. D'Arles, ces forcenés se répandirent dans toute la Provence, maltraitant partout les Juifs, qui implorèrent inutilement la protection du roi Charles VIII (mss. Mun., n° 271, Cat., p. 104 ; Noble Lalauzière, 312, sans indication de date ; Dep-

Digitized by Google

ping, 339). Enfin, en 1488, les Juifs furent expulsés définitivement d'Arles (Menken, *l. c.*; Lalauzière, *l. c.*).

1° Au moyen âge, Arles fut un des principaux centres de la science juive. Le plus ancien savant juif d'Arles que nous connaissions est R. Moïse, à qui Kalonymos a adressé une consultation (Mord. sur Schebouot, VIII). Ce document se trouve tout entier, mais sans le nom du destinataire, dans les Consultations des gaonim, éd. Berlin, n° 107. Dans sa Litg. (p. 250), Zunz dit que ce Kalonymos était Kalonymos ben Schabtaï, de Rome, qui vivait dans la seconde moitié du XIe siècle. A mon avis, c'est plutôt Kalonymos de Lucques, rabbin estimé et poète liturgique de la seconde moitié du Xe siècle, ainsi qu'il semble résulter de la consultation (cf. Rappoport, introduction à la Consultation; Mschr., 1878, p. 249). Meschoullam, fils de ce Kalonymos, a également écrit au Collège rabbinique d'Arles (Sefer ha-Ittour, éd. Lemberg, f, 15 *a*; collection des Consult. de S. ben Adret, mss. Br. Mus., Add. 22,089, שותמות, n° 23; cf. REJ., XII, p. 91).

2° Juda ben Moïse d'Arles, certainement fils du précédent, est mentionné par Nathan ben Makir, de Mayence, un contemporain de Raschi, comme autorité rabbinique à côté des « anciens » de Mayence (Pardes, ms. : הישישים ממגנצא וגם המיושבים הרב ר' יהודה בר' משה מארלדי; cf. Zunz, Litg., 160). Ce même passage se trouve dans Schibboulé Halleket, ms. Haim., § 57, avec une transposition incorrecte : הישישים וגם המיושבים במגנצא ר' יהודה. Le mot מיושבים veut dire ici « les hommes considérés », comme dans les *selihot* pour jeûnes publics et la *seliha* אנוש צד. Ce Juda ben Moïse n'a donc pas habité Mayence, comme le croyait Zunz (B. de Tudèle, Itinéraire, éd. Asher, II, 14). Un fait qui ne manque pas d'intérêt, c'est qu'au XIe siècle, dans le principal centre des études talmudiques des pays rhénans, on invoquait l'autorité des rabbins d'Arles.

3° Vers 1165, quand B. de Tudèle (*l. c.*, I, 6) visita Arles, la communauté juive avait à sa tête R. Moïse, R. Tobie, R. Isaïe, R. Salomon, R. Abba Mari et R. Nathan. Ce dernier seul est mentionné avec le titre de rabbin, הרב. On ne connaît pas autrement toutes ces personnes.

4° Juda ben Tobie, probablement fils du Tobie dont il est question dans le numéro précédent, est mentionné comme auteur d'un commentaire sur Kiddouschin (ms. de Rossi 166; ms. Bodl., fol. 53, Cat., p. 818; cf. Lotterb., III, 3; Rabb. fr., 517; Mschr., 1878, p. 255).

5° Abraham ben David, de Posquières, qui vivait dans la seconde moitié du XIIe siècle, ne séjourna sans doute que momentanément à Arles, où il fit connaître son opinion dans une question de

Digitized by Google

casuistique (mss. Br. M., Or. 2705, ouvrage de casuistique de Jacob ben Moïse de Bagnols. Cf. Neubauer, REJ., IX, 53 : וכן התיר הראב"ד ז"ל בעיר ארלדי).

6° Samuel ben Juda ibn Tibbon ne demeura probablement que peu de temps à Arles (voir *s. v.* לוניל). C'est dans cette ville que, le 30 novembre 1204, il acheva la traduction hébraïque du *Guide* (mss. De Rossi, n° 1035 ; cf. Steinschn., Cat. Bodl., p. 1891 ; le ms. Tur. n° 32, Cat. Peyron, p. 36, indique la date de 1205).

7° Les trois premiers recteurs de la communauté d'Arles, qui furent nommés en 1215 par l'archevêque de cette ville, sont désignés dans la relation latine sous le nom de *Durantus*, *Salvetus* et *Ferrerius*. Ce dernier nom correspond au nom provençal de Ferrier, qui était porté par des Juifs et des chrétiens (Saige, 101, 254 et 261). Des Juifs et des chrétiens portaient aussi en Espagne le nom de Ferrer, qui est sans doute le même que Ferrier (cf. Loeb dans REJ., IV, 72). Vers 1413-1414, demeuraient à Perpignan plusieurs Juifs du nom de Ferrer (*ibid.*, XIV, 69 et 73). On trouve aussi le nom hébreu de Joseph ben Juda פרירר (mss. Ilstm, n° 231, Cat., p. 41), de אנמימון פרירר, En Maïmon Ferer (*ibid.*, p. 47), et de אנפרירר שלדין, En Ferrer Saladin (I. ben Schesbet, Consult., n° 314).

A en juger par les fonctions qu'ils étaient appelés à remplir, les recteurs devaient être familiarisés avec la législation juive. Car, en leur qualité de juges, ils étaient obligés de connaître les lois talmudiques, qui seules étaient applicables dans une communauté juive autonome. Mais, comme ils étaient en même temps des fonctionnaires épiscopaux, on peut difficilement admettre, comme le prétend Depping (p. 331), qu'ils n'étaient que de simples membres du Collège rabbinique. Ils formaient très probablement l'administration supérieure, à laquelle toutes les autres autorités de la communauté étaient subordonnées. Le recteur, qui était l'intermédiaire entre la communauté et l'archevêché, avait sans doute des fonctions analogues à celles du « magister Judæorum » que nous trouvons à Lyon au IXe siècle (Agobard, Opera, éd. Baluz, p. 196) et du procureur juif fonctionnant dans le Languedoc au XIVe siècle (Ordonnances des Roys de France, année 1363).

8° Vers le milieu du XIIIe siècle, nous trouvons à Arles deux rabbins très savants, riches, d'illustre naissance, qui jouissaient d'une grande considération, non seulement dans cette ville, mais dans la Provence tout entière. C'étaient Méir et son fils Kalonymos. Ils portaient le titre de nasi (prince) et faisaient remonter leur origine jusqu'à la dynastie royale de David. Plusieurs familles d'Espagne, entre autres les Ibn Daud et les Abrabanel (Graetz, Gesch. d. J., V, 68), ainsi que les « Nesiim » de Narbonne, qui étaient peut-être apparentés à nos deux rabbins d'Arles, se vantaient également de descendre de David (voir *s. v.* נרבונה). Le titre de

Digitized by Google

nasi, qui était assez usité dans le sud de la France et en Espagne, indiquait probablement la situation occupée dans la communauté par ceux qui en étaient qualifiés vis-à-vis des seigneurs du pays.

Notre Kalonymos ben Méïr est un des trois savants du sud de la France que, dans son poème חרב המתהפכת « L'épée flamboyante », Abraham Bédersi mentionne comme étant les plus compétents pour se prononcer sur la valeur de son œuvre poétique (voir *s. v.* בדרש). Du reste, Abraham Bédersi, à qui nous sommes redevables des quelques informations que nous possédons sur Méïr et Kalonymos, était très lié avec ce dernier. Il a célébré ses louanges dans un poème plein de mouvement, composé en son honneur un épithalame, lors de son mariage, et déploré sa mort, qui eut lieu vers la fin du XIIIe siècle, dans une touchante élégie. Il le désigne quelquefois, par abréviation, sous le nom de קל (voir le Divan d'Abraham Bédersi, mss. Br. Mus., Add. 27168, fol. 11-12 et 58; Mschr., 1882, p. 505-509, où se trouvent imprimés deux des poèmes de Bédersi).

9° Abraham Bédersi n'a été sans doute à Arles que pour rendre visite à son ami Kalonymos. Il envoya, du moins, d'Arles une lettre de recommandation à ses amis en faveur de Samuel ben Yomtob, de la famille d'Abraham ibn Ezra (mss. Vi., n° 108, Cat., p. 126; cf. Mschr., 1878, p. 476). La lettre débute ainsi : דודפי צוק חומדי דת (ou שבת ?) דהראל לא בילע מרבץ. Le mot דהראל désigne sans doute Montpellier (voir *s. v.* מונטפשלייר), et c'est dans cette ville qu'il envoya probablement sa lettre.

10° Isaac ben Abraham Gorni, le malheureux poète qui mena une vie un peu vagabonde, demeura quelque temps à Arles, vers la fin du XIIIe siècle. Il y avait été accueilli avec cordialité, et il célèbre dans un de ses poèmes « cette ville si ancienne, si généreuse, si considérée à cause des nobles familles qui y sont établies », mais il se plaint d'un certain nombre de riches qui lui témoignèrent peu de bienveillance. Dans le poème, la ville est désignée par le mot ארלדי, mais la suscription a l'orthographe vicieuse de ארדי (mss. Mun., n° 128, publié dans Mschr., 1882, p. 510-511. Voir *s. v.* ארדש).

11° Isaac ben Jacob Cohen, probablement frère de Jacob Cohen, de Ségovie, et, comme lui, cabbaliste connu, ne fit qu'un court séjour à Arles. Il vivait vers la fin du XIIIe siècle. Il dit que dans toute la Provence il n'avait trouvé l'ouvrage cabbalistique de R. Hammaï (sans doute le כסאי דיתירון) que chez trois hommes pieux de Narbonne et d'Arles (ארלי ou ארלדי). Dans cette dernière ville, il découvrit également le très ancien ouvrage cabbalistique de Maçliah ben Paltaï, gaon de Jérusalem, qui y avait été apporté par un homme très instruit et très pieux de Damas, Gerson Damaski. Ce dernier avait séjourné deux ans à Arles.

Digitized by Google

Isaac Cohen quitta Arles pour se rendre dans la ville de Béziers (ברש), où son frère « le pieux », probablement Jacob, se trouvait malade (Ms. Coronel, ms. Muller n° 5129 ; Catalogue בית הספר, p. 339 ; ms. Stuschn. Cf. H. B., XVIII, 18, et le Jeschurun, IV, 191).

12° Dans un des mss. cités ci-dessus, un cabbaliste anonyme raconte que, d'après une communication verbale qui lui a été faite par le « modeste et savant » (הצנוע המשכיל) R. Salomon de la ville אורליט, au nom de son père R. Maçliah, un vieillard considéré, versé dans le Talmud et les autres sciences et placé à la tête du collège rabbinique de Lunel (ראש סנהדרי עיר לונייל) a composé un ouvrage cabbalistique au temps du « saint » R. Elhanan. Ce même cabbaliste ajoute qu'il était lié d'amitié avec le « très savant » Nathanel, de Montpellier (הר געש), et avait copié chez lui un ouvrage, sans doute de tendances cabbalistiques, écrit par son oncle Zekharya, de Montpellier, qui avait séjourné pendant de nombreuses années dans les pays grecs (ms. Stuschn. ; cf. H. B., XVIII, 21). J'ai cité cette relation à cause des noms géographiques qui y sont mentionnés et sur lesquels j'aurai l'occasion de revenir. Comme les cabbalistes avaient l'habitude de mettre les prétendues traditions de la cabbale dans la bouche de personnages absolument imaginaires ou de métamorphoser certains personnages historiques en cabbalistes, sans tenir compte de la chronologie, il est difficile de découvrir l'identité des personnes mentionnées dans le ms. ou de soulever le voile des anonymes. Salomon de אורליט est peut-être identique avec le cabbaliste Salomon de ארדל que Schemtob ibn Schemtob cite dans son ouvrage *Emounot* (cf. Jellinek, Beiträge zur Geschichte der Kabbala, II, 64). Le mot ארדל désigne sans doute la ville d'Arles, dont le nom s'écrit aussi ארדלי, et peut-être faut-il lire alors ארלט (Arles) au lieu de אורליט.

13° Gerson ben Salomon, d'Arles, écrivit vers 1280-1300 un ouvrage intitulé שער השמים « La Porte du ciel », où il traite très sommairement de physique, d'astronomie, de philosophie, particulièrement de psychologie et de métaphysique (cf. Mschr., 1879, p. 20 et suiv. Voir, sur la date de la composition de cet ouvrage, Stuschn. dans REJ., V, 278). Nous savons par I. de Lattes (Schaare S., p. 73) qu'il était originaire d'Arles. Du reste, il fait souvent allusion, dans son ouvrage, à des événements qui se sont passés dans cette ville (éd. Rœdelheim, 5*a*, 47*a*, 21 *a* ; cf. Mschr., *l. c.*), et il parle de la Catalogne comme d'une province étrangère (*ibid.*, 30 *b*). Il se sert assez fréquemment d'expressions provençales. Rien ne prouve donc qu'il ait jamais été en Catalogne (Schalsch., éd. Venise, 54*b* ; Sèder Hadd., I, *s. v.*). Il est également douteux qu'il soit mort à Perpignan (Pierre Vidal, REJ., XVI, 186). On admet généralement qu'il est le père du théologien Lévi ben

Digitized by Google

Gerson de Bagnols; mais cette opinion paraît très contestable (voir *s. v.* באנוירלט).

14° A propos d'une controverse entre Isaac Cohen de Manosque et son ancien disciple Barukh, les rabbins suivants d'Arles ont signé ensemble une consultation en 1305 : Salomon ben Juda, Jacob ben Salomon ben Isaac, Juda ben Salomon ben Juda, Abraham ben Juda ben Juda, Juda ben Todros ben Juda, Simson ben Jacob, Menahem ben Reuben, Yomtob ben Joseph et Juda ben Kalonymos (I. de Lattes, Consult., p. 45 ; voir *s. v.* אברנון et *s. v.* מנואשקה). Aucun des signataires n'est connu. Peut-être Menahem ben Reuben est-il identique avec le savant du même nom pour lequel Mordekhai ben Isaac copia, à Arles, en 1291, le *Midrasch Rabba* (mss. Ps, n° 149, Cat., p. 15, ms. contenant le Midrasch sur la Genèse, le Lévitique et les cinq premiers chapitres des Nombres). Un autre des signataires, Yomtob ben Joseph, est peut-être le rabbin de ce nom que Lévi ben Abraham de Villefranche mentionne dans son encyclopédie intitulée לויה חן comme son collègue ou son ami, חבירנו ר' יום טוב (cf. Rabb. fr., 646). Cet ouvrage, remanié par Lévi ben Abraham à Arles en 1315, se trouve dans le ms. 192 du Vatican, et, d'après Assemani, p. 163 du Catalogue, il porte les mots suivants : נטלם לי במדינת אופירי בסוף ה' אלפים ע"ה ליצירה (cf. H. B., IX, 24). Le nom de אופירי, rendu dans le Catal. d'Assemani par « Ophiri », doit être lu ארלדי (cf. Rabb. fr., 644). On ne connaît pas d'autre Yomtob ayant vécu à cette époque et étant originaire de la Provence. Il faut cependant ajouter que le prénom de Yomtob n'était pas rare et que nous ne pouvons produire aucun argument valable en faveur de l'identité du Yomtob qui a signé la consultation avec le Yomtob mentionné par Lévi ben Abraham, quoique ce dernier Yomtob fût fixé à Arles ou aux environs (voir *s. v.* וילא פרנקא).

15° Levi ben Abraham, qui, pendant la polémique religieuse de 1303-1306, avait été pris très vivement à partie et excommunié par les orthodoxes, se retira à Arles après que ces querelles furent apaisées. Du reste, la communauté d'Arles était restée presque complètement étrangère à ces discussions. Parmi les rabbins de cette ville, Juda ben Salomon ben Mĕïr dels-Enfantz (voir *s. v.* דלשאנפנץ) fut le seul à prendre part à ces controverses en envoyant une lettre d'adhésion à Abba Mari de Lunel. Après que les Juifs eurent été expulsés de France en 1306, Abba Mari, l'auteur responsable de ces malheureuses discussions, se réfugia en Provence. Il resta quelque temps à Arles, où il ne semble pas avoir reçu un accueil bien cordial, et se rendit ensuite à Perpignan (voir *s. v.* פירפיניאן).

16° Joseph Caspi résidait à Arles en 1317. Il y composa son ouvrage philosophique כסף נזרת ou ספר הכוד, qui lui attira, dans l'au-

Digitized by Google

tomne de l'année 1318, des attaques très vives de la part de Kalonymos ben Kalonymos, d'Arles. Cette polémique ne fit cependant aucun tort à l'amitié qui unissait les deux savants (voir *s. v.* ארגינטירה).

17° Kalonymos ben Kalonymos, d'Arles, auquel on attribue souvent le titre de nasi, est probablement le fils de Kalonymos ben Meïr nasi dont nous avons parlé un peu plus haut. Dans quelques rares passages, il est appelé lui-même Kalonymos ben Meïr (mss. Tur., n° 14, Cat. Peyron, p. 14; mss. Bn, n° 46, 1°, Cat., p. 24). Dans l'épigraphe d'un ms., il se désigne lui-même sous le nom de Kalonymos ben Meïr (mss. Tur., n° 141, Cat. Peyron, p. 137), tandis qu'un autre ms., qui contient la même traduction hébraïque que le précédent, a, dans son épigraphe, la variante : Kalonymos ben Kalonymos ben Meïr (mss. Mun., n° 284, Cat., p. 47). Cette dernière appellation est-elle inexacte et les copistes ont-ils tort de répéter le mot Kalonymos? Cela est possible. Mais il convient de faire remarquer qu'il se présente d'autres cas encore où des savants ont laissé de côté, dans la série de leurs ascendants, le nom de leur père et ont fait suivre immédiatement leur nom du nom de leur grand-père. Donc, ici aussi Kalonymos ben Meïr pourrait signifier « Kalonymos petit-fils de Meïr », et le nom complet serait Kalonymos ben Kalonymos ben Meïr (voir *s. v.* נרבונה et פירפיניאן).

Par abréviation et peut-être aussi à cause de ses connaissances médicales, Kalonymos ben Kalonymos, en tête de sa lettre à Joseph Caspi, est appelé מאיש׳ קאל « maestro Kalo » (voir plus haut l'abréviation קל). Il est principalement connu comme auteur du אבן בוחן « Pierre de touche », recueil de réflexions satiriques en prose rimée, qu'il écrivit en décembre 1322 et dans les premiers jours de l'année 1323. Cet ouvrage a été édité plusieurs fois et traduit en allemand par Meisel. La dernière traduction est de M. Kayserling, qui y a ajouté une « Vie » de Kalonymos (Pesth, 1877). Kalonymos a encore un autre grand mérite, il a traduit de l'arabe en hébreu et en latin plusieurs ouvrages de philosophie, de médecine et de mathématiques. Zunz, le premier, a donné quelques notices sur ce savant (Ges. Schr., III, 150 et suiv.). M. Steinschneider a publié sur lui un travail très complet dans l'Encyclopédie d'Ersch et Grüber (IIe section, 32° vol., 169). Voir également l'article que j'ai publié sur Kalonymos dans la Monatsschrift, 1879, p. 470, et les intéressantes notes que M. Perlès a ajoutées dans l'édition qu'il a faite de la lettre adressée par Kalonymos à Joseph Caspi. Je ne donne donc ici que les détails biographiques qui peuvent offrir de l'intérêt pour ce travail.

Kalonymos ben Kalonymos naquit probablement à Arles vers la fin de l'année 1286, et il était encore en vie, dans cette ville, en 1328. Il fit sans doute ses études à Salon, chez deux maîtres, dont

Digitized by Google

l'un se nommait Abba Mari, vraisemblablement Abba Mari ben Eligedor, appelé aussi Sen Astruc de Noves (cf. Perles, *l. c.*, p. x; voir *s. v.* נובש), et l'autre était Moïse, sans doute Moïse ben Salomon, de Beaucaire (voir *s. v.* בלקיירי et סלון). Il était de passage à Salon dans l'été de 1318 (voir sa lettre, p. 2). Les traductions qu'il a faites dans les années 1307-1317 paraissent avoir été écrites à Arles, ainsi que la lettre qu'il a adressée dans l'automne de 1318 à Caspi, et qu'il dit avoir composée « dans sa ville natale et sa maison » (*ibid.*). En 1314 et un peu plus tard, vers 1319-1321, il était fixé à Avignon, où il fut mis en relations avec Robert d'Anjou (voir *s. v.* אבינרון). C'est vers cette époque que, muni de lettres de recommandation de Robert d'Anjou et chargé par lui d'une mission scientifique, il se rendit à Rome, où il se lia d'amitié avec le poète Immanuel ben Salomon, qui, dans son *Mahbéret* (chap. XXIII), le mentionne avec les plus grands éloges. Sur les instances du nasi Samuel, savant distingué qui habitait sans doute Arles et qui le pressait de revenir dans sa famille (Mahbéret, *l. c.*), il retourna dans sa ville natale vers 1321-1322. Peu de temps après, il alla s'établir dans la Catalogne, où il écrivit son *Ébén Bohan*, qu'il dédia à dix notables de cette province. Enfin, en 1328, nous le retrouvons à Arles, et à partir de cette date il n'est plus question de lui nulle part.

18° Une des dix notabilités auxquelles Kalonymos dédia son *Ébén Bohan* s'appelait מאשטרי בנדיט, MAESTRE BENDIT, qui est présenté comme un savant estimé et un excellent médecin. A l'époque où Kalonymos faisait ainsi son éloge, Bendit devait avoir au moins trente ans. On peut donc difficilement accepter l'opinion de M. Kayserling (Traduction du *Ébén Bohan*, Pesth, 1877), qui l'identifie avec Bendich Ahin, médecin de la reine Jeanne à Arles en 1369, lequel, par conséquent, vécut un demi-siècle après la publication de l'ouvrage de Kalonymos. Ce Bendich Ahin connaissait très bien les langues arabe, grecque et latine, ainsi que les mathématiques, sur lesquelles il fit à Arles des conférences publiques. On raconte que, grâce à ses connaissances astrologiques, il avait pu prédire à la reine sa fin tragique (Nostradamus, 427). Le nom de Ahin, et non pas Abin, comme l'écrivent incorrectement Depping (p. 334) et Carmoly (Histoire des médecins juifs, 108), correspond au nom hébreu de Hayyim, que les Provençaux prononcent Aym, Ayn ou Ain (cf. REJ., XII, 202, 218, et passim).

19° Sous le titre de הפלת ההתפלה, KALONYMOS BEN DAVID BEN TODROS traduisit à Arles, de l'arabe en hébreu, tout de suite après 1328, l'ouvrage d'Averroès « La destruction de la destruction », qui était une réfutation de « La destruction des philosophes » d'Algazali (mss. Ps. n°s 910 et 956, 3°; mss. De Rossi, n° 143, 6°; mss. Parme, n° 55; cf. H. B., VIII, 68; Leyde, Warn, 18, 1°, 36, 1°, Cat., p. 30 et passim). On lit dans un ms.

Digitized by Google

de cette traduction (mss. Bodl., n° 1354, Cat., p. 485) que Kalonymos est connu sous le nom de בן כטדרוסי, ce qui est une orthographe vicieuse. Dans l'introduction de cette même traduction, que M. Steinschneider a publiée d'après un ms. de la bibliothèque de Berlin (ms. 111, 3°, Cat., p. 88 et 133), Kalonymos se désigne sous le nom de קלונימוס בן דוד היודע בטודרוסי « Kalonymos ben David appelé Todrosi ». Ce dernier nom est un nom de famille. Ainsi, Todros, un poète liturgique de la Provence, se donne, dans un de ses poèmes, le nom de Todrosi (cf. Zunz, Litg., 345). Todros ben Meschoullam ben David, qui est peut-être le même que le précédent, est aussi appelé simplement Todros Todrosi (voir *s. v.* טרינקאטאלייט). Peut-être est-il permis de supposer que ce dernier Todros était fils du frère de notre Kalonymos ben David, lequel aurait porté également le nom de famille Todrosi.

Dans son introduction, Kalonymos rappelle que Kalonymos ben Kalonymos avait traduit le même ouvrage en latin, et, à en juger par la façon dont il parle de ce savant, celui-ci paraît alors avoir été encore en vie. Il dit aussi que ce même ouvrage avait été traduit en hébreu par R. Isaac. Voici ce passage : עכל סניגו סן יתלה כורחני [l. כורחוני] באילן גדול, הוא החכם המפורסם ר' יצחק דמחנה, אשר חנה, ושמענו שהעתיק זה הספר זה ימים, וילך אל ארץ לגלות במקום תורה ולישב בין החכמים « Qu'on ne m'accuse pas d'être le plagiaire d'un homme éminent, le savant R. Isaac דמחנה, qui séjournait auprès de nous. Nous avons appris qu'il a traduit cet ouvrage il y a quelque temps et qu'il s'est rendu dans un certain pays, en exil, pour se trouver dans un centre de science religieuse, au milieu des savants. » M. Neubauer propose (RÉJ., IX, 52) de corriger ארץ et de lire אורינ = Uzès. Tel n'est pas mon avis. Car Uzès n'était pas habité par des savants assez distingués pour qu'Isaac ait quitté son pays pour les rejoindre. Je crois plutôt qu'après le mot ארץ, il manque un mot, soit אתרת, soit un nom de localité (Stnschn., Cat. Berl., p. 134). Je suppose que c'est le mot ויניטי = Venaissin qui manque et que ce R. Isaac est identique avec Isaac de Tretz (voir *s. v.* טריץ).

20° Dans une consultation qu'il a signée, Isaac ben Juda Haccohen, qui est certainement identique avec Juda Haccohen de Manosque, et qui vivait, par conséquent, au commencement du XIV° siècle, mentionne « les grands hommes du siècle, les chefs d'Israël, les rabbins d'Arles (ארלדי) », et, parmi eux, Abba Mari et שלמיה Salamie Nasi (S. ben Adret, Consult., ms. Bodl. 2550, Gittin, n° 114, dans RÉJ., XII, 89. Voir *s. v.* אבריגנה). Il s'agit sans doute ici d'Abba Mari de Lunel, le fameux champion de l'obscurantisme, qui séjourna plusieurs mois à Arles dans l'année 1306 et écrivit de cette ville à plusieurs rabbins au sujet de questions de casuistique (voir plus haut ; voir aussi *s. v.* לוניל). La

Digitized by Google

consultation d'Isaac Haccohen date donc de l'année 1306. Salamié Nasi d'Arles, qui est également mentionné dans cette consultation, n'est pas autrement connu.

21° Don Comprad d'Arles, דון קומפרד דארלדי, est mentionné, comme commentateur de la Bible, dans le commentaire que Salomon ben Yaïsch le jeune, de Guadalaxara (vers 1360), a écrit sur le commentaire du Pentateuque d'Ibn Ezra. Il vivait donc au plus tard dans la première moitié du XIVe siècle (mss. hébr. Cambr., n° 47, f° 52, Catal. de Schiller-Szinessy, p. 131; cf. Mschr., 1880, p. 167, et mss. Bodl., n° 232,1°, Catal., p. 42, qui ne donne pas la citation).

22° Maestro Salves Vidal de Bourrin, médecin à Arles, donna en 1377 et 1378 une consultation au copiste anonyme de l'ouvrage de médecine intitulé לקט רפואות (ms. de Florence Medic. Plut., 88, n° 35, f° 115; cf. H. B., XIII, 106). C'est sans doute ce Maestro Vidal דבוריאן qu'on trouve cité comme autorité médicale (mss. Mun., n° 297, 5°, סוד הסודות, f° 39 *b*. Cf. Stnschn., Archiv de Virchov, XL, p. 115; mss. Bodl., n° 2142, f° 251, une ordonnance, Catal., p. 741). Dans le ms. de Florence, le nom est écrit : מאי' שלויש וידאל דבוריאן ארלי à. Biscioni, dans son catalogue, f° 157, rend ces mots de cette façon : Magister Salvi Vida de Murian in Harle seu Harlemi. Le mot בוריאן veut dire Bourrin (voir ce mot). Le nom de personne שלויש, Salves, est d'un usage fréquent en Provence. On l'écrit quelquefois en hébreu שלוש (I. de Lattès, Consult., p. 98; I. ben Schèschet, Consult., n° 266). Les noms de Sauves, Sauive et Salvet, portés par plusieurs Juifs de Carpentras, ne sont que des variantes de Salves (RÉJ., XII, 42, 201 et 214). Le nom de Salvet, en latin Salvetus (*ib.*, 41; voir plus haut) s'écrit en hébreu שלויט (Simon Duran, Consult., I, n° 55), שלואט (ms. Ps n° 1284) et שלואד (I. ben Schèschet, Consult., n° 266). Un des Juifs baptisés à Barcelone en 1391 s'appelait avant le baptême Salomon Salvat, et après, Salvatore de Vallo (RÉJ., IV, 60). Le nom de שלודיל est certainement espagnol et semble devoir être lu Salvadel, qui est peut-être un diminutif de Salves (mss. Cambr., n° 51, f° 42, 69, Catal., p. 147). C'est probablement ce nom qui a formé aussi le nom de Salvador, usité chez les Juifs français. On trouve également le nom de femme שלוה et שאלוא, Salva (Ebén Haézer, n° 129).

23° Vers 1385-88 se déroula à Arles, pour une affaire de mariage, un procès scandaleux que j'ai exposé dans tous ses détails (Mschr., 1880, p. 404 et suiv.) d'après une consultation (n° 266) d'Isaac ben Schèschet. Je m'arrêterai ici sur les noms des nombreuses personnes qui prirent part à ce procès soit comme témoins, soit comme juges, à mesure qu'ils se présenteront dans le courant du récit. L'auteur du scandale était Maestro Duran de Cadenet, מאשהרי דוראן דקדינט, homme sans foi ni loi, qui avait trouvé

Digitized by Google

moyen de se créer de nombreux partisans, aussi bien parmi les chrétiens que parmi les juifs. Comme Meirona, fille d'En Salves Cassin, d'Arles, s'était permis de dédaigner son amour, il se vengea d'elle en déclarant qu'il l'avait épousée secrètement, mais devant témoins.

Le nom de Meirona répond au nom biblique de Miriam. On trouve aussi à Perpignan le nom de מיירונטה, Meironette, qui est un diminutif (RÉJ., XIV, 70), et à Paris, vers 1296-97, les noms de Maronne et Murienne (*ibid.*, I, 69), et à Dijon, vers 1363, le nom de Marione (Simonnet, 174). Cassin, en hébreu קצרן, est un nom de famille très usité dans le sud de la France. A Arles même vivait à cette époque le nasi Don Crescas קצרן (I. ben Schèschet, *l. c.*), et à Ancône demeurait vers 1562 un Joseph קצרן ou קצרני, qui était probablement originaire de la Provence (I. de Lattes, Consult., p. 160). Enfin, vers 1350-65, nous trouvons à Mornas (voir *s. v.* מורנאש) un Abraham Cassin, et du XIVe au XVIIe siècle plusieurs Juifs de Carpentras ont porté le nom de Cassin ou Cassini (RÉJ., XII, 195-212). Comme ce dernier nom se rencontre également chez les chrétiens, j'hésite à voir l'origine du nom de Cassin dans le mot hébreu קצרן, « le riche ».

Les deux témoins qui avaient été achetés par Maestro Duran et convaincus plus tard de mensonge s'appelaient Vidal Abraham בונסיכל קריגוד ou בונסיכל בן קריגוד et די בוריאן ou encore בוסילט, Bonfil ben Cregud ou Bonfil Crégud, et aussi Bonfilet. Ce dernier nom est un diminutif provençal de Bonfil = Bonfils, nom qui est très fréquent chez les Juifs du sud de la France. On trouve aussi l'orthographe בוסיל, au lieu de בונסיל (Salomon Duran, Consult., n°s 230 et 452; RÉJ., XIV, 67). Le témoin Bonfil fait suivre son nom de celui de son père sans les séparer par le mot « fils », ainsi que cela était d'usage dans quelques pays romans. Cregud est un nom de personne provençal qui s'écrit aussi en hébreu קרגוד (mss. Cambr., n° 63, Cat., p. 198); le diminutif de ce nom est Cregudon, קרגודון (mss. Mun., n° 226, Cat., p. 81; cf. RÉJ., XII, 194). Ce nom est aussi écrit קריגוט, Crégut (I. de Lattes, Consult., p. 1 et 88), et par altération, קירגו (*ib.*, p. 17). Du reste, on trouve même en France un théologien chrétien qui portait le nom de Crégut (cf. Jœcher, Gelehrtenlexicon, I, 2183) Le mot קריגינטי (mss. Mun., n° 210, Cat., p. 72) est, paraît-il, Creyssenti (voir *s. v.* אבינירון), nom qui se présente aussi avec l'orthographe : Croissent (RÉJ., XII, 41). Ce nom, comme aussi, très probablement, celui de Cregud ou Cregut ont la même origine que Cresques ou Crescas.

Parmi les rabbins qui se sont occupés de ce procès à Arles, il y en avait qui étaient venus du dehors. Mais il n'est pas toujours facile de distinguer les rabbins qui étaient d'Arles même d'avec ceux qui furent appelés dans cette ville spécialement pour ce procès. D'ailleurs, presque tous ces rabbins ne nous sont connus que parce

Digitized by Google

qu'ils ont figuré dans cette affaire, et, aussi bien que les nombreux témoins qui ont joué un rôle dans ce procès, ils ne nous intéressent que par les noms qu'ils portaient et sur lesquels nous aurons occasion de revenir.

24° Isaac ben Joseph Kimhi copia à Arles, vers 1304, pour son propre usage, deux ouvrages philosophiques de Schemtob Palquera (voir *s. v.* מארמט).

25° Tanhoum ben Moïse, appelé קרגוש עטר, Cregut Atar Provençal d'Arles, copia en 1400 le commentaire d'Immanuel ben Salomon sur les *Proverbes*, édité en 1486 (mss. Asher à Berlin, n° 6; cf. H. B., XVI, 110). Atar est un nom qu'on trouve très fréquemment chez les Juifs du sud de la France (voir *s. v.* אבינרון, לוּנל et מרשילייה). Le nom d'Aptar, porté par un Juif qui habitait Avignon au XVIe siècle et qui s'appelait Davyn Aptar, est sans doute le même nom que celui d'Atar (RÉJ., X, 162). Les Juifs espagnols s'appellent également assez souvent עטר ou אבן עטר (cf. mss. Ps, n° 707, 3°, Cat., p. 112; Schem Hagg., I, *s. v.* חיים; II, *s. v.* מנחת יהודה; Sifté Yesch., *s. v.* זרזיר מתנים).

26° Nathanel ben Nehemia Caspi, appelé aussi Bonsenior Macif de l'Argentière, scribe très savant, résida quelque temps à Arles, où il copia en 1454 plusieurs ouvrages talmudiques (voir *s. v.* אבינרון et ארגנטיירה). Il ne faut pas le confondre avec ce Bonsenior de l'Argentiere qui, en 1439, était à la tête de la communauté d'Arles (cf. Loeb, dans la Collection de M. Strauss, Description des objets d'arts religieux hébraïques exposés à l'Exposition universelle de 1878, Paris, p. 8).

27° Isaac Nathan ben Kalonymos ben Juda ben Salomon, qui, par son père, était très probablement le petit-fils du célèbre traducteur Maestro Bonjudas Nathan, a peut-être résidé quelque temps à Avignon, comme son aïeul (voir *s. v.* אבינרון), mais il est appelé « arlésien » dans un de ses ouvrages (יצחק נתן נ"ע איש ארלדי dans le ms. Schor de Brody; cf. le Hachaluz, I, 29). On a dit qu'il était originaire de Rome, mais rien ne confirme cette assertion (Catal. de Paris, n° 14, à propos du ms. 133). Il a composé un grand nombre d'ouvrages de philosophie populaire, dont quelques-uns nous sont parvenus, entre autres, un livre intitulé מאמץ כח « La consolidation de la force » et traitant de l'origine et des manifestations des vertus et des vices (en ms. chez Reggio; cf. ses Lettres, I, p. 72, et ses écrits dans Zunz, Ges. Schr., III, 190; Machr., 1880, p. 518 et suiv.). Quand de misérables apostats multiplièrent leurs attaques contre le judaïsme, Isaac défendit vaillamment la foi de ses pères dans plusieurs ouvrages de polémique, dont l'un, intitulé תוכחת מהצה « Remontrances à ceux qui égarent », était dirigé contre l'apostat Josua Lorqui. L'œuvre qui a contribué surtout à perpétuer sa mémoire est la concordance hébraïque de la Bible qu'il a composée dans un âge avancé, en 1437-45, sous

Digitized by Google

le titre de מאיר נתיב, « L'éclaireur du chemin ». Ce fut la première concordance hébraïque (éd. pr., Venise, 1523). L'auteur a pris comme modèle la concordance latine du père Arlotus de Prato (1290), des frères mineurs, mais il a imprimé à son œuvre un cachet personnel en disposant les mots d'après leurs racines. Il a ouvert ainsi la voie, comme il le dit dans sa préface, à l'exégèse biblique en s'inspirant dans son travail des principes de la grammaire, et en même temps il a mis fin à l'arbitraire avec lequel les ennemis du judaïsme citaient ou plutôt altéraient les versets bibliques.

28° MÉIR, appelé MAESTRO BENDIG D'ARLES, vécut sûrement après Isaac Nathan, mais on ne sait pas exactement à quelle époque. Il a composé un ouvrage en deux parties qui forme le pendant de la concordance d'Isaac; les deux parties sont intitulées אם למקרא et אם למסורת. La première, arrangée sur le modèle du תולדות אהרן d'Ahron de Pesaro, indique, à côté de chaque verset de la Bible, les passages du Talmud où ce verset est expliqué. La deuxième, qui offre de l'analogie avec le עין יעקב de Jacob Habib, mais est bien moins développée, contient sommairement les aggadot du Talmud de Babylone. Il existe deux mss. de cet ouvrage, qui est précédé d'une introduction de Jacob ben Salomon avec un éloge en vers de l'auteur. Dans le ms. de Vérone, le nom de l'auteur est écrit ainsi : מאיר בלעז מאישטרו בנדייג דארלדי (cf. Mschr., 1880, p. 523); dans le ms. de la Bodl. 1637.3°, Catal., p. 571, il est écrit incorrectement : מאשטריר ברנייג באירנרגי ou ברנייג זאזלי; Benjacob, dans son Oçar Hassefarim, p. 39, écrit ברנייג זאדלי.

ארמאדנגיש.

Cité dans I. de Lattès, Consult., p. 26.

D'après l'ensemble du passage qui mentionne ce nom, la localité ainsi appelée doit se trouver aux environs de Lunel et de Posquières. C'est probablement AIMARGUES, en latin *Armaniae* ou *Armassanicae*, petite ville du département du Gard, arrond. de Nîmes, entre Lunel et Posquières ou Vauvert. Il ressort de la consultation de Lattès que, vers la fin du XII° siècle, cette localité était habitée par quelques Juifs.

Digitized by Google

ארמלי.

D'après l'« Itinéraire » de Gerson ben Éliézer, intitulé גלילות ארץ ישראל et cité dans le Séder Hadd. (éd. Carlsruhe, I, 135 *a*), Joseph ארמלי, qui se rendit en Palestine vers 1260 avec son père Yehiel ben Joseph, de Paris, est enterré au pied du mont Carmel, près de Saint-Jean d'Acre. Carmoly (Revue or., II, 111) dit que ארמלי désigne ARMAILLÉ, bourgade du département de Maine-et-Loire. Dans ce cas, le nom de la personne aurait dû être rattaché au nom de la localité par la préposition מ ou ד, « de », et, de plus, on ne sait pas qu'il y ait eu des Juifs à Armaillé. On mentionne encore ailleurs Joseph, fils de R. Yehiel, de Paris, comme autorité rabbinique, mais sans ajouter à son nom le mot ארמלי (mss. Bodl., n° 781, 2°, Catal., p. 152). Ce même ms. contient le passage suivant (f° 67) : ראה מושירא דילשוט בנו של רבינו יחיאל טנדר ברבים כשיצא מהפיסה לפלות לארץ ישראל והתיר לו אביו. Les mots מושירא דילשוט signifient certainement Messire Deu-le-saut ou Dieu-le-saut, nom qu'on trouve chez les Juifs du Nord de la France (cf. Delisle, Catalogue des actes de Philippe-Auguste, 890; voir H. B., XX, 16). C'est probablement le même nom que celui qui, dans les *Deux livres de commerce*, est écrit דילשאט, lequel ne doit, par conséquent, pas être prononcé Delsat (cf. Loeb, RÉJ., VIII, 167); il correspond au nom judéo-provençal de Dieulosal (voir plus loin *s. v.* מילייאב). D'après le passage précité, notre messire Deu-le-saut fut jeté en prison pour un motif quelconque et remis en liberté quand son innocence eut été prouvée. A cette occasion, il avait fait vœu de se rendre en Palestine, vœu dont son père Yehiel l'a relevé, conformément à la loi talmudique. L'Itinéraire ms. d'un disciple anonyme de Maïmonide décrit les tombes situées près du mont Carmel. Cette description a été publiée par M. Neubauer dans la RÉJ. (X, 105-106). Voici le passage qui nous intéresse : בתחתית הר הכרמל שם קבורת הרב הגדול רבנו שמשון כר" אברהם בעל התוספות זצק"ל ושם קבור הרב רבנו יוסף מבורגוניי זצק"ל והרב רבינו בן רבינו יחיאל מפאריש המכונה שיר דילשוט זצק"ל והרב ר' יוסף

מטיינוש וכו'. Le nom דילשוש doit certainement être lu דילשום. Il paraît singulier que le voyageur anonyme parle de la tombe d'un des fils de R. Yehiel et ne dit rien de celle de son autre fils Joseph. Cela me fait supposer que messire דילשום et Joseph ne sont qu'une seule et même personne et que le mot ארנולי est un nom altéré. Autre difficulté. L'épitaphe de sire Deu-le-saut mentionnait très probablement son nom hébreu. Pourquoi ce voyageur anonyme ne le donne-t-il pas? A mon avis, il faut ajouter à cette épitaphe le nom de Joseph. Il est vrai que le nom français de Deu-le-Saut répond plutôt au nom hébreu de ישפיה ou עזריה (voir plus loin *s. v.* דיולוסאל), il a pourtant quelque similitude de son avec Joseph et a peut-être été choisi pour ce motif pour rendre ce dernier nom. Il paraît que dans un ms. du Vatican 324, n° 6, se trouve un fragment d'un traité de R. Éliézer ben Yehiel de Paris sur la résurrection (Zunz, Zur Gesch., 165). Ce nom d'Éliézer répondrait mieux à Deu-le-saut. Mais Zunz a puisé cette indication dans le catalogue d'Assemani, ce qui la rend un peu suspecte (cf. Steinschn., Cat. bodl., p. 957).

באיונה BAYONNE.

En latin *Lapurdum*, plus tard *Bajona*. Ville du Béarn, dans le départ. des Basses-Pyrénées.

Cité par del Medigo, dans Séfer Elim, 138.

Dans une lettre de R. Jonathan Eibeschütz (Mschr., 1867, p. 429), le nom de cette ville est écrit בייאני. Un grand nombre de Juifs expulsés d'Espagne et de Portugal s'établirent à Bayonne vers la fin du xve siècle. Ils dissimulèrent d'abord leurs croyances sous le masque chrétien, mais pratiquèrent bientôt ouvertement la religion juive. Ils furent alors relégués dans le faubourg de Saint-Esprit, où ils organisèrent une communauté sous le nom hébreu de *Nefouçot Yehuda* « les dispersés de Juda » (cf. Kayserling, Gesch. der J. in Navarra, 143).

Cette communauté, qui comptait environ 700 âmes au commencement du xviiie siècle, devint le centre des petites communautés juives fondées par les expulsés dans la région, à

Digitized by Google

Biarritz, à Saint-Jean-de-Luz, à Bidache et à Peyrehorade. Elle voulait même imposer ses propres règlements à ces petites communautés. De là, des discussions qui souvent ne prenaient fin qu'à la suite de l'intervention d'autorités religieuses du dehors et sous la menace de l'excommunication. Bayonne était le siège du collège rabbinique du « grand Bêt-Din ».

Parmi les savants juifs qui ont vécu dans cette ville, nous connaissons les suivants :

1° Hayyim de Mercado, rabbin à Bayonne vers le milieu du XVIIe siècle, qui fut en correspondance avec Jacob Sasportas. Ce dernier lui témoignait beaucoup de déférence (Ohel Jacob, n° 65).

2° Isaac da Costa, qui fut également en correspondance avec Sasportas (*ibid.*, n° 67). Il avait succédé à Hayyim de Mercado et vivait encore au commencement du XVIIIe siècle (voir Dibre David, de David Meldola, n° 73).

3° Raphaël ben Eléazar Meldola, né à Livourne en 1685, qui était rabbin à Pise quand, en 1730, il fut appelé à Bayonne aux mêmes fonctions. Il quitta cette ville en 1742 pour aller occuper le siège rabbinique de sa ville natale. Il descendait d'une célèbre famille espagnole, établie plus tard en Italie, qui comptait de nombreux savants parmi ses membres. Lui-même était un savant distingué et auteur de plusieurs ouvrages, entre autres, d'un recueil de consultations (Mayim rabbim, ed. Amsterdam, 1737. Voir, sur Meldola, Literaturblatt des Orients, 1847, p. 571 et suiv.). Son fils David, que nous retrouvons plus tard à Amsterdam, l'avait sans doute accompagné à Bayonne et y avait enseigné pendant quelque temps le Talmud (Mayim rabbim, III, n° 27). Il déplore qu'on trouve dans cette ville si peu de livres hébreux.

4° David Meldola, qui correspondit d'Amsterdam avec son disciple Isaac ben Hiskiyya Lopez de Fonseca (Dibre David, n° 55) et ses amis Daniel Alvarès Percyra (*ibid.*, n° 8), Abraham Yescharun Cardoso (*ibid.*, n° 49) et Moïse de Robles (*ibid.*, n° 75), trois savants talmudistes de Bayonne.

באנויילש BAGNOLS.

En provençal *Baignols*, en latin *Balneolum*. Petite ville du départ. du Gard, près du Rhône, à l'ouest d'Orange.

Cité par I. de Lattès, dans Schaarè S., p. 76.

On a confondu cette localité avec Bañolas, en hébreu

Digitized by Google

בוניילאש, ville de la Catalogne, où les Juifs eurent beaucoup à souffrir en 1320 des excès des pastoureaux (Schéb. Yeh., éd. Hanovre, 115). C'est cette confusion qui a donné naissance à l'opinion que Lévi ben Gerson était originaire d'Espagne (voir plus loin).

1° Ce Lévi ben Gerson, philosophe et théologien célèbre, est né, en réalité, à Bagnols. Connu aussi sous le nom de Gersonide, ce savant est appelé par des chrétiens du moyen âge « Magister Leo de Bannolis » (Wolf, B. H., III, 650), et, dans des ouvrages hébreux, Maestro Léon de Bagnols. Ce dernier nom est écrit באנויילש ou בניולש, בניולישׁ (mss. Ps, n° 247, 4°-5°), בנגולש (*ibid.*, n° 252; mss. Bodl., n° 214), וניולש (mss. Bodl., n° 228, Cat., p. 41; mss. Cambr., n° 52, Cat., p. 154), et, ce semble, aussi ביאולש, par altération, dans des calculs astronomiques pour l'année 1355 (mss. Warn, n° 43, 4°, à Leyde, Cat., p. 214; cf. Stnschn., Catal. bodl., p. 1608). Si ביאולש désignait réellement Bagnols, nous aurions là un point de repère pour déterminer avec exactitude l'époque à laquelle vécut Lévi ben Gerson. Pourtant, aucun de ses ouvrages ne contient une date qui soit postérieure à l'année 1340, à moins qu'il ne soit l'auteur d'une lettre datée de 1343 et qui se trouve dans le recueil de consultations d'Isaac de Lattès. Dans son article sur notre philosophe, M. Steinschneider dit qu'il est mort en 1344 (Ersch et Grüber, Encycl., vol. XLIII, p. 295; cf. Mgz., XVI, 137, et H. B., VII, 83). D'après quelques auteurs (Joseph ben Çadik, Chronique, 98; Yohasin, éd. Constantinople, 144 *b*), Lévi ben Gerson serait mort à Perpignan en 1370; cette donnée est sujette à caution. Elle est même mise en doute par le Yohasin, éd. Londres, 224. Mais la note où ce doute est émis ne paraît pas émaner de Zacuto, qui a puisé à la même source que Joseph ben Çadik, mais d'un écrivain postérieur.

Lévi ben Gerson est parfois considéré comme étant d'origine espagnole (mss. Mun., n° 364, Cat., p. 171). Mais ce point est déjà contesté par Guedalya ibn Yahya, qui fait remarquer que souvent on déclare notre philosophe originaire de la Provence (Schalsch., éd. Venise, 61). Elia Levita le considère aussi comme provençal (Stnschn., Cat. bodl., p. 1608). D'après le Yohasin (*l. c.*), il aurait été, par sa mère, le petit-fils de Nahmanide. Cette assertion est très contestable, car il ne mentionne nulle part les ouvrages de Nahmanide et ne paraît pas du tout les avoir connus (Joel, Mschr., 1860, p. 224). On peut également contester, pour un motif analogue, qu'il ait été le fils de Gerson ben Salomon, d'Arles, car il ne cite jamais son ouvrage *Schaar Haschschamayim*, quoiqu'il en eût eu l'occasion (cf. Gross, Mschr., 1879, p. 22). Par contre, dans son commentaire sur le Pentateuque, כי תשא, éd. Venise,

Digitized by Google

p. 114, il s'exprime ainsi : הרב אדוני זקני ר' לוי הכהן, et Almosnino, dans son ouvrage מאמץ כח, dit : הרב הגדול בעל לויה חן אביו של הרלב"ג ז"ל. Le mot אביו doit sans doute être remplacé par אבי אמו. Lévi ben Abraham de Villefranche aurait été ainsi le grand-père maternel de Lévi ben Gerson (cf. Mschr, *l. c.* Voir *s. v.* גרנקא ווילא), et, ce que nous ne savons que par ce passage, il aurait été *cohen*. Voici ce que Simon ben Cémah Duran, dans ses Consultations (I, n° 134), dit de Lévi ben Gerson : ראש"ם שהר' לוי ז"ל אדם גדול וחשוב וקדוש לנו האיש כי זקני הר' לוי הכהן ז"ל היה זקני של אדוני זקני ז"ל ר' יהודה דיסבילם היה קורין לו בונגואה דמורו ע"ש הכפר שהיה מלוה בו וגם הרב ר' לוי ז"ל היה בעל אחותו של אדוני זקני (voir plus loin *s. v.* מורו et דלסאינפנץ).

Nous voyons par là que Lévi ben Gerson était doublement apparenté à Simon Duran (né en 1361), puisque son grand-père était également le grand-père de l'aïeul de Duran, qui s'appelait Juda Dels-fils, surnommé Bonjue de Moro, et que la femme de Lévi était la sœur de ce Juda Dels-fils (cf. Jaulus, Mschr., 1874, p. 243).

Nous savons par ses écrits que Lévi ben Gerson demeura à Avignon et à Orange, mais nulle part nous ne trouvons trace de son séjour à Perpignan.

2° Don Crescas, de Bagnols, rabbin considéré, qui était établi à Orange au commencement du XIVe siècle (voir *s. v.* אבריגנה). Dans le recueil ms. des Consultations de S. ben Adret (mss. Bodl., n° 2550, Kiddouschin, n° 122; cf. REJ., XII, 90), se trouve une lettre de Don Crescas דנמילם. Il faut probablement lire דבנויילם, comme dans la consultation n° 114.

3° Jacob ben Moïse, de Bagnols (באנויילם), petit-fils de David Kokhabi, qui écrivit, en 1357-61, un ouvrage de morale et de casuistique (mss. Br. M., Or. 2705; cf. Neubauer, REJ., IX, 51). Il avait habité Salon, Avignon et Carpentras. Dans son ouvrage, il mentionne son père comme un homme instruit, nomme son maître Sen Boniac Nasi, qui, lui-même, cite un Sen Jacob de Bagnols et, fait important à noter, parle de Lévi ben Gerson comme d'une personne déjà décédée.

4° Abraham ben Salomon Harari דבנוילם, qui copia en 1391 le ms. de Rossi 397, peut être originaire de Bagnols ou de Bañolas, en Espagne (cf. Berliner, Ein Gang durch die Bibliotheken Italiens 30).

בדוס.

Dans son ouvrage de casuistique Orhot Hayyim (I, 83 *b*), où

Digitized by Google

il commente la Haggada et qu'il acheva un peu avant 1327, Ahron Haccohen parle de Joseph בדוש, déjà mort à cette époque. Ce Joseph est certainement le même que le Joseph qui a commenté les prières du rituel (*ibid.*, 83) et que le Joseph בדוץ cité (mss. Bodl., n° 2343; cf. Letterb., II, 180) par Eliézer ben Immanuel de Tarascon (fin du XIIIe siècle). Un Salomon בדוץ était en correspondance à la fin du XIVe siècle ou au commencement du XVe avec Profiat Duran (voir Brüll, Jahrbücher, IV, 100). Vers 1413, vivaient à Perpignan Salomon בדוץ l'aîné et Salomon בדוץ le jeune (cf. Loeb, REJ., XIV, 71).

Nulle part ce nom de בדוץ n'est relié au nom de personne par la préposition « de », ce qui fait supposer que c'est un nom de famille. Il ressemble au nom latin *Bedossius*, porté par un chrétien de la Provence (cf. Gallia christiana, tome I, Instr., 491), mais peut-être dérive-t-il quand même d'un nom de lieu, comme, par exemple, Bedous, hameau du départ. des Basses-Pyrénées.

בדרש BÉZIERS.

Autrefois *Bédiers*, *Beders*, *Besers* et *Bezarez*; en latin *Bitera* et *Bitteris*. Ville du Languedoc, départ. de l'Hérault.

Cité dans Minh. Ken., 172, et passim.

Le nom de cette ville s'écrit aussi בידרש (B. de Tudèle, Itinéraire, éd. Asher, I, 2), בדריש et בדירש (Méïri, Bèt Habbehira, introduction aux chapitres d'*Abot*, 17-18; Orh. Hayy., I, 87), et, par altération, בדרוש (*ibid.*, I, 29), ברודש (*ibid.*, 73), ברוש (mss. Ps, n° 1120, 2°) et דברש (Minh. Ken., 89). On trouve aussi les formes singulières de בידאוש (I. de Lattès, Schaarè S., 72), בישוש (Schalsch., éd. Venise, 54 *b*; éd. Amsterdam, 42 *b*) et בטוש (Séder Hadd., éd. Carlsruhe, I, 119). Il y a cependant lieu de douter que ces dernières dénominations soient de simples altérations. En voici la raison. Dans son Koré Hadd., éd. Berlin, 52 *b*, David Conforte mentionne deux de ses contemporains et concitoyens de Salonique, les savants Moïse et Joseph, auxquels il donne l'épithète de בדרשי « Bedaresi » ou

Digitized by Google

« Bedersi ». Cette même épithète était également appliquée aux poètes Abraham et Yedaya, son fils, parce qu'ils étaient originaires de Béziers. Or, dans un autre passage (*ibid.*, 45 *a*), il appelle ces mêmes savants : Moïse ביזיש et Joseph ביזיש, de la famille de בדרשי. Ces deux rabbins, qui vécurent dans la première moitié du XVIIe siècle, descendaient donc d'Abraham Bédersi ou, du moins, appartenaient à sa famille. En tout cas, leurs aïeux étaient originaires de la Provence, probablement de Béziers, et cette origine pourrait expliquer leur nom de ביזיש. Mais, dans ce cas, il paraîtrait surprenant que David Conforte ait écrit le nom de Béziers deux fois avec une orthographe correcte et deux fois d'une façon si profondément altérée. De plus, aux XIVe, XVe et XVIe siècles, vécurent à Carpentras plusieurs Juifs qui s'appelaient de Baze, de Base, de Bazes, noms qu'on trouve également sous la forme de Bèzes, Bézers et Béziers (REJ., XII, 167-213, surtout p. 202 et 212). On peut donc supposer que les mots de ביזיש, ביזאש et ביזיש sont d'anciens noms provençaux de Béziers qui se sont conservés chez les Juifs de Provence, et on les écrit peut-être avec cette orthographe parce que les dernières consonnes de Béziers ne se prononcent pas.

Dans un ms. hébreu se trouve, écrit en caractères français, le nom de David de Bizia ou Bizes (mss. Bodl., n° 217, Cat., p. 38 ; cf. Neubauer, REJ., X, 82). Un autre ms. hébreu mentionne le nom de David ben Hayyim דביזוז ou דביזוש, qui vivait vers 1581 à Fossano, en Italie (mss. Gz., n° 159 ; REJ., *l. c.*). Dans la liste d'une taille levée sur les Juifs de Perpignan en 1413-1414, on mentionne un chrétien de בישש. Ce dernier nom est certainement identique avec ביזוז et ביזוש, dont il vient d'être question. M. Loeb suppose (REJ., XIV, 75) qu'il s'agit de Bizes, bourg du départ. de l'Aude. Tel n'est pas mon avis, car il serait assez étonnant qu'une localité aussi petite eût renfermé tant de Juifs et, surtout, tant de savants. Du reste, les documents latins publiés par M. Saige et relatifs aux diverses localités du Languedoc ne mentionnent pas Bizes. Enfin, un autre ms. hébreu cite l'astronome Salomon דון דבישיש (mss. Vi., n° 187, Cat., p. 184), que le catalogue nomme inexactement Salomon Don Debisis et M. Neubauer (Cat. Bodl., p. 1167) Salomon

Digitized by Google

Davin de Bizes. Mais le ms. de Munich 343, 11°, a la variante שלמה דוין דרודיש, Salomon Davin de Rhodez (cf. Catal., p. 157; H. B., VII, 18, qui, à tort, voit dans דוין le mot « doyen »).

M. Saige (*l. c.*) a donné des informations détaillées sur la situation des Juifs de Béziers et du Languedoc, qui était assez satisfaisante. Les vicomtes de Béziers et de Carcassonne les nommaient à des emplois publics, et les Albigeois leur témoignaient de la bienveillance. Cependant, lorsque, vers 1167, les habitants de Béziers se révoltèrent contre le vicomte Raymond de Toulouse et l'assassinèrent, ils exercèrent aussi des violences contre les Juifs (Schèb. Yeh., 112; Graetz, G. d. J., VI, 398). Plus tard, pendant la croisade dirigée contre les Albigeois, quand la ville de Béziers fut prise d'assaut le 22 juillet 1209, les assaillants massacrèrent 200 Juifs (Schèb. Yeh., 113; Yohasin, éd. Londres, 220; Graetz, *l. c.*, 403).

Il y eut de nombreux savants juifs à Béziers :

1° Dans ses pérégrinations, Abraham ibn Ezra visita Béziers, et il y écrivit vers 1155, ou peut-être un peu avant cette date, son opuscule mathématico-exégétique ספר השם (ed. Fürth, 1834) sur le nom de Dieu. Il dédia ce traité à deux savants considérés de cette ville, Abraham ben Hayyim et Isaac ben Juda שר היהודים « le prince des Juifs » (cf. Graetz, G. d. J., VI, 446; Steinschn., Abraham ibn Ezra, Zur Geschichte der mathematischen Wissenschaften im XII. Jahrhundert, 95). Voici ce que dit Yedaya Penini, de Béziers, au sujet d'Abraham ibn Ezra : « Nos aïeux nous ont raconté que les notables, les hommes pieux et les savants de la région ont accueilli avec une grande faveur Abraham ibn Ezra, qui a ouvert nos yeux à la lumière de la science » (S. ben Adret, Consult., I, n° 418).

D'après M. Graetz (*l. c.*), Abraham ben Hayyim et Isaac ben Juda, nommés précédemment, sont identiques avec les savants du même nom dont Meïri (Bêt Habbehira, *l. c.*) fait l'éloge. Pourtant ces derniers sont comptés parmi les savants de Narbonne et vécurent certainement au XIIIe siècle (voir plus loin). Du reste, dans le ms. du ספר השם, un de ces rabbins s'appelle Abraham ben Samuel, et non pas ben Hayyim (cf. Steinschn, *l. c.*). A en croire Mosconi (voir *s. v.* פירפיניאן), Isaac ben Juda devint un ami intime d'Abraham ibn Ezra et l'accompagna dans quelques-unes de ses pérégrinations (cf. Halberstam, Introduction au Sefer Ha-Ibbour d'Abraham ibn Ezra, Lyck, 1874, 15; voir Steinschn. *l. c.*, 61, et Mgz., III, 49).

2° Benjamin de Tudèle (p. 2), qui visita Béziers vers 1165, parle avec

Digitized by Google

éloge de deux savants de cette ville, SALOMON HALAFTA et JOSEPH BEN NATHANEL ; ils ne sont pas autrement connus.

3° MESCHOULLAM BEN MOÏSE, l'auteur célèbre de l'ouvrage de casuistique *Sefer Hahaschlama* (édité en partie par M. Lubetzki en 1883 et 1887 à Paris ; voir l'introduction), était établi à Béziers dans la première moitié du XIIIe siècle. Il était fils du talmudiste distingué Moïse ben Juda, lequel était gendre du célèbre Meschoullam ben Jacob, de Lunel (cf. Gross, Mschr., 1869, 536), et demeurait dans cette ville vers 1165. Moïse est cependant désigné souvent d'après le nom de Béziers (Schaaré S., p. 72), soit parce qu'il était originaire de cette ville ou qu'il était allé s'y établir plus tard. Notre Meschoullam, qui portait le même nom que son grand-père de Lunel, naquit, sans doute, après la mort de cet aïeul (1170), vers 1195. Il était encore en vie vers 1245, car l'ouvrage *Milhémét Mitzva* de son neveu Méïr ben Simon, composé en cette année, ne le mentionne pas avec la formule qui accompagne d'habitude le nom d'un mort (mss. De Rossi, n° 155 ; cf. Mschr., 1881, p. 299). Nous pouvons ajouter qu'il était même encore en vie vers 1285, car il fut probablement le maître de Yedaya Bédersi (voir plus loin).

4° Dans une consultation de casuistique rédigée à Béziers, on nomme SALOMON BEN ASCHER, JOSEPH et GERSON comme collègues de Meschoullam (Baal Assoufot, ms. Gz., § 43 ; cf. Lubetzki, *l. c.*, p. XV). Dans un autre passage (*ib.*, § 36), Ascher est qualifié de gaon. Peut-être doit-il être identifié avec le célèbre Ascher ben Meschoullam, de Lunel (voir plus loin), car nous ne connaissons pas d'autre savant considérable de ce nom qui ait vécu en ce temps et dans cette région. Il ne serait pas très extraordinaire que son fils Salomon, cousin de Meschoullam ben Moïse, se fût fixé à Béziers. Gerson, fils de ce Salomon, était un savant éminent. Il a composé l'important ouvrage de casuistique ספר השלמן, que la mort l'empêcha d'achever, mais auquel son fils Samuel mit la dernière main, conformément à sa volonté (Orh. Hayy., I, 88 *d* ; Schaaré S., p. 74. Cf. David Kokhabi, Kiryat Sefer, dans REJ., IX, 222). Ce Samuel vécut également à Béziers (mss. Bodl., n° 2343) ; il est sans doute identique avec le personnage de ce nom dont Abraham Bédersi a composé l'épitaphe (Rabb. fr., 714). D'après Méïri (*l. c.*), l'auteur de l'ouvrage שלמן s'appellerait Meschoullam ben Gerson. C'est là une erreur, car on ne connaît pas de savant de ce nom vivant à cette époque en Provence.

Isaac ben Schéschet (Consult., n° 170) paraît avoir eu entre les mains le ס' השלמן, mais il cite aussi (*ibid.*, n° 40) un ספר שלחן. Il faut sans doute lire ס' שלמן, car ce titre a subi la même altération dans un passage du Kol Bô, n° 58, emprunté à l'ouvrage Orhot Hayyim (I, 88 *d*). Dans Schalschélét (ed. Venise, 54 *c*), l'auteur de cet ouvrage est nommé à tort Moïse, gendre de R. Gerson,

Digitized by Google

et l'ouvrage lui-même est intitulé כ' שלחן. Il existe, il est vrai, un ouvrage talmudique intitulé כ' השלחן et ayant pour auteur un fils de Meïr ben Simon de Narbonne (voir *s. v.* נרבונה). Un autre ouvrage talmudique de ce nom fut composé par Hiyya ben Salomon, de Barcelone, disciple de Salomon ben Adret; il existe en ms. (à la Bodléienne, n° 665, 1°, et 904, 2°, Cat., p. 131 et 194; mss. Ps, n° 415, Cat., p. 36). C'est peut-être cet ouvrage que cite I. ben Scheschet (Consult., n° 40). Notre Gerson a également composé un recueil de consultations (voir Aboudarham, éd. Venise, 26 *a*).

5° Vers la même époque vivait à Béziers un autre savant talmudiste, SALOMON BEN JOSEPH (mss. Bodl., n° 2343; Letterb., III, 8).

6° SALOMON BEN JOSEPH IBN AYUB, de Grenade, se fixa à Béziers, où, à l'instigation de plusieurs notabilités de la ville, il traduisit en hébreu, vers 1240-62, plusieurs ouvrages arabes (le Sépher Hammiçvot, de Maïmonide, ms. 859 de la Bodl.; le commentaire moyen d'Averroès sur le *De Cœlo* d'Aristote, ms. 381,3°, de la Bodl.; ס' הארגוזה, ms. 146 de Vienne. Cf. Rubb. fr., 591). Il écrivit aussi dans cette ville, vers 1265, un ouvrage de médecine (mss. Mun., n° 111*b*, Cat., p. 52, sur les hémorroïdes; mss. Ps., n° 1120, 2°; mss. Hslm, n° 253, Cat., p. 47 : מאמר בטחורים הקצר מר' סלמה הרופא הבדרסי אבן איוב). Ibn Ayub parle avec éloges des savants juifs de Béziers et nous montre qu'ils avaient beaucoup de goût pour les recherches scientifiques. Du reste, Méïri cite comme exemple ce Gerson dont il a été question plus haut pour prouver qu'on pouvait être à la fois excellent talmudiste et partisan convaincu de la science (Rabb. fr., 698).

7° Le cabbaliste JACOB COHEN, de Ségovie, séjourna quelque temps à Béziers vers la fin du XIIIe siècle; il y tomba malade (voir *s. v.* ארלי);

8° MAÎTRE JUSSE ou JOSEPH était médecin à Béziers vers 1306 (Saige, 298).

9° La poésie eut aussi ses représentants à Béziers. Ce furent Abraham et son fils Yedaya Bédersi. ABRAHAM BEN ISAAC (vers 1230-1300) dit explicitement, dans son poème intitulé חרס המחתפכת (v. 98), que Béziers était sa ville natale. Il paraît avoir quitté Béziers à la suite de mauvaises affaires (v. 99), mais il y revint de temps à autre. Il demeura également assez longtemps à Perpignan et fit un court séjour à Narbonne (voir plus loin). Outre son poème, il a écrit un recueil de synonymes hébreux sous le titre de תורת חכמה (édité par M. Polak, Amsterdam, 1865).

Son poème, où il déplore la décadence de la poésie hébraïque, se compose de 210 strophes rimées se terminant par ר. Cet ouvrage a été édité dans le même volume que le recueil de synonymes, avec des notes intéressantes et une lettre de Luzzatto. On trouve encore de lui des recueils de poésies plus ou moins com-

Digitized by Google

plets dans les bibliothèques de Moïse de Lima à Amsterdam, Gunzbourg à Paris, et dans la bibliothèque de la cour à Vienne (ms. 108, Cat., p. 124 ; cf. Chotam Tochnith, introduction). Le plus complet de ses « Divans » est celui qui se trouve en ms. dans le British Museum (add. 27168. Voir Rabb. fr., 710). Ce ms. contient aussi une élégie composée à l'occasion « de la confiscation des livres de la Loi » (בהחפש). M. Graetz (G. d. J., VII, 97) prétend qu'il s'agit de l'auto-da-fé des exemplaires du Talmud qui eut lieu vers 1242 à Paris. Mais cette élégie pourrait aussi bien se rapporter à la confiscation des exemplaires du Talmud qui se produisit dans l'Aragon, en 1264, à la suite de la controverse de Barcelone (*ibid.*, 148), et, dans ce cas, on pourrait continuer à admettre qu'Abrabam Bédersi est né vers 1230.

10° Yedaya Bédersi (vers 1270-1340), fils du précédent, était, comme son père, originaire de Béziers ; de là, le surnom de Bédersi qui lui est souvent donné (mss. Ps., n° 692, 2°, ידעיה מבורש, et dans d'autres mss.). On sait qu'à l'âge de quinze ans, il entra à l'école du célèbre Meschoullam, probablement ben Mosché, de Béziers (voir Neubauer, REJ., XX, 244). Il résida cependant quelque temps à Perpignan et à Montpellier. Comme poète, il se choisit lui-même l'épithète de הפניני (voir Zunz, Litg., 498) ; il avait aussi le surnom de En Bonet (בונט ן', mss. Bodl., n° 157, Cat., p. 26) ou En Bonet Abram (S. ben Adret, Consult., I, n° 418, אנבונית אברם. Cf. mss. Ps, n° 743, 3° ; mss. Bodl., n° 108, 3°, Catal., p. 17, et ailleurs). Il était souvent d'usage chez les Juifs de la Provence et, en général, des pays romans de donner au fils le nom du père sans faire précéder ce nom du mot « fils » (voir plus haut *s. v.* ארלי). C'est en méconnaissant cet usage qu'on a souvent confondu Yedaya avec son père, parce qu'il était désigné sous le nom d'Abraham.

Yedaya est parfois appelé דון בונית פורפוט « Don Bonet Profiat » (mss. Bodl., n° 1231, 2°, Cat., p. 435). Ce nom doit être interprété comme précédemment celui de Bonet Abram, c'est-à-dire qu'il faut ajouter les mots « fils de » devant Profiat, car dans la suscription d'un petit poème que lui adresse Gorni, le père de Yedaya est appelé "אברהם פרופ « Abraham Profiat » (Chotam Tochnith, appendice, p. 5).

Yedaya, surnommé הממלץ, « l'orateur », est bien supérieur à son père comme poète et comme écrivain. Il n'avait que dix-sept ans quand il publia son premier ouvrage כ' הפרדס, recueil de sentences de morale (Constantinople, 1515). A dix-huit ans, il rompit une lance en l'honneur du beau sexe en écrivant son traité אהב נשים « l'ami des femmes » (édité par M. Neubauer dans Zunz-Jubelschrift, Berlin, 1884, p. 138). Dans sa première jeunesse, il montra déjà combien il était familiarisé avec la langue hébraïque en composant une prière, בקשה הממין, dont chaque mot com-

Digitized by Google

mence par la lettre מ. Cette prière est souvent éditée avec son ouvrage *Behinat Olam*. Dans plusieurs mss., la prière בקשת הלמדין ou כיה אל et כתי הנפשו, formée de 412 mots dans la composition desquels n'entrent que les lettres depuis א jusqu'à ל, est attribuée à Abraham Bédersi (mss. Vi., n° 108; mss. Bodl., n°s 1403,4°, et 2386, 9°, Cat., p. 502 et 837. Cf. Zunz, Litg., 491); quelques mss. l'attribuent pourtant à Yedaya (cf. Luzzatto, Chotam Tochnith, *l. c.*). Il est difficile de se prononcer avec certitude dans cette question. Mais pour le poème אלף איכין, composé de mille mots dont chacun commence par la lettre א, il semble qu'il a été écrit, non pas par Abraham Bédersi, comme quelques-uns l'affirment, mais par son fils Yedaya (Luzzatto, *l. c.*; Schem Hagg., II, *s. v.*; Graetz, VII, 286). L'auteur de ce poème se lamente, en effet, sur la cruauté des ennemis des Juifs, sur la misère, les souffrances et l'exil de ses coreligionnaires. Or, de telles doléances ne s'expliquent complètement que par l'expulsion des Juifs de France en 1306. C'est sans doute ce douloureux événement qui lui inspira également son poème didactique בחינת עולם « Examen du monde », où il exprime dans un langage imagé et avec des pensées profondes la fragilité et le néant de tout ce qui est matériel et la grandeur de l'idéal, qui seul peut consoler l'homme des misères de la vie. Ce poème a été édité à plusieurs reprises, entre autres à Vienne, en 1852, avec une traduction allemande, en vers, et une introduction intéressante de M. Weiss.

Peu de temps avant l'expulsion des Juifs, Yedaya demeurait probablement à Montpellier, d'où il prit part à la lutte religieuse qui avait alors éclaté en Provence et envoya à Salomon ben Adret une lettre (אגרת ההתנצלות) pour revendiquer énergiquement la liberté de se consacrer à des études scientifiques. Comme il fait l'éloge, dans cette lettre, des savants de Montpellier, il est très vraisemblable qu'il habitait alors cette ville (S. ben Adret, Consult., I, n° 418; Graetz, VII, 278. Voir *s. v.* מונטפשליר).

Yedaya Bédersi a encore écrit plusieurs ouvrages philosophiques (mss. Ps., n° 984, 1°-5°, Cat., p. 175. Cf. Munk, Archives israél., 1847, p. 67-72; Zunz, Zur Gesch., 468), que Moïse Habib mentionne en partie, sous d'autres titres, dans la préface de son commentaire sur le *Behinat Olam*. Un de ces ouvrages porte le titre de כתב הדעת et est un remaniement d'une vieille traduction d'un traité d'Alfarabi : *De intellectu et intellectis* (mss. Ps., n° 984, 1°, כפר השכל הנרצה בשם המהוג הידוע כתב הדעת; mss. Vi., n° 32, Cat. Goldenthal, p. 55). C'est sans doute cet ouvrage que Gerson ben Salomon, d'Arles, cite dans son Schaar Haschschamayim (éd. Roedelheim, 78 *a*). Ce dernier livre ne semble donc avoir été écrit que vers 1300 (Gross, Mschr., 1878, p. 25 et 64; Steinschn., Alfarabi, 91). Yedaya ajouta aussi des notes à la Physique d'Averroès (mss. De Rossi, n° 1398) et au Canon

Digitized by Google

d'Avicenne (*ibid.*, n° 531 ; mss. Bodl., n°s 2100 et 2107, Cat., p. 718-19), et, sous le titre de מדבר קדמות, il écrivit un commentaire sur les 25 « Propositions » הקדמות que Maïmonide a énumérées dans la deuxième partie de son *Guide* (mss. Ps. et Catal., *l. c.*). Enfin, il commenta un commentaire d'Ibn Ezra sur la Genèse, qui existe encore en ms. (Steinschn., Catal. bodl., 1283[1]). C'est également Yedaya, et non pas son père, qui, sous le nom de En Bonet, a donné un sens philosophique à certains passages des midraschim, du Midrasch rabba sur le Pentateuque, Tanhouma, Sifré, Pesiḳa, et autres (mss. De Rossi, n° 222, et mss. Bodl., n° 157, Cat., p. 26, en entier ; mss. Bodl., n° 158, 1°-3°, mss. Ps., n° 738, 3°, mss. Hg., n° 69, Cat., p. 29, contiennent seulement Rabbot, Tanhouma et Sifrè. Cf. Zunz et Steinschn., *l. c.* ; Rabb fr., 719). Ses explications sur le Midrasch des Psaumes ont été publiées dans l'ouvrage לכורן הזהב (Venise, 1599).

Le poème didactique מעדני מלך sur le jeu d'échecs, où l'auteur rattache des maximes de morale aux règles du jeu (éd. Oxford, 1698, avec une traduction latine de T. Hyde[2]), est attribué également à notre Yedaya, mais, en réalité, n'est pas de lui (cf. Steinschn., Catal. bodl., 604, et sa Monographie über das Schach bei den Juden, Berlin 1873[3]), pas plus que le מבחר הפנינים, recueil de sentences philosophiques et morales, qui a été publié plusieurs fois sous son nom. Ce recueil est plutôt l'œuvre de Salomon ibn Gabirol, qui l'a écrit en arabe ; il a été ensuite traduit en hébreu par Juda ibn Tibbon (cf. Steinschn., Catal. bodl., p. 2320 ; voir *s. v.* לוניל).

11° Joseph ben Meschoullam, de Béziers, est le signataire d'une lettre de recommandation remise à un délégué français pour recueillir, dans diverses communautés, des secours permettant de créer et de maintenir quelques écoles juives. Abraham Bédersi, qui habitait alors Perpignan, ajouta sa propre recommandation à celle de Joseph (Chotam Tochnith, appendice, p. 24). Joseph ben Meschoullam n'est pas autrement connu.

12° Don Bonafos Rognet, de Béziers, était un savant estimé dont Abraham Bédersi a déploré la mort dans une élégie. Dans le Divan de Bédersi, ms. Vienne (n° 108), son nom est écrit בונפוס רוגנט, רוגנם, et dans le ms. Br. M. (Add. 27168), בונפים רוגינו (Rabb. fr., 713). Nous ne voudrions pas décider laquelle des deux leçons est la plus correcte. Plus haut (*s. v.* אבינרן), il a été question d'un nom analogue, celui de רוגים, Roget.

13° Dans l'élégie dont nous avons parlé précédemment, Abraham Bédersi rappelle en même temps la mort de deux savants, décédés quelques années auparavant, dont l'un était le célèbre Abba Mari ben Abraham, surnommé Don Astruc dès-Gabbai (דצגבאי), et l'autre, son neveu et gendre Abraham ben Salamié. Le compilateur du Divan de Bédersi déclare que l'un de ces deux hommes

Digitized by Google

était son grand-père et l'autre son cousin (mss. Vi. et Br. M., *l. c.*). D'après Luzzatto, ce compilateur n'est autre que Yedaya, le fils d'Abraham Bédersi (voir la lettre de Luzzatto dans Cholam Tochnith, p. 4), mais rien ne prouve l'exactitude de cette assertion. Ce devait cependant être un proche parent d'Abraham Bédersi. Les deux défunts nommés dans l'élégie appartenaient donc à la famille de Bédersi et habitaient probablement Béziers. Au moment de leur mort, Abraham Bédersi était trop jeune pour composer une élégie en leur honneur ; il ne les pleura que plus tard, au moment où mourut Bonafos. Or Abraham naquit vers 1230; Don Astruc et Abraham ben Salamié moururent donc vers 1240-45.

14° Don Astruc de Béziers, plus jeune que son homonyme Don Astruc des-Gabbaï, adressa des vers à Abraham Bédersi, qui lui répondit par d'autres vers (Rabb. fr., 712) Le nom d'Astruc est assez commun. On risque donc fort de se tromper en identifiant notre Astruc avec cet Astruc de Béziers que nous trouvons vers 1277 à Alet, qui y restait encore après 1303 et est souvent désigné d'après le nom de cette localité (Saige, 118).

15° Éléazar Ezobi (אזובי), de Beziers, était ami d'Abraham Bédersi ; ils échangeaient entre eux des poésies (mss., *l. c.* ; Rabb. fr., 705). Carmoly possédait un ms. contenant plusieurs poésies d'Eléazar, entre autres un poème didactique de 30 strophes sur l'homme, qui débute ainsi : כי אלהים נסמית אדם נקראת. A la fin de ce petit poème, l'auteur est appelé Eléazar ben Hanan (Carmoly, Biographie des Israélites de France, 86). Il était, sans doute, originaire de Carpentras, où avait demeuré son père Hanan ben Nathan Ezobi (Carmoly, Revue or., III, 186 ; voir plus haut, sur le nom d'Ezobi, *s. v.* אבריגה).

La poésie était cultivée avec ardeur dans la famille d'Eléazar. Ainsi, d'après une liste manuscrite de poètes provençaux que Carmoly avait entre les mains, lui, son père et ses frères avaient tous écrit des poésies liturgiques (Biographie, p. 88). Carmoly fait un grand éloge des œuvres poétiques de Hanan, père d'Eléazar, et le considère comme le maître d'Abraham Bédersi. Ces assertions ne reposent sur aucun fait sérieux, car nous ne connaissons pas une seule œuvre poétique qui soit attribuée à Hanan, et rien ne prouve qu'Abraham Bedersi ait jamais vécu à Carpentras, lieu de séjour de Hanan. Abraham parle bien d'un poète Ezobi, qu'il nomme son maître (תורב המהתסכת, vers 148), mais il s'agit certainement de Joseph, frère de notre Eléazar, qui habitait Perpignan. On sait qu'Abraham résida quelque temps dans cette ville.

Meschoullam Ezobi, le deuxième frère d'Eléazar, émigra en Espagne et composa à Ségovie une petite grammaire hébraïque sous le titre de אגודה אזוב (mss. Pa, n° 992,4°, Cat., p. 177 ; Carmoly, Biographie, 88 ; Rabb. fr., 706).

16° On connaît le nom de plusieurs rabbins de Béziers qui se rangèrent

Digitized by Google

sous la bannière d'Abba Mari de Lunel, dans la fameuse lutte religieuse soulevée par ce dernier. Ils sont désignés sous le nom de « savants de Béziers », mais ne sont pas autrement connus (Minh. Ken., ms , n° 124 ; Rabb. fr., 692). Nous ne mentionnerons que SAMUEL BEN REUBEN, qui adressa à Salomon ben Adret une épître en vers dans laquelle il défendit chaleureusement, mais sans succès, son parent excommunié Lévi ben Abraham, de Villefranche (Minh. Ken., éd., 89 ; voir plus loin).

17° JACOB BEN MOÏSE עכסי, qu'il faut sans doute lire עבסי « Abbasi », traduisit vers 1298 de l'arabe en hébreu, sur le désir de S. ben Adret, le commentaire de Maïmonide sur le traité *Naschim* (voir l'introduction à cette traduction ; cf. Perles, Salomo ben Aderet, 60). Jacob ben Moïse était originaire de Huesca, en Espagne, et est cité comme Espagnol. Mais souvent aussi on lui donne l'épithète de בדרשי, probablement parce que ses aïeux étaient originaires de Béziers. Le surnom d'Abbasi ou Abbas, en hébreu עבאסי ou עבאס, a été porté par plusieurs poètes liturgiques, presque tous de l'Espagne (cf. Zunz, Litg , 216 et 342).

18° ISAAC BÉDERSI était au XVI° siècle rabbin à Salonique, où nous trouvons, du reste, d'autres membres de la famille Bédersi (voir plus haut. Cf. Samuel di Medina, Consult. sur *Yoré Dèa*, n° 76 ; sur *Hoschen Mischpat*, n° 450).

19° ISAAC בדרש et son fils, probablement de la seconde moitié du XVIII° siècle et établis à Salonique, ont composé deux ouvrages homilétiques assez estimés sur le Pentateuque et intitulés דרך ערוגת הבשם et בשמים (édités à Salonique en 1793 ; cf. Ghirondi, Biographien, 177).

בדרידאה BÉDARRIDES.

Hameau du départ. de Vaucluse, arrondissement d'Avignon.

Cité dans I. de Lattès, Consult., p. 101.

Ce nom est porté par de nombreuses familles juives de la Provence. Il s'écrit aussi בידארידאה et בידאריראש (*ibid.*, p. 98). Il s'agit, dans ce passage, d'une lettre de divorce rédigée à Marseille, en 1376, sur l'ordre de Bongorn, fils de Don Salomon de Bédarride (voir *s. v.* מרסיליה). Aux XIV°, XVI° et XVII° siècles, il y avait à Carpentras bien des Juifs du nom de Bédarride (cf. REJ., XII, 193-212). Gad ben Juda de Bédarride, établi à Cavaillon vers 1713, a composé une prière d'actions de grâces qui a été conservée dans le rituel d'Avignon (cf. Zunz, Zur Gesch., 466).

Digitized by Google

בודון.

Salomon ibn Verga, établi en Espagne vers la fin du XVe siècle, rapporte dans son Schèbet Yehuda (p. 65) une communication verbale d'un savant venu de France, et d'après laquelle il y eut des massacres à בודון. Ce nom est incorrectement orthographié כורון dans le Schalsch., éd. Venise, 111 *b*. Les Juifs de cette localité devaient choisir entre le baptême et le bûcher, et le temps qui leur était accordé pour la réflexion leur était mesuré par un petit cierge qui brûlait sur la place publique. Tous choisirent la mort. L'un d'eux, d'une vigueur exceptionnelle, entraîna avec lui dans les flammes le chef de l'endroit. Il se produisit un événement analogue, vers 1240, à Naples (Emék Habb., éd. Vienne, 51; cf. Julien Sée, La Vallée des pleurs, 229). Comme ces massacres, dont la date n'est pas indiquée, ont été relatés par un Juif français venu en Espagne, on peut supposer que la localité de בודון se trouve dans le sud de la France. C'est sans doute BAUDUN ou BAUDUEN, autrefois petite ville et maintenant village de la Provence, départ. du Var, arrondissement de Draguignan, entre Aups et Moustiers, où de nombreux Juifs furent égorgés vers 1340 et 1348 (voir plus loin). Cresques de Beauduin, qui habitait Carpentras en 1357 (REJ., XII, 194), était sans doute aussi de ce בודון.

בוזנינא.

Les Consultations de Salomon ben Adret (III, n° 3) mentionnent un R. Barukh de בוזנינא, בוזנינאי ou בוזניאני (mss. Br. M., n° Add. 22089 ; מטרוח, n° 43; REJ., XII, 91). Ce rabbin était un savant très estimé (מורנו), en correspondance vers 1300 avec Simson de Rodez et Eliézer de Chinon. Il devait donc demeurer dans le centre ou le sud de la France, peut-être à BUSEINS, en latin *Busini*, dans le départ. de l'Aveyron. Un document latin de Carpentras, de l'année 1403, parle des bailons juifs Salomon

Digitized by Google

de Rodez, Salomon de Noves et Bonisac de Businis (REJ., XII, 55). On voit donc qu'il y avait des Juifs dans cette localité. Dans l'ouvrage talmudique Likkoutè Amarchel (éd. Vienne, p. 34), on cite Barukh de בזנסי, gendre de R. Joseph de מוציראן, Mussidan, départ. de la Dordogne, non loin de Buseins. Comme les noms sont souvent altérés dans cet ouvrage et que בזנסי peut désigner difficilement Besançon, en latin Bisontium ou Vesontio, il est probable qu'il faut lire בזנסי ou בוזנסא, et que ce R. Barukh est identique avec notre Barukh de Buseins.

בולובאצינשי BEAUVAISIS.

En latin *Bellovacensis ager*. Province dont la capitale était Beauvais, en latin *Bellovacum*, dans le départ. de l'Oise.

Cité dans Joseph Haccohen, Géographie.

בולונייא BOULOGNE-SUR-MER.

En latin *Bononia* et *Bolonia*. Ville du départ. du Pas-de-Calais.

Cité dans Dibré Hayy., 127*a*.

בוץ.

C'est dans cette ville que Juda ben Salomon copia la traduction hébraïque que Yekoutiel ben Salomon avait faite à Narbonne, vers 1387, du *Lilium medicinae* de Bernard de Gordon (mss. Ps, n° 1185, 1° : דתחקהיה בבוץ דרך התלאה. Cf. mss. Mun., n° 85, Cat., p. 39). Le nom de בוץ, suivi de la qualification de « chemin du tourment », désigne probablement Baux, autrefois *Bauz*, en latin *Baucium*, village situé sur un rocher élevé, près d'Arles, et ancienne résidence des puissants seigneurs de Baux.

Le ms. 61 de Turin (Catal. Peyron, p. 47) contient l'épi-

Digitized by Google

graphie suivante : אני שלמה ב"ר עמנואל מונטילק מאדנגו השר ברטראל דלבבץ כתבתי ספר הערוך. La copie de l'Aroukh faite par Salomon ben Immanuel de Monteux date de 1304 (*cf.* H. B., XX, 131 ; voir *s. v.* מונטיל). D'après Peyron (*l. c.*), le mot דלבבץ signifie « de Loppez ». Cette explication est fausse. Selon toute vraisemblance, il s'agit, dans cette épigraphe, de Bertrand III de Baux, qui vivait à cette époque et exerçait la suzeraineté sur la principauté d'Orange et sur d'autres territoires de la Provence. Le mot דלבבץ signifierait donc « de Baux », le deuxième ב représentant la voyelle *u* ou *au* (voir plus haut *s. v.* אבגוסטה), et דל étant l'article del = de. Le nom de ברטראל, Bertral, est mis pour ברטראן ou ברטראנד, Bertrand, en provençal Bertran; c'est une variante qu'on trouve encore ailleurs (voir *s. v.* גורדון).

בורבון ou ברבון BOURBON-L'ARCHAMBAULT.

Dans le départ. de l'Allier. Berceau de la maison de Bourbon.

Cité dans Dibré Hayy., 48 *b*, 72 *b* et 74 *b*.

Ce nom s'écrit aussi incorrectement בראבאן (Cémah David, II, 63 *a*).

En 1230, un seigneur de Bourbon autorisa les Juifs à résider sur son domaine (Depping, 207).

בורגונייא BOURGOGNE.

En latin *Burgundia*. Autrefois royaume indépendant, devenu province française depuis 1476.

Cité dans Schèb. Yeh., 7.

Le duc de Bourgogne était un des douze pairs de France (Joseph Haccohen, Géographie). Le nom de Bourgogne est transcrit en hébreu de bien des façons. Ainsi on trouve בורגונדי (*l. c.*), בורגונייה (B. de Tudèle, Itinéraire, 106), בורגוניא et בורגוניאה (Dibré Hayy., 4 *a* et 44 *a*), בורגנא (Lettre de Méir

Digitized by Google

Aboulafia, éd. Paris, p. 4), בורגוני (livre de voyages ms. Cf. REJ., X, 106), בורגויינא (mss. Hg, n° 187, cat., p. 69), כורגני (tos. sur Maccot, 4 *a*), ברגניא et ברגונייא (mss. Bodl., n° 2343 ; Letterb., III, 5), בורגונדא (Sèder Hadd., I, 134), ברגנדיא (Cémah David, II, 30 *a*), ברגונדא (*ibid.*, 46 *b* et 54 *a*) et בורגונדיאה (Dibré Hayy., 32 *a*).

On sait que les habitants de la Bourgogne s'appellent Bourguignons, en latin *Burgundiones*, en hébreu בורגונדיני (*ibid.*, 1). Le Yosipon (éd. Venise, p. 1, et éd. Amsterdam, p. 4) contient le passage suivant, passage qui manque dans l'édition de Mantoue : בורגונייא היושבים על הנהר הגדול רודני ומהם ברדיא היושבים על נהר ריינוס. Les ברדיא semblent avoir été parents des Bourguignons ou avoir résidé dans une province rhénane voisine de la Bourgogne. Il est bien difficile d'identifier ce nom, qui paraît être altéré.

Il est question des Juifs de Bourgogne dès 516 dans la *Lex Burgundionum*. Pour tous les renseignements concernant leur histoire, on peut lire l'ouvrage de M. Simonnet intitulé : Juifs et Lombards. On signale souvent les usages religieux (מנהג) et les prières du rituel (מחזור) de Bourgogne (cf. Zunz, Ritus, p. 33 et 63), et les rabbins bourguignons sont mentionnés avec éloge dans une lettre adressée dans le premier tiers du XIIe siècle par les « savants de Rome » aux rabbins de Paris (Luzzatto, Bet Haoçar, I, 57). Je parlerai en leur lieu et place des diverses villes de la Bourgogne.

Voici les noms de quelques savants juifs dénommés d'après la Bourgogne :

1° YAKAR BEN-MOÏSE de Bourgogne et TOBIE de Bourgogne, originaires tous les deux de Vienne (voir *s. v.* וריאנה).

2° ELIÉZER de Bourgogne, l'auteur de l'ouvrage talmudique עיטור הפנים (Orh. Hayy., II, ms. Gz., 123 *b*), qui est sans doute le même qu'Eliézer ben Aron de Bourgogne, l'un des six rabbins français auxquels Méïr Aboulafia adressa son épître sur la résurrection (voir plus haut). Dans cette lettre, Eliézer est qualifié de נסתלפל « talmudiste pénétrant », et son père Aron de « grand savant ».

3° MÉÏR de Bourgogne, qui était un tosafiste (voir tos. sur Maccot, 4 *a*). Ce passage se trouve également dans les tosafot manuscrites de Sens sur Maccot (ms. 428 de la Bodl.) et dans l'édition de Li-

Digitized by Google

vourne. L'ouvrage imprimé a la leçon incorrecte חיים מבונגיא, et le ms. a מאיר מבונגייל.

4° Joseph de Bourgogne, qualifié respectueusement de הרב רביבו יוסף מבורגוני זצק"ל, et dont un voyageur anonyme a aperçu la tombe près du Carmel (voir *s. v.* ארמלי), est sans doute Joseph de Saulieu (voir *s. v.* שוליו).

5° Isaac, médecin du duc de Bourgogne, qui n'est pas autrement connu (ms. Hsim, Cat., p. 96).

בורגייל BOURGUEIL.

En latin *Burgolium*, dans l'Anjou, départ. d'Indre-et-Loire.

Cette localité est la ville natale d'un R. Abraham qui prit part au synode de Troyes présidé par R. Tam (voir *s. v.* טרוייש). Le nom de cette ville s'écrit encore בורגיל (Or Z., I, 160 et 161), בורגויל (tos. sur Bèça, 9 *b*), בורגויילה (tos. sur Yebamot, 2 *b*) et בורגוייל (*ibid.*, 26). R. Abraham ben Asus, établi à Salonique vers 1605 et auteur de l'ouvrage talmudique לחם אבירים, avait le surnom de בן בורגיל (Koré Hadd., 43 *b*; Stnschn., Cat. bodl., p. 672). On peut difficilement voir dans ce dernier nom la ville de Bourgueil; c'est plutôt une ville espagnole, peut-être Burgos (REJ., IV, 71).

בורגוש

Nos tosafot sur Rosch Haschana, 24 *b*, citent Élia ben Salomon de בורגוש, qui fit connaître à l'auteur de ces tosafot les diverses phases de la lune. Quoique les deux mots se ressemblent beaucoup, il ne me paraît pas probable que בורגוש doive être lu בורגיש (voir plus loin ce mot), mais bien plutôt בורגוש, conformément à la leçon adoptée par le Koré Haddorot, 15 *b*. C'est sans doute Bourges, en latin *Bituricae*, chef-lieu du département du Cher, dans le Berry, province qui se dit en latin *Biturícensis ducatus*, et en hébreu ביטוריצינסי ou ביטוריסינסי (Dibré Hayy., 13 *a* et 37 *a*).

Digitized by Google

La ville de Bourges était déjà habitée par des Juifs au commencement du moyen âge. Dès les années 568 et 624, on cherche à les convertir au christianisme (Gallia christ., II, p. 13; Vita Sulpicii, II, c. 3). En 1185, Philippe-Auguste abandonne au grand-maître Mathieu la maison du juif Isaac Uradis, de Bourges (Delisle, 121; H. B., XX, 14). Parmi les Juifs qui étaient autorisés en 1204 à résider au Châtelet, près de Paris, nous trouvons un Benedictus Bituricensis (Delisle, 890). Dans les listes des taxes royales de 1298-1300, il est souvent question des Juifs de Bourges, qui, à en juger par le montant de leurs contributions, devaient être assez peu nombreux (REJ., XIV, 240, 246, 248 et 258). Un document du 24 janvier 1310 indique comment doivent être réglées les créances des Juifs du bailliage de Bourges (*ibid.*, II, 62).

בורדאוש BORDEAUX.

En provençal *Bordel* et *Bourdeaulx*, en vieux français *Bordiaus*, en espagnol *Bordeas*, et en latin *Burdigala*. Ancienne capitale de la Guienne, dans le district qui lui a emprunté son nom de Bourdelois.

Cité dans Emek Habb., éd. Vienne, 59.

Le nom de cette ville s'écrit encore en hébreu בורדיאוס (Dibrè Hayy., 133 *a*; Dibré David, n° 76), בורדיאוש (Del Medigo, Sèfer Elim, *l. c.*), בורדוס (Lettre de Jonathan Eibeschütz, Mschr., 1867, p. 429), בורדיאוס et בורדייל (voir *s. v.* ארלי), et, enfin, בורדיגאלה (Dibrè Hayy., 3 *a*), בורדילים (Schèb. Yeh., p. 5; Schalsch., éd. Amsterdam, fin) et par altération בוריליש (*ibid.*, éd. Venise, 111 *b*).

Une légende raconte que des Juifs s'étaient établis à Bordeaux peu de temps après la destruction du temple de Jérusalem. Il est de fait qu'on trouve de très bonne heure des Juifs dans cette ville. En 847, on dirigea contre eux l'accusation absurde d'avoir livré la ville aux Normands (Gallia christ., II, 796). Pendant les persécutions des pastoureaux, vers 1320, ils partagèrent le triste sort de leurs coreligionnaires du sud de la France et du nord de l'Espagne (Schèb. Yeh., p. 5). A la

Digitized by Google

fin du XVe siècle, de nombreux marranes de l'Espagne et du Portugal vinrent s'établir à Bordeaux, où ils retournèrent au judaïsme. M. Théophile Malevezin a raconté l'histoire de ces marranes dans son Histoire des Juifs à Bordeaux, 1876. M. Gaullieur a publié également (REJ., XI, 78) quelques notes intéressantes sur les Juifs de Bordeaux. Enfin, M. Cardozo de Béthencourt a écrit, sous le titre « Le Trésor des Juifs sephardim » une histoire des familles juives de Bordeaux (REJ., XX, 287, et XXV, 97 et 235).

בוריאן .

Cité dans I. ben Schèschet, Consult., n° 266.

Bourrin ou Borrin est un nom de famille que plusieurs Juifs de Carpentras portèrent au XVIe siècle (REJ., XII, 202-211). Un document latin de 1293 mentionne un Juif du nom de Bonetus de Borriano, d'Arles (REJ., XXIII, 270). Un autre document latin, de 1306, mentionne un Juif du nom de Vital de Boeriano, de Nîmes (Saige, préface, p. VII). Ce nom est probablement un ancien nom de localité, peut-être Bourran, dans le départ. de l'Aveyron, ou Borrian, ancien quartier d'Arles, aujourd'hui Bourgneuf (cf. Anibert, Mémoires historiques et critiques sur l'ancienne république d'Arles, III, 393). Le mot דפוירייאן (I. de Lattès, Consult., p. 88) semble donc devoir être lu דבוירייאן ou דבוריאן. Nous avons parlé plus haut du médecin Maestro Salves Vidal de Bourrin, qui était à Arles vers 1377-78 (voir *s. v.* ארלי). Ce personnage n'est certainement pas le même que Salves Vidal ריבוריאן, membre du collège rabbinique de Nîmes (I. ben Schèschet, n° 266). Dans son ouvrage cabbalistique כפר נחש החכמה, Moïse de Léon cite un cabbaliste Jacob דבוריין (dans l'éd. de Bâle, n° 72; cf. Index. Voir Stnschn., Cat. bodl., p. 1638 et 1852). M. Steinschneider croit pouvoir identifier ce Jacob avec le cabbaliste Jacob Cohen, de Ségovie (H. B., XVII, 37). C'est possible, car notre Jacob était certainement en Espagne, mais cela n'empêche que דבוריין puisse signifier « de Bourrin ».

Digitized by Google

בושירו.

Une consultation, émanant certainement de Guerschom, de Metz, parle de deux vignes données en gage et appartenant à un Juif, et qui étaient situées, l'une dans le village de בושירו et l'autre dans celui de קטון (Rép. de rabb. franç., éd. Müller, Vienne, 1881, p. 52). Il y est aussi question des monnaies de Lyon et de Mâcon (voir *s. v.* ליאון et מטישגו). Ce dernier détail nous fait supposer que les deux localités précitées se trouvaient en Bourgogne, où ces monnaies avaient principalement cours. Il s'agit probablement de Bussière et de Chassagne, deux villages voisins, au sud de Dijon, départ. de la Côte-d'Or, arrondissement de Beaune. En 1338, le duc Eudes IV abandonna le cimetière juif de Dijon à l'abbaye de Bussière (Simonnet, p. 164; cf. Ulysse Robert, dans REJ., III, 123).

On ne nomme pas les destinataires de la consultation susmentionnée, mais ce sont sans doute les mêmes que ceux à qui fut adressée une autre consultation, placée immédiatement avant celle dont nous nous sommes occupé, et qui traite d'un cas analogue (Réponses, p. 51 et 54). Ces destinataires, qui sont désignés comme étant très savants, s'appellent ליאון et יושתן, Léon et Juston. Ce dernier nom est sans doute une variante de Justus, nom porté également par des Juifs (voir *s. v.* ויאנה). Chez les Juifs espagnols, on trouve le nom de יושתו, Justo. Vers 1306, vivait à Beaune un Juif du nom de Justot (Simonnet, p. 160). Léon et Juston demeuraient certainement dans le voisinage des deux villages susnommés, probablement à Dijon.

ביגורדה BIGORRE.

En espagnol *Bigorda*, dans le départ. des Hautes-Pyrénées. Ancien comté érigé sur l'emplacement de l'ancienne ville de *Castrum Bigorrense* ou *Bigorra*.

Vers 1320, lors des persécutions des Pastoureaux, les communautés juives de ce comté furent totalement exterminées

Digitized by Google

(Emék Habb., 60; Schèb. Yeh., éd. Amsterdam, au commencement; l'éd. Hanovre, p. 5, a incorrectement בזגרדה. Cf. Samuel Usque, Consolaçam as tribulaçoens de Ysrael, Ferrare, p. 16. Voir Loeb, RÉJ., XVI, 219). Ibn Verga dit à tort : « ville de Bigorda », tandis que Samuel Usque a correctement : « province ».

בידאני BIDACHE.

En latin *Bidascia*. Localité du départ. des Basses-Pyrénées, près de Bayonne.

Les expulsés juifs de l'Espagne trouvèrent un refuge dans cette localité et donnèrent à la communauté qu'ils y organisèrent le nom de נוה שאנן « demeure paisible » (Ohel Jacob de Jacob Sasportas, n° 65). D'après M. Kayserling (Die Juden in Navarra, 150; cf. RÉJ., XXV, 236), cette communauté s'appelait בית אל « maison de Dieu ». C'est une erreur. Il a confondu la communauté de Bidache avec celle de Peyrehorade (voir *s. v.* זינוריא אוריאדה).

Le nom de Bidache s'écrit aussi en hébreu וידאני (Mayim rabbim, II, n° 56).

ביק.

Une lettre de divorce de l'année 1305 mentionne la localité de ביק, située près du fleuve אוצא et du cours d'eau de אמא (mss. Bodl., n° 876, Cat., p. 183; Semak). C'est certainement Vic. Mais en France, bien des localités portent ce nom. Du reste, comme le ms. est d'origine espagnole, ביק est peut-être situé en Espagne et désigne Vich d'Osona, en latin Ausa, dans la Catalogne. Dans un contrat de vente rédigé en hébreu et daté de Girone, de l'année 1352, on trouve le nom de Enjoseph Vidal de ויק (RÉJ., X, 120). Il s'agit là du Vich espagnol, situé près de la rivière de Ter. Vers 1324 vivait un copiste du nom de Berakhya ben Berakhya ben Moschè de באיק (Tychsen,

Digitized by Google

Tentamen, 316. Cf. Zunz, Zur Gesch., 209). Là encore, il s'agit probablement de Vich, mais comme tout autre renseignement précis manque, il est bien difficile d'avancer une affirmation à ce sujet. Cela pourrait encore être Le Bec, dans la Normandie. Il est vrai que rien n'indique que ce copiste fût originaire de France.

בלגנצי BEAUGENCY.

En latin *Balgentiacum* ou *Baugentiacum*. Ville du département du Loiret, non loin d'Orléans.

Cité dans Sèfer Haschschoham, mss. Bodl., n° 1484, p. 30, 60 et 123.

C'est dans cette ville que naquit Eliézer, le célèbre commentateur de la Bible, qui, dans son commentaire sur Isaïe, XXXIII, 24 (d'après le ms. 1465,6°, de la Bodl., édité par Nutt, Londres, 1879), rapporte une explication verbale de Raschbam ; il fut donc probablement le disciple de ce rabbin.

Ce ms. 1465, 3°-4°, de la Bodl. (voir catal., p. 518 ; Nutt, introduction) contient, selon toute apparence, les commentaires d'Eliézer sur les petits Prophètes et sur Ezéchiel. On ne connaît son commentaire sur Job que par des citations (mss. Cambr., n° 28, cat., p. 41 ; cf. Zunz, Zur Gesch., 79). Enfin, plusieurs de ses explications du Pentateuque sont connues par des communications verbales de son disciple anonyme, qui a joint quelques additions au commentaire de Raschbam sur le Pentateuque qu'il a copié (Deutéronome, 1, 2, éd. Rosin, Breslau, 1881). On cite également quelques interprétations aggadiques au nom de ce même Eliézer (mss. Bodl., n° 1606,12°, cat., p. 561 ; Rabb. fr., 436).

L'orthographe hébraïque du nom de Beaugency est souvent vicieuse. On trouve, entre autres, les formes de בלגרצי (mss. Bodl., *l. c.*) et בלירנצי (commentaire de Raschbam, *l. c.*). D'après Zunz (Zur Gesch., 82), notre Eliézer serait identique à cet Eliézer de "סלגר qui est mentionné dans le ms. hébr. 102 de la bibliothèque de Leipzig (sur II Samuel, XX, 14). Cette hypo-

Digitized by Google

thèse est vraisemblable. Elle nous en suggère une autre. Le commentaire Minhat Yehuda sur le Pentateuque (éd. Livourne, sur Genèse, I, 1) cite R. Aaron de פטר. Il me paraît difficile d'admettre, comme me l'a proposé M. Neubauer, que ce nom désigne la localité de Pierre; je crois plutôt que c'est une altération. Et, de fait, un ms. de ce commentaire a la variante פולצי (mss. Br. M., add. 22092. Cf. Neubauer, dans la Zeitschr. de Geiger, IX, 231; Rabb. fr., 441). Il y a certainement identité entre cet Aaron et Aaron de פלוג (voir Yohasin, éd. Londres, 221) ou פולג (Zèkher Çadik, éd. Neubauer, 94), contemporain de Jacob d'Orléans, qui était considéré comme un très grand savant. Eu égard aux altérations diverses subies par ce nom de Beaugency, il ne paraît pas trop téméraire de supposer que les noms de פולצי, פלוג et פולג doivent être changés en בלנצי, Beaugency. En hébreu, particulièrement chez les Juifs allemands, il n'est pas rare de voir employer indifféremment, pour l'orthographe des noms de localité, la lettre ב ou ם. Ainsi, pour ne citer que quelques exemples, nous trouvons l'orthographe פולדא, Fulda (mss. Bodl., n° 1857, cat., p. 615), et בולדא (*ibid.*, n° 791, cat., p. 155), פראנקפורט, Francfort (*ibid.*, n° 1832, cat., p. 611), et בראנקפורט (*ibid.*, n° 718, cat., p. 1103), קובלינצא, Coblence (*Memorbuch* de Mayence, REJ., IV, 26), et קופלנץ (*ibid.*, 25), כידם et פידם, la Bohême (*ibid.*, 28 et 29), פוספרט et בוברט, Boppard (Ephraïm de Bonn, Martyrologe, p. 9 et 14). Même chez les Juifs français, on trouve la double orthographe de פלאה et בילאה (voir plus loin, *s. v.* לוניל).

Notre Aaron est sans doute identique avec Aaron ben Joseph, qui est souvent cité comme commentateur de la Bible (commentaire sur le Pentateuque, ms.; cf. Zunz, Zur Gesch., p. 80) et docteur de la Loi (Mord. sur Aboda Zara, II, n° 817); il était en correspondance avec R. Tam (S. Hayyaschar, 83; Mord. sur Yebamot, XII, n° 57).

Digitized by Google

בלויש BLOIS.

En vieux français *Bleiz* ou *Blaiz*, en latin *Blesæ*. Chef-lieu du départ. de Loir-et-Cher.

En 1171, les Juifs de cette ville furent soumis à d'atroces tortures. Parmi les nombreux martyrs se trouvaient deux rabbins, Yehiel ben David et Yekoutiel ben Juda, élèves tous deux de R. Samuel, probablement Raschbam (Ephraïm de Bonn, 7; Hebræische Berichte über die Judenverfolgungen während der Kreuzzüge, édités par Neubauer et Stern, Berlin, 1892, p. 1; *Memorbuch* de Mayence, dans RÉJ., IV, 11. Cf. Graetz, G. d. J., VI, 217). Le nom de Blois est aussi écrit בלויש (Hebr. Berichte, 32), בלים (Dibrè Hayy., 48 *b*), ביבלואיס (*ib.*, 25) et ביאולואיס (Emék Habb., éd. Vienne, 37). La localité désignée par le mot בלאויש (Kol Bô, n° 20), où habitait le célèbre rabbin Hayyim, du milieu du XIIIe siècle, est également Blois, et non pas Blaise, village de la Champagne, comme le suppose Carmoly (Revue or., II, 166).

בלומיסו ou בלומיסי.

Cité dans Schalsch., éd. Venise, 111, et éd. Amsterdam, 91.

Cette localité est une de celles où sévirent les Pastoureaux, mais elle n'est pas mentionnée autre part que dans le Schalschélét, même pas par Samuel Usque, auquel renvoie cependant Yahya. Ce nom est certainement altéré (Cf. Loeb, RÉJ., XVII, 93).

בליון BOUILLON.

En latin *Bullio*. Ville de l'ancien duché de ce nom, dans le Luxembourg.

Cette ville a fait partie pendant quelque temps du royaume

Digitized by Google

de France et était la résidence, au XIe siècle, de Godefroy de Bouillon, duc de la Basse-Lorraine. Le nom de ce seigneur est écrit גוטפרידו כליון (Schalsch., éd. Venise, 49 *a*) ou גודפריבולו (Schaarè S., 71), et, par altération, גודרפי דבילו (*ib.*, ms; cf. RÉJ., IX, 60). On trouve aussi pour Bouillon l'orthographe בולוניא (Dibrè Hayy., 34 *a*) et בולגנייא (*ibid.*, 12 *a*), noms dans lesquels plusieurs auteurs ont vu Boulogne-sur-Mer.

בלמס.

ABRAHAM BEN MÉIR BEN ABRAHAM BEN MOÏSE, surnommé דבלמס ou דבלמט « de Balmès », est né à Lecce, en Italie, et est mort en 1523, à Padoue, où il fut pendant assez longtemps à la tête d'une école. Médecin célèbre, il composa de nombreux ouvrage philosophiques ainsi qu'une bonne grammaire hébraïque qu'il intitula מקנה אברהם (Cf. Stnschn., Cat. bodl., p. 667). Lui-même était italien, mais ses aïeux étaient certainement venus de France, car son bisaïeul, qu'il mentionne dans la préface de sa grammaire hébraïque, portait le nom vieux-français ou plutôt provençal de מצוף (H. B., XVI, 132). Ce nom s'écrit aussi מאצוף (voir *s. v.* אט), מצוף (voir *s. v.* אולובריגאה; mss. Cambr., n° 63, cat., p. 199), מאצוף (voir *s. v.* ארגינטירה), ou מסיף (RÉJ., XIV, 70); il est d'un usage fréquent chez les Juifs du sud de la France et répond au nom de personne *Macip* ou *Mascip*, qui dérive du mot provençal « mancip », enfant (RÉJ., XII, 41, 42, 196; *ibid.*, XXII, 265 et 272. Cf. Saige, p. 130).

En 1357, on trouve à Carpentras Boniac et Macip de Balmes (RÉJ., XII, 193-194), et, vers 1379, habite à Dijon une famille juive appelée de Balmes, de Balme ou de Baulmes (Simonnet, 182-190). Dans *Un document sur les Juifs du Barrois en 1321-23*, se rencontrent les noms des Juifs Lyon et Morel de Baunes et Peretz de Baumes (RÉJ., XIX, 250-51). Le nom « de Balmes » est donc français. Il tire son origine soit de Baumes, en Bourgogne, soit plutôt de la Balme, dans le département de l'Isère, ou de Beaumes, en vieux-français Baulmes, gros bourg

Digitized by Google

du département du Vaucluse, arrondissement d'Orange. Cette dernière localité est sans doute identique avec celle qui est désignée par le mot hébreu הבמות, et où naquit Gerson ben Hiskiyya, qui signe גרשום במותיר et composa vers 1419, à Courthezon, dans la principauté d'Orange, l'ouvrage médical אף חכמתי (voir plus haut, *s. v.* אבריגנה). C'est sans doute la similitude de consonnance du mot de Beaumes avec במות qui engagea Gerson à désigner cette localité par ce nom hébreu.

בלקירי BEAUCAIRE.

En provençal *Belcaire*, en latin *Bellicadrum*. Ville du département du Gard.

Cité dans Minh. Ken., éd., 61.

Cette ville doit son nom au château carré qui s'y trouvait autrefois; aussi est-elle quelquefois appelée en hébreu מגדול בלקיירי « château de Beaucaire » (mss. Bodl., n° 2343, f° 137). Ce nom s'écrit aussi בלקירי (Harizi, Tahkemoni, ch. 26), בילקייר (mss. Tur., n° 206, cat. Peyron, p. 218), בלקיר (I. de Lattès, Consult., p. 95), בילקאיירי (*ibid.*, p. 88), בלקיירו (Schèb. Yeh., 113), בילקוירי (Schalsch., éd. Amsterdam, 93), ou, moins correctement, בולקיירי (I. ben Schèschet, Consult., n° 266) et, enfin, par altération, בלקיה (mss. Tur., n° 169, cat. Peyron, p. 173). Les listes de répartition des taxes imposées aux Juifs de Perpignan en 1413-14 nomment plusieurs personnes désignées d'après la localité de בילקאירי, בלקירי ou בילקיירי (RÉJ., XIV, 75). Il s'agit probablement de notre Beaucaire, ou peut-être de Belcaire, dans la Catalogne, mais non pas de Belcaire du département de l'Aude, parce que nulle part nous ne trouvons mention de l'existence de Juifs dans cette dernière localité. Du reste, vers 1276, on trouve à Perpignan des Juifs de *Pulcrum cadrum*, nom qui désigne sans doute Beaucaire (RÉJ., XV, 31).

Le nom de סלקירה ou סלקירא ne me semble rien avoir de commun avec Beaucaire; c'est plutôt un nom de personne espagnol, Palquera ou Falquera. Le philosophe Schemtob ben Joseph, qui portait ce nom de Falquera, le fait précéder

Digitized by Google

d'habitude du mot בן, *ibn*. Il était probablement d'Espagne, de même que Nathan ben Joël Falquera, l'auteur du צורי הגוף (cf. Stnschn., Cat. Bodl., p. 2537. Voir *s. v.* מונבסטליר).

Beaucaire renfermait une communauté juive assez importante. Vers 1195, après la mort du comte Raimond V, qui s'était montré bienveillant pour les Juifs, ils furent persécutés, et beaucoup d'entre eux périrent (Schèb. Yeh., 113; Graetz, G. d. J., VI, 401). En 1294, sur l'ordre de Philippe le Bel, ils furent contraints d'habiter tous un quartier spécial (Ménard, Histoire de Nimes, 2e édit., I, 348). L'année suivante, de nombreux Juifs qui s'étaient placés sous la protection de seigneurs isolés furent jetés en prison et dépouillés de leurs biens (Saige, 28 et 34). Lorsque Charles IV imposa aux Juifs de France une contribution de 150,000 livres, la communauté de Beaucaire versa pour sa part la somme de 20,500 livres (Bédarride, Les Juifs en France, 3e éd., 235). Vers 1340, toutes les créances des Juifs de Beaucaire furent annulées (Beugnot, Les Juifs d'Occident, I, 115), et vers 1368, ils furent de nouveau autorisés à réclamer ce qui leur était dû (Ordonnances des Rois de France, t. IV).

Voici les noms de quelques savants de Beaucaire :

1° Juda Harizi, qui a imité avec tant d'esprit les *Makâmât* de Hariri. Venu à Beaucaire un peu avant l'année 1211 (cf. Tebkemoni, ch. 26), il célèbre le mérite des personnages dont il fit la connaissance dans cette ville, entre autres du « prince » Kalonymos et de son neveu Juda, d'Isaac, du poète Juda ben Nathanel et de ses cinq fils, Samuel, Ezra, Isaac, Isaïe et Nathanel, qui marchèrent tous les cinq sur les traces de leur père. L'un d'eux, Isaac, dont « les chants font pâlir les étoiles », n'est autre que le célèbre Isaac ha-Scheniri (voir plus loin *s. v.* מלנצמד).

2° Dans la lutte religieuse qui passionna si vivement les Juifs en 1303-1306, deux partisans ardents d'Abba Mari étaient originaires de Beaucaire, mais n'habitaient pas cette ville. C'étaient les deux frères Don Todros et Jacob ben Juda. Le premier était certainement établi à Montpellier (voir *s. v.* מונבסטליר). Son frère Jacob, disciple d'Abraham ben Joseph d'Aix, était très érudit, mais son esprit manquait de netteté (Minh Ken., éd., 131). Dans la lettre d'adhésion qu'il envoya à Salomon ben Adret (*ibid.*, 112), il désigne son lieu de séjour par les mots suivants : מגדל מהגמוניא אצרוף צרוף לעיר ארלי סמוך ונדון שמו « au château de la

seigneurie, je fais partie de la ville d'Arles, dont ce château est voisin et dont il suit les usages religieux. » C'est ainsi qu'il faut entendre le sens du mot אצרוף et ne pas y voir le nom d'une province, comme le fait l'auteur des *Rabbins français*, p. 678. Du reste, Jacob dit explicitement que l'endroit où il demeure n'est séparé d'Arles que par le pont. Il semble donc bien probable qu'il demeurait à Trinquetaille, où il y avait à ce moment des Juifs (voir *s. v.* טרנקאטאלייש). Ce Jacob de Beaucaire est sans doute identique à un savant du même nom dont on cite des explications de la Bible (Minh. Yeh., 2 *b*).

3° Sen Moïse de Beaucaire, assez versé dans la philosophie, qui vécut à Salon (voir *s. v.* סלון).

4° Samuel ben Moïse de Marseille, qui fut emprisonné avec plusieurs de ses coreligionnaires dans la ville de Beaucaire, où il traduisit de l'arabe en hébreu, en 1321, dans sa 27e année, la paraphrase qu'Averroès avait faite de l'*Ethique de Nicomaque* (mss. Bodl., n° 1350; mss. Tur., n° 169, cat. Peyron, p. 173. Cf. mss. Vi., n° 129, cat., p. 143; voir *s. v.* מרסיליה).

5° Tanhoum ben Moïse de Beaucaire, disciple de Salomon ben Abigdor, qui traduisit, en 1406, à Urbanea, autrefois Castel-Durante, en Italie, les *Prognostica* d'Hippocrate (mss. de Rossi, n° 750. Cf. Stnscha., Cat. Bodl., p. 2265).

בר

Le Schibboulè Hallékét (éd. Buber, I, n° 9) contient une Consultation de R. Isaac ben Samuel l'ancien, de Dampierre, qui présente un grand intérêt. Elle ne fait pas connaître le nom du destinataire, mais on sait par une autre source qu'elle avait été adressée à Juda sire Léon de Paris (voir ses tosafot sur Berakhot, éd. Varsovie, 35 *a*). Cette consultation examine la question de savoir si un garçon qui n'a pas encore treize ans révolus peut être compté parmi les dix hommes nécessaires pour les offices religieux. Isaac ben Samuel invoque l'opinion de R. Salomon החכר, fils de R. Tam, mais qui n'est pas autrement connu; il cite aussi une Consultation que R. Tam adressa sur le même sujet à « l'éminent » נגיד R. Samuel מבארי, et où il déclare qu'il est permis de compléter le nombre réglementaire de dix hommes (minian) exigé pour les offices publics par l'adjonction d'un garçon de treize

Digitized by Google

ans, même si la treizième année n'est pas encore révolue. Cette même consultation se trouve également, mais plus abrégée, dans le Schibboulé Hallékét, éd. Salonique (n° 4), où elle a aussi la leçon מבארי. Il s'agirait donc ici de Bari, en Italie, dont le nom est, du reste, ainsi orthographié. R. Tam cite, d'ailleurs, une fois ce proverbe : מבארי תצא תורה ודבר ה' מאוטרנטו « la Loi émane de Bari et la parole de Dieu d'Otrante » (S. Hayyaschar, 74 *b*). Mais il est difficile d'admettre qu'un rabbin de Bari, où il y avait tant de savants juifs, se soit adressé pour une question de ce genre à R. Tam. De plus, la réponse fait supposer que dans ce באריי il existait peu de Juifs et qu'il n'était pas toujours facile de trouver les dix hommes réglementaires pour les offices. Aussi M. Buber corrige-t-il ce nom de באריי, dans son édition de Schibboulè Hallékét, en איבריי, Evreux, et il identifie le correspondant de R. Tam avec R. Samuel d'Evreux (voir sa préface, p. 9). Il se présente cependant une objection contre cette identification, c'est que ce Samuel a été postérieur de près de deux générations à R. Tam (voir plus haut *s. v.* אוברא). Le Machzor Vitry (éd. Hurwitz, n° 82), qui contient également cette consultation, a la variante בר. Il s'agirait donc ici, non plus de Bari, mais de Bar-sur-Seine ou de Bar-sur-Aube, situés tous les deux dans le département de l'Aube, où se trouvent également Ramerupt et Troyes, les deux résidences de R. Tam. Et, de fait, il y avait vers 1250 un certain nombre de Juifs à Bar-sur-Aube (REJ., III, 214). Il est vrai qu'il y avait également des Juifs à Bar-le-Duc en 1321-1323, et probablement déjà avant 1306, date à laquelle les Juifs de France furent expulsés (REJ., XIX, 247).

Peut-être le correspondant de R. Tam est-il le même que le נריב Samuel ben Joseph, auquel Isaac ben Samuel de Dampierre adressa une Consultation (Schibb. Hall., II, ms., n° 40). L'identité de ces deux personnages peut être vraie au point de vue chronologique, elle trouve également confirmation dans cette épithète de נריב, qui est appliquée fréquemment aux Juifs notables du nord de la France, mais très rarement à ceux d'autres pays.

Digitized by Google

בראיא BRAY-SUR-SEINE.

En latin *Braia, Brajum* et *Braiacum*. Ville de la Champagne, dans le département de Seine-et-Marne.

Cité dans Dibrè Hayy., 29 *b*.

Ce nom est aussi écrit בראירה (Schitta Mekoubécét sur Kama, 5 *d*), בריראה (voir plus loin), בריא (Mord. sur Batra, gloses, n° 668), בריאה (mss. Hg., n° 40, cat., p. 12), בראי שרינא sur (mss. Bodl., n° 805, cat., p. 1154), בראטה (Schalsch., éd. Venise, 111 *a*), et בריש, dans le martyrologe de R. Ephraïm de Bonn (Emék Habb., traduction allemande de Wiener, appendice hébreu, p. 10). Les deux dernières désignations rappellent une forme ancienne, Brais, dérivée du nom latin Braiacum.

Il existait à Bray une communauté juive importante, qui renfermait des savants et des hommes riches. Il est une fois question des נכבדי בראירה « les notables de Bray » (voir *s. v.* מלאון). Le nom de Bray est inscrit en lettres de sang dans les annales juives. Dans un mouvement de fanatisme, Philippe-Auguste fit brûler à Bray, en 1191, près de 100 Juifs, parce qu'ils s'étaient permis, avec l'assentiment de la comtesse de Champagne, de faire mourir un meurtrier chrétien (Dibrè Hayy. et Emék Habb., *l. c.*). Un R. Yomtob égorgea dans cette circonstance, sur leur propre demande, une soixantaine de ses coreligionnaires pour les arracher au baptême. Chose singulière, le même fait est relaté dans le récit de la persécution d'York. Cela me fait supposer que notre texte est altéré (Graetz, G. d. J., VI, 456).

Parmi les martyrs de Bray se trouvaient probablement le tosafiste R. Jacob le saint, de Bray (Schitta et Mord., *l. c.*), et R. Isaac le saint, dont les fils Matatia et Eliab, de Bray, sont nommés dans une quittance de 1206 (voir *s. v.* הרבוירלר). Un Matatia de Bray est cité comme commentateur de la Bible (mss. Bodl., n° 270; cf. Ztschr. de Geiger, IX, 218). Vers 1224, le comte de Champagne devait 10,500 livres aux Juifs Haquin et Hélie de Braye (cf. REJ., III, 213). Le nom de Haquin, ainsi que celui de Hagin qu'on rencontre souvent chez les Juifs du

Digitized by Google

nord de la France, répond sans doute au nom hébreu de Hayyim (voir *s. v.* פרובינט). Le nom de Hélie répond peut-être ici au nom hébreu d'Eliab, mais partout ailleurs à celui d'Elie. Peut-être Eliab ben Isaac de Bray était-il encore en vie vers 1224. Nous voyons, en tout cas, que trente ans à peine après les massacres ordonnés par Philippe-Auguste, il y avait de nouveau des Juifs à Bray. Il existe également deux lettres de divorce datées de Bray des années 1244 et 1293 (mss. De Rossi, n° 189. Cf. Neubauer, RÉJ., IX, 64). Un commentaire ms. sur le Pentateuque, de la seconde moitié du XIIIe siècle, cite le commentateur Pinhas de בריאה (mss. Hg., n° 40, cat., p. 11). Un autre commentaire sur le Pentateuque, qui a beaucoup de ressemblance avec le précédent, cite des explications d'un R. Menahem de Bray (mss. Bodl., n° 271,8°. Cf. Neubauer dans Ztschr. de Geiger, IX, 215). Il est presque à supposer que le copiste a confondu les deux noms de פנחס et מנחם, dont les lettres ont une grande similitude entre elles. Le *Document sur les Juifs du Barrois en 1321-23* (RÉJ., XIX, 253) mentionne les Juifs Sencinet et Bonnevie de Bray.

ברבנט LE BRABANT.

En latin *Brabantia*. Autrefois duché, qui a fait partie pendant quelque temps de la France, et qui est partagé maintenant entre la Hollande et la Belgique.

Cité dans Del Médigo, p. 138.

Ce nom s'écrit aussi בארבאנציאה (Joseph Haccohen, Géographie), ברובאנד (Cémah David, II, 54), et בראבאנד (*ibid.*, 61). Le *Memorbuch* de Mayence parle des martyrs juifs de בראבנט (RÉJ., IV, 28 et 29). Dans le *Memorbuch* de Deutz, éd. Jellinek, le nom est orthographié בראוונד, et dans celui de Pfersee, près d'Augsbourg, il est écrit par altération פרובנד. On ne sait pas à quelle époque périrent ces martyrs.

Au moyen âge, le Brabant comptait plusieurs communautés juives (Carmoly, Revue or., I, 42; Ouverleaux, RÉJ., VII, 117).

Digitized by Google

Le tosafiste Péréç ben Elia, de Corbeil, voyagea à travers ברבנט (Mord. sur Pesahim, fin) ; il s'agit sans doute du Brabant. Le *Rôle des Juifs de Paris* des années 1296-97 mentionne un Juif du nom d'Amendant de Breban. C'est probablement Brébant, dans la Marne ou l'Aube. Il y a aussi un Brébant dans les Vosges (cf. Loeb, REJ., I, 66). Mais dans le Mordekhaï, on lit כשהלך בברבנט et non pas לברבנט. Ce nom désigne donc un pays et non une ville ; ce serait, par conséquent, le Brabant.

ברבשטא.

Dans le traité de Bèça (33 *b*), Raschi explique un mot par l'arabe d'après une communication verbale d'un Samuel Hassid (le Pieux) de ברבשטא ou ברבשטרא (Or Z., II, 35). Ce Samuel est certainement le même que celui qui était personnellement connu de Raschbam, petit-fils de Raschi (Pesahim, 109 *a*). On peut conclure des communications faites par Samuel qu'il connaissait l'Espagne et que, par conséquent, il était espagnol. Il est donc peu probable que ברבשטא soit Barbaste, dans le Lot-et-Garonne ; c'est plutôt Barbastro, dans la province de Huesca, en Espagne. Cette localité est désignée également en hébreu par le nom de ברבשתר (mss. Bodl., n° 326, cat., p. 66) et בארבאשט (Emék Habb., éd. Vienne, 60). Le mot ברבשטרא, dans Or Z., doit donc être lu ברבשטרא. Les Juifs de cette ville étaient fortement menacés par les Pastoureaux, mais échappèrent heureusement à leurs attaques (Emék Habb., *l. c.*). Par contre, בירבישקא (S. ben Adret, Consult., III, n°s 35 et 392) n'est pas Barbastro, comme le supposent Carmoly (Revue or., II, 168) et M. Perles (Aderet, p. 67), mais Briviesca, dans la province de Burgos, en Espagne. Le nom de cette localité s'écrit aussi ברבשקה (Juda ben Ascher, Consult., éd. Berlin, 29 *b*) et בירבישקה (mss. Bodl., n° 1984, cat., p. 674), et peut-être aussi בריש (S. ben Adret, Consult., IV, n° 198).

Digitized by Google

בריטאניא BRETAGNE.

En vieux-français *Bretaigne*, en latin *Armorica Britannia* ou *Britannia minor*, pour la distinguer de la *Britannia major* ou l'Angleterre.

Cité dans Dibrè Hayy., 1.

Abraham ben Hiyya appelle les deux Bretagnes ברטנייא רבה וברטנייא זעירה (Çourat Haaréç, éd. Offenbach, 7). On trouve également l'orthographe בריטאנייא (Schèb. Yeh., 114) et בירטנייה (Schalsch., éd. Venise, 114 *b*; éd. Amsterdam, 94). ברטן est sans doute Brest (voir *s. v.* דינשק). Les Bretons ou habitants de la Bretagne sont appelés en hébreu בריטונים (Dibrè Hayy., 1). Ce nom se trouve dans le passage suivant de Joseph Haccohen : ריפת הם בריטונים היושבים בארץ בריטאניא על נהר לוירה הדהולך קדמת אוקיאנוס. Dans le Yosipon, éd. Mantoue, d'où il a été copié, ce passage présente quelques légères variantes : ריפח הם בריטוני' היושבים בארץ ברטניא על נהר לירא ושופכים מי לירא בים אוקיינוס. L'édition de Venise ne présente que cette seule variante : ושופכים מי סינא ולירא... Il semble que c'est par une sorte de métathèse qu'on désigne les Bretons par le nom biblique de ריפת (Genèse, x, 3), que Josèphe Flavius applique aux Paphlagoniens (Antiquités, I, 7). Saadia Gaon explique ce nom ainsi : פריגה שהיא בארץ צרפת. Le mot de פריגה doit certainement être lu פרנגה, c'est-à-dire « Al-Frang, en pays de France » (cf. Ewald et Dukes, Beiträge zur Geschichte der ältesten Auslegung des Alten Testamentes, 56. Voir aussi *s. v.* פראנצייה). L'interprétation de Saadia paraît également être la conséquence d'une métathèse. Le Yohasin, éd. Constantinople, 146, donne l'explication suivante : ריפת אינגליזים ומרורייאנוס אשר דור באסיה. La leçon de l'édition de Londres, p. 232, où le mot אינגליזים manque, paraît être plus correcte. Ce dernier nom désigne sans doute les Anglais, qu'on identifie sans raison aucune avec les Bretons. M. Joseph Halévy explique le nom de ריפת par פירת = Purutash ou Puritish, pays situé entre la Moschène, la Tabalène et la Cilicie (REJ., XVII, 164). Dans sa *Völkertafel der Genesis* (Giessen, 1850), Knobel émet l'hypo-

Digitized by Google

thèse que ריפת désigne les Celtes, dont une partie, à en croire Plutarque (Camille, ch. xv), avait traversé autrefois les monts Rhipées pour s'établir aux confins de l'Europe, aux environs de la mer du Nord. Cette explication repose aussi sur une espèce de consonnance entre le mot ריפת et le mot Rhipée, mais n'a rien de fondé.

Le Yosipon orthographie le nom de la Bretagne ברטנייא (éd. Venise, 94 *a*) et ברטאניאה (*ib.*, 98 *a*). Il raconte que les Bretons, ברחונים (*ib.*, 40 *a*) ou ברטנים (éd. Mantoue), furent battus par Annibal, quand il se rendit en Italie. Mais c'est une pure légende. Il ne faut pas ajouter plus de foi à cet autre récit du Yosipon, quand il raconte dans sa légende d'Alexandre-le-Grand (*ib.*, 22 *a*) que le roi de ברטנייא marcha contre Philippe de Macédoine et le battit. L'édition de Mantoue a la leçon ביתניא, la Bithynie, dans l'Asie-Mineure, et cette variante paraît correcte, car ce pays lutta, en effet, victorieusement contre Alexandre-le-Grand.

Comme il est souvent question, dans le Yosipon, de la Bretagne, Basnage en conclut que l'auteur de cet ouvrage était breton (Basnage, Histoire des Juifs, éd. Rotterdam, t. V, 559). Cette conclusion n'est pas plus justifiée que celle de Scaliger, qui déclare cet auteur originaire de Tours, parce qu'il parle des localités de la Touraine (voir *v. s.* טורש). En réalité, l'auteur parle aussi d'autres provinces françaises, notamment de la région de « Francia » (voir *s. v.* פראנציאה). L'auteur anonyme du Yosipon, qui voulait se faire passer pour Josèphe ou le Pseudo-Josèphe, vécut probablement au xe siècle, en Italie (cf. Zunz, Ztschr., 300 ; Gottesdienstliche Vortraege, 146 ; Stnschn., Cat. Bodl., p. 1547 ; H. B., IX, 16). Mais, comme il existe des variantes assez importantes dans les différents mss. de cet ouvrage, il est possible qu'un Français ait interpolé des additions dans le texte primitif.

La Bretagne renfermait peu de Juifs. M. Léon Brunschwicg a publié un intéressant article sur leur séjour dans cette province (REJ., XIV, 80). Entre autres documents, il a publié une quittance qui se trouve, en latin et en hébreu, aux archives du département de la Loire-Inférieure. Cette quittance, datée de Nantes, de l'an 1234, fut donnée à Joffri, prieur de Donge (arron-

Digitized by Google

dissement de Saint-Nazaire), par Pinhas ben Yomtob, dit Creisson, et Juda ben Samuel, dit Bonostru, de Guérande (départ. de la Loire-Inférieure, arrond. de Saint-Nazaire). Elle est signée de Jacob ben Juda, de Nantes, et Aaron ben David, nommé dans le texte latin Haranc, de Segré (départ. de Maine-et-Loire). Le nom de Bonostru répond à celui de Bonastruc, qui était fréquemment employé dans le sud de la France, et le nom de Creisson correspond à celui de Cressant et Cressin, qu'on rencontre même assez souvent dans le nord de la France (cf. RÉJ., I, 68). Il y avait aussi des Juifs à Ancenis, départ. de la Loire-Inférieure (*ibid.*, XIV, 84).

Vers 1236, les Juifs de Bretagne furent maltraités par les croisés comme ceux de l'Anjou et du Poitou (Schèb. Yeh., 114; cf. Graetz, G. d. J., VI, 408; RÉJ., XIV, 84), et, en 1239, ils furent expulsés par le duc Jean le Roux (RÉJ., *l. c.*; Depping, 201). Ils semblent, cependant, s'être de nouveau établis en Bretagne quelques années plus tard et ne furent expulsés qu'en 1491, lorsque la Bretagne fut devenue définitivement une province française (voir l'excellent travail de M. Isidore Loeb intitulé : Les expulsions des Juifs de France au XIVe siècle).

בריינא

Cité dans Or Z., éd. Jérusalem, sur Mecia, 58.

Dans ce passage, il s'agit d'une discussion juridique soumise à l'examen de R. Tam par David de בריינא et Samuel de יונבילא, Joinville. D'après le contexte, בריינא semble désigner Brienne, en latin *Brena* ou *Breona*, petite ville de la Champagne, dans l'Aube, où habitaient partout des Juifs. Dans les Consultations de R. Méïr de Rothenbourg, éd. Prague, n° 796, le nom de cette localité est écrit incorrectement כריינא, ce qui a fait supposer à Carmoly (Revue or., II, 111) qu'il s'agissait de Coron, dans l'Anjou. Dans ces Consultations, le nom de Joinville est aussi mal orthographié ; il est écrit אנבילא (voir plus loin).

Moïse de בריינא, qui est cité comme exégète dans un commentaire ms. sur le Pentateuque (mss Vi., n° 32, cat., p. 36), était

Digitized by Google

sans doute originaire de Brienne. Mais on ne saurait indiquer avec certitude de quelle localité était originaire Moïse de בירנא, un tosafiste français de la première moitié du XIIIe siècle mentionné dans des gloses sur Ascheri, Ketoubot, VIII, et dans un ms. de Mord. sur le même traité (cf. Mschr., 1878, p. 172). Dans l'édition Riva de Mordekhaï, on lit מבריבנא, ce qui est évidemment une altération, et dans l'éd. Amsterdam, הר"ם מבריאנא. Peut-être Vienne? Moïse de ברנא, qui a transcrit dans le ms. du Talmud de Munich les « Ordonnances de R. Guerschom », est probablement Moïse de Vérone (mss. Mun., n° 95, fol. 575; H. B., VI, 40; Berliner, H. B., XII, 39). Le tosafiste Juda ben Isaac de ברינא était peut-être également de Brienne (voir plus loin, *s. v.* דמפיר).

ברינון BRINON ou BRIGNON.

Localité de la Champagne, départ. de l'Yonne, arrond. de Joigny.

C'est là que naquirent Maître Hayyim de Brinon et un R. Salomon, qui périrent tous les deux, vers 1288, martyrs à Troyes (voir *s. v.* טרוייש). Par suite d'altération, le nom de cette localité est orthographié ברינא ou ברינא dans le *Memorbuch* de Mayence (cf. REJ., II, 234 et 241, et IV, 12).

ברישא.

Cité dans I. ben Schèschet, Consult., n° 270.

Il est question, dans ce recueil, de la compétition de Yohanan ben Matatia, de Paris, et d'Isaïe ben Abba Mari, pour être nommés au poste de grand-rabbin de France (voir plus loin *s. v.* פריש). Au moment où la lutte éclata, Isaïe, qui était originaire de טבוייא, Savoie, se trouvait dans cette province (*ib.*, n° 271) et il resta, à ce qu'il semble, dans la Savoie ou aux environs pendant toute la durée de la lutte. En tout cas, il n'habitait pas alors le royaume de France, car Isaac ben Schèschet lui repro-

Digitized by Google

che précisément de se mêler des affaires religieuses et de briguer le premier poste rabbinique d'un pays où il ne résidait même pas. M. Graetz prétend (G. d. J., VIII, 41) qu'il était venu s'établir en France et avait fait nommer un de ses parents au siège de grand-rabbin ; mais c'est faux. Il resta fixé dans sa ville natale, et c'est de là qu'avec l'assentiment du rabbin allemand Méïr ben Barukh Hallévi, il gérait les affaires religieuses des Juifs de France, qui étaient alors peu nombreux dans ce pays, tandis qu'ils habitaient en nombre considérable les provinces voisines, telles que la Bourgogne, la Franche-Comté, le Dauphiné et la Savoie.

Avant de lutter contre Yohanan, Isaïe s'était déjà brouillé avec un autre savant, R. Simson. Obligé par certaines circonstances de quitter sa ville natale, il s'était réfugié à ברישא, où il sema la zizanie et intrigua contre le rabbin Simson pour le faire destituer, jusqu'à ce que Simson lui donnât sa nièce en mariage et ramenât ainsi la paix dans la communauté (I. ben Schèschet, Consult., nº 270). C'est sans doute à ברישא qu'il résidait comme grand-rabbin de France ; il avait placé comme rabbin à la tête de cette communauté un simple ignorant, nommé Moïse דמושאי, parce que ce dernier s'était déclaré prêt à se soumettre à ses volontés. Dans טושאי, M. Loeb voit Touchay, dans le Cher, où Isaïe se serait établi (Les expulsions des Juifs, 2). Mais nous avons montré précédemment qu'Isaïe n'habitait pas la France. Du reste, l'orthographe même du mot טושאי est une objection contre l'hypothèse de M. Loeb, car la lettre française *ch* est habituellement transcrite en hébreu par ק, et non pas par ט. Il est également difficile de voir dans ברישא la ville italienne de Brescia, comme le suppose M. N. Brüll (Jahrbücher für jüd. Gesch. und Literatur, I, 95). Il semble, en effet, peu probable qu'Isaïe se soit rendu de la Savoie dans la ville lointaine de Brescia, s'y soit marié et ait géré de là les affaires religieuses de la France en qualité de grand-rabbin. Le nom de ברישא désigne plutôt le district de Bresse, en vieux français *Brayse*, en latin *Bressia* ou *Brexia*, aujourd'hui dans le départ. de l'Ain, dans la Franche-Comté, qui touche à la Savoie et où demeuraient de nombreux Juifs pendant le moyen âge (cf. Morey, REJ., VII, 1-36). Cette hypothèse cadre parfaite-

Digitized by Google

ment avec l'ensemble du récit. C'est probablement aussi dans cette région que se trouve טושאי, nom qui désigne peut-être Thoissey ou Toissei, chef-lieu de canton du départ. de l'Ain, arrondiss. de Trévoux, où habitaient de nombreux Juifs.

ברני.

Cité dans Minh. Ken., éd., p. 103.

Parmi les signataires d'une lettre d'adhésion adressée d'Argentière à Salomon ben Adret, on trouve le nom de Mordekhaï ben Salomon Cohen דברני. Si ce nom désigne une localité, elle doit être située dans le sud de la France, et ce ne peut nullement être Bernay, près d'Autun, comme le suppose Carmoly (Revue or., II, 168). Mais ce nom semble tout bonnement être altéré, car les mss. Parme et Hstm du Minhat Kenaot ont le mot תנב"ג, qui est une abréviation des mots הנזח נפשו בגן ערן (cf. Rabb. fr., 676).

גאבריאראס CABRIÈRES.

En latin *Cabrería*. Village du département du Vaucluse, arrondissement d'Avignon.

Cité dans Dibrè Hayy., 126 *b*.

On voit que, dans ce nom, la lettre *c* est rendue par ג, ce qui est assez rare. On trouve cependant אשטרוג, au lieu de אשטרוק, pour *Astruc* (mss. Mun., n° 304, cat., p. 132). Du reste, en provençal, on remplace assez souvent la lettre *c* par *g*.

Les habitants de cette localité furent tous exterminés en 1546 pour cause d'hérésie.

גאלייאה GAULE.

En latin *Gallia*; ancienne désignation de la France.

Cité dans Farissol, Iggérét Orh. Ol., 9 *a*.

Digitized by Google

Ce nom s'écrit aussi גלריא (Yohasin, éd. Londres, 236) et גאליא (Cémah David, II, 22 *b*). On trouve déjà le nom de גליא dans le Talmud et les midraschim (voir Krauss, REJ., XXV, 15), mais il n'est pas possible de conclure des passages qui contiennent ce mot qu'en ce temps la Gaule fût déjà habitée par des Juifs. Du reste, les talmudistes emploient quelquefois ce nom, comme celui de אספמיא, Espagne, pour désigner des pays lointains indéterminés. Ainsi, dans Yebamot, 63 *a* : אמר ר' אלעזר אפילו כפינות הבאות מגליא לאספמיא אינן מתברכות אלא בשבילו ישראל, et dans Midrasch rabba sur Lévit., ch. 29 : ר' מאיר דריש וזרעך מארץ שביה מגליא ואספמיא. Mais dans les passages suivants : מנחם דמן גליא (*ibid.*, ch. 27) et אמר ר' עקיבא כשהלכתי לגליא (Rosch Haschana, 26 *a*), il s'agit certainement d'une localité de l'Asie-Mineure (Graetz, G. d. J., V, 443).

Joseph Haccohen (Géographie) croit encore que le mot « Gallia » dérive du grec γάλα = lait, par allusion à la peau blanche des Gaulois. En réalité, le mot latin « Galli », comme le mot grec Γαλάται, désigne les Celtes.

גאליאה קומאטה GALLIA COMATA.

L'ancienne Gaule était ainsi nommée parce que les habitants portaient les cheveux très longs (Joseph Haccohen, Géogr.). Par opposition, la Lombardie était désignée sous le nom de גאליאה טונסה, *Gallia tonsa*, parce que les habitants avaient des cheveux courts (*ibid.*). Je n'ai pas trouvé ailleurs que chez Joseph Haccohen cette dernière désignation. Par contre, bien des écrivains rapportent, à l'instar de Joseph Haccohen (*l. c.*), que la Gaule se divisait en trois parties : גאליאה בלגיקה, וצילטיקה ואקוויטאניאה, *Gallia Belgica*, *Celtica* et *Aquitania*. La première partie s'étendait du fleuve אשקאלדי, en latin, *Scaldis* (Escaut), jusqu'au fleuve סיקואנה (*Sequana* = Seine), la deuxième allait de la Seine jusqu'à גארונה (*Garumna* = la Garonne), et la troisième commençait à la Garonne pour finir au pied des הרים הפיריניאי ou Pyrénées.

Digitized by Google

גאלק GAILLAC.

En latin *Galliacum*. Ville située près d'Albi, département du Tarn.

Cité dans Nissim Gerundi, Consult., n° 47.

En 1266, l'abbé de cette ville réclama, en sa qualité de seigneur, une partie des taxes payées par les Juifs de Gaillac (Saige, 33), et, en 1291, un nommé « Abbraye (Abraham) de Galliacho » et son frère furent très lourdement imposés comme « Juifs du roi », ils étaient donc très riches (*ibid.*, 225). Pendant la persécution des Pastoureaux, la communauté juive de Gaillac fut totalement détruite (Dom Vaissette, Histoire du Languedoc, t. IV, 184; Graetz, G. d. J., VII, 297).

Dans l'ouvrage de Nissim Gerundi, il est question d'une ville et d'un village de ce nom. Le village se trouve dans le département de l'Aveyron, arrondissement de Millau, à une distance assez courte de la ville du même nom. Carmoly (Revue or., I, 118 et 125) dit que B. de Tudèle, dans son Itinéraire, mentionne un Isaac גאלק comme un des hommes les plus considérés de Marseille. L'édition Asher, I, 6, ne donne pas ce nom de גאלק.

גארד,

Cité dans I. de Lattès, Consult., I, p. 4.

Dans la Provence, bien des familles juives portent le nom de GARD, qui tire son origine, non pas de la rivière du Gard, mais du mot provençal « garda », garde. Isaac Gard, de Lisle, savant qui fut excommunié vers 1557 avec son frère par Isaac de Lattès et d'autres rabbins, à cause d'un arrêt illégal qu'ils avaient rendu dans une question de mariage, portait le nom de שומרי. Ce mot est sans doute la traduction de son nom de Gard = garde, mais de Lattès le prit dans le sens de « samaritain » ou hérétique (*ibid.*, p. 11).

Un rabbin provençal du nom de Joseph גרש, qui vécut pro-

Digitized by Google

bablement au commencement du XIVe siècle, composa, sous le titre de קול הורה, un opuscule sur le Schofar (mss. Ps, n° 893; cf. Neubauer, dans RÉJ., IX, 215, n. 2). Le nom de Gard est porté par des Juifs de Marseille vers la fin du XVe siècle (*ibid.*, 73) et par des Juifs de Carpentras aux XVIe et XVIIe siècles; il s'écrivait Gard, Gart et Gardet (*ibid.*, XII, 198-201). La terminaison *et* du dernier nom indique le diminutif en provençal. C'est aussi le nom de Gard qui a servi à former le nom de לגארדה de Lagarde, Deuloguart ou Deulegart (mss. Gz., n° 59; RÉJ., X, 82, et XIX, 252. Voir *s. v.* אבריזין).

גארונה GARONNE.

En latin *Garumna*. Fleuve qui traverse le sud-ouest de la France et prend le nom de Gironde au-dessus de Bordeaux.

Cité dans Joseph Haccohen, Géographie.

גבריאה.

Une liste des Juifs contribuables de Perpignan, des années 1413-1414, mentionne un Isaac גבריאה (RÉJ., XIV, 75). M. Loeb voit dans ce nom de גבריא *Gabia* ou *Gabie*, département de l'Hérault. Autant que je sache, cette localité s'appelle Gabian. Notre Isaac était peut-être originaire d'Espagne, de Gabia (la Grande), en Grenade. Peut-être aussi faut-il voir dans גבריאה un nom de famille espagnol, non pas Gabbai, en espagnol Gabay ou Gabaye (RÉJ., II, 116; IV, 73), et qui s'écrit en hébreu גבאי, mais Govea ou Gobea. Ce dernier nom, qui tire peut-être son origine de la localité de Gouvea, province de Beira, dans le Portugal, était porté par une célèbre famille de marranes établie à Bordeaux au XVIe siècle (Malvezin, p. 100).

Digitized by Google

גוזל.

L'auteur anonyme des tosafot sur le Pentateuque, qui vécut en France dans la deuxième moitié du XIIIe siècle, cite (Daat Zek., éd. Livourne, 19 *a*) l'explication d'un verset qui lui fut donnée oralement par un nommé Benjamin גוזל. C'est sans doute ce même Benjamin qui est encore mentionné plus loin, 31 *a*. Dans ses explications, il cite des mots français et doit être originaire, à en juger par le contexte, du nord de la France. En tout cas, il ne peut être question ici, comme le prétend Carmoly (Revue or., II, 597), de Gouzel, petit village des Basses-Pyrénées. Du reste, comme le nom de Benjamin n'est pas relié à גוזל par la préposition *de*, il est très douteux que גוזל désigne une localité. Peut-être est-ce un simple nom de personne, comme גוצל, גוצלא, גרצלי, tous noms qui accompagnent souvent le nom d'Eliakim (cf. Bêt Schemouel sur Eben Haézér, n° 129), ou comme גרצלן, et répondant au nom de Gosselin (REJ., IX, 189), ou Gozolas (Boissi, Dissertations pour servir à l'histoire des Juifs, II, 15), ou Jocelot = Joce (Simonnet, 158), Josel et Joselin en Allemagne (Joselmann de Rosheim, article de M. Loeb dans REJ., V, 94). On sait que les noms de Jocelin et Gosselin sont même portés par des chrétiens de France (Moréri, Dictionnaire historique, *s. v.*). Tous ces noms, il est vrai, se rapprochent du nom de Joseph et n'ont, par conséquent, rien de commun avec celui de Benjamin. Mais le nom étranger dont était souvent accompagné le nom hébreu n'avait parfois aucun rapport avec ce dernier. Ainsi, Simon ben Cémah s'appelait Duran (voir *s. v.* דוראן), Joseph ibn Caspi, Bonafos (voir plus haut *s. v.* ארגיטירה), etc.

גורדון GOURDON ou GORDON.

Ville de la Guienne, dans le département du Lot.

Cité dans mss. Bodl., n° 2116.
C'est là sans doute que naquit le célèbre médecin Bernard de

Digitized by Google

Gordon, qui était professeur vers 1300 à l'école de médecine de Montpellier, et dont les ouvrages médicaux, et surtout le plus important d'entre eux, intitulé *Lilium medicinæ*, שושן הרפואה, furent traduits plusieurs fois du latin en hébreu (voir Steinschneider, Die hebräischen Uebersetzungen des Mittelalters, 785). Le nom de ce médecin est écrit ברנט דגורדו ou ברנד דגורדו (mss. Bodl., n° 2125), ברנאל דגורדוניו (*ibid.*, n° 2026), ברנארט (mss. Ps, n° 1110), ברנרט ou ברנרדו = Bernardo (mss. Mun., n° 85,1°-2°, cat., p. 38), ברנט דגורדוא (mss. de l'Escurial; cf. Neubauer, Archives des missions scientifiques, V, 428), et enfin, ביירנרט דגורדון (mss. Parme, n° 316, 3°; voir Steinschneider, *l. c.*).

גורניט.

Ce nom présente toute une série d'altérations et a donné lieu à de nombreuses conjectures. Il existe même des tosafot de גורניט. Voici, en effet, la suscription qu'on trouve dans le ms. n° 7 de la bibliothèque Günzbourg : גורניט מיבמות אשכנזיות ודם תוס' גורניט או גורניץ. Ces tosafot citent des rabbins allemands et français, entre autres Jacob de קולמונא, probablement Chaumont (cf. Neubauer, RÉJ., XVII, 156). Un autre ms. de cette bibliothèque, le n° 603, contient également des tosafot de גורניט et des Novelles de R. Juda *Menz*, probablement Mayence. Dans un ms. Br. M., add. 26965, on trouve également des Novelles de rabbins italiens sur les traités de Yebamot et de Ketoubot qui citent souvent les tosafot Gournisch (RÉJ., *l. c.*). Ces tosafot sont encore citées dans un ms. de la Bibliothèque nationale de Paris qui contient des fragments de divers ouvrages (ms. n° 454, 3°. Cf. Carmoly, Revue or., II, 397). Dans la préface de son ouvrage נובלות חכמה, Joseph del Médigo parle des tosafot גורנים. Salomon Algasi, dans ses גופי הלכות, n° 195, cite les תוס' גורניץ sur Baba Kama (cf. Schem Hagg., II, *s. v.* תוכפות). Dans Mord. sur Baba Batra, éd. Riva, n° 886, on trouve un R. Juda de גרניט (cf. Zunz, Zur Gesch., 42; Luzzatto dans Mgz., V, partie hébraïque, p. 19). Dans l'édition de Sabionetta, n° 646, ce même passage a la variante מגנצא,

Digitized by Google

Mayence; ce qui paraît plus correct. Il ressort, en effet, du contexte que ce Juda était un disciple de Schemarya, de Spire, et, par conséquent, identique avec Juda ben Kalonymos, de Mayence, et probablement aussi avec ce Juda Menz dont il est question plus haut. Dans un ms. que j'ai vu, il y a quelques années, chez M. Berliner, à Berlin, ce même passage, n° 509, a la leçon : Juda ממגוץ, au lieu de ממגנץ (cf. REJ., VII, 52, où les mots « מגורניץ pour ממגנצא » doivent être lus : ממגנצא pour מגורניש). Enfin, l'appendice du Yohasin, éd. Cracovie, 164 *a*, nomme un R. David de דורניש. Ce nom est certainement une forme corrompue de « Dreux » (voir *s. v.* דרוייש). Nous n'avons donc à nous occuper dans ce paragraphe ni de גרניש ni de דורניש, qui n'ont rien de commun avec notre nom de גורניש.

D'après M. Schechter, le nom de גורניש est une corruption de מגנצא (Jewish Chronicle du 4 mai 1888; cf. REJ., XVII, 156). Mais il est bien difficile de supposer qu'un nom mentionné si fréquemment et par des auteurs si divers ait été toujours et partout altéré. Au premier abord, l'hypothèse de M. Schechter paraît recevoir confirmation de la suscription du ms. n° 7 de la bibliothèque Günzburg dont j'ai parlé précédemment. Mais, en réalité, elle en est infirmée. Car, si גורניש était une corruption de מגנצא, il aurait été inutile d'ajouter le mot אשכנזיות « allemandes », puisqu'on savait parfaitement que Mayence se trouve en Allemagne. Je crois qu'il faut entendre ainsi le sens de cette suscription : « ce sont là les tosafot de Gournisch, remaniées en Allemagne. » On comprendrait alors pourquoi l'on y trouve mentionnés des rabbins allemands. Comme on y nomme également R. Péréç de Corbeil, qui mourut vers 1300, il faut supposer que ce travail de remaniement s'est accompli vers la fin du XIIIe ou au commencement du XIVe siècle. Le passage qu'Algasi cite des tosafot גורניץ est mentionné ailleurs presque littéralement au nom d'un disciple de R. Péréç (Schitta Mekoubécét sur Kama, 4 *a*). Azoulaï (Schem Hagg., *s. v.* תוספות) en a conclu que ces tosafot ont eu ce disciple pour auteur. Mais cette conclusion est fausse, car ce même passage se retrouve presque mot pour mot dans les tosafot de R. Péréç sur Kama (éd. Livourne, 1), d'où le disciple de ce rabbin l'a copié. On

Digitized by Google

pourrait donc dire avec le même droit que c'est R. Péréç qui a écrit les tosafot גורניץ. Mais cela ne serait pas plus vrai, car il est cité lui-même dans la recension allemande de ces tosafot. Il se peut que R. Péréç, qui a utilisé assez souvent des tosafot d'origine française, ait emprunté le passage en question à d'anciennes tosafot françaises de גורניש.

M. H. Adler, grand-rabbin de Londres, voit dans גורניש et גורניץ une corruption de נורוויץ, Norwich, en Angleterre, et il identifie R. Méir, l'auteur prétendu de ces tosafot, avec le poète Méir ben Elie de Norwich, qui serait le même, d'après lui, que R. Méir d'Angleterre mentionné dans ה' שמחות de Méir de Rothenbourg (cf. Papers read at the anglo-jewish historical Exhibition, publication nº I, 272). L'hypothèse de M. Adler provoque la même objection que celle de M. Schechter ; elle est même encore moins vraisemblable. Car on trouve au moins une fois גרניש pour מגנצא, tandis qu'on ne rencontre pas un seul passage où il soit permis, avec preuve à l'appui, de corriger גורניץ en נורוויץ (cf. Neubauer, REJ., XVII, 156).

Mais, en définitive, quel est l'auteur des tosafot גורניש ? A mon avis, il n'est rien moins que sûr qu'elles aient pour auteur un R. Méir. Abraham ibn Akra cite bien dans son ouvrage מהוררי נמורים des explications talmudiques émanant de הר"ם מגורניש (cf. Benjacob, Oçar Hass., 305). Mais cette abréviation peut aussi bien désigner R. Moïse que R. Méir. Il paraît que deux mss. de la bibliothèque Oppenheim nomment en toutes lettres R. Méir de גורניש (Zunz, Zur Gesch., 42). Mais il est possible qu'un copiste ait trouvé l'abréviation ר"מ, telle qu'elle se trouve dans Abraham ibn Akra, et que de son propre chef il l'ait transcrite ר' מאיר. Et, de fait, il me semble qu'il faille plutôt lire ר' משה, car les tosafot de Simson de Sens sur Pesahim nomment un R. Moïse de גרוינץ (mss. Bodl., nº 2358, fol. 54 ; cf. REJ., VII, 52). Ce dernier est certainement le Moïse גרונצין dont on cite une explication sur Pesahim, 102 *a* (Or Z., II, 11). Ces deux noms de lieu sont apparemment une corruption de גורניץ. Notre Moïse est également identique, selon toute probabilité, avec Moïse מגרן, au nom de qui Samuel ben Menahem ou Nahmani communique l'interprétation d'un passage talmudique à

Digitized by Google

son disciple Méir de Rothenbourg (Taschbeç, ה' ברכות, 29, où il faut lire הר"ש ב"ר נחמני au lieu de ה"ר). On retrouve ce passage dans Maïmoniot avec la leçon : Moïse מגוץ (gloses sur Schabbat, ch. 29), laquelle devient chez Yahya רבי גוץ (Schalsch., éd. Venise, 54; éd. Amsterdam, 42). Conforte a la variante Moïse מינץ, c'est-à-dire de Mayence (Koré Hadd., 20). Dans un ouvrage attribué à Méir de Rothenbourg, ce passage contient la variante Moïse מגרץ (cf. ברכת מהרם, éd. Riva, 10). Carmoly considère cette leçon comme la plus correcte et voit dans ce nom la localité de Grez (Libanon, III, 331). Il existe en France plusieurs petites localités de ce nom, mais aucune d'elles, à ce qu'on sache, n'a été habitée par des Juifs. Le mot de גרץ me paraît donc être une altération de גורניץ, et le Moïse en question serait tout simplement l'auteur des tosafot Gornisch, qui, plus tard, furent si considérablement remaniées. Ce Moïse vécut probablement vers la fin du XIIe siècle.

D'après Carmoly, גורניש ou גורניץ désignerait Gornies, dans le Languedoc (Revue Or., II, 397). Mais Gornies est un tout petit village, et, de plus, il n'y avait pas de tosafistes dans le sud de la France. Il est très probable que dans גורניש il faut voir GOURNAY, en vieux-français *Gornai*, en latin *Gorneum* ou *Gornacum*, dans la Normandie, département de la Seine-Inférieure. Cette ville renfermait autrefois des Juifs, car parmi les Juifs qui, vers 1204, étaient autorisés à résider dans le château-fort du Châtelet, se trouvait Isaac Anglicus de Gornaio (Delisle, p. 890). L'orthographe hébraïque גורניש peut s'expliquer par le mot latin Gornacum (voir plus haut *s. v.* בראיא).

גיזא ou גישה GUISE.

En latin *Guisia*. Ville située sur l'Oise, dans le départ. de l'Aisne ; ancienne résidence des ducs de Guise.

Cité dans Emek Habb., éd. Vienne, 156, et dans Dibrè Hayy., 142 *a*.

Ce nom s'écrit aussi גוויש (Cémah David, éd. Offenbach, II, 63 *b*).

Digitized by Google

גיינים GUINES.

Autrefois *Guisnes*, en latin *Gisnæ*. Chef-lieu de canton du département du Pas-de-Calais, non loin d'Ardres.

Cité dans Dibrè Hayy., 68 *b*.

C'est dans cette ville qu'eut lieu, vers 1520, l'entrevue du roi François Ier et de Henri VIII d'Angleterre. La lettre ל de ce nom devrait probablement être remplacée par un ט.

גירמיטינסי NANTES.

En latin *Namnetes* ou *Civitas Namnetica*. Chef-lieu du département de la Loire-Inférieure.

Cité dans Dibrè Hayy., 48 *b*.

Dans ce passage, il est question de la lutte entre Charles VIII et l'empereur Maximilien pour s'emparer de la Bretagne. Ce nom devrait sans doute être corrigé en גרמטינסי ou un nom analogue. Au moyen âge, il y avait des Juifs à Nantes (voir plus haut *s. v.* ברטאניא).

גליקי.

Vers 1324 existait à Rome une synagogue appelée הגליקי. M. Steinschneider explique ce mot par *gallichi* ou *gallici*, français (Mord., ms. Cf. Berliner, Pletath Soferim, 9; H. B., XII, 90). Cette hypothèse me paraît fausse, car au moyen âge les Juifs appellent d'habitude les Français צרפתים. Le nom de famille Gallico, assez répandu en Italie, tire peut-être son origine de la localité de Gallico, située dans la Turquie d'Europe, dans le district de Salonique. Il s'écrit גאליקו (Korè Hadd., 37 *a*. 42 *b* et 48 *a*; Schem Hagg., I, *s. v.* אליטא; Ghirondi, p. 2) ou גאליקי (Schem Hagg., I, *s. v.* שמואל). La famille des Graziani semble descendre de la famille הגאליקי (cf. Kaufmann, REJ., IV, 113).

Digitized by Google

גראויסונסא GRAVESONE ou GRAVESONS.

Village près d'Avignon.

Dans son commentaire sur le 31e chapitre des Proverbes, qui est une apologie de la femme, le médecin et philosophe italien Juda Messer Léon, de la deuxième moitié du XVe siècle, examine la question de savoir si Laure, chantée par Pétrarque, était un personnage réel ou imaginaire (mss Gz., n° 782; mss. De Rossi, n° 1395. Cf. Neubauer, REJ., X, 94), et il conclut que Laure a réellement existé et qu'elle est née à Gravesone. D'après ses indications, cette localité, dont le nom est transcrit גראויסונשי (REJ., *l. c.*), גראוינסום et, par altération, גיאויסום (mss. De Rossi, *l. c.*), est située entre les rivières de Sorgues et de la Durance (voir plus loin). Il n'y a pas lieu que je m'étende ici sur cette question. Qu'il me soit cependant permis de faire une simple remarque. Quand Alessandro Velutello, un des biographes de Pétrarque, se trouva à Avignon en 1520, les uns lui désignèrent Gravesone, les autres Cabrières (voir *s. v.* גאבריאראס) comme lieu de naissance de Laure (cf. de Sade, Mémoires sur la vie de Pétrarque, I, introduction). Ces données un peu fantaisistes sur Laure paraissent avoir été déjà répandues auparavant en Italie et être parvenues jusqu'aux oreilles de Messer Léon. Mais celui-ci semble avoir confondu les deux localités entre elles. Ainsi Velutello raconte que, fidèles à un vieil usage de la localité, les habitants de Cabrières quittèrent leurs demeures le 6 avril 1327, dans la nuit du vendredi-saint, avant l'aube, pour se rendre à l'église de Vaucluse, et que ce fut à cette occasion que Pétrarque vit Laure pour la première fois. Messer Léon raconte le même fait, seulement il le place à Gravesone et non pas à Cabrières. Il faut cependant ajouter que ses indications géographiques sont vraies pour Cabrières, qui est situé entre la Sorgue et la Durance, mais non pas pour Gravesone, qui se trouve près de la Durance, au sud, et fait partie des Bouches-du-Rhône et non pas du département de Vaucluse.

Digitized by Google

גראסא GRASSE.

En latin *Graca* ou *Grassa*. Ville de la Provence, dans le département des Alpes-Maritimes.

Cité dans Farissol, Iggérét Orh. Ol., 9*b*.

גראסי.

Ce nom est mentionné dans un ms. qui contient un exemplaire du Pentateuque ponctué en 1291 par Isaac ben Menahem pour Matatia גראסי (mss. de Florence, Plut. III, n° III ; Biscioni, f° 109. Cf. Neubauer, RÉJ., IX, 116). On peut admettre difficilement que la localité désignée par ce nom soit la ville de Grasse dont il est question dans le paragraphe précédent. Il s'agit plutôt de La Grasse, localité située dans l'arrondissement de Carcassonne, département de l'Aude, dans le Languedoc, et où demeuraient certainement des Juifs (Saige, 33 et 41; RÉJ., III, 220 et 223). C'est sans doute de cette localité de La Grasse qu'était originaire Mordekhaï גרשה, qui vivait à Perpignan vers 1413 (Loeb, dans RÉJ., IX, 71 et 75).

En 1300, un Moïse ben David השמני a copié pour Isaac ben Méir de Mondragon le commentaire de David Kimhi sur Ezéchiel et les petits prophètes (ms. de Moïse Soave de Venise. Cf. Stschn., H. B., IV, 114, et Neubauer, RÉJ., IX, 116). Le qualificatif השמני indique sans doute que ce Moïse était originaire de Grasse. Mais nous doutons que le qualificatif de יצהרי ait la même signification (voir *s. v.* יצהרי).

גרישאבדאן GRAISIVAUDAN.

En latin *Gratianopolitanus Pagus*. District du Dauphiné, dont la capitale était Grenoble.

Il existe une pièce hébraïque de l'année 1346 dans laquelle

Digitized by Google

les députés des communautés juives du Graisivaudan s'engagent à payer consciencieusement au Dauphin les impôts qu'ils lui doivent (Loeb, REJ., X, 239). M. Prudhomme, archiviste de l'Isère, a publié une histoire détaillée des Juifs du Graisivaudan et du Dauphiné (Les Juifs en Dauphiné aux XIVe et XVe siècles, Grenoble, 1883. Cf. REJ., IX, 231).

גרנובלא GRENOBLE.

En latin *Gratianopolis*. Chef-lieu du département de l'Isère.

On trouve à la Bodléienne (ms. 2436, cat., p. 1163) un ms. renfermant le Pentateuque avec les cinq Meguillot et les Haftarot et où le copiste a inscrit l'épigraphe suivante : אני מנחם בר אהרן נב"ע כתבתי זה החומש תרגומיו והחמש מגלות והפטרות לר' יעקב בן הקדוש ר' שלמה מגרנובלא וכתבתי אותו בביהו בעיר קרישטא ארנאוט והתחלתי ביום ר"ח שבט שנת ה' לב"ע לפרט וסיימתיו בירח הטהרי וגו'.

Nous ferons remarquer, en passant, que les mots קרישטא ארנאוט désignent la localité de *Crest* ou *Crest-Arnault*, dans le département de la Drôme, au nord-est de Montélimart. D'après cette épigraphe, Menahem ben Aron a copié ce Pentateuque en 1296, à Crest, pour Jacob de Crest, fils de Salomon le saint, probablement le martyr, de Grenoble (Zunz, Zur Gesch., 208, appelle ce Jacob, par erreur, Isaac ben Salomon). En dehors de ce passage, on ne trouve nulle mention de Juifs de Crest. Mais à Grenoble, il y avait sûrement des Juifs, notamment en 1306, année pendant laquelle le Dauphin offrit dans cette ville un asile aux Juifs expulsés de France (Cf. Prudhomme, Les Juifs en Dauphiné, 12). Le dauphin Humbert II autorisa les Juifs de Grenoble et d'autres villes de sa province à ouvrir des banques, à la condition de lui payer des taxes considérables. Pourtant, les Juifs devaient se trouver en assez petit nombre à Grenoble, car les nombreux actes relatifs aux Juifs du Dauphiné ne mentionnent que rarement ceux de Grenoble (*ibid.*, 76. Cf. REJ., IX, 254, 256 et 261).

Digitized by Google

גשקוניא GASCOGNE.

En espagnol *Guasconha*, en latin *Vasconia*. Ancienne province de la France, dont le territoire a formé, entre autres, les départements du Gers et des Landes.

Ce nom est mentionné par B. de Tudèle, 106. Il s'écrit également גאשקוניאה (Emék Habb., 60), גאסקוניאה (Dibrè Hayy., 133), גאשקונא (Yohasin, éd. Londres, 248), et, par altération, גואשקני pour נואשקני (Dibrè Hayy., 3*a*) et גבושונא (Schalsch., éd. Venise, 111 *b*). Pendant les persécutions des Pastoureaux en 1320, les Juifs de Gascogne périrent presque tous, il ne s'en échappa que vingt (Emék Habb., 60). Ibn Verga (Shèb. Yeh., 6) rapporte le même fait, mais d'une façon obscure. D'abord, il prend גאשקונא pour une ville, comme il l'a fait, du reste, pour Bigorre. Ensuite, il dit que les vingt Juifs qui échappèrent aux massacres se réfugièrent à Lérida, en Espagne; ce qui, d'ailleurs, est possible. M. Loeb (REJ., XVI, 220) dit que גאשקונא pourrait être Gascueña, au nord de Huete, ou dans la province de Cuenca. Il est cependant peu probable que les Pastoureaux se soient tant avancés en Espagne, car ils furent très vivement attaqués dans le royaume d'Aragon et contraints de rebrousser chemin jusqu'en Navarre. Il y a encore une autre raison qui, pour nous, s'oppose à cette identification. Gascueña, aujourd'hui hameau d'environ 1,500 habitants, n'a jamais eu qu'une importance très médiocre. On peut donc admettre difficilement que les Pastoureaux, qui ont épargné toutes les communautés juives du voisinage, aient justement pénétré dans la petite et peu accessible localité de Gascueña.

Jacob ben Reuben, l'auteur de l'ouvrage de polémique *Milhamot Adonaï*, vécut à קשקוניא (ms. 47 de la bibliothèque du séminaire de Breslau; cf. Graetz, Gesch. d. J., VII, 511). Mais, d'après l'orthographe, ce nom ne semble pas désigner la Gascogne. Un autre ms. a la variante גשיקורייא (ms. Michael, maintenant ms. 2146 de la Bodl. Cf. H. B., XIII, 84). Cette dernière orthographe fait penser à Huesca, en Espagne, qui s'écrit en hébreu אושקה et גואישקה (Schèb. Yeh., 6 et 68).

Digitized by Google

Le mot גאשקון est un nom de famille porté en 1542 par un certain Abraham, propriétaire du ms. 1296 de la Bodl. Ce nom, paraît-il, est le même que le nom de famille espagnol גאקון, Chacon (voir Stnschn., Ozar Nechmad, II, 148; Kayserling, Gesch. der J. in Navarra, 128 et 130), qui, à son tour, est sans doute devenu le nom judéo-espagnol Caçon (REJ., XVI, 191). Parmi les expulsés portugais qui subirent le martyre à Ancône en 1555 et 1556, il y eut un Samuel גאקון. C'est ainsi que ce nom est orthographié dans l'élégie que Samuel Hazzan a composée sur ces martyrs (Libanon, V, 343). Mais dans Schalschélét, éd. Venise, 117, ce nom est écrit גסקון, et dans l'élégie de Jacob de Fano, גוראסון (cf. Kaufmann, REJ., XI, 153).

דאפיאירה DA PIERA.

Surnom qui est probablement d'origine espagnole et dérive de PIERA, localité située dans la Catalogne ou la Navarre.

Cité dans mss. Bn, n° 57, Catal. Stnschn., p. 37.

Un des Juifs qui se firent baptiser à Barcelone, en 1391, pour échapper aux massacres qui eurent alors lieu dans cette ville, s'appelait Isaac de Piera (cf. Loeb, REJ., IV, 59 et 75). En 1493, on trouve à Perpignan un Salomon de Piera (cf. Pierre Vidal, REJ., XVI, 193).

Vers 1408 vivait dans l'Espagne septentrionale le poète Salomon ben Meschoullam da Piera (cf. Stnschn., *l. c.*; H. B., XVI, 86, et XVIII, 129). On le nomme דאפיאירה (mss. Bn, *l. c.*, préface de son lexique de rimes hébraïques), דאפיירה (*ibid.*, n° 114, Catal., p. 95, dans son Divan), די סיאראה (mss. Vi., n° 108, Cat., p. 121, dans son Divan), דסיאראה (mss. Bodl., n° 2417, 4°, Cat., p. 849), דאפיירא (mss. Hstm, n° 242, Cat., p. 43), ou seulement פיירה (*ibid.*). Ce nom, dont l'orthographe a subi de nombreuses altérations, a été expliqué de diverses manières (cf. Stnschn., Cat. Bodl., p. 2385). Comme nous le considérons d'origine espagnole, nous ne nous y arrêterons pas plus longtemps. Nabon ben Schealtiel דסיאראה, à qui le Juif baptisé Francesco דישורורה (di Cervera?) a adressé une lettre hé-

Digitized by Google

braïque, est sans doute également originaire de l'Espagne (mss. Bodl., n° 916, 11°, Cat., p. 200).

Le poète Meschoullam ben Salomon, qui vécut au commencement du XIII° siècle, est appelé (mss. Bodl., n° 1970, f° 201, Cat., p. 654 et 958; Rabb. fr., 747) Meschoullam ben Salomon דמריאה, qu'il faut sans doute corriger en דפיירה et lire Da Piera. Carmoly (Hakkarmel, VIII, 40) identifie ce nom avec la ville de Fère, en Bourgogne, où il fait naître notre poète. Mais cette identification me paraît erronée. Meschoullam ben Salomon, qui a composé plusieurs pièces de poésie contre le « Guide des Égarés » (éditées par M. Stnschn. dans le Sammelband kleiner Beiträge aus Handschriften, 1re année, p. 3, Berlin, 1885), est mentionné par Yedaya Bédersi sous le nom de אן בידאש, En Vidas (Iggérét ha-Hitnaçlout; S. ben Adret, Consult., I, n° 418. Cf. Rabb. fr., 728). Il n'est pas impossible que Meschoullam ait résidé quelque temps en France, car on l'a classé une fois parmi les poètes français (cf. Rabb. fr., *l. c.*). Mais, par son origine, il était certainement espagnol. On le désigne dans un ms. (mss. de Florence, Plut., 44, n° 11; cf. Stnschn., Sammelband, 23) sous le nom de « En Vidas de Girone ».

דאקס DAX.

Appelé autrefois *Acqus* ou *d'Acqs*; en latin *Aquæ augustæ*. Ville de la Gascogne, dans le département des Landes.

Cité par Sasportas, dans Ohel Jacob, n° 23.

Il y avait à Dax un petit nombre de Juifs portugais et de marranes (cf. REJ., XXV, 240, 241 et 244).

דאשקולא D'ESCOLA.

Nom de famille, du mot provençal *escola*, en français *école*.

On trouve un poète provençal du nom de Sail d'Escola (cf. Le Moine de Montaudon, éd. Philipson, 33). Le savant qui a

Digitized by Google

écrit la préface du livre astronomique שש כנפים d'Immanuel ben Jacob (mss. Mun., n° 343, Cat., p. 200) s'appelait Samuel b. Siméon כנסי, « nommé dans la langue du pays Samiel Astruc d'Escola. » Le mot כנסי est un adjectif formé incorrectement du substantif כנסת « école » et est la traduction hébraïque du nom de d'Escola. Ce Samuel כנסי est probablement le nasi Samuel דשקולא qui a expliqué les tables astronomiques de Sen Bonet Bongoron (mss. Ps, n° 1047, 10°, Cat., p. 191. Voir *s. v.* פירפיניאן), à moins qu'il ne soit identique avec Astruc Samiel דאסקולי qui copia à Avignon, en 1406, le *Mischné Tora* de Maïmonide (mss. Ambrosiana de Milan, n° 85. Cf. Berliner, Mgz., VII, 116).

Un Moïse Samuel דאסקולא copia, en 1399, l'ouvrage cabbalistique מערכת אלהות de Péréç ben Isaac Gerundi (mss. Tur., n° 172, Cat. Peyron, p. 177). Dans le catalogue de Pasinus, ms. 145, et dans la Litg., p. 482, de Zunz, ce nom est transcrit incorrectement דושקולא. Ce copiste est certainement le même que le copiste Moïse Samuel דשקולא qui vécut en 1396 à Avignon (mss. Vi., n° 117, Cat., p. 135). La date de 1460 indiquée dans le catalogue est fausse.

On trouve à Carpentras, en 1276, plusieurs Juifs qui s'appellent de Scola (REJ., XII, 41). Un testament daté de Perpignan, de l'année 1276, mentionne un Vitalis Mosse de Scola (Pierre Vidal, REJ., XV, 32). Un autre document, daté de Montpellier de l'année 1293, mentionne un Abram de Scola (REJ., XXII, 272). En Angleterre aussi vivait vers 1261 un Juif du nom de Benedictus de Schola (cf. Neubauer, REJ., V, 248). Le poète liturgique Moïse ben Salomon de Scola Gerundi, qui était le neveu de la femme de Nahmanide, est nommé dans un ms. (n° 407 des mss. Mun., Cat., p. 192) משה דישקולא, et dans un autre (Zunz, Litg., 482), משה טשקולה. Ce dernier mot n'est nullement une altération, mais une ancienne forme espagnole « sa-escola », et, par contraction, s'escola et sescola. Un des Juifs qui se baptisèrent à Barcelone, en 1391, s'appelait Astruch Sescola (cf. Loeb, REJ., IV, 76). Le préfixe *sa* ou *ça* est l'ancien article féminin espagnol, qui se retrouve, d'après M. Loeb (*ibid.*, 71), dans le nom juif de Caporta, Saporta ou Sasporta. Le vieux provençal a également cet article

Digitized by Google

féminin *sa*, qui entre dans la composition d'un certain nombre de noms juifs de la Provence (voir *s. v.* כשקלינא).

C'est certainement à ce nom de « de Scola » que correspond le surnom de מן הכנסת porté, entre autres, par le poète Joab b. Yehiel, qui vécut probablement à Rome au commencement du XIVe siècle (mss. Bodl., n° 1061; cf. Zunz, Litg., 365 et 501. Voir aussi ce que nous avons dit plus haut du nom de כנסי).

דבש.

Un savant, appelé Yeschaya ben Samuel d'Aix, qui soutint une polémique très vive contre le poète Isaac Gorni, porte le nom de בנו דבש dans les vers qu'il a écrits contre son adversaire (Mschr., 1882, p. 517 et 519). D'après M. Loeb (RÉJ., XII, 216), דבש, « miel », désignerait la localité de Meaux, autrefois Melh, nom que portaient au XVIIe siècle plusieurs Juifs de Carpentras. Le mot דבש serait donc la traduction hébraïque de l'ancien terme *mel*, aujourd'hui miel. Cette hypothèse est ingénieuse, mais ne me paraît pas juste, parce que le mot précédé de la forme solennelle de בנו (voir Nombres, XXIII, 18, et XXIV, 15) semble désigner un nom de personne. Or, le père de ce Yeschaya s'appelait Samuel. On peut donc supposer que דבש est la traduction, par à peu près, de l'abréviation du nom de Samuel, peut-être de Muel (cf. Rabb. fr., 724) ou מליש (Minh. Ken , 160). Le ms. de Minhat Kenaot a la leçon מליט (Rabb. fr., 726), qu'il faut lire probablement Melet et non pas Malet (Saige, 281). C'est de cette façon qu'il faut expliquer aussi le nom de מילש sous lequel on désigne Samuel ben Juda de Marseille (mss. Tur., n° 14, Cat. Peyron, 16). Il ne s'appelait donc pas Miles, comme on l'admet généralement, mais Meles.

Un sceau du midi de la France, qui date du XIIIe siècle, porte d'un côté, en provençal, les mots : S. 'Mielet del Portal, et de l'autre, en hébreu, les mots דוד בר שמואל צבי (cf. Longpérier, Bulletin de la Société des antiquaires, 1859, p. 165). Ces deux inscriptions qui se développent autour de la figure d'un portail, correspondent l'une à l'autre : צבי est l'abréviation des mots צדיק באמונתו יחיה, del Portal est un nom de famille (voir plus

Digitized by Google

loin), et Mielet est une abréviation ou une forme provençale de Samuel. Selon l'usage provençal, le fils, dans cette inscription, porte le même prénom que le père.

Le nom de Samuel est également rendu par les formes de מוכי, מואל (Zunz, Namen der Juden, *s. v.*) et מוריל, Morel (voir *s. v.* סלריזא).

דודיא.

L'identification de ce nom, qui est mentionné dans les tosafot de Zebahim, 63 *a*, présente des difficultés. Comme la localité désignée par ce nom fut le berceau du tosafiste Nathan, il n'est pas possible de l'identifier, comme l'a fait Carmoly (Revue or., II, 397), avec le village de Saint-Dode, près de Mirande, département du Gers. Parmi les localités importantes de la Champagne indiquées sur la carte de Tassin, il y a un endroit appelé Dode, au nord de Troyes, dont on ne trouve plus trace aujourd'hui (cf. Tassin, Les plans et profils de toutes les principales villes et lieux considérables de France. Paris, 1638, t. I. Table de Champagne, n° 4). Il est vrai que nous ne pouvons pas affirmer que le tosafiste Nathan soit originaire de France. Carmoly (Revue or., I, 118 et 125) prétend que, dans son Itinéraire, B. de Tudèle mentionne un Salomon דודיא parmi les savants d'Arles; l'édition Asher, I, 5, donne seulement le nom de Salomon. Peut-être faut-il corriger, dans le passage précité des tosafot, le mot מדודיא en דודיא et y voir tout simplement un nom de personne français. Vers 1296-97, on trouve à Paris un Juif qui s'appelle Duda de Banionville (RÉJ., I, 63), nom qui répond probablement à celui de David. Mais on rencontre également, vers 1204, dans le nord de la France, le nom juif de Deodatus, qui correspond à celui de Nathan (cf. Delisle, 890).

דוראן DURAN.

Cité dans la préface de חשב"ץ.

Ce nom n'a rien de commun avec la localité de Duran, près

Digitized by Google

d'Auch, dép. du Gers (Carmoly, Revue or., *l. c.*). C'est un nom de personne fréquemment usité, surtout en Provence, sous la forme de Duran, Durand et, comme diminutif, Duranton (REJ., XII, 42). Il s'écrit en hébreu דורנט (Kolon, Consult., n° 162) et דוראנט (Kol Bo, n° 143). Le nom de Duran, très fréquent en Provence, se rencontre également, mais plus rarement, en Espagne comme nom de personne et de famille. Le célèbre Simon ben Cémah, né vers 1361 à Majorque, mais dont les aïeux étaient provençaux, portait, ainsi que son père, le nom de Duran, comme prénom et surnom (I. ben Schèschét, Consult., n° 60). Ses descendants le portaient comme nom de famille.

דוראשטל DURTAL.

En vieux-français *Durestail* ou *Durestal*, en latin *Durestallum*. Chef-lieu de canton du département de Maine-et-Loire.

Cité dans les Réponses des rabbins français, éd. Vienne, n° 62.

Un seigneur de Durtal fit jeter en prison, vers 1147 (?), les Juifs de cette ville pour les contraindre à lui payer une forte rançon.

דיאו.

Cité dans Dibrè Hayy., 38 *a*.

C'est ainsi que s'appelait, d'après cet ouvrage, un des chevaliers français que Bajazet fit prisonniers en 1396 à la bataille de Nicopolis. La traduction anglaise (I, 38) rend les mots אלוף דיאו par « Prince Dio ». Cela est inexact. Il faut corriger דיאו en רייאו. Il s'agit, en réalité, de Roye, en latin *Rodium*, ville du départ. de la Somme, dans la Picardie, et le prisonnier dont il est question était un seigneur de Roye (cf. Vertot, Histoire de l'ordre de Malte, I, 6). Vers 1299-1300, cette ville ainsi que les environs étaient habités par un certain nombre de Juifs (REJ., XIV, 245 et 254).

Digitized by Google

דיאונוויאו SAINT-DENIS.

En latin *Fanum Sancti Dionysii*. Ville située au nord de Paris, département de la Seine.

Cité dans Dibrè Hayy., 1.

Il se tenait autrefois dans cette ville des foires importantes, où les Juifs affluaient de tous côtés pour y vendre leurs marchandises (Beugnot, Les Juifs d'Occident, II, 42). Quand le pape Innocent II (1130-1143) visita Saint-Denis, les Juifs de la ville, auxquels s'étaient joints les délégués des Juifs de Paris (Dubois, Historia ecclesiæ Parisiensis, t. II, 141), allèrent le saluer avec les rouleaux de la Loi et lui adressèrent une allocution. Le pape leur répondit : « Puisse le Seigneur, le Dieu Tout-Puissant, arracher le voile qui enveloppe votre cœur. »

Plus tard, Saint-Denis ne renfermait plus qu'un nombre de Juifs très limité. Sur les listes des Juifs appelés, en 1296-1300, à payer des taxes au roi, se trouvent, entre autres, les noms de Perrequin et Savoretus de Saint-Denis (cf. REJ., XIV, 240, 249, 250 et 248). Le nom de Savoretus est probablement le même que ceux de Savaros et Savorin (REJ., II, 23; IX, 244) ou Savarin (Prudhomme, Les Juifs en Dauphiné, 100). Vers 1353, l'abbé de Saint-Denis fut autorisé à accueillir cinq familles juives (Ordonnances des Rois de France, t. IV).

דיגון DIJON.

En vieux-français *Digon* ou *Dignon*, en latin *Divio* ou *Divion*. Ancienne capitale du duché de Bourgogne, aujourd'hui chef-lieu du département de la Côte-d'Or.

Cité dans le Semak, ms. 5 du musée national de Pesth (cf. Kohn, Mgz., IV, 98).

Pour l'histoire des Juifs de cette ville, nous renvoyons à l'ouvrage de M. Simonnet, que nous avons déjà mentionné, à la *Notice sur la communauté israélite de Dijon* (1879) de

Digitized by Google

M. Clément Janin, et à l'excellent article que M. Gerson a publié dans REJ., VI, 222, sous le titre de : *Pierres tumulaires hébraïques de Dijon.*

Voici les savants qui sont désignés comme originaires de Dijon :

1° Simha Hazzan de דיגון, qui fit connaître une décision rituelle au nom de Yehiel de Paris, dont il fut sans doute le disciple. Il vivait donc vers 1260 (Semak, ms., *l. c.* Cf. Zunz, Zur Gesch., p. 91). Un autre ms. du Semak (n° 6 du musée de Pesth) le nomme Simha Hazzan מדירון (Mgz., *l. c.*). Cette dernière transcription répond sans doute à un vieux nom français dérivé du latin *Divion*.

2° Jacob מדיירון ou מדירון, qui est mentionné dans les deux mss. du Semak comme autorité religieuse. Il était plus âgé que Simha (Mgz., *l. c.*).

3° L'auteur anonyme des tosafot sur le Pentateuque, qui vécut au milieu du XIII° siècle, cite une décision rituelle qu'il a entendue de la bouche même de מה"ר מורינון (Daat Zek., 38*d*). דינון est certainement une altération du mot דיגון (Zunz, *l. c.*). L'abréviation מה"ר doit sans doute être lue מורי הרב.

4° D'après un ms., il y eut des savants de דיגון qui prirent part au synode réuni en 1160 sous la présidence de R. Tam et de son frère Raschbam (voir plus loin, *s. v.* טרוייש).

5° Les gloses d'un ms. du Semak (mss. Benzian, n° 11. Cf. H. B., XII, 65) citent un Eliab מירודיינא. Le nom d'Eliab est assez rare en France. Le savant dont il est question ici est probablement identique à Eliab Haccohen « le français » de מדיצא, qui est mentionné dans les gloses d'un autre ms. du Semak (mss. hébr. Lzg, n° 6, Cat., p. 277). Il n'est pas possible d'identifier, comme on l'a proposé, le nom de מדיצא avec Meaux, mais il faut certainement y voir une forme altérée, comme dans le mot גורזיינא, qui désigne la résidence d'Eliab ben Matatia, mentionné dans un troisième ms. du Semak (mss. De Rossi, n° 563. Cf. Zunz, Add. au Cat. de la bibl. de Leipzig, p. 316). Du reste, cet Eliab Haccohen est encore cité dans d'autres ouvrages (Schitta sur B. Kama, 25*b*; Taschbeç, n° 20). L'auteur des tosafot sur le Pentateuque, qui, comme nous l'avons vu plus haut, résida également à Dijon, rapporte une explication d'Eliab Haccohen dans des termes qui font supposer qu'il connaissait personnellement ce savant (Daat Zek., 17*b*). On peut donc supposer qu'Eliab demeurait aussi à Dijon et que le mot מירודיינא, que je considère comme la leçon la moins incorrecte, doit être corrigé en מ־דיינא (voir ci-dessus les formes דיון et דיירון). C'est probablement d'une façon analogue que se sont produites les formes altérées de מדיצא et גורזיינא, le copiste ayant cru que la préposition מ faisait partie du nom même. On s'explique, du

Digitized by Google

reste, assez facilement qu'il se soit produit plus d'altérations de ce genre dans le ms. du Semak que dans d'autres mss. hébreux, car le Semak a été fréquemment copié avec ses gloses en dehors de la France, et il n'est pas très surprenant que, par ignorance, des copistes étrangers aient corrompu des noms de localités françaises.

דיולושאל DIEULOSAL.

Nom de personne qu'on rencontre fréquemment chez les Juifs du sud de la France.

Cité dans I. ben Schèschet, Consult., n° 266 (cf. Saige, p. 36, 76, et passim).

Ce nom est composé des mots *Dieu*, *lo* et *sal*; ce dernier mot dérive du provençal salvar = sauver. Le nom de Dieulosal répond donc, par sa signification, aux noms hébreux de ישעיה ou עזריה (cf. H. B., XVIII, 131). On trouve également les formes provençales de Dieu-lo-sal (RÉJ., XII, 195), Dieu-lo-sault (*ibid.*, 197 et 200), Dieu-lo-sau (*ib.*, 200), et Dieulosau (*ib.*, 197). Peut-être faut-il voir une de ces formes dans le nom de Dieus Lsca porté par un Juif de Carpentras (*ib.*, 41, note, et 42). Dans les documents latins, le nom de Dieulosal se trouve écrit Dieus-lo-sat (Saige, 214), Dieu-lo-saut (*ib.*, 231), et Dieus Lossal (*ib.*, 280), une fois même Dieus dictus Lossal (*ib.*, 288). Le copiste croyait que Dieus formait à lui seul un nom complet, ce qui, après tout, aurait été possible, car le nom de Dieus était en usage en France (*ib.*, 161).

Le nom de Dieulosal s'écrit encore en hébreu דבלשל (mss. Mun., n° 80, Cat., p. 36), דיבלושאל (RÉJ., XIV, 68), די בלושאל, en deux mots (I. ben Schèschét, *l. c.*), דוילשאל (*ibid.*), et, par altération, דיולושאלו, דיבלואל, דושאל et דושיל (*ib.*). Cette dernière forme doit donc être lue avec un ר et n'est pas רושיל, Rossel, comme le suppose M. Loeb (RÉJ., IV, 75).

Le Minhat Kenaot contient une lettre (n° 23) adressée de Montpellier à Abba Mari de Lunel et qui, dans l'ouvrage imprimé (p. 66), porte, entre autres signatures, celles de רון דובלושל et שאול דאמלאב. Dans le ms. de Turin, ces deux noms ne forment qu'un seul, רון דייבלושאל דאמיילב, qui est écrit dans

Digitized by Google

le ms. de la Bodl. דון דיבלוש טאול דאאלב. Ce nom n'est nullement Don Diavolo, comme on l'admet dans Rabb. fr., 665; il a été altéré et ensuite on en a fait deux noms dans l'édition qui a été publiée du Minhat Kenaot. Il faut donc le corriger et lire דון דיבלוסאל דאמיליאב, Don Dieulosal de Milhau (voir *s. v.* מיליאב).

Parmi les mss. Mun., il y a un Sèfer Hammiçvot (n° 213, Cat., p. 72) de Maïmonide qui a appartenu successivement à diverses personnes, entre autres à Emboniac דלובשה d'Avignon, qui le possédait vers 1360. Ce mot דלובשה pourrait bien être une des nombreuses formes altérées du nom de Dieulosal ou de ses variantes Dieu-lo-sau, Diulosau et Dieus Lsca.

Le nom de Dieulosal, en usage dans le sud de la France, correspond probablement au nom de Deu-le-saut ou Dieu-le-saut employé dans le nord, et qui s'écrit en hébreu דילשום ou דילשאם (voir plus haut *s. v.* ארמלי). Dans le *Document sur les Juifs du Barrois en 1321-23* (REJ., XIX, 252), un Juif porte le nom de Deulesault.

דייפא DIEPPE.

En vieux-français *Diepe*, en latin *Diepa* ou *Depa*. Ville de la Normandie, dans le départ. de la Seine-Inférieure.

Cité dans le Semag, éd. Venise, II, 12 *b*. Par corruption, דייסא. Nous ne savons pas s'il y avait des Juifs à Dieppe, mais nous savons que les procès intentés aux Juifs de Normandie étaient jugés dans cette ville.

דיניא DIGNE.

En provençal *Dinha*, en latin *Dinia*. Chef-lieu du département des Basses-Alpes.

Cité dans I. de Lattès, Consult., p. 38.
Il existait des Juifs à Digne ainsi que dans les localités voi-

Digitized by Google

sines un peu importantes. Au XVIIe siècle, on trouve à Carpentras plusieurs Juifs qui sont dénommés d'après la ville de Digne, d'où étaient sans doute venus leurs aïeux (REJ., XII, 213 et 217). Un de ces habitants s'appelait גד די דיניאה, Gad de Digne (*ibid.*, 225). En 1305, Barukh de Digne, savant très estimé, soutint une polémique assez vive contre son maître Isaac Cohen, de Manosque, qui l'avait offensé et auquel il répondit avec violence. Son maître l'excommunia, mais il ne se soumit pas à cette sentence. Il s'éleva alors à ce sujet une discussion animée entre les divers rabbins de Provence (voir plus haut *s. v.* אבינין et ארלי, et plus loin *s. v.* מנואשקה). A la suite de cette querelle, Barukh se rendit en France (I. de Lattès, *l. c.* : נספרד הרב מדיניא למען לכת בצרפת).

Nous voyons dans le ms. 75 de Turin (Cat. Peyron, p. 71), qui renferme la Bible, que ce ms. fut copié en 1310 par Menahem ben Mordekhaï de שרדיניא pour ר' ליאון סיני מקולוניא, qui est R. Léon Seni, de Cologna, en Italie (cf. l'article sur ארגינטירה). Au lieu de שרדיניא, comme a lu M. Peyron, d'après Pasinus, il faut lire בעיר דיניא (H. B., XX, 129, et Mgz., II, 16). Mais ce nom de דיניא désigne probablement la localité de Diena, en Italie, de même que קולוניא désigne également une localité italienne.

Vers 1699, Salomon ben Moïse de Milhaud rédigea des lettres, dont M. Kaufmann de Budapest possède le recueil (REJ., XVIII, 133) et qu'il a publiées en partie dans la *Jérusalem* de M. Luncz (1889, p. 108). Une de ces lettres vante la générosité d'un Isaac דידיגניזה. Ce dernier mot signifie probablement « de Digne » (cf. Jérusalem, 110).

דינשק.

Juda ben Eliézer, dans son commentaire Minh. Yeh. sur le Pentateuque, rapporte que Hayyim de Falaise fait cette remarque que des localités peuvent être voisines de la même mer tout en étant très éloignées les unes des autres. Voici ce passage : הנובר הים מאנגלטירא לדינשק והולך ביבשה עד ברטן ושם בא ללרוטל ואותם עיירות שוכנות על הים נמצא עבר ים

ונתרחק דרך יבשה עודו חונה על אותו הים (mss. Mun., n° 62. Cf. Ziemlich, dans Mschr., 1881, p. 316). Les trois noms cités dans ce passage désignent donc des villes qui, sur le continent, sont séparées par une longue distance et se trouvent cependant sur le bord de la même mer. M. Neubauer suppose avec raison que לרוטל désigne La Rochelle (voir *s. v.* לרוקילא). Mais ברטן ne paraît pas être Breton, mais Brest, en latin Brestia et Brestum, ville de la Bretagne, dans le département du Finistère. ברטן correspond sans doute à une ancienne forme dérivée du latin Brestum. Enfin דינשק ou דיינשק (mss. Bodl., n° 1267, 12°) serait, d'après M. Kaufmann (Mschr., *l. c.*), Dunkerque, dans le département du Nord. Mais l'orthographe hébraïque de ce nom s'oppose à cette identification. Du reste, Dunkerque n'est pas située près de la même mer que les deux autres villes dont il est question dans ce passage. Il s'agit plutôt de DINAN, autrefois *Dinantes*, en latin *Dinantium*, ville du département des Côtes-du-Nord, tout près de la mer. La forme hébraïque דינשק est peut-être une altération ou est la transcription d'une ancienne forme qui répond à Dinantes.

דיסקורטל DESCORTAL.

Surnom porté par un Hasdaï qui est mentionné sur la liste des Juifs de Perpignan dressée en 1413-1414 pour la fixation des impôts. D'après M. Loeb, ce nom dériverait d'une localité appelée Les Cortals, dans les Pyrénées-Orientales (cf. REJ., XIV, 75). Mais cette localité ne se trouve pas mentionnée sur la carte spéciale de ce département, et M. Pierre Vidal ne le cite non plus dans son ouvrage sur les Juifs de Roussillon et de Cerdagne. Il est aussi à remarquer que ce sont seulement des Juifs espagnols qui portent ce nom de Descortal, tels que אנטלמה דסקורטאל, le savant gendre d'Isaac ben Schèschet (ses Consult., n° 1), et Don Juda דיצקורטליא, un des dix notables de Catalogne auxquels Kalonymos ben Kalonymos d'Arles dédia vers 1323 son poème *Ébén Bohan*. Il me semble donc permis de conclure de ce qui précède que ce nom de Descortal doit son origine à une des nombreuses localités d'Espagne qui s'ap-

Digitized by Google

pellent Cortes, et dont l'ancienne forme pouvait bien avoir été Cortel, comme Bordeaux s'appelait autrefois Bordel et Cordes Cordel (voir *s. v.* בורדאוש et קורבייל).

דלפוגט DELPUGET.

Un document hébreu rédigé à Avignon en 1583, probablement par le collège rabbinique de cette ville, porte entre autres signatures, celle de Salomon דלפוגט (mss. Gz., n° 159; cf. Neubauer, RÉJ., X, 83). « Del-Puget » est un nom de famille qui tire certainement son origine du nom de la localité Le Puget, dans le département du Var, arrondissement de Draguignan. Au moyen âge, cette localité était habitée par des Juifs (voir *s. v.* דרגיניא). Aux XVIe-XVIIIe siècles, on trouve à Carpentras de nombreux Juifs qui s'appellent del Puget, de Puget, du Puget et même simplement Puget (RÉJ., XII, 199-221). Ce dernier nom se rencontre aussi chez les chrétiens. Ainsi, on connaît l'artiste Pierre Puget de Marseille (1622-94). Salomon Azubi, de Carpentras, eut un disciple qui se nommait Cémah Delpuget, דלפוגיט (cf. RÉJ., XI, 125). Le ms. 57 de Parme, qui contient des Azharot composées par Isaac Kimhi pour la Pentecôte, a été copié en 1659 à Carpi, en Italie, par Elie דאלפוגייש (H. B., VIII, 95. Voir plus loin *s. v.* נאומט). Selon toute probabilité, ce nom est altéré et doit être lu Delpuget.

דלפורטאל DEL PORTAL.

Nom de famille qui se rencontre fréquemment chez les Juifs de Provence. Le recueil ms. des Consultations de S. ben Adret contient une consultation écrite à Apt dans la première moitié du XIVe siècle et signée, entre autres, par Durant דלפורטאל (mss. Br. M., add. 22089, דין עדות n° 48. Voir *s. v.* אנ). En 1276, on trouve à Carpentras un Durant, fils de Bonafos de Portal (RÉJ., XII, 42). Nous avons déjà parlé précédemment d'un sceau du XIIIe siècle où se trouvent gravés d'un côté les mots hébreux

Digitized by Google

דוד בר שמואל צבי, et, de l'autre, le nom provençal S. 'Mielet del Portal (voir *s. v.* רבט). Enfin, au XIIIe siècle vivait à Marseille un Juif appelé de Portal (RÉJ., XVI, 82).

Ce nom de del Portal tire très probablement son origine du nom de la localité de Portal, en latin Portalis, dans le département du Vaucluse, arrondissement de Pertuis, où il existait des Juifs au moyen âge (cf. Maulde, Coutumes et règlements de la république d'Avignon, 274 et 275. Voir *s. v.* פירטוש). On trouve également le nom de Portal, sans la préposition « del », chez des chrétiens du sud de la France, comme le médecin Ant. Portal, de Gaillac (1742-1832), mais cela n'infirme en rien notre hypothèse que ce nom était à l'origine un nom de localité. Le nom de פרטאל mentionné dans le Divan de Salomon ben Reuben Bonfed (mss. Bodl., n° 1984, Cat., p. 672) se lit probablement Portel et dérive du nom de la localité espagnole Portel, près de Valence (cf. RÉJ., XVI, 12).

Un savant de Lodève, Isaac, s'appelait יצחק בן השער (mss. Ps, n° 242, p. 1. Voir *s. v.* לודיבה). C'est là, sans doute, la traduction hébraïque du nom de famille del Portal ou du nom de Portes, qu'on trouve à Nîmes en 1306, porté par un Isaac (Saige, p. VII ; RÉJ., II, 46). Ce nom était également en usage chez des chrétiens du sud de la France (Gallia christ., I, 470). Il doit peut-être son origine à la localité de Portes, département du Gard, arrondissement d'Alais. On trouve aussi le nom de « de la Porte » chez les Juifs du nord de la France (RÉJ., II, 28), ainsi que chez les chrétiens de cette région. Un chrétien, qui habitait Rosière, en Belgique, vers 1344, s'appelait דלפורטא, del Porte ou de la Porte (RÉJ., VII, 123).

Juda, l'auteur d'un lexique pour rimes hébraïques intitulé כרמה חטים (mss. Bodl., n° 1530, Cat., p. 537 et 1158), s'appelait השערי. Cette épithète est probablement la traduction du nom de da Porta (cf. Stnschn., Die Hebræischen Uebersetzungen des Mittelalters, 690). Le médecin italien Abraham Portaleone, né à Mantoue en 1542 et auteur d'un livre estimé d'archéologie juive, les *Schiltè Hagguibborim*, s'appelait Abraham משער אריה. Mais ce médecin avait pris le nom de Portaleone parce qu'il y avait à Rome un quartier qui s'appelait ainsi (cf. Berliner, Mgz., I, 84).

Digitized by Google

Le nom de Çaporta ou Saporta, qui se rencontre si fréquemment chez les Juifs d'Espagne, est sans doute formé de l'ancien article féminin « ça » ou « sa » et du substantif « Porta » (voir *s. v.* דאבקולא).

דלשאינפנץ DELS-ENFANTZ.

Nom de famille provençal. Il est porté, entre autres, par un Don Jacob Bonjudas, qui était propriétaire, en 1343, du ms. de l'*Ittour* qui se trouve à la Bodléienne sous le n° 2356 (Cat., p. 822). Ce nom correspond à un autre nom provençal, דילשפילש, Dels-Fils, porté par le bisaïeul de Simon ben Cémah Duran (ses Consult., I, n° 134), et au nom de famille italien Degli Adolescenti, מן הנעזרים (cf. Goldenthal, Catalog der hebr. Handschr. der Wiener Hofbibliothek, p. 8. Voir aussi Stnschn., Cat. Bodl., p. 1834).

Les deux savants Méïr et Juda d'Arles auxquels Yedaya Penini dédia son ouvrage *Oheb Naschim* (voir *s. v.*, כדרש) étaient fils de Don Salomon דלאשאירפאנץ. Cette orthographe, qui se retrouve dans un autre ms. de cet opuscule (Stnschn., Letterb., IV, 121), répond au mot de Dels-Efanz, qui est aussi correct en provençal que Dels-Enfantz. De ces deux frères, Méïr était le plus considérable. D'après M. Neubauer (Jubelschrift zum 90. Geburtstag des Dr L. Zunz, 139), il serait identique avec le poète Bongodas Méïr ben Salomon mentionné par Abraham Bédersi dans son Divan (Rabb. fr., 713).

Parmi les plus zélés partisans d'Abba Mari se trouve un Juda ben Salomon ben Méïr, qui écrivit une lettre d'adhésion au chef des adversaires de Maïmonide. Cette lettre ne se trouve ni dans le ms. de Minhat Kenaot de Parme ni dans celui de la bibliothèque Halberstam. Dans l'édition de Presbourg, p. 176, ce Juda est cité sous cette désignation : ר' יהודה דשפלנש הדר באדלב. Le nom de la localité est sûrement altéré, il faut lire באדלדי, comme on le trouve, du reste, dans le ms. de Minhat Kenaot de Turin (cf. Gross, Mschr., 1879, p. 420). Le mot דשפלנש pourrait être lu De-Plans (*ibid.*) ou De-Planis (*ibid.*,

Digitized by Google

1882, p. 498) ; les deux noms se rencontrent en Provence. Des documents latins de la Provence mentionnent assez souvent des chrétiens appelés De Planis et De Plenis (cf. Gallia christiana, VI, 591 ; voir aussi Steinschn., Notice sur les tables astronomiques attribuées à Pierre III d'Aragon, Rome, 1881, p. 5). Enfin, on trouve à Carpentras, en 1400, un Juif appelé Andaynus de Plana. Celui-ci était peut-être ainsi dénommé d'après la localité de Plan qui se trouve dans le département de l'Isère (cf. RÉJ., XII, 195). On voit donc que ce nom de דשפלנש pourrait être facilement interprété. Mais un ms. du Minh. Ken. de Turin donne à notre Juda le nom de Juda דלאיבנגש, et c'est là certainement la vraie leçon, quoiqu'il ne soit pas correct de mettre דל à la place de דלש. Il s'agit donc ici du nom de Dels-Enfantz, et, selon toute probabilité, ce Juda n'est autre que l'ami de Yedaya dont il est question plus haut. Nous ne croyons pas non plus nous tromper en affirmant que Don Jacob Bongodas Dels-Enfantz appartient à la même famille que Juda et Méïr ben Salomon. Peut-être était-il même le fils de l'une ou l'autre de ces personnalités. La chronologie n'infirmerait en rien cette hypothèse.

דמפיר DAMPIERRE-SUR-AUBE.

En latin *Damnapetra* ou *Dampetra*. Village de la Champagne, dans le département de l'Aube, près de Troyes.

Cité dans Or Z., I, 126, et II, 3.

On a cru à tort (Zunz, Zur Gesch., 33, et Rabb. fr., 444) que דמפיר désignait Dompaire, dans le département des Vosges. Du reste, rien ne prouve qu'il y ait eu des Juifs dans cette dernière localité.

Ce mot s'écrit aussi דנפירא (Manhig, 9, et passim), דנפירדה (Luria, *l. c.*), דנפירש (Manhig, 89 *a*), דנסיר (*ibid.*, 87 *a* ; Maïmoniot sur מאכלות אסורות, n° 5; mss. Bodl., n° 1098, Cat., p. 301, et passim), et, par altération, דניפרים (Agour, éd. Venise, n° 224), דונפיר (Schibb. Hallékét, II, ms. Hstm, § 43), רונפיר (Schem Hagg., *s. v.* יצחק), דופירא (M. de Rothenbourg, Consult.,

Digitized by Google

éd. Crémone, n° 134), דופיירא (*ibid.*, ms. Hstm n° 345), דפירא (Mord. sur Guittin, ms., IV, n° 367 ; Mschr., 1878, p. 78), דונפירא (Manhig, éd. Berlin, 30 *b*), et תפירא (cf. ראבית, ms. Hstm, § 925). Cette dernière orthographe se trouve dans une consultation adressée par Isaac ben Abraham à son frère Simson de Sens et publiée par Eliézer ben Joël Hallévi (*l. c.* Cf. M. de R., éd. Lemberg, n° 394 ; Mord. sur Batra, III, n° 546). Tout ce que nous savons de cet Isaac ben Abraham, c'est qu'il enseignait à Dampierre. On s'explique assez facilement cette altération. Au lieu de דנפירא, un copiste a écrit תפירא ou תפירה. Une leçon plus étrange est celle de תרניאל (voir plus loin).

Il existait à Dampierre une communauté juive assez importante, qui comptait des gens riches parmi ses membres. Ainsi, il est souvent question, pendant les années 1212, 1220 et 1225, de transactions financières entre les Juifs de Dampierre, d'une part, et, de l'autre, les seigneurs de Dampierre et l'abbaye de Saint-Loup de Troyes (cf. Lalore, Collection des princ. cartulaires du diocèse de Troyes, Paris, 1875. Voir aussi H. B., XVIII, 130; REJ., II, 247). Pendant quelque temps, la petite localité de Dampierre fut le centre des études talmudiques du nord de la France. Elle a été habitée par les savants suivants :

1° Isaac ben Samuel l'ancien, appelé parfois « le saint », dont le nom est écrit d'habitude ר"י, par abréviation. Il était fils de la sœur de Rabbênou Tam et petit-fils, par son père, de Simha ben Samuel de Vitry (voir *s. v.* ויטרי). Du côté maternel, il était donc arrière-petit-fils de Raschi et parent d'Eleazar de Worms, dont la femme était fille de Miriam, qui était elle-même petite-fille de Raschi (voir כפר הנייר, ms. Hstm, 167 *a* ; Maïmoniot sur מאכלות אסורות, Consult., n° 5 ; REJ., VII, 76).

Isaac ben Samuel rapporte quelques usages religieux qu'il a vu observer dans la maison de son grand-père Meïr ; c'était donc déjà un jeune homme du vivant de son aïeul (voir כ' הנייר, p. 162 ; Maïmoniot, *l. c.* ; REJ., *l. c.*). Nous savons aussi qu'il survécut à son fils Elhanan. Nous pouvons donc supposer qu'il vécut vers 1120-1195. Comme son grand-père Meïr, autant que nous sachions, habitait Ramerupt, nous pouvons en conclure qu'il résida lui-même dans cette localité pendant sa jeunesse. C'est aussi là qu'il suivit l'enseignement de son oncle R. Tam (Luria, *l. c.*), et il s'y trouvait encore quand ce dernier se rendit à Troyes (Or Z.,

Digitized by Google

I. 126). Du reste, il adressa de Ramerupt des lettres à R. Tam à Troyes, où il séjourna lui-même quelque temps (Mord. Houllin, VII, n° 679). Eliézer ben Joël Halévi (ראבי"ה ms., n° 1080) mentionne une réponse de R. Tam dans les termes suivants : תשובה ר"ת שהשיב לרבי יצחק בר שמואל אחיו לרונט. Les deux derniers mots doivent certainement être corrigés en בן אחותו לרומרו, comme le prouve un passage de Schaarè Doura, n° 78, qui parle également de cette réponse et où le destinataire est appelé ר"י בר שמואל, et, dans les gloses, simplement ר"י. Or c'est sous ces noms qu'on désigne habituellement Isaac l'ancien.

Les Schilte Hagg. sur Mordekhaï (Ketoubot, IX) citent une lettre de R. Tam à ר' יצחק בן רכבם. Mais dans les Consultations de Maïmoniot, אישות, n° 17, le destinataire de cette lettre est appelé simplement ר"י בן שמואל. Il s'agit donc là encore de notre Isaac l'ancien. Du reste, on confond encore autre part Samuel, père de notre Isaac, avec Samuel ben Meïr (cf. Schem Hagg., I, *s. v.* יצחק). Rien ne prouve, d'ailleurs, que Samuel ben Meïr ait jamais eu un fils du nom d'Isaac.

M. Neubauer a publié (REJ., XVII, 67) l'extrait suivant du Mahzor Vitry (mss. Br. M., add. 26200, f° 153) : אני יצחק בר דורבולו ראיתי ברמרו דאתרמיא בידיה מלתא בר' יוסף בנו של רבינו יעקב בן רבנא מאיר מבנו ואחד שהתפלל מנחה בערב שבת בבית הכנסת ישב לו ר' שלמה אחי רבינו שהיה מתפלל וא' לו רבי יעקב אחיו לך להביא יוסף בני לבית הכנסת שלח ענו החבר ר' יצחק בן רבינו שמואל ואחרים עמו כיון שבא לבית הכנסת ירד הרב ר' שלמה לפני הארון וא' ברכו « Moi, Isaac, fils de Dorbolo, j'ai été témoin d'un fait qui s'est passé à Ramerupt au sujet de Joseph, fils de Jacob, fils de Méïr. Après avoir prié *Minha* au temple le vendredi soir, Salomon, frère de notre maître, s'assit. Alors Jacob, son frère, lui dit : « Va dire à mon fils Joseph de venir à la synagogue », et il le fit accompagner par Isaac, fils de Samuel, et d'autres. Quand il arriva au temple, Salomon commença l'office du sabbat. »

Ce Salomon dont il est question dans ce passage avait une assez grande valeur comme exégète et grammairien et fut même surnommé « le père des grammairiens » אבי הדייקנים, mais ses trois frères Raschbam, R. Tam et Isaac ben Meïr lui étaient bien supérieurs dans la science talmudique, et leur réputation éclipsa totalement la sienne. Avec le déclin des études exégétiques et grammaticales, il entra même complètement dans l'oubli, et ce n'est que récemment que plusieurs savants le remirent en lumière (cf. Neubauer, *l. c.*, et surtout Kaufmann, Mgz., XIII, 152). M. Berliner, qui, un des premiers, appela l'attention sur ce quatrième fils, parfaitement inconnu, de Méïr de Ramerupt, a publié dans le Mgz., II, 45, l'extrait suivant du ms. 181 de Rossi, qui

Digitized by Google

contient un commentaire sur Job : כתם שבעל ההאנה יודע זמן לקושטה ולוקטה בפה כך ידע הק' זמנו של רבנו שלמה ולקחו בעתו להכניסו בישיבו של מעלה ואינני כי לקח אותו אלהים מכאן ואילך פירש בן בהו רבנו שמואל הזקן אחיו של רבנו יעקב אחיו של רבנו יצחק אחיו של הרב ר' שלמה אבי הדייקנים בני רבנו מאיר הזקן בן החבר רבינו שמואל זצ"ל ושם אמם נורת יוכבד החסידה בת רבנו שלמה זצ"ל. Ce passage nous apprend avec certitude que Méïr eut pour femme Yokhébéd, fille de Raschi, et qu'ils eurent quatre fils, Samuel, Jacob, Isaac et Salomon. Nous voyons aussi que Samuel, père de Méïr, portait le titre de החבר רבינו et, par conséquent, était un savant estimé.

Il est peu probable que cet Isaac ben Samuel dont parle le Mahzor Vitry soit le fils de Raschbam, comme le suppose M. Neubauer. Il semble plutôt qu'il faille l'identifier avec notre Isaac l'ancien, qui séjournait fréquemment à Ramerupt, dans sa jeunesse et dans l'âge mûr. Quand son oncle R. Tam eut quitté cette localité, il l'y remplaça comme directeur de l'école (Luria, *l. c.*). De là, il se rendit ensuite à Dampierre, où il fonda une autre école (Or Z., I, 126). A Ramerupt, comme à Dampierre, il eut de nombreux élèves. On raconte qu'il avait soixante disciples, dont chacun n'était pas seulement versé dans tout le Talmud, mais avait approfondi, sous sa direction, et savait par cœur un traité spécial de ce recueil (cf. Menahem ben Zérah, Cêda Laddérékh, introduction). Les plus savants talmudistes français du commencement du XIIIe siècle furent ses élèves.

Isaac l'ancien a recueilli et coordonné avec beaucoup d'érudition et de perspicacité les diverses explications se rattachant au commentaire de Raschi sur le Talmud. Ce fut lui qui, après la mort de son oncle R. Tam, posa les premières fondations pour l'œuvre considérable des tosafot, qui, plus tard, furent fréquemment remaniées et développées. Voici ce que Joseph Kolon dit (Consult., n° 52) sur ce sujet : על מדה אדני ההוס' הטבעו אם לאו בכל דברי ר"ת ופירושיו או מי ירדה אבן מנוחה אם לא רבינו יצחק הירוע בעל התוספות. Dans la nouvelle édition qu'il a publiée du Talmud, M. Romm, de Vilna, a imprimé les tosafot d'Isaac l'ancien sur *Kiddouschin*.

A chaque page de nos tosafot et des ouvrages postérieurs de casuistique, on rencontre le nom de notre docteur. Il est surtout fréquemment mentionné dans le Sefer Hatterouma de son élève Barukh ben Isaac, de Worms, et dans l'Or Zaroua d'Isaac ben Moïse, de Vienne. La plupart des citations sont empruntées à ses ouvrages mêmes, mais il y en a d'autres qui reproduisent simplement des explications orales rapportées par ses disciples (voir S. Hatterouma, n° 144; Or Z., I, 179; tos. de Juda Sire Léon de Paris sur Berakhot, éd. Varsovie, intitulées משולשה, 29 *b*; Manhig, 83 *b*, 89, et passim).

Ses consultations sont fréquemment mentionnées. On les trouve

Digitized by Google

citées, entre autres, dans le S. Hatterouma, n° 55; Mahzor Vitry, éd. Berlin, n° 82; Or Z., I, 113*a*, 117 *b*, 173, 214 *b*; II, 51 *b*; III, éd. Jérusalem, B. Mecia, 51 *a*, 61 *a*, et 77; M. de R., Consult., éd. Prague, n°s 170, 218, 311, 316, 357 et 477; éd. Lemberg, n° 167; Mord. sur Ketoubot, XIII, n° 269, sur Guittin, IV, n° 367, ה' גט, n° 453; Maïmoniot, Consult. טבורות, n° 2, gloses מאכלות, X, XI et XIV, Consult., n°s 1, 2 et 5; Hayyim Or Z., Consult., n° 174, 177 et 213. Ses deux oncles Raschbam (Or Z., I, 137) et R. Tam (*ibid.*, 89*a*; Maïmoniot, Consult., *l. c.*, n° 15, אישות, n° 17), ainsi qu'un Elie, probablement de Paris (Mord. Ketoubot, V, n° 174), lui envoyèrent des décisions sur des points de casuistique.

Dans une lettre adressée à Meïr Haccohen, il dit : « Mon cœur est affligé, mes yeux sont obscurcis par les larmes, car la lumière du monde s'est éteinte, les tables de la Loi sont brisées » (Or Z., III, Baba Batra, p. 43). Il fait certainement allusion par ces mots à la mort de l'un de ses oncles, probablement de R. Tam. D'après cette lettre, Meïr Haccohen paraît avoir été un rabbin très estimé, mais il n'est pas autrement connu. En réponse à des questions de casuistique qui lui furent adressées, Isaac envoya des consultations à ce Meïr Haccohen dont nous venons de parler, au rabbin allemand Joël Hallévi, de Bonn (ראבי"ה, ms., n°s 929 et 933; Mord. Guittin; Maïmoniot, gloses גירושין, II; Piske Récanati, n° 245; Assoufot, ms. Hstm, p. 149), à Ascher ben Meschoullam de Lunel (tos. sur Baba Kama, 64*a*; Temim Déim, n° 202; Maïmoniot, gloses תפלה, VII, et tos. de Sire Léon de Paris, *l. c.*, 3 *b*), à Cresbia, qui est certainement identique avec le rabbin de ce nom établi à Dreux (Or Z., III, Baba Mecia, 103, קרשביא; Maïmoniot, Consult. משפטים, n° 32, où ce nom est écrit par altération קרשנה; voir *s. v.* דרום), à Siméon, probablement son élève, de Joinville (כ' הנייר, ms. Hstm, 60*a*; tos. sur Schabbat, 57*a*; voir *s. v.* ורנבול), à Samuel ה'חכם, probablement son élève Samuel b. Joseph de Verdun (Or Z., I, 145; M. de Rothenbourg, Consult., éd. Lemberg, n° 425), à son élève Juda Sire Léon de Paris (Maïmoniot, gloses טוען ונטען, V; tos. de Sire Léon sur Berakhot, éd. Varsovie, 35*a*; Mahzor Vitry, éd. Berlin, n° 82; voir *s. v.* בר), à « l'estimable » Samuel ben Joseph, probablement de Méry-sur-Seine, dans la Champagne (voir *s. v.* מרי), enfin aux « notables » de Chinon (Or Z., III, Baba Batra, 39, נדיבי קינו; M. de Rothenbourg, Consult., éd. Prague, n° 265, et éd. Berlin, p. 182, par altération, נדיבי קושון; voir *s. v.* קינון).

Isaac ben Samuel envoya aussi une consultation à Metz pour contester à Eliézer, de Metz, le droit de s'approprier, au profit d'une caisse de secours qu'il administrait, un legs qu'une femme avait laissé pour cette caisse, non pas, ce semble, par écrit mais verbalement (Maïmoniot, Consult. קנין, n° 19). Dans une autre consultation, il déclare qu'on ne peut pas contraindre Eliézer נדיב à faire juger par le collège rabbinique de Troyes le procès

Digitized by Google

qu'il soutient contre Abraham, président très influent de la communauté de cette ville, mais qu'il faut lui permettre de s'adresser à des juges d'une autre localité (M. de Rothenbourg, *l. c.*, n° 346). Dans une autre affaire de ce genre, mais où il n'y avait nullement à craindre que le tribunal se laissât influencer par la partie adverse, il blâma le plaignant, qui était disciple et parent de R. Joseph, de n'avoir pas voulu faire juger son procès par le « grand tribunal » ב"ד הגדול de R. Hayyim (*ibid.*, éd. Lemberg, n° 428). Il désigne ces deux rabbins comme ses maîtres, mais il est difficile de déterminer avec certitude de quelles personnalités il est question, car bien des rabbins de cette époque portaient ces noms. Il semble cependant qu'il s'agit ici du célèbre Hayyim ben Hananel Haccohen et de Joseph ben Moïse de Troyes (voir plus loin).

Une des consultations d'Isaac ben Samuel est adressée au frère de la femme de Simson (Temim Dé'im, n° 86-87; cf. tos. sur Aboda Zara, 60 *a*. Voir Gross, RÉJ., VI, 175). Ce Simson, qui suivait alors l'enseignement d'Isaac, est sans doute Simson de Sens, frère de cet Isaac ben Abraham qui est mentionné dans cette même consultation et était également élève d'Isaac ben Samuel. Le mot שירונא ou שורונא, qui indique le lieu d'origine de ces élèves, est manifestement corrompu et désigne certainement Sens (voir plus loin). Isaac avait alors également pour élève Samuel ben Salomon, frère de sa bru. Ce Samuel, qui était probablement beau-frère d'Elhanan ben Isaac, était encore très jeune à cette époque, car il est simplement désigné par les mots שמואל בן שלמה. Peut-être s'agit-il là de celui qui fut plus tard le célèbre rabbin Samuel ben Salomon de Falaise (voir plus loin). En tout cas, l'on ne connaît pas d'autre rabbin français de ce nom qui ait vécu à cette époque.

Isaac ben Samuel est également mentionné comme commentateur de la Bible (commentaire sur le Pentateuque, ms. Luzzatto; voir Kérém Chémed, VII, 68; Minh. Yeh., 8 *b*). C'est lui sans doute qui est aussi le ר"י dont on cite le recueil de Midraschim (*ibid.*, 22 *a*, לקוטי מדרש; cf. Zunz, Zur Gesch., 74). On lui attribue aussi un certain nombre de compositions liturgiques, un piout pour la Haftara (Landshut, 108) et un piout pour la fête de Pourim (Mahzor Vitry, n° 255; cf. Luzzatto, Mgz., V, partie hébr., 27). Il faut cependant éviter de le confondre avec un poète liturgique du même nom qui était peut-être originaire de Narbonne (voir *s. v.* נרבונה).

2° Elhanan, fils d'Isaac ben Samuel, qui est mort martyr, d'après le témoignage d'Azriel Trabotto, en l'année 1184 (ms. Ilsim, n° 227, f° 226. Cf. Kaufmann, REJ., IV, 210-12 et 221; Luria, Consult., n° 29). Jusqu'à présent, on a douté qu'Elhanan eût subi le martyre, parce que très souvent son nom n'est pas suivi, comme cela a lieu d'ordinaire, du qualificatif de « saint » (voir Zunz, Litg., 288; Gross, Mgz., IV, 191). Mais les doutes doivent

Digitized by Google

tomber devant l'affirmation de Trabotto. Son père lui survécut de plusieurs années (Temim Dèim, n° 87, 203 : כבר הגדתי זה כמה טעים בהוספות בני ז"ל).

Nous savons, en réalité, peu de choses de la vie d'Elhanan. Sa femme paraît avoir été la sœur de Samuel ben Salomon, de Falaise, et son fils Samuel jouissait d'une certaine autorité comme savant (M. de Rothenbourg, Consult., éd. Prague, n° 546; tos. sur Erakin, 18 *b*). Bien des passages nous montrent qu'arrivé déjà à la maturité de l'âge, il continuait à entretenir des rapports scientifiques avec son père (tos. sur Haguiga, 10 *a*; Hayyim Or Z., Consult., n° 174, בנו טיחדה אמר לי; Or Z., III, Baba Batra, 38 : הקשה הרב ר' אלחנן... והשיב לו רבינו יצחק אביו). Du reste, il répondait, au nom de son père, à des questions de casuistique qui étaient soumises à ce dernier, et il enseignait à côté de son père. Parmi ses élèves se trouvait Juda Sire Léon de Paris (voir ses tosafot, *l. c.*, 12 *b*, et 29 *b*; Semag, commandement n° 211). Sire Léon paraît donc être originaire de Ramerupt ou de Dampierre.

Un ouvrage manuscrit de cabbale mentionne un cabbaliste du nom d'Elhanan « le saint », de Corbeil (mss. Stnschn.; H. B., XVII, 95. Voir *s. v.* ארלי). Todros Aboulafia nomme également ce cabbaliste Elhanan de Corbeil (Schaar Harazim, mss. Munich, n° 209, f° 56 *b*; Stnschn., *l. c.*, et Cat. Bodl., p. 1321). Il s'agit là certainement de notre Elhanan, car on ne connaît pas d'autre savant français de ce nom. Il est bien possible, cependant, que cet Elhanan de Corbeil n'ait jamais existé, car il était de tradition chez les auteurs d'ouvrages cabbalistiques de citer parfois des noms de cabbalistes qui n'ont jamais existé que dans leur imagination. L'authenticité d'Elhanan de Corbeil ne paraît pas plus certaine que celle de R. Aha [ר' אחא] de Corbeil, qui est également cité dans un livre cabbalistique (cf. Stnschn., Cat. Bodl., p. 2096).

Elhanan jouissait d'une autorité assez grande comme rabbin (Joseph Kolon, Consult., n° 52 : בני הם פוסקים גדולים יותר מרבי' יצחק ורבי' אלחנן בנו ז"ל). Il a composé des tosafot assez développées, auxquelles son père a ajouté des gloses sur les divers traités du Talmud, entre autres sur Berakhot (tos. Berakhot, 30 *b*; tos. de Sire Léon, *l. c.*, 2 *b* et 11 *a*; Or Z., I, 34 *a* et 54 *a*), sur Pesahim (tos. de Yeschaya di Trani l'ancien sur Pesahim, III, 101 *a*, 102 *a* et 106 *a*; Mord., Pesahim, X), sur Bèça (Mord. Bèça, II, n° 681), sur Haguiga (tos. Haguiga, 1 *a*, 8 *a* et 10 *b*), sur Yoma (les anciennes tosafot sur Yoma, 10 *b*, 14 *a* et 56 *a*, où il y a par erreur : ר' אלחנן בן הר"י בן רבי מאיר ou רבי אלחנן בן רבי מאיר; voir Zunz, Zur Gesch., 34), sur Meguilla (tos., 3 *b* et 4 *a*, et כ' המכריע, n° 31), sur Guittin et Kiddouschin (ces tosafot sont citées par son père. Voir Temim Dèim, n° 87, et nos tos. sur Guittin, 72 *a*), sur Nedarim (tos., 29 *b*; Joseph Kolon, Consult., n° 52), sur Bekhorot (Schitta Mekoubecét sous le titre de מזבח כפרה, éd. Lemberg),

Digitized by Google

sur Bekhorot, 4 *b*, 11 *b* et 37 *a*), sur B. Kama (Or Z., III, B. Kama, 54 *a*; ס' המכריע, nos 75 et 81), sur B. Mecia (*ibid.*, Mecia, où l'on trouve parfois des extraits très longs; voir aussi nos tos. sur B. Mecia, 111 *b*; Sèfer Haittour, I, éd. Lemberg, 37 *a*), sur B. Batra (*ibid.*, B. Batra, 38 *b*), sur Schebouot (tos. Schebouot, 28 *a*), sur Érakhin (tos. Érakhin, 11 *b*), sur Tamid (voir commentaire sur Tamid, éd. Prague, 11 *b*), et sur Houllin (Mord. Houllin, III, no 613).

Un feuillet des tosafot d'Elhanan sur Aboda Zara, qui sont souvent citées dans les tosafot que nous possédons sur ce traité, se trouve dans le ms. hébr. no 6 du musée national de Pesth (Kohn, Mgz., IV, 99). Luzzatto possédait le ms. de ces tosafot, qui allaient jusqu'au f° 61 d'Aboda Zara et se terminaient par cette note : עד כאן יסוד הרב ר' אלחנן בן רבי יצחק מדמפיר הצצבה עכ"ה ומכאן ואילך יסוד הרב ר' יהודה בר' יצחק נברונא שפי' הליכות קדם (Voir על סי הוספי הר' אלחנן בן רבי' ר' יצחק, p. 46). Elhanan composa ces tosafot en 1182.

Cette note présente certaines difficultés. On est tenté de voir dans ברינא la ville de Brienne. Mais qui est ce Juda ben Isaac qui a remanié les tosafot d'Elhanan depuis le f° 61 d'Aboda Zara jusqu'à la fin du traité? On ne le trouve cité nulle part ailleurs. Du reste, on ne connaît qu'un seul tosafiste de ce nom, c'est Juda Sire Léon de Paris. Celui-ci était élève d'Elhanan, composa des tosafot sur Aboda Zara et est fréquemment cité, sous le nom de Juda, dans nos tosafot sur ce traité (20 *a*, 21 *b*, 40 *a*, et passim; voir surtout 56 *a*, et Semag, défense no 148). Il semble donc bien probable que le Juda ben Isaac de la note précitée est Sire Léon de Paris et qu'au lieu de ברינא, il faut lire פריש, Paris.

Nous n'avons plus que très peu de consultations d'Elhanan (Schibb. Hallékét, I, éd. Buber, nos 3 et 15). Une de ces consultations est adressée à Nathan החבר, que nous ne connaissons pas autrement (Maïmoniot, Consult. שבועות, no 4, et Hayyim Or Z., Cons., no 7). Il a également envoyé, au nom de son père, une consultation sur un point de droit civil à son oncle Salomon החבר (Or Z., III, B. Mecia, 89 *b*). Ce Salomon est sans doute le beau-frère du père d'Elhanan, savant estimé que Simson de Sens mentionne dans ses tosafot (en ms.) sur Pesahim de la façon suivante : הקשה ר' בשם רבי שלמה גיסו (mss. Bodl., no 2358, f° 21, Cat., p. 822. Cf. REJ., VII, 51). L'abréviation ר', qui se rencontre très fréquemment dans ces tosafot, doit être lue רבי, et, comme cette autre abréviation מר', qui se lit מורי רבי « mon maître », et qu'on y trouve également assez souvent, elle désigne Isaac ben Samuel.

Elhanan a également écrit un ouvrage de casuistique sur les phylactères, mentionné sous le titre de תקון תפילין (Mord. Halakhot Ketanot, no 932, où il est souvent cité sans qu'on indique le titre de son ouvrage). Le titre de תקון תפילה mentionné dans nos tosa-

Digitized by Google

fot sur Berakhot, 60*a*, doit donc être corrigé en תקון תפילין. Un autre écrit d'Elbanan traite du calendrier et est cité sous le titre de סוד העבור (Minh. Yeh., 10*a*; כ' דגן ms. dans Ozar Nechmad, II, 101).

Notre Elbanan est sans doute identique avec le poète liturgique Elbanan ben Isaac (Zunz, Lit̃g., 287), il est certainement le même que cet Elbanan dont on cite un certain nombre d'explications bibliques (Minh. Yeh., 23*b*; Paanéah Raza sur יתרו).

3° Joseph ben Simeon, qui vécut à Dampierre du temps d'Isaac l'ancien, est mentionné par Abraham ben Nathan, de Lunel, mais n'est pas autrement connu (voir Manhig, 39*b*).

4° Isaac Hallaban ben Jacob, un des élèves les plus estimés de Rabbénou Tam, résidait parfois à Worms et à Ratisbonne, mais son vrai domicile était à Prague (cf. Gross, Mschr., 1886, p. 24; REJ., VII, 74). Était-il vraiment originaire de Dampierre, comme semblent le prouver ces mots des Schibb. Halléket, II, ms., n° 43 : ר' יצחק הלבן מדונפיר ? Cela paraît bien improbable. Il est à supposer que le copiste a confondu cet Isaac Hallaban avec ר' יצחק מדונפיר, qui se trouve mentionné un peu plus haut, au n° 40. Ou peut-être faut-il corriger הלבן en הזקן « l'ancien ».

5° Isaac ben Abraham, par abréviation ריבא ou ריצבא, fut, comme son frère Simson de Sens, un des élèves les plus remarquables d'Isaac ben Samuel. Pour le distinguer de ce dernier, on l'appelle parfois Isaac le jeune (tos. Yoma, 20*a*, ר"י הבחור; M. de Rothenbourg, Consult., éd. Lemberg, n° 505, ריצבא הבחור). C'est lui, sans doute, cet Isaac ben Abraham que Jacob ben Méïr de Provins (פורוינש) désigne comme son maître et le fils de sa sœur aînée (mss. Bodl., n° 783, 1°. Cf. Neubauer, REJ., IX, 59; voir *s. v.* כרובינש), car il n'existait pas à cette époque, dans le nord de la France, d'autre savant important de ce nom. Son père Abraham était donc fils de Simson ben Joseph l'ancien, de Falaise (voir *s. v.* פלייזא). Dans sa jeunesse, Isaac séjourna quelque temps à Troyes, où il profita de l'enseignement de R. Tam (Temim Deïm, n° 87), et ensuite à Sens (*ibid.*; Maïmoniot, Consult. אישתו, n° 6; voir *s. v.* טבץ). Après la mort de son maître Isaac, il accepta la direction de l'école de Dampierre, localité d'après laquelle il est souvent dénommé (Luria, *l. c.*; Or Z., I, 225*a*, רבי יצחק בר אברהם מדנפיר; Maïmoniot, gloses חמץ ומצה, VIII, ר"י מדנפירא בר רבי אברהם). Cet Isaac est un des rabbins français auxquels Méïr ben Todros Aboulafia, de Tolède, adressa sa lettre contre la théorie de la résurrection émise par Maïmonide. Il l'appelle dans ce document « l'éminent et pieux rabbin Isaac מתרניאל, fils du pieux, saint et estimé Abraham » (כתב אלרכאויל de Méïr Hallévi, éd. Paris, 1871, p. 4. Cf. REJ., VI, 180; VII, 44). Le mot הרניאל est une singulière altération du nom de דנפיר. En général, tous les noms de lieu sont fortement altérés dans cette lettre (voir *s. v.* דרוויש).

Digitized by Google

Isaac ben Abraham est mort à Dampierre peu de temps avant l'année 1210. Son frère Simson de Sens, son oncle Jacob de Provins et Tobia, qui était certainement de Vienne (gloses de R. Perèç sur le Semak, n° 31. Cf. REJ., VI, 181), assistèrent à son enterrement.

Ce savant a composé des tosafot sur divers traités du Talmud, entre autres sur Schabbat (tos. Schabbat, 16*a*, 110 *a*, 3*a*, où les mots ר"י בשם ר' אברהם doivent être corrigés en ר"י בן ר' אברהם), sur Pesahim (Or Z., I, 26*b* : זה יסוד רבי יצחק ב"ר אברהם בלילי פסח וכ'; Orh. Hayy., I, 73; Kol Bo, n° 50), sur Moed Katan (Schibb. Halléket, I, éd. Buber, n° 231), sur Yoma (tos., 20*a* et 45*b*), sur Soucca (Orh. Hayy., I, 115*d*), sur Yebamot (tos., 25*b*), sur Ketoubot (tos., 42*b*), sur Kiddouschin (tos., 56*a*; d'anciennes tos. sur ce traité, ms. Michael. Cf. Zunz, Zur Gesch., 45), sur Nedarim (tos. 7*a*, et 22*a*, où l'on trouve l'abréviation ריצבא), sur B. Kama (Mord., IX, gloses), sur B. Batra (Or Z., III, B. Batra, 66), et sur Houllin (Mord., VII, n° 671; M. de Rothenbourg, Consult., éd. Prague, n° 614).

Un tosafiste allemand, Isaac ben Ascher Hallévi, de Spire, est aussi désigné souvent par l'abréviation de ריבא, et il est parfois bien difficile de savoir s'il s'agit de lui ou de notre Isaac. Il importe de ne pas confondre notre Isaac avec un autre Isaac le jeune, qui a coordonné des extraits des tosafot de Sens sur Bekhorot (mss. Bodl., n° 428, 4°, Cat., p. 91; mss. Almanzi; H. B., V, 20). Ce dernier était élève de R. Barukh et probablement originaire d'Allemagne.

Notre Isaac est mentionné assez souvent comme commentateur de la Bible (tos. sur le Pentateuque dans Daat Zek., éd. Livourne, 3*a*, 48*b* et 49*b*; Minh. Yeh., 3*a* et 13*a*, où l'on nomme notre auteur simplement ריבא; même citation dans Paanéah Raza פ' תולדות, où on le nomme Isaac ben Abraham; *ibid.*, פ' יהרו). Il y a certainement identité entre lui et le poète liturgique Isaac ben Abraham (Mahzor Vitry; Luzzatto, dans בל אורוח, p. 42; Zunz, Litg., 335). Ses décisions rituelles et ses consultations sont fréquemment citées. On en trouve des citations dans Or Z., I, 13*b*, 17*b* et 182*a*; II, 53*b*, 111*a* et 146*a*; III, B. Mecia, 3*b* et 73*b*; même citation dans Piskè Recanati, n° 541, ריבא; dans M. de Rothenbourg, éd. Crémone, n° 176, et probablement aussi n° 174-75; *ibid.*, éd. Prague, n°s 6, 157, 161, 181, 289, 302, 319, 452, 458, 682, 866; *ibid.*, éd. Lemberg, n°s 121, 471 et 505; dans ce dernier numéro, même citation que dans le n° 6 de l'éd. Prague; dans Mord. Meguilla, II, n° 808, Ketoubot, XI, n° 251, Guittin, IX, n° 446, B. Batra, III, n° 546, et vers la fin; dans les gloses de R. Perèç sur Semak, n° 81; dans Maïmoniot, Consult. אישות, n° 6; même citation, plus brève, dans Or Z., I, 182*a*, et tos. Yebamot 65*b*; dans Maïmoniot, *l. c.*, n° 27, איסורי ביאה n° 3, קנין n° 25, משפטים n°s 28 et 37.

Digitized by Google

Isaac ben Abraham était en correspondence suivie avec son frère Simson (Or Z., I, 101 ; Mord. Mikvaot, vers la fin, et Houllin VIII, n° 718; M. de R., Consult., éd. Prague, n° 870, et éd. Lemberg, n° 394 ; Maïmoniot, Consult., שופטים n° 20, et אישות n° 27 et passim). Il répondit à plusieurs questions que lui soumit Jonathan Cohen, de Lunel (Or Z., I, 64, 72, 83, 223 et 225, où il y a par erreur le nom de נתן), et il envoya des consultations à Josué החבר (Or Z., II, 140), à Joseph ben Salomon החבר (*ibid.*, III, B. Kama, 44) et à son ami Eliézer (Maïmoniot, consult. משפטים n° 18), sur lequel nous ne possédons pas d'autres renseignements, mais qui est peut-être identique avec Eliézer de Metz ; d'autres de ses consultations sont adressées à la fois à Josué et à Hoschaya החבר (Or Z., IV, Sanhédrin, 2), probablement à Troyes (voir *s. v.* טרויש). Il répondit également à une question qui lui fut soumise par les savants de ריין ou provinces rhénanes (Maïmoniot, Consult. קנין, n° 27). Mais il est faux qu'il ait été en correspondance avec Juda Sire Léon de Paris, surnommé גור אריה (M. de R., Consult., éd. Prague, n° 9). C'est plutôt à Isaac ben Moïse de Vienne qu'était adressée la consultation de son maître Sire Léon (Schilte Hagg. sur Mord., Berakhot, VII).

Les ordonnances promulguées par le synode réuni à Troyes sous les auspices de R. Tam et Raschbam furent signées à nouveau par notre Isaac ainsi que par David ben Joseph, probablement de Château-Thierry, Isaac ben David et Joseph ben Moïse. Ce dernier est sans doute identique avec le savant de ce nom de Troyes (voir *s. v.* טרויש). Du reste, ces ordonnances sont habituellement munies de la signature d'Isaac (M. de R., *l. c.*, 112).

דרגיניירא DRAGUIGNAN.

En latin *Draguinianum* ou *Dracenæ*. Ville de la Provence, dans le département du Var.

Cité dans un poème de Gorni édité par Gross dans la Mschr., 1882, p. 513-14 (cf. Rabb. fr., 723).

Gorni accable de ses malédictions les Juifs riches de Draguignan, parce qu'ils l'avaient mal reçu, et il appelle cette ville מקום תנין « lieu de dragon ». Vers 1340, on trouve à Hyères un Cregot Hayyim de דראגיניין, mot qu'il faut certainement lire דראגיניאן (I. de Lattès, Consult., p. 88). En 1427, les Juifs de Draguignan furent contraints, sous menace d'une amende de 25 marcs d'argent, de porter la rouelle sur leurs vêtements (Ca-

Digitized by Google

mille Arnaud, 51). Enfin, d'après un document de l'année 1475, ils furent autorisés à posséder une synagogue à condition de payer à l'évêque de Fréjus une redevance annuelle de 4 livres de cire (*ibid.*, 20).

דרואינצא DURANCE.

En latin *Druentia*. Cours d'eau qui prend sa source au mont Genèvre et se jette dans le Rhône, près d'Avignon.

Cité dans mss. Gz., n° 782. Cf. Neubauer, REJ., X, 94. Son nom s'écrit aussi דרויינצא (mss. de Rossi, n° 1395. Cf. REJ., *l. c.*).

דרוייש DREUX.

En vieux français *Droes*, *Dreues* ou *Dreugesin*, en latin *Durocassis*, *Drocum*, *Drocæ* ou *Drogæ*. Capitale de l'ancien comté de ce nom, aujourd'hui dans le département d'Eure-et-Loir.

Cité dans les tosafot sur Ketoubot, 32 *b*, et sur Maccot, 14 *a* (voir aussi Valois, Notitia Galliarum, p. 180; Martinière, Dictionnaire géographique, *s. v.*).

En 1234, Thibaud, comte de Champagne, fut condamné à restituer à la comtesse de Dreux les Juifs qui lui appartenaient (Brussel, Usage des fiefs, I, livre II, ch. XXXIX; Depping, 191). Parmi ces Juifs qui étaient considérés comme une marchandise quelconque, il y avait des savants de la plus grande valeur, car Dreux fut un des principaux centres de la science juive et servit de résidence à des hommes considérables.

1° Salomon, surnommé « le saint », un des élèves les plus distingués d'Isaac l'ancien, de Dampierre, dirigea, pendant le premier quart du XIIIe siècle, l'école de Dreux (Luria, Consult., n° 29). Il faisait également partie, selon toute probabilité, du groupe des rabbins français auquel Méïr Aboulafia adressa sa lettre (voir plus haut), où il est nommé « l'éminent rabbin Salomon de רואם, fils de l'éminent rabbin Juda de מדריוס. Ce dernier mot est une forme altérée qu'on rencontre encore ailleurs pour

Digitized by Google

désigner Dreux (voir plus loin). Il est donc probable que le mot דראס doit également être lu דרוס, Dreux. Nous ne croyons pas non plus nous tromper en considérant le commentateur de la Bible, Jacob ben Juda de דרואש, qui vécut dans la première moitié du XIIIe siècle, comme le frère de notre Salomon (Minh. Yeh., mss. Vi., n° 32, Cat., p. 37). Ce dernier, qu'on désigne très fréquemment sous la simple qualification de « saint de Dreux », est également cité assez souvent comme commentateur de la Bible ; il était en même temps un tosafiste estimé.

Le nom de Dreux se trouve écrit en hébreu de diverses façons. Ainsi, on rencontre la forme דרוויש (Luria, *l. c.*), דרויש (tos. Schebouot, 13*a*; Or Z., II, 119), דרויש (tos. Schebouot, 16*b*), דרואש (mss. Vi., *l. c.*, Cat., p. 36; mss. Bodl., n° 970. Cf. Neubauer, Zischr. de Geiger, IX, 219), דרוש (Mord. Pesahim, II, n° 552, Kiddouschin, II ; ס' הגן, ms. Cf. Ozar Nechmad, II, 101), דרוס (tos. Ascheri sur Yebamot, éd. Livourne, 7*a*), דורויש (Minh. Yeh., 44*b*), et, par altération, טרוויש (*ibid.*, 42*b*) et טרויש, forme qui désigne aussi Troyes (tos. Pesahim, 23*b*; tos. Sanhédrin, 18*a*).

Un commentaire ms. sur le Pentateuque, émanant d'un savant allemand, mentionne « le saint de דאיש » (mss. Cambr., n° 36, Cat., p. 65). Ce mot désigne certainement Dreux. Dans les tosafot sur Guittin, 49*a*, on trouve mentionné Salomon de רודוש. Bien des raisons nous font supposer que, contrairement à l'opinion de Zunz (Zur Gesch., 55), il ne s'agit pas de Rhodez, mais de Dreux, et que רודוש est une forme altérée. Il faut corriger de la même façon le mot רדוסי qu'on trouve dans Mord. Pesahim, II, n° 589, ed. Sabionetta, et qui, dans d'autres éditions, est écrit דרוסי et dans l'édition Riva דרוש.

Dans le commentaire ms. composé par Samuel, de Falaise, sur l'ouvrage où Joseph Tob Élém a réuni les diverses prescriptions relatives à la Pâque, on trouve le passage suivant, qui manque dans ce même commentaire édité dans Or Z., II, 114-120 : וכשנאחזו לקאם אמרו כי כן היה נוהג הישיש הר' יוסף אשר רבי' יעקב נוהג כן ברודוס כמו כן נשמע ר' שלמה מדרואש (mss. Gz. Cf. Neubauer, RÉJ., XVII, 155; voir *s. v.* קאם). Ce passage prouve qu'on mettait parfois רדוס pour דרוס. On trouve même le mot דרונאש pour Dreux (tos. de Sens sur Maccot. Cf. סם חיים, éd. Livourne, 5*a*). M. Neubauer va plus loin, il prétend même (*l. c.*) que, dans un passage, il faut voir Dreux dans le mot לונדריש. Moïse Isserlès rapporte que ר"י מלונדריש récitait la Haggada de Pâque pour les femmes et les enfants dans la langue du pays (Darkè Moschè sur Tour Orah Hayyim, § 473). D'après quelques savants modernes (Zunz, Ritus, 63 ; H. Adler, Papers read at the anglo-jewish historical Exhibition, n° I, 263), il s'agirait de Jacob de Londres. On attribue (Or Z., II. 119) le même fait au « saint de Dreux ». Mais cela n'implique pas qu'il y ait erreur dans le Darkè Moschè. Jacob de Londres peut par-

Digitized by Google

faitement avoir introduit également l'usage de réciter la Haggada en langue vulgaire. Du reste, les deux faits ne sont pas rapportés d'une façon identique. S'il faut en croire Moïse Isserles, ר"י מלונדריש traduisait toute la Haggada, tandis qu'on dit de Salomon de Dreux qu'il n'en traduisait que la première partie.

Puisque je parle de Salomon de Dreux, je tiens à appeler l'attention sur l'erreur suivante. Dans Mord. Yebamot, IV, n° 21, on lit : שאל רבי שלמה מדרואיש את רבינו תם « R. Salomon de Dreux demanda à R. Tam. » Mais, en réalité, la réponse est faite par Barukh ben Samuel, qui n'est autre que le savant de ce nom de Mayence (décédé en 1221). On peut admettre difficilement que, pour un point secondaire de casuistique, notre Salomon se soit adressé à un rabbin établi en Allemagne. Mais dans les Consultations de M. de Rothenbourg, éd. Prague, n° 560, la personne qui fait la question n'est plus Salomon de Dreux, mais un Salomon ben Abraham. Ce dernier était très probablement un rabbin allemand, et le mot דרואיש est une forme altérée, désignant une localité de l'Allemagne. Peut-être faudrait-il lire וורמיישא, Worms.

2° Un commentaire ms. sur le Pentateuque cite Joseph de דרוש et une fois Joseph ben ש' (en marge שלמה) de דרוש (mss. Br. M., add. 22092. Voir Neubauer, Ztschr. de Geiger, IX, 231). Ce Joseph, probablement fils du Salomon de Dreux dont nous venons de parler, est sans doute le même que Joseph de דרוס qui est mentionné comme commentateur de la Bible dans un autre commentaire ms. sur le Pentateuque (Rabb. fr., 441). Peut-être même est-il identique avec ce Joseph ben Salomon qui était en correspondance avec Isaac ben Abraham de Dampierre (voir *s. v.* דמפיר). Il vivait, en tout cas, à la même époque.

3° A en juger par les rabbins en compagnie desquels il est nommé, David de דורניש vécut au plus tard dans le premier quart du XIIIe siècle (Yohasin, éd. Cracovie, appendice, 164 *a*). On a supposé qu'il fallait voir dans דורניש la localité de גורניש (Zunz, Zur Gesch., 42. Voir *s. v.* גורניש). M. Gerson (REJ., VI, 228) croit qu'il s'agit de Tournus, dans la Bourgogne. Mais la forme hébraïque du nom semble s'opposer à cette hypothèse. En tenant compte des altérations si variées qu'a subies en hébreu le nom de la ville de Dreux, qui est même écrit דרנאש, il ne serait peut-être pas téméraire de corriger דורניש en דרויש.

4° M. Nahem de דרגם est cité comme autorité rabbinique en même temps que Sire Léon et Yehiel de Paris, et le passage où il est nommé fait supposer qu'il était contemporain de ces deux rabbins (mss. Bodl., n° 781, Cat., p. 152). Ou bien דרגם est une forme altérée de דרוס, ou ce nom répond à l'ancienne forme Dreugesin, du latin *Drogæ* ou *Drogas*, et désigne également Dreux (voir plus haut. Cf. Neubauer, REJ., XVII, 153 et 154). Et de fait, le ms. du Semak de Zurich cite un « saint de Dreux » qui

Digitized by Google

est certainement identique avec notre Menahem (Zunz, Ritus, 213). Voici, du reste, un argument qui prouve cette identité. Samuel de Falaise cite souvent son maître Menahem, qu'il appelle « le pieux » (Or Z., II, 114-116). Une de ces citations est reproduite littéralement dans Mordekhaï Pesahim, II, où Menahem est désigné simplement par les mots : « le saint de Dreux » (דרוסר, דרוסי ou דרוש. Voir ce que nous avons dit plus haut). Dans un autre passage (*ibid.*, 116 *a*), Samuel, faisant une citation au nom de Menahem, commence ainsi : ואני שמעתי ממורי רבי מנחם בשם בן רבי יב"א. D'après ces mots, Menahem aurait été un élève d'Isaac ben Abraham de Dampierre. La même citation se retrouve dans Mordekhaï Pesahim, I, n° 552, éd. Sabionetta et Riva, où on lit ces mots : וכן כתב הרב רבי שמואל מפלמיזא בשם רבו הקדוש רבי שלמה מדרוש שקבל מרבו ר"י ברבי אברהם. Il faut corriger פלמיזא en סליזא, Falaise, et effacer le nom de שלמה, nom qui, de fait, ne se trouve pas dans un ms. du Mordekhaï (cf. Mschr., 1878, p. 175). On voit, en tout cas, que dans ce passage on confond notre Menahem avec Salomon. Or cette confusion s'explique très facilement si l'on admet que Menahem était également de Dreux et était aussi surnommé « le saint ». Ce dernier qualificatif n'est pas exclusivement appliqué à des martyrs (voir *s. v.* דמפיר), il est parfois, comme ici, tout simplement synonyme de « pieux ». En effet, il est bien difficile d'admettre, et, du reste, rien ne prouve que Salomon « le saint », de Dreux, ait subi le martyre.

Samuel de Falaise parle souvent de Salomon sans l'appeler son maître (Or Z., II, 118, ms. Gz. Voir *s. v.* דרום), ce qui fait supposer qu'il n'était nullement son élève et qu'il alla simplement résider à Dreux quand Salomon fut mort. Donc, quand il mentionne « son maître le saint », qu'il désigne comme déjà décédé, il s'agit soit de son maître Menahem, soit de son maître Sire Léon de Paris, qui est également surnommé « le pieux ». (Or Z., II, 114 *a* et *b*, 116 *a*; voir *s. v.* פריש).

Menahem est certainement identique avec ורדימס de דראוס, qui est cité comme commentateur de la Bible dans un commentaire ms. sur le Pentateuque (mss. Bodl., n° 270; cf. Neubauer, Ztschr. de Geiger, IX, 218). דראוס doit être lu דראוס et désigne Dreux (voir plus haut; cf. Neubauer, REJ., XVII, 153). וורדימס, Vardimas, est un nom de personne qui, d'après le Talmud, répond au nom de Menahem (Schabbat, 118 *b* : מנחם היינו ורדימס). C'est probablement le nom grec d'Eurydemos, qui, dans le Talmud de Jérusalem, s'écrit אורדימוס ou אברדימוס (voir Bacher, Die Agada der babylonischen Amoräer, Pest, 1878, p. 64). Mais, quoique Vardimas soit un nom grec, il n'y a aucune raison de supposer que le savant français qui portait ce nom ait été d'origine grecque. Menahem peut avoir été appelé Vardimas soit parce qu'un docteur important du Talmud, qui se nommait aussi Mena-

Digitized by Google

hem, est ainsi appelé, soit pour le distinguer des autres savants français du nom de Menahem. Du reste, nous trouvons parfois les deux noms placés ensemble. Ainsi, dans le Semag, défense n° 27, éd. Venise, 1522, II. 15, nous lisons : וברוש[ל]מי תניא שנים כת יאחד ירק מזמנין לרשב"ג וכן הי[ד] פוסק הר"ר מנחם וורדימס בשם ריצב"א וכן כתב רבינו יהודה. Ce passage nous apprend d'abord que Menahem Vardimas était élève d'Isaac ben Abraham, de Dampierre, et ensuite qu'il n'était guère plus jeune que Juda Sire Léon de Paris. Autrement, Moïse de Coucy ne l'aurait pas nommé avant son illustre maître Sire Léon. Or, ces deux particularités s'appliquent à notre Menahem de Dreux plus exactement qu'à tout autre savant français de ce nom.

Zacuto, qui cite ce passage, écrit le nom de notre rabbin : Menahem ברדימס (Yohasin, éd. Londres, 230). Ce dernier est certainement identique avec Menahem וורדימס, qui est encore mentionné ailleurs comme autorité rabbinique (Hayyim Or Z., Consult., n° 180, où il est appelé רבינו). Il s'agit également de notre Menahem dans les passages où il est question d'un savant qu'on nomme simplement וורדימה (Maïmoniot, gloses מלכים, IV) ou וורדימס, et qui est mentionné en même temps que Yehiel de Paris (mss. Bodl., n° 781). Enfin, nous ne croyons pas nous tromper en identifiant notre Menahem avec ce Menahem הורדימסי dans la maison duquel eut lieu, probablement à Dreux, au commencement du XIII[e] siècle, la discussion légendaire relative aux phylactères, et dont nous avons déjà parlé plus haut (voir *s. v.* איברא). A cette époque, Menahem était déjà assez âgé. Cela résulte de la façon dont son nom est mentionné, avec ceux d'autres rabbins considérables, dans le récit de cette discussion, et aussi de ce fait qu'il fut le principal maître de Samuel ben Salomon de Falaise, qui mourut vers 1260 (voir *s. v.* פלייזא).

Le surnom de ורדימסי, ou par altération ורדיואסי, est un adjectif dérivé du nom de Vardimas et est particulièrement en usage en Provence.

On connaît un Menahem ben Péréç qui s'est rendu en Palestine vers 1215 et a fonctionné huit ans comme officiant à Hébron, ce qui lui a fait donner le surnom de *Hébroni*. Ce personnage n'a certainement rien de commun avec notre Menahem, il était peut-être originaire de France, mais il a terminé son existence en Palestine, tandis que notre Menahem est mort à Dreux (cf. הלבנון, V, 626, et Neubauer, REJ., XVII, 153). Il y a aussi un Menahem qui a été en correspondance avec Simson de Sens (Maïmoniot, gloses שבועות, VI ; *ibid.*, consult. משפטים, n° 21). Il est peut-être identique avec ce Menahem ben Isaac, qui, comme nous savons, a écrit à Simson (Or Z., I, 231 *a*). Notre Menahem était très probablement fils de Péréç, de Dreux, contemporain de R. Tam. Il est sans doute né lui-même à Dreux et y est mort (voir *s. v.* דרום), contrairement à l'opinion de M. Neubauer (*l. c.*), qui le suppose originaire

Digitized by Google

de Verdun, en hébreu ורדום, et explique par cette origine son nom de ורדימס. Ce qui infirme cette hypothèse, c'est que le nom de ורדימס, quand il est employé seul, est considéré comme un nom de personne et non pas comme une sorte d'épithète. Ainsi on trouve : הר' ורדינים.

Dans un document hébreu de Nothingham, en Angleterre, de l'année 1257, il est question d'un Jacob ben Menahem הורדמסי, qui a épousé vers cette époque une jeune fille dans cette ville (voir שטרות, Hebrew deeds..., Londres, 1888, p. 244). M. Neubauer (RÉJ., XVII, 153) identifie ce Menahem avec notre Menahem de Dreux et conclut que ce dernier était encore en vie en 1257. Cette conclusion nous paraît fausse, comme nous le montrerons plus loin. Le père de Jacob de Nothingham est un simple homonyme de notre Menahem; il est certainement anglais. On ne connaît pas en France, dans le premier quart du XIIIe siècle, un autre savant du nom de Menahem.

Nous savons par une information que nous pouvons considérer comme exacte que Menahem ורדנים est mort la même année que Juda Sire Léon de Paris, c'est-à-dire en 1224 (Luria, Consult., n° 29). Il s'agit là certainement de notre Menahem Vardimas de Dreux, car il est manifeste que le nom de ורדנים ou ורדינום (Sèder Hadd., I, 139) doit être corrigé en ורדימס.

דרום.

Jusqu'à présent on n'a pas encore établi l'identité exacte de ce nom, qui se rencontre fréquemment dans la littérature juive du moyen âge. Pour Zunz (Zur Gesch., 117), il désigne Val-Drôme, petit village du département de la Drôme, près de Die. D'après Carmoly, il désigne Drôme, petit village du département de l'Ain, près de Bourg (Itinéraires, 176 et 195). Mais aucun document ne prouve qu'il y ait eu des Juifs dans ces deux localités. Graetz le transcrit simplement par Drôme, sans préciser où cette localité est située (G. d. J., VI, 215). Rappoport traduit le mot דרום par « sud » et l'identifie avec Narbonne (Bikkourè ha-Ittim, IX, 30). C'est M. Neubauer qui, le premier, y a vu avec raison la ville de Dreux, mais il a cru nécessaire de corriger דרום en דרוס. Il est vrai que les deux lettres ס et ם peuvent être très facilement confondues, mais il paraît pourtant bien improbable qu'on ait altéré si souvent, et toujours de la même façon, un nom de ville si connu.

Digitized by Google

A mon avis, c'est volontairement qu'on a désigné Dreux par le mot de דרום, car ces deux localités, dont les noms se ressemblent tant, avaient entre elles un autre trait de ressemblance. Dreux était un centre important de science juive, et la ville de דרום, dans le sud de la Palestine, avait été aussi, au IIe siècle de l'ère chrétienne, la résidence de savants juifs considérables (cf. Yebamot, 45 *a*, et Zebahim, 22 ; voir aussi Frankel, Darkè Hammischna, 148). On sait, du reste, que dans la littérature juive du moyen âge, il n'est pas rare de trouver ainsi des localités françaises désignées par des noms de villes palestiniennes et surtout bibliques.

Voici, d'ailleurs, les arguments qui nous semblent démontrer l'identité de Dreux et de דרום. Dans son commentaire ms. sur les prescriptions relatives à la Pâque, dont nous avons parlé plus haut, Samuel de Falaise dit (ms. Gz., d'après Neubauer, dans REJ., XVII, 155) : ובדרום היו בני אדם ממשפחת שלמה מדרוש « Il y avait à דרום des membres de la famille de Salomon de Dreux. » דרום semble donc s'identifier ici avec Dreux. Le même Samuel de Falaise fait souvent allusion aux usages rituels de דרום (Or Z., II, 116 *b* et 117 *a*) et rapporte une communication qui lui fut faite dans cette localité (*ibid.*) par un savant important ; ce qui prouve qu'il résida quelque temps à דרום. En parlant une fois de son maître Menahem, il ajoute (*ibid.*, 115 *b*) : « Tous les savants de דרום étaient de son avis. » Une autre fois, il dit (*ibid.*, 116 *b*) : « C'est ainsi que décida mon maître Menahem, mais, après sa mort, on ne tint plus compte de son opinion à דרום. » Tout ce passage prouve que son maître Menahem a vécu et est mort à דרום. Or, nous savons que ce Menahem était de Dreux. Donc, c'est cette dernière ville qui est désignée par le nom de דרום (voir *s. v.* דרוויש). Nous trouvons la confirmation de notre opinion dans une élégie qu'un disciple de Menahem וורדימס a composée sur la mort de son maître et que M. Neubauer a éditée (REJ., XVII, 154). Dans cette élégie se trouvent les mots קרץ מרדום, qui sont certainement imités des mots קרץ מצפון (Jérémie, XLVI, 20) et doivent, par conséquent, être lus קרץ מדרום (cf. Kaufmann, REJ., XVII, 305). דרום, dans cette pièce, semble donc être un nom de lieu et désigner la ville natale

Digitized by Google

du célèbre rabbin Menahem Vardimas; c'est, par conséquent, Dreux. Peut-être cette élégie est-elle l'œuvre de Samuel de Falaise, disciple de Menahem, qui est mentionné parfois comme poète liturgique (Zunz, Litg., appendice, 40).

Nous savons par un ms. que les savants de דרום prirent part au synode réuni peu de temps avant 1160 sous la direction des deux frères R. Tam et Raschbam. Un autre ms. (n° 847 de la Bodl.) nous apprend que les décisions prises à ce synode furent signées, entre autres, par Menahem ben Péréç. Ce dernier est certainement Menahem de Joigny. Un autre ms., qui fut autrefois entre les mains de Carmoly, porte les signatures d'Isaac ben Nehémia, de דרום, et de Péréç ben Menahem, de Joigny. On serait tenté de corriger ce dernier nom et de lire : Menahem ben Péréç de Joigny, qui a certainement pris part au synode (Graetz, G. d. J., VI, 215). Mais un autre ms. (du British Museum) porte les signatures de Péréç ben Menahem de דרום et d'Isaac ben Nehémia (voir *s. v.* טרויש). C'est d'après cette leçon, qui paraît être la bonne, qu'il faut probablement corriger celle du ms. de Carmoly. Ce Péréç ben Menahem de דרום, c'est-à-dire de Dreux, est, selon toute probabilité, le père de notre Menahem Vardimas de Dreux. Il nous semble donc que nous pouvons affirmer que c'est ce dernier Menahem, et non pas, comme le suppose Zunz (Litg., 328), Menahem ben Péréç de Joigny, qui a composé l'*Akéda* qui, dans l'épigraphe, relate qu'elle a été écrite par רבנו מנחם הורדמסי בן הזקן ר' פרץ נ"ע et dont l'auteur se nomme lui-même, dans cette composition liturgique, מנחם ורדימסי ברבי פרץ הזקן (mss. Bodl., n° 1206, Cat., p. 422 ; cf. Zunz, *l. c.*). Enfin, comme conclusion de ce qui précède, il nous paraît permis d'admettre que Menahem Vardimas ben Péréç ben Menahem de Dreux a vécu vers 1160-1224.

Le nom de דרום se trouve également dans une lettre adressée par Schemarya ben Mikhaël à son maître Joseph ben Menahem Lombard לונבריש (Réponses de rabbins français, n° 3. Voir *s. v.* לונברש). Ce Joseph ben Menahem, qui habitait le nord-ouest de la France, ainsi que son élève, avait exprimé, dans une question de casuistique, une opinion (המודד מדת הפסח ימדוד אותה גדושה. Cf. Orah Hayyim, n° 456) qui fut vivement combattue

Digitized by Google

par Jacob ben Joseph Israël de גשר אלדמיר, Pont-Audemer (voir *s. v.* פונטא דמיר). Jacob, accompagné de Schemarya, passa par דרום pour se rendre à Pont-Audemer, d'où il écrivit sur cette affaire à Raschbam, qu'il venait probablement de voir à דרום, et qui lui donna raison. De son côté, Schemarya entretint de cette question « le grand savant » Méïr, qui se rangea, au contraire, à l'opinion de Joseph ben Menahem. Ce Méïr est certainement identique avec Méïr de Provins, car nous ne connaissons pas d'autre rabbin important de ce nom qui ait vécu à cette époque et dans cette région (voir *s. v.* פרוביינש).

Schemarya engagea alors son maître Joseph à écrire, lui aussi, à Raschbam, et il s'offrit à faire parvenir la lettre au destinataire à דרום. Cela fait supposer que Raschbam a séjourné pendant quelque temps à Dreux. Ce fait ne doit pas nous étonner, surtout si nous nous rappelons que Raschbam a encore visité d'autres villes du nord-ouest de la France, telles que Loudun, en Anjou, et Caen en Normandie (voir *s. v.* כרך לוסדון et קאם).

R. Tam dit dans son S. Hayyaschar, 81 *d* : ואחרי שפירשתיו נמצאו התשובה בכסך הדברים שמעי' חמי ושל רבי' אחי שהביאו אחי עמו מרחם. Au lieu de ce passage, le S. Hayyaschar ms. Hstm a la variante suivante : נמצאת התשובה בכרך הדברים שמעיה חמיו של רבינו אחי (cf. Berliner, H. B., XI, 78). Les deux passages se complètent l'un l'autre, ils nous apprennent que Schemaya était beau-père d'un frère de R. Tam, probablement de Raschbam, puisqu'il l'appelle « notre maître », et que ce frère a rapporté de רחם un recueil de « Mélanges » appartenant à Schemaya. En nous appuyant sur ce que nous avons dit plus haut sur le séjour de Raschbam à Dreux, nous proposons de corriger רחם en דרום, Dreux.

Ce Schemaya est bien certainement identique avec l'élève de Raschi qui porte ce nom (voir *s. v.* מרוייש). Il était apparenté à Raschi, mais nous ne connaissons pas exactement cette parenté. Le ms. Hstm des Assoufot dit une fois (40 *c*) qu'il était le gendre de la sœur de Raschi, et une autre fois (92 *c*) qu'il était le gendre de Raschi lui-même (cf. Mgz., X, 83). D'après Mord. sur Houllin, VIII, 725, il était petit-fils de Raschi. C'est sans doute le S. Hayyaschar ms. Hstm qui indique exactement la parenté.

Digitized by Google

Après 1224, l'école talmudique de דרום avait à sa tête un savant du nom de Cresbia קרשביא (Luria, *l. c.*). Ce dernier est sans doute identique avec ce Cresbito קרשבימו — c'est ainsi que le nomme Azriel Trabotto en italianisant son nom — qui assista à la discussion sur les phylactères dans la maison de Menahem Vardimas à Dreux. Ce qui nous fait croire à cette identité, c'est que Cresbia habita Dreux et que Cresbito, dont nous ne connaissons pas la ville natale, séjourna également à Dreux. Nous n'hésitons pas non plus à identifier notre Cresbia avec le fabuliste Berakhya ben Natronaï, qui, dans ses « fables des renards », prend le nom de קרשפיא ou קרשפיה, Crespia le « ponctateur » (voir ses משלי שועלים, au commencement et n° 107). Graetz ne croit pas à cette identité (G. d. J., VII, 95). Nous l'admettons pour les raisons suivantes. Dans ses fables, Berakhya se distingue bien moins par l'originalité de ses inventions que par son habileté à manier la langue hébraïque. Il a puisé, pour ses fables, à des sources diverses, entre autres dans le recueil de fables que Marie de France a composées vers la fin du XIIe siècle (voir Carmoly, Biographie, p. 21 ; Rabb. fr., 490 ; Stnschn., H. B., XIII, 80 ; Die hebræischen Uebersetzungen des Mittelalters, 958 ; Letterb., VIII, 25). Dans un autre ouvrage, intitulé דודי ונכדי, qui est un dialogue entre un oncle et son neveu, il a imité librement les *Quæstiones naturales* d'Adélard de Bath. Nous ne savons pas si cette adaptation a été faite directement d'après le latin ou d'après une traduction française (mss. Mun., n° 42, 2°, Cat., p. 19; cf. Stnschn. et Rabb. fr., *l. c.*). Il est cependant plus probable qu'il s'est servi d'une traduction, parce que les rabbins du nord de la France savaient rarement le latin à cette époque. Il a également composé un traité sur les pierres ou *Lapidarium* (mss. Bodl., n° 1147, Cat., p. 338 : אילו כח האבנים מיסוד הר' ברכידה הנקדן), mais nous ne savons pas où il a puisé les éléments de cet ouvrage, parce qu'il existait en ce temps de nombreux *Lapidaria* (cf. H. B., VI, 92 ; XIII, 84). Enfin, il est l'auteur d'un ouvrage d'éthique intitulé כסר המצרף (mss. Mun., n° 65, 4°, Cat., p. 29). Cet ouvrage se trouve également dans le ms. de Rossi n° 482, qui contient, en outre, des extraits d'ou-

Digitized by Google

vrages philosophiques plus anciens, surtout du *Emounot vedéot* de Saadia. Dans son מצרף, Berakhya a utilisé pour les *Emounot vedéot* une traduction plus ancienne que celle de Juda ibn Tibbon, mais dont nous ne connaissons pas l'auteur. En tout cas, elle n'est pas de Berakhya (cf. Zunz, Ztschr. de Geiger, X, 4; H. B., *l. c.*). Le compilateur de ces extraits porte, dans le ms. de Rossi, le nom de Berakhya ben Natronaï et se qualifie de « ponctateur »; c'est donc notre Berakhya. Comme Berakhya a dédié sa compilation à Meschoullam הנדיב, Zunz et M. Steinschneider en ont conclu qu'il était originaire de l'Italie ou plutôt de la Provence, où Meschoullam aurait vécu lui-même. Mais il faut remarquer qu'en 1216, Hayyim ben Isaac a copié à La Rochelle une partie de la Bible pour David, fils de Meschoullam הנדיב (voir *s. v.* לרקילא), et que, d'après l'épigraphe de ce copiste, Meschoullam était encore en vie à cette époque. Il n'y a donc rien d'invraisemblable qu'il ait encore vécu quelque temps après 1216 et que notre Berakhya, dans ses jeunes années, s'il est identique, comme nous le croyons, avec Cresbia de Dreux, lui ait dédié sa compilation à La Rochelle.

D'après M. Steinschneider, les noms de Berakhya et de Cresbia trahissent une origine provençale. Cela ne me paraît pas exact. Ainsi nous trouvons un Berakhya à Lincoln, en Angleterre (voir *s. v.* אובריוק).

Un ms. du ספר הנזיר cite un long passage d'un ouvrage talmudique d'un Berakhya (ms. Hstm; cf. REJ., VII, 77 : כך שיטת הרב כתב יד הרב ר' ברכיא זצק"ל). Ce passage contient de nombreux mots français. L'auteur n'en est donc pas Berakhya de Lincoln, mais un savant du Nord de la France, probablement notre Berakhya. Dans ce même passage, il est également question de Barukh, l'auteur du S. Hatterouma, ouvrage qui fut écrit vers 1195-1202 (cf. S. Hatterouma, n° 135). C'est sans doute aussi à notre Berakhya le « ponctateur » qu'il faut attribuer les explications bibliques citées par Moïse de Coucy (Minh. Yeh., 85*b* et 87 *b*), dont il peut avoir été le contemporain. Dans le S. Hatterouma, n° 201, on trouve les mots suivants : והגירה הר"ר קרשבירהו הנקדן בסמ"ג כתב ידו וז"ל ואני הנקדן אומר וכו'. C'est là certainement une glose postérieure qui s'est glissée dans le texte. Le Semag fut écrit peu de temps avant 1250. Ce Cres-

Digitized by Google

bia a copié pour son usage personnel un exemplaire de cet ouvrage et y a inscrit des notes marginales. Ce qui prouve qu'il était considéré comme un savant de valeur, c'est qu'on se référait parfois à ses gloses et qu'elles furent transcrites en marge du S. Hatterouma. L'auteur de ces gloses peut être le même que notre Cresbia de Dreux, si nous admettons, ce qui paraît démontré (voir plus loin), que ce dernier a atteint un âge avancé.

Un Cresbia *nahdan* a achevé vers 1243 la copie du Mischné Tora de Maïmonide (mss. de Londres ; cf. Ozar Nechmad, II, 102; Jeschurun de Kobak, IV, 18-19). Dans l'épigraphe de ce ms., il porte le nom de קרשבידו הנקדני, et il a mis en acrostiche les mots suivants : אני קרשבידו שמי הנקדן, dans un petit poème sur les préceptes, où il montre qu'il écrit facilement l'hébreu. Cresbia, qui a copié cet ouvrage pour son usage personnel, y a inséré des notes marginales qui dénotent une grande érudition. Une de ces notes est conçue en ces termes : « Dans ces derniers temps, Paris, la ville du sang, a vu bien des gens se soulever contre les paroles des sages. » Ces mots font sans doute allusion à l'accusation dirigée à Paris, vers 1240, contre le Talmud (voir H. B., XIII, 83). En mentionnant ainsi un fait qui venait de se passer à Paris au moment où il copiait ce ms., et qu'il rapporte dans sa copie même, le copiste nous permet presque de conclure qu'il habitait le nord de la France. Peut-être est-il également identique avec notre Cresbia.

On connaît encore un ponctateur du nom de Cresbia ben Isaac, qu'on fait vivre au milieu du XIIIe siècle (Zunz, Zur Gesch., 82 et 114). Mais on ne sait pas où il a demeuré ni s'il a été vraiment savant, quoique son titre de ponctateur fasse supposer qu'il possédait quelques connaissances.

Le nom de קרשבא, Cresbia, se rencontre assez souvent dans le nord de la France (voir *s. v.* טרויש ; cf. REJ., VI, 225). On y trouve aussi le nom de קרשבין Crispin (S. Hayyaschar, 83*c*). Ces deux noms paraissent avoir de l'analogie avec le nom de קריספא mentionné dans le Talmud de Jérusalem (Schekalim, VII, 4) et correspondre au nom romain de Crispus ou Crispinus. En 1253, il y avait à Norwich un Moïse ben Berakhya

Digitized by Google

קרטפין (Hebrew Deeds, Londres, 1888, p. 61). On voit donc qu'ici aussi, le nom de Crispin accompagne le nom de Berakhya comme chez notre Berakhya le ponctateur.

Berakhya le ponctateur est mentionné dans deux épigraphes sur lesquelles M. Steinschneider a appelé l'attention et qui présentent un assez grand intérêt (H. B., XIII, 83; Die hebr. Uebersetzungen des Mittelalters, 960. Cf. Rabb. fr., 491). La première de ces inscriptions est datée de 1299 et se trouve dans un ms. du Pentateuque (mss. hébr. du Vatican, n° 14 dans Assemani). La voici : אני אליה איש רב פעלים בן היקר ונחמד הרב ברכיא ההנא והנקדן והדייקן איש הון [אשר אזן .l] וחקר תקן משלים הרבה וכו'. M. Berliner, qui a vu ce ms., a lu dans l'épigraphe : שנת צ"ט = 99 (= 1339), au lieu de נ"ט = 59 (= 1299) (Voir Michaël, Or ha-Hayyim, 299 et 614).

La deuxième inscription, qui est de l'année 1333, se trouve dans le ms. d'un Pentateuque avec la masora, les cinq meguillot, etc. (mss. Bn, n° 43, Cat., p. 22), et est ainsi conçue : אני הסופר והנקדן אליהו בן ה... ר' ברכיה הנקדן והקרא והחנא והדייקן והחכם נדול והיועץ אשר אזן וחקר חקן מטו[ליב] הרבה ודבר על העצים והאבנים אבני מחצב, איש הם ויטר ירא השם וכר מרע, ואני בן זקוניו כתבתי ונקדתי ומכרתי זה הספר בזיעת אפי, וביגיעת כפי, וביושר לפעפי, וכיימתי אויהו יום ד' באחד ועשרים יום לירח מרחשון שנת צ"ד לפרט אלף הרביעי במדינת דרום כתבתי אותו וכו'.

On voit qu'Elia, l'auteur de ces deux inscriptions, était fils de Berakhya le ponctateur, qui était un savant considéré, a composé des fables et un traité sur les pierres. Ces divers détails concordent parfaitement avec ce que nous savons de notre Berakhya ben Natronaï. Dans la première épigraphe, Elia se qualifie de רב פעלים (cf. II Samuel, XXIII, 30). Il veut certainement dire par ces mots qu'il a copié de nombreux ouvrages. A sa naissance, son père était déjà très âgé (בן זקוניו). Il est donc possible qu'il soit né vers 1260 et qu'il ait copié à דרום le ms. qui porte la date de 1333.

Plus haut, dans l'élégie composée sur la mort de Menahem Vardimas, nous avons corrigé le nom de רדום en דרום, Dreux. Mais ici cette correction n'est pas nécessaire. Rien n'oblige, en

Digitized by Google

effet, à changer le mot de דרום, qui désigne probablement Rouen, car cette ville est encore appelée ailleurs דרום (voir *s. v.* רואן). On peut parfaitement admettre qu'Elia, qui était de Dreux comme son père Berakhya, a copié un ouvrage à Rouen, qui n'était pas très loin de Dreux et où habitaient au moyen âge des Juifs riches. Ce serait un argument de plus en faveur de cette hypothèse que le fabuliste Berakhya et son fils le copiste Elia étaient originaires du nord-ouest de la France, c'est-à-dire de Dreux.

J'avais achevé depuis longtemps les deux articles sur Dreux, quand j'ai lu dans REJ., XVII, 300-304, un article de M. Bacher, de Budapest, intitulé : *Abraham ibn Ezra dans le nord de la France*. Dans cet article, M. Bacher cherche à déterminer quelle ville Ibn Ezra désigne par le nom de רודוס qu'il mentionne dans son commentaire sur Exode XII, 2, éd. princeps, et où il acheva vers 1155 son commentaire sur Daniel et, vers 1156, son commentaire sur les petits Prophètes.

Graetz voit dans רודוס la ville de Rhodez, dans le département de l'Aveyron, qui s'écrit, en effet, en hébreu רודס (G. d. J., VI, 444-446; voir *s. v.* רודס). Mais cette identification ne paraît pas juste. D'abord, le ms. de Nîmes n° 13718 a, dans le commentaire sur l'Exode, la leçon רדוס, nom qui ne semble pas pouvoir désigner Rhodez. De plus, le méridien calculé par Ibn Ezra pour la ville de רודוס n'est pas celui de Rhodez. D'ailleurs, comment admettre qu'Ibn Ezra ait passé plusieurs années à Rhodez, où il n'existait qu'une communauté juive de peu d'importance et un très petit nombre de savants? Voici encore un autre argument contre l'hypothèse de Graetz. Dans son commentaire sur le commentaire d'Ibn Ezra, Eléazar ben Matatia dit (ms. Saint-Pétersbourg et ms. Vatic., n° 283) qu'Ibn Ezra a écrit son commentaire sur l'Exode « dans la ville de רדוס, qui est située près de l'Angleterre, aux confins du pays, comme il le dit lui-même dans la péricope de בא » (Neubauer, Letterb., II, 87; Berliner, Mgz., I, 108). Ces données géographiques ne s'appliquent absolument pas à Rhodez.

M. Steinschneider lit רדום, Rouen (voir son Abraham ibn Esra, 65. Voir aussi *s. v.* רואן). Mais dans la communauté peu importante de Rouen, il ne régnait pas une bien grande

Digitized by Google

activité intellectuelle parmi les Juifs; on ne connaît pas de savants juifs de cette ville. Il n'est donc pas probable qu'Abraham ibn Ezra soit resté et ait travaillé plusieurs années à Rouen. Du reste, le ms. 46 de Cambridge et un autre ms. vu par M. Berliner, qui renferment le commentaire en question, ont tous les deux la leçon דרוס; un ms. Hstm a דרום. Je suis donc de l'avis de M. Bacher que la leçon exacte est דרוס, qui, par altération, est devenue רדוס, et qu'il s'agit de Dreux. Je m'écarte cependant sur un point de l'opinion de M. Bacher. Il prétend que le mot דרום du ms. Hstm doit être corrigé également en דרוס. J'ai montré à l'article דרום que ce nom est correct et qu'il désigne aussi Dreux.

M. Jacobs a publié un ouvrage : *The Fables of Æsop as first printed by William Caxton in 1484...* Londres, 1889, dont j'ai connu la publication par la REJ., XX, p. 153-154. Dans cet ouvrage, M. Jacobs soutient que le fabuliste Berakhya était anglais. Je ne connais ce livre que par le compte-rendu de la Revue et ne puis donc pas porter de jugement sur cette opinion. Je dois cependant dire que les arguments rapportés très sommairement par le compte-rendu ne m'ont pas convaincu. Les œuvres d'Adélard de Bath étaient certainement connues à cette époque dans le nord de la France, et notre Berakhya a pu les lire en latin ou, ce qui est plus probable, dans une traduction française. L'argument tiré du fait que Berakhya cite Ibn Ezra ne me paraît pas plus probant. Les travaux d'Ibn Ezra étaient au moins aussi connus en France qu'en Angleterre. J'en dirai autant des écrits de Parhon. M. Jacobs ajoute à l'appui de son opinion que le plus ancien ms. des fables de Berakhya a été trouvé en Angleterre et que c'est un rabbin anglais qui, le premier, a fait mention de notre fabuliste. Cela encore ne prouve rien, car les relations scientifiques étaient fréquentes entre les Juifs de l'Angleterre et ceux de la région nord-ouest de la France, région qui était même placée pendant quelque temps sous la domination anglaise, et les œuvres de Berakhya, même s'il vivait en France, pouvaient être rapidement connues en Angleterre. Du reste, notre Berakhya parlait le français. Il nous paraît donc naturel de le considérer d'origine française tant qu'on n'aura pas prouvé avec évidence qu'il était d'Angleterre.

Digitized by Google

האלוי.

Carmoly cite ce nom (Revue or., II, 398) sans indiquer l'ouvrage où il l'a trouvé, et il prétend qu'il désigne HALLOY, village du département de l'Oise, et que c'est d'après ce village que serait dénommé le rabbin Juda Halloy. Mais d'abord on ne trouve ailleurs nulle trace de ce rabbin, et ensuite rien ne prouve qu'il y ait eu au moyen âge des Juifs dans cette localité. Aussi le nom mentionné par Carmoly me paraît-il suspect. Dans sa B. H , t. III, 309, Wolf mentionne un Juda ben Moïse בן הלואה ou (p. 335) הלאוה, auteur d'un commentaire sur la Genèse intitulé אמרי טפר. Le ms. Paris n° 264 (Cat., p. 35) a la leçon correcte de חלאוה. Le commentateur en question vécut vers 1420, et à cette époque il n'existait pas de Juifs en France. Il me paraît donc certain qu'il était espagnol et que חלאוה doit se lire Chalajo, nom qui se rencontre fréquemment chez les Juifs d'Espagne et s'écrit également חלאו, תלאוי et חאלאוי (Simon ben Cémah Duran, Consult., I, nos 15, 64 et passim. Cf. Stnschn., Cat., Bodl., p. 777; H. B., XIII, 74). Un Moïse ben Joseph בן הלאוי a composé un traité de métaphysique (mss. Bodl., n° 1324, 5°, Cat., p. 471. Cf. H. B., VIII, 76). בן הלאוי répond probablement au nom d'Ibn Hallévi ou el-Labbi. Moïse ben Joseph, qui est certainement espagnol, est cité par Hasdaï Crescas sous le nom de Moïse הלוי ou בן אלאוי (cf. אור ה', éd. Vienne, 25 et 91).

הירין HESDIN ou HEDIN.

En latin *Hesdinum* ou *Hedena*. Ville forte de la Picardie, dans le département du Pas-de-Calais.

Cité dans Dibrê Hayy., 106 *a*. Cette ville est mentionnée à propos des combats livrés vers 1537 par François Ier à l'empereur Charles-Quint. Son nom s'écrit aussi אדרין (*ibid.*, 141 *b* et 143 *a*).

Digitized by Google

הם.

Dans son martyrologe (édité par Wiener à la fin de sa traduction allemande de l'Emék Habbaka, p. 4, et par MM. Neubauer et Stern dans les Hebräische Berichte der Judenverfolgungen während der Kreuzzüge, p. 63), Ephraïm de Bonn raconte les maux subis par les Juifs à l'occasion de la seconde croisade et dit : גם בהם נהרגו כגואה וחמשים נפשות. Graetz (G. d. J., VI, 433) identifie הם avec la localité de Ham, dans le département de la Somme. C'est là une erreur, car, à en juger par le nombre relativement considérable de martyrs qui y périrent, la localité en question devait renfermer une communauté juive importante, tandis que rien ne permet d'affirmer qu'à cette époque il y ait eu des Juifs à Ham. D'ailleurs, un peu plus loin, Ephraïm gémit sur les חללי בהם. Cette expression serait incorrecte s'il s'agissait de Ham ; il faudrait dire חללי הם. En réalité, il n'est pas du tout question, dans ce passage, de la France (voir plus loin). La leçon exacte est celle de Joseph Haccohen qui dit גם בבוהם : « en Bohême aussi » (Dibré Hayy., 19 *a* ; Emék Habb., éd. Vienne, 33).

הרביוליר.

Le *Musée des Archives nationales* (1872, p. 118) a publié une quittance de l'année 1206, rédigée en latin et en hébreu, que M. Zotenberg a mal déchiffrée dans la Bibliographie hébraïque (XIII, p. 117). M. Neubauer en a donné le texte avec plus d'exactitude (REJ., IX, 64) : נחנו תחומי מטה מודים בהודאה גמורה שאין לנו טוס עירעור במה שמכר יהן מפונטניי לשמרים מקדש וויטוויר מכל מה שיש לו בהרביוליר. מתתיה בן הק' ר' יצחק ת"מ"כ אליאב בן הק' ר' יצחק ת"מ"כ « Nous, soussignés, reconnaissons parfaitement que nous n'avons pas d'opposition à faire à la vente que Jean de Fontenay a faite aux gardiens de Saint-Victor de ce qu'il possède à Herbeviller (Aubervilliers). — Mattitya et Eliab, fils du saint R. Isaac, que son repos soit glorieux. »

Digitized by Google

Il s'agit certainement ici de Fontenay-sous-Bois et d'Aubervilliers, autrefois Haubersviler (הרבירויליר), deux villages situés près de Paris, où se trouvait l'abbaye de Saint-Victor ou Saint-Vitoir. Mattitya, appelé Déodatus dans le texte latin, et son frère Eliab étaient, d'après le document latin, tous les deux de Bray. Leur père Isaac « le saint » est certainement identique avec le martyr de ce nom qui fut mis à mort vers 1191 à Bray (voir *s. v.* בראיא). Les deux frères sont les mêmes que Deodatus et Elias de Braja qui furent autorisés à séjourner en 1204 au Châtelet, près de Paris (Delisle, 890; H. B., XX, 16). Le nom d'Elias que donne la liste latine des protégés juifs n'est pas exact; il faudrait Eliab. Ces mêmes frères sont encore mentionnés sous le nom de Dedon et Hélye de Braye comme étant créanciers, vers 1222, du comte de Champagne (REJ., III, 213). Ce dernier devait, en 1224, une forte somme d'argent aux Juifs Haquin et Hélie de Bray; celui-ci est le même que le précédent Hélye. Enfin, quand, en 1209, le roi Philippe-Auguste ratifia un échange intervenu entre le maréchal Thibaud et Dieudonné de Bray, « le juif du roi » (Delisle, p. 1145; H. B., XX, 17), il s'agit là encore sans nulle doute de Deodatus ou Mattatya.

הררה.

Le ms. 1162 de la Bodl. (Cat., p. 363) contient un piout qui commence par ces mots : מי יכד שמי גבורתים, et dont l'auteur se nomme יוסף מהררה. On ne connaît exactement ni le pays ni l'époque où l'auteur a vécu. Peut-être même le mot מהררה ou מהר רה, comme lit Zunz (Synag. Poesie, 110), n'est-il pas un nom de lieu, mais un nom de famille.

הר הזתים.

Le Divan de Salomon da Piera mentionne, paraît-il, ce nom dans une épigramme (ms. Fischel; cf. H. B., XVI, 87). En sup-

Digitized by Google

posant que cette leçon soit correcte, ce nom pourrait désigner Montolieu, autrefois Montolivel, en latin Mons Oliveus, situé dans le département de l'Aude. Mais il paraît plus probable qu'il s'agit d'une localité de l'Espagne, où habitait, du reste, le poète Salomon da Piera : ce peut être Oliva, près de Valence, ou Olivarès, près de Cuenza. Un Schemtob דיית demeurait, vers 1413-14, à Perpignan (cf. Loeb, REJ., XIV, 72. Voir *s. v.* יצחרי).

הר כגור.

Au moment des désordres causés par les Pastoureaux, Don Alfonso, fils du roi d'Aragon, fit pendre quarante de ces brigands à Huesca et d'autres à הר כגור (Schèb. Yeh., éd. Hanovre, 6). D'après M. Loeb (REJ., XVI, 220), ce nom, si difficile à expliquer, désignerait Puységur ou Monségur, en France. Mais tout le contexte montre qu'il s'agit, dans ce passage, d'une localité espagnole. Peut-être הר כגור est-il la traduction hébraïque du nom de Montclus (voir *s. v.* מונטקלוס).

הרפוט.

On peut sans doute identifier le tosafiste Isaac de הרפוט (Aboda Zara, 21 *a*) avec Isaac de הרנפוס (Or Z., I, 138). Ce dernier nom, d'après une communication que m'a faite M. Neubauer, est écrit מנהרפוס dans un ms. de la Bodl., mot qu'il faut probablement corriger en מן הרפוס. Quelle que soit la leçon exacte, il est bien difficile de savoir de quelle localité il s'agit. Peut-être même ne faut-il pas chercher cette localité en France, mais en Allemagne, et identifier ce nom obscur avec Erfurt, en hébreu ארפורט ou הירפארט (cf. Berliner, Mgz., XIII, 203), ou encore הירפורט (mss. Bodl., n° 1331, Cat., p. 474). Au moyen âge, il y avait dans cette ville des savants juifs très considérés, entre autres, Eliézer (Schitta sur Baba Kama, 42 *a*), Loeb (Schaarè Doura, éd. Jessnitz, 19 *a*) et Samuel d'Erfurt (mss. Hg, n° 130, Cat., p. 49).

Digitized by Google

ואלימון VAUDEMONT.

Autrefois *Valdemont*, en latin *Valdemontium*. Village de la Lorraine, département de Meurthe-et-Moselle ; autrefois résidence des princes de ce nom.

Cité dans Dibrè Hayy., 81 *b*.

ואלואיש VALOIS.

En latin *Valesia*. Ancien comté de l'Ile-de-France, qui forme aujourd'hui le département de l'Oise, et qui a donné son nom à la dynastie royale des Valois.

Cité dans Dibrè Hayy., 39 *b*, et, sous la forme de ואליסיאו, *ibid.*, 35 *a*.

Nous savons qu'il existait des Juifs dans ce district par le contrat en vertu duquel le roi Philippe IV acheta, vers 1299, au comte de Valois, son frère, tous les Juifs établis sur ses domaines pour leur imposer des taxes (Depping, 227 ; RÉJ., XV, 252).

ווז VESOUL.

Autrefois *Vezouz*, en latin *Vesulium*. Ville de la Franche-Comté, chef-lieu du départ. de la Haute-Saône.

Cité dans Hayyim Or Z., Consult., n° 28.

Parmi les rabbins de Vesoul, nous ne connaissons de nom que Hayyim ben Jacob, qui écrivit vers la fin du XIII[e] siècle à Hayyim ben Isaac Or Zaroua. M. Morey a publié (RÉJ., VII, 1) une belle étude sur les Juifs de Vesoul et, en général, sur ceux de la Franche-Comté. Nous possédons également des informations détaillées sur leur situation par les *Deux livres de commerce du XIV[e] siècle* que M. Loeb a publiés (RÉJ., VIII-IX). Ces

Digitized by Google

deux livres, écrits à Vesoul, וושר, רשו ou ורשול (*ibid.*, 164 et 177), nous apprennent que le riche Héliot, qui habitait cette ville à la fin du XIIIe et au commencement du XIVe siècle et y occupait une situation prépondérante, était l'âme des plus importantes transactions commerciales et était considéré comme le chef de tous les Juifs de la province. Un autre personnage considérable est Manecier de Vesoul. Grâce aux démarches de ce dernier, les Juifs, vers 1360, purent revenir sous sa direction en France (voir *s. v.* פריש).

ויאנה ou ויא'נה VIENNE.

En latin *Vienna*. Ville du Dauphiné, située près du Rhône, dans le département de l'Isère.

Cité dans Dibrè Hayy., 13*a* et 36*a*.

Cette ville fut pendant quelque temps la capitale de la Bourgogne, et les ouvrages juifs du moyen âge la mentionnent comme faisant partie de cette province. Dans les *Deux livres de commerce* (REJ., VIII, 176), son nom est écrit וויאיינא, וויאין, וויאין, ויאיינא, ויינא et ויאיינא.

M. Prudhomme nous donne quelques informations sur les Juifs de Vienne, dont l'établissement dans cette ville remontait jusque sous la domination romaine, mais il ne parle pas d'un document qui nous paraît offrir un certain intérêt. C'est un contrat du Xe siècle en vertu duquel un Juif de Vienne, nommé Astérius, a échangé un champ lui appartenant contre celui d'un couvent. Sa femme s'appelait Justa. Les témoins qui ont signé cette pièce portaient le nom de : Juda, Lupus, Granellus, Salomon et Justus (cf. Boissi, II, 114; Gross, Mschr., 1878, p. 147). Le nom d'Astérius me paraît être le même que celui d'Astruc. Lupus répond au nom hébreu de זאב (voir *s. v.* לוניל), et le nom de Justus se rencontre sous différentes formes chez les Juifs de France et d'Espagne (voir *s. v.* בושירו). Il répond sans doute au nom hébreu de צדיק. On trouve chez les Juifs espagnols le nom de בן צדיק, ibn Çadik. Nous citerons, entre autres, Joseph ibn Çadik, auteur de l'ou-

Digitized by Google

vrage philosophique ס' עולם הקטן (édité à Leipzig, 1854; voir Jellinek, introduction, p. VI), et Joseph בן צדיק, auteur d'une chronique (éditée par M. Neubauer dans les Anecdota oxoniensia, 85). Quant au nom de Granellus, je l'ai trouvé en usage chez des chrétiens italiens, mais jamais chez des Juifs.

Le voyageur anonyme juif du XIIIe siècle dont j'ai déjà parlé raconte combien la synagogue de Vienne était belle (Carmoly, Itin., 187). Nous connaissons plusieurs savants juifs de Vienne.

1° Tobia ben Elia de Vienne était un savant très considéré dont on invoque souvent les décisions rituelles. On le range parmi les tosafistes. Il a également composé un commentaire sur le Pentateuque et des poésies liturgiques. D'après Azoulaï, suivi par Carmoly (*l. c.*), il y aurait eu trois rabbins distincts du nom de Tobia. En réalité, comme l'a déjà fait remarquer Zunz (Zur Gesch., 56 et 97; Litg., 303), tous les trois ne forment qu'une seule et même personne mentionnée sous des dénominations diverses (Schem Hagg., I, *s. v.* טוביה). Dans une de ses compositions liturgiques (Zunz, Litg., 303) et dans une consultation (Mord. sur Aboda Zara, IV, n° 845), il signe du nom de Tobia ben Elia. C'est lui qui est le Tobia de בורגוניא, Bourgogne, qui soumit une question de casuistique à Simha de Spire (Schibb. Halleket, éd. Buber, I, n° 225). Il est fréquemment appelé Tobia de Vienne. Le nom de cette ville est écrit de façons bien diverses. Ainsi, on trouve וריאנה (Péréç, gloses sur le Semak, n° 245), וינא (Mord., éd. Sabionetta, Meguilla, n° 798; Houllin, III, gloses), ווינא (mss. Hstm, n° 345, Cat., p. 66), ויינה (Mord. Meguilla, II, gloses), moins correctement בינא (Péréç, gloses, n° 222), ביינא (mss. Hstm, *l. c.*; Mord. Aboda Zara, II, n° 829), ביאן (*ibid.*, Baba Kama, IV, n° 155), et, par corruption, יונא (Mord. Houllin, *l. c.*, éd. Riva), ביונה (Kol Bo, n° 45), באיונה (Orh. Hayy., I, 74 *a*), בונא (Mord. Ketoubot, IV, n° 155, ms. Cf. Mschr., 1878, p. 183), טיאן (*ibid.*, édit.), בראנה (Schiltè Hagg., Schabbat, I) et בישנא (Minh. Yeh., 67 *a*).

Très souvent aussi, notre rabbin est simplement désigné sous le nom de Tobia (tos. sur Baba Kama, 69 *b*; Péréç, gloses, n°s 223 et 231; même citation dans Taschbeç, n° 443, où on lit הרמ"ט = הרב רבינו מורינו טוביה; cf. n° 307). Il paraît avoir composé un ouvrage important de casuistique, auquel sont probablement empruntées les décisions rituelles ainsi que les consultations citées en son nom (Péréç, *l. c.*, n° 245 : מצאתי מרגה טיש בספר רבינו טוביה מוריאנה ז"ל).

Tobia avait un frère du nom de Yehezkel, auquel il adressa une

Digitized by Google

consultation (Mord. sur Baba Batra, gloses, n° 659) qui, ailleurs, est faussement attribuée à Eliézer ben Joël Hallévi (*ibid.*, Baba Kama, X, n° 192). Il était plus jeune que son correspondant Simha de Spire (décédé vers 1225), dont il a été question plus haut. On peut donc parfaitement l'identifier avec ce Tobia qui assista aux obsèques d'Isaac ben Abraham de Dampierre, mort vers 1210 (Péréç, gloses, n° 31. Voir *s. v.* דמפיר). Il fut probablement élève de cet Isaac (cf. Teroumat Haddéschén, n° 110 : הר' טוביה בשם ריבא).

On trouve mentionné le nom de Tobia dans un passage intéressant d'un ms. de Cambridge (n° 35, f° 114, Cat., p. 62). Voici ce passage : כתב הר' אלכסנדרי בן הר"ר יצחק בר' מאיר מדורא וז"ל שמעתי מאבא מרי הר"ר יצחק לוי כשלמד תורה לפני מורי' הר"ר טוביה בצרפת ובא לשם הר' יחואל מפריש וראה שהיו יושבים אצלו וכו'

Cet Isaac ben Méïr de Doura n'est très probablement pas le même que le rabbin de ce nom qui a composé l'ouvrage de casuistique *Schaaré Doura*, qui a vécu dans le premier tiers du XIVe siècle et n'est pas connu comme un *lévi*. Par contre, le Tobia dont il est question dans ce passage est sans doute identique avec notre Tobia de Vienne. En supposant que ce dernier fût encore jeune vers 1210, à l'époque où il assista à l'enterrement d'Isaac de Dampierre, et qu'il ait atteint un âge avancé, il peut parfaitement avoir été encore en vie vers 1260, et, par conséquent, il est très possible qu'à cette date, Yehiel, de Paris, soit allé le voir à Vienne, quand il se rendit en Palestine (voir *s. v.* פריס).

Il semble résulter d'un passage de Schillé Hagg. (sur Mord., Schabbat, I : כתב הר"ם מפי הר"ר טוביה) que Méïr de Rothenbourg, dont le nom s'écrit d'ordinaire הר"ם par abréviation, a vu également notre Tobia. Ce fait ne serait pas invraisemblable, car il se peut que Tobia fût originaire de Vienne et se soit établi plus tard dans le nord de la France, où Méïr de Rothenbourg, qui est né vers 1223 et a visité la France dans sa jeunesse, l'aurait vu et aurait pu ainsi recueillir de sa bouche son opinion sur certains points de casuistique.

Tobia comptait au nombre de ses élèves Abraham ben Efraïm, qui, dans son ouvrage de casuistique, invoque souvent l'autorité de son maître. Cette œuvre est disposée sur le modèle du Semak et se compose principalement d'extraits du Semag de Moïse de Coucy (mss. de Rossi, n° 813 ; Zunz, Litg., 303 ; mss. Gz., n° 1, Cat. de S. Sachs, p. 1).

2° YAKAR de Vienne (ויאנא), qui a écrit des décisions rituelles ou Pesakim dont nous possédons encore des fragments (mss. Bodl., n° 781, f° 69-72, Cat., p. 152). C'est certainement le recueil de ces décisions qui est cité dans mss. Halm, n° 345, Cat., p. 69. Yakar a survécu, non seulement à Yehiel de Paris, mais encore à son fils Joseph, il faut donc le placer dans la deuxième moitié du

Digitized by Google

XIIIe siècle. Il se peut quand même que, dans ses jeunes années, il ait eu une controverse avec son contemporain plus âgé, Tobia (Péréç, gloses, n° 223). Selon toute probabilité, il est identique avec Yakar ben Moïse de Bourgogne, mentionné dans un ms. en même temps que Tobia (mss. Bodl., n° 2343; Letterh., III, 5'. Peut-être son père Moïse était-il ce Moïse de Vienne qui est cité dans Mord. Ketoubot, VIII, n° 210, ms., où on lit : הר"ם מבוייאנא (voir Mschr., 1878, p. 172), nom qui est devenu הר"ר מבויירנא dans l'édition Sabionetta, et מבוירנא משה dans l'éd. Amsterdam (cf. Ascheri, gloses sur ce passage de Ketoubot). Mais וראנה, patrie d'un Josué qui a composé un ouvrage d'éthique, désigne Viana, dans la Navarre (mss. Bodl., n° 2454).

3° Hayyim מבוינא בעיר ניון, probablement « de Vienne habitant Nyons », est cité comme autorité rabbinique (mss. Halm, n° 345, Cat., p. 66).

וידורלי VIDOURLE.

Cours d'eau du Bas-Languedoc.

Dans son ouvrage talmudique, Jacob ben Moïse de Bagnols (voir plus haut; cf. RÉJ., IX, 54) dit que les usages rituels de la Provence diffèrent de ceux de la région qui s'étend de Narbonne à la Vidourle.

ויויאש VIVIERS.

En latin *Vivarium* ou *Vivariæ*. Petite ville située dans le département de l'Ardèche.

Cité dans mss. Gz., n° 159 (voir Neubauer, RÉJ., X, 82).

C'est d'après cette localité qu'est dénommé Israël ben Cémah, qui, vers 1578, était membre du collège rabbinique d'Avignon. En 1400 et dans les années suivantes, il y avait à Carpentras plusieurs Juifs nommés de Viviers, Viviès ou Vivariis (RÉJ., XII, 196-200). Dans ce nom de Vivariis, il faut certainement voir Viviers-sur-Rhône, siège d'un évêché, et non pas Viviers en Savoie, dans l'arrond. de Chambéry.

Digitized by Google

Par contre, nous ne savons pas quelle localité est désignée par le nom de ווירש qui se trouve dans ms. Turin n° 105, Cat., Peyron, p. 98. D'après M. Peyron, comme d'après Wolf (B. H., t. IV, 931), le copiste de ce ms., qui renferme la *Summa Canonis Avicennæ*, s'appelait Hayyim ben Joseph Menahem. A la place du nom de מנחם, M. Neubauer a lu מוויירש, mot qui indiquerait un nom de localité (H. B., XX, 131). Voici ce que le copiste dit à la fin du ms., d'après la traduction de Wolf :

« In hac provincia, ubi habito, dominus erat D. Mahon, quæ excisa est die 7. mensis chesvan 12. a. 5236 a Friburgiensibus et Bernensibus, qui cum auxiliaribus copiis venerant ad Ducem Burgundiæ, D. Mahon ex Burgundia regressus cum exercitu, ut Friburgum obsideret, hoste occurente fugatus est die 1. mensis Tammuz ac exercitum amisit 22 Junii 5236. »

A supposer que Wolf ait bien lu, ce nom de D. Mahon était probablement écrit ד מהון dans le texte hébreu. Mais il semble plutôt qu'il y a eu רמהון ou quelque mot analogue et qu'il s'agit de Romont. En effet, dans ce passage il est question de la bataille livrée à Morat, en Suisse, le 22 juin 1476, et perdue par Charles le Téméraire. Or, avec le duc de Bourgogne combattait vaillamment le comte Romont, seigneur du pays de Vaud, qui faisait alors partie de la Savoie. C'est donc dans ce pays qu'habitait notre copiste.

ויטרי VITRY-LE-BRULÉ.

Localité de la Champagne, dans le département de la Marne.

Ce village était autrefois une ville assez importante. Il existe une liste de l'année 1300 où l'on trouve les noms des prêteurs d'argent juifs du bailliage de Vitry. Cette liste offre de l'intérêt, même pour nous, à cause des noms qu'elle renferme (cf. REJ., II, 28). A Vitry, 40 Juifs se tuèrent en 1317, parce qu'ils étaient accusés d'avoir empoisonné des puits (cf. Emék Habb., trad. fr. de Julien Sée, p. 75 et 237).

Digitized by Google

1° Simha ben Samuel de Vitry, grand-père d'Isaac ben Samuel de Dampierre, a composé, sous la direction de son maître Raschi, le recueil talmudique et liturgique connu sous le nom de Mahzor Vitry, מחזור ויטרי (Semag, commandement n° 27; Or Z., I, 55*b*; Mord. Moed Katan, n° 838; voir *s. v.* רמפיר).

On croit que Simha est mort à la même époque que Raschi (Yohasin, éd. Londres, p. 217). A supposer même qu'il ait survécu quelque temps à son maître, il n'a guère pu correspondre avec Meschoullam de Melun, qui lui est postérieur d'un demi-siècle (Mord. Houllin, VI, n° 657; Mschr., 1878, p. 182). Il faut donc admettre que, dans le passage du Mordekhaï, il s'agit d'un autre rabbin du nom de Simha ou que le nom a été altéré. Une autre altération se trouve dans les tossafot sur Nidda (cf. Yohasin, 230) qui parlent du Mahzor de Schemaya. Ce dernier nom doit être corrigé en Simha, comme le dit, du reste, correctement le Semag (défense n° 111). Dans un autre texte (Schiltè Hagg. sur Mord. Berakhot, VI; cf. Or Z., I, 55 *b*), où l'on donne un extrait du Mahzor Vitry, l'auteur de cet ouvrage est appelé par erreur Moïse au lieu de Simha. Une autre fois encore (Ascheri, tos. sur Ketoubot, 61 *a*), on parle du Mahzor Vitry de Schemaya. C'est là également une erreur. Schemaya, élève et parent de Raschi, a réuni les décisions rituelles ainsi que diverses explications de son maître, utilisant pour ce travail des notes de son condisciple plus âgé Simha (Or Z., I, 96 et 139 *a*. Voir *s. v.* דרום et ברוייש). Il a commencé ce recueil sous la direction même de Raschi et l'a continué après la mort de l'illustre docteur. C'est à ce recueil que fait allusion le passage précité, qui l'appelle à tort le Mahzor Vitry de Schemaya.

Isaac de Lattes (Schaarè S., p. 73) parle du « petit Mahzor Vitry » de Simha. C'était probablement là l'ouvrage primitif, tel qu'il était sorti de la plume de Simha, mais il ne nous est pas parvenu dans cet état. Le Mahzor Vitry que nous possédons contient de nombreuses additions qui y ont été insérées longtemps après la mort de l'auteur. Ce Mahzor se trouve dans les mss. Br. M., add. n° 26200, autrefois ms. Almanzi, et dans le ms. 1100 de la Bodl., d'après lequel il a été édité en grande partie à Berlin, en 1890-1892, par M. S. Hurwitz, dans les publications de la Société *Mekizé Nirdamim*. Cette version renferme de nombreuses additions d'Isaac ben Dorbelo (דורבלו ou דורבולו), qui était originaire de la Russie ou d'un pays slave voisin et fréquentait à Ramerupt l'école de R. Tam. On mentionne même, dans cette version, des rabbins du commencement du XIIIe siècle, entre autres Barukh ben Isaac, auteur du Sèfer Halterouma (cf. Luzzatto, Kérem Chémed, III, 200; Lettres de Luzzatto, éd. Graeber, 199; Zunz, Ritus, 20. Voir *s. v.* רמפיר).

2° Isaac ben Eléazar Hallévi, surnommé *Segan Leviya*, qui fut le

Digitized by Google

maître de Raschi, passe pour être originaire de Vitry (Aschcri, Houllin, IV). Mais nous savons avec certitude qu'il a vécu à Worms et a fait partie des « savants de Lorraine » (לותר ou לוטר). Il faut donc supposer que le nom de ויטרי qui se trouve dans Aschcri est une corruption du mot לוטר (cf. Gross, Mgz., X, p. 74).

3° Nous ferons la même remarque pour SALOMON BEN SIMSON, un contemporain de Raschi dont nous reparlerons plus loin (mss. de Rossi, n° 403. Voir *s. v.* לוחיר).

4° ASCHER HALLÉVI de Vitry est mentionné comme poète liturgique. Le nom sous lequel il est cité est sans doute exact, mais il n'est pas vrai, comme on le raconte, qu'il ait été le premier habitant juif de Worms, où il serait venu s'établir après avoir quitté Vitry (mss. Bodl., n° 1102; Zunz, Lilg., 4).

5° ABSCHOURO (?) אבשורי, fils d'un savant de Vitry du nom d'Aron, est cité comme commentateur de la Bible (mss. Vi., n° 32, Cat., p. 37).

6° GABRIEL BEN JUDA, qui vécut vers 1530 à Sienne, en Italie, et dont plusieurs extraits d'ouvrages médicaux se trouvent dans le ms. 2316 de la Bodl., est également mentionné comme originaire de ויטרי. Toutefois, ce nom ne désigne probablement pas Vitry, mais S. Vittoria, près de Naples.

וילא מאינייא VILLEMAGNE.

En provençal *Ville-Maigne*, en latin *Villa Magna*. Hameau situé à environ 5 lieues de Béziers.

Cité dans Nissim Gerundi, Consult., n° 33.

Le nom de cette localité s'écrit aussi וילא מנייא (cf. l'ouvrage de casuistique בעל האסרות, usages de deuil, n° 19, et introduction du S. Hahaschlama de Meschoullam de Béziers, p. xv). Dans le ms. Turin XX, 28, on lit la note suivante : מכרתי לאדוני דודי אנוידאל כ"ז טבת ק"ג במדרש סרסניין אוילא מניא (H. B., XX, 131). Le mot במדרש doit certainement être lu במגרש, « dans le quartier juif », et au lieu de אוילא מניא, il faut sans doute lire מוילא מניא « de Villamanya » ; c'est ainsi que ce nom s'écrit en espagnol. On trouve à Perpignan, en 1278, un Juif nommé Isaac Moïse de Villamanya, et en 1327 demeure à Elne le médecin juif maître Salomon Moïse de Villamanya (cf. Pierre Vidal, RÉJ., XV, 28, et XVI, 172).

Digitized by Google

וילה נובה VILLENEUVE.

En latin *Villanova.*

Cité dans Dibrè Hayy., 110.

Il y a en France beaucoup de localités qui portent le nom de Villeneuve. Un document latin de l'année 1308 mentionne un Samuel de Villanova dont les biens furent confisqués lors de l'expulsion des Juifs. A en juger par le contexte, ce Samuel aurait été originaire de Villeneuve près de Montpellier. M. Saige (p. 128 et 301) identifie ce personnage avec Samuel ben Reuben qui habitait Béziers; cette identification ne paraît nullement fondée.

Joseph le Zélateur parle de la localité de עיר חדשה. Ces mots sont la traduction hébraïque de Villeneuve et désignent Villeneuve-l'Archevêque, dans le département de l'Yonne (cf. Zadoc Kahn, dans REJ., III, 16). La localité de וילה נובה mentionnée dans Isaac ben Schèschet, Consult., n° 266, et d'après laquelle était dénommé un Abram Vidal qui habitait Arles vers 1385, est probablement Villeneuve-lès-Avignon, en face d'Avignon, de l'autre côté du Rhône. C'est sans doute de cette même localité qu'étaient originaires les quelques Juifs de Carpentras dont le nom, au XVIe siècle, était accompagné des mots : de Villeneuve. Nous ferons cependant remarquer que dans le sud de la France, il y a plusieurs localités de ce nom. Ainsi, il y avait également des Juifs à Villeneuve-de-Roybon, dans le Dauphiné (cf. Prudhomme, 16).

En 1337, le seigneur Elziar de Villeneuve imposa aux Juifs établis sur ses domaines une des plus odieuses formules de serment *more judaico* (Beugnot, I, 112). Cette formule, par laquelle celui qui prêtait serment appelait sur lui, en cas de parjure, toute espèce de malédictions, n'était, d'ailleurs, pas nouvelle. Elle était déjà en usage en Allemagne, avec quelques variantes, au milieu du XIIe siècle (cf. Stobbe, Die Juden in Deutschland während des Mittelalters, 153).

La localité de וילה נובה ou וילא נובא mentionnée souvent

Digitized by Google

dans les mss. hébr. comme la ville natale du célèbre médecin Arnaud de Villanova est probablement en Espagne (voir REJ., XVI, 177).

וילא פרנקא מקופלונט VILLEFRANCHE-DE-CONFLENT.

En espagnol *Villafrancha*, en latin *Villafranca Confluentium* ou *de Conflans*. Petite ville du Roussillon, dans le département des Pyrénées-Orientales, autrefois à l'Espagne, et appartenant à la France depuis 1659.

On trouve une ancienne forme *Coffolens*, ce qui explique la transcription hébraïque קופלונט (cf. Valois, Notitia Galliarum, 127). On sait par des documents que cette localité était habitée par des Juifs dès le milieu du XIIIe siècle (Pierre Vidal, dans REJ., XV, 30 et 32, et XVI, 184).

Dans son poème didactique בתי הנפש והלחטים « Boîtes de parfums et d'amulettes », le théologien Lévi ben Abraham désigne explicitement Villefranche-de-Conflent comme sa ville natale, et il dit « qu'elle est située entre deux montagnes, où l'on ne voit pas le soleil pendant le mois de décembre » (mss. Bodl., n° 1982, 1°, Cat., p. 670; mss. Ps, n° 978. Cf. Carmoly, La France isr., 46; Rabb. fr., 629). Il est donc faux qu'il soit originaire, comme on l'a prétendu, de Villefranche près de Toulouse (Geiger, Ozar Nechmad, II, 95; Graetz, G. d. J., VII, 254).

Les savants modernes se sont occupés beaucoup de Lévi ben Abraham et de ses œuvres (Carmoly, *l. c.*; Geiger, *l. c.*, et Héchalouz, II, 18; Rabb. fr., 291; Gross, Mschr., 1879, p. 428; Stnschn., Encyclopaedie d'Ersch et Gruber, 43e tome, 294). On sait que, par suite de son esprit indépendant et aussi de son extravagance dans l'interprétation philosophique de la Bible, il fut excommunié et violemment persécuté par le parti orthodoxe. Dans le cours de notre travail, nous aurons plus d'une fois l'occasion de parler de Lévi ben Abraham, surtout à propos des polémiques religieuses qui se prolongèrent de 1303 à 1306 et auxquelles il prit une grande part. Je serai donc ici très bref à son sujet.

Digitized by Google

Lévi était fils d'Abraham ben Hayyim, qu'on peut probablement identifier avec le savant du même nom qui avait pour frère le très estimé Ruben ben Hayyim de Narbonne. Dans ce cas, Abraham aurait été originaire de Narbonne et ne se serait établi que plus tard à Villefranche, où son fils Lévi naquit vers 1240-50 (voir *s. v.* נרבונה). Mais, comme la capitale du comté de Roussillon était Perpignan, il ne serait pas impossible que Lévi ben Abraham, de Villefranche, localité qui faisait partie de ce comté, fût le même que son homonyme de Perpignan que Juda Mosconi, dans son supercommentaire sur Ibn Ezra, considère comme un des savants les plus distingués. En tout cas, il n'aurait fait à Perpignan qu'un séjour très court (voir *s. v.* פירפיניאן). C'est en 1276, probablement à Montpellier, qu'il composa son poème didactique dont nous avons parlé plus haut et dans lequel il traite très sommairement, et parfois d'une façon obscure, de philosophie, d'astronomie et d'astrologie (Rabb. fr., 634). Dans la même année et dans la même ville, il écrivit un traité d'astronomie, התכונה ס', qui forme le 3e traité de la première partie de son ouvrage intitulé תן לויית « Ornement de grâce » ou encore ספר הכולל « Livre encyclopédique » (mss. Ps, n° 1047, 13e; Rabb. fr., 637; Steinschn., *l. c.*). Contrairement à l'opinion communément admise, il était à Narbonne, dans la maison de Samuel, et non pas à Perpignan, pendant les querelles religieuses de 1303-1306 (voir *s. v.* נרבונה, כאשקליטא et פירפיניאן). En 1315, il remania à Arles son « Livre encyclopédique », et c'est dans cette ville ou aux environs que sans doute il se fixa définitivement (voir *s. v.* ארלי).

On ne connaît de ses proches que Samuel ben Ruben de Béziers, qui intervint inutilement en sa faveur dans les querelles religieuses (voir *s. v.* ברוש). Ce Samuel était peut-être fils de Ruben ben Hayyim de Narbonne, dont nous avons parlé un peu plus haut, et, par conséquent, cousin de Lévi.

Lévi ben Abraham était probablement le grand-père, du côté maternel, du philosophe Lévi ben Gerson, de Bagnols (voir *s. v.* באנויילש).

Digitized by Google

ווילה פראנקה VILLEFRANCHE.

En latin *Villafranca*. Port de mer près de Nice, département des Alpes-Maritimes.

Cité dans Dibrè Hayy., 110 *b*.

C'est dans cette ville que l'empereur Charles-Quint eut une entrevue avec le roi François Ier en 1538.

וילפורם.

Dans son ouvrage de casuistique *Orhot Hayyim* (II, ms. Gz., p. 222; Mschr., 1869, p. 537), Aron Haccohen cite un traité sur le calendrier de ר' דוד דוילפורם. On a proposé (Rabb. fr., 522) de lire דוילפרים, Dieu-le-Fit, localité du département de la Drôme. Mais le ms. est très correct, et il s'agit certainement de VILLEFORT. On a objecté (*ibid.*), pour justifier la correction proposée, que d'habitude on ne relie le nom de la localité au nom de la personne par la préposition ד que quand ce nom de personne est provençal, mais quand c'est un nom hébreu, comme ici, on emploie la préposition מ. En général c'est vrai, mais les exceptions sont assez fréquentes (cf. Minh. Ken., éd., 66 et 77, משה דלוניל, p. 89, 170, 174 et passim).

Il existe en France plusieurs localités du nom de Villefort, mais deux seulement étaient sûrement habitées par des Juifs. A Villefort près d'Uzès, dans le Bas-Languedoc, on connaît encore l'emplacement de l'ancien cimetière juif (Mémoires des antiquaires, t. VIII, 334). Ici il s'agit probablement du Villefort situé dans le département de l'Aude, arr. de Limoux.

Vers 1284-1300, il y avait à Pamiers un homme riche du nom de David ou Davin de Villaforti. M. Saige (118, 216 et 238) veut l'identifier avec notre David, ce qui me paraît bien hasardé. D'ailleurs, notre David est mentionné dans Orhot Hayyim comme déjà décédé. Or cet ouvrage fut composé peu

Digitized by Google

de temps avant 1327. Il faudrait donc admettre, dans l'hypothèse de M. Saige, que ce David est mort presque tout de suite après 1300.

ויניסיאן COMTAT VENAISSIN.

En provençal *Venaissi* ou *Venisse*, en latin *Comitatus Vindascinus*. Ancien comté ayant appartenu aux papes depuis 1273 et incorporé à la France depuis 1791. Compris aujourd'hui dans le département de Vaucluse.

Cité dans Minh. Ken., 115.

Venaissin s'écrit aussi en hébreu ויניציאה (*ibid.*, 167), ויניציאה (I. de Lattès, Consult., p. 17), ווינישי (S. ben Adret, Consult., I, n° 418), et ונישי dans la Lettre de Don Duran de Lunel (Rabb. fr., 697 ; cf. Jubelschrift zum 90. Geburtstag des Dr L. Zunz, partie hébraïque, p. 152). L'histoire des Juifs de ce comté a été racontée en détail par MM. de Maulde et Bardinet, nous nous contentons de renvoyer à leurs ouvrages. Quant aux communautés du Comtat Venaissin, nous en parlerons à mesure que l'occasion s'en présentera.

ויצינאש VINCENNES.

En vieux français *Vicenes*, en latin *Vicenæ*. Localité située près de Paris.

Cité dans Emék Habb., él. Vienne, 44.

Usque, à qui Joseph Haccohen a emprunté le passage où se trouve ce nom, l'écrit en espagnol Viçenas (cf. Loeb, dans REJ., XVI, 217). Philippe-Auguste consacra l'argent dont il avait dépouillé les Juifs à diverses constructions, notamment à l'établissement d'un mur autour du bois de Vincennes (*l. c.*). Pour créer un parc dans ce bois, le roi Charles V demanda des sommes importantes aux Juifs, auxquels il accorda comme compensation un certain nombre de privilèges (Ordonnances de 1375).

Digitized by Google

וירומאנדי VERMANDOIS.

En latin *Ager Veromanduensis* ou *Vermanduanus*. Région de la Picardie qui forme aujourd'hui les départements de la Somme et de l'Aisne.

Cité dans Dibrè Hayy., 4*a*.

Les habitants de cette contrée étaient appelés en latin *Veromandui*. On possède les listes des taxes payées vers 1298-1300 par les Juifs du bailliage de Vermandois (REJ., XV, 248 et 254).

וולייאר .

Ephraïm de Bonn (éd. Wiener, 10) raconte les persécutions exercées contre deux Juifs qui étaient venus à Cologne en 1171 pour affaires et dont l'un était originaire de קרנטן et l'autre de וולייאר. Ce dernier nom est altéré; dans l'édition de MM. Neubauer et Stern (Hebræische Berichte, p. 71), il y a la leçon ולדמיר. Il s'agit de Vladimir, en Russie.

וולטניש ou וולטיניש VALENTINOIS.

Ancien comté du Bas-Dauphiné, compris aujourd'hui dans le départ. de la Drôme.

Cité dans mss. Hg, nº 290-291, Cat., p. 120, où l'on mentionne le Valentinois comme patrie d'un anonyme qui vécut vers 1415 et composa un commentaire sur les tables astronomiques d'Immanuel ben Jacob. Les Juifs du Valentinois jouissaient de la bienveillante protection des évêques de Valence (cf. Prudhomme, 65).

Digitized by Google

ולינציאה VALENCE.

En provençal *Valensa*, en latin *Valentia*. Ancienne capitale du comté du Valentinois, aujourd'hui chef-lieu du départ. de la Drôme.

Cité par del Médigo, p. 138.

Le voyageur anonyme que nous avons déjà mentionné visita cette ville, qu'il appelle סלנצי, au milieu du XIIIe siècle, mais il ne parle pas des Juifs qui y demeuraient comme il le fait pour les autres cités qu'il a traversées (Carmoly, Itin., 188). Et, de fait, on ne trouve de trace certaine de Juifs dans cette ville qu'à partir de 1323 (Prudhomme, 65). Aussi me paraît-il bien douteux que le tosafiste Yomtob de סלנצי ait demeuré à Valence (Carmoly, *l. c.*, 215. Cf. *s. v.* סלירזא). Il faut avoir soin de ne pas confondre la ville française de Valence avec la Valence espagnole, qui s'écrit ולינצירה ou סלינציא (Schèb. Yeh., éd. Hanovre, 130 et 132), ou avec la localité italienne de Valenza, וולינצה (Schalsch., éd. Venise, 162*a*), et probablement וואליינצא (mss. Hg, n° 3, Cat., p. 1).

ונש ou ונש VANNES.

Chef-lieu du département du Morbihan, dans la Bretagne.

Cité dans mss. Ps, n° 712, recueil de Joseph le Zélateur, n°s 55-58, et mss. Hg, n° 187, Cat., p. 180.

Dans ces passages, il est question de la discussion religieuse soutenue par Joseph ben Nathan contre l'évêque de Vannes (RÉJ., I, 244; III, 16). En 465 se réunit à Vannes un concile qui défendit aux ecclésiastiques d'entretenir des relations amicales avec les Juifs. Ce fait prouve qu'à cette époque il y avait déjà des Juifs dans cette partie de la France et qu'ils avaient d'excellentes relations avec les chrétiens. Le ms. Hstm n° 345, Cat., p. 65, dit que les rabbins de ורני prirent part au synode réuni vers le milieu du XIIe siècle. Le nom de ורני ne désigne

Digitized by Google

pas Vannes, mais est une altération, et doit être lu אניו, Anjou (voir *s. v.* אניו).

ורדון VERDUN.

En vieux-allemand *Virten*, en latin *Viridunum* ou *Verodunum*. Ville de la Lorraine, dans le départemont de la Mouse.

Cité dans les tos. sur Schabbat, 81 *b*, et sur Ketoubot, 20, et passim.

C'était autrefois une ville libre allemande; elle appartient à la France depuis 1552. Il y existait des Juifs au moyen âge comme dans la plupart des villes de la Lorraine.

En 1453, le chapitre de Verdun, alors placé sous l'autorité épiscopale, émit le vœu, au concile de Bâle, que, dans l'intérêt de la ville appauvrie, les Juifs expulsés fussent autorisés à y revenir, parce qu'ils étaient actifs et industrieux. Ce vœu ne fut pas accueilli (cf. Carmoly, Revue or., I, 515). Après que Verdun eut été incorporé à la France, les Juifs de Metz purent y séjourner momentanément pour leurs affaires. Mais bientôt ce séjour provisoire leur fut même interdit, et ils pétitionnèrent en vain en 1748 pour que cette défense fût levée (cf. RÉJ., XI, 126).

Le nom de Verdun se trouve écrit en hébreu ורדון (tos. sur Yoma, 67 *b*), ווירדון (tos. de Péréç sur Baba Kama, 89 *a*), ויירדון (Mord. Baba Mecia, III, n° 288), וורדן (Or Z., I, 44 *a*), ורדין (*ibid.*, II, 150 *b*; tos. sur Schabbat, 39 *b*), וואדרין (tos. sur Ketoubot, 24), וורדום (tos. sur Zebahim, 77 *b*; Mord. Baba Mecia, III, n° 290, ms. Cf. Mschr., 1878, p. 179), וירדום (mss. Bodl., n° 2344; Rabb. fr., 438), וורדוס (Mord. Houllin, VII, n° 684; Maïmoniot, gloses sur Schabbat, VI, et passim) et וורדיס (tos. sur Yebamot, 66 *b*). Ces deux dernières orthographes paraissent répondre à une ancienne forme dérivant du nom latin *Virdunis*. On trouve aussi les formes altérées de אורדן (voir plus loin), וכדום (tos. Ascheri sur Yebamot, *l. c.*), זורדם et זורדון (Mord. Bèça, I, ms. Cf. Mschr., 1878, p. 78).

Digitized by Google

1° Samuel ben Hayyim de Verdun était un tosafiste important (tos. sur Yebamot, 65*a* et 66*b*, sur Moed Katan, 23*a*, sur Baba Kama, 77*a* et 89*a*, tos. de Péréç, *l. c.*). Il était disciple de R. Tam et parent de Barukh ben Samuel, de Mayence, l'auteur de l'ouvrage talmudique כ' החכמה (Mord. Houllin, VII, n° 684). On cite de lui une décision qu'il prit au sujet d'un point de casuistique, d'accord avec le tosafiste Isaac ben Barukh, qui était également élève de R. Tam, et à laquelle Juda Sire Léon donna son adhésion. Dans les passages où il est question de cette décision, le nom de Verdun est corrompu de diverses manières. Il est écrit וורדוס (Maïmoniot, gloses, *l. c.*) et même זרזורין et ורזורין (gloses sur Ascheri, Bèça, III. Cf. Zunz, Zur Gesch., 50). M. S. Cassel a eu la singulière idée de corriger ורזורין en ורנזודין et de voir, dans ce dernier nom, Varenne-sous-Dun (Historische Versuche, 28). Dans Or Z., II, 150*b*, le nom est écrit correctement וורדין, mais on y confond Samuel ben Hayyim avec Juda Sire Léon de Paris. Cette erreur a passé dans le Séder Haddorot (éd. Carlsruhe, I, 133*b*). C'est à la suite d'une confusion analogue qu'Isaac ben Barukh, qui aurait été le maître de notre Samuel, est appelé מכורי שאלדי (Mord. sur Bèça, I, ms. Cf. Mschr., *l. c.*). Ce dernier nom, dans lequel on a vu à tort Messer Saladin ou Soldin (H. B., XVIII, 65), n'est qu'une altération de סירליאון (Sire Léon), le nom de Juda de Paris. On obtient un texte correct en collationnant ce passage dans les trois ouvrages précités.

2° Samuel ben Joseph de Verdun, qu'on a surnommé « le jeune », הבחיר, pour le distinguer du Samuel précédent, était élève d'Isaac l'ancien de Dampierre, avec lequel il fut en correspondance (tos. sur Yebamot, 83*b*; mss. Bodl., n° 692, f° 288. Cf. REJ., XVII, 153 : שאל הר' שמואל מוורדום מרבי יצחק ; voir *s. v.* דמפיר). Il est souvent mentionné comme tosafiste (tos. sur Nidda, 28*a*; Or Z., III, Baba Kama, 27*a*; même citation dans Maïmoniot, Consult. משפטים, n° 54, הר' שמואל הבחור מוורדוס ברבי יוסף). Parfois il est appelé par erreur Salomon ben Joseph (tos. sur Guittin, 52*b*, sur B. Kama, 39*a*; tos. de Péréç).

On confond quelquefois Samuel ben Joseph avec Samuel ben Hayyim (Zunz, Zur Gesch., p. 55). Il est vrai que souvent l'un comme l'autre est mentionné avec Isaac l'ancien sous le simple nom de Samuel de Verdun, et il est alors bien difficile de savoir de quel Samuel il s'agit (tos. sur Schabbat, 39*b*, sur Ketoubot, 20*b* et 24*b*, sur Zebahim, 77*b*, et sur Houllin 73*b*).

Les tosafot sur Haguiga, 21*a*, mentionnent un Samuel de ראוס. D'après Zunz (Zur Gesch., 56), ce nom désignerait une localité appelée Roux. A ma connaissance, il n'y a en France aucune localité du nom de Roux où il ait existé des Juifs. On trouve bien un Samson le Roux (REJ., II, 247). Mais c'est là un surnom de personne et nullement un nom de lieu. Il y a bien Châteauroux, d'où était originaire le commentateur biblique Moïse ben Berakhya

Digitized by Google

(Zunz, *l. c.*, 101). Mais cette ville n'est jamais désignée sous le simple nom de Roux. Une autre difficulté, c'est que ce Samuel de ראוס était certainement un savant considéré, puisque son opinion, sans qu'il soit cependant nommé, est souvent citée dans les tosafot et même dans le commentaire de Simon de Sens sur la Mischna (Para, XI, 5). Il est donc bien singulier qu'il ne soit mentionné que cette unique fois. Aussi, vu les altérations qui ont souvent défiguré le nom de Verdun, me semble-t-il permis de corriger ראוס en ורדוס; ce Samuel serait donc un de nos deux Samuel de Verdun. Nous avons, du reste, montré plus haut une altération analogue, le changement de דרוס, Dreux, en רואס (voir *s. v.* דרוויש).

3° Jacob de Verdun est mentionné dans un ms. du Semak (mss. hébr. Lzg, n° 6, Cat., p. 277). Il est certainement identique avec Jacob ben Joseph, de Verdun (écrit inexactement אורדון), dont on trouve une consultation dans un ms. (mss. Bodl., n° 692; cf. REJ., XVII, 153). Ce Jacob était sans doute frère du Samuel ben Joseph dont nous venons de parler.

On trouve mentionné un Eliézer de ורדון (Mord. sur Mikvaot et Yebamot, à la fin). Mais il faut corriger ce nom en ורונא ou ורונא, Vérone, en Italie. Il s'agit, en effet, dans ce passage, du savant distingué Eliézer ben Samuel de Vérone, disciple d'Isaac l'ancien de Dampierre (Rokéah, d'Eléazar de Worms, n° 377; Or Z, I, 208; ראבידה ms. Hstm, n° 901, où le nom est écrit correctement. Cf. Zunz, Ges. Schriften, III, 250; Gross, dans Mschr., 1885, p. 520). Du reste, on ne connaît aucun tosafiste du nom d'Eliézer de Verdun.

Dans un ouvrage ms. du *Maharil*, on trouve cité Eliézer de וורדא, qui vécut vers le milieu du XIVe siècle (H. B., IX, 24). Ce וורדא est situé dans l'ouest de l'Allemagne. Peut-être s'agit-il de Werden, dans le district de Düsseldorf, où habitaient alors des Juifs (cf. Das Judenschreinbuch der Laurenzpfarre zu Köln, éd. Hoeniger, Berlin, 1888, p. 159).

On a prétendu qu'Eléazar de Worms, le mystique, appartenait à la famille וורדון. Mais cette assertion ne repose sur aucune preuve sérieuse (Schalsch, éd. Venise, 51 *a*; Séder Hadd., I, 133 *b*). Le Kol Bo, qui a été considéré comme la source de cette affirmation, ne contient rien de pareil. Elle provient probablement d'une erreur ou peut-être d'une confusion. On aura pris Eliézer de Vérone pour Eliézer de Worms.

Puisque je parle d'Eliézer de Vérone, j'en profite pour faire remarquer que dans les Consultations de Meïr de Rothenbourg éditées par M. Bloch, Berlin, 1891, p. 173, n° 55, le nom de ברגנא paraît une altération du nom de ברונא, Vérone, et que R. Isaïe מברגנא, qui est cité, est identique avec Isaïe de Trani, qui habitait Vérone vers la même époque qu'Eliézer (cf. Or Z., I, 220-251; Gross, Mschr., 1871, p. 260).

Digitized by Google

וורמנטון VERMENTON.

Localité de la Bourgogne, dans le départ. de l'Yonne, arrondissement d'Auxerre.

Cette localité renfermait des Juifs au moyen âge (Simonnet, 189). On connaît Juda ben Jacob de Vermenton, qui copia l'ouvrage talmudique כפר הניר pour Joseph ben Matatya (Trèves) en l'année 1392 (ms. Hstm, épigraphe. Cf. RÉJ., VII, p. 74).

* * *

Nous passons directement de la lettre ו *à la lettre* ט, *à laquelle répond en français la lettre* t. *Cette dernière consonne est rarement transcrite en hébreu par la lettre* ת. *L'hébreu emploie bien les lettres* ז *et* ץ *pour transcrire les noms de localités allemandes ou slaves, mais non pour les localités françaises. Dans les noms géographiques français, la sifflante est indiquée en hébreu, non par un* ז, *comme en Allemagne, mais par la lettre* ש, *rarement par* ס.

* * *

טוארץ THOUARS.

Autrefois *Thouarz*, en latin *Thuarcium*. Ville du Poitou, dans le départ. des Deux-Sèvres, arrondissement de Bressuire.

Le ms. du כ' הניר parle d'un usage religieux observé à טוארץ (RÉJ., VII, 75). Ce nom ainsi écrit ne paraît pas désigner Tours, mais Thouars. Du reste, nous voyons par les listes des taxes dues par les Juifs à la caisse royale que, vers 1296, Thouars était habité par un certain nombre de Juifs (RÉJ., XV, 244. Voir *s. v.* מירבו).

טובי ou טוביי.

Ce nom est mentionné dans mss. Mun , n° 407, Cat., p. 192. C'est probablement un nom de famille qui dérive du prénom

Digitized by Google

de טוביה Tobie, et, par abréviation, טבי, dans Berakhot, 15 *b*. Chez les Juifs de Provence et d'autres régions, on rencontre assez fréquemment le prénom de Bonus et de Bon, qui est la traduction de טובי (cf. Zunz, Namen der Juden, *s. v.*; Bèt Schemouel sur Èben Haézér, n° 129). Le nom de « de Biens », porté au XIIIe siècle par un Juif de Marseille, a la même origine (cf. Kayserling, G. d. J. in Navarra, 137). Du reste, un chrétien, l'auteur des Annales de la ville de Figeac, publiées vers 1830, s'appelait Debons. Des Juifs arabes s'appelaient טובי בן ou טב (mss. Bodl., n°s 2095 et 2328, Cat., p. 716 et 810), et le nom de certains Juifs espagnols était suivi des mots טובים מביה, répondant sans doute aux noms de del Bonis (mss. Bodl., n° 439, Cat., p. 94) et de Bueno (Kayserling, *l. c.*, 152). Parmi les Juifs qui habitaient la Martinique vers 1683, et qui étaient probablement d'origine espagnole, plusieurs portaient le nom de Le Tob, Buono et Bueno (REJ., II, 102, 114 et 115). Enfin, chez les Juifs italiens on rencontre les noms de טובי (mss. Almanzi, n° 258. Cf. H. B., VI, 20) et מהטוב « del Bene » (Nepi, *l. c.*, 3 et 123; Ghirondi, 294; mss. Bodl., n°s 1060 et 1666. Cf. Wolf, B. H., I, 452 et 732, דל ביני; Stnschn., Cat. Bodl., 1343). Du temps de Samuel di Medina, vivait à Salonique un savant très estimé du nom d'Abraham טובי (voir S. di Medina, Consult., I, n° 148).

טוך TOUQUES.

En latin *Tolca*, *Tolcha*, *Toqua* (Valois, 557; Delisle, 1890), *Toca* ou *Tocha* (Lelewel, Géographie du moyen âge, atlas, p. 3); en vieux-français *Touke*. Bourg de la Normandie, département du Calvados, arrondissement de Pont-l'Évêque.

Cité dans Schaarè Doura, n° 78.

Ce nom s'écrit aussi תוך (Minh. Yeh., 58 *a*) et, par corruption, טוך (Schitta Mekoubécét sur Ketoubot, éd. Strasbourg, 47 *a*). Eliézer de Touques, tosafiste connu, a composé, dans la deuxième moitié du XIIIe siècle, un ouvrage formé d'extraits des tosafot de Sens et d'Evreux et d'autres encore, et y a ajouté en marge (גליון) ses propres explications. Cet ouvrage,

Digitized by Google

plus tard considérablement remanié, est connu sous le nom de « tosafot ou schitta de Touques » et forme le fond principal des tosafot imprimées du Talmud (cf. Joseph Kolon, Consult., n° 160; Teroumat Haddéschén, n° 19; Schem Hagg., II, *s. v.*; Zunz, Zur Gesch., 39). Bien des explications qui, dans nos tosafot imprimées, sont anonymes peuvent être facilement reconnues comme extraites des tosafot de Touques, si on les compare avec d'autres passages. On peut comparer, par exemple, les tosafot sur Guittin, 80*a*, avec Gerundi sur Alfasi, Guittin, VIII; les tos. sur Ketoubot, 47*a*, avec Minh. Yeh., 44*a*; les tos. sur B. Kama, 41 *a*, avec Minh. Yeh., 45 *b*; les tos. sur Schabbat, 87-89, avec Minh. Yeh., 35 *b*, 38 *b*, 50-51; les tos. sur Nidda, 9 *a*, avec Minh. Yeh., 70. Dans ce dernier passage, il y a les mots ר"א מהוך, qui, dans un ms., sont remplacés par les mots שר אליקים מתוך, « le prince Eliakim » de Touques (mss. Merzbacher à Munich. Cf. Ziemlich, Mschr., 1881, p. 23). Cette dernière leçon est certainement incorrecte. Nulle part ailleurs on ne trouve trace d'un Eliakim de Touques, et, de plus, le qualificatif de שר n'est donné d'habitude qu'à des personnes qui s'appellent Salomon ou Samuel. Dans ces cas, שר n'est que l'interversion de l'abréviation ר"ש. Nous devons ajouter qu'en général, le ms. en question altère tous les noms propres. Il nous paraît donc certain que c'est par erreur que ce ms. a lu l'abréviation ר"א « R. Eliakim », au lieu d'y voir R. Eliézer (voir *s. v.* קלונמס).

Les tosafot d'Eliézer de Touques sont citées dans le ms. du Semak de Zurich et dans les tos. sur Zebahim, éditées en 1861 sous le titre de מזבח כפרה, p. 1-3. Ses gloses marginales sont mentionnées dans la Schitta Mekoubécét sur Ketoubot, p. 47-49. Enfin une liste de livres qui se trouve à la fin d'un ms. du Sèfer Harikma (mss. Ps, n° 1216; cf. Neubauer, REJ., IX, 217) nomme son commentaire sur le Pentateuque. Dans la préface qu'il a ajoutée au מכלול de David Kimhi, œuvre grammaticale qu'il a éditée à Constantinople vers 1532-34, le célèbre éditeur Gerson Soncino dit qu'il a recueilli les tosafot de Touques dans diverses localités françaises, entre autres à קמבריי, Chambéry, en Savoie (cf. Rabbinowicz, מאמר על הדפסת התלמוד, Munich, 1877, p. 23; Schem Hagg., II, *s. v.* תוספות).

Digitized by Google

טול TOUL.

En latin *Tullum* ou *Tullo*. Ancienne ville épiscopale de la Lorraine, département de Meurthe-et-Moselle, incorporée à la France depuis 1552.

Cité dans Or Z., I, 131 *b*.

Le nom de cette ville s'écrit également טולא (Mord. B. Kama, X, n° 193) et, par corruption, טיל (*ibid.*, n° 187).

On connaît un certain nombre de savants juifs de Toul :

1° Eliézer de Toul, rabbin éminent, était instituteur, probablement dans sa jeunesse, chez le riche et savant Hiskiyya ben Reuben de Boppard (Hayyim Or Z., Consult., n° 39; Maïmoniot, Consult. משפטים, n° 15. Cf. Gross, Mschr., 1885, p. 519). Il était déjà décédé vers 1234, car un commentaire sur les Pioutim, composé à cette date par Abraham ben Azriel de la Bohême et intitulé Arougat Habbossem, le mentionne comme déjà mort (ms. Merzbacher de Munich, 7*b* : אליעזר ז"ל מטולא, Guématria. Cf. Perles, Mschr., 1877, p. 365). Ses « tosafot sur Yomtob » sont citées par Cidkiyya (Schibb. Hallékét, I, éd. Buber, n°s 120, 249 et 250; cf. éd. Salonique, n°s 81, 82 et 101). Les autres citations faites en son nom sont probablement empruntées aux mêmes tosafot (Schibb. Hallékét, II, ms., n° 11; Mord., *l. c.*; Maïmoniot, Consult. נזיקין, n° 21; Méïr de R., Consult., éd. Lemberg, n° 479; tos. sur Kiddouschin, ms. Rabbinowicz, 36*b*).

Eliézer de טרול, cité dans Schibb. Hallékét, éd. Salonique, n° 33, est certainement notre Eliézer de טול, Toul (*ibid.*, éd. Buber, I, n° 121). C'est encore Toul qu'il faut voir dans טורלו (Koré Hadd., 18*b*), nom qui, d'après Carmoly, désignerait Neuilly (Revue Or., III, 459).

Dans le Semak de Zurich (mss. VI, n° 52, Cat., p. 63), il est question d'un Eliézer דטולזן, qui n'est mentionné que dans ce passage. Peut-être faut-il lire דטרול ז"ל, mots qui suivent d'habitude le nom de notre Eliézer. Le mot de טולזן pourrait être à la rigueur la transcription hébraïque du nom provençal de Toulouse, mais nulle part ailleurs Toulouse n'est désignée en hébreu par ce nom de טולזן (voir plus loin).

Il est à peine nécessaire de faire remarquer que, lorsque le Séder Hadd. (I, 124*a*) parle d'Eliézer ben Nathan de Toul, il le confond avec Eliézer de Mayence.

2° Abraham de Toul était un frère plus âgé du précédent. Élève d'Isaac l'ancien de Dampierre, il était un savant estimé (Or Z. et Hayyim Or Z., *l. c.*).

Digitized by Google

Parmi les rabbins français auxquels Aboulafia adressa sa fameuse lettre se trouve un Abraham de טרך. Pour être ainsi traité sur le même pied que les plus illustres rabbins de France, ce dernier devait nécessairement jouir d'une grande considération, et cependant aucun autre document ne fait mention de lui. Mais comme nous savons déjà que les noms de personne et de lieu sont singulièrement corrompus dans cette lettre et que, d'un autre côté, deux mss. de ce document ont טוב au lieu de טרך, il nous semble très probable qu'il faut lire טול et qu'il s'agit de notre Abraham de Toul.

L'ancienne édition des Schibb. Hallékét (*l. c.*) mentionne un Joseph de Toul. Il semblerait donc que dans le Koré Hadd (*l. c.*), au lieu de Joseph ממטול, on dût lire מטול. Mais nous savons que cette édition des Schibb. Hallékét n'est qu'un extrait assez incorrect du grand ouvrage de Cidkiyya de Rome. La nouvelle édition (I, n° 120) n'a pas le nom de Toul dans le passage en question, mais ce nom suit immédiatement, un peu plus loin, celui d'Eliezer. Il est donc possible que, dans l'ancienne édition, le nom de cette ville ne se trouve pas à sa vraie place.

Jacob de פול, dont l'Arougat Habbossém parle comme d'un cabbaliste (voir Perles, *l. c.*), peut difficilement être considéré comme un habitant de l'est de la France, car la Cabbale avait à cette époque peu d'adhérents dans cette région. Il ne semble donc pas qu'il faille corriger פול en טול. Il s'agit plutôt de la Pouille, dans le sud de l'Italie, dont le nom s'écrit en hébreu פול (cf. B. de Tudèle, I, 13), et qui, d'après les indications des cabbalistes eux-mêmes, était au XIIe siècle un des principaux centres des études cabbalistiques, qui, de là, furent transplantées en Allemagne (Schem tob, S. Emounot, ch. 14 ; cf. Mgz., II, 29). Nous n'ajoutons pas une bien grande foi à ces renseignements des cabbalistes, nous devons pourtant rappeler que leurs traditions font figurer parmi les partisans de la Cabbale un Jacob et un Keschischa de la Pouille. Abraham ben Azriel ne fait également que citer ce qu'il a entendu dire au nom de ce Jacob.

Dans un commentaire à tendances mystiques sur le Pentateuque (mss. Bodl., n° 268, Cat., p. 52), on mentionne un Moïse מפולי"א.

טולון TOULON.

Autrefois *Tolon*. Port de mer fortifié de la Méditerranée, dans la Provence, département du Var.

Cité dans Dibrè Hayy., 125*a*.

En 1348, quand la peste noire sévissait en France, on tua à

Digitized by Google

Toulon, en une seule nuit, quarante Juifs accusés, comme dans les autres localités, d'avoir empoisonné les puits (cf. Papon, Histoire générale de Provence, III, 190). Un des imprimeurs de la première édition de l'ouvrage d'éthique בית מדות (Constantinople, 1511) s'appelait Astruc דטולון, nom qui désigne certainement Toulon (Stnschn., Cat. Bodl., p. 1278). Un ms. Vat. du XIVe siècle, n° 120, dans Assemani, auparavant propriété de la *Palatina* de Heidelberg, et qui renferme plusieurs traités du Talmud, appartenait autrefois à Berakhya ben Azaria de טולון. Ce nom, orthographié ainsi dans Assemani, est écrit ailleurs טולן (Rabbinowicz, Variæ lectiones, XI, p. 17). D'après cette dernière leçon, il pourrait s'agir de Tuln, dans la Basse-Autriche, où il y avait des Juifs au moyen âge, et dont le nom s'écrit précisément en hébreu טולן (Memorbuch de Mayence. Cf. Neubauer, RÉJ., IV, 26). Mais nous croyons être plus près de la vérité en expliquant ce nom par Toulon, parce que le nom de Berakhya ben Azaria n'était guère en usage en Allemagne, à cette époque (cf. H. B., XIII, 84).

טולושה TOULOUSE.

En vieux-français *Tolose*, en provençal *Tolsan*, en latin *Tolosa*. Capitale de l'ancien comté de Toulouse, qui fut annexé à la France en 1271 et forme aujourd'hui le département de la Haute-Garonne.

Cité dans Dibrè Hayy., 29 *a*.

Le nom de cette ville est aussi écrit טולוזה (*ibid.*, 1 et 13) et טולושה (Schèb. Yeh., 5).

Au moyen âge, les Juifs subirent partout de cruelles persécutions, mais nulle part leurs souffrances ne furent aussi nombreuses qu'à Toulouse, où certainement ils étaient déjà établis en grand nombre dès le VIIIe siècle. Nous renvoyons, pour leur histoire, à l'ouvrage de M. Saige. Nous allons cependant en traiter ici un seul point. Salomon ibn Verga raconte (Schèb. Yeh., 6 et 45) que la communauté tout entière de Toulouse accepta le baptême en 1306 et de nouveau en 1320. Cette information nous paraît fausse. Il est si extraordinaire de voir

Digitized by Google

toute une communauté se baptiser que la répétition de ce fait dans un espace de quatorze ans me semble tout à fait improbable. Au surplus, les biens des Juifs de Toulouse furent confisqués en 1306. Comment comprendre une telle confiscation si vraiment tous les Juifs de cette ville se sont baptisés? Du reste, nous savons que très peu d'années après 1306, il se trouvait de nouveau de nombreux Juifs à Toulouse. Or, ce furent généralement les Juifs expulsés qui retournèrent dans leurs anciennes résidences, où il leur était même permis de réclamer le paiement d'une partie de leurs créances. Nous savons aussi qu'en 1321, il existait de nouveau à Toulouse une communauté juive, qui fut imposée d'une taxe très élevée (Depping, 253). D'ailleurs, si ces baptêmes en masse avaient réellement eu lieu, les écrits ecclésiastiques n'auraient certainement pas manqué d'en parler. Il nous paraît donc plus conforme à la vérité d'admettre que, si bien des Juifs acceptèrent le baptême à Toulouse, un plus grand nombre encore, comme l'affirme Joseph Haccohen (Emék Habb., éd. Vienne, 60), restèrent fidèles à la religion de leurs pères.

On ne connaît qu'un très petit nombre de savants qui soient mentionnés comme originaires de Toulouse, et encore y a-t-il doute à leur sujet.

Raschi cite une seule fois Moïse Haddarschan (Deutér., XXXII, 24). Mais dans plusieurs mss., au lieu de Moïse, ce passage nomme Juda ben Moïse Haddarschan de Toulouse (cf. Geiger, Parschandatha, 11; Berliner, dans son édition de Raschi, *l. c.*). Cette dernière leçon paraît plus exacte, car on ne retrouve pas ailleurs le nom de Moïse, tandis que celui de son fils Juda est cité assez souvent, notamment par Raschi lui-même et dans un ms. du Paanéah Raza (mss. Mun., n° 50, f° 71 *a*, sur Genèse, XXXVII, 2 : ר' יהודה הדרשן אומר נער לי רכילות ומלשינות כמו ויקן אחד מן הנערים דואג שהלשין עכל דוד). Comme ce Juda est déjà mentionné par Menahem ben Helbo (mss. Mun., n° 346, Cat., p. 762), contemporain de Raschi, mais plus âgé que lui, il vécut au plus tard vers le milieu du XIe siècle. Geiger (*l. c.*) prétend qu'il était fils de Moïse Haddarschan de Narbonne, mais cette assertion ne repose sur aucune preuve certaine. Il est cependant possible qu'il

Digitized by Google

soit originaire de Narbonne et ait ensuite séjourné quelque temps à Toulouse, d'où lui serait venu son nom de Juda de Toulouse. Peut-être même retourna-t-il plus tard à Narbonne, car dans son S. Hakkabbala (ms; cf. Neubauer, REJ., X, 102), Abraham ben David de Tolède, nommant les savants qui enseignèrent à Narbonne, cite, parmi eux, Juda ben Moïse, disciple de Guerchsom. Ce Juda est appelé דשא דנזולה. Ce dernier nom, qui ne se trouve pas dans l'extrait du S. Hakkabbala cité par le Yohasin (éd. Londres, p. 84), est indéchiffrable et doit certainement avoir été altéré. Il n'est pas invraisemblable qu'il faille lire דרשן דטולוזה et qu'il s'agisse de notre Juda ben Moïse.

Une telle altération ne serait pas impossible, elle a son pendant. Ainsi, plusieurs mss. (Paanéah Raza, ms. 2344 de la Bodl., et Likkoutim, mss. Mun., n° 253. Cf. H. B., XVII, 128) citent Sabbataï דטולושא. Ce nom ne désigne nullement Toulouse, comme on l'a cru à tort (Rabb. fr., 438), mais est une forme altérée de דונולו, Donnolo. C'est ainsi, du reste, que ce nom est écrit dans le Lékah Tob de Tobia ben Eliézer (éd. Buber, I, 4). Il s'agit, en réalité, de Sabbataï Donnolo, médecin de l'Italie méridionale, et la citation à propos de laquelle on a nommé cet auteur est empruntée à son commentaire sur le Sèfer Yecira. Nous savons par un passage ms. du Paanéah Raza (mss. Hstm., n° 304, au commencement), où le nom de Donnolo est écrit דטולוש, que cette même citation se trouve dans le Lékah Tob.

Nous trouvons une altération analogue chez Raschi (Eroubin, 56 *a*), où nous lisons Sabbataï דטלו.

טורנאי ou טורנאי TOURNAY.

En latin *Tornacum*. Ville qui appartient aujourd'hui à la Belgique, mais qui, pendant les ve et vi^e^ siècles, servit de résidence aux rois mérovingiens et fit partie quelque temps de la France.

Cité dans Dibrè Hayy., 1 et 37 *a*.

Le territoire de Tournay s'appelle en latin *Tornacensis pagus*, et en hébreu טורנאסינסו (*ibid.*, 1).

Digitized by Google

טורנון TOURNON.

Autrefois *Turno*, en latin *Turnonium*. Ville située près du Rhône, dans le département de l'Ardèche.

Le ms. 2142 de la Bodl., qui contient une série d'écrits médicaux, a été copié par un Vidal דיטורנון (Cat., p. 742). Aux XIIIe et XIVe siècles, les noms de plusieurs Juifs de Carpentras étaient accompagnés des mots « de Tournon » (RÉJ., XII, 41-42 et 193-197). C'est sans doute aussi de la ville de Tournon qu'était originaire un rabbin qui s'appelait Joseph טורנו et qui fut tué dans la malheureuse année 1348 (I. de Lattès, Schaarè S., vers la fin). Au lieu de טורנו, on trouve aussi la leçon טורנייר (*ibid.*, ms. Gz.; RÉJ., IX, 61). Ce rabbin habitait la Provence ou le Dauphiné, où de nombreux Juifs furent massacrés en ce temps, à cause de la peste qui y sévissait alors (Prudhomme, 28).

טורנוש TOURNUS-SUR-SAONE.

Localité située au nord de Mâcon, dans le départ. de Saône-et-Loire.

Une note d'un ms. de Turin, qui contient les Hagiographes, nous apprend que ce ms. fut vendu en 1470 et qu'un des témoins de cette vente s'appelait Péréç ben Salomon Kohen טורנוש (Peyron, Cat., p. 3; Berliner, H. B., XX, 128). Il s'agit là certainement de Tournus. Cette localité était habitée par des Juifs au moyen âge (RÉJ., VI, 228).

טורש TOURS.

En vieux-français *Turs*, en latin, d'abord *Cæsarodunum*, plus tard *Turonium* ou *Turonica*. Capitale de l'ancien comté de la Touraine, aujourd'hui chef-lieu du département d'Indre-et-Loire.

Cité dans Mord. Moed Katan, n° 921.

Digitized by Google

Cette ville est également nommée en latin *Tironensis civitas* et en hébreu עיר טורונינטי (Dibrè Hayy., 29 *b*).

Au moyen âge, on frappait à Tours des monnaies qui s'appelaient tournois, en hébreu טורניש (Minh. Yeh., 46 *a*) ou טורנוייש (Livres de commerce, RÉJ., IX, 24), à cause du nom de la ville où elles étaient fabriquées.

Le Yosipon, éd. Venise, 6 *b*, contient le passage suivant : וימת רומולוס וימלך תחתיו אבינטינו לז' שנה ונלחם עם בני ריפת היושבים על נהר לוירא ועל בני תורש היושבים בטורקיא על נהר לוירא גם הם אשר ברחו מפני אנגיאס מלך אפריקה ויבנו את תורש ואת אנבזה ואת קינוך. « Romulus mourut, et il eut pour successeur אבינטינו, qui fit la guerre aux descendants de ריפת, établis près de la Loire, et aux descendants de תורש, établis en טורקיא, près de la Loire, qui s'étaient enfuis devant Angias, roi d'Afrique, et avaient construit תורש, אנבזה et קינוך. »

L'édition de Mantoue a le même passage, mais il y manque le nom du roi אנגיאס et celui de la localité de קינוך (qu'il faut lire קינון, Chinon), et le nom de אנבזה, Amboise, y est incorrectement écrit אנבוה. Les descendants de ריפת établis près de la Loire, dont parle ce passage, sont les Bretons (voir *s. v.* בריטאניא). תורש désigne Tours, et, par conséquent, טורקיא est la forme corrompue d'un nom qui désignait la Touraine, appelée en latin Turones ou Turonia. On sait que les récits du Yosipon sont souvent légendaires, nous n'essaierons donc pas d'éclaircir ce passage si obscur.

De ce que l'auteur du Yosipon parle fréquemment de la Loire et de Tours, on a voulu conclure, comme l'a encore fait M. Guizot (Histoire de la civilisation en France, III, 81; voir *s. v.* בריטאניא), qu'il était lui-même de Tours. C'est là une erreur.

M. Lazard a publié un article intéressant (RÉJ., XVII, 210-234) sur l'histoire des Juifs de la Touraine, qui habitaient déjà cette région dans la première moitié du VI[e] siècle. Nous renvoyons également à l'excellent article de M. Louis de Grandmaison sur le cimetière juif à Tours (*ibid.*, XVIII, 262-275).

Tours a donné naissance à plusieurs savants juifs :

1° Salomon de Tours était un savant très estimé (Mord., *l. c.*). Raschi,

Digitized by Google

avec lequel il était en correspondance, l'appelle « son cher ami » (Rép. des Rabb. fr., nos 41 et 42). A en juger par le ton dont il lui écrit et les explications qu'il lui donne pour lui faire comprendre une erreur qu'il a commise, Raschi devait certainement être supérieur à Salomon en connaissances talmudiques. Ce dernier peut donc être difficilement identique avec ce Salomon que Raschi désigne comme son parent, qui a été son maître et qu'il invoque comme une autorité religieuse à côté de son autre maître Isaac Hallévi (*ibid.*, n° 11). Cet autre Salomon pourrait bien être Salomon ben Simson (voir *s. v.* לוחיר).

2° David de Tours est mentionné dans le commentaire écrit sur le Pentateuque par Isaac ben Hayyim, qui vécut vers le milieu du XIIIe siècle (mss. Bodl., n° 2319, פשטים; Rabb. fr., 736; REJ., I, 233).

3° Joseph ben Elia de Tours (טוריוש) écrivit, vers la fin du XIIIe siècle, à Eliézer de Chinon (S. ben Adret, Consult., III, n° 7; *ibid.*, mss. Br. M., add. 22089). M. Neubauer a cru à tort que טוריוש désigne Troyes (REJ., XII, 91). Ce Joseph était certainement plus âgé que son frère Pérèç de Corbeil (tos. sur Temoura, 31 *a*, et sur Sanhédrin, 28 *a*. Cf. Zunz, Zur Gesch., 41). Ce nom de טוריוש se trouve aussi dans les *Hebræische Berichte* édités par MM. Neubauer et Stern, p. 35, mais là il désigne très probablement Troyes (voir *s. v.* טרויש).

טושטא מולא.

Un commentaire du Pentateuque, composé par un Français vers 1300, et intitulé *Gan*, mentionne un Hayyim טושטא מולא (גן, mss. Br. M., n° 22093; Ozar Nechmad, II, 101; Neubauer, Ztschr. de Geiger, IX, 230). Ce nom manque dans Minhat Yehuda (19 *b*), qui cite le même Hayyim avec son explication sur Genèse, XXXVII, 18. Comme ce nom n'est relié par aucune préposition au nom de personne qui le précède, il me paraît difficile de le considérer comme le nom d'une localité appelée Tosta Mola (Rabb. fr., n° 442), que, du reste, on ne trouve sur nulle carte. Si ce mot est vraiment français, ce qui n'est pas certain, il désigne peut-être Testemaule (Tête mal) ou doit être corrigé en טושטא מולא, Mauleteste, surnom porté par un Juif de Bourgogne au XIVe siècle (Simonnet, 187).

Digitized by Google

טירואנה THÉROUANNE.

Autrefois *Terovene*, en latin *Taruauna*. Petite ville du département du Pas-de-Calais, arrondissement de Saint-Omer.

Cité dans Dibrè Hayy., 142 *b*.

C'était autrefois une forteresse importante, autour de laquelle on se battait souvent et qui fut conquise et détruite en 1553 par l'empereur Charles-Quint.

טלארט.

Dans l'arbre généalogique qu'on trouve dans le ms. Mun. du Talmud (n° 95 ; voir plus haut), Benjamin דטלארט est désigné comme descendant, à la cinquième génération, de Yedidya de Melun. Ce nom désigne probablement la localité de TILLIÈRES, en latin *Tugularia*, bourg de la Normandie, dans le départ. d'Eure, arrondissement d'Evreux. En 1292, on trouve à Paris un Juif du nom de Lyon de Tillières (Livre de la taille de Paris de 1292, dans RÉJ., I, 69). Le ms. de Rossi n° 654, Cat., p. 119, contient l'épigraphe suivante, traduite en latin : « Ego Isaac fil. R. Joseph scripsi hoc Machazor ad usum sapientis R. Nathanel fil. R. Salomonis... absolvique illud die IX. jiar feria V. an. 5064 a creatione mundi ut supputamus hic Talartii. » Ce dernier nom est, ce semble, la transcription de notre טלארט.

טרבוט TRABOT.

Nom porté par plusieurs Juifs de France émigrés en Italie.

Ce nom dérive très probablement du nom de la localité de TRÉVOUX, autrefois Trévou, en latin *Trevoltium*, située en Bourgogne, dans le département de l'Ain.

Digitized by Google

Les Juifs de Trévoux, qui s'étaient établis dans cette ville en grand nombre au commencement du XIVe siècle, exerçaient le métier d'orfèvres (Depping, 315). En 1429, leurs ennemis prétendirent que leurs livres hébreux contenaient des blasphèmes contre le christianisme, et alors commença une longue enquête. En 1467, ils furent expulsés de Trévoux en partie, et totalement en 1488 (Loeb, dans REJ., X, 32-59). Pour indiquer leur lieu d'origine, les expulsés firent suivre leur nom du mot de דטרבוט (mss. Turin, n° 31, Cat. Peyron, p. 36; mss. Fl., Plut. I, n° 30) ou טרבוט, en italien Trabot, Traboto ou Trabotti. Matatia טרייבוש, dont le ms. Ps n° 676, f° 147 (Cat., p. 106), contient une consultation, n'est certainement pas de Trévoux, mais de Trèves. C'est ce dernier nom qui accompagne d'habitude le nom de Matatia ben Joseph de Paris (cf. Brüll, Jahrbücher für jüdische Geschichte und Literatur, I, 93. Voir *s. v.* פריש).

M. Steinschneider a fait une liste des diverses personnes qui portaient le nom de Trabot (Cat. Bodl., 2052), et M. Berliner a complété cette liste (Mgz., II, 16 et 96). Nous ne citons que quelques-unes de ces personnes pour faire connaître les différentes manières dont ce nom de Trabot est écrit :

1° Yohanan et Menahem, rabbins qui ne sont pas autrement connus, vivaient en 1417 à טרבוט (mss. Hsim, n° 345, Cat., p. 69).

2° Abraham דטרבוט צרפתי a copié vers 1443 le commentaire de Nahmanide sur le Pentateuque (mss. Turin, *l. c.*).

3° Hayyim ben Raphael דטרבוט vivait en Italie vers 1462 (mss. Florence, *l. c.*).

4° Hayyim ben Nathanel Raphael דטרבוט a copié le ms. Bodl. 221. Il est probablement fils de Nathanel Raphaël טרבוט pour qui fut copié, vers 1475, le ms. Leipzig 13 (Delitzsch, Cat., p. 280), et frère de Menahem ben Nathanel Raphaël Trabot qui vivait vers 1472 en Italie (cf. Mgz., II, 16).

Il ne faut pas confondre avec les deux Hayyim précédents Hayyim טרבוטי, qui mourut vers 1551 (mss. Cambr., n° 40, f° 138).

5° Gerson ben Moïse Soncino, qui dirigea une imprimerie de 1484 à 1534, était élève d'un savant français du nom de בילוויניא טרבוט מראביל, probablement Bellevigne Trabot de Revel (voir *s. v.* ראביל). Juda de Nice, qui a écrit un commentaire sur le *Tiempo* de Moïse Rieti, prend le surnom de צרפתי לביא טרבוט

Digitized by Google

« un français de la famille Trabot » (mss. Turin, n° 147, Cat. Peyron, p. 142. Cf. Mgz., *l. c.* Voir *s. v.* ניצה). Berakhiel ben Hiskiyya Trabot, qui a copié vers 1490 le ms. 6 de Modène renfermant un petit Mahzor, se qualifie de הדל בצרפתים (Mgz., II, 96). Il est sans doute identique avec Berakhiel ben Hiskyyia Raphaël טרבוט, qui a copié en 1472 le ms. 26 de la Bodl. Peut-être le nom de Raphael n'est-il qu'une espèce de surnom, qu'on peut laisser de côté.

6° Yehiel Nathanel ben Moïse טרבט, à qui appartenait le ms. 93 de la Bodl., et qui, sous le nom de טרבוט, possédait également en 1507 le ms. 3 de Hambourg (Cat., p. 1), est probablement identique avec Raphaël Yehiel Nathanel ben Moïse טרבוט, qui, à la même date, était propriétaire d'un autre ms. qui se trouve à Hambourg (Cat., p. 55).

7° Lévi טרבוט émigra de France en Italie dans la seconde moitié du XVe siècle et se rendit ensuite à Jérusalem (Schalsch., éd. Venise, 62*a*). L'édition d'Amsterdam, 48*b*, le nomme טרבוש, qu'il faut naturellement corriger en טרבוט. Son fils Nathanel טרבוטו (*ibid.*, éd. Venise, *l. c.*) vivait en Italie. Il eut le très grand mérite de copier avec beaucoup de soin de nombreux exemplaires de la Bible, qu'il ponctua et auxquels il ajouta la massora.

Lévi ben Nathanel טרבוט, qui a copié à רבייל, Revello, vers 1476, le ms. Ps 390 (Cat., p. 52) renfermant le Semak et, de plus, un extrait de cet ouvrage, est probablement le fils du Nathanel dont il est question dans le numéro précédent. Sur la première page du grand ouvrage massorétique connu sous le titre de אכלה ואכלה, ms. Ps, n° 148, Cat., p. 15, se trouve le nom de טרבוט בן מהר"ר נתנאל נ"ע. C'est sans doute notre Lévi.

8° Joseph Kolon, le savant célèbre qui vécut en Italie vers 1420-80, appartient aussi à la famille Trabot. Nous n'écrirons pas ici sa biographie, nous voulons seulement faire connaître quelques-uns de ses parents. Il était originaire de Chambéry, en Savoie (voir *s. v.* קנבארי), et nous savons par lui-même (ms. 1420 de Parme) que son père s'appelait Salomon Trabot (Mgz., II, 16 et 96).

Dans le ms. Cambridge, n° 40, Cat., p. 85, on lit le passage suivant qui se trouve également dans le ms. Parme, n° 1420 : והא לך מה שכתב בתשובת האשל הגדול כמהר"ר שלמה טרבוט זצ"ל אביו של האשל הגדול כמהר"ר יוסף קולון זצ"ל על זה : למרבה המשרה, אבא בקצרה, ואשיבנו קל ד"ת, איש בריתי ושלומי, בשרי ופצמי, הח"ר לוי טיחי' גורד אריה לגוי גדול יחידה, ראה ראיתי כתבך אל בני החנך שי' לכתוב לך דעתי וכו'. Ce Lévi, que Salomon Trabot appelle son parent et qui était sans doute le beau-frère de Joseph Kolon, est probablement identique avec le Lévi Trabot qui avait émigré de France et dont le fils Nathanel était élève de Joseph Kolon (Schalsch., éd. Venise, 62*a*). Ce dernier avait un gendre très ins-

Digitized by Google

truit, nommé Guerschom, probablement Guerschom Trèves (Kolon, Consult., n° 99. Cf. Brüll, *l. c.*, 100). Le ms. 1562 de la Bodl., f° 53, contient une lettre datée de Jérusalem, de l'année 1521 (publiée dans le Libanon, 5e année, 406), et qui porte, entre autres signatures, celle de יוסף קולין בן כמהר"ר פרץ בן לגאון יוסף קולין זצל צרפתי. Il ne serait pas impossible que קולין dût être lu קולון, Kolon, et que le signataire fût le petit-fils de notre Joseph Kolon. Vers 1512, on trouve à Mantoue un Menahem ben Péreç טרבות (Stnschn., Cat. Bodl., 2052). Si nous tenons compte de l'époque à laquelle il vécut, ce Péreç Trabot pourrait bien être un fils de Joseph Kolon et le père de ce Joseph qui signa la lettre de Jérusalem et qui pourrait avoir émigré d'Italie en Palestine.

Les décisions rituelles (פסקים) de Leva Lévi et d'Abraham Minz (éd. Venise, vers 1519) mentionnent, entre autres, les consultations de Yehiel ben Azriel טרבוט (Stnschn., *l. c.*, p. 632). Nous savons, d'un autre côté, que, par un de ses fils, Joseph Kolon avait un petit-fils du nom de Yehiel Trabotto (Schem Hagg., I, *s. v.* יחיאל). Peut-être ce dernier est-il identique avec Yehiel bon Azriel. Dans ce cas, Azriel serait le deuxième fils de Joseph Kolon.

Yehiel, petit-fils de Joseph Kolon, avait un fils nommé Azriel Trabotto, qui fut un rabbin très considéré, qualifié de gaon, qui mourut en 1569 à Ascoli, et dont Azoulaï a vu les consultations en ms. C'est sans doute de cet Azriel qu'il est question dans l'épigraphe suivante qui se trouve dans le ms. Cambr., n° 40, 19°, Cat., p. 96 : סדר סבוראים גאונים ופוסקים לר' עזריאל טרבוט צרפתי. Azriel avait deux fils très instruits. L'un d'eux s'appelait Yehiel טראבוטו et vivait vers 1574. Azoulaï a vu ses consultations en ms. L'autre était Benjamin Trabotto, dont le fils Nathanel טראבוטו ou טרבוט exerçait à Modène les fonctions de rabbin dans le premier tiers du XVIIe siècle et peut être considéré comme le descendant le plus éminent de Joseph Kolon (Schem Hagg., I, *l. c.*, et *s. v.* נתנאל; Ghirondi-Nepi, p. 34, 107 et 271).

Joseph Kolon parle aussi de sa belle-sœur Rachel, qui, autrefois, avait habité Chambéry (Consult., n° 124), et dans une lettre adressée à ses parents Azriel בזלא (sans doute Bâle) et Isaac לאנש (probablement Lans; voir *s. v.* לאנש), il plaide la cause de sa nièce, veuve d'Abraham Bonfos, à laquelle on avait imposé une taxe trop élevée (*ibid.*, n° 127).

On ne connaît ni l'origine ni la signification du nom de « Kolon ». C'est sans doute un nom de personne, car, par sa famille, notre Joseph s'appelait Trabot, tous ses descendants s'appelaient Trabot ou Trubotto, et aucun d'eux ne portait le nom de Kolon. Ce qui semble confirmer ma supposition, c'est qu'un ms. désigne notre

Digitized by Google

Joseph simplement par les mots de הרב קולון (mss. Bodl., n° 2218, 4°; Cat., p. 64); donc Kolon paraît bien être un nom de personne. On pourrait aussi être tenté de faire dériver ce nom de celui d'une localité française quelconque où Joseph aurait demeuré dans ses jeunes années, peut-être Coulougne, dans le Dauphiné, qui comptait sûrement au moyen âge des Juifs parmi ses habitants (voir Prudhomme, 100). Du reste, le nom de Kolon n'est pas très rare. Un des martyrs de Troyes de l'année 1288, R. Yona, est appelé קולון dans un document hébreu et Kolon en français. Ce dernier nom semble être la traduction française du nom hébreu יונה = Colombe (voir *s. v.* טרויש). Des tosafot ms. sur le Pentateuque, dont l'auteur vécut à la fin du XIIIe siècle, mentionnent un Joseph Kolon (Rabb. fr., 441). Dans le ms. 2135, 10°, de la Bodl., Cat., p. 736, qui renferme un ouvrage médical de la deuxième moitié du XIVe siècle composé par Maestro Bonjudas Nathan, on trouve une interpolation ajoutée par un nommé Kolon, qui a réuni les divers ouvrages contenus dans le ms. Enfin, Carmoly parle d'un médecin juif nommé Joseph Kolon, de Pernes, près de Carpentras, qui serait tout à fait distinct du rabbin du même nom, qui a vécu plus tard (Histoire des médecins juifs, 126).

טרויש TROYES.

En vieux-français *Troies*, en latin *Trecæ*. Capitale de l'ancien comté de Champagne, aujourd'hui chef-lieu du département de l'Aube.

La vraie orthographe de ce nom paraît être טרוייש, car c'est ainsi qu'il est écrit dans l'élégie composée à l'occasion de l'autodafé de Troyes et dans une consultation qui appelle précisément l'attention sur la nécessité d'écrire correctement les noms géographiques dans les actes de divorce (Mord. Guittin, IX, n° 446). Mais ce nom de Troyes est également écrit טרויש (*ibid.*, Houllin, VII, n° 679; Maïmoniot, gloses sur צויה, I), טרוש Hayyim Or Z., Consult., n° 174), טרויט (Minh. Yeh., I; Yesod Olam d'Isaac Israeli, éd. Berlin, II, p. 35), טרוייש (Minh. Yeh., 78; Yohasin, éd. Londres, 85), טרויוש (Schalsch., éd. Venise, 48), טרויס (*ibid.*, éd. Amsterdam, p. 32), טרייש (Schibb. Hallékét, ms. Hstm, § 93), טרוייאש (Orh. Hayy., II, ms. Hstm, p. 235; cf. Luzzatto dans Méguéd Yerahim, I, p. 8), טרויאש (זכר צדיק, Chronique de Joseph ben Çadik, éd. Neubauer,

Digitized by Google

p. 93), et טרוץ (Joseph le Zélateur, ms. Ps ; cf. RÉJ., III, 16). Par altération, ce nom est encore écrit טרוי (Maïmoniot, gloses sur טבח, éd. Berlin, XVI), טרויש (*ibid.*, הפלה, XI), טורויש (Minh. Yeh., 38*a* et 47*b*), טוריש (Temim Dèim, n° 87), טוראיש (S. Hakkabala, ms. Cf. RÉJ., X, 102), טמוריש (tos. Ascheri sur Ketoubot, 44*a*, éd. Livourne), טרוניש (Semak, mss. Pest, n° 6. Cf. Mgz., IV, 98), et probablement aussi טריאש (voir plus loin). Dans les *Hebräische Berichte* édités par MM. Neubauer et Stern, p. 35, on trouve le nom de טוריש. Comme, d'après le contexte, il s'agit, dans ce passage, de la Champagne, où les Juifs furent accusés, au milieu du XIIe siècle, d'un meurtre rituel, טוריש paraît être une forme altérée de טרויש, Troyes, de même que אשפנראי semble être mis, dans ce même passage, pour אשפרנאי, Epernay, autrefois Espernai (voir *s. v.* אפרניי).

La ville de Troyes est quelquefois désignée par les mots de טרויש המדינה « la province de Troyes » (M. de Rothenbourg, Consult., éd. Prague, n° 866). C'est ainsi que la localité de Ramerupt est parfois qualifiée de province (Yohasin, éd. Londres, 214). On s'explique cette dénomination par l'habitude qu'a le Talmud de qualifier de provinces les communautés juives importantes. Dans bien des localités d'Espagne et d'Allemagne, il était autrefois d'usage de désigner les grandes villes, dans les actes de divorce, par le mot de מדינה. Il n'en était pas de même en France, du moins pour les actes de divorce. Dans ce pays, le mot מדינה se traduisait par פאיש = pays (cf. הכריתות כ' de Simson de Chinon ; Schiltè Hagg. sur Mord. Guittin, VIII, mss. Hg, n° 192, Cat., p. 75).

Il existe une consultation qui présente un grand intérêt pour l'histoire des Juifs de Troyes. Cette consultation fut adressée à cette communauté par Juda ben Méïr Haccohen (identique très certainement avec Sire Léontin, qui vécut vers l'an 1000 et fut le maître de Rabbênou Guerschom) et Eliézer ben Juda pour faire savoir que les règlements et ordonnances de la communauté devaient avoir force de loi pour chaque membre, et aussi pour les communautés voisines s'il s'agissait de questions d'intérêt général (Orh. Hayy., II, *l. c.* ; voir Mschr., 1869, p. 537). Ce document nous apprend que la communauté de

Digitized by Google

Troyes était petite, mais très ancienne. Dans la première moitié du XIe siècle, Joseph Tob Elém, de Limoges, adressa à la même communauté une consultation où il revendiquait pour elle le droit de prendre possession de vignes appartenant à une femme juive de Troyes, en paiement des impôts communaux qu'elle devait (Mord. Baba Batra, I, n° 481). Nous voyons par ce document que les Juifs de Troyes possédaient des immeubles dans cette ville et cultivaient la vigne.

A Troyes, comme dans le reste de la Champagne, les seigneurs du pays se montraient tolérants envers les Juifs, qui étaient obligés, il est vrai, de payer cette tolérance à beaux deniers. C'est dans leur propre intérêt que les comtes de Champagne protégeaient leurs Juifs, car ils les considéraient comme leur bien et comme une importante source de revenus. Aussi les voit-on vers 1198 et plus tard conclure avec le roi de France des conventions par lesquelles les deux parties contractantes s'engageaient à se livrer mutuellement les Juifs qui auraient quitté les domaines de l'un pour aller s'établir sur les domaines de l'autre (RÉJ., III, 212). En 1214, le seigneur d'Ervy vendit à la comtesse Blanche de Troyes tous ses biens avec ses Juifs (*ibid.* Cf. Malvezin, 37). Quand ils avaient besoin d'argent, les seigneurs et les ecclésiastiques eux-mêmes ne dédaignaient pas d'en emprunter aux Juifs, comme le prouvent plusieurs documents de Troyes des années 1209-1225 (Lalore).

En 1288, un malheur épouvantable frappa les Juifs de Troyes. Sur la foi d'odieuses calomnies, plusieurs d'entre eux, les plus estimés de la communauté, furent condamnés à mort et brûlés le 24 avril. Des savants modernes ont étudié à fond l'histoire de cet autodafé et l'élégie qui a été composée à cette occasion (Rabb. fr., 475; Darmesteter, dans RÉJ., II, 199. Voir plus loin).

La liste des taxes payées par les Juifs pendant les années 1298-1300 nous montre qu'à cette époque il y avait de nouveau un nombre assez important de Juifs à Troyes (voir l'étude sur les *Revenus tirés des Juifs de France au XIIIe siècle*, dans RÉJ., XV, 240, 245, 247, 251, 253, 259). On trouve aussi trace de leur séjour dans cette ville en l'année 1382.

Digitized by Google

1° Salomon ben Isaac, par abréviation Raschi, est né et mort à Troyes (1040-1105). Grâce à l'autorité et à l'influence de ce rabbin célèbre, qui y dirigea l'école talmudique, Troyes devint, pour un siècle, le centre principal des études juives en France. Par son commentaire sur la Bible et le Talmud, Raschi exerça sur le développement de la littérature juive du moyen âge une action à laquelle on ne peut comparer que l'impulsion donnée au judaïsme par l'illustre Maïmonide. Encore Raschi eut-il sur le progrès des études talmudiques une influence bien plus profonde que Maïmonide, et il mérita à tout égard la qualification qui lui fut donnée de « lumière d'Israël ». Zunz a écrit une étude remarquable sur sa vie et ses écrits (voir sa Ztschr., I, 277). Cette étude a été traduite en hébreu et enrichie de notes intéressantes par M. S. Bloch (Lemberg, 1840). Voir aussi, sur Raschi, Weiss, Bêt Talmud, II.

Il existe une consultation (Rép. des Rabb. fr., éd. Vienne, n° 28) signée de Raschi et de Zérah ben Abraham. Ce Zérah habitait probablement Troyes et semble avoir été plus âgé que Raschi, car sa signature précède celle de son illustre compatriote. Il est sans doute identique avec ce Zérah dont R. Tam invoque les explications talmudiques (S. Hayyaschar, 37 *a*). Une autre consultation, rédigée par Raschi lui-même et signalée par son élève Matatia ben Moïse, nous apprend que Raschi était tuteur des enfants d'un Joseph dont le père, Isaac, avait été administrateur de la communauté de Troyes (Schibb. Halleḳét, II, ms., *l. c.*).

2° Élèves de Raschi. De nombreux élèves fréquentaient l'école de Raschi à Troyes, venus de divers pays, surtout de l'Allemagne et de la France. Quelques-uns d'entre eux composèrent d'importants ouvrages à Troyes même, mettant ainsi en sûreté les richesses intellectuelles qu'ils avaient amassées auprès de leur maître. Il faut mentionner tout d'abord Simha de Vitry, dont nous avons déjà parlé longuement et qui, sous la direction de Raschi, rédigea, sous le titre de Mahzor Vitry, un Rituel de prières avec toutes les prescriptions et explications y afférentes (voir *s. v.* ויטרי). Nous nommerons ensuite Juda ben Nathan, par abréviation ריבן, gendre de Raschi, qui, aidé des conseils de son beau-père, compléta et développa sur quelques points son commentaire talmudique. Après la mort de Raschi, et grâce aux explications orales qu'il avait reçues de lui, il acheva le commentaire de son beau-père sur Maccot (voir 19 *b*), et composa des commentaires sur Eroubin (ראבי"ה, § 408 et 379, יהודה בר נתן ספר), sur Yebamot (*ibid.*, § 183 ; cf. tossafot sur Yebamot, 4 *a*), et sur Schabbat (*ibid.*, § 385, où se trouve un fragment important commençant par les mots : סו' רי' ב"ר נתן מפי רבו רבו' שלמה, et se terminant ainsi : עד הכא יסודו). Il est également l'auteur du commentaire sur Nazir, attribué à tort à Raschi, comme nous l'ap-

Digitized by Google

prend un des mss. Hstm contenant ce commentaire (Halberstam, dans Bêt Talmud, II, 295). Enfin, le ms. Hstm n° 323 (Cat., p. 58) contient un fragment d'un commentaire de ריבן sur Nedarim ; il est intitulé : לקוטים וחדושים על קצת מס' נדרים מר' יהודה בר נתן חתנו של רשי.

On croit que ריבן a écrit des tosafot sur la plupart des traités du Talmud (cf. Isserles sur Yohasin, éd. Cracovie, à la fin), en tout cas il est souvent mentionné comme tosafiste (voir tos. sur Baba Mecia, 34 *b*, Sanhédrin, 29 *b* et 51 *b*, Zebahim, 96 *a*, Ketoubot, 51 *a* et 73 *a*, Bekhorot, 13 *b* ; Isaïe di Trani sur B. Batra, 113, Rosch Haschana, 7. Voir aussi Semag, défense n° 79 sur Pesahim ; S. Hatterouma, n°s 167 et 169, sur Aboda Zara ; Or Z., I, ה' יבום, à plusieurs reprises ; tos. sur Houllin, 111 *b* ; Mord. Houllin, VIII, 708, gloses sur Sanhédrin, n° 727).

Un autre disciple célèbre de Raschi, Joseph ben Siméon Kara, écrivit à Troyes, sur les conseils de son maître, une partie de son commentaire sur la Bible (mss. Bodl., n° 1206, Cat., p. 423, à propos de l'explication d'un passage d'un piout : יוסי קרא בהיותו יסוד ר' בטרויש. Voir aussi l'étude de M. S. Bloch sur Raschi, Lemberg, 1840, p. 25 ; Berliner, Pletath Soferim, partie hébr., 21 ; S. Geiger, Parschandatha, partie hébr., 21).

Schemaya et Juda ben Abraham, également élèves de Raschi, mirent en ordre les diverses œuvres posthumes de leur maître et rédigèrent, d'après les explications orales qu'il leur avait données, un rituel de Pâque (voir *s. v.* פריש).

Schemaya était probablement le beau-père de Raschbam (voir *s. v.* דרום). On ne possède que des renseignements contradictoires sur sa parenté avec Raschi (voir Berliner, H. B., XI, 77). Le Sèfer Assoufot, ms. Hstm, 92 *c*, dit qu'il était le gendre de Raschi, et, dans un autre passage (40 *c*), il le désigne comme gendre de sa sœur : מתשובות של ר' שלמה בן ר' יצחק שפירש הרב שמעיה חתן אחותו. Dans une consultation adressée aux savants d'Auxerre, Raschi dit : ועתה עסקתי בה עם אחינו שמעיה (Melo Chofnaïm, p. 33). Mais l'expression אחי peut signifier ici « ami » ou « disciple » (H. B., *l. c.*). Du reste, il ne serait pas impossible que Schemaya fût à la fois gendre d'une sœur de Raschi et beau-père de Raschbam.

Schemaya était un des élèves les plus distingués de Raschi. Il réunit et coordonna ses consultations et composa, sous sa direction, des commentaires talmudiques, entre autres le commentaire sur Middot qui se trouve dans nos éditions du Talmud. On cite encore ses commentaires sur Berakhot (Juda Sire Léon, tos. sur Berakhot, éd. Varsovie, 25 *b*, 37 *b*, 41 *a*, 47 *b*), sur Eroubin (tos., 6 *a*), sur Aboda Zara (tos., 8 *b*), sur Soucca (ראבן, 82 *a*), sur Houllin (Or Z., I, 105 *b* : פירושים ישנים של הרב ר' שמעיה), sur Guittin (*ibid.*, I, 202 *b* : מי' הר' שמעיה זצ"ל בפירושיו), et sur Bek-

Digitized by Google

horot (*ibid.*, II, 148 *b* : עכ"ל שמעיה מפירוטו). Ses décisions rituelles (פסקים) sont aussi très souvent citées (Juda Sire Léon sur Berakhot, 11 *b*; Maïmoniot, gloses חפלה, ch. VII, où il y a שמעון, par altération ; cf. nos tossfot sur Berakhot, 13 *a*, 25 *b*, פסק). Il avait rédigé ces décisions avec l'aide de son maître Raschi (Or Z., I, 139 *a*). On peut probablement les identifier avec l'ouvrage ס' הלקט qui est attribué à Siméon, un des élèves de Raschi (Isserlès, *l. c.*). Comme on ne connaît pas d'élèves de Raschi du nom de Siméon, il est probable qu'il faut corriger ici, comme ci-dessus dans Maïmoniot, le nom de שמעון en שמעיה (cf. Ben Jacob, Ozar Hassefarim, *s. v.*).

Nous ferons remarquer que le passage des « décisions » de Schemaya cité dans Or Z. (I, 139 *a*) se trouve également dans le Pardès (éd. Constantinople, 32 *a*), recueil attribué à tort à Raschi, qui cite ce passage au nom d'un anonyme : מעשה ארוץ בבית רבי. Ce même Pardès rapporte aussi au nom d'un anonyme (13 *d* : אשה שלוהה) l'extrait que le S. Assoufot, ms., p. 40, donne des Consultations de Raschi rédigées par Schemaya. Il est vrai que ce passage est peut-être emprunté à un autre recueil de consultations de Raschi. Quoi qu'il en soit, d'une part le Pardès rapporte (p. 37) au nom de témoins oculaires, ce semble, les usages religieux (מנהגים) observés par Raschi, et, d'autre part, Schemaya aussi nous fait connaître plusieurs de ces usages (Juda Sire Léon sur Berakhot, 11 *a* et passim). De plus, le rituel de Pâque rédigé par Schemaya à l'aide des indications de Raschi se termine par ces mots : עד כאן הוא מספר הפרדס. Il me semble que ces divers faits autorisent la supposition que les « décisions » de Schemaya ont aidé à former le Sefer Happardès, qui a été remanié plus tard et augmenté de nombreuses additions. Ainsi, on y trouve (p. 39) les décisions rituelles de Joseph ibn Plat, qui pourtant ne vécut que vers la fin du XIIe siècle (voir *s. v.* לוניל).

A la page 19, le Pardès cite un passage du ספר האורה de Raschi que le S. Assoufot, ms., p. 46, donne comme un extrait des פסקים de Raschi. Sans doute, le titre de פסקים est assez vague. Mais, comme nous savons que Schemaya a rédigé des פסקים de Raschi, nous pouvons supposer qu'il les avait peut-être intitulés ספר האורה. Ce qui est incontestable, c'est que notre S. Happardès contient à la fois des fragments de ce ס' האורה et des fragments du ספר הפרדס.

3° Nous ne savons pas qui fut le successeur immédiat de Raschi à la tête de l'école de Troyes. Cette succession échut probablement à l'un de ses principaux élèves dont nous avons parlé. Nous ne pensons pas que ce fut son petit-fils Samuel ben Méïr (vers 1085-1158), qui avait suivi l'enseignement de son grand-père, discutant avec lui sur des questions exégétiques, expliquant le Tal-

Digitized by Google

mud devant lui et se prononçant on sa présence sur des points de casuistique. A la mort de Raschi, Samuel n'avait, en effet, que de 20 à 25 ans. Il s'établit plus tard à Ramerupt, sa ville natale, d'après laquelle il est habituellement désigné; il résida aussi quelque temps à Caen, Loudun et Paris. Peut-être aussi séjourna-t-il un certain temps dans la ville de Troyes, d'après laquelle il serait même une fois dénommé, si l'on peut en croire Carmoly (voir plus loin). Pourtant, Salomon Luria (Consult., n° 29) déclare qu'il succéda à Raschi. Un élève de Raschbam, le tosafiste Isaac ben Ascher Hallévi, de Spire, demeura également à Troyes, où Isaac ben Samuel l'ancien, de Dampierre, le consulta un jour sur un point de casuistique (Mord. sur Houllin, VII; cf. REJ., VII, 73).

Samuel ben Meïr, par abréviation Raschbam, marcha sur les traces de son grand-père. Il se distingua comme commentateur du Talmud et comme tosafiste, et il est l'auteur de nombreuses consultations, mais il est surtout célèbre pour ses commentaires sur la Bible et particulièrement sur le Pentateuque. Dans ces commentaires, il n'applique pas à la Bible une interprétation agadique, comme on en avait alors l'habitude dans le nord de la France, mais ses explications sont simples, rationnelles, serrant de près le texte. Nous n'avons, du reste, qu'à renvoyer, pour Raschbam, à l'étude si complète et si intéressante que M. Rosin a publiée sur ce rabbin et son exégèse dans le *Jahresbericht des jüdisch-theologischen Seminars in Breslau*, 1880, et dans la préface dont il a fait précéder son édition du commentaire de Raschbam sur le Pentateuque. Nous n'appellerons l'attention que sur un seul point. Les décisions rituelles de Raschbam qu'on cite sont souvent désignées par les mots : פסק רבינו שמואל, ce qui permet de supposer que les citations sont empruntées à ses commentaires sur le Talmud. Et, en effet, ce qui est cité sous ce titre de פסק dans l'ouvrage de ראבי"ה, ms., n°s 184 et 186, est mentionné dans Or Z., I, 91 *b* et 98 *b*, comme extrait de son commentaire sur Nidda. L'ouvrage Tomim Dèim (n°s 105, 108 et 146) dit même explicitement que les décisions de Raschbam citées sous le nom de פסק ou פסקין sont empruntées à ses commentaires talmudiques. Dans ראבי"ה, ms., on cite ses פסקים sur Eroubin (n° 201) et Aboda Zara (n° 413), et ses פסקות sur Kiddouschin (n° 930). Le S. Assoufot, ms. Hstm, cite ses décisions rituelles relatives à Schabbat (89 *d*) et à Pesahim (43 *a*). En général, toutes ces citations peuvent parfaitement être extraites de ses commentaires sur le Talmud. Il en est de même d'autres de ses décisions qui touchent à des questions traitées dans Houllin (S. Hayyaschar, 62 *c*) et dans Moed Katan (Or Z., II, 22 *b*). Mais le S. Assoufot, 68 *d*–71 *c*, contient un fragment important de Raschbam où l'on ne trouve que des décisions rituelles. Ce fragment a pour épi-

Digitized by Google

graphe : פסקי הלכות שפסק רבי׳ שמואל בהלכות ר״ת, et il se termine ainsi : סליקו פסקי רבינו שמואל. Dans le Pardès, dont nous avons parlé un peu plus haut, il y a également (éd. Constantinople, 27 *c*) un fragment qui ne renferme que des décisions et qui a pour suscription : הילכות שחיטה ובדיקה שחיבר רבינו שמואל זק״ל. Pourtant, ces fragments ne sont pas assez étendus pour que nous puissions les considérer comme extraits de recueils spéciaux. Il est plutôt à supposer que dans ses commentaires mêmes sur le Talmud, Raschbam a réuni les diverses prescriptions rituelles dans des chapitres spéciaux.

4° Jacob ben Méir, appelé R. Tam (vers 1100-1171), était frère de Raschbam. Nous n'entrerons pas ici dans de longs développements au sujet de cet illustre rabbin. M. Weiss, de Vienne, a publié sur lui une étude de grande valeur, quoique incomplète, dans le Bêt Talmud, 2° année, et dans sa Geschichte der jüdischen Tradition, IV, 337.

R. Tam enseigna d'abord à Ramerupt, sa ville natale. De là, il se rendit à Troyes, où il ne put faire transporter ses livres et son mobilier qu'après avoir déposé un cautionnement de 30 livres (Or Z., I, 126 *b*). Il va sans dire que le nom de דמדו qui se trouve dans Or Z., *l. c.*, n'est qu'une faute d'impression pour רמרו. R. Tam, autant que l'on sache, avait deux fils, dont l'un s'appelait Joseph et l'autre Salomon (voir *s. v.* בר et דמפיר). On sait aussi qu'il maria sa fille à Ramerupt, mais on ne connaît pas le nom de son gendre (Mahzor Vitry, ms. Br. M., § 281. Cf. Luzzatto, Mgz., V, partie hébr., 22). Il avait un beau-frère du nom de Siméon ben Joseph, qui était également un savant et qui habitait le même endroit que lui, c'est-à-dire Ramerupt ou Troyes (Or Z., II, 129 *b*). Au lieu de Simson, l'ouvrage de ראבירה, ms., n° 611, écrit Siméon. On ne sait pas s'il était beau-frère de R. Tam parce qu'il avait épousé sa sœur ou parce qu'il était le frère de sa femme.

A Ramerupt, comme plus tard à Troyes, R. Tam était entouré d'élèves nombreux et distingués, qui acquirent presque tous une grande notoriété comme savants. Ils étaient venus de France, d'Allemagne et même de la Bohême et de la Russie (voir *s. v.* דמפיר et ויטרי; voir aussi Luria). Nous parlerons de ces élèves au fur et à mesure que nous arriverons aux localités où ils sont nés.

« Le vaste domaine du Talmud était aussi familier à R. Tam que les rues de sa petite ville natale », et il déploie dans ses commentaires talmudiques une pénétration d'esprit toute particulière. Il était certainement le chef de l'école des tosafistes français. Comme Joseph Kolon le fait remarquer avec raison, ses tosafot forment la base de nos tosafot (voir *s. v.* דמפיר), elles sont très souvent citées et se trouvent réunies par fragments, sur trente traités, dans son

Digitized by Google

S. Hayyaschar. Cet ouvrage, qui fut rédigé par un de ses élèves, n'est certainement complet ni dans l'édition incorrecte de Vienne de l'année 1811, ni dans les mss., plus corrects, de Hsim ou de la Bodl., n° 2355.

En France comme en Allemagne, R. Tam était considéré comme la plus haute autorité rabbinique de son temps. De tout côté on le consultait sur des points de casuistique, et ses nombreuses réponses sont disséminées dans les divers ouvrages talmudiques qui ont paru après lui. On en trouve également une partie dans son S. Hayyaschar et dans les Rép. des Rabb. fr., éd. Vienne, 1881 (cf. Mueller, introduction, et Luzzatto, Kérem Chémed, VII, 19-53). Quelques-unes de ses consultations se trouvent dans le ms. 641, 9°, de la Bodl., Cat., p. 125, et dans le Mahzor Vitry. Ce dernier ouvrage contient aussi les prescriptions que R. Tam a établies pour ceux qui écrivent les rouleaux de la loi, הלכות ס"ת (Zunz, Zur Gesch., 109). Rabbênou Tam a également formulé les règles pour la rédaction de divers contrats ainsi que les règles spéciales pour la rédaction des actes de divorce. Ce dernier règlement lui avait été demandé par les rabbins de Paris, auxquels il l'adressa (משפט הגט, mss. Bodl., n° 2343, 2°, Cat., p. 818, ou תקון הגט. Voir Mord. Guittin, IV, n° 368; cf. S. Hayyaschar, 68-69). R. Tam eut également une certaine valeur comme poète liturgique (Zunz, Litg., 265. Cf. Landshut, Amude Aboda, 106). Ses compositions liturgiques ainsi que les petits poèmes profanes dont il faisait parfois précéder ses consultations dénotent chez lui une grande habileté à manier la métrique hébraïque. Quand Abraham ibn Ezra traversa la France, il lui adressa quelques vers flatteurs, et Ibn Ezra s'écria avec surprise : « Qui donc a fait pénétrer les Français dans le temple de la poésie? » (Kérem Chéméd, VII, p. 35.) Il composa également un poème assez étendu sur les accents (édité par Halberstam dans Jeschurun, V, 123). Dans son ouvrage ספר ההכרעות, « Livre des jugements » (édité à Londres, 1855, avec le מחברת דונש), où il défend le grammairien espagnol Menahem ben Sarouk contre les attaques de Dounasch ben Labrat, R. Tam fait preuve de compétence et montre qu'il a le sens de la grammaire hébraïque.

On cite quelquefois le « Mahzor de R. Tam » (tos. sur Berakhot, 37*a*, sur Eroubin, 40*a*). Il s'agit peut-être tout simplement d'un Mahzor quelconque, en marge duquel R. Tam a écrit des gloses. Il en est sans doute de même du סדר קדשים de R. Tam (M. de Rothenbourg, Consult., éd. Prague, n° 14) et des הלכות גדולות de R. Tam (S. Hatterouma, n° 13).

Nous ne voulons pas parler ici en détail des services rendus par R. Tam comme savant et comme rabbin. Il nous paraît cependant utile de nous arrêter un peu longuement aux ordonnances religieuses et sociales qui portent son nom (תקנות ר"ת)

Digitized by Google

et qu'il fit adopter dans divers synodes, d'accord avec les rabbins les plus considérés de France. Les noms de ces rabbins et ceux des provinces et des localités qui étaient représentées à ces synodes offrent pour notre travail un intérêt tout particulier. Mais ces noms ainsi que le texte primitif des ordonnances, qui, du reste, ont été renouvelées et modifiées dans différents synodes, avaient été peu à peu profondément altérés. M. Neubauer s'est imposé la louable tâche de collationner ce texte et de l'éditer d'après plusieurs mss. (REJ., XVII, 66-73). Nous allons le résumer brièvement, tout en le complétant sur quelques points, pour ce qui concerne les noms propres, mais nous n'insisterons pas ici sur ces noms, dont nous aurons l'occasion de parler avec plus de détails quand l'ordre alphabétique les ramènera sous notre plume.

Un de ces synodes, qui fut certainement le plus important, prononça l'excommunication contre les Juifs qui, dans un procès, feraient comparaître la partie adverse devant un tribunal chrétien et porteraient ainsi atteinte à l'autorité de la juridiction juive spéciale, ou qui feraient intervenir les autorités civiles pour être nommés à des fonctions honorifiques dans une communauté juive. Ce synode prononça aussi l'anathème contre les dénonciateurs et les délateurs (cf. Graetz, G. d. J., VI, 215). Cette dernière résolution commence par ces mots d'Ezéchiel, VII, 10 : צץ המטה, « le bâton fleurit ». Les diverses décisions de ce synode furent renouvelées en 1220, au synode de Mayence, et le texte, assez concis, peut-être tel qu'il a été rédigé au synode de Mayence, en a été édité dans les Consult. de Méir de R., éd. Prague, p. 112, et de Moïse Minz (cf. Halberstam, dans le Libanon, II, 266). Dans les deux ouvrages, on rapporte que ce synode, composé de cent cinquante rabbins de France et d'Allemagne, était présidé par les frères Samuel et Jacob ben Méïr, Eliézer ben Nathan (de Mayence) et Eliézer ben Simson (de Cologne). Ces consultations seules font mention de la présence au synode de ces deux derniers rabbins et, en général, des rabbins allemands, les autres ouvrages et documents n'en parlent pas. Il est vrai qu'ils mentionnent les « grands de la Lorraine » et que, pour eux, la Lorraine comprenait aussi un certain nombre de localités allemandes situées près du Rhin (voir *s. v.* לותיר). On s'explique facilement que le célèbre Eliézer ben Nathan ait pris part à ce synode, car il eut des relations scientifiques très suivies avec Raschbam et R. Tam (voir l'ouvrage de ראבן, 148 *a* ; M. de Rothenbourg, *l. c.*, n° 585).

Le Kol Bo, n° 117, rapporte les décisions du synode d'une façon assez complète. En voici les débuts : באלדי ההקנורא נועצו והסכימו ותחמו כל זקני טרויש וחכמיה וכל סביבותיה וגדולי אלזורא וחכמי גבול ריינס ורבותינו שבפריש וטכניהם וחכמי יועצי לאון וקרסנטרא ולומברדיאה וחבל הים ואניוב ופיישין וגדולי לותיר. « Ces ordonnances ont été examinées et

adoptées par les anciens et les savants de Troyes et des environs, par les grands de אכירא, les savants de la région du Rhin, les docteurs de Paris et leurs voisins, les savants de Lyon, de Carpentras, de la Lombardie, des bords de la mer, d'Anjou, du Poitou, et par les grands de la Lorraine. » Ce même passage se trouve dans un ms. hébr. de M. Mortara, de Mantoue (4e collection, 52), qui l'a extrait des Consultations de Méïr, de Padoue. D'après une communication de M. Montefiore (REJ., X, 197), il est ainsi conçu : באלה התקנות נועצו והסכימו כל זקני טרויש וחכמיה וכל סביבותיה וגדולי אלוירא וחכמי גבול רונש ורבותינו שבפריסה ושכניהם וחכמי יועצי ליאון וקופנטרוסא ולונבורדיאה וחבל הים וגדולי לורשר. Dans les « Ordonnances de Rabbènou Jacob », mss. Parme, n° 147, ce passage, publié par M. Halberstam (*l. c.*), est conçu en ces termes : באלה התקנות נועצו והסכימו כל זקני טרויש וחכמיה וכל סביבותיה וגדולי אלוירא וחכמי גבול רויש ורבותינו שבפריש ושבדרום וחכמי יועצי ליאון וקרפנטראה ולומברדיאה וחבל הים אנויב וסייטוב וגדולי לותיר. Plusieurs noms géographiques sont profondément altérés dans ces diverses citations. Ainsi, au lieu des quatre noms ליאון, אלוירא, ולומברדיאה, וקרפנטראה, l'ouvrage Orh. Hayy., II, ms. Gz., p. 204, a les mots : מלאון, אלצוראא, נורמנדיאה, אטופש. Dans Orh. Hayy., II, ms. Hstm, les deux premiers de ces quatre noms sont les mêmes, mais les deux derniers noms sont ainsi écrits par corruption : נומברדיאה, אטופיש (Halberstam, *l. c.*).

Le texte des décisions synodales se trouve au complet dans plusieurs mss., mais plus ou moins correct et avec quelques variantes pour les noms géographiques. Ainsi, d'après l'édition de M. Neubauer, le ms. Br. M. n° 11639, f° 254 *b*, écrit les noms géographiques de la façon suivante : לכן נועצנו לב יחד זקני טרויש וחכמיה ואשר בגבולי סביב וגדולי אלצוראא וכנע ובנותיה ויישיש אורליינש וסביבי הארץ ואחינו יושבי קאלונש וחכמי ריינוש ורבותינו שבפריש ושכניה וחכמי יועצי מיאון ואייטנפש ויושבי נורמנדיאה וחבל הים ואניוב ופוויטוב וגדולי דורינו יושבי ארץ לותיר. Les décisions prises au synode portent les signatures suivantes, que nous donnons ici en hébreu : יעקב בהה"ר מאיר, שמואל בהה"ר מאיר, שמואל בר יעקב, יצחק בר' שלמה טרויש, אלצוראא, כנע, פרץ בר' מנחם דרום, יצחק בר נחמיה. Le ms. Hstm n° 378, qui appartenait autrefois à Carmoly, donne également les noms de ces rabbins avec l'indication de la ville où ils habitaient (cf. Itin., 176). Les voici en hébreu : יעקב בר מאיר מרמרוג, שמואל בר מאיר מטרויש, יצחק בר שלמה משנע, שמואל בר יעקב מאלצוירא, יצחק בר נחמיה מדרום, פרץ בר מנחם מייני. Carmoly les transcrit ainsi en français : Jacob bar Méïr de Rameruptl, Samuel bar Méïr de Troyes, Samuel b. Jacob d'Auxerre, Isbak b. Salomon de Sens,

Digitized by Google

Ishak b. Nehemia de Drom, Peretz b. Menahem de Joigny.

Le nom de R. Tam est encore accompagné ailleurs du nom de Ramerupt. Mais, à notre connaissance, Raschbam n'est dénommé que dans ce passage d'après la ville de Troyes. Comme nous l'avons déjà dit, il n'est pas impossible qu'il y ait résidé quelque temps. Pour Péréç ben Menahem de Dreux, l'indication paraît exacte; c'est sans doute le père de Menahem Vardimas de Dreux. La leçon « Péréç ben Menahem de Joigny » est certainement erronée. Il faut lire ou bien Péréç ben Menahem de Dreux, ou bien Menahem ben Péréç de Joigny (voir *s. v.* דרום).

Dans le ms. Br. M., à la fin du texte des décisions synodales, on trouve la remarque qu'Isaac ben Abraham, David ben Joseph, Joseph ben Moïse et Isaac ben David adhérèrent à ces décisions. Seulement il ne ressort pas clairement des termes de cette note si ces quatre rabbins vécurent à l'époque de R. Tam ou s'ils renouvelèrent plus tard, à un synode moins important, les décisions déjà adoptées (Carmoly, *l. c.*). Dans ce dernier cas, qui me paraît le plus probable, Isaac ben Abraham pourrait être identique avec le savant de ce nom de Dampierre (voir *s. v.* דמפיר).

Un ms. du Semag de Moïse de Coucy (mss. Gz., n° 206) contient également en entier le texte des décisions synodales, qui a été édité plus ou moins correctement par M. Goldberg (dans le Libanon, II, 91). Voici le passage qui renferme les noms géographiques : לכן נתפצנו לב יחדיו זקני טרוייש וחכמיה ואשר בכל גבולה סביב חכמי דיגון וסביבותיה, גדולי אלצויירא ישאנץ ובנותיה, ישישי ארליינש וסביב הארץ אחינו יושבי קלינץ, וחכמי גבול ריינש, רבותינו שבפריש ושכניהם, חכמי יופצי מלאון ואיינשפוש, ויושבי נורמאנדיאה, וחכלי הים, אנייו פוויטר, גדולי דורינו יושבי ארץ לוחדי. Au lieu des noms de ארליינש et קלינץ, M. Neubauer (REJ., XVII, 66 et suiv.) a lu dans le ms. קאלונץ et אורליינץ; sa lecture est plus exacte. Les décisions sont signées, dans le ms., des quatre célèbres frères Raschbam, R. Tam, Isaac ben Méïr, savant distingué, et Salomon ben Meïr, connu surtout comme grammairien (voir *s. v.* דמפיר). Le mot דיגון, qu'on ne rencontre que dans ce ms., désigne Dijon; דרום, qu'on trouve dans le ms. Carmoly et le ms. Br. M., est Dreux (voir *s. v.*). Les mots חכל הים signifient tout simplement la côte de la mer. Enfin, tous ces noms géographiques, tels que nous pouvons les établir par la comparaison des divers textes, désignent les villes et les provinces suivantes : *Troyes*, *Dijon*, *Dreux*, *Auxerre*, *Sens*, *Orléans*, *Châlons*, *Reims*, *Paris*, *Melun*, *Etampes*, *Normandie*, *Anjou*, *Poitou* et *Lorraine*.

Aucun document ne donne la date exacte à laquelle se réunit le synode. Il eut certainement lieu avant 1160, car Samuel ben Méïr, qui le présida avec R. Tam, mourut vers cette époque. On n'indique non plus la ville où il s'assembla. Ce fut sans doute à

Digitized by Google

Troyes, puisque, dans tous nos textes, cette ville est mentionnée la première parmi les localités et les provinces qui étaient représentées à ce synode. Mais, même s'il fut réuni à Troyes, on ne peut pas en conclure que Raschbam ou R. Tam habitait alors cette ville. Nous avons plutôt des raisons pour croire qu'à ce moment ils demeuraient tous les deux à Ramerupt. Ainsi, après avoir énuméré les décisions synodales, le ms. Gz. ajoute ces mots, publiés par M. Neubauer (*REJ.*, *l. c.*) : קול שועת ברז עמנו ממרחק שמענו וינועו אמות הספים מקול הקורא נחנו צעירי הצאן שכפרים ועכ' ערבים רבותינו שברמרו תלינו כנורותינו להכים עמהם. Dans ce passage, la communauté de Paris déclare adhérer aux résolutions arrêtées par le synode et qualifie « les rabbins de Ramerupt » de « saules auxquels elle a pu attacher ses harpes » (Psaumes, CXXXVII, 1). On ne mentionne donc pas ici de rabbins de Troyes, ce qui nous fait supposer que si le synode eut lieu à Troyes, les deux frères Samuel et Jacob ben Méïr, qui le présidèrent, demeuraient alors à Ramerupt, leur ville natale.

Le second synode, dont nous allons également parler, renouvela une ordonnance établie par le collège rabbinique de Narbonne. Ces rabbins avaient déclaré que, si une femme mariée meurt sans enfants dans l'année qui suit son mariage, l'époux est obligé de rendre la dot et les apports au père ou aux parents de la défunte, déduction faite de ce qu'il aura dépensé pour elle. Les communautés de Troyes et de Reims, ainsi que les communautés voisines, dans le rayon d'une journée de voyage, acceptèrent cette décision du synode. Elle eut également force de loi pour les communautés des provinces de l'Ile-de-France, de l'Anjou, du Poitou et de la Normandie ainsi que pour les communautés environnantes, dans le rayon de deux journées de voyage. Elle commence par ces paroles de Jonas, III, 7 : מטעם המלך, « sur l'ordre du roi ».

Le texte de cette résolution du synode a été édité à plusieurs reprises, mais peu correctement. Le S. Hayyaschar (64 *a*), où manquent les signatures des rabbins qui avaient pris part au synode, rapporte ainsi le passage qui contient les noms géographiques : תהי מה (l. נא) אלה בינהינו יושבי צרפת ואניוב, נרמינדיאה כאשר גזרו גודרי גדר גדולה (גדולי l.) נרבונאה — דבר זה קבלנו עלינו יושבי טרוישדיש (טרוייש וריש l.) ושלחנו לסמוכי מהלך יום ושמחו בדבר והחרמנו וגזרנו עלינו ועל כל הגלוים עלינו ועל זריעינו כאשר כתוב למעלה ועל יושבי צרפת סייטוב ואניוב נרמידאה.

Dans les Consultations de Méïr de R., éd. Prague, n° 934, qui rapportent également la décision du synode, la teneur en est un peu plus concise. On en nomme comme auteur Jacob ben Méïr (R. Tam). Les noms géographiques s'y suivent dans l'ordre suivant :

Digitized by Google

יושבי צרפת ונורמדיאה, גדולי נרבונא, מיוסבי (l. יושבי) טרויש ורומש, יושבי צרפת ונורמנדיאה ואונויא ופויטן.

Ces mêmes Consultations, éd. Prague, 112*d*, donnent un résumé de la décision synodale sans aucune signature, et elles attribuent cette décision à Raschbam, à R. Tam et à Menahem de יואני = Joigny. Le nom de Raschbam n'est mentionné qu'ici, il semble donc suspect. Dans l'édition de Crémone, n° 72, on trouve également le texte complet de la résolution du synode, signée de Jacob ben Méïr, Isaac ben Barukh et Menahem ben Péréç. Ce dernier est peut-être le même que Menahem de Joigny (voir *s. v.* יואני). Isaac ben Barukh était un tosafiste estimé (tos. Bèça, 3*b*, Haguiga, 4*a*, et passim), élève de R. Tam (Luria, *l. c.*; S. Hayyaschar, 19*d* : סי' ר"י בר' ברוך מפי רביני יצקב. Voir *s. v.* וורדון). Les noms géographiques, dans cette édition, se succèdent dans l'ordre suivant : יושבי צרפת אניון ונורמנדיאה (l. ונורמנדיאה) גדולי נרבונא, יושבי טרויש וריאשו, יושבי צרפת ופויטו ואניו ונורמנדיא (ונורמנויא l.).

Le ms. Hslm n° 345, Cat., p. 65, écrit les noms géographiques de la façon suivante : פוייטו (l. אניו), וני נרבונא, פאריש, נורמנדיאה, טרוויש וריינט. Voici les signataires, d'après ce ms. : Jacob ben Méïr, Isaac ben Barukh et Menahem ben Péréç.

Enfin, le texte de la décision synodale se trouve également, et d'une façon plus correcte, dans plusieurs mss., entre autres dans le ms. Gz., *l. c.* et dans le ms. 847 de la Bodl. (cf. REJ, XVII, 69, 71-72). Le ms. Gz. rapporte ainsi les noms géographiques : יושבי צרפת אניוב פוייטב ונורמנדיאה, גדולי נרבונא יושבי טרויש ודיגן, אניוב פוויטו נורמנדיאה ויושביהם.

Dans cette énumération, il y a דיגון = Dijon, au lieu de Reims. Le ms. de la Bodl., où se trouve aussi la signature de Menahem ben Péréç, énumère les noms géographiques dans l'ordre suivant : יושבי פריש אני (l. פאטא ונורמנדיאה, גדולי נרבונא, יושבי טרויש פריש וריינש. Un ms. de Londres (Harl., n° 5686, f° 150 : cf. REJ., *l. c.*) rapporte la décision synodale sous le titre suivant : תקנת גאוני צרפה העהקוניה מכפר הישר. Mais là aussi manquent les signatures des membres du synode. Les noms géographiques sont ainsi écrits : ויושבי צרפה אניוב ונרמיניאה, גדולי נרבונא, יושבי טרויש, יושבי צרפת פיטב ואניוב ונרמיניאה. Ce document se termine de la façon suivante : בפסקי דינים שכ' כמוהר"ר מנחם זלה"ה דליפינצי מצאתי בזה הלשון דין שנזד"ר"ח בתרם. « Dans l'ouvrage de casuistique de Menahem דליפינצי, j'ai trouvé une ordonnance imposée par R. Tam sous peine d'excommunication ». Il s'agit de notre décision synodale, qu'on cite au nom de R. Tam (voir *s. v.* לאסינאטא).

Cette décision est également reproduite dans un ms. de Carmoly (voir Itin., 176) et dans un ms. Br. M. (n° add. 11639). Dans le premier ms. on trouve les signatures des mêmes rabbins que dans

Digitized by Google

les Consultations de M. de Rothenbourg, éd. Crémone, n° 72, mais dans le ms. Br. M. le nom du troisième signataire est מנחם בר סי"ן, qu'il faut sans doute corriger en מנחם בר פרץ. C'est, du reste, ce dernier nom qui se trouve aussi dans le ms. Bodl. n° 847.

Dans le ms. Br. M., on lit les noms géographiques suivants : יוסבי צרפת אניו וסטייו ונורמנדיאה גדולי נירבונא, יוסבי טרויש ורימש. A la fin, immédiatement apres les signatures, se trouvent ces mots : ועוד גזרנו על הר"ר קרשביא ובנו : להשיב לר' יצחק נדוני בתו כאשר הורו הר"ר משה משלמור והר' ר' אברהם מבורגויל ושלשת הרבנים הכתובים במכתב הראשון. « De plus, nous ordonnons que Cresbia et son fils rendent à Issac la dot de sa fille, conformement à la décision de Moïse de Saumur, d'Abraham de Bourgueil et des trois rabbins nommés dans la première pièce. » Le ms. Carmoly désigne également Cresbia comme gendre d'Isaac et écrit les noms des deux localités : שלמר et בורגייל (voir *s. v.* בורגויל et שלמר).

Ce deuxième synode eut certainement lieu après la mort de Raschbam, dans la ville de Troyes, dont la communauté appliqua, la premiere, la décision adoptée par ce synode.

Un troisième synode, présidé par R. Tam et Moïse, probablement de Pontoise (voir *s. v.* פונטייזא), menaça d'excommunication ceux qui attaqueraient la validité d'un divorce légalement prononcé, sous prétexte qu'il manquerait l'acte de divorce (Mord. Guittin, à la fin : בכנופיא של שוק טרויש). Ce synode était réuni à Troyes au moment de la foire, à laquelle étaient venus assister des marchands juifs de différentes régions. Ce fait avait facilité la réunion des membres du synode et la publication des résolutions prises par cette assemblée.

On mentionne encore d'autres ordonnances établies par R. Tam de concert avec des rabbins français, et qui furent certainement adoptées à des synodes. Nous n'en avons pas le texte complet, et ce qui en est cité ne permet pas de déterminer avec certitude lesquelles de ces ordonnances sont l'œuvre propre de R. Tam et lesquelles ont été prescrites par d'autres rabbins (voir M. de R., Consult., éd. Prague, n°s 153 et 111 *d* : תקנת שתיקן ר"ת באגודה בני צרפת. Cf. Graetz, VI, 215). A un de ces synodes, il fut décidé que la défense de R. Guerschom relative à la polygamie ne pourrait être abolie que par une assemblée de cent rabbins venus de trois contrées différentes, telles que l'Anjou, la Normandie et l'Ile-de-France. Les noms de ces trois provinces sont écrits : אנגוב, נורמנדיאה, וצרפת (Orh. Hayy., II, ms. Gz., p. 203), ou encore, avec des incorrections, אוניואה ונומרדיאה וצרפת (Méïr de R., Consult., éd. Prague, 111 *d*), ou bien אוניואה נורודיאה וצרפת (*ibid.*, n° 153), et même ארגון למברדיאה וצרפת, l'Aragon, la Lombardie et l'Ile-de-France (Kol Bo, n° 116). Dans un ms. de M. N.

Digitized by Google

Brüll de Francfort-sur-Mein, intitulé אורח חיים לרבינו גרשון זצ"ל, où se trouvent les Ordonnances de R. Guerschom, ces trois noms sont écrits : אנגי וצרפת לונמברדיאה (voir Dr F. Rosenthal, Einiges über die Tekanot des Rabbi Guerschom b. Yehuda « der Leuchte des Exils », dans la Jubelschrift zum siebzigsten Geburtstage des Dr Israel Hildesheimer, Berlin, 1890, p. 43. Le Cèda Laddérékh, ms. Hstm, écrit ainsi ces trois noms : אייגנוב פוריאנו ונורמדיאה. M. Rosenthal, *l. c.*, p. 44, propose de corriger פוריאנו en צרפת ; il me semble qu'il faut plutôt lire פוריטו = Poitou.

5° Joseph ben Moïse de Troyes, dont Isaac ben Samuel l'ancien invoque parfois les explications orales qu'il a reçues de lui (Hayyim Or zaroua, Consult., n° 174), pourrait être identique soit avec le savant de ce nom qui a déclaré adhérer aux décisions du premier synode, soit avec le rabbin que, dans une consultation qu'il lui adressa, R. Tam appelle respectueusement son maître (S. Hayyaschar, 67*a*, מורי רב ר' יוסף. Cf. Meïr de R., Consult., éd. Prague, n° 283). Dans sa lettre à R. Tam, Joseph ben Moïse exprime son chagrin d'avoir été obligé de quitter la ville où il habitait et de se séparer de son ami R. Tam. Il avait donc demeuré dans la même localité que ce dernier, probablement à Troyes. On cite aussi un Joseph ben Moïse comme tosafiste (S. Hayyaschar, 69*c* ; anciennes tosafot sur Yoma, 20*b* ; tos. de Juda Sire Leon sur Berakhot, 22*b*). Il y avait également un tosafiste plus jeune qui portait ce nom (voir *s. v.* קאם).

6° Au temps de R. Tam vivait à Troyes un jeune homme, probablement talmudiste, Isaac ben Oschaya Hallévi, petit-fils de Menahem, qui s'était fiancé avec la fille du riche Sire Morel d'Angleterre. Les rabbins déclarèrent ces fiançailles nulles, parce qu'Isaac avait simplement dit à Morel : « Que ta fille soit ma femme », sans désigner la jeune fille par son nom et sans même faire savoir s'il s'agissait de l'aînée ou de la cadette (tos. Kiddouschin, 52*a* ; Maïmoniot, gloses אישות, IX). Nous ferons remarquer en passant que cette façon sommaire de se fiancer est caractéristique pour l'époque.

Cet Oschaya Hallévi est sans doute le tosafiste de ce nom (tos. Houllin, 30*b* ; Semag, commandement n° 63. Cf. Rabb. fr., 446, où il y a, par erreur, Obadya), et il est probablement identique avec le rabbin de ce nom qui signa une consultation avec un de ses collègues, Josué (voir *s. v.* דמסיר). Menahem, le grand-père d'Isaac, serait le célèbre Menahem de Joigny (Schalsch., éd. Venise, 58*b*). Cette identité ne me paraît pas certaine, car dans une controverse avec R. Tam, Menahem de Joigny se prononça pour l'annulation des fiançailles d'Isaac. Or, il n'est pas probable que le grand-père ait déclaré publiquement son opinion dans une question aussi délicate, qui concernait son petit-fils.

Digitized by Google

Un Isaac ben Oschaya copia, à une époque qu'on ne connaît pas exactement, les livres des Rois (mss. Hg, n° 4, Cat., p. 2). Il est peut-être identique avec le nôtre. Le nom d'Oschaya, qui correspond à Hoschaya, est rare. Nous connaissons un Joseph ben Hoschaya, contemporain de R. Tam, qui a émis son avis dans une question de casuistique soulevée à Troyes (M. de Rothenbourg, Consult., éd. Prague, n° 866).

7° A la même époque, il y avait à Troyes le tosafiste Simson (*ibid.*, n° 378 ; tos. Ascheri sur Ketoubot, 44 *a*, où le nom de Troyes est écrit טמרויש. Cf. nos tosafot, *l. c.*, qui mettent par abréviation (רשבא). Il s'agit certainement de ce Simson dont le gendre refusa de porter un procès devant le collège rabbinique de Troyes, parce qu'il craignait que ce collège ne se laissât influencer par la partie adverse. Simson de Sens publia une consultation qui lui donna raison (Méïr de R., *l. c.*, n° 546).

8° Éliézer הנגריב, qui, dans un cas analogue, fut soutenu par Isaac ben Samuel de Dampierre, habitait certainement Troyes, de même que son adversaire Abraham, administrateur influent de la communauté de cette ville (*ibid.* ; voir *s. v.* דמפיר). On croit qu'il était le père de Yomtob ben Eliézer הנגריב, qui, lui aussi, récusa ses juges dans un procès et fut soutenu par Juda Sire Léon de Paris, qui publia une consultation en sa faveur (*ibid.*).

9° Elia de Troyes est cité dans l'ouvrage de Joseph le Zélateur comme auteur d'un commentaire sur la Bible, mais on ne le trouve pas mentionné ailleurs (cf. RÉJ., I, 228 ; III, 4).

10° Jacob, appelé « maître des Juifs de Troyes », est mentionné dans une quittance du comte Thibaud de Champagne datée de l'an 1222 (*ibid.*, III, 213). Peut-être est-il le père du Samuel suivant.

11° Samuel ben Jacob de Troyes était un descendant de Raschi. Dans sa jeunesse, il adressa une communication au provençal Ascher ben David, qui y fait allusion dans son ouvrage cabbalistique, composé vers le milieu du XIII° siècle (voir מי' י"ג מדות ; Ozar Nechmad, IV, 37. Voir aussi, au sujet de cet ouvrage, *s. v.* פרושי קיורש).

12° Joseph Hazan ben Juda de Troyes, petit-fils, par sa mère, de Barukh, est contemporain du précédent. Simple ministre officiant, il se distinguait cependant par une grande érudition (Semak, mss. Luzzatto, Halikhot Kédém, p. 50 ; Semak, mss. Budapest, n° 6 ; Mgz., IV, 98. Cf. Zunz, Zur Gesch., 84 et 112). Dans un seul ms., il est appelé Hallévi (Stnschn., Mgz., XII, 213). Il a composé un commentaire sur l'Ecclésiaste (Minh. Yeh., 1 *b*) et une grammaire intitulée ספר ידידות (*ibid.*, 19 *b*, 24 *a*, 38 *a*, 78 *a*). On trouve de lui des notes masorétiques dans un ms. du Pentateuque (mss. Bodl., n° 25, Cat., p. 5 : מפי החזן מטרויש). Il est sans doute identique avec « le grand savant » de ce nom qui a écrit un traité sur le calendrier (mss. Fischl, Stnschn, *l. c.* ; mss. Hstm, n° 321 ; H. B., XVIII, 67).

Digitized by Google

Un ms. (Hg, nº 296, Cat., p. 125), citant sous le titre de מאזני צדק un traité sur le calendrier, dit que l'auteur en est un gaon de טרוייש. Ce nom ainsi écrit désigne très probablement Troyes, et non pas Trèves, comme le croit M. Steinschneider (*ibid.*, et Mgz. *l. c.*). Peut-être ce même gaon est-il notre Joseph, car l'auteur de ce ms. vécut sans doute vers la fin du moyen âge, et en ce temps on donnait assez facilement le titre de gaon.

13° Menahem, fils du précédent, fonctionna également comme officiant à Troyes. Il est l'auteur du Rituel de prières de cette ville, qui fut mis ensuite en ordre par son disciple Juda ben Eliézer et est souvent cité sous le titre de סדר טרוייש (Kolon, nº 9, mss. Bodl., nº 1118, Cat., p. 324; mss. de Rossi, nº 403, où il y a par erreur « Rituel de Trèves »; Zunz, Ritus, 28; Litg., 221). Ce Juda ben Eliézer est peut-être le même que le savant de ce nom qui composa le commentaire Minhat Yehuda et rapporte dans cet ouvrage, écrit vers 1318, une communication verbale de Menahem (41 *b*; cf. 47 *b*; Zunz, Zur Gesch., 98). Ce passage nous apprend, en tout cas, que l'auteur du Minh. Yeh. vivait à Troyes. Du reste, ce dernier mentionne très souvent Joseph Hazan, et ce n'est qu'à Troyes qu'il a vu ses écrits, qui étaient peu connus ailleurs.

14° Comme nous l'avons dit plus haut, plusieurs Juifs subirent en 1288 le martyre à Troyes. Nous allons réunir ici les variantes que présentent les noms des martyrs et de leurs lieux d'origine dans les divers récits et élégies qui parlent de cet événement.

Dans le *Memorbuch* de Mayence publié par M. Neubauer dans la RÉJ. (IV), le passage en question est ainsi conçu : שרופים מטרוייש. ר' יצחק צשטלין ואשתו ושני בניו וכלתו. ר' יצחק הכהן. ר' שלמון בן ר' ויבש גבאי. ר' חיים מבריניא. ר' חיים מצאורשא. ר' שמעון כופל. ר' בענדיט דאוירי. ר' יונה. ר' שמעון חתן קדמנת

Un martyrologe, dont M. A. Darmesteter possédait le ms., cite à peu près les noms tels qu'ils se trouvent dans le *Memorbuch* : יצחק קשטלין אשתו שני בניו וכלתו. יצחק הכהן. שלמין בן ויבוש גבאי. חיים מבריניא. חיים מקאורשא. שמעון סופר. בנדיט דאוירי. רבי יונה. שמעון חתן קדמנת (cf. RÉJ., II, 234). L'élégie de Jacob ben Juda, ms. Vatic., dont je possède une copie, commence par ces mots : מוצץ על בשרי שק ואפר, et est suivi, à la fin, de la note suivante : ואת הסליחה יסד ר' יעקב בהר' יהודה מילוטרא על שלש עשרה קדושים שהיו שרופים בטרואיש שני שנועורת קודם שנועורת מת' לפרט ואילו הן נקובי בשמות ר' יצחק קטלין ואשתו ושני בניו וכלתו. והחר' שמשון הקדמון. והחר' שלמה. ור' ברוך מאוירי' ור' שמעון הכופר מיקטרלון. והחר' קואלון. והח"ר יצחק כהן. והח"ר חיים מיבריגון. הח"ר חיים זכותם יגן

En comparant ces divers textes avec une traduction romane de cette dernière élégie et avec d'autres textes vieux-français,

Digitized by Google

M. A. Darmesteter (RÉJ., II, 237) a établi les noms des martyrs et leur situation ainsi qu'il suit : 1° Isaac Chatelain, en vieux-français Chastellain ou Chastellein, tué avec sa femme, ses deux fils et sa bru; c'était un homme riche, savant, estimé, et auteur de tosafot et de commentaires bibliques. Dans les documents français, il est appelé Haquin, nom qui se rencontre fréquemment chez les Juifs du nord de la France, s'écrit en hébreu חקין, et est un diminutif d'Isaac (voir Bet Schemouel sur Ebén Haézer, n° 129. Cf. RÉJ., I, 63-55, et VIII, 167 : חקינית, Haquinet); 2° Simson, et non pas Siméon, comme l'écrivent deux mss., était également un homme instruit et considéré. Il s'appelait קדמון, Kadmon, ce qui était probablement un surnom signifiant à l'origine « l'ancien ». Sa belle-mère s'appelait קדמנת, Kadménét; elle était peut-être de la même famille que son gendre; 3° Salomon ou Salamin, fils de Vives ou Vivas, était trésorier de la communauté de Troyes (voir sur Vives *s. v.* מירץ). Il était originaire de Brinon, comme le médecin Hayyim de Troyes; 4° Barukh d'Avirey (voir *s. v.* אוירי) est appelé dans les documents hébreux Barukh Tob Élem et porte dans les documents français le nom correspondant de Biendit ou Bendit Bon-Fils. Ce dernier nom se rencontre encore ailleurs (voir *s. v.* ארלי et לימורג); 5° Siméon de Chatillon (voir *s. v.* קטילון) était scribe et remplissait en même temps, à Troyes, les fonctions de ministre officiant; 6° Yona, dans les textes français, est appelé Colon ou Coulon, ce qui n'est, en réalité, que la traduction française de son nom hébreu (voir *s. v.* טרבוש); 7° Isaac Cohen, à en juger par la façon dont Jacob ben Juda parle de lui dans son élégie, où il l'appelle כהן לאל עליון, était un homme très digne et instruit; 8° Hayyim de Brinon, surnommé dans les documents français « le maître de Brinon », était un médecin très habile, originaire de Brinon, comme son compagnon d'infortune Salomon (voir *s. v.* ברינון); 9° Hayyim, appelé Hagin dans les textes français, était riche et jouissait d'une très grande considération dans la communauté de Troyes. Il était originaire de Chaource (voir *s. v.* צאורשא). On trouve encore ailleurs le nom français de Hagin pour Hayyim (voir *s. v.* סרובינש; cf. RÉJ., I, 63 et 65).

15° Maistre Deuaye de Troyes, qui était probablement médecin, est mentionné dans le *Document sur les Juifs du Barrois en 1321-23* (RÉJ., XIX, 252). Ce nom est également écrit Dieau ou Dieu-aie (voir *s. v.* פירפיניאן). Ce même *Document* nomme aussi « Bonjuyf fil Bon juyf, Bonne Vie et Domim son fil » ainsi que « Terine et Haquinet son gendre », tous de Troyes. Le nom de Bonjuyf correspond au nom provençal de בונגודאש, Bonjudas (voir *s. v.* אולובריגאה), le nom de Bonne Vie est encore porté par d'autres Juifs du nord de la France (voir *s. v.* כרך טיירי), et Domim semble être une variante du nom de Donin, qui se rencontre assez fré-

Digitized by Google

quemment chez les Juifs du nord de la France. Terine est certainement un nom de femme, qui s'écrit en hébreu טרינא (voir *s. v.* קורביל).

16° Le ms. du כפר הנייר cite un rabbin du nom d'Abraham מטרייאש, fils de Matatia, qui était lui-même petit-fils de Rabbénou Matatia le grand, de l'Allemagne (ms. Hstm, 30 *b*; RÉJ., VII, 77). Il n'est rien moins que certain que טרייאש soit Troyes. Ce nom pourrait bien être une forme altérée de טרויש et désigner Trèves, en Allemagne, qui a donné son nom à une célèbre et nombreuse famille de savants, vivant au XIVe siècle en France, et qui émigra de là dans d'autres pays, surtout en Italie (Brüll, Jahrbücher, 1re année, p. 87). Car, à mon avis, cette famille n'a pas plus tiré son nom de la ville de Troyes qu'elle ne descend de Raschi. Le premier membre de cette famille qui portât le nom de Trèves fut Joseph ben Yohanan, rabbin à Marseille vers 1343 (Brüll, p. 90). D'après I. de Lattès (Schaaré S., vers la fin), Yohanan, père de Joseph, était originaire de l'Allemagne. C'est, en effet, dans ce pays qu'il faut chercher l'origine du nom de cette famille, dans la ville de Trèves-sur-la-Moselle, habitée de temps immémorial par des Juifs, qui s'appelle en allemand Trier, en latin Augusta Trevirorum ou simplement Treviris et Treviri, en hébreu טריבש, טריברש (Ephraïm de Bonn, p. 2), טריבים (Dibrè Hayy., 18 *a*; Emek Habb., éd. Vienne, 23 et 30), ou טרויש (Schalsch., éd. Venise, 110 *b*).

C'est là aussi l'origine du nom de Trèves qu'on trouve dans d'anciens documents français de la Bourgogne. Ainsi, il y est question d'un Alisa de Trèves établi, vers 1395, à Chalon (Simonnet, 215), de Yohanan de Trèves, demeurant à Troyes vers 1382 (*ibid.*, 194), et de Joseph de Trèves, rabbin à Dijon vers 1391 (*ibid.*, 212). Ce dernier était sans doute un membre de la famille célèbre des Trèves, où l'on rencontre très souvent les noms de Joseph, Yohanan et surtout Matatia. Aussi me semble-t-il très probable que cet Abraham, dont nous avons parlé plus haut et dont le père et l'arrière-grand-père s'appelaient Matatia, appartenait à cette même famille Trèves. Mon hypothèse me paraît confirmée par le fait suivant. La citation faite dans le ms. du ס' הנייר, dans une glose, au nom d'Abraham, n'est nullement empruntée à l'un de ses écrits, mais se rapporte à un cas spécial survenu dans sa maison. Or, cette glose pourrait bien avoir eu pour auteur Joseph ben Matatia, pour qui le ms. fut copié vers 1392 (voir plus haut), et ce Joseph, frère de Yohanan ben Matatia, rabbin de Paris, est très probablement identique avec Joseph de Trèves qui était rabbin à Dijon. Il n'y aurait donc rien d'étrange qu'il connût le cas qui s'était produit dans la maison de son parent Abraham. Nous allons même plus loin. Si cet Abraham, comme cela est probable, appartenait à une branche de la famille Trèves, il

Digitized by Google

est très possible qu'il ait habité Troyes, comme Yohanan de Trèves. Du reste, le nom de טריאש, tel qu'il est écrit, semble, en effet, désigner Troyes. Car la préposition ב qui relie ce nom au nom de la personne, ne nous permet pas d'y voir le nom de famille Treves, qui est presque toujours écrit טריוויש, et n'est pas précédé de la préposition.

טרושין TRESSON.

Bourgade du départ. de la Sarthe, arrondissement de Saint-Calais.

Cité dans Schaarè Doura, éd. Sessnitz, gloses, 4 *b*.

Deux rabbins sont dénommés d'après cette localité, Méïr et Isaac (*ibid.*, mss. Vi., n° 46, Cat., p. 57). Isaac, nommé *Ri* par abréviation, était élève de Péréç de Corbeil et est cité assez fréquemment (Schaarè Doura, éd., *l. c.*, et 6 *a*, 9 *a*, 24 *a*, et passim).

Le nom de טרושין, qu'on ne trouve jamais précédé de la préposition, est aussi écrit טרייושין (mss. Vi., *l. c.*), טריישון (mss. Hstm, n° 345, Cat. p. 66), חריושין (mss. Ps, n° 445, Cat., p. 59), טרשון (Schaarè Doura, ms. Rabinowicz, au commencement), et טריישין (Likoutè Amarchel, éd. Coronel, 28). L'auteur anonyme des tosafot imprimées sur Taanit, qui, à en juger par les mots français qu'il cite, habitait la France, rapporte (3 *a*) une communication verbale de הר"י טרוטר ; il faut sans doute corriger ces mots en הר"י טרוטין (Zunz, Zur Gesch., 53).

טריט.

Ce nom, mentionné dans l'ouvrage de Joseph le Zélateur (mss. Ps, n°s 46 et 80), désigne peut-être Trye (cf. REJ., III, 16). Mais il y a une localité de ce nom dans le département de l'Eure, près de Gisors, et une autre dans le département de l'Oise, près de Beauvais. Peut-être aussi s'agit-il de Truyes, village du département d'Indre-et-Loire, près de Tours. Cette dernière identification justifierait jusqu'à un certain point la présence de la consonne finale ט dans טריט.

Digitized by Google

טרימוליא TREMOILLE ou TRIMOUILLE.

En latin *Trimulia* ou *Trimolia*. Localité du Poitou, ancienne résidence des ducs de la Trémoille.

Cité dans Dibrè Hayy., 38 *a*.

טריץ TRETS.

Anciennement *Trez*, en latin *Castrum de Trictis*. Ville du département des Bouches-du-Rhône, arrondissement d'Aix.

Cité dans I. de Lattès, Consult., p. 98.

Le nom de cette localité est écrit également טריטץ (mss. Bodl., n° 2119, Cat., p. 725), מגדל טריץ, château de Trets (mss. Mun., n° 386, Cat., p. 182), et, par corruption, טרון (I. de Lattès, *l. c.*). Isaac de Lattès mentionne plusieurs personnes établies dans cette ville en 1386 (*l. c.*) et vers 1400 (mss. Mun., *l. c.*). Un ouvrage médical fut copié à Trets vers 1269 (mss. Bodl., *l. c.* Cf. Stnschn., Cat. Bodl., p. 2549). Enfin, un ms. d'un ouvrage de philosophie de l'année 1318 était la propriété d'un maestro Moïse de Trets (mss. Mun., n° 226, Cat., p. 79).

En 1300, le médecin Jacob Hallévi composa à Alais un ouvrage médical pour Isaac ben Abraham התרצי (voir *s. v.* אלץ). Le mot התרצי signifie très probablement « originaire de Trets »; le nom de Trets rappelle la Tirtza de la Bible. Un Isaac התרצי, identique peut-être avec le précédent, explique à Samuel ibn לוף, dans un opuscule mystique, pourquoi le psaume CXIX ne comprend l'alphabet que huit fois (mss. Benzian, n° 25 F, décrit par M. Stnschn. Cf. H. B., XXI, 23). Le nom de לוף est sans doute Loup (voir REJ., XIV, 68). L'auteur de cet opuscule avait quelques connaissances en philosophie, car il cite Aristote et Ibn Gabirol. Mais on ne sait pas à quelle époque il vécut.

Il y a probablement identité entre Isaac ben Abraham, dont il est question plus haut, et Isaac התרצי, savant important

Digitized by Google

qui avait une instruction variée. A la suite d'une controverse très vive qu'à la fin du XIIIe ou au commencement du XIVe siècle, il avait soutenue au sujet d'une question de casuistique avec les rabbins de Marseille et d'Aix, cet Isaac émigra dans le Comtat Venaissin (ארץ וינשי), où il se lia avec les rabbins de la région, et, grâce à leur appui, il put continuer sa polémique (S. ben Adret, Consult., n° 104, dans ms. Bodl. n° 2550. Voir *s. v.* אוינגט).

Avant de terminer cet article, je ne puis m'empêcher d'émettre une supposition. Dans la préface de sa traduction de la « Destruction de la destruction » d'Averroès, Kalonymos ben David ben Todros parle d'Isaac דנחנה, « le savant célèbre », qui avait traduit de l'arabe le même ouvrage quelque temps auparavant et avait quitté son pays pour aller séjourner au milieu des savants d'une autre contrée (voir *s. v.* ארלי). Kalonymos Todrosi fit sa traduction peu de temps après 1328. A en juger par la façon dont il parle de cet Isaac, ce dernier devait être son contemporain et vécut, par conséquent, au commencement du XIVe siècle. « Il résida devant nous », על סנינו חנה, dit encore Kalonymos de lui. Isaac ne demeura donc pas à Arles même, mais dans le voisinage, dans la même région, par conséquent en Provence, et il est question de lui comme d'un émigré et non pas comme d'un expulsé. De plus, cet Isaac est loué presque dans les mêmes termes par Kalonymos qu'Isaac התרצי par ses adversaires, qui admiraient sa grande science. Enfin, ces derniers employaient presque les mêmes paroles élogieuses que Kalonymos en parlant des savants de la contrée où Isaac avait émigré. Ainsi, l'un comme l'autre Isaac étaient des savants très connus, avaient émigré tous les deux de la Provence à la même époque et s'étaient établis tous les deux dans une région où la science juive était très florissante. Cette coïncidence est au moins singulière, et elle me fait supposer qu'Isaac התרצי, c'est-à-dire de Trets, et Isaac דנחנה ne sont qu'une seule et même personne, et que le mot דנחנה est une forme altérée ou un surnom dont nous ignorons l'origine et la signification.

Digitized by Google

טרנקאטאלייש TRINQUETAILLE.

Faubourg d'Arles, sur la rive droite du Rhône, qui subsista comme bourg indépendant jusque vers 1300.

Cité dans Schaarè S., p. 72.

Ce nom est également écrit טרינקוטוליש (*ibid.*, p. 75), טראנקאטלייש (Méïri, introduction, 17*b*), טרנקאטלייש (*ibid.*, 18*b*), טרינקטאלה (*ibid.*, commentaire sur Bèça, éd. Berlin, p. 52), טרנקטלייש (Migdal David de David Kokhabi, dans REJ., IX, 222), et טרנקאטלויש (mss. Vi., n° 118, épigraphe).

Les Juifs de Trinquetaille formaient une communauté assez importante et vivaient tranquilles sous la protection des seigneurs de Baux, qui restèrent les maîtres de cette localité jusqu'en 1300. Quand Trinquetaille eut été réuni à Arles, la communauté juive se désorganisa et disparut.

1° Méïr ben Isaac de Trinquetaille (vers 1140-1210) était un des élèves les plus distingués d'Abraham ben David de Posquières. Il composa un ouvrage très estimé, intitulé ספר העזר, où il défend Alfasi contre les attaques de Zerahya Gerundi (I. de Lattès, dans Schaaré S., p. 72). Il écrivit aussi un recueil de lois, תיבור המוקצה, où il énumère tous les objets qu'il est défendu de toucher le sabbat et les jours de fête (voir Schem Hagg., *s. v.* ספר העזר). Voici ce que Menahem Méïri dit de lui (*l. c.*) : הנה נסעדו דבריו בספר העזר לאחד מגדולי משפחתינו הרב הגדול ר' מאיר בר יצחק מטראנקאטלייש הוליכו אביו מקרקשונה לארץ פרובנצא (פרוונצא *l.* לשנות עם הרב הגדיל הרא"בד ז"ל ונתעכב שם כל ימיו ונעשה לו תלמיד חבר. « Alfasi a été défendu dans le *Sefer Haezér*, écrit par un des membres éminents de notre famille, l'illustre Méïr ben Isaac de Trinquetaille. Son père l'avait amené de Carcassonne en Provence pour suivre l'enseignement du maître distingué Rabad, dont il devint l'élève et le collègue ; il y resta toute sa vie. » Le mot שם, « là », ne se rapporte pas à Posquières, résidence d'Abraham ben David (Rabb. fr., 515), mais à la Provence. Méïr ben Isaac était, en effet, établi à Trinquetaille, et il est dénommé d'après cette localité.

Dans la lettre qu'il adressa, le 10 septembre 1199, à Samuel ibn Tibbon, Maïmonide parle d'un Méïr dans les termes suivants : כשבא אצלנו היקר הנכבד החכם כבוד רבי מאיר תלמיד הרב רבי אברהם בן רבי דוד זצ"ל הרב הגדול שבפישקירש י"א וגם היה

Digitized by Google

לומד אצל החכם הרב רבי אברהם בן עזרא זצ"ל (éd. Amsterdam, 12 *b* ; éd. Leipzig, II, 27 *a*). On est tenté tout d'abord d'identifier le Méïr de ce passage avec notre Méïr, élève distingué d'Abraham ben David (Gross, Mschr., 1873, p. 401 ; 1878, p. 379). Mais le ms. Bodl. n° 859, 2°, Cat., p. 176, a la variante suivante : כשבא אצלנו ר'מאיר החכם היקר שהיה למד אצל ר' אברהם הרב הגדול שבפושקיירש ואצל ר' יעקב הרב ז"ל ואצל ר"אבע. R. Jacob, dont il est question ici, est probablement R. Tam., car on ne connaît pas de rabbin important de ce nom qui ait alors vécu dans le sud de la France. Par conséquent, ce Méïr qui avait été élève de R. Tam et d'Abraham ben David, était probablement originaire du nord de la France, où il put recevoir l'enseignement d'Abraham ibn Ezra à Dreux (voir *s. v.* דרום).

2° Nathan de Trinquetaille, fils du précédent et grand-père d'Estori ben Moïse ben Nathan surnommé Parhi, était le maître de Nahmanide et de Samuel ben Isaac Hasardi, l'auteur du *Sefer Hatteroumot*. Il était considéré comme un des rabbins les plus estimés de la Provence. On ne cite parmi ses ouvrages qu'un commentaire sur le Pentateuque et un ouvrage sur l'illégalité de certaines prises de possession. Ce livre, intitulé Schaarè Hattefissa, n'est sans doute qu'une partie d'un ouvrage talmudique plus considérable qui était divisé en « portes », שערים (voir, sur ce rabbin, un article plus détaillé de M. Gross, dans Mschr., 1878, p. 379).

3° Todros ben Meschoullam ben David Todrosi, appelé aussi Todros Todrosi, était probablement neveu du traducteur Kalonymos ben David Todrosi d'Arles (voir *s. v.* ארלי ; Carmoly, Biographie des Israélites de France, 91 ; cf. Mschr., 1880, p. 61 ; Steinschn., Die hebraeischen Uebersetzungen, 62). Né à Arles au commencement du XIVe siècle, il habita quelque temps Trinquetaille, où il traduisit, en 1337, de l'arabe en hébreu, sous le titre de כאור ספר השיר לאריסט"ו, le commentaire moyen d'Averroès sur la *Poétique* d'Aristote (mss. Vi., n° 118, Cat., p. 195 ; mss. Lzg, n° 410 ; mss. Ps., n° 933,4°, Cat., p. 164, édité par Lasinio, Pise, 1872, qui a comme suscription : אני טודרוס טודרוסי בחדש שלישי משנת צ"ז לפרט האלף השטי וזה בכפר טרינקאטאלייש מקום תחנותי היושב על נהר רודא המפסיק בינו ובין ארלי עיר מולדתי). Ce fut probablement aussi à Trinquetaille que, dans l'été de cette même année, il traduisit de l'arabe en hébreu le commentaire moyen d'Averroès sur la *Rhétorique* d'Aristote. Cette traduction est intitulée : באור אבן רשד לספר ריטוריקי ר"ל ס' ההלצאה (mss. Vi., n° 117 ; mss. Ps, n°s 932,4°, et 933,3° ; mss. de Rossi, n° 362, 3° ; mss. Turin, n° 14, Cat. Peyron, p. 15. Editée par M. Goldenthal en 1842, d'après le ms. Lzg n° 41). Il était âgé de vingt ans quand, sous le titre de ספר עין משפט והרושים, « Source des recherches », il traduisit

Digitized by Google

de l'arabe un ouvrage d'Alfarabi contenant des aphorismes philosophiques (mss. Turin, n° 83, Cat. Peyron, p. 79 ; mss. Ps, n° 1023, 6° ; mss. Bodl., n° 1339, 2°, Cat., p. 477, un fragment. Cf. Steinschn., Cat. Bodl., p. 2682; Alfarabi, p. 90; Steinschn., Die hebr. Uebersetz., 294). Dans l'hiver de l'année 1340, au mois d'adar, il acheva la traduction hébraïque des trois traités suivants d'Averroès : 1° Réfutation du système d'Avicenne divisant tous les êtres de la création en certaines catégories ; 2° Essai pour expliquer ce système d'Avicenne ; 3° מאמר בדעת הקדום, traité où l'auteur se demande si Dieu connaît les objets avant leur création et si, avant d'être créés, ces objets existent dans l'être divin (mss. Ps, n° 989, 2°, et n° 1023,5°, Cat., p. 175 et 185, traités *a* et *c*. Cf. Munk, Mélanges, 358 et 438 ; Renan, Averroès, 69 et 70 ; Steinschn., Die hebr. Uebersetz., 182). Enfin, il traduisit de l'arabe, sous le titre de הצלת הנפש, « Délivrance de l'âme », les deux dernières parties, à ce que l'on croit, de l'ouvrage *Al-Nadjah* d'Avicenne, comprenant la Logique, la Physique et la Métaphysique (mss. Ps, n° 1023,4° ; Steinschn., H. B., X, 54, et Die hebr. Uebersetz., 285).

Notre traducteur est probablement identique avec ce Todros qui traduisit en hébreu un long fragment du traité d'Averroès sur l'intellect hylique, où se trouvent exposées les idées d'Empédocle, de Pythagore et de Platon sur l'âme (mss. Mun., n° 308, f° 49. Voir H. B., XIII, 17). On lui attribue également la traduction des commentaires d'Averroès sur la *Topique* et la *Morale de Nicomaque* d'Aristote (Renan, Averroès, 191). Mais aucune indication, dans les mss., ne confirme cette assertion, qui, par conséquent, ne mérite pas de créance. Ce fut probablement Samuel ben Juda de Marseille qui traduisit l'*Ethique* (voir Steinschn., Cat. Bodl., et Mschr., 1880, p. 61. Voir aussi *s. v.* טרשקון).

טרשקון TARASCON.

En latin *Tarasco*. Ville du département des Bouches-du-Rhône, sur la rive droite du Rhône, en face de Beaucaire.

Cité dans mss. Mun., n° 386, f° 111.

Il existait autrefois un château-fort à Tarascon. De là, parfois, le nom de cette ville, en hébreu, מגדל טרשקון (Schèb. Yeh., éd. Hanovre, 114). Tarascon est aussi écrit en hébreu תרשקון (Minh. Yeh., 115), טאראשקו (mss. Mun., n° 343, 29°, Cat., p. 161), et souvent טרשקו (I. de Lattès, dans Schaarê S., 74 et 75).

Digitized by Google

Nous savons peu de chose de l'histoire des Juifs de Tarascon. Ils eurent certainement à supporter leur part des souffrances que, vers le milieu du XIIIe siècle, l'Inquisition infligea aux Juifs de Provence. Obligés de porter sur leurs vêtements un signe distinctif, les Juifs de cette contrée se réunirent pour nommer deux délégués, Mordekhaï ben Joseph d'Avignon et Salomon de Salon, qui demeurait à Tarascon, chargés d'adresser une supplique au roi Charles Ier pour qu'il les protégeât contre l'Inquisition (Schèb. Yeh., 114). C'est peut-être à la suite de cette supplique que le roi prit contre l'Inquisition son arrêté du 26 mars 1276 (Gross, Mschr., 1878, p. 156). Les Juifs de Tarascon souffrirent également, comme ceux d'Arles, des excès sanglants commis en 1484, à la suite d'une mauvaise récolte, par une horde de moissonneurs, dans plusieurs localités de la Provence (mss. Mun., n° 271, Cat., p. 164; Mschr., 1878, 200).

Nous ne connaissons que deux savants remarquables de Tarascon, ce SALOMON dont il est question plus haut, et qui est désigné comme remplissant les fonctions de rabbin, et ISRAEL de Valabrègues, disciple d'Immanuel de Tarascon, qui vivait vers 1306 (voir *s. v.* אזולבריגאה). Immanuel appartenait à une famille célèbre de savants établie à Tarascon. Son grand-père Immanuel, de la première moitié du XIIIe siècle, était un des rabbins les plus remarquables de la Provence. Ses deux fils, Josua et Eliézer, se montrèrent dignes de leur père (Schaarê S., 74 et 75). Eliézer avait été élève de David Kohen, probablement à Avignon (voir *s. v.* אבינון), et jouissait comme savant d'une grande réputation. De ses divers écrits il ne reste que sa correspondance avec Samuel d'Agde (voir *s. v.* אגדי). Il eut la douleur de survivre à son fils Immanuel, si distingué par son vaste savoir. Un de ses disciples embrassa le christianisme, entra dans l'ordre des dominicains, et, sous le nom de Paulus Christianus, causa en 1263, et plus tard, beaucoup de mal à ses anciens coreligionnaires (I. de Lattès, Schaaré S., 75. Cf. Graetz, G. d. J., VII, 143; Rahb. fr., 563).

Samuel ben Juda, de Marseille, résida à Tarascon dans les années 1329-1331 (Munk, Mélanges, 490; Stnschn., Die hebr. Uebersetz., 524). C'est dans cette ville qu'en 1329. il traduisit

Digitized by Google

de l'arabe en hébreu l'esquisse d'Averroès sur la Logique ou le résumé de l'*Organon* d'Aristote (mss. Ps, n° 956, f° 311, Cat., p. 168; Stnsch., *l. c.*, 56). Dans cette même année, Joseph Caspi, qui avait son domicile à Tarascon, y acheva plusieurs de ses travaux, entre autres le תרומת הכסף (voir *s. v.* ארגינטירה). Dans ce dernier ouvrage, il utilisa la traduction hébraïque que Samuel ben Juda avait faite du commentaire d'Averroès sur la *Morale* d'Aristote et de la *République* de Platon (voir Stnschn. dans l'Encyclopédie d'Ersch et Gruber, II° section, 31° vol., 69). C'est le seul fait qui soit connu des rapports qui ont existé entre Joseph Caspi et Samuel ben Juda, qui, habitant la même ville, devaient nécessairement avoir entre eux des relations personnelles.

Immanuel ben Jacob, qui avait habité Orange pendant quelque temps (voir *s. v.* אברינגה), acheva ou remania peut-être simplement son ouvrage astronomique שש כנפים, « Les six Ailes », à Tarascon, dans l'été de l'année 1365. Cet ouvrage fut traduit en latin et eut même l'honneur d'être remanié par un Grec (mss. Mun., n° 348,1°, Cat., p. 154. Voir Wolf, B. H., IV, 940; H. B., XV, 39).

Joseph ben Joseph, pour qui son gendre Hanania ben Hayyim copia à Tarascon, en 1395, un ouvrage médical, exerça probablement les fonctions de médecin dans cette ville (mss. Mun., n° 296, Cat., p. 127).

יואני JOIGNY-SUR-YONNE.

En latin *Jovianicum* ou *Jovinium*. Ville de la Champagne, département de l'Yonne.

L'orthographe exacte de ce nom est bien יואני, car on la trouve dans des actes de divorce (S. Hayyaschar, 67 *a*). Mais ce nom est aussi écrit très fréquemment יוני (tos. Kiddouschin, 45 *b*, 52 *a*, et passim). On rencontre également les formes גוני (Semak de Zurich, mss., Vi., n° 52, Cat., p. 63), יגוני (*ibid.*, mss. Br. M.; Zunz, Ritus, 217), נאוני (mss. Bodl., n° 217,8°. Voir Neubauer, dans Ztschr. de Geiger, IX, 216), et גיאני (Minh.

Digitized by Google

Yeh., dans mss. Ps, n° 168; Rabb. fr., 441). Ces dernières formes s'expliquent, parce qu'en hébreu, comme dans le vieux-français, la lettre י = j est quelquefois remplacée par ג = g. Ainsi Jussey est écrit גוויסי, Jonvelle גונבילא (cf. Livres de commerce, dans REJ., VIII, 175).

Par altération, le nom de Joigny est aussi écrit יאוני (tos. Erakhin, 17 *a*), יירין (mss. Hg, n° 187,7°, 54 *d*, Cat., p. 180), יוירני (*ibid.*, 70 *d*), וויכא (mss. Hg, n° 201, Cat., p. 80), ויאני (Mord. Pesahim, gloses, ms. Voir Mschr., 1878, p. 242), ווייכא (tos. Berakhot, 39 *b*), וויאני (tos. de Sire Léon sur Berakhot, *l. c.*), אוכא (*ibid.*, tos. Ascheri), ווני (Maïmoniot, gloses חמץ, VIII, éd. Berlin), יכוי (Piskè Recanati, n° 236), גוץ (Minh. Yeh., 33 *b*), et יאני (Daat Zek., 29 *a*).

Joigny renfermait une communauté juive importante. Il est une fois question des « notables de Joigny », קציני יואני (Mahzor Vitry, n° 244 ; voir Mgz., part. hébr., p. 54 ; le Mahzor Vitry, éd. Hurwitz, *l. c.*, a la forme altérée de ריואני). Les savants juifs de cette localité étaient certainement comptés parmi les plus réputés de France.

1° Menahem ben Péréç de Joigny, qu'il ne faut pas confondre avec Menahem ben Péréç Vardimas de Dreux, un homonyme plus jeune, prit part au grand synode réuni sous la direction de Raschbam et R. Tam (voir *s. v.* דרוים et טרוויש). Il fut même en correspondance avec ce dernier (tos. Kiddouschin et Piskè Recanati, n° 236. Voir *s. v.* טרוויש). Il est fait mention d'une explication verbale de notre Menahem par l'auteur des tosafot sur Erakhin (17 *a*), qui connaissait certainement les tosafot d'Isaac l'ancien de Dampierre, dont il était probablement un disciple (15 *a*). Cet auteur vivait donc vers la fin du XIIIe siècle, et, par conséquent, notre Menahem, qu'il mentionne, doit avoir survécu de quelques années à R. Tam et être mort vers 1180.

Menahem fut un tosafiste important (tos. Berakhot, 39 *b* et 40 *a* ; tos. Eroubin, 68 *a* ; tos. Baba Mecia, 60 *a* ; tos. Yoma, 6 *a* ; tos. Pesahim, 116 *a* ; Or Z., I, 90 *a* ; Maïmoniot, Mord. et Semak, *l. c.*). Ascher ben Yehiel eut ses tosafot sous les yeux (tos. Ascheri sur Yebamot, éd. Livourne, 3 *a*). Il est également cité comme commentateur biblique (Minh. Yeh. et Daat Zek., *l. c.*). Son goût pour l'interprétation critique de la Bible était très vif, puisqu'il composa un ouvrage masorétique, « la grande Masora » (mss. hébr. Lzg, n° 1, Cat., p. 273 et 314 ; mss. Kennicot, n° 277. Cf. Graetz, Mschr., 1887, p. 12 et 19). Joseph le Zélateur mentionne

Digitized by Google

sa controverse religieuse avec un ecclésiastique (mss. Ps, 712, n° 124; RÉJ., III, 7; mss. Hg, n° 187, 7°, f° 70, Cat., p. 179).

Les tosafot sur Houllin, 11*b*, citent un Rabbenou Menahem le saint. Pour M. Zadoc Kahn (RÉJ., *l. c.*), l'identité de ce rabbin avec notre Menahem ne fait aucun doute. La chose ne me paraît cependant pas aussi certaine, car d'abord notre Menahem n'est jamais qualifié de « saint », et ensuite il y a deux autres Menahem qui, eux, sont désignés comme « saints », Menahem, de Bray, où plusieurs Juifs subirent le martyre vers 1191 (voir *s. v.* בראיא), et Menahem, de Dreux, qui ne mourut pourtant pas comme martyr. En supposant même qu'il s'agisse dans tos. Houllin de Menahem de Joigny, il n'est pas absolument nécessaire d'admettre qu'il a subi le martyre (voir *s. v.* דרוויש).

2° Yomtob ben Isaac de Joigny, surnommé le « saint », subit le martyre, probablement vers 1190, à York, où il s'était rendu de sa ville natale (Graetz, G. d. J., VI, 456; voir *s. v.* בראיא). Plus jeune que Menahem ben Péréç, de Joigny, il eut des rapports scientifiques avec Isaac ben Abraham, de Dampierre (tos. Yoma, 48*a*). Peut-être avait-il eu pour maître R. Tam (Mord. Moed Katan, III. Cf. Zadoc Kahn, dans RÉJ., III, 5). Son père était très instruit (Mord. Schabbat, gloses, n° 452), son fils Isaac fut en correspondance avec Simson ben Abraham de Sens (Or Z., II, 50*b*), et lui-même était un tosafiste considéré (tos. Yebamot, 44*a* et 57*b*; tos. de Sire Léon de Paris sur Berakhot, 10*b*; commentaire de Simson de Sens sur Sifra, éd. Varsovie, 113*b*; Mord. Ketoubot, VII, n° 189).

Les tosafot sur Eroubin, 96*b*, mentionnent un Yomtob מגוירץ (Zunz, Zur Gesch., 52). Comme on ne connaît pas de savant de ce nom qui soit originaire de Metz, il est bien probable que cette leçon est inexacte. Plusieurs éditions que j'ai vues ont מגורין. Cette dernière forme est certainement une altération de מגורני, « de Joigny » (voir plus haut les formes corrompues de וויינא et ווירנא), et, au lieu de מגירץ, il faut lire יגני, car il s'agit, en réalité, dans ces tosafot, de Yomtob de Joigny.

Yomtob était également poète liturgique (Zunz, Litg., 286). Il a composé, entre autres, un rituel pour Pâque (tos. de Sire Léon sur Berakhot, 39*b*). On le cite aussi comme commentateur biblique (commentaire sur le Pentateuque, ms. Cf. Zunz, Zur Gesch., 100; Joseph le Zélateur, n° 3; voir RÉJ., III, 5).

3° Joseph ben Nathan, l'auteur de l'ouvrage de polémique *Josepḥ Hammekanné*, n'était pas de Joigny, mais de Sens. On a cru qu'il était originaire de Joigny (Graetz, G. d. J., VI, 435) à cause des mots : יוסף בר נתן דיוגני, qui se trouvent dans le ms. Hg n° 187. Mais d'après le ms. Ps de Joseph Hammekanné, ces mots doivent être lus יוסף בר נתן דאורם = Joseph ben Nathan l'official (cf. RÉJ., I, 226).

Digitized by Google

4° Joseph de Joigny est mentionné comme tosafiste dans les tosafot de Juda Sire Léon (26*b*), qui en parle comme d'une personne déjà morte. Les tosafot imprimées sur Berakhot (39*b*) ne donnent, dans ce passage, que l'abréviation ר"י. Le ms. de l'ouvrage ס' הנירר (5*a*) cite un rabbin du nom de Joseph ממוניריאר. Ce dernier nom désigne certainement une localité française (REJ., VII. 77). Mais laquelle ? Impossible d'identifier ce nom, tel qu'il est écrit, avec une localité connue. Il est probable qu'il est altéré comme d'autres noms propres de ce ms. et qu'il faut lire מיירוניריאר = de Joigny. Il s'agirait donc tout simplement de notre tosafiste Joseph.

5° Simson מונאר ou מוניר est mentionné dans un ms. comme auteur d'un commentaire sur le *Mibhar Happeninim* d'Ibn Gabirol. Ce commentaire, édité en 1484, par Soncino, comme œuvre d'un anonyme, porte dans le ms. de Rossi 571, 5°, le titre de מדות מעורי (Zunz, Zur Gesch., 65, et Litg., 302 ; Stuschn., Cat. Bodl., 2638, et Die hebr. Uebersetz., 383). Notre auteur, qui vécut avant 1338, était originaire de קונפיריגא, nom qui désigne certainement la Champagne. Si nous tenons compte des altérations nombreuses et variées qu'a subies l'orthographe hébraïque du nom de Joigny, il ne nous paraît pas téméraire de corriger également le mot מוניר en מיוני = de Joigny. Du reste, cette dernière leçon se trouve dans un autre ms. du commentaire en question (mss. Bodl., n° 1421, 4°, Cat., p. 506).

On connaît un poète liturgique qui s'appelait David ben Guedalya ben Yehiel ben Alexandre b. Jacob מנונאר ou מונראר (Zunz, Litg., 267), ou מונאר (Landshut, Amudé Aboda, 59), ou enfin מוני (mss. Hg, n° 137, Cat., p. 49). Ici il peut s'agir difficilement de Joigny, car ce poète ne semble pas avoir été originaire de France, où les noms de Guedalya et d'Alexandre se rencontrent rarement chez les Juifs. Du reste, on connaît aussi un Jacob מנוני, autre poète liturgique (mss. De Rossi, n° 1326 ; Zunz, Litg., 485). Peut-être s'agit-il là d'un des Novi situés en Italie, d'où Jacob comme David ben Guedalya auraient été originaires.

יונביל JOINVILLE.

En vieux-français *Joanville*. Ville de la Champagne, dans le départ. de la Haute-Marne.

Il existe également une localité appelée Janville, autrefois Yenville, dans le département d'Eure-et-Loir, où il y avait une communauté juive au moyen âge (cf. REJ., II, 68). Mais

Digitized by Google

c'est la ville de Joinville que les auteurs juifs désignent par les noms de יונביל (Or Z., II, 61 ; Mord., ms., Ketoubot, VII, n° 210. Cf. Mschr., 1878, p. 182), יוינביל (Mord. Baba Batra, IX, n° 639), et יונבילא (Méïr de R., Consult., éd. Prague, n° 587). Le nom de Joinville est également écrit יוינביל (tos. Eroubin, 24 *a*), ינביל (tos. Berakhot, 8 *b*), ינבילא (tos. Yoma, 79 *a*), יינבילא (*ibid.*, 81 *b* ; Maïmoniot, Consult. משפטים, n° 5), et יינבלא (Koré Hadd., 18 *a*). Par altération, ce nom est souvent écrit יינבילי (Maïmoniot, gloses אישות, XXIV), אנביל (*ibid.*, מלכים, IV), אנביילה (tos. Ascheri sur Berakhot, 8 *b*, éd. Varsovie), מנבילא (Mord. Baba Batra, IX, n° 639 dans l'éd. Sabionetta), et même ליבוויל (*ibid.*, Ketoubot, *l. c.*), יונכיל (Méïr de R., Consult., éd. Prague, n° 76) et אנבילא (*ibid.*, n° 796). Cette même consultation, citée dans Or Z., III, éd. Jérusalem, B. Mecia, p. 58 *a*, donne l'orthographe exacte יונכילא. Les mots מנכוילא (Luria, *l. c.*) et מנירבילא (tos. Bekhorot, 32 *a*) sont probablement aussi des formes altérées et doivent être lus : מיונבילא « de Joinville ».

Les tos. Nidda, 50 *a*, mentionnent une localité appelée טויל. Zunz n'identifie pas ce nom (Zur Gesch., 56), et Cassel (Historische Versuche, p. 28) l'identifie à tort avec Tulle, dans le Limousin. En comparant ce passage avec tos. Yoma, 81 *b*, on voit qu'au lieu de טויל, il faut lire ייבילא, Joinville.

Le propriétaire d'une Bible manuscrite, dans les mss. Hg, n° 3, Cat., p. 1, est appelé Joseph מנוינבילא ou מנוינבילאש. Il faut sans doute lire : מוינוילא, de Vignola, près de Modène; c'est ainsi que ce nom est écrit dans le ms. Cambr. n° 40, à la fin (voir Cat. Schiller-Szinessy, p. 97).

Vers 1171, les Juifs de יינבילא furent accusés d'un meurtre rituel et appelés à comparaître devant le tribunal du roi Louis VII, qui les acquitta (Martyrologe édité par MM. Neubauer et Stern dans les Hebr. Berichte, p. 34). Si ce יינבילא se trouvait en Champagne, l'affaire aurait été certainement portée devant le tribunal des comtes de Champagne. Il s'agit donc, dans ce passage, de Janville, et non pas de Joinville, comme le croit le traducteur allemand (*ibid.*, p. 140).

1° Les Consultations de Yakar, de Vienne, citent un ר' בנייט מאינבילא (mss. Bodl., n° 781, Cat., p. 152; Rabb. fr., 447). Le nom de personne est Bonet ou Benoît, qui répond au nom hé-

Digitized by Google

breu de Barukh, mais le nom de lieu peut désigner difficilement, comme on l'a prétendu, la petite localité d'Ainville, dans les Vosges, car il faudrait avant tout démontrer qu'il y existait des Juifs au moyen âge. Il semble plutôt que, comme on l'a vu plus haut, אוינבירלא soit ici aussi une corruption de יונבירלא, Joinville.

2° Samuel ben Aron de Joinville, tosafiste (tos. Berakhot, 8 *b*), est sans doute identique avec ce Samuel de Joinville qui se trouva en litige avec David de Brienne et soumit le différend à R. Tam (Or Z., III, B. Mecia, 58 *a*. Voir *s. v.* ברריא).

3° Siméon ben Samuel de Joinville, appelé quelquefois par erreur Simson (Mord. B. Batra, IX, n° 639) ou Schemaya (Maïmoniot, gloses איסורות, XXIV), était probablement fils du précédent. Elève distingué d'Isaac l'ancien, de Dampierre (Méïr de R., *l. c.*, n° 76; Luria, *l. c.*), il fut le maître d'Eliézer ben Joël Halévi, de Bonn (Mord. Kiddouschin, III, n° 530, ms. Cf. Mschr., *l. c.*), avec lequel il semble avoir correspondu (ראבי"ה, ms., n° 980. Cf. Mschr., 1885, p. 556). Il est mentionné comme tosafiste, parfois sous le simple nom de Siméon (tos. Eroubin, 28 *b*, et passim). On le cite aussi comme commentateur de la Bible (Paanéah Raza, משנת). C'est de lui qu'il est question dans la plupart des passages que nous avons indiqués plus haut comme mentionnant le nom de Joinville.

יצהרי

Nom de famille porté par plusieurs savants illustres. On a voulu voir dans ce nom une allusion aux localités françaises de Grasse ou de Montolivet (Rabb. fr., 740; Neubauer dans REJ., IX, 116. Voir *s. v.* גראסי). Cette assertion me paraît bien hasardée. Dans la préface de son *Maor*, Zerahya ben Isaac Halévi prend le nom de יצהרי et appelle son père ראש היצהרי. Pourtant lui, comme son père Isaac et son frère Berakhya, qui étaient tous deux des poètes liturgiques, sont appelés Gerundi (Zunz, Litg., 460 et 463; Landshut, Amudè Aboda, 56, 63 et 117), ce qui semble prouver qu'ils étaient originaires de Girone, et nullement de Grasse ou de Montolivet, malgré leur nom de יצהרי. Et en effet, c'est l'auteur du *Maor*, et non pas son grand-père, qui était son homonyme, qu'Abraham ben Nathan, de Lunel, cite sous le nom de Zerahya Halévi de Girone (Manhig, éd. Berlin, 21 et 91), et Ibn Yahya a, par conséquent, raison d'appeler ce dernier « l'espagnol de Lunel » (Schalsch.,

Digitized by Google

éd. Venise, 53 *a*). Luzzatto objecte, il est vrai, que jamais Zerahya ne cite un ouvrage qu'il ait vu en Espagne (Méguéd Yerahim, I, 156), mais cette objection n'est pas sérieuse. En réalité, Zerahya était originaire d'Espagne (cf. Reifmann, Biographie de Zerahya), mais il a sans doute quitté sa patrie dans sa première jeunesse. Nous savons qu'il fréquenta les écoles de Narbonne et de Lunel et s'établit dans cette dernière ville (voir *s. v.* לוניל), mais nulle part on ne nous dit qu'il ait demeuré à Grasse ou à Montolivet. Aussi croyons-nous que le mot יצחרי ainsi que les mots de הר הזהרים et זיית sont la traduction hébraïque d'un nom espagnol, peut-être Oliva ou Olivarès, d'où les aïeux de Zerahya auraient été originaires. C'est ainsi que, par allusion à son nom, le poète et grammairien portugais Salomon de Oliveyra, mort à Amsterdam vers 1708, a intitulé זית רענן son lexique hébreu-portugais. Zerahya, aussi, emploie les divers termes hébreux qui signifient « lumière », par allusion à son nom. Pour perpétuer le souvenir de ce nom et de son lieu de résidence, qui était Lunel et qu'il désigna en hébreu par le mot ירח « lune », il a donné à son ouvrage le titre de *Maor* « Luminaire ». Il l'appelle aussi צהר. Il est probable que c'est pour une raison analogue qu'il s'est donné le surnom de יצחרי, qui est, du reste dans la Bible, le nom d'une famille de lévites (Nombres, III, 27).

Matatia Hayyiçhari, de Saragosse, qui prit part, vers 1413-1414, à la controverse religieuse de Tortose, était peut-être un descendant de Zerahya Gerundi. Il paraît être identique avec En Duran Hayyiçhari, de Saragosse, qui fut en correspondance avec I. ben Schèschet (Consult., nos 310 et 322; Graetz, G. d. J., VIII, 417). Dans la préface de son commentaire sur *Abot* éditée par M. Loeb (REJ., VII, 154), il dit que ses aïeux étaient originaires de Narbonne. Son père, Moïse, était fils du savant Matatia Hayyiçhari. M. Neubauer identifie ce dernier Matatia avec Matatia Grassi, pour qui Isaac ben Menahem ponctua un exemplaire du Pentateuque en 1291 (REJ., IX, 116. Voir *s. v.* גראסי). Cette identité me paraît bien incertaine, car Matatia Grassi vécut bien longtemps avant celui qui, dans l'hypothèse de M. Neubauer, aurait été son petit-fils, et, de plus, si ce Matatia Grassi était vraiment l'illustre rabbin

Digitized by Google

Matatia Hayyiçhari, le ponctateur Isaac n'aurait certainement pas manqué de le qualifier de quelque titre honorifique, comme il était d'usage de le faire quand on parlait de savants.

Le médecin Israël ben Joseph Hallévi, appelé Crescas Caslari, d'Avignon, composa, vers 1327, une poésie pour Pourim commençant par ces mots : מי כמוך, et qui est précédée, dans un ms., de l'épigraphe suivante : זה עשה הרופא הנקרא ישראל בן יוסף קשלארי לבני יצהר השוכן בעיר אביניון (mss. Br. M., add. 19663. Cf. Neubauer, dans RÉJ., IX, 116, et D. de Günzburg, *ibid.*, X, 317. Voir *s. v.* קשלארי). On peut conclure difficilement des mots לבני יצהר que Crescas Caslari appartenait à la famille Yiçhari. Je crois plutôt qu'ils ont simplement une signification honorifique, comme dans la Bible (Zacharie, IV, 14). C'est ainsi que dans un petit poème, inséré dans ses gloses sur l'ouvrage de *Rabad*, בעלי הנפש Zerahya Gerundi appelle deux de ses amis : שני בני יצהר. De même aussi, dans la préface de son Manhig, où il fait l'éloge du nasi Joseph ben Salomon de Tolède et de ses deux fils, Abraham ben Nathan, de Lunel, appelle ces derniers : בני יצהרים. Là également, cette qualification est probablement honorifique et ne signifie nullement « membres de la famille Yiçhari », comme le croit M. Neubauer (RÉJ., IX, 116.)

Dans les Consultations manuscrites de S. ben Adret, on trouve une consultation avec cette épitaphe : אלו השאלות שאלו בני זרצהר ר' אושיעא בר משה ור' יוסף בר אבא ארי (מרי ?) ז"ל (mss. Br. M., nº add. 22089, עדות, nº 21 ; voir RÉJ., XII, 90). Dans cette note aussi, les mots בני היצהר semblent être purement un titre honorifique, comme dans les Consultations de Siméon ben Cémah Duran, IV, nº 24.

כרך טיירי CHATEAU-THIERRY.

En latin *Castrum* ou *Castellum Theodorici*, en vieux-français *Chastel-Thierri*. Ville située près de la Marne, en Champagne, dans le départ. de l'Aisne.

Cité par Luria, Consult., nº 29.

Le mot כרך, qui, dans la langue du Talmud, signifie « ville

Digitized by Google

entourée de murs », répond ici, comme encore ailleurs, au mot « château ». Mais souvent le vieux mot français « chastel », plus tard « chasteau », est simplement transcrit en hébreu par קשטיל, קאשטיל, קשטאל, et קצשטל (cf. REJ., VIII, 184; voir *s. v.*).

Le nom de Château-Thierry est encore écrit en hébreu כרך טירי (Mahzor Vitry, n° 382), כרך טיירי (tos. Bèça, 6*b*, ms. Rabbinowitz; voir Mgz., IV, 209), et קשטאל תארי (Lettre d'Aboulafia). Fréquemment on emploie la lettre ת à la place de ט (voir plus haut *s. v.* טרך, טול et טרשקון).

Dans la liste des taxes payables par les Juifs en 1298, il est question d'une amende imposée à « Soninus judeus de Castro Therici » (REJ., XV, 246). Cette localité est certainement Château-Thierry. Le nom de personne Soninus semble correspondre aux noms de Sones (*ibid.*, XX, 27), Sonnet et Souni, en usage chez les Juifs du nord de la France et transcrit en hébreu סוניט (*ibid.*, I, 70; VIII, 169).

Le *Document sur les Juifs de Barrois de 1321-23* mentionne plusieurs Juifs du nom de Sonnet (*ibid.*, XIX, 246). Ce nom est peut-être une abréviation de Sansonnet, qui correspond sans doute au nom hébreu de Samson ou Sanson (*ibid.*, 250). Ce même *Document* nomme encore « Chière fame Denin de Chatel Thierri, Deulesault de Chasteltierri et Vivant de Chastel Thieri. »

Château-Thierry était autrefois un centre important d'études talmudiques, où vécurent un certain nombre de savants éminents.

1° David le Pieux, de Château-Thierry, était un des célèbres rabbins français auxquels Mêir Hallévi Aboulafia adressa, vers 1204-1205, son épître contre la doctrine de la résurrection enseignée par Maïmonide (éd. Paris, p. 4. Voir plus haut). On ne connaît de ce temps qu'un seul rabbin français important de ce nom, David ben Joseph, qui renouvela, avec Isaac ben Abraham de Dampierre, les résolutions adoptées par le fameux synode de Troyes (voir *s. v.* דמפיר et טרוייש). Il est donc très probable que ce David ben Joseph est identique avec notre David le Pieux de Château-Thierry, qui était un savant distingué et contemporain d'Isaac de Dampierre.

2° Samuel d'Evreux dirigeait encore en 1224 l'école de Château-Thierry (Luria, *l. c.* Voir *s. v.* ארברא).

3° Les tosafot de Bèça mentionnent deux tosafistes de Château-

Digitized by Google

Thierry qui ne sont cités nulle part ailleurs, ISAAC et son fils בונבריאה = BONNE-VIE. Ce dernier nom se trouve également dans un document de l'année 1204 (Delisle, 890; H. B., XX, 15), dans le *Livre de la taille de Paris* (RÉJ., I, 67), et dans un document de l'année 1321 (*ibid.*, XIX, 253). A la Bodléienne, il y a un ms. (n° 267, Cat., p. 52) qui avait appartenu à Joseph ben Absa'on בונא ויטא = Bona-Vita.

כרך לושדון LOUDUN.

En latin *Losdunum Castrum* ou simplement *Losdunum*. Ville de l'Anjou, dans le dép. de la Vienne.

Samuel ben Méïr, appelé Raschbam, demeura quelque temps dans cette localité (voir son commentaire sur le Pentateuque édité par D. Rosin, section ממות).

כרך לנדון CHATEAU-LANDON.

En vieux-français *Chastel-Landon*, en latin *Castrum Landonis*. Ville du Gâtinais, aujourd'hui dans le dép. de Seine-et-Marne.

Cité dans les Consultations de S. ben Adret, III, n°s 3 et 7.

Le nom de Château-Landon est également écrit קצטלדון (Paanéah Raza, éd., section מקץ, où Zunz voit à tort Châteaudun), קצטלדון (Paanéah, mss. Bodl., n° 2344; Rabb. fr., 438), קטרילנדון (commentaire sur le Pentateuque, mss. Mun., n° 62, f° 35. Cf. Ziemlich, Mschr., 1881, p. 313), et קטלינדון (mss. Hg, n° 40, Cat., p. 11), ou simplement לנדון et לנדון, Landon, et, incorrectement, לונדון (voir plus loin).

Les deux faits suivants prouvent qu'il y a eu des Juifs à Château-Landon. En 1174, le roi Louis VII défendit aux Juifs de cette localité de prendre sans témoins, comme gage d'un chrétien, un cheval ou quelque autre animal (Beugnot, II, 59). Vers 1182-83, le roi Philippe-Auguste affranchit Hugo, abbé de Château-Landon, contre le paiement d'une somme de 45 livres, de toutes ses dettes envers les Juifs (Delisle, 59).

Digitized by Google

Château-Landon est la ville natale du savant distingué Salomon ben Juda. Ce rabbin, qui vécut vers la fin du XIIIe siècle, fut en correspondance avec Simson de Chinon, qui demeurait à Rhodez, et Eliézer ben Joseph de Chinon, au sujet d'un point de casuistique (שטר מוקדם) que ce dernier soumit également à S. ben Adret (Consult., III, nos 3 et 7; voir *s. v.* קינון). Zunz (Litg., 98) a conclu faussement de cette correspondance que Salomon ben Juda était établi dans le sud de la France.

On cite assez souvent les explications bibliques de Salomon ben Juda (Minh. Yeh., 7 *b* et 44 *b* : ר"ש מכרך לנדון; Paanéah Raza et mss. Mun., n° 62). Ce rabbin compta parmi ses disciples l'auteur anonyme du commentaire sur le Pentateuque conservé en ms. à Hambourg et à Munich, *l. c.* (cf. Mschr., 1881, p. 313), qui vécut vers 1300, et cet Eliézer dont le fils, Juda, publia, vers 1313, le commentaire Minhat Yehuda sur le Pentateuque (voir ce commentaire, 43 *b* : אמר לי מורי אבי בשם הר"ר שלמה מכרך לנדון). Il est assez singulier que cette même explication, rapportée au nom de Salomon ben Juda à propos d'un verset de *Mischpatim*, se trouve aussi dans un commentaire ms. du Pentateuque intitulé *Gan* (גן) et composé vers 1303 (mss. Br. M., add. 22092; cf. Neubauer, dans la Ztschr. de Geiger, IX, 231). Il faut supposer qu'un compilateur du *Gan* a emprunté plus tard cette explication au Minh. Yeh., à moins que ce ne soit le contraire.

Ce même ms. du *Gan* contient encore les deux citations suivantes : הקשה מורי רבי' הר"ר אל' בשם הר"ר שלמה מכרך לנדון, et אמר ה"ר אליקים כשם רבו השר (Neubauer, *l. c.*, et Dukes, Ozar Nechmad, II, 101, sur ce ms.). A cette dernière citation, on lit en marge du ms. l'abréviation מ"ל. L'abréviation אל' de la première citation doit certainement se lire אליקים, Eliakim, qui semble avoir été un disciple de Salomon de Château-Landon. On peut en conclure que l'abréviation מל' de la deuxième citation est sans doute le mot מלנדון « de (Château-) Landon », qui suit parfois le nom de notre Salomon (Schem Hagg., *s. v.* שלמה מלונדון). Le mot שר représente, par métathèse, le nom de ר"ש, abréviation de « R. Salomon ». Ce mot est, du reste, souvent employé pour désigner des savants illustres du nom de Samuel ou Salomon (voir *s. v.* קוצי).

Digitized by Google

Ceci admis, il nous sera possible de résoudre une autre difficulté. Azoulaï dit qu'il a vu un recueil de décisions rituelles de notre Salomon (Schem Hagg., *l. c.* Cf. mss. Hstm, n° 345, Cat., p. 67 : פסקי הר"ר שלמה לנדן). Or, un ms. de la Bodl., le n° 781 (f° 66, Cat., p. 152), contient un petit recueil de ce genre qui commence ainsi : אמר השר מנ"ל, et contient le passage suivant : וכן פסק השר מנ"כל בפני מהר"ר יחיאל והר"ר משה ממרשיליא. Il est difficile d'admettre que ce soit notre Salomon (Rabb. fr., 447) qui ait écrit les passages ci-dessus, je crois plutôt que le recueil a été compilé par un autre, probablement par un élève de Salomon, et que les mots ושר מנ"ל, comme plus haut שר מל', doivent être lus ר"ש מן לנדון, « R. Salomon de Landon. »

כרך לראם.

Ville natale de cet Eliézer dont les explications bibliques sont citées dans Minh. Yeh., ms. (mss. Ps, n° 168. Voir Rabb. fr., 441). Carmoly croit que c'est Larret, bourg de la Bretagne, à quatre lieues de Brest (Revue or., III, 340. Cf. Luzzatto, Mgz., VI, partie hébr., p. 8). Mais le mot כרך ne conviendrait pas à une localité aussi peu importante, et, de plus, rien ne prouve qu'il y ait jamais eu des Juifs dans cette partie de la Bretagne, dans le département du Finistère. Nous croyons plutôt qu'il s'agit de CHATELLERAULT, en latin *Castrum Heraldi*, ville du Poitou, département de la Vienne, au nord de Poitiers.

כרמי CRÉMIEU.

Nom de famille formé très probablement du nom de la localité de CRÉMIEU ou Crémieux, en latin *Cremiacum*, dans le Dauphiné, dép. de l'Isère, où demeuraient des Juifs au moyen âge (voir Prudhomme, 51, 64, 74, 100; RÉJ., IX, 243, 254-55). Ce nom a sans doute été ainsi formé pour qu'il rappelle le nom biblique de Carmi (Nombres, XXVI, 6).

Digitized by Google

Simson כרמי, un savant du milieu du XVe siècle, émigra de Chambéry en Italie (Schalsch., éd. Venise, 62 *a*). Plusieurs rabbins italiens, qui descendaient sans doute d'émigrants français, s'appelaient Carmi, en hébreu קרמי. Une personne de ce nom acheva de copier à Crémone, vers 1583, le ms. 1424 de Rossi (H. B., XII, 118). Le ms. 66 de Luzzatto contient des *Collectanea* talmudiques de Menahem קרמי, réunis en 1584. Un Saül Raphaël Carmi vivait vers 1586 (Stnschn., Cat. Bodl., p. 1448). Un ms., qui date probablement de la fin du XVIe siècle, cite un talmudiste estimé du nom de Yomtob קרמי (mss. Hg, n° 170, Cat., p. 63). Joseph Yedidya ben Benjamin Yekoutiel קרמי, de Modène, a écrit des poésies liturgiques dans un esprit mystique et en a édité lui-même un recueil avec un commentaire intitulé כנף רעננים (Venise, 1626. Cf. Zunz, Litg., 423; Zur Gesch., 239).

Elhanan David קרמי, de Reggio, mort vers 1693, était un talmudiste considéré, dont quelques écrits nous ont été conservés en ms. (cf. Nepi, Biographien, 23; Ghirondi, *ibid.*, 36; mss. Bodl., n° 2551, 5°, Cat., p. 781, ה' שחיטה). A Reggio, il y eut, vers la fin du XVIIIe siècle, un rabbin nommé Jacob Israël קרמי (Nepi, *l. c.*, 115). Vers la même époque, vivait dans cette ville Isaïe חי קרמי (Ghirondi, *l. c.*, 104 et 186). Enfin, un Léon Carmi publia à Hambourg un livre apologétique sous le titre suivant : *De Charitate et Benevolentia a Christianis erga Judæos habenda* (Amsterdam, 1643. Voir Wolf, B. H., II, 1132).

Aux XVIe-XVIIIe siècles vivaient à Carpentras de nombreux Juifs appelés Crémieu, Crémyeu, Crémié ou Crémyo (RÉJ., XII, 203-221). Ce nom s'écrit « Crémieux » dès le commencement du XVIIe siècle (*ibid.*, 208), et cette orthographe devient générale en France à partir de la fin du XVIIIe siècle. Mais en hébreu on continue, comme auparavant, à l'écrire כרמי. David ben Joseph כרמי, élève de Salomon Azubi, fit des conférences publiques, vers 1621 et 1622, à la synagogue de Carpentras (Jules Dukas, Lettres inédites écrites à Peiresc par Salomon Azubi rabbin de Carpentras, dans RÉJ., XI, 114). Vers 1631 vivait dans cette ville Samuel ben Josua כרמי (*ibid.*, 161). Elia Carmi, instituteur à Carpentras, réunit, sous le nom de סדר תמיד,

Digitized by Google

les prières en usage dans les quatre communautés d'Avignon, Carpentras, L'Isle et Cavaillon (Avignon, 1767). Vers le milieu du XVIIIe siècle, on trouve à Carpentras les deux frères Jassuda et Abraham Crémieux, hommes instruits, riches et estimés (Archives israélites, II, 727. Cf. RÉJ., XII, 219-20, Jasséda Crémieu).

Abraham avait deux fils qui étaient également instruits, Mordekhaï et Salomon Hayyim. Mordekhaï כרמי ou Crémieux (1750-1825) composa, sous le titre de מאמר מרדכי, un commentaire sur l'*Orah Hayyim* (éd. Livourne, 1784-86), et, sous le titre de דברי מרדכי, un ouvrage talmudique de polémique contre son ami Azoulaï (Nepi, Biographien, 241). Dans un ouvrage édité également à Livourne et intitulé חשק שלמה, son frère Salomon expliqua le commentaire de Raschi (Fürst, Bibliotheca judaica, I, 192). Moïse, fils de Salomon et gendre de son oncle Mordekhaï, se rendit à Aix en 1790 avec son père et son beau-père. Dans cette ville, il composa, sous le titre de דואל משה באר, un commentaire sur les prières journalières en usage dans les quatre communautés nommées plus haut (Aix, 1829-1831), et il commenta également quelques parties du commentaire biblique d'Abraham ibn Ezra (Aix, 1833-36).

לאבור LAVAUR.

Autrefois *La-Vaur*, en latin *Vaurum*. Ville du Bas-Languedoc, dans le département du Tarn.

Le grammairien Elias Lévita dédia, vers 1536, sa Concordance masorétique *Sèfer Hazzikronot* à Georges de Selve, évêque de Lavaur, זורזו דכאלוא דגמון דלאבור (voir *s. v.* כאלוא), qui était ambassadeur de France à Venise et se faisait donner, dans cette ville, des leçons d'hébreu par Lévita (mss. Ps, n° 134. Voir la dédicace éditée par Frensdorf dans Mschr., 1883, p. 101). En 1368 se réunit à Lavaur un concile qui renouvela contre les Juifs les décisions prises par les conciles précédents (Depping, 291).

Digitized by Google

לאטאש LATES ou LATTES.

Autrefois *Latte*, en latin *Latæ* ou *Latera*. Autrefois ville, et maintenant village du département de l'Hérault, entre Béziers et Montpellier, près de l'étang de Maguelone.

Dans ses Consultations, Isaac de Lattès écrit toujours ce nom לאטאש ; une fois cependant, dans un acrostiche, il écrit לטיש. Cette forme est très rare (Schalsch., éd. Venise, 65*b*). On trouve aussi ce nom écrit לטאש (I. de Lattès, Schaarè S., 72 et 75; Minh. Ken., éd., 32 et 80, où il faut lire דלטאש, au lieu de דאלטאש). לאטש (Schaarè S., 73 ; Kiryat Sèfer, dans un acrostiche, mss. Bodl., n° 1298, Cat., p. 458), לטש (S. ben Adret, Consult., I, n° 1249), et לאטיש (Sèder Hadd., I, 149*a*).

Au XVIe et au XVIIe siècle, de nombreux Juifs de Carpentras s'appelaient de Latès ou de Latte (REJ., XII, 197-219). On oublia peu à peu que ce nom de Lattès, qui était devenu un nom de famille, fut originairement un nom de lieu, à tel point qu'Abraham ben Isaac Lattès, rabbin de Venise, eut l'idée singulière de faire dériver son nom du mot « late », lait, et de l'identifier avec le nom hébreu de חלבו, Helbo (voir sa lettre à l'éditeur des Consult. d'Isaac de Lattès. Voir aussi, sur le nom de famille Lattès, Zunz et Stnschn., dans le Jeschurun de Kobak, VI, partie allemande, p. 102).

Nous allons énumérer ici quelques-uns des savants qui portèrent ce nom de « de Lattès » ou simplement « Lattès. »

1° Jacob, de la famille Lattès, était fils du savant Elia ben Isaac de Carcassonne. Ce dernier n'était pas désigné par son nom patronymique, mais par le nom de la ville où il demeurait. Voici ce que dit de ce Jacob son descendant Isaac de Lattès, dans le Schaarè S., p. 72 : והרב ר' אלחנן בר' יצחק מקרקשונה ובנו : הרב ר' יעקב בר' אליהו לבירן לטאש. והוא קבל מאביו ומחתנו בעל ההשלמה וחבר חבורים נוראים לבאר ולהעמיד בסירוש דברי הרב במו"ל ובפרט בספר המורה כי רבו הלוחמים עלי. « ...Elia ben Isaac de Carcassonne et son fils, Jacob ben Elia, de la famille Lattès. Il reçut des explications verbales de son père et de son beau-père, l'auteur de l'ouvrage *Hahaschlama*, et il composa des ouvrages remarquables pour expliquer les paroles

Digitized by Google

de Maïmonide, surtout le Morè, qui avait beaucoup d'adversaires. » Il semble ressortir de l'ensemble de ce passage que ce n'était pas Elia ben Isaac, de Carcassonne, comme le croit Zunz (Zur Gesch., 478), mais son fils Jacob de Lattes qui était le gendre de Meschoullam ben Jacob, l'auteur du S. Habaschlama (voir *s. v.* בדרש). Jacob de Lattès vécut donc vers le milieu du XIIIe siècle. Ce fut lui, et non pas son père Elia ben Isaac (Zunz, *l. c.*, 479), qui composa plusieurs ouvrages pour défendre les livres de Maïmonide, et notamment le « Guide des Egarés. »

2° Juda, fils du précédent, est considéré comme « un illustre rabbin. » Il composa divers ouvrages talmudiques, entre autres l'excellent livre בעל אסופות, qui contient des consultations et des décisions rituelles (I. de Lattès, Schaarè S., 73). Cet ouvrage, qui se trouve en ms. dans la bibliothèque Gz., est également cité sous le titre de ספר האסופות (Orh. Hayy., II, ms. Gz., 124 *a*). Il faut éviter de le confondre avec un ouvrage du même titre écrit par un auteur allemand (cf. Gross, dans Mgz., X, 64).

3° Isaac, fils de Juda de Lattès, avait des connaissances variées. Il composa des commentaires talmudiques ainsi que des ouvrages d'astronomie et de sciences naturelles (Schaarè S., ms. Gz. ; cf. Neubauer, dans RÉJ., IX, 61. Dans le Mgz., X, p. 75, il y a, par erreur, Juda ben Isaac). Il est certainement identique avec le médecin de ce nom dont il est souvent question dans les polémiques religieuses des années 1303-06 (Minh. Ken., 32 et 80). Se soumettant aux exigences des superstitions de son temps, il se servait d'un talisman pour guérir certaines maladies. Ce talisman consistait en une pierre sur laquelle était gravé un lion. Abba Mari ben Moïse de Lunel combattit vivement cet usage superstitieux, et ce fut cette controverse qui donna naissance, en partie, à la grande polémique religieuse du sud de la France (*ibid.*, 1 et 37). Isaac ben Juda joua dans cette lutte un rôle équivoque, se mettant tantôt avec Abba Mari et tantôt avec ses adversaires, et envenimant la querelle au lieu de chercher à réconcilier les deux parties, comme on l'en avait prié.

Il ressort d'une lettre qu'il signa à Montpellier en faveur d'Abba Mari qu'il était établi dans cette ville (*ibid.*, ms., n° 23; Rabb. fr., 664). On sait aussi qu'au moment où sévissait la polémique entre orthodoxes et libéraux, il était une fois à Perpignan, où il assista à un mariage. Menahem Méïri de Perpignan lui parla, à cette occasion, de cette polémique et écrivit à son sujet à Abba Mari dans les termes suivants : באו הנה מנכבדי הדור לחפרו שחיל הנכבד דון שמויל נתן וכהוכנו הנעלה ר' יצחק דלאטט ועמהם טרפסי כחבים לקצרו נכבדיהם (Hoschan Mischpat, lettre de Simon ben Joseph de Lunel, éditée par M. Kaufmann dans la Jubelschrift de Zunz, partie hébr., 152). D'après le contexte, il faut corriger ובתוכנו en ובחוכם (cf. Rabb. fr., 697). Plus tard, l. de

Lattès s'établit définitivement à Perpignan, où Salomon ben Adret lui adressa une consultation (Consult., I, n° 1249).

4° Jacob ben Isaac, fils du précédent, composa plusieurs écrits talmudiques, entre autres des commentaires sur Aboda Zara, Schebouot et Nedarim (Schaare S., 76).

5° Isaac ben Jacob de Lattès, fils du précédent, composa en 1372 un ouvrage intitulé קריית ספר, qui était formé de deux parties dont chacune avait son titre spécial (mss. Bodl., n° 1298, Cat., p. 458; ms. Gz. Cf. Neubauer, dans RÉJ., IX, 60). La première partie, connue sous le nom de שערי ציון, contient des données historico-littéraires et est presque totalement empruntée à l'introduction du commentaire de Menahem Méïri de Perpignan sur Abot. Cette partie a été éditée, d'après ma copie du ms. Bodl., d'abord dans le Mgz., IV, 54, et plus tard par M. Buber, Jaroslaw, 1885. Dans la deuxième partie, intitulée תולדות יצחק, se trouvent réunies, dans un ordre systématique, toutes les lois rituelles, on y rencontre aussi des remarques exégétiques et théologiques faites à propos des travaux d'Ibn Ezra et de Maïmonide (Zunz, Zur Gesch., 479).

Isaac de Lattes était médecin. Il écrivit un traité sur la fièvre (mss. Bodl., n° 2133, 5°; Rabb. fr., 628). C'est peut-être lui qui, sous le nom de Maestro Isaac de Lattès, composa un traité sur l'indigestion intitulé מאמר בכקיצה (mss. Bodl., n° 2141, 34°, Cat., p. 741). Peut-être aussi est-il cet Isaac רב פעלים qui a écrit l'ouvrage ס' המאכלים (mss. Bet Hamm. de L., n° 40. Cf. H. B., V, 115).

6° Léon Davin de Lattès, médecin à Marseille vers 1406-28, était originaire d'Aubagne (voir *s. v.* אלבאנייאה). Nous voyons donc clairement par là que plus tard, dans la Provence, le nom de « Lattès » était employé comme nom de famille.

7° Bonet de Lattès, connu à la fois comme médecin et comme astronome, était le gendre du médecin Comprat Mossé d'Aix, qui vivait à Marseille vers 1488-92 (Barthélemy, d'après RÉJ., VII, 294); il était donc originaire de Marseille ou d'Aix. Vers 1498, il quitta la ville où il était établi pour se rendre à Rome. Là, il se fit connaître assez rapidement, parce qu'il découvrit un anneau astronomique servant à mesurer la hauteur des astres. Il composa sur cette découverte un ouvrage latin intitulé : *De annuli astronomici utilitate*, qu'il dédia au pape Alexandre VI, dont il était le médecin. Plus tard, il remplit les mêmes fonctions auprès du pape Léon X (Carmoly, Histoire des médecins juifs, 141). Il s'excusa, dans le distique suivant, de ne pas bien savoir le latin :

Parce, precor, rudibus quæ sunt errata latino.
Lex hebræa mihi est, lingua latina minus.

Son ouvrage parut d'abord à Paris en 1506, il eut ensuite plusieurs éditions (Wolf, B. H., I, 229; III, 141, בונית די לטש

Digitized by Google

et בונים די לאטרס). Dans l'édition de Paris de 1511, qui contient également le traité sur les sphères de Jean de Sacrobosco, Bonet de Lattès est appelé inexactement « Bonus Latensis ». Basnage, dans son Histoire des Juifs, t. IX, 856, l'appelle aussi à tort : Bonis de Lates.

En 1513, Reuchlin pria Bonet de Lattès, dans une lettre hébraïque, de plaider sa cause devant le pape Léon X dans sa polémique avec Pfefferkorn sur le Talmud (Graetz, G. d. J., IX, 45, note 2). A en juger par l'issue de la lutte, l'intervention de Bonet fut efficace. Dans sa lettre, Reuchlin, traduisant le nom de Bonet en hébreu par un à peu près, l'appelle טוב נולד.

7° Immanuel de Lattès, médecin, était payé en 1529 par la ville d'Avignon pour faire des conférences publiques sur l'art de guérir (Baylo, Les médecins d'Avignon, 1882, p. 73 ; REJ., V, 311).

8° Isaac Josua ben Immanuel, appelé aussi maestro Isaac de Lattes (dans les Consult., p. 5, le mot מאיר est une corruption du mot מאי[משטרר = מאי], était un savant très considéré. Dans son commentaire sur le *Behinat Olam* de Yeduya Penini, il fait la remarque que ses aïeux étaient originaires de la ville de Lattes (mss. Vi., n° 84 ; voir Cat. Gold., p. 80). Lui-même vivait dans la Provence proprement dite, qu'il quitta, à la suite de quelques polémiques (Consult., p. 1), pour se rendre en Italie. Là, il demeura successivement dans plusieurs villes, entre autres à Rome, à Bologne, à Mantoue et à Ferrare. Dans cette dernière ville, il habitait dans la maison de Don Isaac Abravanel, dont il instruisait les enfants (*ibid.*, p. 151). Vers 1560, on le retrouve à Avignon (*ibid.*, 11 et 14), où il n'était cependant qu'en passant. Son frère Moïse ben Immanuel aurait habité Rome (mss. Vi., Cat., p. 72 ; ce passage manque dans l'édition). On connaît encore un autre de ses parents, Bonjues de Lattès, homme instruit, établi en Provence (Consult., p. 8).

Dans le recueil de consultations que nous possédons d'Isaac de Lattès, se trouvent également quelques consultations de rabbins plus anciens (mss. Vi., *l. c.* ; éd. Vienne, 1860). Notre savant témoignait d'une certaine prédilection pour la Cabbale, car il rédigea des gloses pour l'œuvre cabbalistique מערכת האלהות de Péréç Haccohen (Ghirondi, p. 194) et encouragea, dans une de ses consultations (p. 124), la publication du *Zohar* (Mantoue, 1558-59). Il copia aussi en 1568 le livre mystique חסק שלמה de Yohanan Alemano (Schem Hagg., II, *s. v.*).

9° Joseph de Lattès et Joseph ben Amigdor de Lattès, tous deux des hommes très instruits, étaient contemporains du précédent (Sèder Hadd., I, 149).

10° Isaac ben Josua de Lattès, qui a expliqué, dans un opuscule, quelques passages difficiles du commentaire de Raschi sur le Pentateuque (mss. Bodl., n° 212, Cat., p. 36), est sans doute identique avec l'auteur du commentaire sur Midrasch Rabba, section

Digitized by Google

מקץ (éd. Chieri, 1629. Cf. Stnschn., Cat. Bodl., p. 2802, Add., p. 128; H. B., VIII, 70).

11° Raphael de Lattès, rabbin à Rome, était en correspondance avec Samuel Aboab dans la seconde moitié du XVIIe siècle (voir les Consult. de ce dernier, דבר שמואל, n° 138).

12° Eliézer Lattes était le propriétaire du ms. de Rossi n° 688 contenant le Pentateuque et les premiers Prophètes.

לאטור.

Ce mot, précédé de la préposition דא, désigne certainement le nom de famille « de la Tour » porté par une famille juive de Provence vers le milieu du XVIe siècle (I. de Lattès, Consult., p. 1). Ce nom dérive probablement d'une des localités appelées La Tour qui sont assez nombreuses dans le sud de la France, entre autres, près de Perpignan et dans le Dauphiné, dans le dép. de l'Isère. A La Tour-du-Pin, dép. de l'Isère, il y avait certainement des Juifs (Prudhomme, 58 et 74). Mais il est très probable que ce nom tire plutôt son origine de la localité de Le Thor, près d'Apt, où demeuraient également des Juifs (de Maulde, Les Juifs dans les États français du Saint-Siège, p. 5). Thor est la forme provençale de Tour. Le nom de famille La Tour ou Latour est aussi en usage chez les chrétiens du sud de la France. On connaît la célèbre famille La Tour d'Auvergne. Vers 1429, on trouve à Trévoux un juif nommé Salamin de la Tour ou de la Tourt (RÉJ., X, 35). Des Juifs espagnols s'appellent « de la Torra », nom qui dérive peut-être de la localité de La Torra, dans l'île de Majorque (*Ibid.*, IV, 58 et 77). Le nom espagnol טורים, Torrès ou de Torrès, tire peut-être son origine d'une des localités de Torrès, situées en Catalogne ou dans l'Aragon (cf. Stnschn., Cat. Bodl., n° 882; Kayserling, G. d. Juden in Navarra, 151, Sephardim, 254 et 265). Enfin, on trouve le nom de « della Torre » chez les Juifs italiens.

Digitized by Google

לאלבאן L'ALBENC.

Bourg du Dauphiné, dép. de l'Isère, arrond. de Saint-Marcellin.

Un ms. de la Bodl. (n° 20, Cat., p. 4), contenant le Pentateuque avec Onkelos et le commentaire de Raschi, a été copié vers 1340 par Salomon ben Eliézer Hayyim Haccohen, appelé, דיאריא de לאלבאן. Le nom de דיאריא ou דיאריאה ou דיאריאיה, porté par plusieurs personnes en Bourgogne, est Diéau (voir Loeb, REJ., VIII, 167) ou Deuaye (voir *s. v.* טרוייש). On sait qu'il y avait des Juifs à L'Albenc (Prudhomme, 18).

לאנדינו LAON.

En latin *Lugdunum*, *Laudunum* et, vers la fin du moyen âge, *Landunum Clavatum*. Chef-lieu du départ. de l'Aisne.

Cité dans Dibrè Hayy., 4 *b*.

La traduction anglaise de cet ouvrage identifie par erreur לאנדינו avec Landen, dans le Brabant. La terminaison ו = o est italienne.

Laon était autrefois le siège d'un évêché, l'évêque était pair de France. Joseph Haccohen (Géogr. ; voir *s. v.* בולובאצינשי) nomme ce pair דגילונינשי. Comme le contexte du passage où se trouve ce mot démontre qu'il s'agit de Laon, il faudrait corriger ce mot par quelque terme qui corresponde à « lugdunensis » ou « laudunensis ».

לאנדריסי LANDRECY ou LANDRESY.

Ville fortifiée près de la Sambre, dans le dép. du Nord.

Cité dans Dibrè Hayy., 123 *b*.

Cette ville est nommée, par altération, dans l'ouvrage de Joseph Haccohen (*ibid.*, 125 *b* et 126 *a*), סאנדריסי (voir la traduction anglaise de ces passages).

Digitized by Google

לאנש.

Ce nom est mentionné dans une lettre adressée par Joseph Kolon (Consult., n° 127), au sujet de sa nièce, à Isaac לאנש (voir *s. v.* מרבורג). Comme Joseph Kolon était originaire de la Savoie, nous pouvons supposer que cet Isaac habitait cette région et que, par conséquent, לאנש est une localité de la Savoie ou d'une contrée voisine, peut-être Lans-le-Bourg, dans le dép. de la Savoie, ou Lans, près de Grenoble, dans le dép. de l'Isère.

לאמינאשא.

Dans l'arbre généalogique qu'on trouve dans le ms. Mun. du Talmud, on nomme Isaac דלאמינאשא, père de Benjamin de Tillières et descendant, à la quatrième génération, de Yedidya de Melun (voir *s. v.* מלאון). Ce nom désigne certainement quelque localité, peut-être Epineuse, dans le dép. de la Seine, ou Epineux, dans le dép. de la Mayenne, mais plutôt encore Épanse, autrefois Épences, dans le dép. de la Marne, arr. de Sainte-Menehould, où demeuraient autrefois des Juifs (RÉJ., XIX, 251 et 257).

Dans un ms. de Londres, on cite l'ouvrage rituel de Menahem דלימינצי (voir *s. v.* מרוויש). Ce nom n'est pas une variante de לאמינאשא, comme le suppose M. Neubauer (RÉJ., XVII, 69). Le passage du ms. en question se trouve, en effet, dans les מסקים imprimés de Menahem de Recanati, n° 514. Or, nous savons que Jacob Israël Finzi, פינצי, était un descendant de Menahem de Recanati (voir Schem Hagg., *s. v.* יעקב). Il est donc permis de supposer que le nom de famille de Menahem de Recanati était מינצי ou דלימינצי = del Finzi.

Digitized by Google

לארוקיאה LA ROQUE.

Nom de famille en usage chez les Juifs et les chrétiens du sud de la France, qui tire probablement son origine d'une des nombreuses localités appelées La Roque ou La Roche. Ce nom s'écrit aussi en hébreu לרקא, sans préposition (Liste de la taille des Juifs de Perpignan, dans RÉJ., XIV, 75).

Dans I. de Lattès, Consult., n° 3, on trouve דלארוקיאה. Boniaquet de la Roque (I. de Lattès, *l. c.*), qui vécut à Avignon vers 1558, était un savant talmudiste et jouissait, avec son beau-père Maestro David d'Arles, d'une grande considération dans cette ville. Tous deux entretenaient une correspondance scientifique avec Isaac ben Immanuel de Lattès.

A Carpentras, plusieurs Juifs portaient, au XVIIe siècle, le nom de « de la Roque » (RÉJ., XII, 60, 217-21). Vers 1571, un Juif de cette ville s'appelait Bonjues de la Rocho (*ibid.*, 204), et vers 1602, un autre s'appelait de la Roche (*ibid.*, 214). Deux médecins juifs d'Avignon portèrent le nom de Vital de Rocha et Salomon de la Roche (*ibid.*, V, 307). En 1557, on trouve à Cavaillon un juif nommé Samuel de la Rocque (de Maulde, 9), et vers 1583, un autre, du nom de Bongoias de la Rocca (Neubauer, dans RÉJ., X, 83). Ces divers noms, qui ont la même signification, sont traduits en hébreu par le mot כלעי (voir *s. v.* רוקאמברא).

Moïse Basula (באסולה), le cabbaliste italien bien connu (décédé en 1585), est appelé par son élève Léon de Modène, dans l'ouvrage מדבר יהודה, 80 *b*, Moïse מלרוקא (cf. Wolf, B. H., III, 745). Nous savons qu'il descendait de Juifs français émigrés en Italie, puisque son père s'appelait Mordekhaï צרפתי (Ghirondi, Biographies, p. 248. Cf. תקוני זהר, éd. Mantoue, 1578, préface de Moïse Basula). Il n'est donc pas impossible que ses aïeux fussent originaires de la Provence et que le nom מלרוקא fût le nom de famille provençal « de la Roque ». Il faut cependant ajouter qu'il y avait également des Juifs italiens qui portaient le nom de רוקא (Ghirondi, *l. c.*, 351), רוקקה (*ib.*, 323; mss. Hstm, n° 400, Cat., p. 114), et רוקאס (mss. hébr. Bn, n° 25, Cat.,

Digitized by Google

p. 10). Du reste, on trouve en Italie plusieurs localités du nom de Rocca.

לואיש LUZ ou SAINT-JEAN-DE-LUZ.

En latin *Luisium* ou *Fanum St. Joannis Luisii*, dans le dialecte basque simplement *Louis*. Petite ville, et anciennement simple village, de la Gascogne, dép. des Hautes-Pyrénées.

Cité dans Schèb. Yeh., p. 6.

Pendant la persécution des Pastoureaux, vers 1320, la communauté juive de cette localité, composée de 300 âmes, périt en totalité. Plus tard, de nombreux Juifs expulsés d'Espagne s'établirent à Saint-Jean-de-Luz (Kayserling, Gesch. d. J. in Navarra, 143).

לואנש LOUHANS ou LOUANS.

Ville du dép. de Saône-et-Loire.

C'est dans cette ville que naquit Méïr, savant distingué qui émigra en Italie dans la seconde moitié du XVe siècle (Schalsch., éd. Venise, 62; Kolon, Consult., n° 171). Carmoly croit (France israélite, 131) que c'est Louans, dans la Touraine. Mais, comme du temps de ce Méïr il n'y avait plus de Juifs dans la France proprement dite, sa ville natale לואנש est certainement la même localité que celle dont il est question dans les *Deux livres de commerce* (REJ., VIII, 179). Il s'agit donc, comme nous l'avons dit, de Louhans, dans la Bourgogne, dép. de Saône-et-Loire. Ce Méïr est sans doute identique avec le savant Méïr לואנש dont le fils, Yehiel, se trouvait, en 1471, à Pavie, en Italie (mss. Hstm, n° 223, Cat., p. 34).

C'est certainement de cette localité qu'était originaire la famille Louans, établie en Allemagne (לואנש, mss. Bodl., n° 1832, Cat., p. 611 ; לואנץ, *ibid.*, n° 1829, Cat., p. 610). Cette famille quitta la France ou plutôt la Bourgogne et se rendit d'abord

Digitized by Google

en Suisse et ensuite en Allemagne. Un Jacob ben Yehiel Loans resta médecin de l'empereur Frédéric III jusqu'à la mort du souverain (1493) et enseigna l'hébreu à Reuchlin (Graetz, G. d. J., IX, 55). Un parent de ce Jacob, Gerson Louans, s'établit à Rosheim, dans l'Alsace, où son fils Joseph vint au monde vers 1478. Ce fils, connu sous le nom de Joselmann Rosheim, rendit des services considérables à ses coreligionnaires. Chargé par l'empereur Maximilien, dont il était très estimé, de représenter officiellement les Juifs d'Allemagne devant les diètes, il défendit leur cause pendant un demi-siècle avec un zèle et un dévouement remarquables, et souvent avec succès (Carmoly, *l. c.*; Lehmann, R. Joselmann von Rosheim, 1879-80, 2 vol.; Loeb, dans RÉJ., II, 271; Elie Scheid, *ibid.*, XIII, 62 et 248; Kracauer, *ibid.*, XVI, 84). En 1542, il prit part, comme délégué des Juifs d'Alsace, au synode rabbinique de Worms (Horowitz, Frankfurter Rabbiner, I, 47). Talmudiste savant, il composa deux ouvrages, דרך הקדש et ס' המקנה; il est sans doute identique avec Joseph Louans qui est mentionné dans un commentaire sur le Pentateuque (mss. Hg, n° 40, Cat., p. 12). Son fils, Jacob, qui a publié un extrait du Mordekhaï (mss. Bodl., n° 674, Cat., p. 133), et son petit-fils, Elia ben Moïse, qui mourut, vers 1636, rabbin de Worms, à l'âge de 81 ans, portaient tous deux le nom de Louans. Elia ben Moïse composa de nombreux écrits talmudiques et cabbalistiques, et, à la suite des chants de son maître Akiba Frankfurter, il publia ses propres poésies (cf. Horowitz, *l. c.*, p. 34; Lewysohn, נמשות צריקים, Epitaphien von Grabsteinen des isr. Friedhofes in Worms, 59; Landshuth, Amudè Aboda, 16).

לודיבה LODÈVE.

En latin *Lutева* et *Lodova*. Ville du département de l'Hérault, au nord-ouest de Montpellier.

Cité dans la liste de la taille des Juifs de Perpignan (RÉJ., XIV, 75).

Digitized by Google

Salomon Azubi, rabbin de Carpentras, adressa, probablement vers 1629, un panégyrique en vers à l'évêque de לודיבא, Jean Plantavit de la Pause, auteur d'un dictionnaire hébraïco-latin intitulé : *Planta Vitis seu Thesaurus synonymicus...* (Jules Dukas, dans RÉJ., XI, 107 et 116 ; cf. *ibid.*, XIV, 159).

Dans le ms. Ps n° 242, qui contient le commentaire de Lévi ben Gerson sur la Genèse et l'Exode, on trouve disséminées sur les deux premières feuilles plusieurs notes qui n'ont rien de commun avec le commentaire (d'après une communication personnelle de M. Loeb). Parmi ces notes, il y a une circulaire adressée par le rabbin de לונבא à diverses communautés juives. Cette circulaire rappelle d'abord le temps où la communauté de Lodève était florissante et où elle comptait parmi ses membres l'éminent Isaac קימחן, Isaac (מן הטיר) del Portal ou de la Porte (voir *s. v.* דלפורטאל), et Eléazar. Elle ajoute qu'en ce temps-là, les Juifs n'auraient jamais eu l'idée d'aller soumettre leurs différends à des juges chrétiens, et elle exhorte les communautés à faire tous leurs efforts pour que maintenant aussi les procès des Juifs soient jugés exclusivement par les collèges rabbiniques.

Carmoly a donné inexactement ce passage (Revue or., III, 340). De plus, au lieu d'Isaac קימחן, il a lu בימחן. Pour ce dernier point, c'est peut-être lui qui a raison ; il s'agit peut-être du nom provençal de « Botin » (RÉJ., XVI, 82), qui s'écrit, il est vrai, בוטין (mss. Bodl., n° 2343, f° 50, Cat., p. 818 ; Letterb., III, 2). Il faudrait donc corriger קימחן en בוטין ou בוטחן, Boton (RÉJ., XII, 193).

La communauté juive de Lodève était très ancienne. Autrefois, elle se trouvait sous l'autorité de l'évêque de la ville (Saige, 3, 12 et 14). En 1095, l'évêque Bernard de Lodève punissait d'excommunication les mariages contractés entre Juifs et chrétiens. Ce n'était là, il est vrai, que l'exécution d'une ancienne décision des conciles (Dom Vaissette, Histoire générale de Languedoc, t. I, livre 15).

En 1293-1294 vécurent à Montpellier plusieurs Juifs dénommés d'après Lodève (RÉJ., XXII, 265).

Digitized by Google

לוּאירִיש.

Cité dans Schèb. Yeh., p. 115.

Ce nom est également écrit לואירִיש (Schalsch., éd. Venise, 114 *b*) et לואירש (Sèder Hadd., I, 142 *b*). Dans les passages cités, il est question d'une persécution dirigée contre les Juifs de cette localité et d'une grande partie de la Provence ; on les accusait d'avoir assassiné des chrétiens. Le récit de cet événement s'applique parfaitement à la persécution dont souffrirent les Juifs, en 1344, à Reillanne et dans d'autres localités de la Provence, dans le voisinage de Sisteron et de Forcalquier, et qui leur fut infligée sous prétexte qu'ils avaient tué des chrétiens (Gross, Mschr., 1878, p. 159). Il faut donc chercher la localité de לואירִיש dans cette même région. C'est probablement Lurs, autrefois Louerio, petite ville du dép. des Basses-Alpes, à deux milles de Sisteron. Au moyen âge, il y avait, en effet, des Juifs, non seulement à Sisteron, mais encore dans d'autres localités de cette contrée.

לוירה LOIRE.

Le plus grand fleuve de la France, qui, à l'est de Nantes, près de Paimbœuf, se jette dans l'Océan Atlantique.

Cité dans Dibrè Hayy., 1 *a*.

Ce nom s'écrit aussi לירה (Yosipon, éd. Venise, 1) et ליגיר, du latin *Liger* (Dibrè Hayy., 29 *b*).

לוך.

Cité dans mss. Hg, n° 134, f° 47, Cat., p. 51.

Cette localité est la ville natale du poète liturgique Isaac ben Yakar. Il est très difficile d'en établir l'identité, d'autant plus qu'on est incertain sur la façon dont ce nom doit être écrit.

Digitized by Google

Zunz (Litg., 268) lit לרל, et Landshuth, d'après un acrostiche, לולי (Amudè Aboda, 122). Même si cette dernière leçon était exacte, on pourrait identifier difficilement cette localité avec Lille, dans le département du Nord, où rien ne prouve qu'il y ait eu des Juifs. Peut-être cet Isaac, qui n'est mentionné nulle part ailleurs (Zunz, *l. c.*, 618), était-il originaire de l'Allemagne.

לונאש.

D'après Carmoly, un Salomon de Lunas, en hébreu דר לונאש, composa un commentaire sur l'ouvrage בחי הנפש de Lévi ben Abraham de Villefranche (Ozar Nechmad, II, 95; Carmoly, Biogr. des Isr. de France, 49). Cette localité serait Lunas, dans le département de l'Hérault, arr. de Lodève. M. Steinschneider doute que l'indication de Carmoly soit exacte, et il suppose qu'il s'agit de Salomon ben Juda Vivas de Lunel (H. B., XVI, 127). Mais nous ne savons rien de ce dernier, sinon qu'il fut disciple de Prat Maïmon et composa vers 1424 un commentaire sur le *Khozari*. Le ms. Ps. n° 981 a simplement le nom de Salomon, sans autre indication. Serait-ce peut-être Salomon ben Menahem, appelé Prat Maïmon (voir Geiger, Ozar Nechmad, *l. c.*; Chaluz, II, 23; Stnschn., *l. c.*; Rabb. fr., 636 et 746)?

לונברט LOMBARD.

En vieux-français *Lombart*.

Nom qui se rencontre souvent chez les Juifs et indique que ceux qui le portent sont originaires de la Lombardie. Le nom de cette province s'écrit en hébreu לומבארדיאה (mss. Mun., n° 244, Cat., p. 89) et לונברדיאה (mss. Bodl., n° 2585, Cat., p. 1127). Au moyen âge, les usuriers chrétiens originaires de la Lombardie et établis en France étaient appelés habituellement « Lombards » (voir Simonnet, Juifs et Lombards, 145. Cf. REJ., VII, 4). Mais il n'y avait de commun entre ces usuriers

Digitized by Google

et les Juifs appelés « Lombards » que l'étymologie de leur nom.

On connaît un poète liturgique, Méïr ben Eléazar Darschan, qui portait le nom de לונכרט (mss. Hg, n° 145, Cat., p. 50; mss. Bodl., n° 1108; Zunz, Litg., 469), למבארד (Zunz, Synag. Poesie, 110), לומברם (Siddour, ms., dans Landshuth, Amudè Aboda, 159), et, par altération, לוכברט (mss. Bodl., n° 1180, Cat., p. 380). Joseph ben Menahem לונבריט, rabbin estimé du nord-ouest de la France, fut en correspondance avec Raschbam (voir *s. v.* דרום). A la fin du XIIIe siècle, on trouve en Angleterre, à Lincoln, un Juif nommé Acer le Lombard (REJ., III, 290), à Nottingham, vers 1232, un autre appelé Moïse ben David לונברט (שטרות, *l. c.*, 222 et 274), et vers 1255, dans la même ville, Amiot ben Davi לוברט (*ibid.*, 240).

לונגוניש LANGRES.

En latin *Lingones*. Ville du dép. de la Haute-Marne.

Cité par Joseph Haccohen, Géographie.

L'évêque de cette ville faisait autrefois partie des douze pairs de France.

לוניל LUNEL.

En latin *Lunellum* ou *Lunate*. Ville du Languedoc, dans le dép. de l'Hérault.

Cité par B. de Tudèle, Itin., éd. Asher, I, 3.

Cette ville est parfois désignée par le mot de מגדול « château » ou « tour » (Minh. Ken., éd., 85), mot qui est souvent appliqué en hébreu à des villes fortifiées, même si le terme de « tour » ou « château » n'entre pas ou n'entre plus dans la composition de leur nom. Ces mêmes villes sont appelées en latin « castrum » ou « castellum », mot qui correspond à l'hébreu מגדול (voir *s. v.* אירשא et מרשקון).

Le nom de Lunel est aussi écrit incorrectement en hébreu :

לוניל (Méïr de R., Consult., éd. Crémone, n° 81 ; Mahzor Vitry, éd. Hurwitz, n° 230) et ליכל (mss. Turin, n° 206, Cat. Peyron, 218 ; H. B., XX, 132). Comme dans Lunel il y a le mot « lune », en hébreu ירח, cette ville, par allusion au nom biblique de יריחו, est parfois appelée מגדל ירחי (Zerahya Gerundi, préface du Maor), ou encore בקעת יריחו « vallée de Jéricho » (Schaarè S., p. 75), par allusion à Deutér., XXXIV, 3. De là, aussi, le surnom de ירחי porté par plusieurs rabbins originaires de Lunel, tels qu'Abraham ben Nathan (voir plus loin), David Hayyarhi loué par Abraham Bédersi pour son mérite de poète et de talmudiste (voir חרב המתהפכת, vers 144), Aryé Juda Hayyarhi ben Lévi, poète liturgique (Zunz, Litg., 495), Juda Hayyarhi, ami de Bédersi (Zunz, Zur Gesch., 469), et Salomon ben Abba Mari. Ce dernier vivait dans la seconde moitié du XIVe siècle et composa une grammaire hébraïque intitulée לשון לימודים (mss. Parme, n° 34 ; H. B., VIII, 27 ; mss. Ps, n° 1239, 5°, Cat., p. 226 ; mss. Bodl., n° 1486, Cat., p. 526 ; mss. Hstm, n° 181, Cat., p. 24 ; REJ., IV, 197). Le polémiste Abba Mari portait également le surnom de Yarhi, il avait même intitulé un de ses ouvrages « Le livre de la lune », ספר הירח, par allusion au nom de Lunel (Minh. Ken., 122). Pour un motif analogue, Zerahya Gerundi, comme nous l'avons vu plus haut et comme il le dit lui-même (*l. c.*), donna à son ouvrage le titre de *Maor*, « Luminaire », voulant ainsi faire allusion et à son nom et au nom de son lieu de domicile (Lunel), qui, tous deux, rappellent l'idée de lumière (voir *s. v.* יצחרי).

Lunel renfermait une communauté juive très ancienne et très importante. D'anciens ouvrages d'histoire et de géographie rapportent même que les Juifs de Lunel formaient la plus grande partie de la population (Moréri et Martinière, Dictionnaire, *s. v.*). B. de Tudèle, qui visita cette ville vers 1166, raconte que la communauté juive comptait alors 300 membres, dont quelques-uns étaient très instruits et très riches, intervenant, lorsqu'il en était besoin, avec un grand dévouement, en faveur de leurs coreligionnaires du dehors et subvenant à l'entretien des élèves étrangers qui fréquentaient les écoles de la ville. Du reste, sous l'autorité des seigneurs de la ville,

Digitized by Google

les Juifs de Lunel jouissaient alors d'une situation satisfaisante. Vers 1295, Rosselin, seigneur de Lunel, donna en gage à un Juif nommé Thauros les revenus de sa seigneurie (Saige, 21; voir *s. v.* נרבונה).

Dans le sud de la France, Lunel fut un des principaux centres de la science juive, « la résidence de la Tora »; מקום מרבץ לתורה (Maor sur Pesahim, VII), ou encore, selon l'expression d'un savant de la fin du XIIe siècle (Temim Dêim, n° 7), « le parvis du temple. » Il est souvent question des « sages de Lunel. » Nous allons mentionner les plus connus.

1° Parlons en premier lieu de MESCHOULLAM BEN JACOB. B. de Tudèle fait un très grand éloge de ce savant et de ses cinq fils, qu'il avait connus personnellement. Jacob, le père de notre Meschoullam, qui habitait aussi Lunel, était un homme instruit et estimé (Ibn Tibbon, préface de sa traduction du חובות הלבבות de Bahya). Meschoullam, décédé en 1170, était riche, généreux, et possédait des connaissances étendues et variées. Accepté par ses contemporains comme autorité rabbinique, il dirigea une école qui produisit des hommes distingués. Ses consultations témoignent d'une profonde érudition talmudique (S. Hatteroumot, XLVI, 4). Il entretint une correspondance suivie avec son ami Abraham ben Isaac, *ab-bêt-din* de Narbonne (Consult. de cet Abraham, ms. Gz. Cf. Gross, dans Mschr., 1868, p. 247 et 253). Juda ibn Tibbon, qui, sur sa demande, traduisit l'ouvrage de Bahya de l'arabe en hébreu, loue en termes presque excessifs son zèle pour les diverses branches de la science juive et déclare qu'il rendit de très grands services à cette science ainsi qu'à la philosophie par sa propre activité littéraire, par son ardeur à acquérir les plus rares ouvrages, et par les encouragements qu'il prodiguait aux divers auteurs.

2° Les cinq fils de Meschoullam s'engagèrent dans des directions différentes. ISAAC, l'un d'eux, n'est pas autrement connu. JOSEPH est le grand-père de l'antimaïmoniste bien connu Abba Mari ben Moïse ben Joseph (Gross, dans REJ., IV, 201). JACOB est certainement le même que Jacob Nazir, qui est considéré comme le fondateur de la nouvelle Cabbale (Graetz, G. d. J., VI, 240; Gross, dans Mschr., 1874, p. 173). La seule information certaine que nous ayons sur lui est qu'il composa des commentaires sur quelques parties de la Bible, notamment sur la Genèse (mss. Bodl., n° 1646, 2°, Cat., p. 574) et sur Job, qui sont parvenus jusqu'à nous par fragments (mss. Mun., n° 5; mss. de Rossi, n° 181; mss. Ps, n° 161; mss. Bodl., n° 295, Cat., p. 59; Zunz, Zur Gesch., 74). On cite aussi de lui une explication d'une prière du Rituel qu'il a donnée, sans doute oralement, à Moïse ben Isaïe, qui n'est pas autrement connu

Digitized by Google

(Mahzor Vitry, éd. Hurwitz, n° 328, où on lit : והחבר ר' יצחק נזיר). Aron, le quatrième des fils de Meschoullam, mort vers 1210 (Schèb. Yeh., 113), était un des plus zélés adeptes de la philosophie de Maïmonide, qu'il défendit avec une rare énergie dans sa réponse à la lettre de Meïr ben Todros Hallévi Aboulafia (Rabb. fr., 511; REJ., VII, 46). C'est lui cet Aron que Juda ibn Tibbon, dans le testament qu'il laissa pour son fils Samuel, recommande à son fils comme un ami sûr et un maître habile dans l'art de calculer le calendrier juif (ce testament a été édité par M. Steinschneider, Berlin, 1852, p. 6 et 11, et introduction, p. VII). Aron était aussi un talmudiste remarquable, et son neveu Meschoullam ben Moïse, dans son ouvrage S. Habeschlama, le cite souvent comme une autorité (Lubetzki, introduction à cet ouvrage, p. IX). Son livre sur מרפוה est mentionné dans le S. Assoufot (n° 23 ; voir Lubetzki, *l. c.*, p. 10) de Juda ben Jacob de Lattès, qui parle aussi de sa correspondance avec Abraham ben David de Posquières (*ibid.*, n° 28, 11, et Temim Dèim, n° 9).

Ascher, le cinquième fils de Meschoullam, menait une vie d'ascète, mais se montrait quand même ami de la science et de la philosophie. Juda ibn Tibbon exhorta son fils (Testament, p. 6) à rechercher son amitié. Lui-même était, du reste, très lié avec Ascher, et dans une lettre qu'il lui adressa et où il louait son amour pour la science, il l'informa que, conformément à son désir, il avait traduit de l'arabe en hébreu le תקון מדות הנפש, « Moyens d'ennoblir les facultés de l'âme », d'Ibn Gabirol (mss. Bodl., n° 1402, édité par M. Steinschneider dans le catalogue Ozrot Hayyim de la bibliothèque de M. Michael, p. 366). M. Graetz (G. d. J., VI, 240) a donc tort de considérer notre Ascher comme un adepte de ces doctrines mystiques qui craignent la lumière de la raison. Sa prédilection pour la Cabbale nous semble, au contraire, très douteuse, et son « Explication du Décalogue », מדרש עשרת הדברות, qui, dans un ms., porte son nom à la première feuille, a plutôt, paraît-il, un caractère aggadique que mystique (Reifmann, Biographie de Zerahya Gerundi, p. 48. Cf. Benjacob, Ozar Hassef., 301).

Ascher, qui était un talmudiste distingué, avait eu pour maîtres Joseph ibn Plat (voir plus loin) et Abraham ben David de Posquières (Orh. Hayy., II, ms. Gz., p. 72; Kol Bo, n° 89). Il fut en correspondance avec ce dernier (Assoufot, n° 4, 34 ; Lubetzki, *l. c.*, p. 11-12) ainsi qu'avec Isaac ben Samuel de Dampierre (Temim Dèim, n° 203 ; tos. Baba Kama, 64 *a*) et avec le copiste anonyme du Mahzor Vitry (voir n° 230), qui paraît être identique avec אב"ן, probablement Abraham ben Nathan, de Lunel (voir plus loin). Ses consultations et ses décisions rituelles sont souvent citées (Assoufot, n°s 2, 19, 23 et 40 ; Temim Dèim, n° 206 ; S. Hatteroumot, XIV, 1, § 12 ; XLIII, 4, § 15). On trouve sur-

Digitized by Google

tout son nom fréquemment mentionné dans S. Hahaschlama, Orh. Hayy. et Aboudirham. Dans son S. Hammeorot, ms., p. 112 (voir plus loin), Méir ben Siméon de Narbonne renvoie au commentaire d'Ascher sur le Talmud et cite un long extrait de son ouvrage sur l'excommunication. Nous possédons également un fragment important de ses הלכות יום טוב (Temim Déim, n° 120). Il est certainement identique avec cet Ascher qui, d'après le témoignage d'Isaac de Lattes, écrivit de nombreux ouvrages talmudiques, et, entre autres, le ספר המתנות (Schaare S., p. 73). On a voulu corriger ce titre et lire : ספר המנהגות, mais la première leçon paraît seule exacte, parce qu'on la retrouve encore ailleurs (*ibid.*, ms. Gz.; Schalsch., éd. Venise, 54 *b*).

Il ne faut confondre notre Ascher ni avec Ascher ben Yehiel, de Tolède, qui vécut plus d'un siècle après lui et dont on ne l'a pas toujours distingué (Schem Hagg., I, *s. v.*), ni avec Ascher ben Saül, de Lunel, dont l'ouvrage ספר המנהגות se trouve en ms. à la bibliothèque de l'Université de Cambridge (Rabb. fr., 511). Cet ouvrage est également cité par Salomon Duren (Consult., n° 195); c'est certainement ce même ouvrage dont les Assoufot (n° 48) et le Kol Bo (n° 24) mentionnent l'auteur sous le simple nom d'Ascher.

3° Moïse ben Juda, de Béziers, gendre de Meschoullam ben Jacob, vivait à Lunel vers 1165 (B. de Tudèle, Itin., I, 3). C'était un des plus célèbres rabbins de la Provence (voir *s. v.* ברוש).

4° Vers la même époque demeuraient à Lunel deux savants dont B. de Tudèle parle avec éloge (*l. c.*), Salomon Haccohen et Samuel Hahazan. Ce dernier, qui remplissait probablement les fonctions d'officiant, doit sans doute être distingué de Samuel Haccohen de Lunel, mentionné dans les tosafot (Temoura, 12 *a*; Or Z., I, 84 *b*).

5° Salamié, contemporain des précédents, fait également partie des savants de Lunel (Yohasin, éd. Constantinople, 141 *a*; éd. Londres, 217). Son nom est écrit en hébreu שלמיה et dérive de שלמה; c'est, du reste, ce dernier nom que Conforto a lu (Koré Hadd., éd. Berlin, 8 *b*). On trouve également à Montpellier un rabbin nommé שלמיא (B. de Tudele, p. 3; voir plus loin). A Carpentras aussi, il y avait au XVe siècle un Salamié (RÉJ., XII, 209), et, au XVIIe siècle, un Salamiés (*ibid.*, 214); à Montpellier, il y a en 1293 un Salamias de Lunel (*ibid.*, XXII, 265). Enfin, la liste de la taille des Juifs de Perpignan des années 1413-14 (*ibid.*, XIV, 71) mentionne un Salamies. Ce nom, qu'on trouve parfois sous la forme de Salemas (Depping, 322), s'écrit en hébreu שלאמיאש ou שלמיאש (I. ben Schèschet, Consult., n° 266; Nissim Gerundi, Consult., n° 33). L'un et l'autre de ces deux noms se rencontrent fréquemment. On sait (Temim Déim, n° 8) qu'un rabbin du nom de שלחיה, très certainement de Lunel, fut en correspondance avec

Digitized by Google

Abraham ben David de Posquières. Au lieu de שלחיה, qu'on ne rencontre pas ailleurs, il faut sans doute lire שלמיה, et il s'agit probablement de notre Salamie de Lunel.

6° Juda ben Saul ibn Tibbon (décédé avant 1190) était originaire de Grenade, mais, autant que nous sachions, il était établi depuis 1160 comme médecin à Lunel, où il se lia d'amitié avec Meschoullam ben Jacob et sa famille. Comme nous l'avons dit plus haut, il entreprit, sur la demande de Meschoullam, la traduction des « Devoirs des cœurs » de Bahya, qu'il n'acheva qu'après la mort de son ami, et, sur le désir d'Ascher ben Meschoullam, il traduisit le תקון מדות הנפש d'Ibn Gabirol. C'est également sur les instances d'Ascher qu'il traduisit le « Choix des perles », מבחר פנינים, d'Ibn Gabirol (Testament, *l. c.* ; introduction, p. 11). Juda traduisit encore en hébreu le *Khozari* de Juda Hallévi, le *Emounot we-Déot* du gaon Saadia ainsi que le lexique et la grammaire d'Ibn Djanah (cf. Steinschn., Cat. Bodl., 1374 ; Die hebr. Uebersetz., p. 373, 381 et 403). Par ces traductions, faites à Lunel, il rendit un service considérable à la science juive et contribua à lui donner une puissante impulsion.

7° Samuel ibn Tibbon (vers 1160-1230) naquit à Lunel, y passa sa jeunesse, mais alla demeurer aussi à Arles, à Béziers, à Marseille et même hors de la France. A l'exemple de son père, il fit connaître les œuvres de théologie juive en traduisant le *Moré Nebouk'him* et d'autres écrits de Maïmonide ; il traduisit aussi quelques livres médicaux et philosophiques de divers auteurs arabes et composa lui-même plusieurs ouvrages (Steinschn., Cat. Bodl., p. 2481, et Hebr. Uebers., 415 et passim ; Rabb. fr., 573) ; mais il était supérieur à son père comme traducteur et comme écrivain original. Son fils, Moïse (voir plus loin), traduisit aussi plusieurs ouvrages.

8° Zerahya ben Isaac Hallévi, appelé Gerundi, était un talmudiste des plus profonds. Originaire d'Espagne (voir *s. v.* צרחיה), il fréquenta dans sa jeunesse, dans la première moitié du XIIIe siècle, l'école de Narbonne et demeura ensuite quelque temps à Lunel, où il écrivit son ouvrage *Maor* (voir son introduction à cette œuvre). Il quitta cette ville, d'après laquelle il est parfois dénommé (Méïr de R., Consult., éd. Crémone, n° 81), à la suite de ses vives polémiques avec quelques talmudistes. M. Reifmann lui a consacré une longue biographie en hébreu (Prague, 1853).

9° Abraham ben David, par abréviation *Rabad*, de Posquières, l'adversaire le plus violent de Zerahya, demeura également quelque temps à Lunel (Orh. Hayyim, II, ms. Gz., p. 140 : הראב"ד התיר בלוניל ; Méïr de R., *l. c.*, ר' אברהם בר דוד מלוניל). Il y fut le disciple de Meschoullam ben Jacob (décédé en 1170), et ce fut sur les conseils et sous la direction de ce maître qu'il composa un ouvrage sur les lois alimentaires intitulé איסור והיתר ou

Digitized by Google

איסור משוה (Temim Deïm, nos 9 et 14). Il accuse une fois son adversaire Zerahya (Temim Deïm, no 245) d'avoir plagié cet ouvrage, rédigé avec l'aide de Meschoullam. Il paraît donc avoir fréquenté l'école de ce rabbin en même temps que Zerahya (voir Gross, dans Mschr., 1873 et 1874, biographie de ce rabbin).

10° Abraham ben Nathan, nommé Hayyarhi, était un disciple de Rabad (Manhig, éd. Berlin, 73) et habitait Lunel dans sa jeunesse; il est sans doute né dans cette ville (*ibid.*, 43, 85 et 97). Plus tard, il mena une vie errante. Vers 1204-1205, on le trouve à Tolède, où il écrivit son ouvrage המנהיג. Dans ce livre, il traite des divers usages religieux qu'il a vu pratiquer chez les Juifs des nombreuses villes où il a passé (*ibid.*, préface et p. 108). Il composa également, sous le titre de ספר מחזיק הברית, un traité des règles de la *schehita* (*ibid.*, préface; Rabb. fr., 521). Ibn Yahya (Schalsch., éd. Venise, 52) attribue ces deux ouvrages à Eliakim, beau-père d'Abraham ben Nathan. Cette assertion repose sur une erreur qu'on retrouve encore ailleurs (Yohasin, éd. Londres, 221). On confond notre Abraham, appelé par abréviation אב"ן, avec Eliézer ben Nathan, de Mayence, désigné par l'abréviation de ראבן, et qui était, en effet, le gendre d'Eliakim ben Joseph.

Dans le Mahzor Vitry, plusieurs passages se terminent par les mots : אני הכותב אבן, ou, כש' אבן, c'est-à-dire כך שמעתי אבן (nos 161, 328, et passim). Ce אבן, qui a copié au moins une petite partie du Mahzor Vitry, cite un savant de Narbonne et Moïse ben Isaïe, sans doute de la Provence, qui lui ont donné des explications orales (nos 162 et 928). Il vécut donc quelque temps en Provence et dans le nord de la France, où il copia le Mahzor Vitry. Or, nous savons que notre Abraham ben Nathan fut élève d'Isaac ben Samuel de Dampierre (Manhig, 9 *a*, 83 *b* et 89 *a*). Il est donc permis de supposer que l'abréviation אבן, dans le Mahzor Vitry, désigne notre Abraham ben Nathan. Du reste, le passage du no 267 du Mahzor Vitry, signé אבן, se trouve presque mot pour mot dans le Manhig, 50 *b*.

11° On ne sait rien du père du précédent. On connaît seulement un Nathan ben Mordekhai de Lunel, qui vivait vers la même époque qu'Abraham ben Nathan, c'est-à-dire vers le milieu du XIIe siècle, et qui adressa une lettre à Abraham ab-bêt-din de Narbonne (mss. de Rossi, no 159).

12° Jonathan ben David Haccohen, de Lunel, était un talmudiste considéré, qui écrivit un excellent commentaire sur l'ouvrage d'Alfasi. Quoique disciple de Rabad (Abr. ben Maïmonide, Consult. ברכת אברהם, p. 60), il témoignait cependant d'un grand respect pour Maïmonide, qu'il défendit contre les attaques de son maître (Schaaré S., p. 74). Il demanda à Maïmonide de lui expliquer certains points obscurs du *Mischné Tora*, et celui-ci lui répondit, vers 1197, avec beaucoup de déférence (Maïmonide,

Digitized by Google

Consult., éd. Leipzig, I, nos 24-28. Cf. Gross, dans Mschr., 1874, p. 21). C'est aussi sur sa demande que Maïmonide envoya son *Moré Neboukhim* à Lunel et que Samuel ibn Tibbon le traduisit en hébreu (Stnschn., Die hebr. Uebersetz., p. 416). Peu de temps avant 1210, il se rendit en Palestine avec le provençal Samuel ben Simson (Gross, dans REJ., VI, 177).

13° Joseph ibn Plat, un des plus importants rabbins de la Provence, demeura, ce semble, quelques années à Lunel, dans la deuxième moitié du XIIIe siècle. Car, non seulement Abraham ben David (Temim Dêim, n° 7), qui étudia pendant sa jeunesse à Lunel, mais aussi Ascher ben Meschoullam (Kol Bo, n° 8), qui, à notre connaissance, ne quitta jamais cette ville, invoquent des explications entendues de la bouche même d'Ibn Plat. Zerahya Gerundi de Lunel peut sans doute également être regardé comme son élève (S. Hatteroumot, XXIX, 2, 2 : העמיק לשאול הרז"ה ז"ל מאת ה"ר יוסף אבן פלית ; *ibid.*, 2, 6 : ה"ר זרחיה שאל על פסק זה כמה דברים מאת הרב יוסף אבן פלאט ז"ל).

Samuel, fils de Juda ibn Tibbon (Testament, éd. Stnschn., p. 9), fut en relations, dans sa jeunesse, avec Salomon, fils du « savant » Joseph. Il est donc certain que ce dernier demeurait à Lunel, et il est sans doute identique avec Joseph ibn Plat.

Le nom de « Plat » est écrit en hébreu פלאט (Temim Dêim, nos 7 et 23 ; Eschkol, ms. Voir plus loin), פלאם (S. Hatteroumot, XXIX, 2, 6 ; S. Haittour, II, 18), פלט (Kol Bo, nos 5 et 8), פלית (voir ci-dessus. Yerouham, מישרים, éd. Venise, 76*c*), et, par altération, בילאת (Temim Dêim, n° 40).

Notre Joseph, qui avait de fréquentes relations avec des savants de Provence, peut difficilement être le même, comme le croit M. Graetz (G. d. J., VI, 287), que Joseph ibn פלאט qui dirigeait vers la même époque (vers 1170) l'école de Damas (B. de Tudèle, I, 48) et écrivit de cette ville à Maïmonide (Peèr Haddor, n° 16). Zunz (Ges. Schr., III, 146) croit pouvoir l'identifier avec Joseph gaon, de Narbonne, qu'Abraham ben Nathan de Lunel cite dans son Manhig (p. 86). Cette opinion aussi me paraît erronée, car jamais notre Joseph n'a le titre de gaon, et, du reste, rien ne peut faire supposer qu'il fut de Narbonne (Neubauer, dans RÉJ., IX, 53 ; XIV, 299). Il est cependant possible qu'il ait séjourné momentanément dans cette ville, quoique nous trouvions le passage suivant dans le ms. de l'Eschkol d'Abraham ab-bêt-din de Narbonne : אני הכותב שמעתי בשם ר' יוסף אבן פלאט שהיו נוהגין באוליסנא שהיו אומרים שמע יחד בקול ובניגם גדול. « J'ai entendu dire au nom de Joseph ibn Plat qu'à Lucéna on récite le *Schéma* à haute voix et en chantant ». Il ressort donc de cette citation qu'à cette époque, au moins, Joseph ibn Plat ne se trouvait pas à Narbonne. On voit qu'il connaissait les usages religieux de Lucéna, en Espagne. Il est très probable

Digitized by Google

qu'il avait séjourné dans cette ville et qu'il était originaire de l'Espagne, d'où il avait émigré, comme beaucoup d'autres savants juifs, pour s'établir en Provence. Le mot « ibn » qui précède son nom semble confirmer notre hypothèse. Nous pourrions, dans ce cas, établir une analogie entre ce nom d'Ibn Plat et le nom de בולאט ן׳ ou בולת, Bollat, porté plus tard par un autre savant espagnol, Juda, qui était originaire d'Estella (Koré Hadd., 33 et 34; Steinschn., Cat. Bodl., 1300).

Comme le dit Zunz (Ritus, 26), Joseph ibn Plat s'arrêta pendant quelque temps à Rome (cf. Pardès, p. 40). On sait que Joseph fut en correspondance avec Zerahya Gerundi (voir plus haut) et Abraham ben David de Posquieres (S. ben Adret. Consult., I, n° 18; Orh. Hayy., I, 41; Aboudirham, éd. Venise, 5, où il est appelé, par erreur, Abraham ben Isaac. Cf. Auerbach, introduction à l'Eschkol), et qu'il n'était plus en vie vers 1198, car Abraham ben David, qui mourut lui-même en 1198, parle de lui comme d'un homme déjà mort (Temim Dêim, n° 40). Joseph ibn Plat écrivit un « Traité des Bénédictions, » תיקון ברכות, (טור״ת רמ״ה, dans l'appendice des Consultations de S. ben Adret, éd. Lemberg, II), dont un fragment s'est conservé (voir Pardès de Raschi, éd. Constantinople, 39*a*). D'après certaines citations, il aurait également écrit des commentaires sur plusieurs traités du Talmud, entre autres sur Nedarim (Schitta sur Nedarim, éd. Berlin, 7*d*; S. Haittour, II, 18; Kol Bo, n° 106).

14° Moïse Haccohen de Lunel, contemporain de Joseph ibn Plat, écrivit des notes de critique (השגות) pour le *Mischné Tora*; elles se sont conservées en ms. (mss. Bodl., n° 617, 2°, Cat., p. 119; cf. Schem Hagg., *s. v.*; Rabb. fr., 511). Il est certainement identique avec ce Moïse Haccohen dont Simon ben Cémah Duran (Consult., II, n° 272) cite les gloses (הגהות).

15° Manoah, de Lunel, écrivit un commentaire sur le *Mischné Tora*. Son ouvrage ספר המנוח (Schaare S., 75), appelé probablement aussi par erreur ס׳ המנוחה (Koré Hadd., éd. Berlin, 17*a*), fut édité à Constantinople en 1518 (Schem Hagg, *s. v.*; Steinschn., Cat. Bodl., p. 1653; Rabb. fr., 512). Il cite (15*b*) l'ouvrage שלמן dont l'auteur, Gerson ben Salomon, vivait au milieu du XIIIe siècle (voir *s. v.* גרשם). Il parle aussi (38*b*) d'une explication qu'il a entendue de la bouche de Samuel Haccohen; ce dernier est sans doute identique avec le savant du même nom de Lunel (voir plus haut). Nous savons par un passage du livre de Manoah qu'il séjourna quelque temps à Narbonne (Schem Hagg., *s. v.*). Son maître Méïr est peut-être identique avec le polémiste Méïr ben Simon, de Narbonne, et son autre maître Ruben avec Ruben ben Hayyim, qui compta également Menahem Méïri parmi ses disciples (Introduction du commentaire sur *Abot*, éd. Vienne, 18*b*). Peut-être Manoah est-il identique avec le rabbin cité dans le ms.

Digitized by Google

Haïm n° 345 (Cat., p. 61) de la façon suivante : כ"כ הר"ם בר' דהירחי בסי' ברכות שלו. L'abréviation ר"ם désignerait ר' מנחם, et בר' devrait être corrigé en בר"י = בר' יעקב (voir Schem Hagg. et Benjacob, Ozar Hassef., *s. v.* מנוחה).

16° Israel de Lunel, talmudiste remarquable, est sans doute de la première moitié du XIIe siècle (Mahzor Vitry, n° 540 : ביה המדרש כל הרב הגדול ר' ישראל מלונזל; cf. Mgz., V, partie hébr., 29). Il est certainement identique avec le savant du même nom mentionné par Abraham ben Isaac de Narbonne (Eschkol, I, 50 et 53). Israël Kohen, qui vivait également à cette époque (Schibb. Haï., éd. Buber, I, n° 332 : רבינו ישראל כהן זצ"ל; cf. Korè Hadd., éd. Berlin, 19 *a*), serait-il peut-être aussi le même que notre Israël ?

17° Nathan ben Mordekhaï de Lunel fut en correspondance avec Abraham ben Isaac de Narbonne (mss. de Rossi, n° 159, Cat., p. 106).

18° Samuel ben Moïse était membre du collège rabbinique de Lunel en même temps que Meschoullam ben Jacob, c'est-à-dire avant 1170 ; son autorité était grande dans les questions talmudiques (mss. Bodl., n° 2343 ; Letterb., III, 3 et 5). Lui et son contemporain Abraham ben David furent les plus remarquables élèves de l'école de Narbonne (S. Hakkabala, ms. ; Méïri et Yohasin, *l. c.*). Peut-être est-il identique avec ce Samuel ben Moïse dont Abraham ben Isaac de Narbonne invoque souvent les communications verbales (voir Consult. de ce rabbin, ms., n° 500 ; cf. Temim Deim, n° 171).

19° Benjamin ben Juda et son fils Juda, tous deux rabbins considérés, étaient établis à Lunel, vers le milieu du XIIIe siècle (mss. Bodl., n° 2343, Letterb., III, 4).

20° Abba Mari ben Moïse ben Joseph, connu aussi sous le nom d'Astruc de Lunel, descendait du célèbre Meschoullam ben Jacob, de Lunel. Son père et son grand-père, hommes très considérés, avaient, du reste, également habité cette ville. On sait avec quel zèle fanatique il combattit, en Provence, dans les années 1303–1306, les partisans de la science et de la philosophie (cf. Gross, dans REJ., IV, 192-207). Établi à Montpellier pendant la durée de cette lutte religieuse, il se rendit à Arles lors de l'expulsion des Juifs de France en 1306, séjourna quelques mois dans cette ville et alla se fixer définitivement à Perpignan (voir plus loin). Plusieurs de ses consultations, recueillies dans la collection manuscrite des Consultations de S. ben Adret, furent écrites à Arles, et il y est désigné ainsi : החכם הכולל שואבטרוג דלונזל הדר ארלדי, « le savant et érudit Sen Astruc de Lunel, établi à Arles » (mss. Bodl., n° 2550, dans Kiddouschin, n° 80, et dans Guittin, n° 99 ; cf. Neubauer, dans REJ., XII, 86-87).

Une de ses consultations eut pour destinataire Mordekhaï ben Isaac Kimhi, dont le fils, appelé Maestro Petit de Nions, fut éga-

Digitized by Google

lement en correspondance avec lui (*ibid.*, n° 110 ; voir *s. v.*, מאורמש). Dans cette consultation, Abba Mari invoque un entretien qu'il eut avec Salomon ben Adret pendant son séjour à Barcelone. Ce détail prouve, du moins, qu'il traversa Barcelone avant 1310, année où mourut Ben Adret. Du reste, l'élégie qu'il composa sur la mort de cet illustre rabbin a la forme d'une lettre, qu'il avait certainement adressée à la communauté de Barcelone (Minh. Ken., ms., n° 131 ; Letterb., V, 73). Mais si nous sommes sûrs qu'il passa à Barcelone, rien ne nous permet d'affirmer qu'il s'y établit pendant quelque temps.

On lit dans les Consultations d'Isaac ben Schéschet, n° 7 : והעיד לך הזקן בונשטרוק לוביל שהוא הקן בברצלונה. Au lieu de לוביל, M. Neubauer lit לוניל, et il identifie le Bonastruc de ce passage avec notre Astruc de Lunel (Mschr., 1871, p. 514 ; cf. Rabb. fr., 649). Cette identification ne paraît pas juste. D'abord, malgré leur grande ressemblance, les noms de Bonastruc et d'Astruc sont distincts l'un de l'autre et ne doivent pas être identifiés sans des raisons très sérieuses. Ensuite, ce Bonastruc est simplement qualifié de « vieillard », tandis qu'Astruc de Lunel est mentionné partout comme un grand savant, et on lui décerne d'habitude les épithètes les plus élogieuses (REJ., IV, 195). En troisième lieu, cette consultation adressée par I. ben Schéschet à Benjamin Amar, de Bougie, en Algérie, n'est certainement pas antérieure à l'année 1391. Or, à cette date, Astruc de Lunel, qui avait déjà atteint l'âge d'homme en 1303, était depuis longtemps décédé (*ibid.*). Enfin, le nom de לוביל ne doit pas être corrigé en לוניל, mais répond au nom de *Lobel*, qui est d'un usage fréquent chez les Juifs d'Espagne. Ainsi, plusieurs de ceux qui se convertirent à Barcelone, lors des massacres de 1391, portèrent ce nom (Loeb, dans REJ., IV, 74). On trouve aussi à Girone, vers 1352, un N'Astrug Lobel Gracian, נשטרוג לוביל גרסיאן (*ibid.*, X, 120). A Saragosse vécurent plusieurs personnes du nom de Lobel (mss. Bodl., n° 1980, 3°, Catal., p. 670), et à Perpignan vivait, vers 1493, une femme du nom de La Lobela (RÉJ., XIV, 201). Le Bonastruc Lobel dont il est question plus haut est probablement identique avec Isaac Bonastruc mentionné dans les Consultations de Siméon ben Cémah Duran (III, n° 322).

Dans une étude publiée dans la Revue numismatique, 3e trimestre 1889, p. 423-428, sur un certain nombre de sceaux juifs, M. Blanchet parle d'un sceau trouvé à Pau, où est gravé le nom d'Isaac Juda ben Juda Lobel avec la figure d'un loup. Il semble donc que ce nom de Lobel dérive du mot espagnol *lobo*, loup (Loeb, dans RÉJ., XX, 151). D'autres Juifs espagnols portent le surnom d'Ibn לוף, qui, certainement, a aussi la signification de « loup » (voir *s. v.* זרזיר). Il correspond, comme Lobel, au nom hébreu de זאב.

Digitized by Google

21° Parmi les noms des nombreux rabbins qui prirent part aux discussions religieuses de 1303-1306 et qui habitaient Lunel ou étaient originaires de cette ville, nous relevons celui d'ISAAC BEN ABIGDOR, partisan d'Abba Mari et surnommé « l'ornement de l'époque » (Minh. Ken., n° 18 : יצחק ן' אביגדור). Ce nom d'Abigdor est peut-être ici un nom de famille (voir *s. v.* מונטפשלייר). Deux autres partisans d'Abba Mari, établis à Montpellier, portaient aussi le nom d'Abigdor, יצחק בר אביגדור (*ibid.*, n° 23) et משולם ן' דוד ן' אביגדור (*ibid.*, n° 54).

22° SIMÉON BEN JOSEPH de Lunel (*ibid.*, n° 23), nommé également EN DURAN de Lunel (*ibid.*, n° 87), un des plus ardents défenseurs d'Abba Mari, était un homme très instruit. Originaire de Perpignan, il habitait Montpellier, au moins pendant la lutte religieuse (voir son Hoschen Hammischpat, 148; Minh. Ken., n°s 23 et 90), et se réfugia à Aix lors de l'expulsion des Juifs de France en 1306 (voir *s. v.* פירפיניאן). Mais, comme il est dénommé d'après Lunel, il résida certainement quelque temps dans cette ville. M. Kaufmann a publié sa consultation adressée à Menahem Méïri, de Perpignan, et intitulée חשן המשפט, « Le Pectoral de la Justice » (Jubelschrift zum 90. Geburtstag des Dr. L. Zunz, Berlin, 1884, partie hébr., p. 142, et partie allemande, p. 143; cf. Rabb. fr., 695).

23° MÉÏR BEN YESCHAYA de Lunel, autre partisan d'Abba Mari (Minh. Ken., n° 54), est peut-être identique avec le savant mentionné dans mss. de Rossi, n° 166, et avec l'auteur d'une compilation sur la pénitence, faite d'après les ouvrages de Maïmonide et d'Abraham ben David, de Posquières (mss. Bodl., n° 2343, f° 26-29). Mais le rabbin de ce nom dont nous trouvons la signature au bas d'une consultation, rédigée vers 1305, habitait sûrement la Provence proprement dite (I. de Lattès, Consult., p. 41).

24° SALOMON BEN ISAAC de Lunel, appelé הנשיא, « le prince », était un des plus importants adversaires d'Abba Mari; il était établi à Montpellier et y jouissait d'une grande autorité (Minh. Ken., n°s 33, 38 et 43; Rabb. fr., 668). Il est probablement identique avec le personnage de ce nom qui fut chargé, peu avant 1288, en même temps que plusieurs autres Juifs, de recueillir les impôts que payaient leurs coreligionnaires de la sénéchaussée de Carcassonne depuis Philippe le Bel (Saige, 114).

25° SALOMON était médecin, mais rien ne prouve qu'il faille l'identifier avec le médecin Maestro Salamias Davin de Lunel, qui a écrit un ouvrage sur la fièvre intitulé כוונא הרפואה, « Introduction à la science médicale » (mss. Bodl., n° 2133, 4°; Rabb. fr., 624). Le nom de ce dernier s'écrit en hébreu : מאס' שלאמיאש דאוין דר לוניל. Il est peu probable que le nom de דאוין ainsi que celui de דוין, porté par un certain Salomon, médecin à Rhodez (voir *s. v.* רודס), doivent être lus « doyen »; c'est probablement *Davin*,

Digitized by Google

forme provençale du nom de David. Ainsi, on trouve dans des documents qu'une même personne s'appelait à la fois David et Bendavin (Saige, 156 et 193). On rencontre aussi la forme provençale de Davin ainsi que le nom de דוי, Davi ou Davy, en usage dans la France méridionale et septentrionale et dans le nord de l'Espagne (cf. RÉJ., I, 68; IV, 72; XIV, 67 et 72; voir *s. v.* פירפיניאן). דוינט, Davinet ou Devinet, est un diminutif provençal de Davin.

26° Meschoullam ben Makhir, appelé aussi Don Bonet Crescas de Lunel, était probablement établi à Perpignan. Savant très considéré, il mourut en 1306, et sa mort fut amèrement déplorée par Abba Mari (Minh. Ken., ms., n° 132; Letterb., V, 76; Rabb. fr., 694. Voir *s. v.* פירפיניאן). Peut-être faut-il l'identifier avec Sen Bonet de Lunel, auteur d'un commentaire sur le commentaire d'Ibn Ezra (Kérém Chéméd, VIII, 197). D'après M. Senior Sachs (*ibid.*), ce dernier Bonet ne serait autre que Yedaya Penini, mais nulle part le poète Yedaya n'est dénommé d'après la ville de Lunel (cf. REJ., IV, 205).

27° Sen Samiel de Lunel a écrit un commentaire sur le *Moré Neboukhim* (mss. Ps, n° 893, dans l'épigraphe; cf. Neubauer, dans REJ., IX, 215). Chez les Juifs de Provence, on trouve assez fréquemment le nom de Samiel, שמריל, au lieu de Samuel שמואל (voir *s. v.* דאשקולא). On rencontre également les formes de שמיאל (mss. Mun., n° 407, Catal., p. 192; REJ., XIV, 72), de שמייאל (H. B., XVIII, 105), de שמילון, Samilon (I. de Lattès, Consult., p. 87) et le nom judéo-espagnol de Samibel (H. B., VII, 40).

28° Salmon de Lunel, auteur d'ouvrages astronomiques, vivait dans la seconde moitié du XIVe siècle (mss. Mun., n° 304, 11°, Catal., p. 132).

29° Ascher ben Abraham Kohen de Lunel copia en 1342 les quatre premiers livres de la traduction hébraïque de la *Physique* d'Aristote avec le commentaire de Moïse de Beaucaire (mss. Tur., n° 206, Cat. Peyron, p. 218; H. B., XX, 132).

30° Abraham ben Ascher Kohen de Lunel, qu'on trouve à Marseille en 1386 (I. de Lattes, Consult., p. 98), est probablement le fils du précédent.

31° Samuel ben Abba Mari de Lunel copia, en 1409, le commentaire d'Aron Hallévi sur l'ouvrage d'Alfasi (mss. Mun., n° 237, édité à Mayence en 1874). M. Neubauer s'est trompé sur la date hébraïque; il a lu 199 = 1439 (cf. Mschr., 1871, p. 513).

32° Pinhas ben Salamié Lunel, rabbin de Sétif (שאטיבה), en Algérie, fut en correspondance avec Isaac ben Scheschet (Consult., n°s 253-262); il vivait donc dans le dernier tiers du XIVe siècle. Il est à remarquer que pas plus ici que pour Bonastruc, dont il est question plus haut, et pour Abraham et Isaac, mentionnés aux deux paragraphes suivants, le nom de Lunel n'est rattaché au nom

Digitized by Google

de personne par la préposition « de ». Il peut donc être considéré, dans ces différents cas, comme un nom de famille.

33° Abraham Lunel, gendre du savant Benjamin Amar, de Majorque, épousa en secondes noces la fille d'Isaac ben Schéschet (Salomon Duran, Consult., n° 607).

34° Isaac Lunel, savant talmudiste, vivait à Bougie, en Algérie, du temps de Salomon ben Simon Duran, qui mourut en 1467 (*ibid.*, n° 229).

35° Maestro Samuel de Lunel vivait dans la seconde moitié du XVe siècle, probablement à Andrinople (mss. Bodl., n° 1286, Catal., p. 435).

36° Salomon ben Juda, appelé Salamon Vives, שלמון ויואש, de Lunel, composa en 1424, à l'âge de treize ans, sous la direction de son maître Prat Maïmon, un commentaire sur le *Khozari*, intitulé חשק שלמה (mss. Bodl., n° 2383, Cat., p. 836; mss. Tur., n° 193, Cat. Peyron, p. 204; cf. Stnschn., Hebr. Uebers., p. 204. Voir *s. v.* אבוירון).

37° Abraham ben Salomon, appelé ירחי צרפתי, « Français de Lunel », composa un commentaire sur l'Arithmétique d'Euclide. On ne sait pas à quelle époque il vivait (mss. Bet Hamm. L., n° 138, Cat., p. 41; cf. Stnschn., Hebr. Uebers., 508).

38° Abraham de Lunel, qui, paraît-il, connaissait vingt-deux (!) langues, se convertit au christianisme, entra dans les ordres et fut nommé, vers 1537, professeur d'hébreu à Avignon. Accusé d'être resté attaché secrètement au judaïsme, et destitué (1593), il s'enfuit à Venise, où il retourna à la religion de ses aïeux (Gallia christiana, I, 884).

On admet généralement qu'Aron Haccohen, l'auteur de l'ouvrage rituel *Orhot Hayyim* (composé avant 1327), était également originaire de Lunel, mais cela ne me paraît pas exact. Dans le passage du Migdal Oz (ה' תשובה, VIII) sur lequel s'appuie Conforte (Koré Hadd., 21 *b*) pour affirmer que cet Aron était de Lunel, il ne faut pas lire Aron Haccohen, mais Aron ben Meschoullam de Lunel, comme le prouve la lettre adressée par ce dernier à Méïr Aboulafia (voir la lettre de Méïr éditée à Paris, p. 134; Taam Zek., 66). Nous avons bien des raisons de croire qu'Aron Haccohen était originaire de Narbonne (cf. Gross, dans Mschr., 1869, p. 437; voir *s. v.* נרבונה).

Digitized by Google

לונץ.

Un manuscrit (n° 60 des mss. Tur., Cat. Peyron, p. 59 ; Mgz., VIII, 166) du commentaire de Raschi sur le Pentateuque contient l'épigraphe suivante : נשלם רס"ג לפרס בחדש טבת ב' בו ביום בלונץ היושבת בין נהר טרא ונהר אישיל. D'après M. Berliner (Mgz., *l. c.*), le ב de בלונץ fait partie du nom de la localité, et il croit que ce mot désigne Valence-sur-l'Isle, ville dont il se garde d'indiquer exactement la position géographique ; il ne se préoccupe non plus d'établir l'identité du cours d'eau désigné par le nom de טרא. Du reste, le nom de la ville française de Valence s'écrit tout autrement (voir *s. v.* ורולינציאה). Dans ses *Gloses et Glossaires hébreux-français*, Paris, 1878, p. 15, M. A. Darmesteter identifie לונץ avec la ville de Linz, en Autriche. Je crois, avec M. Darmesteter, que la lettre ב est, en effet, une préposition, mais, à mon avis, il s'agit de la ville de Lienz, située au confluent de l'Isel et de la Drave ou Drau, dans le district de Brixen, dans le Tyrol. D'ailleurs, il y avait également des Juifs, au moyen âge, dans la région voisine, c'est-à-dire dans la Carinthie (voir *s. v.* קרנטן). On sait qu'en 1475, les Juifs de Trente furent accusés d'avoir tué un enfant chrétien du nom de Simon et subirent le martyre (Graetz, Gesch. d. J., VIII, 269) ; il y avait donc aussi des Juifs dans le Tyrol méridional.

לוציצא.

Cette localité servit de résidence à un commentateur biblique, Méïr, qui n'est pas autrement connu et qui était contemporain de l'auteur anonyme d'un commentaire sur Job, vivant vers 1200 (mss. Hg, n° 37, Catal., p. 9 ; cf. Zunz, Zur Gesch., 79). Il s'agit probablement de Lisieux ou Lizieux, en latin *Lexovium* ou *Liciacensis civitas*, ville de la Normandie, dans le département du Calvados. Jacob, de Lisies, en Normandie, qui fut autorisé, en 1204, à résider au Châtelet,

Digitized by Google

(Delisle, 890), était certainement aussi de Lisieux. Il est vrai qu'il existait également des Juifs à Lizy-sur-Ourcq, dans le département de Seine-et-Marne (RÉJ., II, 56), mais le mot de לוציצא correspond plutôt au nom de Lisieux.

לוק LUC.

Village des Basses-Pyrénées, près de Navarreins.

Cité dans le Divan du poète Gorni (publié dans Mschr., 1882, p. 519; voir *s. v.* אירש), qui déclare avoir résidé dans cette localité. Il ne faut pas confondre Luc avec Luz-en-Barèges, chef-lieu de canton des Hautes-Pyrénées, où Gorni paraît aussi avoir résidé quelque temps (Divan d'Abraham Bédersi ; cf. Rabb. fr., 720, où l'on n'indique pas la forme hébraïque du nom de Luz).

לוקש LOCHES-SUR-INDRE.

En latin *Loccæ* ou *Lochia*. Ville du département d'Indre-et-Loire.

Cité dans mss. Ps, n° 133, contenant l'ouvrage de Joseph le Zélateur. Cf. RÉJ., III, 15.

Dans un acte de divorce, de l'année 1297 (mss. Bodl., n° 877, Cat., p. 183, et Add., p. 1154), cette ville est ainsi désignée : לוקש על נהר איינדרא. Abraham, frère de Méïr de Rothenbourg, mentionne dans son ouvrage talmudique ספר כינוי le commentaire sur Schabbat de Salomon de לוניקא, petit-fils de Moïse de Pontoise et neveu de פלורירא, Floria ou Flore la martyre (mss. Bèt Hamm. L., n° 14 ; cf. Cat. de M. Neubauer, p. 5 ; RÉJ., XII, 62). Il faut sans doute corriger לוניקא en לוקא ou לוקש = Loches. Nous ferons remarquer, à cette occasion, que ce passage permet de rectifier un autre passage, à la fin du ms., où Salomon est désigné, non pas comme petit-fils, mais comme fils de Moïse de Pontoise ; au lieu de בן רבינו, il faut

Digitized by Google

donc lire בן בנו של רבינו (cf. Catal. du Bêt Hamm. L., p. 6). Du reste, ce ms. n'est pas correct ; l'exemple suivant suffira pour le prouver. On lit dans le § 1013 : מעשה אירע בבראא בבית הגדיב ר' יעקב שהיה מן מצא בטולים של פינוס, et plus loin, § 1024, on lit : שוב שמעתי כשהיו בני הגדיב ר' אברהם בנו למדין אצלינו הוגד לו כי גם בטרוייש אירע. D'après M. Neubauer, le mot בבראא, dans le premier passage, signifie « à Bray » (cf. REJ., XII, 92). C'est là une erreur. Les deux passages précités sont, en effet, empruntés à un recueil de décisions rituelles d'Isaac l'ancien, de Dampierre, ils s'occupent d'un cas de יין נסך et se trouvent, avec quelques variantes, dans le Temim Dèim, nos 86-87 (cf. Gross, dans REJ., VI, 175). Or, à en juger par le contexte et les variantes, le mot בבראא doit probablement être lu בבראא, mot qui signifie dans le langage talmudique « fêlure d'un tonneau ». Il s'agit, en réalité, d'un tonneau de vin qui s'était fêlé dans la maison de R. Jacob et dont un tonnelier chrétien avait bouché la fente. Il faut donc lire ainsi : מעשה אירע בבראא בבית הגדיב ר' יעקב שהיה יין יוצא בטולים של פ"ט.

לוחיר LORRAINE.

En latin *Lotharingia*, en vieux français *Lothier*.

Ce nom, qui désigne la province de la Lorraine, se rencontre très fréquemment dans la littérature rabbinique (cf. Neubauer, dans REJ., IX, 119). On trouve parfois l'expression ארץ לוחיר (voir *s. v.* טרוייש) ou מלכות לוחיר (Schibb. Hallékét, II, ms. Hstm, n° 25), mais souvent les passages parallèles ont tout simplement לוחיר (Kol Bo, n° 117 ; Or Z., II, 116 *a*). Le ms. Bodl. n° 2422, Cat., p. 852, a les mots לוחיר ודיא לוהריינא, et Joseph Haccohen (Emék Habb., éd. Vienne, p. 74) dit : לוטרינגיא היא לוריינא. On a émis la supposition (Gerson, dans REJ., VII, 279) que, dans quelques passages, לוחיר désigne la localité de L'Huistre ou L'Huitre, dans le département de l'Aube, mais on n'a produit en faveur de cette hypothèse aucun argument sérieux. On sait que לוחיר est mentionné comme un centre très important de science juive. Or, rien ne prouve que des

Digitized by Google

Juifs aient jamais séjourné à L'hultre, et surtout il est difficile d'admettre qu'une si petite localité ait été habitée par de nombreux savants juifs.

La province de Lorraine est également désignée en hébreu par les noms de לותר (voir plus loin), לוהייר (mss. Bodl., n° 1055, Catal., p. 1106), לוהרייגא et לוהראייגא (REJ., VIII, 179), formes qui répondent au vieux-français *Loheregne*. La forme לוריגה correspond à l'italien *Lorena*, et לוטרינגן (Cémah David, II, 30) est la transcription du nom allemand de *Lothringen*. Le nom de לותיר a, du reste, subi de nombreuses altérations. Ainsi, on rencontre les formes de לוותר (Likkoutè Amarchel, éd. Coronel, 21 *a*), לוהיר (Manhig, éd. Berlin, 33 *a*), להויר (Maassé Haggueonim, ms., n° 180; Zunz, Ritus, 65), לותרניא (commentaire ms. sur le Pentateuque; cf. Zunz, *l. c.*), ליהיר (S. Hayyaschar, éd., 69 *b*), et même לומר (*ibid.*, 33 *b*), qui, dans ce même passage, est écrit correctement לוהיר dans le ms. Hstm (cf. Berliner, dans H. B., XI, 137).

Un rabbin, Jacob ben Juda de לוטרא, a composé en mémoire des treize martyrs de Troyes (1288) une *seliha* qui se trouve en ms. au Vatican et que M. A. Darmesteter a publiée (Romania, III, 443; cf. REJ., II, 199; H. B., XV, 3; Rabb. fr., 475. Voir *s. v.* מרוויטש). לוטרא, d'où ce Jacob était originaire, désigne certainement Lothier, c'est-à-dire la Lorraine. Ce nom de לוטרא se rencontre encore ailleurs. Le n° 30, 7°, des mss. hébr. Lpzg (Cat., p. 295; cf. Amudè Aboda, p. 195) contient les treize articles de foi exposés en vers; cette poésie débute par les mots מזהב אוסיר אפתח מנעול et donne en acrostiche le nom de מכחם מלוטרא תזק. Il s'agit là, certainement, de Menahem ben Jacob de Worms, appelé Menahem ben Jacob de Lutra dans le ms. de Rossi n° 1274 (Catal., III, p. 132; cf. Zunz, Litg., 294). Il me paraît bien difficile d'identifier ce Lutra avec la localité allemande de Kaiserslautern, en latin Cæsarea Lutra; il est bien plus probable qu'ici également ce nom désigne la Lorraine, province qui était considérée comme englobant également plusieurs villes allemandes situées près du Rhin. Ainsi, le cabbaliste Abraham, de Cologne, élève d'Eléazar de Worms, est appelé, dans un ms., פלוני אלמוני מלוטר, « l'anonyme de la Lorraine » (mss. Bodl.,

Digitized by Google

n° 1598 ; cf. Rabb. fr., 470). On voit donc que là aussi, une ville rhénane, Cologne, est considérée comme faisant partie de la Lorraine. De même, Ephraïm de Bonn, dans son martyrologe (p. 2), dit que Wolkenbourg-sur-le-Rhin, près de Kœnigswinter, est « la plus puissante forteresse de la Lorraine. » Enfin, dans son Rokéah, n° 217, Eléazar de Worms dit : מנהג שלנו במלכות לותיר, « il est d'usage chez nous, dans le pays de Lorraine. » De même, Isaac ben Juda et Isaac Hallévi, tous deux maîtres de Raschi, sont comptés parmi les « savants de Lorraine » (Pardès, 35 *a*), quoiqu'ils eussent demeuré en Allemagne. Ainsi, Isaac ben Yehiel rapporte (Mahzor Vitry, n° 81) qu'au dire de Joseph ben Juda, le savant Isaac ben Juda célébra un office public avec neuf hommes et un enfant âgé de moins de treize ans (נער קטן וחומש בידו מצטרף לי'), un jour qu'un incendie avait éclaté dans sa ville, « dans le royaume » de לותיר. Le même fait est mentionné, avec omission du nom de לותיר, dans Schibb. Halléket, I, éd. Buber, n° 9. Or, nous savons d'une façon certaine que cet Isaac ben Juda avait résidé à Worms et à Mayence (Pardès, 61 *a* ; Maïmoniot, gloses תפלה, XIII). Le fait en question se passa donc dans une de ces deux villes, et, par conséquent, la ville de לותיר dont parle le Mahzor Vitry est Worms ou Mayence. Ce même Isaac ben Juda est fréquemment qualifié de « français », צרפתי (Schibb. Halléket, éd. Salonique, p. 83 ; cf. Isaac ben Abba Mari dans עטרת הדברות, éd. Lemberg, 44 *b*). Peut-être était-il originaire de la Lorraine, qu'on désignait aussi comme une province française.

Le collègue d'Isaac ben Juda, Isaac Hallévi, qui est certainement identique avec Isaac ben Eléazar Hallévi, surnommé *Segan Leviya*, demeurait à Worms, autant que nous sachions, et malgré cela on l'appelle Isaac Hallévi de לותיר (Assoufot, ms. Hstm, p. 150 ; voir Gross, dans Mgz., X, 74). Une fois même il est considéré comme originaire de ויטרי, Vitry (voir *s. v.* ויטרי), mais ce dernier nom est certainement mis pour לותיר. Peut-être une altération analogue s'est-elle produite à propos de Salomon ben Simson (mss. de Rossi, n° 403), qu'on mentionne également comme originaire de Vitry. Or, ce Salomon est certainement le savant nommé שמשון, contemporain de Raschi (Zunz, Litg., 157 ; Mgz., V, part. hébr., 2 ; Réponses des

Digitized by Google

rabb. fr., 24), qui demeurait à Worms et est souvent cité avec les savants de לוהיר (Or Z., I, 116 *a*).

Dans son Itinéraire (éd. Asher, I, 106), B. de Tudèle, décrivant l'activité commerciale de la ville d'Alexandrie, dit qu'on y rencontre des marchands venus des différents pays d'Occident, de l'Allemagne, de l'Angleterre, de l'Espagne, de l'Ile-de-France, et de הירטר ou תירטר. Quelle est la contrée désignée par ce dernier nom? D'après les uns, il s'agirait de l'Artois, en latin *Artesia* (Cassel, Historische Versuche, 14). La traduction anglaise de l'Itinéraire y voit le Hainaut, en latin *Hannovia*. L'orthographe hébraïque ne répond ni à l'un ni à l'autre de ces noms. Et comme, d'un autre côté, il paraît assez singulier que, dans sa nomenclature des divers pays connus, où se trouvent mentionnées la Bourgogne, la Flandre et d'autres provinces, B. de Tudèle ait omis de compter la Lorraine, qui était d'une étendue assez vaste au XIIe siècle, je suppose que הירטר ou תירטר doit être corrigé en לוטר, Lorraine.

L'identification du nom suivant est plus difficile. Manus, de Spire, établi à Cologne, y signa un document, en 1382, de la façon suivante : מנחם ציון בן הרב ר' מאיר מלא דבר (cf. Brisch, Geschichte der Juden in Köln, II, 13). Cette même signature se trouve à la fin d'une élégie commençant par ces mots : ציון מעון תשקי. Il s'agit certainement de Menahem Cion ben Méïr, de Spire, appelé Menahem Ciouni, qui a écrit sur le Pentateuque un commentaire cabbalistique intitulé *Ciouni*. Zunz dit que cet ouvrage a été composé en 1430, mais il ne donne aucune preuve en faveur de cette assertion (Litg., 523; cf. Landshuth, Amudè Aboda, 193). Du reste, le nom de Cion est porté par bien des Juifs en Allemagne (mss. Hg, n° 119, Cat., p. 45, משפחות ציון; cf. Zunz, Zur Gesch., 166), en Espagne (mss. Bodl., n° 2113, Cat., p. 721) et en Italie (Samuel Aboab, Consult., n° 56), comme surnom ou nom de famille. On le trouve même comme prénom (Korè Hadd., éd. Berlin, 40 *a* et 44 *a*). Quant aux mots מלא דבר, Zunz prétend qu'ils signifient « orateur », et en même temps il y voit l'anagramme de למבארד, Lombard (Zunz, Synagog. Poesie, 110). Cette hypothèse est ingénieuse, mais ne paraît pas juste. On comprendrait qu'un auteur jouât ainsi sur son nom dans un piout, mais non dans un contrat.

Digitized by Google

Ces mots font certainement allusion à une localité, ici comme dans le S. Hayyaschar (éd., 79), où l'on dit que Samuel ben Méïr séjourna à לא דבר. Ce nom, d'après son orthographe, peut difficilement désigner Saint-Lô, sur la Vire, dans le département de la Manche (Zunz, *l. c.*). Du reste, rien ne permet de supposer qu'il y ait eu des Juifs dans cette ville ou que Samuel ben Méïr y ait demeuré. Par contre, nous savons que ce dernier résida pendant quelque temps en Lorraine, לוחיר. Faudrait-il peut-être voir לוחיר dans le לא דבר du S. Hayyaschar et de l'élégie de Menahem Ciouni, qui auraient ainsi appelé la Lorraine par allusion à la ville de לא דבר mentionnée dans la Bible (II Samuel, XVII, 27)? Les fantaisies géographiques de ce genre ne sont pas rares dans les ouvrages hébreux des savants français (voir *s. v.* לונזיל], qui leur sacrifient alors nécessairement l'orthographe du nom qu'ils ont à transcrire (voir *s. v.* שלון). Dans le S. Hayyaschar, cette fantaisie s'expliquerait encore mieux, parce que le nom de לא דבר se trouve dans un petit poème dont chaque vers se termine par בר. Il est vrai que notre Menahem habitait Spire, mais son père peut avoir été originaire de la Lorraine, et, de plus, nous avons vu plus haut que les villes situées sur les bords du Rhin étaient considérées comme faisant partie de la Lorraine.

On ne trouve dans les ouvrages hébreux que de très rares informations sur l'histoire des Juifs de Lorraine. Une relation assez ancienne rapporte qu'à la suite d'une persécution qui éclata contre les Juifs de France, sous le règne de Robert, un Juif considéré, du nom de Jacob ben Yekoutiel, quitta ce pays en 1007, pour se rendre d'abord à Rome, puis alla se fixer, avec sa famille, en Lorraine (לוחר), d'où il repartit quelques années après, avec trente coreligionnaires, pour s'établir définitivement en Flandre (voir *s. v.* אדריץ). Il ressort des termes de ce récit qu'à cette époque, un grand nombre de Juifs se réfugièrent de France en Lorraine. Il est probable que cette province renfermait depuis longtemps des Juifs; en tout cas, le concile de Metz prit, dès 888, des mesures rigoureuses contre les Juifs de cette ville.

Dans une consultation, Azriel ben Joseph raconte le fait suivant qui se passa en Lorraine. Plusieurs Juifs de cette pro-

Digitized by Google

vince avaient quitté le territoire soumis à l'autorité directe du duc pour se fixer dans des villages placés sous la domination de petits seigneurs. Privé, par ce départ, d'une partie de ses revenus, le duc menaça d'expulsion tous les Juifs qui étaient restés sur ses domaines, s'ils n'essayaient pas de faire revenir les émigrés. A la suite de ces menaces, Azriel fit savoir aux émigrés qu'il était de leur devoir de se conformer à la volonté du duc (Mord. Kiddouschin, fin, n° 562; Kolon, Consult., n° 2, הדרים בפריזו; Schiltè Hagg. sur Baba Batra, II, בפריז; dans les deux passages, il faut lire הדרים בכפרים). On n'indique pas à quelle date se produisit cet événement, il eut probablement lieu sous le règne du duc Simon II (1176-1205). Nous ne connaissons, en effet, que ce dernier, parmi les ducs de Lorraine, qui ait imposé aux Juifs des lois rigoureuses pour leur extorquer de l'argent (cf. Huhn, Geschichte Lothringens, I, 151). Enfin, Joseph Haccohen raconte (Emék Habb., éd. Vienne, p. 74) qu'en 1410, une partie des Juifs expulsés de France cherchèrent un refuge et s'établirent en Lorraine. Ils y purent rester, même quand cette province fut rattachée à la France.

La science juive fut cultivée avec ardeur en Lorraine, et, dans une lettre adressée, dans le premier tiers du XIIe siècle, par les savants de Rome à ceux de Paris, cette province est désignée comme le centre d'où « la Loi rayonne pour tout Israël » (voir Luzzatto, Bet Haozar, I, 57). On fait souvent allusion aux usages religieux de la Lorraine (Pardès, 39, 41, 48, et passim), il est également question de manuscrits de cette contrée (ספר לותיר, dans S. Hayyaschar, 81 *a*), d'un Rituel spécial (Mahzor Vitry, n° 354, סדר לותיר), d'un recueil de décisions rituelles (*ibid.*, n° 225, קונטרס לותיר), de tosafot (voir plus loin) et de consultations (Or Z., II, 117 *a*; Mord. Pesahim, II, fin). Les savants de Lorraine étaient considérés comme des autorités religieuses, on les désigne par le titre honorifique de *gaonim*, on les appelle « les grands », « les sages », « les anciens », « les docteurs de la Loi », et « les nobles » (גאוני לותיר, dans Or Z. et Mord., *l. c.*; גדולי לותיר, dans Kol Bo et Luria, *l. c.*; חכמי לותיר, dans Or Z., I, 116 *a*, et Ittour, éd. Lemberg, I, 52; זקני לותיר, dans tos. Batra, 74 *b*; רבני לותיר, dans Par-

Digitized by Google

dès, 35 *a* ; נדיבי לותיר, dans Schibb. Hall., éd. Buber, I, n° 9).

Il s'établit un commerce intellectuel très actif entre les savants de Lorraine, d'une part, et, d'autre part, ceux de France et d'Allemagne, et pendant un certain temps, la Lorraine devint le trait d'union, au point de vue littéraire, entre l'Allemagne et la France. Le plus brillant représentant de ce mouvement scientifique fut RABBÈNOU GUERSCHOM BEN JUDA. Ce rabbin, précurseur de Raschi, donna un nouvel essor aux études talmudiques en Allemagne et en France et exerça la plus salutaire influence, par ses « Ordonnances » religieuses, sur la vie sociale de ses coreligionnaires de l'Occident. Aussi mérita-t-il d'être surnommé la « Lumière de l'Exil. » Le but spécial que nous poursuivons dans notre travail ne nous permet pas d'exposer longuement la vie et les œuvres de cet illustre docteur, nous nous contenterons d'en parler d'une façon sommaire.

R. Guerschom naquit vers 950 et mourut vers 1028 (mss. Bodl., n° 2240, 7°, Cat., p. 775; Schalsch., éd. Venise, 42 *a* ; cf. Kerém Chéméd, VIII, 106; Carmoly, Biographie, 13). D'après d'autres indications (Schalsch., *l. c.* ; cf. Zunz, Litg., 238), il serait mort en 1040. A mon avis, c'est la première date qui est exacte, parce qu'il est mentionné comme étant à peu près du même âge que Siméon le grand, fils d'Isaac de Mayence, avec qui il entretenait des relations scientifiques. Or, Siméon florissait à la fin du x° et au commencement du xi° siècle. On l'appelait aussi Guerschom l'*ancien*, non pas pour le distinguer d'autres savants du même nom, mais certainement à cause de son âge élevé (Meïri, introduction au Bet Habbchira, 17 *a*). Si nous admettons donc qu'il est décédé en 1028, il faut reporter sa naissance à l'année 950 environ. Originaire de Metz (Luria, Consult., n° 29), il est compté parmi les savants français (Meïri, *l. c.* ; I. de Lattes, Schaaré S., 71) et même il est qualifié de « français » (Yohasin, éd. Londres, 217; זכר צדיק, de Joseph ben Çadik, 93). Mais ici, comme pour Isaac ben Juda (voir plus haut), les mots de צרפת et צרפתי désignent probablement la Lorraine (voir *s. v.* צרפת). Dans un ms. de la Massora, à ce que dit Wolf (B. H., III, 175), il est appelé « Guerschom de Paris », mais cette information, donnée par un copiste postérieur, ne mérite aucune créance. Il est vrai que lui-même, dans ses commentaires, et son frère Makhir, dans son dictionnaire talmudique intitulé *Alpha-Béta*, emploient tous deux des termes français (cf. Rappoport, Biographie de Nathan ben Yehiel, de Rome, dans Bikkourè Haïttim, note 12). Mais on ne peut pas en conclure qu'ils étaient origi-

Digitized by Google

naires de France (Graetz, G. d. J., V, 405), car il se peut qu'ils aient habité la France dans leur jeunesse et y aient appris le français. C'est ainsi que Raschi cite, dans ses commentaires, des termes allemands, qu'il a appris pendant son séjour en Allemagne. Peut-être même la langue française était-elle déjà parlée, à cette époque, à Metz.

Autant que nous sachions, R. Guerschom ne fut jamais en Babylonie. Il était plus âgé que Haï gaon (969-1038), il n'était, du moins, pas moins jeune, et, par conséquent, il est faux qu'il ait été le disciple de Haï (Luria, *l. c.*). Il eut pour maître Juda ben Méïr Haccohen l'ancien, appelé ליאון, Léon (Méïr de R., Consult., éd. Prague, n° 264), ליאונטי, Léonte (Taschbéç, n° 575), ליאונטין, Léontin (*ibid.*, n° 574), Sire Léon (Méïr de R., Consult., éd. Bloch, p. 31 ; Schaarè Doura, éd., n° 35), et Sire Léontin (*ibid.*, ms. Cf. Zunz. Litg., 611). Ce Léontin, qualifié de « grand » (Schalsch., éd. Venise, 42 *a*) et de « gaon » (Taschbéç, *l. c.*) et mentionné par son élève Guerschom comme une des principales autorités religieuses (Méïr de R., Consult., éd. Prague, n° 264), demeurait en Lorraine ou, plus probablement, en France. Il est identique avec ce Juda ben Méïr Haccohen qui, de concert avec Eliezer ben Juda, adressa une consultation à la communauté de Troyes (voir *s. v.* טרויש). Comme cette lettre s'occupe d'une question purement locale de la communauté de Troyes, il est à présumer que Juda ben Méïr était au courant des affaires des Juifs français et, par conséquent, habitait la France.

R. Guerschom émigra à Mayence, où il se trouva en même temps que Siméon le grand, fils d'Isaac, et où il fut placé à la tête de l'école talmudique (Or Z., II, 125 *a* ; Schibb. Hall., II, ms., n° 78 ; voir *s. v.* מגנצא). Cette école, fréquentée par de nombreux disciples des pays les plus divers (Raschi, Consult., dans Ozar Nechmad, II, 175), forma des savants remarquables, notamment Juda ben Moïse, probablement de Toulouse (voir *s. v.* טולושה), Siméon l'ancien, oncle maternel de Raschi (Raschi sur Schabbat, 85 *b*), Jacob ben Yakar, de Worms, le plus ancien maître de Raschi (Pardes, éd. Constantinople, 19 *c* ; Raschbam sur Pesahim, 111 ; Schem Hagg., I, *s. v.*), Eliezer ben Isaac, le grand, de Mayence, autre maître de Raschi (tos. Schabbat, 54 *b* ; del Médigo, מצרף לחכמה, 14 *b*), et Juda Haccohen, de Mayence, qui, sous la direction de son maître Guerschom, composa un ouvrage talmudique intitulé כפר הדורים (Mord. Mecia. I, n° 222 ; Zunz, Litg., 611). Mais il n'est pas exact que Guerschom ait eu également pour élève Nathan ben Yehiel de Rome (Rappoport, *l. c.*, note 46 ; Korè Hadd., éd. Berlin, 8 *b*). Celui-ci cite, il est vrai, une explication de Guerschom avec les mots ואמר לן, « il nous a dit » (Aroukh, *s. v.* חלק), mais ces mots font sans doute partie du passage même emprunté aux commentaires des élèves de R. Guer-

Digitized by Google

schom (voir Aroukh, *s. v.* מרכנתא, et voir le même passage dans les extraits du commentaire de R. Guerschom sur Bekhorot, 30 *a*, dans מזבח כפרה, 27 *b*).

L'activité littéraire de R. Guerschom s'étendait dans diverses directions. Il écrivit des commentaires sur le Talmud qui, au XIe siècle, étaient considérés comme des guides absolument sûrs (cf. Menahem ben Zérah, Cêda Laddérékh, préface); plus tard, ils furent éclipsés par le commentaire, plus précis et plus court, de Raschi. R. Guerschom commenta tout le Talmud (Schem Hagg., I, *s. v.*), mais on n'en a édité jusqu'à présent que la partie relative à Zebahim, dans l'édition de Vilna. Azoulaï (Schem Hagg., I, *s. v.*) a vu en manuscrit son commentaire sur tous les traités de *Kodaschim*. On a encore les mss. de ses commentaires sur Baba Batra (mss. Bodl., n°s 416-418, Cat., p. 89-90; mss. Almanzi, n° 310; H. B., VI, 89), sur le ch. VIII de Yoma, sur Taanit et sur une partie de Moed Katan (mss. Mun., n° 216, 7°, Cat., p. 75). Le commentaire de Guerschom sur Moed Katan offre de très grandes ressemblances avec celui qui est attribué à Raschi, et jusqu'à présent on n'a pas encore réussi à déterminer quels rapports existent entre ces deux ouvrages (cf. Zomber, étude sur ce commentaire, Berlin, 1867; Rabbinowitz, Variæ lectiones, II, préface). On trouve des fragments des commentaires de R. Guerschom dans le commentaire de Raschi sur Maccot, 24, et dans celui du Pseudo-Raschi sur Nedarim, 22-25; il y a aussi de nombreux extraits de son commentaire sur Bekhorot dans le recueil de tosafot édité sous le nom de מזבח כפרה. On mentionne fréquemment ses explications, notamment sur Schabbat (Isaïe di Trani, tos. sur Schabbat, 4 *a*, troisième recension; Schibb. Hall., I, ed. Buber, n°s 107 et 121), sur Kiddouschin (Isaïe di Trani, tos. sur Kiddouschin, 75 *b*, éd. Berlin, 101 *b*), sur Yebamot (Isaïe di Trani, Sèfer Hammakhria, n° 43), sur Menahot (*ibid.*, n° 87), sur Ketoubot (Schitta Mekoubécet sur Ketoubot, 20 *b*), sur Soucca (Isaïe di Trani, פסקי מס' סוכה, éd. Livourne, 23 *a*; Schibb. Halleket, I, n° 370), sur Pesahim (*ibid.*, n° 209), et sur Houllin (tos., 37 *b*). Ses explications sur ce dernier traité sont peut-être empruntées à son recueil הלכות טרפות, qui est fréquemment mentionné (*ibid.*, 46 *b*; Or Z., I, 111 *b*, 112 *b*, 113 *a*, 115 *a*; Sèfer Haittour, éd. Lemberg, II, 17 *d*; Sèfer Hatterouma, n° 11 et passim).

On ne connaît pas d'autres ouvrages rituels de R. Guerschom. Les décisions rituelles mentionnées en son nom ne sont peut-être autre chose que ses consultations (פסקות, dans Temim Dêim, n° 158; פסקים, dans Schem Hagg., I, *s. v.* גרשום). Plusieurs de ses consultations se retrouvent tout entières dans les Réponses des rabbins français, éditées par M. Müller, n°s 85-101, d'autres sont mentionnées par fragments par Raschi (Beça, 24 *b*, Kiddouschin, 39 *a*, Bekhorot, 22), par Raschbam (B. Batra, 112 *a*), par

Digitized by Google

R. Tam (S. Hayyaschar, 13*a*), ainsi que dans les tosafot (Ketoubot, 108*a*, Yebamot, 64*a*, Sota, 39*a*, Mecia, 31*b*, Schebouot, 41*a*; Isaïe di Trani sur Aboda Zara, 8*a*, 2e recension). Enfin, quelques-unes de ses consultations sont citées à différentes reprises et avec des variantes, surtout dans l'ouvrage rituel ms. ראביה de R. Eliézer ben Joël Hallévi (nos 900, 1035 et 1089), dans Or Z. (I, 114*a*, 139*b*, 182*b*, 195*b*; II, 48*a*. 74*a*, 166*b*; III, B. Kama, 53, Mecia, 61, Batra, 32), dans Schibb. Hall. (I, éd. Buber, nos 28, 33, 192 et 203; II, ms., nos 5, 43. 57, 73, 126, 165, et passim), dans Mordekhaï (sur Yebamot, IV, nos 28, 112 et 113, VI, no 471; Schebouot, V, gloses, no 769; Kama, VIII, no 89, X, no 163; Batra, IX, no 607; Houllin, III, no 620), dans Orhot Hayyim (I, 4*c*, 17*c*, 68*b*, 99*c*. 109*c*; II, ms. Gz, 62*b*, 110, 204, 211*b*, 213*a*, et passim), dans les Consultations de Meïr de Rothenbourg (éd. Prague, nos 5, 250, 264, 572, 815, 847, 850, 862, 865 et 928; éd. Lemberg, no 498), dans les Consultations d'Ascher ben Yehiel (I, no 8, II, no 95, X, no 85, XL, no 1), et dans les Consultations de Juda ben Ascher, éditées à Berlin sous le titre de זכרון יהודה (p. 51-52).

Parmi les savants auxquels R. Guerschom adressa des consultations, nous signalerons les suivants, dont on ne connaît pas le lieu de résidence : Simson Cohen et Elia ben Elia (Meïr de R., Consult., éd. Prague, no 847), Daniel ben Jacob (*ibid.*, éd. Bloch, p. 285), Léon et Juston, originaires probablement de la Bourgogne (voir *s. v.* ברשירו), Samuel ben Yona, savant très estimé (Müller, Réponses, no 99), et Joseph ben Perigors, סריגורס, savant considéré (*ibid.*, no 94). Ce dernier nom est sans doute le même que celui de פריגורי qu'on trouve dans le Talmud jeruschalmi, Teroumot, XI; Zunz l'identifie avec le nom grec de Παρηγορος, répondant au nom hébreu de Menahem (Zunz, Ges. Schr., II, 9 et 34; cf. Th. Reinach, dans RÉJ., XIX, 78. Voir *s. v.* גרבונה). Un « grand savant » de France, du nom de סריגורס, étudiait à Cordoue, dans la seconde moitié du XIe siècle (Yohasin, éd. Londres, 212). Au moyen âge, on trouve aussi ce nom de Perigors en Allemagne (Jellinek, קונטרס ווירמייזא; Lœwenstein, Geschichte der Juden am Bodensee, 108).

Il existe un certain nombre de consultations qui sont attribuées à tort à R. Guerschom b. Juda. Ainsi, la consultation du recueil *Assoufot*, ms. Hstm, p. 165, qui est adressée à la communauté de Troyes et qui porte son nom, n'est sûrement pas de lui. Ce document dénie, en effet, le droit à un *cohen* converti au christianisme et revenu à la religion de ses aïeux de bénir les fidèles et d'être appelé le premier à la Tora, comme les autres *cohanim*. Or Guerschom se prononça, au contraire, en faveur du *cohen* (Or Z., II, 166*b*; Schibb. Halléket, I, éd. Buber, no 33; Mahzor Vitry, no 125), car il était d'avis d'encourager les apostats au re-

Digitized by Google

peutir. Dans ses consultations, il traite assez souvent de l'apostasie et de ses conséquences rituelles et juridiques. On reconnaît, dans cette préoccupation, la malheureuse situation des Juifs de son époque, qui étaient souvent contraints d'accepter le baptême. Guerschom lui-même eut le profond chagrin de voir son fils, pendant une période de douloureuse persécution, בשעת השמד, embrasser le christianisme. Quoique ce fils mourût comme chrétien, Guerschom observa pour lui les règles de deuil prescrites par le judaïsme (Or Z., II, 176*a*; Mord. Moed Katan, n° 886), car le contexte prouve qu'il prit le deuil, non pas parce que son fils s'était fait baptiser, mais parce que ce fils baptisé était mort (cf. Kohn, dans Mschr., 1878, p. 76).

Outre ses commentaires sur le Talmud et ses consultations, R. Guerschom fit également des travaux de critique. C'est ainsi que pour avoir un texte correct, il copia de sa propre main la Mischna et la Guemara, et il enrichit probablement ses exemplaires de notes marginales pour signaler les variantes. Ses travaux de critique sont souvent mentionnés dans les ouvrages postérieurs (Raschi sur Soucca, 40*a*; Raschbam sur B. Batra, 42*a*: בסדר משנת רבינו גרשום הכי גרסינן; Simson de Sens sur le traité de Yadayim, I, 3; Sire Léon de Paris sur Berakhot, 19*a*, éd. Versovie: הכי גרסינן בסדר משנה כתב יד הרב רבינו גרשום; Mahzor Vitry, n° 425: משנת רבי' גרשום; Semag, défense n° 137: בסדר קדשים כתב יד רבינו גרשום מאור הגולה גריס; ibid., défense n° 25: פי' רבי' גרשון מאור הגולה בסדר קדשים שכתב; cf. S. Halberouma, n° 201; Or Z., I, 29*a*: ובספר ר"ת שהועתק מספרו של רבינו גרשום זצ"ל ה"ג; cf. Sefer Hayyaschar, 73*d*; Mord., חגילין, gloses: וכן ציירה ר"ג מ"ה בספרו; ר"ת מצאו בספר במגחורת; tos. Menahot, 30*b*, 65*b* et 70*a*: רבינו גרשום; Ketoubot, 80*a*; Schibb. Halleket, II, ms., n° 73: ובסדר נשים שכתב רבי' גרשום).

R. Guerschom s'appliqua également à établir un texte correct de la Bible, et, dans ce but, il écrivit la « grande Massora », probablement celle-là même qui est connue sous le nom de אבלה ואכלה (mss. Lzg, n° 1, Cat., p. 273, 315; voir l'étude intéressante de M. Graetz, dans Mschr., 1887, 1 suiv.). Il composa aussi plusieurs poésies liturgiques, où il déplore les persécutions des Juifs, les lourdes taxes imposées à ses coreligionnaires et les baptêmes forcés (Zunz, Litg., 238; Landshuth, Amudè Aboda, 57). Mais son œuvre la plus méritoire est certainement la série de ses ordonnances religieuses et morales, תקנות, qu'il rédigea d'accord avec d'autres rabbins notables, qui furent acceptées par toutes les communautés juives, du moins en France et en Allemagne, et observées aussi consciencieusement, selon l'expression d'Ascher b. Yehiel, que si elles avaient été ordonnées au Sinaï (Consult., XLIII, n° 8). Plus tard, ces ordonnances furent considérablement

Digitized by Google

augmentées, à tel point que, pour plusieurs articles, il est difficile de distinguer l'œuvre propre de R. Guerschom de ce qui a été ajouté postérieurement. On sait pourtant avec certitude qu'il interdit la polygamie et le divorce accordé contre la volonté de la femme et qu'il déclara les contrevenants passibles de la peine de l'excommunication (Kol Bo, n° 116 ; Méïr de R., Consult., éd. Prague, p. 112-113 ; mss. Mun., n° 95 ; mss. Bodl., n°s 666, 970, 8°, 1114, 2274, 8°, 2422, 11°, Cat., p. 131, 209, 321, 790, 853 ; mss. Ps, n° 407, Cat., p. 55, et passim ; cf. Graetz, G. d. J., V, 406). Dans la *Jubelschrift* publiée en l'honneur de M. I. Hildesheimer, p. 37, M. Rosenthal a publié une étude assez complète sur les « Ordonnances » de R. Guerschom.

Deux générations après R. Guerschom, vivait à Spire le premier tosafiste allemand un peu important, Isaac ben Ascher Hallévi. Son école était également fréquentée par des jeunes gens de la Lorraine, qui rapportèrent dans leur pays d'origine les tosafot de leur maître et les y développèrent (S. Hayyaschar, 85 *d*). De la Lorraine ces tosafot ainsi que d'autres écrits talmudiques passèrent en France. On a vu plus haut que les savants des deux pays entretenaient entre eux une correspondance scientifique très active. Raschi était en relations avec des savants de la Lorraine, c'est-à-dire, à ce qu'il est permis de supposer, de Mayence et de Worms (Pardès, 35 *a* ; Mord. Houllin, I, n° 580).

Méïr ben Samuel, gendre de Raschi, séjourna dans la province de Lorraine et y fréquenta les écoles talmudiques (S. Hayyaschar, 33 *d* et 73 *d* ; Schibb. Hall., I, éd. Buber, n° 28). Il fut élève d'Isaac Hallévi et aussi, selon toute apparence, d'Eliézer ben Isaac, le grand, de Mayence, qui avaient été tous deux les maîtres de Raschi (Pardès, éd. Constantinople, 33 *a* : ור' מאיר בר' שמואל היה שכך אמר לו ר' יצחק הלוי, אבל רבינו אליעזר הגדול החמיר עליו במשהו ומשום כבוד רבו נוהג גם הוא במשהו). Ce même passage se retrouve dans un recueil talmudique ms. formé par Jacob ben Abraham, contemporain de R. Tam, qui n'est pas autrement connu (mss. Ps, n° 326, Cat., p. 44 ; cf. Neubauer, dans Mschr., 1887, p. 502, où se trouve cette variante : אבל רבו ר' אלעזר הגדול). Nous voyons que là aussi on englobe sous la dénomination de « Lorraine » les villes de Mayence et de Worms. Samuel et R. Tam, fils de

Digitized by Google

Méïrben Samuel, parlent également de leurs maîtres de Lorraine. Mais, sous leur plume, ce mot de « maîtres » semble n'indiquer que leur respectueuse déférence pour les savants en question et n'implique nullement qu'ils aient été jamais en Lorraine (Raschbam sur B. Batra, 150 *b*; S. Hayyaschar, 73 *a*). Tous deux correspondaient avec des rabbins de cette province (Raschbam, *l. c.*, 158 *b*; S. Haïttour, éd. Lemberg, I, 52). Il y eut plusieurs rabbins de Lorraine (voir *s. v.* מרוויס) au grand synode présidé par Raschbam et R. Tam, et, à cette époque, cette région fournit également des élèves aux écoles françaises, entre autres, Eliézer de Metz (voir *s. v.* מיץ).

לחמה.

Dans le Daat Zek., 23 *b*, on trouve mentionné un certain מאיר מלחמה. Il paraît douteux qu'il faille corriger ce nom en להמה, L'Homme, village de la Normandie (Cassel, Historische Versuche, 28), car aucun document n'indique qu'il y ait eu des Juifs dans cette localité. En hébreu, la lettre ח représente le *ch* des noms de lieu allemands ou slaves, comme אוחשנורט = Ochsenfurt, הוחשטט = Hœchstadt (RÉJ., IV, 15 et 17), ou חעלם = Chelm (mss. Bodl., n° 358, Cat., p. 75). Il est donc possible que לחמה soit la transcription du nom d'une localité allemande ou slave plutôt que française.

On trouve encore ailleurs un nom de lieu qui a une ressemblance frappante avec לחמה. D'après une légende racontée dans le ms. Hg n° 133, Cat., p. 50, Uri ben Joël Hallévi, de Bonn, dicta une élégie sur son propre martyre, qui eut lieu en 1216, à son ami מרדכי בר' אליעזר כלוחמו. Mais la leçon בלוחמו n'est pas sûre, et, d'un autre côté, il n'est pas prouvé que ce mot désigne une localité, autrement il faudrait מלוחמו. M. Dukes a lu בחלומו, « dans son songe », ce qui s'accorde parfaitement avec le contexte (cf. Cat. des mss. Hg, p. 50).

Il est tout aussi difficile d'expliquer le nom de famille הלחמי, porté par plusieurs personnes au moyen âge et même encore

Digitized by Google

au XVIIIe siècle (Schem Hagg., I, *s. v.* דוד לחמי ; Zunz, Litg., 531). On a supposé que ce nom est d'origine provençale à cause de sa terminaison en *i*, comme les noms provençaux de האזובי, הגרני, et d'autres (Zunz, Zur Gesch., 461). Peut-être aussi a-t-il quelque rapport avec le nom espagnol de לחם = Lagem ou Legem (cf. Loeb, dans REJ., XIX, 158). Quant à ר״י לחמי, il était probablement originaire d'une contrée allemande ou slave (mss. Bodl., n° 2289, f° 201, Cat., p. 799), et le mot לחמי paraît être la traduction hébraïque du nom de famille ou du nom de lieu allemand *Brod*.

ליאון LYON.

En latin *Lugdunum*. Chef-lieu du département du Rhône.

Cité dans Yohasin, éd. Londres, p. 244.

Le nom de ליאון désigne aussi, parfois, Léon, en Espagne, patrie du célèbre cabbaliste Moïse de Léon. Par contre, la ville de Lyon est quelquefois appelée en hébreu ליאונש (mss. Bodl., n° 2142, 33°, Cat., p. 741). Pourtant מדינה ליאונש, d'où était originaire le médecin Jean de Bourgogne, appelé en latin *Johannes cum barba*, qui florissait au XIVe siècle, ne désigne pas Lyon, mais Liège, en Belgique, en latin *Pagus Leodicensis* ou *Leuvensis* (mss. Ps, n° 1191, Cat., p. 219 ; cf. Stnschn., dans Mgz., XII, p. 183). L'adjectif « Lyonnais » est transcrit en hébreu ליאוני (Azaria de Rossi, Meor Enayim, éd. Berlin, 101).

Une consultation (Müller, Réponses des rabb. fr., n° 183) parle de מטבע לורדן ; c'est « la monnaie de Lyon. » Il y eut, en effet, au moyen âge, des monnaies frappées à Lyon et dénommées d'après cette ville. L'expression ליטרא לודוני de cette même consultation signifie « livre lyonnaise. »

Nous avons relaté plus haut la légende d'après laquelle plusieurs Juifs, partis de la Palestine après la destruction de Jérusalem par Titus, se seraient établis à Bordeaux, à Arles et à Lyon (voir *s. v.* ארלי). Dans les différents mss. contenant ce récit, le nom de Lyon est transcrit לאודן, לידון ou ליידון, et,

Digitized by Google

par corruption, לפנדא. Les trois premières formes répondent au nom latin *Lugdunum*, au moyen âge *Lugdonon*. Cette légende contient un fond de vérité, c'est que les Juifs étaient établis à Lyon dès les premiers siècles du christianisme. On ne trouve pourtant de trace certaine de leur séjour dans cette ville qu'à partir du commencement du IXe siècle, à l'époque où Louis le Débonnaire (814-840) accorda sa protection aux juifs David et Joseph et à leurs compagnons (cf. Aronius, Regesten zur Geschichte der Juden, 31).

On sait avec quelle violence les évêques Agobard (813-840) et Amolo (841-854), de Lyon, attaquèrent les Juifs de cette ville (*ibid.*, 33-48), et quelle ardeur de prosélytisme déploya l'évêque Remi, qui fit prêcher le clergé dans les synagogues pour amener la conversion des Juifs. Ceux-ci habitaient le plus beau quartier de Lyon, entretenant les meilleures relations avec leurs concitoyens chrétiens, en dépit des excitations haineuses des évêques, et participant d'une façon notable au mouvement commercial de la ville (cf. Ménestrier, Histoire cons. de la ville de Lyon, livre III). Vers 1247, le concile de Lyon obligea les Juifs de cette ville à rendre aux croisés les intérêts qu'ils leur avaient fait payer (Depping, 196), et, vers 1354, la communauté juive dut contribuer aux frais nécessités par la construction de la forteresse (Carmoly, Rev. or., I, 484).

On sait peu de chose de la vie intellectuelle des Juifs de Lyon. D'après le Kol Bo (n° 117), les rabbins de Lyon, חכמי יוצאי ליאון, auraient assisté au synode présidé par Raschbam et R. Tam, mais il y a là une altération, et, au lieu de ליאון, il faut lire מליאון ou מלאון, Melun. Et de fait, ces deux derniers noms se trouvent dans deux mss. (voir *s. v.* מרוויש). Le médecin Elie Attar de ליאוניש était d'origine espagnole, mais habitait Lyon et fut ensuite dénommé d'après cette ville (mss. Bodl., n° 2142, 33°, Cat., p. 741).

Les deux versions du Mahzor Vitry donnent une consultation de R. Salomon מליאון ; il s'agit là probablement de Lyon. Ce Salomon, qui est mentionné comme autorité rabbinique, n'est pas autrement connu.

Digitized by Google

לינגי LIGNY.

Ville du département de la Meuse, arrond. de Bar-le-Duc.

Cité dans Dibrè Hayy., 125 *b*.

L'empereur Charles-Quint s'empara de cette ville en 1544.

לימורג LIMOGES.

En latin *Lemovicum*, *Lemonicum*, et, sur d'anciennes monnaies françaises, *Lemoricus*. Ancienne capitale du Limousin, aujourd'hui chef-lieu du département de la Haute-Vienne.

Cité dans S. Hayyaschar, 74*a*.

Un ms. de Parme, édité dans le Mgz., III (partie hébr., 49-52), raconte qu'à la suite de calomnies répandues par un apostat, les Juifs furent persécutés en 994 à לימוניש. Ce nom désigne sans doute Limoges, il répond probablement à un nom vieux-français dérivé du latin *Lemonicum*. En 1010, l'évêque Audouin, de Limoges, menaça d'expulser les Juifs qui refuseraient de se convertir ; trois ou quatre seulement acceptèrent le baptême (D. Bouquet, Recueil des historiens de France, t. X, 152; cf. Bédarride, 468). Cinquante ans plus tard, il y avait de nouveau une communauté juive à Limoges.

Au milieu du XIe siècle, cette communauté eut à sa tête JOSEPH TOB ÉLÉM (Bonfils) BEN SAMUEL, originaire de Narbonne, qui exerça quelque temps les fonctions de rabbin à Limoges et dans l'Anjou (S. Hayyaschar, 74*a*). Poète liturgique de grand mérite (Luzzatto, Bèt Haozar, 48; Zunz, Litg., 129), il était aussi savant talmudiste et composa probablement un grand recueil de lois rituelles (ראבידה, ms., n° 997, בספקיו של ר' יוסף טוב עלם). On lui attribue aussi un *Siddour* (Mahzor Vitry, n°s 262 et 284) et un règlement relatif à la rédaction de divers contrats (תיקון שטרות ; cf. tos. Guittin, 85*b* ; Mord. Guittin, IX, n° 446), et on cite fréquemment ses consultations et

Digitized by Google

ses décisions rituelles (Mord. B. Batra, I, n° 480, II, n° 515; Mord. Sanhedrin, I, n° 679; Mahzor Vitry, n°s 79, 150, 317, 320 et passim). Il recueillit et copia d'anciens écrits talmudiques, notamment des consultations de gaonim (Rappoport, introduction aux שאלתות דרב אחאי, éd. Berlin, 1848; Zunz, Zur Gesch., 61). Le passage qui représente R. Tam comme son élève est certainement altéré, car ce rabbin lui est postérieur au moins de deux générations (S. Hayyaschar, 74*a*).

On connaît encore un autre Joseph Tob Élém qui ne fut pas contemporain de Raschi (Schem Hagg., I, *s. v.*), mais vécut sur les confins du XIIe et du XIIIe siècle, comme le prouve sa correspondance avec Simha ben Samuel (Méïr de R., Consult., éd. Crémone, n° 148). Ce dernier n'est pas identique avec Simha de Vitry, mais avec Simha de Spire, qui était encore en vie en 1223 (Zunz, Litg., 310), car dans la correspondance précitée il est question du commentaire de Raschbam.

לירא LYRE ou LIRE.

En latin *Lyra*. Bourg de la Normandie, dans le département de l'Eure, arrondissement d'Evreux.

Cité dans le ms. du ספר מגן ורומח de Hayyim ibn Mousa. Cf. Graetz, Gesch. d. J., VII, 513.

Dans cette localité naquit, vers 1292, Nicolas de Lyre, qui entra très jeune dans l'ordre des Franciscains et mourut à Paris en 1340. Nicolas fut un des plus remarquables commentateurs chrétiens de la Bible au moyen âge, ses commentaires et surtout ses *Postillæ perpetuæ* prouvent qu'il savait l'hébreu et était au courant des travaux des commentateurs bibliques juifs. Son autorité était grande, parmi ses coreligionnaires, pour l'interprétation de la Bible, et il exerça une profonde influence jusque sur Luther. Pendant longtemps on a pris Nicolas de Lyre pour un juif converti, parce qu'il était si familiarisé avec la langue et la littérature hébraïques, mais il y a de fortes présomptions contre son origine juive (cf. Wolf, B. H., I, 912; Graetz, G. d. J., VII, 513). Dans son épitaphe,

Digitized by Google

qu'on trouve à l'église des Cordeliers, à Paris, et qui donne un résumé de sa biographie, il n'est pas question de sa conversion; on en aurait certainement parlé s'il avait été d'origine juive (Martinière, *s. v.* Lyre).

Au moyen âge, il n'y avait que peu de Juifs à Lyre, aujourd'hui La Neuve-Lyre (REJ., II, 25).

לישיגניאקו LUSIGNAN.

Autrefois *Lezignen*, en latin *Lezinïacum castrum*. Ville du département de la Vienne, arrondissement de Poitiers.

Cité dans Dibrè Hayy., 26 *b*.

Cette ville a donné son nom à la célèbre maison de Lusignan, dont un membre, Gui de Lusignan, fut le dernier roi de Jérusalem, 1186-1187 (*ibidem*).

לישלאה L'ISLE.

En latin *Insula Venetiæ*. Ville sur la Sorgues, dans l'ancien Comtat-Venaissin, département de Vaucluse, arrond. d'Avignon.

Cité dans I. de Lattès, Consult., p. 2.

Ce nom s'écrit aussi en hébreu לאישלאדא (*ibid.*, p. 4), לישלאש (voir plus loin), et לישלוה (Sèder Hattamid, éd. Avignon, 1767). Le ms. de Rossi n° 140, contenant l'*Aroukh*, fut copié, en 1296, par Yospia ben Estori pour Méïr ben Moïse de L'Isle : באי הירושב על נהר טורנא (REJ., X, 97).

L'Isle faisait partie des quatre communautés (Carpentras, L'Isle, Avignon et Cavaillon) qui avaient un rituel de prières spéciales; ce rituel a été édité sous le titre de סדר התמיד. Parmi les savants juifs de cette ville, nous connaissons les deux frères Isaac et Jacob Gard, qui, dans une question de mariage, rendirent un arrêt qui fut vivement attaqué de divers côtés comme illégal (voir *s. v.* גארד). Ils correspondirent à ce sujet, en 1557, avec Isaac ben Immanuel de Lattès (Consult., p. 4),

Digitized by Google

qui, d'après cette lettre, paraît avoir séjourné lui-même à L'Isle dans l'année 1532.

A la fin de l'année 1633, mourut à L'Isle (בק"ק לישלאש) le savant et estimé Hayyim Juda ben Jacob Ségre (סגרי), dont l'oraison funèbre fut prononcée dans cette ville par son ami Salomon Azubi, de Carpentras (Sermons de Salomon Azubi, ms. de M. Jules Dukas, t. II, 226; cf. Dukas, dans REJ., XI, 123).

לנגדוק LANGUEDOC.

Ancienne province française qui s'étendait depuis le Rhône jusqu'à la Garonne supérieure et depuis la Méditerranée jusqu'à la partie méridionale du bassin de la Loire. Elle était divisée en deux parties : le Haut-Languedoc, capitale Toulouse, et le Bas-Languedoc, capitale Montpellier.

Cité par Azriel Trabotto, dans sa liste des rabbins célèbres (éditée par M. Kaufmann dans REJ., IV, 210-213), où il mentionne « les savants éminents du Languedoc. »

Dans mss. Bodl., n° 781, 4°, Cat., p. 152, se trouve un recueil de décisions rituelles de rabbins du midi de la France, avec l'épigraphe suivante : פסקי אחרים ממרנפליר ומנקומורש לשון אוק ופרובנצא. Les mots לשון אוק sont la traduction littérale du nom de Languedoc, c'est-à-dire *langue d'oc*, par opposition à la *langue d'oïl*.

Nous parlerons des localités du Languedoc à mesure que l'ordre alphabétique les amènera sous notre plume. L'histoire des Juifs de cette province a été racontée par M. Saige, dans son excellent livre : *Les Juifs du Languedoc*, Paris, 1881.

לפלה ou לפאלה.

Cité dans la liste de contributions des Juifs de Perpignan, 27*a*. Voir REJ., XIV, 55-79.

Digitized by Google

Nom de famille de Mossé Juda, qui était à Perpignan vers 1413-1414. Ce nom, d'après M. Loeb (REJ., XIV, 76), dérive de la localité de LA PAILLE, dans le département de l'Hérault.

לרוקילא LA ROCHELLE.

En latin *Rupella*. Port de mer fortifié et chef-lieu du département de la Charente-Inférieure.

Cité dans mss. Vat., n° 468.

Sur la demande de ses sujets chrétiens, Alphonse, comte de Poitou, expulsa les Juifs, en 1249, de plusieurs villes de son domaine, notamment de La Rochelle, de Poitiers, de Saint-Jean d'Angély, de Niort, de Saintes et de Saint-Maixent, et confisqua les créances qu'ils avaient à réclamer à des chrétiens (Charte de l'an 1249, au Trésor des Chartes; cf. Depping, 199). Les Juifs revinrent plus tard à La Rochelle, car en 1307 on trouve à Toulouse un Juif du nom de Mavinus de Rupella (Saige, 95 et 256).

En 1216, HAYYIM BEN ISAAC, de La Rochelle, copia la Bible pour Salomon ben Joseph Haccohen (mss. Vat., n° 468, épigraphe du copiste) et les Prophètes avec les Hagiographes pour David ben Meschoullam (mss. Kennicot, n° 242; cf. Zunz, Zur Gesch., 110). Hayyim appelle ces deux personnages « mes maîtres », מוריי. Ce n'est peut-être là qu'un titre honorifique, mais cela prouve, du moins, que Salomon et David étaient des hommes instruits. Meschoullam, père de notre David, est qualifié de נדיב, «considéré». Dans un autre ms. de la Bible (mss. Vat., n° 482), copié également par Hayyim pour David ben Meschoullam, le nom de La Rochelle est transcrit לרקילא.

Les gloses d'un Semak ms. (mss. Berlin, n° 37, Cat., p. 18) ont le passage suivant : והורו רבי' יצחק ורבי' יחיאל ורבי' נתנאל ורהר"ר סי"ר ר"ו דוראנט דלרוקילא. C'est manifestement le passage que le Kol Bo, n° 143, donne comme un extrait du *Menahel* et qui traite du cas suivant. Un homme se fiança à une jeune fille au moyen d'un anneau qu'il avait acheté à la condition de pouvoir le rendre, après les fiançailles, au vendeur et d'en remettre le prix à sa femme. Samuel d'Evreux déclara ces fiançailles non valables, et plusieurs rabbins français, consultés sur ce cas, se rangèrent à son opinion. L'a-

Digitized by Google

dhésion donnée par ces rabbins est rapportée en ces termes: הסכימו הרבנים לפסול הקדושין ומורה הר' יחיאל ור' יצחק ור' נתנאל והרב שין דוראנט שצריך לחזור ולברך ברכת אירוסין והר' שניאור בר' שניאור ,אומר שאין צריך רק לקדש. Le même passage se trouve dans Orh. Hayy., II, ms. Gz., 28 *b*, et ms. Hstm, 10 *b* : והורה הר' יחיאל והרי' משנטש דשנטאש (ou והקר"ן והרב שירא דוראן). Le cas en question n'était pas assez important pour nécessiter l'intervention de rabbins étrangers. Il s'agit donc là, sans aucun doute, de rabbins français, qui vivaient au milieu du XIIIe siècle. Yehiel est certainement identique avec le savant de ce nom de Paris; הקר"ן est l'abréviation du nom de Nathanel « le saint », de Chinon (voir *s. v.* קימן); שנטאש ou שנטש désigne probablement Saintes (voir *s. v.*), et שין דוראנט ou שירא דוראן, résidence de לדוקילא, Sire Duran ou Sen Durant, doit être sans doute corrigé en לרוקילא, La Rochelle.

Le nom de לרנטל, dans mss. Mun., n° 62, est probablement une altération et doit être lu לרוקל, La Rochelle (voir *s. v.* דינטוק), mais le mot מלריאולה dans Orh. Hayy., I, 114 *d*, et dans Kol Bo, n° 71 (והרב מלריאולה), ne semble pas être un nom de lieu, mais un nom de personne, peut-être une altération du nom de *Morel* que portait Samuel de Falaise (voir *s. v.* פלייזא). Ce nom est, en effet, souvent altéré ; il est écrit מולייר (Mord. Houlin, n° 680) et même אויל (Luria, Consult., n° 29). On le trouve transcrit correctement מוריל dans Or Z., I, 130, et מוריאל dans Semak, n° 194.

Le ms. Hstm n° 345, Cat., p. 67, mentionne le rabbin סימן דילקראשא דלא רוקילא; c'est probablement Simon Deus le croisse de La Rochelle (voir *s. v.* פונטא דמיר).

לשמאדש.

Cité dans Schèb. Yeh., 115.

Toute la communauté juive de cette localité fut exterminée dans la même année, lors de la persécution des Pastoureaux (1320). Cette localité est située en פרובינצא. Ce nom ne désigne sans doute pas simplement la Provence proprement dite, mais tout le midi de la France, notamment le Haut-Languedoc, où les Pastoureaux exercèrent surtout leurs violences. Il ne peut donc pas être question de Saint-Chamas, dans le département des Bouches-du-Rhône (REJ., XVII, 92), où rien ne prouve qu'il y ait eu des Juifs et dont on peut difficilement voir le nom dans

Digitized by Google

le mot לשמארש. Dans sa traduction latine du *Schèbet Yehuda* (Amsterdam, 1651, p. 418), Gentius rend ce nom par Lasmaria ; il a lu לשמארש. Peut-être s'agit-il de Limoux, en latin *Limosum* ou *Limosus vicus*, ville du département de l'Aude qui était habitée par des Juifs au moyen âge (Saige, 274 et 286; REJ., II, 31; III, 223).

מאין MAYENNE.

En latin *Meduana* ou *Meduanum*. Ville du Maine, dans le département de la Mayenne.

Cité dans Or Z., II, 116 *a*.

Dans ce passage, il est question des usages religieux des Juifs de cette ville. Le nom de מדיאנה, dans B. de Tudèle (Itin., 106), est *Meduana*, désignation latine de Mayenne.

מארי מידיטיראניאו MER MÉDITERRANÉE.

En latin *Mare Mediterraneum*.

Cité dans Farissol, Iggérét Orh. Olam, 8 *b*.

Cette mer s'appelle aussi en hébreu ים האמצעי.

מארציא MARSAN ou MONT-DE-MARSAN.

En latin *Martianum*. Ville de la Gascogne, chef-lieu du département des Landes.

Cité dans Emék Habb., éd. Vienne, 60.

Usque (*ibid.*) écrit ce nom, en espagnol, Marcia, ce qui explique l'orthographe hébraïque de מארציא (cf. Kayserling, Gesch. d. J. in Navarra, 142). On trouve aussi la transcription, moins correcte, de מורציין (Schèb. Yeh., 5).

Les Pastoureaux égorgèrent tous les Juifs de cette ville.

Digitized by Google

מארקיאה LA MARCHE.

En latin *Marchia Gallica*. Ancien comte, qui forme aujourd'hui le département de la Creuse et une partie du département de la Haute-Vienne.

Cité dans Dibrè Hayy., 35 *b*.

מגדל נרבונה CHATEAU NARBONNAIS.

Cité dans Schèb. Yeh., 5.

A l'époque de la persécution des Pastoureaux (1320), les Juifs de Toulouse se réfugièrent dans ce château. Dans Emék Habb., 59, cet endroit est désigné par les mots de מצודה אשר בנרבונה, « château-fort à Narbonne. » C'est là une erreur, qui a été également commise par Usque (RÉJ., XVI, 219). Il ne s'agit pas, en effet, de Narbonne, mais du Château Narbonnais, fort situé à Toulouse.

מרי.

Cité dans Maïmoniot, Consult. טופסרים, n° 20.

Ce nom est mentionné à propos d'une réponse rédigée par Isaac ben Abraham, de Dampierre, au sujet d'un point de casuistique que lui avait soumis le « noble » Ismaël ou, plus exactement, Samuel de מרי. Celui-ci est identique très probablement avec ce Samuel ben Joseph qui interrogea verbalement Isaac ben Samuel de Dampierre sur une question rituelle (Schibb. Haliékét, II, ms., n° 40; RÉJ., VII, 42). D'après le contexte, מרי se trouve en Champagne, et on est tenté de considérer ce nom comme une forme altérée du nom de Ramerupt (voir *s. v.* רמרו). Mais il semble plus naturel de le corriger en מרר et d'y voir MÉRY-SUR-SEINE, ville du département de l'Aube, car très fréquemment les lettres ר et ד sont mises l'une pour l'autre.

Digitized by Google

On lit dans un document de Méry, daté de l'année 1223, que le comte Thibaud de Champagne s'engagea, à titre de réciprocité, à ne pas retenir les Juifs du roi de France (Teulet, Layettes du trésor des Chartes, I, n° 1,612 ; H. B., XXI, 107).

מהנמיגומירי MONTGOMERY.

Ancien comté de la Normandie, aujourd'hui dans le département du Calvados, qui a donné son nom à la célèbre famille de Montgomery.

Cité dans Cémah David, II, 60 *b*.

מוזלא MOSELLE.

En latin *Mosella*, en allemand *Mosel*. Rivière de la Lorraine et de l'Allemagne qui se jette dans le Rhin, près de Coblence.

Cité dans Or Z., I, 195 *b*.

Ce nom s'écrit également מוסלא (*ibid.*, 194 *a*), מוזיל (mss. Bodl., n° 1415, Cat., p. 505 et 1107), et מוזילא (*Memorbuch* de Mayence, dans RÉJ., IV, 29).

מולינש MOULINS.

En latin *Molinæ*, en vieux-français *Molins*. Ancienne capitale du Bourbonnais, aujourd'hui chef-lieu du département de l'Allier.

Nathan l'officiai eut, dans cette ville, une conférence religieuse, avec l'abbé de Cluny (mss. Ps, n° 64, Joseph Hammekané ; mss. Hg, n° 187, f° 54, Cat., p. 177 et 179 ; cf. RÉJ., I, 243. Voir *s. v.* קלינו). En 1250, Eudes, sire de Bourbon, sur la requête de Thibaud, comte de Champagne, autorisa Dedon, Juif de Bar-sur-Aube, à s'établir à Moulins, moyennant un marc d'or de rente (RÉJ., III, 214). Un document de 1363 mentionne Menessier de Moulins (Simonnet, 174).

Digitized by Google

מומורנצי MONTMORENCY.

Ville du département de Seine-et-Oise, arrondissement de Pontoise.

Cité dans mss. Bodl., n° 1207, Cat., p. 425.

Ce ms., qui contient un commentaire liturgique, débute par la note suivante :

של הרב ר' שמשון והח' ר' יום טוב והרב ר' אליעזר היו אחים, הרב ר' שמשון היותר גדול הימנו בשנים והאחר קטן הימנו, ושתי בנות היו לו לר' יוסף בן הרב ר' יום טוב, שם הגדולה לאה אם ר' יוסף ממומורנצי ואחיותיו ושם הצעירה מרת בילא אשת הס' ר' אליעזר בן הרב ר' יהודה בן הרב ר' יום טוב ומרת צדיק ר' משולם טוב (?) ודודי רבנו שלמה אחי אמו (lire אמי), הרב ר' שמשון ברי' יונה והרב ר' שניאור שמהרג על יחוד השם והולידו בנים ובנות. אלה הדברים אל (effacé) עזר בר' מאיר.

Ce texte, inexactement copié par le scribe Méïr ben Isaac, donne une sorte d'arbre généalogique d'Eléazar ben Méïr, auteur de cette note, mais il est difficile d'identifier toutes ces personnes, qui étaient sans doute parentes d'Eléazar, et de déterminer le degré de parenté qu'elles avaient entre elles. משולם טוב semble être une forme altérée ; Simson ben Yona est le poète liturgique de ce nom (Zunz, Litg., 162 et 250 ; cf. Gross, dans Mgz., IV, 186) ; le martyr Schneor n'est pas autrement connu ; « notre maître » Salomon est probablement Raschi, qui, d'habitude, est désigné de cette façon. S'il s'était agi d'un homonyme, l'auteur de cette note n'aurait pas manqué de l'appeler d'un nom qui l'aurait distingué de Raschi. Eléazar ben Méïr était donc le neveu de Raschi, et son père, Méïr, le beau-frère de Raschi. Le commentaire sur les Chroniques, attribué faussement à Raschi, mentionne un commentateur biblique du nom d'Eléazar ben Méïr (I Chron., XXIX, 11 ; voir *s. v.* אורלינש), probablement d'Orléans, qui vivait dans la première moitié du XII[e] siècle. A ne tenir compte que de la chronologie, ce savant pourrait être identique avec le neveu de Raschi. Il s'agit proba-

Digitized by Google

blement encore du même neveu dans le passage où l'on dit que Raschi adressa une consultation à son parent Eléazar et à R. Aron « l'ancien » (Réponses des rabb. fr., n° 13). Nous aurons encore l'occasion de revenir sur les autres noms de cette liste (voir *s. v.* פריש). A notre avis, Joseph de Montmorency était un descendant de Raschi.

מונבן.

Il existe à Paris un ms. du Semak (n° 379, Cat., p. 51) qui fut copié à la fin du XIII[e] ou au commencement du XIV[e] siècle, par Eliézer ben Yehiel מונבן. Ce nom désigne probablement une localité, sans doute MONTAUBAN, en latin *Mons Albanus*. On trouve en France plusieurs Montauban, mais ce n'est que dans le Montauban du département de la Drôme, arrondissement de Nyons, qu'il y avait sûrement des Juifs au moyen âge. Dans un mandement du 5 février 1339, le dauphin Humbert II ordonna à tous ses fonctionnaires des baronnies de Montauban et de Meuillon de contraindre les débiteurs des Juifs à s'acquitter à l'échéance envers leurs créanciers (Prudhomme, 19).

Le nom de מונטאלבן (mss. Bodl., n° 1984, f° 267, Cat., p. 677) ou מונטאלבאן (Schèb. Yeh., 68) désigne, non pas Montauban, mais Montalban, en Espagne, dans l'Aragon. C'est là que demeurait Abou Ganda, un des notables juifs qui prirent part à la controverse religieuse de Tortose (1413-1414), c'est aussi de Montalban qu'était originaire Jacob מונטאלבן, marrane qui, en 1556, subit le martyre à Ancône et dont Salomon Hazan déplora la mort dans une élégie (mss. Bodl., n° 502, f° 159; cf. Neubauer, dans le Libanon, V, 344, et Kaufmann, dans REJ., XI, 153).

מון דרגו.

En 1300, Moïse ben David השמני copia le commentaire de David Kimhi sur Ezéchiel et les Petits Prophètes pour Isaac

Digitized by Google

ben Méïr de מון דרגו (voir *s. v.* גראסי). Comme le copiste était probablement de Grasse, il est peu vraisemblable que celui qui l'avait chargé de faire la copie fût de l'Espagne (Stnschn., dans H. B., IV, 114). Il me paraît presque certain qu'il s'agit de MONDRAGON, hameau du département de Vaucluse, au nord d'Orange. Il existe également une localité de ce nom dans le département du Tarn, arrondissement de Castres.

מונטאל אדמאר MONTELIMART ou MONTELIMAR.

Autrefois *Monteil-Aimar*, en latin *Montilium Adhemari*. Ville de l'ancien comté du Valentinois, aujourd'hui dans le départ. de la Drôme.

Cité dans Minh. Ken., éd., 115.

Ce nom est aussi écrit מונטייל איימר (mss. Ps, n° 893, Cat., p. 154), ou מונטיל ארמר (voir *s. v.* מרסיליירה).

Par une ordonnance datée de Montélimart, du 2 août 1178, l'empereur Frédéric 1er soumit les Juifs d'Avignon à l'autorité de Paul, évêque de cette ville, et les recommanda à sa protection (Gallia christ., I, 143). En 1339-1340, Samuel ben Juda, de Marseille, âgé de 46 ans, acheva à Montélimart la traduction hébraïque du « Traité de l'âme » d'Alexandre d'Aphrodisie, qu'Isaac ben Honeïn avait traduit du grec en arabe (mss. Ps, n° 893).

Les Juifs paraissent avoir vécu tranquilles, et en nombre assez considérable, à Montélimart, depuis le commencement du XIVe siècle. Leur synagogue se trouvait dans la rue du Puits-Neuf, autrefois rue de la Juiverie. Leur communauté subsistait encore au milieu du XVe siècle (M. de Coston, Histoire de Montélimar, I, 516; II, 579; cf. REJ., IX, 237). En 1486, il n'y avait plus à Montélimart que sept familles juives, qui furent maltraitées à la suite de diverses accusations mensongères (Prudhomme, 67).

Digitized by Google

מונטוואל .

La première édition (Naples, 1487) du commentaire sur les Chroniques, attribué à tort à Raschi (I Chron., IV, 31), contient les mots suivants : כך סי' ר' משולם בר לוי אחי ר' משה הדרשן ממונטייל. Les éditions postérieures ont la leçon suivante : כך סי' ר' שלמה בר לוי אחי ר' משה הדרשן (Berliner, dans Mgz., I, 57); on voit qu'il y manque le nom de la localité. Ce commentaire mentionne assez souvent le nom de ר' שלמה בר לוי מן מונטוואל; c'est donc ce nom de personne qui paraît exact, et non pas celui de משולם. Il ne faut pas confondre ce Salomon ben Lévi avec Salomon ben Isaac, gendre de Lévi, qui est mentionné dans ce même commentaire, mss. de Leyde, ms. Scaliger n° 1 : רבי' שלמה ברי יצחק מן מונטייל בשם חמיו ר' לוי שאמר בשם חמי אחיו ר' משה הדרשן (Berliner, dans Mschr., 1863, p. 396). C'est ce dernier Lévi que R. Tam mentionne avec éloge (S. Hayyaschar, 64 *b*) et qui quitta Narbonne, sa ville natale, à l'exemple de son frère Moïse Haddarschan, pour s'établir probablement à מונטייל ; son frère s'était fixé à Toulouse (voir *s. v.*). Ce מונטייל est situé certainement dans le sud de la France; c'est probablement MONTOLIEU ou MONTOULIEU, en latin *Mons Oliveus*, ville du département de l'Aude, arrondissement de Carcassonne, où l'on sait pertinemment qu'il y avait des Juifs au moyen âge (Saige, 215). Le nom de cette localité s'écrit aussi מונטולא (Korè Hadd., 8 *b*).

מונטיל .

Cette localité fut habitée par plusieurs commentateurs de la Bible, notamment par Isaac (Minh. Yeh., 9 *b*), Jacob (*ibid.*, 12 *b*) et Samuel (*ibid.*, ms. Ps ; cf. Rabb. fr., 441). Elle est certainement distincte de מונטייל, dont il est question dans le paragraphe précédent, mais peut difficilement être identifiée avec Montilz-les-Tours (Rabb. fr., 735), village près de Tours, où il n'y eut peut-être jamais de Juifs. Il s'agit probablement de MONTEUX,

Digitized by Google

autrefois *Monteulx*, *Monteils* ou *Monteis*, en latin *Montilii*, bourg du département de Vaucluse, près de Carpentras, où demeuraient, au moyen âge, de nombreux Juifs. Il y eut, du moins, à Carpentras, beaucoup de Juifs qui étaient dénommés d'après cette localité (RÉJ., XII, 41 et 196-221; Annuaire de la Soc. des Ét. j., I, 262-264).

Le nom de מונטיל est aussi écrit מוטרויל (commentaire sur le Pentateuque, mss. Bodl., n° 270, f° 5; Ztschr. de Geiger, IX, 217), מונטריאל (Sèfer Haggan, dans Ozar Nechmad, II, 101), מוטרויל (commentaire sur le Pentateuque, mss. Vat., n° 48; Mgz., II, 41), et מונטריאל (mss. Vat., n° 239; Stnschn., Cat. Bodl., p. 1477). On a voulu voir dans ce dernier nom Montréal (voir plus loin), mais il faut sans doute le corriger en מונטיל. On trouve aussi, pour מונטיל, les variantes מונטלש, מונטרלץ et מגדול מונטרלץ. Il y a un מונטיל (Cèda Laddérékh, introduction) qui est Montilla, en Espagne.

1° On trouve au milieu du XIIIe siècle, à Noves, en Provence (mss. Bodl., n° 2343, 2°, § 572; Letterb., III, 4), un savant du nom d'ISAAC BEN JACOB de מונטלש, qui est peut-être notre commentateur Isaac, de Monteux.

2° JONATHAN BEN JOSUÉ דמונטרלץ fut en correspondance avec le célèbre grammairien Joseph Sarco, qui vivait en Italie dans la première moitié du XVe siècle (mss. Hœim, n° 231, Cat., p. 41).

3° SALOMON BEN IMMANUEL de מגדול מונטרלץ copia, en 1304, l'*Aroukh* de Nathan ben Yehiel pour le seigneur Bertrand des Baux (mss. Tur., n° 61, Cat. Peyron, p. 47; voir s. v. ברץ).

4° RAPHAËL BEN BARUKH דימונטריל est mentionné comme propriétaire d'un ms. du commentaire d'Abraham ibn Ezra sur le Pentateuque (mss. Bodl., n° 217, Cat., p. 38); il vivait à Carpentras vers 1525. Comme on trouve dans cette ville, vers la même époque, Raphaël de Monteux (RÉJ., XII, 198), il est très probable que ces deux personnages sont identiques et qu'il faut corriger ici également מונטריל en מונטיל. Ce ms. mentionne aussi Isaac דמנטריל; là encore, il faut sans doute lire מונטריל.

5° Le copiste du ms. Bodl. n° 2308 (Cat., p. 805), qui contient plusieurs poésies synagogales, porte le nom de ברוך בהר"ר מונטריל; on n'indique pas la date à laquelle ce ms. fut copié. Faut-il voir dans בהר"ר une altération pour בהרר"י ou lire cette abréviation : בן הר' ראפאל ? Dans ce dernier cas, notre Barukh serait le fils du Raphaël nommé dans le paragraphe précédent, et מונטריל devrait être également corrigé en מונטיל. Du reste, il y avait aussi des Juifs à Montréal, départ. de l'Yonne,

Digitized by Google

près d'Avallon (Simonnet, 187, 209 et 215; cf. Graetz, G. d. J., VIII, 71, Vivant de Montreall.

6° Yehiel ben Salomon Montelez édita à Venise, en 1585, le commentaire d'Obadia di Bertinoro, le jeune, sur le livre d'Esther, avec des écrits de divers rabbins (Steinschn., Cat. Bodl., p. 2074).

7° Joseph ben Abraham de מונטרלירץ, établi à Carpentras vers le milieu du XVII° siècle, était un poète liturgique de valeur; sept de ses compositions se trouvent dans le *Siddour* d'Avignon (Zunz, Zur Gesch., 469; Landshuth, Amudè Aboda, 89). Il composa également un *Sefer Orhot Hayyim* qui est en ms. à la bibliothèque d'Avignon; c'est un extrait de l'ouvrage rituel *Bêt Yosef*, de Joseph Karo (Neubauer, Rapport sur une mission dans le midi de la France, p. 3).

8° Saul ben Joseph de מונטלרץ, probablement fils du précédent, était établi à Carpentras. Le *Siddour* d'Avignon contient un piout qu'il composa sur la délivrance des Juifs de Carpentras pendant l'émeute qui éclata dans cette ville le 9 nissan 1682; cette composition commence par les mots שבח יקר וגדולה (Landshuth, Amudè Aboda; Zunz, Zur Gesch., 476). Joseph et Saül sont probablement identiques avec Jasse de Monteux, fils d'Abraham, et Saül de Monteux, qui vécurent à Carpentras vers 1659-1670 (Annuaire de la Société des Et. j., I, 262-263).

9° Salomon de מונטיל, homme riche et instruit, habitait Livourne vers 1801 (voir סם חיים, éd. Livourne, préface).

מונטפשלייר MONTPELLIER.

En provençal *Montpestier*, en latin *Mons Pessulanus* ou *Mons Puellarum*. Ville très importante du Languedoc, chef-lieu du département de l'Hérault.

Cité dans Meïri, Bêt Habbehira, introduction, et passim.

On trouve également ce nom écrit מונפשלייר (Minh. Ken., éd., 60, et passim), מונטפשלייר (Orhot Hayy., I, 116 *a*; S. ben Adret, Consult., III, n° 237, et passim), מונטפשלירי (S. ben Adret, *ibid.*, I, n° 419), מונטרפשלירי (*ibid.*, n° 127; Letterb., IV, 169), מונטפרשלייר (mss. Bodl., n° 2584, Cat., p. 1126), מנתפשלייר (mss. hébr. Lzg, n° 30, 4°, Cat., p. 295), מונטפלייר (mss. Vi., n° 108, Cat., p. 127), מונפרשלייר (mss. Mun., n° 315, 4°, Cat., p. 138), מונפרשלייר (B. de Tudèle, Itin., I, 2; mss. Pa, n° 1185, 1°, Cat., p. 217), מונפשלייר (mss.

Digitized by Google

Bodl., n° 781, Cat., p. 152), מנפשליר (*ibid.*, n° 2071, Cat., p. 707), מנפשליר (Moïse Narboni, commentaire sur le *Morè Neboukhim*, III, 49, éd., p. 64), מונפילר (mss. Vi., n° 161, Cat., p. 170) ou מונפליר (mss. Bodl., n° 781; mss. Tur., n° 74, f° 168, Cat. Peyron, p. 70), מונפלירי (Schalsch. éd. Ven., 54), מונפלירי (*ibid.*, 50), מונפאליר (mss. Hstm, n° 345, Cat., p. 66), et מנפלירי (mss. Rosenthal, n° 21, Cat. de la bibliothèque Rosenthal, II, 1174, contenant Géraud de Sol, *Introductio juvenum*, traduit par Abraham ben Meschoullam Abigdor). Le nom est souvent altéré. Ainsi, on trouve מונפרשליר (Minh. Ken., éd., p. 138), מופשליר (S. ben Adret, Consult., III, n° 219), מונטפשליר (Lonsano, Or Tora, éd. Amsterdam, section לך לך), מונטשליר (Schitta Mekoubécét sur Ketoubot, 37 *a*), מונפרשליין (Kol Bo, n° 71), מנופולי (mss. Vi., n° 157, Cat., p. 167; cf. Stnschn., Hebr. Uebers., p. 832), מונפרליא (Korè Hadd., éd. Berlin, 12 *a*) et מונטיפיכל (*ibid.*, 12 *b*). Par contre, le nom de מונפיליאיר qu'on trouve dans le ms. Vi. n° 52, Cat., p. 63, contenant le Semak de Zurich, est certainement une altération et désigne Falaise (voir *s. v.* פלייזא).

On admet généralement que le nom de Montpellier signifie « montagne close. » Par allusion à un nom biblique (Josué, XXIV, 30), on désigne aussi cette ville sous le nom de הר נעש, « montagne de tremblement », mais je ne sais à quelle étymologie on a pu songer en donnant à Montpellier cette appellation (B. de Tudèle, I, 2; Schèb. Yeh., 113). Peut-être s'est-on laissé égarer par la similitude de son de la terminaison provençale *pestier* dans Montpeslier et le mot provençal *polsar* = pousser. Cette ville est parfois appelée הר הנקרא פישולאנו, « mont dit Pessulanus » (mss. Bodl., n° 1269, 6°, Cat., p. 448), et souvent aussi tout simplement הר, « montagne » (Schitta Mekoubécét, *l. c.*, 18 *b*; Temim Dèim, n° 7; mss. Tur., *l. c.*, et passim).

Du mot הר on a formé le surnom הררי, porté par plusieurs habitants de Montpellier, tels que Jacob ben Makhir ibn Tibbon (voir plus loin), Abraham ben Salomon Harari, de Bagnols, copiste (voir *s. v.* באנוריולש), Juda, poète loué par Abraham Bédersi (תרב המתהפכת, vers 145, dans le Chotam Tochnit, éd. Amsterdam), Moïse ben Isaac, ancien propriétaire du ms. Bodl.

Digitized by Google

n° 1380 (Cat., p. 494), et d'autres encore. Plus tard, ce surnom fut porté par des Juifs d'Italie et de l'Orient (Zunz, Zur Gesch., 469). Salomon ben Adret (Consult., III, n° 32) fut en correspondance avec un savant de Marseille nommé Aron ben Abraham ben Isaac החורירי, mot qu'il faut sans doute lire ההרירי (Zunz, *l. c.*; cf. Perles, Biographie des Salomo b. Aderet, 9).

Le surnom de רמתי porté par Samuel (mss. Bodl., n° 1380), frère de Moïse ben Isaac Harari, que nous venons de mentionner, paraît être, dans ce cas spécial, synonyme de הררי (רמה = hauteur) et signifier également « originaire de Montpellier ». Mais il est souvent usité comme qualification honorifique, surtout pour désigner des personnes appelées Samuel, sans qu'il ait aucun rapport avec Montpellier; parfois même, il remplace totalement le nom de Samuel. Cela provient de ce que le prophète Samuel était originaire de Rama (cf. Stnschn., Cat. Bodl., n° 2451; H. B., XX, 121). Il n'y a donc pas lieu d'admettre que le poète liturgique qui a signé un piout du nom de רמתי ait été originaire de Montpellier (Zunz, Litg., 588).

M. Saige, dans son ouvrage (Les Juifs du Languedoc), a raconté les faits les plus saillants de l'histoire des Juifs de Montpellier. M. Salomon Kahn a également publié (REJ., XIX, 259 et suiv.) quelques documents relatifs à la communauté juive de cette ville. Les Juifs y habitaient un quartier spécial dans le faubourg de Villeneuve, ensuite Place des Cévenols, et plus tard Place de l'Herberie et Place de la Savaterie (Depping, 204; cf. Kahn, *l. c.*, 265). Commerçants très actifs, ils contribuèrent également, pour une grande part, au développement de l'école de médecine de Montpellier (Astruc, Histoire de la Faculté de Montpellier, 14; Bédarride, 139 et 465).

Les Juifs, très nombreux à Montpellier, y jouissaient d'une situation satisfaisante et s'y livraient avec ardeur à l'étude du Talmud. Dans les milieux juifs, on appelait cette ville הר הבית, « montagne du temple » (Temim Dèim, n° 7); Yedaya Penini lui donne le nom de הר הקדש, « montagne sainte », et la compare à Jérusalem (S. ben Adret, Consult., I, n° 418). Comme le fit Benjamin de Tudèle cent cinquante ans plus tôt, Yedaya parle des richesses des Juifs de Montpellier et loue leur charité et leur zèle pour la science juive. On signale souvent

Digitized by Google

les usages religieux de Montpellier (Orh. Hayy., I, 116, ס' המנהגות, dans mss. Adler, n° 23; cf. Letterb., IV, 132) et le Rituel ou Mahzor de Montpellier (mss. Hstm, n° 68, Cat., p. 9).

1° B. de Tudèle, qui visita Montpellier vers 1165, parle avec éloge des savants RUBEN BEN TODROS, NATHAN BEN ZEKHARYA, SALAMIE, MORDEKHAÏ et SAMUEL, rabbin de la communauté. Zunz identifie ce dernier (Ges. Schr., III, 146) avec Samuel ben Moïse, qui fut en correspondance avec Abraham ab-bet-din de Narbonne (Temim Dêim, n° 17). Cela ne nous paraît pas exact. Bien des raisons nous font supposer que Samuel ben Moïse, un des plus remarquables savants de la Provence (Yohasin, éd. Londres, 84 et 217) et connu personnellement d'Abraham ab-bèt-din (Gross, dans Mschr., 1868, p. 291), était établi à Lunel (mss. Bodl., n° 2343; Letterb., III, 5 : מעשה בא ליד הרב ר' שמואל בר' משה זק"ל ולפני הרב ר' משולם כר' יעקב ז"ל ושאר מחכמי לוניל).

2° ABRAHAM BEN DAVID, par abréviation *Rabad*, habita quelque temps Montpellier (Orh. Hayy., I, 116*a*; Kol Bo, n° 71). D'après le Schalschélet (p. 50), son beau-père, Abraham ab-bèt-din, serait également de cette ville, mais presque tous les documents le mentionnent comme originaire de Narbonne. L'erreur du Schalschélet semble provenir de ce qu'Isaac de Lattes (Schaare S., p. 72), en énumérant les savants juifs du midi de la France, et, à leur tête, Abraham ab-bèt-din, appelle cette région en hébreu : בארץ הלזו בהר ובשפלה, « dans cette contrée, sur la montagne et dans la plaine. » Cette expression, qui a ici un sens général, par allusion au verset de Deutéronome, I, 7, a été mal comprise par Guedalya ibn Yahya; dans le mot הר, il a vu Montpellier, et, par conséquent, il considère cette ville comme le lieu de résidence d'Abraham ab-bèt-din. Isaac de Lattes (Schaare S., 73) mentionne bien un Abraham de Montpellier, mais rien ne prouve que ce dernier ne soit pas distinct d'Abraham ab-bèt-din.

3° L'épître écrite par Maïmonide au sujet de son *Moré*, et commençant par les mots מי זאת הנשקפה, fut adressée, d'après certains manuscrits, aux savants de Lunel, notamment à Jonathan Kohen (Ozar Nechmad, II, 3), et, d'après d'autres, aux savants de Montpellier (mss. Mun., n° 315, 4°, Cat., p. 138). Cette dernière assertion est inexacte, car Jonathan Kohen, qui était sûrement le destinataire de cette lettre, demeurait à Lunel. Une autre leçon indique que l'épître fut adressée à la fois aux savants des deux villes (Orh. Hayy., II, ms. Gz., fin; Mschr., 1869, p. 443). Il est possible, en effet, que les savants de Montpellier et de Lunel aient écrit ensemble à Maïmonide et aient obtenu de lui une réponse commune. On doute également si la lettre écrite par Maï-

Digitized by Google

monide sur l'astrologie fut adressée aux savants de Marseille (Maïmonide, recueil de lettres, éd., n° 3) ou de Montpellier (Moïse Narboni, commentaire sur le *Moré*, p. 64 ; mss. hébr. Lzg, n° 30, 4°, Cat., p. 295 ; mss. de Rossi, n° 327 ; cf. Steinschn., Cat. Bodl., p. 1903).

4° Dans la polémique qui s'engagea, quelque temps après l'apparition du *Moré*, entre amis et adversaires de la philosophie, Montpellier joua un rôle important. Un rabbin de cette ville, SALOMON BEN ABRAHAM BEN SAMUEL, dans sa haine implacable contre la philosophie, alla jusqu'à solliciter l'intervention de l'Inquisition, fonctionnant à ce moment dans le midi de la France contre les Albigeois, et engagea ce tribunal à brûler à Montpellier, comme hérétiques, les œuvres de Maïmonide (Luzzatto, Kérem Cheméd, V, 1; Graetz, G. d. J., VII, 45, 65, 433 et suiv.). Une des nombreuses lettres qu'il écrivit au sujet de cette polémique à des savants de France et du nord de l'Espagne ainsi que des lettres d'autres rabbins, relatives à cette lutte, ont été publiées, il y a quelques années, par M. Halberstam d'après un ms. Bodl. (dans le Jeschurun de Kobak, VIII, 98). Le contenu de la lettre de Salomon montre qu'elle est adressée à Samuel ben Isaac, et non pas à Nahmanide, comme le dit le ms. par erreur. Salomon, dans cette lettre, loue la science talmudique de Samuel et lui rappelle combien ils étaient liés dans leur jeunesse (זכרנו ימים מקדם בהתעלסנו באהבתך); il le connaissait donc personnellement. M. Halberstam identifie ce Samuel avec Samuel ben Isaac Hasardi, l'auteur du *Sefer Hatteroumot*. Dans sa jeunesse, ce dernier fréquenta, en effet, l'école de Nathan ben Meïr, à Trinquetaille (voir *s. v.* טרינקאטאלירש), il séjourna donc en Provence et peut avoir fait la connaissance de Salomon. Plus tard, il retourna sans doute en Espagne, son pays natal. Les lettres écrites à propos de cette polémique sur la philosophie représentent Salomon comme un talmudiste considérable, et, de fait, on invoque souvent son autorité rabbinique (Luzzatto, *l. c.* ; cf. mss. Bodl., n° 2343, 2° ; Letterb., II, 182). Il écrivit sur des questions rituelles à Nahmanide (Letterb., III, 1).

Son père, Abraham ben Samuel, peut-être fils de ce Samuel, rabbin de Montpellier, dont nous avons parlé plus haut, est probablement identique avec Abraham de Montpellier qui a écrit un commentaire estimé sur la plus grande partie du Talmud (Schearé S., p. 73). Dans son ouvrage de casuistique, Jacob ben Moïse de Bagnols cite ses commentaires sur Houllin et Ketoubot (mss. Br. M., Or. n° 2705, d'après REJ., IX, 53 ; voir *s. v.* באבריל). Peut-être cet Abraham est-il aussi identique avec le savant de ce nom que Menahem di Lonzano (Or Tora, éd. Amsterdam, section לך לך) qualifie de gaon et dont il mentionne les commentaires talmudiques.

Digitized by Google

5° D'après une consultation qui se trouve dans Orh. Hayy., II, ms. Gz., p. 221, le collège rabbinique de Montpellier comprenait, outre Salomon ben Abraham, dont il est question précédemment, les membres suivants : HAYYIM BEN JACOB, ISAAC BEN MATATIA, SAUL BEN JACOB, et JOSEPH ou MOÏSE BEN SALOMON (Orh. Hayy., ms. Hsim, II, 274). Aucun de ces personnages n'est autrement connu.

6° Parmi les partisans de Salomon ben Abraham qui combattirent à ses côtés contre les œuvres de Maïmonide, il faut mentionner avant tout ses deux disciples DAVID BEN SAUL et YONA BEN ABRAHAM GERUNDI, l'auteur bien connu d'un certain nombre d'écrits talmudiques et ascétiques, qui mourut à Tolède vers 1263 (Steinschn., Cat. Bodl., p. 1420). Yona Gerundi séjourna assez longtemps à Montpellier (cf. Hémda Guenouza, 19 ; Taam Zek., 72 : ובא לו למונטפלייר עירו). Quand les ouvrages de Maïmonide eurent été livrés aux flammes, il en fut affligé et déclara publiquement qu'il se repentait d'avoir prêté son concours à Salomon ben Abraham. Une lettre du philosophe Hillel ben Samuel, de Vérone, de la seconde moitié du XIIIe siècle, donne des détails circonstanciés sur ces événements (Hémda Guenouza, 18 ; Taam Zek., 70 ; cf. Steinschn., introduction au ספר חגמולי נפש de Hillel). Hillel était élève, à Barcelone, de Yona Gerundi et résida probablement vers 1249-1254 à Montpellier, où il connut toutes les particularités de cette lutte. Lévi ben Juda Hazan était aussi élève de Salomon ben Abraham, à en juger par la façon dont il cite une décision rituelle au nom de ce Salomon (mss. Bodl., n° 2343, 2° ; Letterb., II, 182 : הגיד לי ר' לוי בר יהודה חזן בשם ר' שלמה).

7° SAUL HACCOHEN, talmudiste de Montpellier, n'est cité qu'une seule fois (Orh. Hayy., II, ms. Hsim, p. 274). Un Saül Haccohen ben Saül, de Montpellier, signa en 1304, une lettre d'adhésion aux idées d'Abba Mari (Minh. Ken., ed., p. 66).

8° Peu de temps avant 1240, vivait à Montpellier l'auteur anonyme d'un commentaire sur le Pentateuque, intitulé לקח קצר, qui est une compilation d'ouvrages plus anciens, contient de nombreux passages apologétiques, opposés aux attaques des chrétiens, et interprète la Bible, à l'instar des mystiques, à l'aide de la *guematria* et du *notarikon* (mss. Mun., n° 66, 3°, Cat., p. 31 ; Berliner, Pletat Soferim, 33).

9° MOÏSE BEN SAMUEL IBN TIBBON habita Montpellier dans la seconde moitié du XIIIe siècle. Auteur de plusieurs ouvrages originaux, surtout de commentaires, il rendit principalement service à la science juive en traduisant, de l'arabe en hébreu, de nombreux livres de médecine, de mathématiques et de philosophie, entre autres, ceux de Maïmonide (Schaaré S., p. 73 ; Steinschn., Cat. Bodl., p. 1998, Hebr. Uebers., passim, et Register, p. 1052 ; Rabb. fr., 593 et suiv.). Plusieurs de ces traductions sont datées

Digitized by Google

de Montpellier. Ainsi, il traduisit dans cette ville le commentaire d'Averroès sur le *De Sensu et Sensato*, d'Aristote, en 1254 (ms. de Rossi n° 776, 3°), les « Problèmes » attribués à Aristote et traduits par Honeïn ben Issac, en 1264 (mss. Bodl., n° 2380, Cat., p. 835; Rabb. fr., 744), les « Éléments » d'Euclide, en 1270 (mss. Tur., n° 93, Cat. Peyron, p. 87, sans indication de lieu; voir pourtant Schalsch., éd. Venise, 54 *b*. Cf. Stnschn., Cat. Bodl., p. 2002), l'introduction d'Ibn al-Heïtham aux livres V, VI, VII, X et XI d'Euclide, en 1270 (mss. Mun., n° 36,3°, Cat., p. 12; cf. Stnschn., Hebr. Uebers., 510), le traité de Théodose de Tripoli sur la Sphère, en 1271 (mss. de Monte Cassino, V, n° 10,3°; cf. Stnschn., *l. c.*, 542, et Rabb. fr., 594), le traité d'al-Hassar sur l'arithmétique, en 1271 (mss. Bodl., n° 2457, Cat., p. 872; Stnschn., *l. c.*, 557; Rabb. fr., 744), et enfin le « Petit Canon » d'Avicenne (mss. Mun., n° 220,2°, Cat., p. 76).

10° Vers la même époque vivait également à Montpellier Juda ou Aryé Harari, poète liturgique, dont il a été question plus haut et dont plusieurs piyoutim ont été conservés dans le Rituel de Carpentras et dans des *Mahzorim* manuscrits (Luzzato, mss. Mgz., VII, part. hébr., p. 17; Zunz, Litg., 495, et appendice, 42).

11° Un médecin, Nathan, de Montpellier, fut le maître de l'auteur anonyme de l'ouvrage médical ספר הירשר, « Livre de la droiture », qui vivait vers la fin du XIIIe siècle (mss. Vi., n° 161, Cat., p. 190; mss. Bodl., n° 2134, 1°, Cat., p. 733; mss. Ps, n° 1122, 2°, Cat., p. 207). M. Steinschneider (H. B., XVII, 61; XX, 17) croit pouvoir l'identifier avec Nathan ben Joël Palquera, l'auteur du צרי הגוף, « Baume du corps », et d'un autre livre de médecine (Wolf, B. H., I, 921; IV, 931). Mais ce dernier Nathan était probablement espagnol (voir *s. v.* בלקיירי). On connaît aussi un médecin du nom de Nathan ben Samuel qui a écrit un court commentaire sur le Pentateuque, intitulé מבחר מאמרים, « Propos choisis » (édité par Piperno à Livourne, 1840, préface), mais son grand commentaire sur le Pentateuque, portant le titre de זכרון טוב, a été composé vers 1307 (mss. de Rossi, n° 1140; mss. Cambr., n° 61, Cat., p. 185; Rabb. fr., 550; Stnschn., dans Mgz., III, 145). Dans quelques mss., ce Nathan est désigné par l'abréviation de נבש"ת. On ne sait pas s'il faut lire cette abréviation : נתן בן שמואל תבונן (Stnschn., *l. c.*; cf. Cat. des mss. de Michael, p. 346) ou נפשו בצל שדי תתלונן, « que son âme repose à l'ombre du Tout-Puissant! » (Schiller-Szinessy, dans Cat. Cambr., p. 199). Cette dernière lecture paraît la plus exacte, car Nathan est parfois désigné ainsi : נתן הרופא נבש"ת (mss. Ps, n° 889, 5°; mss. Cambr., n° 62, Cat., p. 194). Quoi qu'il en soit, ce Nathan est postérieur à son homonyme qui fut médecin à Montpellier.

12° Elia, de Montpellier, probablement du XIIIe siècle, était un rabbin éminent dont l'autorité fut invoquée assez fréquemment (mss.

Digitized by Google

Bodl., n° 2343 ; Letterb., III, 5 ; S. ben Adret, Consult., ms. Bodl., דיני קידושין, n° 82 ; cf. REJ., XII, 86).

13° Todros, de Montpellier, personnage très considéré, דקצין, composa et envoya une poésie à Abraham Bédersi, qui lui répondit également en vers (voir son Divan, ms. ; Rabb. fr., 712). Il est probablement identique avec Tauros de Bellicardo, mentionné dans un document latin de 1277 comme un des notables de la communauté juive (REJ., XIX, 273). Le nom de Tauros répond à celui de Todros (voir *s. v.* נרבונה). Si cette identité, qui a bien des probabilités en sa faveur, est exacte, nous sommes amené à émettre l'hypothèse que Todros, originaire de Beaucaire et établi à Montpellier, est le même que Todros de Beaucaire, homme très estimé, qui demeurait à Montpellier et se montra partisan zélé d'Abba Mari de Lunel, qui séjourna lui-même dans cette ville pendant la période des polémiques religieuses. Ce dernier Todros mourut en 1304 (Minh. Ken., éd., 48, 61 et 63, חשר הנכבד ; *ibid.*, 114 ; voir *s. v.* בלקיירי).

14° En Salemias Nassi, de Montpellier, reçut une pièce de vers d'Abraham Bédersi en même temps que Todros (Rabb. fr., 712).

15° En Salomon ben Maïmon, de Montpellier, reçut une pièce de vers d'Abraham Bédersi à l'occasion du mariage d'En Moïse Samuel, probablement son fils, avec la fille de David Abou Guebiri, אבו גבירי (Rabb. fr., 712). M. Saige identifie à tort notre Salomon avec le Salomon qui fut exempté, en 1286, avec son frère Maïmon, par le roi Philippe le Bel, des taxes qui leur avaient été imposées. Du reste, ces deux frères sont désignés comme fils de Vitalis.

16° Lévi, probablement Lévi ben Abraham, de Villefranche, séjourna quelque temps à Montpellier, où il composa, en 1276, son célèbre poème didactique (mss. Ps, n° 1047, 13°, Cat., p. 191 ; voir *s. v.* וירלא פרנקא מקוסלונטא).

17° Jacob Prophègue (פריזי), de Montpellier, talmudiste, est mentionné dans le ms. des Consultations de S. ben Adret (mss. Bodl., n° 2550, דיני קידושין, n° 70, dans REJ., XII, 86).

18° Ruben ben Isaac, poète liturgique assez fécond, qui vivait encore vers 1306, paraît également avoir habité Montpellier (Sèder Hattamid, éd. Avignon, 1767, f, 70-90 ; cf. Zunz, Litg., 498). Ce fut sans doute lui qui soumit une question rituelle à Benjamin ben Juda de Lunel (mss. de Rossi, n° 166 ; Letterb., II, 181 ; III, 4).

19° David ben Ruben, de Montpellier, peut-être fils du précédent, était un talmudiste considéré ; il fut en correspondance avec Salomon ben Adret (Consult., I, n° 363). On le trouve aussi mentionné dans le ms. de Rossi n° 166 (Letterb., II, 182).

20° Aron ben Joseph Hallévi, l'adversaire célèbre de Salomon ben Adret, habitait Montpellier vers 1300 (Méïri, Bèt Habbehira, 18 *b* ;

Digitized by Google

Graetz, G. d. J., VII, 174; Perles, Salomo ben Aderet, 62; Rabb. fr., 523). Descendant de Zerahya Gerundi, de Lunel, dont il invoque souvent l'autorité dans ses ouvrages, il était probablement originaire de l'Espagne; mais on ne connaît pas le lieu de sa naissance. Dans sa jeunesse, il fréquenta, à Girone, l'école de Nahmanide, et il cite très souvent ce dernier comme son maître. Vers 1285, il est à Saragosse (I. ben Schèschet, Consult., nos 388 et 390) et l'année suivante à Barcelone (Isaac Israeli, Yesod Olam, éd. Berlin, II, 35); en 1291, nous le trouvons à Tolède (Chronique de Joseph ben Çadik, 96 : ישב הר' אהרן הלוי בטליטלה שנת ה' אלפים נ"א). Le Yohasin, éd. Londres, p. 222, donne la même indication, mais la date y est altérée, on y lit נ"א = 1261, au lieu de ק"נ = 1291. Dans le Yohasin, éd. Constantinople, p. 144, on indique la date de נ"ג = 1293, et au lieu du mot ישב, « il séjourna », on a mis sans raison le mot נפטר, « il mourut ».

Aron Hallévi, appelé par abréviation ר"אה, composa des commentaires sur plusieurs traités du Talmud et sur les *Halakhot* d'Alfasi (Schem Hagg., I, *s. v.*). Son commentaire sur les Halakhot a été édité, pour les traités de Berakhot et de Taanit, à Mayence, en 1874, d'après le ms. Mun. n° 237 (Cat., p. 85). Il écrivit encore un autre livre talmudique, נזר הקדש, dont il parle dans la préface du commentaire édité, et qui, d'après ce qu'il en dit, était un ouvrage étendu de casuistique. Ses décisions rituelles, פסקי הלכות, qu'Azoulaï vit en ms. (Schem Hagg., I, *s. v.*) ne sont peut-être pas autre chose que ce livre de casuistique ou une partie de ce livre. C'est probablement à ce même livre que sont empruntées ses prescriptions rituelles relatives au vin, כללי יין נסך, éditées à la fin du עבודת הקדש de Salomon ben Adret (Venise, 1602), ainsi que ses « décisions » au sujet de Nidda, פסקי נדה, qui existent en ms. (n° 660, 2°, des mss. Bodl., Cat., p. 130). Peut-être est-il également l'auteur des règles relatives à la *schehita*, כלל קצר בהלכ' מחיטה et משפטי הבדיקה בריאה, qui se trouvent dans ce ms. Les matériaux de son ouvrage de casuistique paraissent avoir été disposés dans l'ordre même des traités du Talmud, à en juger par la façon dont Aron Haccohen le cite dans son *Orhot Hayyim*, composé un peu avant 1329 (ms. Gz., II, 91-93 : הר' אהרן הלוי ז"ל כתב בדיניו בפ' שני מע"ז). Ce même ouvrage cite également ses prescriptions concernant Pâque (I, 73*d*). Nous ferons remarquer incidemment qu'Aron Haccohen parle de lui comme d'une personne déjà morte. Il était déjà très âgé quand il composa son ouvrage le plus important, בדק הבית, où il soumet à une critique très pénétrante le תורת הבית de Salomon ben Adret (בדק הבית, éd. Vienne, 104*a*). Mais il vécut certainement encore quelques années après 1300. Son père s'appelait Joseph ben Benvenisti. Benvenisti était le petit-fils de Zerahya Gerundi, qui mourut vers 1186; lui-même vivait donc vers la fin du XIIIe et au

Digitized by Google

commencement du XIIIe siècle, et son petit-fils Aron, qui atteignit un âge avancé, naquit probablement vers 1240.

Aron Hallévi avait deux frères plus âgés que lui, Benvenisti, qui n'est pas autrement connu, et Pinhas, talmudiste estimé et auteur d'un commentaire sur plusieurs traités du Talmud, dont Aron et son disciple Yomtob ben Abraham, de Séville, invoquent fréquemment l'autorité dans leurs ouvrages (Schem Hagg., *s. v.* פנחס). Dans son commentaire sur Ketoubot, 60, il mentionne son défunt maître, Isaac, fils de son frère Benvenisti. Ce fut à l'instigation de Josué, fils de son frère et maître Pinhas, qu'il écrivit son commentaire sur les *Halakhot* d'Alfasi ; il mentionne ce Pinhas comme déjà décédé (préface de ce commentaire, éd. Mayence ; cf. Rabb. fr., 527 ; Neubauer, dans Mschr., 1871, p. 513). Ce Pinhas est probablement identique avec le poète Pinhas ben Joseph Hallévi, qui était encore en vie, à Perpignan, en 1290 (voir *s. v.* פרפיניאן). Son frère et élève Aron Hallévi demeura sans doute, lui aussi, quelque temps à Perpignan et naquit peut-être dans cette ville.

21° Juda ibn Zabarra, qui célébra en quelques vers l'ouvrage si important de Menahem Meïri, de Perpignan, vivait à la fin du XIIIe et au commencement du XIVe siècle (Stern, préface à l'introduction du Meïri, éd. Vienne, p. XIV). Il écrivit son traité sur la résurrection, בכתב התחיה, pour un habitant de Montpellier (Steinschn., Cat. Bodl., p. 1369), on peut donc en conclure qu'il résida lui-même quelque temps dans cette ville et y fut l'élève d'Aron Hallévi, qu'il mentionne fréquemment. Rien ne prouve pourtant qu'il fût originaire de Montpellier (Furst, Bibliotheca judaica, III, 183). Il est plus probable qu'il naquit en Espagne, où plusieurs savants portèrent ce nom de *Zabarra*, écrit en hébreu זאבארה, זבארה, זבארי ou זברה (Senior Sachs, dans יין לבנון, Paris, 1866 ; Steinschn., Cat. Bodl., p. 1369 et 1521). D'anciens documents relatifs aux Juifs de Manresa et de Besalu, en Espagne, mentionnent aussi quelques personnes appelées Zabarra (cf. REJ., V, 287-288).

22° Quand, en 1303-1306, les partisans et les adversaires des études philosophiques recommencèrent leurs polémiques dans le midi de la France, Montpellier redevint le théâtre de la lutte. Abba Mari de Lunel, le principal auteur de ce mouvement, était installé dans cette ville, d'où il dirigeait le combat (Minh. Ken., passim ; RÉJ., IV, 194). Il fut activement secondé dans sa lutte par deux hommes dont nous avons déjà parlé, Todros de Beaucaire et Simeon ben Joseph, appelé En Duran de Lunel, qui étaient alors installés également à Montpellier (voir *s. v.* לוניל). Il réussit à faire partager sa haine contre Maïmonide à une grande partie de la communauté et à les convaincre que le seul moyen de sauver le judaïsme était de condamner la science. Vingt-quatre notables de la communauté de Montpellier adhérèrent aux mesures de rigueur qu'il édicta

Digitized by Google

contre les études profanes et signèrent la lettre qu'il adressa à Salomon ben Adret (Minh. Ken., 66; Rabb. fr., 664).

23° Irrités des agissements passionnés d'Abba Mari et de l'immixtion de Salomon ben Adret dans les affaires des communautés du midi de la France, de nombreux Juifs de Montpellier s'organisèrent, à leur tour, pour la défensive et firent une propagande active par la parole et la plume en faveur de leurs idées. Ils étaient dirigés par Jacob ben Makhir ibn Tibbon, appelé Don Profiat, et, dans le latin du moyen âge, Profatius Judæus (vers 1240-1308). Originaire de Marseille, il fit ses études, en sa jeunesse, à Lunel (Minh. Ken., 85) et vint se fixer à Montpellier (mss. Bodl., n° 1269, 6°, Cat., p. 448), ville d'après laquelle il est souvent appelé המרי (mss. Tur., n° 240, Cat. Peyron, p. 252; mss. Mun., n° 343, 26°, Cat., p. 160, et passim). Nous le trouvons déjà dans cette ville en 1283 (Steinschn., Hebr. Uebers., 59).

Jacob ben Makhir, un des représentants les plus illustres de la science juive au moyen âge, était en situation, mieux que personne, de défendre les droits de la pensée. Nous ne pouvons pas exposer ici tous les services qu'il a rendus à la littérature juive; ce travail a, du reste, été fait par des juges compétents (Steinschn., Cat. Bodl., p. 1232 et suiv., et Hebr. Uebers., passim; Rabb. fr., 599 et suiv.; Graetz, G. d. J., VII, 261). Il est inexact que Jacob descendît de Meschoullam ben Jacob de Lunel (Graetz, *l. c.*); il était petit-fils de Samuel ben Juda ibn Tibbon (Gross, dans REJ., IV, 199). Fidèle aux traditions des Tibbonides, il traduisit de l'arabe en hébreu de nombreux ouvrages d'astronomie, de mathématiques et de philosophie. Mais il dut surtout sa réputation à ses travaux personnels d'astronomie, notamment à son traité sur le cadran et à ses tables astronomiques, sorte de calendrier qui fut souvent traduit en latin et estimé à tel point que Képler lui-même parle de son auteur avec éloge (Rabb. fr., 623). Quoiqu'on ne connaisse de lui aucun ouvrage médical, on peut cependant admettre qu'il s'occupa de médecine, car, à cette époque, presque tous les savants juifs étudiaient plus ou moins cette science. Mais, vu les dispositions de l'Eglise de ce temps pour les médecins juifs, il est bien douteux qu'il ait été nommé régent de la Faculté de Montpellier (Astruc, 168). On sait, en effet, que le synode de Montpellier de 1258 menaça d'excommunication les chrétiens qui accepteraient les soins d'un médecin juif, et que le synode d'Avignon de 1282 ne leur permettait de consulter un médecin juif qu'en cas d'urgence. Il est vrai que, dans la pratique, on se montrait moins exclusif envers les médecins juifs, qui étaient des praticiens très habiles (Bédarride, 236 et 533), mais cette indulgence n'allait pas jusqu'à laisser nommer un Juif régent d'une Faculté. Une chose est pourtant certaine, c'est que Jacob ben Makhir jouissait, pour son savoir étendu, d'une très grande

Digitized by Google

considération. Son intervention dans la lutte des maïmonistes et des antimaïmonistes fut donc d'un grand poids.

24° Jacob ben Makhir fut énergiquement soutenu à Montpellier, notamment, par le médecin Salomon de Lunel (Minh. Ken., 130 ; voir *s. v.* לוניל), et par son parent JUDA BEN MOÏSE IBN TIBBON (*ibid.*, 62 et 70), fils de Moïse ben Samuel ibn Tibbon. Dans une lettre adressée à Salomon ben Adret (Consult., I, n° 418), le poète Yedaya Penini, admirateur enthousiaste de Maïmonide, loue les savants de Montpellier ; il avait probablement demeuré également dans cette ville (voir *s. v.* בדרש).

25° L'expulsion des Juifs de France, en 1306, mit fin à ces violentes polémiques. Quand les expulsés furent autorisés à revenir en France, ils se rendirent de nouveau dans leurs anciens lieux d'habitation, mais l'ardeur pour les études était refroidie, et l'on n'entend plus parler que rarement des savants de Montpellier. En 1387, la communauté juive de cette ville, présidée par HÉLIA DE LOAN et SAMUEL CAYLLI, put élever, avec la permission de l'évêque, une magnifique synagogue (Bédarride, 539), mais la vieille école, où s'étaient formés tant d'éminents savants, resta déserte. La Faculté de médecine continua pourtant d'attirer des jeunes gens juifs. Un des plus distingués d'entre eux fut Abraham, appelé BONET BEN MESCHOULLAM BEN SALOMON ABIGDOR (né en 1351). Il était très jeune encore quand il commença de s'occuper de médecine et de philosophie. A l'âge de 17 ans (1367), il composa, sous le titre de סגולת מלכים, « Trésor des Rois », en prose rimée, avec texte et commentaire, une Esquisse de la Logique, de la Physique et de la Métaphysique, d'après l'ouvrage de Gazzali כוונות הפילוסופים, « Les tendances des philosophes » (mss. Ps, n° 990 ; mss Mun., n° 44, 1°, Cat., p. 20 ; Steinschn., Hebr. Ueber., 325). Cet ouvrage fut bientôt suivi de ses « Explications du commentaire d'Averroès sur l'*Isagoge* de Porphyre » (mss. Mun., n° 83, 3°-5°, Cat., p. 28 ; cf. Steinschn., Alfarabi, 22 et 193) et de son imitation du Traité de Logique, *Tractatus Summularum*, de Petrus Hispanus (mss. Bodl., n° 346, 6°, et n° 1329, 2°, Cat., p. 72 et 473 ; mss. Mun., n° 307, 8°, Cat., p. 134 ; mss. Ps, n° 926, Cat., p. 162, où l'on désigne, par erreur, cet ouvrage comme une traduction d'un Traité de logique d'un auteur arabe anonyme). Quand il fut plus âgé, il se rendit à Montpellier, où il s'adonna plus complètement aux études médicales. Il se trouvait dans cette ville peu de temps avant l'année 1379 ou peut-être cette année même, car à cette date il traduisit du latin en hébreu, sous le titre de מבוא הנגעים, « Introduction pour les jeunes gens », un ouvrage de Géraud de Solo sur la fièvre (mss. Ps, n° 1123, 2°, Cat., p. 208 ; mss. Bodl., n° 2121, 1° ; mss. Hg, n° 308, 4° ; H. B., IX, 173). Plus tard, il traduisit et remania un écrit du même auteur, le commentaire sur le 9e livre de l'ouvrage *Ad*

Digitized by Google

Almansorem de Razi (mss. Mun., n° 296, 1°, Cat., p. 127 ; mss. Bodl., n° 2401, Cat., p. 843 ; H. B., VIII, 47 et 89). En 1381, il traduisit du latin, à Montpellier, un traité d'Arnaud de Villeneuve sur les médicaments simples et composés ayant des vertus digestives et purgatives (mss. Hg, n° 308, 2° ; mss. Ps, n° 1054, 11°, Cat., p. 193, où l'on indique que cet ouvrage a été traduit à Arles ; cf. H. B., IX, 172), et les *Paraboloe* du même auteur, qu'il appelle פרקי אדנבט (mss. Hg, *l. c.* ; mss. Mun., n° 297, 4°). Ce fut probablement dans sa jeunesse qu'il traduisit, sous le titre de מבוא במלאכה, « Introduction à la pratique », le traité de Bernard Alberti sur la maniere de faire des ordonnances d'apres les *Canons* d'Avicenne, livre IV, Fen. I (mss. Mun., n° 297, 2° ; mss. Bn, n° 71, 2°, Cat., p. 47 ; mss. Ps, n° 1054, 12°, où le Catalogue dit, par erreur, Albert Brouat ; cf. H. B., IX, 171 ; Mgz., X, 164, où la préface a été éditée). En 1393, il prêta son concours à son fils Salomon, qui traduisit en hébreu, sous sa direction, à l'âge de 15 ans, probablement à Montpellier, l'ouvrage latin *De judiciis astronomiæ* ou *Capitula astrologiæ* d'Arnaud de Villeneuve ; il donna à cette traduction le titre de פנים במשפט (mss. Mun., n° 249, 10°, Cat., p. 94 ; mss. Bn, n° 116, 4°, Cat., p. 98 et 136, où se trouve la préface ; voir, sur lui, Steinschn., Cat. Bodl., p. 2264). Ce même Salomon traduisit en hébreu, en 1399, sous le titre de מראה האותנים (mss. Bn, n° 116, 3°, Cat., p. 93), le traité *De Sphaera* de Jean de Sacrobosco.

Il est probable que notre Abraham Abigdor n'est pas le même que Maestro Abram Abigdor qui se trouvait à Arles en 1385. A cette même date, on trouve le talmudiste Don Astruc Salmon Abigdor à Nîmes (I. ben Schèschet, Consult., n° 266 ; cf. Mschr., 1880, p. 410). Peut-être ces *Abigdor* étaient-ils tous parents. Ce nom de famille se rencontre encore plus tard chez les Juifs de Provence. Mentionnons, entre autres, Juda Abigdor, nommé בונגי ou Bonjueu, Bonastruc Abigdor (Schalsch., éd. Ven., 64 *b*), et le médecin Abraham Avigdor, établi à Marseille vers 1433-1448 (Barthélémy, 25-29, d'après RÉJ., VII, 294).

26° A propos du procès qui eut lieu à Arles pour une question de mariage, et dont nous avons parlé, le collège rabbinique de Montpellier fut chargé de recueillir le témoignage de plusieurs personnes. Il était alors composé des membres suivants : וידאל בונדיאה כהן, Vidal Bondia Kohen ; אברהם אשתרוק קאלי, Abram Astruc Caylli, et ליאון וידאש דשושטאל (I. ben Schèsch., Consult., n° 266). ליאון est Léon ; וידאש ou בידאש (voir *s. v.* דאסיאירדה), Vidas, comme וידו, Vidau (*ibid.*) ou Vidoye (RÉJ., XII, 201-209), et וידיש, Vides (Nissim Gerundi, Consult., n° 47), sont des variantes du nom de וידאל, Vidal, en provençal Vidals, et en latin Vitalis ; le diminutif provençal est Vidalet (RÉJ., XII, 201-209). Le nom de דשושטאל est

Digitized by Google

assez difficile à identifier. On connaît un Botarel דשושטאל qui possédait un ms. du XVe siècle, d'une écriture espagnole (mss. Mun., n° 252, Cat., p. 95). Peut-être s'agit-il de Sotillo, en Espagne. Je ne connais pas de localité française dont le nom corresponde à שושטאל. Il est possible aussi que ce soit un nom de personne. A Perpignan, on trouve vers 1266 un Juif du nom de Sautell (RÉJ., XV, 22). Le mot דשושטאל pourrait alors être lu « de Sautell » ou « de Saltel » (*ibid.*, XIX, 266).

27° Salomon da Piera (vers 1400) parle avec éloge de ZERAHYA, de Montpellier, à qui il adressa une poésie et qu'il loue comme un grand savant; ce Zerahya n'est pas autrement connu (Divan de Da Piera, mss. Vi., n° 108, f° 836; H. B., XVI, 86).

מונטקלוש.

Cité dans S. ben Adret, Consult., n° 1236.

Zunz croit (Ztschr., I, 276) que ce nom désigne Mont-Louis, dans le département des Pyrénées-Orientales. C'est inexact, car ce nom français n'existait pas encore à l'époque de Ben Adret. Il s'agit plutôt de Montclus, en Espagne, appelé peut-être aussi en hébreu הר כגור (voir *s. v.*).

מונלירייקי MONTLHERY.

En latin *Mons Letherici* ou *Lehericî*. Bourg du département de Seine-et-Oise, arrondissement de Corbeil.

Cité dans Dibrê Hayy., 44 *a*.

Les Juifs de cette localité sont mentionnés dans une liste des taxes payées par les Juifs en 1202 (RÉJ., I, 234). Parmi les Juifs autorisés à demeurer au Châtelet, en 1204, se trouve un certain Judas de Monte Leherico (Delisle). Quand un Juif sortait par la porte de Montlhéry pour se rendre à Étampes, il payait un droit de deux deniers ; s'il avait avec lui un livre hébreu, il payait 4 deniers, et 2 deniers s'il avait une lampe. On ne connaît pas l'époque précise où ces taxes singulières étaient exigées des Juifs (Lacroix, Mœurs, usages et coutumes au moyen âge, *s. v.* Juifs).

Digitized by Google

מונפורט MONTFORT-L'AMAURY.

Petite ville du département de Seine-et-Oise, arrondissement de Rambouillet. Autrefois capitale du comté de ce nom.

Cité dans Schèb. Yeh., éd. Hanovre, 113.

On connaît Simon, comte de Montfort, qui se signala par son courage, mais aussi par sa cruauté, dans la croisade contre les Albigeois. Il fit renverser les murs de Béziers (1215), mais en protégea les habitants juifs. Après sa mort (1217), sa femme, plus fanatique que lui, persécuta cruellement les Juifs de Toulouse (*ibid.*, 114).

Il existe aussi un Montfort, dans l'Aude, qui était habité par des Juifs au moyen âge, car dans la liste des taxes des Juifs de Perpignan, en 1413-1414, on mentionne un Cresques de מונפורט (REJ., XIV, 68 et 75).

מונפינשיאירי MONTPENSIER.

En latin *Montpenserium*. Bourg de l'Auvergne, dans le département du Puy-de-Dôme, arrondissement de Riom.

Cité dans Dibrè Hayy., 34 *a*.

Ce nom se trouve également écrit מונפינסיאירי (*ibid.*, 51 *a*).

מונפליך.

Le ms. Bodl. n° 2331 contient un contrat de mariage rédigé, en 1799, à מונפליך במחוז וויניסיו על נהר לז. Il ne s'agit certainement pas de Montpellier (Cat., p. 769), mais d'une localité située dans le Comtat-Venaissin, près de la rivière de Lez.

Digitized by Google

מונקמור MONCONTOUR.

En latin *Mons Contarius*. Ville du département de la Vienne, arrondissement de Loudun.

Cité dans Méïr de R., Consult., éd. Crémone, n° 312.

Cet auteur mentionne R. Ezra דמונקמור, à qui, par déférence, il donne le titre de « maître. » Il parle d'un ouvrage de ce savant, et non pas d'une communication verbale, comme on le lit ailleurs (Mord. Yebamot, fin : אמר לי הנביא דמונקמור). La qualification de נביא, « prophète », est un titre honorifique d'un usage assez fréquent (Zunz, Zur Gesch., 565 ; Litg., 355). Cet Ezra est souvent mentionné dans nos tosafot sous le simple nom d'Ezra (tos. B. Batra, 28 *a*), ou, par erreur, sous celui d'Azriel (tos. B. Kama, 23 *b*), ou sous celui d'Ezra le prophète (tos. Guittin, 88 *a* ; Schebouot, 25 *a*) ; parfois aussi, sans le désigner par son nom, on l'appelle simplement « le rabbin, le prophète ממונקמור » (tos. de Péréç sur Kama, 23 *b*). Notre Ezra est certainement identique avec רבי עזר דמוקנמר cité comme autorité religieuse (mss. Hstm, n° 345, Cat., p. 67), et avec cet Ezra הנטריא qui est compté parmi les disciples du tosafiste Isaac ben Samuel l'ancien (Luria, *l. c.*) ; seulement, au lieu de נטריא, il faut lire נבריא.

A notre avis, מונקמור désigne Moncontour dans la Vienne, et non pas le Moncontour du département des Côtes-du-Nord, dans l'arrondissement de Saint-Brieuc, parce qu'on sait qu'il y avait des Juifs, au moyen âge, dans la région où se trouve la première localité (voir *s. v.* כרך לושדון et כרך לואש), tandis que rien ne prouve l'existence de Juifs dans l'autre Moncontour.

מונקלביט MONTCHAUVET.

Localité du département de Seine-et-Oise, arrondissement de Mantes.

Cité dans Joseph Hammekané, ms. Paris.

Digitized by Google

Ascher, fils de Nathan l'official, eut une conférence religieuse avec un ecclésiastique de cette localité. Il faut donc corriger en מונקלבית le nom de מוקניט qui se trouve dans un autre ms. (mss. Hg, n° 187, f° 57, Cat., p. 180; cf. Zadoc Kahn, dans REJ., I, 245; III, 15).

מוצידאן MUSSIDAN ou MUCIDAN.

En latin *Mulcedonum*. Ville du département de la Dordogne, arrondissement de Ribérac.

Cité dans Likkutè Amarchel, éd. Vienne, 34.

C'est la ville natale du talmudiste Joseph, qu'on ne trouve pas mentionné ailleurs, et qui était le beau-père de Barukh בזנטי, probablement « de Buseins » (voir *s. v.* ברוזניכא).

מורו.

Juda dels Fils, דילשפילש, bisaïeul du célèbre rabbin Simon ben Cémah Duran (Consult., I, n° 134), est appelé בונגואה דמורו, d'après le nom d'une localité où il faisait le commerce d'argent. בונגואה est Bonjueu, qui, comme בונגודש, Bongodas ou Bonjudas, répond au nom de Juda. Comme ce Juda était un proche parent du théologien Lévi ben Gerson de Bagnols, puisqu'il avait également pour grand-père Lévi Haccohen, il demeurait certainement dans la même région que lui. מורו désigne donc soit Murs, village du départ. de Vaucluse, arrondissement d'Apt, soit La Mure, dans le Dauphiné, où, de fait, les Juifs s'occupaient d'affaires de banque (Prudhomme, 25).

מורט.

Il est question, dans Paanéah Raza (éd., section שמות), d'un commentateur biblique, Isaac de מורט, qui est sans doute iden-

Digitized by Google

tique avec le savant mentionné par Juda le Pieux, de Spire, sous le nom abrégé de ר"י et avec le titre de « notre maître de מוראנש » (*ibid.*, section יהרו). Cette localité est probablement en France et doit être identifiée avec MORET, dans le département de Seine-et-Marne, arrondissement de Fontainebleau, à moins que ce nom ne soit une forme altérée de מונטיל (voir *s. v.*).

מורנאש MORNAS.

Bourg du départ. de Vaucluse, arrondissement d'Orange.

Cité dans mss. Gz., n° 159 ; cf. REJ., X, 81 et 82.

Le voyageur anonyme du XIIIe siècle dont nous avons déjà eu souvent l'occasion de citer les récits parle des « hommes très pieux », חסידים גדולים, de la communauté juive de Mornas (Carmoly, Itin., 188 et 215). Dans les années 1348-1349, les habitants juifs de cette localité furent cruellement persécutés en même temps que leurs coreligionnaires des autres villes du Dauphiné. En 1350-1365, le dauphin Humbert II confisqua les créances des Juifs et les fit encaisser pour son propre compte. Comme la plupart des titres étaient rédigés en hébreu, un Juif de Mornas, Abraham Cassin, se mit à la disposition du dauphin, au grand dommage de ses coreligionnaires, pour les traduire en langue latine vulgaire (Prudhomme, 34 ; REJ., IX, 247). On trouve à Carpentras, au XVIe siècle, plusieurs personnes dénommées d'après la localité de Mornas (REJ., XII, 198, 201-203), d'où elles étaient originaires, elles ou leurs aïeux.

מכישגו MACON.

Autrefois *Mascon*, en latin *Matisco*. Chef-lieu du département de Saône-et-Loire, dans la Bourgogne.

Cité dans le récit du voyageur anonyme, d'après Carmoly, Itin., 188 et 215.

Digitized by Google

Depuis le commencement du xᵉ siècle jusqu'en 1238, Mâcon avec ses environs forma le comté souverain du Mâconnais. L'expression de מטבע מסקון signifie certainement « la monnaie de Mascon » (Réponses des rabb. fr., 52 et 53).

Le concile réuni à Mâcon en 581 prit plusieurs résolutions relatives aux Juifs. Il leur défendit de parler secrètement aux nonnes, quand ils pénétreraient dans des couvents de femmes pour faire du négoce, les exclut des fonctions de juge et de receveur des droits de douane et leur interdit d'employer des esclaves ou des domestiques chrétiens (Concil. Matisc., cano 2, 13-16 ; cf. Aronius, Regesten, p. 15). On ne peut pourtant pas conclure des décisions de ce concile que les Juifs étaient déjà établis, à cette époque, à Mâcon. Mais leur séjour dans cette ville remonte très haut, car, lorsqu'en 850 les Juifs de Lyon envoyèrent leurs enfants à Arles, pour les soustraire aux tentatives de prosélytisme de l'évêque Remi, les réfugiés rencontrèrent dans cette ville de nombreux coreligionnaires venus de Châlons, de Mâcon et de Vienne (Flori, Collectanea de baptiz. hebræis, dans d'Achery, t. XII, 52 ; cf. Aronius, Regesten, 49).

On fait remonter à l'année 1105 l'établissement d'un cimetière juif à Mâcon ; il en reste encore quelques vestiges. Les inscriptions hébraïques des pierres tumulaires conservées au musée de cette ville indiquent les dates de 1260, 1304 et 1310 (Loeb, dans REJ., V, 104).

מיוץ MEAUX.

En vieux français *Miaus* ou *Miaux*, en latin *Meldae*. Ville du département de Seine-et-Marne.

Cité dans Joseph Hammekané, ms. de Paris.

Nathan l'official eut une conférence religieuse avec l'évêque de Meaux (RÉJ., I, 241 ; III, 15). Le même fait est relaté dans un recueil ms. de controverses religieuses (mss. Mun., nº 252; Berliner, Pletat Soferim, partie hébr., 31, et partie allem., 32; Stnschn., H. B., XVI, 131), où on lit le nom de מיילנש ou מיילנש ; ce nom est certainement altéré et désigne

Digitized by Google

Meaux, et non pas Melun (Berliner, *l. c.*), qui, du reste, n'avait pas d'évêque.

En 845 se réunit à Meaux un concile qui exclut les Juifs de tous les emplois publics et du service militaire, leur interdit d'employer des esclaves chrétiens et de construire des synagogues, et défendit les mariages entre Juifs et chrétiens (Beugnot, I, 81). Ce concile nous fait connaître ce détail intéressant qu'il existait déjà, à cette époque, des Juifs dans la France septentrionale (voir *s. v.* מריש). Quant aux décisions qu'il a prises, elles ne sont que la répétition d'anciennes résolutions de conciles.

1° Meaux est la ville natale du célèbre R. Yehiel ben Joseph, qui alla s'établir à Paris et est dénommé d'habitude d'après cette ville (voir *s. v.* פריש). On l'appelait aussi שיר ויוש, Sire Vives (Or Z., IV, éd. Jérusalem, sur Aboda Zara, 78 *a*), et, par altération, שירויוש (*ibid.*, I, 232). Nous savons par des documents hébreux qu'à la controverse religieuse, qui eut lieu en 1240 à la cour de saint Louis, Yehiel fut le meilleur orateur et le plus éminent représentant du judaïsme. C'est lui certainement le *Vivo Meldensis* qu'une relation latine de cette controverse représente comme « le plus habile et plus illustre de tous les Juifs » (Acta Sanctorum, I, 1 : peritissimus et per totum famosissimus Judaismum nomine Vivo Meldensis; cf. Lewin, dans Mschr., 1869, p. 148; Kisch, *ibid.*, 1874, p. 129). Il ne faut pas confondre notre Yehiel avec Vivant de Miaux, qui était plus jeune que lui et habitait Paris vers 1296 (cf. Loeb, Le rôle des Juifs de Paris, 1296-1297, dans REJ., I, 70; La controverse de 1240 sur le Talmud, *ibid.*, 247).

Le nom de שיר ויוש, Sire Vives, répond au nom hébreu de Yehiel, de même que le nom de ויואנט, Vivant, correspond à celui de Hayyim (Joseph Kolon, Consult., n° 162). Aussi le nom de Hayyim est-il souvent accompagné de l'appellation בן ביבאס ou בן ביבאש, Ibn Vivas (I. ben Schèschet, Consult., n° 297; mss. Vat., n° 4; Wolf, B. H., I, 873). De là, le nom d'Isaac Vita ou Viva porté par le savant italien Isaac Hayyim Cantarini (Sinschn., Cat. Bodl., p. 1098). Les Juifs du nord de la France portent fréquemment le nom de Vivant et, par abréviation, Viau ou Veau (REJ., I, 70). On trouve aussi chez eux le nom de Vivo, d'où l'on a formé probablement le diminutif Vivion et Vivelet (RÉJ., XIX, 249 et 253).

Dans le midi de la France ainsi qu'en Espagne, le nom de Vives ou Vivas est souvent usité chez les Juifs (voir *s. v.* אבינרן). Vers 1276, on trouve à Carpentras plusieurs Juifs appelés Vivas

Digitized by Google

(RÉJ., XII, 42), et, vers 1570, des Juifs nommés Vives (*ibid.*, 204); ce dernier nom se rencontre aussi à Perpignan vers 1413-1414 (*ibid.*, XIV, 73). Ces deux noms s'écrivent en hébreu ויואש, ויויש (I. ben Schèschet, Consult., n° 266), ביבש (*ibid.*, n° 290), ביבאש, ביבאס (voir plus haut) ou ביבית (mss. Ps, n° 758, f° 92). On peut encore classer dans la même série les noms de ביבא, Viva (mss. Bodl., n° 2351, Cat., p. 820), ויוא (Wolf, B. H., I, 654) et Vita, en hébreu חי, portés par des Juifs italiens (cf. Ghirondi-Nepi, Biographies, 155). פיט est peut-être une abréviation, Vit, de Vita (Piske Recanati, n° 32).

2° D'après une communication de MM. Renan et Neubauer (RÉJ., XVI, 279), une pierre tumulaire, trouvée à Orléans, porte l'inscription suivante : ...ברוך בן מורינו יהודה דמיירוש שנפטר לגן עדן יום ב' ס' משפטים שנרצ נ"ג לפרט לאלף ששי ת'ל'ב'ה', « [ici est enseveli] Barukh, fils de notre maître Juda דמיירוש, qui a quitté ce monde pour le Paradis le lundi de la parascha *Mischpatim* (février) 5052 (1292) ». M. Neubauer identifie Juda דמיירוש, père de Barukh, avec Juda de שייט מייש mentionné dans un ms. (voir *s. v.* שייט מייש). Ce dernier nom désigne probablement la localité de Set-Mois ou Sept-Mois, et non pas Saint-Moïse, comme le suppose M. Neubauer. Pour accepter son hypothèse, il faudrait avoir une preuve certaine que, dans les épitaphes, les Juifs omettaient le mot « saint », quand ils avaient à indiquer une localité française dont le nom renfermait ce vocable. Nous aurons l'occasion de montrer plus loin qu'en tout cas, ils n'avaient aucun scrupule religieux à l'écrire dans les épigraphes des mss. contenant la Bible ou des écrits talmudiques. Nous admettons donc, avec M. Schwab, que le nom de מייוש qui se trouve dans l'épitaphe en question désigne probablement Meaux, en vieux-français Miaus (RÉJ., XVII, 318).

מיירנגאש MEYRARGUES.

En latin *Mayranicæ*. Bourg de la Provence, dans le département des Bouches-du-Rhône, arrondissement d'Aix.

Cité dans I. ben Schèschet, Consult., n° 266.

Il nous paraît très probable que ce nom désigne Meyrargues, parce que la présence des Juifs dans cette localité est attestée par un document latin de 1408, qui contient le passage suivant : « Reperitur in depositione Astrugoni Bonefidei Judei de Mayranicis, collectoris tunc pedagii dicti loci, facta per eum medio prestito juramento ad legem Moïsi » (C. Arnaud, 62). Au

Digitized by Google

XVI[e] et au XVII[e] siècle, plusieurs personnes de Carpentras sont dénommées d'après la localité de Meyrargues (RÉJ., XII, 197-216). Enfin, un témoin d'un procès relatif à une question de mariage, de l'année 1387, s'appelle שמויל (Samuel) de מיירנגאש (I. ben Schèschet, *l. c.*).

1° Un savant du nom d'ISAÏE BEN MÉÏR, de מיירנגש (par altération, מיירזנגש), fut l'ami de Joseph Caspi et son collaborateur pour le commentaire qu'il écrivit sur Ibn Ezra; il vivait, par conséquent, au commencement du XIV[e] siècle (mss. Mun., n° 61, 1°; Stnschn., dans Ztschr. de Geiger, VI, 125).

2° C'est à cette époque aussi que vivait DON MERWAN (מרואן) BEN MOÏSE, de מיירנגש ou מיירניגאש, dont les consultations se trouvent dans un recueil ms. de lettres émanant de Salomon ben Adret et d'autres rabbins, presque tous provençaux et contemporains (mss. Br. M., n° add. 22089 ; Neubauer, dans RÉJ., XII, 80 et 90).

3° Vers 1405-1413, on trouve à Marseille un médecin nommé Abraham de Meyrargues (Barthélemy, d'après RÉJ., VII, 294).

מיליאב MILHAU ou MILHAUD.

Ancienne orthographe, *Milliau*, en latin *Amilianum* ou *Amiliavum*. Bourg du département du Gard, arrondissement de Nîmes.

Cité dans mss. Bodl., n° 1078, Cat , p. 269.

Le nom hébreu de cette localité reproduit évidemment une ancienne forme provençale dérivée du latin *Amiliavum;* il prouve, par conséquent, qu'il s'agit bien de ce Milhau, et non pas de la ville de Milhau, de l'ancien comté de Rouergue, dans le département de l'Aveyron, qui s'appelle en latin *Æmilianum* ou *Amilhanum* et *Amilbanum*.

Au lieu de מיליאב, on trouve aussi מיליאב (mss. Gz., n° 159; voir *s. v.* אברנירן), מילאב (Nissim Gerundi, Consult., n° 42), אמלב (Minh. Ken., éd., n° 23, p. 66) ou אמיילב (*ibid.*, ms. Tur., p. 665 et 746), et, par altération, אאלב (*ibid.*, ms. Bodl. n° 2182; cf. Rabb. fr., 665). Du nom hébreu, on a formé les adjectifs מיליאבי (nom du propriétaire du ms. Ps n° 1010), מיליאבי (mss. Bodl., n° 2133; תורת האדם de Nahmanide, éd.

Digitized by Google

Constantinople, 1518, nom de l'imprimeur), et probablement מולאבי ainsi que le surnom de *Amilabi* (voir plus loin).

Au XVIe et au XVIIe siècle, de nombreux Juifs de Carpentras sont dénommés d'après la localité de Milhau (RÉJ., XII, 197-220). Parmi les Juifs de Milhau, nous mentionnerons les suivants :

1° Don Dieulosal de Milhau, qui se trouvait en 1305 à Montpellier, où il signa la lettre d'adhésion adressée par Abba Mari de Lunel à Ben Adret (Minh. Ken., éd., p. 66). Son prénom et le nom de la ville où il demeurait sont profondément altérés dans le ms. et l'édition du *Minhat Kenaot* (voir *s. v.* דידלושאל).

2° Abraham ben Reuben ben Joseph ben Josua Amilabi, qui copia en 1391, pour son propre usage, et enrichit d'une introduction et d'une table de matières la traduction hébraïque que Juda ben Salomon Nathan avait faite, en 1352, sous le titre de מראשות הראש, de l'ouvrage médical arabe *Liber de cervicalibus capitis* d'Ibn Wafid. Il mit également en hébreu les expressions arabes qui se trouvaient encore dans la traduction hébraïque (mss. de Rossi, n° 623; mss. Mun., n° 286, 3°, Cat., p. 117; mss. Bodl., n° 2129, Cat., p. 730; Stnschn., dans Archiv de Virchow, t. XXXVIII, p. 399; Gross, dans Mschr., 1880, p. 170).

3° Moïse מולאבי était certainement talmudiste, puisque Méïr ben ראש lui adressa une consultation relative à l'affaire des frères Isaac et Jacob Gard, dans les années 1557-1562 (mss. Gz., n° 159; RÉJ., X, 81). Moïse pas plus que Méïr, son correspondant, ne sont autrement connus.

4° Gabriel המילהאבי traduisit en 1583 (voir *s. v.* אודרץ, p. 24, où il faut lire 1583, au lieu de 1585, car le ms. Bodl. a la date שמג"ג), à אודיס, du latin en hébreu, et commenta l'ouvrage médical *Tabula super vita brevis* d'Arnaud de Villeneuve (mss. Bodl., n° 2133, 7°, Cat., p. 732). אודיס est probablement Uzès. On trouve dans le ms. Mun. n° 253, 2°, Cat., p. 95, des extraits des notes de Gabriel relatives à sa traduction. M. Steinschneider (Cat., p. 206) suppose qu'il y a identité entre ce Gabriel et Gabriel Kohen, de Lunel, dont il est fait mention dans un livre de médecine (Stnschn., Archiv de Virchow, XL, p. 93 et 97). Le seul argument sérieux en faveur de cette hypothèse est la similitude du prénom, qui, d'ailleurs, est assez rare, mais on indique deux différents lieux d'origine. Ainsi, le livre de médecine précité contient le passage suivant : משבריים ומיימות ותחבושות לשוקים טומסר מאיט' גראבואילי הספרדי לגבריאל כהן די לוניל (mss. Michael, n° 395, Cat. Ozrot Hayyim, p. 324; même ms. dans les mss. Bodl., n° 2285, 9°, Cat., p. 796; cf. Neubauer, dans

Digitized by Google

RÉJ., IX, 216). Ce Gabriel est donc mentionné comme originaire de Lunel, et le nôtre semble être de Milhau.

Du reste, on sait avec certitude qu'il y avait encore un autre médecin du nom de Gabriel. Dans le ms. de Rossi n° 1189, on trouve, en effet, des observations médicales d'un certain Gabriel ben Juda. C'est peut-être Gabriel ben Juda de ווינטרי, probablement Vittore, en Italie (cf. Stnschn., Hebr. Uebers., 782 et 965). L'ancien propriétaire du ms. Ps n° 893 mentionne un certain nombre d'ouvrages, entre autres גבריאל מראשית הראש (Neubauer, dans RÉJ., IX, 215). Comme ce propriétaire était le neveu de David Kokhabi, qui vivait vers 1320, le Gabriel en question ne peut pas être identique avec Gabriel de Milhau. Il existe également un livre de médecine qui porte le titre de *Gabriel* (mss. Gz., n° 316), et où l'on trouve la note suivante : גבריאל זה הספר עשה הנכבר מאשטרי בונאינסנט דאמיליב ונקרא שמו בישראל חזקיה המליאבי (cf. Neubauer, *l. c.*, 216). On voit par cette note que l'auteur de l'ouvrage s'appelait MAESTRE BONENFANT, en hébreu Hiskiyya de Milhau; le copiste portait le nom d'Abraham ben Reuben המיליאבי et est probablement identique avec celui dont nous avons parlé précédemment (au n° 2).

5° IMMANUEL BEN GAD de Milhau est connu comme copiste. En 1681, il copia un Mahzor d'Avignon (Carmoly, dans Israelitische Annalen, 1839, p. 196; Zunz, *ibid.*, 341), et, en 1693, le Rituel de la fête des Expiations (mss. Bodl., n° 1078, סדר של יום הכיפורים). Il copia également l'ouvrage rituel de Joseph ben Abraham de Monteux (voir *s. v.* מונטיל), et est sans doute identique avec Immanuel דמיליאב qui est mentionné comme ayant possédé le traité de médecine qui fait partie des mss. Bodl., n° 2129.

6° JOSEPH de Milhau faisait partie, vers 1751, du collège rabbinique de Carpentras (Zunz, dans Israelitische Annalen, 1839, p. 341).

7° DAVID de Milhau, poète liturgique, vivait à L'Isle vers 1764 (Zunz, Ritus der Synagoge von Aviguon, dans l'Allgemeine Zeitung des Judenthums, 1839, p. 1786). Le ms. Hstm n° 266, Cat., p. 50, contient des décisions rituelles et des lettres de plusieurs écrivains, entre autres de David דמיליוב.

8° MOÏSE BEN MIKHAEL de Milhau vivait à Carpentras dans la seconde moitié du XVIIIe siècle. Il y composa, en 1786, sous le titre de משפט אמת, un écrit philosophique sur le livre de Job qui est une sorte de Théodicée (éd. Livourne, 1787). Son ouvrage מטה משה sur *Ruth* est également parsemé de réflexions philosophiques; il est en prose rimée (éd. Livourne, 1787). On a imprimé avec ce dernier ouvrage un opuscule rimé sur les consolations qui peuvent calmer la tristesse, et intitulé אגרת התחמה.

9° JOSEPH de Milhau, appelé MOSCAT (מוסקאט), se trouvait à Carpentras en même temps que Moïse ben Mikhaël, dont il est question dans le paragraphe précédent. Son nom complet est Joseph de Mil-

Digitized by Google

hau Moscat ben Moïse ben Mikhaël ben Gad ben Nathan ben Abraham (Steinschn., Cat. Bodl., p. 1513). Il est probablement identique avec le poète liturgique Joseph de Milhau (cf. Zunz, Zur Gesch., 470) et était, ce semble, le fils du Moïse ben Mikhaël précité. Il composa sur le commentaire du Pentateuque de Raschi un supercommentaire intitulé אוצרות יוסף (éd. Livourne, 1783).

מיץ METZ.

Autrefois *Mets*, en latin *Mettis*. Forteresse sur la Moselle, en Lorraine, qui fut ville impériale libre depuis 923 et fit partie de la France de 1551 à 1871.

Cité dans Luria, Consult., n° 29, et passim.

Le nom de cette ville est également écrit מיס (Dibrè Hayy., 141 *b*), מץ (Or Z., IV, éd. Jérusalem, Sanhédrin, 33), et, moins correctement, מעץ (Cémah David, II, 59 *b*). Ce n'est que dans les écrits hébraïques de l'Allemagne que la lettre *e* est transcrite par צ.

L'histoire des Juifs de Metz pendant la période française a été longuement exposée par M. Abraham Cahen (REJ., VII-VIII, XII-XIII). Mais on sait peu de chose de leur histoire antérieure. Le septième évêque de Metz, Siméon, au milieu du IVe siècle, était d'origine juive (Aronius, Regesten, 3). On ne peut pourtant pas en conclure qu'à cette époque il y eût déjà des Juifs à Metz. Leur présence en Austrasie, dont Metz était la capitale, est à peu près certaine à la fin du VIe siècle, car le pape Grégoire Ier (590-604) reprocha à Théodebert II, roi d'Austrasie, et au roi de Bourgogne d'autoriser les Juifs de leurs Etats à posséder des esclaves chrétiens (Sancti Gregorii Magni Epistolæ, liber VII, n° 114; cf. Graetz, G. d. J., V, 54).

Les premiers documents relatifs au séjour des Juifs à Metz datent de 888. A la suite des plaintes formulées par Guntbert, chef de l'église de Metz, contre les Juifs de cette ville, le concile réuni à Metz en 888 interdit sévèrement aux chrétiens de manger ou de boire avec les Juifs et même d'accepter d'eux des aliments ou des boissons (Aronius, Regesten, 51; Depping, 60). D'après un document de l'année 945, une vigne ayant autrefois

Digitized by Google

appartenu au juif David faisait partie des biens fonciers d'un couvent (Aronius, 55). A en croire Constantin (vers 1015), biographe de l'évêque Adalbéron II de Metz (984-1004), ce prélat se serait fait aimer même des Juifs, qui auraient amèrement déploré sa mort (*ibid.*, 63).

Le moine Sigebert de Gemblours, connu comme écrivain théologique, arriva, vers 1070, à Metz, où il professa pendant trente ans; il savait l'hébreu et entretenait de fréquentes relations avec les savants juifs de cette ville (Histoire générale de Metz par les religieux bénédictins, t. II, p. 142; Bégin, Histoire des Juifs dans le nord-est de la France, p. 193). Enfin, en 1096, les croisés se jetèrent sur les Juifs de Metz et en tuèrent la plus grande partie (Dibrè Hayy., 8*a*; Emék Habb., éd. Vienne, 23). Il se passe alors un temps assez long avant que quelque document ne parle de nouveau des Juifs de Metz. Ce n'est qu'environ un siècle plus tard qu'il est fait mention d'un savant de cette ville.

Metz servit probablement de résidence aux rabbins désignés simplement sous le nom de « sages de Lorraine. » R. Guerschom ben Juda, « la lumière de l'exil », et probablement aussi son frère Makhir étaient également originaires de Metz (voir *s. v.* לוחיר).

1° ELIÉZER BEN SAMUEL de Metz, par abréviation ר"א, était élève de R. Tam (Sefer Yerèim, éd., n° 24; Luria, *l. c.*), avec qui il entretint plus tard une correspondance scientifique (Or Z., III, éd. Jérusalem, B. Mecia, 22*a*). Selon toute apparence, il connut personnellement Efraïm ben Isaac de Ratisbonne, qui résida en France dans sa jeunesse (Or Z., II, 20*a*) et mourut vers 1175 (Yohasin, éd. Londres, 218); ce savant lui communiqua un certain nombre d'explications verbales (Sefer Yerèim, n° 114 : שמעתי מן הרב רבי אפרים ז"ל). Il est donc bien improbable qu'il ne soit mort qu'en 1298 (Schalsch., éd. Venise, 50*a*); à notre avis, il faut corriger la date de תתקצ"ח, indiquée dans le Schalschèlet, en התקנ"ח = 1198. A cette date, en effet, le *Sefer Yeréim*, qu'Eliézer composa après la mort de toutes ses filles, c'est-à-dire quand il avait déjà atteint un âge assez avancé, était depuis longtemps connu, car il est mentionné par Isaac ben Abba Mari, de Marseille, qui vécut à la fin du XII° siècle (עשרה הדברות, éd. Lemberg, 53*c*). Si notre supposition est juste, on peut aussi admettre qu'Eliézer connut personnellement Samuel ben Méir, le frère

Digitized by Google

aîné de son maître R. Tam, et qu'il est identique avec cet Eliézer qui demanda à Samuel ben Meïr de lui expliquer certains passages difficiles du Talmud (tos. Schabbat, 23 *b* et 69 *b*). On pourrait donc considérer comme exact le nom d'Eliézer de Metz mentionné dans le passage suivant de nos tosafot (Schabbat, 66 *a*) : הקשה הר' אליעזר ממיץ לרשב"א והירץ לו רשבם en רשבא. Cette altération provient probablement de ce que nos tosafot, qui mentionnent fréquemment Simson ben Abraham de Sens, le désignent d'ordinaire par l'abréviation de רשבא ; par habitude, elles ont employé pour Raschbam la même abréviation.

Nous ferons remarquer incidemment que le *Sêfer Yereïm* d'Eliézer de Metz n'a pas été édité en entier (pour la première fois à Venise, 1566), et qu'il se trouve complet dans le ms. Paris n° 1309 (Cat., p. 233). Une partie de cet ouvrage a été imprimée à Vilna, en 1892, d'après le ms. de Paris.

D'après Luria (Consult., n° 29), Eliézer de Metz aurait également résidé et enseigné à Mayence, mais ce fait me semble douteux. Il est également faux qu'il ait eu un frère du nom de Meïr (Cahen, dans REJ., VII, 103). Voici d'où provient cette erreur. Luria, après avoir mentionné Eliézer et ses frères, ajoute : ור' יהונתן היה בימיהם ור' אליעזר מגרמיזא ור' יהודה החסיד בן ר' מטול (l. שמואל) אשר ילד ר' אהרון מרגנשבורג והרב ר' יהודה ובימי ר' אליעזר ממיץ ואחיו ר' מאיר ואחיו ר' דוד מוירצבורג (l. ממינצבורג). Le pronom אשר se rapporte à Juda le Pieux. Aron, le fils de ce Juda, est identique avec le tosafiste de ce nom (tos. Houllin, 23 *a* ; cf. Gross, dans Mgz., I, 107). Juda, qui est mentionné ensuite, est probablement Juda ben Kalonymos de Spire, frère de Meïr et de David de Münzenberg. Luria ajoute que tous ces rabbins vivaient du temps d'Eliézer de Metz. Seulement, au lieu du mot ובימי, il faut lire בימי ; cette correction modifie le sens de tout le passage.

Eliézer de Metz était apparenté à Barukh ben Samuel de Mayence, auteur de l'ouvrage talmudique החכמה (Likkouté Amarchel, 26 *b*), et à Joël ben Isaac Hallévi, de Bonn (ראבי"ה, ms. Hatm n° 391 ; cf. Mschr., 1885, p. 312 et 510). Il correspondit avec ce dernier au sujet du cas suivant. Le corps d'un talmudiste considéré, du nom d'Eliézer ou Eléazar ben Ouri ben Eliakim, fut amené un samedi, par bateau, à Metz. Eliézer permit de le transporter le samedi même dans la maison de son fils. Quand sa décision fut blâmée plus tard, il en écrivit à R. Joël Hallevi et à son fils Eliézer, qui lui donnèrent raison (ראבי"ה, *l. c.*). Il eut pour disciples Simha ben Samuel de Spire (Luria, *l. c.*), Eleazar de Worms (Rokéah, n° 179 ; S. Assoufot, ms. Hatm, 76 *b*), ses deux parents précités Barukh (Likkoutè Amarchel, *l. c.*) et Eliézer ben Joël Hallévi (Luria, *l. c.* ; Mord. Batra,

Digitized by Google

IX, n° 623 ; ראבי"ה, n°s 178 et 1089), ainsi que Samuel de Bamberg (Maïmoniot, gloses שבת, XII). Eliézer Hallévi renvoie une fois aux tosafot rédigées par son maître ר"א sous la direction de Hayyim Haccohen (ראבי"ה, n° 415, sur Zebahim, 74 *b*). Il s'agit là certainement de Hayyim ben Hananel Haccohen, un des plus anciens disciples de R. Tam, et l'abréviation ר"א désigne sans aucun doute R. Eliézer de Metz, qui, du reste, est connu comme tosafiste. Il est souvent mentionné dans nos tosafot sur le traité de Schabbat (39 *b*, 64 *a*, et passim ; cf. Or Z., II, 27, שיטת הר"א sur Schabbat) ; on cite également de lui des explications (שיטה) sur Berakhot (Migdal Oz sur Maïmonide, ברכות, IV). Azoulaï (Schem Hagg., *s. v.*) a vu en manuscrit ses tosafot sur Houllin. On sait qu'il a également composé un commentaire sur Nedarim (Or Z., III, Mecia, 3 *b* ; Mord. Kama, X, n° 150), et c'est certainement lui cet Eliézer qui est fréquemment mentionné dans nos tosafot sur Nedarim.

Le commentaire sur Nedarim édité sous le titre de *Schitta Mekoubécet* (Berlin, 1859 ; cf. l'introduction de Zomber) contient de nombreux fragments de tosafot relatifs à ce traité dont l'auteur est désigné par l'abréviation ר"א. Cet auteur n'est certainement pas R. Eliézer de Metz, car il parle (63 *b*) de Simson ben Abraham de Sens comme d'une personne déjà morte ; or celui-ci était bien plus jeune qu'Eliézer de Metz et est mort après lui (HÉJ., VI, 176). De plus, en mentionnant son frère, cet auteur l'appelle Juda ben Yakar (43 *c*), tandis que le père d'Eliézer de Metz se nommait Samuel. Pour écarter cette difficulté, M. Zomber, dans son introduction à la Schitta Mékoubécet, émet la singulière hypothèse que ce Juda ben Yakar n'était frère d'Eliézer de Metz que du côté maternel, mais cette supposition ne s'appuie sur aucun argument sérieux. Il est probable que ce Juda ben Yakar est identique avec le savant de ce nom qui fut le maître de Nahmanide (Graetz, Gesch. d. J., VII, 440) et était, par conséquent, originaire, comme son frère et élève ר"מ, du nord de l'Espagne ou du sud de la France (cf. Gross, dans Mschr., 1885, p. 506).

2° David de Metz, dont l'autorité religieuse est invoquée assez fréquemment (tos. Berakhot, 37 *b* ; Or Z., II, 116 ; Mord. Pesahim, II, n° 589), était contemporain de Sire Léon de Paris, qui mourut vers 1224 (Semag, commandement n° 133).

3° Juda de Metz florissait dans le milieu du XIIIe siècle, et le rédacteur des tosafot imprimées sur Yoma (7 *b*), qu'on suppose être Méïr de Rothenbourg, le désigne comme son maître (voir *s. v.* אוברזוק ; cf. Zunz, Zur Gesch., 46). Luria dit que « R. Juda במייסי et R. Samuel ben Salomon Sire אוריל (l. מוריל) étaient les maîtres de R. Méïr ». Ce dernier est certainement Méïr de Rothenbourg, élève de Samuel ben Salomon Sire Morel, de Falaise. Dans l'édition de Fürth des

Digitized by Google

Consultations de Luria, מייטר est écrit "מירטר; on trouve aussi les leçons de מייטרין (Seder Hadd., éd. Carlsruhe, I, 131 *a*) et מייטירה (Graetz, Gesch. d. J., VI, 396). Toutes ces leçons sont probablement incorrectes, car il me paraît certain que ce Juda, maître de Méïr de Rothenbourg, n'est autre que notre Juda de Metz, et qu'il faut corriger "מירטר en מיץ.

4° Une glose d'un ms. du Semak (mss. Bodl., n° 875, f° 7, Cat., p. 182) cite Menahem דממיטץ. C'est probablement une forme altérée, qu'il faut lire דמיטץ ou דמיינץ, « de Metz ». On trouve encore ailleurs des altérations de ce genre (ממטול, au lieu de מטול, et דמומולון, au lieu de דמלון). Et de fait, dans son כפר טוני, f° 131, Abraham, frère de Méïr de Rothenbourg, mentionne souvent son maître Menahem ממצא, c'est-à-dire de Metz (mss. Bèt Hamm. L., n° 14, Cat., p. 5; cf. Neubauer, dans REJ., XII, 92). Voici ce passage : שמעתי מפי מורי הר"ר מנחם ממצא זצ"ל שרבי' גרשום נחאבל על כנו שנשתמד.

Zunz mentionne parmi les tosafistes (Zur Gesch., 52) Yomtob de Metz, d'après le passage des tos. Eroubin, 96 *b*. Mais nous avons déjà fait remarquer que dans plusieurs éditions, ce passage a la leçon ורין, qui, selon toute vraisemblance, doit être corrigée en יוני, Joigny (voir *s. v.* יוני). Il n'existe donc pas de tosafiste nommé Yomtob de Metz.

מיראש.

Dans son Orhot Hayyim (II, ms. Luzzatto, maintenant ms. Hstm, p. 99), Aron Haccohen mentionne un certain Juda דמיראש (cf. Méguéd Yerahim, I, 69). Ce passage manque dans le ms. Gz. Il s'agit probablement de MEYRAS, bourg du département de l'Ardèche, arrondissement de l'Argentière, où demeuraient des Juifs au moyen âge (voir *s. v.* ארגינטיירה).

מירינדו MERINDOL.

Bourg du département de Vaucluse, dans l'arrondissement d'Apt.

Cité dans Dibrè Hayy., 126 *b*.

Digitized by Google

Les habitants de cette localité ainsi que ceux de Cabrières furent totalement exterminés en 1546 pour cause d'hérésie (voir *s. v.* גאבריאראס).

מלאון MELUN.

En vieux français *Meleun*, en latin *Melodunum* ou *Meledunum*. Chef-lieu du département de Seine-et-Marne.

Cité dans tos. Bèça, 6*a*, dans Mord. תוסס' ערבי מכחים, et passim.

Le nom de cette ville s'écrit également מליאון (gloses de R. Péréç sur le Semak, n° 98, ms. ; voir *s. v.* מלון, מרוויס (Méïr de R., Consult., éd. Prague, n° 636), מילון ou מילאון (Luria, Consult., n° 29), et, moins correctement, מיילן (tos. Aboda Zara, 59*a*) ou מדליאון (tos. de R. Péréç sur Kama, 53*b*).

Parmi les Juifs autorisés à résider au Châtelet, se trouvait, en 1204, Leo Crossius de Melduno (Delisle, *l. c.*). On connaît aussi le nom du Juif chargé de percevoir les impôts de la communauté de Melun en 1202 ; c'était Vivant de Melugduno (REJ., XV, 234). Au mois de décembre 1230, saint Louis, qui était alors encore mineur et se trouvait sous la tutelle de sa mère, s'entendit, à Melun, avec les barons, pour prendre les mesures suivantes au sujet des Juifs. Il fut interdit à ces derniers, à partir de cette époque, de faire des contrats ; ils étaient considérés comme la propriété des barons dont ils habitaient les domaines et pouvaient être ramenés par la force, en cas d'émigration, dans leurs anciens lieux d'habitation. Leurs créances devaient être éteintes en neuf termes et ne plus rapporter d'intérêts, et les titres de ces créances, s'ils n'étaient pas soumis aux barons avant la Toussaint, perdaient toute valeur (Ordonnances des roys de France, t. I, 53).

On a retrouvé un document du 5 janvier 1307, postérieur, par conséquent, à l'expulsion des Juifs de France, d'après lequel Guillaume de Hangest, bailli de Sens, vendit à Adam, surnommé le Barbier, de Melun, une maison et une grange

Digitized by Google

situées rue de la Juiverie, à Melun, et ayant appartenu au juif Donin et à son neveu qui avaient demeuré dans cette ville (Siméon Luce, dans RÉJ., II, 38). Les Archives de Notre-Dame de Melun contiennent un autre document de l'année 1311 relatif à la vente d'une maison sise « rue de la Juifverie, jouxte la maison qu'on appelle l'escole aux Juifs » (Schwab, dans RÉJ., XIII, 299). Enfin, dans la bibliothèque de Melun se trouve un Mahzor ms. contenant plusieurs compositions liturgiques encore inédites (*ibid.*, 296).

Les « savants » de Melun prirent une part considérable au synode réuni sous la direction de Raschbam et R. Tam, mais la postérité faillit rester dans l'ignorance de ce fait par la faute d'un copiste. En effet, le Kol Bo, n° 117, au lieu d'écrire מליאון ou מלאון, a écrit ליאון (voir *s. v.* מרוויש); de même, dans le Mord. Batra, III, n° 553, il faut corriger משולם מליאון en משולם ממליאון, « Meschoullam de Melun. » Le Mahzor Vitry, n° 142, mentionne un Salomon מליאון. Peut-être ce dernier nom ne désigne-t-il pas Lyon, comme je l'ai supposé (voir *s. v.* ליאון, p. 307), mais doit être lu ממילאון, « de Melun. » Le voyageur anonyme que nous avons eu déjà souvent l'occasion de citer (cf. Carmoly, Itin., 187) rapporte qu'au XIII[e] siècle, il y avait des rabbins très considérés à Melun. Du reste, l'école talmudique de cette ville fut une des plus importantes du nord de la France (Luria, *l. c.*).

1° MESCHOULLAM BEN NATHAN de Melun paraît être identique, d'après les arguments exposés par M. Zadoc Kahn (RÉJ., I, 236), avec le savant de ce nom, de Narbonne, qui signa une consultation dans cette ville, comme membre du collège rabbinique, en même temps qu'Abraham ab-bet-din et d'autres rabbins (cf. Kol Bo, n° 20; Maïmonide, recueil de lettres, éd. Leipzig, 4). Cet Abraham (vers 1100-1180) consultait d'habitude notre Meschoullam sur des points de casuistique importants, ce qui semble prouver qu'il était à peu près du même âge que son collègue. Nous avons des raisons d'admettre que c'est peu de temps après 1150 que Meschoullam quitta Narbonne pour se fixer à Melun; il est même appelé quelque part (ms. de Mord. Batra, III, 553; voir Mschr. 1878, p. 143) Meschoullam de Narbonne. Il jouissait d'une grande considération auprès des rabbins de la France septentrionale, et notamment auprès de ceux de Paris, avec lesquels il entretenait d'excellents rapports (S. Hayyaschar, 74 *c*). Pourtant

R. Tam attaqua avec une grande vivacité plusieurs de ses décisions rituelles et de ses réformes, et malgré les arguments très probants qu'il put faire valoir en faveur de ses résolutions, il fut presque excommunié (*ibid.*, 72-76; Mord. Schabbat, IV; Schiltè Hagg., III, gloses חידושי אנשי השם; tos. Pesahim, 105 *a*; tos. Beça, 16 *a*; tos. Aboda Zara, 29 *b*; Méir de R., *l. c.*).

Un des fils de Meschoullam, nommé Nathan, était un savant talmudiste, qui s'établit à Etampes (voir *s. v.* אירשמפש). Il habitait probablement encore Melun quand son père adressa une consultation à Eliézer ben Nathan, de Mayence (Mord. Batra, III, n° 556), car ce document est signé de Meschoullam ben Nathan et de Nathan ben Meschoullam, qui était certainement le fils du précédent; il porte aussi les signatures de Joseph ben Elia et de Méïr ben Moïse, qui étaient sans doute également établis à Melun.

Peut-être notre Meschoullam est-il identique avec le commentateur biblique de ce nom qui est mentionné, avec son fils Eléazar, dans le commentaire sur les Chroniques faussement attribué à Raschi (II Chron., XIII, 2). L'auteur de ce commentaire vivait à Narbonne dans la première moitié du XIIe siècle et devait une partie de son instruction à Eléazar ben Meschoullam (I Chron., IV, 31; XVI, 35, et passim; cf. Kérém Chémed, V, 241 et suiv.). Si réellement Meschoullam vécut à l'époque que nous avons indiquée plus haut, cette identité peut être exacte. Ce fut probablement aussi de notre Meschoullam que Yomtob de Joigny (décédé en 1190) avait fait la connaissance dans sa jeunesse et dont il parle comme d'une personne déjà morte (Mord. Schabbat, I, n° 250; *ibid.*, gloses, n° 452).

2° Yedidya de Melun fut le maître d'Abraham ben Nathan de Lunel, qui le désigne comme déjà décédé, dans son *Manhig* (79 *a*) composé vers 1204-1205. Comme il correspondit avec R. Tam (Or Z., II, 116 *a*), on peut en conclure qu'il vivait dans la seconde moitié du XIIe siècle. Le ms. du Talmud de la bibliothèque de Munich (ms. 95) donne l'arbre généalogique de la famille et des descendants de Yedidya, mais bien des points sont obscurs et inexacts (Rabbinowicz, Variæ Lectiones, I, introduction, 30; II. B., VI, 40; cf. RÉJ., XVI, 280). Il est difficile d'identifier toutes les personnes nommées dans cette généalogie. Nous l'avons déjà essayé pour quelques-unes (voir *s. v.* טלארנאסא et לאסרנאסא), nous allons le faire encore ici pour d'autres. Mais auparavant il nous semble indispensable de mettre sous les yeux du lecteur cet arbre généalogique : רבנו ידידיה ממלאון הרב הגדול היה לו אח תלמיד וחיק ועטיר שמו הר' שמשון ובית הר' שמשון היתה אשת רבנו יקותיאל ומורי רבי הרב ר' שמשון נקרא בשמו שהוא רביעי לו ומשורש ליאון ימלאון (ממלאון l.) היה קרובו של רבנו ידידיה ימלאון (ממלאון l. טרש הגאון רבנו יוסף

Digitized by Google

טב (טוב ל) עלם. והר' שמשון אבי רבנו שמשון מקוצי היה שני בשני אל רבנו יהידיה והר' שמשון אחיו משרש הגאון הרמוז, ורבנו יהידיה הוליד הרב ר' יהודה דשוי"ט מיי"ש הזקן המכונה שירא ליאון לוגורש והרב ר' יהודה הזקן הוליד הרב ר' יהודה דשויט מייש הבחור המכונה שירא ליאון לוגרולין ויש קורין לו שירא ליאון מנצא והרב ר' יהודה הבחור הוליד הרב יצחק דלאפינאטא והר' יצחק הוליד הנ"ר בנימין דטלארט והנ"ר בנימין הוליד הנ"ר שמשון ודינא והנ"ר שמשון הולד יהוספידה בנימין אשר נקרא בשם האזנים האחים רבנו יוסף טב (טוב ל) עלם ואחיו רבנו בנימין כי ארבעה אחים היו אלו השנים הרמזים והרב ר' אברהם המנוסה והר' משה ורבנו בנימין סדר וחיות בוערות וכמה סלודים לאזון הכל יתי' ויה' והרב ר' אברהם המנוסה הושלך להוך ככסן האש ונצל לפיכך נקרא המנוסה ושם אביהם ר' שמואל וגמירי דמגזג יוסף איש מיזן קאתי ואם הנ"ר בנימין שמה מר' טרדה נינאט (ניאט ?) נאצלה מגזג נכבדי בראיה אשר נאצלו מרבנו מתתיה מקרטרש קדם לרבנו שלמה ע"ה והיה כאחד הגאונים. On voit par cette énumération que Yedidya avait un frère riche et instruit, nommé Simson, et qu'il descendait de la famille de Joseph Tob Elém de Limoges, famille à laquelle appartenait aussi Messire Léon de Melun, משירא ליאון ממלאון. Ce dernier nom ainsi que celui de Sire Léon répondent habituellement au nom hébreu de Juda, mais nous trouvons dans le ס' הנייר, ms. Hstm, p. 122, le passage suivant : על דבר הגט אשר נכתב לפני הר' פרץ ושלח הרב להר"ר מנחם המכונה שירא ליאון דמרומלון, « au sujet de l'acte de divorce rédigé devant R. Péréç et que ce rabbin a envoyé à R. Menahem, surnommé Sire Léon דמרומלון » (cf. RÉJ., VIII, 177). Dans les Consultations de Meïr de R., éd. Bloch, p. 817, dans ce même passage, R. Menahem est nommé שיר ליאון דאמלויאון. Enfin, dans le ms. Gz. du ס' הנייר, ce nom de lieu est écrit דמומלון et désigne, d'après M. Neubauer (*ibid.*, XVI, 231), *Mont Medun*. En réalité, ce nom est corrompu dans ces divers passages; il doit certainement être corrigé en ממלאון, « de Melun », et ce Menahem Sire Léon est le même que Messire Léon de Melun mentionné dans l'arbre généalogique. Il fut contemporain de R. Peréç, probablement de Corbeil (décédé en 1300), et est sans doute identique avec le Menahem de Melun dont on mentionne les additions aux gloses que Péréç de Corbeil a écrites sur le Semak (éd., n° 98). Selon toute vraisemblance, ces additions sont empruntées à un ouvrage de Menahem.

3° Juda ben David de Melun est un des quatre rabbins français qui prirent part, en 1240, à la controverse religieuse de Paris contre Nicolas Donin (RÉJ., I, 248). Il était probablement fils du tosafiste David de Melun (tos. Aboda Zara, 59*a*), et je crois qu'on peut l'identifier avec le tosafiste Juda de Melun (tos. de

Digitized by Google

R. Péréç, éd. Livourne, sur B. Kama, 53 *a*). Après 1224, il dirigea l'école talmudique de Melun (Luria, *l. c.*).

מלגוייר MAUGUIO.

Autrefois ***Melgueil***, ***Melgueir*** ou ***Melgoire***, en latin ***Melgorium***. Bourg du département de l'Hérault, arrondissement de Montpellier, et ancienne capitale du comté de ce nom.

Cité dans Sèfer Haïttour, éd. Lemberg, I, 37 *b*.

Le nom de cette localité s'écrit en hébreu de façons diverses et est souvent altéré. Il est fréquemment question, dans la littérature rabbinique, des monnaies frappées à Mauguio. Ainsi, on parle de מטבע מלגירש, « monnaie de Melgueir » (Kaftor waférah, éd. Berlin, 64 *a*), de מנה מלירש, correctement מנה מלגירש, « mine de Melgueir » (S. Hatteroumot, 7, 2; cf. Zunz, Zur Gesch., 557), de משוח מלגויירי (S. Haïttour, 37 *b*), משומים מלגורייש (Kol Bo, n° 48) ou משומים מלגוריישיש (*ibid.*, n° 89), « sol de Melgueir », ou simplement « melgoriens », en latin *solidi melgorenses*, sens qu'a probablement aussi le mot de מארגוריילאש ou מרגוריילישי (Deux livres de commerce, dans RÉJ., IX, 24).

En 1107, Guillaume V de Montpellier conclut avec Raymond, comte de Melgueil, une convention en vertu de laquelle celui-ci s'engagea à ne pas faire payer de taxe particulière aux Juifs de Montpellier et de l'évêché de Nîmes et à assurer la sécurité complète de ceux qui quitteraient ses domaines (Dom Vaissette, t. II, l. xvi). D'après un document latin de 1231, Salomon ben Meschoullam de Melgueil, qui habitait Narbonne, vendit un immeuble dans cette ville (Saige, 165). En 1284, les frères Salomon et Vital de Melgueil, originaires de Béziers et établis à Narbonne (*ibid.*, 126 et 214), furent taxés comme « juifs du Roi »; le même fait se produisit en 1291 pour Durand de Melgueil, également fixé à Narbonne (*ibid.*, 225). En 1306, on confisqua à Narbonne, entre autres, les biens de Salomon et de Durand, que nous venons de nommer, et ceux de David de Melgueil (*ibid.*, 282 et 285), et dans la même année on

Digitized by Google

confiscqua à Béziers les biens de Vital de Melgueil (*ibid.*, 302). Un document latin de 1293 mentionne les juifs Samuel et Bonafos de Melgorio, établis à Montpellier (RÉJ., XXII, 273).

Salomon ben Moïse de Melgueil, connu comme écrivain philosophique et traducteur, vivait dans la seconde moitié du XIIIe siècle. M. Saige (126) l'identifie avec Salomon de Melgueil établi à Narbonne, dont nous venons de parler. Mais comme ce nom était très usité, cette identité n'est pas sûre (cf. Steinschn., dans RÉJ., V, 278). Le même doute existe au sujet de l'identité que M. Neubauer (*ibid.*, II, 340) veut établir entre Vital de Melgueil, que nous avons nommé précédemment, et le savant de ce nom qui a écrit un commentaire sur le résumé, fait par Averroès, de l'ouvrage *De sensu et sensato* d'Aristote (mss. Ps, n° 964, omis dans le Cat., p. 170; cf. Rabb. fr., 579).

Isaac de Lattès (Schaare S., 73) rapporte que Samuel ben Moïse מלגורי a écrit sur divers sujets. Conformément à l'usage provençal, le nom de lieu est employé ici adjectivement ; מלגורי signifie donc « de Melgueir ou Melgueil. » Il me paraît certain qu'au lieu de Samuel, nom qui se trouve aussi dans Azoulaï (Schem Hagg., I, *s. v.*), il faut lire Salomon ben Moïse (Zunz, Zur Gesch., 472) ; le fait contraire s'est produit pour le nom de Samuel ben Juda ibn Tibbon, qui est appelé Salomon ben Juda. Du reste, le court passage sur Salomon ben Moïse contient des parties du passage consacré à Moïse ibn Tibbon, et l'on y rencontre de nombreuses confusions et inexactitudes. Il est très probable que les ouvrages קץ לתכונה, עשרה דברים et ספר המלך, mentionnés immédiatement après le chapitre consacré à Salomon ben Moïse, ne sont pas de ce dernier (Schem Hagg. et Zunz, *l. c.*), mais de Moïse ibn Tibbon, comme l'indique effectivement Guedalya ibn Yahya (Schalsch., éd. Venise, 54 *b*).

Nous ne connaissons qu'un seul ouvrage qui puisse être attribué à notre Salomon, c'est un livre philosophique, בית אלהים. « Maison de Dieu », conservé en deux mss., dont l'un (ms. Vat, n° 248) le contient en entier et l'autre (ms. de l'Escurial) en partie seulement (Zunz, *l. c.* ; Rabb. fr., 577). Dans ce dernier ms., le nom de lieu est exactement indiqué par l'adjectif מלגוירי, mais le ms. Vat. écrit moins correctement מלגיר. Ce dernier nom a été interprété plus tard, dans une note marginale, par les mots מלגר הנהר, qu'Assemani a l'idée singulière de rendre (Cat., p. 207) par « de flumine Algueuir », et Wolf (B. H., IV, 1063) par « de Algerio » ou « de Algaria ».

Notre Salomon a traduit du latin un livre de Platearius, intitulé *De simplici medicina* et connu aussi sous le nom de *Circa instans* (Steinschn., Hebr. Uebersetz., 822). Il a également traduit, sous

Digitized by Google

le titre de ספר השמים והעולם, l'abrégé, fait par Avicenne, de l'ouvrage d'Aristote *De cœlo et mundi*. Il existe plusieurs mss. de cette traduction (*ibid.*, 283). Le nom de lieu est indiqué par l'adjectif מלגויירי (mss. Vi., n° 127; mss. Bodl., n° 1270, Cat., p. 449) ou מלגוירי (mss. Vat., n° 386; Rabb. fr., 576), qu'Assemani rend par « de Algerio. » Cette traduction a été faite, au plus tard, vers la fin du XIIIe siècle, car Gerson ben Salomon l'a utilisée dans son שיעור השמים, composé vers la fin du XIIIe ou dans les premières années du XIVe siècle (cf. Steinschn., dans RÉJ., V, 278; Cat. des mss. hébr. de Munich, p. 47, sur le ms n° 107, 4°; cf. Gross, dans Mschr., 1879, p. 68). Il a également traduit du latin, sous le titre de ספר השינה והקיצה, le livre *De Somno et vigilia* d'Aristote. Cette traduction se trouve dans le ms. Mun. n° 263, 2°, Cat., p. 98, qui n'en contient que des extraits; dans ms. Ps. n° 185, 7°, et n° 693, 2°, sans nom d'auteur; dans ms. Bodl. n° 1324, 3°, Cat., p. 471, qui donne le nom de lieu מלגוירירי, rendu par « de Legueiri » dans le Cat. de Rossi, II, 38, à propos du ms. n° 423, 4°; dans ms. Bet Hamm. L. n° 24, Cat., p. 16, où le nom de lieu est appelé, par altération, אלגורן; dans ms. Bn n° 46, 2°, Cat., p. 24, avec le nom de אלגירן, et dans Bartholocci, Bibliotheca rabbinica, I, 13, אלגוראירי, que M. Renan a rendu (Averroès, 192) par Alguari. Sabbatai Bass (שפתי ישנים, 9) désigne également notre Salomon ben Moïse sous le nom de אלגוראר et lui attribue la traduction de la « République » d'Aristote. Cette assertion, acceptée par Zunz (*l. c.*), ne repose sur aucune preuve, et, par conséquent, me paraît suspecte.

Comme le nom hébreu de Melgueir est souvent altéré, nous sommes porté à identifier notre Salomon avec Salomon מאורגול qui a commenté la paraphrase faite par Averroès de l'ouvrage des « Météores » (mss. Ps, n° 964, 2°, Cat., p. 170; voir *s. v.* אורגויר). M. Steinschneider, il est vrai, ne croit pas à cette identité, mais ses arguments ne sont pas probants (voir RÉJ., V, 278; Hebr. Uebersetz., 137). Ce même ms. Ps n° 964 contient une imitation du livre *De anima*, ספר הנפש, faite d'après le commentaire moyen d'Averroès par פורסאט (Profat ?). Le catalogue identifie ce commentateur avec Salomon מאורגול, mais ne produit aucun argument en faveur de cette assertion. Abraham Bédersi parle avec éloge (חרב המתהפכת, vers 147) d'un poète appelé מלגויירי, qui est peut-être notre Salomon ben Moïse, et Carmoly a publié (הכרמל, VI, 402), d'après un ms. lui appartenant, une composition liturgique de Salomon מלגורי. Une autre poésie synagogale donne en acrostiche le nom d'Abraham Melgueiri (*ibidem*). Enfin, M. Dukes a publié une composition liturgique qui donne simplement en acrostiche le surnom de מלגוירי (Libanon, V, 440; cf. Zunz, Litg., 490).

Digitized by Google

Le Divan de Salomon ben Reuben Bonfed contient une épître avec l'épigraphe suivante : פרפיית מאישט' קרובי לחכם הכולל מלגוירי בכל האפוד עברו ימים לא ראיתיו, « au savant et érudit Maestro Profiat מלגוירי, mon parent, auteur de l'*Efod*, que je n'ai pas vu depuis longtemps » (mss. Bodl., n° 1984, 32°, Cat., p. 672). A l'occasion de cette épigraphe, nous sommes amené à faire une petite digression. Maestro Profiat est le célèbre polémiste Profiat Duran, appelé en hébreu Isaac ben Moïse Hallévi, qui a composé plusieurs écrits philosophiques ainsi qu'une grammaire hébraïque, intitulée מעכדה אפד (éd. Vienne, 1865, par Friedländer et Kohn, avec une excellente introduction sur la vie et les œuvres de l'auteur). Plusieurs de ses ouvrages sont signés du nom de אפד, abréviation des mots אמור פרופייט דוראן. Pour cette raison, il est souvent nommé *Efodi*; les savants chrétiens l'appellent *Ephodæus*. Né en Catalogne, il fut obligé, lors des sanglantes persécutions de 1391, de se convertir en apparence au christianisme, qu'il s'empressa d'abandonner dès qu'il en eut la faculté. Il s'était entendu avec son ami et compagnon d'infortune David Bonet Bongoron pour s'embarquer avec lui dans un port du midi de la France, se rendre en Palestine et y retourner au judaïsme. Au dernier moment, Bongoron modifia sa résolution; il écrivit à son ami qu'il restait fidèle à la foi catholique et l'engagea à l'imiter. Profiat répondit à Bongoron, vers 1396, par une épître satirique bien connue, dont le refrain était : אל תהי כאבותיך, « ne sois pas comme tes aïeux. » Dans l'explication qu'il donne de cette épître, Joseph ben Schem Tob dit que Profiat Duran et Bonet Bongoron étaient originaires de la Catalogne, קטלוניא. Cette leçon se trouve dans l'édition de Constantinople, 1554, et ailleurs encore; elle est plutôt vraie que celle qui parle de ארגון, Aragon, et se trouve dans plusieurs éditions et mss. (Sinschn., Cat. Bodl., p. 2114; cf. Graetz, Gesch. d. J., VIII, 94 et 409), parce que les conversions forcées se produisirent surtout en Catalogne. Il y en eut peu dans les autres provinces de l'Espagne. Dans l'Aragon, on extorqua aux Juifs des sommes considérables, mais on ne les contraignit pas à accepter le baptême (Lettre de Don Hisdaï Crescas, dans Schèb. Yeh., éd. Hanovre, 128). On ne peut pourtant pas conclure de ces faits que Profiat Duran et Bonet Bongoron fussent originaires de la Catalogne, il semble seulement en résulter qu'ils habitaient cette province au moment des persécutions. Dans sa jeunesse, Profiat résida même en Allemagne, où il fréquenta diverses écoles (Maassé Efod, éd. Vienne, introduction, p. 3). Son prénom de Profiat et son nom de famille de Duran, très rare en Espagne et d'un usage fréquent dans le midi de la France, permettent de supposer qu'il était originaire de cette dernière région. Fût-il même né en Catalogne, ce qui concorderait avec le fait que Salomon Bonfed de Tortose le désigne comme son parent, il ne serait pas im-

Digitized by Google

possible que ses aïeux fussent originaires de Melgueir, d'où ils seraient partis pour l'Espagne lors de l'expulsion de 1306. Ils s'étaient réfugiés peut-être, comme tant d'autres de leurs coreligionnaires, à Perpignan, et rendus de là dans la Catalogne, qui était voisine. Peut-être même Profiat et son ami Bongoron sont-ils nés à Perpignan et se sont-ils ensuite établis en Catalogne (voir *s. v.* פירפיניאן).

Au lieu du nom de מלגוירי, Michael, le possesseur du ms. du Divan de Salomon Bonfed, a lu מלגונה dans le passage précité, et Zunz l'a rendu par « de la Guna » (Zur Gesch., 462; cf. Steinschn., Cat. Bodl., p. 2114; H. B., III, 80). Il existe, il est vrai, en Espagne, plusieurs localités du nom de Laguna, mais on ne peut affirmer d'aucune qu'elle fût habitée par des Juifs. On peut donc admettre qu'il faut lire מלגוירי et que les aïeux de Profiat étaient venus en Espagne de la ville de Melgueir.

מלנמא דשטרון.

Nom d'une localité provençale où toute la communauté juive fut exterminée en 1348 (ms. Vi. d'un Pentateuque, n° 13, f° 362, Cat., p. 18), probablement à la suite d'une accusation d'empoisonnement de puits, comme il s'en produisit fréquemment en Provence pendant la Peste Noire (voir *s. v.* טולון). Nous ne pouvons pas établir l'identité de cette localité. Le nom de דשטרון fait bien songer au cours d'eau de l'Esteron, mais nous ne connaissons pas de localité située près de cette rivière dont le nom réponde à celui de מלנמא. Peut-être faut-il lire מלימארטש, MALEMORT, en provençal *Malemortz*, en latin *Malemortium*, bourg sur la Durance, dans le département des Bouches-du-Rhône, où il y avait des Juifs au moyen âge et où il existe même encore une synagogue de cette époque (Depping, 332). Peut-être aussi le nom de שטרון désigne-t-il Sisteron (voir *s. v.* שטטרון).

Digitized by Google

מלנצנה MALAUCÈNE.

Autrefois château de Malaucène, en latin *Malovicinum* ou *Malavicina*. Ville du Comtat-Venaissin, dans le département de Vaucluse, arrondissement d'Orange.

Cité dans le Siddour de Carpentras.

On ne se rend pas compte de la présence de la nasale נ = n dans מלנצנה, mais elle se rencontre encore, en hébreu, dans d'autres noms de lieu provençaux sans qu'elle se trouve dans le nom latin, comme Tolsan = Toulouse. Il y avait sûrement des Juifs à Malaucène en 1253, mais ils y demeuraient déjà auparavant, comme dans les autres localités du Comtat-Venaissin. La juiverie de Malaucène subsista jusqu'en 1570 (Loeb, dans REJ., VI, 270; XII, 162).

Isaac ben Juda ben Nathanel, poète liturgique éminent, qui était originaire de Beaucaire et vivait dans le premier quart du XIIIe siècle, portait le surnom de השנירי (voir *s.* ע. בלקיירי; Zunz, Litg., 472; Landshuth, Amudè Aboda, 118; Rabb. fr., 715). Ce nom peut désigner difficilement Montauban, comme le suppose M. S. Cassel (Mgz. für die Literatur des Auslands, 1849, p. 51). Dans sa composition liturgique pour Hoschana Rabba commençant par les mots אב אחד לכלנו, Isaac ben Juda indique ainsi, par un acrostiche, son lieu de séjour : השוכן בדר טנור במגדל מלנצנה (Siddour de Carpentras). A Montauban et aux environs, il n'existe pas de localité à laquelle puisse s'appliquer l'appellation de מגדל מלנצנה. Quant au mot שניר, qui est le surnom du mont Hermon (Deut., III, 9), il signifie « montagne de neige », car les deux Targoumin le traduisent par טור תלגא, et le Pseudojonathan ajoute : דלא פסיק מניה תלגא לא בקייטא ולא בסיתוא, « où la neige ne disparaît ni en été ni en hiver ». Il est donc possible que par suite de sa signification dans la Bible, le nom de הר שניר ait été employé pour désigner la montagne de Montventoux, couverte de neige pendant sept mois de l'année et au pied de laquelle se trouve Malaucène. On fait dériver le nom de cette montagne du celte, où *ven* signifie « blanc » (Bullet, Dictionnaire, I, 80), et c'est

Digitized by Google

peut-être parce que cette montagne est si froide que la ville qui en est voisine a été appelée Malavicina, *mauvais voisinage*.

D'autres personnages de la Provence portèrent encore le surnom de השנירי. Ainsi, il y avait à Marseille, dans la première moitié du XIVe siècle, un rabbin du nom d'Isaac Merwan (מרואן) ben Jacob השנירי (recueil de consultations de S. ben Adret et d'autres rabbins, ms. Bodl., n° 2550, דיני גיטין, n° 97; Neubauer, dans REJ., XII, 87. Cf. ce même recueil dans ms. Hstm, n° 136, f° 191; voir Gross, dans REJ., IV, 204). On trouve à Marseille, en 1386, un autre rabbin du nom d'Ezra ben Meschoullam שנירי (I. de Lattès, Consult., p. 98), et l'épigraphe du ms. hébr. Vat. n° 262, de l'année 1457 (H. B., XX, 21), mentionne un certain Todros Merwan השנירי (l. השנירי). מרואן, dans cette épigraphe, ne désigne pas une localité, comme le suppose M. Steinschneider, mais est, comme plus haut, un nom de personne.

מנואשקה MANOSQUE.

En latin *Manesca* ou *Manuesca*. Ville de la Provence, dans le département des Basses-Alpes.

Cité dans mss. Bodl., n° 1473, Cat., p. 523.

Ce nom s'écrit aussi en hébreu מנוואשקה (I. de Lattès, Consult., p. 42), מאנואשקאה (*ibid.*, p. 44), et, par altération, מנואשקה (S. ben Adret, Consult., I, n° 460).

La communauté juive de Manosque était importante et riche. En 1261, les habitants de Manosque se plaignirent de ce que plus de la moitié des immeubles de la ville fût la propriété des Juifs (Depping, 339). En 1262, les Juifs de Manosque s'engagèrent à payer annuellement au chapitre de Forcalquier une taxe de 8 deniers par famille (Arnaud, 19). Enfin, en 1296 ils furent accusés d'avoir tué un enfant chrétien, mais leur innocence fut proclamée en plein tribunal. Mécontents de l'issue du procès, les habitants voulurent maltraiter les Juifs, mais en furent empêchés (*ibid.*, 46). Du reste, ces derniers furent plus

Digitized by Google

fréquemment persécutés à Manosque que partout ailleurs, surtout pendant l'année néfaste de 1348 (*ibid.*, 54) et dans les années 1424 et 1428 (*ibid.*, 29 et 57).

1° Vers la fin du XIIIe siècle, le poète Isaac Gorni séjourna quelque temps à Manosque (מנואשקה). Dans ses poésies, il remercie la communauté pour l'accueil cordial qu'elle lui fit et répond aux vers qu'un jeune homme de Manosque lui adressa (Poésies de Gorni ; cf. Mschr., 1882, p. 512 et 515 ; voir *s. v.* אירואש).

3° Isaac Kohen de Manosque, rabbin très considéré, eut une discussion très vive, vers 1305, avec son ancien élève Barukh, qui l'avait froissé dans sa dignité, et que, dans sa colère, il frappa d'excommunication. Barukh refusa de se soumettre à ce châtiment, et il s'éleva, à ce sujet, une polémique ardente entre les rabbins provençaux ; Salomon ben Adret mit fin à la discussion en se prononçant contre Barukh (I. de Lattès, Consult., p. 42 ; cf. Mschr., 1879, p. 423). Cet Isaac Kohen est identique avec Isaac ben Juda Kohen qui fut en correspondance avec Isaac ben Mordekhaï, appelé Mestre Petit de Nions (I. de Lattès, Consult., p. 51), et dont la lettre se trouve également dans le recueil ms. des Consultations de S. ben Adret et d'autres savants (mss. Bodl., n° 2550, דיני גרסין, n° 114 ; cf. Neubauer, dans RÉJ., XII, 89).

3° Don Astruc Magip de Manosque se trouva, en 1346, dans le Graisivaudan. Son autorité était très grande, car, sur sa demande, les délégués des communautés juives de cette région s'engagèrent, en 1346, à faire verser scrupuleusement les impôts dus au dauphin (voir *s. v.* גרישאבדאן). Dans le document hébreu qui relate ce fait, le nom est écrit tantôt מנואשקה, tantôt מנאישקה.

4° Don Vidal Crégut (קרגוט) de Manosque acquit en 1436 un ms. du ספר המכלול de David Kimhi (mss. Bodl., n° 1473, Cat., p. 523).

מנש LE MANS.

En latin *Cenomania* ou *Cenomanensis civitas*. Chef-lieu du département de la Sarthe, ancienne capitale de la province du Maine.

Cité dans le ms. de Joseph Hammekané, n° 25 (d'après RÉJ., I, 244).

Cette ville, d'après sa dénomination latine, s'appelle aussi צינומאנינשי (Dibrè Hayy., 29*b*) ou סינומאנינשי (*ibid.*, 34*b*). Joseph ben Nathan l'official eut un entretien religieux avec l'archevêque du Mans (RÉJ., I, 244).

Digitized by Google

1° Siméon du Mans était le chef d'une famille célèbre de savants. Son fils, Joseph l'ancien, était le père d'Aboun le grand, qui avait deux fils, Isaac Hassid et Josua Hassid, dont le premier était le père de Siméon ben Isaac le grand, de Mayence, et le deuxième le bisaïeul de Juda le Pieux de Spire (Luria, Consult., n° 29, ממדינת מנש; Zunz, Litg., 111; Landshuth, Amudè Aboda, 312). On ne connaît aucune des œuvres de Siméon du Mans. Son arrière-petit-fils. Siméon le grand, était contemporain de Guerschom ben Juda de Metz (vers 950-1040); lui-même vivait donc vers la fin du IXe siècle, presque cent ans avant Simon Kara, avec qui il a été identifié par erreur (Rappoport, Kérém Chemed, VII, 4-15).

2° Elia ben Menahem l'Ancien du Mans, rabbin estimé, est surtout connu comme poète liturgique (mss. Offenbach, n° 38, ממדינת מנש; cf. Zunz, Litg., 126; Landshuth, Amudè Aboda, 13). Il était élève de Guerschom ben Juda, et vivait, par conséquent, vers le milieu du XIe siècle. Il avait deux frères, Yekoutiel et Isaac, dont le dernier mourut à Orléans (Luria, *l. c.*). Il est peu probable qu'il fût le beau-frère de Haï Gaon (*ibid.*). Le passage d'où l'on tire ce fait est, d'ailleurs, très altéré. Après avoir parlé de Haï Gaon, Luria dit : ומסרה לרבינו אליהו הזקן שיסד אזהרות בעל אחותו של ר' האי גאון ואחיו של ר' יקותיאל וגם רבינו חנאל קבל מרב האי גאון ור' יצחק אלפסי ור' נתן בעל הערוך קבל מר' חנאל ור' יקותיאל אחיו של אליהו הזקן מענו יצאו בני ירמני והשלישי ר' יצחק בן מנחם הנקבר באורלייש. Dans ce passage, où il y a bien des répétitions inutiles, les mots ממנו יצאו בני ירמני ne présentent aucun sens. Landshuth (*l. c.*) lit : ממנש יצאו בני ר' מנחם; mais, en réalité, nous ne savons pas si, outre Elia, Yekoutiel et Isaac habitaient également Le Mans. Peut-être faut-il lire ainsi : אליהו הזקן ממדינת מנש בן מנחם.

מרוייל (מגדול) MEYREUIL (Château de).

Château situé près de Meyreuil, à quatre milles environ d'Aix.

Cité dans S. ben Adret, Consult., mss., דיני קידושין, n° 62. Cf. RÉJ., XII, 84; Loeb, Un procès, 15.

Digitized by Google

מרוייש MARVÈGE ou MARVÉJOLS.

Autrefois *Maruelos* ou *Marvéjols*; en latin, *Marengium*, *Mareugium* ou *Marologium*. Ville du Languedoc, dans l'ancien pays du Gévaudan, aujourd'hui dans le départ. de la Lozère.

Cité dans Schibb. Haliékét, éd. Buber, I, 127.

En 1492, on trouve à Marseille un certain Isaac de Marvéjols (REJ., IX, 67), et au XVIe siècle vivaient à Carpentras plusieurs Juifs dénommés d'après la ville de Marvège (*ibid.*, XII, 197, 199 et 200). En général, le Gévaudan renfermait de nombreux Juifs au moyen âge; à Mende, dans la rue du Chastel, ils avaient une synagogue dont les ruines subsistent encore, et la rue des Finets actuelle était autrefois la rue des Juifs (Mémoires de la société royale des antiquaires de France, VIII, 334). Dans le voisinage de Marvège se trouvent cinq petites localités dont les noms paraissent être d'origine juive : 1° Montjézieu, en latin *Mons Judæorum*, sur la rive droite du Lot; 2° Salman; 3° Booz ou Baoux, sur le Lot; 4° Ruth, par altération Reilhes; 5° Obed, aujourd'hui Becque ou Aubec (*ibid.*, 320). Les sources juives ne parlent pas de ces localités.

Marvège est la patrie du mystique Jacob Hallévi le Pieux, qui florissait vers 1203 (Schem Hagg., *s. v.* יעקב החסיד; cf. Steschn., dans H. B., XIV, 122). Il disait qu'il adressait au ciel, en songe, des questions sur des points de casuistique et en recevait des réponses. Ces questions et ces réponses ont été imprimées pour la première fois à Livourne, en 1818, à la suite des Consultations de David ben Zimra, רדב"ז, tome V, sous le titre suivant : שו"ת מן השמים אשר שאל ר' יעקב הלוי ממרוייש ומקורביל; elles furent rééditées à Kœnigsberg, en 1858 (H. B., I, 80; II, 8; XIV, 122). Le mot ומקורביל qui se trouve dans le titre précité y a été ajouté par suite d'une erreur, parce qu'on a confondu notre Jacob avec Jacob de Corbeil, surnommé « le saint » (tos. Schabbat, 27 *a*) et « le cabbaliste » (Yohasin, éd. Londres, 221). C'est cette confusion qui a fait dire à Sabbataï Bass, dans son שפתי ישנים, *s. v.*, que Jacob de Corbeil a composé un ouvrage intitulé בעלי החלומות. Cette erreur a été répétée par Heilprin (Sèder Hadd., éd. Carlsruhe, II, 224), qui, dans un autre passage (*ibid.*, 235), a eu, du moins, la sagesse de corriger le prétendu titre de בעלי החלומות, donne à l'ouvrage en question,

Digitized by Google

en בעל חלומות « maître des rêves », surnom qu'il attribue à Jacob de Corbeil. Nous ferons remarquer en passant que Méïr de Rothenbourg invoque également des décisions rituelles qui lui auraient été communiquées, en songe, par un ange (Maimoniot, Consult. קנין, n° 31 ; Mord. Kama, commencement) ; de même, Simon le grand déclare qu'un ange lui a fait connaître, pendant qu'il dormait, une mélodie liturgique (mss. Bodl., n° 1153, Cat., p. 343).

Les Consultations éditées de Jacob de Marvège se trouvent en entier ou par fragments dans plusieurs manuscrits et sont assez fréquemment citées. Dans plusieurs de ces mss., il a le nom de Jacob ben Lévi (mss. Bodl., n° 2240, 15°, Cat., p. 776 ; mss. Almanzi, n° 88 ; H. B., IV, 124). Un autre ms. le confond avec R. Tam (mss. Bodl., n° 2274, 7°, Cat., p. 790 ; cf. Schem Hagg., *s. v.* יעקב החסיד). D'après un ms. qui avait appartenu à Carmoly (Itin., 201), il mentionne son gendre, Joseph, et, dans un autre ms., il parle d'un certain Mordekhaï qu'il avait connu personnellement à Marvège (mss. Bodl., n° 781, 4°, Cat., p. 153). Il ne peut pas s'agir ici du rabbin allemand Mordekhaï ben Hillel, car il mourut martyr à Nuremberg en 1298. Peut-être est-ce ce Mordekhaï que son beau-frère a désigné sous le nom d'Eléazar Askari (Sefer Ḥarèdim, éd. Lemberg, 34 *a*). Il y eut, du reste, vers la fin du XIIIe siècle, plusieurs savants provençaux du nom de Mordekhaï, entre autres Mordekhaï ben Isaac Ezobi, à Carcassonne, et Mordekhaï ben Isaac Kimhi.

Le nom de Marvège est écrit en hébreu, dans les mss. et les citations : מרויש (voir plus haut ; cf. Schibb. Hallékét, éd. Salonique, n°s 12 et 21), מרוויש (*ibid.*, éd. Buber, I, n°s 31 et 157), מרוויש (*ibid.*, éd. Salonique, n° 4), et, par altération, מורויש (*ibid.*, éd. Buber, I, n° 9), מריש (mss. Ps, n° 793, 2°, Cat., p. 133) et מריוש (mss. Almanzi, n° 88). Au lieu de Jacob מויוירש (mss. Bodl., n° 781, 4°, Cat., p. 153) ou מואריוש (*ibid.*, n° 876, Cat, p. 183), il faut sans doute lire Jacob ממריוש. D'après Azoulaï (Schem Hagg., *l. c.*), le nom de Jacob מריוש. dans l'Agour, n° 406, doit également être corrigé en Jacob מרויש.

מרקט טב.

Cité dans I. ben Schèschet, Consult., n° 266.

Ce nom doit probablement être corrigé en מרקט ניב, MARCHÉ-NEUF, place publique à Arles (cf. Mschr., 1880, p. 412).

Digitized by Google

מרשיליה MARSEILLE.

En provençal *Marseilha* ou *Marceill*, en latin *Massilia*. Chef-lieu du département des Bouches-du-Rhône.

Cité dans B. de Tudèle, Itin., éd. Asher, I, 6, et dans S. ben Adret, Consult., III, n° 389.

Le nom de cette ville s'écrit aussi en hébreu מרשיליא (Schèb. Yeh., éd. Hanovre, 114; mss. Bodl., n° 781, 2°, Cat., p. 152). מרשיליאה (I. de Lattès, Consult., p. 97; Emék Habb., éd. Vienne, 102), מרשילייא (I. de Lattès, Consult., p. 98; S. ben Adret, Consult., III, n°s 132 et 160), מרשלייאה (S. Hamminhagot, ms.; cf. Letterb., IV, 132), מרשלייא (mss. Bodl., n° 2124, Cat., p. 1108; mss. Mun., n° 297, Cat., p. 129), מרשילא (Manhig, éd. Berlin. 10 *b*; S. ben Adret, *l. c.*, n° 32), מרשילאה (I. de Lattès, Schaarè S., p. 71), מרשילה (Minh. Ken., ms., n° 127; cf. Letterb., IV, 169), מרשלא (mss. Bodl., n° 2243, 2°, § 795; cf. Letterb., III, 8), מארשילייא (Orh. Hayy., I, 4), מארשלייא (I. de Lattès, Consult., p. 88), מארשיליאה (*ibid.*, p. 87 et 98), מארשליאה (mss. Tur., n° 169, Cat. Peyron, p. 173), מרסיליאה (Emék Habb., 137), מארסיליאה (Dibrè Hayy., 73 et 126 *b*), מארסילייה (Minh. Ken., éd., p. 47), מרסילייא (*ibid.*, p. 177; Yohasin, éd. Londres, 238; Samuel Aboab, Consult., n° 361), מארסילייא (mss. Hstm, n° 403, Cat., p. 114), מרצילייא (Minh. Yeh., 75 *b*), מרציליאה (mss. Bodl., n° 2219, 1°, Cat., p. 764), מרצלי (S. ben Adret, Consult., mss. Bodl., n° 2550, דיני קידושין, n° 57), מרצילי (gloses de R. Péréç sur le Semak, n° 184) et מרשיילא (cf. Renan, Les écrivains juifs français du XIVe siècle, p. 10). L'adjectif « Marseillais » s'écrit en hébreu מרשיליי ou מרשילי (mss. Ps, n° 956; cf. Renan, *l. c.*). L'éditeur du livre apologétique כור מצרף דאמונות, éd. Metz, 1847, s'appelait Isaac Altaras de מרסוליא. Ce nom est probablement une altération de מרסיליא (cf. Stnschn., Cat. Bodl., p. 1133). Dans son histoire de la ville de Nîmes (nouvelle édition, t. VII, 542), M. Léon Ménard a publié une inscription gravée sur une pierre tumulaire de Nîmes et qu'il transcrit ainsi : *Dzé Keber d'Itsḥac*

Digitized by Google

ben Kabib de Malsil, et il dit que ce dernier nom désigne Marseille. Mais dans aucun ouvrage hébreu, le nom de Marseille n'est transcrit de cette façon. Du reste, le nom de personne, qui est certainement Isaac ben Habib, a une couleur espagnole, et la personne en question, morte à Nîmes, était sans contredit originaire de l'Espagne.

Il y eut de temps immémorial des Juifs à Marseille. Quoiqu'il soit faux que Grégoire de Tours ait surnommé Marseille « la juive », il ressort pourtant de l'ouvrage de cet auteur que les Juifs habitaient déjà cette ville vers 580 (voir *s. v.* מרסיי). Ils y jouaient le rôle d'intermédiaires commerciaux entre le Levant et la Gaule, comme, du reste, dans les principales villes gauloises situées le long des bords de la Méditerranée, à Narbonne, à Agde, à Cimiez, à Nice, et dans d'autres encore (Ménard, V, 11; Papon, I, 11; Graetz, Gesch. d. J., V, 56; Bédarride, 47). Leur situation paraît avoir été satisfaisante à Marseille, car, en 576, bien des Juifs de Clermont y vinrent chercher un refuge pour échapper à l'intolérance de l'évêque Avitus (Grégoire, *l. c.*). Ce prélat eut des imitateurs, puisqu'en 591, le pape Grégoire écrivit aux évêques Virgile d'Arles et Théodore de Marseille qu'il avait appris par des marchands juifs italiens, revenus de Marseille, qu'ils convertissaient les Juifs par contrainte, et non par persuasion, et qu'il se crut obligé de leur en infliger un blâme (Gregorii Epistolæ, liber II, 45; Labbe, Concilia, V, 1060). Il se passe alors plusieurs siècles sans qu'un document parle de nouveau des Juifs de Marseille. Nous apprenons par B. de Tudèle (Itin., I, 6) que vers 1165, cette ville renfermait environ trois cents familles juives, formant deux communautés distinctes, dont l'une était établie dans la ville basse et l'autre dans la ville haute, près du port. Plus tard, elles possédaient deux synagogues dans le quartier de la Blaquerie; leur cimetière était établi sur le Mont-juif (Depping, 322). De nombreux documents prouvent que, principalement vers le milieu du XIIIe siècle, les Juifs de Marseille faisaient un commerce considérable et avaient des relations très étendues (Loeb, dans REJ., XVI, 73).

Dans la première moitié du XIIIe siècle, les Juifs de Marseille jouissaient des mêmes droits que les habitants chrétiens. Ce

Digitized by Google

fait ressort d'une convention conclue en 1219 entre la ville et l'évêque, relativement aux franchises municipales, et d'une autre convention que la ville conclut en 1257 avec le duc d'Anjou (*ibid.*, 324). Mais cette situation se modifia rapidement, car dès 1262 ce duc fut autorisé à imposer arbitrairement des taxes à ses Juifs. Pourtant, le duc Charles d'Anjou les couvrait de sa protection. Ainsi, pour ne citer qu'un exemple, il s'éleva énergiquement, dans son décret du 26 mars 1276, contre les inquisiteurs qui, dans plusieurs villes de Provence et notamment à Marseille, ne se contentaient pas d'appliquer strictement, mais rendaient encore plus rigoureuses les mesures du 4e concile de Latran (1215) et des conciles postérieurs obligeant les Juifs à porter sur leurs vêtements un signe distinctif. Sur l'ordre des inquisiteurs, les Juifs étaient jetés en prison, maltraités, contraints de payer des sommes élevées, jusqu'à ce que le duc Charles Ier menaçât de punir sévèrement toute violence exercée contre les Juifs (Papon, preuves XV; Gross, dans Mschr., 1878, p. 155). Ces persécutions infligées par les inquisiteurs aux Juifs sont certainement les mêmes que celles dont parle Ibn Verga (Schèb. Yeh., éd. Hanovre, 114).

L'obligation imposée aux Juifs de porter un signe distinctif fut même inscrite dans le règlement municipal de Marseille. Du reste, ce règlement, qui ne fut certainement rédigé qu'au XIVe siècle, soumettait les Juifs à de nombreuses restrictions. Il leur fut interdit de témoigner contre un chrétien, de travailler le dimanche, de se rendre aux bains publics un autre jour que le vendredi, de manger de la viande aux jeûnes chrétiens; ils ne pouvaient pas s'embarquer du tout pour Alexandrie, et seulement par groupes de quatre personnes au plus pour le Levant (Depping, 322). Vers la fin du XIIIe ou au commencement du XIVe siècle, quelques Juifs encoururent la colère de l'évêque (הגמון), parce qu'ils demeuraient près de son palais. Comme un de ces Juifs organisa un jour de Pourim des jeux que les chrétiens considérèrent comme injurieux pour leur religion, l'évêque en rendit responsable toute la communauté et la unit tout entière (S. ben Adret, Consult., III, n° 389).

Peu à peu, la situation des Juifs empira encore à Mar-

Digitized by Google

seille. En 1487, la ville, les accusant d'usure, demanda au roi Charles VIII de les expulser. Le roi, tout en n'accueillant pas cette demande, apporta pourtant de graves restrictions au commerce d'argent des Juifs. Ceux-ci voulurent alors quitter Marseille, mais ils en furent empêchés par le roi, qui craignait de les voir partir avec leurs richesses (Beugnot, I, 135). En 1492, à la suite de démarches faites par plusieurs Juifs influents, la ville offrit un asile à un nombre assez important d'expulsés juifs d'Espagne qui avait atterri à Marseille (Loeb, dans RÉJ., IX, 66 et suiv.). Mais en suite d'un décret royal de 1498, qui ne fut exécuté complètement que vers 1501, les Juifs furent bannis de toute la Provence. Pourtant, on en trouve de nouveau à Marseille plus tard, mais en petit nombre (Weyl, dans RÉJ., XVII, 96). Après leur retour dans cette ville, ils négligèrent de plus en plus les études talmudiques, comme cela résulte d'une lettre de Samuel Aboab (Consult., n° 361). Ce rabbin fut, en effet, consulté au sujet d'un acte de divorce rédigé à Marseille en langue espagnole, et, à cette occasion, il exprima son étonnement que le collège rabbinique de cette ville ignorât les règles les plus élémentaires auxquelles était soumise la rédaction de tels documents.

On ne connaît aucun savant juif de Marseille qui soit antérieur au XIIe siècle. Zunz a bien émis l'hypothèse que Juda ben Barzilaï, auteur du livre talmudique ספר העתים, de la première moitié du XIIe siècle, demeurait à Marseille en même temps qu'Abraham ben Hiyya Nassi (Zur Gesch., 482; cf. Rabb. fr., 518), mais rien ne prouve que cette supposition soit exacte. Nous pouvons seulement admettre avec quelque certitude qu'Abraham ben Hiyya résida quelque temps dans le midi de la France, car il dit dans son ouvrage ספר העבור, éd. Londres, p. 4, qu'il a composé sur le calendrier : « Je n'aurais pas été obligé de traiter de cette matière, si j'avais trouvé dans le pays de צרפת les livres hébreux consacrés à cette question ou si j'avais pu utiliser, parmi les livres se trouvant en Espagne, כפרד, les ouvrages arabes spéciaux. » Le nom de צרפת, dans ce passage, désigne certainement le midi de la France, par opposition à ספרד, l'Espagne, et nous savons ainsi qu'il demeurait dans une ville de cette région, sans pou-

Digitized by Google

voir préciser si c'était à Marseille ou ailleurs. D'habitude, il est qualifié de ספרדי, « Espagnol », et, autant que nous sachions, il habita d'abord Soria et plus tard Barcelone (Rappoport, introduction au ס' הגיון הנפש d'Abraham ben Hiyya, éd. Leipzig). Son vrai domicile fut donc en Espagne, où il naquit et où il occupa une situation élevée, à la cour d'un prince musulman.

Juda ben Barzilaï demeura également à Barcelone ; de là son surnom de ברצלוני, Barceloni, ou, en langue arabe, אלברגלוני, Albargueloni. Il nous semble donc permis d'en conclure que lui aussi avait sa résidence habituelle en Espagne (Halberstam, introduction à son édition du commentaire de Juda ben Barzilaï sur le livre *Yecira*, Berlin, 1885). Il est vrai qu'il fut le maître d'Abraham ab-bèt-din de Narbonne, mais nous savons que ce dernier séjourna quelque temps à Barcelone (voir *s. v.* נרבונה).

Comme David Kokhabi le remarque avec raison dans son Kiryat Sèfer, encore inédit, Marseille, dans la seconde moitié du XIIe siècle, fut un centre important d'études juives et surtout talmudiques (mss. Bèt Hamm. L., n° 17, d'après RÉJ., IX, 221 : מרשיליה העיר הגדולה היתה בזמן ההוא בית ועד לחכמים לדרוש ולחקור בבאורי התלמוד). Quand Maïmonide répondit le 27 septembre 1194 à la question qui lui fut soumise sur l'astrologie, il adressa sa lettre aux « rabbins savants et érudits » de Marseille et loua leur zèle pour la science (Maïmonide, Epîtres, éd. Amsterdam, 6).

1° Benjamin de Tudèle (I, 6) appelle Marseille, qu'il visita vers 1165, « la ville des gaonim et des savants » ; il loue l'école talmudique de cette ville et mentionne les personnages suivants : SIMÉON BEN אנטולי, son frère JACOB, et R. לבארו, placés à la tête de la communauté de la ville haute ; le riche JACOB סירסיינו, ABRAHAM et son gendre MEÏR, ISAAC et MEÏR, administrateurs de la communauté de la ville basse. La partie de la ville où était établie une des deux communautés juives est appelée par B. de Tudèle מגדל למעלה, « le château en haut » ; ailleurs, ce quartier est désigné sous le nom de העיר העליונה, « la ville haute » (mss. Bodl., n° 2343, 2', § 705 ; Letterb., III, 8).

Zunz a donné quelques éclaircissements (dans Itin. de B. de Tudèle, II, 14-16) sur l'identité des personnages mentionnés par B. de Tudèle ; nous allons compléter ses explications. אנטולי, dans quelques mss. אנטוליו, et, par altération, אבטלירן dans Schaaré

Sion, p. 73, est le nom de personne *Antoli* ou *Anatole*, qui est probablement d'origine grecque et répond au nom hébreu de Zerahya (Zunz, Litg., 466 ; H. B., VIII, 63). Plusieurs prélats et hauts dignitaires portèrent à Byzance le nom d'Anatole (Moréri, Dictionnaire historique, *s. v.*). Ce nom est aussi d'un usage fréquent chez les Juifs. L'auteur présumé de l'ouvrage philosophique רוח חן s'appelle Zerahya Hallévi אנאטולי (voir plus loin). On trouve un Anatole de Lépante en 1304 (mss. Vat. Urb., n° 11 ; Zunz, dans B. de Tudèle, *l. c.*). Un poète liturgique, qui indique dans un acrostiche son nom de אנטלי, s'appelait Anatole ben David Casani (Zunz, Litg., 466). Le maître de Moïse ben Salomon, de Salerne, qui le mentionne dans son commentaire sur le *Moré Néboukhîm*, portait le nom de אנטולי, Anatolio ben Jacob (Steinschn., dans H. B., VII, 63). Ce dernier était peut-être fils de Jacob ben Abba Mari et, par conséquent, arrière-petit-fils de notre Anatole de Marseille. Un autre poète liturgique, qui signe également אנטולי dans un acrostiche, est Anatole ben Joseph, identique probablement avec le rabbin de ce nom qui habitait Alexandrie et correspondait avec Maïmonide (Zunz, Litg., 313). Notre Anatole de Marseille était l'oncle d'Abraham ben Nathan Hayyarhi (Manhig, éd. Berlin, 114 *b*), il était donc sûrement originaire de la Provence et ne peut, par conséquent, être nullement identifié avec son homonyme d'Alexandrie (Geiger, Melo Chofnayim, 54).

Jacob ben Anatole, de Marseille, est, sans doute, le père de ce Juda qu'Abraham ben Nathan de Lunel, dans son Manhig (114 *b*), composé vers 1204-1205, mentionne comme encore vivant. Il est probable que ce Juda, surnommé « le sage » et « le nassi », demeurait également à Marseille.

L'identification du nom de לבארו présente des difficultés. Au milieu du XIIIe siècle, on trouve à Marseille un certain Abraham ben לווירו (S. ben Adret, Consult., ms., *l. c.*, n° 62 ; RÉJ., XII, 83). Ce dernier nom est probablement le même que לבארו, car souvent le ב est employé à la place du ו pour indiquer la lettre *u* ou la diphtongue *au* (voir *s. v.* אבגוסטה et לאברי). On peut donc le faire dériver du mot *lorier* ou *laurier*, et il aurait ainsi la même étymologie que le nom de Laurent. Et de fait, on rencontre le nom de *Loria* chez des Juifs du midi de la France (Saige, 322) et celui de *Loro* chez quelques exilés espagnols qui s'établirent vers 1492 à Marseille (RÉJ., IX, 70).

Le nom de פירפיניר n'a rien de commun avec Perpignan (Graetz, VI, 399), c'est le nom provençal de Prophète ou Profiat, qui est transcrit en hébreu de diverses façons (Rabb. fr., 600). Du reste, dans le ms. Pa n° 893, ce Jacob פירפיניר est appelé פורפאייג, et, dans Schéb. Yeh., 112, פרופיג (ce dernier ouvrage rapporte que Jacob, « homme estimé et considéré », הנדיב והגדול, est mort vers 1170). De même, Isaac ben Schéschet ברפת

est appelé פרופינו (Schalsch., éd. Ven., 61) ou פרפת (Yohasin, éd. Londres, 225). Ce dernier fait confirme l'hypothèse que ברפת, Barfat ou Berfet, a de l'analogie avec le nom de Profiat, en espagnol Perfetto (cf. Bloch, dans RÉJ., X, 255).

2° Isaac, mentionné par B. de Tudèle, est certainement identique avec Isaac ben Abba Mari, savant considéré de Marseille, qui composa un commentaire sur Alfasi, intitulé מאה שערים, et deux ouvrages rituels, le כפר העטור ou עטור סוסרים et le עשרת הדברות (I. de Lattès, Schaarè S., p. 71). Azoulaï (Schem Hagg., II, *s. v.*) a vu un ms. du commentaire d'Isaac. La première partie du *Ittour* a été éditée d'abord à Venise, en 1608, ensuite à Varsovie, en 1801, puis les deux parties ont été éditées ensemble avec le עשרת הדברות à Lemberg, en 1860. Après avoir collationné plusieurs manuscrits du *Ittour* (ms. Vat. Assemani, Cat., p. 115; ms. Cambr.; ms. Bodl. n° 567, Cat., p. 112), M. Neubauer est arrivé à cette conclusion (Mschr., 1871, p. 173), qui paraît juste, que cet ouvrage a été composé entre 1170-1193 et que l'auteur est né vers 1122 (cf. Rabb. fr., 520).

Zunz, suivi par MM. Graetz (Gesch. d. J., VI, 244) et Renan (Rabb. fr., 520), suppose que le père de notre Isaac est identique avec cet Abba Mari qui fut bailli du comte Raymond à Saint-Gilles, où B. de Tudèle le rencontra (Itin., p. 5). Cette hypothèse est fausse. Isaac de Lattès atteste (Schaaré S., p. 71) que le père de notre Isaac habitait également Marseille. Du reste, Isaac renvoie souvent aux décisions rituelles, aux explications talmudiques et aux consultations de son père (Ittour, éd. Lemberg, I, 7 *b*, 24 *a*, 47 *b*, 51 *d*, 52 *b*, 53 *a*, 55 *d*; II, 17 *d*, 39 *c*), il le qualifie toujours de « rabbin » et dit une fois (I, 16 *c*) qu'il était à la tête de l'école talmudique. Or, toutes ces particularités ne s'appliquent guère à Abba Mari de Saint-Gilles, que B. de Tudèle ne compte aucunement parmi les savants autorisés de la localité; de plus, on n'indique nulle part qu'il y ait eu une école talmudique à Saint-Gilles.

Isaac écrivit un commentaire sur une partie du Talmud (סדר התכלת), à l'instigation du nassi Schéschet Benvenisti, de Barcelone, dont il semble avoir été connu personnellement (Ittour, I, préface). Si je comprends bien le passage qui m'a été communiqué, il mentionne dans son *Ittour*, ms. (n° 2356 de la Bodl., Cat., p. 822), son oncle et maître « le vieillard », disciple d'Alfasi (1013-1103). Il était apparenté à Abraham ben Nathan Hayyarhi (Manhig, 106 *a*) et à Abraham ab-bèt-din de Narbonne (Ittour, I, 4 *b*, 26 *d*, et passim). Il ne mentionne pourtant pas ce dernier par son nom, mais il cite une consultation qu'il dit avoir reçue de son parent, qu'il désigne comme déjà décédé (*ibid.*, 36 *b*), et on sait par un autre ouvrage (S. Hatteroumot, XIVe chap., 5, 1) que l'auteur de cette consultation est ר"אב. Or, cette abréviation ne

Digitized by Google

peut pas désigner ici Abraham ben David, de Posquières, qui ne mourut que vers 1198, mais Abraham ab-bet-din, dont le nom est parfois abrégé de cette façon (voir plus loin).

Isaac fut en correspondance avec R. Tam, qu'il ne désigne pas comme son maître (Ittour, I, 52*a*; II, 17*d*; cf. Moïse Alaschkar, Consult., n° 108), avec Abraham ab-bet-din, dont nous venons de parler (Ittour, I, 29*a*), et dont Abba Mari, son père, avait reçu des consultations (*ibid.*, II, 33), et avec Abraham ben David, de Posquières, à qui il répondit sur plusieurs questions rituelles qu'il lui avait soumises (*ibid.*, I, 34*b* : נשאלתי, « j'ai été interrogé », mot qui, par erreur, a été changé dans Temim Dêim, n° 179, en ושאלתי, « j'ai interrogé » ; voir plus loin). Zerahya Gerundi, de Lunel, adressa une consultation aux rabbins de Marseille au sujet de notre Isaac, à propos d'un titre de créance que des orphelins produisirent contre lui (S. ben Adret, Consult., ms., *l. c.*; mss. hébr., Br. M., VII, n° 133, d'après RÉJ., XII, 91).

3° Moïse ben Samuel, neveu d'Isaac, écrivit à Marseille un opuscule où il consigna les usages religieux de la Provence, et particulièrement ceux de Montpellier et de Marseille. Cet opuscule, qui se trouve, sous le n° 23, dans la collection des mss. de feu le grand-rabbin Adler, de Londres, est intitulé : ספר המנהגות לחכם ר' משה בן החכם ר' שמואל ז"ל (Neubauer, dans Letterb., IV, 132). Comme il cite le *Manhig* d'Abraham ben Nathan, on peut en conclure qu'il ne fut composé qu'après 1205. Ce Moïse ben Samuel n'est pas autrement connu, mais il n'est certainement pas identique avec le philosophe de ce nom, membre de la famille des Tibbonides, qui ne s'occupait pas de questions rituelles de ce genre.

4° Le nom des Tibbonides est étroitement lié à celui de Marseille. Juda ben Saül ibn Tibbon (décédé avant 1199), originaire de Grenade et établi comme médecin à Lunel depuis 1160 (voir *s. v.* לוניל), traversa Marseille avec son fils Samuel quand ce dernier était encore très jeune (voir son Testament adressé à son fils Samuel, édité par Steinschneider, p. 9). Ce Samuel (vers 1160-1230), célèbre comme écrivain philosophique et surtout comme traducteur (voir *s. v.* לוניל), résida, dans sa jeunesse, à Lunel, sa ville natale (mss. Lzg, n° 19, 9°, Cat., p. 86), mais alla habiter plus tard diverses villes du midi de la France ; en 1199, il était à Béziers (mss. Ps, n° 1114), en 1204 à Arles (mss. de Rossi, n° 1035, Cat., III, p. 40), ensuite il se rendit à Tolède et à Barcelone (Stnschn., Cat. Bodl., p. 2482) et poussa même jusqu'à Alexandrie (mss. Tur., n° 32, f° 213, Cat. Peyron, p. 37). A la fin, il paraît s'être établi définitivement à Marseille.

Un autre Tibbonide, Moïse ben Samuel, demeurait dans cette ville vers 1252-1253, avant son installation à Montpellier (S. ben Adret, Consult., mss. Bodl., n° 2550, דיני קידושין, n° 62; cf.

Digitized by Google

RÉJ., XII, 82, et Loeb, Un procès dans la famille des Ibn Tibbon, Paris, 1886, p. 10). Son fils, Samuel, se trouvait également à Marseille vers cette époque. Il y soutint un procès, peu honorable pour lui, contre sa jeune et riche cousine Biongude. C'est tout récemment qu'on a produit au jour les actes de ce procès, qui font connaître le caractère léger et la déloyauté de Samuel. M. Neubauer, le premier, en rendant compte du ms. des consultations de Ben Adret, a appelé l'attention sur cette affaire (RÉJ., XII, 82), puis M. Loeb l'a étudiée à fond (Un procès dans la famille, etc.; cf. RÉJ., XV, 70). Le collège rabbinique, — celui de Marseille, sans doute, — qui eut à connaître de ce procès comprenait les membres suivants : Jacob ben Isaac, Hillel ben Samuel Hasid, de Vérone, et Moïse ben Menahem הסרוש (RÉJ., XII, 82; XV, 74, 92, 94; Loeb, Un procès, 17). Hillel est probablement identique avec le philosophe de ce nom de Vérone (voir *s. v.* מונטפשליר). Outre le collège rabbinique, d'autres rabbins durent encore s'occuper de ce procès, pour entendre les témoins et rédiger le procès-verbal; ce furent Simson ben Abraham ibn סלאם מנחתו כבוד : מכמש est peut-être l'abréviation de) מכמש, משכבו שלום), Juda ben Abraham et David ben Jacob, fils de R. Salomon נכ"ת (נפשו בטוב תלין). Le procès-verbal fut examiné par les rabbins suivants de Marseille : Joseph ben Abraham בחי (רוח ה' תניחנו) רי"ח ben Juda, Isaac (כבוד חלקו יהיה?) et Abraham ben Guerschom (RÉJ., XII, 83; XV, 95).

Jacob ben Makhir ibn Tibbon, petit-fils du traducteur Samuel ben Juda ibn Tibbon, était également originaire de Marseille, où il naquit probablement (voir *s. v.* מונטפשליר). Un parent des Tibbonides, Jacob ben Abba Mari ben Simson ou Siméon ben Anatole, appelé aussi simplement Jacob Anatole, le célèbre auteur du כפר מלמד התלמידים, « Aiguillon pour les disciples » (éd. Lyck, 1866), commentaire philosophico-homilétique sur le Pentateuque, demeurait certainement à Naples dans la première moitié du XIIIe siècle, vers 1232-1235. Soutenu par l'empereur Frédéric II, qui lui payait une pension annuelle, il traduisit dans cette ville, en collaboration avec Michael Scot, plusieurs ouvrages arabes en hébreu (Munk, Mélanges, 335; Perles, Salomo ben Aderet, 13). Petit-fils de Simeon ben Anatole, c'est-à-dire du savant de ce nom qui habitait Marseille et dont nous avons parlé plus haut, il était doublement apparenté aux Tibbonides, car il était à la fois le gendre de son maître Samuel ben Juda ibn Tibbon et l'oncle de Moïse ibn Tibbon. Il était donc, en réalité, beau-frère et gendre de Samuel (Rabb. fr., *l. c.*) et originaire également de Marseille. Il est sans doute identique avec « le philosophe Jacob de Marseille » qu'un manuscrit désigne comme auteur de l'ouvrage רוח חן, sorte d'introduction au *Moré Neboukhim* (mss. Bodl., n° 1268, 1°, Cat.,

Digitized by Google

p. 447); d'autres mss. disent même explicitement que cet ouvrage a été écrit par Jacob Anatole (mss. Ps, nº 893, 5º, et 983, 8º; mss. Tur., nº 131, Cat. Pasinus, p. 16). A notre avis, c'est là une erreur, car on ne trouve pas les mêmes idées dans le רוח חן que dans le מלמד התלמידים. Le premier livre donne une autre division et d'autres définitions des facultés de l'âme que le second. Le תקון הגוף והנפש est également exposé d'une façon bien différente dans le רוח חן (éd. Jessnitz, p. 7, 8 et 15) et dans le *Malmad* (p. 69, 70, et passim). De plus, dans le *Rouaḥ Hen*, p. 10, on lit le passage suivant : לזה כיון החכם המסדר ברכת חתנים באמרו והתקין לו ממנו בנין ערי עד וכנוי ממנו שב אל צלם אלקים המזכר אשר יצר את האדם בצלמו ואומר לו שהבורא יתברך התקין לו מצלמו אשר נתן בו בנין חזק שלא יכלה רק ישאר לעדי עד. Voici, par contre, ce que dit le *Malmad*, 74*a* : לפי שבחר האדם משאר בכלי חיים יצר אותו בדרך שתשלם בו הכונה כמו שקדם כסר מה טבא בספור התורה כמצלעו התקין לו בנין בדרך שיהיה בנין קיים לעד להיות בשר אחד. Ainsi, pendant que le *Rouaḥ Hén* donne au mot בנין un sens intellectuel et y voit l'association du corps et de la forme ou de l'âme, émanant de Dieu (ממנו), le *Malmad* l'entend dans le sens de « création de la femme, tirée du corps de l'homme » (ממנו), et ajoute incidemment cette remarque : מצורף אל זה בריאת צורת האדם והחומר (cf. Raschi sur Ketoubot, 8*a* : והתקין לו ממנו בנין עדי עד היא הנקבה). Du reste, la paternité du רוח חן est encore attribuée à d'autres savants, à Zerabya Hallévi Anatole (mss. Mun., nº 201, 4º, Cat., p. 71; Steinschn., Cat. Bodl., p. 2591), que Geiger a eu tort d'identifier avec le poète liturgique grec Zerabya Anatole Casani (Hechalutz, II, 25), à Anatoli Dayan d'Alexandrie (cf. Delmédigo, dans Melo Chofnayim de Geiger, partie hébr., p. 13, et partie allem., p. 54), à un certain Salomon (ms. de la bibliothèque du prince Oettingen-Wallerstein; cf. Perles, dans Mschr., 1878, p. 317), à Moïse ibn Tibbon (Salomon ben Juda, commentaire ms. sur le Khozari; cf. H. B., X, 101), et enfin à Samuel ibn Tibbon (Wolf, B. H., IV, 1059; cf. Scheyer, Das psychologische System des Maïmonides, 2 et suiv.; Steinschn., Hebr. Uebers., 426).

5º Quand le poète Juda Harizi, dans ses pérégrinations, visita Marseille peu de temps avant 1211, il y fit la connaissance d'un personnage nommé Moïse, qu'il qualifie de *nadib* et de *nassi* (prince) du pays. Cette dernière qualification signifie simplement que ce Moïse jouissait d'une grande considération parmi ses coreligionnaires de la Provence et qu'il était probablement en rapports avec les autorités de la contrée.

6º Schem Tob ben Isaac de Tortose (né en 1196) résida quelque temps à Montpellier et s'établit ensuite comme médecin à Marseille, où il traduisit de l'arabe en hébreu, vers 1254-1258, l'ouvrage mé-

Digitized by Google

dical *Liber Practicæ*, ספר התמורה, de Zahravi; trois ans plus tard, il revisa cette traduction (mss. Ps, n° 1162, Cat., p. 213; mss. Bodl., n° 2118, Cat., p. 723; RÉJ., V, 256; Carmoly, Histoire des médecins juifs, 78; Stnschn., Hebr. Uebers., 741; Cat. Bodl., p. 2549). En 1264, il acheva de traduire l'ouvrage médical arabe *Al-Mansori* de Rhazès (mss. Vat. Urbino, n° 50; Rabb. fr., 592). Il est probablement identique avec Schem Tob ben Isaac qui traduisit de l'arabe le commentaire moyen d'Averroès sur le *Liber de anima* (mss. de Rossi, n° 538; Stnschn., Cat. Bodl., p. 2549; RÉJ., V, 256).

Dans le ms. Ps n° 1162, le nom de Schem Tob est suivi des mots בבי הטורטוש, et dans le ms. Mun. n° 8, des mots המכונה בבי הטורטוסי, mais dans le ms. Bodl. n° 2118 se trouve la leçon correcte : המכונה בני הטורטושי, « appelé Tortosi ». Il est probablement le père d'Abraham ben Schem Tob, auteur d'un petit Manuel de thérapeutique (mss. Ps, n°s 1181 et 1182).

Dans sa traduction hébraïque du XXVIIIe chapitre du *Liber Practicæ*, qui porte le titre particulier de *Liber Servitoris*, Bonfos Bonfil Astruc, de Perpignan, renvoie à la traduction hébraïque faite du même chapitre par אברהם העברי מטורטושא, Abraham l'Hebreu de Tortose, et d'après laquelle Simon de Gênes a traduit ce chapitre en latin (mss. Bodl., n° 2519; voir *s. v.* סרפיניאן). Cette traduction latine a été éditée à Venise en 1471, sous le titre suivant : *Liber Servitoris XXVIII de præparatione medicinarum simplicium, translatus a Simone Januensi, interprete Abrahamo Judæo Tortuosensi* (cf. Stnschn., Cat. Bodl., p. 2745; Archiv de Virchow, t. XXXIX, 310). Simon de Gênes vivait vers la fin du XIIIe siècle. M. Neubauer identifie avec raison cet Abraham de Tortose avec Abraham ben Schem Tob, dont nous venons de parler (RÉJ., V, 45). Il peut paraître étrange que Bonfos Bonfil donne à son coreligionnaire l'épithète d' « hébreu »; c'est qu'il ne le connaissait que par Simon de Gênes, qui l'appelle « Abraham Judæus ». Nous pouvons citer un cas analogue, qui est assez curieux. Dans sa traduction hébraïque du commentaire moyen d'Averroès sur la *Rhétorique* d'Aristote, Todros Todrosi se désigne lui-même par le nom de טדרוס טדרוסי מזרע היהודים (éd. Leipzig, 1842; voir *s. v.* טרנקאטאליש).

7° Joseph de Marseille est mentionné comme commentateur biblique. Il cite une fois le « prophète », et cela de telle façon qu'on peut supposer qu'il le connaissait personnellement (Minh. Yeh., 75*b* : הר"ר יוסף ממרציליא בשם הנביא). Ce « prophète » est certainement Ezra de Moncontour, élève d'Isaac ben Samuel de Dampierre (voir *s. v.* מונקטור). Notre Joseph est sans doute identique avec le savant marseillais de ce nom dont Juda Sire Léon de Paris mentionne les explications grammaticales et aggadiques (tos. sur Berakhot, 51 *d*, éd. Varsovie, 39 *a*; cf. nos tosaf. sur Berakhot, *l. c.*).

Digitized by Google

8° Moïse de Marseille, du milieu du XIII° siècle, vivait probablement à Paris en même temps que Yehiel ben Joseph, et ce fut sans doute dans cette ville que Péréç ben Elia de Corbeil, élève de Yehiel et peut-être aussi d'Eliakim de Châlons, eut des relations scientifiques avec lui (gloses de R. Péréç sur le Semak, n° 184 : נתווכח עם הר"ר משה ממרצילי ; mss. Bodl., n° 781, f° 68 : פסק השור מנ"ל בפני מהר"ר יחיאל והר"ר משה ממרשיליא ; voir *s. v.* כרך לנדון à propos de השור מנ"ל).

9° Salomon Nassi ben Isaac Nassi קאריל, Cayl, poète liturgique, qui a composé un piout commençant par les mots : מי לא ירא מלך הגוים, vivait à Marseille vers 1285 (Mahzor d'Avignon, ms. ; cf. Zunz, *Lit.*, 489). Il ne faut pas le confondre avec le rabbin Salomon ben Isaac קאריל établi à Marseille vers 1376–1386 (voir plus loin).

10° Jonathan, rabbin distingué, vivait à Marseille vers la fin du XIII° ou au commencement du XIV° siècle. Salomon ben Adret, avec qui il fut en correspondance, l'appelle respectueusement « notre maître » (Consult., III, n° 389, אהה מוריני ; *ibid.*, n° 132; *ibid.*, ms Br. Mus., n° IX, 61; RÉJ., XII, 91). Il est probablement identique avec ce Jonathan à qui S. ben Adret a adressé plusieurs consultations, sans désigner la localité où demeurait le destinataire (Consult., I, n°° 262-268). Une de ces consultations fait exception, on y trouve le nom de Marseille, mais non celui de la personne qui l'a reçue (*ibid.*, n° 294).

11° Aron ben Abraham ben Isaac החוררי, de Marseille, contemporain de Jonathan, correspondit également avec S. ben Adret (Consult., III, n°° 32-33). Dans les consultations manuscrites de Ben Adret que nous avons citées plus haut (ms. Br. Mus. n° VII, 53, d'après RÉJ., XII, 91), se trouve une consultation envoyée de Marseille par Aron ben Abraham ben Isaac התרדי. Il faut sans doute corriger החוררי et התדרי en ההרדי, c'est-à-dire originaire de Montpellier (voir *s. v.* מונטפשליר).

12° Isaac de Marseille (דמרצלי) était le gendre d'Isaac ben Joseph de Marseille. Tous deux correspondirent, vers la fin du XIII° siècle, avec Isaac ben Isaac de Chinon (S. ben Adret, Consult., mss. Bodl., n° 2550, דיני קידושין, n° 57; cf. RÉJ., XII, 81. Voir *s. v.* קינון). Ce dernier appelle Isaac ben Joseph « notre maître qui compte, comme ses aïeux, parmi les gaonim du monde ». A en juger par la déférence avec laquelle Isaac de Chinon lui écrit (ידעתי שקבלך עבה ממתני), Isaac ben Joseph était un savant très considéré, et pourtant il est rappelé à la modération dans sa discussion avec Nathan, qui était parent d'Isaac de Chinon. Notre Isaac est probablement identique avec le savant de ce nom dont on trouve encore une autre consultation, le n° 55, dans le recueil ms. que nous avons cité plus haut (ms. Bodl., n° 2550,

Digitized by Google

d'après RÉJ., XII, 81). Du reste, nous reviendrons sur cette correspondance et les personnes dont il y est question.

13° Les savants de Marseille prirent une part peu importante aux polémiques religieuses des années 1303-1306. SALOMON BEN JOSEPH de Marseille, qui signa une lettre de protestation contre Abba Mari, demeurait à Montpellier (Minh. Ken., ms., n° 127; Letterb., IV, 169; Rabb. fr., 693). Au lieu du mot כמרשילה, « à Marseille », qui se trouve dans ce document, il faut certainement lire דמרשילה, « de Marseille ». Samuel Sulami (voir plus loin), autre adversaire d'Abba Mari, ne parle que d'une façon générale des adhésions que lui ont envoyées des hommes considérés, « depuis Perpignan jusqu'à Marseille (Minh. Ken., éd., p. 177 : מגדולי ארץ פרפיאן ועד מרסילייא), c'est-à-dire de tous les points de la Provence. C'est dans ce sens que Don Crescas Vidal, de Perpignan, voulant faire l'éloge de Samuel Sulami, dit de lui : « Cet homme est connu pour sa science, sa piété et sa bienfaisance dans tout le pays, depuis notre sainte cité (Perpignan) jusqu'à Marseille » (*ibid.*, 47). Le passage en question est, du reste, altéré. Au lieu des mots : ומעירנו עיר הקדש עיר מארסילייד הצור, il faut lire ומעיריט עיר הקדש עד מארסילייד הגדולה. On voit par là que Don Crescas Vidal écrivit sa lettre à Perpignan, et non pas à Marseille, comme le suppose M. Perles (*ibid.*, 22); il est également inexact que Don Crescas ait reçu de Marseille des informations sur Lévi ben Abraham (Rabb. fr., 658). Ces deux erreurs ont pour origine une altération de texte.

14° Rien ne caractérise mieux les tendances qui régnèrent parmi les savants juifs de Marseille, pendant les discussions religieuses de 1303-1306, que ce fait que NISSIM BEN MOÏSE BEN SALOMON BEN MOÏSE, de cette ville, publia précisément à cette époque son commentaire philosophique sur le Pentateuque, où il explique les récits bibliques et les miracles avec une grande hardiesse de pensée, presque en rationaliste. Tout en étant moins absolu et moins extravagant, dans sa manière d'interpréter, que Lévi ben Abraham de Villefranche, il lui ressemble par bien des côtés, et pourtant nous ne sachions pas que son ouvrage, qui était connu, ait été attaqué à Marseille, tandis que Lévi ben Abraham fut excommunié par le parti orthodoxe. Il existe plusieurs mss. du commentaire de Nissim ben Moïse, dont Schorr a donné un compte-rendu assez complet (Héchaluz, VII, p. 102-144; Rabb. fr., 547), et qui est intitulé מעשה נסים, « Œuvre des miracles » (ms. Schorr., dans Héchaluz, *l. c.*) ou ספר הנסים, « Livre des miracles » (mss. Ps, n° 720; mss. Bodl., n° 1294, 2°), et עקרי הדת, « Fondements de la religion » (mss. Flor. Plut., I, n° 50, Cat. Biscioni, I, 41).

15° SCHEM TOB FALCON de Marseille fut en correspondance avec S. ben Adret (mss. Ps, n° 411, 2°, Cat., p. 56, où l'on écrit *Phalkon*).

Digitized by Google

Le nom de famille Falcon, d'un usage assez fréquent, est écrit en hébreu פלכון (Luzzatto, Abnè Zikaron, n° 53), פלקון (Joseph Kolon, Consult., n° 160 ; Kore Hadd., éd. Berlin, 49 *b*), פאלקון (Koré Hadd., 42 *a* et 46 *a*), פלקוני (Minh. Ken., éd., 61), en latin *Falcanus* (Saige, 282). On trouve aussi le nom de personne פלכון ou פלכו (RÉJ., XIV, 69). D'après M. Neubauer, notre Schem Tob Falcon est identique avec le savant de ce nom qui est mentionné dans le recueil ms. des Consultations de Ben Adret (ms. Bodl., דיני קידושין, n° 43, d'après RÉJ., XII, 81). La chose est possible, mais non certaine. Peut-être aussi est-il ce Schem Tob Falcon qui habitait Majorque dans le premier quart du XIVe siècle et eut pour élève Aron Haccohen, qui le mentionne comme étant encore en vie, dans son *Orhot Hayyim*, composé à Majorque avant 1329 (II, ms. Hstm, 73 et 202). Son nom est écrit, dans cet ouvrage, פלכו ; ailleurs on trouve aussi פלקון (Simon ben Cémah Duran, Consult., II, n° 70) et la forme altérée de פלם (Koré Hadd., 22 ; Schem Hagg., I, *s. v.*).

16° Isaac Merwan ben Jacob המשנירי et Moïse Haddoeg ben Nathan, rabbins tous deux, vivaient à Marseille vers la fin du XIIIe ou au commencement du XIVe siècle (voir *s. v.* נארמש). Isaac Merwan est peut-être identique avec Isaac de Marseille, gendre d'Isaac ben Joseph de Marseille, dont nous avons parlé plus haut.

17° Simson ben Abraham, médecin, est nommé à propos du procès de Samuel ibn Tibbon, qui fut jugé à Marseille vers 1255 (RÉJ., XII, 84 ; XV, 78). Il est sans doute identique avec Samson ben Abraham que M. Barthélemy, dans son excellente étude sur les médecins de Marseille au moyen âge, mentionne comme étant le seul médecin juif du XIIIe siècle dont il ait rencontré le nom (RÉJ., VII, 293).

18° Simson de Chinon, établi à Marseille, et auteur d'un supercommentaire sur le commentaire d'Abraham ibn Ezra sur le Pentateuque, est peut-être le célèbre rabbin Simson ben Isaac de Chinon (voir *s. v.* קינון).

19° Samuel ben Juda המרשילי, « le Marseillais » (mss. Bodl., n° 2452, f° 40, Cat., p. 869), s'appelle aussi מילש בונגודש, Melès Bonjudas (mss. Tur., n° 14, f° 324, Cat. Peyron, p. 16 ; cf. *s. v.* דבש). On lui donne encore le nom de ברבאוירי (mss. Bodl., *l. c.* ; mss. Mun., n° 352), בארבאוירי (mss. Bodl., *l. c.*, f° 7), ou ברבאווירירה (mss. Tur., *l. c.*), probablement *Barbe-vaire* (vaire = gris = bleu). Bien des personnes portaient des surnoms de ce genre. Ainsi, un Juif du Dauphiné s'appelait Bellebarbe (Prudhomme, 100), un autre, de Perpignan, s'appelait בארבש ou ברביש, Barbes (RÉJ., XIV, 68), un Juif espagnol portait le surnom de Barbo-Amplo (Kayserling, Gesch. d. J. in Navarra, 71). On sait que l'empereur allemand Frédéric Ier et d'autres personnages furent

Digitized by Google

nommés Barberousse (cf. Bouillet, Dictionnaire universel, *s. v.*). On trouve à Béziers un chrétien du nom de Jean Barbeyrac (*ibid.*, 163), et un autre, à Toulouse, avec le surnom de Barbe d'orge (Saige, 135 et 141). Rappelons enfin le médecin chrétien *Johannes cum barba*, écrit incorrectement en hébreu דצינוברבא (mss. Ps, n° 1124, Cat., p. 208, de Cenobarba) ou דצינובארבא (mss. Vi., n° 158, Cat., p. 167, Dezina in Arba).

Dans l'épigraphe d'un de ses ouvrages hébreux (mss. Ps, n° 893, Cat., p. 154), Samuel ben Juda indique ainsi sa généalogie : Samuel ben Juda ben Meschoullam ben Isaac ben Salomon Hannadib ben Jacob Hannadib פורפאריג ben David de Marseille. L'épithète de *nadib* donnée à plusieurs de ses aïeux prouve qu'il descendait d'une famille considérée. Jacob Hannadib Prophète est ce Jacob פירפיניו dont parle B. de Tudèle (voir plus haut). Un des membres du collège rabbinique de Marseille qui eut à juger le procès de Samuel ibn Tibbon s'appelait David ben Jacob ben Salomon Hannadib. A ne tenir compte que de la chronologie, ce Salomon Hannadib pourrait être identique avec le rabbin de ce nom que Samuel ben Juda mentionne dans son arbre généalogique.

Samuel ben Juda, né à Marseille vers 1294, quitta de bonne heure sa ville natale et résida quelque temps à Salon, où il étudia l'astronomie sous la direction de son maître Abba Mari Sen Astruc de Noves (voir sa préface de la traduction hébraïque de l'Almageste; cf. Munk, Mélanges, 489). Dans sa vie errante, au milieu des souffrances de toute sorte qui l'accablèrent, il ne cessa de se consacrer à la science et d'y puiser des consolations. Il eut le mérite de traduire en hébreu plusieurs écrits arabes. En 1321, pendant sa captivité à Beaucaire, sur laquelle nous n'avons aucun renseignement, il traduisit le commentaire d'Averroès sur l'*Ethique* d'Aristote (voir *s. v.* בלקיירי). L'année précédente, il avait traduit à Uzès, où il demeurait alors, le commentaire moyen d'Averroès sur la *République* de Platon (voir *s. v.* אודיץ). Ce fut probablement dans cette localité qu'il traduisit, dans la même année, les « Questions logiques » d'Averroès sous le titre de ספר הכאלות הדבריות (mss. Mun., n° 353, Cat., p. 165, n° 36, 17°, Cat., p. 14). Enfin, en 1324 il traduisit à Murcie, en Espagne, d'après la version arabe d'Isbak ben Honeïn, le traité d'Alexandre d'Aphrodisie sur l'âme, מאמר הנפש (mss. Ps, n° 893, 1°, n° 894, 1°, Cat., p. 154; Steinschn., Alfarabi, 93 et 117; mss. Bn, n° 332, édité par Aron Günsz dans sa dissertation inaugurale sur Alexandre d'Aphrodisie, Berlin, 1886).

D'après l'ouvrage de M. Günsz, la traduction hébraïque de ce traité, dans le ms. Berlin, *l. c.*, se termine par la note suivante : התחיקו מלשון ערבי ללשון עברי הנעלה הרופא המובחק מאשטרי מיאשכל ובשם ישראל יכונה ר' שמואל

בר' יהודה זלה"ה בעיר מורסיה ונשלמה העתקתו בחדש טבת משנת חמשת אלפים ושמונים וארבע ליצירה בטורח שלשים לשטרח המעתיק ואחר כך הוגדה הספר הזה פעם שניה במגדול מונטיל אדמר י"א בעיר המעתיק לשטרח שש וארבעים לשנותיו ישתבח בפי האמת אשר המחה עבור בדרך האמת. Au lieu de מיאשל, il faut certainement lire מילאש, Meles, nom que porte d'habitude Samuel ben Juda. Ce dernier, comme nous le voyons par cette note, était médecin. En 1329, il traduisit à Tarascon l'abrégé fait par Averroès de l'*Organon* d'Aristote, ou plutôt il corrigea la version de Jacob ben Makhir (mss. Ps, n° 956, 4°, Cat., p. 168; Munk, Mélanges, 489). En 1335, il remania à Aix la traduction hébraïque, faite par Jacob ben Makhir, de l'abrégé de l'*Almageste*, arrangé par Abou Mohamed Djaber ibn Aflâh (mss. Ps, n° 1014, 3°, Cat., p. 183; n°s 1024, 1025 et 1036, 4°; cf. Rabb. fr., 605). Enfin, il traduisit deux études d'Abou-Abdallah Mohammed ibn Moûd sur une éclipse de soleil totale et sur l'aurore, אגרת בעמוד השחר (mss. Ps, n° 1036, 1°-2°), ainsi que le traité d'Abou-Ishak Al-Zarquala sur le mouvement des étoiles fixes, מאמר בתנועת הכוכבים הקיימים (mss. Ps, n° 1036, 3°; cf. Steinschn., Hebr. Uebers., 593). En 1340, il révisa et améliora, à Montélimart, la traduction qu'il avait faite en 1324 du traité d'Alexandre d'Aphrodisie (mss. Ps, n° 893; mss. Bn, n° 332; voir *s. v.* מונטאל אדמאר).

20° Joseph de Marseille, qui émigra à Jérusalem dans la première moitié du XIV° siècle (Nissim Gerundi, Consult., n° 38), est sans doute identique avec ce Joseph de France qui, vers 1333, était rabbin, à Jérusalem, d'une communauté composée presque exclusivement de Juifs français (Isaac Chelo, d'après Carmoly, Itin., 240).

21° Joseph ben Yohanan était rabbin à Marseille vers 1343. Il eut à s'occuper d'une question de droit matrimonial, dont il a été déjà parlé, en qualité de membre du collège rabbinique de Marseille, auquel il adjoignit, pour la circonstance, deux notables (דגבירים) de la ville, Don Salamié de Lunel et Don Nathan Hayyim (I. de Lattès, Consult., p. 88; voir *s. v.* איראש). Notre Joseph est certainement identique avec le célèbre Joseph ben Yohanan Trèves, père de Matatia, qui fut grand-rabbin de Paris vers 1360-1375 (voir *s. v.* טרוויש et פריש). Isaac ben Schéschet parle avec éloge de Joseph (Consult., n°s 271-272) et l'appelle « un homme éminent, l'ornement des sages et la couronne des anciens ». On ne peut pas affirmer si ce fut lui qui vint s'établir à Marseille ou si son père, Yohanan, originaire de l'Allemagne, y était déjà venu. Son fils et disciple Matatia, surnommé פרובינסי, « Provençal » (*ibid.*, n° 272), après avoir fréquenté les écoles de Péréç ben Isaac Haccohen et de Nissim ben Reuben, à Girone, alla créer une école à Paris (I. de Lattes, Schaarè S., 77).

Digitized by Google

22° Dans le milieu du XIVe siècle se produisit à Marseille une discussion relative à une question de droit matrimonial qui présente un certain intérêt pour notre travail, à cause des noms des personnes qui y furent mêlées (I. de Lattès, Consult., p. 97-111). Voici le résumé de l'affaire. En 1376, quelques heures avant sa mort, Yomtob בואן גורן ou בונגורן, Bongoron, fils de Don Salmon de Bédarride, chargea ceux qui l'entouraient de faire rédiger pour sa femme une lettre de divorce, afin qu'elle n'eût pas à se préoccuper de la loi du lévirat dans le cas où elle désirerait se remarier. Cette pièce fut écrite dans « la synagogue moyenne », בבית הכנסת האמצעית, et remise à la femme de Bongoron. Dix ans plus tard, le bruit se répandit que la lettre de divorce avait été rédigée après la mort de Bongoron et, par conséquent, n'avait aucune valeur d'après la loi talmudique. On ouvrit alors une enquête, on convoqua des témoins, et deux colleges rabbiniques eurent à examiner cette affaire.

La femme en question était fille de Don Joseph Boniac (בוניאק) ben Isaac, de Salon, et s'appelait דובצינאה. דובציאה ou דובצאה, certainement Doucette et Douce. On trouve encore, chez les femmes juives, les noms de דוצונא (Loeb, Livres de commerce, dans RÉJ., VIII, 167) et דולצה, Dolça (Emek Habb , éd. Vienne, 86), et ceux de Dulcetta, Douzonne (RÉJ., XII, 197 et 211) et Dulciorella, dans une inscription latine de Narbonne (Reinach, dans RÉJ., XIX, 82). D'après M. Renan (*ibid.*), ce nom répond au nom hébreu de נעמי, Noémi, « la gracieuse ». On trouve aussi en Allemagne le nom de femme דולצא (*Memorbuch* de Mayence, dans RÉJ., IV, 13).

Les personnes suivantes furent chargées par Bongoron de faire rédiger la lettre de divorce : דר' בנדיג ou דר' בנאדיג דקאסטריש, Don Bendic de Castries ; דר' שלויש דטרץ, Don Salves de Treis ; Don Astruc Boniac, appelé Robert (רובירט), et דר' מאשטרי ירייר מארואן, Don Maestre Ferrier Merwan. Ce dernier, médecin, est probablement identique avec le médecin Maître Marran Ferrier qui habitait Marseille vers 1397 (Barthélemy, d'après RÉJ., VII, 293) ; le nom de *Marran* serait alors une variante de Merwan. Le collège rabbinique qui remit la lettre de divorce comprenait les membres suivants : Salomon ben Isaac קאריל, Juda ben David et Abraham ben Menahem. Le collège, chargé en 1386 de faire l'enquête, était composé de Salmon ben Isaac קאריל, celui dont il vient d'être question (voir *s. v.* קאריל), d'Ezra ben Meschoullam שנירי (voir *s. v.* מלנצנה) et de Jacob ben Ezra (I. de Lattès, Consult., p. 98). Enfin, le collège rabbinique qui refit la même enquête un peu plus tard était composé d'Abraham ben Ascher Haccohen de Lunel, de Yekoutiel ben Nathan et de Simson ben Juda (*ibid.*, p. 99).

23° Juda ben David, appelé aussi Maestre Bonjudas Bondavi (מאישטרי

בונגודיס בונדוי) ou simplement Maestre Bonjua (מאיסטרי בונגוראה), était rabbin à Cagliari, en Sardaigne, d'où il correspondit, dans les premières années du XVe siècle, avec Isaac ben Scheschet (Consult., n° 171); il était non seulement excellent talmudiste, mais aussi médecin habile. Il était originaire, ce semble, de Marseille, parce qu'il connaissait en détail les affaires locales de cette ville. M. Isaac Bloch paraît donc avoir raison de l'identifier avec le médecin Bonjusas Bondavin de Marseille, qui émigra, vers 1390, à Alghero, dans la Sardaigne (RÉJ., VIII, 280; cf. *ibid.*, VII, 293). Les noms de Bonjudas, Bonjusas et Bonjua répondent au nom hébreu de Juda (voir *s. v.* אבינין et אולובריגאה), et le nom de Bondavin répond à celui de David. Outre son nom, Bonjudas portait donc aussi le nom de son père. Il y eut à Marseille, aux XIVe et XVe siècles, d'habiles médecins juifs, dont M. Barthélemy a fait connaître les noms (cf. RÉJ., VII, 293-294), mais dont quelques-uns seulement sont mentionnés dans des documents juifs. Nous avons déjà signalé plusieurs de ces médecins (voir *s. v.* אורגייר, אירגש, אלבאנייא, לאטאש et מיירבגאש), nous allons en nommer encore deux que M. Barthélemy a omis dans sa liste des médecins juifs de Marseille (cf. REJ., VII, 292-294) et dont M. Loeb a trouvé les noms dans un document de Marseille, de l'année 1492; ce sont maître Sulham Davin Atar et maître Léon Botarelli (REJ., IX, 66 et suiv.). Le nom de Sulham répond vraisemblablement à שולם, Sullam, nom porté par le médecin Samuel, qui fut le premier éditeur du *Yohasin* d'Abraham Zacouto (Constantinople, 1566). Peut-être aussi correspond-il au nom espagnol de אבן כלאם, porté par un des rabbins qui eurent à s'occuper à Marseille, en 1255, du procès de Samuel ibn Tibbon. Le nom d'Atar s'écrit en hébreu עטר (voir *s. v.* אבינין), et celui de Botarelli, בוטארייל ou בוטרייל, Botarel (*ibid.*).

24° Halafta Hassofer ben Abraham Hassofer, de Marseille, copia en 1434 et en 1436 deux ouvrages médicaux à Mondovi (מונדאוויאו ou מונדאבריאו), en Italie (mss. Bodl., n° 2124, Cat., p. 727; mss. Ps, n° 1186, Cat., p. 218).

25° Jacob ben David Provençal, de Marseille, vivait à Naples dans le dernier tiers du XVe siècle. Il était probablement déjà très âgé quand, en 1490, il écrivit de Naples, à David ben Juda Messer Léon de Mantoue, une lettre très intéressante sur l'utilité des études profanes et particulièrement de la connaissance de la médecine. Cette lettre, éditée dans l'ouvrage דברי חכמים, Metz, 1849, est signée : Jacob ben David מרוויכצאלי ממארשוליא. La lettre d'approbation qu'il écrivit pour l'ouvrage rituel *Agour* de Jacob Landau, qui se trouva à Naples vers 1487, est signée, dans l'édition Rimini, du nom de Jacob ben David מרוינצל ממרשוליית. Nous voyons par là qu'il était aussi un savant talmudiste. Son commentaire sur le Cantique des Can-

Digitized by Google

tiques, intitulé מאור ישוב ou קדש הקדשים, a été édité à Constantinople, en 1577, avec le commentaire de Joseph Caspi sur le Cantique des Cantiques (Stuschn., Cat. Bodl., p. 1247). Un ms. de ce commentaire l'appelle Jacob פרובינצאל (Ghirondi, Biographies, 191). Son père est qualifié de gaon (*ibid.*, 215). D'après Carmoly (Histoire des médecins juifs, 125), il se serait occupé, à Marseille, de commerce maritime.

מיריש ou משאירש.

Cité dans la liste des taxes imposées aux Juifs de Perpignan en 1413-1414, d'après REJ., XIV, 75.

Il s'agit probablement de MAZÈRES, dans le département de l'Ariège, arrondissement de Pamiers, où il y avait des Juifs au moyen âge, ainsi que dans d'autres localités de cette région (Saige, 29, 217, 282-284).

נאומש NIONS ou NYONS.

Ville du Dauphiné, dans le département de la Drôme.

On a cru que ce nom désignait Nîmes (Rabb. fr., 650), mais le nom de cette ville est écrit autrement en hébreu. Un document latin de 1322 parle des « anciens Juifs de Nyons » et des « nouveaux arrivés juifs ». Les premiers étaient ceux qui habitaient la ville depuis longtemps, et les seconds étaient des expulsés du Comtat-Venaissin, réfugiés à Nyons (Prudhomme, 14). En 1338, on trouve à Nyons le riche David de Hyères, qui occupait une situation élevée auprès du dauphin Humbert II (*ibid.*, 18; voir *s. v.* איראש). Plus tard, en 1346, un autre Juif de Nyons, David de Moras, jouissait également de la bienveillance et de la protection du dauphin (*ibid.*, 25).

Un savant de Nyons, ISAAC BEN MORDEKHAÏ, appelé Maestro Petit de Nyons, מאישטרי פטיט דינאומש, écrivit des *azharot* (énumération en vers des 613 lois mosaïques), qui sont imprimées dans le Siddour de Carpentras, éd. Amsterdam ; elles se trouvent aussi

Digitized by Google

dans divers recueils manuscrits de compositions liturgiques. Le nom de Nyons y est écrit ניאומש (mss. Bodl., n° 1142, Catal., p. 332), moins correctement נימיש (Mahzor d'Avignon, mss. Bodl., n° 1073, Cat., p. 266), et, par altération, נימואש (mss. Parme, n° 57; H. B., VIII, 95). Ce dernier ms. contient encore un commentaire sur les *azharot* de Salomon ibn Gabirol qui est probablement aussi d'Isaac ben Mordekhaï (Zunz, Litg., 505).

Le nom de *Petit* paraît avoir été porté comme surnom dans la famille des Kimhi. Ainsi, Joseph ben Isaac Kimhi, de Narbonne, bisaïeul de notre Isaac, était appelé Maestre Petit, מאישנרי פטיט (mss. Mun., n° 260, 2°, Cat., p. 97; cf. Ozar Nechmad, I, 97). Un autre ancêtre de notre Isaac, David ben Joseph Kimhi, est appelé, par moquerie, הקטן, « le petit », dans une lettre du médecin Juda Alfahar, de Tolède, adversaire de Maïmonide. Dans sa réponse à Alfahar, David Kimhi déclare qu'il s'honore de porter ce surnom de « Petit » (אגרות המורה, éd. Fürth, 1846, n°s 6-7). Comme Geiger le fait remarquer avec raison (Ozar Nechmad, I, 97), toutes ces allusions au mot de *petit* n'ont de sens que si c'est le surnom de la famille. David Hayyarhi, loué comme poète par Abraham Bédersi (voir *s. v.* כורניל), est appelé זעירי, qui est probablement la traduction hébraïque du nom de Petit (H. B., VIII, 76). Pourtant, il n'est pas probable que ce David soit David Kimhi, qui, autant que nous sachions, demeurait à Narbonne.

D'autres personnes, qui n'appartenaient pas à la famille des Kimhi, portaient aussi le nom de Petit. On connaît le cabbaliste Salomon הקטן ou פטיט, Petit, originaire de l'Allemagne, qui vivait vers la fin du XIIIe siècle et fut le maître du cabbaliste Isaac, de Saint-Jean d'Acre (cf. Hémda Guenouza, 18; Steschn, introduction au תגמולי הנפש, 12; Graetz, G. d. J., VII, 473). La liste des contribuables juifs de Perpignan (RÉJ., XIV, 71) mentionne פטיטה, Petite de Besalu. En 1300, on trouve à Vitry Salomon le Petit (*ibid.*, II, 29). Un Mahzor ms. pour la Pentecôte, de la Provence, de l'année 1290, nomme un certain Petit, qui fut probablement poète liturgique (Zunz, Ges. Schr., II, 34). Il s'agit peut-être de notre Isaac ben Mordekhaï, qui atteignit un âge avancé. Comme il fut en correspondance avec S. ben Adret (voir ses Consult., I, n° 443) et qu'il était encore en vie en 1343 (I. de Lattes, Consult., p. 88, 98, où, au lieu de שנת ק"ג, il faut lire ג"ת ק (שנת), quoique déjà tout à fait débilité par l'âge à cette époque, on peut admettre qu'il vivait à peu près de 1270 à 1343. Il résida quelque temps à Salon (S. ben Adret, Consult., I, n° 443), mais se fixa définitivement à Nyons, ville d'après laquelle il fut dénommé. Ses aïeux étaient originaires de Narbonne. Dans le ms. du אגרת הויכוח de Schem Tob Palquera, on lit l'épigraphe suivante d'Isaac Kimhi, qui copia le ms. pour son usage,

Digitized by Google

à Arles, en 1394 : אני יצחק קמחי בן יוסף קמחי בן החכם ר' שלמה קמחי כן הרב החכם ר' מרדכי קמחי בן החכם הרב הגדול ר' יצחק קמחי בן האצל (l. האשל) הגדול הרב החכם הנעלה אור הגולה ר' דוד קמחי הספרדי בעל הטורסים ז"ם יס"ו א"א כתבתי לצמי זה הספר הנקרא מכקש עם אנרת הויכוח וכימהיו ביום ט"ו לירח כסליו שנת קנ"ד לפרט האלף השטי למנין שאני מונים פה ארלדי ת"ו (Straschoun, סחי צפון, I, 47; Stuschn., dans Amudè Aboda, 124; Gross, dans Mschr., 1880, 174). Isaac ben Mordekhaï était donc l'arrière-petit-fils du célèbre grammairien David ben Kimhi (ר"ד), de Narbonne. Son père, Mordekhaï ben Isaac, qui florissait vers la fin du XIIIe siècle, était un rabbin éminent, qualifié de « gaon » (I. de Lattès, Consult., p. 51) et de « lumière d'Israël » (Korè Hadd., éd. Berlin, 22*b*). Ce Mordekhaï est certainement le savant de ce nom qui est souvent mentionné dans le recueil ms. des Consultations de Ben Adret (mss. Bodl., n° 2550, d'après RÉJ., XII, 81-90) comme correspondant d'Isaac de Chinon (*ibid.*, Kiddouschin, n° 60), de l'antimaïmoniste Abba Mari de Lunel (*ibid.*, n° 110), et de son propre petit-fils, le tosafiste Péreç ben Elia de Corbeil (*ibid.*, n°s 73, 74, 96 et 102). Il existait, il est vrai, à cette époque, à Carcassonne, un talmudiste important nommé Mordekhaï ben Isaac Ezobi, (voir *s. v.* אברינגה, p. 19), mais nous avons des raisons sérieuses d'admettre que le Mordekhaï nommé dans les Consult. de Ben Adret est Mordekhaï ben Isaac Kimhi. En effet, la consultation n° 97 (RÉJ., XII, 87; *ibid.*, VII, 87) porte la suscription suivante : נשאלה שאלה לפני הרב מורה צדק אדוני דודי ר' יצחק בן הרב אז"ר מרדכי נ"ע, et les consultants sont : Merwan ben Jacob השניר et Moïse הדואג ben Nathan. Cette consultation est certainement la même que celle qui se trouve dans un autre recueil ms. (mss. Hstm, n° 136, p. 191; cf. Gross, dans RÉJ., IV, 203-204), qui traite de la même question de casuistique et est signée de יצחק מרואן יעקב השניר et de משה הדואג בר נתן. Dans le premier nom, il faut évidemment ajouter בן avant יעקב; dans le ms. Bodl., par contre, où il y a Merwan ben Jacob, il faut ajouter Isaac avant Merwan, car ce dernier nom est habituellement précédé d'un autre. Dans le ms. Hstm, la consultation est datée de Marseille et adressée à Isaac ben Mordekhaï et à un autre savant, peut-être à son frère Salomon de Nyons; elle débute ainsi : הלא כניאומס שחי אבנים יקרות והיו למאורות ברקיע המושכלות כעמוד אש. Nous croyons, par conséquent, que cet Isaac ben Mordekhaï de la consultation n° 97 du ms. Bodl. est Maestre Petit de Nyons, et que son neveu, dont émane l'épigraphe, est Péreç ben Elia, petit-fils de Mordekhaï ben Isaac Kimhi. Peut-être même quelques-unes des consultations de ce ms. Bodl. ont-elles été empruntées à quelque recueil de Péreç ben Elia (voir *s. v.* קורבול). Isaac ben Mordekhaï possédait des connaissances

Digitized by Google

variées, il était appelé « le rabbin au savoir étendu » (I. de Lattès, Consult., p. 51), « le rabbin estimé et le talmudiste équitable » (mss. Bodl., n° 1142, Cat., p. 332). Il écrivit des commentaires sur la plus grande partie du Talmud et composa encore d'autres ouvrages savants (I. de Lattes, Schaare S., p. 76), mais aucun de ces livres, à ce que je sache, ne s'est conservé. Nous avons parlé plus haut de ses compositions liturgiques. Il correspondit avec Salomon ben Adret (Consult., I, nos 443-448 ; Consult., ms. Bodl., n° 2550, Kiddouschin, n° 117), Isaac Merwan ben Jacob Haschscheniri et Moïse Haddoëg ben Nathan de Marseille, Abba Mari de Lunel (mss. Hstm, n° 136 ; cf. RÉJ., IV, 205), Isaac ben Juda Kohen de Manosque (I. de Lattes, Consult., p. 51 ; voir *s. v.* מנואשקה), et avec un savant de Hyères ou de Marseille (*ibid.*, p. 93 ; voir *s. v.* אירואש). Dans son ouvrage talmudique דרך עץ החיים, Joseph Alaschkar cite la consultation d'un Isaac ben Mordekhaï, « l'érudit savant », sur le *Kol Nidrè* (Ozar Nechmad, III, 108).

Un autre savant, Hayyim de Vienne, cité comme autorité rabbinique, était également établi à Nyons (voir *s. v.* ריאנה, p. 194).

נאפול LA NAPOULE.

Localité située près du golfe de Napoule, dans le départ. du Var, arrondissement de Draguignan.

Cité dans I. de Lattès, Consult., p. 88.

נברייש.

Cité dans tos. sur Pesahim, 34 *a*.

Ces tosafot mentionnent un certain Moïse נברייש ou נבריש (voir Korè Hadd., 17 *a*). On peut difficilement voir dans ce mot le nom de Navarre (H. B., XIX, 115), qui est toujours transcrit en hébreu sans ם à la fin. Ainsi on trouve נוואררה (Emék Habb., éd. Vienne, 25), נאנארה (*ibid.*, 61), נאברה (*ibid.*, 65), et, pris adjectivement comme surnom, נאברו (Abnè Zikkaron, n° 38) et נבארו (Korè Hadd., 41 *b* ; Samuel di Medina, Consult., II, nos 52 et 146 ; III, n° 12). Le mot de נברייש désigne probablement Nevers, en vieux français *Nauers*, en latin

Digitized by Google

Nivernum, ancienne capitale de la province du Nivernais et chef-lieu du département de la Nièvre. Ce nom s'écrit aussi en hébreu נוירנשי (Dibrè Hayy., 35 *b*), נוירנה (*ibid.*, 37 *b*) et נבירנה (*ibid.*, 38).

Pour être autorisés à habiter Nevers au XIIe siècle, les Juifs, outre la dîme de leur blé et de leur vin, devaient encore payer une taxe de 5 sols par famille et de 20 sols par personne (Dom Bouquet, t. II, 217; cf. Bédarride, 136). Au mois de janvier de l'année 1208, le pape Innocent III écrivait au comte de Nevers pour lui reprocher d'avoir accueilli des Juifs sur ses terres et de leur permettre de faire l'usure et d'acquérir des immeubles des chrétiens. Il ajoutait qu'il était scandaleux que des chrétiens fissent égorger leur bétail par des Juifs pour que ceux-ci pussent se procurer de la viande préparée selon leur rite et abandonner le restant aux chrétiens, et, après toute une série de reproches, il menaçait le comte de toute la rigueur de l'Église s'il continuait de protéger les Juifs (Innocentii III epistolæ, Paris, 1682, t. II, 190; cf. Graetz, Gesch. d. J., VII, 12). Les Juifs expulsés de France en 1306, et autorisés plus tard à retourner dans ce pays, vinrent en 1316 s'établir de nouveau dans leurs anciennes résidences dans le Nivernais, mais on ne leur rendit pas leurs biens confisqués (Revue or., I, 468). Dans la seconde moitié du XVe siècle, bien des Juifs du midi de la France sont dénommés d'après la ville de Nevers. Ainsi, en 1464 on trouve à Arles Moïse de Nevers, et, en 1494, Salomon de Nevers à Tarascon (Depping, 321 et 326).

נוביאונינשי NOYON.

En latin *Noviomagus Veromanduorum* ou *Novionum*. Autrefois capitale du Noyonnais, appelé en latin *Pagus Noviomensis*, aujourd'hui ville du départ. de l'Oise, arrondissement de Compiègne.

Cité dans Joseph Haccohen, Géographie.

Digitized by Google

נובש NOVES.

Localité entourée de vieux murs et de vieilles tours et située sur la Durance, dans le départ. des Bouches-du-Rhône, arrondissement d'Arles, à quelques lieues d'Avignon.

Cette localité, qualifiée de מגדול, « tour », est mentionnée dans un recueil talmudique que nous avons eu souvent déjà l'occasion de citer (mss. Bodl., n° 2343, 2°, 572 ; cf. Letterb., III, 4) ; voici le passage : מעשה היה במגדול נובש בנפל אחד שנת בי"ט א' של טובות ולא היה שם בית הקברות ולא רצו לטלטלו לעיר אוריון ע"י גוי. Noves renfermait une petite communauté juive, qui ne possédait pas de cimetière.

On trouve dans le midi de la France de nombreux Juifs dénommés d'après la localité de Noves : à Carpentras, en 1276, Salvet, fils de Bonafos de Noves ; vers 1385, Salomon Davin de Noves ; vers 1522, Bonjues, et vers 1589, Bonjues et Hélye de Noves (REJ., XII, 53, 197, 203). Un document hébreu d'Avignon, de l'année 1582, porte la signature du témoin Ismaël ben Todros נואס ou מואס, de Noves (Neubauer, dans REJ., X, 82).

1° Isaac ben Jacob de Monteux (מונטלש), rabbin du milieu du XIII° siècle, mourut à נובש, Noves (mss. Bodl., n° 2343, 2°, 573 ; voir *s. v.* מונטרל).

2° Abba Mari ben Eligdor, appelé aussi Sen Astruc de Noves, était un philosophe considéré qui vivait à Salon, autant que nous sachions, dans le premier quart du XIV° siècle. Il eut pour élève Kalonymos ben Kalonymos d'Arles, qui, dans sa « Lettre » à Joseph Caspi (éditée par M. Perles, Munich, 1879, 5, 11 et 13), le nomme simplement Abba Mari, le qualifie de « savant très érudit » et cite l'ouvrage qu'il a écrit pour réfuter les idées philosophiques exposées dans le ספר המוד par ce même Caspi (cf. Perles, *l. c*, p. X–XI).

Samuel ben Juda de Marseille étudia l'astronomie, avant 1322, à Salon, sous la direction d'Abba Mari (Munk, Mélanges, 489). Dans la préface de sa traduction de l'*Almageste*, Samuel relate ce fait dans les termes suivants (d'après le Libanon, IV, 103) : רגלתי בחכמת ההכונה עם החכם הישיש הפילוסוף השלם מורינו הרם אבא מארי יצ"ו הירוש בהמון שן אסטרוג דנובש

ימים על ימי מלך יוכיח נהיה זה במגדול שכון יצ"א. L'*Almageste* fut traduit à Aix en 1336 (mss. Ps, n° 1024) ; donc Abba Mari vivait encore à ce moment, mais était déjà très âgé. Isaac de Lattes (Schaare S., p. 76) nous apprend qu'Abba Mari a composé les ouvrages les plus variés, divers écrits scientifiques, des commentaires sur plusieurs traités du Talmud et sur la Bible, des explications sur le *Pirkè di R. Eliézer* et des dissertations sur la logique, la physique et la métaphysique. On a encore son commentaire sur Job. C'est probablement à lui qu'il faut attribuer le commentaire philosophique du Cantique des Cantiques (mss. Bodl., n° 2282, 7°, Cat., p. 794 ; cf. Schiller-Szinessy, Cat. des mss. hébr. de Cambridge, 215). Il semble aussi être identique avec cet Abba Mari qui a écrit une introduction au premier livre d'Euclide (mss. Mun., n° 91, 1°, Cat., p. 40 : ביאר פתיחה זה המאמר א' הפילוסוף השלם מורה צדק אבא מארי).

Le nom de notre Abba Mari est ainsi écrit en hébreu dans I. de Lattes (*l. c.*) : אבא מרי אליגדור המכונה שין אשטרוק דינובאש ou (*ibid.*, ms. Gz. ; cf. Neubauer, dans REJ., IX, 61) אשטורג דנובש (lire אשטרוג). Comme nous l'avons dit plus haut, c'est cet Abba Mari dont parlent Samuel ben Juda et Kalonymos. Il se présente pourtant une petite difficulté. Kalonymos mentionne la réfutation du livre de Joseph Caspi faite par son maître Abba Mari et Sen Moïse de Beaucaire, tous deux de Salon, et dans les deux commentaires, sur le *Khozari*, de Jacob ben Hayyim, appelé Comprad Vidal Farissol, et de Nathaniel ben Nehémia Caspi, les auteurs de cette réfutation sont appelés Sen Astruc דשן נגרי ou דשין נגרי et Don Moïse de Beaucaire (Perles, *l. c.*, p. x et xvi, d'après le ms. Hstm du commentaire de Comprad et le ms. Ps 676 du commentaire de Nathaniel ; cf. Stnschn., dans H. B., XVI, 92, et Catalogue de Berlin, p. 119, sur le ms. 124). Mais ce sont certainement les mêmes savants que ceux dont parle Kalonymos.

Ce fait une fois admis, nous nous croyons autorisé, à cause de la rareté du nom d'Eligdor, à proposer une autre identification. A notre avis, cet Abba Mari si chaleureusement loué par I. de Lattes est le même que l'auteur d'un commentaire sur Job que le ms. de Rossi n° 1372 nomme Abba Mari ben Eligdor, appelé aussi שין אשטרוג דנון נגרי ou, d'après M. Berliner (Mgz., II, 46), דשין נגרי, et que le ms. Vat. n° 244 appelle Abba Mari ben Eligdor דנגרי נשטרוק (En Astruc). Il n'y a pas à se préoccuper de ce que notre savant est appelé par I. de Lattes *Abba Mari Eligdor*, tandis que les mss. de Rossi et du Vatican le nomment *Abba Mari* BEN *Eligdor*, car il était d'usage chez les Juifs de Provence et d'autres pays romans d'ajouter souvent au nom du fils le nom du père sans les séparer par les mots : « fils de » (cf. I. ben Schéschet, Consult., n° 266, בונפיל קריגוד בן קריגוד et בונפיל קריגוד ; voir Diez, Grammatik der romanischen Sprachen, III, 128). Qu'il soit appelé tantôt

Digitized by Google

דינובאש et tantôt דנגרי, cela s'explique également par ce fait qu'une fois on le désigne d'après son ancienne résidence (Noves) et d'autres fois par son nom de famille (נגרי). Ce dernier nom se rencontre chez beaucoup de Juifs espagnols (Steinschn., H. B., XVI, 68). Ainsi on trouve les noms de נגרי (זכרון יהודה, 30), נגר, Nagar (Zunz, Litg., 586), נגאר (Simon ben Cémah Duran, Consult., I, nos 53 et 66), בן נגאר, Ibn Negar (mss. Bodl., n° 266, Cat., p. 51), נגארדה, Nagara (Steinschn., Cat. Bodl., p. 1170), Negro (Kayserling, Gesch. d. J. in Portugal, 30, 40, 67), Nagares (mss. Ps, n° 948, Cat., p. 167), Nogueres (RÉJ., IV, 75). Un document latin de Narbonne, de 1307-1308, mentionne un certain Astrug Nogrel (Saige, 283). Enfin, chez des chrétiens de la Provence on rencontre les noms de Nègre (*ibid.*, 136 et 180) et Nogaret (*ibid.*, p. 93 et 244). M. Steinschneider (H. B., XVI, 92) identifie, avec raison, selon nous, l'auteur du commentaire sur Job avec Don Astruc דירניגרדה cité par En Salomon Astruc dans son commentaire sur Esther (ms. Hstm n° 219). D'après le ms. Schiller-Szinessy (Cat. des mss. hébr. Cambr., 215), au lieu de דכון, dans les mots דכון נגרי, il faut lire דשלון נגרי; nous ne sommes pas de cet avis, car d'autres leçons ont דכין.

3° Maestre Joseph de Noves (נוביש), médecin, vivait à Avignon dans la seconde moitié du XVe siècle (Joseph Kolon, Consult., n° 181).

4° Joseph de נוביש, de Nicopolis, écrivit (en 1605-1606) une préface pour le לחם משנה d'Abraham di Boton et le לחם אבירים d'Abraham ibn Asus (Korè Hadd., 43; Steinschn., Cat. Bodl., p. 2956; H. B., XVI, 92). D'après Wolf (B. H., *s. v.*), נוביש désignerait Nubes; c'est une erreur. Ce nom désigne Noves. Mais il existe également en Espagne, près de Tolède, une localité de ce nom, dont notre Joseph était peut-être originaire.

נורמנדיאה NORMANDIE.

En latin *Normannia*, *Nortmannia* et *Normandia*. Ancienne province française, ayant formé autrefois un duché indépendant, puis annexée pendant quelque temps à l'Angleterre, faisant partie de temps à autre, pendant 1204-1409, de la France, et, depuis 1449, définitivement incorporée à ce pays.

Le nom de cette province est aussi écrit en hébreu נורמנדיא (Dibrè Hayy., 4 *b*; Maïmoniot, gloses מאכלות, X), נורדמנדיאה (Simson de Sens, commentaire sur Mischna de Kilayim, IX, 7), נורמנדייאה (M. de Rothenbourg, Consult., éd. Crémone, n° 72;

Digitized by Google

le nom de נורמנדיאה est une faute d'impression), נורמאנדיאה (Dibrè Hayy., 4 *a*), et נורומנדו (Joseph Haccohen, Géographie). On trouve aussi les formes corrompues de נורמדיאה (M. de Rothenbourg, Consult., éd. Prague, *l. c.*), נומברדיאה (*ibid.*, 111 *b*), נרמונדיאה (*ibid.*, éd. Berlin, p. 10), למברדיאה (Kol Bo, n° 116), לומברדיאה (*ibid.*, n° 117; voir *s. v.* טרוויש, טרמויא (mss. Hg, n° 192, f° 79, Cat., p. 75; cf. Schiltè Hagg. sur Mord. Guittin, VIII), et נומרדיאדי (Schalsch., éd. Venise, 111 *b*). Comme, dans ce dernier passage, cette province est appelée עיר, *ville*, Carmoly (Revue or., III, 459) cherche cette ville dans la France entière. La leçon la plus correcte est נורמנדיאה (Emék Habb., éd. Vienne, 25). Le nom de לרמנדיאה mentionné dans B. de Tudèle (Itin., I, 106) doit être sans doute corrigé en נורמנדיאה. Il me semble, du reste, que le dialecte vieux-normand dit aussi Lormandie pour Normandie.

Le nom des habitants de cette province, *Normands*, est écrit en hébreu נורמאנדי (Dibrè Hayy., 4 *b*), la vieille désignation de *Northmans* est transcrite נורטמני (Cémah David, II, 31 et 32), et le nom latin *Normanni*, נורמאני (Dibrè Hayy., 50 *a*).

Nous parlons à leur place, dans l'ordre alphabétique que nous suivons, des diverses localités de la Normandie qui sont mentionnées dans les ouvrages hébreux. Il y avait partout des Juifs dans cette province, notamment à Arques, Bernai et Gaillon (Depping, 181), à Brionne, à Caudebec, à Elbeuf, à Pierrefonds et probablement aussi à Verneuil (Deliste, 890).

ניאוריוש.

Le ms. du ספר הנייר mentionne un rabbin du nom de Menahem de ניאוריוש, qui fut élève de Simson ben Abraham de Sens et reçut souvent des explications verbales des deux frères Moïse et Samuel d'Evreux (ms. Hstm, p. 49; RÉJ., VII, 74). Cette localité est probablement NIORT, en latin *Niortium* ou *Nyrax* (cf. Bischoff et Möller, Vergleichen des Wörterbuchs der Geographie, *s. v.* Nyrax), chef-lieu du département des Deux-Sèvres. Un ouvrage de Barukh ben Hayyim, fils de Menahem, servit de base

Digitized by Google

à l'auteur anonyme du כפר הנייר. Ce Barukh fait une fois allusion à un usage religieux des Juifs de Thouars, situé au nord de Niort (ס' הנייר, 45 *b*; voir *s. v.* טוארץ, p. 208). La communauté juive de Thouars n'était certainement pas assez importante pour qu'on parlât au loin de ses coutumes religieuses. Barukh, qui s'en occupe, demeurait donc très vraisemblablement dans le voisinage de cette ville, et ניאורייט, où il résidait, semble, par conséquent, être Niort. Ce qui fait encore supposer qu'il s'agit de Niort, c'est que Barukh nomme son maître הר"ר ou, correctement, הר"י מקורבייל, qui est certainement Isaac de Corbeil (*ibid.*, 25 et 128 *a*).

Parmi les rabbins du midi de la France qui vivaient dans la première moitié du XIVe siècle, Isaac de Lattès mentionne avec éloge Abraham de גושטריש, auteur de nombreux écrits talmudiques (Schaaré S., édité dans Mgz., IV, partie hébr., 76). On ne connaît pas autrement ce savant. M. Neubauer (REJ., IX, 61) voit dans גושטריש la ville de Castres, mais la forme hébraïque de ce nom ne justifie pas cette identification (voir *s. v.* קשטריש). Le ms. Gz. des Schaarè S. a la leçon גיראטש ou גיראטש (*ibid.*); c'est cette dernière leçon qui me semble la plus correcte, elle désigne très probablement Niort, comme ניאורייט, d'où cet Abraham était originaire.

נימורשיאו NEMOURS.

En latin *Nemorosium*. Ville du département de Seine-et-Marne qui était autrefois qualifiée de duché.

Cité dans Dibrè Hayy., 44 *b*.

ניצה NICE.

En italien *Nizza*, en latin *Nicæa* ou *Nicia*. Capitale de l'ancien comté de ce nom, aujourd'hui chef-lieu du département des Alpes-Maritimes, faisait partie de la Provence, jusqu'en 1312, puis de la Savoie; annexée à la France depuis 1859.

Cité dans Dibrè Hayy., 110 *a* et 120 *b*.

Digitized by Google

Le nom de cette ville est aussi écrit en hébreu ניצא (Iggérét Orh. Olam, 9 *b* et 13*b*), ניכא (I. de Lattès, Consult., p. 88), et, par altération, נירא (*ibid.*).

Dès le IVe siècle, on trouve des Juifs à Nice, où ils faisaient un commerce très important (Papon, I, 11). Une consultation de Joseph Kolon (n° 125), de la deuxième moitié du XVe siècle, parle de la communauté juive, ק"ק ניכא, établie dans cette ville. Parmi les rabbins qui émigrèrent, vers cette époque, de France et de Savoie en Italie (Schalsch., éd. Venise, 62), se trouvaient Mordekhaï ריצלון et Raphaël בלין, tous deux de Nice. Je ne connais pas l'étymologie de ריצלון, mais le nom de בלין se rencontre encore ailleurs (mss. Bodl., n° 672, Cat., p. 132; Stnschn., Cat. Bodl., p. 2877). On est tenté d'y voir *Bellevigne* (Prudhomme, 100) ou *Bele-vigne* (REJ., I, 65). Je ferai pourtant remarquer que des Juifs allemands portent aussi ce nom (cf. Stnschn., *l. c.*, et p. 958, Eliézer ben Jacob בלין Aschkenazi). Peut-être aussi est-ce le nom de *Blin*, qui se rencontre encore aujourd'hui chez les Juifs de France.

Juda de Nice, « un Français de la famille Trabot », écrivit un commentaire sur « le Temple », deuxième partie des poésies de Moïse Rieti connues sous le titre de מקדש מעט, « Petit Sanctuaire » (mss. Tur., n° 147, Cat. Peyron, p. 141; Berliner, dans Mgz., II, 16). Le ms. Turin n° 35 (Cat. Peyron, p. 41; cf. Berliner, dans H. B., XX, 128) avait appartenu à Moïse de Nice, et le ms. n° 86 (Cat. Peyron, p. 86; cf. Berliner, *l. c.*, 129) à Mordekhaï ben Israel Nizza ben Abraham Nizza ben Israël Nizza. Ce nom de *Nizza* paraît être, dans cette nomenclature, un nom de famille. L'auteur de אלעזר דמשק, rabbin de Padoue vers 1600 et très considéré, s'appelait Eliézer Hayyim Nizza (Ghirondi, Biographies, 326), dont le fils, Isaïe, savant estimé qui était établi à Venise dans la première moitié du XVIIe siècle, est connu comme auteur du livre d'éthique דרך ישר, « Le chemin droit » (éd. Venise, 1633), et d'un court glossaire du *Zohar* (éd. Venise, 1637) intitulé ישע יהי, « Le salut divin » (Ghirondi-Nepi, Biographies, 183; Stnschn., Cat. Bodl., p. 1386). Enfin, Salomon ben Isaïe Nizza, fils du précédent, était également un savant considéré de Venise, qui a composé des élégies et des poésies liturgiques (Ghirondi, 326; Stnschn., *l. c.*, p. 2359; Zunz, Zur Litg., 444). Il vivait encore en 1715. Il est pourtant possible que dans quelques-uns des passages cités, ניצה désigne Nizza, dans le royaume de Sardaigne, qui est aussi écrit en hébreu ניצה דיכה סאלי, Nizza-della-Paglia (mss. Hslm, n° 368, Cat., p. 91).

Digitized by Google

נמשי NIMES.

Autrefois *Nismes*, en vieux-provençal *Nemse* ou *Nemze*, en latin *Nemausus*. Chef-lieu du département du Gard.

Le nom de cette ville est aussi écrit נימשי (Liste de la taille de Perpignan, dans REJ., XIV, 69 et 73) ou נימכם (mss. hébr. Berne, n° 204*a*; cf. Neubauer, Rapport sur une mission dans le midi de la France, 18). On ne connaît pas d'une façon certaine l'étymologie du nom de *Nîmes*. Les uns le font dériver de *Namaous*, nom d'une divinité locale adorée autrefois par les habitants celtes (Reclus, Nouvelle Géographie universelle, la France, 288); d'autres le tirent du mot celte *nemet* ou *nemoz*, qui désigne un endroit consacré par la religion (Ménard, I, 16). Autrefois, il était généralement admis que le nom de Nîmes tirait son origine de *nemus*, « forêt » (*ibid.*, note III, 6); de là, le nom hébreu de קריית יערים, « ville des forêts », par allusion à la localité de ce nom mentionnée dans la Bible (Josué, IX, 17, et ailleurs. Voir Manhig, 34, 73; mss. Urb., n° 44; Zunz, Ges. Schriften, III, 147). Dans les passages cités dans ces divers ouvrages, la localité de קריית יערים est désignée comme résidence ou ville natale du célèbre savant Abraham ben David. Carmoly (La France israélite, 121) identifie cette localité avec Carcassonne, sans faire valoir pourtant aucun argument en faveur de son hypothèse. En tout cas, l'étymologie du nom de Carcassonne ne justifie en rien cette supposition.

Plus haut (*s. v.* אבוזרון, p. 11), nous avons parlé d'un médecin, Maestro Moïse יערי, établi en Provence vers le milieu du XVe siècle. Le mot de יערי semble être un adjectif formé du nom de קריית יערים, peut-être par allusion à un nom analogue de la Bible (II Samuel, XXI, 19), et désigne sans doute également Nîmes.

La communauté juive de Nîmes était très ancienne. En 672, de nombreux Juifs, persécutés en Espagne, se réfugièrent à Nîmes, où ils furent accueillis favorablement par le comte Hil-

Digitized by Google

deric (Ménard, I, 80). Dans un document qui remonte aux environs de l'année 1009, il est question d'un immeuble appartenant à l'église Notre-Dame et touchant à la synagogue (*ibid.*, 139). Un contrat de donation de 1055 parle d'une vigne donnée à cette église et située au *Pio judaico* (*ibid.*, 149). C'est le *Pui Jusieu*, ayant appartenu, à l'origine, au couvent de Saint-Basile et se trouvant sur une hauteur, au nord de la ville. C'est là qu'était également situé le cimetière des Juifs. Pour chaque enterrement, ils devaient payer aux moines de ce couvent une livre de poivre ou deux sols (*ibid.*, 354). Ils habitaient dans Nîmes un quartier spécial (Saige, 11).

En 1284, l'évêque Bertrand III convoqua à Nîmes un synode qui prit, entre autres, les résolutions suivantes : 1° Les Juifs devaient porter sur la poitrine un signe distinctif ayant la forme d'une rose ; 2° il leur était interdit de se montrer en public le dimanche de Pâques ; 3° d'employer des domestiques chrétiens ; 4° de travailler les dimanches et jours fériés ; 5° de vendre de la viande aux jours de jeûne ; 6° il était défendu aux chrétiens d'avoir des relations commerciales avec les Juifs ; 7° d'acheter chez eux la viande qu'eux-mêmes ne peuvent pas manger ; 8° de manger avec eux ; 9° de goûter à leurs pains azymes ; 10° d'habiter la même maison qu'eux ; 11° de consulter les médecins juifs (Ménard, I, 323). Ces résolutions ne furent pourtant pas exécutées avec une bien grande rigueur, et le même évêque qui avait convoqué le synode couvrit une fois les Juifs de sa protection. Accusés de blasphème par les inquisiteurs en 1295, les Juifs les plus riches de la sénéchaussée de Beaucaire furent incarcérés, et leurs biens confisqués. Comme plusieurs des inculpés étaient soumis à la juridiction de l'évêque de Nîmes, celui-ci se plaignit auprès du roi qu'on eût empiété sur ses droits et obtint la mise en liberté des Juifs placés sous son autorité (*ibid.*, 354-355 ; cf. Saige, 35). Il est vrai que l'évêque n'intervint dans cette circonstance que pour défendre ses intérêts.

En 1306-1307, après l'expulsion des Juifs de France, des commissaires royaux vinrent à Nîmes pour encaisser au profit du Trésor les créances des expulsés et vendre leurs biens confisqués. On vendit, entre autres, une maison sise dans la rue de

Digitized by Google

la Fabrerie et ayant appartenu aux juifs Isaac de Portes (voir p. 158) et Vidal de Boeriano (voir *s. v.* בוריאן, p. 112) et à la juive Blanche (Saige, préface, p. VII; cf. REJ., II, 34 et 46).

Quand les Juifs furent revenus à Nîmes en 1359, la ville leur désigna comme lieu d'habitation un quartier spécial, la rue de la Corregerie vieille, située près de la porte de la Magdeleine. Bientôt, leur nombre augmenta au point qu'il fallut agrandir leur quartier. Comme leurs voisins chrétiens les maltraitaient et leur jetaient des pierres du haut du mur d'enceinte, on leur assigna comme résidence, sur leur demande, la rue Cagansol, au centre de la ville (Ménard, II, 183 et 186).

A la suite des démarches des deux procureurs juifs du Languedoc, nommés Comprat Moïse de Nîmes et Astour Bendul de Narbonne, le maréchal d'Audencham ordonna le 15 février 1363 aux sénéchaux de Beaucaire, Toulouse et Carcassonne d'agir avec conscience et équité dans la perception des taxes dues par les Juifs (*ibid.*, 245; Ordonnances des roys de France, t. III, à l'année 1363).

En 1366, les livres fonciers de Nîmes furent remis en ordre. On constata alors que trois Juifs seulement possédaient des biens-fonds dans cette ville, dont deux s'appelaient Maimonet et Massipet ou maître Moïse le physicien (Ménard, 254). Après la triste expérience qu'ils venaient de faire, les Juifs n'avaient plus assez de confiance pour acquérir des immeubles, et, de fait, ils furent de nouveau expulsés de France en 1394, sur l'ordre du roi Charles VI.

1° Parmi les savants juifs de Nîmes, très peu sont connus de nous. ABRAHAM BEN DAVID, par abréviation *Rabad*, un des plus illustres rabbins du moyen âge, demeura successivement à Lunel, Montpellier, Posquières, Carcassonne et Nîmes (voir *s. v.* לוניל et מרגנפשלור; cf. Gross, dans Mschr., 1873-1874). Comme il est habituellement désigné d'après la localité de Posquières, on peut en conclure que c'est là qu'il séjourna le plus longtemps. Mais il résida également assez longtemps à Nîmes, puisqu'il est aussi dénommé d'après cette ville (קריות יערים). Il y réunit autour de lui de nombreux disciples. Moïse ben Juda de Béziers (voir *s. v.* בדרש), dans une lettre qu'il lui adressa pour le consulter sur un point de casuistique, s'exprime dans les termes suivants (Temim

Deim, n° 7) : « La Provence possède trois écoles remarquables : celles de Montpellier, de Lunel et de Nimes. La première est la colline du temple, la deuxième est le parvis, mais la troisième est l'intérieur du temple, le siège du Synhédrin, d'où rayonne la science pour Israël. »

2) Juda ben Abraham de Nimes, savant estimé, était l'oncle de Rabad ou R. Abraham ben David, à qui il soumit une question de casuistique (mss. Bodl., n° 2313, 2°; Letterb., II, 182 ; cf. Temim Deïm, n° 11). La réponse émane d'Abraham ben David, et non pas de Juda ben Abraham, comme on l'a indiqué par erreur (Rabb. fr., 517).

3° La communauté juive de Nimes ne prit qu'une part fort restreinte aux polémiques religieuses de 1303-1306. Un des partisans d'Abba Mari, qui était établi à Montpellier et y signa une lettre d'adhésion adressée à Salomon ben Adret, s'appelait Don Vidas de Nimes, דנמשי. C'est ainsi qu'il faut sans doute lire ce nom de lieu (Minh. Ken., n° 23, ms. Turin.; Rabb. fr., 665). Le ms. d'Oxford a la leçon דון ראש הרמשי, et l'ouvrage édité, דון ראש הרמשי. Il faut sans doute corriger ודאש en ראש, mais nous devons faire remarquer que le nom de ראש ne se trouve pas seulement comme signature au bas de cette lettre, mais se rencontre encore ailleurs (voir *s. v.* מילנייאב; cf. mss. Bodl., n° 340, 6°, Cat., p. 69).

4° Dans un procès relatif à une question de mariage qui eut lieu à Arles vers 1385-1388 et y produisit alors une profonde sensation, plusieurs des personnes qui s'étaient prononcées pour l'une ou l'autre partie étaient de Nimes (I. ben Scheschet, Consult., n° 266; voir *s. v.* ארלי). On nomme comme témoins dans cette affaire : Abram Prophègue (פרופייג), Bonjudas דוסיל (peut-être Diculosal), et Joseph, tous trois de Nimes. Les six suivants sont mentionnés comme rabbins à Nimes : Astruc Salomon Abigdor (אשתרוק שלמון אבינדור; voir *s. v.* מונטפשלייר), Boniac Astruc Nassi (בוניאק אשטרוק נשיא), Salves Vidal de Bourrin (שלויש וידאל דבורייאן; voir *s. v.* בורייאן), Salomon ben Salomon Haccohen, Simon ben Moïse Gerundi (גירונדי) et Yedaya ben Moïse.

5° Juda ben Salomon ben Jacob ben Samuel ben Menahem הנמשי, probablement de Nimes, copia en 1403, pour son usage personnel, le ms. Mun. n° 284 (Cat., p. 112) contenant les commentaires d'Averroès sur les « Topiques » et les « Paralogismes des sophistes » d'Aristote. Le copiste était certainement un homme instruit, et ses aïeux devaient être pour le moins des gens considérés, puisqu'il a cru bon d'en énumérer une longue série.

6° Moïse ben Abraham de קריה יערים (Nimes), poète liturgique, demeurait en 1466 à Avignon, comme il l'indique dans un acrostiche, à la fin d'une composition synagogale publiée avec la controverse religieuse de Yehiel de Paris, éd. Thorn, 1873. Il est probablement identique avec le médecin Moïse de קריה יערים

Digitized by Google

surnommé יצחר, qui, sur le désir de Maestro Crescas Nathan, fils de Don Isaac Nathan, traduisit du latin en hébreu les tables astronomiques d'Alphonse, roi de Castille; mss. Vat., n° 382; mss. Mun., n° 126; Stnschn., Hebr. Uebers., 618; Zunz, Zur Gesch., 473; Lansdhuth, Amudê Aboda, 202; voir *s. v.* אבניצרן).

7° Louis Bornet de Nîmes, לואיס בורנט מעיר ניכמס, était possesseur du ms. 204 de Berne, renfermant des poesies liturgiques; il fit don de ce ms., vers 1704, à la bibliothèque de Zurich (Neubauer, Rapport sur une mission, *l. c.*).

נגטוא.

Surnom porté par plusiours personnes établies à Prague; il tire probablement son origine de Nantua, ville de la Bourgogne, dans le département de l'Ain.

Ce mot n'est certainement pas l'abréviation de quelque eulogie, comme, par exemple, נבהוא (mss. Tur., n° 204, Cat. Peyron, p. 217), car il est souvent accompagné de l'abréviation ז"ל ou זצ"ל, qui sont elles-mêmes des eulogies.

Ce surnom est écrit de façons diverses. Juda Léon, fils du médecin Elie נגטוא, était lui-même médecin à Prague. Il est nommé, sans indication de date, dans une inscription tumulaire de l'ancien cimetière juif de Prague (גל עד, Prague, 1856, n° 64, p. 25 et 39). Juda Loeb, fils de Joseph נגטואה ou נגטויא, médecin à Prague vers 1616, fut prédicateur dans cette ville pendant de nombreuses années à partir de 1628; il composa, sous le titre de קול יהודה, un ouvrage homilétique sur le Pentateuque (la partie sur la Genèse a été éditée à Prague en 164; cf. Stnschn., Cat. Bodl., p. 1333; גלעד, *l. c.*). Un Elie נגטוא habitait Prague en 1623 (Hock, Die Familien Prags, 231). Elie ben Nathan נגטורה est mort à Vienne en 1650 (Hock, *l. c.*). Enfin, un rabbin, Osée ben Samuel David נגטוא, était établi à Jérusalem vers 1657, et à Alexandrie, en Egypte, vers 1666 (voir Michael, Or ha-Chayim, 356).

Digitized by Google

נאנסיך NANCY.

En allemand *Nanzig*. Ancienne capitale de la Lorraine, aujourd'hui chef-lieu du département de Meurthe-et-Moselle.

Cité dans l'ouvrage שמת אמת ולבוש זהרורית, Altona, 1752. Voir Neubauer, dans Mschr., 1887, p. 257.

Dans cet ouvrage de polémique écrit contre Jonathan Eibeschütz, il est question d'une amulette que ce dernier a écrite, pendant qu'il était rabbin à Metz (1742-1750), pour une personne de נאנסיך.

Le nom de cette ville est aussi écrit נאנסי dans une lettre d'approbation adressée par Jacob Schweisch, rabbin de Nancy vers 1787, au célèbre grammairien et exégète Salomon Dubno (voir le recueil בן גרני, Amsterdam, 1851, p. 47). Le nom de נאנרא, dans le Journal de Joselmann de Rosheim, est probablement une forme corrompue (REJ., XVI, 85; II, 272). Dans ce passage, Joselmann raconte qu'après la bataille de Nancy (1476) et la défaite de Charles-le-Téméraire, les mercenaires suisses se répandirent en Alsace et maltraitèrent les Juifs. D'après Carmoly, qui n'indique aucune source, l'établissement des Juifs à Nancy remonterait très haut; ils furent expulsés de cette ville vers la fin du XIVe siècle et y retournèrent au commencement du XVIIe (Histoire des médecins juifs, 203). Parmi les Juifs notables de Nancy, nous devons mentionner le médecin Isaac Berr de Turrique, né en 1744. Il a composé divers écrits et plaidé la cause de ses coreligionnaires par la parole et la plume (Carmoly, Biographie, 54).

נעץ.

La Schitta Mekoubécét (sur B. Kamma, 28*b*) mentionne des tosafot de Samuel נעץ, où Pérès de Corbeil a puisé pour son ouvrage. Il est bien difficile d'admettre que נעץ désigne la localité de Najac, en Bourgogne (Cassel, 28). D'abord, la forme hé-

Digitized by Google

braïque de ce nom ne justifie en rien cette explication, car nous ne trouvons nulle part que la syllabe *aj* soit rendue en hébreu par ע. Ensuite, il n'est pas certain qu'il y ait jamais eu des Juifs dans cette localité, et surtout un tosafiste. Enfin, le nom de personne n'est pas rattaché à נעץ par la préposition ד ou מ, « de ». Le passage que nous avons cité de la Schitta se trouve également dans les tosafot de Péréç sur B. Kama, 28 *b*, éd. Livourne, mais au lieu du mot נעץ, il y a l'abréviation זכרונו לברכה = ז"ל (que sa mémoire soit bénie!). Nous sommes donc amené à supposer que נעץ ne désigne nullement une localité quelconque, mais est également une abréviation, qu'il faut peut-être lire : נפשו עם צדיקים, « que son âme soit avec les bienheureux », et qui est analogue à l'abréviation נפשו צרורה = נצצה עם הצדיקים (cf. Zunz, Litg., 457). Le tosafiste en question est peut-être Samuel d'Evreux ou de Verdun, dont Péréç (*l. c.*, 89 *a*) a utilisé les tosafot sur Kama.

נרבונה ou נרבונא NARBONNE.

En vieux-provençal *Nerbonne*, dans le dialecte du Languedoc *Narbouno*, en latin *Narbo* et plus tard *Narbona*. Ville du département de l'Aude.

Cité dans B. de Tudèle, Itin., I, 2 ; dans Maahig, 16 *b*, et passim.

Narbonne était autrefois la capitale de la province narbonaise, appelée en latin *Gallia Narbonensis* et en hébreu צורפת הנרבונית (mss. de Berne, n° 204, d'après Neubauer, Rapport sur une mission). L'espèce de baie formée par la mer et connue aujourd'hui sous le nom d'étang de Sigean, était autrefois désignée également d'après la ville de Narbonne, dont elle est voisine ; nous trouvons, du moins, la dénomination de *lacus narbonensis* (Martinière, *s. v.*), étang de Narbonne, en hébreu ים נרבונה (Joseph Haccohen, Géographie). La ville de Narbonne est quelquefois désignée par les mots ארץ נרבונא « pays de Narbonne » (Or Z., IV, Synhédrin, 51 *b* ; voir *s. v.* מרוויש).

Le nom de Narbonne s'écrit aussi en hébreu נרבונאה (S.

Digitized by Google

Hayyaschar, 64 *a*; Nissim Gerundi, Consult., n° 47, mss. Hg, n° 175, Cat., p. 66), נארבונה (Joseph Haccohen, Géographie; Dibrè Hayyamim, 34), נירבונא (S. Haïttour, I, 23 *d*; mss. Bodl., n° 781, 5°, Cat., p. 153), נרבוניה (Kiryat Sèfer de David Kokhabi, d'après REJ., IX, 221), et נרבוני (Milhémét Miçwa, mss. de Rossi, n° 155; cf. Mschr., 1881, p. 297). Le Semag, commandement n° 50, éd. Venise, mentionne Joël מנרבונה, mais c'est une altération. En effet, dans l'ouvrage rituel Assoufot (ms. Hstm, 149 *d*), on trouve la leçon correcte : מבונא, « de Bonn ». Il s'agit de Joël, père d'Eliézer Hallévi de Bonn. Le Sèder Haddorot, éd. Carlsruhe, I, 144 *a*, cite Israël מנרבונה, qui habitait Ratisbonne dans la seconde moitié du XVe siècle. Là aussi, il faut corriger מנרבונה en מברונא, « de Brünn. »

Bien des personnes portaient le surnom de נרבוני, *Narboni*, « Narbonnais », soit qu'elles fussent elles-mêmes ou que leurs aïeux fussent originaires de Narbonne. David ben Joseph et le philosophe Moïse, dont nous parlerons plus tard, s'appelaient tous deux נרבוני. Aron Haccohen (Orh. Hayy., I, 80 *d*) mentionne Isaac ben Moïse נרבוני. L'auteur de l'ouvrage talmudique צרור הכסף s'appelait Isaac נרבוני (Schem Hagg., *s. v.*). Vers 1646, mourut à Jérusalem un talmudiste considéré du nom de Cémah ben Salomon נרבוני (*ibid.*, *s. v.*). Voir Korè Hadd., 41 *b*). En Algérie aussi, le surnom de נרבוני est d'un usage fréquent (Salomon Duran, Consult., n° 609) ; on lit souvent sur des pierres tumulaires les mots בית נרבוני, « la famille Narboni », ou לנרבונים, « membre des Narboni » (Isaac Bloch, Inscriptions tumulaires des anciens cimetières israélites d'Alger, Paris, 1888, p. 36 et 86). On trouve aussi la forme arabe אלנרבוני, Alnarboni (mss. Bodl., n° 1971, Cat., p. 659).

Dans ses *Juifs du Languedoc*, M. Saige relate les principaux événements de l'histoire des Juifs de Narbonne. Nous ne donnerons donc ici que quelques renseignements complémentaires. Sidoine Apollinaire, évêque de Clermont, qui se montrait bienveillant pour les Juifs, envoya en 473 une lettre au *Patricius Magnus* Félix, à Narbonne, par le protégé de ce dernier, le juif Gozolas, « qu'il aimerait s'il ne méprisait pas le peuple auquel il appartient. » La même année, il envoya à ce *Patricius Magnus* une seconde lettre par le même juif Gozolas, dont

Digitized by Google

il dit : « Gozolas vester, Deus tribuat ut noster » (Sid. Apoll. epistolae, éd. Baret, 3, 8, p. 252 ; 4, 8, p. 277; Aronius, Regesten, I, 6; De Boissi, II, 14. Voir *s. v.* קלארמונטר). Ces lettres prouvent qu'en 473, Narbonne était déjà habitée par des Juifs, qui vivaient en bons termes avec la population chrétienne. Il n'est pas admissible, en effet, que Gozolas fût le seul et premier habitant juif de Narbonne.

Le concile de Narbonne de 589 défendit aux Juifs de chanter des psaumes aux enterrements ; il leur prescrivit de revenir sur ce point à leurs anciens usages. Les contrevenants devaient payer au comte une amende de six onces d'or (Concil. Narbon., année 589, canon 9 ; cf. Labbe, Concil., tome V). En 597, un certain Dominique informa le pape Grégoire Ier que ses quatre frères captifs avaient été rachetés et retenus esclaves par des Juifs de Narbonne. Le pape ordonna de payer une rançon pour eux et de les faire remettre en liberté dans le cas où le fait serait reconnu exact (Epistolæ Greg., 7, 24; Aronius, Regesten, 19).

Dans la seconde moitié du VIIe siècle, les Juifs persécutés en Espagne par les Visigoths ne furent pas seulement accueillis avec bienveillance à Nîmes, mais aussi dans d'autres villes de la province Narbonaise ou Septimanie, qui était alors également placée sous l'autorité d'un chef visigoth : « vocatis ex Gallia Judæis pridem ex Gothorum finibus pulsis. » Les Juifs de cette contrée prirent une part active au soulèvement du comte Hildéric de Nîmes (673) et, ensuite, à celui du général Paul, qui, envoyé par Wamba, le nouveau roi des Visigoths, pour combattre l'émeute, se joignit lui-même aux rebelles. Wamba les expulsa plus tard de Narbonne (Gallia christ., VI, 12; cf. Aronius, Regesten, 23). Parmi les inscriptions tumulaires latines découvertes à Narbonne, il s'en trouve une, de l'année 689, qui contient les noms de trois personnes décédées prématurément : Justus, Matrona et Dulciorella, enfants d'un homme appelé, d'après la lecture de M. Le Blant (Inscriptions chrétiennes de la Gaule antérieures au VIIIe siècle, II, 476, n° 621, pl. 86, fig. 511 ; Aronius, 24), *Parator*, fils de Sapaudus. M. Théodore Reinach, qui a soumis cette inscription à un examen attentif, propose, pour le nom du père, la lecture, plus exacte, à mon avis, de *Paregorus*, fils de Sapaudus (REJ., XIX, 75). Cette inscription

Digitized by Google

renferme ces trois mots hébreux שלום על ישראל, « paix sur Israël ! », que M. Tournal, qui a fait connaître cette inscription (Catalogue du musée de Narbonne, 1847, p. 86), ne mentionne pas. De plus, au lieu d'un symbole chrétien, on trouve représenté, dans cette inscription, le chandelier à sept branches. M. Reinach a donc raison d'admettre comme très probable que toutes les personnes nommées dans l'inscription étaient juives. Dans ce cas, il est intéressant de faire remarquer que Paregorus et Sapaudus sont qualifiés de *domini*, c'est-à-dire « seigneurs. » M. Reinach a étudié soigneusement ces noms, qui présentent un vif intérêt. Nous avons déjà cité, dans notre travail, les noms de Perigors. Justus et Doiça (voir *s. v.* בושירו, ויאנה, לוחיר et מרשיליית). Le nom de femme *Matrona* répond probablement au nom hébreu de Miriam, de même que les noms de Meirona et Maronne (voir *s. v.* ארלי).

En 768, le pape Etienne III écrivit à l'archevêque Aribert, de Narbonne, qu'il avait été très vivement effrayé en lisant dans sa lettre que certains décrets des rois des Francs autorisaient les Juifs à acquérir des immeubles à la campagne et dans les faubourgs, et que des chrétiens cultivaient les champs et les vignes des Juifs et demeuraient partout dans les mêmes maisons qu'eux (Gallia christ., VI, 14 ; Stephani papæ epist., n° 2 ; Aronius, 24). En 977, les juifs Samuel, Moïse, Isaac et Lévi ben Abraham vendirent aux autorités ecclésiastiques de Narbonne une partie de leurs biens allodiaux (Gallia christ., VI, 142).

La légende raconte que Charlemagne, après avoir conquis Narbonne, octroya aux Juifs de cette ville de nombreux privilèges et l'autorisation d'occuper le tiers de la cité. Il y a confusion ici entre Charlemagne et Charles Martel (Saige, 8 ; Gross, dans Mschr., 1881, 445 et suiv.). Mais il est hors de doute qu'à cette époque, les Juifs de Narbonne jouissaient de certains privilèges, auxquels Méïr ben Simon fait allusion dans une controverse religieuse qu'il soutint publiquement en 1245 contre l'archevêque de Narbonne (voir son Milhémét Miçva).

On raconte que Charlemagne, ayant demandé à Haroun-al-Raschid de lui envoyer un savant juif de Babylone, le khalife lui recommanda Makhir, que l'empereur investit de nom

Digitized by Google

breuses prérogatives et plaça à la tête de la communauté juive de Narbonne, où Makhir fonda une école talmudique. Ces faits semblent tout aussi légendaires que le récit d'après lequel Charlemagne aurait fait venir de Lucques la famille des savants Kalonymides pour les établir à Mayence (Emék Habb, éd. Vienne, 13; cf. Gross, dans Mschr., 1878, p. 250; 1881, p. 451). Un fait paraît pourtant certain, c'est que Makhir se fixa à Narbonne et jouit de la faveur des Carolingiens. Nous savons que ses descendants étaient très considérés à Narbonne, y dirigeaient la communauté juive, possédaient des biens-fonds, portaient le titre de nassi, « prince », et étaient qualifiés, probablement par le peuple, de « rois juifs » (Saige, 42-44, 74-77, 278; Rabb. fr., 561, 743). Du reste, on trouve des renseignements détaillés sur le séjour de Makhir à Narbonne, sur ses descendants et d'autres savants de cette ville, dans le Yohasin d'Abraham Zaccuto (éd. Londres, 84), qui les a empruntés au Sèfer Hakkabbala d'Abraham ben Daud, de Tolède. Le Yohasin ne donne que des fragments du récit du S. Hakkabbala, mais M. Neubauer a publié le passage tout entier, d'après un ms. du S. Hakkabbala ayant appartenu à feu M. Adler, grand-rabbin d'Angleterre (REJ., X, 100-103; Anecdota Oxoniensia, 82-84). Nous apprenons ainsi que la communauté juive de Narbonne, qui avait compté environ deux mille âmes, avait beaucoup décliné à la suite d'une guerre que la ville eut à soutenir après la mort de דון אימרייך, décédé sans laisser d'enfants. Il s'agit d'Emeric IV, vicomte de Narbonne, mort en 1137, et à qui succéda sa sœur mineure דונה אשמנייראץ; ce nom hébreu désigne Ermengarde ou Ermensinde, car toutes deux étaient ses sœurs. La guerre avec le comte de Toulouse éclata quelques années après la mort d'Emeric, vers 1140, quand une de ces deux sœurs fut déjà mariée; elle dura près de dix ans. Les Juifs de Narbonne souffrirent beaucoup de cette lutte et eurent à contribuer largement à l'indemnité de guerre. Un grand nombre d'entre eux émigrèrent dans l'Anjou, le Poitou et d'autres provinces françaises. Vers 1165, quand B. de Tudèle visita Narbonne, il n'y trouva plus que 300 Juifs (Itin., I, 2).

Narbonne fut au moyen âge un des principaux centres de la science juive. Abraham ben Daud dit dans son Sèfer Hakkab-

Digitized by Google

bala (ms., *l. c.*) : « Les savants placés à la tête de l'école talmudique de cette ville jouissaient de la même considération que les chefs des anciennes académies babyloniennes. » B. de Tudèle appelle Narbonne « une ville où la science juive est cultivée depuis un temps immémorial, d'où l'enseignement de la Loi se répand dans les autres pays et où résident des savants éminents et des personnages considérables. » On mentionne fréquemment les « savants » de Narbonne (S. Hammaor sur Schebouot, VII; Or Z., I, 96; tos. Schabbat, 26 *b*), ses « grands » (S. Hayyaschar, 64; tos. Batra, 97 *b*), ses « gaonim » (mss. Bodl., n° 781, 5°, Cat., p. 153) et ses « docteurs de la Loi » (Mord. Schabbat, II). On cite aussi souvent les usages religieux (מנהגים) de Narbonne (Manhig, 16, 70; S. Haïttour, I, 23; Orh. Hayy., I, 86 *b*, 93 *b*, 96 *a*, 100 *d*; II, ms. Gz., 30 *a-b*, 140 *a*, 209 *b*; Kol Bo, n°s 61, 75, 101, et passim; Mahzor Vitry, éd. Berlin, n°s 141, 339, 348, et passim; Ascheri, Consult., II, 7; Schiltè Hagg. sur Alfasi, Eroubin, I).

Nous nous contenterons d'indiquer ici les noms des principaux savants de Narbonne, sans longs développements :

1° Makhir, dont nous avons déjà parlé plus haut, était un savant très considéré (חכם וגדול); il prétendait descendre de la famille royale de David (S. Hakkabbala, *l. c.*; B. de Tudèle, *l. c.*). Il s'établit à Narbonne, épousa la fille d'un personnage estimé, et exerça comme rabbin et comme chef de la communauté la plus salutaire action sur ses coreligionnaires. Il devint à Narbonne le chef d'une famille qui occupa dans cette ville une situation importante jusqu'au commencement du XIVe siècle, se distinguant par ses richesses comme par son savoir. Les membres de cette famille portaient le titre de nassi, « prince. »

Parmi ces membres, nous mentionnerons les suivants : *a*) le gaon Todros, le plus ancien des descendants connus de Makhir (S. Hakkabbala et Yohasin, *l. c.*); *b*) Kalonymos le grand, qui florissait au XIe siècle et atteignit l'âge de quatre-vingt-dix ans. Il est mentionné comme un savant important et loué pour les services qu'il a rendus à ses coreligionnaires (*ibidem*; au lieu de והיזיב לישראל, il faut lire והטיב); *c*) Todros, fils du précédent, poète liturgique et auteur d'*azharot*, qui vivait dans la première moitié du XIIe siècle. Quand, à la suite de la guerre dont nous avons parlé plus haut, la communauté juive fut imposée d'une lourde contribution, Todros donna sa propre famille comme garantie du paiement; *d*) Kalonymos, fils du précédent, savant considéré, qui

Digitized by Google

dirigeait vers 1165 la communauté de Narbonne, avec le titre de nassi, quand B. de Tudele visita cette ville. Il est certainement identique avec ce *Clarimoscius filius Tauroscii* nommé dans un contrat de vente latin de 1195 (Saige, 70). Le nom de Clarimoscius répond à celui de Kalonymos, et le nom de Tauroscius à celui de de Todros ; *e*) Moïse « l'administrateur », הפרנס, frère du précédent, à qui il était supérieur en savoir. A la suite d'une accusation calomnieuse dirigée contre lui, il s'enfuit à Estella (ארשטיילה), en Navarre, où il se fixa définitivement (Yohasin, *l. c.*, où il y a, par corruption, איטליא); *f*) Todros, fils de Moïse, savant estimé, qui resta fixé à Narbonne. Il est très vraisemblablement identique avec Todros ben Moïse dont la signature se trouve, avec celle d'autres rabbins de Narbonne, au bas d'une consultation rédigée vers 1150; *g*) Moïse, fils du précédent, qui jouissait comme nassi et comme savant d'une très grande réputation (S. Hakkabbala et Yohasin, *l. c.*). C'est lui, sans doute, ce Moïse ben Todros qui signa, avec d'autres collègues, la consultation dont nous venons de parler et est mentionné comme autorité religieuse dans le S. Hait-tour (I, 41 *b*); *h*) Lévi, qualifié respectueusement de « cèdre élevé », qui était probablement fils de Moïse ben Todros, comme l'indiquent Isaac de Lattès (Schaare S., p. 74) et, d'après lui, Guedalya ibn Yahya (Schalsch., éd. Venise, 54 *b*). Méïri (*l. c.*, 18 *b*) le désigne comme fils du nassi Todros, et il parle avec les plus grands éloges de la science religieuse de ce dernier (ראש כולם רגל מחנה הגאיא הגדול מרנא ורבנא טודרוס). A vrai dire, ces éloges s'appliquent mieux au savant Moïse ben Todros qu'à Todros, qui n'est connu que comme signataire de la consultation précitée. On peut donc supposer que dans Méïri, dont l'introduction a fourni à I. de Lattès la plupart de ses informations, il faut lire Moïse ben Todros, au lieu de Todros. C'est probablement ce nassi Lévi que le poète Juda Harizi rencontra à Narbonne un peu avant 1211 et qu'il appelle « la couronne de la royauté » (Tahkemoni, ch. 46), et aussi celui à qui le nassi Schèschet ben Isaac ben Joseph Benvenisti, de Saragosse, envoya une lettre. Cette lettre était adressée en même temps au nassi Kalonymos ben Todros (Joseph Haccohen, Lettres; cf. Loeb, dans REJ., XVI, 33). Il est probable que ce fut également notre Lévi qui présida la réunion des délégués des communautés juives du sud de la France assemblés, en 1215, à Saint-Gilles, à l'instigation d'Isaac Benvenisti, afin de délibérer sur les mesures à prendre pour écarter les dangers dont les menaçaient les résolutions adoptées par le concile de Latran contre les Juifs (Scheb. Yeh., éd. Hanovre, 114; cf. REJ., XVI, 33; voir *s. v.* שׁל גיל); *i*) Meschoullam ben Nathan, de Narbonne, établi plus tard à Melun, qui signa également la consultation précitée (voir *s. v.* מלאון; cf. Zadoc Kahn, dans RÉJ., I, 234). Son père Nathan était fils de Todros, mais il est difficile

Digitized by Google

de déterminer son identité, car la famille dont nous nous occupons ici avait de nombreuses branches, et les noms de Todros et de Kalonymos y sont très fréquents. A ne tenir compte que de la chronologie, il pourrait être identique avec le poète liturgique de ce nom, en supposant que ce dernier ait atteint un âge avancé; *j*) Meschoullam ben Kalonymos ben Todros, nassi à Narbonne, qui, dans la discussion relative aux œuvres de Maïmonide, partageait en 1232 l'opinion de Juda Alfakar concernant les philosophes, mais blâmait l'ardeur excessive avec laquelle il combattait les admirateurs provençaux de Maïmonide et surtout le vieux David Kimhi (Lettre de Meschoullam, ms., dans Ozar Nechmad, II, 172; Geiger, Jüdische Ztschr., X, 285). Il n'est pas facile, ici non plus, d'établir exactement quel était le degré de parenté de notre Meschoullam avec les différents personnages que nous avons déjà nommés. A en juger par l'époque à laquelle il vécut, il peut avoir été difficilement le fils ou l'arrière-petit-fils de Kalonymos ben Todros dont parle B. de Tudèle. Peut-être était-il le petit-fils de Todros ben Moïse; *k*) Kalonymos ben Todros, qui, pendant les polémiques religieuses de 1303-1306, se montra l'adversaire déclaré de Maïmonide et de la philosophie (Minh. Ken., éd., 130, 136, 142, n° 57, où est écrit, par erreur, Todros ben Kalonymos; Rabb. fr., 679). S'il avait déjà atteint un âge avancé vers 1303, il pourrait être le petit-fils du Kalonymos ben Todros susnommé, qui, comme nous l'avons vu, était encore en vie vers 1195. On a encore son sceau. Des deux côtés se trouve un lion, accompagné, d'un côté, du nom hébreu *Kalonymos ben Todros*, et, de l'autre, du nom provençal *S. Moumet Judeu d'Nerbo* (Longpérier, Comptes-rendus de l'Acad. des Inscr., 1872, p. 233; cf. Rabb. fr., 747; Saige, 60). Les documents latins de Narbonne, de 1307, relatifs à la confiscation de ses biens lui donnent le nom de *Mometus Taurossii* ou *Momet Tauros*; il faut intercaler le mot « filius » (Saige, 278, 284). Les noms de Mometus et Momet semblent être un diminutif de Clarimoscius, transcription latine de Kalonymos. On les rencontre encore ailleurs. Au milieu du xive siècle, vivait à Perpignan un certain אנמומירם, En Momet (voir *s. v.* פרחיניאן), et, vers 1413-1414, un Isaac Abram מומרם (REJ., XIV, 69). Un document hébreu de Castejon, de l'année 1352, mentionne un נשטרוג מומט, N'Astrug Momet (*ibid.*, X, 116 et 118). Le nom de Tauros, en latin Taurossius et Tauroscius, dérive certainement de Todros et est encore usité ailleurs comme surnom. On trouve à Perpignan, vers 1377, un Adday, c'est-à-dire Hasdaï Tauros (REJ., XV, 51). Les noms de Thoros, Toros et Thoro, portés par des Juifs de Carpentras aux xive-xviie siècles (*ibid.*, 195, 201, 203, 205, 215), ont sans doute la même origine. En Espagne également, on rencontre chez les Juifs le surnom de Toros ou Thoro (*ibid.*, IV, 68; V, 287; IX, 70). Une liste manuscrite d'anciens livres hébreux, à la biblio-

Digitized by Google

thèque de l'Université de Bologne, mentionne Metuel Kohen מטורי (Leonello Modona, dans RÉJ., XX, 130); מטורי est sans doute Thoro. Le nom de Metuel répond probablement au nom hébreu de Samuel (voir *s. v.* שלוים).

2° Nathan le Babylonien, de Narbonne, est mentionné par Abraham Zacculo comme auteur d'un dictionnaire talmudique intitulé *Aroukh* (Yohasin, éd. Londres, 174 : ורבערוך ר' נתן הבבלי ומנרבונא בערך שגש וז"ל למה נקרא משגש וכו'). Dans la première édition du Yohasin (Constantinople, 1546), Samuel Schoullam a donné sur les écoles juives de la Babylonie quelques notices extraites d'un ouvrage de Nathan ben Isaac Haccohen הבבלי. D'après M. Graetz (Gesch. d. J., V, 545), notre Nathan serait identique avec ce Nathan Haccohen et avec le rabbin qui fut envoyé de Babylonie, vers 930, en compagnie de trois de ses collègues, pour recueillir les subsides nécessaires à l'entretien des écoles talmudiques de ce pays. On sait que ces quatre personnages furent faits prisonniers par l'amiral Ibn Romahis et vendus comme esclaves. L'un d'eux, Moïse, fut racheté, avec son fils Hanokh, par ses coreligionnaires de Cordoue, un autre, Houschiel, par ceux de Kairouan, et le troisième, Schemarya ben Elhanan, par ceux d'Alexandrie (S. Hakkabbala d'Abraham ben David; cf. Saadia ibn Danan, dans Hémda Guenouza, 28; Yohasin, 209). On ne connaît pas le nom du quatrième rabbin. M. Graetz suppose que c'était notre Nathan, qui fut amené ensuite à Narbonne. Cette hypothèse ne nous paraît pas juste. Comme la première édition du Yohasin contient le passage suivant : ראשר אמר ר' נתן הכהן בר יצחק הבבלי מה שראה בבבל על גלות עוקבא, M. Graetz en conclut que Nathan ben Isaac était originaire de la Babylonie, mais n'y écrivit pas son ouvrage. Seulement ce passage, dans l'édition, généralement correcte, de Kœnigsberg (1857, p. 119), est ainsi conçu : ואשר אמר ר' נתן הכהן בר יצחק הבבלי בבבל ממה שראה על גלות עוקבא. Il semblerait donc, d'après ce texte, que Nathan ait composé son livre en Babylonie; en tout cas, rien ne nous oblige à admettre qu'il ait jamais quitté ce pays. Quant à la citation faite par le Yohasin (éd. Londres, 174) de l'ouvrage de Nathan Habbabli de Narbonne, et que nous avons rapportée plus haut, elle se trouve dans l'*Aroukh* de Nathan ben Yehiel de Rome, *s. v.* שגש. Donc, il y a identité entre Nathan Habbabli et Nathan de Rome (cf. Geiger, dans H. B., III, 4). Dans la chronique de Joseph ben Çadik d'Arevalo, dont il a été déjà question dans ce travail et qui a puisé aux mêmes sources que Zacculo, on lit : נפטר ה"ר נתן הבבלי בעל הערוך שנת ד' אלפים תתס"ו, « Nathan Habbabli, auteur de l'Aroukh, mourut en 4866 (= 1106) » (cf. Neubauer, Anecdota oxoniensia, 93, et préface, 14). Abraham ben Salomon (vers 1492-1525), qui continua le S. Hakkabbala d'Abraham ben David et dont M. Neubauer a édité l'ouvrage (*ibid.*, 101-114),

Digitized by Google

donne la même indication (*ibid.*, 102) : ר' יהונתן הבבלי חיבר ספר הערוך האריך נפטר שנת ארבעה אלפים תחס"ו ליצירה. Naturellement, יהונתן est mis ici pour נתן. En tout cas, cette date de 1106 (Yohasin, 217, dit 1107) à laquelle mourut Nathan prouve qu'il ne s'agit pas ici de Nathan ben Isaac Haccohen de Babylonie, qui vivait vers 950, mais de Nathan ben Yehiel de Rome, et l'épithète de *Babli* donnée à ce dernier s'explique par ce fait que souvent, dans la littérature des Targoumim et des Midraschim et dans les compositions liturgiques, Rome est appelée Babylone. C'est ainsi, d'ailleurs, qu'on explique le surnom de *Habbabli* porté par le poète liturgique Salomon ben Juda (Zunz, Lit̲g., 100-101). Reste une dernière difficulté, l'indication donnée par le Yohasin que Nathan, l'auteur de l'*Aroukh*, était de Narbonne. Peut-être ce passage est-il altéré dans le Yohasin, où les interpolations sont assez nombreuses. Nous devons pourtant faire remarquer qu'en réalité, Nathan ben Yehiel fit un assez long séjour à Narbonne (voir plus loin).

3° A côté des « princes » juifs qui témoignèrent d'un zèle louable, à Narbonne, pour la science juive, et dont il a été question plus haut, existait une famille de savants célèbres dont plusieurs membres nous sont connus. Nous mentionnerons, en premier, JACOB הנבוא GAON BEN MOÏSE BEN ABOUN, un des plus célèbres chefs de l'école de Narbonne (S. Hakkabbala, ms., *l. c.*). Le passage du S. Hakkabala où il est question de notre Jacob est cité, mais incorrectement, dans le Yohasin, éd. Londres, p. 84-85. Il existe à la bibliothèque de l'*Alliance israélite*, à Paris, un ms. du Yohasin qui contient bien des passages omis dans l'édition de Samuel Schoullam et même dans celle de Londres. Ce ms. mentionne Moïse Haddarschan, fils de Jacob, fils de Moïse, fils d'Aboun ; tous ces savants dirigèrent successivement l'école de Narbonne (Loeb, dans RÉJ., XVI, 227). Moïse ben Aboun est encore mentionné ailleurs comme un remarquable savant (dans l'Eschkol d'Abraham ab-bêt-din de Narbonne, ed. Auerbach, III, 152). Son fils Jacob est cité comme auteur d'une consultation rituelle qui se trouve dans l'Eschkol (*l. c.*). Le titre de « prophète » qu'on lui donnait était honorifique (voir *s. v.* מונקטור). Le recueil ms. des Consultations de S. ben Adret (mss. Bodl., n° 2550, קירושין, n°s 115-116, d'après RÉJ., XII, 89) nomme un Juda ben Nathan הנבוא.

4° MOÏSE HADDARSCHAN, de Narbonne, fils du précédent, qui dirigea également l'école talmudique de cette ville, florissait vers le milieu du XIe siècle. Il eut pour élève Nathan ben Yehiel, de Rome, qui invoque souvent, dans son dictionnaire talmudique *Aroukh*, des explications, données par son maître, de certains passages et de certaines expressions du Talmud (par exemple, aux mots אדנקי, קצרא, צדק, פרקד, ורדה ; *cf.* Yohasin, éd. Londres, 217). R. Tam

Digitized by Google

loue les connaissances religieuses de Moïse Haddarschan S. Hayyaschar, 74 *b*), dont l'autorité rabbinique était considérable (Eschkol, I, 143 : ר' משה הדרשן מפה ; Mord. Schebouot, VII, Mecia, III; peut-être tos. Kiddouschin, II *a*).

Notre Moïse dut principalement sa grande réputation et aussi son titre de *Haddarschan* à ses explications de la Bible, où il fait jouer aux éléments aggadiques et mystiques un rôle assez important, mais où il s'occupe aussi du sens simple du texte ainsi que de philologie et de grammaire ; parfois même il a recours à l'arabe pour mieux faire comprendre l'hébreu (cf. Raschi sur Psaumes, XLV, 2, et LXVIII, 17 ; sur Proverbes, V, 19). Très souvent, Raschi cite les explications de Moïse sous le titre général de יסוד (Nombres, VII, 18, XV, 41, et passim) ; ce même titre est parfois donné également au commentaire de Raschi sur le Pentateuque (mss. Mun., n° 5 ; II B., XIV, 126). D'autres appellent le commentaire de notre savant אנדרתא (ms. du séminaire de Breslau ; cf. Mschr., 1864, p. 221) ; Nahmanide le désigne fréquemment sous le nom de מדרש (voir son commentaire sur Genèse, XXXV, 8 ; sur Nombres, XIX, 3 ; XXVI, 58 ; XXXII, 42). L'auteur du Midrasch Tanhouma (Mantoue, 1536), dans une glose, l'appelle simplement ספר האזינו (dans ; cf. Epstein, Moses ha-Darschan aus Narbonne, Vienne, 1891, p. 28). Dans le Paanéah Raza, ms. Mun. n° 50, f° 6, sur Genèse, I, 26, on lit ce passage bien caractéristique : בספר ר' משה הדרשן ראיתי שיש לפני הבורא ית' עשרה מיני משמשין שהם משונים זו מזו ואותם של מטה אלו מלאכים של אברהם של לוט של הגר ושל יהושע אילו הם הנעשים בדמותינו ובצלם אלהים אילו המלאכים הנעשים בדמות אלהים. Dans son ישועת משיחו, Isaac Abrabanel cite souvent le בראשית רבה רבתא de Moïse Haddarschan, qui est aussi mentionné par Raymond Martin dans son *Pugio fidei*, ouvrage de polémique contre les Juifs (Neubauer, dans The Expositor, 1888, p. 81 et 179 ; Epstein, dans Mgz., XV, 65). M. Epstein (*l. c.*) suppose que le Midrasch précité sur la Genèse, intitulé *Rabba rabbati*, est une compilation faite plus tard qui contient une grande partie de l'ouvrage de Moïse Haddarschan et dont le *Bereschit rabbati* ms. qui appartient à la communauté juive de Prague est un abrégé. Cette hypothèse paraît très plausible.

5° Juda, probablement fils de Moïse Haddarschan, demeura quelque temps à Toulouse, mais résida aussi à Narbonne (voir *s. v.* בולוסא). Lévi, frère de Moïse Haddarschan et savant très connu, quitta également Narbonne, comme ce dernier, et se fixa probablement à Montolieu (voir *s. v.* מונטוריאל).

6° Joseph Tob Elém, qui exerça les fonctions de rabbin à Limoges et dans l'Anjou, était originaire de Narbonne (voir *s. v.* לימורג). Abraham ben Nathan, de Lunel, mentionne encore un autre rabbin important de Narbonne du nom de Joseph gaon (Manhig, 86 ; voir

Digitized by Google

s. v. לוניל), mais il est difficile d'établir l'identité de ce savant et de préciser l'époque à laquelle il vécut.

7° David ben Joseph, de Narbonne, adressa à Abraham ibn Ezra, un peu avant 1139, trois questions relatives à la chronologie. Questions et réponses ont été éditées par M. Steinschneider à Berlin, 1847 (cf. Stnschn., Abraham ibn Esra, p. 68 ; Graetz, Gesch. d. J., VI, 452). David est ainsi désigné en hébreu : רבנו דוד בר כבוד רבנו יוסף נרבוני ז"ל. Abraham ibn Ezra se trouvait lui même, en 1160, à Narbonne, où il composa des tables astronomiques (Stnschn., *l. c.*, 125 ; Graetz, 448). Le père de notre David, dont il est parlé avec une déférence si respectueuse, serait-il peut-être identique avec Joseph gaon de Narbonne, que nous avons nommé plus haut ?

8° Juda ibn Giat traduisit de l'arabe en hébreu une dissertation de casuistique d'Alfasi sur un passage du traité de Schebouot (mss. Hg, n° 175, Cat., p. 65 ; cf. le texte arabe édité et traduit par M. Landauer, d'après le ms. Bodl. n° 251 ; Letterb., II, 49-62 ; H. B., XVII, 3). Le ms. Hg précité ainsi que le ms. Ps. n° 319 contiennent la traduction hébraïque que le médecin Abraham ben Isaac a faite de cette dissertation d'Alfasi. La traduction d'Ibn Giat porte l'épigraphe suivante : אמר ההלכה פירשה רבי הרב יצחק פאסי הוא פי' אוהדה בלשון ערבי והמרוצדת החכם ר' יהודה זכור לטוב אבן גיאת בארדת בלשון הקדש בהיותי הנדה בנרבונאה וזו היא אמר לחנוני וכו". Cette inscription est vraisemblablement du copiste. Les mots בהיותי הנדה בנרבונאה se rapportent évidemment au traducteur, et, par conséquent, il faut corriger בהיותי, « quand je fus », en בהיותו, « quand il fut. » Il semble en ressortir que Juda ibn Giat, fils d'Isaac ben Juda ibn Giat et peut-être identique avec le poète de ce nom qui était lié d'amitié avec Juda Hallévi (cf. Geiger, Divan de Juda Hallévi), résidait parfois à Narbonne et y traduisit la dissertation d'Alfasi. Il est vrai que nulle part il n'est fait mention de son séjour à Narbonne ; je ne voudrais donc rien affirmer sur ce point.

9° Isaac ben Meïr de Narbonne, poète liturgique, est mentionné par Joseph Kara, qui vivait dans la première moitié du XIIe siècle ; lui-même vivait donc, au plus tard, vers cette époque (commentaire de Joseph Kara sur Job, XIV, 12, dans Mschr., 1856, p. 472 ; cf. Kérem Chémed. VII, 67 ; Zunz, Litg., 254).

10° Aux XIe et XIIe siècles demeurait à Narbonne une famille très considérée dont plusieurs membres furent des savants remarquables. Merwan Hallévi, chef de cette famille, qui vivait dans la seconde moitié du XIe siècle, était riche, pieux, bienfaisant et très dévoué à la cause de ses malheureux coreligionnaires (S. Hakkabbala, *l. c.*). Le nom, dans ce passage, est écrit par altération מקלני et doit être corrigé en מרן לוי (Yohasin, 85) ou מרון לוי (Méïri, Bèt Habbehira, 18 *b*). Il avait deux fils, Isaac et

Digitized by Google

Joseph. Isaac, qui florissait dans le premier tiers du XIIe siècle, mourut sans enfants, précédant dans la tombe son frère Joseph (S. Hatteroumot, XIV, 5). Rabbin très estimé (S. Hakkabbala et Meïri, *l. c.* ; Schaare S., p. 73, où il y a, par erreur, ר' יצחק בן מורדינו לוי), il est souvent cité comme autorité religieuse (Temim Deïm, nos 122, 169, 188 ; S. Hammaor sur Bèça, III ; S Hatteroumot, LI, 6). Pendant qu'il dirigeait l'école de Narbonne, il y eut comme élèves, entre autres, son neveu Moïse ben Joseph, Moïse surnommé « le modeste » et Abraham ben Isaac, appelé *ab-bèt-din* (S. Hakkabbala, *l. c.*). Le passage qui donne ces renseignements se trouve aussi dans le Ychasin, mais profondément altéré, avec des lacunes, et rédigé de telle façon qu'on peut croire que ces trois personnes étaient les élèves de Moïse Haddarschan, qui vécut beaucoup plus tôt. Abraham ben Isaac invoque souvent l'autorité de son maître Isaac ben Merwan Hallévi, dont il fréquenta l'école dans sa toute première jeunesse (Eschkol, I, 9 et 17 ; ses Consultations, ms. Gz., n° 700). Moïse « le modeste » est très probablement identique avec le nassi Moïse ben Todros, qui vivait vers 1150 et fut loué pour sa grande modestie. Il est à remarquer que dans le Sefer Hakkabbalu, notre Moïse est appelé הענו ר' משה, tandis que le Yohasin, *l. c.*, l'appelle משה הענו. Le mot ענו est donc ici une épithète élogieuse et n'a rien de commun avec le nom porté par la famille italienne des הכנורים, *dei Mansi*, à laquelle appartenait Cidkiyya ben Abraham, l'auteur de l'ouvrage rituel *Schibboulé Halleket* (ed. Buber, introduction de l'éditeur ; cf. Reifmann, Biographie de Zerahya Gerundi, 52).

11° Moïse ben Joseph ben Merwan Lévi, מורדן לוי (Yohasin, 217, où il est dit, par erreur, מרדן ור' לוי), neveu et élève d'Isaac, était également un rabbin très considéré. On l'appelait « le grand savant, le nassi R. Moïse de Narbonne » (S. Hatteroumot, XLVI, 3), et ses consultations, ses décisions rituelles et ses explications talmudiques sont fréquemment mentionnées (Temim Deïm, n° 111 ; Maor sur Guittin, II, sur Schebouot, VII ; S. Hatteroumot, XIV, 4). C'est lui sans doute qui est désigné par l'abréviation ר"מ בר יוכף (Maor sur Bèça, III ; S. Hatteroumot, XLIX, 4). Mais, par contre, il est peu probable que l'abréviation de ר"מב par laquelle est désigné un correspondant de Jonathan Haccohen, de Lunel, s'applique à lui (Temim Deïm, n° 78), car ce Jonathan était postérieur de plus d'une génération à Moïse ben Joseph (voir *s. v.* לוניל).

Dans son ouvrage talmudique, Jacob ben Moïse, de Bagnols, cite un acte de divorce rédigé en 1134 à Narbonne et signé du « rabbin éminent » Moïse ben Joseph et d'Eliezer ben Zekharya (mss. Br. Mus., Or. n° 2705 ; cf. Neubauer, dans RÉJ., IX, 55. Voir *s. v.* באנוירילש). Ce dernier est sans doute le savant de ce

Digitized by Google

nom, de Narbonne, dont parle I. de Lattès (Schaaré S., 74; Schalsch., éd. Venise, 54 *b*). Quant à Moïse ben Joseph, on peut l'identifier en toute certitude avec notre Moïse. Il dirigea à Narbonne une école d'où sortirent des hommes distingués, notamment Abraham ben David de Posquières (Temim Dèim, n° 106) et Zerahya Gerundi (Maor sur Houllin, III). Abraham ben Isaac ab-bèt-din le désigne comme son maître principal et resta avec lui, plus tard, en relations scientifiques; il était à la fois son élève et son collègue (S. Hakkabbala, *l. c.*). Quand il occupa lui-même un siège rabbinique, il le consultait fréquemment sur des points de casuistique (voir ses Consultations, ms. Gz., n°s 517 et 520 : דברתי אחר שכתבתי לך : n° 706 ; עם רבי המובהק משה בר יוסף הדראתי : n° 719 ; אלו הדברים הראתים לר' משה בר יוסף נ"ע וכתבו זאת לרב ר' משה בר יוסף זצ"ל).

12° Méïr ben Joseph, de Narbonne, savant connu (S. Hakkabbala, *l. c.*; Yohasin, 84[1], avec qui Abraham ab-bèt-din entretenait des relations scientifiques (voir Consult. d'Abraham, ms. Gz., n° 606), était également un élève d'Isaac ben Merwan Hallévi (Temim Dèim, n° 122; Maor sur Beça, III) et probablement le frère de Moïse ben Joseph dont il est question dans le paragraphe précédent.

Au milieu du XIII[e] siècle, le collège rabbinique de Narbonne rédigea une consultation pour permettre de faire la lecture réglementaire de la Loi, au temple, dans un exemplaire ordinaire du Pentateuque, dans le cas où l'on ne posséderait pas un exemplaire écrit conformément aux prescriptions. Au bas de cette consultation se trouvent les signatures de Todros ben Moïse, Abraham ben Isaac, Moïse ben Joseph, Meschoullam ben Nathan, Méïr ben Jacob et Moïse ben Todros (Maïmonide, Consult., éd. Venise, p. 66, éd. Leipzig, p. 4; Kol Bo, n° 20; פתח יצחק, lettre ס). Nous connaissons cinq des signataires, mais, autant que nous sachions, aucun savant de Narbonne ne s'appelait Méïr ben Jacob. Il nous semble donc probable qu'il faut lire Méïr ben Joseph et que ce personnage est identique avec notre Méïr (cf. Auerbach, introduction à l'Eschkol, VIII).

13° Abraham ben Isaac, dont il a été déjà si souvent question, présidait le collège rabbinique de Narbonne. De là son titre de אב בית דין, *ab-bèt-din*, « chef de tribunal ». Comme on écrivait ce titre, par abréviation, אב"ד, il fut souvent confondu avec son gendre Abraham ben David, appelé par abréviation ר"אב. Il est douteux qu'il fût originaire de Montpellier (Zunz, Ges. Schr., III, 145; voir *s. v.* מונטפשלייר). Très estimé et très vénéré, il est certainement cet Abraham qui dirigeait vers 1165 l'école de Narbonne quand B. de Tudèle (Itin., I, 2) séjourna dans cette ville (cf. Gross, dans Mschr., 1868, p. 241 et suiv.). Menahem Méïri (*l. c.*) le nomme « le grand savant, notre vieillard vénéré »

Google

(זקנינו). Ce nom de *vieillard* a certainement ici un sens honorifique, mais il indique également l'âge avancé de notre Abraham.

Outre Isaac ben Merwan Hallévi et Moïse ben Joseph, Abraham eut encore pour maître Juda ben Barzilaï, de Barcelone, qui vivait dans la première moitié du XIIe siècle (Simon ben Cémah Duran, Consult., III, n° 238; Abraham ben Isaac, Consult., ms., n° 604: יש כדאתי לשאל לרב יהודה ב"ר ראיתי בכרצלונא ; n° 719 ברזלאי ואם ישיבני אודיעך ; voir *s. v.* מרסיליה). Il mourut après R. Tam, c'est-à-dire après 1171 (Temim Deïm, n°s 140 et 217; ses Consult., ms., n° 497), mais avant Zerahya Gerundi, c'est-à-dire avant 1186 (Maor sur Mecia, II, IX; cf. Schem Hagg., *s. v.* ר"ראב). La date de sa mort ne peut donc être ni 1205 (Yohasin, 220, תתקס"ה), ni 1159 (Méïri, *l. c.*, תתקי"ט בעשרים במרחשון). Cette dernière date doit sans doute être corrigée en תתקל"ט = 1179. Abraham ben Isaac naquit donc vers 1110 et mourut vers 1178-1179.

De son ouvrage rituel *Eschkol* (ספר האשכול), trois parties ont été éditées en trois volumes par M. Auerbach (Halberstadt, 1867-1868). La quatrième partie, encore inédite, était en ms. entre les mains de M. Rabbinovicz de Munich et appartient maintenant, si je ne me trompe, à l'*Alliance israélite* à Paris. Ce ms., sur vélin, in-4°, de 137 feuilles, contient : 59 *b*, כרם, כלאים, חלה; 81 *b*, מועד קטן; רבעי וערלה, extrait des Halakhot de Juda ben Barzilaï; 83 *b*, ה' ראש השנה; 88 *b*, יומא; מס' 104 *a*, ה' יום טוב; 126 *a*, סדר נדרים; 130 *a*, ה' רבנן; 131, ה' צדקה; 135 *b*, ה' צוטות; 136 *b*, ברכת תחנים. A la fin, il y a une poésie de l'auteur et la signature du copiste : יהודה בהנ"ר אהרן הכותב בשמחה זמן הש' ישמרני מכל הפרזן אא"ה.

De ses commentaires sur divers traités du Talmud (cf. Mschr., 1868, p. 282), un seul s'est conservé, le commentaire sur B. Batra (mss. Mun., n° 149; cf. Rabbinovicz, Variæ Lectiones, XI, introduction, p. 9), qui a été attribué par erreur à Abraham ben David (Cat., p. 65; Mschr., 1873, p. 456). Ses consultations sont souvent citées dans le S. Hatteroumot par Samuel Sardi et dans le Temim Deïm. Il les avait sans doute adressées en grande partie à son gendre Abraham ben David, et c'est avec les écrits de ce dernier qu'elles ont été conservées dans le Temim Deïm. Abraham ben Isaac fut aussi en correspondance avec Nathan ben Mordekhaï, de Lunel (voir *s. v.* לוניל, p. 286), et avec Isaac ben Abba Mari, de Marseille (voir *s. v.* מרסיליה, p. 373). Un ms de la bibliothèque de M. de Gunzbourg (Mschr., 1868, p. 253) contient les consultations qu'il envoya à Joseph ben Hen Graciano, établi certainement à Barcelone (n°s 414-515), et à Meschoullam ben Jacob, de Lunel (n°s 515-725). Ces dernières furent recueillies et mises en ordre par un fils de Meschoullam, probablement par Ascher ben Moschoullam (Lubetzki, S. Hahaschlama, 11).

Digitized by Google

14° D'après le témoignage de B. de Tudèle, les membres les plus considérés de la communauté de Narbonne, vers 1165, étaient, outre Kalonymos ben Todros nassi et Abraham ben Isaac, dont nous avons déjà parlé, MAKHIR, qui n'est pas autrement connu, et JUDA. A la lettre qu'il envoya à Kalonymos ben Todros, Schèschet ben Isaac, de Saragosse, joignit une recommandation pour le « savant R. Juda », qu'il appelle respectueusement « mon maître » (Joseph Haccohen, recueil de lettres, d'après REJ., XVI, 34 : מורי ונורי החכם ר' יהודה). Ce Juda, qui fut peut-être réellement le maître de Schèschet, est probablement le même que ce Juda dont il a été question plus haut et qui était contemporain, à Narbonne, du nassi Kalonymos ben Todros. Peut-être aussi est-il identique avec Juda « l'administrateur », הסרכס, frère de « l'éminent rabbin » Abraham ben Isaac, qui semble bien être notre Abraham ab-bet-din (Yerouham, כ' אדם, V, 4). Le gaon Isaac, fils de Juda (*ibid.*), est certainement le même que celui que Menahem Meïri (*l. c.*; cf. Schaare S., p. 72) compte parmi les plus grands savants de Narbonne.

15° Dans ses consultations manuscrites (n° 606), Abraham ben Isaac mentionne les rabbins suivants de Narbonne, qu'il interrogea sur un point de casuistique : Méïr ben Joseph et Meschoullam ben Nathan, que nous connaissons déjà, HISKIYYA BEN ABRAHAM et DAVID BEN JUDA, qui ne sont pas autrement connus, ainsi qu'ISAAC BEN SAMUEL. Comme Meschoullam ben Nathan partit de Narbonne peu de temps après 1150, il est facile de déterminer approximativement l'époque à laquelle vécurent les autres rabbins précités. Isaac ben Samuel est sans doute le savant de ce nom, de Narbonne, qui expliqua verbalement quelques versets à l'auteur anonyme du commentaire sur les Chroniques, attribué faussement à Raschi (sur I Chroniques, IX, 39; XVIII, 3 et 5; II, XXIV, 14). On connaît aussi un poète liturgique nommé Isaac ben Samuel, qui, à en juger par son style et la forme de ses compositions, n'habitait pas la France septentrionale et, par conséquent, ne doit pas être confondu avec le tosafiste de ce nom établi à Dampierre. Peut-être est-il identique avec notre Isaac ben Samuel de Narbonne (Zunz, Litg., 168; Landshuth, Amudè Aboda, 127).

16° Le commentateur anonyme des Chroniques dont nous avons parlé dans le paragraphe précédent était originaire d'Allemagne, mais habita quelque temps Narbonne, dans la première moitié du XII° siècle (Weiss, dans Kérem Chemed, V, 232 et suiv.). Il invoque des explications verbales que lui donna Eleazar ben Meschoullam (ben Nathan? Voir *s. v.* מלאון). Il est vrai que dans le ms. Mun. (n° 5; cf. H. B., XIV, 130) de ce commentaire, on lit : כך פירש מורי בשם רבו ר' אלעזר בן רבינו משלם. Il est possible que le commentaire contenu dans ce ms. soit un remaniement de l'ouvrage primitif.

Digitized by Google

17° Jacob Haccohen, talmudiste, était en relations, à Narbonne, avec Abraham ben Isaac (Consult. d'Abraham, ms., n° 704), à qui il donna des détails sur une controverse que le tosafiste Azriel eut avec Samuel ben Meïr de רמרוג, Ramerupt. La consultation où il est question de cette controverse et qui, dans le ms., porte la signature d'Abraham ben Isaac, est attribuée par erreur, dans le Schibb. Halléket. (I, éd. Buber, n° 5 ; éd. Salonique, n° 2), à Abraham ben David. Le nom de la localité est écrit שמרוג dans la première édition et מטרוג dans la seconde, et, dans les deux, le nom de personne ר' יעקב הכהן, que le ms. abrége aussi (n° 518) en ר"י כהן, est écrit ר' כהן. Les deux altérations se retrouvent chez Conforte (Koré Hadd., éd. Berlin, 18*b*), qui indique un R. Haccohen comme maître d'Abraham ben David. L'abréviation ר' הכהן doit donc être corrigée en ר"י הכהן, qu'il ne faut pas lire Jonathan (Auerbach, introduction, p. XIII ; Buber, introduction au Schibb. Halléket, I, 14), mais Jacob Haccohen.

18° Au XII° siècle vivait à Narbonne la célèbre famille קמחי, dont le nom se prononce habituellement Kimhi, mais qui est plutôt Kamhi, car dans quelques mss. il est ponctué d'un *kameç* (mss. Ps, n° 1229, commentaire sur les Prophètes, de Joseph ben Isaac Kimhi ; ms. de la bibliothèque de Madrid ; cf. Neubauer, Archives des missions scientifiques et littéraires, 2e série, tome V, 423-435). M. Steinschneider (H. B., XI, 133) fait dériver ce nom du mot arabe *Kamh*, « froment », et explique ainsi pourquoi Joseph ben Todros (קבוצת מכתבים, Bamberg, 1875, p. 24) appelle David Kimhi, par moquerie, החטי. Mais on ne s'explique pas pourquoi plusieurs membres de la famille Kimhi portèrent le surnom de *Petit* (voir *s. v.* קאומש).

La famille Kimhi ou Kamhi vécut en France depuis le commencement du XII° siècle jusqu'à la fin du XIV°, et, plus tard, en Orient, jusqu'à nos jours (Mscbr., 1884, p. 552). Les membres les plus importants de cette famille sont Joseph ben Isaac Kimhi (vers 1110-1175[1], qui habitait Narbonne, mais était originaire d'Espagne, et ses deux fils, Moïse (vers 1150-1200) et David (vers 1160-1232), établis également à Narbonne ; David, par abréviation, était appelé רד"ק. Ces trois savants se distinguèrent comme grammairiens et commentateurs de la Bible, leurs services littéraires sont unanimement reconnus et appréciés et leurs travaux ont été étudiés à fond dans ces dernières années (Geiger, Ozer Nechmad, I, 97, II, 18 et 157, III, 114, articles réédités avec ses œuvres posthumes, V, 1, et suiv. ; Steinschn., Cat. Bodl., *s. v.* Frankel ; Encyclopédie d'Ersch et Gruber, 2e section, vol. XXXVI, p. 54).

On sait que Joseph ben Isaac Kimhi, le premier, dans sa grammaire intitulée ספר הזכרון, divisa les voyelles hébraïques en cinq longues et cinq brèves et réunit dans un ordre métho-

Digitized by Google

dique les formes nominales de l'hébreu. Il existe plusieurs mss. de cette grammaire (mss. Bodl., n° 695, 4°, n° 1465, 9°, n° 1472, 2°, n° 1748, 4°; mss. Mun., n° 53, 11°; mss. Bn, n° 36, Cat. Steschn., p. 16; mss. de Rossi, n° 396, 1°, n° 809, 1°). L'auteur de cette grammaire, d'après le témoignage de David Kimhi (ס' השרשים, *s. v.* קבץ et עבר), y ajouta un appendice sous le titre de חבור התלקט. De ses commentaires sur la Bible, on ne connaît que par des citations la partie relative au Pentateuque et intitulée ספר תורה; le commentaire sur les Prophètes appelé ס' המקנה se trouve en ms. à Madrid (voir plus haut) et le commentaire sur le Cantique des Cantiques est en ms. à la Bodléienne (n° 341, 2°, Cat., p. 69; cf. Ozar Nechmad, II, 76). On a seulement édité de lui une grammaire intitulée ס' הגלוי (Berlin, 1887, publiée par H. J. Mathews sous les auspices de la Société *Mekize Hanirdamim*; voir la préface), son commentaire des Proverbes, avec le titre inexact de כ' חוקה (Breslau, 1868), et celui de Job, dans תקות אנוש (édition assez peu correcte, de Schwarz, Berlin, 1868; cf. Geiger, dans Ztschr., VII, 143). Il composa aussi, sous le titre de ס' הבריח, un livre de polémique contre les chrétiens, qui a été édité d'une façon défectueuse dans le recueil מלחמות חובה (Constantinople, 1710).

Joseph Kimhi a traduit la plus grande partie du חובת הלבבות de Bahya (un fragment de cette traduction se trouve dans l'édition de Leipzig de cet ouvrage, 1846). Il a également traduit et mis en vers, sous le titre de שקל הקדש, le « Choix des perles », מבחר הפנינים, d'Ibn Gabirol (mss. Ps, n° 983, 3°; mss. Bodl., n° 1975; cf. la préface de cette traduction éditée par M. Steinschneider dans le Jeschurun de Kobak, VIII, 68, et les fragments publiés dans Zion, II, 97, et dans דרך טובים d'Edelmann, Londres, 1852). Enfin, Joseph Kimhi a écrit aussi des poésies liturgiques (Zunz, Litg., 460; Landshuth, 91).

Moïse Kimhi, fils de Joseph, est également connu comme poète liturgique (Zunz, Litg., 462; Landshuth, 258). Il publia une grammaire hébraïque intitulée מהלך שבילי הדעת, « Celui qui marche dans les voies de la science », qui fut imprimée à plusieurs reprises et même traduite en latin. Son écrit grammatical ס' התחבושת, « Pansement », sur certaines formes de mots difficiles est cité dans le מכלול de David Kimhi. Ses commentaires sur les Proverbes, Ezra et Néhémie, furent souvent attribués à Ibn Ezra et édités, sous le nom de ce dernier, dans les Bibles rabbiniques. M. Schwarz a publié récemment son commentaire sur Job dans le תקות אנוש. Enfin, Isaac de Lattes mentionne de lui (Schaare S., p. 73) un ouvrage d'éthique appelé תענוג הנפש, « Joie de l'âme. »

David Kimhi, frère et disciple de Moïse, fut le plus illustre de la famille. Dans ses commentaires bibliques, qui étaient haute-

Digitized by Google

ment appréciés, il se montre partisan d'une exégèse saine et rationnelle. On connaît surtout ses commentaires, si fréquemment imprimés, sur les premiers et les derniers Prophètes ainsi que sur les Psaumes et les Chroniques. Son commentaire sur Ruth fut édité à Paris, en 1563, par Jean Mercier, et celui de la Genèse à Presbourg, en 1842. Son commentaire sur Job est encore en ms. (mss. Luzzatto, n° 74, Catal., p. 9 ; cf. Geiger, dans Ztschr., *l. c.*). Plusieurs de ces commentaires ont été traduits en latin (Steinschn., Cat. Bodl., p. 870-871). David Kimhi a aussi écrit sur le מעשה בראשית et le מעשה מרכבה, travaux qui ont été conservés dans plusieurs mss. Mais son œuvre la plus importante et la plus utile est sans contredit le מכלול, dont la première partie est consacrée à la grammaire et la deuxième forme une sorte de dictionnaire appelé שרשים. Cet ouvrage, fréquemment édité, ne brille pas précisément par son originalité, mais tire sa valeur de la solidité de ses argumentations et de la façon habile et heureuse dont il a su utiliser les travaux précédents. Aussi exerça-t-il une très grande influence, au moyen âge, aussi bien dans les milieux chrétiens que chez les Juifs, sur le développement de l'étude de la langue hébraïque. Lui aussi, comme Joseph Kimhi, fit de la polémique contre les chrétiens dans son ריכוח, ouvrage qui a été également publié dans le recueil מלחמת חובה (voir plus haut). Il était déjà un vieillard quand, dans ses lettres à Juda Alfahar (en 1232), il défendit avec une ardeur toute juvénile la mémoire de Maïmonide et les droits de la pensée (voir *s. v.* נאורמש).

19° Salomon Benvenisti « le vieillard », compté parmi les savants célèbres de Narbonne, vivait probablement vers le milieu du XII° siècle (S. Hakkabbala, *l. c.*). Menahem Meïri (18 *b*) l'appelle « le docteur de nos anciens, Salomon le vieillard », et Isaac de Lattes (Schaare S., p. 74) le nomme plus brièvement « Salomon le vieillard. » Un auteur qui a publié un règlement sur la *schehita* en langue arabe, conservé dans un ms. de la Bodl. (n° 793,1°; cf. Steinschn., dans Ztschr. de Geiger, I, 237), mentionne une communication verbale que lui fit Isaac ben R. Benvenisti au nom des « sages ». Cet auteur anonyme, qui vivait vers la fin du XII° siècle, semble être, d'après une hypothèse très vraisemblable de M. Halberstam, Samuel Djama (גמא), de Gabès, en Tunisie (voir Hakkarmel, 1862, p. 215 ; cf. Neubauer, Cat. des Add. de la Bodl., au n° 793 ; Mschr., 1887, p. 300). Ce Djama, dans ses additions manuscrites à l'*Arouch*, dit en effet : זאת היתה לרבינו יצחק הרב בן רבינו בנבנשתי הרב נרבוני, « telle est l'opinion d'Isaac, fils de R. Benvenisti, de Narbonne ». Ailleurs il dit (cf. H. B., XX, 41) : שמעתי מפי ר' יצחק נרבוני, « j'ai entendu dire par Isaac de Narbonne ». Il s'agit là, certainement, d'Isaac ben Benvenisti dont il est question plus haut. Nous ne voulons pas examiner ici si Samuel Djama fut à Narbonne (Graetz, dans Mschr.,

Digitized by Google

1887, p. 300) ou s'il fit la connaissance d'Isaac dans une autre ville ; l'une et l'autre hypothèse peuvent se soutenir. Ce qui nous importe, c'est de signaler que cet Isaac, fils de « notre maître Benvenisti », paraît avoir été le fils de Salomon Benvenisti. Peut-être aussi est-il identique, à en juger par l'époque où il vécut, avec le nassi Isaac Benvenisti qui provoqua, en 1215, la réunion, à Saint-Gilles, des délégués des communautés juives de la France méridionale. Ce nom de *Benvenisti*, que Salomon portait comme surnom, aurait ainsi été porté également par son fils, fait qui se présentait assez fréquemment chez les Juifs du midi de la France. D'autres Juifs encore s'appelaient *Benvenisti* à Narbonne, notamment Moïse Benvenisti (Neubauer, dans Jewish Chronicles, Oxford, 1887, p. 84 ; cf. Loeb, dans REJ., XVI, 33).

20° Schalom ben Isaac, qui est mentionné par Cidkiyya ben Abraham, de Rome (Schibb. Hallékel, I, éd. Buber, n° 126 ; cf. Tanya, 29) et vivait, par conséquent, dans la première moitié du XIIIe siècle, fait allusion à un usage liturgique de Narbonne. Zunz en conclut, peut-être à tort, que ce rabbin était originaire de cette ville (Nachtrag zur Litg., 39) ; il peut avoir connu cet usage par un de ses collègues de Narbonne ou par un ouvrage composé dans cette ville. Ce qui est certain, c'est qu'on ne connaît pas de savant juif du sud de la France ayant le nom de Schalom.

21° Isaac Haccohen, talmudiste très considéré de Narbonne, qui écrivit un commentaire sur une partie des traités du Talmud de Jérusalem, était élève d'Abraham ben David de Posquières (Méïri et I. de Lattès, *l. c.*). Il florissait donc vers la fin du XIIe siècle et au commencement du XIIIe et est sans doute identique avec cet Isaac Haccohen, de Narbonne, dont Aron Haccohen invoque souvent les décisions rituelles (Orh. Hayy., I, 34*c* ; II, ms. Gz., 136 *a*, et ms. Luzatto [aujourd'hui ms. Hstm], 274 ; Kol Bo, n° 25). Il était très vraisemblablement le père du savant David ben Isaac Haccohen, de Narbonne, cité par Yerouham (ספר אדם, XV, 5). On sait que ce David était le grand-père d'Aron ben Jacob ben David Haccohen qui émigra à Majorque après l'expulsion des Juifs de France (1306), et y composa peu de temps avant 1329 l'ouvrage rituel *Orhot Hayyim*, dont la première partie fut imprimée à Florence, en 1750, et la deuxième partie est encore inédite (ms. Gz. et ms. Luzzatto [aujourd'hui ms. Hstm] ; cf. Luzzatto, Méguéd Yerahim, I-II ; Gross, dans Mschr., 1869, 433 et suiv.). Aron Haccohen cite fréquemment les הלכות נרפות de son grand-père David ben Isaac ou, plus brièvement, David Haccohen (Orh. Hayy., II, ms. Gz., 103-120*b*, 138*b* et passim), ainsi que des décisions rituelles prises par ce dernier à Narbonne (*ibid.*, 104 *b* ; ms. Hstm, 174). Il semble donc qu'Aron Haccohen fût également de Narbonne, et non pas de Lunel, comme on l'admet communément (voir *s. v.* לוניל).

Digitized by Google

22° Abraham ben Hayyim, un des rabbins les plus estimés de Narbonne (Méïri et I. de Lattès, *l. c.*), vivait certainement au XIIIe siècle; il ne faut donc pas le confondre avec le savant de ce nom qui était originaire de Béziers et ami d'Abraham ibn Ezra (voir *s. v.* ברדש). Il est probablement identique avec le poète liturgique Abraham ben Hayyim dont les compositions se trouvent dans le Rituel d'Avignon et de Carpentras (Zunz, Lit g., 481; Rabb. fr., 629).

On sait que le philosophe Lévi ben Abraham, dont nous avons déjà parlé (voir *s. v.* גרשום מקופלונט, וילא פרנקא, p. 199), naquit à Villefranche-de-Conflent dans le milieu du XIIIe siècle. Son père, d'après quelques mss. de la Bodléienne, s'appelait Abraham ben Hayyim ben Reuben, et, d'après des mss. de la Bibliothèque nationale de Paris (nos 978 et 979), Abraham ben Hayyim ben Abraham ben Reuben (cf. Rabb. fr., 630). Il paraît très probable que cet Abraham ben Hayyim, père du philosophe Lévi ben Abraham, est identique avec notre Abraham ben Hayyim, de Narbonne, mentionné par Méïri (Rabb. fr., 629; Carmoly, Biographie, 46). Il faudrait seulement admettre, dans ce cas, que ce savant, originaire de Narbonne, s'établit plus tard à Villefranche, où naquit Lévi.

23° Reuben, fils du savant et respecté « vieillard » Hayyim de Narbonne, est mentionné comme un talmudiste très pénétrant et possédant les connaissances les plus variées (Méïri et I. de Lattès, *l. c.*). Élève d'Isaac Haccohen, de Narbonne, dont il a été question plus haut, et maître de Menahem Méïri (*l. c.*), il était certainement le frère d'Abraham ben Hayyim nommé dans le paragraphe précédent (Rabb. fr., 629; Carmoly, Biographie, 46); il vivait donc vers le milieu du XIIIe siècle. Il est, sans contredit, le même que ce Reuben dont Lévi de Villefranche son neveu, cite les explications philosophiques sur les Aggadot du Talmud (Geiger, dans Hécha luz, II, 141). Ce sont ces explications, comme le suppose Geiger (*ibid.*) avec raison, qu'Azaria de Rossi, de Mantoue, cite au nom de Reuben ben Hayyim (Meor Enayim, éd. Berlin, 336). Enfin, notre Reuben est également identique avec l'auteur de ce nom qui a composé l'ouvrage rituel ספר התמיד (Orh. Hayy., I, 16*d* et 41 *a*).

24° Joseph ben Gerson, « le rabbin éminent », originaire certainement de Narbonne et appartenant aussi au XIIIe siècle, est mentionné par Méïri et I. de Lattès, mais n'est pas autrement connu.

25° Samuel ben Salomon, « le savant et aussi considéré » de Narbonne (Méïri et I. Lattès, *l. c.*), est probablement identique avec Samuel שקלי (voir *s. v.* סלמי).

26° Pour clore la série des rabbins de Narbonne mentionnés par Méïri et I. de Lattès, nous nommerons encore Isaac ben Abraham נרבוני, auteur d'un commentaire sur les *Halakhot* d'Alfasi et maître

Digitized by Google

de Salomon ben Adret. Ce dernier invoque une décision rituelle que son maître Reuben a prise comme membre du collège rabbinique de Narbonne (Consult., I, n° 1011, où la ville de Narbonne n'est pas nommée ; voir, par contre, Orh. Hayy., II, ms. Hstm, 23 ; cf. Méguéd Yerahim, II, 70 ; Korè Hadd., 21 *b* et 22 *a*). La Schitta Mekoubécét sur Nedarim (ed. Berlin, 1859 ; voir introduction de Zomber) cite souvent des explications d'un rabbin nommé par abréviation ר"י (voir *s. v.* מרץ) et dont le style et la méthode rappellent Salomon ben Adret. Ce ר"י, contemporain de Ben Adret, était établi très vraisemblablement dans l'Espagne septentrionale ou le sud de la France, où la *Schitta* fut rédigée (Mschr., 1885, p. 506). Nous avons donc tout droit de supposer que ce ר"י n'est autre que notre Isaac ben Abraham, commentateur d'Alfasi et maître de S. ben Adret. Nous ferons remarquer, en passant, que ce dernier était en correspondance avec les savants de Narbonne (Consult., I, n°s 259 et 387 ; III, n° 255, 363 et passim).

27° Méir Haccohen, de Narbonne, émigra à Tolède, où il mourut en 1263 (Isaac Israéli, dans Yessod Olam, éd. Berlin, II, 35 ; Yohasin, éd. Londres, 222, où la citation est mal faite, car les mots שבא מברצלונא se rapportent seulement, dans le Yessod Olam, à Aron Hallévi). Excellent massorète, il prêta son concours, à Tolède, après avoir collationné de nombreux manuscrits de la Bible, aux savants qui voulaient établir un texte correct du Pentateuque pour la France et l'Allemagne (Méïri, קריית ספר, ms. ; cf. S. Sachs, Catalogue des mss. de la bibliothèque Gunzbourg, p. 44 ; Rabb. fr., 733). Méïri (*l. c.*) le nomme Meïr Haccohen. Il y a eu bien des erreurs à son sujet. On l'a confondu avec ce Méïr Haccohen qui a écrit des gloses, הגדות מיימוניות, sur le *Mischné Tora* de Maïmonide (cf. Bartholocci, Bibliotheca rabbinica, IV, 20). Or, ce dernier était élève de Méïr de Rothenbourg, et, par conséquent, d'origine allemande et de la fin du XIIIe siècle. L'auteur des gloses sur le *Mischné Tora* connues sous le nom de השגות n'était non plus notre Méïr Haccohen, de Narbonne, comme l'admet à tort Zunz (Litg., 283), mais Moïse Haccohen ou רמ"ך, de Lunel (voir *s. v.* לונל, p. 285 ; cf. Steinschn., Cat. Bodl., p. 1703). D'après Carmoly (Hakkarmel, VII, 58), notre Méïr serait identique avec Méïr Çarfati à qui on attribue le poème écrit contre le *Moré Neboukhim* et commençant par ces mots : אנשי מרות אומרים לגנות (voir דברי חכמים, Metz, 1849, p. 78 ; Steinschn., dans מורה מקום המורה, Berlin, 1885, p. 3 ; H. B., XIII, 109 ; Rabb. fr., 731). A supposer même que Méïr Çarfati portât également le surnom de *Narboni*, rien ne prouve pourtant d'une façon sérieuse l'identité de ce rabbin avec notre Méïr Haccohen, mais, en réalité, Carmoly fait ici tout simplement des conjectures, sans s'appuyer sur aucun fait.

Un document latin, qui mentionne les Juifs de Narbonne dont

Digitized by Google

les biens furent confisqués en 1306, nomme également un Méïr ben Abraham Haccohen. Rien ne prouve qu'il s'agisse là d'un savant, et, en tout cas, on n'a pas le droit de l'identifier avec l'auteur du poème dont il est question plus haut (voir Saige, 126).

M. Senior Sachs (Catalogue des mss. de la bibliothèque Gunzbourg, p. 46) attribue à notre Méïr Haccohen, de Narbonne, l'ouvrage rituel ספר המאורות qui commente les *Halakhot* d'Alfasi et se trouve en ms. à la bibliothèque Gz. (Sèder Hadd., II, 255 : ס' המאורות על אלפסי; Lubetzki, introduction au ס' ההשלמה, 14). J'étais d'abord également de cet avis, mais je reconnais que je m'étais trompé. L'auteur, appelé simplement dans le ms. *Méïr Narboni*, s'y réfère (Lubetzki, *l. c.*, p. 13) à son « Recueil d'homélies », ספר הורשות, et y nomme son maître et oncle Meschoullam ben Moïse, de Béziers, dont il a pris l'ouvrage ס' ההשלמה comme modèle et qu'il cite presque à chaque page. Il est donc certainement identique avec Méïr ben Simon, de Narbonne, auteur de l'écrit polémique *Milhémét Miçva*, dont une partie contient, en effet, des homélies (Rabb. fr., 732-733; Gross, dans Mschr., 1881, p. 297). On trouve aussi dans cet ouvrage une lettre adressée aux communautés juives du sud de la France, que Méïr écrivit contre le livre cabbalistique *Bahir*, d'accord avec Meschoullam ben Moïse, qu'il appelle « notre seigneur, le rabbin illustre, la lumière d'Israël, notre maître. » La forme officielle de cette lettre ne permettait pas à l'auteur d'y indiquer son degré de parenté avec Meschoullam. Il était probablement le neveu de la femme de Meschoullam, car il mentionne souvent le père de ce dernier, Moïse ben Juda (S. Hammeorot, ms., p. 20 et 238), sans le désigner comme son grand-père. Le *Sefer Hammeorot* est souvent cité, notamment dans l'Orhot Hayyim, et c'est certainement à cet ouvrage que sont empruntés les passages rapportés au nom de Méïr Narboni (Orh. Hayy., I, 64; Kaftor Wefèrah, éd. Berlin, 89 *a*; Yerouham, ס' תורה, XXII, 4; Kol Bo, n° 108, où il y a seulement Méïr) ou Méïr ben Simon (Orh. Hayy., II, ms. Gz., 95; Kol Bo, n° 31; peut-être aussi Méïr de R., Consult., éd. Prague, n° 1004).

28° Méïr ben Simon, quoique savant important, était presque tombé dans l'oubli. M. Steinschneider (H. B., XVI, 44 et 67) a donné sur lui quelques notices intéressantes, et M. Neubauer (Rapport, *l. c.*, 5) a appelé l'attention sur son ouvrage de polémique *Milhémét Miçva*, qui existe en ms. (de Rossi, n° 155) et dont j'ai longuement parlé (dans Mschr., 1881, p. 295 et suiv.). Ce livre, composé vers 1245, reproduit plusieurs traités qui avaient été écrits antérieurement, à des dates diverses et à la suite de diverses circonstances. Il contient : *a*) une controverse religieuse que Méïr soutint publiquement en 1245, comme représentant des Juifs, devant En Guillem de la Broa, archevêque de Narbonne, et devant les

Digitized by Google

notabilités juives de cette ville et de Capestang, et où il plaida la cause de ses coreligionnaires; *b*) des controverses avec des ecclésiastiques chrétiens; *c*) des conférences, surtout de caractère apologétique, et des explications des passages de la Bible relatifs au Messie ainsi que de certaines aggadot talmudiques, explications où il combat l'interprétation chrétienne; *d*) un commentaire sur le *Schema* et les treize attributs de Dieu; *e*) une lettre contre l'ouvrage cabbalistique *Bahir* (voir plus loin). Du reste, il se déclarait, en général, adversaire de la Cabbale et partisan de Maïmonide. Dans un écrit intitulé משיב נפש, « Réconfort pour l'âme », il réfute les attaques anonymes dirigées contre le premier chapitre de la première partie du *Mischné Tora* (mss. Gz., n° 572, 10°: Méïr ben Simon ש"ץ [= שמרהו צורו]; Rabb. fr., 732). Ce fait seul indique déjà suffisamment qu'on ne peut pas lui attribuer le poème contre le *Moré Neboukhim* (Carmoly, Hakkarmel, VIII, 58) dont il est question plus haut.

Méïr ben Simon était élève de Nathan ben Méïr, de Trinquetaille (Lubetzki, introduction au ס' ההשלמה, p. 14; voir *s. v.* טרנקאטאליש), qui avait également compté parmi ses disciples Moïse ben Nahman. Il est probablement ce Méïr avec qui Nahmanide fut en correspondance (Isaac de St-Jean-d'Acre, commentaire sur le Pentateuque, ms.; Rabb. fr., 732), et il est sans doute aussi identique, d'un côté, avec Méïr ben Simon dont le cabbaliste Ascher ben David, dans son commentaire des treize attributs de Dieu (ספ' י"ג מדות, ms.; cf. Ozar Nechmad, IV, 37; voir *s. v.* פרתיקיירש), invoque les explications orales, et, de l'autre, avec Méïr Narboni qui fit une communication verbale au célèbre polémiste Mordekhaï ben Joseph (voir le מחזיק אמונה de ce dernier, ms. Vat. n° 211, f° 5; H. B, XVI, 42; voir *s. v.* אבינין). Enfin, c'est probablement lui encore ce Méïr ben Simon dont l'auteur anonyme du commentaire sur le Targoum Onkelos, intitulé פתשגן, parle avec de grands éloges (éd. Vilna, sur Nombres, XXXI, 28; Berliner, dans Mgz., II, 9).

Dans l'édition *princeps* du Midrasch Rabba, Constantinople, 1512 (Lévitique, ch. 13), après ce passage : א"ר אבין בר כהנא אמר הקב"ה תורה חדשה מאתי תצא חדוש תורה מאתי תצא, on trouve la glose suivante, omise dans les éditions postérieures : אינו מן הספר, כתב הה"ר אדוני מורי ר' מאיר ב"כ הה"ר שמעון פי' לתחיית המתים יהיה חידוש תורה זה ודכוותה איתא במס' נדה ומוכח מדכתיב במתים חפשי כיון שמת אדם נעשה חפשי מן המצות ומטמא החם דלעולם המצות אינן בטלות לא בעה"ז ולא בימות המשיח ולא בזמן אחר אלא לתחיית המתים שכבר נעשו המתים חפשי מהם וכן כתב הר"ם והאריך בביאור זה ע"כ. Il semble résulter de cette note que le ms. du Midrasch Rabba qui servit pour l'édition de Constantinople avait appartenu à un élève de Méïr ben Simon, qui ajouta au Mi-

Digitized by Google

drasch une explication empruntée à un ouvrage de son maître (d'après une communication de M. Halberstam).

Ailleurs encore, il paraît être question de notre Méïr ben Simon, par exemple dans une compilation de textes talmudiques où l'auteur parle de son beau-père Méïr ben Simon (mss. Bodl., n° 1558, 2°, § 655 ; Neubauer, dans Letterb., III, 57), et dans d'autres ouvrages talmudiques, où il est appelé tantôt Méïr ben Simon המעילי (Schitta Mekoubécet sur Ketoubot, 22 *b* ; cf. H. B., XVI, 67 ; Halberstam, dans Mgz., II, 9), tantôt Méïr המעילי (David ben Zimra, Consult., I, n° 165, sur Guittin ; Maassé Rokéah sur Mischné Tora, III, 16 *b* ; Schitta sur Nedarim, אורחים גדולים ; *ibid.*, sur Yebamot ; Schem Hagg., I, *s. v.* מעילי), tantôt simplement הרב המעילי, et où il est cité comme auteur d'un commentaire sur les *Halakhot* d'Alfasi (Schitta Mekoub. sur Ketoubot, 21 *b* ; cf. *ibid.*, 4 *b*). Ce commentaire est le S. Hammeorot dont nous avons parlé précédemment. Zunz a vu dans le mot המעילי le titre d'un ouvrage (Zur Gesch., 462) ; en réalité, c'est un nom qui était encore porté par d'autres personnes, peut-être de la même famille que notre Méïr. On a un poème hébraïque d'un certain Joseph המעילי qui vivait en Provence dans le milieu du XIIIe siècle (mss. Bodl., n° 2343, § 729 ; Letterb., III, 7) ; il est également fait mention d'un Simon המעילי (David ben Zimra, Consult., n° 108). Ce dernier est peut-être le père de notre Méïr ben Simon Hammeïli (cf. S. Hammeorot, ms., p. 108).

29° Maestro David de Caslari, médecin à Narbonne, obtint en 1284 plusieurs privilèges de l'archevêque de cette ville (Saige, 48 et 119). Le poète Abraham Bédersi, qui était très lié avec lui, avait peut-être fait sa connaissance à Narbonne même, où il avait séjourné à la date précitée (Rabb. fr., 708). Il estimait beaucoup son talent de poète ou sa compétence en poésie, et il le proposa comme arbitre du tournoi auquel il convia les poètes juifs (חרב המתחספת, vers 167) ; il l'appelle David קשלרי (*ibidem*). Il lui envoya de Béziers, pour la fête de Pourim, une poésie liturgique où le nom du destinataire est ainsi libellé : מאישטרי דוד די קאשלארי, de Narbonne (voir son Divan, ms. Vi, n° 108, p. 268, Cat., p. 126 ; Rabb. fr., 712 ; voir *s. v.* קשלארי). D'après Zunz (Zur Gesch., 465), notre David portait aussi le nom de Bongodas.

En 1337 on trouve à Perpignan un David ben ואדי קשלארי, mentionné comme témoin. Il va sans dire que ce personnage n'a rien de commun avec notre David (voir *s. v.* פירפיניאן).

30° David ben Lévi, auteur de l'ouvrage rituel מכתם, était sûrement originaire de Narbonne, dont il cite souvent les usages religieux (Orh. Hayy., I, 17 *b*, 74 *a* ; Kol Bo, n° 48). Il vivait vers la fin du XIIIe siècle et peut-être encore dans les premières années du XIVe, car il parle de Samuel Schekili comme d'une personne déjà dé-

Digitized by Google

cédée (Orh. Hayy., I, 53). Ce Samuel est probablement identique avec Samuel ben Salomon, maître de notre David (mss. Hslm, n° 204, Cat., p. 30). Le *Mikhtam*, arrangé d'après l'ordre des traités du Talmud, était très apprécié et a été souvent cité, notamment dans l'Orhot Hayyim d'Aron Haccohen, qui suit pas à pas cet ouvrage et en donne de longs extraits (I, 89, et, d'après Orh. Hayy., Kol Bo, n° 58 sur le traité de Pesahim, chap. II ; Bèt Yosef, dans Orah Hayyim, n° 271, sur Pesahim, chap. X ; Kol Bo, n° 31, sur Schabbat, ch. II; Orh. Hayy., II, ms. Gz., 28 *a*, sur Moed Katan, ch. II ; *ibid.*, 96 *b*, sur Houllin, ch. VII; cf. Salomon ben Simon Duran, Consult., n° 619 ; Moïse ben Isaac Alaschkar, Consult., n° 107). Une partie du Mikhtam, celle qui se rapporte au traité de Moëd, se trouve en ms. à la bibliothèque Gunzbourg (cf. Lubetzki; introduction au ס' התשלמה, p. 17), et une partie de son commentaire sur Alfasi, comprenant les traités de Pesahim et de Meguilla, est en ms. à la bibliothèque de M. Halberstam (*ibidem*). En comparant ce commentaire avec les citations faites par l'Orhot Hayyim et le Bèt Yosef, on pourrait montrer jusqu'à quel point il ressemble au Mikhtam.

Les consultations manuscrites de Ben Adret (mss. Bodl., n° 2550, קידושין, n°s 60, 61, 71 73, 74 : בית דינו של ר' דוד בעל המכתם ; cf. Neubauer, dans REJ., XII, 82 et 83) mentionnent les consultations de David ben Lévi ainsi qu'une décision qu'il prit, en qualité de président du collège rabbinique, dans une affaire de droit matrimonial et qui fut vivement attaquée. Il fut en correspondance avec Isaac ben Isaac, de Chinon, qui l'appelle « son maître » (*ibid.*, n° 60).

Lévi, le père de notre David, est probablement identique avec le savant de ce nom qui est souvent mentionné dans les écrits talmudiques de la Provence (Orh. Hayy., II, ms. Gz., p. 123 : הגידו לפני ר' אליעזר דמרשקון ז"ל בשם החכם ר' לוי ר"ל ; mss. Bodl., n° 2343, § 599 : הרב ר' לוי ; peut-être aussi Méïri sur Bèça, éd. Berlin, 10 *d* et 14 *c*, הרב הלוי). On attribue au fils de David, dont on ne rencontre pas le nom, un ouvrage talmudique intitulé השלחן (Neubauer, dans Hammaguid, 1875, n° 1 ; Rabb. fr., 510; voir *s. v.* בורש).

31° Les savants juifs de Narbonne ne prirent qu'une part peu importante aux polémiques religieuses de 1303-1306, car les lettres relatives à cette lutte mentionnent seulement trois personnages de cette ville : *a*) Samuel Sulami, qui, au grand désespoir du parti orthodoxe, accorda l'hospitalité à Lévi de Villefranche, quoiqu'il ait été excommunié ; *b*) Samuel ben Juda ben Salomon de Lunel, appelé aussi Don Samuel Bonjudas, qui était établi à Narbonne. Dans une lettre qu'il adressa à Abba Mari, il déclarait adhérer, pour sa part, au parti orthodoxe, mais se refusait, sans doute par modestie, à prendre une part active à la lutte (Minh. Ken., éd., 174; les

Digitized by Google

mss. de cet ouvrage ont simplement : *Samuel ben Juda à Narbonne ;* cf. Rabb. fr., 689); *c*) Kalonymos ben Todros nassi, qui partageait la manière de voir d'Abba Mari, mais non son fanatisme. Il essaya d'agir sur le parti orthodoxe dans le sens de la modération et s'efforça, à Narbonne, du moins, de calmer les esprits (Minh. Ken., éd., 120, 121, 130, 136); il fut accusé, pour cette raison, d'être indécis et irrésolu. Salomon ben Adret lui reprochait d'avoir laissé prononcer des sermons hérétiques à la synagogue de Narbonne sans les réfuter (*ibid.*, 134). On voit qu'en définitive c'est l'esprit de tolérance qui prévalut à Narbonne.

32° Moïse Narboni, appelé Maestro Vidal כרלשום, était un écrivain philosophique sans grande originalité, mais très instruit et très fécond (Zunz, Catalogue de la bibliothèque de Leipzig, 325-326 ; Munk, Mélanges, 502-506; Steinschn., Cat. Bodl., p. 1967-1977 ; Hebr. Uebers., 191, 311, et passim ; Renan, Les écrivains juifs, 320-335). Descendant d'une famille originaire de Narbonne qui s'était établie à Perpignan, il naquit vers 1300 et mourut probablement en 1362. La date de 1369 qu'on trouve dans un ms. de son commentaire sur le *Moré* indique sans doute, non pas l'époque de la composition de l'ouvrage, mais celle où le ms. a été copié (mss. Bodl., n° 1259, Cat., p. 442). A l'âge de treize ans, il étudia la philosophie à Perpignan, sous la direction de son père (voir son commentaire sur le *Moré*, I, 63). Il resta fixé dans cette ville (*ibid.*, 50), où on le trouve encore en 1344 (Munk, Mélanges, 503). Avide de s'instruire, il visita plusieurs villes d'Espagne, Cervera en 1347 et 1349, Barcelone en 1349, Soria et Tolède en 1358, Burgos en 1361 ; en 1362 il revint à Soria, où il acheva son commentaire sur le *Moré*, et il se disposait à retourner de cette ville « dans son pays natal », לארצי ולמולדתי, quand la mort le surprit (*ibid.*, 505). Ce *pays natal* n'était sans doute pas Narbonne, mais Perpignan.

Moïse Narboni avait un fils du nom de Josué (*ibid.*, 503) ; il appelle son père tantôt Josué (mss. Tur., n° 175, Cat. Peyron, p. 181), tantôt Josué ben Mar David Narboni (mss. Flor., Plut., 88, n° 31, Cat. Biscioni, f° 154 ; mss. Bodl., n° 1285, 2° ; cf. n° 359, 4°. מר est un titre honorifique). Pourtant, dans la préface de son commentaire sur le *Moré* (éd. Vienne, 1852, d'après le ms. Reggio ; cf. Ozar Nechmad, I, 155), il se nomme lui-même : Moïse ben Môïr ben Moïse ben Abba Mari ben Mar David Narboni. Il est probable que dans cette liste généalogique, c'est par oubli que le nom de son père Josué a été omis, car dans la liste précédente il manque également plusieurs noms. Il arrive parfois, cependant, qu'une personne fasse suivre immédiatement son nom de celui de son grand-père et omette le nom de son père (voir *s. v.* ארלי et פירפיניאן).

Moïse Narboni, qui était médecin (mss. Mun., n° 243, 2°, Cat., p. 89 ; cf. son commentaire sur le *Moré*, II, 47), est également ap-

Digitized by Google

pelé Maestro Vidal (mss. Bodl., nos 343, 4°, 1337, 2°; Samuel Zarza, Mekor Hayyim, éd. Mantoue, 6), Maestro בלשום (mss. Bodl., n° 2107; mss. Bisliches, n° 14, Catal. הפלים, Berlin, 1850), Maestro Vidal בלשום (mss. Bodl., n° 1322, 4°; mss. Flor., *l. c.*) ou בילשום (mss. Bodl., n° 343, 4°), et, par altération, בלשון (mss. Mun., n° 276) et באלנוס (*ibid.*, n° 243). On trouve ce nom encore ailleurs, surtout chez les Juifs espagnols (Simon b. Cémah Duran, Consult., I, n° 163; I. ben Schéschet, Consult., n° 220; mss. Ps, n° 1200; mss. Bodl., n° 2218, בילשום; II. B., VIII, 88, בלשן; mss. Mun., n° 148; cf. Berliner, commentaire de Raschi sur le Pentateuque, éd. Berlin, 375). Ce nom ne doit être lu ni *Blasom*, ni *Blason*, comme on l'a cru jusqu'à présent, mais *Bellshom* (Loeb, dans RÉJ., IV, 69; XV, 44 et 54), et il répond au nom de Belhom, en usage dans la France méridionale, même chez des chrétiens (Saige, 276; Girault de Saint-Fargeau, Bibliographie histor. de la France, *s. v.*). Et de fait, un Français appelle notre David בלאומש (mss. Ps, n° 895; Neubauer, dans REJ., IX, 215). Cette dernière leçon me semble plus correcte que celle de דלאומש indiquée par M. Kaufmann (RÉJ., XIII, 301).

Moïse Narboni composa un commentaire sur le quatrième livre du Canon d'Avicenne qui est cité dans mss. Bodl., n° 2107, et dans mss. Bisliches, n° 14 (voir הפלים, *l. c.*; cf. Steinschn., Hebr. Uebers., 691), et un livre de médecine intitulé אורח חיים, « Chemin de la vie » (mss. Mun., n° 44, 3°, et n° 276, Cat., p. 106; mss. Ps, n° 1200; cf. Renan, Les écrivains juifs, 330). Un de ses écrits médicaux, dont nous possédons un fragment (mss. Bodl., n° 2133, Cat., p. 731), écrit son nom, par abréviation, אמנ"ד, dont les trois premières lettres doivent être lues : אמר משה נרבוני; la quatrième lettre, ד, signifie המפרש ou plutôt הקטן. Il écrivit également un commentaire sur les Lamentations (mss. Ps, n° 806, 15°; mss. Bodl., n° 359, 4°) et une lettre explicative, אגרת, sur l'ouvrage cabbalistique שיעור קומה (mss. Bodl., n° 2250, 6°). On lui attribue aussi un commentaire sur Job, mais cet écrit paraît avoir eu plutôt pour auteur Sen Astruc de Noves (mss. Bodl., n° 343, 4°, Cat., p. 71; voir *s. v.* נובש).

Mais c'est principalement à ses commentaires sur les plus importants philosophes arabes que Moïse Narboni dut sa réputation. Il a commenté les ouvrages de Logique et de Physique d'Averroès, les « Tendances des Philosophes » d'Al-Gazâli, le « Régime du Solitaire », הנהגת המתבודד, d'Ibn Badja, et le roman philosophique intitulé חי בן יקטאן, d'Ibn Tofeïl. Ces commentaires se trouvent en ms. dans diverses bibliothèques, surtout à Munich, à Paris et à Oxford. De ces nombreux ouvrages, deux seulement ont été édités : son commentaire sur le *Moré Neboukhim* (Vienne, 1852) et son traité du « Libre arbitre », המאמר בבחירה (dans le recueil דברי חכמים, 37-41).

Digitized by Google

33° Quand les Juifs de France exilés en 1306 revinrent dans leur pays peu de temps après leur expulsion, un petit nombre d'entre eux s'établit de nouveau à Narbonne, mais l'activité intellectuelle qui avait régné à un si haut degré parmi les Juifs de cette ville avait disparu ; la terrible catastrophe qui les avait si durement frappés avait éteint en eux toute ardeur pour l'étude. Il se passe près d'un siècle avant qu'il ne soit de nouveau fait mention d'un savant juif de Narbonne. C'est en 1387 que YEKOUTIEL BEN SALOMON, sans doute médecin et surnommé Maestro Bonsenior Salomon, traduisit dans cette ville, du latin en hébreu, sous le titre de שושן הרפואה, le *Lilium medicinæ* de Maestro Bernard de Gordon (mss. Ps, n° 1185, 1°, Catal., p. 217 ; voir *s. v.* בורץ ; cf. Renan, Les écrivains juifs, 386).

34° ABRAHAM ISAAC (איצק) HALLÉVI, originaire de Barcelone, correspondit de Narbonne avec Moïse Vidal Hallévi (ms. appartenant à M. Straschoun, de Vilna ; cf. Neubauer, dans REJ., IX, 117). M. Neubauer propose avec raison (*ibid.*) d'identifier notre Abraham avec le savant poète de ce nom qui était à la tête de la communauté de Girone et dont Profiat Duran déplora la mort dans une lettre de condoléance qu'il adressa en 1393 au fils du défunt, Enjoseph Abraham. Cette lettre se trouve à Parme, ms. de Rossi n° 835 (éditée dans le Maassé Efod, Vienne, 1865, p. 191 ; voir l'introduction de l'éditeur, p. 6). Dans la suscription de la lettre, le défunt est appelé דון אברהם יצחק הלוי, mais dans le corps de la lettre on le nomme : Abraham Hallévi ben Isaac Hallévi. Nous avons, du reste, déjà appelé l'attention sur cet usage d'ajouter au nom du fils celui du père sans les séparer par les mots : « fils de » (voir *s. v.* נרבש). La lettre de Profiat se trouve aussi dans le ms. Tur. n° 244 (Cat. Peyron, p. 264, où la suscription, incorrecte dans le ms. ou mal lue, doit être corrigée d'après la leçon du ms. de Rossi). D'après le ms. Tur., la lettre est adressée à Enjoseph à Narbonne. Ce dernier se réfugia sans doute dans cette ville, avec son père, à la suite des persécutions qui se produisirent en Espagne en 1391.

35° Les savants suivants habitèrent également Narbonne, mais nous ne savons à quelle époque : *a*) JOSEPH GAON, de Narbonne, mentionné par Abraham ben Nathan (Manhig, 86 *a*). On l'a identifié avec Joseph ibn Plat, mais sans démontrer suffisamment cette identité (voir *s. v.* לוניל) ; Ibn Plat demeurait probablement à Lunel. La citation du Manhig est reproduite, mais plus courte, dans Orh. Hayy., I, 80 *d*, au nom d'Isaac ben Moïse Narboni ; on ne connaît pas de savant de ce nom établi à Narbonne. Le Kol Bo, n° 50, dit : הר' יצחק והר' משה נרבוני ז"ל. Cette leçon semble être la plus correcte, et משה נרבוני est probablement le célèbre rabbin Moïse ben Joseph, de Narbonne, dont il est question plus haut. Il s'ensuivrait que le nom de Joseph gaon, mentionné

Digitized by Google

dans le Manhig, est inexact et qu'il faut lire Moïse ben Joseph, qu'on pouvait qualifier à bon droit de *gaon*; *b*) MAESTRO SALOMON, de Narbonne, médecin et grand savant. Il traduisit un ouvrage médical de l'arabe en hébreu et y ajouta des notes (ms. Luzzatto, maintenant ms. Hstm; cf. Ozar Nechmad, II, 15; Stnschn., dans RÉJ., V, 281; Stnschn., Hebr. Uebers., 752). Serait-il peut-être identique avec Salomon נרבוני qui a composé un traité de médecine, כ' רפואות (mss. Hstm, n° 148, Cat., p. 19)? *c*) PINHAS, de Narbonne, également médecin. Il composa un livre de médecine dont nous possédons encore un fragment (mss. Bodl., n° 2130, 5°, Cat., p. 730); *d*) Il y a une vingtaine d'années, il se trouvait à Berlin un vieux manuscrit à vendre, écrit sur parchemin et contenant les 2e, 3e et 4e divisions de la Mischna avec le commentaire de Maïmonide et quelques opuscules et lettres de ce dernier, ainsi qu'un traité sur les serments, en 20 chapitres, d'Isaac ben Reuben. Le ms., probablement d'origine italienne, semblait dater de la fin du XVe siècle (cf. H. B., VII, 21). A la fin du ms., dans une note un peu obscure, le copiste parle d'une communication verbale d'ISAAC BEN MENAHEM, de Narbonne, qui n'est pas autrement connu.

דאלווא.

Comme nous l'avons déjà dit précédemment (*s. v.* לאבור), Elias Lévita dédia, vers 1536, son ouvrage massorétique *Sèfer Hazzikhronot* à זורזו דסאלווא, Georges de Selve, évêque de Lavaur, qui, à cette époque, était ambassadeur de France à Venise. זורזו est Georges, en dialecte vénitien *Zorzo* (H. B., XX, 80); דסאלווא, de Selve, était le nom d'une famille noble originaire du Limousin. Ce nom tire probablement son origine de la localité de LA SELVE, dans le département de l'Aveyron.

מאשקליטא L'ESCALETA ou L'ESCALETTE.

Anciennement *Sa-Escaleta*, par contraction *S'escaleta*. Localité faisant partie de la commune de Péguairolles, département de l'Hérault.

Cité dans mss. Bodl., n° 2218, 4°, Cat., p. 764.
L'identité de ce nom est confirmée par des documents latins

Digitized by Google

de Narbonne, des années 1307-1308, où l'on trouve les formes *Sescaleta*, *de Scaleta* ou simplement *Scaleta* (Saige, 121-122, 282-284). Un autre nom, ששקולה, *Sescola*, dont nous avons déjà eu l'occasion de parler (voir *s. v.* דאשקולא), a subi une modification analogue, car on rencontre aussi la forme דישקולא, *Descola*. Comme le prouvent les documents de Narbonne, le nom de סאשקלירטא est originaire du midi de la France, et non de l'Espagne, quoique plusieurs Juifs de ce pays l'eussent porté; les aïeux de ces derniers étaient sans doute venus de France. On trouve à Montpellier, en 1293-1294, un Juif du nom de N., fils d'Abraham de l'Escalette (REJ., XXII, 265). Vers 1413-1414, vivait à Perpignan un Samuel סשקלירטא (REJ., XIV, 76).

Parmi les Juifs de Barcelone qui acceptèrent le baptême à la suite des persécutions de 1391, on trouve un Salomon Scaleta (*ibid.*, IV, 62 et 76). Un autre Juif qui habitait Barcelone à cette époque s'appelait Don Salomon סשקלירטא (I. ben Schèschet, Consult., n° 415). Le titre de *Don* placé devant le nom montre clairement qu'il est faux, comme plusieurs écrivains le prétendent (Graetz, Gesch. d. J., VII, 256; Saige, 121-122), que la lettre ס de סאשקלירטא est l'abréviation du mot סן, *Sen* ou *Seigneur*, car il est inadmissible qu'on ait fait précéder un nom à la fois des deux titres *Don* et *Sen*.

1° Parmi les savants de Provence qui portèrent le nom de סאשקלירטא, nous devons mentionner en premier lieu Samuel (mss. Bodl., n° 2218, 4°), qui s'appelait aussi Sulami, הסלמי (Minh. Ken., éd., 46, 52, 177). Ce nom de הסלמי, qu'il avait probablement adopté comme poète, dérive du mot סולם, échelle, mais n'a rien de commun avec la localité des Echelles, dans le Dauphiné (Ozar Nechmad, II, 97), où l'on ne sache pas qu'il y ait eu des Juifs. Il tire plutôt son origine de la localité de l'Escalette, dont le nom contient également le mot *échelle* ou *escala* en provençal.

Samuel Sulami, que Jacob Provençal considère comme un des meilleurs poètes de la Provence (Dibrè Hakhamim, p. 70 : הסולמי), prit une part active aux polémiques religieuses de 1303-1306. D'opinion libérale, il accorda l'hospitalité au philosophe Lévi ben Abraham de Villefranche, qui avait été excommunié, et s'attira ainsi la colère du parti orthodoxe (Minh. Ken., éd., *l. c.*; Rabb. fr., 658). Un passage d'une lettre du Minhat Kenaot (éd., p. 46) semble prouver qu'il était établi à Narbonne, car il y est question des attaques auxquelles il était exposé dans cette ville.

Digitized by Google

Salomon ben Adret, qui le connaissait personnellement, lui écrivit une lettre où il vante sa générosité et sa science, mais où il blâme sa bienveillance pour Lévi ben Abraham; il l'engage à suivre l'exemple des anciens savants de Narbonne (*ibid.*, 52). Ces derniers mots aussi montrent que Sulami habitait Narbonne. Et de fait, plusieurs consultations lui furent adressées à Narbonne par Ben Adret (mss. Bodl., n° 781, 3°; Rabb. fr., 701). Mais il résida également à Perpignan, comme cela ressort d'anciens documents (Pierre Vidal, dans REJ., XVI, 185) et d'une lettre que Salomon ben Adret lui envoya dans cette ville (Consult., IV, n° 234; Graetz, Gesch. d. J., VII, 171). La chose s'explique ainsi : Samuel Sulami était d'abord fixé à Narbonne, mais alla séjourner ensuite à Perpignan, peut-être après l'expulsion des Juifs de France. Lorsqu'il demeurait à Narbonne, il possédait beaucoup de biens, car il est certainement identique avec ce Samuel Vitalis de Scaleta mentionné dans des documents latins (Saige, 74, 121 et suiv.).

Il faut sans doute voir également le nom de Sulami dans le surnom de סולם porté par Méïr ben Abraham, appelé aussi Astruc, originaire de la Provence, à qui avait appartenu le ms. 1255 de la Bodléïenne (Cat., p. 441, où se trouve, par erreur, סולכין; cf. *ibid.*, p. 1087).

Partout où il est question sûrement de notre Samuel, il est appelé Sescaleta ou Sulami, nom qu'il prend aussi lui-même, mais, par contre, rien ne prouve qu'il s'agisse de lui dans les passages où l'on mentionne Samuel Sécal. Ce nom de Sécal, présenté sous cette forme dans un document latin (Saige, 156) et écrit en hébreu שאקל, שקיל ou שקילי, a peut-être également pour étymologie le mot provençal *escala*, mais ne fait pas nécessairement allusion à la localité de l'Escalette. En 1217 vivait à Narbonne un Abraham Sécal, venu de Béziers, et en 1284 on y trouve son petit-fils qui portait le même nom (Saige, 156 et 214). Ce dernier était un homme riche, très considéré, et probablement identique avec cet Abraham Haccohen שאקל dont Abraham Bédersi déplora la mort dans une élégie qu'il adressa à Samuel, fils du défunt (Divan ms. d'Abr. Bédersi; cf. Zunz, Zur Gesch., 464; Rabb. fr., 714). Ce Samuel est certainement Samuel ben Abraham שקיל, rabbin estimé dont parle Eliézer Askeri (Haredim, éd. Lemberg, 48 *a*). Plusieurs savants (Rabb. fr., 714; Saige, 122) veulent l'identifier avec Samuel Sulami; je ne partage pas leur opinion. A la fin d'une consultation (Minh. Ken., éd., 180), Salomon ben Adret demande si « l'estimé R. Samuel שקריאל est encore en vie, ainsi que R. Samuel הסלמי ». Il n'y a aucune raison de supposer que ces deux noms doivent être identifiés et que l'un d'eux, inscrit d'abord en marge, ait ensuite pénétré dans le texte (Rabb. fr., 691). Il me paraît plus probable qu'il s'agit là de deux personnalités distinctes

Digitized by Google

(cf. Kaufmann, dans sa préface de l'épître חשן משפט de Simon ben Joseph, dans la Jubelschrift zum 90. Geburtstag des Dr. L. Zunz, 149). Peut-être ce Samuel Sécal est-il le même que Samuel de Narbonne à qui Salomon ben Adret a répondu sur plusieurs points de casuistique (Consult., IV, nos 182-183). Nous ignorons la date de la mort de ces deux Samuel, mais Samuel Sulami n'était certainement pas plus âgé que Ben Adret, qui le connaissait déjà quand il était encore jeune (Minh. Ken., éd., p. 56 : אהכתיו עודנו בבחורים).

2° Samuel שקייל, d'après Menahem Méïri, qui parle de lui comme d'une personne déjà décédée, était un grand savant, bien supérieur à ses contemporains, non seulement par son érudition talmudique, mais aussi par ses autres connaissances (Lettre de Simon ben Joseph, dans la Jubelschrift, part. hébr., p. 162). Comme M. Halberstam le suppose avec raison (Kaufmann, préface, *ibid.*), ce Samuel vivait avant Samuel Sulami. Il est identique avec le célèbre rabbin et nassi Samuel ben Salomon (Méïri, Bet Habbehira, 18 *b*), car le passage cité dans Orhot Hayyim, I, p. 19 (il faut sans doute lire p. 81), au nom de Samuel שקלי, est attribué par David ben Lévi, auteur du *Mikhtam*, dans son commentaire ms. sur Alfasi (Pesahim, mss. Halm, n° 204, Cat., p. 30), à Samuel ben Salomon. Il dit, en effet : זה השעם קבלתי מפי רבנו החכם הגדול ר' שמואל בר שלמה זלה"ה. Azoulaï (Schem Hagg., I, *s. v.* שמואל שיקילי) signale encore deux autres passages qu'un ms. rapporte au nom du « rabbin éminent » Samuel ben Salomon, et qui, dans Orh. Hayy., I, p. 112, sont cités au nom de שמואל שקלי.

Ce dernier est fréquemment mentionné dans Orh. Hayy. (I, 110 *a*, il est simplement nommé הרב שקלי) et dans Kol Bo (n° 71 et ailleurs : שקילי), et la plupart des citations sont empruntées aux ouvrages talmudiques de David ben Lévi. Il est à remarquer que celui-ci le désigne comme étant déjà mort (Orh. Hayy., I, 53 *c*; Kol Bo, n° 31) et qu'il invoque souvent ses communications verbales. On peut donc en conclure que ce David vivait à Narbonne vers la fin du XIIIe siècle (voir *s. v.* נרבונה), et nous nous trouvons ainsi confirmé dans notre hypothèse que Samuel שקלי n'est autre que le nassi Samuel ben Salomon, compté par Méïri (*l. c.*) parmi les savants les plus remarquables de Narbonne de la seconde moitié du XIIIe siècle (I. de Lattes, Schaarè S., 74). On trouve bien dans Orh. Hayy., I, 88 *a*, les mots suivants : וכן הורה הר' שמואל שקלי ז"ל והודו חכמי לונייל, « telle fut l'opinion de Samuel שקלי, et les savants de *Lunel* se rangèrent à son avis. » Mais ce passage ne prouve pas qu'il ait demeuré à Lunel ; il a pu obtenir l'approbation des rabbins de cette ville tout en habitant Narbonne.

Le nassi Samuel ben Salomon, tant vanté par Méïri, et qui est identique avec notre Samuel ben Salomon Sekili, est probable-

Digitized by Google

ment le même que Samuel ben Salomon, nassi de Carcassonne (Zunz, Zur Gesch., 483; voir *s. v.* קרקשונה).

3° Vers 1401, on trouve à Majorque Moïse סקלי, qui était probablement originaire de la Provence (I. ben Schèschet, Consult., n° 52), et au XIVe siècle vivait en Orient Jacob ben Hananel צקלי ou סרקלי, qui composa, sous le titre de תורת המנחה (Schem Hagg., *s. v.*; mss. Bodl., n° 984, Cat., p. 211; H. B., XVI, 107), un commentaire homilétique sur le Pentateuque. Le nom de סרקלי est peut-être Sécal, mais peut-être aussi signifie-t-il « de Sicile ». Ainsi Jacob סרקלי, qui composa un ouvrage sur les localités et les tombeaux de la Palestine (Yohasin, éd. Londres, 228), était de Sicile. Zunz cite, d'après les Consultations de Simon ben Salomon Duran, un Saadia Sikeli résidant en Afrique avant 1460 (Zur Gesch., 516). On connaît aussi un Samuel Sekil Haccohen, conseiller d'un souverain appelé Alphonse, mais on ne sait pas d'où il était originaire (אירומה כנדגלורה, 11 *b*; Zunz, Zur Gesch., 516).

סולי.

Ephraïm de Bonn, en relatant dans son *Martyrologe* les excès commis pendant la seconde croisade, dit : גם בסולי נדדגו כמדה וכמדה נספוה. Le nom de סולי, tel qu'il est écrit, ne peut pas désigner la province allemande de la Silésie, en latin *Silesia* (Letteris, Emék Habb., éd. Vienne, 33); il ne désigne pas plus Saal (= Zollfeld), en latin *Sotiensis campus*, ancienne ville de la Carinthie, près de Klagenfurth, aujourd'hui en ruines (Wiener, trad. allemande de l'Emék Habb., 165), car cette ville était détruite bien avant l'époque dont il est question dans ce passage. M. Graetz (Gesch. d. J., VI, 433) y voit la localité française de Sully et identifie les deux autres localités de הם et קרנטן, nommées dans ce même passage, avec Ham, dans le département de la Somme, et Carentan, dans le département de l'Eure. Mais nulle part on ne voit qu'il y ait eu des Juifs dans ces trois localités, tandis que les villes du récit hébreu devaient contenir, au contraire, une population juive assez importante. « Dans קרנטן, dit, en effet, Ephraïm de Bonn, on massacra un grand nombre de personnes. » En réalité, dans ce passage comme en un autre endroit du *Martyrologe* (p. 10), קרנטן désigne la Carinthie, en Autriche. Le nom de cette province, qui était habitée par des

Digitized by Google

Juifs au moyen âge, est encore écrit ailleurs קרנטן (Isserlein, פסקים, n° 15), mais aussi קרנטין (*Memorbuch* de Mayence, dans REJ., IV, 28) et קירנטין (mss. Bodl., n° 471 ; REJ., IV, 29, prière pour des martyrs). R. Peter, élève de R. Tam, qui fut tué dans la Carinthie (Ephraïm de Bonn, *l. c.*; voir *s. v.* רבורו), est certainement identique avec le tosafiste de ce nom (tos. Guittin, 8*a*; tos. Aboda Zara, 74*b*, et passim) et avec R. Peter קרנטש (tos. de R. Isaac Hallaban sur Ketoubot, ms. Mun. 317, Cat., p. 140). Ce dernier nom répond à *Kerndte*, ancienne dénomination de la Carinthie.

Quant à הם, nous avons déjà montré plus haut (*s. v.* הם, p. 187) qu'il faut lire בהם, Bohême. Ephraïm de Bonn parle d'abord des massacres qui eurent lieu, lors de la seconde croisade, en Allemagne, puis en Bohême, à כולי, dans la Carinthie, et enfin en France. On voit donc qu'il n'est question de la France qu'à la fin, et, par conséquent, il est difficile d'admettre que כולי, nommée entre la Bohême et la Carinthie, soit une ville française. Ce nom, mentionné également, à propos de la seconde croisade, par Joseph Haccohen (Emék Habb., éd. Vienne, 33; Dibré Hayy., 19*a*), se trouve encore dans d'autres ouvrages hébraïques. Eliézer ben Isaac, de la Bohême (de la seconde moitié du XIIe siècle), eut l'occasion de se prononcer sur un point de casuistique à כולי (Or Z., IV, éd. Jérusalem, Sanhédrin, 64*b*). Ici, du moins, כולי n'est certainement pas une localité française. Le poète liturgique Meïr ben Yehiel de כולי composa des pioutim qui ne furent accueillis dans le Rituel que dans l'Allemagne moyenne (mss. Bodl., n° 1151, Cat., p. 342; Zunz, Litg., 488); il est donc bien improbable qu'il s'agisse d'un auteur français. Enfin, le rabbin Hiskiyya, probablement de Magdebourg, demanda à Abigdor ben Elia Haccohen (vers 1240), de Vienne, si l'on pouvait accepter comme valable une lettre de divorce où il est dit qu'elle a été rédigée dans la ville de דל, près du cours d'eau de דלא, mais où l'on a omis d'indiquer que la ville s'appelle aussi כולי et le cours d'eau כולוא (Mord. Guittin, ms., éd. par M. Kohn dans la Mschr., 1877, p. 425; des extraits de cette consultation se trouvent dans les Consult. de Joseph Kolon, n° 106, où les noms sont altérés). Il est très probable que, dans la lettre de Hiskiyya, כולי, qui est identifié avec

Digitized by Google

הלא, désigne Halle sur la Saale, dans la Saxe, en latin *Hala Saxonum* et en hébreu הלא (RÉJ., IV, 28). A l'origine, cette ville était habitée par des Slaves ; de là son nom slave de *Dobresoli*, c'est-à-dire « bon sel », en hébreu טאלי (cf. Cémah David, I, 22). Le fleuve était appelé *Salawa*. Au commencement du moyen âge, cette ville renferma une grande juiverie (Herzberg, Geschichte der Stadt Halle, I, 12, 14 et 49). La ville de כולי nommée dans Ephraïm de Bonn semble donc être également Halle sur la Saale. On comprendrait ainsi le rang que cette ville occupe dans l'énumération du *Martyrologe* d'Ephraïm.

סליתי SALETTE.

Carmoly mentionne (Revue or., III, 460) un Moïse ben Salomon de סליתי, sans indication de source, et il identifie ce nom avec SALETTE, dans le département de la Drôme, à 4 milles de Montélimar. Ce Moïse n'est pas autrement connu.

סלסה SALCES ou SALSES.

En latin *Salsulæ*. Bourg avec une source salée, dans le département des Pyrénées-Orientales, arrondissement de Perpignan.

Cité par Gerson ben Salomon d'Arles, dans Schaar Haschschamayim, éd. Rœdelheim, 6 *a*.

Au milieu du XIIIe siècle, cette localité contenait des Juifs (Pierre Vidal, dans RÉJ., XV, 30). Divers documents de l'année 1269 parlent d'un emplacement situé sur le territoire de Salces et qu'ils appellent : *ad claporium Judæorum*. Ces mots désignent peut-être le cimetière juif (*ibid.*, 20).

Digitized by Google

כרדינה CERDAGNE.

En espagnol *Cerdana*, en latin *Ceretania* ou *Cerdania*. Ancienne province espagnole dont une partie fut annexée à la France en 1659 et fait partie aujourd'hui du département des Pyrénées-Orientales.

Cité dans mss. hébr. Vatican, n° 379. Cf. Steinschneider, Notice sur les tables astronomiques attribuées à Pierre III d'Aragon, Rome, 1881, p. 25.

Dans la préface de ces tables astronomiques, traduites également en hébreu, Pierre III est qualifié de comte de רוסילו et כרדינה. Le premier nom désigne le Roussillon et le deuxième la Cerdagne, qui est aussi appelée en hébreu כרדיניא (mss. de Rossi, n° 165; Stnschn., *l. c.*). Au moyen âge, il y avait de nombreux Juifs dans la Cerdagne (Pierre Vidal, dans RÉJ., XV, 30). Dans une lettre datée de 1306, Abba Mari de Lunel déplore la situation douloureuse des Juifs de רושליון צרדיניה ומיורקה, c'est-à-dire du Roussillon, de la Cerdagne et de Majorque (Minh. Ken., ms., n° 132; Letterb., V, 78). Salomon ibn Verga (Schèb. Yeh., éd. Hanovre, p. 33) parle de persécutions qui se produisirent en 1490 contre les Juifs de טאבריה ופיאמונטי ולונברדיא ושיציליה ורדשיאה ופלורינציא וכרדיניא. La traduction espagnole *La Vara de Juda* identifie avec raison כרדיניא avec la Cerdagne (cf. Loeb, dans RÉJ., XVII, 89). Guedalya ibn Yahya (Schalsch., éd. Venise, 115) rapporte le récit d'Ibn Verga, mais désigne ainsi les régions où les persécutions eurent lieu : סבויה ופיאמונטי ולומברדיאה פרווינצה וציציליאה ואשכנז ופורטוגאל ונבארה ונפולי. Ses variantes proviennent, comme il le dit lui-même, de ce qu'il a puisé ses renseignements à des sources diverses; il nomme les pays suivants : la Savoie, le Piémont, la Lombardie, la Provence, la Sicile, l'Allemagne, le Portugal, la Navarre et Naples. Il faut donc corriger le פלורינציא du Schèbet Yehuda en פרווינציא. Joseph Haccohen parle également de ces persécutions des Juifs en Provence, פרובינצה (Emék Habb., éd. Vienne, 86). רושיאה désigne vraisemblablement le Roussillon (voir *s. v.* רוסילון).

Digitized by Google

Dans un autre passage (Schèb. Yeh., 89), Ibn Verga rapporte que les Juifs furent expulsés en 1492 de l'Espagne et de סרדיניא. Ce dernier nom désigne très probablement la Cerdagne (cf. RÉJ., XVI, 222), mais le fait n'est pas exact, car à cette date, la Cerdagne et le Roussillon faisaient partie de la France. Ce fut seulement en 1493, quand ces deux comtés furent rendus à l'Espagne, que les Juifs en furent chassés (cf. RÉJ., XVI, 195).

פאמיאש PAMIERS.

Autrefois *Pamiés* ou *Pamiez*. Ville du département de l'Ariège, au sud de Toulouse, qui fut la capitale de l'ancien comté de Foix.

Cité dans le Divan de Salomon ben Reuben Bonfed, mss. Bodl., n° 1984, Cat., p. 677.

Salomon Bonfed relate une persécution qui eut lieu contre les Juifs de פאמיאש. Le comte (שוחד) de cette ville fit incarcérer les soixante-dix Juifs qui y demeuraient et les menaça de mort s'ils ne lui versaient pas dans un délai déterminé la somme de 3,000 *scudi* (מגנים). Les malheureux sollicitèrent le concours de leurs coreligionnaires du dehors. Cet événement, dont la date n'est pas indiquée, se produisit certainement du temps de Salomon Bonfed, qui était rabbin de Saragosse vers 1391 et assista à la controverse religieuse de Tortose en 1413-1414 (Graetz, Gesch. d. J., VIII, 153 et 417). La ville de פאמיאש où eut lieu cette persécution, dont on ne parle pas ailleurs, est sans doute, d'après sa forme hébraïque, Pamiers. Au moyen âge on trouve, en effet, de nombreux Juifs dans le comté de Foix et particulièrement à Pamiers, où ils étaient traités avec bienveillance par les seigneurs et les dignitaires de l'Eglise (Saige, 14, 40; Depping, 201; cf. RÉJ., III, 215). Quand les Juifs furent expulsés de France par le décret du 17 septembre 1394, le comte de Foix ne fit partir les 56 Juifs établis à Pamiers que contraint par le commissaire du roi (Depping, 317). Il est vrai que la protection que le comte voulait accorder, dans cette circonstance, aux Juifs ne contredit nullement le fait de leur avoir

Digitized by Google

extorqué de l'argent, car il s'inspirait évidemment de ses propres intérêts en voulant les garder sur son territoire. Les mauvais traitements dont parle Salomon Bonfed leur furent peut-être infligés par Gaston III, connu pour sa cruauté, qui mourut en 1391; cet événement aurait donc été contemporain de Bonfed.

פארמיזינסי LE PERCHE.

En latin *Perticus* ou *Perticensis provincia*. Ancienne province de France, répartie aujourd'hui entre les départements de l'Eure et d'Eure-et-Loir.

Cité dans Dibrè Hayy., 31 *b*.

פויים FOIX.

En provençal *Foyà*. Autrefois capitale du comté de ce nom, aujourd'hui chef-lieu du département de l'Ariège.

Cité dans Dibrè Hayy., 56 *b* et 57 *a*.

Le nom de cette ville est aussi écrit פוויש (Liste des contribuables juifs de Perpignan, dans RÉJ., XIV, 75).

Plusieurs Juifs de Foix demeuraient à Perpignan vers 1413-1414 (*ibidem*).

פולני.

En 1300, Joseph ben Benjamin, de פונטאליאר, copia pour Aron ben Jacob, de פולני, le ms. Paris n° 36, contenant le Pentateuque avec le Targoum Onkelos, les Haftarot, les cinq Meguillot, le livre de Job, avec la massora qui s'y rapporte (Loeb, dans RÉJ., VIII, 182). Le catalogue des mss. Ps, p. 4, dit par erreur פונטרליאה, Pontarlier, au lieu de פונטאליאר, Pontailler, autrefois Pontoiller, écrit aussi en hébreu פונטלייר (RÉJ., *l. c.*), bourg

Digitized by Google

du département de la Côte-d'Or, arrondissement de Dijon. Mais פולני peut être difficilement identifié, comme le croit M. Loeb (*ibid.*), avec פולני, Foulenay, mentionné dans les *Deux livres de commerce*. Foulenay est, en effet, un petit village du département du Jura où il n'est pas certain qu'il y ait jamais eu des Juifs. פולני désigne probablement POLIGNY, en latin *Polliniacum* et *Polinei*, ville du département du Jura où demeuraient des Juifs au moyen âge, ainsi qu'à Pontailler (Morey, dans REJ., VII, 13). Mais les noms de פוליני (mss. Bodl., n° 697, Cat., p. 140), פולינייר (*ibid.*, n° 2083, Cat., p. 713), פולינייד (mss. Flor. Plut., II, n° 23, Cat. Biscioni, f° 82), et probablement aussi פולוניירד (mss. Michaël, n° 560, Cat. Ozrot Hayyim, p. 375) désignent tous Foligno, dans la province de Pérouse, en Italie.

Le commentaire de Nahmanide sur Guittin mentionne le « grand savant » Moïse ben Hisdaï מפולוניא, qu'il désigne comme étant encore en vie. Je ne crois pas qu'il s'agisse ici de Poligny, comme le croit Carmoly (Libanon, III, 349), ou qu'il faille lire פלנסיאה, Palencia, ou בלנסיא, Valence (Graetz, Gesch. d. J., VII, 182). Ce nom désigne probablement la Pologne, qui, dans la pensée de Nahmanide, qui était espagnol, comprenait aussi la Bohême; et Moïse ben Hisdaï est sans doute Moïse, de Tachau, en Bohême, appelé aussi pour cette raison Moïse Takou (Ozar Nechmad, III, 54; Zunz, Litg., 316). Peut-être ce savant est-il également identique avec Moïse de פוליא, mentionné dans un commentaire sur le Pentateuque (mss. Bodl., n° 268, Cat., p. 52), ainsi qu'avec רבי' משה מפולייד dont l'autorité est invoquée par Méïr de Rothenbourg (Schiltè Hagg. sur Mord. Berakhot, VII). La Pologne, en allemand *Polen*, s'appelle aussi en hébreu פוליא (voir ראבידה, ms. Hstm, § 901; Gross, dans Mschr., 1885, p. 521).

פונדרוד

La traduction judéo-allemande des livres de Samuel, en vers, de Nathan ben Eliézer Michelbach, connu sous le nom de שמואל-בוך, a été imprimée, entre autres, à Bâle, en 1612, par

Digitized by Google

Mordekhaï ben Naftali, de פונדרוד, « en France », dit M. Steinschneider (Cat. Bodl., p. 184). C'est probablement Pont de Roide, village du département du Doubs, arrondissement de Montbéliard. Peut-être aussi a-t-on le droit de songer, pour l'identification de פונדרוד, à Porentruy, localité suisse non loin de Bâle, en allemand *Pruntrud*.

פונטא דמיר PONT-AUDEMER.

En latin *Pons Audomari* ou *Pons Aldemari*. Chef-lieu d'arrondissement dans le département de l'Eure.

Cité dans mss. Bodl., n° 270, f° 47.

Au moyen âge, on trouve des Juifs dans cette ville. Parmi les Juifs autorisés à habiter le Châtelet en 1204, on nomme un certain « Deus le croisse Dortem de Pontellomari » (pour Ponte Aldemari; cf. Delisle, Catalogue des actes de Philippe-Auguste, Paris, 1856, p. 890; H. B., XX, 16). Le nom de Pont-Audemer est écrit en hébreu de façons diverses, comme nous le verrons dans l'énumération que nous allons faire des principaux savants de cette ville :

1° Moïse de פונטא דמיר est mentionné dans un commentaire ms. du Pentateuque intitulé חידושי צרפת, « Explications [des rabbins] de France » (mss. Bodl., n° 270; Neubauer, dans Zischr. de Geiger, IX, 217). Ce Moïse n'est pas autrement connu.

2° Jacob ben Joseph Israel, appelé plus brièvement Jacob Israël, était sûrement originaire de גשר אלדמיר, nom qui est la traduction hébraïque de Pont-Audemer (Réponses des rabbins fr., éd. Vienne, n° 3; voir *s. v.* דרום, p. 179). Ce savant, qui jouissait d'une grande autorité (Or Z., I, 230 *b*), était élève de R. Tam et de Raschbam (Azriel Trabotto, Liste des rabbins, dans REJ., IV, 211 et 220; Schalsch., éd. Venise, 52 *b*). Il entretint une correspondance suivie avec R. Tam, qui lui témoignait une grande estime (Maïmoniot, מאכלות, n° 9; S. Hayyaschar, 77-78; tos. Ketoubot, 98 *b*; Mord. Ketoubot, X, n° 255; Mord. Kamma, X, n° 169, où l'on dit seulement : R. Jacob; M. de Rothenbourg, Consult., éd. Prague, n° 205, où l'on trouve, par suite d'une singulière altération : ר"שב"א). Dans une lettre qu'il lui adressa, Raschbam l'appelle son « bien-aimé R. Jacob » (Réponses des rabbins français, n° 3).

Digitized by Google

Comme nous voyons par cette lettre qu'on l'appelait parfois tout simplement Jacob (cf. S. Hayyaschar, 77-78), il ne serait pas impossible qu'il fût identique avec ce Jacob de Pont-Audemer dont on cite les explications bibliques. Dans ces passages, Pont-Audemer est écrit פונסי דמיר (Minh. Yeh., 21 *b*) et פונטא רמיר (כ' הנך, ms., Ozar Nechmad, II, 102).

3° Dans la discussion légendaire relative aux phylactères dont nous avons déjà parlé, on nomme aussi Isaac de Pont-Audemer. Le nom de cette ville est traduit en hébreu et écrit par altération גשר אורמינו (Azriel Trabotto, Liste des rabbins, dans RÉJ., IV, 211 ; Kaufmann, dans RÉJ., V, 274), מורמיר (Schalsch., éd. Amsterdam, 42 *a*; éd. Venise, 52 *a*), et גשור מורמיר (Sèder Hadd., éd. Carlsruhe, I, 127 *b*). En tenant compte de la date à laquelle vécurent les autres rabbins nommés en même temps qu'Isaac, on peut supposer que ce dernier est du premier tiers du XIIIe siècle, mais il n'est pas autrement connu.

פונטיזא PONTOISE.

En latin *Pontisara* ou *Pontæsia*. Chef-lieu d'arrondissement du département de Seine-et-Oise, situé sur l'Oise.

Cité dans Semag, éd. Venise, défense n° 248, et dans Paanéah Raza, éd. Amsterdam, section משפטים.

Le nom de Pontoise est aussi écrit en hébreu פונטוירא (tos. Batra, 66 *b*), פונטויירא (tos. Haguiga, 19 *b*), פונטוירא (tos. Kamma, 54 *a*; tos. Kiddouschin, 38 *a*; S. Hayyaschar, p. 77, et passim), פנטוירא (anciennes tos. Yoma, 64 *a*), פונטוישא (Simson de Sens, commentaire sur Tehorot, VII, 5), פונטויישא (Minh. Yeh., 24 *b*, 46 *b*, 83 *b*), פונטוישא (*ibid.*, 59 *b*; tos. Yebamot, 61 *a*), et, moins correctement, סונטוישא (Or Z., I, 85 *a*), פונטושיא (Orh. Hayy., II, ms. Gz., 122 *a*), פונטוזיא (Kol Bo, n° 103), פונטיז (Mord. Kamma, IX, n° 138, éd. Amsterdam), פנטיסא (Yerouham, éd. Venise, נ' אדם, XV, 5, 136 *a*), et enfin, par altération, סנטר (Or Z., I, 84 *a*; tos. Batra, 66 *b*), פונדיקא (Paanéah Raza, section משפטים, mss. Mun., n° 50), פונטריקה (Schalsch., éd. Venise, 55; éd. Amsterdam, 43 ; cf. Semag, défense 248), פונטריסא (tos. sur le Pentateuque, Daat Zek., 87 *b*), פונטרינא (tos. Ascheri sur Yebamot, 66 *b*; Simson de Sens sur Teroumot, XI, 9), פינטרינא (tos. Ascheri, *l. c.*, 61 *a*; cf. nos tos., *l. c.*, פונטיישא),

Digitized by Google

פוטדישיא (voir plus loin), פינטיא (Minh. Yeh., mss. Ps, n° 168; Rabb. fr., 441, 735), פוטדירזא (Mord. Schabbat, ms., XIV, n° 397), et פוטדינזא (Mord. Kamma, IX, n° 138; voir Mschr., 1878, p. 171). Nous trouvons encore deux autres formes altérées du nom de Pontoise. Nos tosafot sur Aboda Zara mentionnent Moïse de מושטריש, nom dans lequel Zunz (Zur Gesch., 54) voit le Poitou, et dans nos tosafot sur Houllin, 82 *a*, on cite Moïse de בונדיש, localité que Zunz (*l. c.*) identifie avec Bourges. Les deux identifications sont fausses. Conforte (Korè Hadd., éd. Berlin, 17 *b*) a בוגריש, ce qui est une leçon inexacte. A mon avis, les deux noms désignent Pontoise, comme on peut s'en convaincre en comparant les deux passages avec les tos. Yebamot, 61 *a*, et les anciennes tos. Yebamot, 64 *a*. Par contre, au lieu de Moïse de פונטיירזא, comme le disent nos tos. Houllin, 47 *a*, il faut lire Moïse de פבריא ou פוריאה, Pavie (cf. S. Hayyaschar, 37 *a*; Maïmoniot, gloses משחיטה, XI; Rappoport, Biographie de Nathan ben Yehiel, note 41, dans Bikkourè Haittim, 1824).

En 1179, les Juifs de Pontoise furent accusés d'avoir crucifié secrètement un enfant chrétien du nom de Richard, dont le cadavre fut transporté à Paris, où il aurait opéré des miracles et où il fut béatifié (voir la relation de Salomon bar Siméon, éditée par MM. Neubauer et Stern dans les Hebräische Berichte über die Judenverfolgungen während der Kreuzzüge, p. 34 et 35, où le nom de Pontoise est écrit פונטייזא et פנטייזא; cf. Dubois, Historia ecclesiæ parisiensis, II, 142). D'après Robert de Monte (*ibid.*), cet événement aurait eu lieu en 1171, d'autres le placent en l'année 1166 ou 1180, d'autres enfin prétendent qu'il se produisit à Paris (Basnage, V, 1658; Moréri, Dictionnaire historique, *s. v.* Richard).

On trouve aux Archives nationales un contrat, en langue latine, de l'année 1204, attestant qu'à cette date l'abbé de Saint-Denis acheta à Pontoise une maison d'un chrétien qui devait de l'argent aux Juifs de cette ville, et versa le prix d'achat auxdits Juifs par l'intermédiaire de leur prévôt (præpositus Judæorum) Robert de Baan. Les signataires juifs sont : *magister Sanson*, *Meuns de Sezana* et *Abraham de Novo Castello* (Neubauer, dans REJ., IX, 63). On ne connaît pas autrement les signataires. Maître Sanson, en hébreu Simson,

Digitized by Google

était sans doute médecin; le nom de Meuns correspond peut-être à celui de Manassé; on sait qu'il y avait des Juifs à Sezanne (voir plus loin). Enfin, Novum Castellum est Neufchâtel-en-Bray, département de la Seine-Inférieure. C'est probablement cette même localité qui est désignée sous le nom de Castrum Novum (RÉJ., II, 26), où demeuraient des Juifs.

Il existe encore un autre contrat, du mois d'avril 1296, par lequel le roi Philippe IV fait donation à Charles, comte de Valois, d'Alençon, de Chartres et d'Anjou, son frère, de Joce, Juif de Pontoise, et de ses enfants (*ibid.*, 24; Depping, 227). Joce, appelé aussi Joucet, était riche et très considéré. En 1297, le susdit comte d'Anjou, à qui il appartenait, le nomma arbitre dans une affaire litigieuse qui se produisit entre lui et le roi, son frère, au sujet de 43 Juifs qu'il réclamait comme étant sa propriété (RÉJ., II, 24). Il est encore question de Joucet de Pontoise à propos des revenus tirés en 1296 des Juifs du domaine royal à Amiens, à Senlis et dans la Champagne (*ibid.*, XV, 240). Ce personnage paraît avoir joué, comme procureur des Juifs, un rôle financier dans le paiement des taxes payées par ses coreligionnaires. On parle également des impôts des Juifs de Pontoise dans les comptes de 1202 (*ibid.*, 234). Enfin, parmi les savants juifs de Pontoise, nous connaissons les suivants :

1° Jacob de Pontoise, cité dans Minh. Ych., 4 *b* et 24 *b*, sous le nom de ר"י פונטוריישא; il n'est pas autrement connu.

2° Moïse ben Abraham de Pontoise, savant très connu, qui était élève de R. Tam et correspondait activement avec lui quand il était jeune, et à qui R. Tam répondait en termes particulièrement affectueux (S. Hayyaschar, 76-77, 82; Méïr de Rothenbourg, Consult., éd. Prague, n° 473; Mord. Schabbat, XIV, n° 397). Il assista probablement au synode, présidé par R. Tam, qui prononça l'excommunication contre ceux qui essaieraient d'empêcher la mise à exécution d'un divorce prononcé par le tribunal (Mord. Guittin, fin, n° 695; Graetz, Gesch. d. J., VI, 216). On mentionne Moïse משפונטיירא comme poète liturgique, mais on ne possède plus qu'un petit nombre de ses compositions (mss. Bodl., n° 1083, Cat., p. 281; mss. Hsim, n° 353, Cat., p. 75). Il écrivit aussi des tosafot sur divers traités du Talmud, en partie sous la direction de son maître R. Tam (tosafot de Sens sur Pesahim, dans mss. Bodl., n° 2358, f° 44; nos tosafot sur Pesahim, 67 *b*, sur Haguiga, 19 *b*, sur Yoma, 6 *b* et 64 *a*, sur Yebamot, 61 *a*; tos. Ascheri,

Digitized by Google

ibid., 66 *b*, et Kiddouschin, 38 *a*; tos. de Sens sur Sota, dans mss. Bodl., n° 836, Cat., p. 170, מפרנטיריזא; nos tos. sur B. Kamma, 54 *a*; Mord. Kamma, IX, n° 138; tos. sur Batra, 66 *b*, sur Aboda Zara, 36 *a*, sur Zebahim, 53 *a*, sur Houllin, 82 *a*). Il commenta également la Mischna (Simson de Sens, commentaire sur Teroumot, XI, 9; cf. tos. Temoura, 4 *a*), et son commentaire sur Tohorot est souvent cité (Simson de Sens sur Tohorot, VII, 5; Semag, défense n° 248). Le cabbaliste Hayyim ben Beçalel (mort en 1588) mentionne ce commentaire dans son אור החיים; il en avait eu le ms. entre les mains et en appelle l'auteur : Moïse de פונטיישיא (cf. RÉJ., VII, 60). Enfin, de nombreux ouvrages citent des explications de Moïse de Pontoise sur le Pentateuque (Minh. Yeh., 47 *a*, 59 *b* : מפונטיישיא, 83 *b*; tos. sur le Pentateuque, dans Daat Zek., 87; Paanéah Raza, מ' משסנרים; un commentaire sur le Pentateuque, dans mss. Rossi, n° 541, 1°; cf. Zunz, Zur Gesch., 74).

3° Abraham de Pontoise, cité comme auteur d'un écrit talmudique (Orh. Hayy. et Kol Bo, n° 103), était probablement le fils du Moïse nommé dans le numéro précédent.

פונץ PONS.

Chef-lieu de canton de la Charente-Inférieure, arrondissement de Saintes.

L'ouvrage *Yosef Hammekanné* (ms. Ps 712, n° 85, et ms. Hg 187, 4°, f° 62, Cat., p. 80) parle d'une accusation dirigée contre les Juifs de פונץ, probablement au sujet du meurtre d'un chrétien qui passait pour opérer des miracles. On ne sait pas à quelle date eut lieu cet événement. Nathan l'official, à qui les évêques de פיישירש (Poitiers) et de אנגולימא (Angoulême) parlèrent de ces miracles, vécut encore, ce semble, vers 1273 (RÉJ., I, 230). Comme M. Zadoc Kahn le suppose avec raison (*ibid.*, III, 15), פונץ désigne *Pons*, dans la Saintonge, car Armand Maichin, dans son *Histoire de Saintonge*, 1671, p. 139, raconte que les Juifs furent expulsés de Pons, parce qu'ils avaient pendu dans cette ville un religieux qui avait pris part à une croisade (RÉJ., III, 16). Il existait autrefois à Pons une « place des Juifs » (Martinière, *s. v.* Pons).

Digitized by Google

פורקש FOURQUES.

Village situé près d'Arles, dans le département du Gard, arrondissement de Nîmes.

Cité dans I. ben Schèschet, Consult., n° 266.

פותייקיירש POSQUIÈRES.

En latin *Posqueriæ*. Ancienne ville fortifiée, sur les ruines ou dans le voisinage de laquelle s'élève aujourd'hui Vauvert, dans le département du Gard, arrondissement de Nîmes.

Cité dans B. de Tudèle, Itin., I, 4.

Cet auteur dit que פותייקיירש est « un gros bourg situé à deux milles de Lunel et à trois milles de Saint-Gilles ». Il s'agit là certainement de Posquières, et non de Beaucaire, comme le croit le traducteur anglais. Le nom de cette localité s'écrit aussi en hébreu פוסייקיירש (Kiryat Sèfer, d'après RÉJ., IX, 221), פושקירדה et פושקוריט (Liste des contribuables juifs de Perpignan, dans RÉJ., XIV, 76), פושקריט (Yohasin, éd. Constantinople, p. 142), פוטיקירא (*ibid.*, éd. Londres, p. 219), פסקיירדה (Schalsch., éd. Venise, 43 et 53), פשקיריט (Korè Hadd., éd. Berlin, 11 *a*), פשקיירש (mss. Ps, n° 192, 2°, Cat., p. 24), פושקארש (mss. Warn, n° 24, 13°, Cat. de Leyde, p. 96), פושקיירש (mss. Bodl., n° 859, 2°, Cat., p. 176), et, moins correctement, פיטכיריט (*ibid.*), n° 2456, 12°, Cat., p. 872), פסקארה (mss. Warn, *l. c.*, n° 15), פיסקירא (Lettres de Maïmonide, éd. Prague, 14 *b*), פישקירוט (Simon ben Cémah Duran, Consult., I, n° 72), פיסקריט (Yohasin, éd. Londres, 219), פושקרוט (Chronique de Joseph ben Çadik, 94), et פישקיראס (Sèfer Hakkabbala d'Abraham ben Salomon, 102). Enfin, par altération, ce nom est aussi écrit בקרש dans le livre cabbalistique נמש התכמה de Moïse de Léon (cf. Graetz, Gesch. d. J., VII, 444).

Dans son Histoire de Nîmes, t. VII, 542, nouvelle édition, M. Ménard rapporte une inscription tumulaire hébraïque qu'il

Digitized by Google

transcrit ainsi : *Keber de Jokhanan bosker*, et qui correspond probablement aux mots hébreux suivants : קבר ר' יוחנן פושקיר. Le mot *bosker* désigne sans doute Posquières. Mais la ville désignée par les noms de פוסקיירה (Meor Ênayim, éd. Berlin, I, 255), פסקיירה (mss. Bodl., n° 1259, Cat., p. 442) ou פיסקיירא (*ibid.*, n° 1277, Cat., p. 452), et où résidait le savant connu Barukh ben Samuel qui florissait vers 1470-1490, est Peschiera, dans la Lombardie.

En 1165, quand Benjamin de Tudèle visita Posquières, la communauté juive de cette ville comptait quarante membres ou, d'après une autre leçon qui est douteuse, quatre cents membres. On trouve des Juifs de Posquières à Carpentras en 1400 (REJ., XII, 195) et à Perpignan en 1413-1414 (*ibid.*, XIV, 76).

1° L'école de Posquières, fréquentée par de nombreux élèves qui venaient de pays lointains, était dirigée dans la seconde moitié du XIIe siècle par ABRAHAM BEN DAVID ou *Rabad*, homme très riche et qui donnait l'hospitalité dans sa propre maison aux élèves pauvres. On sait que ce savant (né vers 1125 et mort en 1198) demeura quelque temps à Lunel et à Montpellier, mais il est dénommé d'après Posquières, où il résida le plus longtemps. Il quitta cette localité à la suite de l'incident suivant : en 1172, Elzéar, seigneur de Posquières, le fit mettre en prison, probablement pour lui extorquer de l'argent. Remis en liberté, Abraham ben David se rendit à Carcassonne, où résidait le vicomte Roger II, suzerain de Posquières, qui témoignait de la bienveillance aux Juifs. L'année suivante, Elzéar fut mandé à Carcassonne par son suzerain, sans doute pour rendre compte de son acte arbitraire à l'égard d'Abraham (Scheb. Yeh., 112 ; Graetz, Gesch. d. J., VI, 243 et 399).

Nous avons déjà parlé à plusieurs reprises d'Abraham ben David et de ses rapports avec les rabbins de la Provence (voir *s. v.* ברנקאאלויש, p. 246, לוניל, p. 282, מונטפשלייר, p. 325, מרשיליירה, p. 372, נמשי, p. 397, et נירבונה, p. 414). On trouve de nombreux renseignements sur sa vie et ses œuvres dans Rabb. fr., 518-520, et dans la monographie de M. Gross, dans Mschr., 1873-1874. Remarquable par son savoir et son esprit pénétrant, il fut certainement un des plus illustres rabbins du moyen âge et exerça la plus heureuse influence sur le développement de la littérature talmudique. On le considérait comme la plus haute autorité rabbinique de son temps, et de toute part on lui adressait des consultations sur des questions rituelles. Ses réponses au dis-

Digitized by Google

tinguent par la clarté et la précision du style, la justesse de l'argumentation et par une grande indépendance d'esprit. Elles formaient certainement autrefois un recueil important (cf. Kaftor Waferah, éd. Berlin, 23 : תשובות מיוחסות לראבד ; Salomon Duran, Consult., n° 25), mais on n'en a plus qu'une partie (Temim Deïm, n°s 1-65, 83-84, 202 et 206). On en trouve aussi très fréquemment dans le S. Hatteroumot, dans Orh. Hayy., Yerouham et Schiltè Hagg. (cf. Mschr., 1873, p. 403 et suiv.). Ses commentaires sur le Talmud sont des chefs-d'œuvre de dialectique. Il ne suit pas la méthode des tosafistes de la France septentrionale qui procèdent par synthèse, mais il dissèque en quelque sorte son sujet, à l'exemple de l'école espagnole, et en donne une analyse détaillée. Il commenta la plupart des traités du Talmud, mais la plus grande partie de son œuvre est perdue et on ne la connaît que par de nombreuses citations (Mschr., 1873, p. 446). Azoulaï a vu un certain nombre de ses commentaires en manuscrit (Schèm Hagg, *s. v.* ראבד), et on trouve des extraits de ses tosafot sur Schebouot dans le ms. Bodl. n° 456, 5° (Cat., p. 98). On n'a imprimé que ses commentaires sur Êdouyot (dans notre édition du Talmud), sur Kinnin (Constantinople, 1751) et sur le Sifra (Vienne, 1862). C'est dans ce dernier ouvrage qu'on trouve son explication des treize règles formulées par R. Ismaël. סי' הי"ג מדות (mss. Bodl., n° 847, 1°, édité dans le recueil לשון חכמים, Livourne, 1781). Le commentaire sur Tamid qui porte son nom (éd. Prague, 1721, et Livourne, 1781) émane certainement d'un rabbin allemand, car l'auteur y cite les tosafot composées sous la direction d'Isaac ben Ascher Hallévi, de Spire (éd. Prague, 21), et désigne comme ses maîtres Éphraïm (p. 22), sans doute de Ratisbonne ou de Bonn, et « le Pieux » (9 *b*), probablement Samuel le Pieux (7 *a*). Ce n'est pas lui non plus, mais son beau-père Abraham ab-bèt-din, de Narbonne, qui composa le commentaire sur Baïra (mss. Mun., n° 149). On le confondit, du reste, souvent avec son beau-père (voir *s. v.* נרבונה, p. 414).

On a prétendu qu'Abraham ben David avait écrit un code religieux très développé, dans le genre du *Mischné Tora* de Maïmonide (Korè Hadd., 11 *a*). Cette assertion est fausse. Il n'a composé que des recueils de pratiques peu étendus (I. de Lattès, Schaare S., p. 72). Son בעלי הנפש (éd. *princeps*, Venise, 1602), mentionné également sous le titre de יסוד, « Fondement » (tos. Yoma, 18 *b* ; Maïmoniot, gloses איסורי ביאה, XXI), traite des règles de pureté de la femme. Le sixième chapitre de cet ouvrage est cité par extraits, sous le titre de דיני מקוה (M. de Rothenbourg, Consult., éd. Prague, n° 193), et Carmoly le considère à tort comme un ouvrage distinct (Biographie, 126). Le septième chapitre s'occupe d'éthique. Son ouvrage איסור גשהו, qu'Azoulaï a vu en ms., est identique avec le איסור והיתר qu'il composa sous la direction de

Digitized by Google

son maître Meschoullam ben Jacob de Lunel (Temim Dèim, nos 9 et 14; cf. S. ben Adret, תורת הבית, éd. Vienne, 44 *b*). Ce dernier n'a pas composé de livre intitulé אישור משהו, comme on pourrait le croire (S. ben Adret, *l. c.*, 15 : כתב הרב ר' משולם ז"ל באישור משהו ; il s'agit de l'ouvrage de Rabad, qui cite simplement son maître. Les הלכות שחיטה de Rabad, si souvent citées (Orh. Hayy., II, ms.; Kol Bo, n° 107), ainsi que la longue citation relative à צומת הגידין (Temim Dèim, n° 3) et le fragment ms. sur la בדיקה (mss. Bodl., n° 654, 1°, Cat., p. 129) ne sont certainement que des extraits du איסור והיתר de Rabad. Celui-ci écrivit aussi les recueils suivants : הלכות ברכות (Temim Dèim, n° 1), ה' ידים (*ibid.*, nos 66-67), ה' יין נסך (*ibid.*, n° 107), דיני ה' אישות (*ibid.*, n° 242) et ה' לולב (*ibid.*, n° 61-62), (I. ben Schèschet, Consult., n° 82; cf. מגדל עוז sur גירושין, I). Dans ses consultations également, il avait l'habitude de réunir toutes les prescriptions relatives à la question dont il s'occupait (Temim Dèim, nos 51-53, דיני הפסק; même travail dans mss. Ps, n° 416, 2°). Il suivait une méthode analogue même dans les conférences, דרשות, qu'il faisait sur des pratiques religieuses, par exemple sur la cérémonie de Pâque (Orh. Hayy., I, 76 *b*), sur le Schofar (*ibid.*, 97 *b*) et sur Rosch Haschana. Cette dernière conférence s'est conservée (mss. Bodl., n° 1925, 4°, Cat., p. 627).

Mais Abraham ben David doit surtout sa réputation aux notes critiques, השגות, qu'il a écrites sur les *Halakhot* d'Alfasi (Temim Dèim, nos 227-30, 234-239), sur le *Maor* de son ancien condisciple Zerahya Gerundi, qu'il attaqua avec un acharnement passionné (*ibid.*, nos 240-248), et sur le *Mischné Tora*. Il traite Maïmonide, l'illustre auteur de ce dernier ouvrage, avec un superbe dédain. Par ses attaques contre le ספר המדע, « Livre du savoir », qui forme le premier chapitre du *Mischné Tora*, Abraham ouvrit la lutte contre la philosophie religieuse de Maïmonide, lutte qui ne prit pourtant un caractère de fanatique violence qu'après l'apparition du *Moré Neboukhim*.

Séduit par le style si imagé et si pittoresque de l'Aggada, qui fait parler et agir fréquemment la divinité comme un simple mortel, et ne possédant aucune connaissance en dehors du Talmud, Abraham ben David avait un faible pour le mysticisme. Son rôle dans le domaine de la Cabbale ne fut pourtant pas aussi important que voulurent le faire croire les cabbalistes postérieurs. En tout cas, il n'est pas l'auteur du commentaire cabbalistique sur le *Sèfer Yecira* qui lui est attribué (Mschr., 1874, p. 164).

Nous tenons à rectifier encore une autre erreur. Dans son introduction au Bet Habbehira, éd. Vienne, 17 *b*, Menahem ben Salomon Meïri dit : ובארץ הזאת בכל מה שנתחבר מן הרב זקנינו הגדול הראב"ד ז"ל, « dans ce pays, tout ce qui a été composé par notre éminent aïeul Rabad. » Comme le prouve le contexte, les

Digitized by Google

mots ארץ הזאת, « notre pays », ne désignent pas le Roussillon, patrie de Menahem Méïri (Rabb. fr., 542), mais tout le sud de la France, car ni Rabad, ni Juda ben Barzilaï, nommé dans le même passage, n'étaient du Roussillon. L'expression זקנינו ne signifie pas ici « notre aïeul », mais est tout simplement un titre honorifique, « notre ancien », fréquemment employé par Méïri. Rabad n'était nullement le grand-père de Méïri.

2° Isaac « l'aveugle », fils du précédent, qui est aussi appelé Isaac de Posquières (mss. Warn, n° 24, 15°), est qualifié de « père de la Cabbale. » On lui attribue également un commentaire sur le *Sefer Yecira* (*ibid.*; mss. Bodl., n° 2456, 12°, Cat., p. 872; mss. Hstn, n° 54). Il paraît avoir contribué dans une large mesure au développement de la Cabbale, qui, de son temps, avait de nombreux partisans en Provence (Graetz, Gesch. d. J., VII, 74 et 444).

3° Ascher ben David ben Abraham ben David de Posquières marcha sur les traces de son oncle Isaac « l'aveugle », dont il invoque souvent les explications mystiques. Il mentionne aussi fréquemment son père David, qui était un homme instruit; il parle de l'enseignement oral qu'il reçut de Jacob ben Samuel d'Anduze, de Meïr ben Siméon de Narbonne, et d'Abraham ben Isaac de Carcassonne. Il résida donc, au moins pendant un certain temps, au milieu du XIIIe siècle, dans une de ces villes. On trouve de lui, dans plusieurs mss., une explication des treize attributs de Dieu, avec des variantes (פי' י"ג מדות, mss. Ps, n°s 768, 5°, 825, 10°; mss. Mun., n° 92, 23°; mss. Bodl., n° 1619, 3°, Cat., p. 565; תיקון י"ג מדות, mss. Parme, n° 1420, 18°; H. B., VII, 68, XII, 113; כ' הייחוד פי' י"ג מדות, mss. Mun., n° 11, 6°; mss. Ps, n° 813, 19°). A ce travail se rattache son explication des dix *sefirot* et d'autres petits écrits cabbalistiques (mss. Soave, d'après Ozar Nechmad, IV, 37; mss. Ghirondi, d'après ses Biographies, p. 45; mss. Ps, n° 823, 7°, מעשה בראשית; cf. *ibid.*, n° 843, 20°, Cat., p. 146).

4° Benjamin de Tudèle (Itin., I, 5) nomme encore les savants suivants qu'il vit à Posquières, mais qui ne sont pas autrement connus : Joseph ben Menahem, Benveniste, Benjamin, Abraham et Isaac ben Moïse. Abraham est probablement identique avec cet Abraham ben Moïse qui fit connaître à Abraham ben David une particularité du calendrier (Orh. Hayy., II, ms. Gz., 61 : כך מקלעי תרי יומי ברישׁ ירחא מנינן לענין כתובה מיום ראשון מחדש הנכנס ואע"ג דלגבי מועדות מנינן מיום שני ושמעתי כמך לרבר מפי ר' אברהם ב"ר משה מדכתיב ולא אכל ביום החדש השני לחם).

5° Menahem ben Simeon de Posquières, élève de Joseph Kimhi, commenta les prophètes Jérémie et Ezéchiel. Le commentaire sur le premier prophète fut achevé en 1191; celui d'Ezéchiel ne va que jusqu'au milieu du 40e chapitre (mss. Ps, n° 192, 1°-2°, Cat., p. 24^1^).

Digitized by Google

פויטו POITOU.

En vieux-français *Poictou* ou *Peitou*, en latin *provincia pictavia* ou *pictaviensis*. Ancienne province de France qui a formé principalement les départements de la Vienne, des Deux-Sèvres et de la Vendée ainsi que quelques parties de plusieurs départements voisins.

Cité dans B. de Tudèle, Itin., I, 106.

Le nom de cette province s'écrit aussi en hébreu סיקטאביאינשי (Dibrè Hayy., 12 *b*, 34 *a*), סטרב (mss. hébr. Vatican, n° 84, commentaire sur Job, dans l'épigraphe; cf. Mgz., II, 46), פויטו, פוייטו, פטייו, פיטרב, פיטוב et פוייטרב (voir *s. v.* טרוויש, p. 232-238), et, moins correctement, פאטא (*ibid.*), פוייטראו (Taschbeç, ms.; voir *s. v.* אניו), פטרב (Schèb. Yeh., éd. Hanovre, 114, éd. Amsterdam, 94 *a*; Schalsch., éd. Venise, 114 *b*), et, par altération, פיטן ou פויטין (voir *s. v.* טרוויש), et probablement aussi פיטרבין (tos. sur le Pentateuque, dans Daat Zek., 44 *a*) et פוראו (voir *s. v.* טרוויש).

Les habitants du Poitou s'appelaient en latin *Pictones* ou *Pictavi*, en vieux-français *Poictevins* ou *Peitevins* (Roman de Rou). C'est à ce dernier nom que répond le nom hébreu פויטבין, employé comme surnom et aussi, chose singulière, comme nom de personne (שטרות, p. 325 : יהודה פויטבין; *ibid.*, 355 : פויטבין בן בניים).

Les Juifs habitaient plusieurs localités du Poitou. On voit par les comptes des impôts de 1295 payés au roi qu'ils étaient établis à Bressuire et à Thouars, dans le département des Deux-Sèvres, à Mortagne et à Tyfauges, dans le département de la Vendée (RÉJ., XV, 244; cf. *s. v.* טואארץ). On sait déjà qu'il y en avait à Châtellerault et à Niort (voir *s. v.* כרך לראאט et ניאוריים). Un document de 1307 parle de la vente d'une maison sise à Chatillon-sur-Indre et ayant appartenu au juif Croissant Castellon dit le Poitvin, fils de Bonfil de Saint-Savin (RÉJ., II, 44).

En 1236, les croisés commirent des violences sur les Juifs du Poitou et des provinces voisines. Dans un mandement adressé aux évêques de ces contrées, Grégoire IX blâma ces excès (Schèb. Yeh., 114; voir *s. v.* אנגולימא). Sur la demande

Digitized by Google

des habitants chrétiens, Alphonse, comte de Poitiers, expulsa les Juifs, en 1249, de plusieurs localités, entre autres de Niort, de Saint-Maixent et de Poitiers (voir *s. v.* לרוקילא). Les expulsés paraissent être revenus peu de temps après dans leurs anciennes résidences. Le 19 juillet 1269, le comte Alphonse publia un décret pour obliger les Juifs de ses domaines à porter la rouelle sur leurs vêtements (REJ., III, 216; VI, 83), et, le 29 juillet 1270, il ordonna qu'on ne contraignît pas le juif Mosset de Saint-Jean-d'Angély et ses deux fils à mettre ce signe distinctif avant la Toussaint. La même année, il créa une commission composée de laïques et d'ecclésiastiques pour combattre l'usure dans la sénéchaussée de Poitiers, et les dominicains en profitèrent pour attaquer les Juifs (Depping, 198). En 1273, le concile de Poitiers défendit aux propriétaires fonciers de faire des contrats avec des usuriers juifs, et il interdit, en général, aux chrétiens d'emprunter de l'argent des Juifs ou de leur en prêter (*ibid.*, 195). Dans un document de 1296 il est question de l'expulsion des Juifs du Poitou ou de Poitiers (Loeb, dans REJ., IX, 137 et 138). Enfin en 1321, les Juifs du Poitou furent également accusés, comme leurs coreligionnaires d'autres contrées, d'avoir empoisonné les puits (G. de Nangis, Continuatio, 78; Malvezin, Histoire des Juifs de Bordeaux, 46; Daniel, Histoire de France, tome V).

Les rabbins du Poitou prirent part au synode réuni au milieu du XIIe siècle sous la direction de Raschbam et de Rabbènou Tam (voir *s. v.* מרוויש). On mentionne encore ailleurs (Taschbéç, ms.; voir *s. v.* אזיר) les rabbins de cette province; un certain Isaac du Poitou est cité comme commentateur de la Bible (tos. sur le Pentateuque, Daat Zek., 44 *a*).

פויטירש POITIERS.

En vieux français *Poictiers* ou *Peitiers* (Roman de Rou), en latin d'abord *Limonum* et plus tard *Pictavis* ou *Pictavia*. Autrefois capitale de l'ancienne province du Poitou et aujourd'hui chef-lieu du département de la Vienne.

Cité dans Yosef Hammekanné, ms. Ps 712, n° 85.

Digitized by Google

Le nom de cette ville s'écrit aussi פיקמאבידה (Dibrè Hayy., 3*a*) et פוטיריים (Yosef Hammekanné, ms. Hg 187, f° 62 *d*, Cat., p. 180). Dans ce dernier ms. comme dans celui de Paris, aux passages indiqués, il est question d'une controverse religieuse de Nathan l'official avec l'évêque de Poitiers (voir *s. v.* פוניץ).

פיישי POISSY.

Ville du département de Seine-et-Oise.

Cité dans la relation de Salomon bar Siméon (Hebräische Berichte, 34).

Il est dit dans cette relation que le roi Louis VII accueillit avec bienveillance à פיישי des Juifs accusés d'un meurtre rituel. Il s'agit là certainement de Poissy, où les rois de France résidaient souvent, et non pas de Vassy, comme le croit le traducteur allemand (p. 149).

פיניירא אוראדה PEYREHORADE.

En latin *Petra Forata*. Ville de la Gascogne, dans le département des Landes.

Cité par Jacob Sasportas dans Ohel Jacob, n° 63.

Cette ville, à cause de son nom latin, est parfois appelée en hébreu מצור נקוב. Les expulsés juifs d'Espagne y cherchèrent un refuge ainsi qu'à Bayonne et à Bidache, villes voisines (voir *s. v.* באיונה et בידאגי), et y organisèrent une petite communauté, qu'ils nommèrent *Beth-El* et qui, à l'origine, dépendait de Bayonne. Plus tard, les Juifs de Peyrehorade ne voulurent plus se soumettre aux règlements de la communauté de Bayonne ; ils furent alors menacés d'excommunication par Jacob Sasportas (voir *s. v.* באיונה). Celui-ci recommanda aussi aux Juifs de Bayonne de célébrer rigoureusement les jours de sabbat et de fête, dont l'observance était négligée à Peyrehorade (Ohel Jacob, n° 63).

Digitized by Google

פיקארדיאה PICARDIE.

En latin *Picardia*. Ancienne province de France qui forme aujourd'hui le département de la Somme et une partie de celui de l'Aisne.

Cité dans Dibrè Hayy., 48 *b*, 105 *b*, et passim.

Nous ne possédons que peu d'informations sur le séjour des Juifs dans la Picardie. On sait par les comptes des impôts payés par les Juifs au roi dans les années 1298-1300 qu'ils étaient établis en grand nombre dans le Vermandois, qui faisait partie presque tout entier de la Picardie (RÉJ., XV, 248; voir *s. v.* וירמאנדי). On en trouvait, entre autres, à Roye, à La Fère (RÉJ., XV, 245), à Amiens (*ibid.*, 253), à Verneuil (*ibid.*, 250; Delisle, 890), à Montdidier (RÉJ., XV, 253) et à Saint-Quentin (*ibid.*, 254; Loeb, dans RÉJ., XX, 26). Les habitants de la Picardie s'appellent *Picards*. Mais le nom de פיקדרט porté par le propriétaire du ms. Bodl. n° 866 (Cat., p. 179) est probablement le nom de famille *Pickart* ou *Pickert* en usage chez les Juifs allemands. Il en est sans doute de même du nom de פיקרטיריאה que portait Abraham ben Samuel de רוקינגן, auteur d'une paraphrase judéo-allemande du livre de Job (mss. Mun., n° 306, Cat., p. 133), qui était vraisemblablement de l'Allemagne et vivait vers 1579. Il ne paraît pas possible, en effet, d'admettre qu'il était originaire de la Picardie (Zunz, Zur Gesch., 79), car à cette époque cette province n'était plus habitée depuis des siècles par des Juifs.

פירונה PERONNE.

En latin *Peronna*. Ville fortifiée et chef-lieu d'arrondissement du département de la Somme.

Cité dans Dibrè Hayy., 4 *a* et 141 *b*.

Cette ville paraît avoir été habité par des Juifs (RÉJ., XV, 253).

Digitized by Google

פירטוש PERTUIS.

En latin *Pertusium*. Ville du département de Vaucluse, dans l'arrondissement d'Apt.

Cité dans mss. Bodl., n° 1473, Cat., p. 523.

On sait par des documents qu'il y avait des Juifs dans cette ville en 1283 (voir *s. v.* אירגש). En 1436, les Juifs de Pertuis furent persécutés ainsi que ceux d'Aix et d'autres localités de la Provence (Nostradamus, Histoire de Provence, Lyon, 1614, p. 599; cf. Mschr., 1878, p. 195). La même année, Don Vidal Cregut de Manosque acheta le כ' המכלול (mss. Bodl., n° 1473) de David Kimhi à Bondiac Massif de Carcassonne, établi à Pertuis.

Un recueil manuscrit de consultations (ms. Gz. n° 159) contient plusieurs documents dont nous avons déjà parlé et qui se rapportent à une menace d'excommunication de la communauté de Carpentras contre la femme Bonastorga. Sur l'intervention de parents et d'amis de Bonastorga, les autorités ecclésiastiques défendirent aux rabbins de Carpentras de mettre leur menace à exécution (voir *s. v.* אבונירן, p. 17). Deux des documents rédigés en 1583, à Avignon, en faveur de Bonastorga, portent, entre autres signatures, celles de דוין דמארטוש et דאוין דפרטוש. Comme le prouve le contexte, les deux noms désignent une seule et même personne, probablement Davin de Pertuis (Neubauer, dans REJ., X, 83, 85). Ces documents donnent aussi les noms de David ben Barukh דפירוש et David דפרטוש, qui se rapportent sans doute également à une seule personne, originaire de Pertuis, car דפירוש doit probablement être corrigé en פרטוש (*ibid.*). La traduction hébraïque de la défense communiquée par le préfet de Carpentras à la communauté juive de cette ville relativement à la menace d'excommunication (*ibid.*) est signée du secrétaire דפראטה, *de Prata*. On trouve aussi ce nom de famille chez des chrétiens de la Provence (Saige, 287); il semble avoir la même origine que le nom de *de Pratis* et de *des Prez* (cf. Gallia christ., I, 320-321).

Digitized by Google

פירפיניאן PERPIGNAN.

En espagnol *Perpenya*, en latin *Perpiniacum* et *Perpinianum*. Ancienne capitale du comté de Roussillon, aujourd'hui chef-lieu du département des Pyrénées-Orientales. Après avoir fait partie de l'Aragon, cette ville ainsi que le comté de Roussillon appartiennent depuis 1659 à la France.

Cité dans la lettre de Simon ben Joseph de Lunel, dans la *Jubelschrift* en l'honneur de Zunz, partie hébr., p. 142; S. ben Adret, Consult., III, n° 106, et passim.

Le nom de cette ville s'écrit également en hébreu פירפיניאן (I. de Lattès, Consult., n°s 127 et 129; Dibrè Hayy., 117 *b*; Igguéret Orh. Olam, 9 *b*, et passim), פירפינאן (S. ben Adret, Consult., II, n° 22; I. de Lattès, Schaarè S., 75), פירפניאן (mss. Bodl., n° 2349, Cat., p. 820), פרפיניאן (S. ben Adret, Consult., III, n°s 234 et 252; Nissim Gerundi, Consult., éd. Kœnigsberg, n° 33), פרפיניייאן (S. ben Adret, *l. c.*, n° 254; Nissim Gerundi, *l. c.*, n° 10; mss. Vi., n° 108, Cat., p. 126), פרפינאן (S. ben Adret, *l. c.*, n° 111), פרפיניאיין (*ibid.*, n° 238), פרפינאיין (*ibid.*, n° 324), פרפניאין (*ibid.*, n° 265), פרפיניין (Chronique de Joseph ben Çadik, p. 98), פרפיניין (Schalsch., éd. Venise, 55 *b*, éd. Amsterdam, 44 *b*), פרפניייאן (Yohasin, éd. Londres, 224 *b* et 225 *a*; mss. Vi., *l. c.*), פרפניאן (I. ben Schèschet, Consult., n° 380; Minh. Ken., ms., n° 36; Letterb., IV, 131) פרפניין, (mss. Vi., *l. c.*; mss. Tur., XX, 28; voir *s. v.* וילא מאיניייא) et פרפיניייאנו (mss. Bodl., n° 2155, Cat., p. 747). Cette dernière orthographe répond au nom de *Perpignano* qui est inscrit sur la carte géographique d'Uberlin et Esler, de l'année 1513 (Lelewel, Géographie du moyen âge, atlas, n° 37). On trouve aussi des variantes qui correspondent plus ou moins au nom espagnol de *Perpenya*, comme פרפיניייאו (mss. Mun., n° 128, f° 63; Mgz., III, 145), פירפינא (ms. Berliner; voir plus loin), פרפינגא (mss. Mun., n° 307; H. B., XIII, 86), פרפיאן (S. ben Adret, Consult., I, n°s 176 et 1249; Minh. Ken., éd., 45, 57), פרפיייאן (S. ben Adret, Consult., I, n°s 388 et 1162; Minh. Ken., éd., 80, 172) et פרפאין (*ibid.*, p. 44). Par altération, on a aussi écrit פורפניייאן,

Digitized by Google

מי כפניאן (I. de Lattès, Consult., p. 128) et פרפירן (S. ben Adret, Consult., III, n° 174), qui ressemble au nom latin de *Paperianum* (cf. Moréri, Dictionnaire, *s. v.*). Le mot פרפיאני est un adjectif formé du nom de Perpignan, mais פירפיינו, qu'on trouve chez B. de Tudèle, désigne certainement Prophègue et doit être corrigé en פרפיניג (voir *s. v.* מרשיליידה, p. 371).

Souvent on désigne la ville de Perpignan par le mot de מגרש. Ainsi le ms. Ps 7, contenant la Bible avec la massora, a été copié en 1299 par Salomon ben Raphaël במגרש פרפיניאן. Juda Mosconi rapporte dans son supercommentaire qu'il a visité David Bongoron במגרש פרפיניאן, et ce dernier divorça également במגרש פורפיניאן (Juda ben Ascher, Consult., n° 19). Au lieu des mots במגרש פרפיניין, un ms. dit במדרש (voir *s. v.* וילא מאיניא). Dans des lettres de divorce du moyen âge (cf. Mord. Guittin, IX), מגרש est pris dans le sens de *banlieue*, comme dans Lévitique, XXV, 34, mais ici il signifie très probablement le « quartier juif » ou le « call » de Perpignan. Du reste, en Espagne comme en Italie, le mot *ghetto* était rendu par מגרש (Loeb, dans REJ., X, 250; XII, 173). On trouve aussi les mots מדינת פרפיניאן dans le sens de « province de Perpignan » (voir *s. v.* ארגונדה). Dans les cas de ce genre, מדינה signifie « ville », mais ici ce mot pourrait désigner Perpignan avec son territoire, c'est-à-dire le comté de Roussillon, dont cette ville était la capitale.

On sait que Yolande, femme du roi Jayme I[er] d'Aragon, obligea les Juifs de Perpignan, par le décret du 17 mars 1251, à s'établir dans le plus mauvais quartier de la ville, qui était le « Puig des Lépreux », et qui devint ainsi le quartier juif.

M. Pierre Vidal a raconté en détail l'histoire des Juifs de Perpignan (Juifs de Roussillon et de Cerdagne, dans REJ., XV-XVI), et M. Loeb a publié une étude intéressante sous le titre d'*Histoire d'une taille levée sur les Juifs de Perpignan en 1413-1414* (REJ., XIV, 55-79). Nous nous contenterons donc ici de parler de quelques savants juifs originaires de Perpignan ou qui y séjournèrent.

1° Dans le ms. hébreu d'un écrit médical (ms. Berliner, p. 134), on lit les mots suivants : מפי החכם ר' שלמה בן יוסף לבן אהרן ממרפיניא, « communication verbale faite par Salomon ben Joseph à Ben Ahron de Perpignan. » Ce dernier est peut-être Ibn Ahron.

Digitized by Google

probablement médecin à Perpignan (voir plus loin), et Salomon ben Joseph est probablement identique avec le médecin et traducteur Salomon Ibn Ayoub qui demeurait vers 1260 à Béziers (voir *s. v.* בדרש, p. 100).

2° David de Perpignan fut appelé en 1267 à Narbonne, à propos d'un différend né entre le vicomte de Narbonne et quelques Juifs au sujet de la possession d'un bien-fonds, pour traduire des documents hébreux relatifs à cette affaire.

3° Moïse ben Nahman ou Nahmanide, qui alla habiter la Palestine, passe pour être parti de Perpignan afin de se rendre dans ce pays, où il mourut au bout de trois ans de séjour (1270). La légende raconte qu'avant de quitter ses disciples, il leur dit qu'ils connaîtraient sa mort par l'apparition d'un candélabre qui se montrerait sur la pierre tumulaire de sa mère enterrée à Perpignan. On trouve ce récit, qui ne mérite aucune créance, dans le Schalschelét de Gedalya ibn Yahya (éd. Venise, 56 *a*) et dans un recueil ms. de Graziano (ms. Hsim ; cf. Kaufmann, dans RÉJ., IV, 224 : אמרו כל הרב רבי׳ משה ברב נחמן זצ״ל אשר הורד בעיר פירפיניניאנ׳). D'habitude, Nahmanide est dénommé d'après la ville de Girone, mais il n'est pas impossible qu'il se soit arrêté quelque temps à Perpignan avant son départ pour la Palestine.

4° Joseph ben Hanan ben Nathan Ezobi (אזובי), originaire probablement de Carpentras, vivait à Perpignan dans la seconde moitié du XIII° siècle (voir *s. v.* בדרש). Dans son principal poème, il parle de son beau-père Samuel (Rabb. fr., 702). Carmoly prétend (Biographie, 82) que ce Samuel avait été rabbin à Perpignan et que Joseph fut son successeur, mais cette assertion ne repose sur aucune preuve. Joseph écrivit plusieurs poésies liturgiques (Zunz, Litg., 351, 480), dont la plus connue est la pièce intitulée קערת כסף, « Plat d'argent », qui contient 130 vers et qu'il composa à l'occasion du mariage de son fils Samuel. Dans cette poésie, il adressa à son fils d'affectueux conseils, comme il le fit dans la lettre qu'il lui écrivit à la même occasion et où il lui exprima sa douleur d'être obligé de se séparer de lui (éditée dans Kérem Chemed, IV, 11-13). Ces vers, édités à maintes reprises, ont été imprimés pour la première fois à Constantinople en 1523. L'hébraïsant français Jean Mercier les traduisit en latin (Paris, 1561), mais ils avaient déjà été traduits auparavant par l'humaniste allemand Reuchlin (Tubingue, 1512-1514), qui appelle l'auteur : *Rabbi Jos. Hyspæus Perpinianensis, Judæorum poeta dulcissimus.* Cette dernière traduction ainsi que le texte hébreu et un extrait de la traduction de Mercier se trouvent également dans Wolf, B. H., IV, 1140-1167.

Abraham Bédersi parle avec éloge de Joseph, dont il loue le talent de poète et la pureté de langage ; il le désigne comme son maître (תורב המהתבת, vers 148). Nous connaissons encore un autre élève de Joseph, c'est l'auteur anonyme d'un commentaire

Digitized by Google

sur Job (mss. Parme, n° 582; Rabb. fr., 552). De Rossi (Cat., p. 54) et, d'après lui, Zunz (Zur Gesch., 465) appellent l'auteur de ce commentaire Raphaël, mais celui-ci ainsi que Kalonymos Cohen, nommé également dans ce ms., n'en furent que les propriétaires.

Joseph Ezobi composa également un écrit sous le titre de ספר מילואים, que nous ne connaissons que par une citation de Salomon ben Adret (Consult., éd. Constantinople, 1516, p. 25; cf. Schem Hagg., II, *s. v.*). Cette citation se rapporte aux *cicut.* Geiger prétend que tout l'ouvrage traite exclusivement, d'une façon poétique, de la prescription relative aux *cicut* (Héchaluz, II, 13, et, d'après ce recueil, Benjacob, Ozar Hassefarim, *s. v.*); je ne sais où il a puisé cette information. Une autre citation empruntée à Joseph Ezobi (Orh. Hayy., 1, 32 *b*; Aboudirham, éd. Venise, 48) rapporte que, pendant sa captivité aux Indes, Abraham ibn Ezra recevait pour toute nourriture du pain azyme. Ce passage se trouvait peut-être également dans le ס' מילואים, qui pourrait bien avoir été un ouvrage explicatif des pratiques religieuses.

5° Abraham Bedersi, qui fut élève de Joseph Ezobi, se rendit probablement à Perpignan dans sa jeunesse; il y fixa plus tard sa résidence définitive. Aussi son fils Yedaya est-il appelé En Bonet Abram de Perpignan (mss. Bodl., n° 2402, 3°, Cat., p. 844). Dans une lettre de recommandation qu'il remit à un délégué français chargé de faire une collecte pour créer des écoles juives en France, Abraham se qualifie d'habitant de Perpignan (Chotam Tochnith, au commencement, p. 24; voir *s. v.* בדרש, p. 100). Il semble parler dans cette lettre au nom de la communauté de Perpignan. Ce fut certainement aussi comme représentant de cette communauté qu'il écrivit aux notables de Barcelone les deux lettres où il les priait d'intervenir auprès du roi en faveur de ses coreligionnaires de Perpignan. On lui renvoya les copies de ces deux lettres et il put ainsi les publier dans son Divan (mss. Vi., n° 108, p. 275-277, Cat., p. 126). « Notre seigneur l'ancien », dont il est question dans la première de ces lettres, désigne, d'après le contexte, le roi Jacques Ier d'Aragon, qui mourut en 1276 à l'âge de soixante-dix ans. Vers cette époque, Abraham Bédersi était donc à Perpignan. Il quitta probablement cette ville vers 1285, pendant que les Français faisaient la guerre dans le Roussillon, pour se réfugier à Narbonne, où il ne fit qu'un très court séjour, car en 1290 on le retrouve à Perpignan. Cette année, le roi Sanche IV de Castille eut, en effet, une entrevue à Perpignan avec Philippe-le-Bel, roi de France. Or, dans la suite de Sanche se trouvaient deux Juifs, le médecin Aboul Hasan Meïr ibn el-Harith et Todros Hallévi Aboulafia, de Burgos, auteur de l'ouvrage cabbalistique אוצר הכבוד, qui occupait à la cour une situation élevée. Abraham Be-

Digitized by Google

dersi dédia une poésie à Aboul Hasan et loua dans d'excellents vers le savant Todros, avec qui il échangea des poésies (voir son Divan ; cf. Rabb. fr., 711-712 ; Cholam Tochnith, au commencement, p. 25-28 ; Graetz, Gesch. d. J., VII, 218). D'après Zunz (Zur Gesch., 464), Aboul Hasan *l'espagnol* n'était venu à Perpignan que pour accompagner Todros. A cette époque, Samuel de Salon (השאילוני) se trouvait également à Perpignan ; il n'y était probablement que de passage. Abraham Bédersi lui écrivit une lettre amicale pour répondre aux observations que Samuel avait faites au sujet de quelques-unes de ses poésies (Divan, *l. c.*).

Les relations d'Abraham Bédersi avec le poète Isaac ben Abraham Gorni (voir *s. v.* אירמש) furent moins cordiales. Pourtant, quand ce dernier arriva pauvre et malheureux à Perpignan, Abraham le reçut avec bienveillance et le secourut généreusement. Mais Gorni, qui avait d'abord célébré le mérite de son protecteur en vers pompeux, le provoqua ensuite à un tournoi poétique (poésies de Gorni éditées par M. Steinschneider dans Cholam Tochnith, appendice, 5-6). Abraham conçut alors une vive irritation contre Gorni et repoussa son invitation dans les termes les plus blessants et les plus méprisants (voir son Divan ; cf. Rabb. fr., 721 ; Mschr., 1882, p. 509).

Plus tard, Abraham Bédersi retourna plusieurs fois à Béziers, sa ville natale (voir *s. v.* נרבונה, p. 425), mais nous ne savons pas à quelle époque ces retours eurent lieu. A l'occasion d'un de ses voyages de Perpignan à Béziers, il écrivit une longue lettre à Don Vidal Salomon ou Menahem Méïri, pour lui dire combien il regrettait d'être obligé de se séparer de ses amis ; il parle aussi, dans cette lettre, de ses amis Pinhas ben Joseph Hallévi et Samuel, fils du célèbre médecin Ahron בן אלברגדי, probablement Ibn El-Bargardi (voir son Divan, ms. Vienne et Br. Mus., *l. c.* ; Rabb. fr., 713). Peut-être cet Ahron est-il le בן אהרן de Perpignan dont nous avons parlé plus haut.

6° Pinhas ben Joseph Hallévi, appelé aussi Don Vidal Prophet, פרפייט ou פרופיט, habitait Perpignan ; de temps à autre, il séjournait à Canet, dans le voisinage de Perpignan, où il possédait une propriété qui exigeait sa présence (Divan de Bedersi, ms. Br. Mus., p. 39 et 66 ; mss. Vi., n° 108, Cat., p. 126 ; Neubauer, dans Mschr., 1871, p. 455 ; voir *s. v.* קנרש). Lorsque Todros Hallévi demeura à Perpignan, il échangea avec lui des poésies en 1290 (mss. Bodl., n° 340, 4°, Cat., p. 69, éditées par M. Neubauer, *l. c.*). Il est certainement identique avec ce Pinhas ben Joseph qui composa pour le samedi qui précède le Nouvel An des *azharot* commençant par les mots : אלהים נצב בעדת אל, et un hymne se rattachant à ces azharot et qui débute ainsi : אסיר תקוה (ms. Paris ; cf. Derenbourg, dans Ztschr. de Geiger, V, 403 ; Zunz, Lit., 492 ; Zur Gesch., 474). Ce sont ces azharot que Vidal de

Digitized by Google

Tolosa, dans son commentaire Maguid Mischné sur le *Mischné Tora* de Maïmonide (Eroubin, VIII, 8), cite au nom de Pinhas Hallévi.

Abraham Bédersi était lié dès sa jeunesse avec notre Pinhas; il échangea avec lui des poésies et une correspondance assidue. Dans une élégie qu'il lui adressa, il le plaint d'être poursuivi par la mauvaise fortune; Pinhas avait probablement fait une perte matérielle considérable (Divan, *l. c.*). Il le loue comme poète et le qualifie de קונה הלבבות, « celui qui gagne les cœurs », dans la lettre à Don Vidal Salomon dont nous avons parlé plus haut, et, peut-être par calembour, il l'appelle הלביא au lieu de הלוי. Ce dernier détail fait supposer à M. Neubauer (Mschr., 1871, p. 455) que c'est notre Pinhas qu'Abraham Bédersi (חרב המתהפכת, vers 142) désigne dans ce vers : וכלו מחמדים בנבנשה לבן לוי ולביא קול כפירי. Mais nous ne voyons nulle part que Pinhas ait porté le nom de Benvenisti, soit comme nom personnel, soit comme nom de famille. Par contre, il avait un frère qui s'appelait ainsi. Notre Pinhas est très probablement identique avec Pinhas, frère d'Aron Hallévi, l'auteur du ברק הבריח (voir *s. v.* מונטפלייר); M. Neubauer n'admet pas cette identité, sans pourtant justifier suffisamment son opinion.

Menahem Méïri, qui connaissait pourtant notre Pinhas et était probablement lié d'amitié avec lui, ne le mentionne pas parmi les rabbins qu'il énumère dans son introduction historico-littéraire. Cette omission provient probablement de ce fait que Menahem ne cite que les rabbins les plus remarquables et que Pinhas, quoique savant estimé, ne méritait pourtant pas d'être rangé parmi eux. Comme il était ami d'enfance d'Abraham Bédersi et qu'il possédait des biens dans le voisinage de Perpignan, il semble certain qu'il habitait lui-même cette ville; son plus jeune frère et élève Aron ben Joseph Hallévi demeurait sans doute également à Perpignan. En tout cas, Aron y séjourna quelque temps pendant sa jeunesse. Zunz dit que Pinhas avait un fils du nom d'Aron (Zur Gesch., 474). Cette assertion repose sur une erreur commise par le copiste du ms. Munich 237, qui contient le commentaire d'Aron sur Alfasi. Comme les mots אחי ורבי מנחם lui paraissaient étranges, il a écrit en marge אבי ורבי מנחם (Rabb. fr., 527).

7° Menahem ben Salomon de Perpignan, appelé en provençal Don Vidal Salomon, appartenait à la famille Méïr (לבית מאיר) et était surnommé, pour cette raison, Méïri. Né en 1249, comme il l'indique lui-même, il mourut en 1306 (Introduction à son Bet Habbehira, fin). Dans cette année, où les Juifs furent expulsés de France et où le roi de Majorque fit confisquer les livres hébreux des Juifs de son pays, Abba Mari de Lunel adressa à la communauté de Perpignan une lettre de condoléances, dans laquelle il déplorait la mort de Menahem, déclarant que la communauté avait perdu un

Digitized by Google

guide expérimenté, la science un représentant illustre et lui, le meilleur et le plus noble des amis (Minh. Ken., ms., n° 132; Letterb., V, 75; Schalsch., éd. Venise, 59 *a*). Dans son ouvrage rituel, Abba Mari l'appelle Ben Méïr et aussi Ahron Haccohen (Orh. Hayy., I, 86 *b*; Méïri, Commentaire sur Bèça, éd. Berlin, 13 *a*). Le nom de Ben Meïr correspond donc à Méïri. Peut-être son grand-père du côté paternel ou maternel était-il un homme célèbre et s'appelait-il Meïr, car le philosophe Moïse Narboni et le traducteur bien connu Kalonymos d'Arles s'appelèrent également Ben Méïr d'après le nom de leurs grands-pères (voir *s. v.* נרבונה, p. 427).

Notre Menahem est probablement identique avec Vital Salomon Mayr, nommé comme créancier dans un contrat rédigé à Perpignan en 1281 (Saige, 113, 210). Astruc Meïr, établi à Perpignan en 1265 (Pierre Vidal, dans REJ., XV, 30), était peut-être son parent. Un document latin mentionne un Vitalis Mayrii qui vivait à Villefranche dans la seconde moitié du XIIIe siècle (*ibid.*, XVI, 184). Le nom de Mayrii répond certainement à celui de Méïri. J'ose à peine émettre l'hypothèse que ce personnage est identique avec notre Vidal Salomon Méïri. Il n'est pourtant pas impossible que ce dernier fût originaire de Villefranche et s'établît ensuite à Perpignan. On ne connaît pas son père, mais on trouve à Perpignan, avant 1283, un maître Salomon (*ibid.*, 172). On sait aussi qu'en 1276, un des secrétaires de l'*Aljama* de Perpignan s'appelait Salomonus Astruci de Villafrancha (*ibid.*, XV, 92), c'est-à-dire Salomon, fils d'Astruc. Les autres secrétaires étaient, dans cette même année : Astruchus Abrae, Mayr Abrae, et Asser Coen de Lunello (*ibid.*). Menahem Méïri était de la même famille que Méïr ben Isaac de Trinquetaille, originaire de Carcassonne et père de Nathan ben Méïr de Trinquetaille (introduction au Bèt Habbehira, 17 *b*; Commentaire sur Bèça, éd. Berlin, 52 *b*; voir *s. v.* נרונקאטאלייש). Il cite le commentaire de son oncle sur Alfasi (*ibid.*, 41 *b*), mais il n'est pas possible de déterminer qui est cet oncle. Serait-ce peut-être Méïr ben Isaac, dont l'ouvrage contient, en effet, des explications d'Alfasi ?

Menahem était élève de Reûben ben Hayyim de Narbonne (voir *s. v.* נרבונה), mais, contrairement à l'assertion d'Azoulaï (Schem Hagg., I, *s. v.*), il ne dit nulle part qu'il ait été l'élève de R. Yona. Il fut en correspondance avec Ben Adret (Consult., I, n° 1249; III, n° 11, où on lit simplement : R. Menahem).

Menahem Méïri est un des talmudistes les plus brillants du moyen âge. Pour la clarté de son exposition et la logique de son argumentation on peut le comparer à Maïmonide, qu'il prit, du reste, pour modèle. Son principal ouvrage est le בית הבחירה, commentaire qui s'étend presque sur tout le Talmud, et dont on n'a édité qu'une partie. Il se trouve au complet dans un ms. de Parme. M. G. Stern a publié de ce ms. la partie relative à *Abot*

Digitized by Google

avec l'excellente introduction historico-littéraire de Méïri (Vienne, 1854, avec une courte biographie de Méïri). On connaît encore de Méïri un écrit massorétique, intitulé קריה כפר, sur la manière d'écrire les rouleaux sacrés de la Tora (la première partie a été éditée à Smyrne, en 1863, et la deuxième en 1881 ; cf. REJ., II, 309), et un traité de la pénitence intitulé משיבת נפש (mss. de Rossi, n° 1313) et écrit dans un langage, à en juger par les citations que l'auteur en fait lui-même, qui va droit au cœur. D'après le témoignage d'Isaac de Lattes (Schaare S., 75), il a également commenté toute la Bible, mais on n'a édité que son commentaire sur les Proverbes (Leiria, 1492 ; cf. Steinschn., Cat. Bodl., p. 3). Son commentaire sur les Psaumes existe en ms. (mss. Bodl., nos 335-336, Cat., p. 67).

Les commentaires que Menahem a écrits sur la Bible et le Talmud contiennent souvent des explications philosophiques. Ainsi, il explique les mots לדע ולהורית ולחודע שהוא אל d'Abot, IV, 28, de la façon suivante : « En Dieu sont associés en une unité absolue השכל והמשכיל והמושכל, l'intellect, l'intelligent et l'intelligible. » D'après lui, les « bons » dont il est question dans Mischna Meguilla, IV, 9, sont les « intelligences séparées », שכלים הנפרדים (voir son commentaire sur Meguilla, éd. Kœnigsberg, 23 *b*). « Il existe, dit-il ailleurs, trois facultés de l'âme, la végétative, la concupiscente et l'intellectuelle, כחות הצומחת והמתאוה והשכלית. Cette dernière faculté jouit particulièrement de la sanctification du sabbat ; c'est pour cette raison que l'aggada dit que l'homme possède pendant le jour de sabbat une âme en plus, נשמה יהרה » (commentaire de Méïri sur Beça, éd. Berlin, 33 *a*). En général, les interprétations de Méïri sont simples, naturelles, conformes au sens du texte. Pourtant, il lui arrive parfois de s'appuyer sur l'aggada et d'appliquer la méthode des allégoristes, mais il a trop de bon sens pour se laisser aller aux extravagances des allégoristes de son temps, qui voyaient dans le texte si clair de la Bible des abstractions philosophiques. Plein de respect pour Maïmonide et partisan de la philosophie, il n'approuva naturellement pas la campagne entreprise par Abba Mari de Lunel. Cependant, tout en aimant la science et en recommandant les études profanes, il voulait qu'on étudiât d'abord à fond le Talmud (son commentaire sur Abot, III, 18 ; édition, 38 *b*). C'était là l'unique restriction qu'il apportait au droit des libres recherches et la seule concession qu'il consentit à faire à Abba Mari, quand celui-ci l'invita à combattre la science (Minh. Ken., éd., 172). Abba Mari ne fut pas enchanté de la réponse de Méïri. Aussi laissa-t-il à son partisan Simon ben Joseph de Lunel le soin d'y répondre (voir *s. v.* לורנל). Il est regrettable que la lettre de Méïri se soit perdue. A en juger par les fragments assez étendus qui en sont reproduits dans la réponse de Simon ben

Digitized by Google

Joseph, il témoignait, dans cette lettre, d'une grande bonté et d'un respect profond pour la science.

8° Simon ben Joseph, dans sa réponse à Menahem Méïri, l'appelle « notre maître ». Il habita sûrement Lunel pendant quelque temps, car il est dénommé d'après cette ville ; au moment des polémiques religieuses, il résidait à Montpellier (voir *s. v.* לוניל). Après l'expulsion des Juifs de France en 1306, il se réfugia à Aix, d'où il écrivit à ses parents de Perpignan pour les prier de solliciter en sa faveur l'autorisation de s'établir dans cette ville où il était né et où son père était enterré. On voit par là qu'il était originaire de Perpignan (mss. Bodl., n° 2218, f° 136, Cat., p. 763 ; Rabb. fr., 700).

9° Meschoullam ben Makhir, appelé Don Bonet Crescas de Lunel, dont Abba Mari déplora la mort, survenue en 1306, dans la lettre de condoléances qu'il adressa à la communauté de Perpignan, et dont nous avons parlé plus haut, demeurait certainement à Perpignan (voir *s. v.* לוניל). Abba Mari, qui était son parent, le qualifie d' « ornement de la famille » et le désigne comme un savant et un grand érudit.

10° Isaac ben Juda de Lattès, médecin, dont le nom fut souvent prononcé pendant les polémiques religieuses de 1303-1306, habitait Montpellier au moment de cette lutte et ne se rendit alors à Perpignan que pour assister au mariage de Don Samuel Nathan. Plus tard, il se fixa à Perpignan (voir *s. v.* לאטאש et לוניל, au sujet du nom de שמוייל, Samiel).

11° Don Crescas Vidal de Perpignan, frère de Don Bonafos Vidal de Barcelone, était un savant très considéré. On connaît un savant de ce nom, élève d'Abron ben Joseph Hallévi, qui a composé un commentaire sur le traité de Ketoubot qui est souvent cité et qu'Azoulaï a vu en ms. (Schem Hagg., I, *s. v.* קרשקש ; I. ben Schèschet, Consult., n° 413 ; Schitta Mekoub. sur Ketoubot, 11 *d*). Ces deux homonymes vécurent à la même époque ; ils pourraient donc être identiques.

Pendant la lutte religieuse, notre Crescas garda une louable réserve, comme Menahem Méïri. Salomon ben Adret essaya de l'enrôler sous le drapeau des obscurantistes, et Don Bonafos Vidal de Barcelone écrivit dans le même sens à son frère (Minh. Ken., éd., 44-52). La réponse de Crescas témoigne des sentiments élevés dont il était animé (*ibid.*, 46). Il admet bien que la jeunesse, pour être affermie dans ses croyances, s'occupe d'abord d'études religieuses, mais il ne veut pas qu'on restreigne la liberté d'étudier la philosophie et les autres sciences. A Perpignan, dit-il, les études profanes ne nuisent nullement à la foi, et il ajoute que, du reste, il n'est pas établi depuis assez longtemps à Perpignan pour se permettre de s'ériger en juge entre les deux camps. On voit par là qu'il n'était pas originaire de

Digitized by Google

Perpignan ; il y vint probablement d'Espagne. Il prit énergiquement le parti de son ami Samuel Sulami, à qui les orthodoxes reprochaient d'avoir offert l'hospitalité au philosophe Lévi ben Abraham de Villefranche, qu'ils avaient excommunié (voir *s. v.* צורשיבורה, p. 378). La lettre de Don Crescas semble indiquer clairement qu'il ne demeurait pas alors dans la même ville que Samuel Sulami. « J'ai prié Sulami, dit-il, de me faire voir les écrits de Lévi ben Abraham, mais il m'a donné cette réponse évasive que Lévi n'était pas avec lui, dans la même ville, כי לא היה עמו בעירו », c'est-à-dire qu'il était alors en voyage. La ville dont il est question dans ce passage n'est certainement pas Perpignan. Pendant ces discussions religieuses, Sulami habitait Narbonne, et ce n'est que plus tard qu'il alla s'établir à Perpignan (voir *s. v.* באשקלירא). Crescas visita son ami à Narbonne, où il séjourna probablement quelque temps quand il se rendit à Montpellier au moment de ces polémiques. Dans la lettre precitée, Crescas dit qu'il a fait la connaissance de Lévi ben Abraham en Provence (Minh. Keu., éd., p. 47, note).

12° Lévi ben Abraham, comme nous l'avons vu plus haut, n'était plus à Perpignan quand éclatèrent les polémiques religieuses de 1303-1306. Auparavant non plus il n'avait pas habité longtemps cette ville, puisque Don Crescas ne l'a pas vu à Perpignan même, mais dit l'avoir rencontré en Provence. A supposer qu'il ait réellement demeuré dans cette ville, il n'a dû y faire qu'un séjour très court, et il paraît étonnant qu'il ait pris le nom de cette ville. Je crois pourtant avec M. Steinschneider qu'il est identique avec ce Lévi de Perpignan que Juda Mosconi, dans son supercommentaire, mentionne comme un des rabbins les plus considérés (ms. Hstm, f° 153 ; Mgz., III, 148, partie hébr., 41). Peut-être Mosconi comprend-il sous le nom de Perpignan, non seulement la ville, mais tout le territoire dont cette ville était la capitale et dont faisait aussi partie Villefranche, lieu natal de Lévi, car nous avons vu plus haut que Joseph Caspi aussi parle de la « province de Perpignan. » En tout cas, nous avons des raisons sérieuses d'admettre que même apres la lutte religieuse, Lévi n'habitait pas Perpignan, puisqu'en 1315, quand il était déjà presque un vieillard, il était établi à Arles (voir *s. v.* גילא פרנקא). C'est donc dans cette ville, ou dans le voisinage, qu'apres ses nombreuses peregrinations il se fixa définitivement. Notre supposition est confirmée par le fait que Lévi ben Gerson, petit-fils de notre Levi par sa mère, naquit à Bagnols (voir *s. v.* באגוייכש). On prétend que Lévi ben Gerson mourut à Perpignan en 1370 et qu'il était le fils de Gerson ben Salomon, qui a composé le *Schaar Ha-schamayim* ; cela est bien invraisemblable. On désigne souvent Gerson comme Catalan, mais, autant que nous sachions, il habitait Arles et y écrivit son ouvrage (Gross, dans Mschr., 1879,

Digitized by Google

p. 21); il est très douteux qu'il soit mort à Perpignan (Pierre Vidal, dans REJ., XVI, 186).

13° Moïse ben Samuel ben Ascher était un des savants les plus considérés de Perpignan. Il jouissait d'une très grande influence ainsi que son père, car ils obtinrent du roi de Majorque, pour un grand nombre de Juifs expulsés de France en 1306, l'autorisation de s'établir à Perpignan (Minh. Ken., n° 100). En 1276 mourut dans cette ville un homme riche du nom d'Ascher de Lunel, dont les fils s'appelaient Samuel et Moïse (Pierre Vidal, dans REJ., XV, 32). Ce Samuel était probablement le père de notre Moïse ben Samuel. La famille aurait ainsi résidé à Perpignan, mais serait originaire de Lunel et aurait été apparentée avec Abba Mari de Lunel (Minh. Ken., éd., p. 57). Du reste, Meschoullam, fils d'Abba Mari, épousa une fille de notre Moïse (*ibid.*, 84). Pendant les polémiques religieuses, il demeurait à Montpellier ainsi que son père, et adressa de cette ville, avec d'autres signataires, une lettre d'adhésion à Salomon ben Adret (Minh. Ken., mss. Parme et Hstm, n° 23; Rabb. fr., 664). Le texte qui donne le nom de Meschoullam ben Meïr (Minh. Ken., p. 66) doit certainement être rectifié.

Moïse ben Samuel paraît avoir été élève de Menahem Meïri, qu'il appelle « notre maître »; il était, comme lui, d'un caractère doux et conciliant. Il était aussi étroitement lié avec Abba Mari, dont il ne partageait pourtant pas le fanatisme et à qui il ne dissimula pas que la lettre de Salomon ben Adret et de Don Crescas avait produit une impression pénible sur la plupart de ses coreligionnaires de Perpignan (Minh. Ken., p. 57). Quand Abba Mari lui eut donné les explications nécessaires, il s'efforça de calmer le parti opposé (*ibid.*, 83). C'est également dans le sens de la conciliation qu'il écrivit à son ami Don Prophet Gracian, de Barcelone, qui avait essayé, à l'instigation de Ben Adret, de l'attirer dans le camp orthodoxe. Au moment des polémiques religieuses, ce Don Prophet se trouvait momentanément à Perpignan, où résidaient ses deux fils, probablement pour y faire leurs études (*ibid.*, p. 80-83).

14° Abba Mari de Lunel, l'instigateur des déplorables polémiques de 1303-1306, était venu se réfugier en Provence après l'expulsion des Juifs de France en 1306, et résida quelque temps à Arles. De là, vers la fin de cette même année, il se rendit à Perpignan, où, grâce à l'intervention de son ami Moïse ben Samuel, lui et plusieurs autres de ses compagnons d'infortune furent autorisés à s'établir (*ibid.*, p. 179). On a émis la supposition qu'il partit ensuite de Perpignan pour Barcelone, où il serait mort à un âge avancé, mais rien ne justifie cette hypothèse. Nous savons seulement qu'il passa par Barcelone (voir *s. v.* לוניל, p. 286).

15° Joseph ben Abba Mari Caspi séjourna quelque temps à Perpignan,

Digitized by Google

où demeurait sa fille et où il composa, à l'âge de cinquante ans, son commentaire sur l'Ecclésiaste. Les explications qu'il cite au nom « de ses savants collègues (חכרי), les sages de Perpignan », lui avaient été communiquées oralement (voir *s. v.* ארגיבורה, p. 68). A Majorque, il fit la connaissance d'un savant venu de Perpignan, qu'il désigne ainsi : אחד מן החברים הטובים מפרפיניאן שמו אטירים שלמה Salamon » (mss. Vi., n° 119 ; cf. Werblunner, Debarim Attikim, II, 15). Ce texte ne semble pas être correct ; il faut sans doute corriger מחברים, « auteurs », en חברים, « collègues ». (Stnschn., dans l'Encyclopédie d'Ersch et Grüber, t. 31, p. 69). Le nom de אטירים paraît être une altération ; peut-être faut-il lire אטיוש, En Vivas.

16° Moïse Narboni (vers 1300–1362) naquit très probablement à Perpignan. C'est dans cette ville que, dans sa jeunesse, il étudia la philosophie sous la direction de Josué, son père, et il la désigne comme le lieu de sa résidence ; il mourut probablement en 1362 (voir *s. v.* נרבונה, p. 427). Samuel ibn Zarza, qui acheva en 1368, à Valence, son commentaire philosophique sur le Pentateuque et avait passé quelques années auparavant à Perpignan, parle de Moïse Narboni, dont il cite le commentaire sur le *Moré*, comme d'une personne déjà décédée (Mekor Hayyim, éd. Mantoue, 42 *c* et 55 *d*).

Dans la préface de son commentaire sur les « Dissertations physiques », qu'il acheva en 1349 à Cervera, Moïse Narboni dit qu'il avait entrepris ce travail sur la demande de ses amis de Perpignan, pour rester avec eux en relations scientifiques malgré leur séparation (mss. Ps, n° 988, 2°, הדרושים הטבעיים ; cf. Munk, Mélanges, 504). Dans ce même ouvrage, il appelle ses savants amis בת האחים, « groupe de frères », et dans sa préface du livre *Hayy ben Yakdhân*, il les nomme : נכבדי החבורה מדורשי החכמה אשר בעיר פרפיניאן, « les membres estimés de la société des savants de Perpignan. » Il s'agit là, sans doute, d'une société littéraire fondée par les savants juifs de Perpignan (Munk, *l. c.*), et les « savants collègues » dont parle Joseph Caspi étaient probablement membres de cette société.

Moïse Narboni était médecin. Dans son ouvrage médical *Orah Hayyim*, qu'il composa en 1350 à Soria, il mentionne son maître Abraham Caslari, qui vécut probablement à Besalu, en Espagne (mss. Mun., n° 276, Cat., p. 106 ; Stnschn., dans Archiv de Virchow, XL, 122 ; voir *s. v.* קאשלארי).

17° Dans d'anciens documents on trouve mentionnés plusieurs médecins ou « phisics » juifs qui étaient établis à Perpignan au XIVe siècle : Moïse Alphaquin vers 1339-1340 (REJ., XV, 37), maître Abram Vas, Baron Diyot et Jacob Bonjuhes en 1357 (*ibid.*, 35). Ce dernier est certainement identique avec « magister

Digitized by Google

Jaco Bonjues » nommé dans un document de 1371 avec le titre de « fisichus Perpiniani de domo domini regis. » On nomme, en outre, les médecins Bonafoss, Issach Bonnet, en 1335, Baro Dayot Cohen, probablement identique avec « magister Baro ». Abrah Issach, en 1359, maître Mager Macip de Béziers, vers 1370 (*ibid.*, XVI, 172), et maître Mosse Leho vers 1358 (*ibid.*, 180).

Le nom d'*Alphaquim* ou *Alphaquin*, en hébreu אלפאכים, porté par plusieurs Juifs de Perpignan (*ibid.*, IV, 67 et 68) et qui était également en usage chez les Juifs d'Espagne, est d'origine arabe et signifie « prêtre savant » et surtout « médecin » (Kayserling, Gesch. d. J. in Navarra, 21). On trouve également chez les Juifs d'Espagne le nom de Faquin, sans l'article *al* (REJ., IV, 54). Le nom de *Vas* est certainement le même que *Vaz* porté au XVIIe siècle par plusieurs Juifs de l'île de la Martinique, qui étaient très probablement originaires de l'Espagne ou du Portugal (REJ., II, 102 et 116), et semble avoir de l'analogie avec le nom de *Vaez* en usage chez les Juifs portugais (Kayserling, Gesch. d. J. in Portugal, 172 et 219). Le nom de *Baron* ou *Baro*, en hébreu ברון, se rencontre fréquemment chez les Juifs d'Espagne (REJ., IV, 69; V, 288) et aussi chez ceux du sud de la France. On trouve à Narbonne, vers 1217, Baron ben Abba Mari (Saige, 156), et à Carpentras, vers 1357, Vidal Baron (REJ., XII, 195). Le nom de *Dayot*, qui est peut-être le même que celui de Diyot, en hébreu דיוט, était porté vers 1413 par plusieurs Juifs de Perpignan (*ibid.*, XIV, 68, 71 et 73); peut-être aussi est-il identique avec דור (*ibid.*, 62), qui n'est probablement qu'une variante et paraît avoir la même origine que דור, Davi, abréviation de David (voir *s. v.* לוניל, p. 289, et מרשיליה, p. 382). On trouve, en effet, comme variante de David, le nom de אנדרו, En Dayo ou En Davi. Les noms de Deol, en latin Deothus, et de Daviot, en latin Daviolus, portés par des Juifs dauphinois au XIVe siècle, sont probablement aussi des modifications du nom de David (Prudhomme, 10; REJ., IX, 252-259), dont il faut, par contre, distinguer le nom de Diéot, דיאאוט, דיאאה ou דיאיה, en usage chez les Juifs français, et le nom anglais de Dieau ou Dieu-aie, דיאי (Loeb, dans REJ., VII, 167; XVI, 299). *Mager* est peut-être Makhir, en hébreu מכיר. C'est certainement ce dernier nom qu'il faut voir dans Mahirius. On trouve en 1407 un maître Mahirius Boneti à Perpignan (REJ., XVI, 3). A mon avis, le nom espagnol de Mahir répond également à Makhir, et non pas à Méir, comme le croit M. Loeb (*ibid.*, IV, 74), car ce dernier nom est écrit d'habitude en espagnol Mayr, Mayir ou Mair. Enfin *Leho* est Leo, en espagnol Leao.

Comme nous avons vu, les médecins juifs étaient assez nombreux à Perpignan au XIVe siècle. Leur nombre ne semble pas avoir diminué au siècle suivant. Vers 1407, nous trouvons à Perpignan les médecins suivants: maître Mahirius Boneti, maître Bonet Maymo

Digitized by Google

et maître Abram Veger (REJ., XVI, 3). Maître Bonet Maymo est probablement משטרי בונית מיימון qui fut entendu en 1387, par le collège rabbinique de Montpellier, comme témoin dans un procès de droit matrimonial qui se déroula à Arles (I. ben Schéschet, Consult., n° 266; voir *s. v.* ארלי et צונטפשליר). La liste des contribuables juifs de Perpignan, vers 1413-1414, publiée par M. Loeb (REJ., XIV, 66 et suiv.), contient les noms de maître Samiel Alfaquim, maître Isaac Cabrit, maître Mosse de Céret (voir *s. v.* צירית), maître José et son fils, maître Méir Bonet de Céret. Vers 1493, on trouve à Perpignan comme médecins maître Pinxi, maître Bonguha, maître Salomon Alpaperi, maître Isaac Salomon Rabi et maître Bonjuha, qui est sans doute le même que maître Bonguha (REJ., XVI, 193-194).

18° Des médecins passons aux astronomes. Juda Mosconi, de Bulgarie, né vers 1328, qui composa vers 1362-1370 un supercommentaire sur l'œuvre d'Ibn Ezra, avait fait la connaissance de divers savants dans ses nombreux voyages, entre autres, de Moïse Narboni de Perpignan; il était dans cette ville vers 1362 (ms. Hstm, d'après Mgz., III, partie hébr., p. 24). Il rencontra aussi à Perpignan deux autres savants, Yomtob דלאברי et son fils David Bongonon, בונגוראן ou בונגורן; ce dernier connaissait l'astronomie (*ibid.*, p. 8 et 41, et partie allemande, p. 47 et p. 144). Le nom de Bongoron correspond au nom hébreu de Yomtob (voir *s. v.* מרשיליה, p. 382).

Comme le suppose M. Steinschneider (Mgz., III, partie allem., p. 144), ce David Bongoron est probablement identique avec le savant de ce nom, de Perpignan, qui est mentionné dans plusieurs consultations à propos du fait suivant. Après avoir épousé la fille du riche En Astruc Caravida, de Girone, David Bongoron fut obligé, à la suite de longs dissentiments, de la répudier à Perpignan en 1337. Plus tard, il annula l'acte de répudiation et provoqua ainsi une discussion entre divers rabbins. Ce cas est examiné dans une des Consultations d'Isaac de Lattès (p. 127-138). David Bongoron y est appelé דון בונירון דאלבארי ou אנדון בונירון ou encore בונארון. Le premier nom doit être corrigé en אנדוד, En David, ou אנדוי, En Davi; le second nom est la forme provençale *Bonjorn*.

Le cas de David Bongoron est également exposé dans les Consultations de Juda ben Ascher (זכרון יהודה, éd. Berlin, p. 18-24), où l'on mentionne comme témoins, entre autres, David ben ראדי Caslari (voir *s. v.* קשלארי), Jacob נימשי, de Nîmes, et Joseph Haccohen, appelé בן ארסור. David ben Yomtob est appelé (p. 18) דלברא ou אנדיו בנגדין מברא. Le premier de ces noms est En Dayo, ou doit être corrigé en אנדוי, En Davi. Comme il est très admissible que David Bongoron ait été encore jeune au moment de son divorce, il peut parfaitement avoir été encore en vie, ainsi que son père, vingt ans après, et comme les noms de personne, la

Digitized by Google

ville et l'époque sont les mêmes, il y a très probablement identité entre les deux personnages du procès et les deux savants mentionnés par Mosconi.

D'après M. Steinschneider, דלאבארי, דלאבראי et דלכראי doivent être lus : *delli Ebrei* ou *d'Alberès*. Il existe dans le voisinage de Perpignan une localité du nom d'Alberes, mais on ne sait pas qu'il y ait eu des Juifs. Du reste, on trouve aussi la leçon מבראי, qui est également correcte, mais où la préposition דל ou דאל, *del*, a été remplacée par la préposition hébraïque מן, « de ». Le nom de la localité serait donc בראי, בארי ou ברי. En 1323 vivait à Perpignan un homme considéré, du nom de Bonjorn del Barri, jouissant de nombreux privilèges que lui avait accordés le roi de Majorque (REJ., XV, 48), et en 1339 on trouve dans cette ville Davi Bonjorn del Barri ou de Bario (*ibid.*, p. 37). Selon toute probabilité, ce Bonjorn est identique avec celui qui est mentionné par Mosconi et dans les Consultations, et Davi Bonjorn est son fils, l'astronome susnommé, dont les Consultations parlent à propos de son divorce. Donc דלאבארי, דלבראי et, moins correctement, דלאבדי doivent être lus « del Barri », et מבראי veut dire « de Barrio ». Barrio est un petit village d'Espagne, près de Briviesca, dans la province de Burgos. On trouve à Beaucaire, vers 1291, un Juif du nom de Bonetus de Barrio (Saige, 223). Mais Isaac ben Salomon דלבארי, qui copia en 1454 le ms. Ps n° 1168, est italien, et דלבארי, d'après M. Steinschneider, signifie là : *del Bari* (H. B., XVI, 41).

13° Jacob Poël composa en 1361, à Perpignan, פרפיניאן, des tables astronomiques calculées d'après la latitude de cette ville (Stnschn., *l. c.* ; mss. Mun., n° 128, 5°, Cat., p. 61). Il est désigné dans les mss. de ces tables sous des noms divers ; tantôt il est appelé simplement יעקב פויל, Jacob Poël (mss. Mun., n° 263, 5°, et n° 386, 4°, Cat., p. 99 et 181), tantôt Jacob ben David ben Yomtob (mss. de Rossi, n°s 101, 4°, et 351, 1°), ou Jacob ben David ben Yomtob Poël (mss. Mun., n° 128, 5°), ou ha-Poël, au lieu de Poël (mss. Benzian, n° 48, Catal. de Stnschn., p. 11 ; cf. mss. Bodl., n° 1483, 4°, Cat., p. 525). Dans d'autres mss. de ses tables, il est appelé שרן בונייט ברנגדן. Sen Bonet Bongodon (mss. Mun , n° 343, 3°, Cat., p. 155), Jacob ben David Bongoron, בן גורון (dans la traduction hébraïque d'une version latine de l'original hébreu des tables, ms. Bodl. 2072, 2°, Cat., p. 708), et, dans une traduction latine, Jacob Bonae-Diei (Stnschn., Cat. Bodl., p. 2118). Dans des commentaires composés plus tard sur ces tables, il est appelé Jacob ben David בן גורון ou simplement בן גורון (mss. Flor., n° 53, Plut. LXXXIII, Cat. Biscioni, p. 166), שאן בונייט בון יורבי (mss. Bodl., n° 2652, 1°, Cat., p. 703 ; Stnschn., *l. c.*), ou encore המפועל הנקרא בונייט (mss. Bodl., n° 1483, f° 123, Cat., p. 523). On l'a désigné aussi sous les noms incorrects de Jacob ben Yomtob Poël (Yohasin, éd. Londres, 224 ; manque dans éd. Cons-

Digitized by Google

tantinople), יעקב בר' דוד טוב פועל (mss. Tur., n° 86. Cat. Peyron, p. 29), ou שם טוב בר', d'après la lecture de Peyron (Cat., p. 239), et probablement aussi sous celui de שאן בוטא בונגודן mss. Ps, n° 1047, 10°, Cat., p. 191; voir *s. v.* דאשקולא. Le nom complet et correct est Jacob ben David ben Yomtob Poel, appelé Sen Bonet Bongoron ou Bonjorn. Donc il faut corriger בונגודן en בונגורון; les noms de בונביטר et בון יורבי sont à terminaison italienne. Bonae-Diei est la traduction latine de Bonjorn, en hébreu Yomtob. En provençal, jour se dit *dia* ou *dya*, et, par conséquent, les noms de בון דיאה (Koré Hadd., éd. Berlin, 40*a*) et בונדיאה (I. ben Scheschet, Consult., n° 266) doivent être lus Bondia, nom porté par plusieurs Juifs provençaux (Saige, 73-74, 188, et passim), et répondent au nom de Yomtob. Notre Jacob s'appelait Bongoron du nom de son grand-père; le nom de Poel qu'il avait ajouté à son nom répond peut-être à celui d'Obrador, porté par un Juif qui se fit baptiser vers 1391 à Barcelone (REJ., IV, 75). Ce nom ne se rencontre pas ailleurs. On attribue à un David ben Yomtob Poel un traité sur l'utilité de l'astrologie pour la médecine (mss. Ps, n° 1065, 6°, Cat., p. 196). C'est là une erreur. Dans un autre ms. de cet ouvrage, l'auteur est simplement appelé David ben Yomtob et doit être sans doute identifié avec David ben Yomtob ibn Billa, écrivain philosophique qui avait un faible pour le mysticisme et surtout pour l'astrologie (mss. Bibliches, n° 2, Cat. דסקלירט, p. 7 et 31; cf. Kayserling, Gesch. d. J. in Portugal, 68). Comme David ibn Billa habitait le Portugal vers 1338, il est douteux qu'il fût le père de notre Jacob, comme on l'a supposé (Steinschn., Cat. Bodl., p. 858; Mgz., III, partie allem., 144). Il est plus probable que Jacob Poel, dont nous savons seulement qu'il résidait à Perpignan, était fils de l'astronome David ben Yomtob Bongoron, de Perpignan, nommé dans le numéro précédent.

20° David Bonet Bongoron est ce renégat à qui Profiat Duran adressa, vers 1396, l'épître satirique bien connue : אל תהי כאבותיך, « ne sois pas comme tes aïeux » (voir *s. v.* מלגרייר, p. 358). Après sa conversion, il prit le nom de Maestre Bonet Bongoron; dans l'épigraphe de l'épître éditée, ce dernier nom est écrit en hébreu בן גורן, et, dans le commentaire imprimé de Joseph ben Schemtob, בן גודן. Dans les mss., ce nom est écrit בון גיורון mss. Bodl., n° 916, 10°, Cat., p. 200), בן ירדן (mss. Tur., n° 160, Cat. Pasinus, p. 65) et, moins correctement, בונגורינן (cf. Steinschn., Cat. Bodl., p. 2117). Son père, qualifié par Profiat, dans son épître, de « savant estimé », paraît avoir été Jacob Poel (Steinschn., *l. c.*; Graetz, Gesch. d. J., VIII, 94 et 409). Il portait donc, selon l'usage des Juifs de certaines contrées, le nom hébreu de son grand-père (David) et le nom de son père, Bonet Bongoron). Son père avait habité Perpignan ou, du moins, était originaire de cette ville, mais lui-même vivait certainement

Digitized by Google

en 1391 dans la Catalogne, où, par suite des persécutions, il fut contraint d'accepter le baptême.

21° MAESTRO PROFIAT DURAN était également en 1391 dans la Catalogne, comme son ami David Bonet Bongoron, et fut obligé, comme lui, de se convertir en apparence au christianisme, mais il retourna à la religion de ses pères dès que les circonstances le lui permirent. Ses aïeux étaient probablement originaires du sud de la France, peut-être de Melgueir (voir *s. v.* מלגוייר). Dans un ms. de son ouvrage antichrétien כלימת הגוים, qu'il dédia à Don Hisdaï Crescas, de Saragosse, il est nommé dans une note émanant d'un copiste : מאשטרו פרופיט מפרפיניאנ, Maestro Profiat de Perpignan (mss. Bodl., n° 2155, Cat., p. 747). M. Steinschneider (*l. c.*) cite de ce même ms. la leçon מפרפניינו ; il suppose que פרפניינו n'est qu'une altération de פרפיים et que les deux mots doivent être lus *Profiat*. Il est certain que la désignation de la ville de Perpignan, qui n'est plus nommée nulle part, semble étrange, et, de plus, nous trouvons une fois le nom de Jacob Prophègue écrit, par altération, Jacob פירפיניו (on sait que Prophègue et Profiat sont synonymes). Mais, d'un autre côté, on peut admettre difficilement que le copiste ait écrit d'abord correctement et ait ensuite profondément altéré le nom d'un homme si connu dans la littérature juive. D'ailleurs, la leçon citée par M. Neubauer (Cat., *l. c.*) ne permet pas d'adopter la supposition de M. Steinschneider. Peut-être, en effet, Profiat Duran habita-t-il quelque temps Perpignan ou en était-il originaire (voir *s. v.* מלגוייר). On sait que la famille Duran, originaire de la Provence, et à laquelle appartenait le célèbre rabbin Simon ben Cémah, était établie à Majorque, qui avait été longtemps unie à Perpignan, et quoiqu'il soit probable que Profiat n'était pas apparenté avec cette famille, il portait, du moins, comme elle, le nom de Duran, ce qui semble indiquer qu'il avait la même origine (voir *s. v.* דוראן).

22° Aux XIII° et XIV° siècles, Perpignan fut un centre actif d'études talmudiques. D'après le témoignage d'Isaac de Lattes (Schaarè S., p. 77), l'école talmudique de cette ville avait à sa tête, vers 1372, SALOMON BEN ABRAHAM, qui n'est pas autrement connu. On trouve quelques années plus tard un rabbin de ce nom à Majorque, où il était venu de France et d'où il correspondit avec Isaac ben Schèschet (Consult., n°s 374-380).

23° BENJAMIN LAPAPA, לפפא, était un rabbin très estimé de Perpignan, qui fut en correspondance, vers 1374, avec Isaac ben Schèschet et Hisdaï Crescas, à l'époque où ce dernier, à la suite d'une accusation dont on reconnut bientôt le caractère calomnieux, avait été jeté en prison, probablement à Barcelone (I. ben Schèschet, Consult., n°s 198 et 380 ; cf. Graetz, Gesch. d. J., VIII, 412). Le nom de Lapapa, en usage chez les Juifs espagnols (I. ben

Digitized by Google

Schèschet, Consult., nos 452, 464, 471 ; Kore Hadd., 45 *b*, 51 *b* ; mss. Bodl., n° 875, 3°, Cat., p. 182°, fait supposer que notre Benjamin était originaire d'Espagne. Ce nom a peut-être la même étymologie que פאצור, Papo (Kore Hadd., 37 *a* et 47 *a*), qui s'écrit également פפר (Samuel di Medina, Consult. Yore Dea, n° 153 ; Schalsch., éd. Venise, 117 *b*), ou פאצי (REJ., XI, 152), et c'est peut-être ce nom de פאפי qui a contribué à former le nom de Galipapa, גלפפה, porté par le célèbre rabbin espagnol R. Hayyim (I. ben Schèschet, Consult., n° 391).

24° Nissim ben Reûben, le commentateur bien connu du Talmud, qui eut pour élèves Isaac ben Schèschet et Hisdaï Crescas, passe aussi pour avoir demeuré à Perpignan (Yohasin, éd. Londres, 225 : manque dans éd. Constantinople) ; ce fait n'est pourtant pas confirmé ailleurs. Autant que nous sachions, Nissim était originaire de Girone, et pour cette raison il se donne lui-même le qualificatif de *Gerundi* (Consult., n° 7). Il s'établit ensuite à Barcelone, où il mourut vers 1376 (Zunz, Litg., 507), mais il n'est question nulle part d'un séjour qu'il aurait fait à Perpignan. De ses consultations, dont une partie seulement s'est conservée, plusieurs avaient été adressées à des savants de Perpignan ; une (n° 77) est datée de 1374 et une autre (n° 47) de 1357. Cette dernière consultation examine le cas de la femme de Moïse de Castries (voir *s. v.* קשטרייש), restée veuve sans enfants, qui voulait se remarier, mais comme les frères de son mari s'étaient fait baptiser pendant les persécutions du sud de la France et avaient changé de nom, il n'était pas possible d'établir leur identité. Dans une autre consultation (n° 50), il est question du quartier juif de Perpignan, appelé קאל, *Call*, dont les portes qui s'ouvraient sur les rues des chrétiens devaient rester fermées (cf. REJ., XV, 28). Enfin la consultation n° 50 nous apprend qu'il y avait cinq sociétés à Perpignan : le תלמוד תורה ou société pour l'instruction des enfants ; חולים, pour soigner les malades, sans doute les indigents ; מאורי, s'occupant de l'éclairage, probablement dans les synagogues ; צדקה, ou société de bienfaisance, et קבורים, société pour l'inhumation des morts. Des différents savants de Perpignan avec lesquels Nissim correspondit au sujet de ces sociétés, un seul est nommé, maître Moïse Mên, qui écrivait au nom de tous les autres. Il est qualifié d' « homme très distingué », גביר ונעלה, et c'est probablement lui qui est désigné par ces mots dans plusieurs consultations envoyées à Perpignan (n°s 42, 65).

Plusieurs des consultations de Nissim présentent pour nous un assez grand intérêt à cause des noms qui y sont mentionnés. Prenons, par exemple, le n° 33, qui traite d'une question de droit matrimonial. En Bonet Crescas, אבונית קרשקאש, de Perpignan, était décédé à l'étranger, et il s'agissait d'établir son identité pour permettre à sa veuve de se remarier ; cette dernière était la

Digitized by Google

fille de נאונירא נשטרוק דוראא, N'Astruc de Villamanya. En Bonet appartenait à une excellente famille de Perpignan, il était parent de maître Abram de Caylar (דוקשלר), et neveu de maître Isaac Veger (ויגיר), qui l'avait élevé ; ce qui le fait parfois désigner sous le nom d'En Bonet de maître Isaac Veger. Pour abréger son prénom, on l'appelle souvent ניבורש, N'Ebot ; son nom hébreu était Joseph ben Abraham. Maître Isaac Veger eut un fils qui s'appelait נאברם, N'Abram, et qui, au point de vue chronologique, pourrait être identique avec maître Abram Veger, établi à Perpignan en 1407. Vers 1413-1414, on trouve dans cette ville un Schealtiel ויגיר ou ויגר (REJ., XIV, 72).

La consultation n° 55 mentionne comme habitants de Perpignan : אנמרדכי הכהן קאל En Mordekhaï Haccohen Kal, אנמומיט En Momet, נשטרוק קבריט N'Astruc Cabrit, et le n° 65 nomme אנבונפוש אלפקים En Bonufos Alphaquim. קאל doit probablement être lu Kal et considéré comme un diminutif de קלונימוס Kalonymos (voir *s. v.* קלו, p. 81). On trouve aussi le diminutif קאלו Kalo (I. ben Schéschet, Consult., n° 266). Le nom de קבריט, Cabrit, dérive sans doute du nom de Cabrita ou Cabrito, localité espagnole (Loeb, dans REJ., IV, 71) ; il était encore porté par d'autres Juifs de Perpignan (*ibid.*, XIV, 66), entre autres par un médecin, Isaac Cabrit, établi dans cette ville vers 1409-1413 (*ibid.*, XVI, 175). Ce dernier est probablement le même qu'Isaac ben Abraham Cabrit, qui traduisit vers 1403, du latin en hébreu, un ouvrage médical de גואן דשינטאמאן, Johan de Saint-Amand (mss. Vi., XI., Cat. de Goldenthal, p. 72). Abraham, père de cet Isaac, est peut-être identique avec Abraham כבריה, Cabrit, qui a écrit un commentaire sur les aphorismes d'Hippocrate (Wolf, B. H., I, 65 ; Steinschn., Hebr. Uebers., 661). Le juif converti Ludovic, qui écrivit à Florence le livre antijuif מראות אלהים, « Visions divines », ne s'appelait pas Cabrito, comme le suppose M. Loeb (REJ., IV, 71), mais Carreto, probablement d'après la localité de ce nom située dans le duché de Montferrat (Steinschn., Cat. Bodl., 817). Dans la traduction latine de son ouvrage (Florence, 1541), il est appelé explicitement Ludovicus Carretus.

25° A propos du procès qui eut lieu à Arles en 1387, et dont nous avons déjà eu occasion de parler (p. 87), le collège rabbinique de Perpignan dut procéder à l'audition d'un certain nombre de témoins (I. ben Schéschet, Consult., n° 266). Ce collège était alors composé de Samuel ben Joseph Ilisdaï Hallévi, Hayyim ben Salomon ריח ben Mëïr, et Joseph ben Juda נגה. L'abréviation de ריח doit être lue : רוח ה' הניחנו ; le mot נגה est sans doute aussi une abréviation, qu'il faut peut-être lire נוחו גן ה', formule qui a le même sens que l'abréviation נ"ע = נוחו עדן. L'expression גן ה' est, en effet, synonyme de עדן (voir Isaïe, LI, 3). Moïse Nalban ben Juda נגה composa en 1356 l'ouvrage philosophique אהבה

Digitized by Google

בתשובות (mss. Bodl., n° 1291, Cat., p. 156 ; cf. Benjacob, Ozar Hassefarim, *s. v.*). Ici aussi נגה est sans doute la même abréviation que plus haut.

Les témoins entendus étaient : Maître Bonet, qui est certainement identique avec le médecin susnommé maître Bonet Maymo ; אנליאון דקבשטרין ou דון ליאון דקבשטיאן et aussi אנליאון דקבשטני, Don ou En Léon de Cabestany, qualifié de nassi et probablement identique avec Leonus de Cabestany, qui, en 1407, était un des administrateurs de la communauté juive de Perpignan (REJ., XVI, 3 ; voir *s. v.* דקבשטני) ; אשלמון בילקוירי ou אשלמה דבולקוירי. En Salomon de Beaucaire, probablement identique avec Salomon de Bellecayre qui faisait également partie, en 1407, de l'administration juive de Perpignan (REJ., *l. c.* ; voir *s. v.* בלקוירי) ; אנקרשקש דוי, En Crescas Davi, qui est sans doute le même que Cresques Dayot inscrit sur la liste des contribuables juifs de Perpignan en 1413-1414 (REJ., XIV, 68) ; maître Moïse בניר, qui était probablement apparenté avec la famille *Menir*, établie à Tudèle vers 1400 (Kayserling, Gesch. d. J. in Navarra, 88 ; cf. I. ben Schoschet, Consult., n° 266, où le nom de מגיר est sans doute une forme altérée) ; נשתרוק יוסי דיבלושאל, N'Astruc José Dieulosul, identique, à ce que je crois, avec אנדרבלושאל יוסי mentionné sur la liste de Perpignan (REJ., XIV, 68 ; voir *s. v.* לונייל) ; אנויואש ou אנויוש משה, En-Vives Moïse, savant qui est peut-être identique avec le rabbin Moïse Vidal Vives, de Perpignan, mentionné dans les Consultations de Hayyim Sabbatai (Schem Hagg., I, *s. v.*). Il est possible, en effet, que le nom de Vidal ait été laissé de côté, puisque les cas ne sont pas rares où le nom de famille est omis (cf. I. ben Schoschet, *l. c.* ; voir *s. v.* ארגינטירה, לונייל, מרשיליה, et passim), comme, par exemple, pour Moïse Narboni, Menahem Méïri et Pinhas Halévi, dont nous avons parlé plus haut.

26° Azaria ben Joseph ibn Abba Mari, appelé Bonfos Bonfil Astruc, de Perpignan, émigra de cette ville à cause des persécutions qui y atteignirent les Juifs, et se rendit en Italie (Neubauer, dans REJ., V, 41), où il chercha dans l'étude une consolation à son chagrin. Il traduisit plusieurs ouvrages latins en hébreu, notamment le livre de Boèce, intitulé *De Consolatione philosophiæ*. Ayant commencé cette traduction en 1423, dans מגדול מאיישאראטה במונטיל פלטרה, probablement Macerata-di-Monte Feltro, dans la province d'Urbino-Pesaro, il l'acheva encore la même année dans מגדול פיטרביראו, sans doute Castel-San-Pietro, dans la province de Bologne (mss. Ps, n° 895 ; mss. Gz., n° 188 ; cf. REJ., *l. c.*). On voit par là que les persécutions qui obligèrent Azaria à émigrer eurent lieu peu de temps avant 1423 ; il est donc bien vraisemblable qu'il s'agit des vexations que l'Inquisition fit subir aux Juifs de cette ville vers 1420 (Pierre Vidal, dans REJ., XVI, 11-

Digitized by Google

15). En 1430, nous le trouvons à Senise (סאנרש), dans la province de Basilicate (בשליקאטא), en Italie, où il traduisit du latin en hébreu le XXVIIIe chapitre de l'ouvrage médical *Liber Practicæ* de Zahravi (mss. Bodl., n° 2519, Cat., p. 906; cf. Neubauer, dans REJ., V, 43; voir *s. v.* בודשילויה, p. 376). Bonfos traduisit également du latin en hébreu, sous le titre de ס' התמרה החכמים, un livre de Dioscoride sur les drogues (mss. Ps, n° 1124, 5°, Cat., p. 208; REJ., V, 43, Steinschn., Hebr. Uebers., 650), mais les mss. n'indiquent pas la date de cette traduction.

27° Menahem ben Abraham, appelé Bonafos Abraham de Perpignan, מנחם בן אברהם בונאפוס הפרפניראני, est l'auteur de l'ouvrage מפר מבלל יופי הנרדים, qui porte aussi le titre de מבלל יופי. Dans ce livre, il range par ordre alphabétique et explique les termes techniques usités dans les ouvrages hébreux, traductions ou originaux, qui traitent de philosophie, d'éthique ou de médecine; il s'occupe principalement du *Moré Neboukhim*. Ses explications, qui sont très claires, s'attachent plutôt à faire connaître la chose désignée par le terme qu'à indiquer l'origine ou l'étymologie de ce terme. Quelquefois pourtant, il a recours à la langue arabe, qu'il ne connaissait qu'imparfaitement. On ne trouve aucune indication permettant de déterminer l'époque à laquelle il vécut, mais, à en juger par les citations rapportées dans son ouvrage, il semble avoir eu connaissance des ouvrages médicaux du XIVe siècle; il vivait donc à la fin du XIVe ou au commencement du XVe siècle.

L'ouvrage de Menahem fut d'abord édité avec quelques notes par Isaac ארויו (probablement Arroyo), à Salonique, en 1567, puis il fut publié à Berlin en 1798, avec un commentaire complet, par Isaac Satanow.

פלייזא FALAISE.

En vieux français *Falaize*, en latin *Falesia*, *Falesa* ou *Falaza*. Ville de la Normandie, dans le département du Calvados.

Cité dans Paaneah Raza, éd. Amsterdam, sections חיי שרה et בשלח, et passim.

Parmi les Juifs autorisés à résider, vers 1204, au Châtelet, se trouvaient Jacob et Morelius de Falesia (Delisle, 890). Les impôts payés en 1209 par les Juifs de Falaise ne s'élevaient qu'à 75 livres (REJ., XV, 255), ce qui indique qu'à cette époque la communauté juive de cette ville était peu fortunée ou, ce qui est plus probable, peu importante. Elle semble avoir été plus

Digitized by Google

considérable autrefois, car au moyen âge elle a produit des savants très estimés. Il est une fois question des « célèbres anciens de Falaise », בפלישא בפני זקני עולם (Or Z., II, 116 *b*). Le nom de cette localité est écrit de façons diverses et assez souvent altéré.

1° Simson ben Joseph, de Falaise, rabbin très considéré, avait un fils, Abraham, qualifié, dans la lettre connue de Meïr Aboulafia, de « pieux, saint et respecté. » Cet Abraham avait épousé la sœur de Jacob ben Meïr, de Provins, dont il eut deux fils qui devinrent des savants célèbres, Isaac ben Abraham de Dampierre et Simson de Sens (voir *s. v.* דנפיר, p. 168; *cf.* REJ., VI, 179). Joseph, le père de notre Simson, était aussi un rabbin estimé (S. Hayyaschar, 66 *b*: הרב ר' שמשון בן רבי' ר' יוסף מנגה בן מאתיים).

Simson est parfois appelé Simson l'ancien (Ascheri sur Eroubin, III; tos. Schabbat, 36 *a*, où le nom de שמעון doit être corrigé en שמשון). Dans ce même passage cité ailleurs, il est également appelé Simson de פלייזא (M. de Rothenbourg, Consult., éd. Prague, n° 380), nom qui, par altération, est devenu פלירדא (tos. Eroubin, 32 *a*), פלירא (Maïmoniot, Consult. קנין, n° 23), פלאירא (Mahzor Vitry, éd. Berlin, n° 262), et même שמעון מפיריליראא (Koré Hadd., éd. Berlin, 18 *a*). Ces altérations nous font supposer qu'il faut également voir Simson de Falaise dans רבי' שמעון מפלאיידא (Semag, défense n° 75), ר' שמעון מפיירא (Mord., éd. Riva, d'après Mgz., V, partie hébr., 50), ר' שמשון מפרירא (R. Pérec, gloses sur le Semak, éd. Cracovie, 1596, n° 281), et שמשון מפלאי (Schalsch., éd. Venise, 52 *b*; éd. Amsterdam, 40 *b*). Notre Simson composa des tosafot sur plusieurs traités du Talmud, notamment sur Schabbat (122 *a* et 146 *b*, où il est cité par Simson de Sens, son petit-fils), sur Eroubin (32 *a*), sur Yebamot (Or Z., I, 179 *b*), et sur Houllin (144 *b*; ראבי"ה, ms. n° 1084). Il est aussi l'auteur de plusieurs décisions rituelles (tos. Schabbat, 50 *a*, פסק; Maïmoniot, Consult. זיקוק, n° 5, שמשון מפלירא; Semag, commandement n° 248, מפלאיירא, et passim), citées par Eliézer ben Joel Hallevi sous le titre de פסקים. Elles paraissent donc avoir été réunies dans un recueil spécial (ראבי"ה ms., n°s 1069 et 1075 sur יין נסך), comme semble aussi le prouver la collation d'une citation faite dans Piske Recanati, n° 159, où on lit : פסק רבי שמעון מפלירא, avec la même citation qu'on trouve dans Or Z., II, 111, et qui commence ainsi : ר' שמשון מפליירא זצ"ל כתב בספרו. Il est vrai que les mots כתב בספרו, « il a écrit dans son livre », peuvent faire allusion à de simples gloses qu'il aurait écrites en marge de son exemplaire du Talmud (voir *s. v.* לוחתי, p. 303). Une de ces décisions, en vertu de laquelle il autorisait une femme qui allaitait encore son enfant à se remarier trois

Digitized by Google

mois apres son divorce, fut vivement attaquee, notamment par R. Tam (S. Hayyaschar, 59*d*; Ios. Ketoubot, 60*b*; Mord. Yebamot, gloses, II, n° 105, ed. Sabionetta שנשון מפלירץ, et passim; cf. REJ., IV, 204; Semag, commandement n° 50, ר' שמשון מפלאיזא, et, par altération, מפלירה dans Yohasin, ed. Londres, 230, et שמשה מפלירה dans Maïmoniot, gloses שרושין, XI.

Simson entretint une correspondance très active avec R. Tam, qui lui répondait en termes affectueux et dénotant une grande estime (tos. de Sire Léon de Paris sur Berakhot, éd. Varsovie, 2; Or Z., II, 25*b* et 43*b*; S. Hayyaschar, 64-66, dont le passage, peu correct, a été rectifié d'après un ms. dans Kerem Chémed, VII, 19-33). R. Tam parle, dans ses lettres, de son « cher ami » Eliézer, qui était le beau-père ou le gendre de Simson, car la date à laquelle vécut cet Eliézer et le terme employé pour le désigner חתן permettent les deux suppositions. On connaît deux savants de ce nom qui furent en correspondance avec R. Tam, Eliézer ben Juda, plus âgé que son correspondant (Réponses des rabbins français, n° 1), et Eliézer ben Salomon, disciple de R. Tam (S. Hayyaschar, 78*d*). Il paraît vraisemblable qu'Eliézer, le parent de Simson de Falaise, est identique avec le tosafiste Eliézer de פלירא. Ce nom, d'après Cassel (Histor. Versuche, 29), désigne Fleuray, dans la Bourgogne, mais cela est bien improbable. Il me paraît incontestable qu'il s'agit de Falaise et que פלירא doit être corrigé en פלייזא.

2° Samuel ben Salomon de Falaise, un des plus considérables tosafistes français, est aussi appelé Sire Morel, en hébreu שיר מורל (Schaare Doura, n° 75; Mord. Houllin, VII, n° 680, ms. cf. Mschr., 1878, p. 179), מוריל (Or Z., I, 130*a*), מוריאל (R. Péreç, gloses sur le Semak, n° 194), et, par altération, מוליר (Mord., *l. c.*), אוריל (Luria, Consult., n° 29), et probablement aussi מלריאולה (Orh. Hayy., I, 114*d*). Comme nous l'avons déjà dit (voir *s. v.* דבש et צרוויש), le nom de Morel, en usage chez les Juifs anglais, répond au nom hébreu de Samuel.

Samuel, surnommé « l'ancien », הזקן (Péreç, gloses, *l. c.*), semble avoir atteint un âge élevé, car les tosafot qu'il composa sur Aboda Zara ont été écrites entre 1252 et 1259 (tos., *ad l.*, 9*b*; Graetz, Gesch. d. J., VII, 130). Il est vrai que ces tosafot ont été rédigées et augmentées par Péreç, et rien ne prouve qu'au moment de leur rédaction Samuel de Falaise fût encore en vie. Notre savant est certainement identique avec Samuel ben Salomon qui, sous le règne de saint Louis, prit part, en 1240, à la célèbre controverse sur le Talmud avec Yehiel de Paris, Juda ben David de Melun et Moïse de Coucy (Gross, dans Mgz., IV, 179 et 194; cf. Loeb, dans RÉJ., I, 248). Il devait déjà être célèbre à ce moment et arrivé à un âge avancé, puisque, dans un temps où on trouvait en France des savants juifs considérables, il fut choisi par ses

Digitized by Google

coreligionnaires, en une circonstance aussi grave, comme leur représentant et leur défenseur. Nous avons tout lieu de croire qu'il était le frère d'une bru d'Isaac l'ancien de Dampierre, la veuve d'Elhanan ben Isaac (décédé en 1184), et qu'il avait connu personnellement cet Isaac (décédé vers 1195; voir *s. v.* דמפיר, p. 166). Peut-être était-il encore très jeune quand il rendit visite à sa sœur, à Dampierre, et comme nous savons qu'il est parvenu à la vieillesse, nous pouvons supposer qu'il vécut de 1175 à 1250 environ.

Salomon, père de Samuel, était un homme instruit qui, dans ses explications bibliques, a recours au système mystique des *guematriot* (Or Z., II, 114 *a*). Son beau-père et maître Abraham, qui demeurait probablement à Falaise, était fils de Hayyim. Ce dernier, appelé « notre maître » (*ibid.*, 117), paraît avoir été un savant considéré, à en juger par cette qualification, et est probablement identique avec Hayyim ben Hananel Haccohen, le grand-père de Moïse de Coucy. Samuel de Falaise mentionne une fois Hayyim Haccohen, dont il cite une explication, et termine par ces mots : « Je me range à l'avis de l'homme pieux, notre parent » (*ibid.*, 116 *a*; cf. Mord. Pesahim, II, n° 573). D'après le contexte, ces mots s'appliquent à Hayyim, que Samuel appelle à juste raison son parent, puisqu'il était le grand-père de sa femme. Zunz croit (Zur Gesch., 37) que notre Samuel était le père de ce Menahem ben Samuel mentionné dans Semak, n° 184, et Kol Bo, n° 22, mais cette opinion n'est pas justifiée. A cette époque, on trouve, en effet, en France, plusieurs savants importants qui portaient le nom de Samuel.

Outre son beau-père Abraham, Samuel désigne encore les rabbins suivants comme ses maîtres : Juda Sire Léon de Paris, dont il fréquenta l'école quand il était encore tout jeune (Or Z., II, 116); Barukh, savant remarquable, dont il invoque souvent l'autorité (*ibid.*, 115-120) et qui demeurait sûrement à Falaise (*ibid.*, 115 : ואני ראיתי בבירת אנ' שרבי' ברוך הורה ועשה מעשה; Jacob ben Meïr de Provins (*ibid.*; M. de Rothenbourg, Consult., éd. Lemberg, n° 473); Menahem le pieux, de Dreux, et peut-être aussi Salomon le saint, de Dreux (voir *s. v.* דרוייש, p. 174, et דרום, p. 177). Dans sa jeunesse, il habita probablement quelque temps la ville de Sens, où il fréquenta l'école d'Isaac ben Abraham (Temim Deïm, n°s 86-87; voir *s. v.* דמפיר). Il eut pour élève, entre autres, Meïr de Rothenbourg (Consult., éd. Cremone, n° 57; éd. Lemberg, n° 489 : שמואל מפלייזא; ed. Prague, n° 138 : שמואל מצרפת; cf. Luria, *l. c.*). Dans ses tosafot sur Yoma, M. de Rothenbourg dit : אמר לי מורי הרב ר' שמואל בר' שלמה בשם הרב יוסף קלצון זצ"ל, et dans Mord. Houllin, III, n° 635, on lit : רב"ם מהר"ם כהיתר בשם רבו השר משם רבינו יוסף קול צוף. Le mot שר, comme le prouve la comparaison de ces deux pas-

sages, designe Samuel de Falaise, dont Meïr de Rothenbourg, par abréviation מהרם, avait été l'élève; שר n'est qu'une métathèse de l'abréviation ר' שמואל = רש (voir *s. v.* קוצי). Le nom de קלצון, devenu par altération קוס צורף, désigne Clisson (voir *s. v.*). C'est donc Samuel de Falaise et non pas, comme on l'a cru à tort (Mschr., 1878, p. 92 et 170), Moïse de Coucy, qui a eu connaissance d'explications données par Joseph de Clisson, tout en n'ayant pas été véritablement son élève. En tout cas, il ne le mentionne nulle part comme son maître. Ce Joseph de Clisson émigra en 1211 à Jérusalem.

Samuel de Falaise a écrit des tosafot sur divers traités du Talmud (tos. Pesahim, 73 *b*; tos. Yoma, 42 *a*), il est l'auteur de nos tosafot d'Aboda Zara, mais qui ont été éditées d'après la version de Pérèç (Zunz. Zur Gesch., 37). Il a aussi commenté la composition rimée où Joseph Tob Elem a réuni les prescriptions relatives à Pâque, et qui commence par les mots אלהי הרוחות (Or Z., II, 114 : פירוש הר' שמואל מפליישי; Hayyim Or Z., Consult., n° 143, où on lit פלזיזא; voir *s. v.* דרוויש). Ses décisions rituelles sont fréquemment citées; il paraît qu'elles sont empruntées à un recueil de décisions qu'il avait écrit (Semag, commandement n° 162; M. de Rothenbourg, Consult., éd. Lemberg, n°s 473 et 489; Mord. Pesahim, II, n° 573, פלזיזא; dans n° 589, פלזא; dans n° 594, פלמיזא; dans I, n° 533, פולייזא, et dans ms. 88 de la bibliothèque du séminaire israélite de Breslau on lit même מונפליר; dans le Semak de Zurich, ms. Vienne n° 52, Cat., p. 63, שמואל מפלאייזא, et, par altération, פליקה, ou, comme dans Mord. ms., *l. c.*, מונפרילאייר. On n'a plus qu'un petit nombre de ses consultations (ראבי"ה, n° 917, שמואל מצרפת; Or Z., I, 130). Il envoya une consultation aux rabbins de Magdebourg à l'époque où son élève Meïr de Rothenbourg était chez lui; comme il était malade, ce fut Meïr qui écrivit cette courte consultation sous sa dictée (Hayyim Or Z., n° 147, מידבורק; Maïmoniot, Consult. אישות, n° 28, par altération מירבורק). Il eut une correspondance active avec Isaac ben Moïse Or Zaroua, de Vienne, qui le désigne comme déjà décédé (Or Z., I, 130). Isaac le compte parmi les savants de Paris à qui il soumettait souvent des questions de casuistique; à plusieurs reprises, il reçut une réponse à la fois de Yehiel de Paris et de Samuel ben Salomon (*ibid.*, 67; III, Mecin, 51). On voit donc que notre Samuel résida quelque temps à Paris avec Yehiel; nous savons déjà qu'il se trouvait dans cette ville en 1240.

3° Hayyim de Falaise est cité comme ayant été le maître de l'auteur anonyme d'un commentaire sur le Pentateuque qui vivait vers la fin du XIIIe siècle (mss. Mun., n° 62, f° 17 *a* : הקשה למו' הר' חיים מפליישי, passage qui ne se trouve pas dans deux autres mss. moins complets de ce commentaire, le ms. Bodl. n° 155, Cat., p. 25, et le ms. Hg n° 40, Cat., p. 10). Il me paraît très probable

Digitized by Google

que notre Hayyim de Falaise est identique avec Hayyim Paltiel, mentionné très souvent par cet auteur anonyme comme son maître, qu'il appelle parfois simplement מו' הר' חיים, et, par abréviation, מהר"ח, et dont il a utilisé copieusement le commentaire sur la Tora intitulé פשטים (Ziemlich, dans Mschr., 1881, p. 305). Ce commentaire est cité fréquemment, sous le titre de פשטים, par un commentateur biblique allemand plus récent (mss. Hg, n° 41, Cat., p. 12), qui en appelle l'auteur Hayyim Paltiel. On trouve aussi de nombreux passages de ce commentaire dans un ms. du Paanéah Raza (mss. Mun., n° 50, sections וישב ,וישלח, et passim), où l'auteur est désigné sous le nom de Paltiel gaon, פלטיאל גאון; ce dernier est sans doute le même que le savant désigné dans le même ouvrage par l'abréviation מהר"ח (sections נקץ, כי תצא, et passim). Le Paanéah Raza parle aussi d'un commentaire du Pentateuque intitulé פרי עץ חיים, dont il paraît une fois attribuer la paternité à R. Hayyim (sections משפטים, תרומה et קרח). Il est possible que ce fût là le titre particulier du commentaire de Hayyim Paltiel, et que ce titre de פשטים, que le ms. ne mentionne pas, en fût, en quelque sorte, le titre général. Le ms. Mun. du Paanéah Raza, remanié certainement par un rabbin allemand, est plus complet que l'ouvrage imprimé, composé vers la fin du XIIIe siècle par le savant français Isaac ben Juda Hallévi; l'éditeur de cet ouvrage l'a abrégé et souvent mutilé (cf. Zunz, Zur Gesch., 92; Rabb. fr., 437).

On trouve dans le Paanéah Raza une explication que le ms. rapporte au nom de R. Hayyim et que l'édition (section כי תצא) cite dans les termes suivants : אמר לי מהר"ר חיים מפטה בומי רבינו שמחה וכו'. On voit donc que l'auteur, Isaac ben Juda Hallévi, était élève de Hayyim, qui est sans doute Hayyim Paltiel, mais rien n'indique, comme on l'a affirmé (Zunz, *l. c.*), qu'il fût le petit-fils de Samuel de Falaise. En tout cas, cette assertion n'est pas confirmée par le Paanéah Raza, qui ne désigne nulle part Samuel de Falaise comme grand-père de l'auteur (voir éd., sections בשלח et חיי שרה: הר"ר שמואל מפליזא; ms. Mun., section משפטים, par altération שמואל מפילזא). Par contre, notre Hayyim nomme explicitement son grand-père Samuel de Falaise, dont il cite des explications du Pentateuque (cf. Mschr., 1881, *l. c.*; mss. Mun., n° 62, au commencement : שמעתי אבי מו' ז"ל שאמר בשם מורי זקני הר"ר שמואל מפליזא; *ibid.*, f° 3 *b*, 11 *b*; même passage dans mss. Hg, n° 40, Cat., p. 11, מפלירא).

Le ms. Mun. 62, f° 154, contient le passage suivant : ושמע מהר"ח בשם רבינו יעקב ז"ל מפורבינש אב זקני, qui est ainsi conçu dans ms. Bodl. 155, f° 33 *b* : ושמעתי מהר"ח בשם רבי' יעקב ז"ל מפרוביץ אב זקני. La localité désignée est Provins (voir *s. v.* פרובינש). Il n'y a absolument aucune raison de corriger les deux fois le mot זקני, « mon grand-père », en זקני, « son

Digitized by Google

grand-père » (Mschr., *l. c.*). Par conséquent, Jacob de Provins, qui, comme nous l'avons déjà vu, fut le maître de Samuel de Falaise, n'était pas l'arrière-grand-père de Hayyim, par abréviation מהר"ח, mais du compilateur anonyme de ce commentaire ms. Ce compilateur désigne seulement deux personnages comme ses maîtres, Salomon de Château-Landon et ce Hayyim Paltiel (mss. Mun., n° 62, f° 135; Mschr., *l. c.*; voir *s. v.* כרך לנדון, p. 260). Or, puisque le premier habitait la France, il est probable que le second y demeurait également. Voilà donc un premier motif de doute au sujet de l'identité de ce Hayyim avec le rabbin si estimé Hayyim Paltiel ben Jacob, qui fut en correspondance avec Meïr de Rothenbourg (Consult., éd. Crémone, n° 32; éd. Prague, n° 226), occupa en 1291 le poste rabbinique de Magdebourg et paraît avoir habité quelque temps la Bohême (S. ben Adret, Consult., I, n° 386). Dans une consultation (Ascher ben Yehiel, Consult., XXX, 4), il est appelé Hayyim Yehiel Paltiel, lui-même se désigne sous le nom de Hayyim Paltiel תולעה, et il est ainsi nommé par d'autres (M. de Rothenbourg, Consult., éd. Lemberg, n°s 135, 136, 157, 161, 164, 177; Maharil, ה' ימים נוראים). Le mot תולעת, qui signifie « ver de terre », est un nom de famille. Ce Hayyim תולעה mentionne parmi ses maîtres Hiskiyya, qui est sans doute le célèbre savant de ce nom établi à Magdebourg vers le milieu du XIIIe siècle (M. de Rothenbourg, Consult., éd. Lemberg, n° 157); il cite beaucoup de savants allemands, mais aussi des Français. Il acquit une très grande influence dans son poste de rabbin de Magdebourg, où, une vingtaine d'années auparavant, Hiskiyya avait fait naître de déplorables dissentiments (Or Z., I, 41). Comme il nous semble bien douteux que la communauté juive de Magdebourg eût confié les fonctions rabbiniques à un savant français immigré, nous estimons que Hayyim Paltiel, le maître de l'auteur anonyme du commentaire du Pentateuque dont il a été question plus haut, et probablement le petit-fils de Samuel de Falaise, ne quitta jamais la France et n'a aucun rapport avec le savant allemand de ce nom. Le nom de Paltiel se rencontre également en France. L'auteur d'un commentaire sur la Tora, du XIVe siècle, mentionne, en effet, son maître Jacob Paltiel (mss. Bodl., n° 271, 1°; Neubauer, dans Ztschr. de Geiger, IX, 216). Or, ce dernier était certainement Français.

4° Moïse de Falaise est nommé dans un passage du ms. Mun. 50 du Paaneah Raza, section חזרייע, où il est question d'une décision rituelle bien connue, mais dont on ne connaît pas l'auteur. Voici ce passage : את הקשה הר' משה מפילזא מחלקין (כל היולדת) השבת בבושול והוי איסור סקילה והא יכולין לעשות ע"י אמירה לגוי וכ"ת דאיכא נמי בזה איסור עבודת מ"מ טוב לעשות איסור דרבנן מלעשות איסור סקילה שהוא מדאורייתא ותירץ ר' חיים פילזא. פילזא doit certainement être lu פלייזא. Ce

Hayyim, dont notre Moïse était sûrement contemporain, me paraît être Hayyim Paltiel.

5° Yomtob, cité dans l'édition du *Mordekhaï* (Schabbat, XVI, n° 399), est appelé dans le ms. de cet ouvrage, *ad l.*, Yomtob de Falaise, פלייזא, et, incorrectement, פלירא (Mschr., 1878, p. 90). Vu les nombreuses altérations subies par le nom hébreu de Falaise, on peut admettre que ce Yomtob est identique avec le tosafiste Yomtob de פלנצי, contemporain de R. Tam (tos. Zebahim, 73 *a*; Menahot, 22 *b* et 27 *b*, où il y a dans certaines éditions, פלנצי; Kore Hadd., éd. Berlin, 16 *b*, פנלנצי). On ne peut voir dans פלנצי ni Valence, quoique cette ville soit une fois appelée ainsi (voir *s. v.* וולינציאה), ni Plancy, village de la Champagne où il n'y eut peut-être jamais de Juifs (Cassel, 29); ce nom, d'après les mss. du Mordekhaï, doit être lu probablement פלייזא, Falaise.

On trouve cité dans Mord. Bèça, II, n° 672, éd. Amsterdam, un Jacob Simson מפלייזא, nom qui est écrit מפלירא dans Mord. ms., *ad l.* (Mschr., 1878, p. 83) ; l'édition Sabionetta, *l. c.*, dit, par erreur, Jacob ben Siméon. Le nom de localité est altéré dans le ms. et dans l'ouvrage imprimé, car le même passage se trouve dans les Consultations de M. de Rothenbourg, ed. Prague, n° 655, où on lit Jacob ben Simson de Paris, מפריש (voir ce mot). C'est là certainement la leçon correcte. On trouve aussi la variante מפריזא, d'où l'on a sans doute fait, par suite du changement du ר en ל, מפליזא, « de Falaise. »

Le nom de Juda מפלזא, rabbin dont les explications sont citées dans Mord. קטנות ח, n° 954, a probablement subi une altération analogue. Ici aussi, il faut sans doute corriger פלזא en פריזא ou פריז, et peut-être s'agit-il tout simplement du célèbre tosafiste Juda Sire Léon de Paris.

פלאנדריאה FLANDRE.

En vieux français *Flandres*, en latin *Flandria*, en flamand *Vlaanderen*, en allemand *Flandern*, en italien *La Fiandra*, en espagnol *Flandes*. Autrefois comté indépendant dont faisait partie la Flandre française, qui forme aujourd'hui le département du Nord.

Cité dans Dibrè Hayy., 29; Farissol, Igg. Orh. Olam, éd. Venise, 7 *a* et 13 *a*.

Ce comté, désigné par différentes dénominations, a aussi en hébreu des noms divers; il s'appelle פלנדריש (B. de Tudèle, Itin., I, 106), פלנדרש (Hebr. Berichte, édités par MM. Neubauer et

Digitized by Google

Stern, 35), פלאנדרישי, *Flandrensis*, forme d'adjectif (Joseph Haccohen, Géographie ; voir *s. v.* אבריזין, p. 13), פלאנדרין (Cémah David, II, 73 *a*), ולנדרן (*ibid.*, 48 *a*, 61 *a*), פיאנדרה (Dibrê Hayy., 10 *b*, 16 *b*), פייאנדרה (Emék Habb., éd. Vienne, 145), פיינדרה (*ibid.*, 162 et 167), פלאנדריש (Yohasin, éd. Constantinople, 162 ; Samuel di Medina, Consult., n° 330) et, par altération, פלדריש (mss. de Rossi, n° 563, 23°).

L'ouvrage rituel de Maharil, הל שחיטה, 12 *a*, mentionne les usages religieux de la province de פולנדן et parle d'un jeune homme de cette province qui avait fréquenté l'école de Maharil ou Jacob Möln Hallévi, de Mayence, décédé vers 1427. C'est certainement la Flandre. A Bavai, à Maroilles et à Sains, dans le département du Nord, ainsi que dans d'autres localités flamandes appartenant aujourd'hui à la Belgique, on trouve encore aujourd'hui des rues qui ont conservé leur ancienne dénomination de *rue des Juifs* (Ouverleaux, dans RÉJ., VII, 118). C'est en 1023 qu'il est fait mention pour la première fois du séjour des Juifs en Flandre. En cette année, environ trente Juifs de Lorraine furent autorisés par le comte Baudouin à s'établir dans cette province (ms. de Rossi, *l. c.* ; voir *s. v.* ארירץ, p. 72). Le *Memorbuch* de Pfersee, près d'Augsbourg, rappelle les martyrs juifs de ולנדרן, et Joseph Haccohen (Emék Habb., 55) parle aussi du martyre subi par des Juifs de cette contrée, sans indiquer cependant de date ; d'après le contexte, cet événement douloureux se serait produit au XIII° siècle. Les Juifs de פיאנדרה, dit Joseph Haccohen, furent accusés d'avoir profané une hostie et livrés à la mort ; beaucoup d'entre eux trouvèrent le salut dans leur conversion au christianisme, et leurs descendants se trouvent encore nombreux dans le pays.

En 1531, les chrétiens judaïsants du Portugal, persécutés par l'Inquisition, se réfugièrent en partie en Flandre, mais ils y furent mal accueillis (Emék Habb., 91). Le nom de cette province, écrit par altération פיימנדה, a été identifié par l'éditeur avec le Piémont. Un ms. de cet ouvrage a la leçon correcte de פיאנדרה (Wiener, trad. allemande, 72 et 202). Usque aussi donne le nom de Flandre (Loeb, dans RÉJ., XVI, 222). Dans un recueil de consultations du rabbin italien Josué Fermi, on examine la situation des chrétiens judaïsants du Portugal, de

Digitized by Google

la Castille et de פלאנדריא, la Flandre, au point de vue de la loi juive (Montefiore, dans REJ., X, 191). Un certain R. Méïr a publié au XVIe siècle, en langue espagnole, sous le titre de טלחן הפנים, un extrait de l'ouvrage rituel de Joseph Karo, éd. Venise, 1602; la préface de ce livre parle aussi des Juifs convertis par contrainte (אנוסים) de la ville de פלאנדיש (Stnschn., Cat., Bodl., p. 1687). C'est la dénomination espagnole (Flandes) de la province de Flandre; mais le terme de *ville*, employé dans cet ouvrage, est impropre.

פמגוש.

Le ms. d'un commentaire du Pentateuque (ms. Bodl. 271, f° 9; cf. Neubauer, dans Ztschr. de Geiger, IX, 216; voir *s. v.* פלייזא) contient le passage suivant : כן שמעתי מה"ר יצחק ורידא ששמע מפי הר' ראובן מפמגוש. Le nom de פמגוש désigne probablement la ville de Famaguste, située dans l'île de Chypre; il est aussi écrit en hébreu, plus correctement, פמגוסטא (mss. Hstm, n° 223, Cat., p. 34).

פראנציאה ILE-DE-FRANCE.

En latin *Francia*. Ancienne province comprise primitivement entre la Seine, la Marne, l'Ourcq, l'Aisne et l'Oise, qui se développa peu à peu et peut être considérée comme le noyau autour duquel se forma la France.

Cité dans B. de Tudèle, Itin., I, 106.

Ce nom s'écrit aussi en hébreu פראנצייאה (*ibid.*, 112), פראנסייא (Méïr Aboulafia, lettre, 107), פראנצא (Juda ben Ascher, Consult., éd. Berlin, 51 *a*), פרנצא (Yosipon, éd. Venise, 1; Schibb. Hallékét, ms. Hstm, n° 5), פראנטיאה (mss. Bodl., n° 2132, Cat., p. 731), פראנסה, פראנסא et פראנסיא (Yohasin, éd. Constantinople, 156-161). La dénomination de פרנגה est le mot arabe Al-Frang (Consult. des gaonim, éd. Salonique, 20 *b*; voir *s. v.* בריטאניא).

Digitized by Google

Comme, dans ces Consultations, פרנגה est opposé à אשכנזיא, il ne paraît pas seulement désigner l'Ile-de-France, mais tout le pays des Francs. Les Arabes comprenaient également la Catalogne et l'Espagne septentrionale dans le pays d'Al-Frang (Dozy, Recherches sur l'histoire de la littérature de l'Espagne; cf. Graetz, Gesch. d. J., VI, 83). Aboulféda donne le nom d'Alfrang à tous les chrétiens de l'Europe, et aujourd'hui encore, dans le Levant, les Européens sont appelés *Francs*. Aussi les mots ארצות אדום בפרנסא, employés par Abraham ben Iliyya, de Barcelone, désignent-ils très vraisemblablement toutes les provinces de France, par opposition à l'Espagne (voir son צורה הארץ, éd. Offenbach, 7). Du reste, le nom latin de *Francia*, usité au moyen âge à côté de celui de Gallia, s'applique à la même région. Quand le célèbre rabbin Samuel di Medina parle de la ville d'Ancône, dans le pays de פראנקיאה, il entend probablement par là les diverses régions situées en dehors de תורכיה, la Turquie, donnant ainsi à ce nom le même sens qu'aujourd'hui encore le nom d'Alfrang a dans le Levant (voir ses Consult. Hoschen Mischpat, n° 59; cf. n°s 91, 128 et 220). Autrement son indication géographique serait incompréhensible.

C'est au XVIe siècle que se généralise la coutume de désigner l'ensemble des provinces françaises sous le nom de FRANCE, en espagnol *Francia*, en italien *Franza*, en provençal *Franza* ou *Fransa*, en allemand *Frankreich*. A partir de cette époque, ce pays est appelé généralement dans la littérature hébraïque צרפת (voir *s. v.*), mais aussi פרנסיאה (Schèb. Yeh., éd. Hanovre, 120), פראנציאה (Joseph Haccohen, Géographie; voir *s. v.* אבוהיון, p. 13) ou פראנסיאה (Yohasin, éd. Londres, 236). Abraham Zacutto (*l. c.*) distingue entre la *Francia Transalpina*, פרנסיאה טרנסיפינה, et la *Francia Cisalpina*, פרנסא סיזדפינא, nom par lequel il désigne la Lombardie. Dans les ouvrages latins, on emploie usuellement les noms de *Gallia Transalpina* et *Cisalpina*. Dans son Histoire, composée à Candie vers 1523, et dont S.-D. Luzzatto a publié un fragment, Elia Capsali écrit ce nom פרנסא ou, moins correctement, פרנצאו (Emék Habb., trad. allemande de Wiener, appendice hébreu, p. 19 et 21). Elia Lévita, dans son lexique intitulé *Tischbi*. *s. v.*, rend le nom hébreu de צרפת par פרנסא, en allemand פראנקייך, Frankreich; David Ganz le traduit par

Digitized by Google

פרנצי, moins correctement פרנקי, et, en allemand, פרנקרייך (Cémah David, II, 11*b*, 22 *a*). On lit dans S. Hayyaschar, 75 *c*, les mots suivants : כל פרוצא עד דמרוג, qui doivent sans doute être corrigés en כל פרנצא עד רמרוג, « toute la France jusqu'à Ramerupt. »

Les habitants actuels de la France ou Français s'appellent en hébreu פראנצוזי (Elia Capsali, 19) ou פראנציאושי (Joseph Haccohen, Géographie), et les anciens habitants ou Francs, en latin *Franci* et en allemand *Franken*, sont appelés en hébreu פראנקי (*ibid.*), פראנקו (Yohasin, éd. Londres, 236), פרנצן, פרנקן, פרנקין et ורנקן (Cémah David, II, 22 et 24). Le Yosipon les identifie tout simplement avec les Gaulois : גלוס הם פראנקוס (éd. Venise, 89*b*) ; il écrit aussi פרנקוס (94 *a*), et, par altération, פרהקוס (61*b*, où l'édition Mantoue a פרנקוס). D'après le Yosipon, Jules César vainquit les Francs en même temps que les בריקתוס (édition de Venise, 61*b*) ou פריקהוס (édition de Mantoue), probablement les Bructères, tribu germanique établie sur les bords de la Lippe et de l'Ems.

On trouve dans le Yosipon, sur l'origine des Francs, un passage assez obscur. L'édition Mantoue, 1, dit : בני גומר הם פרקנוס היושבים על נהר פרנטא על נהר סינא. Dans éd. Venise on lit : בני גומר הם פרקנוס היושבים בארץ פרנצא על נהר פרנטא על נהר סינא. Enfin, le Dibré Hayy., éd. Venise, 1, donne ainsi ce passage : בני גומר הם פראנקוש היושבים על הנהר פרונטה ועל הנהר סינא. On a fait descendre les Francs du peuple appelé גמר dans la table généalogique de la Genèse, parce qu'on les a confondus avec les Gaulois, descendants des Celtes ou Galates qui, venus autrefois de l'Asie, s'étaient établis au nord et à l'ouest de l'Europe, surtout dans la Gaule. Flavius Josèphe (Antiquités, I, 6) identifie le גמר biblique avec la Galatie de l'Asie-Mineure. Peut-être les Francs, qui se sont fondus complètement avec les Gaulois qu'ils ont soumis, se sont-ils approprié les traditions que la peuplade vaincue possédait sur son origine. D'ailleurs, quoique d'origine germanique, ils étaient quand même des Celtes (cf. Holzmann, Kelten und Germanen, Stuttgart, 1855). Le passage du Yosipon, conforme à la légende des Francs, se comprend donc aisément. Le Talmud voit dans le גמר biblique la Germanie (Yoma, 10 *a*), et dans le Yohasin, éd.

Digitized by Google

Constantinople, 146, גמר est identifié tantôt avec אשכנז, l'Allemagne, tantôt avec גודוש, les Goths, qui, en fait, descendaient des Germains. Dans les temps modernes, on est disposé à voir dans גמר les Kymris, peuple qui occupait primitivement le Bosphore cimmérien, près de la mer Noire, et a été parfois identifié avec les Cimbres.

Dans ce passage du Yosipon, comme dans tant d'autres, le texte est altéré. En le collationnant avec d'autres textes, on voit qu'au lieu de סרקנוס, il faut lire סרנקוס, et que סרנטא ou סרונטה est le nom d'un cours d'eau près duquel demeuraient les Francs. Il paraît donc difficile de corriger ce nom en סרנצא et de traduire ainsi : « le fleuve de France, c'est-à-dire la Seine » (voir S. Cassel, Magyarische Alterthümer, 315). Le pseudo-Josèphe, qui écrit dans un hébreu très pur, ne se serait pas exprimé d'une façon aussi peu élégante et n'a pas l'habitude non plus de donner des indications géographiques de ce genre. Ainsi, quand il parle des Bretons établis près de la Loire ou des Bourguignons fixés sur les bords du Rhône, il n'appelle ni la Loire un fleuve de la Bretagne, ni le Rhône un fleuve de la Bourgogne. Nous croyons donc que סרנטא ou סרונטה doit être corrigé en גרונטא ou גרונטה, la Gironde, en latin *Garonna* ou *Garonda*, nom que prend la Garonne en amont de Bordeaux (cf. la traduction anglaise de Dibrè Hayy., *l. c.*).

On trouve dans la seconde moitié du xve siècle un rabbin espagnol, Moïse, qui portait le surnom de אלפרנגי ou אלפראנגי; c'est sans doute l'appellation arabe *Al-Frang* (Korè Hadd., 28*a*; Schem Hagg., I, *s. v.* משה). On connaît aussi un rabbin égyptien du nom de Salomon אלפרנגי (Schem Hagg., *l. c.*, et *s. v.* מאיר). En Espagne et en Portugal, et plus tard en Italie, bien des personnes portaient le surnom de פרנסיס, פרנסיס, פראנסיס ou פראנצים, en espagnol *Frances*, c'est-à-dire Français (Korè Hadd., 22*a*, 44*b*, 45*b*; Wolf, B. H., I, 402; III, 878; cf. le Sammelband édité par la Société Mekizé Nirdamim, I, 101 et 129, et la Hebraeische Prosodie von Immanuel Frances, éditée par la même Société, préface de l'éditeur). Au nom de Franc répond le nom de פרנקו ou פראנקו, Franco, usité en Espagne et en Italie (Korè Hadd., 32, 45*b*; Schalsch., éd. Venise, 64*a*; Ghirondi, 360; Samuel di Medina, Consult. Yorè Dèa, n° 42,

Digitized by Google

Hoschèn Mischpat, n° 76). Au XVIe siècle existait à Ferrare une communauté spéciale de פראנקוש, Francs (S. di Medina, Consult. Yorè Dèa, n° 161).

פרובינצא PROVENCE.

En latin *Provincia*, en provençal *Provensa* ou *Provenza*. Autrefois comté indépendant, incorporé à la France depuis 1481, forme les départements des Bouches-du-Rhône, du Var, des Alpes-Maritimes, des Basses-Alpes et une partie du département de Vaucluse.

Cité dans B. de Tudèle, Itin., I, 106; dans Farissol, Igg. Orh. Olam, 9 *b*, et passim.

Dans la littérature rabbinique, le nom de Provence est parfois appliqué également à une partie du Bas-Languedoc, que les Romains appelaient *Provincia Romana* ou *Provincia Nostra*. Ainsi, Menahem Méïri raconte (Introduction au Bèt Habbehira, 17 *b*; voir *s. v.* מרינקאנטאליש) que Méïr ben Isaac de Trinquetaille fut amené, par son père, de Carcassonne dans la province de פרונצנא, où il fréquenta l'école d'Abraham ben David. Il faut certainement corriger פרונצנא en פירונצא, mais nulle part il n'est dit qu'Abraham ben David ait demeuré dans la Provence proprement dite (voir *s. v.* ארלי, לוניל, מונטפשליר, נמשי et פוחייקירש). Son école, dont il est question ici, se trouvait certainement à Nîmes ou à Posquières. On voit donc que, bien que ces deux localités fissent partie du Bas-Languedoc, l'écrivain hébreu les place en Provence. Estori Parhi parle de l'expulsion des Juifs de France et d'une partie de la Provence en 1306 (Kaftor Waférah, éd. Berlin, 113). Or, à cette date, non seulement les Juifs ne furent pas chassés de la Provence, mais une partie de ceux qui furent expulsés d'autres régions y vinrent chercher un refuge. Donc, là aussi, פרואנצה désigne le Bas-Languedoc. C'est également cette dernière région qu'Abraham ben Nathan de Lunel semble avoir en vue quand il parle des usages religieux de la Provence, par opposition à ceux de la France (Manhig, 10 *a*, 19 *a*, et passim). Nous nous trouvons confirmé dans notre supposition par ce fait que

Digitized by Google

ce rabbin, autant que nous sachions, n'habita que très peu de temps la Provence proprement dite (voir *s. v.* לוניל), tandis qu'il connaît à fond les usages dont il parle. De plus, Abraham ben Nathan ne parle jamais des usages religieux de son pays natal, comme le fait très souvent Aron Haccohen dans son *Orhot Hayyim* (I, 25 *d*, 26 *c*, 27 *c*, II, ms. Gz., 30 *a* : אוריזון, מינטפשלייר, נרבונה; 140 *a*, לוניל, נרבונה, פרוביינצה; 207 *b*, המינהג אשר, משט אצלנו; 218, מנהג מקומינו). Abraham ben Nathan, qui parle rarement des usages de Narbonne (Manhig, 16, 70), désigne comme usages de la Provence (*ibid.*, 27 *a*) les pratiques qu'Aron Haccohen appelle « nos usages » (Orh. Hayy., I, 6 *a*). Nous ne pouvons nous expliquer cette particularité qu'en admettant, comme nous l'avons déjà dit, que pour Abraham ben Nathan le nom de Provence servait aussi à désigner le Bas-Languedoc. Il est vrai que les usages religieux du Languedoc ne devaient pas différer sensiblement de ceux de la Provence proprement dite.

Voici encore d'autres faits à l'appui de mon dire. Conforte indique la פרובינצה comme pays natal de Yedaya Penini (Korè Hadd., 22 *a*; voir *s. v.* בדרש), et Guedalya ibn Yahya (Schalsch., éd. Venise, 54 *a*), en parlant de David Kimhi, de Narbonne, le fait résider dans la פרווינצה. Il semble que ce soit pour la même raison que Yona ben Abraham Gerundi, qui demeura longtemps à Montpellier, est appelé Yona le saint de la Provence (M. de Rothenbourg, Semahot, d'après Mschr., 1878, p. 91; H. B., XVIII, 65; voir *s. v.* מונטפשלייר). Yerouham ben Meschoullam, qui composa vers 1334 un ouvrage rituel très estimé, désigne la Provence comme son pays natal (voir préface de son ouvrage תולדות אדם וחוה, éd. Venise; cf. Yohasin, éd. Londres, 224), et ailleurs il déplore d'avoir été expulsé de la « maison paternelle et du pays où il est né » (préface du מישרים כ'). Il fut l'élève d'Abraham ben Ismaël, probablement d'Espagne, et d'Ascher ben Yehiel, de Tolède (décédé en 1327), mais il ne mentionne parmi ses maîtres aucun savant de son pays. On peut donc supposer qu'il composa son ouvrage rituel à l'âge mûr, en Espagne, où il avait probablement émigré au commencement du XIVe siècle, quand il était encore jeune. L'expulsion dont il fut victime semble, par conséquent, avoir été celle de 1306. Mais, comme les Juifs de la Provence pro-

Digitized by Google

prement dite ne souffrirent pas de cette expulsion, pas plus que d'aucune autre à cette époque, il nous paraît probable que Yerouham était originaire du Languedoc, qu'il englobe sous la dénomination générale de Provence. Même remarque à propos des souffrances des communautés juives de פרובינצא, en 1391, dont parle une élégie en même temps que des massacres des Juifs d'Espagne (Schèbet Yeh., éd. Wiener, 133, appendice). Là aussi, il ne peut pas s'agir de la Provence proprement dite, où les Juifs avaient à payer des taxes assez lourdes, mais vivaient tranquilles, tandis que dans le Languedoc ils étaient simplement tolérés dans certaines villes et en furent définitivement expulsés en 1391.

L'établissement des Juifs dans la Provence proprement dite remonte à l'époque romaine, mais il n'est question d'eux dans des documents que vers 425. Ils étaient fixés dans toutes les grandes villes de cette province, et au VIe siècle ils formaient déjà des communautés importantes à Arles et à Marseille (voir *s. v.* ארלי et מרשיליה). Leur situation changeait avec les gouverneurs ; tantôt ils étaient opprimés et tantôt ils étaient traités avec bienveillance. Leurs souffrances devinrent surtout très grandes à partir de 1481, date à laquelle la Provence fut annexée à la France. D'après Joseph Haccohen, ils furent chassés de la Provence en 1492 (Dibrè Hayy., 49 *b*), mais cette assertion est erronée; leur expulsion n'eut lieu qu'en 1501.

On trouve des détails intéressants sur l'histoire des Juifs en Provence dans Nostradamus, *Histoire de Provence*, et dans Papon, *Histoire générale de la Provence*. Je renvoie également à l'*Essai sur la condition des Juifs en Provence au moyen âge*, de Camille Arnaud, et à l'étude que j'ai publiée sur les Juifs d'Arles dans la *Monatsschrift*, 1878.

On a vu que dans les divers passages que nous avons cités, le nom de la Provence est écrit en hébreu de façons différentes. Il s'écrit aussi פרווינצאה (I. de Lattès, Schaarè S., p. 75), פרווינשאה (I. de Lattès, Consult., p. 1), פרווינצא (Farissol, 8 *b*), פרווינציא (Schèbet Yeh., éd. Hanovre, 33), פרווינצה (Schalsch., éd. Venise, 54 *b*, 113 *b*, et passim), פרוינצה (*ibid.*, 61 *b*), פרבינצה (Minh. Ken., n° 33, ms. Hstm; cf. Letterb., IV, 124), פרונצא (voir *s. v.* לנגדוק), פרונסא (mss. hébr. de la bibliothèque de

Digitized by Google

Nîmes, n° 13723; cf. Joseph Simon, dans REJ., III, 235), פרוביגסה (mss. Parme, n° 582; Rabb. fr., 552), et, moins correctement, פורווינצא (mss. Parme, n° 582, épigraphe), ou פורבינצא (mss. Bodl., n° 1087, épigraphe, Cat., p. 287), et enfin, par altération, פרוונצא, פרוונאצא (Mahzor Vitry, éd. Berlin, n°s 141 et 323), et פרובנא (Manhig, 55 *b*). Une synagogue fondée en Italie par des Juifs provençaux s'appelait פרובינסיאה (Salomon Lévi, dans son דברי שלמה, éd. Venise, p. 201; cf. Zunz, dans Ztschr., I, 170). Au XVIe siècle existait à Salonique une communauté composée exclusivement de Juifs de la Provence, qui portait le nom de פרוינצייא (Samuel di Médina, Consult., I, n° 35).

L'épithète de פרובינשי, employée par I. ben Schèschet (Consult., n° 272; voir *s. v.* מרשיליה), est formée sur le modèle de נרבוני ou נרבוני, mais n'est que la transcription très imparfaite de l'adjectif *Provençal*, en provençal *provensal*, en espagnol *provenzal*, et en italien *provenzale*. La forme correcte est פרובנצל (Koré Hadd., 37 *a*) et פרוינצאל (Salomon ben Simon Duran, Consult., n° 514), et, chez les écrivains italiens, פרווינצאלי; le mot פרווינצאלי ou פרוינצאלי, Provenzalo, est également une forme italienne (Schalsch., éd. Venise, 58*a*, 61 *a*). Plusieurs savants italiens, originaires de la Provence, eux ou leurs aïeux, portaient le surnom de Provençal. On connaît déjà Jacob ben David Provençal, dont le surnom est écrit פרוינצל, פרווינצאלי ou פרובינשאל (voir *s. v.* מרשיליה). Abraham ben David פרווינצלי acheva en janvier 1317, à מריגו (peut-être Marechia, dans les anciens États pontificaux), la copie du *Sefer Hannéfésch* de Schem Tob Falquera (mss. Vi., XXX, 121, Cat. Goldenthal, p. 54). Au XVIe siècle, on trouve à Mantoue trois frères distingués par leur savoir, Moïse, David et Juda ben Abraham Provenzale (Zunz, dans Kérem Chémed, V, 157; Ghirondi, 80, 199, 232; Stnschn., Cat. Bodl., 1982); ce dernier nom est écrit פרווינצאלי (Meor Énayim, éd. Vilna, 146), פרובינצאלי (*ibid.*, 428) et פרובנצל (Koré Hadd., *l. c.*). David, un de ces trois frères, avait un fils, Abraham, qui était médecin et philosophe (Zunz, *l. c.*), et que son élève Azaria de Rossi appelle ראב"ד פרווינצלי (Meor Énayim, 174). De Moïse פרובינצלי on a trente-quatre consultations (mss. Bodl., n° 821), annotées par Eliézer, fils du susnommé Abraham Provenzale (Cat., p. 166;

Digitized by Google

cf. Cat. הפליט, p. 19). A Mantoue vivait au milieu du XVIIe siècle un Mordekhaï פרוביגצל, à qui Samuel Aboab envoya une consultation (voir ses Consult. דבר שמואל, n° 290). Il était sans doute apparenté avec la famille précitée.

Dans le ms. d'un ouvrage intitulé ספר כוונות, qui contient des explications de nombreux passages bibliques et d'aggadot données par divers rabbins de Salonique des XVe et XVIe siècles, on trouve mentionné Juda Nathan פרובנצאל comme auteur d'un commentaire sur les Lamentations (mss. Bodl., n° 969, Cat., p. 208 ; le ms. Hstm 11, Cat., p. 2, contient un fragment de ce commentaire). Ce dernier est sans doute le rabbin de ce nom dont les commentaires sur Esther et Ruth sont cités par Salomon Alkabiç dans son commentaire sur Ruth, composé, sous le titre de מרש ישי, au milieu du XVIe siècle (Ghirondi, 134). Il est sans doute également identique avec ce Juda Nathan qui signa à Salonique, en 1533, avec d'autres rabbins notables de cette ville, une lettre d'approbation pour l'ouvrage rituel *Bêt Yosef* de Joseph Karo (Koré Hadd., 35 *a*). *Nathan* est un nom de famille très usité dans la Provence (voir *s. v.* אבינון et ארלי), et qui était également d'un usage assez fréquent à Salonique (cf. Samuel di Medina, Consult., n° 172), où demeuraient au XVIe siècle de nombreux Juifs provençaux.

פרוביגש PROVINS.

En vieux-français *Provinz* et *Prouvins*, en latin *Provinum*.
Ville du département de Seine-et-Marne.

Cité dans Or Z., II. 115 *b*, et passim.

Comme ce nom est parfois écrit פרובינץ (Péréç, gloses sur le Semak, n° 31), des copistes ont cru que ce dernier nom désignait la Provence et l'ont changé en פרובינציא (Maïmoniot, gloses איטות, I ; ce même passage, cité dans Mord. Yebamot, II, n° 9, a la leçon correcte de פרוביגש, et dans tos. Ascheri sur Yebamot, éd. Livourne, 13 *a*, il a la forme altérée de פרונבינש). La même erreur a probablement été commise au sujet du nom de Jacob מפרובינצה, mentionné comme commentateur biblique dans un commentaire ms. du Pentateuque (mss. Vi., n° 32,

Digitized by Google

Cat., p. 37). D'un côté, ce commentaire ne cite que des savants de la France septentrionale, et, de l'autre, on ne connaît aucun commentateur de la Provence du nom de Jacob. Il paraît donc vraisemblable qu'il faut corriger פרובינצה en פרובינץ et identifier ce Jacob avec Jacob ben Méïr de Provins, qui, en effet, commenta la Bible, et dont un arrière-petit-fils, compilateur anonyme de commentaires sur le Pentateuque, cite des explications. Dans un ms. de cette compilation, le nom de Provins est écrit פורבינש, et dans un autre, פרודינץ (voir *s. v.* סליוזא). פורבינש doit naturellement être corrigé en פרובינש. Il faut, de même, corriger פרודינץ, et il me paraît certain que פורינש aussi, désigné comme ville natale d'un R. Jacob ben Méïr, est une altération de פרוינש, car, outre Jacob ben Méïr de Ramerupt, nous ne connaissons d'autre savant de ce nom que Jacob ben Méïr de Provins. Je propose enfin une dernière correction. On a vu plus haut (*s. v.* פרובינצא) qu'au lieu de פרובינצא, on trouve une fois פרובנא ; à mon avis, ce nom de פרובנא, dans un autre passage, doit être lu פרובינש, Provins (voir plus loin).

Il est souvent question des Juifs de Provins dans des documents assez anciens. Thibaut, comte de Champagne, conclut en 1230, avec la ville de Provins, une convention par laquelle il se réserve tous droits sur les Juifs de cette cité (Teulet, Layettes du trésor des chartes, Paris, 1863, I, n° 2075, p. 186 ; II. B., XXI, 107). Parmi les Juifs chargés de verser entre les mains des fonctionnaires royaux le produit des taxes imposées à leurs coreligionnaires pendant les années 1298-1299, figure Hagin, probablement Hayyim, de Provins (REJ., XV, 240, 247, 251). Un document de 1301 atteste la vente, faite par Simonnet et Vivant, fils du juif Simon, à une femme chrétienne, d'un bien-fonds situé dans la Juiverie de Provins, au-dessus de la Porte-Neuve (*ibid.*, II, 29). Un autre document, de 1313, parle d'une vente, faite à un chrétien, d'une maison ayant appartenu au juif Josson, de Coulommiers, et à son fils Croissant, attenant à la tour du château de Provins et entourant l'école des Juifs (*ibid.*, 69). Enfin, le *Document sur les Juifs du Barrois* (REJ., XIX, 253-255) mentionne un certain nombre de Juifs de Provins, dont les noms présentent de l'intérêt pour notre travail.

Digitized by Google

Ce sont Habraham, Molin, Haquin, Samuel Courtoiz, Bonne et Judaz. Le nom de Habraham correspond naturellement au nom hébreu d'Abraham; Haquin est peut-être identique avec Hagin de Provins dont nous venons de parler. Courtoiz est un nom patronymique. Bonne est un nom de femme usité chez les Juifs du Nord de la France (cf. REJ., I, 67); en Bourgogne, on trouve le nom de Boone (Simonnet, 160), et dans le sud de la France on trouve le nom d'homme Bonus ou Bon (voir *s. v.* טובי). Molin est peut-être un diminutif de Samuel (voir *s. v.* דבש).

Parmi les savants de Provins nous mentionnerons Jacob, rabbin très estimé, qui, au commencement du XIIIe siècle, dirigeait l'école talmudique de cette ville. Son père, Meïr, était, d'après un ms. de la Bodléienne, le fils du célèbre Elia ben Juda de Paris (Libanon, III, 381). Ce Meïr habitait également Provins (Or Z., II, 118 *b*) et est probablement identique avec le rabbin et poète liturgique Méïr ben Elia (*ib'id.*, 76 *a*; Zunz, Litg., 328). Le ms. Bodl. 783, n° 158, cite un passage d'un ouvrage de Jacob ben Meïr de פרוינש, qui commence ainsi : קבלתי מגורי קרובי רבנו יצחק בר אברהם בן אחותי זקנתי, « j'ai appris de mon maître et parent R. Isaac, fils d'Abraham, fils de ma sœur aînée » (Neubauer, dans REJ., IX, 59; voir *s. v.* דמפיר). פרוינש désigne certainement Provins. Jacob ben Meïr survécut à son neveu et maître Isaac ben Abraham, de Dampierre, car il alla assister, dans cette localité, à son enterrement un peu avant 1210 (Pérès, gloses sur le Semak, n° 31; voir *s. v.* דמפיר; cf. ס' השבץ de Simson ben Cadok, éd. Crémone, n° 441, où le nom de פרוביינש est écrit פרוונצה).

De l'école de Jacob ben Meïr sortirent, entre autres élèves, deux savants remarquables, Samuel ben Salomon Sire Morel, de Falaise (voir *s. v.* פלייזא), et Isaac ben Moïse Or Zaroua, de Vienne (Or Z., II, 110 *a*; III, Mecia, 2 *a*; M. de Rothenbourg, Consult., éd. Lemberg, n° 488). Il eut également pour élève l'auteur anonyme des tosafot sur les *Halakhot* d'Alfasi (mss. Ps, n° 311, d'après Libanon, III, 381). C'est sans doute lui ce Jacob de Provins qui prit part à la discussion légendaire sur les phylactères, dont nous avons déjà souvent parlé. Dans les diverses versions de cette légende, le nom de Provins est écrit פרוביינש ou פרואנסי, et, par altération, פרוויאנסי, פוראיינסי, פוראנסי et פרואנסי (voir *s. v.* אוברא, p. 43).

Vers 1216-1217, Isaac ben Moïse Or Zaroua discuta une question scientifique avec Isaac Kohen de פרובנצא (voir *s. v.* פריש). Ce dernier nom désigne très probablement Provins. Peut-être cet Isaac Kohen est-il identique avec Isaac de פוריינש, mentionné dans Mord. Schebouot, gloses, II, n° 783 (cf. Schalsch., éd. Venise, 53 *b*).

Digitized by Google

פריש PARIS.

En latin *Lutetia Parisiorum* et plus tard *Parisies* ou *Parisii*. Capitale de la France.

L'orthographe la plus correcte du nom de Paris est bien פריש en hébreu, car elle se rencontre très souvent dans la littérature rabbinique et aussi dans un modèle rédigé par R. Tam pour indiquer la manière d'écrire les contrats de divorce (S. Hayyaschar, 12 *a*, 69). Un ancien formulaire d'une lettre de divorce indique ainsi la situation de Paris : פריש עיתא דיתבא על נהרי סירנא ובייברא, « la ville de Paris, située près de la Seine et de la Bièvre » (Semag, commandement n° 50, éd. Venise, II, 38 *b*). Le Semak (n° 184) transcrit les noms des deux cours d'eau סירנא et ביברא, et un ms. a écrit par erreur סינא et אישונא (voir *s. v.* אישונא). La Bièvre est une rivière qui vient du sud et se jette dans la Seine, à Paris, près du pont d'Austerlitz.

A côté de la forme פריש, on trouve aussi פאריש même dans les contrats de divorce (Péréç, gloses sur le Semak, n° 184; mss. Mun., n° 368; B. de Tudèle, Itin., I, 112; I. de Lattès, Schaarè S., 71; Dibrè Hayy., 27 *a*, et passim), פריז (Mord. Kamma, VIII, n° 87; mss. Bodl., n° 352, 4°, Cat., p. 1110), פאריז (Emék Habb., éd. Vienne, 157; Dibrè Hayy., 3 *b*, 83 *b*), פריס (mss. Bodl., n° 388, Cat., p. 85), פאריס (Dibrè Hayy., 26 *b*; Cémah David, II, 11 *b*, 21 *a*) et, ce semble, avec la terminaison italienne, פריסי (Azriel Trabotto, d'après REJ., IV, 211; Sèder Hadd., I, 134 *b*, 135 *a*), פרישא (mss. Bodl., n° 144, 3°, Cat., p. 512), פאריסי, appliqué comme épithète à des tables astronomiques (mss. Bodl., n° 2052; Stnschn., Cat. Michaël, p. 375, Cat. Mun., p. 157) qui probablement sont aussi appelées, par altération, לוחות פאריש (mss. Ps, n° 1047, 11°, Cat., p. 191; cf. Stnschn., Hebr. Uebers., 647). Le nom de באריגי, dans Dibrè Hayy., 37 *a*, doit être corrigé en פאריגי, Parigi, dénomination italienne de la ville de Paris. Il s'agit, dans ce passage, de l'entrée solennelle du roi Charles V à Paris, en 1364. L'épithète de *Sage* donnée à ce roi est traduite en italien par

Digitized by Google

Sario, שאבריאר; le traducteur anglais des Dibrê Hayy. a vu dans ce mot hébreu la Savoie. Nous mentionnerons encore ici les monnaies frappées à Paris ou sols parisis, appelées en hébreu פרשיש (Kaftor Waféraḥ, éd. Berlin, 65 *a*).

L'histoire des Juifs de Paris au moyen âge est connue. Nous nous bornerons donc ici à quelques brèves indications. Les conciles de Vannes, en 465, et d'Orléans, en 533, 538 et 541, votèrent un certain nombre de résolutions malveillantes contre les Juifs (voir *s. v.* אורלינש et ורנש). On peut donc en conclure qu'à ces diverses dates il y avait déjà des Juifs dans le nord de la France et probablement à Paris. En 582, Chilpéric Ier, qui résidait à Paris, contraignit de nombreux Juifs à se baptiser. Priscus, homme d'affaires du roi, refusa de se convertir, et dans une controverse qu'il soutint en 581 contre Chilpéric, en présence du savant évêque Grégoire de Tours, il défendit sa religion avec énergie et habileté. Irrité de sa résistance, le roi le fit jeter en prison, mais Priscus, au moyen de quelques présents, obtint qu'on le remît en liberté jusqu'à ce que son fils eût épousé une Juive de Marseille, *Massiliensim Hebraeam*. Mais un jour de sabbat, au moment où il se rendait sans armes dans un lieu écarté pour faire ses prières, il fut surpris avec ses compagnons par un Juif converti, Phatir, et égorgé. Le meurtrier, pour échapper à la fureur du peuple, qui voulait venger ce lâche assassinat, se réfugia en Bourgogne, où il fut tué par les parents de Priscus (Grégoire de Tours, Historia Francorum, VI, 5, 17; cf. Graetz, Gesch. d. J., V, 63-64). Les mots *Massiliensim Hebraeam* ont fait croire, paraît-il, que Grégoire a surnommé Marseille *la juive* (Aronius, Regesten, I, 17; voir *s. v.* מרסיליה, p. 367).

Le nom de Priscus est d'origine romaine et était fréquemment porté autrefois par des non-juifs. Il me paraît donc bien risqué, quoiqu'on trouve des monétaires juifs à cette époque, d'identifier sans raison sérieuse notre Priscus avec le personnage de ce nom qui frappa des monnaies, en 555, à Chalon-sur-Saône, en compagnie de Domnolus (cf. Ponton d'Amécourt, Description raisonnée des monnaies mérovingiennes de Chalon-sur-Saône, Paris, 1874, p. 92-95; RÉJ., X, 237; voir *s. v.* אורלינש).

Digitized by Google

En 615, le cinquième concile de Paris interdit aux Juifs, sous peine de baptême forcé, de solliciter du roi ou d'exercer des fonctions militaires ou administratives (Labbe, Concil., t. V, concil. Paris, v, can. 15). A la suite de ces décisions, le roi Clotaire II défendit aux Juifs, dans cette même année 615, d'occuper un emploi public (Baluze, Capitularia regum Francorum, I, 23). Cette défense ne paraît pas avoir été observée bien rigoureusement, car le concile de Reims de 625 se vit forcé de la renouveler. Il défendit en même temps aux chrétiens, sous peine d'excommunication, de vendre des esclaves à un Juif (Labbe, *l. c.*, concil. Rhenense, can. 11; cf. Guizot, Histoire de la civilisation en France, III, 138). Dagobert Ier, fils et successeur de Clotaire, se montra encore plus hostile aux Juifs; en 629, il les plaça dans l'alternative de se convertir ou de s'exiler (Gesta Dagoberti; cf. Bouquet, II, 586). Un grand nombre opta pour l'exil, mais d'autres se convertirent au christianisme; plusieurs subirent le martyre. On dit que c'est à l'instigation de l'empereur grec Héraclius que Dagobert persécuta les Juifs (Emék Habb., 8; Dibrè Hayy., 2; Graetz, Gesch. d. J., V, 65; Aronius, Regesten, 22). Un acte de donation du roi Dagobert en faveur de l'abbaye de Saint-Denis, de l'année 633, mentionne un Salomon, receveur d'octroi à la porte Glaucin, aujourd'hui Quai aux Fleurs, à Paris (Gesta Dagoberti, c. 33; Bouquet, II, 588; Aronius, 22). Si la date est exacte, ce Salomon, à en juger par son nom, devait être un Juif converti. D'autres écrivains indiquent la date de 629 (Beugnot, Les Juifs d'Occident, II, 43).

Les Juifs restèrent éloignés assez longtemps de la France; on n'en trouve plus trace, dans le nord, jusqu'à l'époque des Carolingiens. Le capitulaire de 789, qui défend aux Juifs d'acheter des esclaves chrétiens et soumet leurs mariages aux lois générales du pays, s'applique peut-être à ceux qui habitaient le sud de la France et qui étaient déjà assez nombreux à cette époque (Baluze, *l. c.*, 229; Beugnot, I, 76). Mais la présence des Juifs est certaine dans la France septentrionale au IXe siècle, car le concile de Meaux de 845 adopte contre eux un certain nombre de résolutions (voir *s. v.* מירץ), qui sont renouvelées par le concile de Paris de 846-847 (Guizot, *l. c.*, 173). Dès la

Digitized by Google

première moitié du IXe siècle, il y eut des Juifs au Mans (voir *s. v.* מנס) et probablement aussi à Paris.

Sous le règne des Capétiens, les Juifs de France, autant que nous sachions, jouirent d'une grande tranquillité jusqu'en 1007, année où de nombreux Juifs aimèrent mieux mourir que de se soumettre au baptême que voulait leur imposer Robert II. On dit que le pape Grégoire V intervint en faveur des persécutés (voir *s. v.* אריץ, p. 72). Environ un siècle plus tard, en 1096, ils furent de nouveau expulsés, dit-on, par le roi Philippe Ier, mais revinrent en France quelques années après (Aristide Guilbert, Histoire des villes de France, VI, 669). Ce fait n'est pourtant confirmé par aucun document sérieux. Il est vrai que dans cette année 1096, où commencèrent les croisades et qui amena tant de souffrances pour les Juifs, il y eut des persécutions dans plusieurs villes de la France septentrionale (Graetz, Gesch. d. J., VI, 432). Au commencement du XIIe siècle, des documents parlent de nouveau de la communauté juive de Paris, dont les représentants assistèrent à l'entrée solennelle du pape Innocent II dans la ville de Saint-Denis (voir *s. v.* דיאוניזיאו).

Dans le courant du XIIe siècle, sous le règne des rois Louis VI et Louis VII (1108-1180), qui furent bienveillants pour les Juifs et leur rouvrirent l'accès des emplois publics, la communauté de Paris augmenta sensiblement (Emék Habb., éd. Vienne, 44). Il est pourtant exagéré de dire que la population juive était aussi considérable que la population chrétienne (Dubois, Historia ecclesiæ Parisiensis, II, 142) et possédait la moitié de Paris (Bouquet, XII, 215). Les Juifs étaient également établis en grand nombre dans la banlieue de Paris et y possédaient des immeubles (Emék Habb., *l. c.*). On raconte que la plus grande partie de Villejuif leur appartenait (Martinère, *s. v.* Villejuif). Pourtant, à Paris, ils occupaient le quartier le plus misérable de la capitale, les Champeaux, en hébreu קיאנפיאוש, confondus à tort avec les Champs-Elysées (Emék Habb., *l. c.*); il est vrai que les foires s'y tenaient. Dans ce quartier se trouvaient les petites ruelles de la Poterie, de la Friperie, de la Chausseterie, Jean de Beauce et de la Cordonnerie. De tout temps, ils habitaient, dans la Cité, la rue de la

Digitized by Google

Juiverie (A. Guilbert, *l. c.*). Ils possédaient deux synagogues, dont l'une dans la rue de la Juiverie et l'autre dans celle de la Tacherie, qui, autrefois, s'appelait également rue de la Juiverie (Dulaure, Histoire de Paris, 1837-38, II, 414). Ils avaient aussi deux cimetières situés, l'un dans la rue de la Galande et l'autre vers le bas de la rue de la Harpe, du côté de la Seine. Tout près de là, sur l'autre rive de la Seine, se trouvait un moulin qui leur appartenait (*ibid.*, 415). Leurs richesses excitaient l'envie et la haine des chrétiens, qui les accusaient de toute sorte de méfaits, leur reprochant, entre autres, de prendre en gage les calices servant au culte chrétien et d'y faire boire leurs enfants. On ne manquait pas non plus de répandre contre eux cette calomnie ridicule qu'ils crucifiaient tous les ans un chrétien. Ces accusations agissaient fortement sur l'esprit de la populace, qui se livra à de graves désordres, vers la fin du règne de Louis VII, et brûla 80 Juifs (Emék Habb., *l. c.*). On trouve aussi trace de ces accusations dans des documents non-juifs (Vincent de Beauvais, Speculum historiæ, l. 30, c. 25; Bouquet, Recueil, t. XII, 214; cf. Bédarride, 128). En 1179, les Juifs de Paris furent accusés d'avoir égorgé à Pâque un chrétien du nom de Guillaume, qui fut ensuite béatifié (Dubois, II, 142). Cette date concorde bien avec l'indication donnée par Joseph Haccohen que ces faits se passèrent pendant que Philippe-Auguste était encore enfant. Il existe certainement une corrélation entre l'accusation de Paris et celle de Pontoise, de la même date, où les Juifs furent accusés d'avoir crucifié un enfant, nommé Richard (voir *s. v.* גרנטיירוא). La vue de ce cadavre, transporté à Paris, surexcita probablement le fanatisme de la population parisienne, et c'est ainsi que naquit la légende du meurtre de Guillaume. Les Juifs ne pouvaient alors plus compter sur la protection de Louis VII, qui était malade et s'était adjoint, pour régner, son fils Philippe.

Ce dernier, surnommé Philippe-Auguste (1180-1223), se montra très hostile aux Juifs, comme nous avons déjà eu occasion de le montrer (voir *s. v.* בראיא). Nous ne relèverons ici que ceux de ses actes qui intéressent directement les Juifs de Paris. A peine monté sur le trône, en 1180, il fit arrêter et incarcérer, un jour de sabbat, tous les Juifs

Digitized by Google

de son royaume et ne leur rendit la liberté que contre le paiement d'une somme de 15,000 marcs d'argent (Raoul de Dicet, Imagines historiarum, dans Trysden, Historiæ anglicanæ scriptores, 609; cf. Graetz, Gesch. d. J., VI. 247). Peu après, au printemps de l'année 1181, il les expulsa, confisqua leurs immeubles et annula leurs créances sur les chrétiens, sauf un cinquième, qu'il exigea pour lui (Rigord, d'après Bouquet, XVII, 6; Depping, 135). M. Graetz, s'appuyant sur un passage un peu obscur de Rigord, place faussement l'annulation des créances en l'année 1180, et Joseph Haccohen indique à tort la date de 1186 pour l'expulsion (Dibrè Hayyamim, 29 *a*; Emék Habb., *l. c.*, traduct. française de Sée, 227). Avec l'argent pris aux Juifs, Philippe-Auguste fit construire de somptueux édifices à Paris. Un de ces palais, désigné dans l'Emék Habbakha sous le nom de ארמון, est présenté dans les traductions allemande et française comme l'hôtel-de-ville. C'est là une erreur, car l'hôtel-de-ville n'a été élevé qu'au XIVe siècle (Dulaure, III, 99). Il s'agit probablement du Louvre, dont la construction fut commencée par Philippe-Auguste (*ibid.*, II, 140). L'argent des Juifs servit également à entourer d'un mur le bois de Vincennes (voir *s. v.* ויצינאט) et à organiser le marché des Champeaux (Emék Habb., *l. c.*; Dulaure, II, 134).

Les synagogues furent partout transformées en églises (Emék Habb., *l. c.*; voir *s. v.* אורלינט et איטנפיש). En 1183, Philippe-Auguste fit don à Maurice, archevêque de Paris, « pour le salut de son âme et de celles de ses prédécesseurs », de la synagogue située rue de la Juiverie, dans la Cité, qui devint l'église Sainte-Madeleine-en-la-Cité (Dubois, I, 143; Dulaure, II, 98, 414; cf. RÉJ., III, 211), et en 1217 il donna à son échanson, Rainald, la halle au blé du quartier juif (Delisle, 1365; H. B., XX, 7). Enfin, vers 1183 il céda à la corporation des drapiers, contre le paiement annuel d'une taxe de 100 livres de Paris, 24 maisons ayant appartenu aux Juifs expulsés et situées dans la *Judaearia panificorum*, aujourd'hui rue de la Vieille-Draperie (Delisle, 86; H. B., XX, 14).

En juillet 1198, Philippe-Auguste autorisa subitement les Juifs à rentrer en France. Ils revinrent en grand nombre à

Digitized by Google

Paris, où ils remirent en état leur ancienne synagogue de la rue de la Tacherie et en organisèrent une seconde dans une ancienne tour du rempart, près du couvent de Saint-Jean-en-Grève. Cette tour ainsi que la rue voisine portaient le nom singulier de Pet-au-Diable. Les Juifs s'établirent près de l'église Petit-Saint-Antoine, dans le cul-de-sac de Saint-Faron, dans la rue de la Tisseranderie, plus tard le cul-de-sac des Juifs, dans le voisinage de la montagne de Sainte-Geneviève, dans la rue de Judas, la rue de Quincampoix et la rue des Lombards, habitée par les usuriers italiens, et, par conséquent, centre des affaires d'argent de Paris (Dulaure, II, 414-415). A partir de ce moment, Philippe-Auguste n'expulsa plus les Juifs, mais leur extorqua le plus d'argent possible. Vers 1204, un certain nombre de Juifs purent s'établir en France après avoir promis par serment de ne plus quitter le royaume et de verser tous les ans au Trésor royal une somme déterminée. A la même époque, plusieurs Juifs de diverses provinces, et notamment de la Normandie, furent autorisés, probablement contre le paiement d'une contribution sérieuse, à se fixer au Châtelet (Delisle, 890; H. B., XX, 15, 16).

Un de ces Juifs, dans un document de 1209, est qualifié de « Juif du roi » (voir *s. v.* הרבירוליר, p. 188). Cette expression, qui est fréquente dans les documents de ce temps, indique sans nul doute que les Juifs ainsi désignés étaient attachés au domaine royal et, par conséquent, devaient au Trésor une taxe spéciale. Le roi les considérait comme sa propriété, et il conclut, à ce sujet, plusieurs conventions avec divers seigneurs. Pour obtenir d'eux des sommes plus fortes, il leur permettait de prélever un intérêt très élevé, qu'il soumit pourtant à certaines restrictions par un décret de l'année 1218 (Ordonnances des roys de France, I, 36-46).

Un document de 1212 nous montre quels profits Philippe-Auguste tirait des « Juifs du roi ». Le chevalier Reri d'Ozouer céda une partie de ses revenus à l'église Saint-Victor, de Paris, pour pouvoir payer au roi les sommes qu'il devait à ses Juifs (Delisle, 1365). On trouve à cette époque, à Paris, des Juifs très riches. En 1212, le chevalier Etienne de Sancerre donna tous ses biens en gage au juif Elie de Braie, de Paris, et

Digitized by Google

à son fils Merote, en garantie d'une somme de quatre-vingts livres parisis qu'il leur avait empruntée et pour laquelle il leur devait chaque semaine un intérêt de deux deniers par livre (Depping, 187; voir *s. v.* הרבירוליר).

A l'instigation du clergé, Louis VIII (1223-1226) prit plusieurs mesures contre les Juifs. En novembre 1223, il annula toutes les créances des Juifs qui avaient plus de cinq ans de date, exempta les débiteurs chrétiens du paiement de tout intérêt, même pour les créances nouvelles, et décida que les obligations contractées envers les Juifs devraient désormais être scellées devant le bailli royal. De plus, si les Juifs quittaient la terre de leur seigneur, ils devaient être livrés à leur premier maître par le propriétaire du domaine où ils étaient venus se fixer (Ordonnances, 47 ; voir *s. v.* טרויש). C'est ainsi que, par un trait de plume, les plus riches familles juives de Paris furent réduites à la mendicité. On peut se rendre compte de la situation avilissante que les Juifs occupaient à ce moment à Paris, par la façon injurieuse dont parle d'eux un écrivain ecclésiastique, qui emploie des termes que nous n'oserions même pas traduire : « Habere rem cum Judæa a christiano est rem habere cum cane » (Daniel, *s. v.* Louis VIII).

Saint Louis suivit à l'égard des Juifs les traditions de ses prédécesseurs. Lui aussi prit contre eux les mesures les plus intolérantes, que M. Ulysse Robert a réunies en partie (REJ., III, 213-216). Nous avons parlé précédemment (voir *s. v.* מלאון) de la convention conclue par saint Louis avec les barons, à Melun, en 1230, au sujet des Juifs. Quatre ans plus tard, le roi annula le tiers des créances des Juifs et défendit à ces derniers de poursuivre leurs débiteurs chrétiens. De plus, les Juifs ne pouvaient accepter un gage d'un débiteur chrétien qu'en présence d'hommes dignes de foi, c'est-à-dire de chrétiens (Ordonnances, 54). Le pouvoir discrétionnaire que le roi s'arrogeait sur les Juifs établis sur le domaine royal est indiqué dans ces deux formules des *Etablissements de saint Louis* : 1° « Li mueble au mes le roi sont au roi ; 2° Li mueble au juif sont au baron » (Livre I, chap. 128 et 129). Le mot *mes*, que Ducange a expliqué par « missus regis », est certainement une altération du mot *jues* = juef, et la formule contenant ce mot n'est

Digitized by Google

que la formule connue de la *Coutume* d'Anjou : les meubles aux Juifs sont au roi (Depping, 191 ; Beugnot, I, 95 ; cf. Violet, Les sources des Etablissements de saint Louis, 17).

Pour saint Louis, les Juifs étaient un poison contre l'action duquel il fallait préserver la France, *ne veneno suo inficiant terram meam* (Beugnot, I, 97). A ses yeux, leurs pratiques religieuses étaient des actes de sorcellerie et leurs écrits des recueils de blasphèmes contre le christianisme. « Que les Juifs, dit-il, cessent de usures, blasphèmes, sors et caraz » (Ordonnances). Quand le pape Grégoire IX, à l'instigation du Juif apostat Nicolas Donin, eut ordonné une enquête sur le Talmud, saint Louis nomma, au commencement de l'année 1240, une commission d'ecclésiastiques et de savants pour examiner cet ouvrage. Le 3 mars, tous les exemplaires du Talmud et d'autres ouvrages hébreux furent saisis dans toute l'étendue du royaume et transportés à Paris, et, le 25 juin, à la cour du roi, en présence d'une nombreuse réunion de dignitaires de l'Église et de seigneurs et devant la mère du roi, eut lieu à Paris une controverse sur le Talmud entre Nicolas Donin et quatre des rabbins les plus considérés de cette époque. Nous ne nous arrêterons pas à cette controverse, qui a été racontée à diverses reprises (Lewin, dans Mschr., 1869, p. 145 ; Kisch, *ibid.*, 1874, p. 10 ; Loeb, dans REJ., I, 247, et II, 248). Les rabbins eurent beau démontrer l'inanité des accusations portées contre le Talmud, le préjugé fut le plus fort ; le Talmud fut condamné et les exemplaires saisis furent brûlés à Paris cette année même, ou, d'après des sources juives, quatre années plus tard (Graetz, Gesch. d. J., VII, 462). Pendant de nombreuses années, les Ordonnances royales s'occupèrent de l'interdiction prononcée contre le Talmud et les ouvrages qui s'y rapportaient, et dont des tribunaux d'inquisition, établis dans différentes villes, surveillaient l'exécution. Le roi lui-même, de fort méchante humeur contre tous les infidèles, à son retour d'une croisade où ses armes n'avaient pas précisément brillé, exigea, en 1254, l'application rigoureuse de ses édits contre le Talmud et contre l'usure ; à cette occasion, de nombreux Juifs encoururent de sévères châtiments. Il est donc vraisemblable qu'à cette époque, comme le rapporte Ibn Verga, une expulsion partielle de Juifs

Digitized by Google

eut lieu en France, mais fut bientôt arrêtée (Schèbet Yeh., éd. Hanovre, 45, 115; Graetz, Gesch. d. J., VI, 408; VII, 129; Loeb, Les expulsions des Juifs de France au XIVe siècle, 1). C'est sans doute aussi à ce moment qu'un fils de Yehiel de Paris fut jeté en prison (voir *s. v.* ארמלי). En 1257-1258, sur l'ordre du roi, tous les immeubles des Juifs, à l'exception des synagogues et des cimetières, furent confisqués. Pour subvenir à l'entretien de son école, la communauté juive de Paris, autrefois si riche, dut solliciter le concours des Juifs des pays voisins et de la Palestine. De nombreux Juifs émigrèrent de cette ville; Yehiel lui-même, l'illustre chef de l'école de Paris, se rendit, peu après 1259, en Palestine (voir *s. v.* ארמלי).

Philippe III, dit le *Hardi* (1270-1285), tout en maintenant les décisions prises par son père contre les Juifs, ne les fit pourtant exécuter que très mollement. Aussi le concile de Saint-Quentin, de 1271, lui reprocha-t-il de laisser les Juifs exiger de leurs débiteurs chrétiens, devant la justice, le paiement de leurs créances. Il autorisa même les Juifs de Paris à établir un nouveau cimetière dans un jardin acheté à un chanoine du nom de maître Gilbert. Quoique astreints par la loi à demeurer dans le voisinage de la montagne de Sainte-Geneviève, ils s'établirent pourtant dans l'intérieur de la ville (Depping, 223; Loeb, dans RÉJ., I, 62). Cette légère amélioration ne dura pas longtemps. Avec le règne de Philippe IV, surnommé *le Bel* (1285-1314), recommencèrent pour les Juifs les souffrances et les persécutions. MM. Siméon Luce (RÉJ., II, 15-72) et Ulysse Robert (*ibid.*, III, 218-224) ont publié les actes de Philippe-le-Bel relatifs aux Juifs. On y voit que toute la conduite de ce souverain était dirigée par deux mobiles : il se considérait comme le seul maître des Juifs et les protégeait, par conséquent, contre les seigneurs et le clergé (Ordonnances, 317, 346, 400), et, d'un autre côté, il les regardait comme son bien et essayait d'en tirer le plus de profit possible (cf. RÉJ., XV, 233 et suiv.). Vers 1299-1300, les Juifs de Paris payaient 244 livres 12 sous tournois d'impôts qualifiés de *recepta*, recettes, et 50 livres pour être exemptés du port de la rouelle (*ibid.*, 249 et 252). Les taxes qui leur étaient imposées avaient donc triplé, car en 1296 ils avaient payé 101 livres 8 sous, et, en

Digitized by Google

1292, 126 livres 10 sous (Loeb, dans REJ., I, 61). Le rôle de 1292 compte 121 personnes, celui de 1296 n'en compte que 85 (*ibid.*, 70). Les « amendes » des Juifs formaient aussi pour le Trésor une source sérieuse de revenus (*ibid.*, XV, 237). Ainsi, en 1288, le roi imposa aux Juifs de Paris une amende de 300 livres pour avoir chanté trop haut dans la synagogue (Depping, 230).

Si le souverain extorquait de l'argent aux Juifs, le peuple les maltraitait. En 1290, un Juif de Paris, nommé Jonathas, fut accusé par une femme d'avoir profané une hostie ; il fut brûlé, sa maison confisquée et détruite, et sur l'emplacement on éleva une chapelle qui portait encore en 1685 cette inscription : *Ci-dessous le juif fit bouiller la sainte hostie* (Dulaure, II, 354).

Le coup qui atteignit le plus gravement les Juifs de France fut l'arrêt d'exil que Philippe-le-Bel prit contre eux le 22 juillet 1306. Ils reviennent, il est vrai, en France en 1315, mais leur existence est incertaine ; ils sont expulsés et rappelés à plusieurs reprises, dans le cours du XIVe siècle, jusqu'à leur exil définitif en 1394 (voir Loeb, Les expulsions des Juifs de France au XIVe siècle). Après les avoir chassés de son royaume, Philippe-le-Bel s'empara de tous leurs biens. Au mois de décembre de l'année 1307, il donna à son cocher la synagogue située dans la rue de la Tacherie (Depping, 230 ; REJ., II, 47). De nombreux Juifs de Paris firent semblant, dit-on, d'embrasser le christianisme, mais n'ayant pas le courage de dissimuler assez longtemps leur attachement au judaïsme, ils subirent le martyre (Dubois, 561).

Philippe V, le *Long* (1316-1322), imposa, en 1320, aux Juifs de son royaume une taxe de 100,000 livres, dont 5300 livres devaient être payées par ceux de Paris (Depping, 176). En 1321, à la suite de l'accusation de l'empoisonnement des puits, beaucoup de Juifs de Paris furent brûlés, d'autres furent exilés, et les biens de tous, d'une valeur de 150,000 livres, furent confisqués (Dulaure, II, 411 ; cf. Loeb, Les expulsions, 12). Il se passe environ un demi-siècle avant qu'il soit de nouveau question des Juifs de Paris. Manecier de Vesoul négocia en 1360 le retour de ses coreligionnaires en France, s'établit à Paris et

Digitized by Google

fut chargé par le roi de recueillir dans les provinces du nord les taxes imposées aux Juifs. Il avait pour associé, dans ces fonctions, Jacob de Pont-Sainte-Maxence, demeurant également à Paris. Ces deux fonctionnaires se brouillèrent en 1364, et en 1365 Jacob intenta à Manecier un procès devant le Parlement, qui infligea une amende à ce dernier. En 1370, les deux adversaires paraissent de nouveau réconciliés (Loeb, Les expulsions, 16-18; Dulaure, 412). La communauté de Paris avait alors à sa tête le rabbin Matatia.

Dix ans plus tard, vers 1380-1381, lors de l'insurrection des Maillotins, les Juifs de Paris furent cruellement maltraités et pillés et leurs enfants baptisés de force (Dulaure, III, 203, 205; Depping, 297). En 1394 disparut à Paris un renégat juif très riche, nommé Denis Machault. Les Juifs furent accusés de l'avoir tué. Ils furent incarcérés, flagellés ensuite publiquement et condamnés à une forte amende (Depping, 311). Dans cette même année, ils furent définitivement chassés de France.

Paris fut un centre important d'études religieuses et surtout talmudiques.

1° Un ms. où se trouvent exposés les anciens usages religieux de Worms mentionne un Elie l'ancien de Paris, contemporain de Siméon le grand; il aurait donc vécu au milieu du XIe siècle (Schem Hagg., II, éd. Vienne, Additamenta, 77*b*; Zunz, Zur Gesch., 192). Ce ms. semble avoir établi une confusion entre Elie l'ancien, du Mans, qui vivait, en effet, à l'époque indiquée, mais n'habita jamais Paris, et Elie ben Juda, de Paris, qui vivait un siècle plus tard, mais n'est surnommé nulle part « l'ancien » (voir *s. v.* מנש). On ne peut pas accorder plus de créance à l'assertion d'un autre ms., celui d'un Mahzor français, qui rapporte que Jacob ben Yaʿkar, Isaac Hallévi et Isaac ben Juda, tous trois maîtres de Raschi, dirigèrent successivement l'école talmudique de Paris (Zunz, Litg., 626). Quoiqu'il soit souvent question de ces trois savants, il n'est dit nulle part qu'ils aient jamais séjourné à Paris (voir *s. v.* לוחרי).

2° Dans un recueil ms. de consultations de gaonim ayant appartenu autrefois à M. S.-D. Luzzatto (aujourd'hui ms. Hstm), on trouve une consultation adressée par les savants de Rome aux « savants » de Paris (Luzzatto, Bet Haozar, I, 57). Aucun de ces derniers n'est désigné par son nom, mais leurs collègues de Rome les traitent, dans leur lettre, avec une respectueuse déférence et louent leur science et leur piété, mais ils déplorent de les voir vivre en mauvaise intelligence avec les autres rabbins de France et même avec

Digitized by Google

les « anciens » de Paris. Cette dernière constatation nous explique pourquoi les rabbins de Paris se sont adressés à des collègues étrangers plutôt qu'à des rabbins français. On examine, dans cette consultation, la compétence des rabbins dans la question des anciens et nouveaux règlements qui régissent les communautés, ainsi que le droit accordé par les rabbins à tous les Juifs de s'établir dans une localité quelconque. Ce document est signé de Salomon ben Abraham, d'Abraham surnommé Ezra ben Matatia, et de Menahem ben Juda. Le premier de ces signataires est certainement ce Salomon ben Abraham ben Yehiel dont on trouve des consultations dans la deuxième partie manuscrite du Schibb. Halléket, § 56 et 57, et qui était le neveu de Nathan ben Yehiel, de Rome, l'auteur de l'*Aroukh*; il vivait donc vers 1125 (Luzzatto, *l. c.*; Halberstam, dans Mgz., I, 7), et, par conséquent, la consultation précitée est également de cette époque. Il faut sans doute attribuer à ces mêmes signataires une autre consultation, sur le même sujet, adressée par les « savants » de Rome aux « anciens » de Paris (M. de Rothenbourg, Consult., éd. Lemberg, n° 78; Mord. Batra, II, n° 517).

3° Une vingtaine d'années plus tard, nous trouvons les rabbins de Paris (רבותינו שבפריש; voir *s. v.* טרויש, p. 232) au synode réuni par Raschbam et R. Tam.

4° Raschbam séjourna quelque temps à Paris, où il fit un sermon et où il entretint des relations avec les savants de cette ville (voir son commentaire sur le Pentateuque, édité par D. Rosin, Nombres, xi, 35, d'après ms. 103 de la bibliothèque du séminaire de Breslau : נשאלתי עליה בפריש; dans la première édition, il y avait בפרוש). Une consultation de Raschbam contient ce passage intéressant : נשאתי ונתתי בדבר בפני זקני פריש הגאון ר' מהתיה והר' יהודה כר אברהם וקרובי ר' יחיאל והרב רבי' יהודה ב"ר טוב (i. יום טוב) ועמדו ולא ענו עוד, « J'ai discuté cette question devant les anciens de Paris, le gaon Matatia, Juda ben Abraham, mon parent Yehiel et Juda ben Yom Tob, ils se sont levés et ne m'ont plus répondu » (Or Z., I, 138 *b*). Nous allons essayer d'établir l'identité de ces rabbins.

A en juger par son titre de gaon, MATATIA, chef de l'école talmudique de Paris, est probablement identique avec Matatia ben Moïse, élève de Raschi (Schibb. Halléket, II, ms., § 136; voir *s. v.* טרויש, p. 226). Le Mahzor Vitry (n° 280; voir plus loin) mentionne Moïse, fils de Yehiel, fils de Matatia le grand, de Paris. Ce dernier est sans contredit notre Matatia gaon.

JUDA BEN ABRAHAM est le savant de ce nom qui, en collaboration avec son condisciple Schemaya, réunit et rédigea les décisions rituelles et les consultations de son maître Raschi (voir *s. v.* טרויש, p. 226). Il rédigea également avec le même Schemaya, après la mort de Raschi, un cérémonial pour Pâque, d'après les

Digitized by Google

indications orales qu'il avait reçues de son maître; ce travail est cité par les tos. Pesahim, 114 *a*, qui en désignent comme auteurs Raschi et Schemaya. Le S. Assoufot (ms. Hstm, 41 *b*) et les fragments édités par M. Rabinowicz (Variæ Lectiones, VI, à la fin) disent explicitement que « Schemaya et Juda ben Abraham ont rédigé ce cérémonial de Pâque tel que leur maître Raschi le leur avait indiqué. » Du reste, ce cérémonial concorde avec celui qui est exposé dans le *Pardès*, éd. Constantinople, 13.

YEHIEL, comme nous l'avons vu plus haut, semble avoir été le fils de Matatia. Il était probablement allié à la famille de Raschi, ce qui expliquerait pourquoi Raschbam le désigne lui seul, et non pas son père Matatia, comme son parent. Il s'agit probablement aussi de notre Yehiel dans les tos. Aboda Zara, 71 *a*, qui citent une explication d'un Yehiel rapportée par Raschi; seulement, il faut sans doute corriger רשי en רשבם (cf. Berliner, Pletath Soferim, partie allemande, 48). Il est probable que c'est également notre savant que l'exégète Joseph Kara appelle « notre maître Yehiel », qu'il a connu personnellement à Paris et dont il mentionne une décision rituelle (M. de Rothenbourg, Consult., éd. Prague, 113 *a*). Ce même Yehiel, avec deux autres rabbins considérés de Paris, Eliézer et Abraham, soumit une question de casuistique à son parent R. Tam (S. Hayyaschar, 70 *b*). Ce dernier semble avoir été le condisciple d'Abraham de Paris, qu'il appelle « son camarade ».

JUDA BEN YOM TOB est certainement le tosafiste de ce nom qui est mentionné dans tos. Yebamot, 84 *a*, Nidda, 11 *b*, et dans Or Z., II, 116, et dont la Schitta sur Baba Kamma cite une explication d'un passage biblique. Dans tos. Menahot, on le nomme רבינו יהודה בן הרב רבינו יום טוב. On peut aussi l'identifier avec ce Juda qui est mentionné dans le Mahzor Vitry, n° 577, comme fils de Yom Tob le grand. Celui-ci, appelé tantôt « le grand », tantôt « notre maître », est très vraisemblablement le rabbin bien connu Yom Tob de Paris qui fut en correspondance avec R. Tam (S. Hayyaschar, 69 *a*), et que ce dernier appelle respectueusement « l'ancien » (*ibid.*, 61 *c*) et dont il invoque des explications talmudiques (*ibid.*, 62 *b*). Peut-être est-il aussi identique avec ce Yom Tob que R. Tam, dans une lettre qu'il lui adresse, appelle אחי, mot qui signifie, non pas « mon frère », puisque R. Tam n'avait pas de frère de ce nom, mais « mon ami » (Or Z., II, 155 *b*). Enfin, c'est très probablement avec notre Yom Tob que l'exégète Joseph Kara fit connaissance et eut des relations scientifiques à Paris (tos. sur le Pentateuque, Daat Zek., éd. Livourne, 85).

On sait que le tosafiste Juda ben Nathan, gendre de Raschi, appelé par abréviation ר"יבן (voir *s. v.* טרויש, p. 226), avait un fils du nom de Yom Tob qui était un rabbin considéré (Or Z., I, 52 *a*; tos. de Sire Léon de Paris sur Berakhot, éd. Varsovie, 30 *a*, רבינו טוב, qu'il faut corriger en ר' יום טוב). Nous ne pouvons nous em-

Digitized by Google

pêcher d'émettre l'hypothèse que ce Yom Tob ben Juda, qui était cousin de Raschbam et de R. Tam, est identique avec Yom Tob de Paris, parent de R. Tam. Il serait donc le père de notre Juda ben Yom Tob, que Raschbam désigne comme son parent, et c'est lui sans doute le tosafiste Yom Tob ben Juda mentionné dans nos tos. Nazir, 37 *a*, et que Zunz (Zur Gesch., 52) considère comme fils de Juda ben Yom Tob. C'est également notre Yom Tob, et non pas, comme le croit Zunz (*ibid.*), Yom Tob de Joigny, qui eut une discussion scientifique avec R. Tam (tos. Kiddouschin, 38 *a*). Ce Yom Tob ben Juda écrivit à un certain Eliézer pour qu'il consultât R. Tam sur un point de casuistique (Müller, Reponses des rabb. fr., n° 1). R. Tam, probablement plus jeune que Yom Tob, appelle respectueusement ce dernier « mon maître » et rappelle les relations personnelles qu'il eut autrefois avec lui. Eliézer habitait alors sans doute la même localité que R. Tam; Yom Tob l'appelle à plusieurs reprises אחי, « mon frère » (*ibidem* : שלום לך אחי ר' אליעזר יגדל שמך והורהך הגני יום טוב אחיך מבקש ממך). Rien ne nous oblige à admettre, comme le croit M. Müller (*ibid.*, préface, p. XXI), qu'ici אח ne signifie pas « frère », mais « ami ». Peut-être cet Eliézer était-il réellement le frère de Yom Tob, comme il semble résulter d'une note que nous avons reproduite plus haut (*s. v.* מרמורנצי, p. 317). Cette note, relative à la généalogie d'un Eléazar ben Meïr, qui était probablement un neveu de Raschi, nomme les personnages suivants, qui paraissent avoir été apparentés avec Eléazar : les trois frères Simson, Yom Tob et Eliézer; Joseph ben Yom Tob, dont la fille aînée, Léa, était la mère de Joseph de Montmorency, et la plus jeune fille, Bella, épousa Eliézer ben Juda ben Yom Tob. On ne connaît pas autrement Simson, l'aîné des trois frères, mais les deux autres, Yom Tob et Eliézer, sont très probablement identiques avec les deux savants dont parle la consultation précitée de R. Tam, avec qui ils étaient parents, car, comme lui, ils étaient petits-fils de Raschi. Juda ben Yom Tob, nommé dans la notice généalogique, paraît donc être le rabbin de ce nom, de Paris, mentionné dans la consultation de Raschbam, son parent; il serait, par conséquent, fils de ce Yom Tob dont il a été question plus haut, et arrière-petit-fils de Raschi.

A notre avis, ce Juda ben Yom Tob avait un frère nommé Joseph, qui était le grand-père de Joseph de Montmorency, et un fils nommé Eliézer, qui était le gendre de Joseph, frère de son père Juda. Notre supposition se trouve confirmée par la collation des passages suivants. Les gloses Maïmoniot sur ירם טוב, I, citent une décision rituelle de Juda et de Joseph ben Yom Tob, attaquée par R. Tam. Ce fait est rapporté dans le Semag (défense n° 75, éd. Venise) en ces termes : כתב מורי כי מעשה בא לפני זקני הרב רבי יהודה והרב רבי יוסף אחיו והתירו ותנדו ר"ת

« Mon maître a écrit qu'on soumit un point de casuistique à mon grand-père Juda et à son frère Joseph, et ils déclarèrent la chose licite ; R. Tam s'en étonna. » La même leçon se trouve dans l'édition de 1489 et dans le Schalschélét, éd. Venise, 55 *a*. Le mot זקני, « mon grand-père », semble se rapporter à Moïse de Coucy, l'auteur du *Semag* ; mais ce dernier ne manque jamais de désigner Hayyim ben Hananel comme son grand-père toutes les fois qu'il le cite, tandis qu'il mentionne une fois Juda ben Yom Tob sans l'appeler son grand-père (défense n° 77). Aussi suis-je disposé à admettre avec Zunz (Zur Gesch., 51) la leçon זקנו, « son grand-père », qui se trouve également dans un Semag ms. (cf. Gross, dans Mgz., IV, 174). Il s'agirait donc du grand-père du maître de Moïse de Coucy ; ce maître était Juda ben Isaac, surnommé Sire Léon de Paris, qui serait ainsi le petit-fils de Juda ben Yom Tob, de Paris, et, par conséquent, un descendant de Raschi. Cette supposition a en sa faveur le passage suivant des tos. de Sire Léon sur Berakhot, 41 *b* (mss. Merzbacher de Munich, n° 154, autrefois ms. Lipschütz) : וכן היה ר' נוחג שלא היה מברך כלל על שום משקה בתוך הסעודה כי אם על היין אבל במתוקים כתוב וגם בה"ג שיש לברך על המים באמצע הסעודה ושמע אומר הר' י"ט בן ה"ר יהודה זקינו ותהן רבי' שלמה וכו'. Ce passage, reproduit dans Or Z., I, 52 *a*, se trouve aussi dans l'édition des tos. Berakhot de Sire Léon, où on lit טוב au lieu de יום טוב et où manque le mot זקנו. L'abréviation ר' (Rabbi) désigne ici, comme en beaucoup d'endroits de ces tosafot, Isaac ben Samuel, de Dampierre, maître de Sire Léon. Mais, d'après ce que nous savons de la famille de cet Isaac, il ne peut pas s'agir ici de son grand-père, et le mot זקנו ne peut pas se rapporter à lui (voir *s. v.* דמפיר, p. 161). De plus, le fait exposé dans les tos. de Sire Léon est aussi examiné dans une consultation émanant probablement de ce même Isaac, qui désigne Yom Tob comme « son oncle » (Mord. Berakhot, VI, n° 136 : דודי הר' י"ט). Il est vrai que דודי n'a sans doute pas ici le sens d' « oncle », mais le sens plus général de « parent âgé ». Par sa mère, Isaac était le neveu de R. Tam, et, par son père, le petit-fils de Simha ben Samuel de Vitry (voir *s. v.* דמפיר) ; il était donc le fils d'une cousine de Yom Tob ben Juda. Par conséquent, le mot זקנו, « son grand-père », se rapporte à Sire Léon, et, comme il manque dans les tosafot imprimées, on peut supposer qu'il a été ajouté plus tard par un copiste ou qu'il doit être lu זקני, et que, dans ce cas, il signifie, « mon bisaïeul. » Le mot זקן, en effet, a encore ailleurs ce sens de bisaïeul (Schem Hagg., I, *s. v.* ראבן ; cf. Gross, dans Mschr., 1885, p. 312). Il en résulterait que Sire Léon de Paris était l'arrière-petit-fils de Yom Tob ben Juda de Paris.

Ce Yom Tob, comme nous l'avons vu plus haut, avait encore un autre arrière-petit-fils, Joseph de Montmorency, et un petit-fils,

Digitized by Google

Eliézer ben Juda ben Yom Tob. Un de ces rabbins, ou peut-être un autre petit-fils que nous ne connaissons pas, a, ce semble, mis en ordre le *S. Hayyaschar* de R. Tam; il y mentionne (51 *c*) une note marginale de notre Yom Tob sur B. Batra dans les termes suivants : וכן הגידה זקני הרב ר' יום טוב נ"ע בישועתיה שלו כבבא בתרא בית נוחלין.

Avant de nous séparer de ce Yom Tob, nous tenons à appeler l'attention sur le passage suivant d'une consultation que R. Tam lui adressa sur la façon d'écrire les noms dans une lettre de divorce : כשגירש ר' אליעזר קרובו את מרת רחל דודתינו והיה שנו ישלין ושמה בילא שין וכתבו אליעזר ורחל שם יהודית והנישוא הכנויים, « Quand Eliézer, son parent, répudia Rachel, notre tante, lui s'appelant Joslin et elle Bellejeune, on écrivit leurs noms hébreux d'Eliézer et de Rachel sans leurs autres noms » (S. Hayyaschar, 69 *a*; cf. *ibid.*, 61 *c*). Carmoly prétend (Libanon, IV, 103) avoir trouvé dans un ms., qu'il ne fait pas autrement connaître, que cet Eliézer était le troisième gendre de Raschi, dont il avait épousé la fille, Rachel, appelée Bellejeune, qu'il maltraita et à qui il fut ensuite forcé d'accorder le divorce. De ce mariage serait né Schemaya, le célèbre disciple de Raschi. Ces assertions ne méritent pas grande créance. Du reste, Schemaya n'était pas le petit-fils de Raschi, mais probablement le beau-père de Raschbam (voir *s. v.* דרום, p. 179). D'après Azriel Trabotto et Guedalya ibn Yahya, le troisième gendre de Raschi s'appelait Ephraïm (Kaufmann, dans REJ., IV, 211 et 219; Schalsch., éd. Venise, 49 *b*). Du reste, le mot דודתינו, dans S. Hayyaschar, *l. c.*, ne signifie peut-être pas *tante*, mais *cousine*, de même que דוד, dans le texte que nous avons cité plus haut, n'a pas le sens de *oncle*, mais *parent*. Nous pourrions alors supposer que Rachel ou Bellejeune était la cousine ou la fille d'un cousin de R. Tam et de Yom Tob. Par contre, Eliézer ou Joslin n'était apparenté qu'avec Yom Tob.

5° Samuel de Paris consulta R. Tam, au nom des savants de cette ville, au sujet d'une lettre de divorce. Dans sa réponse, R. Tam l'appelle « notre maître » (S. Hayyaschar, 68 *d*). Ce Samuel ne doit certainement pas être identique avec Samuel ben Méir ou Raschbam, qui ne s'arrêta que peu de temps à Paris. Dans cette même consultation, R. Tam rapporte qu'il prêta son concours pour le divorce d'une fille de Yehiel de Paris, en présence de ce dernier (S. Hayyaschar, *l. c.* : מעשה הירא מהחתן ר' יחיאל לפניך ודנתי לפניו). Ce Yehiel, dont nous avons parlé plus haut, était sans doute un parent de R. Tam. Ce divorce serait-il peut-être le même que celui dont il a été question précédemment. Nous rappellerons à cette occasion que R. Tam correspondait fréquemment avec les rabbins de Paris (*ibid.*, 69 *d*). A propos d'une controverse que ces derniers eurent avec Yom Tob, R. Tam leur adressa une longue consultation sur les prescriptions relatives aux actes de divorce

Digitized by Google

(כירור הגט ; cf. Or Z., I, 202 *b* ; S. Hayyaschar, 12 *a*, 61 *c*, 69 *a*).

6° Meschoullam ben Nathan, de Melun, ne fit certainement qu'un séjour temporaire à Paris, où il se mit en relations avec les savants de cette ville (S. Hayyaschar, 74 *c* et 75 *c* ; voir *s. v.* מלאון).

7° Moïse de Paris commenta la Bible. Sa méthode, consistant à chercher simplement le sens du texte, rappelle celle de Raschbam. Il avait certainement subi l'influence de ce dernier et connaissait sans doute ses œuvres exégétiques. Le ms. 103 de la bibliothèque du séminaire de Breslau, contenant les commentaires de Raschi et de Raschbam sur le Pentateuque ainsi que des additions du savant copiste Gabriel, cite souvent des explications de notre Moïse. Ce Gabriel, de qui émanent probablement aussi les additions qu'on trouve dans un ms. du commentaire de Raschi sur le Pentateuque, à la Bibliothèque de Berlin, cite très fréquemment des explications de Moïse de Paris, qui les lui a communiquées verbalement. Il l'appelle souvent « le rabbin Moïse » et le désigne comme son maître (mss. Bn, n° 15, Cat., p. 6 ; Zunz, Zur Gesch., 95 ; Mschr., 1865, p. 370 ; voir surtout Berliner, dans Mschr., 1864, p. 219 et 221, et Pletath Soferim, partie allem., 27, partie hébr., 26-28 : ואני שמעתי מהרב ר' משה, ou bien : ואני המעתיק שמעתי מרבי ר' משה).

On trouve aussi citées des explications de Moïse, de Paris, dans des commentaires mss. du Pentateuque (mss. Vi., n° 32, Cat., p. 36 ; mss. Bodl., n° 352, 4°, Cat., p. 74) ; dans Paaneah Raza, ms. Mun. 50, sur Genèse, XLI, 7. Ce dernier passage, où le nom de Paris est écrit פרוויא, est ainsi conçu : וחבלעגה השבלים, הר' משה מפרזיא זצ"ל בליעה ממש לכך אומר בחלום השני והנה חלום כי בחלום ראשון ראה שהיו הפרות אוכלות זו את זו אבל כשראה השבלים בולעות זו את זו אז הבין שהיה חלום.

Une autre explication de Moïse de Paris sur Deutéronome, XXIII, 20, est citée dans le *Yosef Hammekanné*, ms. Hg 187, p. 57, et ms. Ps 712, n° 49. D'après cette explication, il ne serait interdit aux Juifs de prêter à intérêt qu'à leurs coreligionnaires, qui seuls sont considérés comme leurs frères. L'auteur du *Yosef Hammekanné* repousse avec raison cette interprétation (cf. Zadoc Kahn, dans REJ., III, 8).

On trouve dans le Mahzor Vitry (n° 280) l'histoire suivante dont l'un des héros paraît avoir été notre Moïse de Paris. Les Juifs de Paris furent calomniés un jour auprès du roi, qui leur reprocha de lancer derrière eux de la terre à la suite d'un enterrement, et cela dans le but de jeter un sort sur les apostats juifs pour les faire mourir. Le roi fit venir Moïse, fils de Yehiel, fils de Matatia le grand, pour lui demander des explications. Moïse lui dit alors qu'au moment de quitter le cimetière, les Juifs arrachent un peu d'herbe qu'ils jettent du côté des tombes en récitant ces paroles des

Digitized by Google

Psaumes, LXXII, 16 : « Ils refleuriront, après être sortis de la ville, comme l'herbe des champs. » Ils confessent par ce symbole leur croyance à la résurrection des morts. Le roi accueillit cette explication avec bienveillance et ne tint nul compte de la calomnie des apostats (voir Zadoc Kahn, dans REJ., III, 9). Le rabbin Moïse qui, d'après ce récit, était alors placé à la tête de la communauté juive de Paris, est identique, selon toute probabilité, avec notre exégète Moïse de Paris. Son père, Yehiel ben Matatia de Paris, est compté par Raschbam, son parent, parmi les anciens de Paris (voir plus haut). En tout cas, Yehiel n'était pas plus jeune que Raschbam, qui mourut vers 1160. Donc l'exégète Moïse, qui me paraît avoir été certainement le fils de ce Yehiel, était un contemporain plus jeune de Raschbam et vivait vers le milieu du XIIe siècle. Aussi ne serait-il pas impossible que Gabrici, élève de notre Moïse, dont il a été question plus haut et qui séjourna quelque temps à Paris, eût connu personnellement le célèbre exégète Abraham ibn Ezra, d'autant plus qu'il cite de lui des explications qu'il a entendues de sa propre bouche : אני המעתיק שמעתי מפי ר' אברהם אבן עזרא (cf. Berliner, dans Mschr., 1864, p. 219 et 221). Abraham ibn Ezra était en Angleterre en 1158, et peu de temps avant ou après son voyage dans ce pays, il séjourna dans la France septentrionale, et probablement aussi à Dreux (voir *s. v.* דרום, p. 184). En se rendant en Angleterre, ou à son retour, il passa peut-être à Paris.

8° Jacob ben Simson, de Paris, savant qui avait des connaissances variées, vivait dans le premier tiers du XIIe siècle. En 1123, il composa, sous le titre de כפר האלקוסי, un ouvrage sur le calendrier juif (mss. Bodl., n° 692, 7°, Cat., p. 137; Rabb. fr., 506). Cet ouvrage est attribué par le journal hébreu *Ha-Maguid* (2e année, p. 186) à un Simson, élève de Raschi et maître de R. Tam (Ozar Hassefarim, p. 39). De plus, l'Ozar Hassefarim de Ben Jacob (*l. c.*) nomme notre savant : Jacob ben Abba Mari ben Simson ben Anatoli. Des deux côtés, le nom est mal indiqué. Jacob ben Simson écrivit également un commentaire sur le livre de chronologie סדר עולם רבא, qui est cité par Juda Sire Léon de Paris (Tos. Berakhot, éd. Varsovie, 57 *b*) et dont un fragment s'est conservé en ms. (mss. Bodl., n° 692, 8°, Cat., p. 137). Ce même ms. Bodl., f° 114-130, contient un commentaire sur *Abot*, où l'on trouve en acrostiche, au 4e chapitre, le nom de Jacob ben Simson. C'est certainement notre Jacob de Paris. Ce commentaire est parfois attribué à Raschi (mss. Bodl., n°s 376 et 379, Cat., p. 81 et 83). Dans son ouvrage כתב תמים, Moïse Takou (de Tachau) cite le commentaire sur Abot de Jacob ben Simson, qu'il désigne comme élève de Raschi et maître de R. Tam (Ozar Nechmad, III, 59 et 60). On ne trouve nulle part confirmation de ce dernier détail, mais, au point de vue chronologique, il peut être vrai. Zunz n'y croit pas, parce qu'il fait seulement

Digitized by Google

vivre notre Jacob vers 1160 (Zur Gesch., 51). Jacob était certainement plus jeune que Simson ben Yona, puisqu'il a ajouté des gloses au cérémonial de Pâque de ce dernier (Or Z., II, 116 *b*). Il a commenté trois compositions araméennes écrites sur le Décalogue et même sa propre composition sur le dixième commandement, qui commence ainsi : אי חבל אמאן דחמיד (mss. de Rossi, n° 159; Zunz, Litg., 458). Enfin, le Mahzor Vitry (éd. Berlin, n°s 58 et 161) cite de lui des remarques sur les prières, qu'il avait sans doute écrites en marge de son Rituel (*ibid.*, n° 98 : מחזור הרב ר'יצחק ב"ר שמשון). Dans ses explications il suit parfois le système des mystiques, prenant en considération la valeur numérique des mots, appliquant le principe du *notaricon*, mais il n'en abuse pas comme on l'a fait plus tard; ses explications ont plutôt un caractère aggadique. D'après Zunz (Litg., 458, avec renvoi au ms. Opp. 1483 Fl, il aurait également commenté la *Baraïta Schemouel* et le *Sefer Yecira*.

Jacob ben Simson avait aussi de l'autorité comme rabbin. Le ms. Bodl. 1101, f° 195, Cat., p. 310, mentionne ses décisions rituelles פיסקי של ביצים, il est également cité dans le commentaire sur Tamid, dans les tosafot sur Houllin, 54 *b*, Erakhin, 28 *b*, Menahot, 64 *b*, dans Mord. Yoma, n° 727, et Mord. Beça, II, n° 672, éd. Amsterdam (dans l'éd. Sabionetta, il y a, par suite d'altération, Jacob ben Siméon מפלייזא, mais le même passage est reproduit dans les Consult. de M. de Rothenbourg, éd. Prague, n° 655, où on lit : Jacob ben Simson de Paris; le Likkoute Pardes, 12 *b*, dit aussi, par erreur, Jacob ben Siméon).

9° Elia ben Juda, de Paris, savant très estimé et d'une remarquable piété (S. Hayyaschar, 74 *c*, 75 *b*), fut compté parmi les « grands de France » (Mord. Batra, III, n° 553). On le connaît surtout par la controverse qu'il soutint contre R. Tam au sujet des phylactères. Celui-ci prétend qu'il suffit de consolider tous les jours, à l'heure de la prière, le nœud des phylactères, tandis que, d'après Elia, il faut refaire chaque fois ce nœud. La légende qui se forma sur Elia après sa mort, et qui se rattache à cette controverse, prouve de quelle grande considération il jouissait (voir *s. v.* אריבא, p. 42). On l'appelle « le pieux », החסיד (Luria, Consult., n° 29), « notre maître le saint » (Manhig, éd. Berlin, 58 *a*), ou simplement « notre maître Elia » (tos. Menahot, 35 *b*, et passim). Par allusion à son nom d'Elia, on lui donne aussi le surnom de tischbite porté par le prophète Elie, et on l'appelle « notre maître le saint, le tischbite » (Mahzor Vitry, n° 504; Luzzatto, dans Mgz., V, partie hébr., 7). Dans deux mss. de Mord. Meguillà (IV, n° 831), il est appelé הזקן, « l'ancien », mais il est probable qu'on l'a ainsi nommé parce qu'on l'a confondu avec Elia l'ancien, du Mans (Mschr., 1878, p. 46).

Elia de Paris était le père de Moïr de Provins, dont la fille était

Digitized by Google

la mère des deux frères Isaac ben Abraham de Dampierre et Simson de Sens; elle était la sœur aînée de Jacob ben Méïr de Provins (voir *s. v.* פרובינש). Parent de R. Tam, il était sans doute un peu plus âgé que lui (S. Hayyaschar, 75 *b*). Ses rapports avec les autres savants présentent de l'intérêt pour nous. Une fois, il se prononça à Paris, dans une décision rituelle, contre Yom Tob (Or Z., II, 148 *b*). C'est lui sans doute cet Elia qui consulta oralement R. Hayyim, à Paris, sur une question de casuistique qui le touchait personnellement (Or Z., I, 89 *a* : הירד מעשה באשה ר' אליהו שראתה אשתו בימי טוהר שלה לאחר שטבלה מלרחתה ושאל את ר' חיים זצ"ל הלכה למעשה והשיבו שדם טוהר טהור לגמרי ומותרת לבעלה). Hayyim, mentionné dans ce passage, est vraisemblablement Hayyim Cohen, dont l'opinion sur le même point de casuistique est exposée dans l'Or Zaroua, un peu plus loin (90 *b*), et qui n'est autre que Hayyim ben Hananel Cohen (voir plus loin).

On lit dans tos. Sota, 17 *b* : מצאתי בתוספ' ריב"א שמעתי מר' אליה הצרפתי. « ריב"א a dit dans ses tosafot : J'ai entendu dire par Elia le Français. » Il s'agit sans doute, dans ce passage, d'Elia de Paris. L'abréviation ריבא ne désigne pas ici Isaac de Dampierre, car celui-ci, qui était lui-même Français, n'aurait pas appelé son bisaïeul « Elia le Français » ; elle désigne plutôt le tosafiste Isaac ben Ascher Hallévi, de Spire, qui est encore mentionné ailleurs sous cette abréviation. Cet Isaac de Spire n'était donc pas seulement élève de Raschbam, mais aussi d'Elia, et, par conséquent, il avait demeuré quelque temps à Paris (cf. Or Z., I, 151 *b* : פי' ריב"א זצ"ל בשכם רבינו אלידד זצ"ל ; voir *s. v.* דמפיר et טרוייש). Elia correspondit avec R. Tam, comme nous l'avons déjà vu, au sujet d'une prescription relative aux phylactères (S. Hayyaschar, 26 *d*) et indiqua à Isaac l'ancien de Dampierre la solution d'une question de droit civil (Mord. Ketoubot, V, n° 174; tos. Ketoubot, 54 *b*). Les écrits talmudiques citent fréquemment ses consultations (Mord. Batra, *l. c.*) et ses décisions rituelles (Rokéah, n° 361; M. de Rothenbourg, Consult., éd. Crémone, n°s 126 et 162; tos. Menahot, 29 *b* ; tos. Ketoubot, 63 *a* ; Mord. Ketoubot, VI, n° 205; Mahzor Vitry, n°s 278 et 357, et passim). On cite souvent ses explications talmudiques, entre autres dans tos. Kidouschin, 40 *b*, où il est simplement appelé Elia, dans tos. Aboda Zara, 32 *a*, où on le nomme Elia ben Juda, dans tos. Yebamot, 47 *a*, probablement dans les anciennes tos. sur Yoma, 33 *b*, et dans tos. Berakhot, 11 *b*, éd. Varsovie, de Sire Léon de Paris. Il a aussi écrit une composition liturgique pour la Pentecôte (Zunz, Litg., 458).

10° Hayyim ben Hananel Cohen était un rabbin considéré. On l'appelle souvent « notre maître », et parfois même il est qualifié de gaon (Or Z., I, 206 *a*). Dans les écrits talmudiques, et particulière-

Digitized by Google

ment dans le Semag, il est mentionné à de fréquentes reprises sous les noms suivants : Hayyim Cohen ben Hananel (Mahzor Vitry, n° 384), Hayyim *Cohen gadol*, qui signifie Hayyim Cohen le grand, mais aussi Hayyim le grand-prêtre (Semag, commandements 191 et 230; Mord. Pesahim, fin), Hayyim Cohen Cédék (Mord. Pesahim, II, n° 573, Beça, I ; Or Z., I, 14 *a* et 26 *b*), Hayyim Cohen (Semag, défense 78 ; Or Z., I, 90 *b*, 206 *a*, III, Kamma, 27, 68, Mecia, 11 ; gloses de R. Péréç sur Semak, n° 92 ; Maïmoniot, gloses כלכוס, ch. x, et passim), et aussi simplement Hayyim (anciennes tos. sur Yoma, 13 *a* ; Ascheri sur Bèça, ch. I).

Hayyim ben Hananel avait pour gendre un certain Jacob, père de Moïse de Coucy, le célèbre auteur du Semag (voir défense 78). Il avait aussi un fils du nom de Nahman, qui composa un livre talmudique sous le titre de ספר הנחמני (Joseph Kolon, Consult., n° 145). Il est faux que ce Nahman ait été le petit-fils de Hayyim par son père (*ibid.*, n° 149, בן בנו) ou sa mère (Schalsch., éd. Venise, 52, בן בתו). On lit dans le Kol Bo, n° 101 : הר"ר טוטשון בטס רבותיו והר' נחמן בן הר' חיים כהן. Qu'il s'agisse ici de Simson de Coucy ou de Simson de Sens, tous deux furent contemporains de Hayyim ben Hananel Cohen, avec qui nous pouvons certainement identifier le Hayyim Cohen de ce passage. Il est donc bien improbable que l'un ou l'autre de ces deux Simson ait invoqué l'autorité d'un petit-fils de Hayyim, qui aurait été bien plus jeune qu'eux, et, par conséquent, il faut admettre que la leçon de בן, « fils », est juste et que Nahman était fils, et non pas petit-fils, de Hayyim. Cela est confirmé par un passage de l'Orhot Hayyim (voir plus loin). Ce Nahman est probablement identique avec le tosafiste de ce nom mentionné par Eléazar de Worms (Schitta Mekoub. sur Kamma, 43 *a*), et ainsi serait confirmée l'exactitude des passages de Kol Bo et de Joseph Kolon, n° 145, passages qui ont été sans doute empruntés au ספר הנחמני.

On cite très fréquemment les tosafot de notre Hayyim, entre autres sur Berakhot (nos tos., 35 *a* ; tos. de Sire Léon, 21 ; Ascheri sur Berakhot, *a. l.*), sur Schabbat (ראבי"ה ms., n° 951), sur Bèça (tos., 12 *a* ; Ascheri, ch. I), sur Yoma (les anciennes tos., *l. c.*, et peut-être 44 *a*, où il y a simplement Hayyim, sans que Moïse de Coucy ajoute les mots habituels : « mon grand-père »), sur Meguilla (tos., 10 *a*, simplement Hayyim ; cf. ראבי"ה ms., n° 573, explication de Hayyim Cohen sur Meguilla), sur Ketoubot (ראבי"ה ms., n° 592), sur Guittin, sur Kiddouschin (tos., 25 *b*), sur Kamma (tos., 39 *a*, et probablement aussi 69 *b* ; Or Z., III, Kamma, 27 *a*, 68 *b*), sur Mecia (tos., 48 *b*), sur Batra (tos., 92 *b*, 111 *a*), sur Aboda Zara (tos., 21 *a*), sur Maccot (tos., 6 *a*), sur Zebahim (tos., 69 *b* ; cf. Batra, 111 *a* ; peut-être aussi Schitta sur Zebahim, 90 *a*, éd. Lemberg, où il y a simplement Hayyim), sur Menahot (tos., 88 *b*) et probablement aussi sur Bekhorot, où il est appelé החכם (tos.,

Digitized by Google

45 *b*). C'est sans doute à ces tosafot qu'est empruntée une explication biblique mentionnée dans Minh. Yeh. (31 *b*). Les tos. Zebahim, 27 *b*, citent un Hayyim ben Mordekhaï qui paraît avoir été poète. Dans les tos. Menahot, 88 *a*, on trouve le nom de Hayyim ben Moïse (Korè Hadd., 16 *a*; Zunz, Zur Gesch., 48); c'est là, sans doute, une altération, car il semble qu'il s'agit, dans ce passage, de l'amora Hiyya ben Moïse (cf. l'édition Lemberg du Talmud, *a. l.*). Mord. Batra, IX, n° 627, nomme un Hayyim ben Isaac le Français, הצרפתי. Enfin, on connaît un rabbin français important du nom de Hayyim, père d'Abraham, qui eut pour gendre Salomon Sire Morel de Falaise. On croit que ce dernier Hayyim est notre Hayyim ben Hananel Cohen (voir *s. v.* פלייזא).

Nos tos. Guittin, 42 *b*, mentionnent R. Hayyim, par abréviation ר"ח; ce même passage se trouve dans Mord. Kamma, VIII, n° 87, où ce rabbin est appelé « notre maître » Hayyim, et aussi Hayyim de Paris. A notre avis, il s'agit là de Hayyim ben Hananel Cohen, pour les raisons suivantes : 1° l'appellation de « notre maître » Hayyim, qu'on trouve dans deux mss. du Mordekhaï, au lieu du nom de Hayyim de Paris, désigne ordinairement notre Hayyim (cf. Mschr., 1878, p. 37); 2° nous savons que celui-ci a écrit effectivement des tosafot sur Kamma, auxquelles, par conséquent, les citations en question ont pu être empruntées; 3° nous avons prouvé plus haut que cet Elia qui avait des relations personnelles avec Hayyim était Elia de Paris; donc ce Hayyim aussi habitait Paris. Or, on ne connaît pas, de cette époque, d'autre savant de ce nom établi à Paris que Hayyim ben Hananel; 4° on lit dans Mord. Aboda Zara, IV, n° 847, que Hayyim Cohen déclara une fois propre pour l'usage des Juifs le vin auquel des chrétiens avaient touché en perquisitionnant dans les maisons de Juifs incarcérés à l'improviste (תפוסת צרפת). D'après le contexte, ce Hayyim habitait alors צרפת, nom qui désigne le plus souvent la France septentrionale. Tous les détails de ce récit s'appliquent parfaitement à la persécution dirigée contre les Juifs de Paris, vers 1180, par Philippe-Auguste; du reste, nous ne connaissons aucun événement de ce genre qui ait eu lieu ailleurs à cette époque. Donc, c'est à Paris que ce fait se produisit et que demeurait alors Hayyim Cohen.

Notre Hayyim était un des plus anciens et plus remarquables disciples de R. Tam, pour qui il professait un profond respect (tos. Ketoubot, 103 *b*; Mord. Moëd Katan, n° 920). Lui-même eut pour élève, entre autres, Eliézer de Metz, qui avait été un des plus jeunes élèves de R. Tam (voir *s. v.* מיץ). L'ouvrage Assoufot, ms. Ilsim, 49, rapporte qu'Eliézer adressa une question orale à Hayyim Cohen (cf. Luzzatto, dans Mgz., V, partie hébr., 7). Il s'agit certainement d'Eliézer de Metz. Hayyim Cohen fut en correspondance avec les frères Simson de Sens et Isaac ben Abraham de Dampierre,

Digitized by Google

qui demanderent à leur « maître » si une veuve pouvait se remarier dans l'année de deuil (Maïmoniot, Consult. שומעים, n° 20; REJ., VII, 42). Il correspondit également avec Isaac Hallaban de Prague, autre élève de R. Tam (Or Z., I, 183; voir *s. v.* דמפיר). Enfin, c'est sans doute lui ce correspondant qu'Isaac l'ancien de Dampierre appelle respectueusement son maître et dont il qualifie le collège rabbinique de « grand Bet-Din » (voir *s. v.* דמפיר). D'après Gaedalya ibn Yahya, Eliézer ben Joël Hallévi soumit à Hayyim Cohen des questions de casuistique (Schalsch., éd. Venise, 53 *b*, avec renvoi aux הגהות הרמבם sur Schabbat, ch. XXI), mais les écrits d'Eliézer ben Joël ne confirment pas ce fait. La différence d'âge était, du reste, assez grande entre ces deux savants. Eliézer était postérieur de toute une génération à Hayyim (Gross, dans Mschr., 1885, p. 375 et 519). On mentionne bien une controverse qui eut lieu entre ces deux rabbins, mais on peut supposer qu'Eliézer ne correspondit pas directement avec Hayyim et qu'il combattit simplement plus tard son opinion (Or Z., I, 14 *a*; Piskè Recanati, n° 363).

11° Juda ben Isaac, appelé Sire Léon de Paris, fut un des rabbins français les plus illustres du moyen âge. Joseph Kolon (Consult., n° 1) dit que ce Juda, Isaac l'ancien de Dampierre et Simson de Sens formaient « les trois colonnes du monde. » J'ai écrit ailleurs sa biographie (Mgz., IV, 173; V, 179); je n'en relèverai ici que les points les plus importants. Juda est désigné sous les noms les plus divers, il est appelé Juda ben Isaac (Semag, défense 80; Or Z., II, 50, et passim), Juda de Paris (Péreç, gloses sur le Semak, n° 11; Maïmoniot, gloses ברכות, ch. III; Orh. Hayy., I, 68 *a*), *R.* יהודה (ר' = ר"י) de Paris (Mord. Houllin, VII, III; cf. Or Z., I, 115 *a*, Juda « le rabbin français » (Orh. Hayy., I, 42; cf. Or Z., II, 138 *a*), « notre maître » Juda (tos. Berakhot, 12 *b*, 22 *b*, 25 *a*, et passim), Juda Hassid, « le pieux » (Schalsch., éd. Venise, 54 *a*; הדר זקנים, 39 *b*; cf. Zunz, Ritus, 198), גור אריה (M. de Rothenbourg, Consult., éd. Prague, n° 9, éd. Lemberg, n° 160; Péreç, tos. Kamma, 2 *b*; Luria, Consult., n° 29), ou simplement האריה (Or Z., I, 23 *a*), Juda Sire Léon, écrit en hébreu שיר ליאון (*ibid.*, 8 *b*), שיר לאון (Ascheri, gloses sur Beça, ch. III), moins correctement שירא לאר (Orh. Hayy., II, ms. Gz., 94 *b*), et enfin, par altération, משרי שאלרי (voir *s. v.* וורדון, p. 206).

On a vu que Juda est parfois appelé *Hassid*, « le pieux ». Cette épithète accompagne aussi souvent le nom de Juda ben Samuel, de Spire, auteur du « Livre des Pieux » ou plutôt du ספר הכבוד, qui a servi de base à l'autre ouvrage (Gross, dans Mgz., IV, 183). Zacuto (Yohasin, éd. Londres, 220) et Gaedalya ibn Yahya (voir *s. v.* איברא, p. 43[3], suivis par M. Graetz (Gesch. d. J., VI, 254), ont confondu Juda de Paris avec son homonyme de Spire et lui ont attribué à tort l'ouvrage susmentionné. Notre Juda porte très rarement

Digitized by Google

le surnom de Hassid dans les ouvrages rituels de ses élèves Moïse de Coucy et Isaac ben Moïse de Vienne, qui le mentionnent fréquemment, tandis que ce dernier appelle toujours son maître de Spire « Juda le pieux », et une fois même « le grand juste Juda le pieux » (Or Z., I, 41), et tout ce qu'il cite en son nom se trouve dans le « Livre des Pieux » (Mgz., IV, 183). L'appellation de גור אריה, par laquelle on désigne quelquefois notre Juda, est une allusion à Genèse, XLIX, 9. Elle est aussi une fois appliquée à un rabbin qui, d'après l'ensemble du texte de la décision rituelle citée en son nom, paraît avoir été contemporain d'Isaac Segan Leviyya, un des maîtres de Raschi, et pourrait bien être Juda Haccohen de Mayence, auteur du כפר הדרינים (Réponses des rabb. fr., n° 20; voir *s. v.* לוריר). Plus tard, ce qualificatif de גור אריה, « lionceau », devint un vrai nom de personne (Samuel Aboab, Consult., n°s 97 et 110). De même, le mot אריה, « lion », n'était à l'origine qu'une épithète honorifique appliquée à notre Juda, par allusion au passage précité de Genèse et aussi à la légende d'après laquelle la bannière de la tribu de Juda portait comme emblème un lion (Midrasch Rabba sur Nombres, ch. 2). Moïse de Coucy appelle son maître, Juda de Paris, רבי' דאריה ou רב דאריה (anciennes tos. Yoma, 8 *a*, 13 *a*). Il n'est donc pas exact, comme le suppose Zunz (Zur Gesch., 205), que le mot אריה soit une abréviation de אדוני רבינו יהודה החסיד. Plus tard, le nom de Juda est très souvent accompagné du mot אריה, qui devient comme un second nom de Juda. Ainsi, le célèbre savant italien Léon de Modène est appelé Juda Arié.

On connaît encore deux autres savants qui, après notre Juda de Paris, portaient ce nom de Sire Léon; l'un s'appelait Juda et l'autre Menahem (voir *s. v.* מלאון, p. 354). Juda Haccohen, maître de Guerschom ben Juda, de Metz, s'appelait Sire Léontin (voir *s. v.* לוריר, p. 300).

Juda Sire Léon, qui dirigea l'école talmudique de Paris, mourut en 1224, à l'âge de 58 ans; il était donc né en 1166 (Luria, *l. c.*). Son beau-père, Abraham ben Joseph d'Orléans, était un savant bien connu (voir *s. v.* אורלינש, p. 37). Il ne cite qu'une seule fois son père, Isaac, qui était probablement talmudiste, mais que l'on ne connaît pas autrement (M. de Rothenbourg, Consult., éd. Lemberg, n° 160; cf. Mord. Houllin, IX, n° 735). On trouve mentionnés Isaac de Paris dans Mord. Houllin, III, et Isaac dans Mord. Guiltin, VII, n° 427. Il y a là certainement une erreur, provenant de ce que l'abréviation ר"י a été lue R. Isaac, au lieu de R. Yehiel, comme le prouvent les gloses de Péréç sur le Semak, n° 184; cette même abréviation, dans Mord. Kiddouschin, gloses, n° 568, désigne Juda ben Isaac. Ce sont probablement ces erreurs de lecture qui ont fait dire à Guedalya ibn Yahya (Schalsch., éd. Venise, 54) qu'à cette époque vivait à Paris un savant nommé Isaac.

Digitized by Google

Comme nous l'avons montré plus haut, Juda Sire Léon était très probablement le petit-fils de Juda ben Yom Tob de Paris, et, par conséquent, un descendant de Raschi. Son principal maître fut Isaac ben Samuel l'ancien, de Dampierre, sous la direction duquel il rédigea des tosafot (Or Z., I, 110*a*; Ascheri sur Houllin, gloses, III). Dans ses tosafot imprimées sur Berakhot, il l'appelle רבי, « mon maître », ou, par abréviation, מור׳ (= מורי רבי). Lorsqu'il fréquentait son école, à Dampierre ou à Ramerupt, il n'était plus un tout jeune homme, puisqu'il se prononçait, en présence de son maître, sur des points de casuistique (Piske Recanati, n° 159). Il fut également l'élève d'Elhanan, fils d'Isaac l'ancien, dont il invoque souvent l'autorité dans ses tos. imprimées sur Berakhot (21*b* : אומר לנו הר׳ אלחנן נ״כ; 42*b* : מפי רבי ומפי הר׳ אלחנן בנו; cf. Semag, commandement 211). Dans ses tos. manuscrites sur Berakhot, ms. Merzbacher, il désigne explicitement Elhanan comme son maître (Mgz., IV, 208).

Peu de temps après la mort d'Isaac, son maître, en tout cas après l'année 1198, il accepta la direction de l'école talmudique de Paris (Luria, Consult., n° 29), où affluèrent de nombreux élèves (כתות של תלמידים, dans Mord. Pesahim, II, n° 567), entre autres, Moïse de Coucy et Isaac ben Moïse, de Vienne, qui le désignent comme leur maître dans leurs ouvrages *Semag* et *Or Zaroua* et y suivent pas à pas son enseignement. Il eut aussi pour élèves Samuel Sire Morel de Falaise (voir *s. v.* פלייזא) et Yehiel ben Joseph, qui lui succéda. Par contre, il est bien douteux qu'il ait eu parmi ses élèves les tosafistes allemands Aron. de Ratisbonne, et Juda Cohen, de Friedberg (Zunz. Zur Gesch., 35 et 47). D'après le texte de Luria, Consult., n° 29, ces deux savants semblent avoir eu pour maître Isaac ben Abraham de Dampierre. Voici ce passage : אחרי ר׳ יצחק בורמרץ (Bermerug l.) מלך ר׳ יהודה בפריש, ור׳ שמשון בשנץ, ור׳ יצחק בתפירה (Bedenfirde l.) והרב ר׳ אהרון מרשבורק (Margnschurk l.) והרב ר׳ יהודה כהן מוירדיבורג למדו לפניו. Il semble que le mot לפניו se rapporte à Isaac de Dampierre, nommé un peu auparavant (voir *s. v.* דמפיר). Aron, mentionné dans ce passage, était fils de Juda ben Samuel le pieux, décédé à Ratisbonne vers 1216 (Zunz, Litg., 298 ; voir *s. v.* מרץ). Donc, au point de vue chronologique aussi, il paraît avoir été plutôt l'élève d'Isaac de Dampierre que de Juda Sire Léon. Rien ne prouve non plus que le tosafiste italien Moïse ben Meïr, de Ferrare, ait été élève de Juda Sire Léon (Zunz, Litg., 58). Nous savons seulement qu'il copia les tosafot de ce dernier et qu'il les cite souvent dans ses propres tosafot (Maïmoniot, gloses חמץ, ch. VIII ; תפלה, ch. XI ; יום טוב, ch. III et IV). M. Graetz prétend (Gesch. d. J., VI, 258) que Nahmanide aussi aurait été élève de Juda Sire Léon, mais cette assertion est bien hasardée. Dans Orh. Hayy., I, 80*c*, et dans לקוטות הרמבן, sur Pesa-

Digitized by Google

him, 117, on trouve ces mots de Nahmanide : קבלתי מפי מורי רבי יהודה זצ"ל שקבל מרבו ר' יצחק בר אברהם הצרפתי ז"ל. « J'ai entendu de la bouche de mon maître R. Juda, qui l'avait appris de son maître, R. Isaac ben Abraham le Français. » A en juger par l'épithète de הצרפתי, Isaac ben Abraham habitait la France septentrionale ; c'est probablement Isaac de Dampierre. Or, notre Juda était bien un jeune condisciple de cet Isaac, mais nous n'avons vu nulle part qu'il fût son élève. Il s'agit probablement, dans ce texte, de Juda ben Yakar, qui, en fait, est mentionné ailleurs comme maître de Nahmanide (Zomber, dans Mschr., 1860, p. 421 ; voir *s. v.* יקר).

Juda Sire Léon correspondit, au sujet de questions de casuistique, avec son maître, Isaac ben Samuel (Mord. Moed Katan ; cf. ses tos. citées sur Berakhot, 47 *b*). Dans une réponse adressée à Joseph ben Isaac, probablement de Chinon, il se dit l'élève de ce savant, mais ce n'est là, sans doute, qu'une façon de parler, pour lui témoigner sa déférence. Cette lettre porte par erreur, comme suscription, le nom d'Isaac de Paris, mais est signée, comme elle doit l'être, de Juda ben Isaac (Mord. Kiddouschin, gloses, n° 568 ; voir *s. v.* אורלינש et קינון). Notre Juda envoya également une consultation à Yom Tob ben Eliézer, qui était sans doute à Troyes (voir *s. v.* טרויש), ainsi qu'à son élève Isaac ben Moïse de Vienne ; peut-être pourtant ne fit-il à ce dernier qu'une communication verbale (Schilte Hagg. sur Mord. Berakhot, VII, dans M. de Rothenbourg, Consult., éd. Prague, n° 9, où il y a, par altération, Isaac ben Araham). Plusieurs de ses consultations sont citées sans nom de destinataire (Mord. Houllin, VII, n° 663 ; Batra, I, gloses).

On connaît aussi de lui de nombreuses décisions rituelles, mentionnées notamment dans Semag, défense 79 et commandements 26 et 63 ; dans M. de Rothenbourg, Consult., éd. Lemberg, n° 166 ; dans Ascheri, gloses sur Sanhédrin, ch. I ; dans Mord. Eroubin, IV, n° 502, Ketoubot, XIII, n° 279, Houllin, III, n° 706. Le Schibb. Hallékét (éd. Salonique, n° 37, et édition Buber, I, n° 143) cite les פסקי רבינו יהודה. D'après M. Buber, ce titre désigne les *Halakhot* de Judaï gaon (introduction, p. 20). Une telle assertion est étrange, car ces פסקים citent R. Tam et Isaac ben Samuel de Dampierre. En réalité, ce Juda n'est autre que Juda Sire Léon, et ses פסקים sont, non pas un ouvrage spécial, mais des décisions qu'on retrouve dans les tos. Berakhot de Juda (édition, 41 *b*). C'est probablement aussi à ses tosafot, peut-être celles de Baba Mecia, qu'est emprunté le long fragment que les Consultations de M. de Rothenbourg, éd. Prague, n° 796, citent d'après un ms. de Juda ben Isaac Sire Léon, de Paris, avec cette suscription : דיני ריבית לשון רבינו הם. C'est, en effet, une consultation de R. Tam. Du reste, Juda Sire Léon cite souvent dans ses tosa-

Digitized by Google

fol. notamment dans celles de Berakhot, des consultations de ce rabbin.

Carmoly prétend (Biogr., 68) qu'un ms. de la Bibliothèque nationale de Paris (fonds de la Sorbonne n° 144, maintenant n° 314) contient un *Séder Haliça* de notre Juda. D'après le Catalogue, p. 42, ce ms. renferme les *Halakhot* d'Alfasi sur le traité נשים avec le commentaire de Raschi et des gloses; le tout a été réuni, ce semble, par Abraham ben Isaac, de Chinon, qui copia le ms. au milieu du XIVe siècle.

Juda Sire Léon doit principalement sa réputation aux tosafot qu'il composa sur le Talmud presque tout entier. Ses tosafot sur Berakhot, citées fréquemment sous leur titre dans Or Z., I, 21-63, et qui ont passé en grande partie dans nos tos. sur Berakhot, ont été éditées à Varsovie, en 1863, avec les tos. d'Ascheri et la Schitta Mekoubécét de Becalel Aschkenazi sur ce même traité. Elles n'ont pas été publiées dans leur totalité, car elles ne contiennent qu'un passage de f° 2 *a* et commencent avec le f° 8 *b*; elles y sont intitulées : « tosafot de Juda Hahassid. » On les trouve plus complètes dans le ms. Merzbacher 151, où elles commencent avec le f° 4 et portent le titre de « tosafot de Juda Sire Léon. » Un long fragment de ses tosafot sur Aboda Zara a été conservé dans un ms. ayant appartenu à Luzzatto et qui est maintenant la propriété de M. Halberstam (REJ., VII, 55); elles sont citées dans Semag, défenses 77 et 148, et dans Ascheri, gloses sur Aboda Zara, I, et ont été utilisées par Samuel de Falaise, comme nous le voyons par nos tosafot sur Aboda Zara (9 *b*, 20 *b*, 21 *b*, 22 *a*, 39 *a*, 40 *a*, 47 *a*, et passim). Ses tosafot sur Houllin sont mentionnées dans nos tosafot sur ce traité, 47 *a*, et sont souvent citées dans Semag, commandement 59, et dans Or Z., I, 110-139. Juda Sire Léon renvoie lui-même, dans ses tos. Berakhot, aux tosafot qu'il a écrites sur les traités suivants et qui sont citées dans divers endroits : Schabbat (41 *b*; cf. Mord. Schabbat, gloses, I), Pesahim (37 *b*; cf. Or Z., I, 63 *b*; Semag, défenses 77-78; Orh. Hayy., I, 71 *d*), Bèça (14 *a*; cf. Semag, défense 65; Orh. Hayy., I, 87 *d*), Rosch Haschana (40 *b*; cf. Maïmoniot, gloses תפלה, ch. II), Soucca (39 *b*, 41 *b*; cf. Orh. Hayy., I, 112 *b*), Yebamot (37 *b*; cf. Or Z., I, 66 *a*, 165 *b*, 176 *a*; nos tosafot sur Yebamot, 106 *a*; Joseph Kolon, Consult., n° 167), Ketoubot (37 *b*; cf. Or Z., I, 206 *b*; Semag, commandement 48), Kiddouschin (44 *a*; cf. Hayyim Or Z., Consult., n° 53), Baba Kamma (35 *b*; cf. Semag, commandement 71; Ascheri, gloses sur Kamma, IV; tos. de Péréc sur Kamma, au commencement), B. Batra (61 *b*; cf. M. de Rothenbourg, Consult., ed. Crémone, n° 205; Maïmoniot, Consult. משפטים, n° 7), Houllin (43 *b*, 49 *b*), et Nidda (8 *b*, 13 *b*, 36 *a*; cf. Or Z., I, 94 *b*). En outre, on cite de lui des tosafot sur les traités suivants : Yoma (Semag, com-

Digitized by Google

mandement 19 ; anciennes tos. Yoma, 2 *a*, 13, 22 *b* et passim), Taanit (Maïmoniot, תפלה, gloses, ch. III), Guittin (Semag, défense 148, commandement 50 ; Mord. Guittin, fin, n° 453), B. Mecia (Ascheri, gloses sur Mecia. v), Schebouot (*ibid.*), et probablement aussi Zebahim (Semag, défense 141 : מורי כתב זבחים).

On cite aussi Juda Sire Léon comme commentateur de la Bible (Imrè Noam, de Jacob d'Illescas, éd. Constantinople, 16 *a* ; הדר זקנים, 39 *b*, avec פי' ראש, 37 *b* ; Zunz, Ritus, 198 ; commentaire ms. de la Bible dans mss. Bodl., n° 155, d'après Neubauer, dans Ztschr. de Geiger, IX, 219). En marge de son exemplaire de la Bible, il a écrit des observations, rapportées dans deux mss., notamment sur Genèse, XXX, 41 (ms. de Rossi 721) : ברהטים ב' רחד.פלוגתא מלך אכור אך הוא חמף קמץ, et sur Cantique des Cantiques, VII, 6 (ms. de Rossi 7) : ברהטים חמף קמץ. On peut sans doute lui attribuer également une remarque rapportée au nom de R. Juda dans le ms. de Rossi 305, qui contient un commentaire sur les Prophètes (Zunz, Zur Gesch., 118). Dans ses tos. Berakhot (9 *b*, 10, 13 *b*, 15 *a*, 18 *b*, 28 *a*, 35 *a*, et passim), il fait souvent des remarques exégétiques où il invoque l'autorité de Raschbam, dont il suit le système d'interprétation rationnelle. Par contre, Juda le Pieux mentionné souvent dans Daat Zek. et dans Minh. Yeh., dont les explications s'appuient sur certaines abréviations et sur la méthode des *guematriot*, n'est pas notre Juda Sire Léon, mais son homonyme de Spire. A en croire Carmoly (Biogr., 68), notre Juda est souvent cité dans le commentaire sur le Pentateuque (ms. Paris 353, 3°) intitulé טעמים של חומש. Mais Salomon, auteur de ce commentaire à tendances mystiques, était élève de Samuel ben Kalonymos, qui était probablement le père de ce Juda ben Samuel Hahassid qui attribuait aux lettres une signification mystique (Catalogue de Paris, p. 49 ; cf. Gross, dans Mschr., 1881, p. 564). Salomon était donc plus âgé que Juda de Paris, et R. Léontin qu'il cite souvent est sans doute Juda Haccohen, surnommé Léontin, maître de Guerschom de Metz (voir *s. v.* לוטיר, p. 300).

Juda Sire Léon passe aussi pour avoir écrit des compositions liturgiques. On lui attribue quelques paraphrases araméennes du Décalogue, dont l'auteur, il est vrai, est désigné sous la simple dénomination de « notre maître le Pieux » (Zunz, Ritus, 198). Un *pizmon*, commençant par les mots אל ערוכה נא, et peut-être aussi le piout du soir de Pâque qui commence par les mots אזכרה שנת עולמים, ont eu pour auteur Juda ben Isaac (Zunz, Litg., 328 ; Landshuth, Amude Aboda, 68). Il est vrai qu'il y eut un autre rabbin important de ce nom, plus ancien, qui était probablement d'origine allemande (Or Z., II, 50 *a*).

11° Barukh, savant bien connu qui est qualifié de *Rabbénou* « notre maître », vivait à Paris en même temps que Juda Sire Léon (Orh.

Digitized by Google

Hayy., II, ms. Gz., 140 *a* : הב' מנהל כתב כי בעיר פריש בעיני ר' יהודה ורבי ברוך היו אוכלין כרוכין כסדרן ואינם מוחין). Dans Mord. Houllin, III, n° 620, éd. Sabionetta, on trouve le passage suivant : מעשה בא לפני רי' מפריש בריאה דסבריא בבטרא וממשמש בה ידא דטבחא והכשירוה ושאלו הטבחים אם גם הם יפשו כמותו ואסר להם לפי שלא היו בקיאין כמותו לדעת מהו סנדך וכתב רב' והטיל חרם על קהל פריש שלא לאכול מנה. Dans l'édition Riva, on lit וכתב au lieu de וכתב, leçon qui ne cadre pas avec l'ensemble. L'abréviation ר"ב y est transcrite exactement R. Barukh ; par contre, ר"י ne désigne certainement pas R. Isaac, mais R. Juda de Paris, comme le prouve la collation de ce passage avec Or Z., I, 115 *a*. On ne connaît pas autrement ce Barukh. Le savant de ce nom qui fut le maître de Samuel de Falaise habitait probablement Falaise, et non pas Paris (voir *s. v.* פלייזא). Nous allons pourtant essayer de déterminer l'identité de Barukh de Paris.

On sait que Barukh ben Isaac de Worms, l'auteur du *Sèfer Hatterouma*, était élève d'Isaac l'ancien de Dampierre (S. Hatterouma, passim). Dans son ouvrage, il n'emploie que des termes français et ne cite presque que des autorités françaises ; parmi les autorités allemandes, il mentionne seulement celles qui étaient connues en France. Il ne semble absolument rien savoir des rabbins notables qui vécurent de son temps ou immédiatement avant lui dans les provinces rhénanes. De plus, des auteurs dignes de confiance le qualifient de Français (David Kokhabi, dans Migdal David ; cf. Neubauer, dans RÉJ., IX, 221). C'est donc lui ce Barukh הצרפתי qui est mentionné dans le ס' האסופות (ms. Hstm, p. 108), ouvrage composé par un savant allemand, et que Mord. Kamma, III, ms., appelle, par suite d'altération, Barukh טרצפטי (Mschr., 1878, p. 36). Il paraît, par conséquent, avoir été originaire de Worms et avoir vécu en France, où il se fixa définitivement après avoir quitté l'école d'Isaac l'ancien. Nous pouvons même aller plus loin. Moïse ben Jacob de Coucy, auteur du Semag et petit-fils de Hayyim ben Hananel Cohen, de Paris, ville où il fréquenta l'école de Juda Sire Léon, est aussi désigné comme l'élève de Barukh ben Isaac, l'auteur du Sefer Hatterouma (Yohasin, éd. Londres, 221 ; Schem Hagg., I, *s. v.* משה). Autant que nous sachions, Moïse de Coucy ne fut jamais en Allemagne et, par conséquent, ne put suivre les leçons de Barukh qu'en France, probablement à Paris même, où il étudia quelque temps. Enfin, par une coïncidence singulière, l'opinion de Barukh sur les deux points de casuistique mentionnés dans Orh. Hayy., II, et Mord. Houllin, III, dont nous avons parlé plus haut, est également exposée dans le S. Hatterouma, n°s 9 et 11. Il me paraît donc permis d'admettre que ce Barukh de Paris et l'auteur du Sefer Hatterouma ne sont qu'une seule et même personne.

Digitized by Google

13° Isaac Cohen de Provins, appelé parfois tout simplement Isaac Cohen, demeurait à Paris vers 1216-1217. A cette époque, Isaac ben Moïse, de Vienne, qui fréquentait alors l'école de Juda Sire Léon, discuta avec lui sur une question d'exégèse et de casuistique (Or Z., II, 110*a* ; voir *s. v.* פרוכיטש ; cf. Mschr., 1871, p. 255). Notre Isaac Cohen paraît avoir fait partie des élèves de Juda Sire Léon ; en tout cas, il était plus jeune que ce dernier et est peut-être identique avec l'exégète Isaac, qui vivait à Paris en même temps que Yehiel ben Joseph (mss. Hg, n° 187, 7°, Cat., p. 178 ; Zunz. Zur Gesch., 86). Un commentaire ms. du Pentateuque cite un exégète nommé Isaac Cohen (Zunz, *l. c.*, 101), et Eliezer ben Joël Hallévi (ראבי"ה ms., n° 957) mentionne un savant de ce nom qui vivait à peu près à cette époque et était probablement Allemand.

14° Joseph de Paris, cité une fois comme commentateur de la Bible (Minh. Yeb., 34*b*), n'est pas mentionné ailleurs en cette qualité. Il y avait à Paris plusieurs savants de ce nom, entre autres Joseph ben Yom Tob et Joseph ben Yehiel.

15° Yehiel ben Joseph, appelé Sire Vives et originaire de Meaux, était un des plus anciens et plus remarquables élèves de Juda Sire Léon, à qui il succéda vers 1224 comme chef de l'école talmudique de Paris (Luria, *l. c.* ; voir *s. v.* מוריץ, p. 341). On le mentionne habituellement sous les dénominations de Yehiel de Paris, « notre maître » Yehiel, « le saint », הקדוש (Orh. Hayy., I, 3 *b*, et Kol Bo, n° 22), « le pieux », החכיד (Orh. Hayy., II, ms. Gz., 97), « l'ancien », הזקן (*ibid.*, 173). Cette dernière épithète devait peut-être servir à le distinguer du rabbin allemand Yehiel, père d'Ascheri, et signifierait alors « le plus ancien. »

Ascheri sur Yebamot, IV, dit : וכן הורה ר' יחיאל בר יוסף מפריז ז"ל בארץ היון, « Telle a été la décision de Yehiel ben Joseph de Paris, de la Grèce. » Nulle part il n'est fait mention que Yehiel fût originaire de Grèce ou s'arrêtât dans ce pays quand il se rendit en Palestine, comme le suppose Carmoly (Itinéraires, 190). Le passage précité, qui, dans Mord. Yebamot, IV, gloses, est ainsi conçu : רבינו יחיאל הורה, sans autre détail, est certainement altéré, car il n'y a aucune raison d'indiquer deux lieux d'origine, Paris et la Grèce. M. Graetz a ainsi corrigé (Gesch. d. J., VII, 130) : מארץ יון [בתשובה שאלה ששאלוהו], mais il n'est pas probable que tous les mots entre [ ] aient été omis. Du reste, on ne sache pas qu'il y ait eu des relations, à cette époque, entre les rabbins de la Grèce et de la France septentrionale, et, de plus, le terme הורה, dans le langage de ce temps, s'applique à une décision orale. S'il s'était agi d'une consultation écrite, on aurait dit : וכן השיב ר' יחיאל, ou וכן כתב ר' יחיאל בתשובה ; les exemples en sont fréquents dans les écrits talmudiques du moyen âge. Je propose donc d'expliquer

Digitized by Google

autrement ce passage. Un ms. (n° 32 des mss. Cambridge, Cat., p. 62 ; voir *s. v.* וראנה, p. 193) nous apprend que Yehiel de Paris visita l'école de Tobia et entretint une correspondance avec ce rabbin. Ce Tobia est très vraisemblablement le savant de ce nom de Vienne. Yehiel traversa cette ville quand il se rendit en Palestine, car elle se trouvait sur sa route (Carmoly, Itin., 187). On peut donc admettre qu'il s'arrêta quelque temps à Vienne et s'y prononça sur une question rituelle. Le nom de Vienne, וראנה, aurait été altéré, comme le cas s'est présenté souvent, pour devenir יון, changé ensuite en ארץ יון, la Grèce.

Vers 1260, Yehiel partit pour la Palestine avec son fils, Joseph ארמלי. Ils moururent tous deux dans ce pays et furent enterrés au pied du mont Carmel, près de Saint-Jean-d'Acre. Ce Joseph, cité comme autorité rabbinique, semble être identique avec Sire Deulo-Saut, fils de Yehiel (voir *s. v.* ארמלי). Péréc de Corbeil était, non pas le fils, comme le croit le Koré Hadd., éd. Carlsruhe, I, 138 *b*, mais l'élève de Yehiel. Ce dernier, d'après Carmoly (Biogr., 76), aurait eu un frère du nom de Samuel, mais cette assertion n'est confirmée par aucun texte. Isaac ben Joseph de Corbeil, auteur du *Semak*, était le gendre de Yehiel (Schalsch., 58 *a* ; Yohasin, éd. Londres, 222 ; voir *s. v.* קורבייל). Mordekhaï ben Hillel, auteur du *Mordekhaï*, qui mourut martyr à Nuremberg en 1298, est désigné faussement comme gendre de Yehiel de Paris et beau-frère d'Isaac de Corbeil (Schalsch., 58 *b* ; Azriel Trabotto, d'après REJ., IV, 212 ; Koré Hadd., éd. Berlin, 24 *a* ; Schem Hagg., I, *s. v.* Mordekhaï). Il est vrai que trois passages du Mordekhaï indiquent cette parenté. Ainsi, on lit dans Mord. Broubin, VII, n° 524 : מעשה אחד ראיתי בבירת חמי הר' יחיאל והר' מרדכי זצק"ל ראה בבית רבינו מאיר שעל השלחן לפניו היו נהגין לחתוך קטירי השפוד בשבת וכן היו נוהגין בבית חמי רבינו יואל [והיאל] מפריש ז"ל : dans Mord. Beça, IV, n° 691 : מפריש ז"ל : dans Mord. Pesahim, II, n° 585 : אמנם גיסי הר' יצחק מקורבייל כתב בספר המצות. Mais ces trois passages manquent dans plusieurs mss. du Mordekhaï ; ils ont été certainement interpolés plus tard. On le voit, du reste, par le deuxième de ces passages, où Mordekhaï est cité dans son propre ouvrage (cf. Kohn, dans Mschr., 1877, p. 110). De plus, ce même passage est cité dans l'Agour, n° 645, mais sans l'addition de וכן היו נוהגין וכו'. Or, on peut se convaincre par le contexte que l'auteur de l'Agour n'aurait pas laissé de côté ces mots s'il les avait trouvés dans son exemplaire du Mordekhaï. D'où viennent ces interpolations ? Peut-être les deux premières additions ont-elles été empruntées à un ouvrage d'Isaac de Corbeil, autre que le Semak (voir *s. v.* קורבייל) ; la troisième addition fait supposer l'existence d'un ouvrage écrit par un beau-frère d'Isaac de Corbeil, peut-être par ce Joseph ben Yehiel dont il a été question plus

Digitized by Google

haut. Il peut avoir été le beau-frère d'Isaac de Corbeil comme ayant épousé sa sœur.

D'après quelques écrivains, Yehiel de Paris aurait été également élève d'Isaac ben Abraham de Dampierre (Schalsch., 58 *b* ; Azriel Trabotto, d'après RÉJ., IV, 212). Le fait est possible au point de vue chronologique, mais n'est confirmé par aucun document.

L'école de Paris, dirigée par Yehiel, était fréquentée par trois cents élèves (R. Jacob, Description des tombeaux sacrés de la Terre-Sainte, éditée par Carmoly, 1841, p. 5 ; cf. Carmoly, Itin., 183), notamment par Isaac de Corbeil, son gendre (Semak, n° 210), par Pereç ben Elia de Corbeil (gloses sur le Semak, n°s 93, 97 et passim), par Yakar, de Chinon (?), qui fut également le maître de Péréç ben Elia (*ibid.*, n° 184 ; Schiltè Hagg. sur Mord. Guittin, IX), et probablement aussi par le tosafiste allemand ר"י כ"ץ, dont les tosafot sont citées fréquemment dans la Schitta Mekoub. sur Kamma (éd. Venise, 5 *a*, מהר"ר יחיאל, 8 *a*, 19 *a*, ר"י בר יוסף ; cf. Zunz, Zur Gesch., 42). L'abréviation ר"י כ"ץ désigne sans doute Juda Haccohen, qui fut le maître de son parent M. de Rothenbourg (voir ses Consult., éd. Prague, n° 95 ; éd. Lemberg, n°s 179 et 213 ; cf. tos. Yoma, 63 *b*). Ce Juda Haccohen est le même que Juda ben Moïse Haccohen, probablement de Mayence, qui correspondit avec Isaac ben Moïse de Vienne (Or Z., I, 213 ; II, 16 ; cf. Gross., dans Mschr., 1871, 263). Méïr de Rothenbourg fut également élève de Yehiel de Paris (Schalsch., 58 *b* ; Azriel Trabotto, d'après RÉJ., IV, 212 ; M. de Rothenbourg, Consult., éd. Berlin, p. 69, n° 521), mais il invoque rarement son autorité ; il parle beaucoup plus fréquemment de son maître Samuel de Falaise (tos. Yoma, 18 *b* ; Taschbeç, n°s 322 et 352). Peut-être ne fréquenta-t-il que pendant un temps très court l'école de Yehiel. On a prétendu que Meïr Hallévi Aboulafia, de Tolède, fut aussi élève de Yehiel, mais on l'a confondu avec Meïr de Rothenbourg (Schalsch., 58 *b*). Enfin, on cite encore, parmi les élèves de notre Yehiel, Isaac ben Hayyim, du nord de la France, neveu de Moïse de Coucy, qui paraît avoir composé vers 1240 un commentaire du Pentateuque, intitulé ספר מסתרים, où il suit le système des mystiques, tenant compte de la valeur numérique des lettres et prenant en considération les aggadot. Il reste encore de cet ouvrage la partie relative à Genèse et à Exode, jusqu'au ch. XVIII (mss. Bodl., n° 2343, 1°, Cat., p. 817 ; Rabb. fr., 735).

Yehiel jouissait d'une grande considération, même dans les milieux non-juifs. On dit que saint Louis lui-même, pourtant si malveillant pour les Juifs, eut beaucoup d'estime pour lui. Mais qu'il l'ait appelé à la cour comme conseiller, cela est une pure légende. Il est également facile de reconnaître le caractère légendaire des

Digitized by Google

deux récits suivants. On raconte que, grâce à sa connaissance de la Cabbale, il put fabriquer une lampe qui, allumée le vendredi soir, brûlait toute la semaine, sans huile, dans son cabinet de travail. De plus, pour éloigner les fâcheux qui s'amusaient à venir frapper à sa porte dans la nuit, il aurait construit une serrure qui faisait enfoncer dans la terre quiconque essayait de l'ouvrir pour pénétrer dans la maison. Un soir, le roi, curieux de voir la lampe merveilleuse, se rendit avec sa suite dans la demeure de Yehiel ; dès qu'il eut touché la serrure, il s'enfonça dans le sol. Quand Yehiel l'eut reconnu, il s'empressa de le délivrer de sa position critique, le fit entrer dans sa maison et lui expliqua le mécanisme de la lampe, qui, au lieu d'huile, était alimentée par une autre substance, inconnue en ce temps. Le roi le combla d'honneurs, mais les courtisans, pour exciter contre lui la colère du souverain, lui affirmèrent que Yehiel ne boirait pas du vin que le roi aurait touché. Pour s'en assurer, saint Louis invita Yehiel à sa table et lui présenta une coupe de vin. Yehiel s'en tira habilement : il n'accepta pas la coupe, mais but l'eau de l'aiguière où le roi venait de se laver les mains. « Tu vois, ô roi, dit-il, que je ne considère pas comme impur ce que tes mains ont touché, mais je ne bois pas le vin, parce que notre religion nous le défend » (Schalsch., éd. Venise, 57). Ce sont là, naturellement, des légendes, mais il en ressort, du moins, que Yehiel passait pour posséder des connaissances variées et étendues et déployait beaucoup d'habileté dans ses discussions avec les chrétiens.

Notre Yehiel est certainement identique avec ce Yehiel de Paris qui combattit l'argumentation du chancelier de Paris tendant à prouver d'un verset du Pentateuque (Nombres, XXIII, 24) que les Juifs se servent de sang chrétien (Yosef Hammekanné, ms. Paris 712, n° 36 ; cf. Zadoc Kahn, dans RÉJ., I, 232). Cet Isaac qui prit part à la controverse est ou bien Isaac ben Hayyim, élève de Yehiel, ou bien Isaac de Corbeil, son élève et son gendre. Yehiel discuta aussi avec un moine qui, s'appuyant sur un texte de la Bible, soutenait que les Juifs ne sauraient être admis à témoigner en justice (*ibidem*).

Ces discussions étaient les préliminaires des débats solennels provoqués en 1240 par saint Louis, devant sa cour, au sujet des prétendus blasphèmes contenus dans le Talmud. On sait qu'en cette circonstance, Yehiel fut le principal défenseur des Juifs (voir *s. v.* מרוץ). Dans le compte rendu complet de cette controverse, écrit en hébreu (mss. Ps, n° 712, 2° ; éd. Thorn, 1873), il est appelé המלאך הגדול, ou plutôt המלאך הגואל, comme le dit une autre version, moins complète, de cette relation (mss. Bodl., n° 2149, 1° ; cf. Mschr., 1869, p. 148). A côté de Yehiel, trois autres rabbins prirent encore part à cette discussion, Juda ben David de Melun, Moïse de Coucy, auteur du *Semag*,

Digitized by Google

et Samuel ben Salomon de Falaise, qui habita quelque temps Paris (voir *s. v.* פלייזא, p. 478).

Après la controverse de 1240, la situation des Juifs de France ne fit qu'empirer. Par suite de l'appauvrissement de ses coreligionnaires, Yehiel se vit obligé d'envoyer en Palestine un délégué, Jacob, probablement un de ses élèves, pour recueillir des subsides en faveur de l'école de Paris. Ce Jacob mit son voyage à profit pour décrire les tombes célèbres de la Palestine. Yehiel eut la douleur de voir jeter en prison son fils innocent. Comme le séjour en France devenait de plus en plus difficile pour les Juifs, Yehiel se décida, peu de temps après l'année 1259, sans doute en 1260, à émigrer avec son fils en Palestine, où il mourut en 1268 (Semag, commandement 50 ; Semak, n° 184 ; voir *s. v.* ארמלי ; cf. Graetz, Gesch. d. J., VII, 130 ; Zadoc Kahn, dans REJ., I, 232).

Yehiel fut en correspondance avec Nathanel de Chinon, le plus ancien rabbin de ce nom, qu'il consulta sur des questions rituelles et que, par déférence, il appelait son maître, quoiqu'il n'eût jamais été son élève (Joseph Kolon, Consult., n° 102 ; voir *s. v.* קרינון). Il exposa aussi son avis, parfois avec Samuel ben Salomon de Falaise, sur un certain nombre de points de casuistique que lui avait soumis un de ses condisciples, plus âgé que lui, de l'école de Juda Sire Léon, de Paris, Isaac ben Moïse de Vienne (Or Z., I, 67 *b*, 228 *b* ; III, Mecia, 51 ; voir *s. v.* פלייזא, p. 480). Il répondit également à une question de Hiskyya de Magdebourg (Mord. Guittin, IV, n° 379). Enfin, il fut en correspondance avec Isaac ben Todros, qui est peut-être le savant espagnol de ce nom, élève de Nahmanide (mss. Hstm, n° 345 ; cf. Michaël, Or ha-Chayim, 501). Plusieurs de ses réponses se sont conservées, sans l'indication du nom du destinataire (Mord. Pesahim, II, n°s 557-558 ; M. de Rothenbourg, Consult., éd. Lemberg, n° 137 ; Orh. Hayy., II, ms. Gz., 97 *a*). Il faut mentionner, en outre, ses nombreuses décisions rituelles invoquées par M. de Rothenbourg (Taschbeç, *l. c.*), Isaac de Corbeil (Semak, n° 210 ; Mord. Eroubin, VII, n° 524, Beça, IV, n° 691, et passim) et surtout par Peréç de Corbeil, dans ses gloses sur le Semak. Ces décisions sont très souvent citées (Mord. Berakhot, VI, n° 120, Schabbat, gloses, IV, n° 457, Pesahim, I, n° 543, II, n°s 544, 556, 567, 568, 574 ; Orh. Hayy., I, 3 *c*, 33 *b*, 40 *c*, II, ms. Gz., 98 *b*, 125 *b*, 173 *b* ; Semag, défense 76 ; Schilte Hagg. sur Alfasi, Beça, II, Rosch Haschana, III ; sur Mord. Guittin, fin, et passim). On trouve dans le ms. Bodl. 2343, f° 57 (Cat., p. 818) soixante-douze décisions de notre Yehiel, avec cette suscription : הוראות מהר' יחיאל החסיד מפריש זצ"ל. Elles paraissent former le fragment d'un ouvrage rituel qu'il avait composé (Orh. Hayy., II, ms. Gz., 123 *b* : כתב הר' יחיאל מפריש בדינין שחבר). Le ms. Hstm 345, Cat., p. 66, mentionne les פסקי ר' יחיאל מפאריש.

Digitized by Google

Les tosafot de Yehiel sont fréquemment mentionnées sous les dénominations de « tosafot » (Maïmoniot, gloses חמץ ומצה, fin ; Kol Bo, n° 114 ; Joseph Kolon, Consult., n° 53), פרישה, « explication » (Mord. Yebamot, gloses, n° 107) ou טירחה, « exposition » (Kol Bo, n° 50). Ses tosafot sur Pesahim sont citées dans nos tosafot sur ce traité, ch. x, dont l'auteur appelle Yehiel son maître. Il a sans doute encore composé des tosafot sur les traités suivants : Berakhot (nos tos. Berakhot, 37 *a*, 43 *a* ; Mord. Berakhot, IX), Schabbat (Semak, n° 281 ; Mord. Schabbat, IV, n° 330 ; M. de Rothenbourg, Consult., éd. Prague, n° 55), Moed Katan (Pereç, gloses sur le Semak, nos 97 et 98), Beça (Pereç, *l. c.*, nos 195 et 281 ; tos. Beça, 24 *b*, dans le ms. Merzbacher 154), Kiddouschin (tos. Kiddouschin, 37 *b*, dans le même ms.), Yebamot (Mord. Schabbat, IV, n° 330), Ketoubot (nos tos. Ketoubot, 86 *a* ; Mord. Ketoubot, I, n° 131), Houllin (Mord. Houllin, I, n° 589 ; Pereç, gloses sur le Semak, nos 201 et 213), Kamma (tos. de Pereç sur Kamma, 7 *a*, 11 *a* ; Schitta Mekoub. sur Kamma, éd. Venise, 5 *a*, 8 *a*, 19 *a*), Zebahim (מזבח כפרה, Schitta sur Zebahim, 90 *a*), et probablement aussi Menahot (Pereç, gloses sur le Semak n° 153).

Enfin, Yehiel de Paris est aussi cité comme commentateur de la Bible (Daat Zek., 48 *b*, 71 *b* ; commentaire ms. du Pentateuque, d'après Zunz, Zur Gesch., 100 ; mss. Bodl., n° 2343, 1°).

15° L'école talmudique de Paris perdit toute importance avec le départ de Yehiel, et pendant longtemps il n'est plus question de savants juifs de Paris. Parmi les Juifs inscrits dans le *Livre de la taille de Paris en 1296-1297* (RÉJ., I, 61 et suiv.) se trouvent ABRAHAM LE MESTRE et BARU LE MESTRE. Ici, le mot *mestre* paraît signifier « rabbin », tandis que le titre de médecin est indiqué par le mot *mire*.

16° Les Juifs de Paris s'adonnaient sans grande ardeur à l'étude de la médecine. On trouve pourtant mentionnés dans le *Livre de la taille*, dont nous parlons plus haut, les médecins juifs suivants : COPIN LE MIRE, LYON-DACRE MIRE et MOSSE LE MIRE. On cite même une femme juive qui exerçait la médecine, SARA LA MIRGESSE. Nous ne savons pas quelles étaient les connaissances médicales de ces praticiens. En 1391, l'Université de Paris fit comparaître devant la justice un médecin juif qui s'était permis de pratiquer à Paris sans y avoir été autorisé par la Faculté de cette ville (Félibien, Histoire de Paris, t. IV ; cf. Carmoly, Histoire des médecins juifs, 110). Carmoly parle d'une rivalité qui aurait existé entre l'école de médecine juive de Paris et l'Université de cette ville, mais cette assertion ne repose sur rien. Sur les instances des médecins de Paris et surtout du « grand médecin » Maestre Jean de Passavant, le célèbre médecin Lanfranc, de Milan, en hébreu ליאון פראנקו (Léon Franco), composa à Paris, en 1296, son important ouvrage *Practica sive Ars completa totius Chirurgiæ*.

Digitized by Google

Ce livre fut traduit du latin en hébreu sous le titre de חכמה נשלמת במלאכת היד, « L'art complet de la chirurgie » (mss. Bodl., n° 2095, 3°, Cat., p. 716 ; mss. Ps, n° 1183, Cat., p. 217 ; mss. Mun., n° 271, Cat., p. 103 ; cf. Rabb. fr., 626). Dans le ms. Bodl., le nom est écrit correctement גראן דפשאראנט, mais dans le ms. Mun. on trouve la leçon inexacte de גראן דפשאנט, et dans le ms. Ps celle de גראן דר פשונאט, transcrite incorrectement dans le Cat., *l. c.*, par « Jean de Passounat ». Le nom de Passavant dérive probablement d'une des nombreuses localités de ce nom situées dans les départements de Maine-et-Loire, de la Marne, du Doubs et de la Haute-Saône. On trouve même des Juifs, au moyen âge, dans le Passavant du dép. de la Marne (REJ., XIX, 253 et 258). D'après Carmoly (Histoire des médecins juifs, 110), c'est un médecin juif de Paris qui aurait traduit en hébreu l'ouvrage de Jean de Passavant, mais ce détail n'est mentionné nulle part.

17° Matatia ben Joseph, savant très estimé, occupa les fonctions de grand-rabbin de Paris et de toute la France vers 1360-1385, quand les Juifs expulsés furent revenus en France. Il eut pour maîtres Pereç ben Isaac Haccohen et Nissim ben Reûben de Girone, et il fut surnommé פרובינסר, Provençal. Il était certainement le fils de Joseph ben Yohanan Treves, savant considéré, qui était rabbin de Marseille vers 1343 (voir *s. v.* מרסיליה et פרובינצא). Réputé pour son savoir et descendant d'aïeux instruits, il fut choisi comme chef religieux par toutes les communautés juives de France, nouvellement constituées. Le roi Charles V le nomma officiellement à ce poste et l'exempta, ainsi que Manecier de Vesoul et leurs deux familles, du port du signe distinctif imposé aux autres Juifs (I. ben Scheschet, Consult., n°s 270-272 ; Graetz, Gesch. d. J., VIII, 9). Cette exemption est ainsi libellée dans les Ordonnances des roys de France, V, 498 : « ...exceptez tant seulement Manessier de Vezou, sa femme et ses enfants, et Johannes son gendre, maistre Mathatias et sa mère et Abraham son fils. » Ce Johannes est peut-être Yohanan, fils de Matatia. Ce dernier aurait donc été allié à la famille de Manecier de Vesoul, à qui il devait sans doute la distinction que lui accorda le roi (Graetz, *l. c.*). Matatia avait aussi un fils très instruit, du nom de Joseph, qu'on ne trouve plus à Paris après 1385 (I. ben Scheschet, Consult., n° 272), et qui est identique avec le poète liturgique Joseph ben Matatia (Zunz, Litg., 370), avec Joseph ben Matatia Treves qui fit copier, vers 1392, le ms. du כפר הנייר, et enfin avec Joseph de Treves qui était rabbin de Dijon vers 1391 (voir *s. v.*, זורמנטרן, p. 208, et טרוויש, p. 242). Plus tard, il émigra en Italie, où il mourut vers 1429 (Brüll, Jahrbücher, I, 99).

Quand Matatia fut élevé au poste de grand-rabbin, on ne trouvait, dans toute la France, que cinq ou six talmudistes. Il

Digitized by Google

créa alors une nouvelle école à Paris et réunit autour de lui un grand nombre de disciples, dont huit furent ordonnés rabbins et envoyés dans diverses communautés (I. ben Schèschet, Consult., n° 270). On sait peu de choses de ses écrits. C'est lui sans doute ce Matatia Treves, טרייבוש, dont on trouve une consultation dans le ms. Ps 676 (voir *s. v.* טרבוש, p. 220). Il est probablement aussi identique avec Matatia « le Français », הצרפתי, qui composa un traité de la méthodologie du Talmud, dont Joseph Verga a donné quelques fragments (Schearit Yosef, éd. Mantoue, 3 *b*, 4 *a*; cf. Brüll, Jahrbücher, I, 93). Mais il y a doute sur l'identité des savants suivants, qui s'appelaient également Matatia. Ainsi, Isaac ben Hanania Aruvas mentionne un Matatia qui a écrit un traité sur les prescriptions alimentaires, קונטרס על הטרפיות (Zebhi Zedek, éd. Venise, 1662; cf. Brüll, *l. c.*). D'après le Catalogue, p. 61, le ms. de Rossi 492, 2°, contient un opuscule de Matatia intitulé *Constitutiones de mactatione*. Les gloses d'Isserlein sur Schaare Doura, n° 27, contiennent la citation suivante : ומהר"ר מתתיה אומר בשם הר"ר פרץ ז"ל. D'après l'ensemble de la citation, empruntée à un autre ouvrage, ce Matatia était un contemporain, plus jeune, de Péréç de Corbeil, et probablement son élève. Peut-être est-ce ce Matatia qui vivait à l'époque de Mordekhaï ben Hillel, c'est-à-dire vers la fin du XIII° siècle, et qui était un rabbin très considéré (Mord. Moëd Katan, n° 936). Enfin, il est question quelque part (cf. Zunz, Litg., 368) de Matatia ben Joseph הפרנס. Celui-ci peut difficilement être identifié avec notre Matatia, car l'épithète de הפרנס, qui signifiait primitivement « administrateur » et qui est employée souvent comme nom de famille, ne peut s'appliquer ni à lui ni à son père, Joseph (Zunz, dans l'Itin. de B. de Tudele, II, 40).

On a prétendu que Matatia avait composé un ouvrage intitulé אבן בוחן (Bass, Sifte Yeschènim, X, n° 9; Séder Hadd., éd. Carlsruhe, II, 238 *b*). Cette assertion repose sur une fausse interprétation d'un passage des Consult. d'Isaac ben Schèschet (n° 271), qui, entre autres titres, donne à Matatia celui de אבן בוחן, « pierre de touche », mais ne dit nullement qu'il ait composé un ouvrage de ce nom (Brüll, Jahrbücher, I, 93). Il possédait dans sa bibliothèque un rouleau de la Loi que Joseph Kolon eut entre les mains (Consult., n° 122), et un exemplaire du Talmud qui se trouve aux mss. de Munich, sous le numéro 95. Ce ms. précieux avait été copié, en 1343, par un Allemand, Salomon ben Simson, pour Yosifya Benjamin, parent et élève de Simson bon Isaac de Chinon, et fut ensuite vendu à notre Matatia, dont le nom y remplaça celui du propriétaire précédent. Yohanan, fils de Matatia, emporta ce ms. avec lui en Italie, d'où il revint en Allemagne et resta longtemps déposé à Pfersee, près d'Augsbourg. Azoulaï prétend (Schem. Hagg., II, *s. v.* גבורא) que ce ms. avait

Digitized by Google

été écrit à Paris, פאריץ. Rien ne prouve cette affirmation, qui, du reste, a contre elle ce fait qu'en 1343 il n'y avait pas de Juifs en France (cf. Rabinowicz, דקדוקי סופרים, I, introduction, 27-35).

18° Vers 1385, YOHANAN succéda à son père, Matatia, comme grand-rabbin de France et directeur de l'école talmudique de Paris, qui, soit dit en passant, produisit en cinq ans trois rabbins, dont l'un s'appelait Juda ben Eliézer. Yohanan eut à subir de violentes attaques de la part d'un ancien élève de son père, Isaïe ben Abba Mari, appelé aussi Astruc de Savoie (voir *s. v.* בריש). Isaïe, rabbin très instruit, mais ambitieux et intrigant, s'arrogea le droit, avec l'approbation de Meïr ben Barukh Hallevi de Vienne, d'accorder seul l'ordination aux rabbins français. Quiconque n'avait pas été ordonné par lui ne devait pas remplir de fonctions rabbiniques en France. Il se considérait comme l'unique grand-rabbin de France et employait les moyens les moins avouables pour détruire l'autorité de Yohanan. Celui-ci, froissé dans sa dignité et menacé dans sa situation, sollicita l'intervention des « grands de la Catalogne », les deux illustres savants Hisdaï Crescas et Isaac ben Scheschet. Tous deux se déclarèrent en faveur de Yohanan ben Matatia, blâmant avec la plus grande énergie les agissements d'Isaïe et l'intervention incorrecte de son protecteur, Meïr ben Barukh Hallévi (I. ben Scheschet, Consult., nos 270-272). L'expulsion définitive des Juifs de France en 1394 mit fin à ces tristes débats. Yohanan se rendit en Italie, où il mourut en 1429, à un âge très avancé (Rieti, מקדש מעט, 104).

Yohanan jouissait d'une grande considération comme rabbin (*ibid.* ; Joseph Kolon, Consult., n° 63), et on cite ses décisions rituelles (Schaarè Doura, ms. Bodl. 690, Cat., p. 136). Il fut en correspondance avec Jacob Moeln (Maharil, ms. Bodl. 820, Cat., p. 165, et ms. Merzbacher 56). Il existe de lui en ms., dans la bibliothèque de Florence, une consultation qu'il avait adressée à la communauté de Padoue (Biscioni, Cat., p. 426 ; Brüll, Jahrbücher, I, 98) ; deux autres de ses consultations se sont également conservées en ms. (Brüll, *l. c.*). On possède de sa bibliothèque le ms. de la traduction hébraïque, faite par Moïse ibn Tibbon, de l'ouvrage médical צדה הרכים d'Ahmed ben Ibrahim, sans doute Ibn Al-Dschezzar, qu'Isaïe ben Reüben, appelé Macip Ravil, avait copié pour lui en 1386, probablement à Paris (mss. de Rossi, n° 154 ; cf. mss. Mun., n° 19 ; Cat., p. 5 ; voir *s. v.* רבויל).

J'avais déjà écrit mon article sur Paris quand j'ai eu connaissance de l'excellent ouvrage de M. Léon Kahn, de Paris, intitulé *Les Juifs de Paris depuis le VIe siècle*.

Digitized by Google

פשדו.

Dans le procès de Samuel ibn Tibbon, de Marseille, dont nous avons déjà parlé (p. 374), un des témoins s'appelait Abba ben פשדו (mss. Bodl., n° 2550, דיני קידושין, n° 62 ; cf. RÉJ., XII, 85). C'est le nom de personne *Pesado* ou *Pesat*, porté au XIIIe siècle par plusieurs Juifs de Marseille (Loeb, dans RÉJ., XV, 76 ; XVI, 77 et 135). On trouve un poète liturgique du nom de Benjamin ben פשדו (mss. Bodl., n° 1212, Cat., p. 428 ; Zunz, Litg., 267). Le poète liturgique Isaac ben Juda Gerundi s'appelait aussi י' פשאר (Zunz, Litg., 481).

צאורשא CHAOURSE ou CHAOURCE.

Ville du département de l'Aube, arrondissement de Bar-sur-Seine

Cité dans le *Memorbuch* de Mayence, d'après RÉJ., IV, 13. Hayyim, un des martyrs qui périrent à Troyes vers 1288, habitait cette localité. Le nom de Chaource est aussi écrit en hébreu קאורשא, de même que Chatelain, nom d'un autre martyr de Troyes, est écrit צשטלין ou קשטלין (*ibidem* ; voir *s. v.* טרויש, p. 240). En général, la lettre *ch* est transcrite en hébreu par ק, mais parfois aussi par צ ; cette dernière lettre représente pourtant le plus souvent les lettres *z*, *ç* ou le *s* dur. Ainsi, le mot *chirurgie* est écrit en hébreu צירורגיאה (mss. Ps, n° 1179 ; mss. Bodl., n° 2124, Cat., p. 727) et טרורגיאה (mss. Ps, n° 1165, 2° ; voir *s. v.* קנכארי et קרטרש).

צירוט CÉRET.

En latin *Ceretum* ou *Cerisidum*. Ville du Roussillon, dans le département des Pyrénées-Orientales.

Cité dans la liste des contribuables juifs de Perpignan des années 1413-1414, d'après RÉJ., XIV, 75.

Digitized by Google

Le nom de la ville s'écrit aussi צרים ou סרים (*ibid.*). Vers 1413-1414, on trouve à Perpignan plusieurs médecins juifs de Céret (REJ., *l. c.* ; voir *s. v.* פירפיניאן, p. 469). Il y eut des Juifs à Céret dès la seconde moitié du XIIIe siècle (cf. REJ., XV, 32).

צירנום.

On trouve dans Or Z., II, 7 *b*, l'explication d'un passage talmudique donnée par Eliézer דצירנום. Cette localité ne paraît pas être située en France, mais en Allemagne ou en Bohême. Comme Isaac ben Moïse, l'auteur de l'Or Zaroua, habita quelque temps la Bohême, il est possible qu'il ait eu sous les yeux le commentaire sur Sanhédrin (68 *a*) ou sur Schabbat (35 *a*) d'un savant de ce pays. צירנום désigne peut-être Cerhonnic, à moins qu'il ne faille lire צירווים, Zirowetz ; les deux localités se trouvent près de Prague (Martinière, Dictionnaire, *s. v.*). On pourrait encore identifier ce nom avec Zirnau, en Bohême. Il est vrai qu'on ne peut démontrer pour aucune de ces trois villes qu'il y demeurât des Juifs au moyen âge. Dans plusieurs mss. du Mordekhaï (sur Schabbat, XXII), on trouve mentionné le commentaire de notre Eliézer (Mschr., 1878, p. 42).

צמיון.

Simon מצמיון copia, au printemps de l'année 1343, une Bible (ms. Erfurt 1) avec les voyelles et la massora (cf. Kennicot, ms. 160, Variae Lectiones, p. 405 ; Zunz, Zur Gesch., 120 et 217 ; H. B., V, 70). Je ne pense pas que cette localité se trouve en France, où il n'y eut pas de Juifs de 1306 à 1360, mais il est difficile d'en déterminer l'identité. Du reste, on ne sait pas au juste comment ce nom doit s'écrire et si, au lieu de צמיון, il ne faut pas lire מיכמיון, מינימון ou même מיכמינון (H. B., XVIII, 97).

Digitized by Google

צרפת FRANCE.

Le nom de צרפת, dans la Bible (I Rois, XVII, 9, et Obadia, I, 20), désigne la ville de Sarepta, en Phénicie, mais dans la littérature talmudique, à partir du Xe siècle, il indique le pays de France dans un sens plus ou moins étendu, tandis que le nom de ספרד, qui, dans le Targoum d'Obadia, *l. c.*, est rendu par אספמיא, désigne l'Espagne (voir *s. v.* פראנציאה). Il semble que c'est par suite de la similitude des noms de צרפת et de פרנצא qu'on a songé à employer le premier nom pour désigner la France, de même que, par suite de sa ressemblance avec ברטניא, on a appliqué le nom de ריפת à l'Angleterre (voir *s. v.* בריטאניא).

On trouve le nom de צרפת dans une consultation de Haï gaon (voir le recueil טעם זקנים, 54), mais d'après un ms. Hstm il faut le corriger en כפרד (Berliner, dans Mgz., VI, 119). B. de Tudèle (I, 6) identifie צרפת avec l'Ile-de-France. Ce nom a la même signification géographique dans le texte des résolutions prises par le deuxième synode de Troyes (voir *s. v.* טרויש, p. 235). Ailleurs, il faut voir dans צרפת toute la France septentrionale, comme dans la lettre de Méïr ben Todros Aboulafia, écrite vers 1204–1205 (כתאב אלרסאיל, éd. Paris, 2), dans les ouvrages d'Abraham ben Nathan de Lunel, et encore vers 1306, par opposition au Midi (voir *s. v.* פרובינצא). Pourtant, déjà dans la première moitié du XIIe siècle, la dénomination de צרפת désigne parfois toute la France, le nord et le midi, la Provence exceptée (voir *s. v.* מרשיליה, p. 369). Dans une lettre adressée par Maïmonide aux savants de Montpellier, cette dernière ville est considérée, dans un ms., comme faisant partie de צרפת (mss. Vi., n° 66, Cat., p. 80). Il est vrai que la suscription de cette lettre est suspecte et émane d'un copiste postérieur (voir *s. v.* מונטפשלייר, p. 325).

Une consultation de S. ben Adret, envoyée certainement à un rabbin du midi de la France, porte comme adresse ce simple mot : צרפתה (Consult., III, n° 426). Nissim Gerundi désigne également par ce nom la France méridionale, et exclut par

Digitized by Google

là Perpignan, qui appartenait alors à l'Espagne (Consult., n° 75). Dans son introduction à la grammaire de Hayyoudj, Moïse ibn Giquatilla (1070-1100) dit que les Juifs de צרפת cultivent avec zèle la langue hébraïque, mais que peu d'entre eux savent l'arabe (Ewald et Dukes, 181). Il est bien difficile d'admettre avec M. Graetz (Gesch. d. J., VI, 83) que le nom de צרפת soit appliqué ici au nord de l'Espagne ; il désigne plutôt, comme dans les textes précédents, le sud de la France. Par contre, quand Menahem Méïri (introduction au Bèt Habbehira, 18) dit que Méïr de Rothenbourg est la plus haute autorité rabbinique de צרפת, il semble comprendre sous ce nom la région du Rhin ou la Lorraine dans sa plus grande extension. C'est ainsi qu'il dit (*ibid.*, 17) que צרפת est la patrie de Guerschom ben Juda, et qu'Isaac ben Juda, qui habitait sûrement Mayence ou Worms et était d'origine allemande, est appelé צרפתי, « Français », par Isaac ben Abba Mari de Marseille (voir *s. v.* לוהטי, p. 295).

Cette épithète de צרפתי, Çarfati, est appliquée fréquemment, dans la littérature rabbinique, à des Juifs qui, eux ou leurs aïeux, étaient originaires de France. Encore au XVIIe siècle, plusieurs savants juifs portaient le surnom de Çarfati (Korè Hadd., 39 *b*, 45 *a*, 48 *a*, 50 *a*, et passim). Au XVIIIe siècle vivait à Fez une famille de savants appelée Çarfati, qui faisait remonter son origine jusqu'à Raschi ; elle se vantait de descendre de R. Tam (Schem Hagg., I, *s. v.* וידאל).

קאוולייאון CAVAILLON.

En provençal *Cavallon*, en latin *Cabellio*. Ville du Comtat Venaissin, dans le département de Vaucluse.

Cité dans mss. Mun., n° 249, 1°, Cat., p. 94.

Cette ville, comme la plupart des localités situées près de la Durance, fut habitée de bonne heure par des Juifs. Quand elle se trouvait sous la domination du pape, ses habitants juifs formaient une importante communauté (Maulde, Les Juifs dans les États français du Saint-Siège, 5 et 12 ; Bédarride, 371).

Digitized by Google

Cavaillon faisait partie des quatre communautés (Avignon, Carpentras et L'Isle) qui avaient un Rituel de prières spéciales, édité sous le titre de סדר התמיד (voir *s. v.* כרמי et לישלאה). A Carpentras demeuraient, vers 1357, des Juifs dénommés d'après la ville de Cavaillon (REJ., XII, 193) ; vers 1540-1546, on y trouve Maître Vides Avigdor de Cavaillon (*ibid.*, 201), et, vers 1615, Maître Mosse de Cavaillon (*ibid.*, 208). Les listes des Juifs de Carpentras de 1600-1605 contiennent le nom d'Eve Mery, veuve d'Isaac de Milhaud, demeurant à Cavaillon (*ibid.*, 212). A Perpignan aussi, d'après la liste des contribuables juifs de 1413-1414, il y avait des Juifs originaires de Cavaillon ou dénommés d'après cette ville, dont le nom est écrit קוולו ou קבלו (REJ., XIV, 75). En 1400, un des trois baylons directeurs de la communauté juive d'Avignon s'appelait maître Toros de Cavaillon, identique peut-être avec Todros de Cavaillon, qui a traduit ou composé un ouvrage médical sous le titre de שיבוי הדרבנות (mss. Ps, n° 1191, 1°, Cat., p. 219 ; voir *s. v.* אבינרון, p. 11 ; cf. Stnschn., Hebr. Uebers., 783 ; Renan, Les écrivains juifs français, p. 379). D'après le ms. Mun. 249, Moïse Botarel Farissol d'Avignon composa en 1465 un traité sur le calendrier, à l'instigation de Jacob Léon de Cavaillon (voir *s. v.* אבינרון, p. 11). Ce Jacob Léon, homme très instruit et très estimé, est sans doute identique avec נאקוב דקוולירון, pour qui Mordekhaï Durant Farissol copia, dans cette même année 1465, une partie du מלחמות ה' de Lévi ben Gerson et qu'il qualifie de גבירי, mot qui signifie probablement « homme considéré. » A la fin de ce ms. (n° 2426, 3°, des mss. Bodl., Cat., p. 857), Jacob Léon, le propriétaire du ms., se désigne sous le nom de יקוב דקולירון. Un des membres du collège rabbinique d'Arles qui jugea en 1385 le procès dont nous avons déjà parlé à plusieurs reprises, portait le nom de Joseph דקוואליירון (I. ben Schèschet, Consult., n° 266). Au bas d'un document hébreu signé en 1582 à Fossano, en Italie, se trouve le nom d'Isaac ben Nathan דקוולאון, membre du collège rabbinique (mss. Gz., n° 159 ; REJ., X, 82). Dans cette même année, plusieurs notables de Carpentras signèrent une pièce concernant l'excommunication d'une femme, et, entre autres, David Cohen de Cavaillon et Bongoias de la Rocca דקוליירון (REJ., X,

Digitized by Google

83). Enfin, vers 1713 demeurait à Cavaillon un poète liturgique du nom de Gad ben Juda de Bédarride (voir *s. v.* בדרידה, p. 105).

קאייל.

Parmi les témoins du procès d'Arles qui eut lieu en 1385, se trouvèrent Bonfos Bonjudas קאייל et Abram Astruc קאלי (I. ben Schèschet, Consult., n° 266). C'est le nom de famille Cayl ou Caylli, qui dérive certainement du nom de la localité de Caylus, en latin *Castlucium*, ville du département de Tarn-et-Garonne, dans l'arrondissement de Montauban. Un document latin de 1284 mentionne les Juifs Astruch et Bendig de Castlucio ou Caylus (Saige, 216). Un autre document latin, de l'année 1387, nomme Samuel Caylli de Montpellier (Bédarride, 540). Du reste, dans le midi de la France, le nom de famille קאייל n'était pas rare (voir *s. v.* אלאנצון et מרסיליה, p. 382). Mais le surnom de קלעי, Kalaï, porté par plusieurs savants juifs, est d'origine grecque ou arabe (Koré Hadd., 34*b*, 36 *b*, et passim ; Zunz, Litg., 339; Stnschn., Cat. Bodl., p. 2432).

קאיליאק CHAULIAC.

Village du Gévaudan, dans l'Auvergne, département de la Lozère.

Cité dans mss. Bodl., n° 2584, 2°, Cat., p. 1126.

Dans cette localité naquit, au commencement du XIV° siècle, le célèbre médecin Gui de Chauliac, en latin Guido (גידוא) de Cauliaco, qui exerça d'abord la médecine à Lyon, puis à Avignon, où il fut successivement le médecin de trois papes, Clément VI, Innocent VI et Urbain V. En 1363, il composa son remarquable ouvrage de chirurgie *Inventarium sive collectorium chirurgicalis medicinæ*, édité à Bergame en 1498. Ce livre fut traduit en hébreu par un inconnu, mais le ms. en est défectueux (mss. Ps, n° 1189, Cat., p. 218). Un « Abrégé de

Digitized by Google

Gui » fut traduit en hébreu, à Arles, en 1468, par Ascher ben Moïse de Valabrègue (voir *s. v.* אורלוברריגואה), sous le titre de גידוא קצר (mss. Bodl., n° 2584, 2°, Cat., p. 1126; mss. Lyon, n° 12, 4°). Dans le ms. Lyon, le nom de l'auteur est écrit גידוא דקאורליאק. D'après les deux mss., cet abrégé fut fait à Paris en 1413, par conséquent par un médecin postérieur à Gui. Au moyen âge on publia plusieurs extraits du grand ouvrage de Gui de Chauliac ; l'un d'eux fut imprimé à Venise, en 1497, sous le titre de *Chirurgia parva Guidonis*.

קאלים CALAIS.

En latin *Caletum* ou *Calesium*. Ville maritime de la Picardie, dans le département du Pas-de-Calais.

Cité dans Dibrè Hayy., 59*a*.

Dans les comptes des impôts dus par les Juifs en 1299-1300, il est aussi question des taxes des Juifs du bailliage de Calais (REJ., XV, 253).

קאם CAEN.

En marge d'un ms. du *Mordekhaï* (ms. Hstm), on parle d'un cas de *haliça* où מפריש ר"י, c'est-à-dire Juda Sire Léon de Paris, décida que le plus jeune frère établi à Paris pouvait être contraint par les autorités civiles d'accomplir la cérémonie de haliça, quoiqu'il existât un frère plus âgé à קאם, à soixante milles de Paris (Berliner, H. B., XII, 39; Mgz., VII, 184). Cette même note marginale se retrouve dans le ms. du Mordekhaï de la bibliothèque du séminaire de Breslau, avec le mot קאם, mais sans indication de la distance qui sépare cette ville de Paris, et dans un recueil talmudique (ms. Hstm 345, Cat., p. 65), avec la variante de קאש. Samuel ben Salomon de Falaise parle (voir *s. v.* דרוייש) du séjour qu'il fit à קאם et à Dreux. קאם est donc dans la Normandie, d'où Samuel de Falaise était originaire et où il résida longtemps. C'est probablement

Digitized by Google

Caen, dans le département du Calvados, ville située, en effet, à environ soixante milles de Paris et à quelques milles de Falaise (Zunz, dans H. B., VI, 117; Berliner, *l. c.*). Du reste, la transcription hébraïque de קאם se comprend, car Caen, en latin *Cadomum* ou *Cadomus*, s'appelait autrefois *Cathum* ou *Cathem* (Martinière, *s. v.* Caen). Dans le Roman de Rou, cette ville est appelée Caan, Chaem ou Caem. Dans un document latin de 1299, on trouve écrit le nom de cette localité Cadomum et Caam (Bibliothèque de l'école des Chartes, année 1878, p. 210). Sur la carte d'Ubelin et Esler, de l'année 1513, il y a Cam (Lelewel, Géographie du moyen âge, Atlas, n° 38). Le nom hébreu de קאם répond donc à une des anciennes dénominations de Caen.

Il existe des documents qui prouvent le séjour des Juifs dans cette ville au moyen âge. L'échiquier de Caen décida en 1234 qu'un bien-fonds, vendu par un chevalier à un Juif du nom de Moteille, n'appartenait pas à ce dernier, mais au roi, dont le Juif lui-même était la propriété (Beugnot, Les Juifs d'Occident, I, 98). Parmi les Juifs, autorisés à demeurer au Châtelet, se trouvait « Dex le croisse de Cadomo » (Delisle, 890). Les comptes des impôts des Juifs de 1301 contiennent les taxes des Juifs du bailliage de Caen (REJ., XV, 258 et 260).

Le S. Hayyaschar, 72, rend compte d'une correspondance qui eut lieu entre R. Tam et Eliézer ben Nathan, de Mayence. Celui-ci avait soumis une question à Meïr ben Samuel, gendre de Raschi. Ce fut R. Tam qui répondit, parce que Meïr, son père, venait de perdre son frère, Isaac, et était trop affligé pour écrire, et que Samuel, frère de R. Tam, était absent. Voici ce qu'il dit : ותרד עיני דמעה ורבינו שמואל אינגו פה כי בקמו ישנו עומד צור ישראל יזכרנו לחיים. « Mes larmes débordent, et Samuel est absent; il se trouve à קמו. Que le rocher d'Israël lui accorde longue vie! » L'ouvrage rituel ראבן d'Eliezer ben Nathan, 148 *b*, contient la même correspondance et rapporte en ces termes la fin de la réponse de R. Tam : ותרדנה עיניו דמעה דרבינו שמואל איננו פה כי בקאס עומד וצור ישראל יזכרהו לחיים.

Dans les deux ouvrages, le texte est incorrect; M. Berliner a essayé de le corriger en collationnant les deux passages (Mschr., 1868, p. 184). D'après M. Wiener, בקאס aurait la signification de l'expression latine *in casu*, « dans une affaire criminelle. » Raschbam aurait été impliqué dans un procès criminel et R. Tam aurait

Digitized by Google

prié Dieu de détourner de son frère le danger qui le menaçait (H. B., VI, 117). Cette explication ne tient pas debout. Nulle part il n'est question d'une affaire de ce genre. Du reste, il paraîtrait étrange que R. Tam se fût servi d'un terme latin, au lieu d'employer un mot hébreu. En réalité, les derniers mots de ce passage sont une simple formule que nous retrouvons dans d'autres lettres de R. Tam. Celui-ci s'excuse tout uniment de répondre à la place de son frère aîné, Samuel, et il dit que ce dernier est absent. Il met encore cette excuse en avant dans d'autres consultations (השיבות הגאונים, ms., d'après Kérem Chemed, VII, 45 : כאשר נראה בעיני האחד והאחד המיוחד אינני, רבנו שמואל כי הלך לכשוק טרויש). D'après le contexte, בקמו dans le S. Hayyaschar et בקאם dans le ראבן désignent une localité. Dans les deux ouvrages, ce nom est altéré; il faut lire בקאב, comme le dit, en effet, un ms. du ראבן (Zunz, *l. c.*). Il s'agit de Caen. Comme Samuel ben Meïr résida quelque temps dans plusieurs localités de la France septentrionale (voir *s. v.* דרום, p. 179, et כרך לוטרון), il est très plausible qu'il habita aussi Caen. Nous avons même des raisons de croire que ce rabbin se rendit dans le nord-ouest de la France pour visiter Caen, où demeurait Joseph, son petit-fils. Peut-être même cette ville était-elle déjà habitée par son fils Moïse, père de ce Joseph.

On lit dans Yohasin, éd. Constantinople, 131 *b*, et dans Sèder Hadd., éd. Carlsruhe, I, 129 *b* : ר' יוסף פורת התחריף בן רשבם בזמן הזה. « Joseph Porat, fils de Raschbam, vivait à cette époque », c'est-à-dire au temps d'Ephraïm, de Ratisbonne, et d'Isaac ben Abraham, de Dampierre, appelé par abréviation ריצבא. Nous voyons par cette indication que Joseph Porat vivait au milieu du XIIe siècle. Il paraît déjà avoir été un savant estimé à l'époque où Eliezer ben Nathan, de Mayence, écrivit à Meïr ben Samuel et reçut une réponse de R. Tam, et c'est probablement lui qui est désigné par ces mots de la lettre d'Eliezer : והנהר הרביעי הוא פרה. Le surnom de פורת lui a été donné par allusion au passage de Genèse, XLIX, 22, בן פרת יוסף.

On lit dans le Yohasin, éd. Londres, 218 : ורבנו (של רשבם) ר' יוסף פורת עשה גם כן פירוש להתלמוד בתוספות סרק ר' אליעזר דמיללה « Joseph Porat, fils de Raschbam, composa également un commentaire sur le Talmud, comme l'indiquent les tosafot de Schabbat, chapitre XIX. » D'après ce que nous avons dit, il était, non pas le fils, mais le petit-fils de Raschbam, par son père. Il faut donc corriger le mot בן « fils », dans le Yohasin, éd. Constantinople, 131, et le mot בנו de l'éd. Londres, 218, en בן בנו, « petit-fils ». La nécessité de cette correction est démontrée par ces mots d'un commentaire du Pentateuque, ms. Vienne 32, Cat., p. 36 : הר' יוסף מקאם בן בנו של רבינו שמואל, « Joseph de Caen, petit-fils de Samuel. » Ce Joseph, qui est identique avec

Digitized by Google

le susnommé Joseph Porat ou Joseph ben Moïse, appelé Don Bendit, est sans doute aussi le même que « le vieillard » Joseph de Caen, mentionné par Samuel de Falaise comme autorité rabbinique (voir *s. v.* דרום). Mais il ne faut pas le confondre avec un savant du même nom, plus âgé que lui, qui habitait Troyes (voir *s. v.* טרוייש, p. 238).

On a vu plus haut que Joseph Porat a écrit un commentaire sur le Talmud. On en trouve des fragments importants dans les tosafot imprimées sur Schabbat ainsi que sur Yoma, 37 *b* et 46 *a*. En collationnant le passage des tos. Schabbat avec Or Z., II, 15 *a*, et Orh. Hayy., I, 49 *a*, et le passage des tos. Schabbat, 52 *a*, avec Or Z., II, 37 *a*, on voit que Joseph Porat et Joseph ben Moïse sont une seule et même personne, et, de plus, la comparaison des tos. Schabbat, 65 *b*, avec Or Z., II, 42 *a*, et Semag, défense 65, prouve que Joseph Porat ou Joseph ben Moïse est parfois appelé Don Bendit. Ce dernier nom est écrit דון בנדים (Semag, défense 65), דבונדיט (Semak, n° 222), דבונידישו, Don Benedetto (Schalsch., éd. Venise, 59 ; voir *s. v.* מיוחס), et, par altération, דנבוריט (Maïmonlot, אבל, ch. x), דאנבריט (Hayyim Or Z., Consult., n° 164), דונבריט (Luria, *l. c.*), et דונבדינו (Yohasin, éd. Londres, 230). On voit aussi par les tos. Schabbat (58 *b*, 91 *a*, 134 *b*) que notre Joseph était élève de Raschbam (Luria, *l. c.*), qu'il appelle simplement « notre maître ».

Un commentaire sur le Pentateuque, composé certainement par un Français, mentionne Joseph, petit-fils de Samuel (mss. Bodl., n° 271, 1°, Cat., p. 53 ; Neubauer, dans Ztschr. de Geiger, IX, 216 ; voir *s. v.* פמגרש). C'est probablement notre Joseph, et non pas, comme le croit M. Neubauer, *l. c.*, Joseph, petit-fils de Samuel le pieux, de Spire. Du reste, l'existence de ce dernier Joseph n'est nullement prouvée. On trouve dans mss. Bodl., n°s 945 et 946, un commentaire sur l'Exode d'un petit-fils de Samuel de Spire, où il est fréquemment question des *guematriot* et du *notaricon* (Cat., p. 204 ; cf. Zunz, Zur Gesch., 91), mais il n'est indiqué nulle part que l'auteur se fût appelé Joseph. Il s'appelait plutôt Eléazar ben Moïse Haddarschan, dont le « Livre des Guematriot », ספר הגימטריאות, est reproduit par extraits dans le ms. Mun. 221, 10° (Cat., p. 77 ; Stnschn., dans Ztschr. de Geiger, X, 315 ; H. B., XIV, 64), et ce n'est certainement pas le compilateur de ces extraits, mais l'auteur même, c'est-à-dire Eléazar, qui cite souvent, dans le ms., son grand-père Samuel le pieux de Spire (f° 64 *b*, זקני החסיד ; f° 168 *b*, זקני משפירא ר' שמואל). Parfois il le désigne comme son bisaïeul (f° 152 *a*, מצאתי כך במכילתא ביסוד רבינו שמואל זקן זקני), et probablement le mot זקני qu'il emploie ne signifie pas ici « mon grand-père », mais est pris dans le sens plus général de « mon ancêtre », sens qu'il a souvent (cf. Gross, dans Mschr., 1885, p. 312, 317). Notre supposition

Digitized by Google

nous paraît très plausible, car cet Eléazar ben Moïse Haddarschan était, selon toute probabilité, le père de Moïse Haddarschan, qui vivait vers 1280 (Zunz, Litg., 622; H. B., IX, 24). Or, il n'est pas prouvé que Samuel de Spire ait eu un fils du nom de Moïse Haddarschan. Notre Eléazar, qui vivait vers 1250, pouvait donc être tout au plus l'arrière-petit-fils de Samuel le pieux. Pour conclure, il y a beaucoup de vraisemblance pour que le Joseph, petit-fils de Samuel, qui est mentionné dans ms. Bodl. 271, soit notre Joseph de Caen.

קאמבראי CAMBRAI.

En latin *Cameracum*. Ville du département du Nord.

Cité dans Dibrè Hayy., 54 *b*.

L'ancienne dénomination allemande de cette ville est *Camerik* ou *Camerich*, en hébreu קמרייך (Cémah David, éd. Prague, II, 22 *b*). La province dont faisait partie Cambrai s'appelait Cambrésis, en latin *Cameracensis* ou *Cambrensis ager*, en hébreu קאמבראסינסי (cf. Dibrè Hayy., 1 *a*, et Cémah David, *l. c.*).

קשטילט CASTELET.

Village situé à l'ouest du Beausset, dans le département du Var, arrondissement de Toulon.

Cité dans I. de Lattès, Consult., nos 87 et 94; voir *s. v.* קוניל.

קאשטיל שאראזין CASTEL-SARRASIN.

En latin *Castellum Sarracenorum*. Ville du Haut-Languedoc, dans le département de Tarn-et-Garonne.

En 1320, pendant les persécutions amenées par les Pastoureaux, les Juifs de cette localité, pour ne pas tomber entre les

Digitized by Google

mains de leurs ennemis, s'entretuèrent tous à l'exception de deux personnes, qui se précipitèrent plus tard du haut d'une tour (Emek Habb., éd. Vienne, 59, 60). Dans le Schèbet Yehuda (éd. Hanovre, 5), qui évalue le nombre des martyrs à deux cents, le nom de cette localité est écrit קשטיל שרזין, nom que la traduction espagnole de cet ouvrage, *La Vara de Juda*, transcrit par Castel-Sarrasin (Loeb, dans REJ., XVI, 219). Les documents latins parlent du martyre subi par cinq autres Juifs à Verdun, en latin *Castellum Verduni* ou *Castrum Virdunum*, ville située sur la Garonne, au nord de Toulouse (Graetz, Gesch. d. J., VII, 295; Emék Habb., traduction fr. de Julien Sée, 235). Ce douloureux événement, raconté longuement dans les ouvrages latins, qui varient beaucoup pour les détails, doit vraisemblablement être identifié avec le massacre des Juifs que les ouvrages hébreux placent à Castel-Sarrasin. Autrement on ne comprendrait pas que les auteurs juifs aient passé sous silence les faits si tristes qui eurent lieu à Verdun. Il est vrai que Vaissette, en énumérant les villes du midi de la France où les Juifs souffrirent des persécutions des Pastoureaux, mentionne à la fois Verdun et Castel-Sarrasin (voir son Histoire générale de Languedoc, IV, 185). Aussi M. Graetz, *l. c.*, a-t-il supposé, avec raison sans doute, que le nom de קשטיל שראזין ou קשטיל שרזין, mentionné deux fois dans les sources hébraïques, doit être corrigé la deuxième fois en קשטיל ורדון, Castel-Verdun.

קבשטיין CAPESTANG.

En provençal *Cabestaing*, en latin *Caput Stagni*. Village près de Béziers, dans le département de l'Hérault.

Cité dans I. ben Schèschet, Consult., n° 266.

Il est prouvé par des documents qu'au moyen âge il y eut des Juifs à Capestang. Ainsi, une pièce latine de 1284 mentionne Vitalis Barrela, *judeus de Capitestagno* (Saige, 214), et une autre pièce latine, de 1293, nomme le juif *Ferrerius de Capitestagno*, établi à Montpellier (REJ., XXII, 272). Le nom de

Digitized by Google

cette localité est écrit en hébreu de différentes façons, comme nous allons le voir dans les citations que nous serons amené à faire.

1° Les notables de la communauté juive de Capestang, ראשי קהל קבשטיאן, assisterent, vers 1245, à la controverse religieuse soutenue publiquement par Méir ben Siméon, comme représentant des Juifs, devant l'archevêque de Narbonne (voir son Milhemet Miçva, mss. de Rossi, n° 155 ; voir aussi *s. v.* נרבונה, p. 423).

2° Dans une élégie, Abraham Bédersi pleure la mort de David de Capestang, דקבאשטניאן, et de ses deux fils, En Bonsenior (אבונשניור) et Méir, établis à שילה, c'est-à-dire Salon (voir son Divan, mss. Br. Mus., Add. 27168 ; cf. Rubb. fr., 713). D'après Zunz (Zur Gesch., 464), le premier de ces deux fils s'appelait Nathanel. Le compilateur de ce Divan, qui était un membre de la famille d'Abraham Bédersi, dit que David de Capestang était son oncle (voir *s. v.* בדרשי, p. 104). Ce dernier était donc également parent d'Abraham Bédersi et vivait dans la seconde moitié du XIII° siècle.

3° Isaac Haccohen de Capestang, דקאבשטאיין, était un cabbaliste important, contemporain du philosophe Isaac Albalag, qui le mentionne dans son תיקון הדעות. Cet ouvrage est une adaptation hébraïque du Makâcid Al-falasifa, « Les Tendances des philosophes », d'Algazali (mss. Ps, n° 905, Cat., p. 157 ; Carmoly, Itin., 281, où il est simplement nommé Isaac Haccohen). La date à laquelle Albalag écrivit l'ouvrage précité est indiquée de façons variées. Le Catalogue des mss. hébreux de la Bibliothèque de Paris, p. 157, parle de 1334, ce qui ne paraît pas exact. La date de ד' אלפים וג"ב ou רנ"ד, c'est-à-dire 1292 ou 1294 (Chaluz, VI, 91 ; cf. VII, 169 ; Graetz, Gesch. d. J., VII, 152), ne semble pas plus juste. La date la plus vraisemblable est celle de 1307, inscrite dans un ms. Bodl. (voir H. B., VIII, 77), car les idées rationalistes que cet ouvrage expose, à l'exemple de Lévi ben Abraham de Villefranche, étaient surtout répandues au commencement du XIV° siècle, alors que les partisans de la philosophie et de l'orthodoxie se combattaient en paroles et en actes. C'est donc à cette époque que vivait aussi Isaac Haccohen de Capestang, contemporain d'Albalag.

Un des quinze savants de Capestang qui prirent part à cette lutte religieuse en envoyant une lettre d'adhésion à Abba Mari de Lunel s'appelait Isaac ben Moïse Haccohen (Minh. Ken., éd., p. 172 et 173). En tête de cette lettre, on trouve le nom de קבסטין, qui est certainement Capestang, mais qui, à la fin de la lettre, est devenu par altération קשטירון, Castejon, en Espagne. On peut difficilement admettre qu'Isaac, un des signataires de

Digitized by Google

cette lettre, soit le cabbaliste dont parle Albalag. Notre Isaac Haccohen est probablement le même que le frère de ce nom du cabbaliste Jacob ben Jacob Haccohen de Ségovie, en Espagne. Cet Isaac séjourna quelque temps dans diverses villes du midi de la France, à Arles, à Béziers, à Narbonne. Il résida probablement aussi à Capestang, ville d'après laquelle il fut ensuite dénommé par Albalag (H. B., XVIII, 19 ; voir *s. v.* ארלי, p. 81).

4° Isaac דקשטרון est un poète liturgique qui vivait à une époque indéterminée. Il n'est nullement nécessaire de corriger ce nom en קבשטיין, Capestang (Zunz, Litg., 558) ; il peut parfaitement s'agir de Castejon, en Espagne, dont le nom est encore écrit ailleurs קשטרון (mss. Bodl., n° 2127, 1°, Cat., p. 728) ou קאשטרון (S. ben Adret, Consult., III, n° 446).

5° Lévi ben Abraham, appelé Léon Abram de Capestang (דקבשטאריין ou, par abréviation, 'דקבשט), copia en 1363, pour son usage personnel, le עמודי כסף de Joseph Caspi (éd. Werblumer, 151 ; cf. mss. Mun , n° 264, épigraphe, Cat., p. 100 ; H. B., XIV, 99).

6° Dans le ms. Cambridge 63 (Cat., p. 198), on trouve un contrat de mariage rédigé à Salon, en 1395, par Abram Crégud de Capestang, קרגוד דקבשטריאן, en faveur de sa femme.

קבשטני CABESTANY.

Petite localité située près de Perpignan.

Cité dans I. ben Schèschet, Consult., n° 266.

Don Léon Nassi דקבשטני, ou, moins correctement, דקבשטיאן ou דקבשטירן, qui habitait Perpignan vers 1386, est très probablement identique avec Leonus de Cabestany, conseiller de la communauté juive de Perpignan en 1407 (voir *s. v.* פרפיניאן, p. 475). C'est sans doute aussi la localité de Cabestany, et non pas Capestang (REJ., XIV, 75), qu'il faut voir dans le mot de קבשטאריין de la liste des contribuables de Perpignan en 1413-1414 (*ibid.*).

קדינט CADENET.

En latin *Cadenetum*. Petit village du département de Vaucluse, au sud d'Apt.

Cité dans I. ben Schèschet, Consult., n° 266.

Digitized by Google

Maestre Duran de Cadenet, établi à Arles, était l'auteur du procès scandaleux qui fut jugé dans cette ville en 1385, et dont nous avons déjà si souvent parlé. Cadenet est écrit קדינט et, par altération, קרינטי et קרינט (*ibid.*). Il y eut des Juifs à Cadenet, comme dans toutes les localités situées le long de la Durance (voir *s. v.* איגט). Vers 1400, on trouve à Carpentras un Juif du nom de Mosson de Cadenet (REJ., XII, 196), et, vers 1460, un des baylons des Juifs de cette ville s'appelait Salvet de Cadenet (*ibid.*, 176).

קדרושה CADEROUSSE.

En latin *Caderossa* ou *Caderossium*. Localité située sur le Rhône, non loin d'Orange, dans le département de Vaucluse.

Cité dans mss. Mun., n° 213.

Ce ms. Mun., qui contient le *Sefer Hammiçvot* de Maïmonide, eut divers propriétaires, entre autres Don Crescas דקדרושה (voir *s. v.* דירלושאל). Le ms. Bodl. 2343, f° 79, contient un contrat rédigé à Avignon et mentionnant, entre autres, Josué ben Joseph établi à מגדול קדרושה (Rabb. fr., 517). En 1343 et en 1357, Carpentras était habitée par plusieurs Juifs de Caderousse (REJ., XII, 49 et 194).

קדשוואריץ.

Le S. Hayyaschar, 85, rapporte une consultation de R. Tam, qui autorisa la veuve du frère de Salomon et d'Isaac ben Benjamin à se remarier, quoique l'identité de son mari, qui avait été assassiné, n'eût pas pu être établie avec une certitude absolue. Voici ce passage : חכור אני שכך דנתי לפני רבי שמואל והתרנו אשת אחיו של ר' שלמה בר בנימין או אחיו של ר' יצחק בר בנימין מקדשוואריץ, אין מעידין אלא על פרצוף פניהם עם דהחותם וכו'.

Cette consultation est reproduite dans Maïmoniot, Consult. אישות, n° 9, mais sans indication de la localité. Dans Or Z., I, 194 *a*, les noms sont ainsi reproduits : אשת אחיו של רבי שלמה

וצ"ל בת ר' בנימין אחיו של ר' יצחק מקרטמארש. Le mot בת doit certainement être corrigé en בן. Le mot רבי est sans doute une leçon incorrecte de l'abréviation ר', car Salomon et Isaac ben Benjamin étaient peut-être des hommes instruits et considérés, mais non des savants célèbres, car on ne retrouve plus leurs noms ailleurs. Dans le ms. Bodl. de l'Or Z., le nom de lieu, d'après une communication de M. Neubauer, est écrit קבטמארש. L'ouvrage rituel ראבי"ה, d'Eliézer ben Joël Hallévi, qui contient aussi cette consultation de R. Tam, a קדש מאנט. Enfin, dans le ms. Hstm du S. Hayyaschar, *ad. l.*, ce nom est écrit קדטמארץ. C'est là certainement la leçon la plus correcte; seulement il faut écrire ce nom en deux mots, קדש מארץ, qui désignent probablement SAINT-MARDS, en latin *Sanctum Medardum*, gros bourg de la Champagne, dans le département de l'Aube, arrondissement de Troyes. Dans les comptes des impôts des Juifs, pendant les années 1298-1299, on trouve mentionné « Vivandus de Sancto Medardo » (RÉJ., XV, 248).

קדש מלו SAINT-MALO.

Ville de la Bretagne, dans le département d'Ille-et-Vilaine.

Cité dans mss. Ps, n° 712, § 113.

Joseph ben Nathan l'official, auteur du *Yosef Hammekanné*, eut une controverse religieuse avec l'évêque de Saint-Malo (cf. Zadoc Kahn, dans RÉJ., I, 244; III, 16).

קדש סריש SAINT-PRIX.

Localité du département de Seine-et-Oise, arrondissement de Rambouillet.

Cité dans mss. Ps, n° 134, d'après RÉJ., II, 16.

Digitized by Google

קדש ריינבירט SAINT-RAMBERT.

Le ms. Turin 45, Cat. Pasinus, p. 17, ou le ms. 3, d'après le Cat. Peyron, p. 3, contient les Prophètes avec la massora, et fut écrit en 1305 par le copiste Elia ben Juda pour Menahem ben Aron מקדש ריינבירגו. Pasinus et Peyron ont mal lu ce nom, qu'ils ont transcrit : *Mekadesch Reinbergensis*. Il faut lire מקדש ריינבירט, « de Saint-Rambert ». C'est une ville du département de la Loire, arrondissement de Montbrison (Zunz, Zur Gesch., 209; H. B., XX, 127; Berliner, Ein Gang durch die Bibliotheken Italiens, 32). En 1333, le juif Jérémie était péager à Saint-Rambert (REJ., VIII, 241).

קואיק.

L'ouvrage rituel Orhot Hayyim, d'Aron Haccohen (ms. Gz., II, 68 *b*), cite une explication talmudique de Joseph מקוואיק. Ce savant n'est mentionné nulle part ailleurs sous ce nom. Il me paraît risqué de corriger קואיק en קינון, Chinon ; je ne crois pas, non plus, possible d'identifier ce nom avec Couches, localité du département de Saône-et-Loire, près d'Autun, où il y avait bien quelques Juifs, mais non pas une communauté assez importante pour produire des savants (Simonnet, 159 et 161). Peut-être faut-il lire קואנק ou קונקא, Cuença, autrefois Conca ou Concha, dans la province de ce nom, en Espagne (mss. Bodl., n° 618, Cat., p. 1153, קונקה). C'est ainsi, sans doute, qu'il faut aussi corriger קנוקה, patrie du rabbin Jonathan qui fut en correspondance avec Méïr Hallévi, probablement fils de Todros Aboulafia, de Tolède (Kol Bo, fin).

קונדום CONDOM.

Le ס' חנייר, ms. Hstm, f° 119 *b*, reproduit une lettre de divorce rédigée au commencement de l'année 1319, dans une ville qui est ainsi désignée : בקונדרום מתא דייתבא על נהר באאראא

ורפל נהר וילא. M. Rabinowicz (Variæ lectiones, II, fin) a lu קונדום. M. Neubauer a adopté la même lecture et corrigé באאירא en אאירנא, et וילא en וילא ; ce serait alors Condé-sur-Aisne et Vesle (Rapport sur une mission, 22). M. Neubauer se trompe, car ce nom est encore écrit deux fois קונדום dans le ms. (p. 109 et 110), et dans le dernier passage cette localité est qualifiée de בירדו, « chef-lieu ». Il s'agit, en réalité, de Condom, en latin *Condomus* ou *Condomium*, capitale de l'ancien pays du Condomois, dans la Gascogne, aujourd'hui dans le département du Gers, près des cours d'eau de Baise et de Gelise. L'orthographe de וילא, Gelise, ressemble à celle de ויאלי, Saint-Gilles (voir *s. v.* של גיל; cf. Renan, Les écrivains juifs, 63).

En 1320, lors des excès commis par les Pastoureaux, la communauté juive de Condom fut totalement détruite. Usque, qui raconte ce fait, écrit le nom de cette ville en espagnol Condo (Consolaçam, 16, d'après REJ., XVI, 219), et ce nom est alors transcrit en hébreu קונדו (Emék Habb., 60) ou קונדון (Schèb. Yeh., éd. Hanovre, 5). Les anciens règlements de Condom contiennent l'article suivant relatif aux Juifs étrangers : « Un Juif ou une Juive non enceinte passant par Condom payera huit deniers tournois ; et si la Juive est enceinte, elle payera seize deniers tournois » (Kayserling, Gesch. d. J. in Navarra, 139).

קונטים CONTY ou CONTI.

En latin *Contium* ou *Conliacum*. Bourg du département de la Somme, non loin d'Amiens.

Cité dans Dibrè Hayy., 106*b*.

קוניל CONIL.

Village dans le voisinage du Castelet, à l'ouest du Beausset, dans le département du Var, arrondissement de Toulon.

Cité dans I. de Lattès, Consult., p. 87, 88, 94. Voir *s. v.* קאשטילום et איריאש.

Digitized by Google

קוסטני.

Le *Pardès*, de Raschi, éd, Constantinople, 43 *d*, mentionne עיר וקדיש זקינינו הרב ר' בנימין בר שמואל מקוסטני. Ce nom de lieu désigne certainement COUTANCES, autrefois Constances, en latin *Constantia*, ville de la Normandie, dans le département de la Manche. Benjamin ben Samuel de Coutances, dont il est parlé ici avec tant de respect, est encore cité ailleurs comme autorité rabbinique (Semag, commandement 42 ; Mord. Rosch Haschana, III). Le mot זקינינו ne signifie pas ici « notre grand-père », comme le croit Zunz ; l'emploi du pluriel prouve que c'est un titre de respect. Il faut donc traduire « notre vénéré », comme dans d'autres passages (voir *s. v.* מרבינה, p. 415). Benjamin ben Samuel approuvait la réforme consistant à réciter des pioutim au lieu de faire des conférences midraschiques pendant l'office (Pardès, *l. c.*). Lui-même était un poète liturgique fécond et important. A en juger par les caractères spéciaux de ses nombreuses compositions, il vécut dans la première moitié du XIe siècle (Zunz, Litg., 115). Luria affirme aussi (Consult., n° 29) qu'il est antérieur à Raschi. L'arbre généalogique du ms. du Talmud à Munich le fait vivre à tort bien plus tard (voir *s. v.* מלאון) ; il le fait descendre de Joseph Tob Elem de Limoges et lui donne trois frères, Yosifya (au lieu de יהוסף בנימין, lire יהוספיה), Moïse et Abraham, surnommé המנוסה « l'éprouvé », parce qu'il avait été jeté dans une fournaise ardente et sauvé. Ce dernier fait semble être du domaine de la légende. La présence des Juifs à Coutances au XIIIe siècle est prouvée par des documents (RÉJ., XV, 260), mais ils étaient probablement déjà établis auparavant dans cette localité.

D'après M. Graetz (Gesch. d. J., VI, 65), notre Benjamin serait originaire de Constance, קוסטני, près du lac de ce nom. Mais, comme le prouve le passage précité, ce rabbin était Français. Du reste, il n'y eut pas de Juifs à Constance avant le XIIIe siècle (cf. Löwenstein, Geschichte der Juden am Bodensee, 10 et 112).

Digitized by Google

קוצי COUCY-LE-CHATEAU.

En latin *Codiciacum* ou *Conciacum*. Petite ville de la Picardie, dans le département de l'Aisne, non loin de Soissons.

Cité dans tos. Berakhot, 20 *a*, tos. Eroubin, 11 *a*, et passim. Le nom de Coucy est aussi écrit en hébreu קוסי (Dibrè Hayy., 38 *a*), ou, moins correctement, כוסי (Or Z., II, 39 *a*; III, B. Mecia, 38), et, par altération, קוצא (Mord. Meguilla, II, n° 791, ms.; cf. Mschr., 1878, p. 181). On trouve également la forme de קונצי (mss. Bodl., n°s 203 et 1267, 5°, Cat., p. 35 et 445; mss. Cambr., n° 37, Cat., p. 68), qui répond à l'ancienne dénomination française, rarement usitée, de *Coincy*, dérivée du latin *Conciacum* (Valois, Notitia Galliarum, 148). Pourtant, comme la forme de קונצי se rencontre surtout dans des manuscrits grecs, je suppose que l'emploi en est motivé par une raison particulière. C'est également chez des écrivains juifs grecs que la ville de Coucy est appelée כונזי et même כנזי (mss. Bodl., n°s 203 et 542; cf. Neubauer, dans Letterb., VIII, 52).

Il n'est question nulle part des Juifs de Coucy, et cette localité n'est pas mentionnée dans la liste des impôts payés par les Juifs à la fin du XIIIe siècle. Elle ne devait donc contenir qu'un petit nombre d'habitants juifs. Voici les principaux savants juifs originaires de Coucy :

1° Simson ben Simson de Coucy, tosafiste considérable, que les écrits talmudiques appellent souvent השר מקוצי, Sire de Coucy. Les tos. Bèça, 31 *a*, citent un fragment de ses tosafot commençant par les mots : ודקשוה השר מקוצי, et se terminant ainsi : כך פי' רבינו שמשון מקוצי; on voit donc que les deux noms désignent une seule et même personne (Korè Hadd., 18 *a*). On peut encore prouver cette identité par la collation de plusieurs passages. Ainsi les explications rapportées dans tos. Houllin, 24 *a*, et Berakhot, 22 *b*, au nom de שר מקוצי, sont attribuées dans tos. Kiddouschin, 14 *a*, et dans Ascheri Berakhot, III, à Simson de Coucy. Au lieu du nom de השר מקוצי qu'on trouve dans l'édition de Mord. Schabbat, II, n° 263, et Meguilla, II, n° 791, plusieurs mss. du Mordekhaï donnent, pour les mêmes citations, le nom de Simson de Coucy (Mschr., 1878, p. 181; cf. RÉJ., VI, 168). Souvent aussi, il est

Digitized by Google

désigné par l'abréviation de ר"ש, qui, par métathèse, est devenue שר, fait qui s'est produit également pour le nom d'autres rabbins appelés ר"ש par abréviation (voir *s. v.* אבריא, p. 39, et פליישא, p. 480). La dénomination de השר מקוצי, si fréquente dans les ouvrages talmudiques, désigne donc toujours Simson, et non pas Moïse de Coucy, comme le croit Azoulaï (Schem Hagg., I, *s. v.* משה). Ce Moïse est bien désigné une fois, dans un ms. de Mordekhaï (Ketoubot, IV, n° 162), sous le nom de השר מקוצי (cf. Mschr., 1878, p. 170), mais c'est là une erreur. L'édition Sabionetta a הר"ם מקוצי, qui est certainement la leçon correcte.

Simson de Coucy était fils de Simson, qui était lui-même cousin de Yedidya de Melun (voir *s. v.* מלאון, p. 354); il descendait donc également de Joseph Tob Elem, de Limoges. Il avait pour oncle le tosafiste Juda, de Corbeil, et pour beau-frère Moïse ben Jacob de Coucy, qui invoque souvent son autorité (anciennes tos. Yoma, 14 *a* : הר' יהודה מקורבייל דוד גיסי רבי' שמשון; Semag, défense 111 : ר"ש בר' שמשון; Semag, ms. Strasbourg 10, Cat., p. 5 : גיסי ר' שמשון מקוצי). Moïse de Coucy l'appelle souvent tout simplement « mon beau-frère Simson » (Semag, défenses 141 et 111, d'après la leçon adoptée par Mord. Nidda, n° 734, et Maïmoniot, gloses איסורי ביאה, ch. IV). Les gloses de Péréç sur le Semak, n° 293, qui reproduisent le passage du Semag, défense 111, écrivent השר משנץ. Egaré par cette erreur, Guedalya ibn Yahya dit (Schalsch., éd. Ven., 55 *a*) que Moïse de Coucy était le beau-frère de Simson de Sens (Graetz, Gesch. d. J., VII, 61; REJ., VI, 181). Il paraît que Simson de Coucy avait encore un autre beau-frere, du nom de Hayyim Cohen (voir *s. v.* קורביל).

Simson de Coucy eut pour maître Isaac ben Samuel l'ancien de Dampierre (Luria, Consult., n° 29). C'est lui certainement « le rabbin éminent Simson » qui est nommé parmi les rabbins notables de France à qui Méïr ben Todros Aboulafia adressa, vers 1204-1205, sa lettre sur la résurrection (כתאב אלרסאייל, p. 4). Isaac ben Moïse de Vienne, avec qui il correspondit, était un de ses élèves (Or Z., II, 39 *a*, 176 *a*; III, Mecia, 38, et Mord. Mecia, III, n° 281). Ses Consultations sont rarement citées (Orh. Hayy., II, ms. Gz., 99 *b*), mais, par contre, les ouvrages rabbiniques mentionnent fréquemment ses décisions rituelles, empruntées, selon toute probabilité, à ses Consultations (Or Z., II, 39 *a*; Semag, défense 111; Orh. Hayy., I, 59; Piskè Recanati, n° 23). On trouve de nombreux fragments de ses tosafot dans nos tosafot sur Berakhot (9 *a*, 11 *a*, 14 *a*, 20 *a*, 22 *b*, 47 *a*, 48 *a*, 54 *a*), Beça (13 *a*, 20 *b*, 31 *a*) et Kiddouschin (10 *b*, 14 *a*, 45 *a*, 55 *b*, 75 *b*). En outre, on cite de lui des tosafot sur les traités suivants : Schabbat (tos. Schabbat, 21 *a*; Mord. Schabbat, II, n° 263), Eroubin (tos. Eroubin, 11 *a*, 16 *b*, 44 *a*), Yoma (tos. Yoma, 41 *a*), Soucca (gloses de Péréç sur le Semak, n° 93), Meguilla (Mord. Meguilla, II, fin), Yebamot

Digitized by Google

(tos. Ascheri sur Yebamot, 41 *a*), Nedarim (tos. Nedarim, 47 *b*, où il y a, par altération, ר' שמעון, comme dans Schalsch., éd. Venise, 56), Kamma (tos. de Péréç sur Kamma, 64 *b*), Mecia (Schitta Mekoub. sur Mecia, 2), Maccot (tos. de Sens sur Maccot, 3 *a*, 18 *a*, dans סם חיים, éd. Livourne, 1806), Me'ila (tos. Me'ila, 9 *a*) et Houllin (tos. Houllin, 14 *b*, 24 *a*, 47 *a*, et Schaare Doura, n° 37). Notre Simson est également mentionné comme commentateur biblique (mss. Hg, n° 40, Cat., p. 11; mss. Bodl., n° 270; cf. Neubauer, dans Ztschr. de Geiger, IX, 217). Le Semak de Zurich cite ר' שמעון מקוצי (mss. Vi., n° 52, Cat., p. 63; Zunz, Ritus). Il est fort probable que, là aussi, il faut corriger שמעון en שמשון.

Dans l'édition des gloses de Péréç sur le Semak, n° 184, on trouve le passage suivant, qui émane d'un disciple de Péréç de Corbeil : שמע מורי הרב טיתיוד: מפי הר' יקר בשם רבי' שמואל מקוצי. Par contre, un ms. du Semak a la leçon רבי' שמשון מקוצי (ms. Budapest 5; cf. Kohn, dans Mgz., IV, 86). Dans les gloses sur le Semak du ms. Mun. 368, Cat., p. 173, ce passage, qui émane de Péréç lui-même, est ainsi conçu : שמעתי מפי הרב ר' יקר מקאלון כשם ר' שמשון מקוצי. Le nom de lieu קאלון, qu'on retrouve encore dans une autre citation faite au nom de Yakar, est sans doute une altération de קולוניא, Cologne (voir *s. v.* קורביל). Quant à la leçon de שמשון, donnée par les deux mss., dans le même passage, elle est certainement plutôt exacte que celle de שמואל, qu'on trouve dans l'édition. L'éditeur a probablement mal interprété l'abréviation ר"ש, qui se rencontrait sans doute dans d'anciens mss. Du reste, le titre de רבי' (Rabbènou) convient bien plus à Simson de Coucy, un des plus célèbres rabbins français, qu'à Samuel de Coucy, nommé une seule fois dans les tos. Kiddouschin, 21 *b*. Peut-être même faut-il également corriger, dans ce dernier passage, le nom de Samuel en celui de Simson, d'autant plus que les tosafot imprimées de Kiddouschin contiennent de nombreux fragments des tosafot de Simson de Coucy, et que le passage en question présente quelque ressemblance avec ses autres tosafot, où il traite avec une certaine prédilection des règles de l'herméneutique du Talmud.

2° Jacob de Coucy, tosafiste important, vivait du temps d'Isaac ben Abraham de Dampierre (tos. Kiddouschin, 43 *b*, 67 *a*; Joseph Kolon, Consult., n° 47, d'après Mordekhai).

3° Moïse ben Jacob de Coucy, peut-être fils du précédent, était le beau-frère de Simson bon Simson de Coucy, et, par sa mère, le petit-fils de Hayyim ben Hananel Cohen; il était donc le neveu de Nahman ben Hayyim Cohen, auteur de l'ouvrage rituel כפר הנחמני (voir *s. v.* פריש, p. 517). Il semble avoir été cousin de la femme de Samuel de Falaise, qui était fille d'Abraham ben Hayyim (voir *s. v.* סליזא, p. 479). Il invoque très fréquemment, dans son *Semag*, l'autorité de son maître Juda Sire Léon, de Paris,

Digitized by Google

il mentionne aussi à maintes reprises Simson de Sens et Barukh ben Isaac, l'auteur du *S. Hatterouma*, mais sans les désigner comme ses maîtres. Il est donc douteux qu'il ait été l'élève de ces deux savants (Yohasin, éd. Londres, 221 ; Mordekhaï ben Nathan, introduction au Semak, éd. Constantinople, et dans le Semak ms. de Budapest 5 ; cf. Mgz., IV, 103, et Schem Hagg., I, *s. v.* משה), mais il est possible qu'il ait reçu d'eux quelque instruction, notamment de Barukh ben Isaac de Worms, qui était probablement à Paris avec Juda Sire Léon (voir *s. v.* סרים, p. 524). Dans les anciennes tosafot sur Yoma, dont il est l'auteur, il mentionne son maître Joseph (11 *a*, 70 *b*). On ne peut pas établir l'identité de ce savant, car au commencement du XIIIe siècle on trouve en France plusieurs rabbins du nom de Joseph. Peut-être était-ce Joseph de Chartres, qu'il mentionne dans le Semag (défense 113), ou Joseph de Clisson, qui instruisit également Samuel de Falaise (voir *s. v.* סלייזא, p. 480). Il eut, parmi ses élèves, son neveu Isaac ben Hayyim, probablement fils de son frère et auteur d'un commentaire sur le Pentateuque (voir *s. v.* סריש). Péréç ben Elia, de Corbeil, qui, comme, il est généralement admis, remania nos tosafot sur Aboda Zara d'après les tosafot de Samuel de Falaise, désigne aussi Moïse de Coucy comme son maître et son oncle (tos. Aboda Zara, 54 *a* ; Zunz, Zur Gesch., 37, 41 ; Rabb. fr., 449). Nous avons pourtant tout lieu d'admettre que ces indications données soi disant par Péréç relativement à sa parenté et à ses rapports avec Moïse de Coucy sont inexactes, à supposer même que la première rédaction de ces tosafot ait eu Péréç pour auteur. Celui-ci, en effet, ne mentionne Moïse de Coucy comme son maître ou son oncle ni dans ces tosafot (13 *a*, 33 *b*, et passim), ni dans ses gloses sur le Semak. L'auteur de ces tosafot invoque l'autorité de son maître Menahem (8 *b*) et de son maître « le Pieux » (12 *a*), et renvoie à son propre commentaire sur le cérémonial en vue de Pâque, composé par Joseph Tob Élem (74 *b*). Or, tous ces passages émanent certainement de Samuel de Falaise ; ils ont été empruntés par Péréç aux tosafot de ce rabbin sur Aboda Zara (voir *s. v.* סלייזא). C'est sans doute de cette façon que le passage précité a passé des tosafot de Samuel de Falaise dans tos. Aboda Zara, 54 *a*. Et alors le terme de מורי, « mon maître », serait un simple titre honorifique, comme on le voit encore ailleurs, et דוד aurait la signification générale de « parent » (voir *s. v.* קורבויל). Nous aurions ainsi la confirmation de notre supposition que Moïse de Coucy était cousin de la femme de Samuel de Falaise.

Moïse de Coucy était un des quatre rabbins français qui prirent part en 1240, en qualité de représentants des Juifs et de défenseurs du Talmud, à la controverse religieuse de Paris (voir *s. v.* סריש, p. 504). Il se distinguait par un remarquable talent oratoire. Dans un ms. (n° 17 des mss. Lzg, Cat., p. 283), il est surnommé

Digitized by Google

דורשן, « le prédicateur ». En 1235, date à laquelle il était probablement déjà dans la maturité de l'âge, il voyagea à travers les différentes provinces de la France, et, en 1236, à travers l'Espagne, faisant partout des conférences publiques pour expliquer les lois religieuses et exhorter ses auditeurs à les observer (Semag, introduction aux défenses et introduction aux commandements, n° 3). En Espagne, il réussit à faire répudier par les Juifs leurs femmes chrétiennes ou musulmanes (*ibid.*, défense 112). Il ne se contentait pas de recommander l'observance des prescriptions religieuses, il déclarait que la soumission à ces lois n'est méritoire que lorsqu'elle est accompagnée de la pratique de la justice et de l'amour du prochain, exercés envers juifs ou non-juifs (défense 64; commandements 7, 74, et passim). Après ces conférences, il composa le סמ"ג, סֵפֶר מִצְוֹת גָּדוֹל, appelé par abréviation *Semag*, qu'il acheva vers 1250 (Zunz sur mss. Lzg, n° 5, Cat., p. 316). De même que dans ses sermons il s'en tenait chaque fois à un sujet déterminé, qu'il exposait sous tous ses aspects, de même il parla successivement, dans son ouvrage rituel, des 365 défenses et des 248 commandements, développant chacune de ces prescriptions comme un sujet à part. Le Semag, écrit avec beaucoup de clarté, fut très estimé et très apprécié ; on l'édita, on le commenta et on le publia par extraits un grand nombre de fois (Stnschn., Cat. Bodl., p. 1795 ; Carmoly, Biogr., 100).

C'est Moïse de Coucy qui est l'auteur du commentaire appelé « les anciennes tosafot » sur Yoma, où il renvoie (51 *b*) aux explications qu'il écrivit sur Pesahim. Ces anciennes tosafot sont très brèves et donnent de nombreux extraits des tosafot de son maître Juda Sire Léon de Paris, qu'il appelle souvent מו"ר = מוֹרִי הָאֲרִיֵה רבי, ou simplement רבי. Il commenta aussi le Pentateuque. Juda ben Eliézer, dans son Minhat Yehuda, utilisa abondamment ses explications, qu'il cite sous le titre de משׂגים (2 *b*, 29 *b*, 70 *b*, et passim). Ces explications, qui, à en juger par le titre, étaient assez brèves, sont également mentionnées dans d'autres commentaires du Pentateuque (Imre Noam de Jacob d'Illescas, sections תרומה et ויקהל; commentaire anonyme dans ms. Cambr. 67, Cat., p. 68; supercommentaire de Dossa, de Widdin, sur le commentaire de Raschi, dans ms. Bodl. 203, Cat., p. 35 ; Letterb., *l. c.*). Le Minhat Yeh. (p. 78) cite une explication de Moïse de Coucy, qu'il appelle, par abréviation ר"מ מקוצי, et fait allusion en même temps à une explication contraire mentionnée dans le Semag au nom de Joseph de Chartres. Azoulaï en conclut que ce ר"מ מקוצי n'est pas l'auteur du Semag, puisqu'ils ne concordent pas dans leur explication. Nous n'admettons pas cette conclusion. Dans son commentaire, Moïse de Coucy traite la question exégétique à un point de vue purement théorique, tandis que dans le Semag, qu'il composa avant ou après son commentaire, il se place au point de

Digitized by Google

vue de la pratique et mentionne, sur cette question, l'opinion de Joseph.

Le ms. Bodl. 2426 porte comme suscription : רבי משה מקוצי פירוש על התורה. Ce titre est faux, car le ms. contient les homélies de Josua ibn Schoeïb sur le Lévitique (Cat., p. 857; cf. Steinschn., Cat. Bodl., p. 1796).

Notre Moïse écrivit également une composition liturgique, une prière pour la pénitence (mss. Bodl., nos 551 et 1118, Cat., p. 109 et 323; Zunz, Litg., 479).

4° D'après plusieurs mss. (mss. Ps, n° 800, 3°, Cat., p. 134; mss. Bodl., n° 1647, 4°, et n° 2240, 13°, Cat., p. 574 et 575), l'auteur de l'ouvrage philosophico-cabbalistique סוד מכורת הבריה sur les attributs de Dieu s'appelait הר' דוד בר' אברהם הלבן בן ר' יהודה הרב מקוצי A en juger par le caractère de ce traité, l'auteur, DAVID BEN ABRAHAM HALLABAN, vécut au plus tôt dans la seconde moitié du XIIIe siècle. Son grand-père, Juda de Coucy, n'est pas autrement connu.

קורבוי CORBEIL.

En latin *Corbolium*, en vieux-français *Corbuel*, *Corbueil* ou *Corboil*. Ville du département de Seine-et-Oise, située au confluent de la Seine et de l'Essonne.

Cité dans tos. Ketoubot, 12 *b*, et tos. Houllin, 122 *b*, et passim.

Le nom de cette ville s'écrit aussi קורבייל (tos. Schabbat, 27 *a*, Bèça, 6 *b*, et passim), קורבל (Or Z., II, 11 *a*; tos. Schabbat, 61 *a*; tos. B. Batra, 175), קורבאל (tos. de Juda Sire Léon sur Berakhot, éd. Varsovie, 27 *a*; Siftè Yesch., *s. v.* בעלי החלומות), קורבויל (Semak, ms. Vi. 52, Cat., p. 62), קורבויל (Mord. Bèça, I, n° 646, éd. Sabionetta), קורבוויל (*ibid.*, éd. Riva), ou, moins correctement, קורוויל (Joseph Kolon, Consult., n° 34), et, par altération, קורוביל (Korè Hadd., éd. Berlin, 14 *b*) ou קובריל (Schalsch., éd. Venise, 50 *b*).

D'après un document daté de Corbeil, de l'année 1184, le roi Philippe-Auguste donna au clerc Pierre la maison du juif Hélie, probablement de Corbeil (Delisle, 111). Dans les comptes publiés par Brussel relativement aux taxes payées par les Juifs en 1202, on mentionne aussi des Juifs de Corbeil; il y est éga-

Digitized by Google

lement question du droit que ces derniers avaient à payer pour l'apposition du sceau (REJ., XV, 234). La liste des revenus payés par les Juifs en 1298 mentionne la juive Thyerma, de Corbeil (*ibid.*, 245), ainsi que le receveur d'impôts juif Hagin, de Corbeil (*ibid.*, 248). Les Juifs habitaient à Corbeil un quartier spécial, qu'un document latin de 1240 appelle *Judearia Corbolii* (*ibid.*, IX, 62). Enfin, un document de 1306 parle de la vente des biens confisqués des Juifs de Corbeil, et, entre autres, d'une maison ayant appartenu au juif Cressant (*ibid.*, II, 33). Le *Document sur les Juifs du Barrois* (*ibid.*, XIX, 250) mentionne, entre autres Juifs de Corbeil, « Croissant, neveu Croisant de Corbueil ». Ce dernier Croisant, le plus âgé des deux, est peut-être identique avec Cressant mentionné dans le document de 1306 et avec le personnage de ce nom, de Corbeil, qui remplissait les fonctions de commissaire vers 1315 (voir *s. v.* אנבזה).

Les gloses imprimées de Péréç sur le Semak, n° 184, contiennent la formule d'un contrat de divorce rédigée en 1280, dans une ville située près des cours d'eau שינה et אשינה. Ce document est signé des deux témoins Siméon, fils du rabbin (הרב) Juda, et Reuben, fils de l'estimé (הנדיב) Isaac. A en juger par la situation géographique qui est indiquée dans cette pièce, il s'agit de la ville de Corbeil, qui est, en effet, située au confluent de la Seine et de l'Essonne (voir *s. v.* אישונא). Notre supposition est, du reste, confirmée par un autre texte On trouve, en effet, dans le Semak, mss. Budapest, n° 5 (cf. Mgz., IV, 84), un contrat de divorce rédigé en 1290, dans la ville de קורבוויל, située près des cours d'eau טיינא et אישונא. Ce document fut écrit par Matatia, appelé דונין ben Jacob, pour sa femme Esther, appelée טרינא, fille d'Isaac; il porte les signatures des témoins Matatia, fils de l'estimé (הנדיב) Salomon, et Simon, fils du savant (החבר) Isaac.

Le nom de דונין est *Donin*, usité chez les Juifs du Nord de la France; il répond au nom hébreu de Matatia, ainsi que le nom de Deodatus, en français Dieudonné, dont le diminutif est Dedon (voir *s. v.* דדביוילור, p. 187, et מולינט, p. 316). Le nom juif de Duda semble aussi être un diminutif de Deodatus ou Dieudonné (REJ., I, 68). On trouve également le nom de דונט,

Digitized by Google

Donnet (ס' הגיד, ms. Hstm, maintenant ms. Bodl., hébr., E 17; voir Renan, Les Écrivains juifs, 64). Donin s'écrit aussi en hébreu דוני, Doni (Kol Bo, n° 76). Ainsi, Jacob de Venise, dans sa lettre à Fra Paolo, appelle דוני l'apostat Donin qui eut une controverse religieuse avec Yehiel de Paris (Kobak, גנזי נסתרות, 1868, 29).

Le nom de femme טרינא est *Térina* (RÉJ., XII, 195), diminutif du nom hébreu Esther, et s'écrit aussi en hébreu טרינו, טרינונא et טרינונא (voir Bêt Schemouel sur Eben Haézér, n° 129). Il me semble qu'on peut admettre que le nom de Thyerma, porté par une Juive de Corbeil en 1298, comme nous l'avons vu plus haut, est tout simplement le nom de Térina. Peut-être même Thyerma est-elle la Térina du contrat de divorce.

Il y eut à Corbeil de savants talmudistes. Dans son commentaire sur un recueil de compositions liturgiques ou sur le Mahzor (mss. Bodl., n° 1206, Cat., p. 421), Aron ben Hayyim Haccohen donne des renseignements sur plusieurs de ces rabbins. Cet Aron écrivit son commentaire vers 1227 (Zunz, Ritus, 194); on ne sait pas de quelle ville il est originaire. Il mentionne un beau-frère, Yehosef, יהוסף, à qui il devait une partie de son instruction, ainsi que ses trois oncles, Simson de Coucy, Juda de Corbeil et Jacob le saint de Corbeil; ces deux derniers sont qualifiés par lui de רבינו זצק"ל. Il parle aussi d'une controverse que son oncle, Jacob le saint de Corbeil, soutint contre R. Tam de Ramerupt (רמרו). Simson, un des oncles d'Aron, était en même temps le neveu de Juda de Corbeil, autre oncle de notre Aron; il était donc vraisemblablement plus jeune que Juda. Pour expliquer cette double parenté de Simson avec Aron, on peut supposer que Simson était le frère de la mère d'Aron et que Juda et Jacob de Corbeil, sans doute deux frères, étaient les oncles de Simson et de sa sœur et, par conséquent, les grands-oncles de notre Aron. Dans ce cas, le mot דודינו signifierait, non pas « notre oncle », mais, comme dans d'autres passages, « notre parent plus âgé » (voir *s. v.* מריש, p. 511).

1° Juda de Corbeil, dont il a été question précédemment, écrivit des tosafot sur divers traités du Talmud. Elles sont citées dans Kol Bo, n° 87, sur Berakhot; dans les anciennes tosafot sur Yoma, 14; dans les tos. Ascheri sur Yebamot, 14 *a*; dans les tos. Ketoubot,

Digitized by Google

17 *a*, Kiddouschin, 16 *b*, Nazir, 65 *b*, Zebahim, 37 *b*; dans Schitta Mekoub. sur Kamma, 70 *b*. On trouve mentionnées ses décisions rituelles dans Maïmoniot, gloses מאכלות, ch. VIII, et dans les Consult. de M. de Rothenbourg, éd. Lemberg, n° 487, sur Nidda. Enfin, plusieurs commentaires mss. du Pentateuque citent de lui des explications de la Bible (tosafot sur le Pentateuque, d'après Rabb. fr., 441, חדושי צרפת ; mss. Bodl., n° 270; cf. Neubauer, dans Ztschr. de Geiger, IX, 217). Son neveu Aron ben Hayyim Haccohen cite aussi de lui des commentaires sur des pioutim.

2° Jacob le Saint de Corbeil, probablement frère du précédent, était contemporain de R. Tam. Dans son commentaire sur le Mahzor, composé vers 1227, son neveu Aron le désigne comme déjà décédé. Il est donc inexact qu'il soit mort en תתקצב = 1232 (Yohasin, éd. Londres, 221) ou en תתקצג = 1233 (*ibid.*, éd. Constantinople, 142); il faut sans doute corriger la date hébraïque et lire תתקנב = 1192 ou תתקנג = 1193.

Le *Memorbuch* de Mayence, dans sa liste des martyrs de Corbeil, nomme Jacob et ses collègues (REJ., IV, 24). C'est sans doute notre Jacob, qui a peut-être été surnommé « le saint » parce qu'il a subi le martyre. Pourtant, il n'est question nulle part de martyrs morts à Corbeil.

La controverse de Jacob de Corbeil avec R. Tam et plusieurs de ses explications bibliques montrent qu'il interprétait volontiers le texte de la Bible d'après la valeur numérique des lettres (cf. Daat Zek., éd. Livourne, 81). Cette tendance mystique ainsi que l'épithète de « saint » qui accompagnait habituellement son nom contribuèrent sans doute à le faire considérer plus tard comme un cabbaliste et à établir une confusion entre lui et Jacob le pieux de Marvège (voir *s. v.* מרוויש, p. 364). Notre Jacob composa des commentaires sur plusieurs traités du Talmud, notamment sur Berakhot (Or Z., I, 20 *a*), Schabbat (tos. Schabbat, 21 *a*, הקדוש מקורבל, 27 *a*; Or Z., II, 8 *b*, 9 *a*), Pesahim (Or Z., I, 25 *b*, II, 11 *a*, 12; tos. Pesahim, 99, où l'on trouve, par abréviation, ר"י מקורבל ; tos. de Sire Léon sur Berakhot, 27 *a*, d'après ses tosafot sur Pesahim, où on lit : רבי יעקב מקורבאל), Beça (tos. Bèça, 6 *b*), Yoma (anciennes tosafot sur Yoma, 33 *a*), Ketoubot (tos. Ketoubot, 12 *b*), Batra (tos. Batra, 175 *a*), Houllin (tos. Houllin, 122 *b*; gloses sur Maïmonide, dans Mischné Tora ה' שחיטה, ch. II; Schalsch., éd. Venise, 50, où il y a par altération, ר' יעקב מקובריל).

3° Simson de Corbeil, « le rabbin éminent », est un de ceux auxquels Meïr ben Todros Aboulafia adressa vers 1204-1205 sa lettre sur la résurrection (כתב אלרמאיל, 4).

4° Isaac ben Joseph de Corbeil, gendre de Yehiel ben Joseph de Paris (voir *s. v.* פריש, p. 527), était appelé בעל החוטם, « l'homme au nez », surnom qui rappelle celui de *Naso* donné au poète la-

Digitized by Google

tin Ovide et qui avait probablement la même cause (Taschbéç, n° 24; Yohasin, éd. Londres, 222; Schalsch., 58 *b*). On le qualifiait respectueusement de « pieux ». Ainsi, Zacuto le nomme חסיד גדול מגדולי אזיר; Joseph ben Çadik d'Arevalo l'appelle חסיד גדול מגדולי אטרא. Mordekhaï ben Nathan, dans son introduction au Semak, éd. Constantinople, et dans le ms. Budapest 5, donne une autre leçon, qui paraît seule exacte; il dit : חסיד גדול תלמיד של גדולי מאירורא, « c'est un homme très pieux, disciple des grands d'Evreux. » Isaac de Corbeil ne faisait donc pas partie des grands d'Evreux, il n'avait été que leur élève, notamment celui de Samuel d'Evreux (voir *s. v.* אזברא, p. 39). Il avait également fréquenté l'école de son beau-père, Yehiel, à Paris (voir *s. v.* פריש, p. 528). D'après Guedalya ibn Yahya (Schalsch., 58 *b*) et Asriel Trabotto (REJ., IV, 213), il eut aussi pour maître Isaac ben Abraham de Dampierre. La chronologie semble donner un démenti à cette assertion, car Isaac ben Abraham mourut un peu avant 1210, et Isaac de Corbeil mourut, non pas en 1240 (Schalsch., *l. c.*) ou en 1270 (Yohasin et Joseph ben Çadik, *l. c.*), mais en 1280. Cette dernière date est donnée par plusieurs mss., avec l'indication précise du jour de sa mort, lundi 28 Iyyar de l'année 5040 = 1280 (mss. de Rossi, n° 571; mss. Ps, n° 382; cf. Carmoly, Biogr., 45; Semak, ms. Budapest 6, d'après Mgz., IV, 95).

Isaac de Corbeil avait réuni autour de lui de nombreux disciples. Un des plus anciens était Péréç ben Elia, de Corbeil, qui fréquenta également l'école de Yehiel, à Paris (voir *s. v.* פריש, p. 528), et qui invoque souvent l'autorité de son maître, Isaac, dont il annota le Semak (voir ses gloses, n°s 4, 97, 151, et passim), et dont il écrit souvent le nom, par abréviation, ר"י (*ibid.*, n° 197, où on a mis par erreur ר"ם; Joseph Kolon, Consult., n° 34). On sait que notre Isaac compta également parmi ses élèves Barukh Hayyim ben Menahem, de Niort (voir *s. v.* ניאורריש), et probablement aussi Joseph ben Abraham, dont Mord. Yebamot, V, gloses, n° 107, a reproduit altérée une consultation qui se trouvait en marge d'un exemplaire du Semak. Dans cette consultation, Joseph dit qu'Isaac, d'accord avec les autres rabbins de Corbeil, déclara nulle, en présence de trente témoins de trois différentes régions, une promesse de mariage, et cela malgré l'opposition du fiancé, qui était en fuite. Joseph fut sans doute témoin de cet événement, car il en donne tous les détails.

A l'instigation de ses élèves, Isaac publia en 1277 un abrégé de l'ouvrage rituel de Moïse de Coucy, sous le titre de עמודי הגולה, « Colonnes de l'exil », ou ספר מצות הקצר, ou encore ספר מצות קטן; cet ouvrage est appelé d'habitude, par abréviation, סמ"ק, *Semak* (Mordekhaï ben Nathan, introduction au Semak, *l. c.*; mss. de Rossi, n° 803, Cat., II, p. 179; mss. Bodl.,

Digitized by Google

n° 876, autrefois Uri 288 ; mss. Lzg, n° 6, Cat., p. 276). Le Semak expose les principales pratiques religieuses que les Israélites doivent observer dans l'exil ; il est divisé en sept chapitres, un chapitre pour chaque jour de la semaine. C'est, en quelque sorte, un bréviaire talmudique. Comme cet ouvrage était destiné aux personnes peu instruites, il est écrit dans un langage clair et présente les pratiques sous une forme facilement accessible à l'esprit du peuple. L'énonciation sèche de la loi religieuse est accompagnée de considérations générales, religieuses et morales, de récits tirés de l'Aggada et même de fables (voir n°s 8, 19). L'auteur envoya une lettre aux communautés de France et d'Allemagne pour les engager à propager son ouvrage ; M. de Rothenbourg le recommanda très chaleureusement (Mordekhaï ben Nathan, *l. c.*).

Le Semak se répandit vite, il fut souvent annoté et remanié et existe dans de nombreux mss. et éditions. Dans les remaniements qu'il subit, on changea fréquemment les noms et les dates contenus dans les formules des contrats de divorce qu'il donne.

On a prétendu (Mgz., IV, 95) que notre Isaac avait également publié un recueil de lois à l'usage des femmes, écrit sans doute en langue française mêlée de termes hébreux du langage populaire. Cette assertion ne s'appuie sur aucun fait certain. Le savant allemand Salomon ben הר"י, qui nous a fait connaître la date précise de la mort d'Isaac, dit bien : ידעתי שכתב כמו כן לנשים המצות הנוהגות להם, « je sais qu'il a également exposé pour les femmes les prescriptions qu'elles sont tenues de pratiquer. » Mais ces mots semblent signifier que l'auteur du Semak désirait que la partie de son ouvrage concernant les femmes fût lue par celles qui savaient un peu l'hébreu. Il n'était pas rare, en effet, de trouver des femmes sachant l'hébreu, à une époque où cette langue était si familière aux Juifs.

Outre le Semak, Isaac de Corbeil composa encore d'autres ouvrages talmudiques. Un rabbin allemand, Jacob Lévi Moeln (Consult., éd. Hanau, n° 188 ; cf. Carmoly, Biogr., 45), cite ses *Collectanea*, לקוטים. On a aussi plusieurs petits recueils de ses décisions rituelles, qui ont été probablement arrangés en partie par ses disciples. Le ms. Paris 390 contient, en plus du Semak, un long fragment qui porte la suscription suivante : מעשה הוראות מהחסיד רבינו יצחק זלה"ה בא לפני ר"י מקורבייל. Le ms. Bodl. 781, f° 68*b*, a cette épigraphe : פסקי החסיד מו"ה יצחק מקורבייל (Cat., p. 152, autrefois ms. Mikhaël 854, Cat. Ozrot Hayyim, 74). Enfin le ms. Bodl. 873, f° 192, Cat., p. 181, contient un fragment rattaché au Semak par les mots suivants : אלו הן פסקים מקבלת מורינו יצחק אבי הספר הזה, et qui finit ainsi : לא מצאתי יותר. Au f° 196, on lit ces mots ספר חקי התורה, et au f° 199 il y a l'épigraphe : ספר

עץ חיים. Mais, comme le fragment du f° 192, qui contient des décisions d'Isaac rapportées par son fils, se termine par ces mots : « Je n'ai rien trouvé de plus », il est douteux que les fragments des f°s 196 et 199 émanent de notre Isaac. L'ouvrage עץ חיים est souvent cité dans les gloses du Semak de Zurich, sans mention de nom d'auteur. Mais il est à remarquer que ce titre est commun à un grand nombre d'anciens ouvrages talmudiques (Zunz, Ritus, 213; Benjacob, Ozar Hasefarim, *s. v.*). Le Kol Bo, n° 128, donne un long fragment avec cette suscription : קצות דינים מהר"ר יצחק ז"ל. Ce fragment est, en effet, d'Isaac de Corbeil, car il se retrouve dans le Semak, n° 113, mais le Kol Bo l'a emprunté, en réalité, à l'ouvrage rituel Orh. Hayy., I, 109, dont l'auteur, Aron Haccohen, a beaucoup utilisé le Semak ainsi que les gloses de Péréç.

3° Péréç ben Elia de Corbeil, que nous venons de nommer, est souvent désigné dans les écrits talmudiques par l'abréviation de ר"פ (Orh. Hayy., I, passim), רפ"ש ou רפשי"ה = רבי' פרץ שיחיה (gloses sur le Semak, n°s 81, 98, 214, et passim). Ses disciples le citent sous le nom de מהרפ"ש; une fois ils l'appellent מרפא, « guérison » (Zunz, Zur Gesch., 205), et d'autres fois משיח « Messie » = מורי שיחיה (tos. de Péréç sur Kamma, 10 *a*). Péréç enseigna à Corbeil, ville d'après laquelle il est nommé d'habitude (Joseph Kolon, Consult., n° 34), mais, selon toute apparence, il était originaire de la France centrale. Son grand-père était « le rabbin considéré Mordekhaï ben Isaac », très probablement Mordekhaï ben Isaac Kimhi, qui florissait dans le sud de la France vers le dernier tiers du XIII° siècle. Isaac ben Mordekhaï, son oncle, serait donc Isaac Kimhi, appelé aussi Maestre Petit de Nions (voir *s. v.* נאונש). Son père, Elia, sans doute gendre de Mordekhaï ben Isaac, était talmudiste, et son beau-père, dont on ne connaît pas le nom, était un savant, puisque Péréç invoque parfois son autorité (cf. ליקוטי אמרכל, éd. Vienne, 26 *b*). Il avait un frère, Joseph ben Elia, de Tours, certainement plus âgé que lui, puisqu'il le désigne souvent comme son maître; ce frère lui survécut (voir *s. v.* טורש, p. 218). Sa sœur était mariée à Eliézer ben Joseph, de Chinon, qui était plus jeune que Péréç, car il l'appelle son maître (S. ben Adret, Consult., III, n° 7; voir *s. v.* קיטון). Cet Eliézer avait un frère nommé Nathanel. Il n'est pas exact, comme on l'a prétendu (Zunz, Zur Gesch., 41; Rabb. fr., 449), que Péréç fût également le beau-frère de Nathanel, et il n'est probablement pas plus exact qu'il fût l'élève et le neveu de Moïse de Coucy (Zunz, *l. c.*; Rabb. fr., *l. c.*). Nous avons montré plus haut (p. 557) l'origine de cette dernière erreur. Du reste, autant que nous sachions, Péréç ne désigne en aucun autre passage Moïse de Coucy comme son oncle ou son maître, comme il le fait pour d'autres de ses parents ou de ses maîtres.

Digitized by Google

Nous avons déjà vu que Péréç eut pour maîtres Isaac ben Joseph, de Corbeil, et Yehiel de Paris (Yohasin, éd. Constantinople, 144, où il faut corriger ר' יחיאל בר יחיאל en תלמיד הר"ר יחיאל, conformément à la leçon plus correcte de l'éd. Londres, 223). Il fut également élève de Samuel d'Evreux (gloses sur le Semak, nos 185 et 193; voir *s. v.* אבראא, p. 39), d'Isaac ben David (*ibid.*, n° 97), qui n'est pas autrement connu, et d'un Samuel qui était encore en vie après l'année 1277 et, par conséquent, ne doit pas être confondu avec Samuel d'Evreux (*ibid.*, n° 151), de son frère Joseph de Tours (tos. Temoura, 31 *a*, Sanhédrin, 28 *a*; voir *s. v.* טורש), et de Jacob de Chinon, frère de cet Eliézer ben Joseph dont nous avons parlé plus haut (gloses, n° 281; voir *s. v.* קינון). Du moment qu'un frère de Péréç habitait Tours et que son beau-frère ainsi qu'un de ses maîtres étaient établis à Chinon, ville voisine de Tours, nous pouvons en conclure qu'il était originaire lui-même de cette contrée. Péréç fut en correspondance, pour des questions talmudiques, avec Menahem Sire Léon de Melun (voir *s. v.* מלאון, p. 354).

Notre savant aimait beaucoup les voyages. Il parcourut le Brabant, nous ne savons pour quel motif; il séjourna aussi quelque temps en Allemagne, où il fut en relations avec M. de Rothenbourg, qu'il appelle respectueusement son maître (gloses, n° 183). Un glossateur postérieur a interpolé dans les gloses de Péréç le passage suivant emprunté aux écrits de M. de Rothenbourg : זה חבריהו רבי שמשון אמר לי שכתר על דעת הרמ"ש ועל דעת הר' חיים ועל דיעתי שלא ישעה שום קיום ושום הבטחה לחמיי ולזונתו שלא לבגוד בהם ועל מנת שלא יוכלו להתירו אלא אם נתיר לו שלשתינו יחדיו. D'après ce passage, un certain R. Simson formula un vœu en présence d'un collège rabbinique, composé de M. de Rothenbourg, de Péréç et de Hayyim, vœu dont il ne pouvait être délié que par ces trois rabbins. Il est donc certain que Péréç eut des rapports personnels avec M. de Rothenbourg, avec qui il correspondit plus tard (voir ses Consult., éd. Prague, n° 597; Mord. Guittin, VII), et qu'il demeura quelque temps en Allemagne. Ce passage se trouve aussi dans le Taschbeç, n° 400, où le nom de ר' חיים est abrégé inexactement en הר"ם. Ce Hayyim est peut-être identique avec Hayyim ben Isaac Or Zaroua, un des plus anciens élèves de M. de Rothenbourg.

Péréç eut pour élève, en Allemagne, Mordekhaï ben Hillel, qui le mentionne très souvent comme son maître (Mord. Taanit, I, n° 623, Aboda Zara, IV, n°s 845, 852, 856, et passim; cf. Kohn, dans Mschr., 1877, p. 119). Une fois le séjour de Péréç en Allemagne accepté comme certain, nous pouvons admettre que c'est dans ce pays qu'il fit la connaissance de Yakar, qui fut élève de Yehiel de Paris (Schiltè Hagg. sur Mord. Guittin, IX : שמעתי ממורי ה"ר פרץ ששמע מפי הר"ר יקר ששמע מפי ר' יחיאל

Digitized by Google

réç, qui n'appelle Yakar son maître que pour lui témoigner son respect, cite de lui une décision rituelle qu'il a prise en s'appuyant sur l'autorité de הר"ם, abréviation qui désigne sûrement Méir de Rothenbourg (gloses, n° 223; cf. n° 146). Le nom de Yakar, qui paraît répondre à celui d'Ephraïm, par allusion aux paroles de Jérémie, xxxi, 20, הבן יקיר לי אפרים, n'est jamais usité, à ce que je sache, en France, l'est rarement en Espagne (voir *s. v.* מרץ, p. 359), et très fréquemment en Allemagne. Notre Yakar est très probablement identique avec Yakar ben Samuel Halléví, parent de M. de Rothenbourg, avec qui il fut en correspondance, poète liturgique, et qui demeura à Mayence et à Cologne (M. de Rothenbourg, Consult., éd. Crémone, nos 80, 125, 160; Zunz, Litg., 487). Péréç en appelle encore deux fois à l'autorité de Yakar, il invoque une communication verbale que ce dernier lui fit au nom de Simson de Coucy (voir *s. v.* קוצי) et une décision rituelle qu'il soumit à Samuel d'Evreux (gloses, n° 185). Dans aucun de ces deux passages il n'est fait mention, dans les gloses imprimées, de la ville natale de Yakar, mais dans un ms. de ces gloses le nom de Yakar est suivi les deux fois du nom de ville מקאלון (mss. Mun., n° 368; voir *s. v.* קוצי). Nous avons montré plus haut que Yakar habitait l'Allemagne; le nom de קאלון ne peut donc pas désigner Châlons, mais est une altération de קולוניא, Cologne, qui s'écrit aussi en hébreu קולנא (*Memorbuch* de Mayence, dans RÉJ., IV, 26 et 28), קולין (mss. Bodl., n° 1465, 5°, Cat., p. 518), et, incorrectement, קולא (M. de Rothenbourg, Consult., éd. Crémone, n° 145), et probablement aussi קלא (Mord. ms. sur B. Mecia, I, n° 252; cf. Mschr., 1878, p. 75). Nous pensons même qu'il faut aussi voir la ville de Cologne dans un autre nom altéré, celui de קינו. En effet, les tosafot imprimées sur Aboda Zara, qui, comme on sait, ont été composées par Péréç, mais publiées d'après la recension d'un de ses disciples, citent (68 *a*) une discussion savante de Yakar מקינו avec Samuel d'Evreux et Péréç. On a déjà vu que notre Yakar de Cologne connaissait personnellement ces deux derniers rabbins et discutait avec eux sur des questions talmudiques. D'un autre côté, ce Yakar מקינו, qui semble avoir été un tosafiste important, n'est mentionné nulle part ailleurs, même par Péréç, qui pourtant cite d'habitude ses autorités. Je me crois donc en droit d'émettre l'hypothèse que le Yakar des tos. Aboda Zara est le même que notre Yakar de Cologne, et que קינו ne désigne pas ici Chinon, mais est une corruption de קולוניא, Cologne.

Péréç survécut à M. de Rothenbourg, décédé en 1293 (gloses, nos 146, 196, 221); il était donc encore en vie à cette date. D'un autre côté, nous savons qu'il était déjà mort après 1298, car, vers cette époque, son beau-frère, Eliézer de Chinon, déplora sa perte en ces termes : « Dieu nous a ravi notre lumière, notre maître Péréç, fils de mon beau-père » (S. ben Adret, Consult., *l. c.*). D'après

Digitized by Google

Zacuto (*l. c.*), il mourut vers 1300, ce qui n'est pas exact. Abraham ben Salomon semble être plus près de la vérité en indiquant, dans ses additions au S. Hakkabbala, l'année 1295 comme date de sa mort (Neubauer, Anecdota oxoniensia, 105).

Nous avons dit plus haut que Péréç mourut avant son frère Joseph, qui était plus âgé que lui, et longtemps avant son oncle Isaac ben Mordekhaï. Il ne semble donc pas avoir atteint un âge bien élevé, et, par conséquent, il devait encore être très jeune quand il fréquentait à Paris l'école de Yehiel peu de temps avant que ce dernier n'émigrât de France. Si Schem Tob ben Abraham ibn Gaon l'appelle הזקן, « l'ancien », ce n'est sans doute pas parce qu'il était âgé, mais pour le distinguer d'homonymes plus jeunes, car il y eut plusieurs rabbins du nom de Péréç (Migdal Oz sur Mischne Tora, דיעות תשלה, ch. VII; cf. Orh. Hayy., I, 95*a*, où il y a simplement הרמ, et Zunz sur ms. Lzg 11, Cat., p. 317). Et de fait, notre Péréç fut confondu avec des savants du même nom, notamment avec le cabbaliste Péréç Cohen Gerundi (Kore Hadd., 17*b*; Rabb. fr., 450).

Menahem Méïri, qui n'a pas l'habitude de prodiguer l'éloge, vante le grand mérite de notre Péréç. Il le loue d'avoir contribué le plus, de son temps, en France, au développement des études talmudiques, en formant de nombreux et excellents élèves qui s'inspirèrent, à leur tour, de ses idées (introduction au Bet Habbehira, éd. Vienne, 18*b*). Il fut le dernier représentant important de l'école française des tosafistes, dont il sut augmenter les œuvres de ses travaux personnels. Sur ses conseils et d'après sa direction, ses élèves suivirent la même voie que lui de son vivant et immédiatement après sa mort. Ses gloses sur le Semak s'enrichirent de nombreuses additions dues à ses élèves et, plus tard, à d'autres savants. On les trouve dans de nombreux mss. et elles présentent beaucoup de variantes, provenant des diverses rédactions qui en furent faites. Il serait trop long de signaler toutes ces variantes. Les gloses imprimées contiennent également des additions, émanant, entre autres, de Menahem de Melun. Celui-ci est certainement Sire Léon de Melun, qui eut des relations scientifiques avec Péréç (n° 98). Ce dernier est souvent cité lui-même dans ses gloses, tantôt comme étant encore en vie (n°s 81, 98, 214), tantôt comme déjà mort (n° 194). Ces gloses ont donc été remaniées à des époques diverses et, ce semble, par divers élèves, et il se peut qu'il faille attribuer à ces élèves les passages où Méïr de Rothenbourg est mentionné comme décédé (n°s 146, 196, 221).

Parmi les additions interpolées dans les gloses, il y en a qui sont empruntées à un ouvrage rituel de Péréç. Ainsi, on cite comme extraites de la שיטה de Péréç les prescriptions relatives à la rédaction du contrat de divorce et au lévirat, reproduites par un de

Digitized by Google

ses élèves dans les nos 184 et 185 des gloses imprimées et portant comme suscription סדר הגט et דיני חליצה. Ce sont probablement ces prescriptions qui se trouvent à la fin des gloses dans le ms. Ps 382 et dans le ms. Bodl. 876, avec ce titre : הלכות גיטין לה' פרץ זצ"ל, ainsi que dans le ms. Bodl. 878, avec ce titre : דיני חליצה מרס"א ע"ה. Les gloses imprimées, n° 222, citent les לקוטין de Peréç à propos des prescriptions concernant Pâque; son יסוד aussi est fréquemment mentionné (Mord. Aboda Zara, V, à la fin, Houllin, III, n° 614; gloses, n° 737). Mord. Aboda Zara, II, n° 826, cite ses פסקים. Le ms. Bodl. 2362, Cat., p. 824, a comme épigraphe הגהות ופסקי הר"פ ז"ל; ces explications se rapportent à Eroubin et à Pesahim, ch. IV. On trouve dans le Kol Bo, n° 144, un long fragment traitant du droit civil, qui est intitulé פסוקי לקוטות de R. Péreç, et un autre fragment (n° 142) relatif à des questions de droit matrimonial et intitulé דינין מהר"ר פרץ שאלות ותשובות. Méïr Haccohen, l'auteur des Maïmoniot, cite dans les gloses אישות, ch. XIV, une consultation de M. de Rothenbourg sur un point de droit matrimonial qu'il a trouvée dans le ס' העיטור, ouvrage écrit de la main de Péreç. Il ne s'agit sans doute pas ici de l'ouvrage de ce nom composé par Isaac ben Abba Mari de Marseille et en marge duquel Péreç aurait écrit des gloses. Cela ne serait pourtant pas impossible. Mais la consultation en question a une plus grande étendue que ne le comporte une simple note. Je crois plutôt que le nom de ס' העיטור est un titre général, porté par bien des ouvrages talmudiques (cf. Benjacob, Ozar Hassefarim, *s. v.*). Du reste, il ne serait pas étonnant que Péreç eût reproduit dans son ouvrage rituel une consultation de M. de Rothenbourg. On peut donc supposer que toutes ces citations ont été empruntées à un grand ouvrage de Péreç, où se trouvaient réunies diverses prescriptions rituelles et différentes consultations, et qui est cité sous les titres de דינין, « Lois », פסקים, « Décisions », שיטה, « Exposé », mot usité surtout pour des tosafot, לקוטין, « Recueil », עיטור, « Couronne », c'est-à-dire également « Recueil », et יסוד, « Fondement. »

C'est peut-être à ce même recueil que sont empruntées en partie les consultations réunies dans le ms. Bodl. 2550, à supposer que Péreç ben Ella, fréquemment nommé dans ces consultations, soit réellement notre Péreç, comme je le crois avec M. Neubauer (RÉJ., XII, 86). Du reste, nous n'avons aucune raison d'en douter, car nous ne connaissons pas d'autre savant important de ce temps qui portât le même nom. Ces consultations se rapportent à des points de droit matrimonial ou au code *Ében Haézer*. Le ms. British Museum n° Add. 22089, autre partie du même ouvrage, renferme des consultations sur des questions de droit civil et sont disposées dans l'ordre des chapitres du *Hoschen Hammischpat* (*ibid.*). Cette dernière collection de consultations, qui, primitivement, se

Digitized by Google

rattachait sans doute à la première, ne mentionne pas Péréç ben Elia, mais, autrement, les mêmes noms se rencontrent dans les deux recueils. On y trouve aussi des lettres que des rabbins de Chinon, et notamment Eliézer ben Joseph, échangèrent avec Salomon ben Adret et des savants du sud de la France. La deuxième collection contient également une consultation de Joseph ben Elia de Tours. Or, Eliézer ben Joseph était le beau-frère et Joseph le frère de Péréç. Il y a donc là un nouveau motif en faveur de l'identification de Péréç ben Elia, nommé dans la première collection, avec notre Péréç de Corbeil. Celui-ci fut, par conséquent, en correspondance à la fois avec des rabbins du midi de la France et du nord de l'Espagne, et il n'est pas surprenant qu'une consultation, due sans doute à S. ben Adret, soit adressée à lui en même temps qu'à Nathan de Tolosa. Il émit aussi son opinion à propos d'une affaire de droit matrimonial qui se produisit dans le midi de la France et dont s'occupa également Mordekhaï, son grand-père. La consultation relative à cette affaire est aussi signée de Jacob ben Malatia צמח ונציח זלה"ה, Joseph ben Elie אליא"ב, Schneor ben Aron, Joseph ben Salomon et Isaac ben Elie יחונ"ו (REJ., XII, 86). A en juger par les formules qui accompagnent certains noms et qui n'étaient pas usitées dans la France septentrionale, ces rabbins étaient du midi de la France ou du nord de l'Espagne. Comme Péréç était à ce moment la plus haute autorité rabbinique de la France septentrionale, ses collègues d'autres régions n'hésitaient sans doute pas à signer avec lui des documents de ce genre et à se ranger ainsi à son opinion.

Péréç de Corbeil ajouta également des gloses à l'ouvrage חשב"ץ, recueil de lois rituelles et d'usages religieux composé par Simson ben Çadoc, en grande partie d'après les indications verbales de M. de Rothenbourg (Taschbeç, ms.; Schem Hagg., II, *s. v.*). Le ms. Bodl. 378, 2°, Cat., p. 82, contient un Taschbeç avec des gloses signées de מרפא נ"א ou מהר נ"א. A la fin, on lit la note suivante : סליק החשבץ מהרמנא והגהורת מורינו הרב רבי פרץ זצ"ל. Presque toutes ces gloses se trouvent dans le Taschbeç, éd. Crémone, où elles sont anonymes, pour la plupart, et commencent, en général, par le mot מיהו, particularité qui, d'après Azoulaï (Schem Hagg., *l. c.*), en fait reconnaître l'auteur, Péréç. Celui-ci a certainement écrit les gloses sur les n°s 151, 352 et 359, car on y trouve mentionnés ses maîtres Samuel d'Evreux et Yehiel de Paris. Dans la glose sur le n° 178, il invoque un usage « de notre maître Yehiel de Paris » en des termes tels qu'on peut en conclure avec certitude qu'il connaissait personnellement ce savant. Les gloses sur les n°s 119, 201 et 458 désignent Péréç par son nom, et les gloses sur n°s 398, 411, 452, 460, 494, 500, 507, 513, 514, 519, 520, 522, 530, 531, etc., qui sont anonymes, sont attribuées explicitement à Péréç dans le Kol Bo, n° 127. Cet ouvrage, *l. c.*, rap-

Digitized by Google

porte aussi quelques gloses de Péreç qui manquent dans le Taschbeç imprimé.

Péreç a écrit des commentaires sur la plupart des traités du Talmud. Menahem ben Zérah les appelle tosafot et dit qu'au milieu du XIVe siècle on étudiait en Castille le Talmud avec ces tosafot (Céda laddérékh, introduction). Elles étaient donc aussi répandues en Espagne qu'en France et en Allemagne, où Mordekhaï ben Hillel les suit pas à pas dans son ouvrage rituel *Mordekhaï* ; il les appelle תוספות (Mord. Houllin, à la fin), שרשה, nom qu'on leur donnait fréquemment (Aboda Zara, III, n° 839), et פרישה (*ibid.*, ms.; cf. Mschr., 1877, p. 121). Dans un ms. où il s'est conservé (ms. Bodl. 434, Cat., p. 93), son commentaire sur B. Mecia est intitulé נימוקים, et dans un autre ms., plus récent, חידושים (ms. Bodl. 435; Zunz sur ms. Lzg, Cat., p. 317). Ce commentaire nous est parvenu dans la rédaction originale de Péreç, mais il en existe aussi un texte remanié dans le ms. Bn 67, Cat., p. 44, avec le titre de תוספי רבינו פרץ (Rabb. fr., 451). On trouve de nombreux extraits de ce dernier texte, ou d'une autre rédaction faite par un élève de Péreç, dans la Schitta Mekoubécet sur B. Mecia ; ils sont signés : תלמיד הר"ף. Une grande partie de la rédaction, apparemment originale, de ses tosafot sur Berakhot se trouve dans ms. Bodl. 2361, 1°, Cat., p. 823 (Rabb. fr., 737). Menahem Recanati seul semble faire allusion à ces tosafot (Piské Recanati, n° 179). Ses tos. sur Pesahim, ch. X, où il cite fréquemment son maître Yehiel de Paris (100 *a*, 102 *b*, 105 *b*, 109 *b*), ont été imprimées, après avoir subi un remaniement, à la fin de Mord. Pesahim. Nos tos. Aboda Zara ont été rédigées aussi par un élève de Péreç, qui a grandement utilisé pour son travail les tosafot de Samuel de Falaise sur ce traité; il y a, du reste, ajouté peu de chose (tos. Aboda Zara, 68 *a* ; voir *s. v.* פלוריא, p. 480, et קוצי, p. 557). Les tos. de Péreç sur B. Kamma, éd. Livourne, 1819, ont également été rédigées par un de ses élèves, qui désigne souvent son maître par la simple abréviation de מהריח et parle de lui comme d'une personne encore en vie (3 *b*, 10 *a*, 18 *b*, et passim). Ces tosafot étaient bien plus complètes dans une autre rédaction, dont la Schitta Mekoubécet sur B. Kamma cite de nombreux passages qui ne se trouvent pas dans l'éd. de Livourne. Et de fait, les tos. de Péreç sur Kamma dans ms. Gz. 232 et dans un fragment du ms. Gz. 183 (Rabb. fr., 451) sont plus étendues que les tos. imprimées.

Azoulaï dit qu'il a vu des tos. de Péreç sur plusieurs traités du Talmud, mais il n'indique pas les noms de ces traités (Schem Hagg., II, *s. v.* תוספות). Péréç lui-même, dans ses tos. sur B. Mecia (mss. Bodl., n° 434), fait allusion à ses tosafot sur Schabbat, Eroubin, Bèça, Ketoubot, Guittin, Kiddouschin, B. Batra, Schebouot et Sanhédrin (Rabb. fr., 451). A ces indications nous

Digitized by Google

pouvons ajouter celles que nous trouvons dans divers écrits talmudiques, où il est question des tos. de Péréç sur les traités de Beça (tos. Beça, 34 *a*), Moëd Katan (tos., 7 *a*, 13 *b*), Guittin (Joseph Kolon, Consult., n° 98; Schitta Mekoub. sur Ketoubot, 3 *a*; Mord. Guittin, VII, n° 423), Sanhédrin (Schitta Mekoub. sur Ketoubot, 37 *b*), Nedarim (tos., 5 *b*), Nazir (tos., 53 *a*), Zebahim (Schitta Mekoub. sur Zebahim, מובאת כפרדה sur 4 *a*, 5 *a*, et passim), Me'ila (tos., 2 *a*, 4 *b*, et passim), Houllin (Mord. Houllin, fin), et probablement aussi Maccot (tos., 6 *b*, 8 *a*, et passim, où l'auteur est appelé simplement מפרש).

Dans le ms. Lzg 1, Cat., p. 273, il est fait mention d'un ספר פרץ qui, d'après le contexte où l'on nomme le ס' ר' גרשום et le ס' מנחם מירואני, devait être une Bible avec des notes marginales sur la massora (voir *s. v.* מירואני, p. 251, et לוניר, p. 303). Comme le copiste de ce ms., qui était un excellent massorète français, cite de préférence des savants de son pays, on peut supposer que ce Péréç aussi était Français, et, à en juger par le titre si bref de ס' פרץ qu'on emploie pour désigner son ouvrage, il est probable que c'était un savant connu. Il s'agit donc peut-être là de notre Péréç de Corbeil (Rabb. fr., 452), qui est, du reste, mentionné comme commentateur biblique (Minh. Yeh., 7 *b*, 69 *a*) et fait preuve d'une grande netteté d'esprit quand il a l'occasion, dans ses écrits talmudiques, d'expliquer des mots ou des passages de la Bible. Peut-être aussi s'agit-il de Péréç ben Menahem de Dreux (voir *s. v.* דרום, p. 178), qui était également un savant important.

6° Mordekhaï ben Nathan ben Eliakim ben Isaac, de Strasbourg, auteur de l'étude sur le Semak imprimée dans l'édition de Constantinople, habitait Corbeil vers la fin du XIIIe siècle. Il s'était rendu dans cette ville pour y recueillir les éléments nécessaires à son étude. C'est lui et non pas son arrière-grand-père Isaac, de Strasbourg, comme le dit le ms. Budapest 5 (cf. Mgz., IV, 102), qui a fait ce travail sur le Semak.

7° Un ouvrage cabbalistique mentionne Elhanan le saint, de Corbeil, ainsi qu'un autre cabbaliste, vieillard vénéré, dont on ne donne pas le nom. Tout le récit de cet ouvrage ms. ainsi que le nom de lieu sont fort suspects. Les savants nommés font partie probablement de la série des personnages imaginaires représentés comme cabbalistes. Cet Elhanan dont il est question est sans doute Elhanan, fils d'Isaac l'ancien de Dampierre (voir *s. v.* דמפיר).

Digitized by Google

קורביל.

Ce nom, cité dans Emék Habb., éd. Vienne, 59, doit être lu קורדיל, comme le prouve un ms. de l'Emék (voir RÉJ., XVI, 54 et 219) ; Usque a aussi *Cordel*.

Dans le passage où ce nom est mentionné, il est question des persécutions des Pastoureaux en 1320. Ceux-ci, d'après ce récit, se dirigèrent vers la localité de קורדיל pour y tuer les Juifs, mais ils furent repoussés par la force armée envoyée contre eux par le comte de Toulouse pour protéger les Juifs. M. Loeb a proposé de lire בורדיל, Bordeaux (RÉJ., XVI, 219), mais cela ne me paraît pas exact. Le contexte semble prouver, en effet, que la localité en question faisait partie du comté de Toulouse. Mais, d'un autre côté, nous voyons par ce récit que cette localité fut une des premières où se produisirent les excès des Pastoureaux. Or, nous savons que ces persécutions commencèrent dans l'Agenois (voir *s. v.* אגין). C'est donc dans cette région, où habitaient partout des Juifs, qu'il faut chercher קורדיל. Le nom de Cordel est probablement la désignation espagnole de Cordes, ou plutôt les Cordes toulousaines, petite ville de l'Armagnac, située près de la Garonne et dans le voisinage de Verdun-sur-Garonne (Martinière, Dictionnaire, *s. v.*). Dans le Schebèt Yehuda, éd. Hanovre, 5, au lieu de קורדיל, il y a סרדיל, que la traduction allemande de Wiener, p. 8, rend par Martel; il a donc lu מרדיל. Mais, abstraction faite de cette circonstance que סרדיל est sûrement un nom altéré, il ne peut pas être question ici de Martel, localité du département du Lot, arrondissement de Gourdon, parce que d'abord il n'est pas sûr qu'il y ait eu des Juifs dans cette région et qu'ensuite les persécutions des Pastoureaux ne s'étendirent pas jusque dans cette contrée. Le Schalschélet, éd. Venise, 111 *b*, a le nom altéré de סרדין.

קורטשון COURTHEZON.

Le compilateur anonyme d'un recueil talmudique, qui vivait

Digitized by Google

vers la fin du XIII[e] siècle (mss. Bodl., n° 2343, § 988 ; cf. Letterb., III, 8), parle d'une décision rituelle qu'il prit à קורטשון et qu'il soumit aux savants de Carpentras. קורטשון est Courthezon, en latin *Curthedon*, dans le département de Vaucluse, arrondissement d'Avignon. Les statuts de cette ville, de l'année 1416, défendaient aux femmes juives de se baigner dans l'eau courante près de Courthezon (Maulde, Les Juifs dans les États français du Saint-Siège, 40). En 1400, on trouve à Carpentras la juive « Astruga de Curthone » ; ce dernier nom paraît être une vieille forme de Courthezon (RÉJ., XII, 195). Gerson ben Hiskiyya, auteur de l'ouvrage de médecine אד חכמיתי, était en prison, vers 1418-1419, dans un endroit appelé קורטאון, situé « dans la terre d'Hysope », c'est-à-dire Orange. Plus haut (voir *s. v.* אברינגה, p. 20), nous avons supposé que כפר חסד, « village de la grâce », où Gerson résidait, était la traduction hébraïque de קורטאון, mais en réalité כפר חסד désigne une autre localité, peut-être Caritat, village situé sur la Seille, entre Saint-Tronquet de Sérignan et Vaqueiras, dans la principauté d'Orange (voir Loeb, d'après Bardinet, dans RÉJ., I, 82 ; cf. Renan, Les Écrivains juifs, 436 [782]).

קורשן COURSON.

Cité dans M. de Rothenbourg, Consult., éd. Crémone, n° 79.

Il existe en France plusieurs localités du nom de Courson : par exemple, Courson dans le département de la Charente-Inférieure, arrondissement de La Rochelle, Courson dans le dép. de l'Yonne, arrondissement d'Auxerre, et Courson dans le dép. du Calvados, arrondissement de Vire. Dans toutes ces régions, il y avait des Juifs au moyen âge. D'après Carmoly (Itin., 201), קורשן serait Coursan, village du département de l'Aube, à quelques milles de Troyes ; cela ne me paraît pas exact.

Courson est la ville natale de Jacob ben Salomon, qui correspondit avec le poète liturgique Juda ben Schneor (M. de Rothenbourg, *l. c.*, et plus explicitement dans l'édition de Prague, n° 870 ; cf. Zunz, Litg., 479). C'est ce Jacob ben Salomon qui est le signataire d'une autre consultation, dont le destinataire n'est pas

Digitized by Google

indiqué (M. de Rothenbourg, Consult., éd. Lemberg, n° 450). Parfois on l'appelle simplement Jacob de קורסן (*ibid.*, éd. Crémone, n° 146), comme, par exemple, dans Maïmoniot, Consult. מאכלות אסורות, n° 13, où il est fait allusion à un recueil de consultations et de décisions rituelles, rédigé par notre Jacob sous la direction de son maître, Simson. Ce dernier est certainement Simson de Sens. C'est probablement aussi notre Jacob qui consulta Simson de Sens sur un point de casuistique (Or Z., III, B. Kamma, 68 *a*). Au moment où Simson de Sens émigra en Palestine, c'est-à-dire vers 1211, Jacob avait au moins trente ans. Il vivait donc vers 1180-1250. Peut-être aussi est-ce notre Jacob ben Salomon que Meïr de Rothenbourg appelle son maître et qu'il assista dans une affaire de droit civil qui se produisit probablement entre deux élèves (Consult., éd. Crémone, n° 144). La sentence prononcée par Jacob dans ce différend peu important fut attaquée par דהר' יוסף זצל במד"ל. M. de Rothenbourg appelle ce Joseph son maître, sans doute par déférence. L'abréviation במזל doit probablement être lue : בן מאיר ז"ל. Nous ne connaissons qu'un seul savant de ce nom qui ait vécu à cette époque, c'est Joseph ben Meïr, de Saulieu, localité du département de la Côte-d'Or, arrondissement de Semur (voir *s. v.* שוליו). Il semble résulter de la nature du différend et de la correspondance qui s'engagea à ce sujet que les deux savants ne demeuraient pas loin l'un de l'autre. Ce détail serait un argument en faveur de l'identification de קורשן avec le Courson du département de l'Yonne.

Jacob écrivit aussi des נימוקים ou explications talmudiques (Maïmoniot, Consult. מאכלות אסורות, n° 13 ; *ibid.*, gloses, ch. XIV, où il y a, par altération, יעקב במקורשן). Dans Maïmoniot, *l. c.*, ch. X, on trouve une consultation extraite du מטבע הר' יעקב מקורקטן. Le nom de קורקטן doit sans doute être corrigé en קורשן, et le mot מטבע, « monnaie », est ici le titre d'un ouvrage talmudique, probablement du recueil de consultations composé par Jacob de Courson. Le même passage se trouve dans les Consultations de S. di Medina, Yoré Dea, n° 193, où le nom de lieu est écrit קושן. On rencontre la même altération dans Schitta Mekoub. sur B. Kamma, 43 *a-b*, où l'on cite deux fois des tosafot de Jacob de קושן, qui est certainement notre Jacob de קורשן. De même, יעקב מקורצא (*ibid.*, 79 *a* ; cf. Zunz, Zur Gesch., 42) est, selon toute probabilité, Jacob de Courson. Il se peut que le nom de קורצא réponde à une ancienne forme de Courson, peut-être Cursy. Ainsi, parmi les membres de l'ancienne famille de Lamoignon, qui étaient d'abord seigneurs et ensuite comtes de Courson, on trouve Loup de Lamoignon, sieur de Cursy, et Paul de Lamoignon, seigneur de Cursy (Moréri, Dictionnaire historique, tome V, 408). Les noms de Courson et de Cursy paraissent donc être identiques.

Digitized by Google

קמילון CHATILLON.

Un des martyrs de Troyes de l'année 1288 s'appelait Siméon, scribe de Châtillon, מקאטילון (voir *s. v.* מרוייש, p. 240). On trouve en France plusieurs localités de ce nom, notamment Châtillon-sur-Seine, dans le département de la Côte-d'Or, et Châtillon-sur-Marne, dans le département de la Marne. Les deux villes étaient habitées par des Juifs au moyen âge (Simonnet, 154, 159; RÉJ., II, 23); il n'est donc pas possible d'établir avec certitude l'identité de notre קמילון.

Le nom de Châtillon, en latin *Castellio*, en vieux-français *Chastillon*, s'écrit aussi en hébreu קאסטילון ou קאסטיללון (Livres de commerce, dans RÉJ., VIII, 184). Le nom de קטאלאנו, קטאלאן ou קטלאן signifie *Catalan*, c'est-à-dire originaire de la Catalogne (cf. Korè Hadd., 37 *b*, 45 *a*). Le ponctateur Péréç מרבוש portait le nom de הצרפתי קטלאנו, ce qui indique probablement qu'il émigra de la France, sa patrie, en Catalogne.

קיר CHER.

En latin *Caris* ou *Carus*. Rivière qui traverse le département du Cher, auquel elle donne son nom.

Cité dans Mord. Guittin, IX, n° 446.

A propos d'une lettre de divorce envoyée de Hongrie, Isaac ben Abraham de Dampierre dit (*l. c.*) qu'en France on ne suit pas l'usage hongrois de transcrire en hébreu le nom de Cher par יר, car les Juifs français rendent en hébreu la consonne *ch* par ך, et non par י. Joseph Kolon (Consult., n° 106) fait remarquer à ce sujet que s'il y a doute sur la manière de transcrire un nom géographique en hébreu, on doit tenir compte, pour les lettres de divorce, de la désignation latine de la localité. Naturellement, ce conseil ne peut être suivi que pour les langues romanes, où les noms géographiques dérivent presque tous de dénominations latines.

Digitized by Google

קינון CHINON.

En latin *Chinonium*, *Castrum Chinonis*, *Caino* ou *Chino*. Ville de la Touraine, dans le département d'Indre-et-Loire.

Cité dans tos. Nazir, 53 *a*, 63 *a*, et passim.

Le nom hébreu de מגדל קינונים répond aux deux premières dénominations latines de Chinon (Dibrè Hayy., 29 *b*). Il existait sans doute aussi une ancienne forme française correspondant aux deux autres dénominations latines. On s'expliquerait ainsi pourquoi Chinon se dit parfois en hébreu קינו (Mord. Ketoubot, V, n° 186), שינו (Kaftor Waférah, éd. Berlin, 5 *a*) et קנו (mss. Hg, n° 192, Cat., p. 75). Ce nom est aussi écrit en hébreu צינון (Azriel Trabotto, d'après RÉJ., IV, 211), et, par altération, צורן (Schalsch., éd. Venise, 52 *b*). On trouve encore ailleurs la lettre צ mise à la place de ק (voir *s. v.* צאורשא). Enfin, on rencontre aussi les formes incorrectes ou altérées de גינון (S. ben Adret, Consult., III, n° 7), גידון (*ibid.*, mss. British Mus., n° Add. 22089, דיני שטרות, n° 44; RÉJ., XII, 91), קוטון, et probablement aussi קונני (Schalsch., éd. Amsterdam, 40 *b*) ou קונצו (*ibid.*, éd. Venise, 62 *a*). Par contre, au lieu de קינון dans Teroumat Haddéschen, éd. Venise, 165 *b*, il faut lire קוצי (cf. tos. Kiddouschin, 43 *b*).

Le nom de קינון est employé une fois comme surnom et correspond au nom d'Isaac (mss. Hstm, n° 345, Cat., p. 65, יצחק המכונה קינון; voir *s. v.* צרדיש); peut-être est-il, dans ce cas, un diminutif, comme חקין, Haquin, et חקינים, Haquinet. Le כ' הניירי ms. a la leçon, certainement altérée, de קונון (Renan, Les Écrivains juifs, 65 [411]). Ce passage du כ' הנייר se trouve dans les Consult. de Joseph Kolon, n° 162, avec la leçon חקיניים.

Chinon renfermait une communauté juive importante. Nous ne savons de son histoire que le sanglant épisode de 1321. En cette année, éclatèrent contre les Juifs de France et surtout du midi les « persécutions des lépreux », גזרת המצורעים. On sait que des lépreux de la Guienne, pour se venger des mauvais

Digitized by Google

traitements qui leur étaient infligés, jetèrent du poison dans des puits et des cours d'eau, et que l'un d'eux déclara, sous la pression des tortures, que c'étaient les Juifs qui leur avaient inspiré l'idée de ce crime et fourni les moyens de l'exécuter (Schèbet Yeh., 86; Graetz, Gesch. d. J., VII, 298). A la suite de cette accusation calomnieuse, les Juifs furent brûlés dans plusieurs localités. A Chinon, on jeta cent soixante Juifs, hommes et femmes, dans une immense fosse, et au-dessus d'eux on alluma un grand feu; ils subirent le martyre avec une héroïque résignation. Avant de mourir, ils avaient précipité leurs enfants dans les flammes, pour les empêcher de recevoir le baptême (Continuatio Guill. de Nangis, 78). D'après M. Carré de Busserolle (Dictionnaire historique d'Indre-et-Loire, 2e vol., 253), ces martyrs n'étaient pas tous habitants de Chinon, mais y avaient été amenés de diverses villes du Poitou et de la Touraine (REJ., VI, 314). Cette persécution est la même que celle dont parle Estori Parhi, sans indiquer de date, et pendant laquelle périt son maître, Eliézer le saint de Chinon, le deuxième jour de la fête du Nouvel An (Kaftor Waférah, 36 *b*). D'après M. Graetz, les deux récits se rapporteraient à des événements distincts (Gesch. d. J., VII, 287, 299).

Voici les savants de Chinon que nous connaissons :

1° Joseph ben Isaac ben דהגדיב Joseph, de Chinon, mentionné comme autorité rabbinique par Barukh ben Isaac dans son ouvrage Sèfer Hatterouma, n° 49 (cf. Rokéah, n° 475), et dans le Mahzor Vitry, n° 384, fut en correspondance avec Juda Sire Léon de Paris, qui, probablement par pure déférence, l'appelle son maître dans la consultation qu'il lui adressa (voir *s. v.* אורליינש, p. 35, et סריש, p. 522). Il était donc plus âgé que Barukh et Juda Sire Léon et vivait, par conséquent, dans la seconde moitié du XIIe siècle et peut-être encore au commencement du XIIIe. Ses consultations sont mentionnées par Samuel de Falaise (Or Z., II, 115 *a*, 116 *a*). Isaac ben Moïse de Vienne reproduit dans Or Z., III, éd. Jérusalem, sur Batra, 39, une consultation sur un point de droit civil adressée par Isaac ben Samuel de Dampierre aux notables de Chinon, et Samuel, jeune savant, apporta à Isaac ben Samuel des lettres des הדיבי קינו et de Joseph. La consultation précitée se trouve aussi dans les Consult. de M. de Rothenbourg, ed. Prague, n° 265, et éd. Berlin, p. 182, où Joseph est appelé Joseph ben Isaac, mais où le nom de lieu קינו est altéré et écrit

Digitized by Google

קונטרס (voir *s. v.* דמפיר, p. 164). Il ressort de la collation de ces deux textes que Joseph ben Isaac de Chinon correspondit avec Isaac l'ancien de Dampierre.

2° Jacob de Chinon fut élève d'Isaac ben Abraham de Dampierre (Mord. Schabbat, IX, n° 377 : מפי רבו ריב"א). Péréç de Corbeil reçut de lui des communications verbales (voir gloses de Péréç sur le Semak, n° 281). Isaac de Corbeil, dans son Semak, composé vers 1277, invoque des tosafot autographes de R. Tam de Chinon sur Guittin (n° 81; cf. Kol Bo, n° 88, où il y a : Jacob de Chinon). On sait que ce nom de R. Tam était porté par Jacob ben Méïr de Ramerupt et par Jacob d'Orléans (voir *s. v.* אורלינש). Le ms. Hsim 345, Cat., p. 64, nomme aussi R. Tam de Chinon. A en juger par la manière dont Isaac de Corbeil mentionne l'ouvrage autographe de Jacob de Chinon, ce dernier n'était plus en vie à cette époque, mais je dois faire remarquer que d'après Joseph Kolon (Consult., n° 52), la citation faite soi-disant par Isaac serait une glose ajoutée par Péréç. Il est vrai qu'à mainte reprise, des gloses de Péréç ont pénétré dans le texte du Semak et des passages du Semak sont donnés comme simples gloses de Péréç (cf. Gross, dans Mschr., 1869, p. 539-540). Nous ne possédons pas les éléments nécessaires pour affirmer si Joseph Kolon a raison ou non. Quoi qu'il en soit, on peut admettre que Jacob de Chinon vivait vers 1190-1260.

Notre Jacob était un tosafiste important. Outre son commentaire sur Guittin, dont nous venons de parler, on cite encore de lui des tosafot sur Berakhot (tos. Berakhot, 12 *a*), Schabbat (Mord. Schabbat, IX, n° 377; Orh. Hayy., I, 49 *a*), Eroubin (Mord. Eroubin, VIII, n° 527), Nazir (tos. Nazir, 53 *a*) et B. Mecia (Mord. Mecia, II, ms.; cf. Mschr., 1878, p. 82). On mentionne aussi sa *Schitta*, probablement sur Sanhédrin (Mord. Sanhédrin, III, n° 690 : שיטת ר"י מקינון; *ib.*, n° 691 : ר' יעקב מקינון).

3° Nathanel le saint, de Chinon, était élève d'Isaac ben Samuel de Dampierre (Azriel Trabotto, d'après REJ., IV, 211; Schalsch., éd. Venise, 52 *b*). Pas plus que son maître, il ne subit le martyre; tous deux étaient appelés « saints » à cause de leur piété (Kol Bo, n° 114; כ' כריתות, éd. Crémone, 15, 16, et passim). Par abréviation, Nathanel est souvent désigné sous le nom de הקה"ן (Orh. Hayy., I. 46 *a*; II, ms. Gz., 28 et 213; voir *s. v.* לרוקיבא, p. 319). Après 1224, il dirigeait l'école talmudique de Chinon (Luria, Consult., n° 29, où, au lieu de קינון, il y a קינוף). Il fut en correspondance avec les rabbins français les plus célèbres, notamment avec Samuel d'Evreux (Mord. Houllin, VII, n° 681; voir *s. v.* לרוקיבא), qu'il semble avoir eu pour élève (Piskè Recanati, n° 587). Dans une consultation qu'il lui adresse, Yehiel de Paris emploie à son égard les termes les plus respectueux; il était donc plus jeune que lui (Joseph Kolon, Consult., n° 102). Nathanel

Digitized by Google

soumit la question de Yehiel à Isaac ben Todros, probablement le rabbin espagnol de ce nom qui fut le maître de Nathan ben Juda, auteur du Rituel de prières מחכים (Zunz, Ritus, 28), et qui vivait, par conséquent, dans le milieu du XIIIe siècle. Isaac répondit : « Ma valeur est trop petite pour que je me permette d'enseigner en présence des colonnes du monde » (Joseph Kolon, n° 102). On peut donc admettre avec une suffisante certitude que Nathanel florissait vers 1170-1240.

On connaît de Nathanel diverses décisions rituelles (Orh. Hayy., 1, 46 *a* ; II, ms. Gz., 213; Kol Bo, n° 114). Il composa aussi des tosafot sur le Talmud, notamment sur les traités de Bèça (tos. Bèça, 3 *a* ; Mord. Bèça, I, n° 643 ; Orh. Hayy., 1, 90 *b*), Houlin (Semak, n° 97 ; tos. Houlin, 67 *b*), et probablement aussi sur Berakhot (tos. Berakhot, 18 *a*) et sur Eroubin (tos. Eroubin, 2 *a*). Les tosafot imprimées de ces deux derniers traités passent pour avoir été rédigées par M. de Rothenbourg (Zunz, Zur Gesch., 40). Donc, le Nathanel qui y est mentionné est, en tout cas, le plus ancien des rabbins de ce nom que nous connaissons. C'est lui aussi, sans doute, « notre rabbin Nathanel » qui est cité dans nos tosafot sur Taanit, 3 *b*, Kiddouschin, 4 *b*, et dans la Schitta Mekoub. sur Nazir, 46 *b*, 53 *a* et 56 *a*.

4° Isaac ben Isaac de Chinon est mentionné dans nos tos. Nazir, 16 *b* (sous le nom d'Isaac ben Isaac, sans l'indication de son lieu natal), et dans Schitta Mek. sur Nazir, 63 *a* (sous le nom d'Isaac קינון). Dans la collection ms. des Consult. de Ben Adret (ms. Bodl. n° 2550, דינר קידושין, n° 57), il est appelé ר' יצחק קינו ראש הישיבות בצרפת, « Isaac Chinon, chef des écoles talmudiques de France » (REJ., XII, 81). Encore ailleurs, le nom de personne est suivi du nom de Chinon sans y être relié par la préposition « de ». Notre Isaac fut en correspondance avec Isaac ben Joseph, de Marseille, et son gendre Isaac de Marseille, probablement vers la fin du XIIIe siècle (voir *s. v.* מרסיליה, p. 377). Il rappela Isaac ben Joseph à la modération, dans sa discussion avec Nathan ben Moïse, qu'il appelle son parent. Ce Nathan, à ce que dit notre Isaac, descendait, à la quatrième génération, de « Rabbénou Meschoullam » et était cousin de « Rabbénou Yakar » et de Salomon le pieux. Nous ne savons pas au juste de quel Meschoullam il est question ici. A en juger par les termes emphatiques employés pour parler de lui et par l'époque à laquelle il vécut, il pourrait s'agir du célèbre Meschoullam ben Jacob de Lunel (voir *s. v.* לוניל, p. 279). Quant à Nathan, peut-être est-il identique avec Nathan de Tolosa, qui prit part, avec Péreç de Corbeil et d'autres rabbins du midi de la France, à une controverse relative à une affaire de droit civil (voir *s. v.* קורבייל). C'est là sans doute, autant, du moins, que les courtes notes de la *Revue des Études juives* (XII, 81) me permettent d'émettre une opinion sur ce point,

Digitized by Google

la discussion dont Isaac de Chinon parle dans la lettre qu'il adressa à Isaac ben Joseph. Notre Isaac correspondit aussi, probablement à propos de la même affaire, avec son parent Nathan, dont nous venons de parler, avec David, l'auteur de l'ouvrage rituel מכתם, qui, à ce que nous croyons, habitait alors Narbonne, et avec Mordekhaï, sans doute Mordekhaï ben Isaac Kimhi (ms. Bodl. 2550, *l. c.*, n° 60, d'après RÉJ., XII, 82 ; voir *s. v.* נארמש, קורבזיל et נרבונה).

5° Matatia ben Isaac קינו, « de Chinon », est mentionné dans Mord. Ketoubot, V, n° 184, comme l'auteur d'une consultation empruntée à l'ouvrage rituel *Abiassaf*, d'Eliézer ben Joël Hallévi. Ce dernier, qui vivait au commencement du XIIIe siècle, appelle ce Matatia son maître. L'ouvrage ms. *Abiézér*, du même Eliézer ben Joël, et les fragments que nous possédons de l'Abiassaf ne donnent pas ce passage de Mord. Ketoubot et ne font aucune mention de ce Matatia. Les gloses de Mord. Ketoubot, n° 290, citent aussi cette consultation de Matatia ben ה"ר, mais ne disent pas qu'elle est empruntée à l'ouvrage Abiassaf. Dans Mord. Moëd Katan, n° 936, Matatia est qualifié de « colonne du monde », et, à en juger par les termes dans lesquels on parle de lui, il était contemporain de Mordekhaï ben Hillel et, par conséquent, vivait vers la fin du XIIIe siècle. Ce dernier Matatia fut probablement élève de Peréç de Corbeil (voir *s. v.* פריש, p. 539). En prenant en considération ces divers détails, nous sommes amené à admettre que ce Matatia, contemporain de Mordekhaï ben Hillel, est Matatia ben Isaac, de Chinon, et que l'indication de Mord. Ketoubot relative à la source de la consultation en question, qui serait l'Abiassaf, a été ajoutée à tort plus tard. On sait, du reste, que ces additions ne sont pas rares dans le texte si profondément altéré du Mordekhaï.

6° Notre opinion sur l'identité de Matatia, que nous avons exposée dans le numéro précédent, est confirmée par une lettre qu'un autre savant de Chinon, Simson ben Isaac, envoya en 1299 ou en 1300 à Salomon ben Adret (Consult., III, n° 3). Dans cette lettre, Simson parle de son frère et maître Matatia. La réponse de Ben Adret est adressée à Siméon ben Isaac ben Yekoutiel, à Rhodez, רודס, en France. Le nom de Siméon doit naturellement être corrigé en Simson, comme le prouve une des consultations suivantes (n° 7), qui mentionne Simson ainsi que son frère Matatia et les qualifie de « savants remarquables. » De plus, au lieu de Simson ben Isaac ben Yekoutiel, il faut lire Simson ben Issac ben Isaac ben Yekoutiel, car le destinataire de la lettre de Ben Adret est certainement identique avec Simson de Chinon. Or celui-ci, dans l'introduction à son traité de méthodologie talmudique, intitulé ספר כריתות, dit explicitement qu'il est le fils d'Isaac ben Isaac ben Yekoutiel ben Isaac. Son père s'appelait probablement Isaac

Digitized by Google

ben Isaac parce qu'il était un enfant posthume. Le copiste des Consultations de Ben Adret crut sans doute que les mots « ben Isaac » avaient été répétés à tort, et alors il ne les écrivit qu'une seule fois (Schem Hagg., I, *s. v.* שמשון ; voir *s. v.* ארלי, p. 84). Par suite de la même erreur, le Yohasin, éd. Londres, 218, appelle l'auteur du ס' כריתות Simson ben Isaac ben Yekoutiel ben Isaac.

Notre Simson est toujours nommé d'après Chinon, sa ville natale, ר' שמשון מקינון (cf. ס' כריתות, éd. Crémone ; Schiltè Hagg. sur Mord. Guittin, fin), ר' שמשון מקנון, et, par abréviation, מהרש"ק (Schalsch., éd. Venise, 53 *b*), ou simplement Simson קינון (mss. Vi, n° 48, Cat., p. 57) ou קינו (ס' כריתות, ms. Hg 192, Cat., p. 75). Mais nulle part on ne trouve mentionné un Simson de Rhodez. Il nous paraît donc certain que le correspondant de Salomon ben Adret n'était pas l'oncle de notre Simson, comme le suppose M. Halberstam (H. B., VI, 11), mais notre Simson de Chinon, qui, au moment où Ben Adret lui écrivit, avait sans doute quitté sa ville natale et s'était établi à Rhodez (voir *s. v.* רודס).

Nous possédons donc les données suivantes sur la famille de notre Simson. Il avait un frère du nom de Matatia, qu'il appelle son maître et qui, par conséquent, était plus âgé que lui. Ce Matatia est identique avec Matatia ben Isaac de Chinon. Son père, Isaac ben Isaac, était un rabbin éminent (ס' כריתות, *l. c.* ; mss. Hg, n° 192, dans l'épigraphe ; S. ben Adret, Consult., III, n° 7) ; il est certainement cet Isaac ben Isaac de Chinon dont nous avons parlé au n° 4. Son grand-père, Isaac ben Yekoutiel, était un savant talmudiste (ס' כריתות, *l. c.*), et son arrière-grand-père, Yekoutiel ben Isaac, était appelé « le pieux » et « l'ange sauveur », המלאך הגואל (*ibidem*). Cette dernière épithète lui fut sans doute donnée, comme à Yehiel de Paris, parce qu'il défendait courageusement la cause de ses coreligionnaires (voir *s. v.* פריש, p. 529). Ce Yekoutiel était le gendre du savant et riche Simson, frère de Yedidya de Melun (voir *s. v.* מלאון, p. 353), et ses descendants étaient apparentés avec Simson ben Simson de Coucy (voir *s. v.* קוצי). Un descendant de Yedidya de Melun, Yosifya Benjamin ben Simson ben Benjamin, qui fit copier en 1343 le ms. du Talmud conservé à Munich sous le n° 95, était parent et élève de Simson de Chinon (voir *s. v.* פריש).

Il y a divergence au sujet de l'époque à laquelle vécut Simson de Chinon. D'après les uns (Yohasin, éd. Londres, 223), il mourut en 1312, d'après d'autres (Schalsch., éd. Venise, 53 *b*), en 1310. Ces indications ne sont corroborées par aucun texte plus ancien. Peut-être même y a-t-il eu confusion et ne s'appliquent-elles, en réalité, qu'à Simson ben Çadok, élève de M. de Rothenbourg. D'après M. Graetz (Gesch. d. J., VII, 353), Simson de Chinon au-

Digitized by Google

rait vécu vers 1300-1350. Ces dates sont inexactes, car notre Simson est certainement identique avec ce Simson qui rédigea une consultation pendant que M. de Rothenbourg était encore en vie, c'est-à-dire au moins avant 1293 (S. ben Adret, Consult., IV, n° 152). De plus, la correspondance de Simson avec Ben Adret, dont nous avons parlé précédemment, eut lieu en 1299 ou 1300, et à cette époque Simson paraît déjà avoir été un savant considéré ; il avait donc au moins trente ans. Mais, d'un autre côté, il ne pouvait pas avoir dépassé alors de beaucoup la trentaine, car il était l'arrière-petit-fils d'un enfant de Simson, frère de Yedidya de Melun, qui vivait dans la seconde moitié du XIIe siècle (voir *s. v.* מלאון). En attribuant à chaque génération une durée de 25 ans, on arrive à cette conclusion que, vers 1300, notre Simson avait tout au plus quarante ans. Un autre détail. Il écrivit un commentaire sur les règles relatives au contrat de divorce, ביאור הגט, qui se trouve par fragments dans Schilte Hagg. sur Mord. Guittin, fin, mais est reproduit en entier dans le ms. Vienne 48. Ce commentaire donne la formule d'une lettre de divorce écrite à Zurich en 1317 (Halberstam, dans Jeschurun, 1866, p. 167 et 168). Mais à vrai dire, on ne peut rien conclure de cette pièce relativement à la résidence de Simson ou à l'époque à laquelle il vécut, car les copistes et les compilateurs postérieurs modifiaient fréquemment les dates et les noms de lieu dans les anciens contrats de divorce cités comme modèles (voir *s. v.* אישונא).

L'extrait suivant des Consult. d'Isaac ben Scheschet, n° 157, que Conforte a déjà signalé dans son Korè Hadd., éd. Berlin, 24 *a*, est plus important : הודעתיך כי מורי הרב רבי פרץ הכהן ז"ל לא הידה כלל נדבר ולא מחשיב באותן הספירות גם שמעתי מפיו שהרב רבי שמעון (שמשון ?) מקינו ז"ל שהידה רב גדול מכל בני דורו וגם אני זכור ממנו ואם לא ראיתיו בעיני והוא הידה אומר אני מתפלל לדעת זה החינוק כלומר להוציא מלב המקובלין שהם מתפללין סתם לספירה אחת ופעם לספירה אחרת. « ... Mon maître Péréç Haccohen m'a dit que R. Simson de Chinon, le plus remarquable rabbin de son temps, que je n'ai pourtant jamais vu, a déclaré qu'il priait en toute simplicité, comme un enfant. Il voulait blâmer par ces paroles les mauvaises habitudes des cabbalistes, qui adressent leurs prières aux diverses *seftrot*. » On voit que Péréç Cohen Gerundi, qui vivait vers 1300-1375, parle de Simson comme d'une personne bien plus âgée que lui, et on ne s'explique la façon élogieuse dont il parle de lui qu'en supposant qu'à ce moment Salomon ben Adret (décédé en 1310) et Ascher ben Yehiel (décédé en 1327) étaient déjà morts. Car, tant que ces deux hautes personnalités furent en vie, Simson ne brilla pas au premier rang. Du reste, Isaac de Lattès aussi fait vivre notre Simson en même temps que des savants qui florissaient vers le deuxième tiers du XIVe siècle (Schaarè S., p. 76, où il faut corriger שמעון

Digitized by Google

קינן en שמשון). Comme conclusion de tout ce qui précède, nous croyons pouvoir affirmer que Simson de Chinon vivait vers 1260-1330.

Dans son *Sefer Keritout*, Simson renvoie à ses commentaires, קונטרים, sur Eroubin (éd. Crémone, 11 *b*, 53 *a*) et Aboda Zara (*ibid.*, 51 *b*). Isaac de Lattès (Schaarè S., p. 76) loue, en effet, Simson, « le savant si érudit », d'avoir formé de nombreux élèves et « d'avoir composé, outre son S. Keritout, d'excellents commentaires sur une partie du Talmud. » Il est difficile d'admettre que ces commentaires fussent consacrés exclusivement à la méthodologie du Talmud, comme le S. Keritout (Rabb. fr., 463); ils se rapprochaient probablement du genre des tosafot.

On trouve le passage suivant dans Schalsch., éd. Venise, 53 *b* : רבינו שמשון מקנון שנקרא מהרש"ק כתב תוספות על ידי תלמידו רבי אליעזר מטרוך ונקראו על שמו תוספות טרוך והוא חבר כפר כריתות. D'après ce passage, Eliézer de Touques, élève de Simson de Chinon, aurait écrit sous la direction de son maître les tosafot de Touques. Or, ce fait est difficilement admissible, puisqu'Eliézer florissait dans la seconde moitié du XIIIe siècle (voir *s. v.* טרוך); Simson semble donc avoir été plus jeune que lui. Le Schalsch., éd. Amsterdam, a la leçon תלמידי ר' אליעזר מטרוך, qui paraît plus exacte; seulement תלמידי ne signifie pas ici « élèves », mais tosafot (cf. S. Hayyaschar, 85 *d* : תלמידי רבי יצחק בר אשר הלורי שנעשו בלותיר; voir *s. v.* לותיר, p. 304). Le sens de ce passage du Schalschélet serait donc que Simson a écrit des tosafot sur le modèle de celles d'Eliézer de Touques. Est-ce là le sens réel? Nous n'osons pas l'affirmer, puisque nous ne connaissons pas les tosafot de Simson de Chinon.

On cite aussi des consultations de notre Simson (Joseph Kolon, Consult., n° 187; S. ben Adret, III, n° 1; IV, n° 152). En passant par Perpignan (1363-1375), Juda Mosconi trouva dans cette ville un commentaire de Simson קינו ממרשילאה sur le commentaire du Pentateuque d'Abraham ibn Ezra (Mosconi, ms. Hstm, préface, éditée dans Mgz., III, partie hébr., 8, et partie allem., 47). Au lieu de Simson, on trouve aussi chez Mosconi le nom de Siméon (*ibid.*, partie allem., 152). Il est possible que ce Simson, par altération Siméon, soit identique avec notre Simson de Chinon, qui habitait d'abord Rhodez et, après l'expulsion des Juifs de France en 1306, émigra peut-être en Provence et s'établit à Marseille. Dans son S. Keritout il fait preuve d'un esprit sagace et pénétrant et manie avec habileté la langue hébraïque. On peut donc lui attribuer facilement un supercommentaire sur Ibn Ezra. En outre, Isaac de Lattès (Schaarè S., p. 76) le compte positivement parmi les savants de Provence et loue ses connaissances étendues, éloge qu'on n'accorde pas d'habitude à un simple talmudiste.

7° Eliézer ben Joseph le saint, de Chinon, le martyr dont nous avons

Digitized by Google

parlé, fut le maître d'Estori Parhi, qui mentionne son ouvrage rituel sous le titre de הלכות (Kaftor Waférah, 5 *a*, 7 *b*, 36 *b*, 69 *a*, 101 *a*). Il avait épousé une sœur de Pérec ben Elia, de Corbeil, dont il paraît avoir été l'élève (S. ben Adret, Consult., n° 7 : מורינו מורי חמי רבי פרץ ז"ל). Ses deux frères, Jacob et Nathanel, étaient des savants considérés (*ibid.*); ils passent pour avoir subi le martyre en même temps que leur frère Eliézer à Chinon (Carmoly, Libanon, III, 330; Zunz, Litg., 363). Ce fait n'est pourtant pas prouvé, car Nathanel ne semble pas avoir habité Chinon à cette époque. Vers 1298-1299, il écrivait, en effet, à Eliézer à Chinon; il n'y demeurait donc pas à cette date (S. ben Adret, *l. c.*). Pourtant, dans l'épigraphe de ses compositions liturgiques il est appelé קדוש ר' נתנאל = קר"ן (Zunz, Litg., 363; Landshuth, Amudé Aboda, 285). Il est vrai que son homonyme plus âgé, de Chinon, portait la même épithète quoiqu'il n'ait pas subi le martyre. Peut-être aussi un copiste a-t-il qualifié notre Nathanel de קדוש, « saint », parce que l'ancien Nathanel était ainsi appelé. Et de fait, dans un ms. de ses compositions liturgiques, notre savant est simplement désigné sous le nom de « Nathanel le pieux de Chinon » (Zunz, *l. c.*).

Joseph, père de ces trois frères, était un rabbin très considéré (S. ben Adret, *l. c.*). On prétend qu'il était le fils de l'ancien Nathanel le saint, de Chinon (Carmoly, Libanon, III, 330; Zunz, *l. c.*, et Zur Gesch., 54). Mais, comme nous allons le montrer dans la suite, ce fait est douteux.

Eliézer ben Joseph, qui adressa une consultation à son élève Estori Parhi (Kaftor Waférah, 17 *b*), fut en correspondance avec plusieurs savants au sujet d'une affaire d'héritage qui le concernait personnellement. Lui et ses frères eurent, en effet, une discussion, pour une question d'héritage, avec leur mère, qui était veuve; c'était sans doute leur belle-mère. Comme Eliézer était lui-même partie dans cette affaire, il la porta devant un collège rabbinique dont il s'exclut et qui avait pour membres : Samuel ben Salomon Nassi, Moïse ben Zekharya et Joseph ben Nathanel (S. ben Adret, Consult., IV, n° 152). Mécontent de la sentence prononcée par ce collège rabbinique, Eliézer provoqua l'envoi de consultations de la part de son beau-frère, Pérec de Corbeil, de Méïr de Rothenbourg, de S. ben Adret, de Simson, qui est certainement Simson de Chinon, alors établi à Rhodez, de Moïse ben Joseph, probablement de Lunel (voir *s. v.* לוניל, p. 286), et de Mordekhaï ben Joseph Hallévi. Ce dernier est peut-être identique avec l'auteur de l'ouvrage de polémique מחזיק האמונה, qui était un rabbin considéré, mais n'est appelé nulle part Hallévi (voir *s. v.* אבריזן et קרמנטרץ). Cette correspondance eut lieu avant 1293, car Méïr de Rothenbourg, qui y prit part, mourut en cette année. Il découle une double conclusion de cette correspondance.

Digitized by Google

On peut d'abord en déduire que notre Eliézer ben Joseph, que Salomon ben Adret traite dans sa lettre avec une respectueuse déférence, jouissait déjà en 1292 d'une grande considération et, par conséquent, était alors arrivé à la maturité de l'âge, comme le prouve, du reste, ce fait que sa femme était la sœur de Peréç, qui, à ce moment, était très âgé. Nous croyons donc pouvoir affirmer qu'Eliézer ben Joseph vivait vers 1255-1321. Il résulte également de cette correspondance qu'au moment de cet échange de lettres, Joseph, père d'Eliézer, n'était plus en vie, mais rien ne prouve que ce Joseph fût le fils de Nathanel. Le Joseph qui était alors membre du collège rabbinique de Chinon et a signé יוסף בן הרב רבי נתנאל זלה"ה était peut-être fils de l'ancien Nathanel le saint, de Chinon. Il faudrait seulement admettre, dans ce cas, ce qui ne serait pas impossible, qu'il était alors déjà assez âgé.

Quelques années après cette correspondance, une vive controverse eut lieu entre Eliézer ben Joseph דגינון, de Chinon, et d'autres savants. Elle fut occasionnée par le cas suivant. En rédigeant un acte de donation, le scribe écrivit par erreur חמשים ושבע = 1297, au lieu de חמשים ושמנה = 1298 (S. ben Adret, Consult., III, n° 7). Eliézer et ses deux frères, Jacob et Nathanel, déclarèrent que cet acte était sans valeur, parce qu'il était antidaté (שטר מוקדם פסול). Matatia ben Isaac et son frère Simson de Chinon, établi alors à Rhodez, le considéraient, au contraire, comme valable, parce que, selon eux, le principe talmudique שטר מוקדם פסול, « tout acte antidaté est sans valeur », ne s'applique pas aux actes de donation (*ibid.*, n° 3). D'autres rabbins intervinrent dans cette discussion, les uns se rangeant à l'avis d'Eliézer, les autres à celui de Matatia. On soumit enfin le cas à Salomon ben Adret, qui approuva Eliézer et ses frères. La correspondance relative à cette discussion fut échangée dans les années 1298-1300. Outre les rabbins déjà nommés, les savants suivants prirent également part à cette controverse : Barukh de בוזנינא, sans doute de Buseins (voir *s. v.* בוזנינא) et identique probablement avec ce Barukh qui, dans Mord. Moëd Katan, vers la fin, est qualifié, avec Matatia, de « colonne du monde » ; Joseph ben Elia de Tours, frère de Péréç de Corbeil (voir *s. v.* טורש, p. 218, et קורבייל) ; Salomon ben Juda de Château-Landon, plus âgé qu'Eliézer ben Joseph, qui l'appelle « notre maître, le sage illustre » (voir *s. v.* כרך לנדון) ; enfin, Isaac et Eliézer Haccohen, honorés tous deux du titre de מורינו (S. ben Adret, III, n° 3), mais dont l'identité est difficile à établir. Isaac est peut-être Isaac ben Mordekhaï Kimhi (voir *s. v.* קאומש), et Eliézer Haccohen est sans doute le savant de ce nom que Salomon de Château-Landon cite dans ses décisions rituelles (mss. Bodl., n° 781, 2° ; Rabb. fr., 447).

8° Isaac ben Abraham de Chinon copia, vers le milieu du XIVe siècle,

Digitized by Google

le ms. Ps 314 (Cat., p. 42), qui contient les *Halakhot* d'Alfasi sur Yebamot, Ketoubot, Guittin et une partie de Kiddouschin, avec le commentaire de Raschi et diverses gloses. Il paraît avoir recueilli lui-même ces gloses, il était donc instruit et copia ce ms. pour son usage personnel. Le copiste du Semuk, ms. Budapest 5, a ajouté à cette œuvre un recueil de Halakhot extraites par Isaac ben Abraham des ouvrages rituels de Moïse de Coucy et de Maïmonide. A la tête de ce recueil se trouvent les lignes suivantes : שלמו תעשיין ההלויין ביד ובזמן ופהה אחחיל לכתוב הדינים כאשר קצרם הח"ר יצחק ב"ר אברהם מן הסנ"ג ומן המיימוני (cf. Mgz., IV, 86). D'après M. Kohn (*ibid.*), le titre de ר' החבר indique qu'il s'agit d'un simple copiste. Il nous semble, au contraire, que ce titre désigne plutôt un talmudiste instruit, ce qu'était, en réalité, l'auteur de ce recueil. M. Steinschneider mentionne plusieurs savants du nom d'Isaac ben Abraham (H. B., XIX, 43). Nous pouvons ajouter à la liste de ces savants notre Isaac ben Abraham de Chinon.

9° Abraham מקהל קינון, ce qui signifie sans doute « de la communauté de Chinon », copia en l'année ר'ה'ר'ה, c'est-à-dire en 1370 ou en 1470, le המיר השחר d'Abraham Carfati. Ce recueil range les prescriptions dans l'ordre où elles se suivent dans le Pentateuque et d'après les œuvres de Maïmonide, d'Ascheri et du Tour (mss. Bodl., n° 889, Cat., p. 188, autrefois ms. Oppenheim 732, Q, Cat. דוד קהלת, p. 304). Ce copiste descendait probablement de réfugiés originaires de Chinon.

10° Du temps de Joseph Kolon (Consult., n° 93) vivait en Italie un rabbin appelé par abréviation הר"א קינון, Abraham ou Eliézer Chinon, et, par altération, הר"י קינון, qui, probablement, descendait aussi de réfugiés français originaires de Chinon.

11° Les anciennes archives de la communauté de Rome mentionnent Abraham ben Menahem קינון, qui habitait cette ville et y fonctionna comme juge, en 1563, dans un procès (Berliner, dans Mgz., I, 84).

12° Matatia קונני émigra, dans la seconde moitié du XVe siècle, de France en Italie, et de là à Jérusalem (Schalsch., éd. Amsterdam, 40 *b*). Au lieu de קונני, on trouve aussi קונצו (*ibid.*, éd Venise, 62 *a*). Nous indiquons la date de l'émigration par hypothèse, en tenant compte de l'époque à laquelle vécurent les autres savants avec lesquels Matatia est nommé. Le nom de lieu est probablement altéré, comme cela se présente souvent dans le Schalschèlet, et il faut sans doute lire קינון. Matatia descendait peut-être d'une famille de Chinon qui, après l'expulsion des Juifs de France, s'était établi en Provence ou dans la Bourgogne.

Digitized by Google

קלארמונט CLERMONT.

Autrefois *Clairmont*, en latin *Claromontium* ou *Clarus Mons*. Ancienne capitale de la province d'Auvergne, aujourd'hui chef-lieu du département du Puy-de-Dôme sous le nom de Clermont-Ferrand, par suite de sa réunion à la ville de Mont-Ferrand.

Cité dans Dibrè Hayy., 5*a*.

En 1096, le concile de Clermont, sur les instances de Pierre d'Amiens, vota la première croisade. On sait quelles terribles souffrances cette croisade amena pour les Juifs. Plusieurs poètes liturgiques déplorèrent ces maux dans leurs compositions, entre autres Samuel ben Juda, dans un piout qu'il écrivit pour le samedi qui précède la Pentecôte, et qui commence par ces mots : אלהי אקראך במחשב. Dans ce piout, Clermont est appelé קרן אפלה, « Mont-obscur », au lieu de « Mont-clair », *Clarus Mons* (Graetz, Gesch. d. J., VI, 425; cf. Berliner, H. B., XII, 38).

Le concile de Clermont de 535 prit plusieurs résolutions hostiles aux Juifs. Ainsi, il menaça d'excommunication les chrétiens qui s'allieraient aux Juifs ou toléreraient simplement ces mariages mixtes, et il interdit aux Juifs de juger des chrétiens (Conc. Arvern. de anno 535, can. 6, 9; cf. Aronius, Regesten, I, 10). Il y eut de tout temps des Juifs à Clermont. L'évêque de cette ville, Sidoine Apollinaire, qui témoignait de la bienveillance aux Juifs, recommanda en 472 à l'évêque Eleutère, de Tournai, un Juif, probablement de Clermont, qui se rendait à Tournai pour un procès. « Ces gens, dit-il dans sa lettre, sont d'honnêtes et excellents commerçants, et ils méritent qu'on s'occupe d'eux, même si l'on combat leur foi » (Sid. Apol., epist., 6, 8; cf. De Boissi, Dissertations, II, 15; Aronius, I, 5; voir *s. v.* גרבונה, p. 402). En 551, les Juifs s'unirent aux chrétiens pour pleurer la mort de Gallus, évêque de Clermont, et ils se joignirent au cortège funèbre, portant des torches allumées (Grégoire de Tours, Vitae patrum, 6, 7). Cautinus (551-571), successeur de Gallus, se montra également

Digitized by Google

bienveillant pour les Juifs. Grégoire de Tours reproche à ce prélat de ne s'être pas préoccupé du salut des Juifs et de leur avoir donné pour leurs marchandises des prix trop élevés, parce qu'ils le flattaient (Historia Francorum, 4, 12). L'évêque Avitus, qui succéda à Cautinus, se comporta tout autrement à l'égard des Juifs de Clermont. Il les invita souvent de la façon la plus pressante à se convertir. L'un d'eux accepta le baptême en 576. Pendant la procession organisée en l'honneur du néophyte, un de ses anciens coreligionnaires lui versa de l'huile rance sur la tête ; le peuple voulut tuer le coupable, mais l'évêque l'en empêcha. Quelques semaines plus tard, le jour de l'Ascension, la foule se rua sur la synagogue et la démolit. Le lendemain, l'évêque plaça les Juifs dans l'alternative de se baptiser ou de quitter la ville. Après trois jours d'hésitation, plus de 500 Juifs embrassèrent le christianisme ; les autres émigrèrent à Marseille (Grégoire de Tours, *l. c.*, 5, 11 ; cf. Aronius, I, 14). Sur l'invitation de Grégoire de Tours, le poète Fortunat célébra en vers ce triomphe de l'Eglise (Graetz, Gesch. d. J., V, 60).

Nous ne connaissons par des documents la présence des Juifs en Auvergne et, par conséquent, à Clermont qu'à partir des années 1298-1299. On possède, en effet, la liste des taxes payées à cette époque par les Juifs d'Auvergne au Trésor royal ; ils y étaient en nombre assez restreint (voir *s. v.* אלואירניאה). Il n'est fait mention que d'un seul savant juif de Clermont, et encore y a-t-il doute sur la localité. Le ms. de Rossi 313, 3°, contient des explications d'aggadot de Nathan ben Joseph de קלארמונט. D'après Benjacob (Ozar Hassefarim, 57), il s'agirait de Claremont, en Angleterre, mais il est plus probable que ce nom désigne Clermont, appelé aussi Clermout (Zeiler, Topographia Galliae, I, 70). On ne sait pas s'il y avait aussi des Juifs dans les autres localités françaises nommées Clermont. Le *Document sur les Juifs de Barrois* de 1321-1323 (RÉJ., XIX, 257) parle pourtant des Juifs établis à Clermont-en-Argonne, département de la Meuse.

Digitized by Google

קלאירה ואלי CLAIRVAUX.

En latin *Clara Vallis*. Bourg du département de l'Aube, arr[illegible] de Bar-sur-Aube, où se trouvait autrefois une célèbre abbaye de Bénédictins, dont saint Bernard fut le premier abbé en 1115.

Cité dans Emek Habb., éd. Vienne, 29.

Pendant la deuxième croisade, en 1146, des bandes de croisés, conduites par le moine français Raoul, commirent toute sorte d'excès contre les Juifs des provinces rhénanes et d'autres régions. Saint Bernard envoya alors une lettre à l'archevêque de Mayence pour blâmer sévèrement Raoul et ses bandes et engagea les chrétiens à ne pas maltraiter les Juifs (Emék Habb., *l. c.*; Sancti Bernhardi epistolæ, n° 365; Graetz, Gesch. d. J., VI, 179). Joseph Haccohen écrit ainsi ces noms : טאן בירנרדו מקלארה ואלי (*l. c.*) ou דאבאנטי טאן בירנרדו מקלארה וואלי (Dibrè Hayy., 18 *a*). Ces noms sont altérés dans le martyrologe d'Ephraïm de Bonn, qui les écrit ainsi : בירנט דאבא מקלייבלט (cf. Emék Habb., trad. allem. de Wiener, appendice hébreu, 1).

קלונש CHALON-SUR-SAONE.

En latin *Cabillonum* ou *Cabillone*. Ville de la Bourgogne, dans le département de Saône-et-Loire.

Le voyageur anonyme du XIII[e] siècle dont nous avons déjà parlé fait l'éloge de la communauté juive de la ville de קלונש, située à une demi-journée de voyage de Saulieu et de Mâcon (Carmoly, Itin., 187, 215). C'est certainement Châlon-sur-Saône. Le nom de cette ville s'écrit aussi en hébreu קאלון ou קאלונש (Deux livres de commerce, dans RÉJ., VIII, 184). Par contre, le nom de קאלון mentionné dans le ms. Mun. 368 comme ville natale de Yakar est probablement altéré et désigne Cologne (voir *s. v.* קורביל).

Digitized by Google

Le concile réuni à Châlon en 630 s'occupa des Juifs ; il leur interdit, entre autres, de vendre des esclaves à l'étranger (Depping, 51). Du reste, il y eut de temps immémorial des Juifs dans cette ville et, en général, dans toute la Bourgogne (voir *s. v.* בורגונדיא). A l'époque mérovingienne, on trouve les monétaires suivants, qui étaient probablement juifs, à Châlon-sur-Saône : Priscus, Domnolus et Jacote (voir *s. v.* אורלינש, p. 32, et פריש, p. 497). Un très ancien usage obligeait les Juifs de Châlon à se laisser maltraiter publiquement le dimanche des Rameaux. Voici ce que dit à ce sujet l'Ordinaire de saint Vincent de Châlon : « Judaei lapidantur a clero et populo eo quod lapidaverunt Jesum » (Simonnet, 164). Au commencement du XIVe siècle, on trouve des Juifs très riches à Châlon (*ibid.*, 159 et 162). Ce fut surtout vers 1395 que la communauté juive de cette ville était importante ; les membres les plus considérés de cette époque étaient Alisa de Trèves, Namiet Lévi, Salemon de Montreaul et Saulcin Beaugey (*ibid.*, 215).

Isaac ben Menahem, qui vivait à Orléans dans la seconde moitié du XIe siècle, envoya à son élève Eliézer ben Juda de קבלון une consultation sur un point de droit civil qui fut attaquée par Raschi de Troyes (Réponses de Rabb. fr., éd. Vienne, n° 17; voir *s. v.* אורלינש, p. 32). Ce dernier écrivit à maintes reprises aux savants de קבלון, qu'il estimait beaucoup ; il fut notamment en correspondance avec eux au sujet de discussions qui s'étaient produites entre divers membres de la communauté (*ibid.*, nos 21, 22, et, ce semble, 23-27; Ozar Nechmad, II, 174-180). D'après Luzzatto, suivi par l'éditeur des Réponses précitées, קבלון désigne Cavaillon (Ozar Nechmad, *l. c.*). Ce Cavaillon serait situé dans le département de Vaucluse. Or, il n'est pas possible de prouver qu'à cette époque il existait déjà une communauté juive dans cette ville. De plus, il est peu probable que la communauté de Cavaillon se fût adressée à Troyes au sujet de discussions nées parmi ses membres. Enfin, le nom de Cavaillon ne s'écrit pas קבלון (voir *s. v.* קאוולירון). Du reste, voici comment s'exprime Raschi dans sa réponse : « Si j'étais au milieu de vous, je me joindrais à votre collège rabbinique pour annuler l'excommunication » (Réponses, n° 22). On n'écrit

Digitized by Google

pas ainsi à des personnes dont on est séparé par des centaines de milles. Ces divers détails prouvent que la ville de קבלון n'était pas très éloignée de Troyes. L'orthographe de ce nom répond parfaitement à une ancienne dénomination française de Châlon, dérivée du nom latin *Cabillone*.

Il y avait également des Juifs à Châlons-sur-Marne, en latin *Catalaunum*, en vieux-français *Chaalons*, dans le département de la Marne, dont les comtes étaient pairs de France (Joseph Haccohen, Géographie : הקאטאלאוניכסי הגמונים קונטי; voir *s. v.* אבינירן, p. 13). En 1314, Philippe-le-Bel fit donation à l'évêque de Châlons-sur-Marne du cimetière des Juifs de cette ville (REJ., II, 72). Ces derniers étaient probablement peu nombreux, car il est rarement question d'eux (*ibid.*, I, 68; XIX, 254). Il nous semble donc certain que la ville de קאלונס, par altération קלינץ, dont les savants prirent part au synode réuni sous la direction de R. Tam et Raschbam, n'est pas Châlons-sur-Marne, mais Châlon-sur-Saône (voir *s. v.* מרוירס, p. 233-4). Cette dernière ville renfermait, en effet, comme nous savons, une importante communauté juive, et il serait étonnant que celle-ci n'eût pas envoyé de représentants à ce synode aussi bien que les autres grandes communautés de Bourgogne, telles qu'Auxerre et Dijon.

Nous croyons même qu'il faut aussi voir Châlon-sur-Saône dans le nom de קאלון mentionné dans un ms. du *Gan*, qui est un commentaire du Pentateuque, comme ville natale du commentateur Joseph (mss. Br. Mus., n° Add. 22092; cf. Neubauer, dans Ztschr. de Geiger, IX, 231). Ce commentaire cite fréquemment R. Eliakim, que l'auteur, qui vivait au commencement du XIVe siècle, appelle son maître (voir *s. v.* כרך לנרון). Cet Eliakim expliqua un passage biblique à notre commentateur au nom d'Aron מקולין (Neubauer, *l. c.*) ou מקלין (Ozar Nechmad, II, 101). Un ms. du Minhat Yehuda mentionne Aron מקאליל (Rabb. fr., 441). L'explication citée dans le ms. du Gan (section בא) doit être la même que celle qu'on trouve dans le Minhat Yehuda imprimé, 35 *b*, dans la même section בא, et qui est citée en ces termes : שי' דה' אליקים בשם הה' אליקים מקול. D'un autre côté, on trouve dans le Minh. Yeh., 25 *a*, les mots suivants : הה"י אליקים בשם הה"א מקלון. Le nom de קלון désigne

Digitized by Google

certainement Châlon, et, à ce que nous croyons, Châlon-sur-Saône. Nous sommes ainsi mis sur la voie pour expliquer les noms de lieu des autres passages. Il nous paraît, en effet, très probable que les noms de קולין ou קלין, קאליל et קול doivent être corrigés en קלון ou קאלון, Châlon. Et si le passage cité dans Gan nomme אהרין et celui de Minh. Yeh., 35 *b*, אליקים, cela provient probablement de ce qu'un copiste, ayant trouvé le nom d'Aron écrit par abréviation דר"א, l'a lu הר' אליקים. C'est par suite d'une erreur analogue que l'abréviation ר"א מחוך, dans Minh. Yeh., 70, qui signifie « R. Eliézer de Touques », a été transcrite שר אליקים מחוך par le copiste d'un autre ms. du Minh. Yeh. (ms. Merzbacher ; voir *s. v.* מחוך). Or, cette transcription est certainement inexacte, car le titre de שר n'est donné d'habitude qu'aux savants appelés Salomon ou Samuel et dont le nom, par abréviation, est ר"ש ; de là, par métathèse, שר (voir *s. v.* קוצי). Dans le Minh. Yeh. imprimé, dans aucun des passages où son nom est indiqué explicitement, Eliakim n'est qualifié de שר, « prince ». Juda ben Eliézer qui, comme l'auteur du Gan, fut élève d'Eliakim, dont il cite les explications bibliques sous le nom de משמים (Minh. Yeh., 60 *a*), appelle son maître Eliakim ben Menahem. Il dit, dans l'introduction de son commentaire Minhat Yehuda, qu'il écrivit cet ouvrage en 1313, sous la direction de son maître : אני יהודה בר אליעזר יכרתיו בשנת ע"ג לאלף הששי לפני מורי רבי הרב ר' אליקים בן הרב ר' מנחם ז"ל. Si vraiment Eliakim avait été désigné d'habitude sous le titre de שר, son élève Juda ben Eliézer n'aurait pas manqué, dans ce passage, de le lui donner. Une autre erreur commise par le copiste du ms. Merzbacher, c'est de déclarer Eliakim originaire de Touques. Dans plusieurs commentaires du Pentateuque, il est appelé Eliakim de Paris (Rabb. fr., 439). On sait qu'il fut élève de Salomon ben Juda de Château-Landon (voir *s. v.* כרך לנדון). Zunz dit (Zur Gesch., 98) qu'il fut également élève d'Eliakim de Châlon, et il invoque à l'appui de cette assertion les deux passages de Minh. Yeh., 35 *b* et 25 *a*. Mais, comme nous venons de l'expliquer, dans le premier de ces passages Eliakim de Châlon a été mis à la place d'Aron de Châlon, parce qu'un copiste a mal interprété l'abréviation דר"א, et, par conséquent, dans le deuxième passage cette

Digitized by Google

même abréviation הר"א peut également signifier R. Aron, comme dans le premier. Rien ne prouve qu'il ait existé un commentateur biblique du nom d'Eliakim de Châlon. Aron est peut-être le commentateur אהרן הצרפתי, cité dans le Paanéah Raza, sections וירא et נשא, d'après le Gan. Nous devons pourtant ajouter que les commentaires du Pentateuque de ce temps citent plusieurs commentateurs de la Bible du nom d'Aron (Minh. Yeh., 13 *b* : Aron Haccohen; voir *s. v.* כלגנצי).

קלינו CLUNY.

Autrefois *Clugny*, en latin *Cluniacum*. Ville de la Bourgogne, dans le département de Saône-et-Loire, autrefois siège d'une célèbre abbaye de Bénédictins.

Cité dans mss. Hg, n° 187, 7°, f° 54, Cat., p. 177.

Nathan l'official eut à Moulins (voir *s. v.* מולינט) une conférence religieuse avec l'abbé de Cluny, en hébreu האבל מקלינו (mss. Hg, *l. c.*) ou האבל מקליני (mss. Ps, n° 712, f° 16, n° 64; cf. REJ., I, 243; III, 13 et 15). Le nom de Cluny est connu dans l'histoire juive. Pendant la deuxième croisade, l'abbé Pierre de Cluny écrivit au roi Louis VII contre les Juifs et lui demanda d'autoriser les croisés à les piller (Bouquet, XIV, p. 642; Graetz, Gesch. d. J., VI, 177). En 1245, une discussion religieuse eut lieu à Cluny, en présence du pape Innocent IV, qui y séjournait alors, et de saint Louis, entre un docteur juif et un chevalier (REJ., III, 13).

קלצון CLISSON.

En latin *Clissonium*. Ville de la Bretagne, dans le département de la Loire-Inférieure.

Cité dans tos. Yebamot, 4 *b*, Yoma, 42 *a*, et passim.

Le nom de cette ville s'écrit aussi en hébreu קלסון (Schitta Mekoub. sur Kamma, 8 *b*, 24 *a*, sur Ketoubot, 13 *a*), קליצון (to-

Digitized by Google

safot attribuées à Ascheri sur Kiddouschin, éd Pise, 1806, dans le recueil מעשה רקם, 41 *a*), et קלאצון (mss. Hstm, n° 345, Cat., p. 64). Ces formes hébraïques confirment mon opinion que ce nom désigne Clisson. Il y eut, du reste, des Juifs, au moyen âge, dans cette région, ainsi qu'à Nantes et à Ancenis (voir *s. v.* בריטאניא).

Souvent le nom hébreu de Clisson est altéré. Ainsi on trouve קלבון (tos. Ascheri, éd. Livourne, sur Ketoubot, 13 *a* et 70 *a*) là où la Schitta Mek. sur Ketoubot a la leçon correcte de קלצון; שלימון (nos tos. sur Ketoubot, 13 *a*), nom qui, d'après Zunz (Zur Gesch., 53), désignerait Salins; קולצוף (Mord. Houllin, III, n° 635, où un ms. du Mordekhaï a la leçon exacte de קלצון; cf. Mschr., 1878, p. 93; voir *s. v.* פליזא, p. 480), et probablement aussi לצון (Schibb. Halléket, II, ms. Hstm, § 45). Ce dernier passage est ainsi conçu : וה"ר יהודה כהן בשם ה"ר יוסף לצון פי' דהא דאמרינן בפ"ק דנדרים השומע הזכרת השם מפי חבירו צריך לנדותו ואם לא ניידהו הוא בעצמו יהא בנידוי דוקא בדורות הראשונים מדיון והירין אבל השתא דלא זהירי בה אם כן נתנדה כל אדם כל היום. On retrouve ce passage dans le ms. du מעשה הגאונים, où le nom de lieu est écrit ילצון, au lieu de לצון (Zunz, Litg., 612).

Juda Haccohen, dont il est question dans ce texte, est certainement le tosafiste allemand de ce nom, maître et parent de M. de Rothenbourg (voir *s. v.* פריש), qui fréquenta l'école des savants français et invoque plusieurs fois l'autorité de Joseph de Clisson (Schitta Mekoub. sur Kamma, 24 *a*). Ce dernier détail nous confirme dans notre supposition que לצון et ילצון doivent être corrigés en קלצון.

1° Dans les divers passages que nous avons cités, Clisson est désigné comme résidence du tosafiste Joseph. Mais l'explication que les tos. Yebamot, 4 *b*, reproduisent au nom de Joseph de Clisson, qui est appelé par abréviation ר"י, est citée dans les tos. Ascheri sur Yebamot, *l. c.*, au nom de ר' יוסף איש ירושלים, et dans les tos. attribuées à Ascheri sur Kiddouschin, *l. c.*, au nom de רבינו יוסף קליצון איש ירושלים. Enfin, l'explication attribuée par la Schitta Mek. sur Nazir, 10 *a*, à Joseph קלצון, est reproduite dans nos tos. Nazir, *a. l.*, au nom de הר"ר יוסף איש ירושלים. Il en résulte que ces deux noms désignent la même personne, et il est probable que notre Joseph de Clisson, qualifié de « jérusalémite », est identique avec Joseph ben Barukh, ce rabbin si considéré qui

Digitized by Google

émigra à Jérusalem avec son frère Méïr et d'autres rabbins français; ce qui explique cette épithète de « jérusalémite » (Tahkemoni de Juda Harizi, ch. XLVI; Abraham Maïmoni, מלחמות ד', éd. Leipzig, 16 *a*; cf. Zunz, Zur Gesch., 52; Gross, dans REJ., VI, 178).

Joseph de Clisson résida pendant quelque temps à Paris, où il entra en relations avec Juda Sire Léon (mss. Hstm, n° 345, Cat., p. 64). Il ne fut pas, à proprement parler, le maître de Samuel de Falaise, mais il paraît lui avoir donné des explications sur quelques points spéciaux. Il fut peut-être aussi en partie le maître du tosafiste allemand Juda Haccohen et de Moïse ben Jacob de Coucy (voir *s. v.* קוצי). On lui attribue des consultations (Maïmoniot, Consult. קניין, n° 31, où l'on nomme Joseph ben Barukh) et diverses décisions rituelles (Mord. Houllin, III, n° 635, Guitlin, VI, gloses, n° 465, Pesahim, III, n° 595, où il y a simplement : R. Joseph, et, dans un ms., קלצון; cf. Mschr., 1878, p. 93; Schibb. Halléket, II, ms. Hstm, § 45). Ses tosafot sont citées dans nos tosafot sur Pesahim, 16 *a*, Yoma, 42 *a*, Meguilla, 4 *a*, 5 *a*, Yebamot, 4 *b*, Ketoubot, 13 *a*, Kiddouschin, 34 *a*, Nedarim, 3 *b*, Nazir, 10 *a*, 37 *b*, et Schebouot, 46 *a*, ainsi que dans Schitta Mek. sur Ketoubot, 13 *a*, 70 *a*, sur Kamma, *l.c.*, sur Mecia, 8 *b*, 32 *a*, et sur Nazir, *l. c.*, et dans un commentaire ms. sur Me'ila (mss. Bodl., n° 370, 9°, Cat., p. 80, 1151). Nos tos. Aboda Zara, 49 *a*, mentionnent ר"י בר ברוך, abréviation qui peut aussi bien signifier R. Isaac que R. Joseph.

2° Méïr קלצון est mentionné comme commentateur de la Bible dans le Paanéah Raza, ms. Hstm 304, sur Genèse, II, 28 : זאת הפעם דוקא זאת הפעם אבל מכאן ואילך ע"ר פרייד ורבינד והקשה רבי' חם א"כ בכל מעשה בראשית היה לו לומר זאת הפעם וחירץ ה"ר מאיר קלצון דלא קשיא שכל מעשה בראשית נאמר עכל שאמר בסוף לעשות. Ce Méïr est certainement le frère de Joseph de Clisson dont nous avons parlé précédemment. Il n'est pas autrement connu, à ce que je sache du moins, comme habitant de Clisson. Je ferai remarquer en passant que le ms. qui cite notre Méïr porte comme suscription : ס' פענח בקצור; il ne contient donc qu'un extrait du commentaire פענח רזא qu'Isaac Hallévi ben Juda composa sur le Pentateuque vers la fin du XIII° siècle. Mais le passage précité ne se trouve ni dans le Paanéah Raza imprimé, qui, à vrai dire, est incomplet, ni dans le ms. Mun. 50, qui est plus complet.

3° Isaac de קלצון est mentionné dans un ms. du Semak (mss. Lzg, n° 6, Cat., p. 277, où l'on identifie קלצון avec Châlon). Peut-être cet Isaac de Clisson est-il le frère de Joseph de Clisson; il serait donc identique avec le tosafiste Isaac ben Barukh qui fut élève de R. Tam (tos. Bèça, 3 *b*, Haguiga, 4 *a*, Yoma, 16 *b*, Yebamot, 51 *b*, et passim; voir *s. v.* וורדון). Cette identification est possible

Digitized by Google

au point de vue chronologique. En effet, en 1211 Joseph était arrivé à la maturité de l'âge; il naquit donc au plus tard vers 1170. Si donc son frère Isaac était plus âgé que lui, il pouvait parfaitement avoir été l'élève de R. Tam.

4° Jacob de קלצון est cité dans Mord. הלכות כ' תורה, n° 962. Ici également ce nom désigne Clisson. Il n'y a aucune raison de corriger Jacob en Joseph (Mschr., 1878, p. 83).

5° Joseph ben Schabtaï קלצוני, poète liturgique, vivait vers 1336 (Zunz, Litg., 383). Mais, à en juger par son nom de Schabtaï et aussi par la forme adjective de קלצוני, il est peu probable qu'il fût originaire de France.

קנבארי CHAMBÉRY.

Autrefois capitale du duché de Savoie et maintenant chef-lieu du département de la Savoie.

Cité dans Joseph Kolon, Consult., n° 159.

Ce nom s'écrit aussi קאנבורו (*ibid.*, n° 124), צנבורי (Schalsch., éd. Venise, 62*a*, éd. Amsterdam, 48*b*), קמבורי (Gerson Soncino, introduction au Mikhlol; voir *s. v.* טוך), קאמבורי (ס' הנייר, ms. de Rossi 400; cf. Renan, Les écrivains juifs, 66), et גינבורי (Schem Hagg., II, *s. v.* תוספות). Mais le nom de קנובריא, dans Luria, Consult., n° 29, doit être corrigé en קנטרבריא, Canterbury, en Angleterre. Benjamin de קנובריא, que Luria mentionne comme un des meilleurs élèves de R. Tam, est certainement le savant cité sous le nom de Benjamin מקנטרבוריא (mss. Bodl., n° 1205, Cat., p. 420) ou מקנטרבוריא (Mord. Aboda Zara, II, n° 826; ס' הגן ms., d'après Ozar Nechmad, II, 101), et, par altération, מקורטביל (Mord., *l. c.*, ms.; Mschr., 1878, p. 36). Dans les contrats hébreux édités par M. Davis (טטרות, Hebrew Deeds, p. 312), le nom de Canterbury est écrit קונטורבירא. Le ס' הגן ms. cite Aron מקנברי (Ozar Nechmad, II, 101; Neubauer, dans Ztschr. de Geiger, IX, 231). Il est incontestable que cet Aron est le même que le commentateur Aron מקונטבוירא cité dans Minh. Yeh., 85*a*. D'après Cassel (Historische Versuche, 20), ce dernier nom désigne Châteaupierre, et M. Gerson (REJ., VIII, 236) le corrige en קומבוירא, Chambéry, en latin *Camberiacum*. A mon avis, קנברי comme קונטבוירא sont des formes altérées

Digitized by Google

du nom de Canterbury (cf. Neubauer, dans REJ., IX, 120).

Aucun document ne parle de la présence des Juifs à Chambéry avant 1300. Pour leur histoire à partir de cette époque, nous renvoyons à l'étude si complète que M. Gerson a publiée dans la REJ., VIII, 235, sous le titre de *Notes sur les Juifs des États de la Savoie pendant les* XIIIe, XIVe *et* XVe *siècles*.

Gerson Soncino réunit à Chambéry les tosafot de Touques au commencement du XVIe siècle, et il signale cette ville comme un des plus importants centres d'études talmudiques de ce temps (voir *s. v.* טוך). Dans sa jeunesse, Joseph Kolon séjourna à Chambéry, où il y eut alors, c'est-à-dire vers 1440, des rabbins très considérés (Consult., n° 159 : זברני טובימי נערותי בקאנברי אירץ משמה זה וכל זה נפלה מחלוקה גדולה בין בעלי תריסין אשר היו שם). Ailleurs (n° 115), il parle d'un endroit où il habitait dans sa prime jeunesse et où séjournait aussi son père, « le célèbre » R. Salomon, avec « l'illustre rabbin » Jacob Lévi. Ce dernier est identique avec le savant de ce nom établi à צנברי (Schalsch., éd. Venise, 62 *a*). C'est donc à Chambéry que demeurait Salomon, le père de Joseph Kolon. Nous savons, du reste, que la belle-sœur de Joseph Kolon habitait aussi cette ville (Kolon, Consult., n° 124). Il est donc certain que la ville de קאנברי où Joseph Kolon passa sa jeunesse est Chambéry; il était peut-être même originaire de cette ville.

קנית CANET.

Village du Roussillon, dans le département des Pyrénées-Orientales, près de la mer, dans le voisinage de Perpignan.

Cité dans I. ben Schêschet, Consult., n° 266.

Canet possédait un château-fort et était appelé, pour cette raison, מגדול, « forteresse ». Le poète Pinhas ben Joseph Hallévi, appelé aussi Don Vidal Prophet, qui habitait Perpignan, possédait à Canet un bien-fonds. A propos de cette propriété, Abraham Bédersi composa pour son ami Don Vidal Prophet un petit poème où Canet est désigné sous le nom de מגדול קנית (voir *s. v.* פירפיניאן, p. 460). Dans le ms. Bodl.

Digitized by Google

404, Cat., p. 87, qui contient le commentaire de Maïmonide sur les divisions de Nezikin et Kodaschim, avec des gloses de Samuel Magrebi en caractères syro-arabes, on trouve la note suivante : אשר הקדישה האמה לשם כר' אברהם כהן דקניט ז"ל ולשם בנו יצחק ז"ל. Dans le ms. Bodl. 613, Cat., p. 118, contenant le Mischnè Tora, XIV, qui est écrit dans les mêmes caractères, on lit au commencement les mots suivants : למנוחת כר' אברהם דקניט ובנו יצחק נ"ע. Dans les deux passages, il s'agit des mêmes personnes. Le nom de קניט désigne peut-être Canet-de-Mar, dans la Catalogne, ou Canet-le-Roig, dans la province de Valence.

קנפניא CHAMPAGNE.

En latin *Campania*, en vieux-français *Champaigne*. Autrefois comté indépendant jusqu'en 1284, la Champagne forme aujourd'hui les départements de la Marne, de la Haute-Marne, de l'Aube, des Ardennes et, en partie, ceux de Seine-et-Marne, de l'Yonne, de l'Aisne et de la Meuse.

Cité dans Manhig, éd. Berlin, 54 *b*, 70 *b*, et passim.

Le nom de cette province s'écrit aussi en hébreu קאנפאניאה, Campania (Dibrè Hayy., 31 *b*), קאנפניאה (Schiltè Hagg. sur Mord. Guittin, VIII, éd. Sabionetta), קנפנייא (Juda Minz, Consult., éd. Fürth, כדר דגמ, n° 107; mss. Mun., n° 252; Berliner, Pletat Soferim, partie hébr., 34), קאנפיינא (S. Keritout, ms. Hg 192, Cat., p. 75) et, moins correctement, צמפן (Or Z., III, Batra, 19, מלכות צמפן; cf. Raschi sur B. Batra, 80 *a*, מלכות זר; voir *s. v.* צאורטא, pour l'emploi de la lettre צ). On trouve aussi l'adjectif latin avec terminaison italienne קאנפאנו, Campano (Joseph Haccohen, Géographie; voir *s. v.* אביניון). Enfin, le nom de Champagne est écrit, par altération, קלפנייא (Manhig, 83 *b*), קפוניא (Hayyim Or Z., Consult., n° 179), קרפנייא (Paanéah Raza, ms. Mun. 50, p. 16; cf. ms. Mun. 252), et probablement קונפיינא (voir *s. v.* יראני, p. 253).

Il y avait partout des Juifs en Champagne, dans les villages aussi bien que dans les grandes villes. Leur situation était sa-

Digitized by Google

tisfaisante sous le gouvernement des comtes ; du moins, nous ne sachions pas qu'ils aient été persécutés par leurs seigneurs. Les comtes se mettaient même parfois en rapport avec les savants juifs. Ainsi, il est fait mention quelque part d'une conversation scientifique sur des questions d'exégèse entre un comte de Champagne et R. Tam (mss. Mun., nos 50 et 252 : משא השלטון מקנסנריא לר"ת שלשה דברים). Le comte demanda, entre autres, à R. Tam pourquoi Dieu préféra David à Saül, qui avait pourtant moins péché que le premier. R. Tam y répondit par une sorte de parabole. Un jour, dit-il, le roi David fut fait prisonnier. Sur sa promesse de payer une forte rançon, on le remit en liberté. Ses serviteurs, au lieu de verser l'argent promis, achetèrent pour cette somme une province qu'ils donnèrent à David. Celui-ci, qui estimait son honneur à un plus haut prix que la plus belle province, blâma la façon d'agir de ses serviteurs. Saül, au contraire, séduit par l'abondance du butin enlevé à Amalek, se l'appropria au mépris de l'ordre de Dieu, qui lui avait prescrit de tout détruire.

L'honneur et la foi par-dessus tout, tel était le mot d'ordre des Juifs de la Champagne à une époque où ils étaient accablés d'impôts et où on leur extorquait de l'argent par toute sorte de procédés. Pour les comtes de Champagne, les Juifs étaient la plus abondante source de revenus ; eux et leurs biens étaient considérés comme la propriété de leurs seigneurs. C'est ainsi qu'on s'explique que, par un arrêté de l'année 1198, Philippe-Auguste ordonne aux débiteurs des Juifs de Thibaud, comte de Champagne, de verser ce qu'ils devaient, dans un délai déterminé, entre les mains du comte lui-même (Delisle, 540). Dans les conventions qu'ils concluaient avec d'autres seigneurs, les comtes de Champagne parlaient de « leurs Juifs » comme on parle de sa maison. Les mots « judæus meus », employés sans doute aussi par les autres seigneurs, expriment avec énergie la situation humiliante des Juifs de cette époque.

Il arrivait que, par suite du poids trop lourd des impôts, des Juifs de Champagne se réfugiaient sur le territoire de Philippe-Auguste, et que, réciproquement, pour échapper aux violences de fanatiques, des Juifs émigraient du domaine royal en Champagne. Philippe-Auguste et le comte Thibaud de Champagne

Digitized by Google

s'engagèrent alors par une convention, conclue en 1198, à se livrer les Juifs déserteurs. Cette convention fut renouvelée en 1201 entre le roi et la comtesse Blanche, devenue veuve. Aussi, Cresselin, Juif très riche, qui s'était rendu à Paris, fut-il contraint de retourner en Champagne (Brussel, Usage général des fiefs en France, t. I, livre II, ch. 39; cf. Depping, 174). On voit donc qu'en fait, sinon en droit, le roi et les seigneurs considéraient les Juifs, dès cette époque, comme leurs serfs. Quand Philippe le Bel eut pris possession de la Champagne en 1284, il réclama des Juifs de cette province, comme don de joyeux avènement, 25,000 livres (Brussel, *l. c.*). Vers 1296, les impôts des Juifs de Champagne étaient recueillis par l'intermédiaire du juif Joucet de Pontoise (voir *s. v.* מרטיריא, p. 444).

Au XIIe siècle, l'étude du Talmud prit un grand essor en Champagne; on y cultivait la science talmudique avec plus d'ardeur qu'en aucune autre province de France. A Troyes, à Ramerupt, à Dampierre, florissaient des écoles importantes. Il est souvent question des usages religieux de la Champagne (Manhig, 54 *b*, et passim).

קמפש

Dans une consultation adressée aux savants de Paris, R. Tam examine le cas d'un homme qui dut répudier sa fiancée, fille de R. Samuel מקמפש (S. Hayyaschar, 69 *a*). Dans les Consult. de Joseph Kolon, n° 29, qui cite la lettre de R. Tam, le nom de lieu est écrit קאמפש. D'après l'ensemble de la consultation, cet endroit n'était pas très éloigné de la résidence de R. Tam. Il s'agit probablement de CHAPPES, village situé au sud de Troyes et assez près de cette ville; cette localité n'est indiquée que sur les anciennes cartes (Martinière, Dictionnaire, *s. v.*). D'après un document de 1221, Clérembaud, seigneur de Chappes, déclare que son Juif Samson donne quittance à Pierre Mongier et rend toute liberté à Philippe, abbé de Saint-Loup de Troyes, qui s'était porté caution pour Pierre Mongier

Digitized by Google

(Lalore, Cartulaire de l'abbaye de Saint-Loup de Troyes, Paris, 1875, t. I; cf. H. B., XVIII, 130; RÉJ., II, 247).

קרטרש CHARTRES.

En latin *Carnotum* ou *Carnotena urbs*, en vieux-français *Cartres* ou *Chartes*. Ancienne capitale du comté de Chartres, qui s'appelait autrefois Chartrain, et, en vieux-français, Chartain ou Chartein (Roman de Rou). Aujourd'hui chef-lieu du département d'Eure-et-Loir.

Cité dans le Semag, défense 113.

Ce nom s'écrit aussi en hébreu קארטרש (mss. Hg, n° 187, Cat., p. 178), קרטראש (Schalsch., éd. Venise, 52 *b*), קרטאש (*ib.*, 55 *b*), צרטרש (Zunz, Litg., 464), où la lettre צ, comme dans d'autres noms, remplace le ק. On trouve aussi קרטש (Maïmoniot, gloses טיקן ונשקן, VII; Sèder Hadd., I, 133 *a*, et passim), forme qui répond au vieux-français Chartes, et peut-être même כרטש (voir plus loin).

Dans les Réponses des Rabb. fr., éd. Vienne, n° 29, il est souvent question de « deniers קרטריינש », que l'éditeur corrige en קריינטש et lit, par conséquent, « deniers courants » (cf. Zunz, Zur Gesch., 548, קוריינטרש). Mais, dans aucun texte où il est question des anciennes monnaies françaises, nous ne trouvons cette expression. M. Neubauer a raison d'expliquer le mot קריינטש par « chartrains », en vieux-français aussi « charlains » (RÉJ., III, 155). Et de fait, on frappait autrefois des monnaies à Chartres. Encore du temps de Philippe le Bel, il existait une « monnaie chartraine » (cf. Doyen, Histoire de la ville de Chartres, 1786, I, 199-200).

On trouve de très bonne heure des Juifs à Chartres. En 1179 et même encore en 1394, c'est-à-dire peu de temps avant leur expulsion de France, ils y habitaient un quartier spécial, qui était alors situé hors de la ville et était encore appelé « rue aux Juifs » longtemps après qu'il eut été annexé à la ville. Leur synagogue se trouvait dans la rue Saint-Père; plus tard, elle fut transformée en un hôpital, appartenant à la paroisse de Saint-Hilaire (Doyen, *l. c.*, 34).

Digitized by Google

Parmi les savants juifs de Chartres, nous mentionnerons les suivants :

1° Matatia de קרטרש, désigné dans l'arbre généalogique du ms. du Talmud de Munich comme un savant remarquable, « qui était considéré comme un gaon et vivait avant Rabbenou Salomon » (voir *s. v.* מלאון). Ce dernier est certainement Raschi. Aussi devons-nous croire que celui qui a tracé l'arbre généalogique en question n'attachait pas grande importance à la précision des dates. En effet, dans Maïmoniot, gloses טוען ונטען, VII, on cite comme autorité rabbinique un Matatia מקרטש, et dans Schalsch., éd. Venise, 52, Matatia מקרטראש est mentionné avec beaucoup d'éloges en même temps que Simson l'ancien de Falaise et Juda ben Nathan, gendre de Raschi. Or, il me paraît bien improbable que deux docteurs importants du nom de Matatia de Chartres aient vécu, l'un un peu avant et l'autre un peu après Raschi. A mon avis, il faut voir dans ces divers Matatia une seule et même personne, un peu plus jeune que Raschi.

2° Joseph מקרטרש cité comme commentateur de la Bible dans le Semag, défense 113, et appelé par erreur Joseph מקרפנטראש dans Minh. Yeh., 78*b*, à propos de la même citation que celle du Semag. Le Yosef Hammekanné (mss. Ps, n° 712, § 21) mentionne une discussion qu'il eut avec un ecclésiastique : שאל גלח אחד לדודינו הר' יוסף מקרטרש מפני מה נגלה הקב"ה בסנה יותר מעץ אחר והשיב לפי שאין יכולים לעשות ממנו צלם. Dans ce même passage, dans ms. Hg 187, 7°, Cat., p. 178, notre Joseph est appelé הר' מקארטרש, qu'il faut sûrement corriger en הר"ר = הר' יוסף (Graetz, Gesch. d. J., VI, 439). Le ms. Mun. 252 (לקוטות, 139*b*) nomme comme auteur de cette controverse Matatia מקרטש (Berliner, Pletath Soferim, partie allem., 32, et partie hébr., 29). Le ms. de Paris est très correct, nous pouvons donc admettre qu'il s'agit de notre Joseph. Celui-ci était le frère de la femme de Joseph ben Nathan, d'Etampes (voir *s. v.* אטנפש), et Joseph ben Nathan ben Joseph ben Nathan, petit-fils de ce dernier et auteur du *Yosef Hammekanné*, l'appelle son oncle. En un autre endroit de son ouvrage (n° 56), il le présente comme le frère de sa grand'mère du côté paternel, et plus loin (n° 88) comme l'oncle de son père, Nathan (Zadoc Kahn, dans REJ., I, 238, 246 ; mss. Hg, n° 187, 7°, Cat., p. 178 : דוד הר"ר נתן מקרטרש, que Zunz, Zur Gesch., 86, traduit par erreur : « l'oncle de Nathan de Chartres », tandis qu'en réalité c'est l'oncle qui est de Chartres).

Notre Joseph est identique avec le commentateur biblique Joseph מכרטש (mss. Bodl., n° 270 ; cf. Ztschr. de Geiger, IX, 217), avec Joseph מקרטש (mss. Bodl., n° 2308, Cat., p. 805), et Joseph, ben Ascher מקרטש (*ibid.*, n° 283; cf. Ztschr. de Geiger, IX, 218,

Digitized by Google

qui est appelé dans ms. Mun. 252, p. 23, avec omission du nom de Joseph, בר אשר מקרטש (H. B., XVI, 130). Dans ce dernier ms., le nom de Chartres est écrit également קרטש (p. 180) et probablement aussi קשטרש (p. 136 ; H. B., *l. c.*).

Joseph de Chartres composa sur le massacre des Juifs d'York, qui eut lieu en 1191, une élégie commençant par ces mots : אלהים בעלונו זולתך אדונים. Zunz en conclut que l'auteur de cette poésie florissait vers 1200-1210 (Litg., 470). Il semble pourtant que Joseph écrivit cette élégie sous l'impression immédiate de ce douloureux événement, et non pas dix ans après ; il avait donc au moins 20 ans en 1191. Le père de son beau-frère Joseph était contemporain de R. Tam et correspondit probablement avec lui (voir *s. v.* ארנמש). Lui-même, comme nous l'avons déjà dit, était le grand-oncle de l'auteur du Yosef Hammekanné, qui naquit dans le milieu du XIIIe siècle (RÉJ., I, 228 et suiv.). Il est donc possible qu'il soit né vers 1160-1170. Moïse de Coucy le qualifie de rabbin (Semag, défense 113, הרב רבי יוסף). D'après Schalsch., éd. Venise, 52*b*, il aurait été élève de R. Tam et de Raschbam, mais rien ne prouve que ce soit exact.

Le Minhat Yehuda, éd. Livourne, 4 *a*, à propos du verset de Genèse, VIII, 13, cite un calcul par lequel Joseph מקיירון essaie de prouver que l'année du déluge fut une année embolismique. A la fin du passage, ce calcul est déclaré inexact par ר"ש מטרוייש. Zunz (Zur Gesch., 97) identifie ce dernier nom de lieu avec Dreux, qui, en effet, est parfois écrit de cette façon, et ר"ש serait alors Salomon de Dreux. Quant au nom de קיירון, il désignerait, d'après Zunz (*ibid.*, 98), la localité de Charon, identification qui est reproduite dans Rabb. fr., 441. Pourtant, la forme hébraïque קיירון ne correspond guère au nom de Charon, et, de plus, pour aucune des localités françaises de ce nom on ne peut prouver qu'il y demeurât des Juifs. A en juger par l'explication qui est citée dans Minh. Yeh., ce Joseph était un savant de quelque valeur, et cependant nous ne retrouvons plus son nom nulle part. On peut aussi déduire de ce passage qu'il était en relations scientifiques avec Salomon de Dreux ; il était donc son contemporain et habitait assez près de lui. Si nous nous rappelons, en outre, que ce même Minh. Yeh. dit une fois קרפנטראס pour Chartres (voir p. 605), je crois que nous pouvons considérer également קיירון comme une forme altérée et le corriger en קרטרש ou קרטש, Chartres. Il s'agirait donc de notre Joseph, qui commenta, en effet, la Bible avec une grande sagacité, vécut du temps de Salomon de Dreux, demeurait dans son voisinage et pouvait, par conséquent, avoir facilement des rapports scientifiques avec lui. Une correction plus plausible encore serait de changer simplement קיירון en קרטון, Chartain ; on aurait alors le nom du comté, et non plus celui de la capitale.

Digitized by Google

3° Samuel ben Reuben de צרטרש (Chartres), poète liturgique mentionné dans le Rituel de Troyes. On ne sait pas à quelle époque il vécut. Il écrivit en langue araméenne une composition appelée *reschout* qui devait être récitée avant le targoum de la Haphtara de la fête de Pentecôte ; elle débute ainsi : אתא ודגמא ברבותא וקדושתא בריבבתא (Zunz, Litg., 464). Dans le ms. Lzg 7, cette poésie araméenne a la suscription suivante : רשות להפטרה בתרגום דר׳ שמואל הכתבי. L'auteur signe שמואל חזק, et non חזן, comme le dit à tort le Catalogue, p. 277. Mais que signifie ce surnom de הכתבי ? Voici l'explication qui me paraît la plus plausible. Le nom de Chartres ressemble à l'ancien mot français *chartre* = charte, lettre. Samuel, qui écrivait en araméen, a donc pu traduire, par une sorte de jeu de mots, le nom de sa ville natale par le mot כתב, qui, dans le texte mi-araméen d'Ezra, IV, 7, signifie, en effet, « lettre. » L'adjectif formé du mot כתב serait alors כתבי, comme בדרשי, אזובי, et tant d'autres.

קרפנטרץ CARPENTRAS.

En latin *Carpentoracte*. Ville située près de la rivière d'Auzon, dans le Comtat Venaissin, département de Vaucluse.

Cité dans Minh. Ken., éd., p. 170 ; dans mss. Bodl., n° 2142, Cat., p. 742, et passim.

Le nom de cette ville s'écrit aussi en hébreu קרפנטרש (mss. Bodl., n° 2343, § 994), קרפאנטרץ (Minh. Ken., éd., p. 167), קרפאנתרץ (Abraham Bédersi, חרב המתהפכת, éd. Amsterdam, vers 172), קרסינטראץ (mss. Gz., n° 159 ; RÉJ., X, 84), קרסינטרץ (RÉJ., *l. c.*, 85), קרפינטראש (I. de Lattès, Consult., p. 17 ; mss. Bodl., n° 217, Cat., p. 1111), קארפאנטרס (David Meldola, Consult. דברי דוד, n° 73), קארפנטרץ (mss. Gz., n°s 389-92, אגודת אזוב ; RÉJ., I, 74), קארפינטראש (Nissim Gerundi, Consult., n° 47), קרפנטראץ et קארפנטראץ (Gorni, Divan), קארפנטראס (Salomon Ezobi, Planta vitis ; cf. RÉJ., XI, 116), et aussi, par altération, קרסנרץ (Minh. Ken., 177), קארפינטראן (I. de Lattès, Consult., p. 17), קארפינטרון (*ibid.*, p. 100) et קאפאנטרא (Joseph Karo, Consult. Eben Haézer, éd. Lemberg, n° 27). Par contre, le nom de קרפנטראס, dans Minh. Yeh., 78 *a*, est mis pour קרטרש, Chartres (voir *s. v.* קרטרש).

Une des localités dont les rabbins adhérèrent aux résolu-

Digitized by Google

tions prises au synode présidé par Raschbam et R. Tam est appelée dans Kol Bo, n° 117, קרפנטרא, et dans deux mss., קרפנטראס et קרפנטרוסס. Ces noms désignent Etampes (voir *s. v.* טרדויש, p. 232-233). Ce ne sont peut-être pas là de simples altérations. Il est possible qu'un copiste de Carpentras, par amour pour sa ville natale, l'ait mentionnée à la place d'Etampes.

La communauté juive de Carpentras avait son Rituel de prières spécial, dont la partie relative aux fêtes a été publiée à Amsterdam, en 1759, sous le titre de סדר קרפינטראץ (Stnschn., Cat. Bodl., p. 398). Le ms. Parme 27 contient le סדר של סכוה כמנהג ק"ק קארפנטראץ (H. B., VIII, 26). On a publié, sous le titre de סדר התמיד, le Rituel de Carpentras avec celui des trois communautés d'Avignon, de l'Isle et de Cavaillon (voir *s. v.* כרמי, ליטלאה et קאוולירון). Dans son Ritus, Zunz a traité longuement de ce Rituel, et M. Loeb a exposé en détail l'histoire des Juifs de Carpentras dans l'étude intéressante qu'il a publiée (REJ., XII, 34 et suiv.) sous le titre suivant : *Les Juifs de Carpentras sous le gouvernement pontifical.*

Voici les savants de Carpentras que nous connaissons :

1° Hanan ben Nathan Ezobi vivait à Carpentras vers le milieu du XIIIe siècle. Nous ne connaissons aucun texte prouvant qu'il fût poète et que, comme tel, il fût le maître d'Abraham Bédersi. Il avait deux fils, le poète Eleazar Ezobi, établi plus tard à Béziers, et le poète Joseph Ezobi, établi à Perpignan ; tous deux étaient probablement originaires de Carpentras (voir *s. v.* בדרשי et צירפיניאן).

2° Abraham Malakhi vivait à Carpentras dans le dernier tiers du XIIIe siècle. Abraham Bédersi loue son remarquable talent poétique et l'appelle « prophète de Dieu » (חרב המתהפכת, vers 172). Il semble donc avoir été un savant considéré, car les divers rabbins auxquels fut appliquée l'épithète de « prophète » (voir *s. v.* מונקטור) jouissaient d'une grande considération. Le poète Isaac Gorni visita Carpentras du temps de notre Abraham, mais il y reçut un accueil assez froid et ne put obtenir les secours matériels dont il avait un besoin urgent. Il se plaint surtout d'un certain Moïse, originaire de la France septentrionale (צרפת), et des fils d'Isaac et de David, et il compare la ville de קרפנטראץ ou קארפנטראץ à Sodome, menaçant de la détruire par ses vers satiriques. Abraham, dit-il, interviendra en faveur des pécheurs de cette ville, mais on n'y trouvera pas dix justes (Gorni, Divan, dans Mschr., 1882, p. 512 ; les mots כשוא סנים ויקן, appliqués à

Digitized by Google

Abraham, ne signifient pas « personne hautaine », comme le croit l'auteur des Rabb. fr., 723, mais « vénéré et âgé »). Cet Abraham que Gorni a jugé seul digne de ses louanges à Carpentras, est probablement notre Abraham Malakbi.

Le ms. Bodl. 2343, § 991, contient le passage suivant : ועל זה המעשה כדאמרינן לעיל הסמיכו כל החכמים שהיו בקרפנטרש בזמן ההוא ואלו הם ר' מרדכיה בן הר' יוכפיה ז"ל ור' אברהם הזקן מקרפנטרש ור' אברהם בהר' יצחק ז"ל מהדר ור' חיים מקרקשונה ונכבדים אחרים עמהם (Letterb., III, 8 ; Rabb. fr., 518). Ce texte parle d'une décision rituelle prise d'un commun accord, dans le dernier tiers du XIIIe siècle, par plusieurs rabbins considérés de Carpentras, où les uns étaient fixés et les autres faisaient un séjour temporaire. Mordekhaï ben Yosifya est Mordekhaï ben Joseph d'Avignon, auteur du מחזיק אמונה (voir *s. v.* אבניון, p. 3). Hayyim de Carcassonne n'est pas autrement connu. Abraham ben Isaac מהדר est « le savant Abraham ben Isaac de Carpentras, appelé Don Abraham de Montpellier », qui prit part aux luttes religieuses de 1303-1306 en envoyant une lettre d'adhésion à l'antimaïmoniste Abba Mari de Lunel (Minh. Ken., éd., p. 170 ; Rabb. fr , 688 ; voir, pour la signification du mot הר, *s. v.* מונטפשלייר, p. 323). Il était donc originaire de Montpellier et s'établit ensuite à Carpentras. Il était, ce semble, le père d'Aron ben Abraham ben Isaac החדרי ou החררי (mot qu'il faut corriger probablement en ההררי), qui habitait Marseille et correspondit avec S. ben Adret (voir *s. v.* מרסיליה, p. 377). C'est lui cet Abraham ben Isaac qui prit part en 1305 à une discussion soulevée entre Isaac Cohen de Manosque et Barukh et publia une consultation en faveur de ce dernier ; on l'appelait « l'homme éminent, notre maître Abraham » (I. de Lattes, Consult., p. 42 et 43 ; voir *s. v.* מנוראשקה). Enfin, Abraham הזקן de Carpentras, mentionné dans le document du ms. Bodl., est identique, selon toute apparence, avec Abraham de Carpentras à qui le poète Gorni applique les épithètes de נשוא פנים וזקן.

On connaît un poète liturgique du nom d'Abraham de Carpentras, dont on possède encore une introduction à des azharot qui commence par ces mots : לב חלל כחלול. Zunz (Lit., 500) l'identifie avec le susnommé Abraham ben Isaac. Mais, comme celui-ci n'est pas connu comme poète, je crois être plus près de la vérité en identifiant cet Abraham de Carpentras avec notre Abraham Malakbi, que Gorni appelle simplement Abraham.

3° Mordekhaï ben Isaac habitait Carpentras au moment des célèbres discussions religieuses de 1303-1306 et correspondit de là avec Abba Mari de Lunel, qui l'appelle « le sage parfait » et parle de lui avec grand éloge (Minh. Ken., éd., p. 167, 177). Il a été confondu avec Mordekhaï ben Isaac Ezobi (Zunz, Zur Gesch., 478 ; Rabb. fr., 688, Index, *s. v.* Mordekhaï ben Isaac Ezobi).

Digitized by Google

Celui-ci demeurait à ce moment, et aussi auparavant, autant, du moins, que nous sachions, dans la ville de Carcassonne (voir *s. v.* קרקשונה).

Abba Mari parle de Mordekhaï ben Isaac comme d'un rabbin important, et pourtant celui-ci n'est jamais mentionné dans les écrits talmudiques et les Consultations parus en ce temps dans le midi de la France. Il existait cependant dans cette région et à cette époque un savant considéré du nom de Mordekhaï ben Isaac, dont les Consultations ont été conservées en partie dans le recueil ms. de S. ben Adret (mss. Bodl., nº 2350; cf. RÉJ., XII, 81 et suiv.). Ce Mordekhaï, qui correspondit aussi avec Abba Mari de Lunel (RÉJ., XII, 88), est identique avec Mordekhaï ben Isaac Kimhi, père d'Isaac ben Mordekhaï Kimhi, qui était aussi appelé Maestre Petit de Nions (voir *s. v.* נאומטו קורביל et קימחי). Il n'habitait certainement pas Narbonne, car on dit que, dans une question de droit matrimonial, la décision qu'il prit avec son collège rabbinique fut la même que celle que David, l'auteur du Mikhtam, avait arrêtée avec son collège rabbinique à lui (RÉJ., XII, 86). Ces deux docteurs ne demeuraient donc pas dans la même ville. Or, comme David était établi très probablement à Narbonne, il s'ensuit que Mordekhaï ben Isaac habitait ailleurs. Il paraît avoir habité une localité de la Provence proprement dite, région où nous trouvons également son fils Isaac et un autre de ses descendants. Nous pouvons donc admettre que vers 1303-1306 il résidait à Carpentras et qu'il est identique avec notre Mordekhaï ben Isaac cité dans Minh. Ken. Nous sommes confirmés dans notre hypothèse par un détail qui, sans doute, n'est pas très important, mais qui a quand même sa valeur, c'est que notre Mordekhaï et celui du ms. Bodl. font suivre le nom de leur père de la formule assez rarement employée de צבי צדיק באמונתו יחיד = (Minh. Ken., *l. c.*; RÉJ., XII, 87).

4º Pendant plusieurs siècles, l'histoire des Juifs de Carpentras ne nous fournit que quelques noms de médecins, dont nous ignorons l'importance. Ils sont mentionnés dans la liste publiée par M. Loeb dans son travail sur les Juifs de Carpentras (RÉJ., XII, 34 et suiv.). En 1343, on trouve parmi les douze membres de la communauté de Carpentras le médecin Bondavit Boninas de Marseille (*ibid.*, 49). Vers 1357 demeuraient dans cette ville maître Mayé ou magister Magius Macipi, maître Boniac et maître Thoros, appelé aussi magister Taurossius (*ibid.*, 193-196; voir *s. v.* נרבונה, p. 408). Vers 1367, on trouve à Carpentras maître Isaac Tauroci (*ibid.*, 52), identique probablement avec maître Isaac Thoros (*ibid.*, 56), et sans doute fils du médecin susnommé maître Thoros. Vers 1400-1401, on y trouve maître Cresques (*ibid.*, 195) et maître Cresques Bondavid (*ibid.*, 55), qui ne sont probablement qu'une seule et même personne, maître Hayyim et maître Salamon

Digitized by Google

(*ibid.*, 196). Un document de 1532 nomme maître Samuel Bonajudo, déjà décédé à cette époque (*ibid.*, 197), et, enfin, en 1540-1546, on trouve à Carpentras maître Isaac Thoros, maître Vides Avigdor de Cavaillon et maître Isaac de Lattès (*ibid.*, 200-201).

Ce dernier est sans doute le célèbre rabbin Isaac Josua ben Immanuel, appelé Maestro Isaac de Lattès. Le catalogue des mss. hébreux de la bibliothèque de la cour à Vienne, de Kraft et Deutsch, p. 71, dit que ce savant est de Carpentras. Dans la consultation citée à l'appui de ce fait, Carpentras n'est pas désigné explicitement comme sa ville natale, mais on y trouve mentionné un ensemble de détails qui rendent la chose plausible. Nous savons, en effet, qu'il habitait la Provence et que, vers 1532, il séjourna quelque temps à L'Isle, où il se joignit au collège rabbinique pour faire accomplir l'acte de *haliça*. Plus tard, les frères Isaac et Jacob Gard, ses parents, qui étaient établis à L'Isle, autorisèrent, vers 1557, Bondion Cresques (בונדיאן קרישקאש), contrairement à la loi, à épouser la fille de la femme pour laquelle il avait accompli, en qualité de beau-frère, l'acte de haliça devant le collège rabbinique de L'Isle, dont avait également fait partie Isaac de Lattès. La décision des frères Gard fut attaquée avec la plus grande vivacité. Ils écrivirent alors, en 1557, à leur parent Isaac de Lattès, qui était à ce moment à Bologne, pour lui demander son approbation ; mais il blâma aussi leur résolution (voir *s. v.* לאטאש, אבינירון לישלאה). La lettre adressée par les frères Gard à Isaac de Lattes (Consult., p. 3) contient le passage suivant : וגם האח בונגיאש דלאטאש היה כמחריש ולא שלח ידו בנדון עכם כי ידע להיכן הדין נוטה וכל זה עושה מחמת יראת חותנו נתן הנ"ל. D'après le contexte, le mot האח ne peut pas désigner le frère ou l'ami des frères Gard, mais le frère d'Isaac de Lattès. Le principal personnage de cette histoire qui suscita tant de polémiques, Bondion Cresques, était un riche habitant de Carpentras (Consult., p. 17). Sa défunte femme était la fille de נתן ויוש, qui est certainement Nathan Vives de Cavaillon, établi à Carpentras vers 1527 et encore en 1570 (REJ., XII, 198, 203). בונגיאש דלאטאש, frère d'Isaac de Lattès, était le gendre de Nathan Vives (Consult., p. 3), et est identique avec Bonjues de Latès que nous trouvons encore à Carpentras vers 1565-1570 (REJ., XII, 202). Du moment que nous savons qu'Isaac Josua ben Immanuel de Lattès, appelé Maestro Isaac de Lattès, habitait la Provence, et que son frère était établi à Carpentras, il est bien probable que cet Isaac, dont nous ne connaissons pas la résidence, est identique avec ce maître Isaac de Lates que nous trouvons vers 1540 à Carpentras.

5° Maître Sauves ou Saulves, établi vers 1570 comme médecin à Carpentras, n'est pas plus connu que les autres médecins juifs de

Digitized by Google

cette ville dont il est question dans le paragraphe précédent (RÉJ., XII, 203).

6° Dans le ms. Bodl. 2142, Cat., p. 740-742, qui contient divers écrits médicaux, on lit au f° 405*b* la note suivante : ברוך רחמנא דלא יהבוה לפרא ויהבוה לי יוסף הלוי ברוה דמר יצחק הלוי זלה"ה בזמן הגרוש שהיו קוברים הספרים בקרפנטרץ. Puis vient cette remarque : אחרון נכן י"ג למספר בני ישראל שנת ה' אלפים ושלוש מאות ושלשים ואחד לפרט נשפך דם ר' יוסף לוי לארץ השם... נאן גאקאי די אוויניון. Les deux noms sont ceux des anciens propriétaires du ms., qui étaient certainement médecins. Le deuxième propriétaire, sans doute Jean-Jacques d'Avignon, paraît avoir été baptisé, à en juger par sa façon d'indiquer la date : למכפר בני ישראל, « d'après le comput de l'ère juive ». Le premier propriétaire, Joseph ben Isaac Hallévi, est très vraisemblablement le Joseph Hallévi nommé dans la seconde note, qui fut tué en 1571. Il était probablement de Carpentras, puisque, pour indiquer une date, il parle simplement « du temps où les Juifs furent expulsés de cette ville et enfouirent alors leurs livres. » De fait, les Juifs furent chassés de Carpentras en 1570 (RÉJ., XII, 165). Comme ils ne savaient probablement pas, au moment même où ce malheur les frappait, de quel côté ils se dirigeraient, ils « enfouirent », en d'autres termes, ils cachèrent une partie de leurs livres, dans l'espoir de pouvoir bientôt les reprendre à Carpentras. Leur retour eut lieu, en effet, quelques années plus tard.

7° Le ms. Gz. 139 contient un document judiciaire, la déposition de témoins qui eut lieu en 1579 à Avignon et fut confirmée à Carpentras, en 1582, par Moïse ben Juda רוויט (Rouget ou Roget), Ismaël ben Todros de נוואס ou נוואש (Noves), et Ascher ben Moïse de ואלברייגה (Valabrègue; cf. RÉJ., X, 82; voir, pour ces différents noms, *s. v.* אולובריגאה, אבינירון et נובש). Ces personnages formaient probablement le collège rabbinique.

8° Un autre document de ce genre fut signé à Carpentras, en 1583, par Hayyim Crescas, qui était sans doute rabbin (mss. Gz., n° 159).

9° Un document analogue, rédigé en 1581 à Fossano, en Italie, fut signé à Carpentras, en 1583, par Moïse ben Juda רוויט, nommé plus haut, Moïse ben Joseph Kolon et Cémah ben Moïse דקסלאר, de Caslar (*ibid.*; cf. RÉJ., X, 82; voir *s. v.* קשלארי).

10° En 1583, une plainte fut rédigée à Avignon, pour être remise au cardinal, contre la communauté juive de Carpentras, qui avait menacé d'excommunication une femme nommée Bonasiorga (voir *s. v.* אבינירון, p. 17). Cette plainte fut appuyée et signée dans cette même année par les personnes suivantes de Carpentras : Isaac de Bizous ברור, c'est-à-dire membre de l'administration juive; Moïse ben Juda, médecin; Dieulosal (דיבלושאל) de Milhaud; Joseph

Digitized by Google

de Lattes; Salomon Joseph de la famille Valabrègue (אולבריגה); Isaac de Milhaud; David Cohen de Cavaillon et d'autres encore (mss. Gz., n° 159; REJ., X, 83; voir, pour les noms, *s. v.* בדרש, דיולושאל, מילייאב et קאורולירן). Le décret rendu par les autorités de la ville de Carpentras pour interdire l'application de la peine de l'excommunication fut adressé à Isaac de Bizous ainsi qu'à Todros Carmi et Salomon Carmi, membres notables de la communauté, et à Isaac Léon et Jacob Vidal, fonctionnaires religieux; ces deux derniers étaient sans doute les rabbins de Carpentras (mss. Gz., n° 159; REJ., X, 85; voir *s. v.* כרמי). Parmi toutes les personnes nommées plus haut comme signataires ou destinataires de ces documents, les suivantes sont mentionnées dans les listes des Juifs de Carpentras des années 1580-1589 : Isaac de Bazes (= דביטוש; cf. REJ., XII, 207), Isaac de Milhaud (*ibid.*), Thoro Crémieu, et probablement Salamiel Crémieu (*ibid.*, 208), Isaac Lion et probablement Jacob Vidallet de Lunel (*ibid.*, 207).

11° Ces listes des Juifs de Carpentras nomment aussi le médecin Maître Moïse de Cavaillon et Rabby Saül (*ibid.*, 208), et celles de 1629 nomment Rabby Jesse et Rabby Salomon Lion (*ibid.*, 215).

12° Salomon Ezobi, né à Sofia, en Bulgarie, dans le dernier tiers du XVIe siècle, remplissait vers 1620-1633 les fonctions de rabbin à Carpentras, d'où il émigra en Italie. Il n'était pas seulement un savant talmudiste, ayant formé de nombreux élèves, et un excellent prédicateur, mais il possédait des connaissances variées, principalement l'astronomie. Il eut des relations personnelles avec le célèbre érudit Peiresc, d'Aix, avec qui il correspondit sur des questions scientifiques. Il fut aussi en correspondance avec l'hébraïsant Jean Plantavit de la Pause, évêque de Lodève depuis 1625, et auteur de l'ouvrage *Planta Vitis* ou *Thesaurus synonymicus Hebraeo-Chaldaeo-Rabbinicus*. S'il ne fut pas le maître de Jean Plantavit, il l'aida certainement de ses conseils pour composer son lexique, et il lui adressa trois petites poésies hébraïques, placées en tête de cet ouvrage. M. Jules Dukas a eu le mérite de jeter quelque lumière sur la vie de Salomon Ezobi, qui avait été un peu oublié; il a édité les lettres adressées par Ezobi à Peiresc et a rendu compte de ses deux recueils d'homélies. Un de ces recueils est entre les mains de M. Dukas, l'autre se trouve à la bibliothèque Günzbourg, sous les n°s 387-392, et porte l'épigraphe suivante : אגודת אזוב דרשות נואם ר' שלמה בר יהודה אזובי מקארפנטרץ בשנה קומה (REJ., XI, 101, XII, 95; cf. Loeb, *ibid.*, I, 73). Cette épigraphe dénote une main encore jeune. La date de קומה = 1621 indiquée dans cette note est empruntée à l'épigraphe du premier sermon de la collection, car on y trouve des sermons de date postérieure, jusqu'en 1629 (*ibid.*, XI, 114). L'auteur de ces sermons, appelé en hébreu אזובי ou אזוּבי et en français Ezobi, descendait probablement de la même famille que les deux poètes

Digitized by Google

Joseph et Eléazar Ezobi, dont le père, Hanan ben Nathan Ezobi, habitait Carpentras (voir plus haut, p. 606). Son surnom d'Ezobi indique que ses aïeux étaient originaires du midi de la France. Ils avaient probablement quitté leur patrie pour s'établir, comme beaucoup d'autres réfugiés, en Turquie, peut-être à Constantinople, d'où le père de notre Salomon se rendit à Sofia. Dans l'exil, ces émigrés continuèrent sans doute de parler le français, au moins dans leur famille, comme les expulsés juifs d'Espagne restèrent attachés à leur langue maternelle. Ce ne sont là que des hypothèses, mais on s'expliquerait ainsi pourquoi Salomon Ezobi vint de Turquie à Carpentras, se déclare originaire de Constantinople tout en désignant Sofia comme sa ville natale, et, enfin, écrit couramment la langue française, mêlée de locutions et de formes provençales. Car il ne commença certainement pas à étudier seulement cette langue une fois qu'il fut établi en France, il la savait déjà comme sa langue maternelle.

13° David ben Joseph Carmi, élève de Salomon Ezobi, prononça plusieurs discours dans la synagogue de Carpentras vers 1621-1622. La famille de Carmi ou Crémieux, dont bien des membres furent des savants et des hommes très considérés, était principalement établie à Carpentras. Elia Carmi, le plus connu, dirigea une école à Carpentras et arrangea le Rituel de prières *Séder Hattamid* (voir *s. v.* כרמי). Vers 1682, on trouve à Carpentras un poète liturgique de ce nom qui écrivit plusieurs compositions synagogales, accueillies ensuite dans le Rituel de cette ville : Zunz, Zur Gesch., 465 ; Luzzatto, dans Mgz., VII, partie hébr., 13).

14° Mordekhaï Astruc (אשטרוק) est l'auteur de plusieurs compositions liturgiques du *Séder Hattamid*, notamment d'une prière d'actions de grâces qui commence par ces mots : איש הדה בתם לבבו. Cette prière fut écrite dans la circonstance suivante. En 1682, un chrétien de Carpentras tua un Juif. Quand le tribunal voulut juger le meurtrier, la foule attaqua le quartier juif, qui fut défendu efficacement par les autorités de la ville (Zunz, Zur Gesch., 473 ; Ritus, 127 ; Landshuth, Amudè Aboda, 196).

15° Saul ben Joseph de Monteux composa également à Carpentras, à propos de cet événement, une poésie liturgique. Il était probablement fils de Joseph ben Abraham de Monteux, qui habitait aussi Carpentras, était poète liturgique et publia, sous le titre de *Sefer Orhot Hayyim*, un extrait du *Bêt Yosef* de Joseph Karo (voir *s. v.* מרנטיל, p. 322).

16° Mordekhaï ben Jacob vivait à Carpentras vers la fin du XVIIe siècle. Il composa une élégie sur le martyre du prêtre hasmonéen, Eléazar, imprimée dans le *Siddour* de Carpentras pour les fêtes, éd. Amsterdam, p. 113 (Zunz, Zur Gesch., 473 ; Landshuth, Amudè Aboda, 199).

17° Juda Arié Loeb ben Cebi Hirsch, de Krotoschin, dans la pro-

Digitized by Google

vince de Posen, en Allemagne, habitait Avignon et Carpentras au commencement du XVIII[e] siècle. C'était un hébraïsant de grande valeur. Il composa les ouvrages suivants : אהלי יהודה, lexique, principalement des noms propres hébreux expliqués étymologiquement, ed. Jessnitz, 1719 ; גזך יהודה, petite Concordance, ed. Offenbach, 1732 ; enfin deux ouvrages sur le Pentateuque, פני אריה et חלק יהודה, auxquels il fait allusion dans l'introduction de son lexique. L'étude grammaticale placée en tête du חלק יהודה a été éditée en hébreu et en allemand à Wilmersdorf, 1721, sous le titre de יסוד לשון הקדש (Ghirondi, 134 ; Steinschn., Cat. Bodl., p. 1378). Enfin, il écrivit un commentaire sur un poème grammatical commençant par les mots יי אשר טם (mss. Bodl., n° 2300, 2°, Cat., p. 802).

18° Moïse Sinaï (סיני), rabbin très considéré de Carpentras, adressa en 1742 une consultation sur une question de droit matrimonial à plusieurs savants de Bayonne (David Meldola, Consult. דברי דוד, n[os] 73-74).

קרקשונה CARCASSONNE.

En latin *Carcaso*, *Carcasso*, ou *Carcassio*, en provençal *Carcassez* ou *Quarquassonne*. Chef-lieu du département de l'Aude.

Cité dans S. ben Adret, Consult., III, n° 280 ; I. de Lattès, Schaarè S., p. 72, et passim.

Le nom de cette ville s'écrit aussi קרקשונא (S. ben Adret, *l. c.*, n[os] 214, 302 et passim), קארקאשונה (Emék Habb., éd. Vienne, 59), קארקשונה (mss. Ps, n° 1123, 1°, Cat., p. 207 ; cf. Renan, Les écrivains juifs, 425) ou קרקאשונה (Schèb. Yeh., éd. Hanovre, 5). L'adjectif formé de ce nom est קרקשוני. Dans la liste des contribuables juifs de Perpignan vers 1413-1414, on trouve le nom de Bonjudas קרקשוני (RÉJ., XIV, 75). C'est peut-être à ce nom de קרקשוני que répond celui de Caracause porté par plusieurs Juifs de Carpentras aux XIII[e] et XIV[e] siècles (*ibid.*, XII, 41, 194). En marge d'un Semak, ms. Nîmes 13722, se trouve une glose d'Isaac ben Juda Qorqossah (Joseph Simon, dans RÉJ., III, 231). Un des rabbins qui prirent part à la controverse religieuse de Tortosa, vers 1413-1414, s'appelait Yom Tob קרקושה de Monzon (Schèb. Yeh., 68). Il était d'Espagne,

Digitized by Google

mais il est possible que ses aïeux fussent originaires du midi de la France, et, par conséquent, קרקשה correspond peut-être à Carcause. Par contre, le surnom de Corcos, en hébreu קורקוס ou קורקוש, est sûrement d'origine espagnole (H. B., XI, 71). Il était porté par des Juifs espagnols et italiens. Ces derniers descendaient sans doute d'émigrés espagnols.

Il y eut de tout temps de nombreux Juifs à Carcassonne. Sous l'administration des comtes de cette ville, ils jouissaient de privilèges étendus, étaient riches, possédaient des immeubles qui pouvaient leur assurer le droit de seigneurie, occupaient des emplois importants et remplissaient même les fonctions de bailli. Pour l'histoire des Juifs de Carcassonne jusqu'à leur expulsion en 1306, nous renvoyons à l'ouvrage de M. Saige. Quand les exilés revinrent à Carcassonne, ils formèrent de nouveau une importante communauté, qui souffrit beaucoup des persécutions des Pastoureaux vers 1320 (Emék Habb., 59; Schèb. Yeh., 5).

Sous le règne de Charles IV (1322-1328), les Juifs de Carcassonne durent contribuer pour l'importante somme de 25,000 livres à la taxe de 150,000 livres imposée aux Juifs de France (Bédarride, 237, sans indication de source). Il semble pourtant que cette contribution fut payée par les Juifs, non pas de la ville, mais de la sénéchaussée de Carcassonne.

Parmi les savants juifs de Carcassonne, nous mentionnerons les suivants :

1° Joseph ben Salomon de קרקשונא composa pour le samedi de *Hanoucca* une poésie synagogale que Raschi mentionne dans son commentaire sur Ezéchiel, XXI, 18, et qui commence ainsi : אורך כי אנפת בי. Cet auteur est donc antérieur à Raschi (ס' יוצרות, ms.; cf. Landshuth, Amude Aboda, 96; Zunz, Litg., 123).

2° On trouve dans des Rituels de prières africains une prière récitée à la clôture du samedi de la pénitence, qui commence par les mots : קדמוך חין ערכי, et dont l'auteur n'indique en acrostiche que son nom de קרקשוני. Une autre prière, récitée pendant la fête de l'Expiation dans les communautés françaises et qui commence ainsi : עלי עשור בעשור, donne en acrostiche, pour le nom de l'auteur, les simples mots ע' קטן. Mais cette même prière est appelée dans un Mahzor provençal : *Pizmon Carcassoni*. On ne sait pas à quelle époque vécut ce poète liturgique dont le prénom

Digitized by Google

commençait par la lettre ע et qui est peut-être identique avec le premier (Landshuth, *l. c.* ; Zunz, *l. c.*, 344).

3° Abraham ben David de Posquières, appelé par abréviation Rabad, séjourna quelque temps à Carcassonne, où il paraît être venu vers la fin de l'année 1172 (voir *s. v.* פותיקירש et נמשי).

4° Méir ben Isaac de Trinquetaille, rabbin très considéré, qui appartenait à la famille de Menahem Méiri de Perpignan, était originaire de Carcassonne, d'où son père l'emmena pour le mettre à l'école de Rabad (voir *s. v.* טרנקאטאלייש et פירפיניאן).

5° Elia ben Isaac de Carcassonne était le père de ce Jacob de Lattes qui avait épousé la fille de Meschoullam ben Juda de Béziers et vivait, par conséquent, dans le milieu du XIIIe siècle (voir *s. v.* לאטאש). Notre Elia, compté parmi les rabbins les plus importants de la France méridionale, florissait donc dans la première moitié du XIIIe siècle.

6° Samuel ben Salomon Nassi de Carcassone, du XIIIe siècle, écrivit un commentaire sur le *Moré Neboukhim* qui se trouve en ms. à la bibliothèque des Néophytes de Rome (B. H., I, 1123 ; Steinschn., dans RÉJ., IV, 80). Peut-être est-il identique avec le célèbre rabbin Samuel ben Salomon, appelé Sekili. Dans ce cas, il faudrait admettre qu'il était bien originaire de Carcassonne, mais que, dans la seconde moitié du XIIIe siècle, il habitait Narbonne, dont il était un des rabbins les plus célèbres, au dire de Menahem Méiri (voir *s. v.* מאשקלישא, p. 433).

7° Abraham ben Isaac de Carcassonne paraît avoir vécu dans la première moitié du XIIIe siècle. Il est, en effet, mentionné par Ascher ben David, petit-fils, par son père, d'Abraham ben David de Posquières, qui, dans son explication cabbalistique des treize attributs de Dieu, invoque l'enseignement oral qu'il reçut du « sage Abraham ben Isaac ז"ל קרקשוני » (ס' היחוד, ms. Soave ; voir *s. v.* פותיקירש, p. 450). Or cet Ascher, qui désigne notre Abraham comme déjà mort, florissait dans le milieu du XIIIe siècle.

8° Hayyim de Carcassonne, rabbin estimé, se trouva de passage à Carpentras dans le dernier tiers du XIIIe siècle, et il se joignit, dans cette ville, à Abraham l'ancien de Carpentras, Mordekhaï ben Joseph d'Avignon, Abraham ben Isaac de Montpellier et à d'autres rabbins notables pour rendre une décision rituelle (voir *s. v.* קרפנטרש).

9° Salomon ben Jacob דקרקשונה est mentionné dans le ms. des Consult. de S. ben Adret (mss. Br. Mus., n° Add. 22,089, דיני שטרות, n° 174) comme auteur d'une consultation, avec d'autres savants qui vécurent vers la fin du XIIIe siècle (Neubauer, dans REJ., XII, 91).

10° Mordekhaï ben Isaac Ezobi de Carcassonne, rabbin considéré, fut en correspondance avec Ben Adret (Consult., III, nos 214 et 280, IV, nos 278 et 295, קרקשונה ; voir *s. v.* קרפנטרש). Il est identique

Digitized by Google

très probablement avec En Crescas d'Orange, en latin *Crescas de Aurença filius Bonisach*, homme très riche, qui habitait Carcassonne depuis 1272, fut pendant quelque temps syndic des Juifs de la sénéchaussée de Carcassonne et fut dépouillé de tous ses biens lors de l'expulsion des Juifs de France en 1306 (voir *s. v.* אברונגה, p. 19).

11° David ben Nathanel קרקשוני est cité comme auteur d'une consultation dans le recueil manuscrit de Consultations intitulé זרע אנשים (Schem Hagg., I, *s. v.* דוד). On ne sait pas à quelle époque il vécut.

12° Isaac, médecin de Carcassonne, légua, par un testament daté de 1305, ses immeubles à son fils Vital, médecin, et ses biens meubles à son autre fils Astruc, médecin également (Dom Vaissette, t. IV, 135).

13° Jacob de Lunel et Dollan Bellan, tous deux médecins, vivaient à Carcassonne au XIV° siècle (Depping, 290; Carmoly, Histoire des médecins juifs, 106). On retrouve le nom de Bellan chez un Juif de Carpentras, qui s'appelait Bellant (RÉJ., XII, 193), mais je n'ai pas rencontré ailleurs le nom de Dolan.

14° Léon Joseph, médecin, habitait Carcassonne, où il acheva, le 21 ab 154 = 1394, la traduction hébraïque du commentaire latin de Géraud de Solo sur le IX° livre *Almanzori* de Razi, traduction qu'il enrichit de nombreuses notes (mss. Tur., n° 74, Cat. Peyron, p. 69). Cette même traduction se trouve dans ms. Ps 1123, 1°, Cat., p. 207, où on lit qu'elle fut achevée le 4 tischri 163 = 1402. Mais à cette date, il n'y avait plus de Juifs en France. Cette date fut donc inscrite par un copiste postérieur, ou peut-être Léon Joseph lui-même remania-t-il sa traduction ou y ajouta-t-il simplement de nouvelles notes dans une autre ville où il avait émigré. Dans le ms. Ps, *l. c.*, et dans le ms. Mun. 374, Cat., p. 176, qui est un peu défectueux, ces notes sont signées du nom de אלידה, qui est certainement une abréviation des mots : אמר לאון יוסף המעתיק. Le traducteur se désigne lui-même de cette façon dans le ms. Tur. 74 (cf. Cat. de Paris, p. 207; voir *s. v.* מלגרייר, p. 358, où il est question d'une abréviation analogue : אמר פרופיית דוראן = אפד. Cf. Stnschn., Hebr. Uebers., 794).

D'après M. Steinschneider, cette traduction hébraïque est la même que celle qui se trouve dans le ms. Warn. 69, à Leyde, et qui a été écrite par אלידה דלאל (H. B., VIII, 48). Ce nom de דלאל, Dolal, fait songer à celui de Dolan, que nous avons mentionné plus haut et qui est peut-être tout simplement une forme altérée de Dolal. Il est possible que Léon Joseph portât le surnom de Dolal et que son nom de famille fût Bellan, mais ce ne sont là que de simples hypothèses, que nous ne pouvons appuyer d'aucun argument probant.

Digitized by Google

Notre Léon Joseph traduisit encore deux autres ouvrages du latin en hébreu : un manuel de médecine de Géraud de Sol, intitulé *Introductorium juvenum*, qu'il appela מישיר המתחילים, et un traité sur l'urine, de Jean de Tornamire (mss. Ps, n° 1177, 1°-2°, Cat., p. 216 ; Renan, Ecrivains juifs, 429). Le ms. Bislichis 2 contient, sous le titre de תבור בחכמת החזיון, une traduction hébraïque du *Prognosticon* attribué à Hippocrate. L'auteur de cette traduction, faite d'après une version latine, se désigne sous le nom de אלידה. C'est sans doute notre Léon Joseph (cf. Catalogue דהפליט, 7 et 31 ; Steinschn., dans H. B., VIII, 48 ; Hebr. Uebers., 666 ; Ozar Hassefarim de Benjacob, 165 ; Renan, *l. c.*, 431).

15° Benjamin ben Isaac de Carcassonne traduisit du latin en hébreu, sous le titre de עזר אלהי, l'ouvrage de Jean de Bourgogne sur les épidémies (mss. Ps, n° 1191, 8°, Cat., p. 219 ; Renan, *l. c.*, 377).

16° Bonidac Massif de Carcassonne, בונידאק מציף דקרקשנה, vendit, à Pertuis, פירטוש, à Don Vidal Crégut de Manosque, קרגוט דמנואשקה, en 1436, l'ouvrage grammatical מכלל de David Kimhi (mss. Bodl., n° 1473, Cat., p. 523 ; voir *s. v.* פירטוש).

17° Moïse de Carcassonne est mentionné comme ancien propriétaire du ms. Bodl. 1489, qui contient l'ouvrage grammatical מעשה אפוד (Cat., p. 526).

קשטיל ווילן CHATEAU-VILLAIN.

En latin *Castrum Villanum*, en vieux français *Chasteau Vilain*. Ville du département de la Haute-Marne, au sud-ouest de Chaumont.

Cité dans Maïmoniot, Consult. איסורי ביאה, n° 3.

R. Tam envoya une consultation à Juda de Château-Villain, qui demandait son avis sur un point de casuistique.

קשטריש CASTRIES.

Bourg du département de l'Hérault.

Cité dans Nissim Gerundi, Consult., n° 47.

Cette consultation expose le cas de la femme du riche Moïse דקשטריש, restée veuve sans enfants, qui voulait se remarier. Ce Moïse était sujet du roi d'Aragon, et ses frères se firent

Digitized by Google

baptiser en 1320, lors des persécutions des Pastoureaux (voir *s. v.* פירפיניאן, p. 473). Le nom de קשטריש désigne donc sûrement la localité de Castries, non loin de Montpellier, qui appartenait alors au roi d'Aragon. Ce nom est aussi écrit קשטרי (Nissim Gerundi, *l. c.*) et קאשטריש (I. de Lattès, Consult., p. 98 ; voir *s. v.* מרסיליה, p. 382).

Dans le n° 434 de ses Consultations, qui se trouvent en ms. dans la bibliothèque Günzbourg, Abraham ben Isaac, surnommé Ab-bèt-din, de Narbonne, parle de l'enseignement oral qu'il reçut de Matatia דקשטריא. La forme de ce dernier nom semble indiquer qu'il s'agit également de Castries. Ce Matatia, qui n'est pas autrement connu, vivait donc dans le milieu du XII[e] siècle (voir *s. v.* נרבונה, p. 414). Par contre, קסתריאה, ville natale du poète liturgique Abraham ben Jacob, est Kastoria, dans la Turquie, en Albanie (Kérem Chémed, IV, 38 ; Zunz, Litg., 525). Ce dernier nom est écrit plus correctement קסטוריאה (mss. Bodl., n° 203, Cat., p. 35) ou קשטוריא (*ibid.*, n° 1168, Cat., p. 372).

Dans l'édition de Schaarè Sion, d'Isaac de Lattès, p. 76, on trouve le nom d'Abraham מגושטריש. Il est difficile d'admettre avec M. Neubauer que ce nom soit une forme altérée de Castries ; la leçon exacte est sans doute ניראשט, telle qu'elle se trouve dans le ms. Gz. du Schaarè Sion. Il s'agit probablement de Niort (voir *s. v.* ניאורייש).

קשלארי CASLARI.

Nom qui se rencontre fréquemment chez les Juifs de Provence et qui dérive, d'après M. Saige, 119, du nom de la localité de CAYLAR, en latin *Castalarium*, village du département de l'Hérault, non loin de Lodève.

Cité dans les Consult. זכרון יהודה de Juda ben Ascher, n° 73.

Un document latin de 1307-1308 mentionne le juif Astruc Bonafos « de Castalario » (Saige, 289), et dans d'autres documents latins, on trouve les noms de deux chrétiens de Provence

Digitized by Google

qui s'appelaient l'un Raimundus de Castelar, et l'autre, Bremundus de Castlar (Gallia christ., VI, p. 86, E. instrum., p. 193, C.). Castlar est certainement la forme contractée du nom latin Castalarium, et c'est à cette forme contractée que correspond l'ancienne dénomination provençale de Caslari.

Nous connaissons cinq personnes qui portaient le nom de Caslari, nom qui est écrit en hébreu de façons diverses. Elles n'appartenaient pas à la même famille, mais elles s'appelaient ainsi parce qu'elles ou leurs aïeux étaient originaires de Caylar. David ben Vabi Caslari (קשלארי) habitait Perpignan vers 1337 (voir *s. v.* פירפיניאן, p. 469). Maestro David Caslari (קשלרי ou קאשלארי) était un médecin instruit et estimé qu'on trouve à Narbonne vers 1282 (voir *s. v.* נרבונה, p. 425). Israel ben Joseph Hallévi, appelé Crescas Caslari (דקשלאר ou קשלארי) et, par altération, (דשקשלאר), médecin et poète synagogal, habitait Avignon en 1327 (voir *s. v.* אביניון, p. 7, et *s. v.* ריצהרי). Cemah ben Moïse דקסלאר remplissait vers 1383 des fonctions rabbiniques à Carpentras (voir *s. v.* קרפנטרץ). Maestro Abraham Caslari fut le maître de Moïse Narboni (voir *s. v.* פירפיניאן, p. 467). Ce dernier l'appelle une fois Abraham Caslani, dans son ouvrage médical *Orah Hayyim*, composé vers 1350 ; il faut certainement lire Caslari, comme dans un autre passage de cet ouvrage de médecine. Moïse Narboni vante la grande habileté d'Abraham Caslari dans l'art de la médecine et dit que c'est au traité écrit par ce dernier sur les fièvres qu'il a emprunté presque tout ce qu'il a dit lui-même de cette maladie (Steinschn., dans Archiv de Virchow, 40e vol., p. 123). Cet Abraham Caslari est sans aucun doute « le célèbre médecin et savant » Abraham קשלרי, établi à Besalu, בושלארין, en Catalogne, et un des dix notables catalans à qui Kalonymos ben Kalonymos d'Arles dédia vers 1323 son *Eben Bohan*.

Nissim Gerundi (Consult., n° 33) mentionne notre Abraham sous le nom de מאישטרי אברם דיקשלר. C'est lui aussi cet Abraham à qui Efodi a emprunté la note astronomique qu'il cite dans son commentaire sur le *Moré Nebouk'him*, I, 72. Dans l'édition de Lemberg, 1866, l'éditeur, par ignorance, a corrigé son nom en הקשה לרב ז"ל. Le ms. de Rossi 946 contient de lui un ouvrage médical qu'il composa en 1325 sous le titre de תלה רענן. Il est aussi mentionné comme auteur d'un autre écrit médical, intitulé מכלכל מחכה, mais son nom est écrit incorrectement Abraham כאזלארי (Sifte Yesch., I, *s. v.*) ou כזלארי (Wolf, B. H., I, 67). Le ms. Tur. 121 (f° 62, Cat. Peyron, p. 119) contient un traité portant comme suscription : ויכי הקזה לחכם ר' אברהם הקאשלרי זצ"ל, et le copiste a ajouté ces mots : תמו דברי החכם מאישטרי אברם.

Digitized by Google

דישקאשלאר כמאמר ההקזה. D'après cette note, Abraham Caslari serait seulement l'auteur du traité sur les saignées, et non pas, comme le croient Pasinus (Cat., p. 29) et Wolf (B. H., IV, 760), celui d'un autre ouvrage placé dans le même ms. avant ce traité et intitulé ספר המסעדים, *Liber diaetarum particularium*. Les deux bibliographes citent la note du copiste sans les mots : כמאמר ההקזה. En réalité, c'est Isaac Israëli qui a écrit le ס' המסעדים (Steinschn., dans H. B., XXI, 131 ; Gross, dans Mscbr., 1879, p. 329, 548). On attribue aussi à Maestro Abraham דסקאשלאר un traité des fièvres intitulé מאמר קצר על הקדחות הפשוטות, et pour lequel on indique, comme date de composition, l'année ס"ט (Luzzatto, dans Ozar Nechmad, II, 14). Il faut sans doute corriger cette date en ק"ט = 1349 (cf. Steinschn. sur ms. Warn 40, Cat. de Leyde, p. 159). Ce traité est probablement le même que celui qu'on trouve dans le ms. Ps 1191, 7°, Cat., p. 219, sur les fièvres à caractère épidémique, et qui est intitulé : מאמר בקדחות דבריות ומיני הקדחות. Dans ce ms., l'auteur se désigne lui-même sous le nom suivant : אמר בן השלם דוד אברדם בנו אבי החכם יחצאל הקשלרי. Notre Abraham Caslari serait donc le fils de David et le père de Yehacel Caslari, et non pas le fils de David, fils de Yehacel, comme le croit M. Renan (Les écrivains juifs, 298).

Ce David, qu'Abraham qualifie de השלם, « le parfait », semble être Maestro David Caslari de Narbonne, que nous avons nommé précédemment. Cette identité est possible au point de vue chronologique. David ben Abraham הקשלרי qui a traduit du latin en hébreu, sous le titre de ספר רוץ מזג מהחלף, un traité de Galien sur le tempérament (mss. Bodl., n° 2083, Cat., p. 713), est probablement aussi le même que notre David. Yehacel, que son père appelle, vers 1349, « le sage », et dont il semble parler avec une certaine fierté, devait déjà avoir atteint l'âge d'homme à cette époque et être déjà un savant estimé. J'hésite donc à l'identifier avec En Bonjuda Yehacel Caslari, אנבורנגודה יחסאל הקשלרי, qui échangea des poésies (vers 1400) avec le poète Salomon ben Ruben Bonfed (voir son Divan, mss. Bodl., n° 1984, Cat., p. 671). A une de ces poésies, Bonfed répondit par des vers qui portent en suscription : לר' יהודה הקשלארי (Cat., p. 673). Ce dernier Yehacel avait un fils instruit, appelé Yehacel Caslari, qui fut également en correspondance avec Bonfed (*ibid.*, p. 672 et 673). On voit que, par une étrange anomalie, le père et le fils portaient le même nom. Mais nous croyons qu'en réalité, le père s'appelait Juda, nom auquel correspond celui de Bonjuda ou בונגואה, Bonjuha (voir *s. v.* אבינרון, p. 16, et אולובריגאה, p. 26), qu'il portait. Le nom de Yehacel était le véritable prénom de son fils, tandis que lui ne le portait que comme nom accessoire et parce que c'était le prénom de son père, qui s'appelait aussi Yehacel ; c'était là un usage dont nous trouvons encore ailleurs des exemples (voir *s. v.* נובש, p. 390,

Digitized by Google

et סירפיניאן, p. 471). Comme le nom de Yehacel, surtout suivi du nom de Caslari, est assez rare, il est permis de supposer que Boujuda Yehacel Caslari était le fils, non pas d'Abraham, mais de Yehacel ben Abraham Caslari.

M. Israël Lévi nous a informé que, d'après l'acte de vente du fameux ms. du *Mischné Tora*, de Rambam, ayant appartenu autrefois à M. Hamburger, de Francfort, le vendeur était Don Abram Vidal de Bourrian, de passage à Arles. L'acheteur s'appelait Juda ben Daniel. L'acte de vente, écrit à Arles, à la néoménie du mois d'Adar II, de l'année 5133, est signé des témoins David ben David Avigdor et יצחק צרן יצהר קשליאה. Le nom de קשליאה doit être probablement corrigé en קשלארי, Caslari. A cette occasion, nous ferons remarquer que ce document montre bien que יצהר est un nom, car, s'il était un titre honorifique, il ne serait pas précédé de צרן, Sen. On voit aussi par là que Crescas Caslari, dont nous avons parlé plus haut, et qui était probablement le père de notre יצחק, faisait bien partie de la famille des יצהר (voir *s. v.* יצהרי).

Nous pouvons encore ajouter deux noms à la liste des personnes appelées Caslari, ceux de Cemah ben Yedidya, appelé Crescas de Caslar (נקשלאר), et de Josua Caslari. Le premier copia en 1525 le ms. Ps 179, contenant le commentaire d'Abraham ibn Ezra sur le Pentateuque (Cat., p. 20). Le second, poète liturgique dont les élégies se trouvent dans le Mahzor ms. d'Avignon, vivait, au dire de Zunz (Litg., 577), peu après l'année 1540. M. de Maulde a publié un document français rédigé à Avignon en 1538 et contenant une protestation de deux personnages élus membres du Conseil de la communauté juive, qui se désignent eux-mêmes sous les noms de Jozué du Cayslar et Ferrussol de Pampellona (REJ., X, 163). Le premier de ces deux personnages est probablement identique avec le poète susnommé Josua קשלארי. Le nom de קשלארי est donc un adjectif formé du nom de lieu קשלאר, Caylar, en provençal Cayslar. La supposition de M. Saige, 119, se trouve ainsi confirmée. Nous avons pourtant continué à transcrire ce nom hébreu par *Caslari*, parce que cette prononciation est généralement adoptée.

ראבי"ל.

Le célèbre imprimeur Gerson ben Moïse Soncino édita à Rimini, vers 1525-1526, le commentaire de Raschi sur le Pentateuque, qu'on prit d'abord, par erreur, pour un supercommentaire de Moïse Soncino sur Raschi intitulé מגדל עוז (Stnschn., Cat. Bodl., p. 2344). Dans la préface de cette édition,

Digitized by Google

Gerson mentionne son maître français בילוויניא מראביל טרבוט. Le premier nom est Bellevigne (voir *s. v.* ניצה), le second est le nom de famille Trabot ou plutôt Trévoux (voir *s. v.* טרבוט). Quant au nom de lieu ראביל, M. Steinschneider croit qu'il désigne Raville ou Rollingen, en Lorraine (H. B., XVIII, 131). Mais il est douteux qu'il y ait eu des Juifs dans cette localité. Un des mss. de la Bodléïenne, le n° 2502, Cat., p. 896, contenant un Mahzor et qui avait appartenu à Menahem ben David טרבוט, fut écrit en 1471 à רביול. C'est certainement la même localité que ראביל. Or, comment supposer que des membres de la famille Trabot aient été dans le village de Rollingen, à la limite septentrionale de la Lorraine? L'endroit en question est certainement situé dans le midi de la France; c'est sans doute Revel, dans le Dauphiné, département de l'Isère, où demeuraient, en effet, des Juifs (cf. Prudhomme, 37).

L'ouvrage médical צורת הרכים (mss. de Rossi, n° 154) fut copié par Isaïe ben Ruben, appelé Macif Ravil. Vers 1571, on trouve à Carpentras Jesse de Ravello ou Ravallon (RÉJ., XII, 205). Au bas des statuts de la communauté juive d'Avignon, de l'année 1779, on lit la signature d'Elie Ravel (Annuaire de la Société des Ét. j., Ire année, p. 256). Tous ces noms ne sont peut-être que des variantes du nom de Revel. Peut-être aussi ראביל et רביול désignent-ils la ville de Revello, près de Coni, en Sardaigne.

רואן ROUEN.

En vieux français *Roan*. Ancienne capitale de la Normandie, aujourd'hui chef-lieu du département de la Seine-Inférieure.

Cité dans Dibrè Hayy., 39 *b*, 54 *a*, et passim.

Ce nom est aussi écrit en hébreu רואני (Mahzor Vitry, éd. Berlin, n° 244, p. 209, מנהג קצירי רואני). L'ancienne dénomination latine de cette ville est *Rothomagus*, d'où l'adjectif *Rothomagensis*, en hébreu רוטומאגינסי (Dibrè Hayy., 53 *a*). Au moyen âge, ce nom de Rothomagus, comme tous les noms de lieu terminés en *agus*, fut écourté et devint Rothomus ou Ro-

Digitized by Google

thoma, Rodomus ou Rodoma, ou encore Rotoom, qu'on trouve sur les monnaies du temps des Mérovingiens. On s'explique ainsi que la ville de Rouen soit une fois appelée en hébreu רדום, dans un ancien récit des persécutions que subirent les Juifs de l'Ile-de-France, sous le règne de Robert, et ceux de Normandie, sous le duc Richard (mss. de Rossi, n° 563 ; voir *s. v.* אריץ et לוהיר). La ville de רדום, où Elia ben Berakhya copia un ms. en 1333, est peut-être aussi Rouen (voir *s. v.* רדום, p. 183).

Isaac ben Abraham, probablement de Dampierre, adressa une consultation aux savants de ריון (Maïmoniot, Consult. קניין, n° 27, éd. Berlin : ראשי האבות טבריון). Le nom de ריון ne désigne pas Rouen, mais la province rhénane, qui est encore appelée ailleurs רינוס (*ibid.*, ארשות, n° 25 ; Mord. Batra, III, n° 455) ou ריינוס (Or Z., I, 212*b* : רבותי שכריינוס ושבצרפת). ריון répond au nom vieux-français *Rin*.

La persécution dirigée contre les Juifs de Rouen par Richard, duc de Normandie, dont nous avons déjà parlé (voir *s. v.* אריץ), eut lieu vers 1000-1026. On prétend qu'à cette époque, des Juifs auraient émigré de Rouen en Angleterre (Picciotto, Sketches of Anglo-Jewish History, Londres, 1875, p. 2 ; H. B., XX, 44). Mais cette émigration se produisit plutôt sous le règne de Guillaume-le-Conquérant, qui s'empara de l'Angleterre en 1066 et amena dans ce pays des Juifs de la Normandie (W. Backer, Chronicle of the Kings of England, 23 ; Jost, Gesch. d. Isr., V, 106). Guillaume-le-Conquérant se montra bienveillant pour les Juifs, qu'il défendit contre l'arbitraire des barons et prit sous sa protection (Depping, 142). Son fils, Guillaume-le-Roux (1087-1100), témoigna également de la bienveillance aux Juifs. Pendant un séjour qu'il fit à Rouen, les Juifs se plaignirent auprès de lui que plusieurs de leurs coreligionnaires eussent été contraints d'accepter le baptême, et ils lui offrirent des sommes importantes pour qu'il autorisât les convertis à revenir au judaïsme. Lui-même engagea plusieurs de ces convertis retourner à leur ancienne foi (Depping, 142).

En 1096, par conséquent pendant la première croisade, les Juifs de Rouen furent exterminés (Gallia christ., XI, 39). Parmi les Juifs autorisés en 1204 à demeurer au Châtelet de

Digitized by Google

Paris, se trouvait aussi « Brunus filius Bonenita Rothomagi » (Delisle, 890). En 1217, le roi Philippe-Auguste imposa aux Juifs de Normandie des taxes élevées, réparties entre les diverses communautés de cette province. Les Juifs d'Argues et de Gaillon, dont il n'est pas question ailleurs, payèrent pour leur part, les premiers 540 livres 7 sols, et les seconds 894 livres, tandis que la communauté juive de Rouen ne paya que 595 livres 16 sols (RÉJ., XV, 235, note 2; cf. Depping, 181). Nous pouvons en conclure que les Juifs n'étaient alors pas très nombreux à Rouen. En 1299, le roi Philipe IV acheta de son frère Charles, comte de Valois, tous les Juifs établis sur ses domaines, entre autres Samuel Viole de Rouen, qui payait par trimestre 300 livres d'impôts (Depping, 227; RÉJ., XV, 252; Delamarre, Traité de police, I, où ce Juif est appelé Samuel Vial; Beugnot, I, 104).

Dans les comptes des impôts des Juifs de 1296-1300, qui ne concernent pas particulièrement les Juifs de Rouen, il est souvent question de Calot de Rouen, qui remplissait les fonctions de Procureur de ses coreligionnaires et était l'intermédiaire financier entre eux et Philippe-le-Bel (RÉJ., XV, 239, 246, 247, 260). Dans un acte de l'année 1297, Calot figure comme arbitre entre Philippe-le-Bel et son frère Charles, comte de Valois, qui se disputaient la propriété d'un certain nombre de Juifs; il y est appelé « procurator communitatis Judeorum regni » (*ibid.*, II, 24). Le nom de Calot est peut-être, comme Calo, un diminutif de Calonymos (Stnschn., dans l'Encyclopédie d'Ersch et Gruber, t. XXXII, 169; voir *s. v.* ארלי et מירפיניאן). Peut-être aussi est-ce une variante du nom de Collet, qui est lui-même un diminutif de Jacollet et fut porté par un Juif de Savoie qui était sûrement venu de France (RÉJ., X, 35).

En 1306, après l'expulsion des Juifs de France, Philippe-le-Bel donna la Juiverie de Rouen à la ville, qui y installa son marché aux légumes. Une rue de cette ville, qui longe le Palais de justice, s'appelle « rue des Juifs ». Un vieil édifice carré à deux étages, situé à une extrémité de cette rue, était considéré autrefois comme l'ancienne synagogue des Juifs (Depping, 141). C'est le seul souvenir qui soit resté de l'ancien séjour des Juifs à Rouen.

Digitized by Google

רודי LE RHONE.

En latin *Rhodanus*, en italien *Rhodano*, en vieux français *Rhosne* ou *Rosno*.

Cité dans B. de Tudèle, Itin., éd. Asher, I, 5.

Ce nom est aussi écrit en hébreu רודאנו (Abraham ibn Daud, זכרון דברי רומי, éd. Mantoue, fin), ou רודנו (*ibid.*; S. Hakkabbala, fin, et, d'après cet ouvrage, Yohasin, éd. Constantinople, 139), et, par altération, דוארנו (Yohasin ms.; cf. éd. Londres, 214), et דורנו (mss. Ps, n° 1069, 3°, Cat., p. 197; cf. Renan, Les Écrivains juifs, 349). Enfin, on trouve רדנו dans un ouvrage originaire de la Provence (mss. Mun., n° 407, Cat., p. 192), רוני (Dibré Hayy., 51 *b*) et, par altération, ריני (*ibid.*, 104 *b*). Dans le ms. Fischl 16, qui contient l'ouvrage astronomique טש כנפים, d'Immanuel ben Jacob, avec un commentaire, on trouve en marge cette observation : העומדת על רוינה, « située sur le Rhône ». Cette indication se rapporte probablement à Tarascon, ville où résidait Immanuel; elle peut s'appliquer difficilement à Orange, où il séjourna bien quelque temps, mais qui n'est située que dans le voisinage du Rhône, et non pas sur le fleuve même (H. B., XV, 40; voir *s. v.* אבריגנה et מרשקון).

Dans l'épilogue de son *Ars completa totius Chirurgiæ*, traduit en hébreu (mss. Bodl., n° 2095, 2°), le célèbre médecin Lanfranc, parlant de son voyage à Paris, dit : ותהנה קדה אלי במה שהתחקתי עיוני ויצאתי ממקומי מיד מילא בחברת אחד המחותים אשר נטרד משם ונתגלגלתי למקום קרוב לרודש. Il ajoute que, sur la demande de ses auditeurs, il a composé son petit traité sur la chirurgie dans la localité en question. Wolf (B. H., IV, 1051) voit dans רודש l'île de Rhodes, ce qui est absurde. Il ne peut pas être question non plus de Rodez, qui ne se trouve nullement sur la route de Milan à Paris. Pour faire ce voyage, on passe par Lyon. Il est assez probable que Lanfranc s'est arrêté quelque temps dans cette dernière ville et y a fait des conférences. A mon avis, il faut corriger רודש en רודנוש, Rhodanus ou Rhône, et la ville dont il s'agit et qui est située sur le Rhône

Digitized by Google

est Lyon (Rabb. fr., 627). Le ms. Mun. 271,1°, a la leçon רודאש (Stnschn., Hebr. Uebers., 1023).

רודס RHODEZ ou RODEZ.

Chef-lieu du département de l'Aveyron.

Cité dans S. ben Adret, Consult., III, n° 3.

Ben Adret parle d'une consultation qu'il adressa à Simson ben Isaac de Chinon, établi à Rodez (voir *s. v.* קינון). Aux XIVe-XVIe siècles, on trouve à Carpentras des Juifs nommés d'après la ville de Rodez, d'où ils étaient originaires, eux ou leurs aïeux (RÉJ., XII, 194-197). Vers 1385, Davinet de Rodez, דוינט די רודיש, habitait Arles (I. ben Schèschet, Consult., n° 266). Salomon Davin de Rodez, דוין דרודיש, élève d'Immanuel ben Jacob de Tarascon, et, par conséquent, vivant vers la fin du XIVe ou au commencement du XVe siècle, traduisit des tables astronomiques du latin en hébreu (mss. Mun., n° 343, 11°, Cat., p. 157; mss. Ps, n° 1067, Cat., p. 197; voir Renan, Les Écrivains juifs, 418; H. B., VII, 18). La leçon דוין דרודיש me paraît plus exacte que celle de דוין דיבישיש qu'on trouve dans ms. Vi. 187, Cat., p. 185 (voir *s. v.* בדרש, p. 98, et לונזל, p. 288).

Moïse ben David Kimhi écrivit en 1383 le ms. Vatican 221, 4°, « dans la ville de רודוס » (H. B., XI, 135). Ce nom désigne probablement Rodez. On trouve aussi le nom de רודוס ou רדוס dans le commentaire de la Bible d'Abraham ibn Ezra; nous l'avons corrigé, pour des raisons majeures, en דרוס, Dreux (voir *s. v.* דרום, p. 184). Comme ces raisons n'existent pas pour le nom de רודוס du ms. du Vatican, nous pouvons l'identifier sans hésitation avec Rodez. Le commentateur biblique Joseph de רדוס cité dans un ms. est sans doute le même que Joseph de דרוס, Dreux, qui est mentionné dans un autre ms. En général, la ville de Dreux est souvent désignée en hébreu par דרוש ou דרוס, et, par altération, רדוש ou רדוס. Aussi me semble-t-il que רודוש, ville natale du tosafiste Salomon (tos. Guittin, 49 *a*), n'est pas Rodez, comme le suppose Zunz (Zur Gesch., 55),

Digitized by Google

mais doit être corrigé en דרוש, Dreux (voir *s. v.* דרויש, p. 171).

En 1329, Hayyim ibn Israël envoya de la ville espagnole de Zamora son ouvrage מאמר יהי רקיע à son neveu Isaac Israëli ; il y attaque (II, 1) le יסוד עולם de ce neveu. Le ms. Vi. 34, 4° (Cat. Goldenthal, p. 58), contient un fragment de la réplique d'Isaac Israëli qui commence ainsi : אמר המחבר ר' חיים ישראל בר יצחק דודי נ"ע. D'après Carmoly, le יהי רקיע se trouve dans le ms. Ps 441 de l'ancien fonds, où cet ouvrage est attribué à Hayyim Israël ben Isaac רודי, c'est-à-dire de Rodez (Itin., 224 et 285). Le Cat. de Paris, p. 197, dans sa description du ms. 1070, ne mentionne pas cette indication (voir Stnschn., dans H. B., XXI, 133). Mais on peut difficilement admettre que Hayyim ibn Israël, qui habitait Zamora, fût originaire de Rodez; il venait plutôt, comme son neveu Isaac, de Tolède.

Isaac de Lattès mentionne, parmi les savants juifs du XIVe siècle, Mordekhaï ben Josua, surnommé Maestre וירולאש de Rodez (רודיש), gendre d'Isaac ben Juda de Lattès et auteur de plusieurs ouvrages (Schaarê S., p. 77 ; voir *s. v.* לאטאש). Ce Mordekhaï est probablement identique avec Maestre וילאש de Rodez qui a écrit un traité de médecine d'après Averroès (mss. Gz., n° 367, 8°) intitulé : ביאור הכסיסי ההורכב על דיסו בן רשד חברו החכם הכולל מאיש' דוילאש דרודיש איש חיל. Il est aussi identique avec Maestre ביאולש dont une observation astronomique, faite en 1355, est relatée dans le ms. de Leide, Warn. 43, 4° (Renan, Les Écrivains juifs, 305 [651]). Le nom de וילאש, ביאולש, et, par altération, וירולאש, est probablement Viole (voir *s. v.* רואן).

רולוט.

Le ms. 35 de Berlin, Cat., p. 15, contenant le Pentateuque avec la massora, le Targoum Onkelos et le commentaire de Raschi, ainsi que les Haftarot et les Meguillot avec le Targoum, a été écrit, probablement au XIVe siècle, par אליוט דרולוט. Le nom de personne est certainement Eliot, nom qui correspond à celui

Digitized by Google

d'Elia et était en usage chez les Juifs français (Revue or., 1848, p. 168; Zunz, Ges. Schr., II, 61). On trouve aussi chez les Juifs français les noms analogues suivants : Elye, Elyes, Helie, Helyon (REJ., I, 68), Heléa, Helléa (*ibid.*, XII, 206), Helyet (*ibid.*, XIX, 249), Héliot (Prudhomme, 100), Hélia (Simonnet, 152), Hélyot (*ibid.*, 160), écrit en hébreu אליות (REJ., VIII, 168). A en juger par son nom, ce copiste était donc Français, et רולום semble désigner Roullet, village de la Charente, arrondissement d'Angoulême, habité autrefois par des Juifs (voir *s. v.* אנגולימא).

רומילי.

Parmi les savants qui émigrèrent, dans la seconde moitié du XVe siècle, de la France et de la Savoie en Italie, Guedalya ibn Yahya compte aussi Isaac רומילי, qui s'établit à Piacenza (Schalsch., éd. Amsterdam, 48 *b*). רומילי désigne probablement RUMILLY, village du département de la Haute-Savoie, au sud-ouest et non loin d'Annecy. Ce nom est aussi écrit רומולי (*ibid.*, éd. Venise, 62 *a*). Dans ses *Novelles* sur le Talmud, Joseph Kolon cite comme autorité rabbinique Samuel Hiskiyya רומלי (mss. Cambr., n° 40, Cat., p. 84; mss. Parme, n° 1418, XXIV; H. B., XII, 117); ce nom aussi désigne probablement Rumilly. Samuel Hiskiyya ben Salomon רומלי, établi à Mantoue vers 1572, était sans doute parent du savant précédent, son homonyme (cf. תשובות מהגדולים באדם, Consult., n° 94; REJ., X, 189); il est certainement identique avec le savant estimé Samuel רומילי, décédé à Mantoue vers 1576 (Ghirondi, 322), et probablement aussi avec Samuel ben Salomon רומילינו qu'on trouve vers 1553 à Mantoue (Stnschn., Cat. Bodl., p. 2125; H. B., XII, 117).

רונאיי.

Le ms. hébreu 102 de la bibliothèque de l'Université de Leip-

Digitized by Google

zig, qui contient un glossaire français de la Bible, mentionne, entre autres, Simson de רונאיי. On cite de ce dernier une traduction française des noms des douze pierres précieuses qui ornaient le pectoral du grand-prêtre (Zunz, Zur Gesch., 82). Ce Simson de רונאיי, qui n'est mentionné nulle part ailleurs sous ce nom, était sûrement Français, et, par conséquent, רונאיי se trouve en France. Zunz l'identifie avec ROSNAY, ce qui, d'après l'orthographe du mot, est bien possible. Mais on trouve plusieurs localités de ce nom, entre autres un hameau dans l'Indre, arrondissement du Blanc, un village dans l'Orne, arrondissement d'Argentan, et un village dans l'Aube, arrondissement de Bar-sur-Aube. Il s'agit vraisemblablement de cette dernière localité, parce qu'on trouvait partout des Juifs dans cette région (REJ., VII, 280).

M. Steinschneider semble identifier notre Simson avec Simson מרונאי. Il faudrait donc corriger מרונאיי en מיוני, « de Jdigny » (Hebr. Uebers., 964; voir *s. v.* יואני).

רוקאמאבוא ROQUEMAURE.

Ville du département du Gard, arrondissement d'Uzès.

Cité dans I. de Lattès, Consult., p. 88.

Joseph ben Juda Lunel דרוקאמאבוא signa en 1343 (lire ק"ג, au lieu de ק"נ) un acte à Marseille comme témoin. Ou bien il faut corriger ce nom de lieu en רוקאמבוא, ou il faut admettre que les deux lettres אב, comme dans d'autres cas, représentent la diphtongue *au* (voir *s. v.* אבגוסטה). Mais de toutes façons, ce nom désigne Roquemaure, où demeuraient, en effet, des Juifs (Maulde, Coutumes d'Avignon, 290).

Maestre Moïse מבוא דרוקא écrivit en Espagne, avant l'année 1358, quelques vers contre le philosophe excentrique Schemarya de Négrepont, quand ce dernier séjourna en Espagne (Neubauer, dans REJ., IX, 89). Ce Moïse est sûrement Moïse ben Samuel דרוקאבוא, qui habitait d'abord Avignon et se rendit ensuite en Espagne, où il paraît s'être converti au christia-

Digitized by Google

nisme vers 1358. Il était médecin, et on l'appelait, après sa conversion, Maestre Juan d'Avignon. En 1360, il traduisit à Séville, du latin en hébreu, l'ouvrage médical *Lilium medicinæ* de Bernard de Gordon; sa traduction est intitulée פרח הרפואה (mss. Bodl., nº 2127, 2º, Cat., p. 729; voir *s. v.* גורדון, où il est question d'une autre traduction de cet ouvrage médical intitulée שושן הרפואה). Dans la préface, il prend l'épithète de הכלעי, mot qui est la traduction hébraïque de « de Roquemaure ».

Le ms. Bodl. 2306, Cat., p. 805, mentionne un copiste établi à Lisbonne vers 1473 et nommé Moïse ben Samuel אלכלע, qu'il faut probablement lire אלכלעי. M. Neubauer se demande si ce copiste appartenait à la famille de l'apostat Juan d'Avignon (REJ., X, 89). Il est vrai que l'épithète de אלכלעי peut répondre au nom de « de la Roque », qui est assez fréquent chez les Juifs de Provence (voir *s. v.* לאדוקרייאה), il peut aussi dériver des noms des localités espagnoles La Roca ou Rocamora. Nous ne mentionnerons, à ce sujet, qu'Isaac de Rocamora, né dans la Valence espagnole, de parents juifs, connu ensuite comme dominicain sous le nom de Fray Vincente de Rocamora, et qui revint au judaïsme et se fit estimer comme médecin à Amsterdam, où il mourut vers 1684 (Kayserling, Sephardim, 291).

רוקאמרטינא.

Carmoly a vu dans un ms. du זכות אדם, à Amsterdam, que cet ouvrage a pour auteur David מרוקאמרטינא, philosophe instruit de la Provence, qui l'écrivit en 1360 (Libanon, III, 139). Il n'y a aucune raison sérieuse de douter de l'exactitude de cette indication. Cet écrit, où l'auteur essaie de montrer qu'il n'était pas fatal que le premier homme souffrît de son péché, et que, par conséquent, il n'y a pas de péché originel, a été édité dans le journal *Libanon*, III, ainsi que dans le יין לבנון, Paris, 1866, et enrichi de notes par M. Senior Sachs. Dans cet ouvrage, notre philosophe parle d'une explication orale qui lui fut donnée pendant qu'il fréquenta une école en Italie. Il en ressort qu'il n'habitait pas habituellement l'Italie et

Digitized by Google

que רוקאמרטינא ne peut être ni San-Martino, près de Florence, ni une autre localité italienne du nom de Martino, comme le suppose M. Neubauer (Mgz., I, 35). Il n'est pas exact non plus que le nom de lieu qui accompagne le nom de notre David ait eu à l'origine une terminaison italienne, « Rocca Martino », et ait été changé en Roquemartine en 1789, comme l'affirme M. le rabbin Weyl, de Nîmes (*ibid.*). Depuis le commencement du XVIe siècle jusqu'à la fin du XVIIIe, on trouve à Carpentras plusieurs Juifs dont le nom est suivi de cette désignation : *de Roquemartine*, *Roquamartina* ou *Rocamartina* (RÉJ., XII, 61-63, 198-221). Les noms de plusieurs Juifs de Marseille sont accompagnés dès 1492 de la désignation de *de Roquemartine* ou *Rocamartina* (*ibid.*, IX, 67, 73). En 1835 mourut à Marseille un rabbin nommé Mordekhaï רוקאמרטינא (Carmoly, *l. c.*). Ce nom désigne certainement ROQUEMARTINE, non loin de la Durance, au nord et assez près de Salon. Cette localité est indiquée sur les anciennes cartes de la Provence ; elle a sans doute changé de nom.

Plus tard, ce nom fut aussi écrit en hébreu avec la terminaison italienne. On trouve au bas d'actes de 1739 et de 1760 la signature d'Abraham דרוקא מרטינו et de Moïse דרוקו מרטינואה, rabbins à Carpentras (H. B., XIII, 64). Ce nom a été parfois altéré. Dans le ms. de Rossi 278, l'auteur du זכות אדם est appelé David די רוקא מרטינא (De Rossi, Dizzionario, 276), et il est appelé David מרוקא מרטינוק dans le ms. Gz. contenant l'ouvrage אגרת חמודות du médecin Elia ben Benjamin, de Genazzano, qui déclare le זכות אדם entaché d'hérésie (Libanon, III, 12). Enfin, dans le ms. Ps 307, Cat., p. 41, il est cité sous le nom de David דוקא מרטינה, ce que le Catalogue rend à tort par « Duca Martino ». Il faut corriger ces divers noms en רוקא מרטינא ou מרטינה = Roquemartine (voir Renan, Les Ecrivains juifs, 314 [660]).

Digitized by Google

רושליון ROUSSILLON.

En latin *Ruscino*, plus tard *Rosciliana*, en provençal *Rossilho*. Ancienne province française qui forme aujourd'hui le département des Pyrénées-Orientales.

Cité dans mss. hébr. Lzg, n° 43 A, Cat., p. 308.

M. Pierre Vidal a raconté l'histoire des Juifs du Roussillon dans son article *Les Juifs de Roussillon et de Cerdagne* (REJ., XV-XVI). Nous avons déjà eu l'occasion de parler de cette histoire ainsi que des savants de Perpignan, ancienne capitale du Roussillon (voir *s. v.* פירפיניאן). Le ms. Lzg, *l. c.*, contient le commentaire de Moïse Narboni sur le traité d'Averroès : « De la possibilité de l'union de l'intellect pur avec l'homme. » Comme l'indique l'épigraphe, ce commentaire a été écrit à Perpignan en 1344, quand le roi d'Aragon faisait la guerre au pays de רושליון. Ce nom, dans l'épigraphe d'un autre ms. du même commentaire, est écrit רושלון (Munk, Mélanges, 503); on le trouve aussi écrit רושליין (voir *s. v.* סרדינה).

Salomon ibn Verga raconte les persécutions que les Juifs eurent à supporter en 1492 dans les pays de Savoie, Piémont, Lombardie, Sicile, ainsi que dans רושיאה וסלורינצייא et dans סרדינייא (Schèb. Yeh., éd. Hanovre, 33). Ce dernier nom désigne la Cerdagne. סלורינצייא doit être corrigé en סרוורינצייא, Provence. Il est donc bien probable que רושיאה, nommé avec la Provence et la Cerdagne, désigne le Roussillon. Ce récit présente pourtant une inexactitude chronologique, c'est que les Juifs ne furent expulsés du Roussillon et de la Cerdagne qu'en 1493 (voir *s. v.* סרדינה; cf. REJ., XVII, 89). On aurait plus de peine à comprendre l'ordre dans lequel Ibn Verga nomme ces pays, si רושיאה désignait la Russie, dont le nom s'écrit, en effet, רושיאה (Schalsch., éd. Venise, 65*b*), ou רוסיאה (Emék Habb., éd. Vienne, 9), רוסיא (B. de Tudèle, Itin., éd. Asher, I, 112) et רוסייא (*ibid.*, 106), où la traduction anglaise voit à tort le Roussillon (cf. Zunz, dans Itin., II, 218). Une liste manuscrite d'anciens livres hébreux qui se trouve à la bibliothèque de

Digitized by Google

l'Université de Bologne mentionne un Mahzor avec des gloses de Juda רושיליאן. Ce dernier nom, d'après son orthographe, pourrait désigner le Roussillon (Leonello Modona, dans REJ., XX, 120 et 124).

On peut faire dériver difficilement le nom de Rossel ou Rosselli, porté par plusieurs Juifs de Barcelone vers 1392, de Roussillon (Loeb, REJ., IV, 75). Ce nom, écrit en hébreu רושלו (mss. Bodl., n° 1653, Cat., p. 577), רושילו (mss. Flor., Plut. II, n° 38, Cat. Biscioni, f° 92) et probablement aussi רוזילוי (mss. Bn, n° 54, Cat., p. 32), est sans doute un nom de famille espagnol, italianisé plus tard. On trouve même une fois רביבו רושילו, sans indication de prénom (mss. Bodl., *l. c.*).

ריינש REIMS.

En latin *Remi*, *Remis* ou *Remensis civitas*, en vieux français *Reins*. Ville du département de la Marne.

Cité dans Kol Bo, éd. Lemberg, n° 117; mss. de Rossi, n° 563.

Ce nom est aussi écrit en hébreu רימי (Dibrè Hayy., 1 *a*) et, sous la forme adjective, רימינסי (*ibid.*, 1 *b*; Joseph Haccohen, Géographie; voir *s. v.* אבינירן), ריינס (Dibrè Hayy., 26 *b*), ריימש, רומש, רונש, ריינרש et, par altération, ריש, ריישׁ, ריאשו, et même דיש (voir *s. v.* טרדייש, p. 233).

Vers 624-625, le concile de Reims prend les résolutions suivantes relatives aux Juifs. Il est défendu aux chrétiens, sous peine d'excommunication, de vendre des esclaves chrétiens aux Juifs. Si les Juifs veulent convertir leurs esclaves chrétiens au judaïsme ou qu'ils les maltraitent, ces esclaves deviennent la propriété du fisc. L'accès des emplois publics est interdit aux Juifs, et si les Juifs injurient les chrétiens, ils seront sévèrement punis (Labbe, Concil., t. V, p. 1653; Aronius, I, 21). D'après plusieurs historiens, ce concile aurait seulement siégé en 630 (Beugnot, I, 71; Graetz, Gesch. d. J., V, 66). Vers 1023-1024, le corps d'un Juif décédé à ארייץ, probablement Arras, en

Digitized by Google

Flandre, fut transporté et enterré à Reims (voir *s. v.* אוריץ). Il semble permis de conclure de ce fait qu'à cette époque existait une communauté juive à Reims. Les savants juifs de Reims assistèrent au grand synode réuni dans le milieu du XIIe siècle, sous la direction de Raschbam et R. Tam, ainsi qu'au synode que tinrent plus tard les rabbins français, probablement après la mort de Raschbam (voir *s. v.* מרוויש). On ne nomme pourtant aucun savant de Reims en particulier. Le *Document sur les Juifs de Barrois* mentionne, entre autres, le juif « Haquin de Reins » (REJ., XIX, 252).

רמרו RAMERUPT.

En latin *Ramerut* ou *Rameruœum*, autrefois en français *Ramery*. Village de la Champagne, dans le département de l'Aube, arrondissement d'Arcis-sur-Aube.

Cité dans le Mahzor Vitry, ms. Br. Mus., Add. 26200, n°s 130, 274, et passim.

Ramerupt formait autrefois un comté et est sans doute appelé pour cette raison מדינה, « province » (Yohasin, éd. Londres, 218). D'après le Yohasin (*ibid.*), Ramerupt ne serait qu'à une distance de trois milles de Troyes. C'est inexact; la distance est bien de six milles. Le nom de Ramerupt est aussi écrit en hébreu רמרוג, forme qui répond à la désignation latine *Rameruœum* (Valois, Notitia Galliarum, 465) et aussi, ce semble, à une ancienne forme française *Rameruc* (Abraham ab-bèt-din, Consult., ms.). On trouve très fréquemment la variante רומרוג (Temim Dèim, n°s 103, 105, 108; Orh. Hayy., II, ms. Hstm, p. 209; Yohasin, éd. Constantinople, 141, éd. Londres, 214, et passim). Enfin, on trouve en hébreu, pour désigner Ramerupt, la forme peu correcte de רומירו (Yohasin, éd. Londres, 218) et les formes corrompues de המרוג (S. Hakkabbala d'Abraham ben David, dans Anecdota Oxoniensia de Neubauer, p. 84), רומארוגי (S. Hammaor sur B. Batra, III, éd. Sabionetta), רמרן ou רמרץ (Luria, *l. c.*), דמרו (Or Z., I, 126 *b*; voir *s. v.* מרוויש),

Digitized by Google

לימרו (S. Hakkabbala d'Abraham ben Salomon de Torrutiel, édité par M. Neubauer dans Anecdota Oxoniensia, 102), דומרוגי (Schitta Mekoub. sur Ketoubot. 3 *a*), דומרוג (Schalsch., éd. Venise, 51 *b*; éd., Amsterdam, 39 *b*; Sèder Hadd., I, 123 *b*), דומרג (Sèder Hadd., I, 127), רימינו (Yohasin, éd. Constantinople, *l. c.*), רימיני (*ibid.*, éd. Cracovie, 129 *b*; Schalsch., éd. Amsterdam, 40 *a*), רומני (Cèda Laddérékh, éd. Lemberg, préface), רומש (ראבית ms. Hstm, n° 1080; voir *s. v.* דמפיר, p. 162). מוריגי, désigné comme ville natale de Samuel, petit-fils de Raschi, est aussi une forme altérée de רומרוג (Salomon ben Siméon Duran, Consult., n° 255).

Après la mort de Raschi, la petite localité de Ramerupt resta pendant plus d'un demi-siècle le centre le plus important de la science juive dans la France septentrionale. Dans le premier tiers du XII[e] siècle, on y trouve Méir, savant très considéré (mss. Hg, n° 152, 2°, Cat., p. 58 : והנהיג הרב ר' מאיר מן רמרו), dont le père, Samuel, fut aussi un savant estimé. Il avait épousé Yokhébéd, fille de Raschi, et eut quatre fils : Samuel, appelé Raschbam; Jacob, appelé R. Tam; Salomon et Isaac. Il eut aussi un gendre nommé Samuel ben Simha, de Vitry, père du tosafiste Isaac l'ancien de Dampierre (voir *s. v.* דמפיר, p. 161). Notre Méir eut des maîtres lorrains, notamment Isaac Hallévi, qui fut sans doute aussi le maître de Raschi (voir *s. v.* לוהיר, p. 304). Son fils Samuel avait près de vingt ans à la mort de Raschi, il naquit donc vers 1085 (voir *s. v.* מרוויש). Lui-même naquit donc au plus tard vers 1065, mais plutôt quelques années avant cette date. Vers 1135 il était encore en vie, car son petit-fils Isaac ben Samuel, né vers 1120, signale des usages religieux qui le frappèrent dans la maison de son grand-père; Isaac doit donc déjà avoir été un jeune homme à cette époque. Et, de fait, Méir est qualifié d'« ancien » (voir *s. v.* דמפיר, p. 163). Eliezer ben Nathan, de Mayence, qui lui soumit une question rituelle ainsi qu'à Raschbam, l'appelle דקישיש הרב רבינו ר' מאיר, « le rabbin déjà vieux, notre maître Méir » (cf. ראבן, 148 *a*). Il est également ainsi qualifié dans le S. Hakkabbala d'Abraham ben David, *l. c.* Nous pouvons donc admettre qu'il vécut approximativement de 1060 à 1135.

Dans la réponse que R. Tam adressa à Eliézer ben Nathan sous la dictée de son père Méir, il déplore la mort prématurée de son frère Isaac, qui laissa sept enfants en bas âge (S. Hayyaschar, ms. Hstm, f° 187; dans l'éd. Vienne, 72 *b*, il y a יתומים ד'). L'ensemble de cette lettre semble indiquer que cet Isaac avait également habité Ramerupt. C'était un tosafiste important (ראבית

Digitized by Google

ms., n° 416), et il est souvent cité dans nos tosafot (tos. Schabbat, 138 *a*, Yebamot, 88 *a*, Menahot, 3 *a*, Houllin, 44 *a*, Ketoubot, 29 *b*, Kiddouschin, 25 *b*, et Mecia, 52 *b*, où il est appelé ריב"ם, et passim).

Méir envoya une consultation, signée aussi de son beau-père et maître Raschi, à Isaac Hallevi de la Lorraine (Or Z., II, 75 *b*). On cite souvent ses décisions rituelles (*ibid.*, I, 112 *a*; mss. Hg, n° 152, 2°), et R. Tam, qui l'appelle son maître, invoque ses tosafot (S. Hayyaschar, 27 *a*). Du reste, il est souvent mentionné dans nos tosafot (tos. Ketoubot, 103 *b*, Kiddouschin, 15 *b*, 59 *a*, Menahot, 100 *a*). Il fut un des premiers fondateurs de l'école des tosafistes de la France septentrionale.

Il a été déjà souvent question des fils de Méïr. Après la mort de son père, Rabbénou Tam dirigea l'école talmudique de Ramerupt, d'où il partit ensuite pour Troyes (voir *s. v.* טרוייש). Vers 1147 il était encore à Ramerupt. Il y fut, en effet, attaqué dans cette année, le deuxième jour de la Pentecôte, par des croisés, qui le dépouillèrent de ses biens et le blessèrent grièvement. Il ne dut son salut qu'à l'arrivée d'un seigneur, qui l'empêcha d'être tué (Ephraïm de Bonn, Martyrologe, dans Emék Habb., trad. allem. de Wiener, appendice hébr., p. 5). Dans ce récit, le nom de Ramerupt est écrit רימרו. Ephraïm rapporte dans cette même relation que pendant la seconde croisade, de nombreux Juifs furent tués dans la Carinthie, entre autres « le rabbin éminent R. Peter, élève de Samuel et de son frère Jacob, de רמרו » (voir *s. v.* סרלי). Le texte de Joseph Haccohen, où il est question de ces événements, est profondément altéré. Dans l'Emék Habb., éd. Vienne, le nom de Ramerupt est écrit une fois מירם et l'autre fois מירה, tandis que dans Dibrè Hayy., éd. Amsterdam, il est écrit les deux fois מירו. Carmoly (Revue or., III, 412) corrige ce nom en מירו = Méry, alors dans l'Ile-de-France, à 5 milles de Beauvais. Cette interprétation est fausse. Il s'agit tout simplement de רמרו dans Emék Habb. et dans Dibrè Hayy., où ce nom a été corrompu (cf. Wiener, trad. allem., 26 et 165). R. Tam fait certainement allusion au danger qu'il courut alors, quand il dit dans une consultation que les ennemis qui l'assaillirent ne lui laissèrent que la vie et ses livres (S. Hayyaschar, 81 *c*).

Quand R. Tam retourna de Troyes, où il s'était établi, à Ramerupt pour y chercher ses livres, il descendit chez un certain Eléazar (Or Z., I, 126 *b*). Ce dernier était parent ou ami de R. Tam, et Isaac ben Samuel semble parler de lui comme d'un homme instruit. Mais il n'est pas possible de déterminer son identité, car à cette époque on trouve dans le nord de la France plusieurs savants du nom d'Eliézer ou Eléazar. Un fils de la sœur de Raschi s'appelait Eléazar ben Méïr (voir *s. v.* מרמורנצי), et R. Tam avait un parent du nom d'Eliézer ben Juda, qui demeurait dans le

Digitized by Google

même endroit que lui, à Troyes ou à Ramerupt (voir *s. v.* פריש, p. 510).

D'habitude, SAMUEL BEN MÉIR est désigné comme habitant de Ramerupt (Temim Dèim, *l. c.*; Korè Hadd., 14*a*, et passim). Parfois aussi on l'appelle הרמתי, à cause de son nom de Samuel, et aussi à cause d'une certaine similitude de son existant entre les noms de *Rameru* et de *Rama*, patrie du prophète Samuel (ראבן, 143*d*; voir *s. v.* מונטמשליר, p. 324). On trouve Samuel dans des villes diverses, où il ne fit certainement qu'un séjour temporaire, à Château-Loudun, à Paris, à Caen, et probablement aussi à Dreux (voir *s. v.* כרך לושדון, פריש, קאם et דרוריש). Il enseigna aussi pendant quelque temps, selon toute apparence, à Troyes, où il avait fréquenté, dans sa jeunesse, l'école de son grand-père Raschi (voir *s. v.* טרוריש). Il demeurait dans le même endroit que R. Tam, ou au moins dans le voisinage, comme le prouve le fait suivant. On raconte, en effet, que Samuel ben Méir possédait un troupeau de bétail qui se trouvait à une certaine distance de sa demeure, sous la garde d'un chrétien. Chaque jour, sa fille מרונא allait assister à la traite des vaches, mais elle arrivait souvent quand l'opération avait déjà commencé ou touchait à sa fin. Raschbam permettait quand même l'usage de ce lait, quoique la traite n'eût pas été surveillée par un Israélite, comme l'exige la loi juive. R. Tam était mécontent de cette manière d'agir. Or, si R. Tam n'avait pas habité tout près de Raschbam, il n'aurait pas pu voir ce qui se passait (ms. Oppenheim, add., n° 14; Neubauer, dans Hammaguid, XVIII, 41; cf. Berliner, dans Mgz., VII, 183). Le nom de מרונא, usité chez les Juifs de la France septentrionale, est *Maronne* (voir *s. v.* ארלי, p. 88). Ce passage se trouve aussi, mais sans indication du nom de la fille de Raschbam, dans Schibb. Halléket, II, ms. Hstm, n° 30.

Dans sa lettre à Eliézer ben Nathan, R. Tam dit que son frère Raschbam se trouve actuellement à Caen. Cela fait supposer que ce dernier, à qui Eliézer s'était adressé, avait été peu auparavant à Ramerupt, où demeurait son père (S. Hayyaschar, 72 *b*). M. Goldberg cite dans le Libanon, VI, 7, un passage d'un ms. de la bibliothèque de M. de Günzbourg, qui contient des observations faites sur le calendrier par Raschbam, R. Tam et d'autres tosafistes (Mgz., VII, 183). Raschbam dit : בשנת ארבעת אלפים ושמונה מאות ותשעים לבריאת עולם שהוא תכלית צ' לפרט קטן ואני שמואל ברבי מאיר בחמש המדינה בינותי בספרים ובחשבונות דהיבור דרך קצרה. Comme le suppose M. Steinschneider, le mot חמש est une corruption de רמרו (H. B., XX, 87), analogue à celle de רומש, que nous avons citée plus haut. Nous savons aussi que רמרו, dans les ouvrages hébreux, est parfois appelé מדינה, « province » ou « pays » (voir *s. v.* טרוריש). On voit par ce passage qu'en 1130, Raschbam était à Ramerupt. Nous pouvons

Digitized by Google

aussi admettre qu'à cette date son père vivait encore, car autrement il aurait fait suivre le nom de son père de la formule ajoutée habituellement aux noms des décédés.

Une consultation d'Abraham ben David (Schibb Halléket, I, éd. Buber, n° 5) contient le passage suivant : שמעתי מפי ר' הכהן שהר"ר שמואל דשמרוג וחבירו היו עוסקין בברכת התורה ואהא עלידה ר' עזריאל אמר להן בנאי עסקיתו אמרו לו כברכת התורה, אמר להן כתוב בירושלמי והוא ששנה לאלתר כלומר מאינו נפטר באהבת עולם אלא א"כ שנה לאלתר.

Dans l'édition de Salonique, n° 2, le nom de ר' הכהן est écrit רבי הכהן, et au lieu de שמרוג, on lit משרוג, variante qui se trouve aussi chez Conforte (Koré Hadd., éd. Berlin, 18 *b*). Carmoly (Revue or., III, 412) identifie משרוג avec Missiriac, en Bretagne. C'est faux. Cette consultation, dont le sujet est aussi traité dans Tos. Berakhot, 11 *b*, n'emane pas d'Abraham ben David, mais de son beau-père Abraham ben Isaac, appelé ab-bet-din, de Narbonne, et se trouve, en effet, dans son recueil de Consult., n° 704, ms. Gz., où elle débute ainsi : שמיתי מפי ר' יצחק הכהן שהרב ר' שמואל דרמרוג וחבירו היו עוסקים בברכת התורה ואהא עלידה החכם ר' עזריאל ואמר להם בנאי עסקיתו. On voit donc que שמרוג comme משרוג sont des formes corrompues de רמרוג = Ramerupt (voir *s. v.* נרבונה, p. 417). Azriel, dont il est question dans le passage précité, avait des relations personnelles, comme savant, avec Raschbam (Or Z., III, B. Kamma, 6 *b*; Tos. Kamma, 10 *a*). Il séjournait probablement de temps à autre à Ramerupt et est sans doute identique avec « notre maître » Azriel ben Nathan, dont une consultation est citée dans Piské Recanati, n° 47, et avec « notre maître » Azriel ben Nathan Haccohen, nommé avec des savants plus âgés du milieu du XIIe siècle. On peut déduire du passage où il est nommé avec ces rabbins qu'il était leur contemporain (Joseph Kolon, Consult., n° 73; M. de Rothembourg, Consult., éd. Prague, n° 866). Il était peut-être le frère de Juda ben Nathan ou רבן, gendre de Raschi, qui, dans une lettre (Réponses des Rabb. fr., éd. Muller, n° 15), le désigne comme son parent. On ne sait pas, il est vrai, que ce Juda ait été *cohen*, mais Azriel aussi est désigné le plus souvent sous le simple nom d'Azriel ou Azriel ben Nathan, sans l'indication de son titre de *cohen*.

Isaac ben Samuel l'ancien était sans doute originaire de Ramerupt, localité d'après laquelle il est souvent nommé. Il y avait fréquenté l'école dirigée par ses deux oncles Raschbam et R. Tam, et il la dirigea lui-même après le départ de R. Tam pour Troyes. Plus tard il se rendit à Dampierre, où il fonda une école talmudique (voir *s. v.* דמפיר, p. 161). A partir de cette époque, Ramerupt perdit toute importance comme centre d'études religieuses.

Digitized by Google

שאבויה SAVOIE.

En latin *Sabaudia*, en italien *Savoja*. Autrefois duché souverain, qui a été incorporé ensuite au royaume de Sardaigne et annexé depuis 1860 à la France, où il forme deux départements, celui de la Savoie et celui de la Haute-Savoie.

Ce nom est aussi écrit en hébreu שאבוריה (REJ., VIII, 187), שאבוריא ou שאבויא (Joseph Kolon, Consult., n° 124), שבוריא (I. ben Schèschet, Consult., n° 271), שבויה (Schalsch., éd. Venise, 62), שאוריאה (mss. Tur., n° 3, Cat. Peyron, p. 2; H. B., XX, 128) et שוריא (Elégie, d'après Landshuth, Amudè Aboda, appendice V). On trouve dans Minh. Ken. (éd., p. 111) le nom de שארו, qui, d'après le contexte, doit être probablement corrigé en שאבויה, Savoie.

Ascher ben Yehiel chercha un refuge en Savoie, mais on lui déconseilla de s'adresser au duc de Savoie, parce que ce dernier s'inspirait d'habitude des désirs de l'empereur d'Allemagne.

Pour l'histoire des Juifs de Savoie, nous renvoyons à l'étude de M. Gerson (Notes sur les Juifs des états de la Savoie, dans REJ., VIII, 235) et à l'article de M. Loeb (Un épisode de l'histoire des Juifs de Savoie, dans REJ., X, 32).

Nous avons déjà eu occasion de parler de quelques localités de la Savoie où demeuraient des Juifs (voir *s. v.* ברישא, קנבארי et רומילי). Une des consultations de Joseph Kolon (*l. c.*) est adressée « aux chefs de la sainte communauté de Savoie, qui ont à leur tête Mordekhaï et son fils Abraham טירן ». Ce dernier nom paraît être une forme altérée de Thones ou Thonon, ville de la Haute-Savoie. Joseph Kolon fait aussi une fois allusion (Consult., n° 69) à une décision rituelle qu'il prit à שוליאר, où se trouvait également son père. Nous ne connaissons que Chambéry comme lieu de résidence de Joseph Kolon et de son père. Il faut donc corriger, selon toute vraisemblance, שוליאר en שוויא ou en un mot analogue qui puisse désigner la Savoie. Par contre, טאבילאן, près du cours d'eau de מאירא, où fut rédigé un contrat de divorce en 1450, désigne certainement Savigliano

Digitized by Google

ou Savillian, sur la Maira, dans la province de Cuneo, en Sardaigne (mss. Bodl., n° 670, Cat., p. 132 et 1153). On écrit aussi ce nom en hébreu שאוויליאן (mss. Bodl., n° 879, Cat., p. 185) et שיוויליאנו (Shalsch., éd. Venise, 62).

שאנט מאן SAINT-AMAND.

Plusieurs localités françaises portent ce nom. D'après quelques savants, il s'agit ici d'un endroit de ce nom situé non loin de Tournay, d'après lequel est dénommé le médecin Jean, qui composa après 1261 l'ouvrage médical *Expositio super antidotarium Nicolai*. Vers 1403, Isaac ben Abraham Cabrit traduisit cet ouvrage en hébreu. Cette traduction se trouve dans mss. Mun., n° 241, 1°, Cat., p. 88, où l'auteur est appelé גואן די שאנט מאן ; dans mss. Vi., n° 40, Cat. Goldenthal, p. 72, où il est appelé גואן דשינט־אמאן (voir *s. v.* פירפיניאן, p. 474); dans mss. Bodl., n° 2583, 3', Cat., p. 1125, où il est appelé גואן דשנטמן ou גואן ק' אמנדו, c'est-à-dire גואן קדש. Il est également cité sous le nom de גובאן דסנט־רמנדו (mss. Mun., n° 49, 2°, Cat., p. 23), גואן דא ש"מ, abréviation de דא שאנטמאן (*ibid.*), גואן שאט (mss. Bodl., n° 2129, Cat., p. 730) et tout simplement sous celui de שנטאמאן (mss. Bodl., n° 2143, Cat., p. 740). M. Steinschneider a parlé en détail de cet écrit médical (Archiv de Virchow, t. XL, 103; cf. Hebr. Uebers., 806, 1021).

שאנט פאול SAINT-PAUL.

Le ms. 226 de Munich, Cat., p. 79, contenant la version hébraïque, due à Kalonymos ben Kalonymos, du commentaire moyen d'Averroès sur la métaphysique, avait appartenu à קרגודון בוניאק די שאנט פאול, Cregudon Boniac de Saint-Paul. On trouve dans le sud de la France plusieurs localités du nom de Saint-Paul. Vers 1303, un Juif nommé Mossé de Saint-Paul ha-

Digitized by Google

bitait Alet (Saige, 241). C'est certainement un des Saint-Paul du Languedoc, apparemment dans le département des Pyrénées-Orientales, arrondissement de Perpignan, au sud et non loin d'Alet. Par contre, le juif Vidal de Saint-Paul, établi vers 1276 à Carpentras (RÉJ., XII, 42), était probablement originaire de la Provence ou du Dauphiné. Le nom de קרגודון, Cregudon, diminutif provençal de Crégut, se présente rarement chez les Juifs du Languedoc, mais est d'un usage très fréquent chez ceux de Provence ou du Comtat Venaissin. Donc, la localité de Saint-Paul d'où Cregudon était originaire doit se trouver également en Provence ou dans le Dauphiné. C'est sans doute SAINT-PAUL-TROIS-CHATEAUX, appelé souvent tout simplement Saint-Paul, en latin *Augusta Tricastinorum*, dans le Dauphiné, département de la Drôme, arrondissement de Montélimart; cette localité était autrefois le siège d'un évêché. En 1247, les Juifs de Valréas furent accusés d'avoir assassiné un enfant chrétien. A la suite de cette accusation, les Juifs furent maltraités dans bien des villes de cette région ; ceux de Saint-Paul furent jetés en prison, sur l'ordre de l'évêque, et dépouillés de leurs biens. Le pape Innocent IV intervint en leur faveur (Prudhomme, dans RÉJ., IX, 235). En 1486, on ne trouve à Saint-Paul que trois familles juives (Prudhomme, Les Juifs en Dauphiné, 67). Mais bien plus tôt déjà il y eut des Juifs dans cette ville (Maulde, Les Juifs dans les Etats français du Saint-Siège, 21).

Le 3 mars 1409, l'évêque Deodatus, de Saint-Paul, d'accord avec son chapitre, conclut une convention avec Charles VI, roi de France, en vertu de laquelle il soumettait à l'autorité du monarque son évêché, qui, jusqu'alors, avait été indépendant. Cette convention mentionne comme témoins, entre autres, « Monetus de Morio, Vinetus de Scella et Isaquetus Profait Judæi ». On lit aussi dans cette convention les mots suivants : « Mornetus de Mornassio, Vinetus de Scella et Isaquetus Profait Judæi et plures alii christiani » (Gallia christ., I, instrum., p. 122, 125). Ces trois témoins étaient certainement des Juifs convertis. Encore ailleurs des convertis sont appelés *Judæi*, pour marquer leur origine (cf. H. B., XV, 88). Après le baptême, ces témoins avaient sans doute modifié leurs noms, comme

Digitized by Google

le fait eut lieu souvent. Les noms d'Isaquetus (Isaac) et de Profait (Profiat) sont si fréquents qu'il serait peut-être téméraire d'identifier le témoin qui portait ces noms avec le célèbre grammairien Efodi ou plutôt Isaac ben Moïse Levi, appelé Profiat Duran, qui, du reste, était certainement déjà revenu au judaïsme en 1409 (voir *s. v.* מלגוירד et פירפיניאן).

שאן פולו SAINT-PAUL ou SAINT-POL.

Ancien comté dans l'Artois. Aujourd'hui chef-lieu d'arrondissement dans le département du Pas-de-Calais.

Cité dans Dibrè Hayy., 106*b*.

Ce nom est aussi écrit סאן פולו (*ibid.*). On voit que les deux fois il a une forme italienne, San-Paulo.

שבירוק.

Cité dans Nissim Gerundi, Consult., n° 47.

Il est question, dans cette consultation, d'En Samuel de Castries, qui se fit baptiser en 1320, lors des persécutions des Pastoureaux, et résidait à שבירוק (voir *s. v.* קשטריש, p. 618). D'après l'ensemble de la consultation, cette localité n'est pas très éloignée de Castries. C'est probablement Saint-Sévérac, appelé aussi Sévérac-le-Chatkau, dans le département de l'Aveyron, arrondissement de Milhaud.

שבשה.

Dans un recueil talmudique (mss. Bodl., n° 2343, f° 138 *b*, Cat., p. 817), on trouve une lettre de divorce rédigée en 1354 par le collège rabbinique de Beaucaire. Ce document mentionne la ville d'Orange, près de la rivière d'Aigue, et un homme du

Digitized by Google

nom de Juda ben Simha de מגדול שבטה (Rabb. fr., 517; voir *s. v.* אברינגה, p. 18). La localité de שבטה, d'après le contexte, se trouve en Provence ou dans une région voisine où demeuraient des Juifs, et pas très loin de Beaucaire. M. de Longpérier voit dans שבטה Saussé, dans le département des Bouches-du-Rhône, ou Savasse, dans le département de la Drôme (Rabb. fr., 741). Les deux identifications sont possibles, mais la forme hébraïque du mot et l'ensemble du passage où cette localité est nommée avec Orange me font plutôt pencher pour Savasse.

שדה קדש.

Cité dans Dibrè Hayy., 28 *b*.

Ce nom, qui signifie « Champ sacré », désignait autrefois, dans la plaine normande comprise entre Gisors et Trie-le-Château, l'endroit où Philippe-Auguste et Henri II, roi d'Angleterre, se rencontrèrent le 13 janvier 1188 et se firent la promesse solennelle d'entreprendre ensemble une nouvelle croisade. Joseph Haccohen raconte que, de son temps, cet endroit était appelé שדה החרם, « Champ d'excommunication ». Je n'ai trouvé nulle part cette dernière désignation. On sait que cette entrevue eut lieu sous un orme séculaire où les ducs de Normandie et les rois de France se donnaient rendez-vous depuis un temps immémorial. En septembre 1188, Philippe-Auguste et le roi d'Angleterre se retrouvèrent en cet endroit, mais se séparèrent brouillés. Dans sa colère, Philippe-Auguste fit abattre le vieil orme; de là, peut-être, le nom de « Champ de l'excommunication » donné à cet emplacement.

שוורדו SAVERDUN.

Ville du département de l'Ariège, arrondissement de Foix.

Dans la liste des contribuables juifs de Perpignan des années 1413-1414 (REJ., XIV, 76), on trouve mentionné le nom

Digitized by Google

de la veuve de Salomon de שוורדו. C'est certainement Saverdun. Au moyen âge, il y eut des Juifs dans cette ville ainsi que dans les autres localités du comté de Foix (Saige, 212, 279; voir *s. v.* פאמיאש et פריים).

Le ms. 916 de la Bodl., Cat., p. 200, contient une lettre adressée à Schaltiel da Piera, דפיארה, par l'apostat juif פרנסישקו דישורדה, appelé dans le divan de Salomon ben Ruben Bonfed (mss. Bodl., n° 1984, f° 13, Cat., p. 671) פרנסישק דישורדי. Le nom de personne est Francisco; il s'agit donc d'un Espagnol. Le nom de lieu peut donc être difficilement Saverdun, comme le suppose M. Loeb (REJ., XIII, 157). D'après le contexte, la localité en question se trouve en Espagne. Il faut probablement corriger שורורדה en טורורדה, Cervera, dans la Catalogne, dont le nom est habituellement écrit en hébreu צירבירה (Emék Habb., éd. Vienne, 66) ou סירבירה (*ibid.*, ms.; cf. Zunz, Ztschr., 154).

שול.

Vers le commencement du XIVe siècle, on trouve à Montpellier le médecin Géraud de Solo, auteur de divers ouvrages médicaux dont plusieurs furent traduits en hébreu. M. Steinschneider a publié des notices intéressantes sur ces traductions (Archiv de Virchow, t. XL; Hebr. Uebers., 794). J'ai déjà eu occasion de parler de deux de ces ouvrages (voir *s. v.* מזנמפשליר, p. 333, et קרקשונה, p. 617). Le nom de ce médecin, qui nous intéresse seul ici, est écrit en hébreu, dans la traduction d'Abraham Abigdor, גיראבט דישול (mss. Bodl., n° 2121, 1°, Cat., p. 726, מבוא הנערים), גידבט דשול (ms. du même ouvrage, d'après H. B., IX, 173), גירדט דישול (mss. Bodl., n° 2401, 1°, Cat., p. 843, commentaire sur le IXe livre *Almançouri*, de Razi), גירבאט די טול (ms. du même ouvrage, d'après H. B., XI, 126), גיבירטי די כולי (même ouvrage dans ms. Mortara; cf. H. B., *l. c.*), גיראבט דשולה (mss. Tur., n° 74, Cat. Peyron, p. 69; même ouvrage dans la traduction hébr. de Léon Joseph de Carcassonne), et גיראוה די שולא (ms. du même ouvrage, d'après Wolf, B. H., I, 282). Le

Digitized by Google

prénom de גיבירטי semble correspondre à la forme italienne *Giberti*; les autres leçons répondent à *Gérard* ou *Géraud*. דשולה et די שולא sont des transcriptions des mots latins *de Solo;* les autres formes correspondent au nom de *de Sol*, qui est probablement espagnol. Géraud enseigna, il est vrai, à Montpellier, mais il pouvait quand même être originaire de l'Espagne, dont Montpellier faisait, du reste, partie à cette époque.

On trouve chez les Juifs espagnols un certain nombre de noms qui peuvent avoir plus ou moins d'analogie avec celui de Sol. Ainsi, la liste des contribuables juifs de Perpignan (RÉJ., XIV, 75) mentionne סולה, אנסולה et אנשאלה, Sola et En-Sola, employés comme prénoms. Mais on rencontre aussi de Sola ou simplement Sola et Solla comme noms de famille (Kayserling, Biblioteca española-portugueza-judaica, 103 et 104). Maestre Moïse סטאלה, mentionné dans les Consultations de Nissim Gerundi, n° 33, s'appelait sans doute aussi Sola. En 1267 habitait à Narbonne un Juif appelé dans un document latin Bonetus de Soli (Saige, 195 ; dans l'index, p. 355, Bonnet de Sol); il pourrait bien avoir été également d'origine espagnole. Il faut voir sans doute ce même nom dans בן שול, בן סולי ou בן סלי, Ibn Sol ou Ibn Soli, porté par Joseph ben David, poète liturgique de l'Espagne (Zunz, Litg., 499 : Joseph ibn Suli). Parmi les exilés juifs d'Espagne qui se réfugièrent en 1492 à Marseille, plusieurs s'appelaient Soli, mais, ce semble, par leur prénom (RÉJ., IX, 70). En 1632, on brûla à Lisbonne le jeune Simão Pires Solis, dont le frère fut d'abord moine, puis alla vivre à Amsterdam sous le nom d'Eléazar de Solis (Kayserling, Gesch. d. J. in Portugal, 368). Plusieurs savants chrétiens de l'Espagne s'appelèrent de Solis (Jöcher, Gelehrten-Lexicon, *s. v.* de Solis).

שוליו.

Le voyageur anonyme juif du XIIIe siècle, dont nous avons déjà parlé à plusieurs reprises, a passé, dans ses pérégrinations, à שוליו, localité située « à une demi-journée de voyage d'Avallon et à une journée de Châlons » (Carmoly, Itin., 187 et 215). D'après ces indications géographiques, שוליו ne peut

Digitized by Google

être que SAULIEU, en latin *Sedelaucum*, en vieux français *Seelieu*, ville du département de la Côte-d'Or, arrondissement de Semur. Le Minh. Yeh., éd. Livourne, 12 *b*, cite le commentateur biblique Joseph de שיילו qui, dans un autre commentaire du Pentateuque (mss. Bodl., n° 270, Cat., p. 253), est appelé Joseph de שיילי. M. Neubauer identifie ce dernier nom avec Sailly et fait remarquer que la façon dont ce nom est écrit en hébreu ne permet pas, comme le dit Zunz (Zur Gesch., 98), de l'identifier avec Saulieu (cf. Ztschr. de Geiger, IX, 217; Rabb. fr., 446 : Sailli). Cette observation n'est pas juste, car la forme שיילו ou שיילי répond au nom vieux français de Seelieu (Simonnet, 204). Il y a en France plusieurs localités du nom de Sailly, mais on ne peut pas affirmer qu'il y demeurât des Juifs. Par contre, le séjour des Juifs à Saulieu, pendant le moyen âge, ainsi que dans les autres villes de la Bourgogne, est certain (Gerson, dans REJ., VI, 228). Du reste, Joseph de שיילי est certainement le même que Joseph דשולי cité dans un ms. du Minh. Yeh. (Rabb. fr., 441). Il est probablement identique aussi avec le tosafiste Joseph ben Méïr de שיאלי, mentionné dans Schitta Mekoub. sur Kamma, 46 *b*, et avec ה"ר יוסף זצ"ל במז"ל qui correspondit au milieu du XIII[e] siècle avec Jacob de Courson. Le sujet de cette correspondance indique que les résidences de ces deux rabbins n'étaient pas bien éloignées l'une de l'autre, et cette circonstance vient encore confirmer notre supposition que שיאלי est Saulieu (voir *s. v.* קורשן).

שומיירי SOMMIÈRES.

En latin *Sumeriæ*, en provençal *Somière*, *Soumière* ou *Someire*. Ville du département du Gard, arrondissement de Nîmes, au nord et non loin de Lunel.

Cité dans I. de Lattès, Consult., p. 26.

Cette consultation s'occupe d'un différend qui se produisit, sur un point de droit matrimonial, entre un certain Salomon ben Samuel de מגדל שומיירי et une femme d'Aimargues, et qui fut soumis aux rabbins de Lunel et à Abraham ben David de

Digitized by Google

Posquières (voir *s. v.* ארמאנגיש). A en juger par l'ensemble de la consultation, la localité de שומיירי, qualifiée de « château » et habitée par des Juifs vers la fin du XIIe siècle, se trouve dans le voisinage de Lunel et de Posquières. C'est donc bien Sommières. Dans un recueil talmudique (mss. Bodl., n° 2343, f° 79, Cat., p. 817), il est question d'un divorce prononcé en 1228 entre Azriel ben Guerschom et Astroga (אשטרוגה), fille de Salomon ben Isaac de שומיירי (Rabb. fr., 517 et 740).

שוריירש.

Ce nom est mentionné dans le n° 33 des Consultations de Nissim Gerundi, où l'on examine le cas d'une femme dont le mari, En Bonet Crescas de Perpignan, est mort loin de chez lui. Cette femme ne pouvait pas se remarier avant que l'identité de son premier mari fût établie avec certitude (voir *s. v.* פירפיניאן, p. 473). Il y avait, en effet, possibilité que les témoins eussent confondu En Bonet avec son parent, fils d'En Moïse דשורירש ou דשוריירש, qui était né également et avait demeuré dans la פרובינצה. L'ensemble de ce passage montre qu'ici פרובינצה désigne le Languedoc (voir *s. v.* פרובינצא). C'est donc dans cette région qu'il faut chercher שוריירש. Il s'agit probablement de Surgières, dans le département de l'Aveyron, arrondissement de Milhau, où il y avait des Juifs au moyen âge (Saige, 73, 188, 192 et passim). L'orthographe hébraïque de ce nom ne s'oppose nullement à cette identification, car l'on a déjà vu d'autres exemples où, en hébreu, le י = *j* est mis pour le ג = *g* (voir *s. v.* אבינון et של גיל).

שושן SOISSONS.

En latin *Augusta Suessionum* ou simplement *Suessiones* et *Suessionæ*. Chef-lieu d'arrondissement dans le département de l'Aisne.

Cité dans le ms. Mun. 5, Cat., p. 2.

On trouve aussi la forme אשוישיאוני (Dibrè Hayy., 1), qui ré-

Digitized by Google

pond au nom latin *Suessionæ*; dans le ms. Mun., *l. c.*, on ne rencontre que la forme adjective סושני, dérivée de סושן. Ce ms. contient, entre autres écrits, sous le titre de מדרש, une explication allégorique de la Tente d'assignation, telle qu'elle est décrite dans la section *Terouma*. Cette explication, éditée par M. Berliner (Mschr., 1864, p. 224), se termine par ces mots : עד הנה לורות של ר' שמעיה השושני סיכם פירושי המחוור. Le même ms. contient aussi un commentaire sur le Cantique des Cantiques où il est souvent question du שמעיה השושני יכוד ר' ou de סושן ופירושיו ע"ד הפשט (cf. Stnschn., Cat. Bodl., p. 2516; H. B., XIV, 129; Geiger, Parschandata, partie hébr., 20).

Ce Schemaya de Soissons écrivit aussi des gloses sur le Pentateuque et le Maḥzor (Zunz, Add. sur le ms. Lzg. 1, Cat., p. 314; Zur Gesch., 76, et Ritus, 201). Il est probablement identique avec le savant de ce nom dont on trouve des explications sur quelques poésies liturgiques dans le ms. Bodl. 1207, Cat., p. 424. Quelques-unes de ces explications sont désignées sous le nom de ליקוטין. On sait, d'un autre côté, que Schemaya, le parent et disciple de Raschi, a composé un ouvrage qui est cité sous le titre de לקט (voir *s. v.* טרויש, p. 228) et a rédigé un cérémonial pour Pâque (voir *s. v.* פריט, p. 508). On peut donc supposer que Schemaya de Soissons est identique avec Schemaya, disciple de Raschi. Dans le commentaire que ce dernier a écrit sur le traité de *Middot* et dans le Midrasch précité de Schemaya de Soissons, on remarque la même prédilection pour les chiffres et les dimensions (Berliner, dans Mschr., 1864, p. 224). Le commentaire de Naftali Herz Trèves cite ישיה השושני (Geiger, Parschandata, part. hébr., 20). Ce nom ainsi que celui de Simson de סושן, mentionné par Zunz (Litg., 302), doivent être corrigés en שמעיה.

שיים מיש.

L'arbre généalogique conservé dans le ms. du Talmud qui se trouve à Munich, n° 95, contient le passage suivant : ורבנו יחידיה הוליד הרב ר' יהודה דשייס מיש הזקן המכונה שירא ליאון לוגרש והרב ר' יהודה הזקן הוליד הרב ר' יהודה דשייס מיש הבחור המכונה שירא

Digitized by Google

ליאון לוגירדלין ויש קורין לו שיראא ליאון מכצה (voir *s. v.* מלאון). Yedidia de Melun vivait vers la fin du XIIe siècle. Son fils, Juda l'ancien, rabbin, était appelé Sire Léon לוגרש. Celui-ci avait un fils, probablement posthume, du nom de Juda le jeune, appelé aussi Sire Léon לוגירדלין ou Sire Léon מכצא. Le mot מכצא semble signifier « le jeune » et répondre à une ancienne forme française qui fait penser au comparatif vieux-français *mendre*. Comme מכצא n'est pas relié par la préposition « de » au nom de personne et que, d'un autre côté, on a déjà indiqué la ville natale de Juda, il est peu probable que ce mot désigne Le Mans, comme le suppose M. Neubauer (REJ., XVI, 281). לוגרש doit peut-être se lire לוגרוש = Logros ou Legros, nom qu'on rencontre chez les Juifs du midi de la France (Loeb, dans REJ., XVI, 82, XIX, 263). Le nom de לוגירדלין serait donc, dans ce cas, un diminutif de לוגרוש, quoique nous ne trouvions nulle part ailleurs ce diminutif. Le nom de שיים מיש désigne certainement une localité, mais ce peut être difficilement Samois, dans le département de Seine-et-Marne, ou une des nombreuses localités nommées Saint-Moise (REJ., XVI, 282), où le séjour des Juifs au moyen âge n'est rien moins que certain. D'après l'orthographe hébraïque de ce nom, je crois qu'il faut y voir Set-Mois ou Sept-Mons, près de Soissons, dans l'Aisne, où il y eut des Juifs au moyen âge (REJ., I, 63, 64; voir *s. v* מירץ). Dans un ms. du « Semak de Zurich », ms. Br. Mus., on trouve mentionné le rabbin Juda de שימויש. L'orthographe hébraïque de ce nom ne permet nullement de l'identifier avec Jumièges, comme le croit Zunz (Ritus, 212). Du reste, il n'est dit nulle part qu'il y eût des Juifs dans cette localité. Selon toute probabilité, le nom de שימויש désigne aussi Set-Mois, et, par conséquent, ce Juda nommé dans le ms. du Semak pourrait être identique avec notre Juda l'ancien de שיים מיש. Nous aurions ainsi la confirmation de notre hypothèse que שיים מיש désigne Set-Mois.

Digitized by Google

שיינא ou שינא LA SEINE.

En latin *Sequana*.

Le nom de ce fleuve s'écrit aussi en hébreu שיקואנה (Dibrè Hayy., I), nom qui répond à la désignation latine, שיכה (voir *s. v.* קורביל) et, moins correctement, שנא (Mord. Guittin, IX, n° 446).

שירא.

Dans un document hébreu de l'année 1346 contenant une convention conclue entre les diverses communautés juives du Graisivaudan, on trouve les noms de Don Astrug Macip de Manosque et de Hayya ben Hayyim, établis tous deux à שירא Ce nom désigne probablement SERRES, autrefois sans doute *Serre*, en latin *Serræ*, petite ville des Hautes-Alpes, dans l'arrondissement de Gap (Loeb, dans RÉJ., X, 240 ; voir *s. v.* גרישאבדאן). Ce don Astrug Macip est certainement le riche Astrugon Mancip de Serre, qui jouissait de la faveur du Dauphin Humbert II. Celui-ci, dans un document de l'année 1346, l'appelle son *garderium specialem* (Prudhomme, 25, 76).

Le ms. Bodl. 2026, Cat., p. 695, avait appartenu à un certain Abraham Farissol די שיריש. Le nom de Farissol, écrit ici פריצול, était surtout en usage dans le midi de la France. Donc, la localité de שיריש se trouve dans cette région et est probablement aussi Serres, dans le département des Hautes-Alpes.

של גיל SAINT-GILLES.

Dans son voyage à travers le midi de la France, B. de Tudèle visita la localité de נוגריש, appelée בורק דשל גיל, « située sur le grand fleuve רודי et à une distance de trois milles de Lu-

Digitized by Google

nel, d'Arles et de la mer » (Itin., éd. Asher, I, 5). D'après ces indications géographiques, l'endroit en question est SAINT-GILLES, en vieux provençal *San-Gilly* (Ménard, Histoire de Nîmes, 2e édition, note XII, p. 21), ville du département du Gard, arrondissement de Nîmes, sur le petit Rhône, qui était autrefois un des bras principaux du Rhône. Il faut donc certainement corriger סט en סן, *San*, terme provençal et espagnol répondant au mot « saint ». בורק signifie « bourg ». En ce temps-là, Saint-Gilles était, en effet, un bourg. נוגריש, rendu inexactement dans la traduction anglaise (p. 5) par Nogres, doit être lu מגרש, « quartier juif » (voir *s. v.* סירסיניאן, p. 457). Une fois même, on trouve le nom de מגרש ייאלי (Schèb. Yeh., éd. Hanovre, 114; Graetz, Gesch. d. J., VI, 406). Dans ייאלי, le י = *j* est mis à la place de ג = *g*, ce qui n'est pas rare en hébreu (voir *s. v.* אבינירן et שוריירש).

D'après le récit de B. de Tudèle, Saint-Gilles était alors un important centre de commerce et renfermait une communauté juive de cent membres. Raimond V, comte de Toulouse, qui était le souverain de Saint-Gilles, témoignait de la bienveillance pour les Juifs, et quand B. de Tudèle visita Saint-Gilles vers 1165, il y trouva établi le nassi Abba Mari ben Isaac comme bailli de ce comte (Itin., *l. c.*: פקיד השלטון רמון; Graetz, Gesch. d. J., VI, 401). Notre voyageur y rencontra les savants juifs suivants : ISAAC BEN JACOB, rabbin de la communauté, ABRAHAM BEN JUDA, ELÉAZAR, MOÏSE, et JACOB, fils du rabbin Lévi. Aucun de ces savants n'est connu. D'après Zunz (Itin., II, 14), Abraham ben Juda était le père de ce Juda ben Abraham avec qui Abraham ben David de Posquières fut en correspondance. Cette assertion ne repose sur aucune preuve et paraît inexacte, car Juda ben Abraham était l'oncle d'Abraham ben David et habitait Nîmes (voir *s. v.* נמטי, p. 398).

Vers 1215 ou, au plus tard, au commencement de l'année 1216, les représentants des communautés juives du sud de la France se réunirent à Saint-Gilles, à l'instigation du « prince respecté » Isaac Benvenisti, sous la présidence de R. Lévi, pour examiner par quelles mesures ils pourraient se défendre contre les dangers dont les menaçaient les résolutions du con-

Digitized by Google

cile de Latran de 1215 (Schèb. Yeh., 114; Graetz, VI, 406). Ce Lévi est sans doute le fils de ce nom du nassi Moïse ben Todros de Narbonne, qui vivait à cette époque et jouissait d'une grande considération. On s'expliquerait donc facilement qu'il fût nommé président de cette assemblée. D'après M. Loeb (REJ., XVII, 92), cet Isaac Benvenisti serait le père de Schèschet ben Isaac Benvenisti de Saragosse. Mais il est peu probable que le fils du nassi de Saragosse ait pris part à une réunion de délégués de la France méridionale. A mon avis, cet Isaac Benvenisti est plutôt le fils du célèbre rabbin Salomon Benveniste de Narbonne, qui vivait aussi à cette époque (voir *s. v.* נרבונה, p. 419).

שלויש.

Le ms. Cambr. 63, Cat., p. 198, contient un contrat de divorce rédigé en 1395 à Salon, שלון, et où figurent comme témoins Don Bonet Maimon et Crégud Bonet דשלויש. Un Méïr דשלויש, de la Provence, copia en 1434 le commentaire de Lévi ben Gerson sur Job (mss. Tur., n° 118, Cat. Peyron, p. 111). Le propriétaire du ms. 25 de Berlin, Cat., p. 10, s'appelait Samuel ben Méïr דשלווי שלווי. Le deuxième שלווי semble être l'abréviation de la formule טיהיה לארך ימים ושנים. Comme les mots דשלויש et דשלווי sont précédés de la préposition ד, « de », ils ne peuvent pas être considérés comme le nom de personne *Salves* (voir *s. v.* ארלי, p. 87), mais désignent certainement une localité, probablement SAUVE, autrefois *Saulve*, en latin *Salvia*, ville du département du Gard, arrondissement de Vigan, où demeuraient des Juifs au moyen âge (Saige, 278, 320; REJ., II, 19, 39). En 1357, on trouve à Carpentras un Juif du nom d'Astruc de Sauves ou de Salvis (REJ., XII, 193). L'orthographe hébraïque de שלויש suppose une ancienne forme répondant au nom de Sauves, avec un *s*, mais que je n'ai trouvée dans aucune source non-juive.

Le ms. Bodl. 1205, Cat., p. 420, mentionne Joseph, de France, appelé מולטון רש' לויש'. Les deux derniers mots

Digitized by Google

doivent être corrigés, ce semble, en דשלוי ש, « de Sauves ». Le nom de personne מולטון me paraît difficile à expliquer. Peut-être est-ce un diminutif provençal du nom de מלים, Melet ou Mielet, qui répond au nom de Samuel, comme מואל, Muel, ou מוריל, Morel (voir *s. v.* דבש). מולטון serait donc Meleton ou Mielton. Telle est peut-être aussi l'origine des noms de מילוטא, Melota, Motel (Zunz, Ges. Schr., II, 34), et מטל, Metul, qu'on trouve dans une liste manuscrite d'anciens ouvrages hébreux (REJ., XX, 127; voir *s. v.* נרבונה, p. 409). Le Joseph du ms. Bodl. avait peut-être comme deuxième nom Samuel ou מולטון, qui correspond à Samuel. S'il était vraiment Provençal, comme le fait supposer la forme du diminutif (מולטרון), nous aurions là un argument de plus en faveur de la correction de רש' לוישו en דשלוישו.

שלון SALON.

En latin *Salona*. Ville des Bouches-du-Rhône, dans l'arrondissement d'Aix.

Cité dans mss. Bodl., n° 1367, 2°, Cat., p. 488; mss. Cambr., n° 63, Cat., p. 199; mss. Br. Mus., Or. 2705; cf. REJ., IX, 56, et passim.

Autrefois, cette localité n'était qu'un château et est appelée en hébreu, pour cette raison, מגדול שלון (mss. Ps, n° 1014). Son nom est écrit fréquemment שילון (S. ben Adret, Consult., I, n° 443; Kalonymos ben Kalonymos d'Arles, Lettre, éd. Perles, 11 et passim) ou מגדול שילון, même dans des contrats de mariage et de divorce, où l'on a pourtant grand soin d'écrire correctement les noms (mss. Bodl., n° 783, 1°, Cat., p. 154 et 1112; mss. Br. Mus., Or. 2705; REJ., IX, 56). On désigne sans doute Salon sous le nom de שילון par allusion au nom biblique de שילה, Silo, écrit en grec par Josèphe Σιλώ ou Σιλοῦν, et appelé aussi probablement בית כלוני, Bêt Seloni, dans Bereschit Rabba, ch. 63 (Schwarz, תבואות הארץ, 86). Pour la même raison, Salon est aussi appelé שלו (mss. Mun., n° 297, f° 21; H. B., XI, 54; cf. Juges, XXI, 19), ou שילה (Kalonymos ben Kalo-

Digitized by Google

nymos, *l. c.*, 2 ; Abraham Bédersi, Divan ms., d'après Rabb. fr., 713). Samuel השילוני, à qui Abraham Bédersi adressa une lettre, était certainement de Salon (Divan, *l. c.* ; cf. I Rois, XI, 29). On s'est souvent trompé sur la signification du nom de שילון. Zunz y a vu San Seloni, dans la Catalogne (Ztschr., 163); Assemani, à propos du ms. Urb. 46, a identifié ce nom avec Sicalonia, la Sologne, et Fürst (Ztschr. de Geiger, III, 283, 6) avec Xilon (cf. H. B., XIV, 98).

Le Schèb. Yeh. (éd. Hanovre, 114) raconte que Salomon דשאילי de Tarascon et Mordekhaï ben Joseph d'Avignon furent nommés délégués par les communautés juives pour solliciter du roi l'abolition de la nouvelle loi qui imposait aux Juifs le port d'un signe distinctif (voir *s. v.* אבינרון, p. 3). Il ne me paraît pas possible d'identifier שאילי avec Chelles (Wiener, trad. allem. de Schèb Yeh., 234), Chailli ou Salies (Rabb. fr., 743), car le *ch* français est transcrit habituellement en hébreu par ק et non par ש. De plus, on ne sait pas qu'il y ait eu des Juifs à Chelles ou à Salies. Enfin, les trois localités proposées sont situées dans la France septentrionale, tandis que שאילי doit se trouver, à ce que je suppose, dans le midi de la France. M. Loeb propose d'identifier ce שאילי avec Saint-Gilles, ce qui ne me semble pas exact, puisque quelques lignes plus haut le Schèb. Yeh., *l. c.*, écrit ce dernier nom ייאלי, ou avec Salon, ce qui paraît plus probable (REJ., XVII, 92 ; voir *s. v.* שלגיל ; cf. Gross, dans Mschr., 1878, p. 156). Le nom de שאילי, pour lequel M. Graetz (Gesch. d. J., VII, 398) donne la variante שאלי, sans indiquer de source, pourrait donc être une forme altérée de שאלו ou כלו, Salon.

Les statuts municipaux de la ville de Salon, de l'an 1293, contiennent le passage suivant : « Statuimus quod nullus Judeus, meretrix vel leprosus, panem, pisces, carnes seu fructus quoscunque tangere præsumat nisi solum ea quæ emerit » (Giraud, Histoire du droit français, II, Pièces justificatives, p. 251). Cette prescription, si humiliante pour les Juifs, se trouve aussi dans les statuts d'Avignon : « Item statuimus quod Judei vel meretrices non audeant tangere manu panem vel fructus qui exponuntur venales ; quod si fecerint, tunc emere illud quod tetigerint teneantur (Maulde, Coutumes et

Digitized by Google

règlements de la république d'Avignon au XIIIe siècle, 200).

Salon possédait des savants juifs très considérés ; plusieurs savants étaient simplement originaires de Salon, mais habitaient d'autres villes. Nous allons en mentionner un certain nombre.

1° Samuel de Salon, en hébreu השילוני, ne séjourna sans doute que temporairement à Perpignan. C'est dans cette ville qu'il émit quelques observations critiques sur des poésies d'Abraham Bédersi, qui y répondit dans une lettre amicale (voir *s. v.* פירפיניאן, p. 460). Il avait donc une compétence sérieuse en poésie et il est probablement identique avec le savant si estimé qu'Isaïe ben Samuel, appelé רבש d'Aix, désigne simplement sous le nom de השילוני et en faveur duquel il entra en lice contre le poète Isaac Gorni (Divan de Gorni, dans Mschr., 1882, p. 518 ; Sinschn., Chotam Tochnit, lettre d'Abraham Bédersi, 3 ; voir *s. v.* רבש). Gorni s'était moqué des poésies de celui qu'il appelle tout uniment « habitant de טילה » (Divan de Gorni, dans Mschr., *l. c.*). Gorni s'était probablement arrêté à Salon et y avait été accueilli avec froideur.

2° Méïr, fils de David de Capestang et frère de Nathanel appelé En Bonsenior, habitait Salon. Abraham Bédersi composa une élégie sur la mort de ces trois hommes, avec lesquels il était sans doute apparenté. Du moins le compilateur du Divan de Bédersi désigne-t-il David de Capestang comme son oncle (voir *s. v.* קבשטיין).

3° Don פורפי משילון est mentionné dans le recueil talmudique du ms. Bodl. 2343, § 724 (Letterb., III, 5). Il connaissait personnellement le compilateur de ce recueil, que nous avons eu si souvent l'occasion de citer ; il vivait donc dans la seconde moitié du XIIIe siècle. Dans une autre copie de ce recueil (ms. Bodl. 1558), il est nommé, dans le même passage, Don פורפיוג משילן. Ce savant s'appelait donc Propheguе, nom qui a comme variante Profiat et s'écrit en hébreu, comme celui-ci, de diverses façons (voir *s. v.* מרשילירה, p. 371).

4° Isaac ben Mordekhaï Kimhi, appelé Maestre Petit de Nions, demeurait à Salon à la fin du XIIIe siècle ou au commencement du XIVe, et correspondit de cette ville avec S. ben Adret (Consult., I, n° 443 ; voir *s. v.* נאומש).

5° Abba Mari ben Eligdor, appelé Sen Astruc de Noves, philosophe important, vivait aussi vers cette époque à Salon, où il avait une école. Deux hommes célèbres étudièrent sous sa direction au commencement du XIVe siècle, Samuel ben Juda de Marseille et Kalonymos ben Kalonymos d'Arles (voir *s. v.* ארלי, מרשילירה et נובש). Ce dernier appelle Salon שילון (Lettre, 2, 11) et même, par allusion à Psaumes, LXXVIII, 60, משכן שילה

Digitized by Google

(*ibid.*, 2). Il parle avec une respectueuse déférence de ses maîtres de Salon, et il resta en relations avec eux quand il eut achevé ses études (*ibid.*).

6° Moïse de Salon est également cité par Kalonymos ben Kalonymos (*ibid.*, 14, 17, 19) comme son maître et appelé « le savant érudit », « l'ornement des sages ». Comme le dit Kalonymos dans sa lettre (*ibid.*), ce Moïse ainsi qu'Abba Mari ben Eligdor réfutèrent l'ouvrage philosophique כפר הסוד de Joseph Caspi. Jacob ben Hayyim, appelé Comprad Vidal Farissol, et Nathanel ben Nehemia Caspi, dans leurs commentaires sur le *Khozari*, parlent aussi de cette réfutation et en appellent les auteurs : שין אשכרוג דשון נגרי et שין משה רבלקיירי. Le premier est certainement le susnommé Abba Mari, appelé Sen Astruc de Noves; le second, Sen Moïse de Beaucaire, est donc sans contredit notre Moïse de Salon. Ces deux savants, maîtres de Kalonymos ben Kalonymos, ne sont ainsi appelés que dans ces commentaires sur le Khozari (cf. Lettre de Kalonymos, éditée par Perles, introduction, p. x; voir *s. v.* נרבש). Moïse était originaire de Beaucaire, ville d'après laquelle il est nommé, et il habitait Salon au commencement du XIVe siècle (voir *s. v.* בלקיירי). Ce Sen Moïse de Beaucaire est identique, selon toute apparence, avec Moïse ben Salomon de Beaucaire, « un des savants de Salon », qui traduisit de l'arabe en hébreu le grand commentaire d'Averroès sur la ***Métaphysique*** d'Aristote (mss. Bodl., n° 1367, 2°, Cat., p. 488, מחכמי שלון; mss. Ps, n° 887, מחכמי שילון; il est confondu dans l'index, p. 257, avec Moïse ben Salomon de Salerne; cf. Steinschn., dans l'Encyclopédie d'Ersch et Gruber, t. XXXII, 170; Hebr. Uebers., 123, 171; Renan, Les Écrivains juifs, 66 [412]). Dans l'épigraphe du ms. Tur. 206, Cat. Peyron, p. 218, contenant cette même traduction, ce Moïse est appelé החשר הנבלה הפילוסוף ר' משה דבילקייר נ"ע מקום חתונתו היה שילק. Les trois derniers mots de cette note doivent être lus ainsi : חתנותו היה שילון, « son lieu de résidence était Salon ». Cette indication confirme l'identité du philosophe Moïse de Beaucaire avec Moïse de Salon, maître de Kalonymos.

7° Maestre Bonjudas Nathan Crescas דשלו, médecin, est cité dans l'ouvrage médical סוד הסרורות, composé vers 1352 par Juda ben Salomon Nathan appelé Maestre Bonjudas Nathan (mss. Mun., n° 237, 5°, Cat., p. 127; Steinschn., dans Archiv de Virchow, t. XL, 115, דשאלו; H. B., XI, 51, דשלו). Ces deux médecins étaient peut-être apparentes, car le nom de Nathan est ici certainement un nom de famille. שלו est sans doute Salon. Maestro Bonjudas Nathan Crescas est peut-être le même que Nathan Creyssenti ou Crescas Nathan, médecin à Avignon (voir *s. v.* אבניון, p. 8). Il se peut que ce Bonjudas Nathan fût originaire de Salon et demeurât à Avignon.

Digitized by Google

8° Jacob ben Moïse de Bagnols, auteur d'un grand ouvrage de casuistique et de philosophie religieuse, resida quelque temps à Salon dans la seconde moitié du XIV° siècle (voir *s. v.* באנריילש, p. 95). Il parle, dans cet ouvrage, de trois actes de divorce pour lesquels il prêta son concours à Salon comme rabbin. La première lettre de divorce, datée de 1361 et rédigée à מגדול שילון, désigne les époux divorcés sous les noms d'Abraham ben Hayyim de Salon et Estella, אישטילאה, fille d'Isaïe ben David de Salon (RÉJ., IX, 56; voir *s. v.* אישטלאה). La deuxième lettre de divorce a été rédigée à Salon dans le même année, au moment de la peste. Le mari s'appelait Don Moïse ben Nathan d'Alençon, et la femme était la fille de l'estimé Don Salomon Bonjudas Cayl (RÉJ., IX, 56; voir *s. v.* אלאנצון). Le troisième document est une lettre de lévirat rédigée en 1362 au profit de la veuve de Samuel ben Saül, qui s'appelait Calva, קאלוואה, fille d'Isaac ben Péreç. Cette cérémonie eut lieu en présence de notre Jacob et des « anciens de Salon » (RÉJ., *l. c.*).

9° En 1360, un contrat de mariage fut rédigé à Salon au profit des fiancés Mordekhaï ben Elia et Douce, דובצה, fille d'Abba Mari ben Abigdor (mss. Bodl., n° 783, 1°, Cat., p. 154; RÉJ., IX, 59). M. Neubauer (RÉJ., *l. c.*) a identifié cet Abba Mari ben Abigdor avec Abba Mari ben Eligdor de Salon, dont nous avons parlé plus haut.

שלינש.

Le ms. Hg. 196, Cat., p. 73, contenant le *Tour Yoré Déa* de Jacob ben Ascher, a été copié en 1430 par Hiskiyya ben David דשלינש. Le copiste qui, en cette année, était déjà presque un vieillard, dit qu'il est exilé français et se plaint d'avoir été expulsé également de מילדשא, où il avait d'abord trouvé un refuge. שלינש est probablement Salins, ville de la Bourgogne, dans le département du Jura, arrondissement de Poligny. M. Loeb a publié un document relatif à l'expulsion des Juifs de Salins et de Bracon en 1374 (RÉJ., XV, 298). En 1389, il y eut de nouveau des Juifs à Salins (Simonnet, 193). La dénomination de צרפת, usitée souvent pour désigner le sud de la France et la Lorraine, peut avoir été employée dans ce ms. pour désigner la Bourgogne (voir *s. v.* צרפת). Il faut probablement chercher aussi מילדשא dans la Bourgogne ou la Savoie, qui est voisine, mais je ne sais pas quelle localité se cache sous ce nom, qui est peut-être corrompu. Le nom de Salins est aussi

Digitized by Google

écrit en hébreu טאלינט (REJ., VIII, 187). Par contre, le nom de טאליטן, dans tos. Ketoubot, 13 *a*, ne désigne pas Salins, mais est une forme altérée de קלצון, Clisson (voir *s. v.* קלצון). A la fin du ms. Mun. 138, Cat., p. 63, dans une note, se trouve le nom d'Abraham ben Joseph דישלינט. D'après l'ensemble du passage, il s'agit là de Salinas, en Espagne, que Salomon ben Ruben Bonfed, dans son Divan, appelle שאלינים (H. B., XIV, 96). Dans le Catalogue des mss. Hg, p. 78, M. Steinschneider compare ce שלינים au שלינט du ms. Hg et identifie ce dernier nom avec la localité de Salines, sans indiquer le pays où elle se trouve. Mais, comme nous l'avons déjà dit, le nom mentionné dans le ms. Hg désigne très probablement Salins, en Bourgogne.

שלמר SAUMUR.

En vieux français *Salmur*, en latin *Salmurium*. Ville du département de Maine-et-Loire.

Cité dans S. Hayyaschar, 8 *c*.

Dans cette ville résidait un savant du nom de Moïse, qui est appelé רבינו, « notre maître », et dont on cite une explication du passage de Houllin, 80 *a* (S. Hayyaschar, 8 *c*). Ce même Moïse משלמר ou משלמור est mentionné comme autorité rabbinique dans deux mss., à la fin de la décision prise par le deuxième synode, qui s'était réuni sous la présidence de R. Tam (voir *s. v.* גרוויש, p. 237). Il était contemporain de R. Tam. Le Rituel d'Avignon contient une composition synagogale pour la fête des Tentes qui commence par ces mots : בכל מקום אשר טמי, et qui a pour auteur Abraham Salmur (Zunz, dans Ztg. des Judenthums, année 1839, 80). J'ignore si ce nom de Salmur désigne Saumur. En 1162, le roi Henri II d'Angleterre, qui était en même temps seigneur de Normandie et d'Anjou, publia une ordonnance relative au droit de péage que les Juifs devaient payer au pont de Saumur (Teulet, Layettes du trésor des Chartes, I, n° 178 ; H. B., XXI, 106). Enfin, parmi les Juifs autorisés en 1204 à demeurer au Châtelet, se trouvait « Isaac de Petraria de Salmuro » (Delisle, 890).

Digitized by Google

שנטאש.

Le Kol Bo, n° 143, donne un extrait de l'ouvrage rituel *Menahel* où il est question d'une décision relative à un point de droit matrimonial que rendit Samuel d'Evreux et qui fut ratifiée par d'autres rabbins, notamment par Yehiel de Paris, Nathanel le saint de Chinon, Sen Durant, probablement de La Rochelle, et Isaac. Ce passage est emprunté, en réalité, à l'ouvrage Orh. Hayy., II, ms. Gz., 28 *b*, où, au lieu de ר׳ יצחק, on lit הר״ר דשנטאש; dans Orh. Hayy., II, ms. Hstm, autrefois ms. Luzzatto, 10 *b*, ce nom est écrit הר״י משנטש. Nous avons déjà parlé de cette décision rituelle et établi que, d'après l'ensemble du texte, il est très probable que tous les savants nommés dans ce document sont des rabbins français du milieu du XIIIe siècle (voir *s. v.* לרוקילא). La localité de שנטאש ou שנטש se trouve donc en France. C'est très probablement SAINTES, en latin *Santones*, en vieux français *Saintes*, ancienne capitale de la Saintonge, et aujourd'hui chef-lieu d'arrondissement dans le départ. de la Charente-Inférieure. Landshuth (Amudè Aboda, 286) identifie cet Isaac avec Isaac ben Abraham, frère de Simson de Sens. C'est une erreur, car Isaac ben Abraham est antérieur d'une génération à notre Isaac de שנטש, et, de plus, le nom de la ville de Sens, qu'on rencontre assez fréquemmment, est écrit autrement (voir *s. v.* רמפיר et שנץ).

Le pape Grégoire IX écrivit en 1236 aux évêques de Saintes, d'Angoulême et de Poitiers pour blâmer les croisés des violences qu'ils exercèrent contre les Juifs de cette contrée (voir *s. v.* אנגולימא). En 1249, Alphonse, comte de Poitou, expulsa les Juifs de plusieurs localités de son domaine, notamment de Saintes (voir *s. v.* לרוקילא).

En dehors de cet Isaac dont nous avons parlé, nous ne connaissons pas d'autre savant de Saintes. Dans Orh. Hayy., I, 23 *d*, on trouve mentionné Joseph דשנטאש. Il s'agit là évidemment de ce Joseph דשאנטריש qui habitait Saint-Jean-d'Acre et était en correspondance avec S. ben Adret (Consult., I, n°s 346-361). Il était d'origine espagnole, et la localité de

Digitized by Google

שאנטיט d'après laquelle il est nommé se trouve, par conséquent, en Espagne. C'est sans doute un des endroits espagnols nommés Santos. Le célèbre savant Joseph ibn Abitour s'appelait בן שנטאש ou בן שאטנש et שטנש, Ibn Satanas, nom qui est peut-être une simple métathèse de שנטאש, Santos, et qui est sûrement un nom de famille (Stnschn., Cat. Bodl., p. 1438; cf. le nom de famille espagnol chrétien « dos Santos », dans Kayserling, Gesch. d. J. in Portugal, 336).

שנטיבריא SAINT-THIBÉRY.

En latin *Oppidum Sancti Tiberii*. Ville du Bas-Languedoc, dans le départ. de l'Hérault, arrond. de Béziers.

Cité dans I. de Lattès, Consult., p. 88.

Un procès-verbal rédigé à Hyères, en 1340, mentionne comme témoin Hayyim דשנטיבריריא (*l. c.* ; voir *s. v.* איריאש). Ce nom désigne certainement Saint-Thibéry. Il est question de la communauté juive de cette localité dans un document de 990 (Saige, 77). Des actes latins de 1284 et de 1306-1307 parlent aussi des Juifs de Saint-Thibéry (Saige, 213, 295, 301). Dans les Consult. de Nissim Gerundi, éd. Kœnigsberg, n° 33, on trouve mentionné comme témoin N'Astruc דשטיבירי, originaire du midi de la France et établi en Italie dans le milieu du XIVe siècle. Il avait probablement émigré dans ce pays à la suite des persécutions dirigées en 1320-1321 contre les Juifs de France. Le nom de שטיבירי doit sans doute être corrigé en שטיבירי, Saint-Thibéry.

שנלין SENLIS.

En latin *Silvanectæ* ou *Silvanectis*. Chef-lieu d'arrondissement dans le département de l'Oise, autrefois siège d'un évêché.

Parmi les dignitaires de l'Église qui assistèrent à la contro-

Digitized by Google

verse religieuse soutenue en 1240 par Yehiel de Paris, à la cour du roi, se trouvèrent les évêques de סנס, Sens, et סנלית, Senlis (Controverse de Yehiel, éd. Thorn, 1873, p. 16; voir *s. v.* פריס, p. 504). A la forme latine *Silvanectæ* répond certainement le nom hébreu סילוואנעט, avec terminaison italienne, mentionné dans Dibrè Hayy., 37 *a*.

Senlis était habitée par des Juifs. Ainsi, Banditus de Silvanectis est un des Juifs autorisés en 1204 à résider au Châtelet de Paris (Delisle, 890; pour le nom de Banditus, voir *s. v.* ארגש). En 1225, Guérin, évêque de Senlis, annula toutes les créances des Juifs de son diocèse qui avaient quatre ans de date (Beugnot, I, 90). Dans les comptes des impôts payés par les Juifs en 1202 et 1298-1300 figurent aussi les contributions des Juifs de Senlis (REJ., XV, 234, 247, 250, 254). A en juger par le produit de ces taxes, les Juifs de Senlis étaient assez nombreux, ou bien ils étaient riches et, par conséquent, fortement imposés. Odon, évêque de Cambrai (1105-1113), dit dans la préface de son ouvrage sur l'Incarnation qu'en 1106 il eut une controverse religieuse à Senlis avec un Juif nommé Léon (REJ., V, 245). Ce prélat voulait écrire sans doute son ouvrage sous forme de dialogue, et, dans ce but, il feint une controverse soutenue contre le juif Léon. Il est vrai que chez les Juifs de France, le nom de Léon, qui répond à celui de Juda, était assez fréquent. Mais le récit d'Odon, reposât-il sur une simple fiction, ne prouverait pas moins qu'il y avait alors des Juifs à Senlis.

סנס SENS.

En latin *civitas Senonum* ou simplement *Senones*, en vieux français *Sanz*, *Sans* ou *Senz*. Chef-lieu d'arrondissement du département de l'Yonne.

Cité dans les gloses de Péréç sur le Semak, nº 32; dans Mord. Guittin, gloses, nº 463; dans Luria, *l. c.*, et passim.

Le nom de cette ville est aussi écrit en hébreu סאנץ (Schitta Mekoub. sur Kamma, 2 *a*, 6 *b*; Schaarè Doura, nº 82, et pas-

Digitized by Google

sim), סאנס (Mordekhaï, ms. 88 de la bibliothèque du séminaire rabbinique de Breslau, Meguilla, III, et passim), סנרץ (Semag, ms. Lzg 6, Cat., p. 277), סירנץ (S. Hayyaschar, 69*a*; Orh. Hayy., I, 111 *b*; Schitta Mekoub. sur Kamma, 59 *b*), et, moins correctement, שנזא (tos. Ketoubot, 58 *b*) ou סאנזא (tos. Edouyot). On trouve aussi la forme altérée de סהנא (tos. Yebamot, 93 *b* : c'est le passage de tos. Ketoubot, 58 *b* ; tos. Kiddouschin, 4 *b*), correctement écrite dans Korè Hadd., 16 *a* (סאנץ), et celle de שזינא (Mord. Mecia, II, n° 260, éd. Sabionetta ; même passage dans Schitta Mekoub. sur Mecia, 26 *b*, טיטה ר' טמשון ; לקוטי אמרכל, éd. Koronel, 33 *b*, c'est le passage de Schaarè Doura, n° 82), ainsi que les formes singulièrement corrompues de שהזנא (Maïmoniot, Consult. אישות, n° 6), שזנא (Mord. ms., même passage que dans Maïmoniot, *l. c.* ; cf. Mschr., 1877, p. 158) et שירנא ou שורנא (Temim Dèim, n° 87; Gross, dans RÉJ., VI, 175, 176).

L'Itinéraire ms. d'un voyageur anonyme décrit les tombeaux placés au pied du mont Carmel, notamment ceux de Simson ben Abraham, Yehiel de Paris et Joseph משירנש (RÉJ., X, 105-106; voir *s. v.* ארמלי). Simson ben Abraham est le tosafiste de ce nom établi à Sens, dont le fils, Jacob הקטן, est aussi enterré près du mont Carmel (RÉJ., *l. c.*). On a donc le droit de supposer que le nom de משירנש doit être corrigé en שאנש, Sens (Neubauer, dans RÉJ., *l. c.*), et que ce Joseph de Sens est identique avec le neveu de Simson de Sens (Gross, dans RÉJ., VI, 182). Comme la forme corrompue de שזנא ou שזינא se présente très fréquemment, Zunz a été amené à supposer (Zur Gesch., 49) qu'elle désigne Sézanne. Mais la collation des passages où se trouve ce nom de שזנא prouve avec évidence qu'il faut lire שנזא, Sens.

Dans RÉJ., VI, 167, et VII, 40 et suiv., j'ai consacré une étude étendue à l'histoire des Juifs de Sens, des savants de cette ville et surtout du célèbre commentateur Simson ben Abraham de Sens.

Digitized by Google

שנשפורין.

Dans le ms. Bodl. 874, Cat., p. 181, qui contient le Semak, on trouve un acte de divorce rédigé en 1394 dans la localité de שנשפורין, près de la rivière ארזן. Il s'agit, d'après cette dernière indication, de Saint-Symphorien, autrefois Saint-Saphorin-d'Ozon, près de la rivière d'Ozon, village du Dauphiné, dans le département de l'Isère, arrondissement de Vienne. Au XIVe siècle, cette localité renfermait une riche et importante communauté juive (Prudhomme, 37, 51, 76, et passim; REJ., IX, 251, 254).

שקנא.

En énumérant les plus célèbres rabbins qui avaient dirigé, au commencement du XIIIe siècle, les principales écoles de la France septentrionale, Luria (Consult., n° 29) mentionne aussi Eléazar de שקנא. Ce nom, qui a passé sous cette forme dans le Sèder Hadd., éd. Carlsruhe, I, 130 *a*, ne se prête, tel quel, à aucune identification. Il faut admettre que, comme bien d'autres noms de lieu cités dans cette consultation, il a été profondément altéré. Il serait, en effet, surprenant qu'un homme qui est cité comme un rabbin considéré, à côté de Juda Sire Léon de Paris et Simson de Sens, ne fût pas autrement connu. Essayons donc d'établir son identité. On connaît un poète liturgique nommé Eliézer משראנו (mss. Hg., n° 137, Cat., p. 52). Zunz identifie ce nom de lieu avec Sézanne (Litg., 302); il a donc lu שראנו. Ce poète Eliézer, au lieu d'inscrire son propre nom dans la composition liturgique qu'il a écrite, y a mis le nom de son fils Simson; ce qui prouve qu'à cette époque, ce dernier était déjà un savant considéré, dont le père était fier d'associer le nom à ses propres écrits. D'un autre côté, un document latin, de l'année 1204, est signé, au nom des Juifs, « d'Abraham de Novo Castello, magister Sanson, Meuns de Sezana » (Neubauer, dans REJ., IX, 63). Il ne serait pas impossible que

Digitized by Google

ce Samson de Sézanne fût Simson, fils d'Eliézer, et qu'Eliézer lui-même, appelé « notre maître », fût identique avec Eléazar de שקנא mentionné par Luria. Dans ce cas, שקנא devrait être corrigé en שזנא, SÉZANNE, en latin *Sesana*, ville du département de la Marne, où il y eut des Juifs au moyen âge (REJ., I, 70, XV, 234). En admettant que Luria parle réellement d'Eliézer de Sézanne, on s'expliquerait aussi pourquoi on trouve si souvent שזנא à la place de שנזא, Sens, car il serait facile de comprendre qu'on a souvent confondu Eliézer de Sens avec Eliézer de Sézanne (voir *s. v.* שנץ).

Le Mahzor Vitry (éd. Berlin, n° 317) cite une consultation adressée par R. Tam à Siméon ben Nathanel de שזנא. Ici, ce nom semble aussi désigner Sézanne et n'est pas une altération de שנזא, comme dans le cas que nous avons mentionné plus haut (voir *s. v.* שנץ).

ששטיר.

Dans les Consultations d'Isaac ben Schèschet, n° 266, il est question de שוק הנקרא לו ששטיר. Le mot שוק signifie ici, comme dans le langage talmudique, « marché public » ou simplement « rue », et, d'après le contexte, cette place ou cette rue se trouve à Arles. C'est ainsi que cette même consultation parle aussi de שוק הנקרא מרקט טב, c'est-à-dire le Marché-Neuf à Arles (voir *s. v.* מרקט טב). Le nom de ששטיר est sans doute une forme altérée de Saint-Isidore. A Arles, il existe une église Saint-Isidore, qui a probablement donné ce nom à une place ou à une rue voisine.

ששטרון SISTERON.

En latin *Segustero*, plus tard *Sistero* ou *Sistarica*. Ville située sur la Durance, dans le département des Basses-Alpes.

Cité dans Schèb. Yeh., éd. Hanovre, p. 113.
Il est question, dans ce passage, d'une émeute populaire qui

Digitized by Google

éclata en 1205 et causa la mort de quatre-vingts Juifs. Aucune autre source ne parle de ce massacre. Josua ben Samuel copia à Sisteron, en 1433, pour son propre usage, le ms. de Rossi 417, 1°, Cat., III, p. 36, contenant l'ouvrage théologique *Émounot we-Deot* de Saadia gaon. Dans le ms. Mun. 213, Cat., p. 72, on trouve mentionnés, comme anciens propriétaires de ce ms., En Macif דאלשטטיר et Astrug דלשטטיר, tous deux Provençaux du milieu du XIVe siècle. M. Steinschneider a vu dans le mot hébreu le nom de Les Esserts (H. B., XVI, 132). Mais on ne rencontre ce nom chez aucun Juif de la Provence. A mon avis, la syllabe דל ou דאל est l'article provençal *del* ou *dal* au génitif, et שטטיר est Sisteron ; il faudrait donc lire « del Sistero ». Le nom de שטטיר correspond sans doute à une ancienne forme provençale dérivée de la dénomination latine *Sistero*.

Une note insérée dans le ms. Mun. 292, Cat., p. 123, rapporte que Vidal Cohen et Joseph דלשישטארץ attestent que קומאיידה, veuve de מואל בונדוי קומפראר, Muel Bondavi Comprad, à שילון, Salon, a vendu en décembre 1451 à Maestro Salemias nassi de שישטארץ le ms. où se trouve cette note ainsi qu'un autre ms. d'un ouvrage médical et une couverture (קוביירטור) de laine rouge (H. B., XIV, 95). מואל, Muel, est une forme abrégée de Samuel (voir *s. v.* דבש). Le nom de femme קומאיידה a peut-être de l'analogie avec le nom de קמילה, Camilla (Schalsch., éd. Venise, 66 *b*). Le nom de שישטארץ ou שושטארץ (Cat. Mun., p. 123) désigne probablement aussi Sisteron et correspond peut-être à une ancienne forme provençale dérivée du nom latin *Sistarica*.

תרתאס TARTAS.

Petite ville de la Gascogne, dans le département des Landes, arrondissement de Saint-Sever.

Le célèbre imprimeur David ben Abraham Crasto ou Castro Tartas, qui édita à Amsterdam divers ouvrages pendant les années 1660-1695, était originaire de cette ville. Dans l'édition du מחז יצחק d'Isaac Cantarini, Amsterdam, 1688, le nom de

Digitized by Google

Tartas est écrit en hébreu תרתאס, et, dans d'autres éditions, il est écrit תרטאס ou תארתאס (Stnschn., Cat. Bodl., p. 2857). Le frère de David, appelé Jacob ben Abraham Castro Tartas, fut également imprimeur à Amsterdam de 1664 à 1669 (Stnschn., *l. c.*). Son autre frère ou parent Isaac de Castro Tartas, homme très instruit, monta sur le bûcher à Lisbonne le 15 ou, d'après d'autres, le 22 décembre 1647, à l'âge de vingt-cinq ans, pour rester fidèle à la foi de ses aïeux, et exhala son âme avec ces paroles : « Ecoute, Israël, *Adonaï* est Un » (Kayserling, Sefardim, 204 ; Gesch. d. J. in Portugal, 308; Bibliotheca española-portugueza-judaica, 37).

FIN.

Digitized by Google

INDEX

DES NOMS GÉOGRAPHIQUES HÉBREUX

CONTENUS DANS CET OUVRAGE

א

Pages.	
45	אאינאט
343	אאלב
1	אבגוסטה
38	אבוב
38	אבורא
2	אבייטן
1	אביזיון
17	אבלון
2	אבנון
56	אבנייא
23	אברוויקא
23	אברוך
18	אבריגנא
18	אבריגנה
19	אברנגה
21	אבשטריאה
1	אבשטריאה
21	אגדי
22	אגי מוריטי
44	אגינאט
44	אגיניס
44	אגינט
63	אגנר
186	אדין

Pages.	
73	אדלב
22	אובריוק
23	אובריק
37	אובשון
2	אוגיון
23	אודיס
23	אודיץ
31	אודל
39	אווירא
2	אוויזון
2	אוויזיון
2	אווירן
19	אווירינגא
24, 663	אוזון
305	אוחשנורט
122	אוטרנט
56	אויאוניטי
2	אויגיאון
2	אויגניאון
2	אויניאון
2	אוינין
2	אוינן
3	אויניון
2	אויניון
2	אוינייון
39	אוירא
24	אוירי
26	אולבריגה

Pages.	
26	אולובירינגא
25, 27	אולובריגאה
26	אולובריגה
17	אולון
31	אוליינט
31	אולינש
31	אולנשש
31	אולניז
251	אולא
65	אוניואה
65	אוניואה
2	אוניון
66	אונייבין
2	אונין
83	אופירי
27	אוקיאנוס
27	אוקציאני
27, 28	אורביל
27	אורבלי
29, 357	אורגול
28	אורגון
29	אורגיל
31	אורגלי
205	אורדין
23	אוריוק
30	אורטי
23	אוריוק
30	אוריינט

Digitized by Google

Pages.		Pages.		Pages.	
24	אוריס	44	איגין	56	אלבנאייא
24	אוריץ	18	איגיר	56	אלבניא
31	אורלוני	48	אי הפומיצי	57	אלברט
30	אורליאנס	38	איוורא	357	אלגוואר
30	אורליאנשי	23	איוויריק	357	אלגוואריי
31	אורליוש	23	איוריק	58	אלואירניאה
30	אורלייאנאס	20	איזוב	59	אלוייאה
36	אורלייאס	20	איזובים	61	אלוירא
30	אורלייאש	54	איטאליאה	60	אלוץ
30	אורלייניש	75	איטליא	61	אלטורדא
36	אורלייניס	44	איטנפש	26	אליבורגה
30	אורליינץ	38	אייברה	25	אליבורזה
30	אורליינש	39	אייבריש	357	אליגורן
31	אורלייש	45	אייגיש	357	אליגירן
31	אורליישא	45	אייגש	61	אליורא
30	אורלינוש	39	אייוורא	61	אליטייא
31	אורליניאש	38	אייורא	59	אליץ
30	אורלינצא	65	איינגייב	59	אליש
30	אורלינט	45	אייקש	60	אלנצורא
30	אורליענס	39, 563	אייר	61	אלסודי
82	אורליש	49	אייראש	60	אלצויירא
73	אורלך	49	איירש	60	אלצונה
31	אורללש	50	אילירים	60	אלצורה
30	אורלנט	354	אימליאון	60	אלצירא
37	אושון	254	אינבילה	60	אלטונא
21	אושטריאה	126	אינגליזיש	343	אמיילב
65	אושפנבורק	54	איסטליייא	343	אמילייב
144	אושקה	50	איקואטאני	62	אמינט
45	אזאיש	50	איקואיטאניאה	343	אמלב
19	אזוב	49	איראש	62	אנבוה
458, 611	אזובי	51	אירוי	62	אנבזה
37	אט	52, 560	אישונא	254	אנבילה
65	אטוב	53	אישטילא	254	אנביל
44	אטונפש	54, 657	אישטילאה	254	אנבילא
45	אטנפא	52	אישטלאה	63	אנגבישא
39, 563	אטרא	55	אישטריא	65	אנגו
73	אטרואיש	29	אישיל	65	אנגוב
73	אטריבאטו	55	אישקאלדי	62, 445	אנגולימא
38	איבדואיצינשי	53	אישתילא	63	אנגולימו
39, 40	איבוב	65	אכזב	63	אנגוליש
38	איבורא	39	אלאוורא	65	אנגי
38	איברא	56	אלאנצון	65	אנגיר
38	איברה	56	אלאקוניאו	65	אנגייב
22	איבריוק	56	אלבאניא	63	אנגיירש
45	איגאש	56	אלבאנייא	67	אנגלטירה
44	איגון	57	אלביגינשי	67	אנגליטרא

Digitized by Google

Pages.	
64	אנדושא
65	אנדינאבי
64	אנטיבו
65	אניאר
64	אניו
65	אניוב
65	אניון
65	אניוש
64	אנרישא
64	אנרישאה
126	אסיה
486, 537	אספמיא
75	אפריקיא
66	אפרנאי
66	אפרנוי
66	אפרני
23	אפרק
21	אקדי
50	אקואיטאניאה
22	אקוי מורטי
73	אראלד
58	ארביריניאונשי
66	ארגאנטן
65	ארגון
67	ארגנטירה
71	ארדו
71	ארדיך
82	ארדל
74	ארדלי
54	ארויו
73	ארטינשיאי
54	אריוי
71, 72, 73	אריץ
73, 74	ארלא
73	ארלאדי
73	ארלד
73	ארלדו
73, 79	ארלדי
74	ארלו
73	ארלי
73	ארלידי
73	ארליט
73	ארלך
90	ארמאדנגיש
91	ארמלי
189	ארפורט

Pages.	
45	אשאיגיש
45	אשאיש
646	אשדישאוני
53, 54	אשטילה
54	אשטלה
45	אשטנפש
52, 560	אשינה
45	אשישי
45	אשפניא
224	אשפנראי
132	אשקאלדי
45	אשתנפש

ב

551, 552	באאיזא
92, 192	באיוה
114	באיק
93, 94	באנוילש
95	באנוילש
124	בארבאציאה
125	בארבאשטי
121, 122	בארי
496	באריגי
96	בדוס
96	בדרץ
96	בדרש
96	בדריש
105	בדרידאה
96	בדריש
96, 100, 105	בדרשי
187	בהם
116	בוברש
443	בוגריש
106	בודון
106	בוזניאני
106	בוזניטא
106	בוזניאני
112	בוירייאן
116	בולדא
107	בולובאציינשי
117	בולוניא
107, 117	בולוניא
119	בולקיירי

Pages.	
192, 402	בונא
65	בונבירק
110	בונגיא
110	בונגיל
443	בונדיש
94	בוניולאש
107	בוץ
108	בורבון
110	בורגוויל
110	בורגווילה
109	בורגווינא
110	בורגויל
109	בורגונדא
108	בורגונדו
109	בורגונדיאה
108	בורגוניא
108	בורגוניאה
109	בורגוניוני
109	בורגוני
108	בורגונייא
108	בורגונייה
110	בורגוש
110	בורגיל
110	בורגיל
108	בורגנא
109	בורגני
111	בורדאש
111	בורדוס
111	בורדיאוס
111	בורדיאוש
75, 111	בורדיאיש
111	בורדיגאלה
111	בורדייל
75, 111	בורדילי
111	בורדילש
87, 112	בוריאן
112	בוריין
111	בורילש
113	בושירו
113	בזגודדו
222	בזלא
107	בזנטי
117	ביאולואיס
94	ביאולש
192	ביאן
193	ביאנא

Digitized by Google

Pages.		Pages.		Pages.	
417	ביבלואיס	119	בלקייה	123	בריאה
496	ביברא	119	בלקייר	129	בריטא
113	ביגורידה	119	בלקיירו	126	בריטאנא
114	בידאגי	119, 656 (מגדל)	בלקיירי	126	בריטאנייא
96, 97	בידאיש	119	בלקירי	126	בריטונים
105	בידאיריאדה	20, 119	במות	123	בריידה
105	בידאיריאש	20	במותיי	128	בריינא
97	בידרש	94	בנגולש	133	בריינ
116, 187	ביהם	94	בניולש	129	ברינא
192	ביונה	95, 95	בניולש	129	ברינון
97	ביזוז	278	בקעת יריחו	129	בריניא
97	ביזיש	446	בקרש	487	בריקתוס
110	ביטוריסנשי	121, 122	בר	129, 130	בריש
110	ביטוריצנשי	108	בראבאן	125	ברישק
129, 194	בייאנא	124	בראבאנד	129	ברנא
92	בייאני	124	בראבנט	131	ברני
194	בייבנא	124	בראונד	422	ברצלונא
496	בייברא	469, 470	ברצי	370	ברצלוני
192	ביינא	123	בראיא	127	ברתונים
194	ביירנא	123	בראיה	96, 611	בשיש
117	בילו	192	בראנה		
119	בילקאירי	116	בראנקפורט		
119	בילקוירי	124	ברבנט		
119	בילקייר	125	ברבשטא		ג
192	בינא	125	ברבשטריא		
114	ביץ	108	ברבון	131	גאבריאאס
125	בירביישקה	123	בראשה	250	גאזני
125	בירבישקה	124	ברבנצי	132	גאליא
126	בירטנייה	125	ברבשקה	131	גאליאה
97	בישוש	126	ברבשתר	132	גאליאה בלגוקה
95, 626	בישיש	109	ברגונדא	132	גאליאה טונשדה
192	בישנא	109	ברגונדיא	132	גאליאה צילטיקה
96	בישש	109	ברגנייא	132	גאליאה קונאשה
127	ביתניא	109, 207	ברגניא	140	גאליקי
117	בלאייש	109	ברדיא	140	גאליקי
115	בלגוצי	124	ברדאנד	132	גאלק
115	בלגנצי	96	ברדש	144	גאסקוניאה
117	בלויש	207	ברונא	132, 134	גארונה
117	בלויש	96	ברוש	144	גאשקונא
117	בלומיס	127	ברטאניאה	144	גאשקוניאה
117	בלומיסו	126, 153, 156	ברטן	144	גבושטלא
117, 118	בליון	127	ברטניא	134	גביאה
115	בליינצי	126	ברטנייא זפירדה	144	גוראשקה
117	בליס	126	ברטנייא רבה	139	גוויש
118	בלמס	127	ברטנים	251	גוויישר
118	בלמש	123	בריא	487	גומר

Digitized by Google

	Pages.
דיסיארד	145
דיצא	152
דיצקורטלא	156
דיש	633
דישטיליא	53
דישקינט	658
דלאכרי	469
דלאפינאשא	270
דלארקיאה	271
דלבארי	470
דלבבץ	108
דלבראי	470
דלפוגט	157
דלפוגיט	157
דלשושטארץ	664
דלשישטארץ	664
דלששטיר	664
דמדי	634
דמפיר	160
דניפריש	160
דנמילט	95
דנסיר	160
דנסירא	160
דנסירד	160
דנסירש	160
דסקורטאל	156
דפיארה	145
דפיאה	145
דפיירד	145
דפירא	161
דראמיניין	170
דרגינייא	170
דרוג	173
דרזאינצא	171
דרזאש	172
דרזינצא	171
דרזנאש	172
דרזאיש	172
דרזויש	172
דרזש	172
דרזסי	172
דרזיש	171
דרזיש	172
דרם	176
דרש	172
דשיווש	172

	Pages.
גשר מורמיר	442

ד

	Pages.
דאייט	172
דאלבארי	469
דאלפוגיס	157
דאלששטיר	664
דאני	251
דאפיארד	145
דאפיארד	145
דאפיירא	145
דאפיירד	145
דאקיס	146
דברש	96
דואדנו	623
דומרג	635
דומרוג	635
דומרוגי	635
דונזילה	215
דונמיר	160
דופיירא	161
דופירא	160
דוקאמרטינה	631
דוראשטל	150
דוריייש	172
דורנו	625
דורניש	173
דטולוש	215
דטלושא	215
דטלו	215
דיאו	150
דיאונזיאו	151
דיגון	151, 152
דידינגיוה	155
דיון	152
דייברה	38
דיין	152
דיינטק	155
דייפא	154
דיניאה	154
דינייא	154, 155
דינשק	155, 156
דיסקורטל	156

	Pages.
גונבילא	251
גוני	250
גורגוש	110
גורדר	135
גורדוא	135
גורדון	135
גורדוניו	135
גוריזינא	152
גורניס	136
גורנץ	136
גורניש	136
גושטריש	393, 618
גיאויסוס	141
גיאני	250
גידון	576
גיזא	139
גייראשש	393
גילוינשי	269
גיליניס	140
גינון	576, 586
גיניברי	597
גירונדא	16
גירמיטינסי	140
גישדה	139
גלוס	487
גלירא	132
גליקי	140
גראוינסוס	141
גראויסונמא	141
גראוישונשי	141
גראסא	142
גראסי	142
גריינץ	138
גרינצין	138
גרישאבדאן	142
גרן	50, 138
גרנובלא	143
גרני	50
גרניס	137
גרץ	139
גרשה	142
גשיקוייא	144
גשקוניא	144
גשר אורמינו	442
גשר אלדמיר	441
גשר מורמייר	442

Pages.

דרלי 74

ה

הוחשטט 305
היידן 186
היטר 294
הייפאדט 189
הייפורט 189
הל 435
הלא 435
הם 187
הר 323
הרביזוליר 187
הרדה 188
הר הזהים .. 256, 189
הרנפוס 189
הר סגור 335
הרפוס 189
הרפוס 189
הר פישולנר 323
הררי 323
הר שניר 360

ו

ואלאבריגו 25
ואלבריגה 26
ואלואיס 190
ואלימן 190
ואלישיאר 190
וואיאן 191
וואלייבצא 204
וואלדין 205
וויאוינא 191
וויאנה 192
וויאני 251
וויאיינא 191
וויאין 191
וויינא 251
וויינה 192
וויירס 195
וויך 251
וויינא 192, 251
וויניטשי 202
וויירדין 205
וולטיניייס 203
וולטנייס 203
וולייאר 203
וולינצה 204
וולינצייאה 204
וויני 65, 251
וונט 204
וורדא 207
וורדום 205
וורדון 205
וורדוס 205, 206
וורדין 205
וורדיש 205
וורדן 205
וורמנטון 208
וושו 191
וושול 191
וזר 190
וויאיינא 191
וויאינה 191
וויאנה 191
וויאני 251
וידאני 114
וידורלי 194
וויואש 194
ויטרי 195, 196, 294, 295
וייינא 191
וילא מאיניא 197
וילא מניא 197
וילא מנייא 197
וילא נובא 198
וילא פרנקא
מקופלונט 199
וילה נובא 198
וילה נובה 198
וילה פראנקה 201
וילפורט 201
וינא 192
וינדאיברא 41
ויניסיאן 202
ויניציאה 202
ויניציאה 202
ויצינאש 202
וירדום 205
וירדון 205
וירימאנדי 263
וכדוס 205
ולדמיר 203
ולובריגאה 27
ולינציה 204
ולכרן 484
וניולש 94
ונייטי 202
ונש 204
וראנקרייך 486
ורדון 207
ורדיון 205
ורוזורין 206
ורונא 207
ורנקי 487
ורנקן 487
ושו 191

ז

זאזלי 99
זורדון 205
זורדס 205
זייח 256
זרוזורין 206

ח

חדרי 324
חמש 635

ט

טאראשקו 248
טוראץ 208
טוב 212
טויל 254

Digitized by Google

Pages.	
209, 212	טוך
211	טול
211	טולא
213	טולוזה
212, 213	טולון
213	טולושה
211	טולזן
213	טולן
224	טוראייש
172, 224	טוריוייש
216	טוריוניו
217	טוריונינשי
376	טורטושא
376	טורטושי
268	טוריס
218, 224	טורייש
215	טורינאי
215	טוריאי
215	טורינאסינשי
216	טורינו
217	טוריוויש
216	טורנון
216	טורנוש
217	טורניש
217	טורקיא
216	טורש
131	טושאי
639	טיון
211	טיל
224	טירויש
219	טלארט
224	טמריש
291	טרא
222	טראבוטו
246	טראנקאטלייש
249	טרבוט
220	טרבוטי
220	טרבות
221	טרבט
240	טרואיש
223	טרוויש
223	טרוויש
243	טרוטי
223	טרויאש
224	טרויי
223	טרוויאש

Pages.	
172, 223, 227, 233	טרוייש
224	טריניש
224	טרוץ
223	טרוש
244	טרון
223	טרוש
243	טרוטין
124	טריאש
242	טריביס
242	טריברש
242	טריבש
223, 365	טריוס
242	טריוש
171	טריוס
243	טרים
244	טריטץ
220	טרייבוש
223, 236	טרייש
243	טריישון
243	טריישין
244	טרימוליא
30	טרינס
30	טרינסי
247	טרינקאטלייש
246	טרינקוטזלים
246	טרינקטאלה
244	טרינ
233	טריס
343	טרישין
392	טרמזיא
30	טרנטא
246	טרנקאטאלייש
246	טרנקאטלויש
246	טרנקאטלייש
246	טרנקטלייש
243	טרשון
248	טרשקו
248	טרשקון

י

Pages.	
251	יאוני
250	יגוני
250, 572	יראני

Pages.	
152	ירדוויינא
251	יירוני
192	יוגא
253	יונכיל
254	יונכילא
250	יוני
65	יוניוב
254	יונכיל
251	יוין
254	יונכיל
552	יילא
254	יינכיל
254	יינכילא
254	יינכילי
254	יינכלא
595	ילצון
254	ינכיל
254	ינכילא
251	ינוי
399	יעדי
255, 256, 257	יצחקי
16	ירונדא
278	ירחי

כ

619	כאולאדי
52	כוכבי
554	כונזי
554	כוסי
106	כורון
619	כזלאדי
52	ככבי
602, 603	כרטש
128	כריגא
257	כרך טיריי
258	כרך טיירירי
258	כרך טירי
259	כרך לוסדון
259	כרך לנדון
261	כרך לראס
20, 574	כפר חסד
261	כרמי
605	כתבי

Digitized by Google

ל

Pages.

לאבור 263
לא דבר. 297, 296, 294
לאודן 306
לאמאש 609, 264
לאטור 268
לאטיש 264
לאשש 265, 264
לאישלאה 310
לאלבאן 269
לאנדינו 269
לאנדריסי 269
לאנש 270
לארגינטירא 67
לארוקילא ... 313, 312
לדוקילא 312
להדיר 294
לואירש 275
לואירש 275
לואיש 272
לואנץ 272
לואנש 272
לובכרט 277
לובדש 277
לודון 306
לודוכי 306
לודיבה 273
לוהיר 294
לוהראיינא 294
לוהריינא ... 294, 293
לוחר 294
לוטבא 273
לוטר 294
לוטרא 294
לוטריגיא 293
לוטריגן 294
לוירד 275, 126
לוך 276
לול 276
לומבארדיאה 276
לומברדיאה 392
לומברש 277
לומבריק 25
לומבריקה 25
לומר 294
לונאש 276
לונברדיאה .. 437, 276
לונברש 277
לונכריט 277
לונגונינשי 277
לונדון 250
לוניל 278
לוניל 277
לוניץ 291
לוציצא 291
לוק 292
לוקש 292
לורינא 294
לורתיר 294
לורתיר 294, 293
לוחר 294
לוחרניא 294
לחמה 305
לטאש 264
לטיש 264
לטש 264
ליאון ... 352, 307, 306
ליאוני 306
ליאונש 306
ליגני 308
לידון 306
ליידן 306
לייקא 292
לימונים 308
לימורג 308
לימרי 635
לינוויל 254
לינל 278
לירא 309, 126
לירה 126
לישיגניאקי 310
לישלאה 370
לישלאש ... 311, 310
לישלוה 310
ליתיר 294
למבארד 277
למברדיאה 392
לנגדוק 344
לנדין 250
לנרן 261, 250
לסאלא 311
לסלה 311
לסנדה 307
לצון 595
לרגינטירה 67
לרוטל 313
לרוקא 271
לרוקילא 312
לרמנדיאה 392
לרקא 271
לרקילא 312
לשון אוך 131
לשמאדש ... 314, 313

מ

מאכריטאניא 1
מאיירא 639
מאיישראדה במונטיל סילטרה 475
מארן 314
מאנאשקאה. 362, 361
מארי מידיטיראניאר 314
מארסיליאה 366
מארסיליא 368
מארסיליה 366
מארציא 314
מארקיאה 315
מארשיליאה 306
מארשיליא 366
מארשליא 366
מארשליאה 366
מגדל ירחי 278
מגדל נרבומה 315
מגדל סיטרוביאו. 475
מגרץ 137
מגנץ 137
מגנצא .. 137, 136, 79
מגרש ייאלי 651
מדי (מרי) 315
מדיאנה 314

Digitized by Google

Pages.

מדיריש 384
מהטטיגומירי ... 316
מוארויש 365
מוזיל 316
מוזלא 316
מוזלא 316
מוטוויל 321
מוטרויל 321
מוידיץ 24
מוירירש 365
מולאבי 344
מוליאון 351
מולינט 316
מומרמלן 354
מומרנצי 317
מונאי 253
מונבן 318
מונדאבריאו 383
מונדאוריאו 383
מון דרגר 318
מונואר 253
מונטאל אדמאר.. 319
מונטאלבאן 318
מונטוזאל 320
מונטוולא 320
מונטייל 320
מונטייל אוימר.. 319
מונטיל 320, 322
מונטיל אדמר.... 319
מונטילץ .. 321, 322
מונטילץ 321
מונטיסיל 323
מונטיסשלויר.... 322
מונטלץ 322
מונטלש 321
מונטפישלייר.... 322
מונטשלויר 322
מונטפשלייר.... 322
מונטשלויר 322
מונטקלוש 335
מונטריאל 321
מונטריאל 321
מונטריל 321
מונטשליר 323
מוניי 253
מוניאי 253

Pages.

מונליריקי 335
מונמילון 354
מונפאליור..... 323
מונפורט..... 336
מונפשליר 323
מונפרילאיר. 323, 480
מונפיליא..... 323
מונפילר..... 323
מונפינסיאירד... 336
מונפינטיאירי... 336
מונפישלירן..... 323
מונפישליור..... 322
מונפלייר ... 323, 480
מונפלירו 323
מונסלירי 323
מונסליך..... 336
מונסשליר 322
מונקטור..... 337
מונקלבים... 337, 338
מופשלייר..... 323
מוצירדאן..... 338
מוקנטר 337
מוקנים..... 338
מוראט..... 339
מורר 338
מורט..... 339
מוריגי..... 635
מורייט..... 365
מורנאש 339
מורציין 314
מרשלא 316
מטישגר..... 339
מידה..... 636
מידי..... 636
מידם..... 636
מיוץ..... 342
מיורקה 337
מייוס..... 342
מייזנגש 343
מייטי 340
מייטיה 346
מייטין..... 346
מיילן..... 351
מיילנש..... 340
מיירנגאש... 342, 343
מיירנגש..... 343

Pages.

מיירניגאש 343
מיילא..... 625
מילאב..... 343
מילאון..... 351
מילדשא..... 657
מילדן 351
מיליאב..... 341
מיליאבי..... 343
מיליוב..... 345
מיליאב..... 343
מילייאבי... 343, 344
מילנש..... 340
מים מחים..... 22
מינטפש..... 45
מיס..... 346
מיץ 252, 346, 348
מיראש..... 350
מיריגדו..... 350
מלאון..... 351
מלגוייר..... 355
מלגויירי..... 356
מלגוירי..... 357
מלגורי..... 356
מלגורייש 355
מלגוריטיש 355
מלגירי..... 357
מלגיר..... 356
מלגויירי..... 357
מלון..... 351
מליאבי 345
מליאון..... 351, 352
מלנמא דטטרון.. 359
מלנצוה..... 360
ממוגבריליאש 254
ממיטץ..... 350
מנאישקה 362
מנבילא..... 254
מנבילא..... 254
מנואשקה.. 361
מנוראשקה..... 361
מנופולי..... 323
מנטריל..... 321
מניאשקה..... 361
מניונבילה..... 254
מנייבילא..... 254
מנספליר..... 323

Digitized by Google

Pages.

מנפשליד 323
מנפשליר 323
מנש 362, 363
מנחפשליר 322
מסקון 340
מעץ 346
מץ 346
מצא 346
מצור נקוב 453
מקום חנין 170
מרגויילידש 353
מרוויש 365
מרוויל 363
מרויש 365
מרדיש 364, 365
מריגו 492
מריוש 365
מריש 365
מרכוליא 366
מרסיליא 366
מרסיליאה 366
מרצילי 366, 377
מרצילי‌אה 366
מרצילייא 366, 379
מרצלי 366, 377
מרקש טב (גיב) .. 365
מרשוליא 383
מרשיילא 366
מרשילא 366
מרשילאה 366
מרשילה 366, 378
מרשילי 366
מרשיליא 366
מרשיליאה 366
מרשיליי 366, 379
מרשיליא 366, 377
מרשיליד 366, 383
מרשלא 366
מרשלייאה 366
משאירש 384
משרוג 638

נ

Pages.

נאבארה 387
נאברה 387
נאברו 387
נאומש 384
נאנסי 400
נאסא 400
נאפול 387
נארבונה 402
נבארה 457
נבארו 387
נבירשה 388
נבריש 387
נבריש 387
נוא 253
נואשקני 144
נובארה 387
נובאש 390, 394
נוביאונינשי 388
נוביש 391
נובש (מגדל) 389, 391
נוגריש דשל גיל. 650
נוואש 389, 610
נוואש 389, 610
נווירסה 388
נול 211
נור 253
נומבריאה 392
נומרדיאה 392
נורדמניאה 391
נורומנדו 392
נורשמני 392
נורמאנדי 392
נורמאנדיאה 392
נורמאני 392
נורמדיאה 392
נורמנדיא 391
נורמנדיאה 391
נירמנדייאה 391
ניאומש 385, 386
ניאוריש 393
נויורשי 388
ניון 194

Pages.

נירואטש 393
נימואש 385
נימורשיאר 395
נימיש 385
נימשי 395
ניסא 394
ניסמס 395
ניצא 394
ניצה 393
ניצה דילה פאלי' 394
ניקולא 23
נירא 394
נירבונא 402
נמשי 395, 397
ננטוא 399
ננטואה 399
ננטווא 399
ננטווה 399
ננטויא 399
ננסיך 400
נפולי 437
נרבונא 401
נרבונאה 401, 412
נרבונה 401, 402
נרבונו 402
נרכוני 402, 419, 421, 430
נרכוניה 402
נרבוניח 401
נרמונדיאה 392

ס

סאלווא 430
סאלי 436
סאנדריסי 269
סאן סול 641
סאשקליטא 430
סבריד 437
סולווא 435
סולי 434, 435
סולכין 432
סולמי 431
סילואנטר 661
סינא 126, 487

Digitized by Google

Pages.

פונץ 445
פופרס 116
פוראיינסי 495
פורבינצא 492
פורבינש 481, 494
פורווינצא 492
פורטוגאל 437
פורייאנסי 495
פוריינש 495
פוריינש 494
פורסיניאן 457
פורפנייאן 456
פורקש 446
פושטרש 443
פוש־יקיירש 446
פושיקירא 446
פושקארש 446
פושקיירש 446
פושקירש 447
פושקירה 446
פושקיריש 446
פושקרוש 446
פושקריש 446
פותייקיירש 446
פטוב 451
פטיב 451
פטייר 451
פיאמונטו 437
פיאנדרה 484
פיהם 116
פיטוב 451
פיטוביץ 451
פייאנדרה 484
פייטבין 451
פייטי 451
פייטוב 451
פייטין 451
פייטירש 445
פייטץ 451
פיילירא 477
פיימנדה 484
פיינדרה 484
פיירא 477
פיירה 145
פייש 453
פיכסנייאן 457

Pages.

פויטו 451
פויטר 451
פוייטואו 451
פוייטוב 451
פוייש 439
פוייריאן 112
פוייש 439
פויצאו 451
פול 212
פולב 116
פולדא 116
פולוניאה 440
פולוניוו 440
פוליא 440
פולייו 440
פולייזא 480
פולייניי 440
פולינו 440
פולינייו 440
פולנדן 484
פולני 440
פולנייי 440
פולצי 116
פונדיקא 452
פונדרוד 451
פונטא דמיר 451
פונטאליאר 439
פונטא רמיר 442
סרנטוויישא 442
סרנטוזיא 442
פונטוזיא 442
פונטוייזא 442
פונטוויישא .. 442, 444
פונטוישא 442
פונטושא 442
פונטזיא 443
פונטייז 442
פונטייזא .. 442, 443
444, 445
פונטיישא ... 442, 445
פונטינא 442
פונטלייר 439
פונטריכא 452
פונטריקד 442
סרנסי דמיר 442

Pages.

סינומאניגשו 362
סיקלי 434
סירבירה 644
סלימי 436
סלמי 431
סלסה 436
סלעי 271, 630
סנטימנדן 640
ספרד 537
ספרדי 370
סרדיל 573
סרדינה 437
סרדיניא 437
סרדינייא 438
סשקליטא 430

ע

עיראס 38
עיר הדמים 45
עיר המים 45
עיר תדשה 198
ענוות 65

פ

פאוריש 496
פאטא 451
פאמיאש 438
פארטוש 455
פאריז 496
פאריס 496
פאריץ 534
פאריש 496, 530
פביא 443
פדואנסי 495
פדואנסי 495
פוטיידא 453
פוטיירש 453
פוטיישיא 443
פוטינדא 443
פוריאה 443

Digitized by Google

Pages.		Pages.		Pages.	
481	פילזא	476, 479, 481 483, 515	פליזא	495	סרובינס
443	פינסיא	477	פליירא	492	סרוביסה
442	פינטינא	478	פליירה	492	סרוביסיאה
453	פיניירא אוראדה	480	פליש	493	סרובינץ
446	פיסכיריש	477	פליישא	489	סרובינצא
447	פיסקיירה	204	פלינציא	492	סרובינצאלי
447	פיסקירא	481	פלינסא	490, 493, 494	סרובינצה
446	פיסקריש	480	פליקא	491, 493	סרובינציא
454	פיקארדיאה	477	פליראי	493	סרובינצל
451	פיקטאביאינסי	478	פלירה	492	סרובינצלי
453	פיקטאבירה	477	פלירא	493	סרוביסי
454	פירונה	480	פלמיזא	384, 492	סרובינשאל
455	פירוש	483	פלנדריש	492	סרובינשי
455	פירטוש	483	פלנדרש	492, 494	סרובנא
472	פירסיינו	483	פלנו	124	סרובנד
456, 457	פירסיא	204, 483	פלנצי	493	סרובנצאל
456	פירסינאן	485	פמגוש	490	סרובנצה
456	פירסיניאן	485	פמגושטא	492	סרובנצל
456	פירסיניאן	443	פנטיא	481, 494	סרוידינץ
458	פירסיניאנו	442	פנטייזא	491	סרווינצא
456	פירסנאן	442	פנטירסא	491	סרווינצאה
446	פישקירא	483	פנלצו	492	סרווינצאלי
446	פישקיראס	442	פנסו	492	סרווינצאלי
446	פישקירוש	446	פסקארה	490, 491	סרווינצה
477	פלאי	446	פסקיירה	491	סרווינציא
478	פלאיזא	447	פסקירה	491	סרווינשאה
477	פלאיירא	488	פראנני	492	סרוונאצא
480	פלאיזא	485	פראנסא	491	סרוונצא
477	פלאיירא	485	פראנסה	495	סרוונצה
477	פלאירא	485	פראנסיא	492	סרוונצלי
484, 485	פלאנדיש	485	פראנסיא	489	סרוונצנא
485	פלאנדיריא	486	פראנסיאה	491	סרוונשא
483	פלאנדריאה	485	פראנסייא	492	סרוינצאל
484	פלאנדרין	487	פראנצוזי	491	סרוינצה
115	פלגי	485, 486	פראנציאה	492	סרוינצייא
73, 484	פלדריש	487	פראנציאושי	492	סרוינצל
116	פלוג	485	פראנצייאה	493	סרונבינש
484	פלודריש	487	פראנקי	488	סרונטה
478	פלויץ	487	פראנקוס	513	סרזיא
437, 632	פלוריניציירא	487	פראנקוש	455	סרטוש
483	פלזא	487	פראנקי	1	סריבול
480	פלזויא	486	פראנקיאה	126	סריגה
480	פלירא	116	פראנקפורט	496, 526	סריז
483	פליירא	485	פראנשיאה	477	סרילא
477, 480, 483	פליזא	491	פרבינצה	496	סריס
483	פליידא	495	פרואנסי	487	סריצא

Digitized by Google

Pages.

קאנפאניאה..... 599
קאנפניאה..... 599
קאס..... 542
קאפאנטרא..... 605
קאפס..... 601
קארטרש..... 602
קארפאנטרס..... 605
קארפונטרון..... 605
קארפינטראן..... 605
קארפ:טרץ.. 605, 611
קארקאשונה:.. . 613
קארקשונה..... 613
קאש..... 541
קאשטילון..... 576
קאשטיל שאראזין 545
קאשטריש..... 618
קאשלאר..... 620
קאשלרי..... 619
קבאשטניראן.... 547
קבלו..... 539
קבלון.....592, 591
קבסטון..... 547
קבשטאירן..... 475
קבשטיאן..... 547
קבשטייאן..... 547
קבשטיין.... 546, 475
קבשטניי.... 548, 475
קדיניט..... 549, 548
קדרושה..... 549
קדשוואץ..... 550
קדש נאריש..... 550
קדש מאנש..... 550
קדש מארץ..... 550
קדש מלו..... 550
קדש פריש..... 550
קדש ריינבירגו.. 551
קדש ריינבירט.. 551
קראיק..... 551
קובלינצא..... 116
קובריל..... 562, 559
קוואליאון..... 539
קוולו..... 539
קוויליאון..... 539
קומבוירא..... 597
קוטון..... 576, 164
קול..... 592

צ

Pages.

צאורשא..... 535
צוון..... 577
צינרמאניגשי.. . 362
צינון..... 577
צריציליאה..... 437
צירבירה..... 644
צירים..... 535
צירנוס..... 536
צמיון..... 536
צמפן..... 599
צנברי..... 598
צקלי..... 434
צרדיניה..... 437
צרטרש..... 602
צרפת..... 486
צרפתי..... 525

כ

קאבשטאירן..... 547
קאוויליאון..... 538
קאוליאק..... 541
קאורשא..... 535
קאטאלאונינשי.. 592
קאטילון..... 576
קאייל..... 540
קאיליאק..... 540
קאלון..... 590, 567
קאלונש..... 590
קאליי..... 540
קאליל..... 592
קאליס..... 541
קאם.... 543, 542, 541
קאמבריאי..... 545
קאמבראסינשי... 545
קאמברי..... 597
ק' אמנדי..... 640
קאנבירי..... 597
קאנברי..... 598
קאנפאנו..... 599

Pages.

קולא 567
קולון 567
קולונויא .. 71, 155, 567
קוליאון 539
קולין 592
קילמונא 136
קולכא 567
קולציק 474, 595
קונטרביראַ 597
קונטרס 552
קונטיל 552
קונטי 576, 587
קונפייטא 599
קונצר 576
קונצי 554
קונקי 554
קוסטני 553
קוסי 554
קופלנץ 116
קופנטרוסכ .. 233, 606
קופנייא 599
קוצא 554
קוצי 554, 555, 556, 559
קוראל 559
קורבווייל 559
קורבויל 559
קורבייל 559, 562, 564
קורביל 555, 559, 573
קורבל 559
קוריביל 559
קוריווייל 559
קורשאון 20, 574
קורשביל 597
קורשטון 573, 574
קורכן 575
קורצא 575
קורקנן 575
קורשן 574
קושן 575
קטאלאן 576
קטאלאנו 576
קטיילנדון 250
קטילן 576
קטלאן 576
קטלינדון 250
קייר 576

Pages.

קיירון 604
קינו 567, 576, 578, 580
581, 584
קינון 577, 579, 582, 587
קינגים 576
קינוף 579
קירכטן 435
קלאצון 595
קלאראמוט 589
קלאראמונטי 588
קלארה ואלי 590
קלארה וואלי 590
קלבן 595
קלון 593
קלונס 590
קלייבלט 590
קלין 592
קלינו 594
קליני 594
קלינץ 592
קליצון 594
קלסון 594
קלף 567
קלפייא 599
קלצון .. 479, 594, 596
קלצוני 597
קמכרי 597
קמו 542, 543
קמרייך 545
קנבארי 597
קנברי 597
קנו 576
קנובריא 597
קנון 582
קנוקה 534
קנטרבוריא 597
קנטרבריא 597
קניט 598, 599
קנסניא 599
קנסניא 599
קסלאר 610, 619
קסתוריאה 618
קסתריאה 618
קסניא 599
קסס 601
קצטלדון 259

Pages.

קצשטלדון 259
קראי 74
קרטיינש 602
קרטס 604
קרטראש 602
קרטרש 602, 603
קרטש .. 602, 603, 604
קריניס 549
קריניי 549
קרישטא ארנאום 143
קריית יערים. 398, 399
קרמי 202
קרן אפלה 588
קרנטש 435
קרנטן 434, 435
קרענטין 435
קרפאנטרץ 605
קרפאנתרץ 605
קרפינטראץ 605
קרפינטראש 605
קרפינטרץ .. 605, 606
קרפנטרא ... 233, 606
קרפנטראס 604
קרפנטראץ .. 605, 606
קרפנטראת . 233, 606
קרפנטרץ 605
קרפנטרש ... 605, 607
קרפנרץ 605, 606
קרקאשונה 613
קרקושנה 615
קרקשונא 613
קרקשונה 613
קרקשוני 613
קרקשנה 617
קשון 113
קשטאל תאריי ... 258
קשטוריא 618
קשטין 547, 548
קשטיל וילן 617
קשטילים 545
קשטיל שרזין 546
קשטרי 618
קשטריש 617
קשטרש 604
קשלאר 619, 621
קשלארי 619

Digitized by Google

Pages.

מאבויה..... 437, 639
מאבוייא..... 639
מאבויידה..... 639
מאבייא..... 639
מאכילאן..... 639
מאוייאה..... 639
מאויליייאן..... 640
מאם..... 640
מאחלי..... 554
מאלי..... 656
מאלישן..... 658
מאליניס..... 658
מאלינש..... 657
מאנזא..... 662
מאנש מאן..... 640
מאנש פאול..... 640
מאניש..... 476
מאן פולו..... 641
מאנץ..... 661
מאנש..... 662
מארו..... 639
מבוייא..... 639
מבירוק..... 642
מבשה..... 643
מדה החרם..... 643
מדה קדש..... 643
מהזנא..... 662
מוויא..... 639
מוולייאו..... 639
מוונא..... 662
מוורדו..... 643, 644
מוך..... 209
מולוך..... 645
מולי..... 646
מומייתי..... 646, 647
מוורורדה..... 644
מווריוש..... 647
מווריוש..... 646
מושן..... 647, 648
מושני..... 648
מחנא..... 662
מחינא..... 662

Pages.

רונש..... 633
רוסיא..... 632
רוסיאה..... 632
רוסייא..... 632
רוקא..... 271
רוקאמאבראא..... 629
רוקאמבראא..... 629
רוקאמרטיבא..... 931
רוקאמרטינא..... 630, 631
רוקאמרטינו..... 631
רוקאמרטיק..... 631
רוקאס..... 271
רוקומרטינואה..... 631
רוקקה..... 271
רישויאה..... 437, 632
רושולי..... 437
רושיליייאן..... 633
רושלון..... 632
רושליון..... 632
רושליון..... 437, 632
רזנפירא..... 161
ריאשו..... 633
ריון..... 623
ריימש..... 633
ריינוס..... 623
ריינש..... 633
ריינש..... 633
ריינש..... 633
ריימי..... 633
רימינו..... 633
רימיני..... 635
רימינשי..... 633
רינו..... 625
רינון..... 152
רינוס..... 623
רינס..... 633
ריסת..... 126
ריש..... 633
רמרו..... 634
רמרוג..... 634
רמרן..... 634
רמרץ..... 634
רמשי..... 398
רמתי..... 324
רש' לויש'..... 652

Pages.

ראביל..... 621, 622
ראוס..... 206, 207
ריביל..... 622
רדאוס..... 174
רדום..... 177, 623
רדוס..... 172, 626
רדוסי..... 172, 626
רדוש..... 626
רואן..... 622
רואס..... 171
רודאנו..... 625
רודאש..... 626
רודוס..... 184, 626
רודוש..... 172, 626
רודי..... 625
רודיש..... 626, 627
רודנו..... 625
רודנויש..... 625
רודס..... 184, 626
רודש..... 625
רוטומאגינסי..... 622
רוינה..... 625
רולום..... 627, 628
רומאריגי..... 634
רומולי..... 628
רומילי..... 628
רומיליט..... 628
רומירו..... 634
רומלי..... 628
רומלי..... 628
רומני..... 635
רומרוג..... 634
רומש..... 633, 635
רונאיי..... 628, 629
רוני..... 625
רונפיר..... 160

Digitized by Google

	Pages.
שזנא	662, 663, 664
שטיבידי	660
שטעלי	54
טיאלי	646
טיאן	192
שיוליריאנו	640
שיונא	662
שירודי	644
שיזליה	437
שיים מיים	648, 649
שיילי	646
שיילי	646
שיינא	496, 650
שיינוש	662
שילה	653
שילי	655, 656
שילון	653, 655
שילוני	654, 655
שילן	655
שילק	656
שימוריש	649
שינא	650
שינה	560, 650
שינו	577
שינטאמאן	640
שינץ	662
שיקיאנה	650
שירא	650
שיריש	650
של גיל	650, 651
שלו	653
שלוי	652
שלויש	652, 653
שלון	652, 653
שלינש	657
שלמור	658
שלמר	658
שמ'	640
שמני	442
שמרוג	638
שמא	650
שנויא	75
שנזא	662
שנט	659
שנטאמאן	640
שנטאש	659
שנטיבירויא	660
שנטיש	659, 660
שנטמן	640
שניץ	662
שניר	361
שנלץ	660, 661
שנץ	661, 662
שנשיפורין	663
שסניא	75
שקנא	663
שקטלאר	7, 619
שראנו	663
שרצפטי	525
ששטיר	664
ששטרון	664, 665

ת

	Pages.
תארתאס	665
תברמינא	4, 5
תוך	209
תיל	211
תורש	217
תיטר	296
תמרוג	634
תסירא	161
תסירה	161
תסרמינא	4
תרטאס	665
תרישין	243
תרניאל	161
תרצי	244
תרשקון	248
תריחאס	665, 666

Digitized by Google

INDEX

DES NOMS DE PERSONNE ET DE FAMILLE

QUI NE SE TROUVENT PAS DANS L'INDEX PRÉCÉDENT

א

Pages.

אבגוסטינו 1
אבטלירן 371
אבן גיאת 412
אבן סלאם 383
אבן עמר 89
אבן פאראג 53
אבן פלאח 284
אברדימוס 174
אברטין 57
אדהב 18
אויל 313
אורגיד 28
אורגייר 28
אורגיירי 29
אורדימוס 174
אזרבי 19, 104, 458
אטיוס 467
אימוריך 405
אלברגדי 460
אליוס 627, 628
אלפכים 468
אלפנדרי 17
אמאטו 18
אמאטי 18

Pages.

אמאנדוס (אמאנדנס) 18
אמטו 18
אנאטולי 371
אנבורגודה 620
אנברניט 101
אנבידאש 146
אנבונכשאק 15
אנבונפוש 474
אנבונשניור 547
אנדוי 469
אנדיבלושאל 475
אנדיו 469
אנדיאל 197
אנדיואש 475
אנדיוש 475
אנטולי 370, 371
אנטוליו 370
אנטלי 371
אנליאון 475
אנמומים 408, 474
אנפריר 80
אנקרשקש 475
אנשאלה 645
אנשולה 645
ארזוו 51
אריה 519, 520
ארנב 7
ארנבט 334

Pages.

אשטורג 390
אשטרוג 131, 389, 656
אשטרוגה 647
אשטרוק 10, 334, 390 398, 612
אשמניראץ 405

ב

באיגריי 90
באלגוש 428
באנדיט 66
בארבאוריירו 379
בארבש 379
בדרש 105
בגודאש 20, 26
בואן גורן 382
בוטאריל 11, 383
בוטרן 274
בוטריל 11
בולת 285
בונא ויטא 259
בונאיגפט 345
בונאפוס 476
בונבראה 259
בונגראש 26

Digitized by Google

Pages.

בן סלי..... 645
בן שול..... 645
בן שנטאש..... 660
בענדיט..... 240
ברבאווייריאה... 379
ברבאוויירי..... 379
ברביש..... 379
ברדימס..... 175
ברזילי..... 415
ברטראל..... 108
ברנארט..... 136
ברנייג..... 90
ברנרד..... 136
ברנרט..... 136
ברסח..... 372

ג

גאקון..... 443
גארד..... 133
גאשקון..... 445
גבאי..... 134
גואן.... 474, 532, 640
גובאן..... 640
גודרפר..... 118
גוואסון..... 145
גוזל..... 135
גוטפריידי..... 118
גוצל..... 135
גוצאלא..... 135
גוצלי..... 135
גוצלן..... 135
גור אריה 170, 519, 520
גיבירטי.... 644, 645
גידוא... 26, 540, 541
גיראבט..... 644
גיראות..... 644
גירבאט..... 644
גירבט..... 644
גיררט..... 644
גליספה..... 473
גמא..... 419
גסקון..... 145
גרט..... 133

Pages.

בופילט..... 88
בורנט..... 399
ביאולט..... 627
ביבא..... 342
ביבאס... 16, 341, 342
ביבאט..... 341, 342
ביביט..... 342
ביבט..... 342
ביראט..... 334
בירטון..... 274
בירנרט..... 136
בילא שין..... 512
בילאת..... 284
בילוויירייא.. 220, 622
בילים..... 33
בילשום..... 427, 428
ביניידיטר..... 47
בירנאל..... 136
בירנט..... 590
בירנרדו..... 590
בית טוכים..... 209
בלאומט..... 428
בלדיין..... 72
בלחיין..... 72
בלט..... 33
בלין..... 394
בלטום..... 428
בלטון..... 428
בלטן..... 428
בנאדיג..... 382
בן ארסיר..... 469
בנבנשת..... 461
בנבנשתי..... 419
בן גרין..... 469
בן גודא..... 9
בן גודאס..... 26
בן גודן..... 471
בן גורין..... 470
בן גורן..... 471
בנדיג..... 47, 382
בנדים.... 47, 85, 240
בנדייג..... 90
בן יורן..... 471
בנייט..... 254
בנייס..... 59
בן סולי..... 645

Pages

בונגואה.. 26, 95, 338 383, 620
בונגודאס. 26, 28, 241
בונגודה..... 26
בונגודן..... 471
בונגודייש..... 26
בונגודיש..... 383
בונגודיש..... 474
בונגודש..... 338, 379
בונגוויי..... 9, 26
בונגוייש..... 9
בונגוראן..... 16, 469
בונגורן..... 382, 469
בונגורנין..... 471
בונגי..... 9
בונגיאס..... 609
בונגידיש..... 26
בונגיואל..... 27
בונגיודאס..... 27
בון גירון..... 471
בונגיוש..... 27
בונגייש..... 26
בונגרי..... 383
בונדיאה.... 334, 471
בון דיאה..... 471
בונדיאן..... 609
בוניאק 15, 382, 398, 640
בוניאקס..... 15
בוניאקיט..... 15
בוניארון..... 469
בונידאק..... 15, 617
בוניוראן..... 469
בון יורני.... 470, 471
בוניט... 101, 266, 469
בוניטר..... 470
בוניית..... 470
בוניראק..... 15
בוניירן..... 16, 469
בונס..... 267
בונספס..... 103
בונספוס..... 67
בונספיס..... 103
בונספיל..... 88, 390
בונשטריק..... 287
בונשניור..... 69
בוספל..... 70, 88

Digitized by Google

Pages.

דלפורנא..... 158
דלפורסאל... 157, 158
דלשאינסץ.. 83, 159
דמהון..... 195
דנברים..... 544
דנגרי..... 391
דנדושא..... 64
דסקאשלאר..... 620
דסויריאן..... 412
דסיראדה..... 145
דסראטאה..... 455
דצנבאי..... 103
דקסלאר..... 619
דקשלאר..... 7, 619
דשול..... 644
דשולה..... 644
דשושטאל 335, 334, 11
דשפלנש.... 159, 160
דשקולא..... 147
דשקסלאר..... 7, 619
דשקשלאר..... 7

ה

הלאוה..... 186
הלואוה..... 186

ו

ואדי..... 425
ווידא..... 485
וויטוריר..... 187
וויש..... 23
וורדימס 176, 175, 174
וורדימסי..... 175
וורדימת..... 175
וורדינוס..... 176
וורדמסי..... 178
וורדנוס..... 176
ויבוש..... 240
ויגיר..... 474
ויגר..... 474

Pages.

דורבולו..... 196
דוריבל..... 196
דורטאש..... 29, 30
דורינס..... 150
דושאל..... 153
דושיל..... 153, 398
דישקולא..... 147
דיאיאה..... 269, 468
דיאיאוס..... 468
דיאיאיאה..... 269
דיאיי..... 468
דיאייא..... 241, 269
דיאייה..... 468
דיבוריאן..... 88, 112
דיבולואל..... 153
דיבלוש שאול... 154
די בלושאל..... 153
דיכלושאל 475, 154, 153
דין..... 468
דיוס..... 468
דיולושאל... 344, 153
דיולושאלו..... 153
דייכלושאל..... 153
דילקראשא..... 313
דילשאט. 527, 154, 91
דילשוס..... 91
דילשוש..... 92, 91
דילשפילס.. 338, 159
דינברים..... 544
די סולי..... 644
די קאשלארי.... 425
דיקשלר..... 619
דירניגדה..... 391
די שול..... 644
די שולא.... 645, 644
דישפילס..... 95
דישקאשלאר.... 620
דישקולא.... 434, 147
דלאומס..... 428
דלאינפנצץ..... 160
דלאל..... 616
דלאשאיסאנץ.... 159
דל ביני..... 209
דלנארדה..... 313
דלובסה..... 154
דליפינצי.... 270, 236

Pages.

גרסיאן..... 287

ד

דאיין..... 455, 288
דאנאשטרוג..... 38
דאלאטור..... 268
דאכרים..... 544
דאשקולא..... 146
דאשקולו..... 147
דבוריאן. 398, 112, 87
דבוריין..... 112
דבינרים..... 544
דבירידטו..... 544
דבלמס..... 118
דבלמס..... 118
דבלטל..... 153
דבס..... 655, 148
דואג..... 386
דובלושל..... 153
דוכצאה..... 382
דובצה..... 657
דובציאה..... 382
דובציטאה..... 382
דודיא..... 149
דוי..... 475, 289
דויל שאל..... 153
דוין..... 626, 455, 98
דווינים..... 289
דולצא..... 382
דולצה..... 382
דון..... 97
דון בנדים..... 544
דונבדינו..... 544
דונולו..... 215
דוני..... 561
דוניט..... 560
דונין..... 560
דון ליאון..... 475
דונש..... 231
דופיל..... 70
דוצונא..... 382
דוראן... 343, 149, 87
דוראנט..... 150

Digitized by Google

Pages.

וידאל... 87, 334, 398
וידאש... 334
וידו... 334
ויריש... 334
ויריא... 342
ויואנס... 341
ויואש... 290, 342
ויוילאש... 627
ויויש... 341
ויוש... 23, 609
וילאש... 627
וראוש... 398
ורדימס... 174
ורדימש... 178

ז

זאבארד... 331
זבארד... 331
זבארי... 331
זברה... 331
זורזו... 263, 430
זערי... 385

ח

תאלאיו... 186
חביב... 18
חי... 342
חלאו... 186
חלאוד... 186
חלאיו... 186
חלבו... 264
חן... 415
חקין... 241, 577
חקינים... 241, 577

ט

טדרוס... 376
טובי... 209
טוב עלם... 308
טודרוש... 407
טודרוס... 247
טורו... 409
טושטא מולא... 218
טראכושו... 222
טרבום... 219, 220, 221, 222
טרבומו... 221
טרבוש... 221
טרבות... 220, 222
טרבש... 221
טרייבוש... 220
טריא... 242, 560, 561
טריונא... 561
טרנו... 561
טרנוא... 561

י

יושלין... 512
יושתו... 113, 191
יושתון... 113

כ

כבריח... 474
ככב... 53
כללש... 33
כנסי... 147

ל

לאון... 616
לאטרס... 267
לבארו... 370, 371
לואיס... 399
לוביל... 287
לוגורש... 648, 649
לוגיירלין... 649
לווירדו... 371
לחם... 306
לחמי... 305, 306
ליאון... 113, 155, 300
ליאונטי... 300
ליאונטין... 300
לספא... 472

מ

מאצוף... 38, 118
מאצרף... 69
מארואן... 382
מגיר... 475
מהטוב... 209
מואל... 149, 565
מולטרן... 653
מולייר... 313
מומס... 408
מומיט... 408
מוסקאס... 345
מוריאל... 313, 478
מוריל... 149, 313, 478
מוריגו... 413
מורל... 478
מטול... 653
מיאשל... 381
מיימון... 469
מיירוניטש... 88
מילוטא... 653
מילש... 148, 379
מלים... 148, 653
מליש... 148
מלריאולה... 313
מן הכנסת... 147
מן הנעריים 83, 159, 313
מן השער... 158, 274
מניר... 475
מסוף... 118
מעילי... 425
מצוף... 118
מצוף... 26, 118, 617
מקלני... 412
מרואן... 361, 386
מרואן... 361

Digitized by Google

Pages.

מרון..... 412, 413
מרן..... 412
משירא ליאון.... 354
משער אריה..... 158
משרי שאלדי.... 519

ג

ן' בולאם..... 285
ן' בונט..... 101
נגאר..... 391
נגארה..... 391
נגר..... 391
נגרי..... 390, 391
ניבוט..... 474
ניקולאב..... 4
ן' פשאר..... 535
נשטרוג..... 287, 408
נשקש..... 16
נשתרוק..... 474, 475

ס

סגרי..... 311
סולם..... 431, 432
סיני..... 71, 155, 613
סיקלי..... 434
סקלי..... 434
סשאלה..... 645

ע

עבאס..... 105
עבאסי..... 105
עטר..... 89, 383
עכסי..... 105

פ

פאביליון..... 4

Pages.

פאלקון..... 379
פאסו..... 473
פאסוי..... 473
פול..... 4
פורסאייג.... 371, 380
פורפאט..... 337
פורפוט..... 101
פורסי..... 655
פורפייג..... 655
פטיט..... 384
פטיטה..... 385
פיט..... 342
סיצי..... 270
פיקהרט..... 454
פיריר..... 80
פירסיינו 370, 371, 472
פלאט..... 284
פלוריא..... 292
פלט..... 284, 379
פלית..... 284
פלכו..... 379
פלכון..... 377
פלקון..... 379
פלקוני..... 379
פלקיירה..... 119
פלקירא..... 119
פלקירה..... 119
פפר..... 473
פראט..... 7
פראנסיש..... 488
פראנציס..... 488
פראנקו..... 488
פרויייג..... 371, 398
פרופייט..... 460, 472
פרוסייה..... 358
פרוסינו..... 372
פריגורוס..... 302
פריגורי..... 302
פריגורס..... 302
פרייר..... 382
פריסי..... 329
פריצול..... 11, 650
פריר..... 80
פרישול..... 11
פרנסיס..... 488
פרנסיש..... 488

Pages.

פרנסישקו..... 644
פרנקו..... 488
פרסיט..... 460, 472
פרסייה..... 358
פרשול..... 11
פשדו..... 535

צ

צשטלין..... 240

ק

קאל..... 84, 474
קאלו..... 474
קאלוואה..... 657
קארו..... 18
קבריט..... 474
קולון..... 222, 223
קולין..... 222
קומאייה..... 665
קומפראד..... 7
קומפראדו..... 7
קומפרד..... 7, 87
קומסרט..... 6
קונון..... 577
קורקוס..... 614
קורקוש..... 6
קושבואה..... 43
קטליין..... 240, 241
קטן..... 385
קילון..... 577
קירגו..... 88
קישטא..... 164
קלונימוס.. 9, 86, 474
קלני..... 540
קמחי..... 417
קמילה..... 665
קמפראט..... 6
קמראט..... 6
קצין..... 88
קציני..... 88

Digitized by Google

Pages.

קרגוד..... 88, 548
קרגודון..... 88, 640
קרגוס... 89, 362, 617
קרידגוד..... 88, 390
קרידגוס..... 88
קרידגינטי..... 88
קרישקאש..... 609
קרקושה.... 613, 614
קרשביא..... 40, 164
180, 182
קרשביהו... 181, 182
קרשביטו..... 42
קרשבין..... 182
קרשפיא..... 180
קרשפידה..... 180
קרשקש..... 7, 10

ר

ראש..... 344
ראוש..... 398
רגיט..... 16
רגייט..... 16
רובידט..... 382
רוגאת..... 16
רוגים..... 16
רוגיים..... 16

רוגינר..... 16, 103
רוגנם..... 16
רוזילויי..... 633
רויים..... 16, 610
רושי..... 16
רושילו..... 633
רושלו..... 633
ריצלון..... 394
ריקראש..... 72
רמדון..... 195
רמון..... 651

ש

שאול..... 153
שאטנט..... 660
שאלוא..... 87
שאקיל..... 432
שול..... 644
שולה..... 645
שומרוני..... 133
שטנס..... 660
שין דוראנט..... 313
שיקילי..... 433
שירא דוראן..... 313
שירא לאר..... 519
שירא ליאון.. 354, 649

שיר ויוש..... 341
שיר יוש..... 341
שיר לאון..... 519
שיר ליאון.. 354, 519
שי"ר ר"י דוראט. 312
שלאמיאש... 281, 288
שלואד..... 87
שלואט..... 87
שלודיל..... 87
שלוה..... 87
שלויט..... 87
שלויש... 87, 382, 398
שלוש..... 87
שלוחה..... 281
שלמיא..... 281
שלמיאש..... 281
שלמיה..... 9, 281
שמיאל..... 289
שמייאל..... 289
שמייל..... 265, 289
שמילון..... 49, 289
שנאשטרוג..... 286
שניאור..... 41, 317
שערי..... 158
שקייאל..... 432
שקייל..... 432, 433
שקילי..... 432, 433
שקלי..... 433
ששקולא..... 147

Digitized by Google

INDEX

DES NOMS DE PERSONNES, DE VILLES ET DE PAYS

Les noms géographiques traités dans des paragraphes spéciaux sont imprimés en petites capitales ; ceux qui sont cités incidemment sont en italiques.

Les chiffres gras indiquent la page où il est question en détail des personnes.

A

Abba Mari ben Abraham, surnommé Astruc dès-Gabbaï, de Béziers, 103 et 104.
Abba Mari ben Eligdor, appelé Sen Astruc de Noves, 380, **389**, 390, 391, **655** et 657.
Abba Mari ben Isaac Nassi de Saint-Gilles, 372 et 651.
Abba Mari ben Joseph ben Abba Mari Caspi de Barcelone, 68.
Abba Mari ben Joseph ibn Caspi, **70**.
Abba Mari ben Joseph Kokhabi, **52**.
Abba Mari ben Moïse ben Joseph, appelé Sen Astruc de Lunel, 83, 86, **286, 331** et **466**.
Abba Mari ben Nahmani ibn Caspi, appelé Bonfil, **70**.
Abba Mari ben Pesado, de Marseille, 535.
Abba Mari d'Arles, 79.
Abba Mari de Marseille, 372 et 373.
Abbraye, 133.
Abertin, 57.
Abigdor ben Elia Haccohen, 435.
Abigdor ben Nethan d'Avignon, 2.
Abou-Abdallah Mohammed ibn Moûd, 381.
Abou Ganda, **318**.
Abou-Ishak Al-Zarquala, 381.
Abou-l-Hasan Meïr ibn el-Harîth, **459** et 460.
Abou-Mohamed Djaber ibn Aflâh, 381.
Aboun le Grand, 363.
Abou Salt Omayya, 9.
Abrahanel, 80.
Abraham, appelé Bonet ben Meschoullam ben Salomon Avigdor, **333**.
Abraham Avigdor, 334.
Abraham ben Ascher Kohen de Lunel, **289**, 382.
Abraham ben Asus de Salonique, 110.
Abraham ben Barukh, 292.
Abraham ben David de Posquières, 79, 282, 325, 397, **447** et 615.
Abraham ben David Provençal, **492**.
Abraham ben Efraïm, 193.
Abraham ben Guerschom, 374.
Abraham ben Hayyim de Béziers, **98**.

Digitized by Google

Abraham ben Hayyim de Falaise, 479.
Abraham ben Hayyim de Narbonne, 200 et **421**.
Abraham ben Hayyim de Salon, 657.
Abraham ben Hiyya Nassi, **369**.
Abraham ben Isaac, 412.
Abraham ben Isaac Ab-bet-din, 325, **414**.
Abraham ben Isaac Bédersi, 81, **100**, 103, **459**.
Abraham ben Isaac de Carcassonne, 450, **615**.
Abraham ben Isaac de Carpentras, appelé Don Abraham de Montpellier, 324, 377, **607**.
Abraham (ben) Isaac Hallevi, **429**.
Abraham ben Isaac Lattes, 264.
Abraham ben Jacob de Kastoria, 618.
Abraham ben Joseph ben Abraham Barukh ben Nerya, 3, **47**.
Abraham ben Joseph d'Orléans, 37.
Abraham ben Joseph de Salinas, 658.
Abraham ben Juda d'Arles, 83.
Abraham ben Juda de Saint-Gilles, 651.
Abraham ben Loro de Marseille, 371.
Abraham ben Matatia ben Joseph, 332.
Abraham ben Matatia de Treves, 242.
Abraham ben Meïr de Balmes, **118**.
Abraham ben Menahem de Chinon, 587.
Abraham ben Menahem de Marseille, 382.
Abraham ben Moïse de Pontoise, 445.
Abraham ben Moïse de Posquieres, 450.
Abraham ben Mordekhaï Farissol, **11**, 12.
Abraham ben Mordekhaï de Thones, 639.
Abraham ben Nathan de Lunel, 2, **283**.
Abraham ben Reuben Amilabi, **344**.
Abraham ben Salamié, 103, 104.
Abraham ben Salomon Harari, 95, 323.
Abraham ben Salomon le « Français de Lunel », 290.
Abraham ben Samuel, 42.
Abraham ben Samuel de Montpellier, 32).
Abraham ben Samuel Pickart, 454.
Abraham ben Schemtob, 376.
Abraham ben Simson de Falaise, 477.
Abraham Bonfos, 222.
Abraham Cabrit, 474.
Abraham Caslari, 467, **619**
Abraham Cassin, 339.
Abraham Chacon, 145.
Abraham Cremieux, 263.
Abraham d'Anduze, 64.
Abraham de Bourgueil, 110, 237.
Abraham de Canet, 599.
Abraham de Chinon, **587**.
Abraham de Cologne, 294.
Abraham d'Escalette, 431.
Abraham de Lunel, **290**.
Abraham de Marseille, 370.
Abraham de Meyrargues, 343.
Abraham de Neufchâtel-en-Bray, 443.
Abraham de Niort, 393, 618.
Abraham de Paris, 509.
Abraham de Rome, 508.
Abraham de Roquemartine, 631.
Abraham de Toul, 211 et 212.
Abraham de Trevoux, 220.
Abraham de Troyes, 165, 239.
Abraham Farissol, 650.
Abraham Hazzan, 51.
Abraham ibn Ezra, 98, **184**, 231, 412, 459, 626.
Abraham « l'éprouvé », **553**.
Abraham le mestre de Paris, 531.
Abraham Lunel, **290**.
Abraham Melekhi de Carpentras, **606**.
Abraham Portaleone, 158.
Abraham Salmar, 658.
Abraham Sacal de Narbonne, 432.
Abraham Tobie, 209.
Abraham Vidal de la Garde, **16**.
Abraham Yeschurun Cardoso, 93.
Abrah Issach, 468.

Digitized by Google

Abram Abigdor d'Arles, 334.
Abram Astruc Caylli, 334, 540.
Abram Cregud de Capestang, 548.
Abram de Caylar, 474.
Abram de Scola, 147.
Abram Macip de Valabrègue, 26.
Abram Prophegue, 398.
Abram Vas, 467.
Abram Veger, 469, 474.
Abram Vidal de Bourrian, 621.
Abram Vidal de Villeneuve, 198.
Abschouro ben Aron de Vitry, 197.
Acer le Lombard, 277.
Adalbéron II, évêque de Metz, 347.
Adday Tauros, 408.
Adélard de Bath, 180, 185.
Agde, 21.
Agen, 44.
Agobard, évêque de Lyon, 307.
Ahmed ben Ibrahim, 534.
Aigues-Mortes, 22.
Aimargues, 90.
Aire, 49.
Aix, 45.
Alais, 59.
Albenc, 269.
Albert, 57.
Albigeois, **57**.
Alençon, 56.
Alexandre d'Aphrodisie, **319**, 380, 381.
Alfarabi, 102, 247.
Alfonso (Don) d'Aragon, 189.
Al-Gazzali, 85, 333, 425.
Al-Hassar, 328.
Al-Heïtham, 328.
Alisa de Trèves, 242, 591.
Alluy, 58.
Alphaquim, 468.
Alphonse, comte de Poitou, 312, **452**.
Alzonne, 60.
Amandant, 17.
Amandus, 17.
Amboise, 62.
Amendant de Bréban, 17, 125.
Amendent, 18.
Amiens, **62**, 444, 454.
Amiot ben David, 277.
Amole, évêque de Lyon, 307.
Anatole (origine du nom d'), 370, 371.
Anatole ben David Casani, 371.
Anatole d'Alexandrie, 371, 375.
Anatole de Lépante, 371.
Anatole de Marseille, 370.
Anatolio ben Jacob, 371.
Andaynus de Plana, 160.
Anduze, 64.
Angers, 63.
Angoulême, 62.
Anjou, 64.
Antibes, 64.
Apt, 37.
Aquitaine, 30.
Araujo, 51.
Ardres, 71.
Argentière (L'), 67.
Argenton, 66.
Aristote. Voir Averroès, Avicenne, Honein ben Isaac, Salomon ben Moïse de Melgueil et Themistius.
Arles, 73.
Arnaud de Villeneuve, 7, 8, 24, 199, 334, 344.
Aron ben Abraham de Marseille, 324, **377**, 607.
Aron ben David de Segré, 128.
Aron ben Hayyim Haccohen, **561**.
Aron ben Isaac, 42.
Aron ben Jacob, 440.
Aron ben Joseph Hallevi, **329**, 461.
Aron ben Meschoullam ben Jacob de Lunel, **280**, 290.
Aron ben Père d'Avignon, 67.
Aron d'Aire, 50.
Aron de Beaugency, **116**.
Aron de Châlon-sur-Saône, **592**.
Aron d'Epernay, 66.
Aron de Perpignan, 461.
Aron de Ratisbonne, 521.
Aron Haccohen de Lunel, 290, 420.
Aron ibn El-Bargadi, 458, 460.
Aron l'ancien, 318.
Aron Orgerii, 28.

Digitized by Google

Aron Rouget d'Avignon, 16.
Arques (Juifs d'), 392, 624.
Arras, 71.
Aryé Harari. Voir Juda de Montpellier.
Aryé Juda Hayyarhi, 278.
Ascher ben Abraham Kohen de Lunel, 289.
Ascher ben David ben Abraham ben David de Posquières. **450**.
Ascher ben Meschoullam ben Jacob de Lunel, **280**, 415.
Ascher ben Moïse Valabrègue d'Arles, **26**, 541.
Ascher ben Moïse Valabrègue d'Avignon, **26**, 610.
Ascher ben Nathan l'official, 338.
Ascher ben Saül de Lunel, 281.
Ascher ben Yehiel de Tolède, 281, 639.
Ascher de Valabrègue, 26.
Ascher Hallévi de Vitry, 197.
Asser Coen de Lunel, 462.
Asterius, 191.
Astour Bendul de Narbonne, 397.
Astroga, 647.
Astruc ben Isaac de Carcassonne, 616.
Astruc Bonafos Caylar, 618.
Astruc Boniac, 382.
Astruc Cabrit, 474.
Astruc Caravida, 459.
Astruc de Béziers, 104.
Astruc de Léon, d'Aix, 46.
Astruc (Sen) de Lunel. Voir Abba Mari ben Moïse.
Astruc (Sen) de Noves. Voir Abba Mari ben Eligdor.
Astruc de Saint-Thibéry, 660.
Astruc de Sauves, 652.
Astruc de Toulon, 213.
Astruc (N') de Villamanya, 474.
Astruc des-Gabbaï. Voir Abba Mari ben Abraham.
Astruc Idac Orgier d'Arles, 10.
Astruc (N') José Dieulosal, 475.
Astruc Maïr, 462.
Astruc Salmon Abigdor de Nimes, 10, 334, 398.
Astruch de Ceylus, 540.
Astruch Escola, 147.
Astruchus Abræ de Perpignan, 462.
Astrug de Sisteron, 665.
Astrug Lobel Gracian, 287.
Astrug (Don) Macip de Manosque, **362**, 650.
Astrug (N') Momet, 408.
Astrug Nogrel, 391.
Astruga de Curthone, 574.
Astrugon Bonnefoi de Meyrargues, 342.
Atyos Salmon de Perpignan, 467.
Aubagne, 56.
Aubervilliers, 187.
Audouin, évêque de Limoges, 308.
Augustabie, 21.
Autun, 1.
Auvergne, 58, 589.
Auxerre, 60.
Auzon, cours d'eau, 37.
Avallon, 17.
Averroès, 6, 24, 85, 100, **121**, 246, 248, 250, 328, 333, 356 ,357, 376, 380, 381, 467, 656.
Avicenne, 248, 328, 357, 428.
Avignon, 1.
Avirey, 24.
Avitus, évêque de Clermont, 589.
Azaria ben Joseph ibn Abba Mari, 376, **475**.
Azriel ben Guerschom, 647.
Azriel ben Joseph, 298.
Azriel ben Nathan, 417, 638.
Azriel ben Yehiel Trabot, 222.
Azriel de Bâle, 222.

B

Badja (Ibn), 428.
Bagnols, 93.
Bahya ibn Bakoda, 279, 282, 418.
Baïse, cours d'eau, 322.
Balmes, 118.

Digitized by Google

Banditus, 661.
Banolas, 93, 94.
Bar-sur-Aube, 122.
Bar-le-Duc, 122.
Barbastro, 125.
Berbes, 379.
Barbe-vaire, 379.
Barbo-Amplo, 379.
Barfat, 372.
Bari, 122.
Baron ben Abba Mari, 468.
Baron Diyot, 467.
Barrio, 470.
Barukh ben Hayyim de Niort, 392.
Barukh ben Isaac de Worms, 163, 181, 525.
Barukh ben Juda de Meaux, 342.
Barukh ben Samuel de Mayence, 206, 348.
Barukh d'Avicey, 241.
Barukh de Buseins, 106, 107.
Barukh de Digne, **155**, 363.
Barukh de Monteux, 321.
Baru le Mestre, 531.
Baudouin, comte de Flandre, 72, 484.
Baudun, 106.
Baumes (Juifs de), **118**.
Baux, 107.
Bayonne, 92.
Beaucaire, 119.
Beaugency, 115.
Beaumes, 118.
Beauvaisis, 107.
Bédarride ou Bédarrides, **105**.
Bellant, 616.
Bellebarbe, 379.
Bellette, 33.
Bellevigne Trabot de Revel, 220, 622.
Bendavit Boninas de Marseille, 608.
Bendic (Don) de Castries, 382.
Bendich Abin d'Arles, 85.
Bendig (Don) d'Aix, 47.
Bendig d'Arles. Voir Meïr d'Arles.
Bendig de Caylus, 540.
Bendig de Mornas, 16.
Bendit (Mæstre) de Besalu, 85.
Bendit d'Épernay, 66.
Benedictus de Bourges, **111**.
Benedictus de Schola, 147.
Benjamin Amar de Majorque, 287, 290.
Benjamin ben Isaac de Carcassonne, 617.
Benjamin ben Juda de Lunel, 286.
Benjamin ben Pesado, 535.
Benjamin ben Samuel de Coutances, **553**.
Benjamin de Jérusalem, 75.
Benjamin de Posquières, 450.
Benjamin de Tillières, 219, 270.
Benjamin de Tudele, 79, 98, 278, 325, 367, 370, 405, 406, 416, 447, 450, 651.
Benjamin Joselin, 135.
Benjamin Lapape de Perpignan, **472**.
Benvenisti, 331, 461.
Benvenisti de Posquières, 450.
Berakhia ben Azaria de Toulon, 213.
Berakhia ben Moïse de Vich, 114.
Berakhia ben Natronaï, **180**, 183, 184.
Berakhia de Lincoln, 23, 181.
Berakhia Gerundi, 255.
Berakhiel ben Hiskyya Trabot, 221.
Bernai (Juifs de), 392.
Bernard Alberti, 334.
Bernard (Saint) de Clervaux, 590.
Bernard de Gordon, 107, 135, 136, 429, 629 et 630.
Bernard, évêque de Lodève, 274.
Bertral, seigneur de Baux, 108.
Bertrand de Malferrat, archevêque, 78.
Bertrand III, évêque de Nîmes, 396.
Bertrand Rocca, 3.
Besaïn en Catalogne, 331.
Béziers, 96.
Biarritz, 93
Bidache, 93, **114**.
Bigorre, 113.
Bises, 97.
Blanche, comtesse de Champagne, 225, 601.
Blanche de Nîmes, 397.

Digitized by Google

Blanquette Botarele, 11.
Blois, 117.
Boëce, 475.
Bohême, 187, 435.
Bonafos Abraham. Voir Menahem ben Abraham de Perpignan.
Bonafos (En) Alphaquim de Perpignan, 474.
Bonafos de l'Argentiere. Voir Joseph ben Abba Mari Caspi.
Bonafos de Melgueil, 336.
Bonafos, médecin de Perpignan, 468.
Bonafos (Don) Roguet de Beziers, 103.
Bonafos (Don) Vidal de Barcelone, 464.
Bonastorga, 435, 610.
Bonastruc Abigdor, 334.
Bonastruc Farissol, 11.
Bonastruc Lobel, 287.
Bondion Cresques, 609.
Bonenfant de Milhau. Voir Hiskiyya de Milhau.
Bonenita, 624.
Bonet (Sen) Bongoron. Voir Jacob ben David Poël.
Bonet Crescas de Lunel. Voir Meschoullam ben Makhir.
Bonet (En) Crescas de Perpignan. Voir Joseph ben Abraham de Perpignan.
Bonet de Joinville, 254.
Bonet de Lattes, **266.**
Bonet de Sol, 645.
Bonet (En) fils d'En Moïse, 647.
Bonet Maimon de Souves, 632.
Bonet (Mæstre) Maymo, 468, 469, 475.
Bonetus de Barrio, 470.
Bonetus de Borriano, 112.
Bonfil. Voir Abba Mari ben Nahmani, 88.
Bonfos Bonfil Astruc. Voir Azaria ben Joseph ibn Abba Mari.
Bonfos Bonjudas Cayl, 340.
Bongodas Meïr ben Salomon, 139.
Bongoias de la Rocca de Cavaillon, 271, 539.
Bongoron. Voir David Bongoron.
Bongoron ben Salomon de Bédarride, 103.
Boniac Astruc Nassi, 398.
Boniac de Balmes, 118.
Boniac médecin de Carpentras, 608.
Boniaquet de la Roque, 271.
Bonida Massif, 435, 617.
Bonisac de Buseins, 107.
Bonisach de Stella, 53.
Bonjudas de Carcassonne, 613.
Bonjudas Dieulosal, 398.
Bonjudas (Mæstre) Nathan. Voir Juda ben Salomon Nathan.
Bonjudas (Mæstre) Nathan Crescas, 656.
Bonjudas (Mæstre) Orgier, 28, 29.
Bonjue de Moro, 95, 338.
Bonjues Abram d'Agde, 22.
Bonjues ben Ascher Valabregue, 25.
Bonjues de Lattes, 609.
Boujues de Noves, 389.
Bonjues de la Roche, 271.
Bonjues Nathan. Voir Juda ben Salomon Nathan.
Bonjueu de Moro. Voir Juda dels-Fils.
Bonjuha Argent, 70.
Bonjuha, médecin de Perpignan, 469.
Bonjusas Bondavin, 382.
Bonjuyf de Troyes, 241.
Bonne, 495.
Bonnevie ben Isaac, tosafiste, 259.
Bonnevie de Bray, 124.
Bonnevie de Troyes, 241.
Bonostru, 128.
Bonsenior de l'Argentiere, 89.
Bonsenior (En) de Capestang, 547.
Bonsenior Macif de l'Argentiere. Voir Nathanel ben Nehemia Caspi.
Bordeaux, 111.
Boson, roi d'Arles, 77.
Botarel de Sautell, 11, 335.
Bouillon (Godfroy de), 118.
Boulogne-sur-Mer, 107.
Bourbon-l'Archambault, 108.
Bourges, 110.
Bourgogne, 108.

Digitized by Google

Bourgueil, 110.
Brabant, 124.
Bray-sur-Seine, 123.
Bréhan, 125. Voir Amendant de Bréhan.
Bresse, 129.
Bressuire en Poitou, 451.
Bretagne, 126.
Brienne, 128.
Brinon, 129.
Brionne en Normandie, 392.
Briviesca en Espagne, 125.
Brunus, 624.
Burgos, 110.
Bussins, 106, 107.
Bussière, 113.

C

Cabestany, 548.
Cabrières, 131.
Cabrit, 474.
Cacon. Voir Chacon.
Cadenet, 548.
Caderoussse, 549.
Caen, 541.
Calais, 541.
Calot, 624.
Calva, 657.
Cambrai, 545.
Canet, 598.
Canet en Espagne, 599.
Canterbury en Angleterre, 597.
Capestang, 423, 424, **546**.
Capétiens (Juifs sous les), 499.
Carcassonne, 613.
Carcassonni, 613, 614, 615.
Carfati, 140, **538**.
Carinthie, 434, 435.
Caritat, 574.
Carpentras, 605.
Caslari, surnom, **618**.
Cassin, nom de famille, 88.
Castejon, en Espagne, 548.
Castel-San-Pietro, 475.
Castel-Sarrasin, 545.
Castel-Verdun, 546.
Castries, 617.
Caudebec, 392.
Cautinus, évêque de Clermont, 588.
Cavaillon, 538.
Ceyl, nom de famille, **540**.
Caylar, 618.
Caylus, 540.
Cémah ben Moïse de Caslar, 610, 619.
Cémah ben Salomon Narboni, 402.
Cémah ben Salomon Rouget, 16.
Cémah ben Yedidya, 621.
Cémah Delpuget, 157.
Cerdagne, 437.
Céret, 535.
Cervera en Espagne, 644.
Césaire, évêque d'Arles, 76.
Chacon, nom de famille, 145.
Châlons-sur-Marne, 592.
Chalon-sur-Saône, 590.
Chambéry, 597.
Champagne, 599.
Champ d'excommunication, 643.
Champeaux, 499.
Champ sacré, 643.
Chaduese, 535.
Chappes, 601.
Charlemagne, 404.
Charles Ier d'Anjou, 46, 78, 368.
Charles IV, roi de France, 120, 614.
Charles V, 532.
Charles VIII, 78, 369.
Charles, comte de Valois, 56, 190.
Chartres, 602.
Chassagne, 113.
Chateau-Landon, 259.
Chateau-Narbonnais, 315.
Chateau-Thierry, 257.
Chateau-Villain, 617.
Chatellerault, 261.
Châtillon-sur-Indre, 451.
Châtillon-sur-Marne, 576.
Châtillon-sur-Seine, 576.

Digitized by Google

Chauliac, 340.
Chelm, en Pologne, 305.
Cher, rivière, 376.
Chière, 258.
Chilpéric Ier, 497.
Chinon, 577.
Cidkiyya ben Abraham, 413.
Clairvaux, 590.
Clerembaud, seigneur de Chappes, 601.
Clermont-en-Argonne, 589.
Clermont-Ferrand, 588.
Clisson, 594.
Cluny, 594.
Clotaire II, 497.
Collet, 624.
Cologne, 567
Commée, 663.
Comprad, 7.
Comprad (Don) d'Arles, 87.
Comprad Vidal Farrissol, 6.
Compradet, 7.
Comprado, 7.
Comprat, 7.
Comprat Moïse de Nîmes, 397.
Conciles concernant les Juifs. — d'Agde, 21 ; — de Châlon-sur-Saône, 391 ; — de Clermont, 388 ; — de Latran, 368, 632 ; — de Lyon, 307 ; — de Mâcon, 341 ; — de Meaux, 341, 498 ; — de Metz, 297, 346 ; — de Narbonne, 403 ; — d'Orléans, 31, 497 ; — de Paris, 498 ; — de Poitiers, 452 ; — de Reims, 498, 633 ; — de Saint-Quentin, 305 ; — de Vannes, 21, 497.
Condom, 551.
Conil, 552.
Conrad III, empereur d'Allemagne, 77.
Constance en Suisse, 553.
Conty, 552.
Copin, 531.
Corbeil, 559.
Corcos, nom de famille, 624.
Cordes, 573.
Cortes, en Espagne, 157.
Couches, 551.
Coucy, 554.
Courson, 574.
Courtrezon, 573.
Courtomer, 56.
Coutances, 553.
Cregud, 88, 641.
Cregudon Boniac, 640.
Crégut Bonet, 652.
Crégut Hayyim, 170.
Crémieu, 261.
Cresbia, 237.
Cresbia ben Isaac, 182.
Cresbia de Dreux, 180.
Cresbito, 42, 180.
Crescas Bonjudas Nathan, 10.
Crescas Caslari. Voir Israël ben Joseph Hallévi.
Crescas Cassin, 88.
Crescas (En) Davi, 475.
Crescas (Don) de Bagnols, 19, 95.
Crescas de Caderousse, 549.
Crescas de Caslar. Voir Cémah ben Yedidya.
Crescas Orgier, 29.
Crescas (Don) Vidal de Perpignan, 378, 464.
Creseon ben David d'Agde, 22.
Cresselin, 601.
Cressent, 62, 560.
Cresque de Montfort, 336.
Cresques Bondavid, 608.
Cresques Dayot. Voir Crescas Davi.
Cresques de Beauduin, 106.
Crest-Arnault, 143.
Crispin, 182, 183.
Croissant Castellon, 451.
Croissant de Corbeil, 560.
Croissant de Provins, 494.
Cuença en Espagne, 551.

D

Dagobert Ier, 498.
Dampierre-sur-Aube, 160.

Digitized by Google

Daniel Alvarès Pereyra, 93.
Daniel ben Jacob, 302.
Daniel ben Joseph Caspi, 70.
Da Piera, surnom espagnol, 145.
Da Porta, 158.
David ben Abraham Caslari, 425, 619, 620.
David ben Abraham Crasto, 665, 666.
David ben Abraham Hallaban, 559.
David ben Abraham Provençal, 492.
David ben Barukh de Pertuis, 17, 454.
David ben David Abigdor, 621.
David ben Gueda1ya, 253.
David ben Hayyim de Béziers, 97.
David ben Isaac Haccohen, **420**.
David ben Jacob ben Salomon, 374, 380.
David ben Joseph, 170, 234, 258.
David ben Joseph Carmi, 262.
David ben Joseph Kimhi « le Petit », 385, **418**.
David ben Joseph de Narbonne, 412.
David ben Juda de Narbonne, 416.
David ben Lévi de Narbonne, **425**.
David ben Meschoullam, 181, 312.
David ben Moïse Farissol, 11.
David ben Nathanel de Carcassonne, 616.
David ben Reüben, **329**.
David ben Salomon Rouget, 16.
David ben Samuel ou Mielet del Portal, 148, 158.
David ben Samuel ibn Schouschan, **15**.
David ben Samuel Kokhabi, 51, **53**.
David ben Saül, 327.
David ben Vadi Caslari, 425, 469, 619.
David ben Yomtob ibn Bilia, 471.
David Bonet Bongoron, **358**, **471**.
David Bongoron de Perpignan, **469**.
David Cohen de Cavaillon, 539, 611.
David (Mæstro) d'Arles, **14**, 271.
David de Brienne, 128.
David de Capestang, 547, 655.
David de Dreux, **173**.
David d'Estoile, 52.
David de Lyon, 307.
David de Melgueil, 355.
David de Metz, 347.
David de Metz, rabbin, 349.
David de Milhau, 345.
David de Moras, 385.
David de Perpignan, 458.
David de Roquemartine, **630**.
David de Tours, **218**.
David de Villefort, **201**.
David de Yères, 49, 384.
David Hayyarhi « le Petit », 278, 385.
David ibn Faradj, 53.
David Kohen d'Avignon, **3**.
David Lahmi, 306.
David Longo Nassi, 15.
David Meldola, 93.
Davin de Pertuis, 454.
Davin de Villefort. Voir David de Villefort.
Davinet de Rhodez, 626.
Davyn Aptar, 89.
Dax, 146.
De Biens, nom de famille, 209.
Debons, 209.
De Bueno, 209.
Dedon, 316.
Degli-Adolescenti, nom de famille, 159.
De la Porte, nom de famille, 158.
Del Bene, 209.
Del Bonis, 209.
Del-Portal, nom de famille, 9, **157**.
Del Puget, nom de famille, **157**.
Dels-Enfantz, nom de famille, **159**.
Dels-Fils, nom de famille, 159.
Denin de Château-Thierry, 258.
Denis Machault, 307.
Deodatus, 149.
Deodatus, évêque de Saint-Paul-Trois-Châteaux, 641.
De Plana, 160. Voir Plan.
De Portes, 158.
D'Escola, nom de famille, **146**.
Descortal, surnom espagnol, **156**.
Deuaye (Maistre), 241.
Deulesault, 154, 258.

Digitized by Google

Deu-le-saut, 91.
Deus le croisse Dortem, 441.
Dex le croissé, 542.
Diena en Italie, 155.
Dieppe, 154.
Dieulosal, **153**.
Dieulosal de Milhaud, de Carpentras, 610.
Dieulosal (Don) de Milhaud, de Montpellier, 153, 154, 344.
Digne, 154.
Dijon, 151.
Dinan, 155.
Dioscoride, 476.
Dollan Bellan, 616.
Domet fils d'Amand, 17.
Domim, 241.
Domnolus, 391.
Donin, 352, 560.
Donin Nicolas, 504.
Donnet, 561.
Dorta, 29, 30.
Douce de Marseille, **382**.
Douce de Salon, 657.
Doucette, 382
Draguignan, 170.
Dreux, 171.
Duda de Banionville, 149.
Dulciorella, 403.
Durance, fleuve, 171.
Duran, **149**.
Duran (Maestre) de Cadenet, 87.
Duran (Sire) de La Rochelle, 313.
Duran de Melgueil, 353.
Durant Astruc Nassi, 15.
Durant del Portal, 38.
Durant fils de Bonafos de Portal, 157.
Durantus, 80.
Durtal, 150.

E

Efodi. Voir Isaac ben Moïse Hallévi.
Elbeuf, 392.
Eléazar ben Juda de Worms, 207, 348.
Eléazar ben Matatia, 184.
Eléazar ben Meïr, **317**, 636.
Eléazar ben Meïr ben Isaac d'Orléans, 33.
Eléazar ben Meschoullam de Narbonne, 353, 416.
Eléazar ben Moïse Haddarschan, 344.
Eléazar ben Ouri ben Eliakim, 348.
Eléazar de Lodève, 274.
Eléazar de Saint-Gilles, 651.
Eléazar de Solis, 645.
Eléazar Ezobi de Béziers, **104**.
Elhanan ben Isaac ben Samuel, 82, **165**.
Elhanan David Carmi, 262.
Elia ben Benjamin de Genazzano, 631.
Elia ben Berakhya ben Natronaï, **183**, 623.
Elia ben Elia, 302.
Elia ben Isaac de Carcassonne, 264, **615**.
Elia ben Juda, 551.
Elia ben Juda de Paris, 507, **515**.
Elia ben Menahem l'ancien, **363**.
Elia ben Moïse, 273.
Elia ben Salomon de Bourges, 110.
Elia Carmi, 612.
Elia Carmi de Carpentras, 262, 612.
Elia de Corbeil, 565.
Elia de Montpellier, 528.
Elia de Troyes, 230.
Elia le saint, 22.
Elia Levita, 263, 430.
Eliab de Bray, **123**, 188, 502.
Eliab ben Matatia, **152**.
Eliakim ben Menahem, 210, 260, 592, 593.
Elie Attar, 307.
Elie ben Nathan Nantua, 390.
Elie Delpuget, 157.
Elie Kokhabi, 53.
Elie Nantua, 399.
Elie Ravel, 622.
Eliézer, appelé Joslin, 512.
Eliézer ben Abraham Provençal, 492.

Digitized by Google

Eliézer ben Immanuel de Tarascon, 4, 22, 249.
Eliézer ben Isaac de la Bohème, 435.
Eliézer ben Isaac le grand de Mayence, 300, 304.
Eliézer ben Jacob Blin, 394.
Eliézer ben Joël Halleví, 348.
Eliézer ben Joseph de Chinon, 106, 565, **584**.
Eliézer ben Juda, 224, 300.
Eliézer ben Juda, 478.
Eliézer ben Juda de Châlon-sur-Saône, 33, 591.
Eliézer ben Juda Yom Tob, 510, 636.
Eliézer ben Nathan de Mayence, 45, 232, 353, 542.
Eliézer ben Salomon, 478.
Eliézer ben Samuel de Metz, 164, **347**.
Eliézer ben Samuel de Verone, 207.
Eliézer ben Simson de Cologne, 232.
Eliézer ben Yehiel de Montauban, 318.
Eliézer ben Yehiel de Paris, 92.
Eliézer ben Zekharya, 413
Eliézer de Beaugency, **115**.
Eliézer de Bohême, 536.
Eliézer de Bourgogne, 109.
Eliézer de Chatellerault, 261.
Eliézer d'Erfurt, 189.
Eliézer de Falaise, 478
Eliézer d'Orléans, 35.
Eliézer de Paris, 509.
Eliézer de Sens, 664.
Eliézer de Sézanne, **663**.
Eliézer de Toul, **211**.
Eliézer de Touques, **210**.
Eliézer de Werden, 207.
Eliézer Haccohen, 386.
Eliézer Hannadib, 164, 239.
Eliézer Hayyim Nizza, 394.
Eliézer Lattes, 268.
Eliézer, père de l'auteur du *Minhat Yehuda*, 260.
Eliot de Roullet, 627.
Elischa Gallico, 140.
Elissena, 60.
Elzéar, seigneur de Posquières, 447.
Elziar, seigneur de Villeneuve, 198.
Emboniac d'Avignon, 154.
Epanse, 270.
Epernay, 66.
Ephraïm ben Isaac de Ratisbonne, 347.
Ephraïm, gendre de Raschi, 512.
Erfurt, 189.
Ermengarde, vicomtesse de Narbonne, 405.
Escaleta, 430.
Escaut, fleuve, 55.
Essay, 56.
Essonne, rivière, 52.
Estella en Espagne, 53.
Estella de Salon, 657.
Esther appelée Terina, 560.
Etampes, 44.
Etienne III, pape, 404.
Etoile, 52.
Euclide, 290, 328.
Eude, sire de Bourbon, 316.
Eudes, duc de Bourgogne, 113.
Eve Mery, 539.
Evreux, 38.
Ezra ben Juda ben Nathanel, 120.
Ezra ben Meschoullam Seniri, 361, 382.
Ezra « le prophète » de Moncontour, **337**.

F

Falaise, 476.
Famagusta, 485.
Farissol, 11.
Farissol de Pampelune, 11, 621.
Ferrausol Cohen, 11.
Fère (La), 454.
Ferréol, évêque d'Uzès, 23.
Ferrer ou Ferrier, 81.
Ferrerius (Ferrier) d'Arles, 80.
Ferrerius de Capestang, 546
Ferrier Mervau, 382.
Flandre, 483.

Digitized by Google

Foix, 438. Voir PAMIERS.
Fontenay-sous-Bois, 188.
Forcalquier, 3.
Fortunat, poète, 589.
FRANCE, 486.
Francesco di Cervera, 145, 644.
FRANCHE-COMTÉ, 190.
Francs (Les), **487**.
Frédéric Ier Barberousse, 77, 319.
Fréderic II, empereur, 374.

G

Gabriel ben Juda de Vittoria, médecin, 197, 345.
Gabriel de Milhaud, médecin, 24, **344**.
Gabriel de Paris, 513, 514.
Gabriel Kohen de Lunel, médecin, 344.
Gad ben Abraham Astruc, 16.
Gad ben Juda de Bédarride, 105, 540.
Gad de Digne, 155.
GAILLAC, 133.
Gaillon en Normandie, 392, 624.
Galien, 620.
Gallico, nom de famille, **140**.
Gallus, évêque de Clermont, 588.
Garonne, fleuve, 134, 488.
GASCOGNE, 144.
Gaston III, comte de Foix, 439.
GAULE, 132.
Gauthier, 59.
Gelise, cours d'eau, 332.
Georges de Selve, évêque de Lavaur, 263, 430.
Geraud de Solo, 333, 616, 644.
Gerson ben Hiskiyya de Beaumes, **20**, 119, 574.
Gerson (Guerschom) ben Juda de Metz, 237, 238. **299**.
Gerson ben Moïse Soncino, 220, 598, 621.
Gerson ben Salomon d'Arles, **82**.
Gerson ben Salomon de Béziers, 99.
Gerson Damaski, 81.
Gerson Louans de Rosheim, 273.
Gerson Trèves, 222.
Gévaudan, 364.
Gontran, 31.
GOURDON, 135.
GOURNAY, 136.
Gouvea, nom de famille, 134.
Gozolas, 492.
GRAISIVAUDAN, 142.
Granellus, 191.
GRASSE, 142.
Grasse (*La*), 142.
GRAVESONE, 141.
Graziani, nom de famille, 140.
Grégoire Ier, pape, 76, 346, 367 et 403.
Grégoire V, pape, 72, 499.
Grégoire IX, pape, 63, 451, 659.
Grégoire, évêque de Tours, 497, 589.
GRENOBLE, 143.
Guérande en Bretagne, 128.
Guérin, évêque de Senlis, 661.
Gui de Chauliac, 26, 340.
Guillaume, chrétien de Paris, 590.
Guillaume-le-Conquérant, 623.
Guillaume-le-Roux, 623.
Guillaume III, seigneur de Montpellier, 21.
Guillaume V de Montpellier, 353.
Guillem (En) de la Broa, archevêque de Narbonne, 423.
GUINES, 140.
GUISE, 139.
Gunthert de Metz, 346.

H

Habrahom (Abraham), 495.
Hagin de Corbeil, 560.
Hagin de Provins, 494.
Haï gaon, 300.
Halafta ben Abraham Hassofer, 383.
Halle sur la Saale, **434**.

Digitized by Google

Hammal, 81.
Hanan ben Nathan Ezobi, 104, **606**.
Hanania ben Hayyim, 250.
Haquin de Bray, 123.
Haquin de Provins, 495.
Haquin de Reims, 634.
Haquinet de Troyes, 241.
Hasdaï Descortal de Perpignan, 155.
Hassar (al-), 328.
Hayya ben Hayyim, 650.
Hayyim ben Abraham Prophègue, 16.
Hayyim ben Hananel Haccohen de Paris, 349, 479, **516**.
Hayyim ben Isaac, 518.
Hayyim ben Isaac de La Rochelle, 181, 312.
Hayyim ben Isaac Or Zarous, 190, 566.
Hayyim ben Israël, 627.
Hayyim ben Jacob de Montpellier, 327.
Hayyim ben Jacob de Vesoul, 190.
Hayyim ben Joseph de Savoie, 195.
Hayyim ben Moïse, 518.
Hayyim ben Mordekhaï, 518.
Hayyim ben Nathanel Raphaël Trabot, **220**.
Hayyim ben Raphaël Trabot, 220.
Hayyim ben Salomon ben Méïr de Perpignan, 474.
Hayyim Crescas, 610.
Hayyim de Blois, 27, 117.
Hayyim de Brinon, médecin, 129, 241.
Hayyim de Carcassonne, 607, 615.
Hayyim de Falaise, **480**.
Hayyim de Mercado, 93.
Hayyim de Saint-Thibéry, 660.
Hayyim de Tolède, 39.
Hayyim de Vienne, 194, 387.
Hayyim Galipapa, 473.
Hayyim Juda ben Jacob Ségre, 311.
Hayyim (Maître), médecin, 608.
Hayyim surnommé Hagin de Chaourse, 241, 535.
Hayyim Paltiel de Falaise. Voir Hayyim de Falaise.
Hayyim Paltiel ben Jacob, 482.
Hayyim Schneor, 42.
Hayyim Teste-Maule, 218.
Hayyim Trabotti, 220.
Hedin, 186.
Heïtham (Ibn al-), 328.
Helia de Loan, 333.
Hélie de Bray. Voir Eliab ben Isaac de Bray.
Hélie de Corbeil, 559.
Héliot ou Hélie de Vesoul, 62, **191**.
Hélye de Noves, 389.
Henri II, roi d'Angleterre, 658.
Hilderic, comte de Nîmes, 395, 403.
Hillel ben Samuel de Vérone, **327**, 374.
Hippocrate, 121, 617.
Hiadaï Crescas, 472, 534.
Hiskiyya, appelé Mœstre Bonenfant de Milhau, 345.
Hiskiyya ben Abraham de Narbonne, 416.
Hiskiyya ben David de Salins, 657.
Hiskiyya ben Reüben de Boppard, 211.
Hiskiyya d'Auxerre, 61.
Hiskiyya de Magdebourg, 435.
Hiyya ben Salomon de Barcelone, 100.
Hoechstadt, 305.
Honein ben Isaac, 328.
Houschiel, 409.
Huesca en Espagne, 144, 189.
Humbert II, dauphin, 49, 143, 318, 339, 384, 650.
Hyères, 49.

I

Ibn al-Heïtham. Voir Heïtham.
Ibn Daud, nom de famille, 80.
Ibn Satanas. Voir Joseph ibn Abitour.
Ibn Wafid. Voir Wafid.
Idac Roget de Valabrègue, 16.
Ile-de-France, 485.
Ile de Pomègue, 48.

Digitized by Google

Immanuel ben Éliézer ben Immanuel de Tarascon, 23, 249.
Immanuel ben Gad de Milhau, **345**.
Immanuel ben Jacob de Tarascon, **19**, 250, 625.
Immanuel de Lattès, médecin, 267.
Innocent II, pape, 151, 499.
Innocent III, pape, 61, 388.
Innocent IV, pape, 594, 641.
Isaac Abram Momet, 408.
Isaac Abravanel, 267.
Isaac Albalag, 547.
Isaac Alturas de Marseille, 366.
Isaac appelé Sire Benoist, 59.
Isaac Atar d'Avignon, 16, 17.
Isaac Bedersi, rabbin de Salonique, 105.
Isaac Bédersi de Salonique, 105.
Isaac ben Abbe Mari de Marseille, **372**.
Isaac ben Abigdor de Lunel, 288.
Isaac ben Abraham Cahrit, 469, 474.
Isaac ben Abraham de Canet, 590.
Isaac ben Abraham de Chinon, **586**.
Isaac ben Abraham de Dampierre, **168**, 234.
Isaac ben Abraham de Posquières, **450**.
Isaac ben Abraham de Tretz, 48, 59, **244**.
Isaac ben Abraham Gorni, 37, 46, 47, 50, 81, 292, 362, 460, 606, 635.
Isaac ben Abraham Narboni, **421**.
Isaac ben Ascher Hallévi de Spire, 229, 304, 448.
Isaac ben Barukh, tosafiste, 206, 236.
Isaac ben Benjamin de Saint-Mards, 549.
Isaac ben Benvenisti, 331.
Isaac ben Benvenisti de Narbonne, **419**, 651.
Isaac ben David, 170, 234.
Isaac ben David de Corbeil, 566.
Isaac ben Dorbelo de la Russie, 162, 196.
Isaac ben Eléazar Hallévi, surnommé Segan Leviya, **196**, 295, 507, 636.
Isaac ben Ephraïm Haccohen d'Alzonne, 60.
Isaac ben Gad de Carcassonne, 17.
Isaac ben Habib de Nîmes, 367.
Isaac ben Hayyim, 218, 528.
Isaac ben Hiskiyya Lopez de Fonseca, 93.
Isaac ben Isaac de Chinon, **580**.
Isaac ben Jacob d'Arras, 72.
Isaac ben Jacob de Lattès, **266**.
Isaac ben Jacob de Monteux, 320, 321, 389.
Isaac ben Jacob de Saint-Gilles, 651.
Isaac ben Jacob Hallaban de Prague, 168.
Isaac ben Joseph de Corbeil, 527, **562**.
Isaac ben Joseph de Marseille, **377**, 580.
Isaac ben Joseph de Tillières, 219.
Isaac ben Joseph Kimhi, 89.
Isaac ben Josue de Lattes, 267.
Isaac ben Juda ben Nathanel de Beaucaire, 120, **360**.
Isaac ben Juda de Béziers, 98.
Isaac ben Juda de Lattès, **265**, 464.
Isaac ben Juda de Marseille, 374.
Isaac ben Juda de Narbonne, 416.
Isaac ben Juda Gerundi ibn Pesado, 535.
Isaac ben Juda Hallévi, 481.
Isaac ben Juda Kohen de Manosque, 19, 83, 86, **362**.
Isaac ben Juda, maître de Raschi, 295, 507.
Isaac ben Juda Qorqossah, 613.
Isaac ben Matatia de Montpellier, 327.
Isaac ben Méir de Doura, 193.
Isaac ben Méïr Lévi de Doura, 193.
Isaac ben Méir de Mondragon, 142, 319.
Isaac ben Méir de Narbonne, 412.
Isaac ben Méïr de Ramerupt, 162, 234, 542, 635.
Isaac ben Menahem, 142, 256
Isaac ben Menahem « le grand » du Mans, **32**, 363.
Isaac ben Menahem de Narbonne, **430**.

Digitized by Google

Isaac ben Merwan Hallévi, **413**.
Isaac ben Meschoullam ben Jacob de Lunel, 279.
Isaac ben Moïse Arroyo, 51, 476
Isaac ben Moïse d'Avignon, 5.
Isaac ben Moïse de Posquières, 450.
Isaac ben Moïse de Villamanya, 197.
Isaac ben Moïse Haccohen de Capestang, 547.
Isaac ben Moïse Hallévi, appelé Profiat Duran ou Efodi, **358**, **472**.
Isaac ben Moïse Narboni, 402.
Isaac ben Mordekhaï Kimhi, appelé Maestre Petit de Nions, **384**, 565, 635.
Isaac ben Nathan de Cavaillon, 539.
Isaac ben Nehémie de Dreux, 234.
Isaac ben Oschaya, 239.
Isaac ben Oschaya Hallévi de Troyes, 238.
Isaac ben Péreç de Salon, 657.
Isaac ben Reûben de Barcelone, 430.
Isaac ben Salomon de Bari, 479.
Isaac ben Salomon de Sens, 233.
Isaac ben Samuel d'Argenton, 66.
Isaac ben Samuel de Narbonne, 416.
Isaac ben Samuel de Worms, 40.
Isaac ben Samuel « l'ancien » de Dampierre, **161**, 638.
Isaac ben Schéschet, appelé Barfat, 289, 290, 383, 472, 534.
Isaac ben Schneor d'Évreux, 41.
Isaac ben Todros d'Avignon, 8.
Isaac ben Todros d'Espagne, 530, 580.
Isaac ben Yakar, 276.
Isaac ben Yekoutiel, 582.
Isaac Berr de Turrique, 400.
Isaac (Issach) Bonnet de Perpignan, 468.
Isaac Chatelain appelé Haquin, de Troyes, 241.
Isaac Cohen, 526.
Isaac Cohen de Provins, 495, 526.
Isaac Cohen de Troyes, 241.
Isaac correspondant d'Eliézer de Chinon, 586.
Isaac da Costa, 93.
Isaac d'Aix, 47.
Isaac de Beaucaire, 120.
Isaac de Bizous, 610, 611.
Isaac de Castejon, 548.
Isaac de Castro Tartas, 666.
Isaac de Château-Thierry, tosafiste, 259.
Isaac de Corbeil, 560.
Isaac de Corbeil, rabbin, 39, 41.
Isaac de Clisson, **596**.
Isaac de Digne, 155.
Isaac d'Erfurt, tosafiste, 189.
Isaac del Portal, 274.
Isaac de Lattes. Voir Isaac Josua ben Immanuel.
Isaac de l'Epanse, 270.
Isaac de Joigny, 252.
Isaac de Lodève, 274.
Isaac de Marseille, administrateur, 370.
Isaac de Marseille, rabbin, 377.
Isaac de Marvèjols, 364.
Isaac de Milhaud de Carpentras, 611.
Isaac de Moret, 338.
Isaac de Narbonne, 404.
Isaac d'Ourville, 27.
Isaac de Paris, 520.
Isaac de Petraria, 658.
Isaac de Piera, 145.
Isaac de Poitou, 452.
Isaac de Pont-Audemer, 42, 442.
Isaac de Portes, 158, 397.
Isaac de Rocamora, 630.
Isaac de Saintes, 639.
Isaac de Tresson, 243.
Isaac de Troyes, 226.
Isaac Gaillac de Marseille, 133.
Isaac Gard de l'Isle, 133, 310, 609.
Isaac Gobea ou Govea de Perpignan, 134.
Isaac Haccohen de Capestang, **547**.
Isaac Haccohen de Narbonne, **420**.
Isaac Hallévi Gerundi, 255.
Isaac Hassid, fils d'Aboun le grand, 363.
Isaac Hayyim Cantarini appelé Isaac Vita ou Viva, 341

Digitized by Google

Isaac Israëli de Tolède, 627.
Isaac Josue ben Immanuel de Lattès, **267**, 310, 609.
Isaac Juda ben Juda Lobel, 287.
Isaac Lans, 222, 270.
Isaac Léon de Carpentras, 611.
Isaac le saint de Bray, 123.
Isaac Lunel de Bougie, 290.
Isaac, médecin, 110.
Isaac, médecin, de Carcassonne, 616.
Isaac Merwan ben Jacob Scheniri, 361, 386, 387.
Isaac Nathan ben Kalonymos d'Arles, **8**, **89**.
Isaac Narboni, 402.
Isaac Orgerii de Marseille, 28.
Isaac Rumilly, 628.
Isaac (Isach) Salomon, médecin, 469.
Isaac Thoros de Carpentras, 608, 609.
Isaac Uradis de Bourges, **111**.
Isaac Valabrègue, 26.
Isaac Veger, médecin, 474.
Isaac (Sen) Yiçhar Caslari, 621.
Isaïe ben Abba Mari de Savoie, **129**, 534.
Isaïe ben David de Salon, 657.
Isaïe ben Eliézer Nizza, 394.
Isaïe ben Juda ben Nathanel de Beaucaire, 120.
Isaïe ben Meïr de Meyrargues, 343.
Isaïe ben Reûben, appelé Macip Ravil, 534, 622.
Isaïe ben Samuel d'Aix, 47, **148**.
Isaïe d'Aix, 47.
Isaïe de Trani, 207.
Isaïe Haï Carmi de Reggio, 262.
Isaquetus Profiat, 641.
Isle (L'), 310.
Ismaël ben Todros de Noves, 389.
Israël ben Cémah de Viviers, 15.
Israël ben Joseph Hallévi, appelé Crescas Caslari, 7, 257, 619, 621.
Israël d'Avignon, 3.
Israël de Lunel, **286**.
Israël de Valabrègue, **25**, 249.
Istres, 46, **55**.

J

Jacob Agner (?), 63.
Jacob Anatole. Voir Jacob ben Abba Mari.
Jacob Anatole de Marseille, 370, 371.
Jacob ben Abba Mari ben Simson, appelé Jacob Anatole, **374**.
Jacob ben Abraham Castro Tartas, 666.
Jacob ben David Provençal, **383**, 492.
Jacob ben David ben Yomtob Poël, appelé Sen Bonet Bongoron, **470**.
Jacob ben Elia Lattès, **264**.
Jacob ben Ezéchias de Carcassonne, 16.
Jacob ben Ezra de Marseille, 382.
Jacob ben Hananel Sikli, 434.
Jacob ben Hayyim, appelé Comprad Vidal Farissol, **6**, 390.
Jacob ben Isaac ben Juda de Lattes, 266.
Jacob ben Isaac de Marseille, 374.
Jacob ben Jacob Cohen de Ségovie, 81, 82, 100, 112.
Jacob ben Joselmann Rosheim, 273.
Jacob ben Joseph de Chinon, 566, **579**.
Jacob ben Joseph Israël, 179, **441**.
Jacob ben Joseph de Verdun, 207.
Jacob ben Juda d'Alais, 59.
Jacob ben Juda de Beaucaire, **120**.
Jacob ben Juda de Dreux, 172.
Jacob ben Juda de Lorraine, 240, 294.
Jacob ben Juda de Nantes, 128.
Jacob ben Levi de Saint-Gilles, 651.
Jacob ben Makhir ibn Tibbon, appelé Don Profiat, **302**, 374.
Jacob ben Matatia, 570.
Jacob ben Meïr de Provins, 42, 481, 495.
Jacob ben Meïr, appelé R. Tam de Ramerupt, **230**, 542, **636**.
Jacob ben Menahem de Nottingham, 176.

Digitized by Google

Jacob ben Meschoullam ben Jacob de Lunel, 279.
Jacob ben Moïse Abbasi, 105.
Jacob ben Moïse ben Aboun, 410.
Jacob ben Moïse de Bagnols, 6, 55, **95**, 657.
Jacob ben Nathan d'Évreux, 43.
Jacob ben Reüben, **144**.
Jacob ben Salomon d'Arles, 83.
Jacob ben Salomon de Courson, 41, **574**.
Jacob ben Salomon le saint de Grenoble, 143.
Jacob ben Samuel d'Anduze, 64.
Jacob ben Simson de Paris, **514**.
Jacob ben Yakar de Worms, 300, 507.
Jacob ben Yehiel Loans, 273.
Jacob ben Yekoutiel de Rouen, 72, 297.
Jacob (Don) Bongodas Dels-Enfantz, 159.
Jacob Bonjuhes, médecin de Perpignan, 467-468.
Jacob d'Aire, 50.
Jacob de Bourrin, **112**.
Jacob de Clisson, 597.
Jacob de Coucy, 517.
Jacob de Coucy, tosafiste, 556.
Jacob de Dijon, 132.
Jacob de Falaise, 476.
Jacob de Fano, 145.
Jacob de Lisies, 291.
Jacob de Londres, 172.
Jacob de Lunel, 279.
Jacob de Lunel, médecin, 616.
Jacob de Montalban, 318.
Jacob de Monteux, 320.
Jacob de Nimes, 469.
Jacob de Novi, 253.
Jacob d'Orléans, 36.
Jocob d'Orléans, tosafiste, 36.
Jacob de Paris, 530.
Jacob de Pontoise, 444.
Jacob de Pont-Sainte-Maxence, 507.
Jacob de Sicile, 434.
Jacob de Troyes, 239.
Jacob de Venise, 561.
Jacob Haccohen de Narbonne, **417**, 638.
Jacob Hallévi d'Alais, **59**.
Jacob Hallévi « le pieux » de Marvège, **384**.
Jacob Israël Carmi, 262.
Jacob Israël Finzi, 270.
Jacob Léon de Cavaillon, 539.
Jacob le saint de Bray, 123.
Jacob le saint de Corbeil, **562**.
Jacob Lévi de Chambéry, 598.
Jacob Paltiel ben Salomon de Falaise, 479, 480, 482.
Jacob Prophègue de Marseille, 370, 380.
Jacob Prophègue de Montpellier, 329.
Jacob Schweiz de Nancy, 400.
Jacob Vidal ou Vidallet de Lunel, 611.
Jacollet de Savoie, 624.
Jacote de Châlon-sur-Saône, 32, 591.
Jacotus d'Orléans, 32.
Janvilla, 253, 254.
Jassuda Crémieux de Carpentras, 263.
Jean de Bourgogne, 306, 380, 617.
Jean de Fontenay-sous-Bois, 187.
Jean de Passavant, médecin, 531.
Jean de Sacrobosco, 334.
Jean de Saint-Amand, médecin, 469, 474, 640.
Jean de Tornamire, médecin, 617.
Jean-Jacques d'Avignon, 610.
Jean le Roux, duc de Bretagne, 128.
Jean Mercier, hébraïsant français, 458.
Jean Plantavit de la Pause, évêque, 271, 611.
Jean Vidas de Lattès, 56.
Jeanne, reine d'Arles, 85.
Jérémie de Saint-Rambert, 551.
Jessé de Carpentras, 611.
Jesse de Ravello de Carpentras, 622.
Joab ben Yehiel de Scola, 148.
Joannes Boëmus Aubanus, 12.
Joce ou Joucet de Pontoise, 62, **444**.
Joël ben Isaac Hallévi de Bonn, 348.
Johanan Alemanno, 29.

Digitized by Google

Joigny-sur-Yonne, 250.
Joinville, 253.
Jona, appelé Kolon de Troyes, 223.
Jonathan ben David Haccohen de Lunel, **283**.
Jonathan ben Josué de Monteux, 321.
Jonathan de Cuença, 551.
Jonathan de Marseille, **377**.
Jonathas, martyr, de Paris, 506.
José, médecin de Perpignan, 469.
Joselmann Rosheim ou Joseph Louans, **273**.
Joseph Abraham Farissol d'Avignon, 11.
Joseph appelé Meleton de Sauves, 632.
Joseph Bedersi de Salonique, 97.
Joseph Bedous, 96.
Joseph Bekhor Schor. Voir Joseph ben Isaac d'Orléans.
Joseph Bekhor Schor, 35.
Joseph ben Abba Mari Caspi, appelé Bonafos de l'Aegentière, **67**, 250, 467.
Joseph ben Abba Mari Hayyighari, 257.
Joseph ben Abigdor de Lattes, 267.
Joseph ben Abitour, appelé Ibn Satanas, 660.
Joseph ben Abraham, appelé En Bonet Crescas, 473, 647.
Joseph ben Abraham, appelé Jasse de Monteux, **322**, 612.
Joseph ben Abraham de Corbeil, 563.
Joseph ben Abraham de Marseille, 374.
Joseph ben Abraham de Milhaud, 15.
Joseph ben Abraham Hallévi de Narbonne, 429.
Joseph ben Absalon Bona Vita, 259.
Joseph ben Ascher de Chartres, **603**.
Joseph ben Barukh de Clisson, 480, 595, 596.
Joseph ben Benjamin de Pontailler, 439.
Joseph ben Benvenisti, 330.
Joseph ben David ibn Soli, 645.
Joseph ben Elie de Melun, 353.
Joseph ben Elie de Provence, 570.
Joseph ben Elie de Tours, 218, 365.
Joseph ben Gerson de Narbonne, 421.
Joseph ben Hanan ben Nathan Ezobi de Perpignan, **488**.
Joseph ben Hen Graciano, 415.
Joseph ben Isaac de Chinon, **578**.
Joseph ben Isaac d'Orléans, **34**.
Joseph ben Isaac de Troyes, 226.
Joseph ben Isaac Hallévi de Carpentras, 610.
Joseph ben Isaac Kimhi, appelé Mœstre Petit de Narbonne, 385, **417**.
Joseph ben Jacob d'Arras, 72.
Joseph ben Joseph, médecin, 250.
Joseph ben Juda de Perpignan, 474.
Joseph ben Juda Lunel de Roquemaure, 629.
Joseph ben Matatia de Paris, 242, 532.
Joseph ben Méir de Saulieu, 110, 575, **646**.
Joseph ben Menahem de Posquières, 450.
Joseph ben Menahem Lombard, 178, 277.
Joseph ben Merwan Hallévi de Narbonne, 413.
Joseph ben Meschoullam de Béziers, 103.
Joseph ben Meschoullam ben Jacob de Lunel, 279.
Joseph ben Moïse, 170, 234.
Joseph ben Moïse d'Avignon, 5.
Joseph ben Moïse, appelé Joseph Porat ou Don Bendit, **543**.
Joseph ben Moïse, tossafiste, 238.
Joseph ben Moïse de Troyes, 234, 238, 544.
Joseph ben Nathan d'Étampes, 43.
Joseph ben Nathan de Sens surnommé Nathan l'official, 204, **252**, 550.
Joseph ben Nathanel de Béziers, 99.
Joseph ben Nathanel de Chinon, 585, 586,
Joseph ben Oschaya de Troyes, **239**.
Joseph ben Péréç, 222.

Digitized by Google

Joseph ben Petigoros, 302.
Joseph ben Salomon Bekhor Schor, 35.
Joseph ben Salomon de Carcassonne, 614.
Joseph ben Salomon de Dreux, 173, 626.
Joseph ben Salomon de Montpellier, 327.
Joseph ben Salomon de Provence, 570.
Joseph ben Samuel Tob Elem, 33, 225, 308.
Joseph ben Schabtaï, 597.
Joseph ben Schalom Caspi, 71.
Joseph ben Siméon de Dampierre, 168.
Joseph ben Siméon Kara, 227.
Joseph ben Tobie d'Aix, 47.
Joseph ben Yehiel de Paris, 526.
Joseph ben Yehiel ben Joseph de Paris, appelé Messire Deu-le-saut, 91, 505, 527.
Joseph ben Yohanan Trèves, 242, 381.
Joseph ben Yomtob de Paris, 510.
Joseph Bonfac ben Isaac, 382.
Joseph Cassin, 88.
Joseph d'Arles, 74.
Joseph de Béziers, 99.
Joseph de Bourgogne. Voir Joseph ben Méir de Saulieu.
Joseph de Cavaillon, 539.
Joseph de Châlon-sur-Saône, 592.
Joseph de Chinon, 585, 586.
Joseph d'Epernay, 66.
Joseph de Falaise, 477.
Joseph de Jérusalem, 75.
Joseph de Joigny, tosafiste, 253.
Joseph de Kouik (?), 551.
Joseph de Lattès, 267.
Joseph de Lattès de Carpentras, 611.
Joseph de Lincoln, 23.
Joseph de Lyon, 307.
Joseph de Marseille, rabbin à Jérusalem, 381.
Joseph de Marseille, 370.
Joseph de Milhau, appelé Moscat, 345.
Joseph de Milhau, 345.
Joseph de Montmorency, 318, 510, 511.
Joseph de Mucidan, 338.
Joseph de Nimes, 398.
Joseph (Maestro) de Noves, médecin, 10, 391.
Joseph de Noves, rabbin de Nicopolis, 391.
Joseph de Paris, 526.
Joseph de la Poulle, 212.
Joseph de Santos, 659.
Joseph de Sens, 662.
Joseph de Sisteron, 665.
Joseph de Spire, 544.
Joseph de Terente, 30.
Joseph de Toul, 212.
Joseph de Vignola, 254.
Joseph gaon de Narbonne, 284, 411, 429.
Joseph Gard, 15.
Joseph Gard de Provence, 134.
Joseph (Maestro) Haccohen d'Avignon, 12.
Joseph Haccohen de Perpignan, 469.
Joseph Hazzan ben Juda de Troyes, 239.
Joseph Kolon, 223.
Joseph Kolon ben Salomon Trabot, 221, 598.
Joseph Kolon, médecin, 223.
Joseph ibn Cadik, 191.
Joseph ibn Plat, 284.
Joseph l'ancien, fils de Siméon du Mans, 363.
Joseph מוירדה (?), 188.
Joseph Mefli, 425.
Joseph Nassi ben Salomon de Tolède, 257.
Joseph Petitevin de Canterbury, 451.
Joseph, rabbin, 234.
Joseph Samuel ben Abraham Nérya d'Avignon, 5.
Joseph Sarco, 53.
Joseph Stern Kokhabi, 53.
Joseph Tob Elem, 309.
Joseph Tournon, 216.
Joseph (En) Vidal de Vich, 112.
Joseph Vivas d'Avignon, 16.

Digitized by Google

Joseph Yedidya ben Benjamin Yekoutiel Carmi, 262.
Josèphe (Pseudo-), 217.
Josson de Coulommiers, 494.
Josué ben David de Perpignan, 427, 467.
Josué ben Halafta de Pampelune, 15.
Josué ben Immanuel de Tarascon, 249.
Josué ben Joseph de Caderousse, 549.
Josué ben Moïse Narboni, 427.
Josué ben Moïse Saadia, 17.
Josué ben Pinhas, 331.
Josué ben Samuel de Sisteron, 665.
Josué Caslari, 621.
Josué Cohen d'Avignon, 15.
Josué de Troyes (?), 170, 238.
Josué de Viana, 194.
Josué Hassid, 363.
Josué ibn Schoeib, 20, 35, 559.
Juda Abigdor, 334.
Juda appelé Aryé Harari de Montpellier, 323, 328.
Juda appelé En Bonjuda Yehacel Caslari, 620.
Juda Aryé Loeb ben Cebi Hirsch, **612**.
Juda ben Abba Mari Kokhabi, 52.
Juda ben Abraham de Marseille, 374.
Juda ben Abraham de Nîmes, **398**.
Juda ben Abraham de Paris, 227, **508**.
Juda ben Ascher de Valabrègue, 27.
Juda ben Barzilaï, 369, 370.
Juda ben Benjamin de Lunel, 286.
Juda ben Daniel d'Arles, 621.
Juda ben David Attar, 16.
Juda ben David appelé Maestre Bonjudas ou Bonjus, **382**.
Juda ben David de Melun, **354**, 529.
Juda ben Eliézer, **240**.
Juda ben Isaac appelé Sire Léon de Paris, 164, 483, 511, **519**.
Juda ben Isaac de Brienne, 129.
Juda ben Jacob ben Anatole, 371.
Juda ben Jacob de Lattes, **265**.
Juda ben Jacob de Vermanton, 208.
Juda ben Joseph Rouget, 15.
Juda ben Kalonymos d'Arles, 83.
Juda ben Kalonymos de Mayence, 137.
Juda ben Kalonymos de Spire, 348.
Juda ben Méïr Haccohen appelé Sire Léontin, 224, **300**, 520.
Juda ben Menahem Seni, 71
Juda ben Moïse ben Samuel ibn Tibbon, 333.
Juda ben Moïse d'Arles, 79.
Juda ben Moïse Haccohen de Mayence, 528, 595, 596.
Juda ben Moïse Haddarschan de Toulouse, **214**, 411.
Juda ben Moïse ibn Chalojo, 186.
Juda ben Nathan, tosafiste, **226**, 509.
Juda ben Nathanel de Beaucaire, 120.
Juda ben Salomon ben Jacob de Nîmes, 398.
Juda ben Salomon ben Juda d'Arles, 83.
Juda ben Salomon de Baux, 107.
Juda ben Salomon Dels- Enfantz, 83, 159.
Juda ben Salomon Nathan appelé Bonjudas Nathan, **8**, 26, 89, 344.
Juda ben Samuel dit Bonostru, 128.
Juda ben Samuel le pieux de Spire, 348, 519.
Juda ben Saül ibn Tibbon, 280, **282**.
Juda ben Schneor, 575.
Juda ben Simha, 643.
Juda ben Tobie d'Arles, 79.
Juda ben Todros d'Arles, 83.
Juda ben Yakar, tosafiste, 349, 522.
Juda ben Yom Tob de Paris, **509**.
Juda Cohen de Friedberg, 521.
Juda da Porta, 158.
Juda de Beaucaire, 120.
Juda de Château-Villain, 617.
Juda de Corbeil, **561**.
Juda de Coucy, 559.
Juda Dels- fils appelé Bonjueu de La Mure, 95, 338.
Juda de Meaux, 342.
Juda de Metz, **349**.

Digitized by Google

Juda de Meyras, 350.
Juda de Narbonne, 416.
Juda (Don) Descortal, 156.
Juda de Vienne, 191.
Juda Farissol, 11.
Juda Haccohen de Mayence, 300, 520.
Juda Harizi, 120, 375, 407.
Juda Hayyarhi, 278.
Juda ibn Giat ben Isaac, **412**.
Juda ibn Zabarra, **331**.
Juda l'ancien de Set-Mois, 649.
Juda le jeune appelé Sire Léon de Set-Mois, 649.
Juda Léon ben Elie Nantua, 399.
Juda Loeb ben Joseph Nantua, 399.
Juda Mosconi de Bulgarie, 457, 469.
Juda Nathan Provençal, 493.
Juda Roussillon, 633.
Juda Trabot de Nice, 220, 394.
Judas de Montlhéry, 335.
Judaz de Provins, 494, 495.
Juse de Mâcon, 32.
Jusse ou Joseph (Maître) de Béziers, 100.
Justa de Vienne, 191.
Juston, talmudiste, 113.
Justot de Beaune, 113.
Justus de Vienne, 191.
Justus, fils de Paregorus, 403.

K

Kalaï, surnom, 540.
Kalonymos ben David Todrosi d'Arles, **85**, 245.
Kalonymos ben Juda, 9.
Kalonymos ben Kalonymos d'Arles, **6**, 80, **84**, 389.
Kalonymos ben Méïr d'Arles, 81.
Kalonymos ben Schabtaï de Rome, 79.
Kalonymos ben Todros de Narbonne, **406**, 416.
Kalonymos ben Todros de Narbonne, surnommé Moumet ou Momet Tauro, **408**, 427.
Kalonymos Cohen, 459.
Kalonymos de Lucques, 79.
Kalonymos le grand de Narbonne, 406.
Kalonymos « le prince » de Beaucaire, 120.
Kastoria en Turquie, 618.
Keschischa de la Pouille, 212.
Kolon, surnom, 223.

L

Lahmi, 306.
Lambesc, 46, 49.
LANDRECY, 269.
Lanfranc de Milan, 532, 625.
LANGRES, 277.
LANGUEDOC, 311.
Lans, surnom, 270.
Lanson, 46.
LAON, 269.
La Paille, surnom, 312. Voir *Paille*.
Lapapa, nom de famille, 472.
La Rocca, La Roche, La Rocho, La Rocque ou La Roque (De), nom de famille, 271.
LA ROCHELLE. Voir ROCHELLE.
La Tour (De), nom de famille, 268. Voir *Thor* et *Tour*.
Lattès, nom de famille, **264**.
LAVAUR, 263.
Lazare, évêque de Marseille, 75.
Leho (Leo), 468.
Leo Crossius de Melun, 351.
Léon en Espagne, 306.
Léon, 661.
Léon, talmudiste français, 113, 302.
Léon Botarelli, médecin, 383.
Léon Carmi, 262.
Léon Davin de Lattès, 56, 266.
Léon de Bagnols. Voir Lévi ben Gerson.
Léon de Modène, 520.
Léon Joseph de Carcassonne, **616**.
Léon (Don) Nassi de Cabestany, 475, 548.

Digitized by Google

Léon Rouget d'Avignon, 15.
Léon Seni de Cologne, 155.
Léon Vidal de Sautell, 334.
Lévi ben Abraham appelé Léon Abram de Capestang, 548.
Lévi ben Abraham de Villefranche, 83, **199**, 329, **465**.
Lévi ben Gerson appelé Gersonide ou Mæstro Léon de Bagnols, 6, 19, 82, **94**, 338, 465.
Lévi ben Juda Hazzan, 327.
Lévi ben Moïse ben Todros Nassi de Narbonne, 407.
Lévi ben Nathanel Trabot, 221.
Lévi de Montolieu, 320, 411.
Lévi de Narbonne, 404.
Lévi Haccohen, 338, 404.
Lévi, père de David de Narbonne, 426.
Lévi, père de Nathanel Trabot, 221.
Liège, 306.
Lienz dans le Tyrol, 291.
LIGNY, 308.
LILLERS, 50.
LIMOGES, 308.
Limoux, 314.
Lincoln en Angleterre, 23.
Lisieux, 291.
L'ISLE. Voir Isle.
Lisy-sur-Ourcq, 292.
LOCHES-SUR-INDRE, 292.
LODÈVE, 273.
Loeb d'Erfurt, 189.
Loire, fleuve, 275.
Lombard, surnom, **276**.
LOMBARDIE, 437.
Lombards, 276.
Loro de Marseille, 371.
LORRAINE, 293.
LOUDUN, 272.
Louis Bornet de Nîmes, 399.
Louis le Débonnaire, 307.
Louis, roi d'Arles, 77.
Louis III, comte de Provence, 78.
Louis V, roi de France, 499.
Louis VII, roi de France, 259, 453.
Louis VIII, roi de France, 503.
Louis IX (Saint), 341, 351, **503**.
Luc, 292.
Ludovic Carreto, 474.
Lunas (?), **276**.
LUNEL, 277.
Lupus de Vienne, 191.
Lure, 273.
LUSIGNAN, 310.
Lus-en-Barège, 292.
LUZ ou SAINT-JEAN-DE-LUZ, 272.
LYON, 306.
Lyon de Beaunes, 118.
Lyon-Dacre de Paris, 531.
Lyre, 309.

M

Macerata-di-Monte Feltro, 475.
Macif (En) de Sisteron, 665.
Macip d'Agde, 22
Macip de Belmes, 118.
Macip (Don) Jacob de Lunel, 38.
Maçliah ben Paltaï gaon, 81, 82.
MACON, 340.
Mager (maître) Macip de Béziers, 468.
Mahirus Boneti, 468.
Maillotins, 507.
Maïmon ben Vitalis, 329.
Maïmon de Lunel, 20.
Maïmonet de Nîmes, 397.
Maira, cours d'eau, 640.
Majorque, 290, 379, 420, 437, 467.
Makhir de Babylone, **404**.
Makhir de Metz, 299, 347.
Makhir de Narbonne, 416.
MALAUCÈNE, 360.
Malemort, 359.
Manassé, évêque d'Arles, 77.
Manecier de Vesoul, 191, **506**.
Manoah ben Jacob de Lunel, **285**.
MANOSQUE, 361.
Manresa en Espagne, 331.
MANS, 362.
Manus de Spire. Voir Menahem Cion.

Digitized by Google

Marche (La), 315.
Marché-Neuf, 365, 664.
Marchia en Italie, 492.
Maroilles, 484.
Maronne, 637.
Marsan, 314.
Marseille, 367.
Marvège, 364.
Massipet de Nîmes, 397,
Matatia (?), auteur talmudique, 532.
Matatia ben Isaac de Chinon, 581, 586.
Matatia ben Isaac le saint de Bray, 123, 187, 188.
Matatia ben Jacob appelé Donin, 560.
Matatia ben Joseph de Paris, 242, 381, 532.
Matatia ben Moïse, 226, 508.
Matatia ben Salomon, 560.
Matatia Chinon, 587.
Matatia d'Avallon, 18.
Matatia de Castries, 618.
Matatia de Chartres, 603.
Matatia de La Grasse, 142.
Matatia, élève de Péréç de Corbeil, 533.
Matatia Hayyiçhari de Saragosse, 256.
Matatia « Trèves », 242.
Matrona, fille de Paregorus, 403.
Maugouio. Voir Melgueil.
Mavinus de La Rochelle, 312.
Maximin, évêque d'Aix, 75.
Mayé ou magister Magius Macipi, 608.
Mayenne, 314.
Mayr Abrac, 462.
Mazères, 384.
Méditerranée (La), 314.
Meaux, 340.
Méir appelé Maestro Bendig d'Arles, 90.
Méir, beau-frère de Raschi, 317.
Méir ben Abba Mari d'Apt, 38.
Méir ben Abraham Haccohen, 423.
Méir ben Abraham Sulam, 432.
Méir ben Barukh de Clisson, 596.
Méir ben Barukh Hallévi de Vienne, 534.
Méir ben David de Capestang, 547.
Méir ben Eléazar Darschan appelé Lombard, 277.
Méir ben Elia de Paris, rabbin de Provins, 495.
Méir ben Elie de Norvich, 138.
Méir ben Isaac, 317.
Méir ben Isaac d'Orléans, 33.
Méir ben Isaac de Padoue, 74.
Méir ben Isaac de Trinquetaille, 246, 462, 615.
Méir ben Isaïe d'Avignon, 5.
Méir ben Joseph de Narbonne, 414.
Méir ben Kalonymos d'Arles, 80.
Méir ben Moïse de l'Isle, 310.
Méir ben Moïse de Melun, 353.
Méir ben Roget, 344.
Méir ben Salomon Dels-Enfantz d'Arles, 159.
Méir ben Samuel de Ramerupt, 304, 542, 635.
Méir ben Schneor, 41.
Méir ben Simon de Narbonne, 423, 547.
Méir ben Yehiel de Halle-sur-Saale, 435.
Méir ben Yeschaya de Lunel, 288.
Méir Bonet de Céret, 469.
Méir Çarfati, 422.
Méir de Bourgogne, 109.
Méir de Gournay, 138.
Méir de Lahma (?), 305.
Méir de Lisieux, 291.
Méir de Marseille, 370.
Méir de Münzenberg, 348.
Méir de Rothembourg, 479, 528, 566 567, 582, 585.
Méir de Sauves, 652.
Méir de Tresson, 243.
Méir, élève d'Abraham ben David de Posquières, 247.
Méir Haccohen de Narbonne, 422.
Méir Haccohen, rabbin allemand, 422.
Méir Haccohen, rabbin français, 164.
Méir Kokhabi, 52.
Méir Louans, 472.

Meirona d'Arles, 88.
Meles ou Melet et Meleton, noms de personne, 148, 653.
Meleton de Sauves. Voir Joseph appelé Meleton.
Melgueil ou Mauguio, 355.
Melun, 351.
Menahem appelé Sire Léon de Melun, 354.
Menahem ben Abraham appelé Bonafos Abraham de Perpignan, **476**.
Menahem ben Aron de Crest-Arnault, 143.
Menahem ben Aron de Saint-Rambert, 551.
Menahem ben David Trabot, 622.
Menahem ben Jacob de Worms, 294.
Menahem ben Joseph de Lisbonne, 16.
Menahem ben Joseph Hazzan de Troyes, 240.
Menahem ben Juda de Lisbonne, 15.
Menahem ben Juda de Rome, 508.
Menahem ben Mordekhaï de Diena, 155.
Menahem ben Péréç appelé Hebroni, 175.
Menahem ben Péréç appelé Vardimas de Dreux, 42, **173**, 252.
Menahem ben Péréç de Joigny, 178, **251**.
Menahem ben Péréç Trabot, 222.
Menahem ben Reuben d'Arles, 83.
Menahem ben Salomon Méïri appelé Don Vidal Salomon de Perpignan, **461**.
Menahem ben Siméon de Posquières, 450.
Menahem Carmi, 261.
Menahem Cion ben Meïr appelé Manus de Spire, **296**.
Menahem, correspondant de Simson de Sens, 175.
Menahem de Bray, 124, 252.
Menahem de Metz, 350.
Menahem de Niort, 392.
Menahem de Trévoux, 220.
Menahem di Recanati, surnommé Del-Finzi, 236, 270.
Mende, 364.
Menessier de Moulins, 316.
Menir, nom de famille, 475.
Merindol, 350.
Merote, fils d'Elie de Bray, 503.
Merwan ben Jacob Scheniri, 386.
Merwan (Don) ben Moïse de Meyrargues, 343.
Merwan Hallévi, **412**.
Méry-sur-Seine, 315.
Meschoullam ben Abba Mari ben Moïse de Lunel, 466.
Meschoullam ben Hanan Ezobi, 104.
Meschoullam ben Jacob de Lunel, 99, **279**, 415.
Meschoullam ben Kalonymos ben Todros de Narbonne, **408**.
Meschoullam ben Kalonymos de Lucques, 79.
Meschoullam ben Makhir, appelé Don Bonet Cresces de Lunel, **269**, 464.
Meschoullam ben Moïse de Béziers, **99**.
Meschoullam ben Nathan de Melun, **352**, 407, 414, 416, 513.
Meschoullam ben Salomon da Piera, 146.
Meschoullam de La Rochelle, 181.
Meschoullam Tob (?), 317.
Messer Léon de Mantoue, **12**.
Metz, 346.
Meuillon, 318.
Meuns de Sézanne, 443, 663.
Meyrargues, 342.
Meyras, 350.
Meyreuil, 363.
Michel de Mortère, archevêque d'Arles, 77.
Mikhaï d'Araujo, 51.
Milhau, 343.
Moïse Albert, 57.
Moïse Alphaquim, 467.
Moïse Bédersi de Salonique, 96, 97.
Moïse ben Aboun de Narbonne, 410.

Digitized by Google

Moïse ben Abraham de Nîmes, 7, 11, 395, 399.
Moïse ben Abraham de Pontoise, 237, **444**.
Moïse ben Abraham Provençal, 492.
Moïse ben Ascher de Lunel, 466.
Moïse ben Berakhya Crispin, 182.
Moïse ben Berakhya de Châteauroux, 206.
Moïse ben Bonjudas d'Orange, 20.
Moïse ben David de La Grasse, 141, 318.
Moïse ben David Kimhi, 626.
Moïse ben David Lombard, 277.
Moïse ben Hisdaï de Pologne, 440.
Moïse ben Isaac Harari, 323, 324.
Moïse ben Isaïe, 279.
Moïse ben Isaïe de Provence, 283.
Moïse ben Jacob de Coucy, **556**.
Moïse ben Joseph Hallévi ou el-Labbi, 186.
Moïse ben Joseph de Narbonne, 429.
Moïse ben Joseph Kimhi de Narbonne, **418**.
Moïse ben Joseph Kolon de Carpentras, 610.
Moïse ben Joseph ben Merwan Hallévi de Narbonne, **414**, 416, 429.
Moïse ben Juda de Béziers, 99, 281.
Moïse ben Juda de Carpentras, 610.
Moïse ben Juda Rouget, 610.
Moïse ben Maïmon ou Maïmonide, 59, 105, 284, 285, 325, 326, 370, 373, **422**, 427, 449.
Moïse ben Méïr d'Avignon, 15.
Moïse ben Méïr de Ferrare, 521.
Moïse ben Menahem de Marseille, 374.
Moïse ben Mikhaël de Milhau, **345**.
Moïse ben Mordekhaï Basula, 271.
Moïse ben Nahman appelé Nahmanide, 458, 522, 523.
Moïse (Don) ben Nathan d'Alençon, 56, 657.
Moïse (Sen) ben Salomon de Beaucaire, 85, 121, 289, 390, **656**.
Moïse ben Salomon Crémieux d'Aix, 263.
Moïse ben Salomon de Montpellier, 327.
Moïse ben Salomon de Salerne, 371.
Moïse ben Salomon de Salette (?), 436.
Moïse ben Salomon de Scola Gerundi, 147.
Moïse ben Samuel ben Méïr, 543.
Moïse ben Samuel de Marseille, **373**.
Moïse ben Samuel de Perpignan, 466.
Moïse ben Samuel de La Rocca de Lisbonne, 630.
Moïse ben Samuel de Roquemaure ou Maestre Juan d'Avignon, **629**.
Moïse ben Samuel ibn Tibbon, 59, **327**, 356, 373, 534.
Moïse ben Schneor d'Evreux, tosafiste, **40**.
Moïse ben Todros Nassi de Narbonne, 407, 413, 414.
Moïse ben Todros surnommé *Happarnès*, 407.
Moïse ben Yehiel de Paris, 508, **513**.
Moïse ben Zekharya de Chinon, 585.
Moïse Botarel Farissol d'Avignon, **10**, 539.
Moïse Carmi d'Avignon, 15.
Moïse d'Aire, 50.
Moïse d'Anduze, 64.
Moïse d'Arles, administrateur, 79.
Moïse d'Arles, rabbin, 79.
Moïse de Babylone, 409.
Moïse de Brienne, 128.
Moïse de Carcassonne, 617.
Moïse de Carpentras, 606.
Moïse de Castries, 473, 617.
Moïse (maître) de Cavaillon, 611.
Moïse de Falaise, 482.
Moïse de Rome, 267.
Moïse de Léon, 306.
Moïse de Marseille, 377.
Moïse de Milhau, 344.
Moïse de Narbonne, 404.
Moïse de Nevers, 388.
Moïse de Nevers, tosafiste, 387.
Moïse de Nice, 394.
Moïse de Pavie, 443.

Digitized by Google

Moïse de Pont-Audemer, 441.
Moïse de la Pouille, 212.
Moïse de Robles, 93.
Moïse de Roquemartine, 631.
Moïse de Saint-Gilles, 651.
Moïse de Saumur, 237, **658**.
Moïse de Thoissey (?), 130.
Moïse de Trets, 244.
Moïse de Vérone, 129.
Moïse de Vienne, 129, 194.
Moïse dit « l'éprouvé », 653.
Moïse Haccohen, maître de Gerson de Beaumes, 20.
Moïse Haccohen de Lunel, **385**, 422.
Moïse Haddarschan de Narbonne, 214, **410**.
Moïse Haddarg ben Nathan, 379, 386, 387.
Moïse Kokhabi, 55.
Moïse Méïr de Perpignan, 473.
Moïse Menir de Perpignan, 475.
Moïse Narboni appelé Maestro Vidal Bellshom, **427**, 467.
Moïse Nassi de Marseille, 375.
Moïse Nathan ben Juda, 474.
Moïse Samuel d'Escola d'Avignon, 147.
Moïse Schneor d'Evreux, 41.
Moïse Secal (?) de Majorque, 434.
Moïse Sinaï de Carpentras, 613.
Moïse (Maestre) Sole, 645.
Moïzon, 40.
Molin de Provins, 495.
Momet de Narbonne, 408.
Momet (En) de Perpignan, 408, 474.
Moncontour, 337.
Mondovi en Italie, 383.
Mondragon, 142, 319.
Monetus de Morlo, 641.
Montalban en Espagne, 318.
Montauban, 318.
Montchauvet, 337.
Montclus en Espagne, 189, 335.
Montdidier, 454.
Montélimart, 319.
Monteux, 320.
Montfort, 336.
Montfort-l'Amaury, 336.
Montgommery, 316.
Montlhéry, 335.
Montmorency, 317.
Montolieu, 320.
Montpellier, 322.
Montpensier, 336.
Montréal, 321.
Mordekhaï Astruc de Carpentras, **612**.
Mordekhaï ben Abraham Crémieux, **262**.
Mordekhaï ben Elia de Salon, 657.
Mordekhaï ben Eliézer, 305
Mordekhaï ben Hillel de Nuremberg, 383, 527, 566.
Mordekhaï ben Isaac d'Arles, 83.
Mordekhaï ben Isaac de Carcassonne, 19, **615**.
Mordekhaï ben Isaac Kimhi, 386, 570, **607**.
Mordekhaï ben Israël Nizza, 394.
Mordekhaï ben Jacob de Carpentras, **612**.
Mordekhaï ben Joseph d'Avignon, **2**, 249, 607, 654.
Mordekhaï ben Joseph Haflévi, 385.
Mordekhaï ben Josua appelé Maestro Viole de Rhodez, 627.
Mordekhaï ben Naphtali de Pont de Roide, 441.
Mordekhaï ben Nathan de Strasbourg, **572**.
Mordekhaï ben Salomon Cohen, **131**.
Mordekhaï de La Grasse, 141.
Mordekhaï de Marvege, 365.
Mordekhaï de Montpellier, 325.
Mordekhaï Durant Farissol, 539.
Mordekhaï (En) Haccohen Kal, 474.
Mordekhaï « le Français », 271.
Mordekhaï Provençal, 493.
Mordekhaï Riçlon, 394.
Mordekhaï Roquemartine, 631.
Mordekhaï Todros Nathan appelé Maestre Mordekhaï Nathan, 10.
Morel d'Amboise, 62.
Morel de Baunes, 118.

Digitized by Google

Morel de Falaise, 476.
Moret, 338, 339.
Mornas, 339.
Mortagne, 451.
Mosselle, fleuve, 316.
Mosse d'Avallon, 18.
Mosse de Cavaillon, 539.
Mosse de Céret, 469.
Mosse de Saint-Jean-d'Angely, 452.
Mosse de Saint-Paul, 640.
Mosse Juda Le Paille, 311, 312.
Mosse Lcho, 468.
Mosse le mire, 531.
Mosson de Cadenet, 549.
Motelle de Caen, 542.
Moulins, 316.
Muel Bondavi Comprad, 665.
Murcie en Espagne, 380.
Mure (*La*), 338.
Mussidan, 338.

N

Nabon ben Schealtiel da Piera, 145.
Nahman ben Hayyim ben Hananel Haccohen de Paris, 517.
Nahman ben Schnsor, 42.
Namiet Lévi de Châlon-sur-Saône, 591.
Nancy, 400.
Nantes, 128, **140**.
Nantua, surnom, **300**.
Naples, 106, 383, 374, 437.
Napoule (La), 387.
Narbonne, 401.
Nathan ben Abraham d'Argentière, 67.
Nathan ben Eliézer Michelbach, 440.
Nathan ben Isaac Haccohen de Babylone, **409**.
Nathan ben Joël Palquera, 120, 328.
Nathan ben Joseph de Clermont, 589.
Nathan ben Joseph surnommé l'official, 45, 63, 316, 340, 453, 594.
Nathan ben Juda, 380.
Nathan ben Makhir de Meyence, 79.
Nathan ben Méir de Trinquetaille, **247**.
Nathan ben Meschoullam d'Etampes, rabbin, 45, 353.
Nathan ben Mordekhaï de Lunel, 283.
Nathan ben Salamié ou Salomon, 9.
Nathan ben Salomon Caspi, 70.
Nathan ben Salomon Cohen de Lunel, 5.
Nathan ben Salomon de Tillières, 219.
Nathan ben Samuel, médecin, 328.
Nathan ben Yehiel de Rome, **409**.
Nathan ben Zekharya de Montpellier, 325.
Nathan Crescas ou Creyssenti d'Avignon, 10.
Nathan d'Arles, 79.
Nathan d'Avignon, 10.
Nathan d'Evreux, 43.
Nathan de Montpellier, 328.
Nathan de Tolose, rabbin, 580.
Nathan Duda, tosafiste, 149.
Nathan Hayyim de Marseille, 381.
Nathan Vidal Bédersi d'Apt, 38.
Nathan Vives de Cavaillon, 609.
Nathanel ben David de Capestang, appelé Enbonsenior, 547, 655.
Nathanel ben Lévi Trabot, 221.
Nathanel ben Nehémia Caspi appelé Bonsenior Macip de l'Argentière, 10, **69**, 89, 390.
Nathanel de Montpellier, 82.
Nathanel le saint de Chinon, tosafiste, 39, 41, **579**.
Navarre, 437.
Nehémia ben Jacob d'Apt. Voir Macip Jacob.
Nehémia ben Schealtiel d'Avignon, rabbin, 5.
Nemours, 393.
Neufchâtel-en-Bray, 444.
Nevers, 387.
Nice, 393.
Nicolas de Lyre, **309**.
Nimes, 393.
Nions, 194, **364**.
Niort, 312, 462.
Nissim ben Moïse de Marseille, **378**.

Digitized by Google

Nissim ben Reûben Gerundi, **473**.
Nizza della Paglia, 394.
Normandie, 391.
Noves, 389.
Noves en Espagne, 391.
Noyon, 388.

O

Océan, 27.
Ochsenfurt en Allemagne, 305.
Odon, évêque de Cambrai, 661.
Olivarès en Espagne, 189.
Orange, 18.
Orgier, surnom, **28**.
Orgon, 28.
Orléans, 30.
Orte en Italie, 30.
Orthez, 30.
Orville, 28.
Oschaya ben Moïse Hayyiçhar, 257.
Oschaya Hallévi de Troyes (?), **238**.
Ose de Saint-Lizier, 32.
Osée ben Samuel David Nantua, 399.
Otrante en Italie, 122.
Ourville, 28.
Oxon, fleuve, 24.

P

Paille (La), 312.
Pamiers, 438.
Pampelune en Espagne, 15, 17.
Paphlagoniens, 125.
Paregorus de Narbonne, 403, 404.
Paris, 496.
Passavant, 532.
Paul Christiani, 4, 5.
Peitevin de Canterbury, 451.
Perche (Le), 439.
Péréç ben Elia de Corbeil, 39, 125, **565**.
Péréç ben Isaac Haccohen Gerundi, 532, 583.
Péréç ben Menahem de Dreux, rabbin, **178**, 232, 572.
Péréç ben Salomon Haccohen, 216.
Péréç Trabot Catalan, 576.
Peretz de Baumes, 118.
Péronne, 454.
Perpignan, 456.
Perrequin de Saint-Denis, 151.
Pertuis, 17, 46, **455**.
Pesado, nom de famille, **535**.
Peter de Carinthie, 435, 636.
Petit, nom de famille, 384.
Petit (Maestre) de Nions. Voir Isaac ben Mordekhaï Kimhi.
Petite de Besalu, 385.
Petrus Hispanus, philosophe, 333.
Peyrehorade, 93, **453**.
Pforzée en Allemagne, 533.
Phatir, juif converti, 497.
Philippe Ier, roi de France, 499.
Philippe-Auguste, roi de France, 32, 111, 123, 259, 501, 502, 559, 600, 601, 624.
Philippe III, roi de France, 505.
Philippe IV, roi de France, **120**, **191**, 444, 502. 592, 624.
Philippe V, roi de France, 506.
Picardie, 454.
Pidmont, 437.
Piera en Espagne, 145.
Pierre de Cluny, 594.
Pierrefonds en Normandie, 392.
Pinhas ben Joseph Hallévi appelé Don Vidal Prophat, **460**.
Pinhas ben Salamié Lunel, 289.
Pinhas ben Yomtob, dit Creisson, 128.
Pinhas de Bray, 124.
Pinhas de Narbonne, 430.
Platearius, médecin, 356.
Poël. Voir Jacob ben David de Perpignan.
Poissy, 453.
Poitiers, 63, 312, **452**.
Poitou, **451**, 454.

Digitized by Google

Poligny, 440.
Pologne, 440.
Poncin de Bar, 62.
Pons, 445.
Pontailler, 440.
Pont-Audemer, 441.
Pontoise, 443.
Pont de Roide, 441.
Portal (Del), surnom, 157.
Portel en Espagne, 158.
Portes, surnom, 158.
Portugal, 437.
Porquières, 446.
Pourfas (Profiat), 357.
Prague, 168, 399.
Prat (origine du nom de), 7.
Prat Maïmon, 7.
Priscus de Châlon-sur-Saône, 591.
Priscus de Paris, 497.
Profègue de Salon, 655.
Profiat Duran. Voir Moïse ben Isaac Hallévi.
Prophet Gracian (Don) de Barcelone, 466.
Provence, 489.
Provençal, surnom, **492**.
Provins, 493.
Prunetrud, 441.
Purutash ou *Purutish* en Asie, 126.
Puget (Le), 157.
Puget (Del), surnom, 157.

R

Rachel de Chambéry, 222.
Ramerupt, 634.
Raoul, moine français, 590.
Raphaël ben Barukh de Monteux, 321.
Raphaël ben Eliézer Meldola, 93.
Raphaël Blin de Nice, 394.
Raphaël Cahen d'Avignon, 11.
Raphaël Caspi de Salonique, 70.
Raphaël, commentateur biblique, 459.
Raphaël de Lattes de Rome, 268.
Raymond, comte de Melgueil, 355.
Raymond de Boulène, archevêque d'Arles, 77.
Raymond de Montredon, archevêque d'Arles, 77.
Raymond V, comte de Toulouse, 120, 651.
Raymond VI, comte de Toulouse, 57.
Reillanne, 275.
Reims, 73, 232 à 247, **633**.
René, comte de Provence, 78.
Reûben ben Hayyim de Narbonne, 200, **421**.
Reûben ben Isaac de Corbeil, 560.
Reûben ben Isaac de Montpellier, 329.
Reûben ben Salem Salomon, 9, 28.
Reûben ben Todros de Montpellier, 325.
Reûben de Famaguste, 485.
Reuchlin, 267, 272, 458.
Revel, 622.
Rhazès, médecin arabe, 376.
Rhin, fleuve, 623.
Rhodez, 626.
Rhône, fleuve, 625.
Richard (Meurtre rituel de), 443, 500.
Richard Ier, roi d'Angleterre, 36.
Richard II, duc de Normandie, 71, 72, 623.
Robert de Buan, 443.
Robert II, roi de France, 297, 499.
Roche ou Roque (de la), nom de famille, 271.
Rochelle (La), 312.
Rogat, nom de famille, 16.
Roger Raymond, comte de Béziers, 57.
Roger II, vicomte de Carcassonne, 447.
Rognet, nom de famille, 103.
Romahis (Ibn), amiral, 409.
Rome, 409, 507, 508.
Romont, seigneur de Vaud, 195.
Roquemartine, 630.
Roquemaure, 629.
Rosnay, 629.
Rosselin, seigneur de Lunel, 279.

Digitized by Google

Rossello, nom de famille, 633.
Rotelus de Valabrègue, 25.
ROUEN, 622.
Rouget, nom de famille, 16.
Roullet, 628.
ROUSSILLON, 437, **638**.
Roye, 150, 454.
Rugat de Barcelone, 16.
Rumilly, 628.

S

Saadia Sikeli, 434.
Saale, fleuve, 435.
Sabbataï Donnolo, 215.
Saint en Flandre, 484.
SAINT-AMAND, 640.
Saint-Ceneri, 56.
SAINT-DENIS, 151.
Saintes, 63, 307, 313, **539**.
SAINT-GILLES, 630.
Saint-Isidore, 664.
Saint-Jean-d'Angely, 307, **312**.
Saint-Jean-de-Luz, 93.
Saint-Maixent, 312, 314, 452.
SAINT-MALO, 550.
SAINT-MARDS, 549.
SAINT-PAUL dans l'Artois, **642**.
Saint-Paul en Languedoc, 641.
Saint-Paul-Trois-Châteaux, 641.
SAINT-PRIX, 550.
Saint-Quentin, 454.
SAINT-RAMBERT, 551.
SAINT-SÉVÉRAC, 642.
SAINT-SYMPHORIEN, 663.
SAINT-THIBERY, 660.
Saint-Victor, 187.
Salamias Davin de Lunel, 288.
Salamias de Lunel, 281.
Salamié de Carpentras, **281**.
Salamié de Lunel, talmudiste, **281**.
Salamié (Don) de Lunel à Marseille, 381.
Salamié de Montpellier, 281, 325.
Salamié Nassi d'Arles, 87.
Salamiel Crémieu de Carpentras, **611**.
Salamies de Montpellier, 281.
Salamies de Perpignan, 281.
Salamin de la Tour de Trévoux, 268.
Salamon (maître) de Carpentras, 608.
SALONS, 436.
Salomias Nassi de Montpellier, 329.
Salomias (Maestro) Nassi de Sisteron, 665.
Salomin d'Autun, 1.
Salomon de Montréal, 391.
Salette, 436.
Salinas en Espagne, **638**.
SALINS, 637.
Salmon (Don) de Bédarride, 382.
Salmon de Lunel, 289.
Salomon Alpaperl de Perpignan, 469.
Salomon Astruc, 391.
Salomon Astruc de Villamatya, 462.
Salomon Azûbi (Ezobi) de Carpentras, 311, **611**.
Salomon Bedous, 96.
Salomon Bedous de Perpignan, 96.
Salomon ben Abba Mari Hayyathi, 278.
Salomon ben Abraham, 173.
Salomon ben Abraham Abigdor, 334.
Salomon ben Abraham Crémieux, 263.
Salomon ben Abraham de Majorque, 472.
Salomon ben Abraham de Montpellier, **326**.
Salomon ben Abraham de Perpignan, 472.
Salomon ben Abraham de Rome, 508.
Salomon ben Adret de Barcelone, 5, 37, 39, 47, 102, 105, 287, 332, 362, 377, 378, 432, 464, 466, 570, 581, 583, 585, 586, 615, 635, 659.
Salomon ben Ascher de Beziers, 99.
Salomon ben Benjamin de Saint-Mards, 549.
Salomon ben Eliézer Hayyim Haccohen, 269.
Salomon ben Immanuel de Monteux, 108, 321.

Digitized by Google

Salomon ben Isaac d'Aix, **47.**
Salomon ben Isaac Cayl, 382.
Salomon ben Isaac Cayl Nassi, **377.**
Salomon ben Isaac de Lunel, **288.**
Salomon ben Isaac de Montolieu, 320.
Salomon ben Isaac d'Orléans, tosafiste, 34.
Salomon ben Isaac de Sommières, 647.
Salomon ben Isaac (Raschi) de Troyes, 32, 33, 61, 125, 161, 179, 196, 214, 217, 218, **220**, 293, 300, 301, 304, 317, 318, 411, 508, 509, 512, 514, 520, 521, 591, 635, 648.
Salomon ben Isaïe Nizza de Venise, 394.
Salomon ben Jacob de Carcassonne, 615.
Salomon ben Jacob Prophegne, 380.
Salomon ben Rabbénou Tam, 121.
Salomon ben Joseph de Béziers, 100.
Salomon ben Joseph de Marseille, 378.
Salomon ben Joseph Haccohen de La Rochelle, 312.
Salomon ben Joseph ibn Ayub, **100.**
Salomon ben Joseph Valabrègue, 26, 611.
Salomon ben Juda d'Arles, 83.
Salomon ben Juda d'Avignon, 5.
Salomon ben Juda de Château-Landon, 261, 586.
Salomon ben Juda Habbabli de Rome, 410.
Salomon ben Juda le saint de Dreux, **171**, 626.
Salomon ben Juda Nathan d'Avignon, 9.
Salomon ben Juda Vives de Lunel, 276, 290.
Salomon ben Lévi de Montolieu, 320.
Salomon ben Maçliah d'Arles, **82.**
Salomon ben Maïmon de Montpellier, 329.
Salomon ben Méir de Ramerupt, **102**, 234.
Salomon ben Menahem appelé Prat Maïmon, 6.
Salomon ben Meschoullam de Melgueil, 353.
Salomon ben Meschoullam de Piera, 145.
Salomon ben Moïse de Melgueil, **356.**
Salomon ben Moïse de Milhaud, 155.
Salomon ben Moïse de Villamanya, 197.
Salomon ben Nathan Orgier d'Aix, 29, 48.
Salomon ben Raphaël de Perpignan, 457.
Salomon ben Reüben Bonfed, 438.
Salomon ben Salomon Haccohen de Nîmes, 389.
Salomon ben Samuel de Sommières, 646.
Salomon ben Schelemia, 9.
Salomon ben Simson, 533.
Salomon ben Simson de Worms, 197, 217, 295.
Salomon ben Vitalis de Montpellier, 329.
Salomon ben Vives ou Salamin de Troyes, 241.
Salomon ben Yaïch de Guadalaxara, 87.
Salomon Benvenisti de Narbonne, **419.**
Salomon Bonjudas Cayl, 56, 657.
Salomon Carmi de Carpentras, 611.
Salomon Caspi de Salonique, 70.
Salomon Cohen de Lunel, 5.
Salomon Cresco d'Avignon, 15.
Salomon da Piera de Perpignan, 462.
Salomon Davin de Noves, 389.
Salomon Davin de Rhodez, 97, 288, 626.
Salomon d'Arles, 79.
Salomon (En) de Beaucaire, 475.
Salomon de Brinon, martyr, 129.
Salomon de la Roche d'Avignon, 271.
Salomon Delpuget d'Avignon, 157.
Salomon (En) Descortal, 156.
Salomon d'Estella, 53.
Salomon d'Evreux, 39.
Salomon de Falaise, 479.

Digitized by Google

Salomon de Loches-sur-Indre, 292.
Salomon de Lyon, 307, 352.
Salomon de Melgueil 353.
Salomon de Monteux, 322.
Salomon (Muestre) de Narbonne, 430.
Salomon de Nevers, 388.
Salomon de Noves, 107.
Salomon de Nyons, 386.
Salomon d'Oliveyra, 256.
Salomon de Paris, 498.
Salomon de Perpignan, 462.
Salomon de Rhodez, 107.
Salomon de Salon, 3, 249, 654.
Salomon de Saverdun, 644.
Salomon de Tours, **217.**
Salomon de Vienne en Dauphiné, 191.
Salomon Doudin (?) d'Arles, 149.
Salomon, élève de Samuel b. Kalonymos, 524.
Salomon Haccohen de Lunel, 281.
Salomon Halafta de Béziers, 99.
Salomon Hazzan d'Ancône, 145, 318.
Salomon ibn Gebirol, 103, 282, 385, 418.
Salomon « le Petit » de Vitry, 385.
Salomon Lion de Carpentras, 611.
Salomon Orgerius de Béziers, 29.
Salomon Petit, cabbaliste, 385.
Salomon Salvat de Barcelone, 87.
Salomon Saûl Caspi, 71.
Salomon Scaleta de Barcelone, 431.
Salomon Trabot de Chambéry, 221, 598.
Salon, 653.
Salves Cassin d'Arles, 88.
Salves (Don) de Trets, 382.
Salves Vidal de Bourrin, médecin, **87.**
Salves Vidal de Bourrin, rabbin, 112, 398.
Salvet ben Bonafos de Noves, 389.
Salvet de Cadenet, 549.
Salvetus d'Arles, 80.
Samiel Alphaquim de Perpignan, 469.
Samiel ben Ascher de Lunel, 466.
Samiel (Sen) de Lunel, 289.
Samson de Chappes, 601.
Samson le Roux de Dampierre, 206.
Samuel appelé Sullam de Constantinople, 383.
Samuel appelé Symilon d'Aubagne, 49.
Samuel Arrojo, 51.
Samuel ben Abba Mari de Lunel, 289.
Samuel ben Abraham Sécal, 432, **433.**
Samuel ben Aron de Joinville, 128, 235.
Samuel ben Aron ibn El-Bargadi, 460.
Samuel ben Gerson de Béziers, 99.
Samuel ben Hayyim de Verdun, **206.**
Samuel ben Isaac de Montpellier, **324.**
Samuel ben Isaac Hassardi, 326.
Samuel ben Jacob d'Auxerre, 61, 233.
Samuel ben Jacob de Troyes, 239.
Samuel ben Joseph de Bar, **121.**
Samuel ben Joseph de Méry-sur-Seine, 164, 315.
Samuel ben Joseph de Verdun, **206.**
Samuel ben Joseph Hisdaï Hallévi, 474.
Samuel ben Josua Carmi de Carpentras, 262.
Samuel ben Juda, 588.
Samuel ben Juda ben Salomon de Lunel, 426.
Samuel ben Juda d'Évreux, **42.**
Samuel ben Juda de Marseille, appelé Meles Bonjudas ou Barbe-vaire, 24, 121, 146, 250, 319, **379.**
Samuel ben Juda ben Saûl ibn Tibbon, **282,** 356, 373, 375.
Samuel ben Méir de Ramerupt, 179, 229, 259, 542, **637.**
Samuel ben Méir de Sauve, 652.
Samuel ben Moïse de Lunel, **286,** 325.
Samuel ben Moïse ibn Tibbon, **374.**
Samuel ben Mordekhaï d'Apt, 37.
Samuel ben Nathan de Perpignan, 464.
Samuel ben Reûben de Béziers, 105.
Samuel ben Reûben de Chartres, **605.**
Samuel ben Salomon Nassi, 421, 426, **433, 615.**
Samuel ben Salomon appelé Sire Morel de Falaise, 172, 174, **478,** 541, 557.

Digitized by Google

Samuel ben Salomon Nassi de Chinon, 585.
Samuel (Hiskiyya) ben Salomon Rumilly, 628.
Samuel ben Saül de Salon, 657.
Samuel ben Schneor d'Evreux, 39, 258, 312, 313.
Samuel ben Siméon appelé Samiel Astruc d'Escola, 147.
Samuel ben Simha de Vitry, 161, 635.
Samuel ben Simson, 284.
Samuel ben Yom Tob, 81.
Samuel ben Yona, 302.
Samuel Bonajudo de Carpentras, 609.
Samuel Caylli de Montpellier, 333, 340.
Samuel Chacon, martyr, 143.
Samuel Courtoiz de Provins, 494.
Samuel d'Agde, 22.
Samuel d'Aire, 50.
Samuel d'Anjou, tosafiste, 65.
Samuel (En) de Castries, 642.
Samuel de Chappes, 601.
Samuel de Chinon, 578.
Samuel de Coucy, tosafiste, **556**.
Samuel d'Erfurt, 189.
Samuel de la Rocque, 271.
Samuel (Maestro) de Lunel, 290.
Samuel de Melgueil, 356.
Samuel de Monteux, 320.
Samuel de Montpellier. 325.
Samuel de Narbonne, 404.
Samuel de Paris, **512**.
Samuel de Perpignan, 458.
Samuel de Salon, 460, **655**
Samuel de Spire, 43.
Samuel de Villanova, 198.
Samuel Djama de Gabès, 419.
Samuel Gallico. 140,
Samuel Haccohen Sekili, 434.
Samuel Hassid de Barbastro, 125.
Samuel Hazzan de Lunel, 281.
Samuel ibn Caspi d'Alger, 71.
Samuel ibn Loup, 244.
Samuel ibn Zarza de Valence, 467.
Samuel Kokhab, 53.
Samuel Kokhabi, 53.
Samuel Netz (?), 400. Voir Samuel ben Schneor d'Evreux.
Samuel prétendu frère de Yehiel de Paris, 527.
Samuel Sulami ou Sescaletta, 378, **431**.
Samuel Usque, 1?
Samuel Viole de Rouen, 624.
Sanche IV, roi de Castille, **459**.
Sanson de Pontoise, 443.
Santos en Espagne, 660.
Sapaudus de Narbonne, 403.
Sara la mirgesse de Paris, 531.
Saül ben Jacob de Montpellier, 327.
Saül ben Joseph de Monteux, **322**, 612.
Saül ben Saül Haccohen, 327.
Saül Caspi, 70.
Saül de Carpentras, 611.
Saül Haccohen de Montpellier, 327.
Saül Raphaël Carmi, 262.
Saulcin Beaugey de Chalon-sur-Saône, 591.
Saulieu, 647.
Saumur, 658.
Sauve, 652.
Sauve ou Saulves de Carpentras, 609.
Savasse, 643.
Saverdun, 643.
Savigliano, 639.
Savoie, 437, **639**.
Savoretus de Saint-Denis, 151.
Schalom ben Isaac de Narbonne (?), **420**.
Schaltiel da Piera, 644.
Schemarya ben Elhanan de Babylone, 409.
Schemarya ben Mikhaël, 178, 179.
Schemaya, beau-père de Raschbam 179, 196, **227**, 309.
Schemeya de Soissons, **648**.
Schem Tob ben Isaac de Tortose, **375**.
Schem Tob ben Joseph Falquera, 89 119.

Digitized by Google

Schem Tob Falcon, **378**.
Schem Tob *Zuit* de Perpignan, 189.
Schéschet ben Isaac ben Joseph Benvenisti, 407, 416.
Scheschet Benvenisti de Barcelone, 372.
Schneor ben Aron, 570.
Schneor ben Schneor, **42**.
Schneor d'Alluy, 39.
Schneor, grammairien, 42.
Schneor, martyr, 71, 317.
Segan Leviya. Voir Isaac ben Eléazar Hallévi.
Segré, 128.
SEINE, fleuve, 650.
Selve, 430.
Sencinet, de Brey, 124.
Sense en Italie, 476.
SENLIS, 444, **660**.
SENS, 661.
Serres, 650.
Sescola, nom de famille, 147.
Set-Mois, 649.
Sézanne, 663.
Sicile, 437.
Sidoine Apollinaire, 402.
Sigebert de Gembloux, 347.
Simeo Pires Solis, 645.
Siméon ben Anatole de Marseille, 370.
Siméon ben Isaac de Mayence, 299, 300, 363.
Siméon ben Joseph appelé En Duran de Lunel, 48, **288**, 331, 464.
Siméon ben Joseph de Ramerupt, 230.
Siméon ben Juda de Corbeil, 560.
Siméon ben Nathanel de Sézanne, 664.
Siméon ben Samuel de Joinville, **255**.
Siméon de Châtillon, 241, 576.
Siméon du Mans, **303**.
Siméon, évêque de Metz, 346.
Siméon l'ancien, 300.
Simha ben Samuel de Spire, 192, 309, **348**.
Simha bon Samuel de Vitry, **196**.
Simha Hazzan de Dijon, 152.
Simon ben Cémah Duran, 95, 472.
Simon ben Isaac de Corbeil, 560.
Simon ben Moïse Gerundi, 398.
Simon, comte de Montfort, 336.
Simon II, duc de Lorraine, 298.
Simon de Gênes, 376.
Simon de צמירון (?), 536.
Simon Deus le croisse, 313.
Simon Kara, 363.
Simon Meili, 425.
Simonnet de Provins, 494.
Simson appelé Kadmon de Troyes, 241.
Simson ben Abraham de Marseille, **379**
Simson ben Abraham de Sens, 165, 168, 169, 232, 477, 662.
Simson ben Abraham ibn Salâm, 374.
Simson ben Eliézer appelé Sanson de Sézanne, 664.
Simson ben Isaac ben Yekoutiel de Chinon, 106, **581**.
Simson ben Jacob d'Arles, 83.
Simson ben Joseph de Falaise, **477**.
Simson ben Juda de Marseille, 382.
Simson ben Simson appelé Sire de Couey, **554**.
Simson ben Yona, 317.
Simson Carmi de Chambéry, 262.
Simson Cohen, 302.
Simson de Bresse, 130.
Simson de Chinon, 379.
Simson de Corbeil, 562.
Simson d'Évreux, 39.
Simson de Melun, 354.
Simson de Troyes, 239.
Simson מרונאי et מרונאי, 253, 629.
Sire Léon. Voir Juda ben Isaac de Paris et Juda le jeune.
Sire Morel de Falaise. Voir Samuel ben Salomon.
SISTERON, 664.
SOISSONS, 647.
Sola (En) de Perpignan, 645.
Sola nom de famille, 645.
SOMMIÈRES, 646.
Soninus de Château-Thierry, 259.
Sulham Davin Atar, 383.

Digitized by Google

Surgières, 647.
Symilon de Lambesc, 49.
Synode de Mayence, 232.
Synodes de Troyes, **232**.
Synode de Worms, 273.

T

Tanhoum ben Juda, 59.
Tanhoum ben Moïse d'Arles, **89**.
Tanhoum ben Moïse de Beaucaire, **121**.
Taormina en Sicile, 5.
TARASCON, 248.
Tarente en Italie, 30.
TARTAS, 665.
Térine, 561.
Terine de Troyes, 241.
Themistius, philosophe, 10.
Théodore, évêque de Marseille, 367.
Théodose de Tripoli, 328.
THÉROUANNE, 219.
Thibaud, comte de Champagne, 171, **316**, **494**, 600.
Thomas Bricot, 15.
Thonon en Savoie, 639.
Thor (Le), 268.
Thoros (maître) de Carpentras, 608.
THOUARS, **208**, 451.
Thyermes. Voir Térina.
TILLIÈRES, 219.
Tobie ben Elia de Vienne, appelé Tobie de Bourgogne, 109, **192**, 527.
Tobie d'Aix, 47.
Tobie d'Arles, 79.
Todros appelé Mœstro Toros de Cavaillon, 11, 539.
Todros ben Kalonymos de Narbonne, 406.
Todros ben Meschoullam ben David appelé Todros Todrosi, 86, **247**.
Todros ben Moïse de Narbonne, 407.
Todros Carmi appelé Thoro Crémieu de Carpentras, 611.
Todros de Beaucaire, **329**, **331**.
Todros gaon de Narbonne, 406.
Todros Hallévi Aboulafia, 459.
Todros Merwan Scheniri, 361.
Tofeïl (Ibn), 428.
Torra (La), 268.
Torra (De la), nom de famille, **268**.
Torre (De la), nom de famille, **268**.
Torrès en Espagne, 268.
Torrès (De), nom de famille, **268**.
TOUL, 211
TOULON, 212.
TOULOUSE, 213.
TOUQUES, 209.
Tour (De la), nom de famille, **268**.
Touraine, 217.
TOURNAY, 215.
TOURNON, 216.
TOURNUS-SUR-SAONE, 216.
TOURS, 216.
Trabot, Traboto et Traboti, nom de famille, **219**.
TRÉMOILLE, 214.
Trente dans le Tyrol, 291.
TRESSON, 243.
TRETS, 46, **244**.
Trèves-sur-la-Moselle, 220, 242.
Trévoux, 219.
TRINQUETAILLE, 246.
TROYES, 223.
Truyes, 243.
Tyfauges, 451.
Tyrol, 291.

U

Uri ben Joël Hallévi de Bonn, 305.
UZÈS, 23.

V

VALABRÈGUES, 25.
VALENCE, 204.

Digitized by Google

Valence en Espagne, 204.
Valentinois, 203.
Valenza en Italie, 204.
Valois, 190.
Valréas, 641.
Vannes, 204.
Vardimas de Dreux. Voir Menahem ben Péréç.
Vas ou Vaz et Vaëz, nom de famille, 468.
Vaudemont, 190.
Venaissin, 202.
Verdun, 205.
Verdun en Languedoc, 546.
Vermandois, 58, **203**, 434.
Vermanton, 208.
Verneuil, 392.
Vesoul, 190.
Vespesien, 74.
Viana en Espagne, 194.
Vich en Espagne, 112.
Vidal Abraham de Bourrin, 88.
Vidal Baron de Carcassonne, 468.
Vidal Bellshom. Voir Moïse Narboni.
Vidal Bondia Cohen, 334.
Vidal-Cohen de Sisteron, 665.
Vidal Crégut de Manosque, 362, 455, 617.
Vidal de Bourrin de Nîmes, 112, 398.
Vidal de Saint-Paul-Trois-Châteaux, 641.
Vidal de Tournon, 216.
Vidal (En) de Villemagne, 197.
Vidal ibn Caspi, 70.
Vidal (Don) Prophet. Voir Pinhas ben Joseph.
Vidal Salomon de Perpignan, **461**.
Vidas ben Isaac de Latès, 15.
Vidas (Don) de Nîmes, 398.
Vides Avigdor de Cavaillon, 539, 609.
Vidourle, fleuve, 194.
Vienne en Bourgogne, 191.
Vignola en Italie, 254.
Villefort, 201.
Villefranche-de-Conflent, 199.
Villefranche près de Nice, 201.
Villejuif, 499.
Villemagne, 197.
Villeneuve, 198.
Vincennes, 202.
Vinetus de Scella, 641.
Viole de Rhodez. Voir Mordekhaï ben Josua.
Virgile, évêque d'Arles, 367.
Vital ben Isaac de Carcassonne, 616.
Vital de Melgueil, 356.
Vital de Melgueil à Béziers, 356.
Vital de Melgueil à Narbonne, 355.
Vital de Rocha, 271.
Vitalis Barella de Capestang, 546.
Vitalis Farissol d'Avignon, 11.
Vitalis Mosse de Scola, 147.
Vitry-le-Brûlé, 195.
Vittoria en Italie, 197.
Vivand de Saint-Marda, 550.
Vivant ben Simon de Provins, 494.
Vivant de Château-Thierry, 258.
Vivant ou Vives de Meaux, **341**.
Vivant de Melun, 351.
Vivant de Montréal, 321.
Vives de York, 23.
Vives (En) Moïse ou Moïse Vidal Vives de Perpignan, 475.
Vives Salomon de Perpignan, 467.
Viviers, 194.
Vladimir en Russie, 203.

W

Wafid (Ibn), 8, 344.
Wamba, roi des Visigoths, 403.
Wolkenbourg-sur-le-Rhin, 295.

Y

Yakar ben Moïse de Vienne, 109, **193**.
Yakar ben Samuel Hallévi de Cologne, 528, 556, **556**.
Yakar de la Provence, 580.

Digitized by Google

Yedaya ben Abraham Bédersi ou En Bonet Abram Profiat, **101**, 333, 459.
Yedaya ben Moïse de Nimes, 398.
Yedidya de Melun, 270, **353**.
Yehacel ben Abraham Caslari, 620.
Yehacel ben Bonjuda Caslari, 620.
Yeheskel de Vienne, 192.
Yehiel ben Azriel Trabot, 222.
Yehiel ben Azriel Trabotto, 222.
Yehiel ben David de Blois, 117.
Yehiel ben Joseph surnommé Sire Vives de Paris, 91, 92, 193, **526**.
Yehiel ben Matatia de Paris, **509**, 514.
Yehiel ben Méir Louans, 272.
Yehiel ben Salomon Montelez, 322.
Yehiel Nathanel ben Moïse Trabot, 221.
Yehosef de Corbeil, 561.
Yekoutiel ben Isaac appelé le pieux, 582.
Yekoutiel ben Jacob, 72.
Yekoutiel ben Juda de Blois, 117.
Yekoutiel ben Menahem du Mans, 363.
Yekoutiel ben Nathan de Marseille, 382.
Yekoutiel ben Salomon, appelé Mæstro Bonsenior Salomon, 107, 321, 429.
Yekoutiel ben Samuel Cohen appelé Sen Astruc Cohen, 48.
Yerouham ben Meschoullam, 490.
Yeschaya ben Samuel appelé Muel d'Aix, 148.
Yiçhari, nom de famille, 7, **255**, 621.
Yoasch Cohen appelé Don Astruc d'Hyères, 38, 49.
Yohanan ben Matatia, **532**, **534**.
Yohanan de Trèves, **242**, 381.
Yohanan de Trévoux, 220.
Yolande, femme de Jayme Ier, 457.
Yomtob appelé Carcausc de Monzon, 613.
Yomtob ben Abraham de Séville, 331.
Yomtob ben Isaac « le saint » de Joigny, **252**, 350.
Yomtob ben Joseph d'Arles, 83.
Yomtob ben Juda ben Nathan de Paris, **509**, 512.
Yomtob Bongoron del Barri, 469, 470.
Yomtob Bongoron de Marseille, **382**.
Yomtob Carmi, 262.
Yomtob de Bray (?), 125.
Yomtob de Falaise, 204, **483**.
Yona appelé Kolon, de Troyes, 241.
Yona ben Abraham Gerundi, 39, 327, 490.
York, 22, 252.
Yosifya Benjamin ben Simson, 533, 582.
Yosifya de Coutances, 553.
Yospin ben Estori, 310.

Z

Zahravi, 376, 476.
Zekharya de Montpellier, 82.
Zérah ben Abraham de Troyes, 226.
Zerahya Anatole Casani, 371, 375.
Zerahya ben Isaac Hallevi Gerundi, **255**, 282.
Zerahya de Montpellier, 335.
Zerahya Hallévi Anatole, 371, 375.

Digitized by Google

INDEX

DES OUVRAGES HEBREUX

ÉTUDIÉS DANS LES NOTICES LITTÉRAIRES

(*Les poésies liturgiques sont désignées par les mots du début.*)

א

אב אחד לכלנו, Poésie liturgique, par Isaac ben Juda ben Nathanel ha-Scheniri, 360.
אבן בחן, par Kalonymos ben Kalonymos d'Arles, 84, 85, 156.
אבן בחן, attribué faussement à Mattatia ben Joseph, 533.
אבר מן דחי ou, par erreur, ספר מן דחי, par Mordekhaï ben Joseph, 4, 5.
אגדתא ou מדרש ou יסוד, commentaire sur la Bible, par Moïse Haddarschan de Narbonne, 411.
אגודת אזוב, poème, par Meschoullam Ezobi, 104.
אגודת אזוב, homélies, par Salomon ben Juda Ezobi, 611.
אגרת ארחות עולם, par Abraham Farissol, 12.
אגרת בעמוד השחר, par Abou-Abdallah Mohammed ibn Moâd, traduit par Samuel ben Juda de Marseille, 381.
אגרת התנצלות, par Yedaya Bédersi, 102.
אגרת הויכוח, par Schem Tob Falquera, 385.
אגרת חמודות, par Elia ben Benjamin de Genazzano, 631.
אגרת התחמה, par Moïse ben Mikhaël de Milhau, 345.
אגרת הספירה, par Juda Farissol, 11.
אגרת הרמב"ם, lettre de Maïmonide adressée aux savants de Lunel, 325.
אגרת על שיעור קומה, par Moïse Narboni, 428.
אהבה בהעגונים, par Moïse Nathan, 474.
אוהלי יהודה, par Juda Arié Loeb de Krotoschin, 613.
אודך כי אנפת בי, par Joseph ben Salomon de Carcassonne, 614.
אורוב נשים, par Yedaya Bédersi, 101, 159.

Digitized by Google

אוצר הכבוד, par Todros Hallévi Aboulafia, 459.
אוצרות יוסף, par Joseph de Milhau, 346.
ספר האורה, attribué à Raschi, 228.
אור החיים, par Hayyim ben Beçalel, 445.
אורת חיים, par Guerschom ben Juda, 238.
אזהרות, par Isaac ben Mordekhaï Kimhi, 384.
אזהרות, par Salomon ibn Gabirol, 385.
אזהרות, par Todros ben Kelonymos, 406.
אזכרה שנת עולמים, poésie liturgique de Juda ben Isaac, 524.
אי חבל אמאן דחמיד, poésie liturgique de Jacob ben Simson de Paris, 515.
איל מכושלי, par Gerson ben Hiskiyya, 20.
איסור והיתר, par Abraham ben David de Posquières, 282, 448.
איש היה בחם לבבו, poésie liturgique de Mordekhaï Astruc, 612.
אך חכמתי, par Gerson ben Hiskiyya, 20.
אכלה ואכלה, par Guerschom ben Juda, 303.
אלהי אקראך במחשכ, poésie liturgique de Samuel ben Juda, 588.
אלהי הרוחות, poésie liturgique de Joseph Tob Elem, 480; commentée par Samuel ben Salomon de Falaise, 480.
אלהים בעולמנו זולתך, poésie liturgique de Joseph de Chartres, 604.
אלהים נצב בעדת אל, poésie liturgique de Pinhas ben Joseph, 460.
אליעזר דמשק, par Eliézer Hayyim Nizza, 394.
אלמנות חיות, poésie liturgique de Méïr ben Isaac d'Orléans, 33.
אל צוררה נא, poésie liturgique de Juda ben Isaac, 524.
אלפא כיתא, par Makhir ben Juda, 299.
אלף אלפין, par Yedaya Bédersi, 102.
ספר האלקושי, par Jacob ben Simson de Paris, 514.
אל תהי כאבותיך, par Profiat Duran, 358.
אם למקרא, par Méïr Bendig d'Arles, 90.
ס' האמונות ודעות, par Saadya, traduit par Juda ibn Tibbon, 282.
אמרי נואש, par Salomon da Piera, 143.
אמרי שפר, par Juda ben Moïse, 186.
אנוש עד דכא, poésie liturgique de Méïr ben Isaac Hazzan, 79.
אנשי מירות אומרים, poème de Méïr Çarfati, 422.
ספר האסופות, ouvrage de casuistique anonyme, 265.
אסיר תקוה, poésie liturgique de Pinhas ben Joseph, 460.
אף חכמת רפואה, par Gerson ben Hiskiyya, 20.
ספר הארגוזה, ouvrage d'Avicenne, traduit par Salomon ben Joseph ibn Ayub, 100.
ארח חיים, par Moïse Narboni.
ספר ארחות חיים, par Aron de Lunel, 290.
ספר ארחות חיים, par Joseph ben Abraham de Monteux, 322.
ארך אפים, par Gerson ben Hiskiyya, 20.
ארנכרוכת, par Arnaud de Villeneuve, traduit par Israël Cresces Caslari, 7.
ספר האשכול, par Abraham Ab-bet-din de Narbonne, 415.
אתא ודוגמא כרבותא, poésie liturgique de Samuel ben Reüben de Chartres, 605.

Digitized by Google

ב

באר לחי, par Isaac ben Todros, 8.
בדק הבית, par Aron Hellévi, 330, 461.
ספר הבהיר, livre cabbalistique, 424.
בחינת עולם, par Yedaya Bédersi, 101 ; commenté par Isaac Josua de Lattès, 267.
ביאור הגט, par Simson de Chinon, 383.
ביאור לספר ריטורידקו, par Averroès, traduit par Todros Todrosi, 247.
ביאור ספר השיר לאריסטו, par Averroès, traduit par Todros Todrosi, 247.
ביאור סתירת ארקלידים, par Abba Mari, 390.
ביאור תכסיסי החרכב, par Mordekhaï ben Josua, 627.
בית אל, par Yedaya Bedersi, 102.
בית אלהים, par Salomon ben Moïse de Melgueil, 356.
בית הבחירה, par Menahem Meïri, 10, 462.
בית יעקב, commentaire sur le *Khozari*, par Jacob ben Hayyim, 6.
בית מדות, par Yehiel ben Yekoutiel, 213.
ספר בית השערים, par Mordekhaï ben Joseph, 4, 5.
בכל מקום אשר אזכיר, poésie liturgique d'Abraham Saïmar, 658.
בעל אסופות, par Juda ben Jacob de Lattès, 265.
בעלי הנפש ou יסוד, par Abraham ben David de Posquières, 257, 448.
בעלי חלומות, attribué à Jacob de Corbeil, 364.
בקשת הלמדין. Voir בית אל.
בקשת הממין, par Yedaya Bédersi, 101.
בראשית רבה רבתי, par Moïse Haddarschan de Narbonne, 411.
ס' הברית, par Joseph ben Isaac Kimhi, 418.
בתי הנפש והלחשים, par Lévi ben Abraham de Villefranche, 7, 199 ; commenté par Salomon de Lunas, 276.
קרית ספר ou ספר הברתים, par David Kokhebi, 34, 402.

ג

ס' גבולות עמים, par Joannes Boemus, traduit par Joseph Haccohen, 12.
גבריאל, par Hiskiyya de Milhau, 345.
מכלל יופי ou כ' הגדרים, par Menahem ben Abraham de Perpignan, 476.
גורדון קצר, titre erroné, 9.
גזז יהודה, par Juda Arié Loeb de Krotoschin, 613.
ספר הגלוי, par Joseph ben Isaac Kimhi, 418.
ספר הגמטריאות, par Eléazar Moïse Haddarschan, 544.
ספר הגן, 40, 218.

Digitized by Google

ד

הדבור ביינות, ouvrage d'Arnaud de Villeneuve, traduit par Juda ben Salomon Nathan, 8.
דברי הימים למלכי צרפת, par Joseph Haccohen, 12.
דברי מרדכי, par Mordekhaï Crémieux, 263.
דודי ונכדי, par Berakhya ben Natronaï, 180,
דינים, par Aron Halléví, 330.
דינים, par Isaac ben Abraham, 387.
ספר הדינים, par Juda Cohen de Mayence, 300, 520.
דינים מהר' יצחק, par Isaac de Corbeil, 565.
דינין מוהר"ר סרץ, par Péréç de Corbeil, 569.
דיני גיטין, par Joseph d'Orléans, 35.
דיני הקזה, par Abraham Caslari, 619.
דיני הרשאה, par Abraham de Posquières, 449.
דיני חליצה, par Péréç de Corbeil, 569.
דיני מקוה, par Abraham ben David de Posquières, 449.
דיני עסק, par Abraham de Posquières, 449.
דיני ריבית, par R. Tam, 522.
דיני הר' יחיאל, par Yehiel de Paris, 530.
הורושים הטבעיים, livre d'Averroès, commenté par Moïse Narboni, 467.
דרך ישר, par Isaïe Nizza, 394.
דרך עץ החיים, attribué à Joseph Alaschkar, 387.
דרך הקדש, par Joselmann Rotheim, 273.
דרשות, par Abraham ben David de Posquières, 448.
דרשות, par Israël de Velabrègue, 25.
ספר הדרשות, par Méir ben Simon de Narbonne, 423.

ה

הגדות ופסקי הר"ף, par Péréç de Corbeil, 569.
הגדות לספר מערכת האלהות, par Isaac Josua ben Immanuel de Lattès, 267.
הגדות לספר התשבץ, par Péréç de Corbeil, 570.
הגהות מיימוניות, par Méir Haccohen, 422.
הואיל משה באר, par Moïse Crémieux, 263.
הוראות הר' יחיאל, par Yehiel de Paris, 530.
ספר ההכריעות, par R. Tam, 231.
הלכות, par Eliézer ben Joseph de Chinon, 585.

Digitized by Google

הלכות אישות, par Abraham ben David de Posquières, 449.
הלכות גדיקה, par le même, 449.
הלכות ברכות, par le même, 449.
הלכות ידים, par le même, 449.
הלכות יין נסך, par le même, 449.
הלכות לולב, par le même, 449.
הלכות שחיטה, par le même, 449.
הלכות גדולות רר"ת, par R. Tam, 231.
הלכות ספר תורה, par le même, 231.
הלכות גיטין, par Péréç de Corbeil, 569.
הלכות טרפות, par Aron ben Meschoullam, 280.
הלכות טרפות, par David ben Isaac, 420.
הלכות טרפות, par Guerschom ben Juda, 301.
הלכות יום טוב, par Ascher ben Meschoullam, 281.
הלכות שחיטה, par Elhanan David Carmi, 262.
הלכות שחיטה ובדיקה, par Raschbam, 230.
המנהגות המתבודד, par Ibn Badja, commenté par Moïse Narboni, 428.
התהלת התלה, livre d'Averroès, traduit par Kalonymos ben David, 85.
הצלת הנפש, livre d'Avicenne, traduit par Todros Todrosi, 248.
הרי בשמים, par Isaac Bédersi, 105.
השגות למשנה תורה, par Abraham ben David de Posquières, 449.
השגות למשנה תורה, par Moïse Haccohen, 284, 442.
ספר ההשלמה, par Meschoullam ben Moïse, 99, 264, 423.

ו

ויכוח, par David Kimhi, 419.
ויכוח הרת אברהם ou מגן, par Abraham ben Mordekhaï Farissol, 12.

ז

זה חלקי מכל עמלי, par Gerson ben Hiskiyya, 20.
זית רענן, par Salomon de Oliveyra, 256.
זכות אדם, par David de Roquemartine, 530, 631.
ספר הזכרון, par Joseph ben Isaac Kimhi, 417.
זכרון טוב, par Nathan ben Samuel, 328.
ספר הזכרונות, par Elia Lévita, 263, 430.

Digitized by Google

ח

חבור בחכמת החזיון, attribué à Hippocrate, traduit par Léon Joseph de Carcassonne, 617.
חבור חלקט, par Joseph ben Isaac Kimhi, 418.
חובות הלבבות, par Bahya, traduit par Juda ibn Tibbon, 279, et par Joseph Kimhi, 418.
ספר חוקה, par Joseph ben Isaac Kimhi, 418.
חותם תכנית, par Abraham Bédersi, 100.
חיבור המוקצה, par Méir ben Isaac de Trinquetaille, 246.
חי בן יקטן, par Ibn Tofeïl, commenté par Moïse Narboni, 428, 467.
חידושים, par Péréç de Corbeil, 571.
ספר החכמה, par Baruch ben Samuel, 206, 348.
חכמה נשלמת במלאכת היד, par Léon Franco, 532.
חלק יהודה, par Juda Arié Loeb de Krotoschin, 613.
ספר חקי התורה, 564.
חרב המתהפכת, par Abraham Bédersi, 81, 84, 104.
חשן המשפט, par Simon ben Joseph de Lunel, 288.
חשק שלמה, commentaire sur le Khozari, par Salomon ben Juda, 290.
חשק שלמה, livre mystique, par Yohanan Alemano, 267.
חשק שלמה, par Salomon Crémieux, 263.

ט

טירת כסף. Voir ס' הסוד.
טעמים של תומש, par Salomon, 524.

י

ספר ידידות, par Joseph Hazzan de Troyes, 239.
ספר יוסיפון, 127, 217.
יוסף המקנא, par Joseph ben Nathan de Sens, 252.
ספר היושר, par un anonyme, 328.
יי' אשר שם, poème grammatical par Juda Arié Loeb de Krotoschin, 613.
יסוד בלילי מסת, par Isaac ben Abraham de Dampierre, 169.
יסוד הרי ברכיה הנקדן, par Berakhya ben Natronaï, 180.

Digitized by Google

יסוד ר"י בר נתן, par Juda ben Nathan, 226.
יסוד ר' יוסי קרא, par Joseph ben Siméon Kara, 227.
יסוד לשון הקדש, par Juda Arié Loeb de Krotoschin, 613.
יסוד ר. משה הדרשן, par Moïse Haddarschan de Narbonne, 411.
יסוד עולם, par Isaac Israëli, 627.
יסוד על הנגינות והנקוד, par R. Tam, 231.
יסוד ר' פרץ, par Pérèç de Corbeil, 569.
יסוד ר' שמואל, par Samuel de Spire, 544.
יסוד ר' שמעיה השושני, par Schemaya de Soissons, 648.
ספר היראה, par Yona Gerundi, 39.
ספר יראים, par Eliézer ben Samuel de Metz, 347, 348.
ספר הירח, par Abba Mari de Lunel, 278.
ישע יה, par Isaïe Nizza, 394.
ספר הישר, par R. Tam, 231.

כ

ספר הכבוד, par Juda ben Samuel de Spire, 519.
כוונות הפילוסופים, livre d'Algazzali, traduit par Juda Nathan, 10; résumé par Bonet ben Meschoullam, 333.
ספר הכוזרי, par Juda Hallévi, traduit par Juda ibn Tibbon, 282. Commentaires sur cet ouvrage par Salomon ben Juda, 276, 290, par Jacob ben Hayyim et Nathaniel ben Nehémia Caspi, 390.
כפר הכולל ou כורית חן, par Lévi ben Abraham de Villefranche, 83, 200.
כור מצרף האמונות, par Isaac Lopez, 366.
כלי כסף, par Joseph Caspi, 67.
כלימת הגוים, par Profiat Duran, 472.
כלל קצור בהלכות שחיטה, par Aron Hallévi, 330.
כלל קצור מן הסמים הנפרדים, par Abou Salt Omayya, traduit par Juda Nathan, 9.
כללי יין נסך, par Aron Hallévi, 330.
כנף רענים, par Joseph Yedidya Carmi, 262.
כסף סיגים, par Joseph Caspi, 68.
ספר כריתות, par Simson de Chinon, 582.
ספר השכל ou כתב הדעת, par Alfarabi, traduit par Yedaya Bédersi, 102.

ל

לב חלל כחליל, poésie liturgique d'Abraham de Carpentras, 607.
לוחות פאוריס, tables astronomiques de Paris, 436.

Digitized by Google

לחם אבירים, par Abraham ibn Asus, 110; préface de Joseph de Noves, 391.
לחם משנה, par Abraham di Boton; préface de Joseph de Noves, 391.
ליקוטון par Péréç, de Corbeil, 569.
ליקוטין, par Schemaya de Soissons, 648.
לקוטות, par Nathanel Caspi, 69.
לקוטים, par Isaac ben Joseph de Corbeil, 564.
לקוטים חדושים, par Juda ben Nathan, 227.
לקוטי מדרש, par Isaac ben Samuel de Dampierre, 165.
ספר הלקט, attribué à Siméon, probablement par Schemaya de Soissons, 228, 648.
לקט קצרי, commentaire anonyme sur le Pentateuque, 327.
לקט רמואות, par Salves Vidal de Bourrin, 87.
לשון לימודים, par Salomon ben Abba Mari, 278.

מ

מאה שערים, par Isaac ben Abba Mari de Marseille, 372.
ספר המאורי, par Zerahya Hallévi Gerundi, 253, 282.
ספר המאורות, par Méir ben Simon de Narbonne, 423.
מאזני צדק, par Joseph Hazzan de Troyes, 240.
מאיר נתיב, par Isaac Nathan d'Arles, 90.
ספר המאכלים, par Isaac רב פעלים, 266.
מאמץ כח, par Isaac Nathan d'Arles, 89.
מאמר בבחירה, par Moïse Narboni, 428.
מאמר בבקיעה, par Isaac ben Jacob de Lattès, 266.
מאמר בדעת הקדום, livre d'Averroès, traduit par Todros Todrosi, 248.
מאמר בהפסד המכות, par Jacob Hallévi, 59.
מאמר בכתורים הקצר, par Salomon ben Joseph ibn Ayub, 100.
מאמר בתנועת הכוכבים, par Abou-Ishak Al-Zarquala, traduit par Samuel ben Juda de Marseille, 381.
מאמר ידי רקיע, par Hayyim ibn Israël, 627.
מאמר מרדכי, par Mordekhaï Crémieux, 263.
מאמר הנפש, par Samuel ben Juda, de Marseille, 380.
מאמר קצר על הקדחות, par Abraham Caslari, 620.
מבוא במלאכה, par Bernard Alberti, traduit par Abraham Bonet ben Meschoullam Abigdor, 334.
מבוא הנערים, par Géraud de Solo, traduit par Abraham Bonet ben Meschoullam, 333, 644.
מבוא הרפואה, par Salomon de Lunel, 288.
מבחר מאמרים, par Nathan ben Samuel, 328.
מבחר הפנינים, par Salomon ibn Gebirol, traduit par Juda ibn Tibbon, 103, et par Joseph Kimhi, sous le titre de שקל הקדש, 418, attribué par erreur à Yedaya Bédersi, 103; commenté par Simson מונאי, 253.

Digitized by Google

ספר המגדול ou מגדל דוד, par David Kokhabi, 54, 246.
מגדל עוז, commentaire sur le Pentateuque, 621.
מדבר יהודה, par Léon de Modène, 271.
מדבר קדמות, par Yedaya Bédersi, 103.
מדרש עשרת הדברות, par Ascher ben Meschoullam de Lunel, 280.
מדרש ר' שמעיה השושני, par Schemaya de Soissons, 648.
מהלך שבילי הדעת, par Moïse ben Joseph Kimhi, 418.
יורה דעה ou ספר המוכר, par Joseph ben Abba Mari Caspi, 68.
ספר המופת, par Averroès, traduit par Kalonymos ben Kalonymos d'Arles, 6.
מוצץ על בשרי, poésie liturgique de Jacob ben Juda de Lorraine, 240.
מורה נבוכים, par Maïmonide. Commenté par Moïse Narboni, 428, par Salomon Nassi de Carcassone, 615, et par Samuel de Lunel, 289.
מזהב אופיר, poésie liturgique de Jacob ben Juda de Lorraine, 294.
מחזור ויטרי, par Simha ben Samuel de Vitry, 196.
מחזור ר' יעקב בר' שמשון, par Jacob ben Simson de Paris, 515.
מחזור רבי' חם, par R. Tam, 231.
מחזיק האמונה, par Mordekhaï ben Joseph d'Avignon, 4, 585, 607.
מחזיק הבדק, par Abraham ben Nathan de Lunel, 283.
מחכים, par Nathan ben Juda, 580.
מטבע, par Jacob de Courson, 575.
מטה משה, par Moïse ben Mikhaël de Milhau, 345.
מי ירדף ישוב, poésie liturgique de Méir ben Isaac d'Orléans, 33.
מי יסד, poésie liturgique de Joseph מדהרדה, 188.
מי כמוך, poésie liturgique de Joseph Hallévi appelé Crescas Caslari, 7, 257.
מי לא יראך, poésie liturgique de Salomon Nassi ben Isaac Cayl, 377.
ספר מילואים, par Joseph ben Hanan Ezobi, 459.
מים רבים, par Raphaël ben Eléazar Meldola, 93.
מישור המתחילים, par Géraud de Sol, traduit par Léon Joseph de Carcassone, 617.
מכלול, par David Kimhi, 419, 455.
מכלכל מחלה, par Abraham Caslari, 619.
מכתב התחירה, par Juda ibn Zabarra, 331.
מכתם, par David ben Lévi, 425, 581.
מלאכת מושכלת, par Apollonius, traduit par Salomon ben Nathan Orgier, 29.
מלאכת הקבועה, par Moïse Botarel Farissol, 11.
מלחמות ה', par Jacob ben Reûben, 144.
מלחמות ה', par Lévi ben Gerson, 539.
מלחמת מצוה, par Méir ben Simon de Narbonne, 423.
ספר המלך, par Moïse ibn Tibbon, 336.
ספר מלמד התלמידים, par Jacob Anatole, 374, 375.
ספר המנהגות, par Ascher ben Saûl de Lunel, 281.
ספר המנהגות, par Moïse ben Samuel de Marseille, 373.
ספר המנהיג, par Abraham ben Nathan de Lunel, 283.
ספר מנחל, par Isaac d'Ourville, 27, 525.
ספר המנוח, par Manoah de Lunel, 285.
ספר מסורת הברית, par David ben Abraham Hallaban, 559.

Digitized by Google

ספר המסעדים, par Isaac Israëli, 620.
מעדני מלך, attribué à Yedaya Bédersi, 103.
מערכת אלהות, par Péréç ben Isaac Gerundi, 147, 267.
מפשה אפוד, par Profiat Duran, 358.
מעשה בראשית, commenté par David Kimhi, 419.
מעשה נסים, par Nissim ben Moïse de Marseille, 378.
ספר מצות גדול, par Moïse ben Jacob de Coucy, 558.
ספר מצות קטן ou צמודי הגולה, par Isaac de Corbeil, 563.
כפר המצרף, par Berakhya ben Natronaï, 180.
מקדש מעט, par Moïse Rieti, commenté par Juda de Nice, 394.
מקל שקד, par Jacob Hallévi, 59.
ספר המקנה, par Joselmann Rosheim, 273.
ספר המקנה, par Joseph ben Isaac Kimhi, 418.
מקנה אברהם, par Abraham de Balmès, 118.
מראה האופנים, par Salomon ben Bonet, 334.
מראות אלהים, par Ludovic Carreto, 474.
ספר מראשות הראש, par Juda Nathan, 8, 344.
משרב נפש, par Méir ben Simon de Narbonne, 424.
משרבת נפש, par Menahem Méiri, 463.
משלי שועלים, par Berakhya ben Natronaï, 180.
משמרת הבית, par Salomon ben Adret, 330.
משנת רבי' גרשום, par Guerschom ben Juda, 303.
משפט אמת, par Moïse ben Mikhaël de Milhau, 345.
משפט הגט ou תקון הגט, par R. Tam, 231.
משפטי בדוקה בריאה, par Aron Hallévi, 330.
ספר המתנות, par Ascher ben Meschoullam de Lunel, 281

נ

נזר הקדש, par Aron Hallévi, 330.
ספר הנחמני, par Nahman ben Hayyim Cohen, 317, 536.
ספר הנייר, par un anonyme, 208, 532.
נימוקים, par Jacob ben Salomon de Courson, 575.
נימוקים, par Péréç de Corbeil, 589.
ספר הנפש, par Profiat, 357.
ספר הנפש, par Schem Tob Falquera, 492.
נר אלהים, poème par Eléazar Ezobi, 104.

Digitized by Google

ס

סגולות. Voir ספר רפואה בקדחות.
סגולות מלכים, par Abraham Bonet ben Meschoullam Abigdor, 333.
סדור רבי חיים, par Hayyim ben Moïse d'Evreux, 40.
סדור ר' יוסי טוב עלם, par Joseph Tob Élém, 308.
סדר הגט, par Péréç de Corbeil, 369.
סדר דבכור שור, par Joseph ben Salomon, 35.
סדר חליצה, par Juda Sire Léon de Paris, 523.
סדר טרוייש, par Menahem ben Joseph de Troyes, 240.
סדר לוחיר, par un anonyme, 298.
סדר סבוראים, par Azriel Trabotto, 222.
סדר עולם רבא, commenté par Jacob ben Simson de Paris, 514.
סדר קדסינטראץ, par un anonyme, 606.
סדר של יה"כ, par Immanuel ben Gad, 345.
סדר תמיד, par Élia Carmi, 262, 310, 539, 606.
סיורת כסף ou ספר הסוד, par Joseph Caspi, 69, 83, 636; réfuté par Abba Mari ben Eligdor, 389, et par Moïse de Salon, 636.
סוד הסודות, par Juda Nathan, 9, 87, 656.
סוד העבור, par Elhanan ben Isaac de Dampierre, 168.
סידור פירושי מחזור ou, par Schemaya de Soissons, 648.
ספר טיני, par Abraham de Rothenbourg, 292, 350.
ספר רבי' גרשום, par Guerschom ben Juda, 303, 572.
ספר לוחיר, par un anonyme, 298.
ספר מנחם מיואנר, par Menahem de Joigny, 572.
ספר פרץ, par Péréç, 372.

ע

ספר עבודת הקדש, par Salomon ben Adret, 350.
ספר העבור, par Abraham ben Hiyya, 369.
ספר עולם הקטן, par Joseph ibn Çeddik, 191, 192.
ספר העזר, par Meïr ben Isaac de Trinquetaille, 246.
עזר אלהי, par Jean de Bourgogne, traduit par Benjamin ben Isaac de Carcassonne, 617.
ספר העטור, par Isaac ben Abba Mari de Marseille, 372.
עיטור, par Péréç de Corbeil, 369.
ספר העיון, par Hammaï, 81.

Digitized by Google

עין יעקב, par Jacob Habib, 90.
כפר עין משפט הדרושים, par Alfarabi, traduit par Todros Todrosi, 247.
על הכל, par Moïse Schneor d'Évreux, 41.
עלה רענן, par Abraham Caslari, 619.
עלי עשור, poésie liturgique de Carcassonni, 614.
עמודי כסף, par Joseph ben Abba Mari Caspi, 67, 548.
עץ חיים, par un anonyme, 568.
עקידה, composition liturgique de Menahem ben Péréç de Joigny, 178.
ערוגת הבשם, par Isaac Bédersi, 105.
ערוך, par Nathan ben Yehiel de Rome, 409, 410.
ערמת חטים, par Juda da Porta, 158.
עשרה דכרים, par Moïse ibn Tibbon, 356.
עשרת הדברים, par Isaac ben Abba Mari de Marseille, 372.
כפר העתים, par Juda ben Barzilai, 369.

פירוש ברכות, par Manoah de Lunel, 286.
פירוש רבי גרשון על המשנה, par Guerschom ben Juda, 303.
פירוש הי"ג מדות, par Abraham ben David de Posquières, 448.
פירוש י"ג מדות ou כתר היחוד, livre cabbalistique par Ascher ben David, 64, 424, 450.
פירוש למאמר מדרש רבא פ' מקץ, par Isaac ben Josua de Lattès, 267.
פירוש לתלמוד, par Joseph Porat, 343.
פירוש על ס' יצירה, par Isaac « l'aveugle », 450.
פירוש על ישעיה, par Eliézer de Beaugency, 113.
פירוש על מדות, par Schemaya de Soissons, 648.
פירוש על ספרא, par Abraham ben David de Posquières, 448.
פירוש על עדיות, par le même, 448.
פירוש על קנים, par le même, 448.
פירוש על תמיד, attribué à Abraham ben David de Posquières, 448.
פירוש על פרק התכלת, par Isaac ben Abba Mari de Marseille, 372.
פירוש על פרקי אבות, par Matatia Hayyiçhari, 256.
פירוש על פרקי אבות, par Jacob ben Simson, 514.
פירוש על פרקי דר' אליעזר, par Abba Mari ben Eligdor, 390.
פירוש על התורה, attribué à Moïse de Coucy, 559.
פירוש רש"י על התורה, supercommentaire d'Isaac ben Josua de Lattès, 267.
פירושים ישנים (על התלמוד), par Schemaya de Troyes, 227, 228.
ספר פלס השמות, par Joseph Haccohen, 12.
פני אריה, par Juda Arié Loeb de Krotoschin, 613.
פנים במשפט, par Arnaud de Villeneuve, traduit par Abraham Abigdor, 334.
פסוקי לקוטית, par Péréç de Corbeil, 369.
פסקים ou פסקות, par Guerschom ben Juda, 301.

Digitized by Google

פסקי דינים ou פסקי הלכות, par Menahem Recanati, 236, 270.
פסקים ou פסקי הוראות, par Isaac de Corbeil, 364.
פסקי הלכות, par Raschbam, 230.
פסקי הלכות, par Aron ben Joseph Hallévi, 330.
פסקי נדה, par Aron ben Joseph Hallévi, 330.
פסקי טל ביצים, par Jacob ben Simson de Paris, 515.
פסקים, par Joseph Tob Élém, 308; par Juda Sire Léon de Paris, 522; par Peréç de Corbeil, 569, 571; par Raschbam, 229; par Raschi, 228; par Salomon de Château-Landon, 261; par Schemaya de Troyes, 227, 228; par Simson ben Joseph de Falaise, 477; par Yehiel ben Joseph de Paris, 530.
פסקים ממרנבליר, par un anonyme, 311.
ספר הפרדס, par Raschi, 228.
ספר הפרדס, par Yedaya Bedersi, 101.
פרזו רפואות, par Bernard de Gordon, traduit par Juan d'Avignon, 630.
פרחי שושנים, par Abraham ben Mordekhaï Farissol, 12.
פרי עץ חיים, par Hayyim Paltiel, 481.
פרישה ou שיטה, par Yehiel de Paris, 531; par Peréç de Corbeil, 568, 571.
פרישות, commentaire sur *Nasir*, par Samuel ben Schnoor, 39.
פרקי ארנבט, par Abraham Abigdor, 334.
פשטים, par Hayyim Paltiel, 481; par Isaac ben Hayyim, 218, 528; par Moïse de Coucy, 528, 558, et par Eliakim de Châlons, 593.

צ

צדת הדרכים, par Ahmed ben Ibrahim, traduit par Moïse ibn Tibbon, 534, 622.
צירון מעון חשקי, poésie liturgique de Menahem Çiouni, 296.
ספר ציוני, par Menahem Çiouni, 296.
צרי הגוף, par Nathan ben Joël Falquera, 120, 328.
צרור הכסף, par Isaac Narboni, 402.

ק

קבוצת כסף, par Joseph ben Abba Mari Caspi, 67.
קדחות בקיצור, par Juda Nathan, 9.
קדמתי חין ערכי, poésie liturgique de Carcassonne, 614.
קול יהודה, par Juda Loeb ben Joseph Nantua, 399.
קול תורה, par Joseph Gard, 134.

Digitized by Google

קונטרס, par Simson de Chinon, 584.
קונטרס לותיר, par un anonyme, 298.
קונטרס על הטרפות, par Matatia, 533.
קיצרת כסף, par Joseph ben Hanan Ezobi, 458.
קץ לתכונה, par Moïse ibn Tibbon, 356.
קריה כפר, par David Kokhabi, 54, 402.
קריה ספר, par Isaac ben Jacob de Lattès, 266. La 1re partie s'appelle שערי ציון et la 2e תולדות יצחק.
קריה כפר, par Menahem Meïri, 463.

ר

ריח חן, attribué à divers auteurs, 371, 374.
ס' רעץ מזג מתחלם, par Galien, traduit par David ben Abraham Caslari, 620.
ספר רפואה בקרחות, par Juda Nathan, 8, 9.
ס' רפואות, par Salomon Narboni, 430.
ס' הרקטה, par Ibn Djanah, traduit par Juda ibn Tibbon, 282.

ש

ספר השאלות הרבריות, par Averroès, traduit par Samuel ben Juda de Marseille, 380.
שאלות ותשובות הר' פרץ, par Peréç de Corbeil, 569.
שאלות ותשובות מן השמים, par Jacob Hallévi de Marvège, 364.
שאר ישוב, par Jacob ben David Provençal, 384.
שבח יקר וגדולה, poésie liturgique de Saül ben Joseph de Monteux, 322.
טבעה מזבחות, par Gerson ben Hiskiyya, 20.
טבעה עינים, par Gerson ben Hiskiyya, 20.
שושן הרפואה, par Bernard de Gordon, traduit par Yekoutiel ben Salomon, 136, 429, 630.
שיטה, par Eliézer ben Samuel de Metz, 349; par Jacob de Chinon, 579; par Moïse d'Evreux, 40; par Péréç de Corbeil, 568, 571; par Simson de Sens, 662; par Yehiel de Paris, 531.
ספר השירה והקיצה, par Aristote, traduit par Samuel ben Moïse de Melgueil, 357.
ספר.השלחן, par le fils de Méïr ben Simon de Narbonne, 100.
ספר השלחן, par Hiyya ben Salomon de Barcelone, 100.
ספר השלחן, par un anonyme, 426.
שלחן הפנים, par Méïr, 485.

Digitized by Google

שלטי הגבורים, par Abraham Portaleone, 158.
ספר השלמן, par Gerson ben Salomon de Béziers, 99, 285.
ספר השם, par Abraham ibn Ezra, 98.
שמואלבוך, par Nathan ben Eliézer Michelbach, 440.
ספר השמוש, par Zahravi, traduit par Schem Tob ben Isaac de Tortose, 376.
ספר השמים והעולם, par Aviceune, traduit par Salomon ben Moïse de Melgueil, 357.
שער מדרים, par Mordekhaï ben Joseph d'Avignon, 5.
שער הפנים, par Eliézer de Bourgogne, 109.
שער השמים, par Gerson ben Salomon d'Arles, 82.
שערי ההרכבות, par Todros de Cavaillon, 539.
שערי מדות, par Simson מונאי, 253.
שערי ציון. Voir קריית ספר.
שערי התפיסה, par Nathan ben Méir de Trinquetaille, 247.
שקל הקדש. Voir מבחר הפנינים.
שרש ישי, par Salomon Alkabiç, 493.
שש כנפים, par Immanuel de Tarascon, 19, 250. Préface, par Samuel ben Siméon d'Escola, 147; commentaire, 625.

ת

תאר תיסוח, par Juda Nathan, 9.
תוכחת מיתה, par Isaac Nathan, 89.
תולדות אהרן, par Aron de Pesaro, 90.
תולדות יצחק. Voir קריית ספר.
תוספות איבורא, par Moïse d'Evreux, 40, 41.
תוספות גורניש, tosafot de Gournay, 136 à 139.
תוספות נרך, par Eliézer de Touques, 210, 584.
תוספות ריב"א, par Isaac ben Ascher Hallévi de Spire, 516.
תוספות ר' סרץ, par Péréç de Corbeil, 571.
תוספי הר' אלחנן, par Elhanan ben Isaac de Dampierre, 166, 167.
תוצאות חיים, par Joseph Stern, 53.
ספר תורה, par Joseph ben Isaac Kimhi, 418.
תורה התמימה, poésie liturgique par Méïr ben Isaac d'Orléans, 33.
תורת הבית, par Salomon ben Adret, 330.
תורת המנחה, par Jacob ben Hananel צקלי, 434.
ספר התחבושת, par Moïse Kimhi, 418.
ספר התכונה, par Lévi ben Abraham de Villefranche, 200.
תלמידי ר' אליעזר מטוך, (Eliézer de Touques), 584.
תלמידי ר' יצחק בר אשר הלוי, (Isaac ben Ascher Hallévi de Spire), 584.
ספר תמורת הסמים, livre de Dioscoride, traduit par Menahem ben Abraham de Perpignan, 476.

Digitized by Google

ספר התמיד, par Reûben ben Hayyim, 421.
תמיד השחר, par Abraham Çarfati, 587.
תנחומות אל, par Isaac ben Moïse Arrojo, 51.
תענוג הנפש, par Moïse Kimhi, 418.
תקון ברכות, par Joseph ibn Plat, 285.
תקון הדעות, par Isaac Albelag, 347.
תקון מדות הנפש, par Salomon ibn Gabirol, traduit par Juda ibn Tibbon, 280, 282.
תקון שטרות, par Joseph Tob Élem, 308.
תקון תפילין, par Elhanan ben Isaac de Dampierre, 167, 168.
תקנות רבי גרשום, par Guerschom ben Juda, 303.
תקנות רבי תם, par R. Tam, 231, 237.
תרומת הכסף, par Joseph ben Abba Mari Caspi, 69, 250.
תשובות הראב"ד, par Abraham ben David de Posquières, 448.
תשובות רש"י, par Salomon b. Isaac (Raschi), 227.

Digitized by Google

TABLE DES ABRÉVIATIONS

B. H. = Bibliotheca Hebræa.
Cat. de la bibl. = Catalogue de la bibliothèque.
Consult. = Consultations.
Daat Zek. = Daat Zekenim (דעת זקנים).
Dibré Hayy. = Dibré Hayyamim (דברי הימים).
Emék Habb. = Emék Habbakha (עמק הבכא).
Encycl. = Encyclopädie der Wissenschaften und Künste.
Gesch. d. J. = Geschichte der Juden.
Ges. Schr. = Gesammelte Schriften.
H. B. = Hebräische Bibliographie.
Hebr. Uebers. = Hebräische Uebersetzungen.
I. de Lattès. = Isaac de Lattès.
I. ben Schesch. = Isaac ben Schéschet.
Koré Hadd. = Koré Hadderot (קורא הדורות).
Letterb. = Letterbode.
Litg. = Literaturgeschichte der synagogalen Poesie.
M. d. R. = Méir de Rothembourg.
Mgz. = Magazin für die Wissenschaft des Judenthums.
Minh. Ken. = Minhat Kenaot (מנחת קנאות)
Minh. Yeh. = Minhat Yehuda (מנחת יהודה).
Mord. = Mordekhaï (מרדכי).
Mschr. = Monatsschrift für Geschichte und Wissenschaft des Judenthums.
Mss. Almanzi. = Manuscrits hébr. de la bibliothèque d'Almanzi.
Mss. Ambrosiana. = Manuscrits hébr. de la bibliothèque de Milan nommée Ambrosiana.
Mss. Bn. = Manuscrits hébr. de la bibliotheque de Berlin.
Mss. Bèt Hamm. L. = Manuscrits hébr. de la bibliothèque du Bet Hammidrasch de Londres.
Mss. Bodl. = Manuscrits hébr. de la Bodléienne d'Oxford.
Mss. Br. M. = Manuscrits hébreux du British Museum de Londres.
Mss. Cambr. = Manuscrits hébr. de la bibliothèque de Cambridge.
Mss. de Florence Medic. = Manuscrits hébr. de la bibliotheque Mediceo-Laurentiana de Florence.
Mss. Gs. = Manuscrits hébreux de la bibliotheque de M. de Gunzbourg.
Mss. Hg. = Manuscrits hébr. de la bibliothèque de Hambourg.

Digitized by Google

Mss. Halm. = Manuscrits hébr. de la bibliothèque de M. Halberstam.
Mss. Leipz. = Manuscrits hébr. de la bibliothèque de Leipzig.
Mss Mun. = Manuscrits hébr. de la bibliothèque de Munich.
Mss. Ps. = Manuscrits hébr. de la bibliothèque nationale de Paris.
Mss. de Rossi. = Manuscrits hébr. de la bibliothèque de Rossi à Parme.
Mss. Vat. = Manuscrits hébr. de la bibliothèque du Vatican à Rome.
Mss. Vi. = Manuscrits hébr. de la bibliothèque de Vienne.
O. Z. = Or Zaroua (אור זרע).
Orh. Hayy. = Orhot Hayyim (ארחות חיים).
Os. N. = Ozar Nehmad (אוצר נחמד).
Ozar Hassef. = Ozar Hassefarim (אוצר הספרים).
Rabb. fr. = Rabbins français.
R. E. J. = Revue des Etudes juives.
Rev. or. = Revue orientale.
Schaaré S. = Schaaré Sion (שערי ציון).
Schalsch. = Schalschelet Hakkabbala (שלשלת הקבלה).
Schéb. Yeh. = Schébet Yehuda (שבט יהודה).
Schem Hagg. = Schem Hagguedolim (שם הגדולים).
Schibb. Hal. = Schibboulé Halléket (שבלי הלקט).
Schilté Hagg. = Schilté Hagguibborim (שלטי גבורים).
Séder Hadd. = Séder Haddorot (סדר הדורות).
Sifté Yesch. = Sifté Yeschénim (שפתי ישנים).
Taam Zek. = Taam Zekénim (טעם זקנים).
Tos. = Tosafot.
Zschr. = Zeitschrift.
Zur Gesch. = Zur Geschichte und Literatur.

Digitized by Google

TABLE

DES LIVRES HÉBREUX CITÉS

אבודרהם Ouvrage de casuistique, par David ben Joseph Aboudirham. Venise, 1546 ; in-4°.

אבן בוחן Ouvrage satirique, par Kalonymos ben Kalonymos d'Arles, avec traduction allemande de Moïse Eisenstadt. Soulzbach, 1705, in-4° ; avec traduction allemande de W.-A. Meisel, Budapest, 1878 ; in-8°.

אבן העזר Livre de casuistique, par Eliézer ben Nathan de Mayence. Prague, 1610 ; in-fol.

אבני זכרון 76 inscriptions tumulaires du cimetière juif de Tolède, publiées par S.-D. Luzzatto. Prague, 1841 ; in-8°.

אגור ספר Ouvrage de casuistique, par Jacob Landau. Venise, 1546 ; in-4°.

אגרות ישר Lettres de I.-S. Reggio. Vienne, 1834-1836, 2 parties ; in-8°.

אגרות המורה Lettres sur le *Moré* de Maïmonide, éditées et traduites en allemand par D. Ottensoser. Fürth, 1846 ; in-8°.

אגרת ארחות עולם Ouvrage géographique, par Abraham Farissol. Venise, 1586 ; in-8°.

אוצר נחמד Recueil hébreu, sous la direction de I. Blumenfeld. Vienne, 1856-1857 ; 4 vol. in-8°.

אוצר הספרים Bibliographie der gesammten hebräischen Literatur... von S.-A. Benjacob. Vilna, 1880 ; in-8°.

אוצרות חיים Catalogue de la bibliothèque de H.-J. Michael. Hambourg, 1848 ; in-8°.

אור ה' ספר Ouvrage philosophique, par Hisdaï Crescas. Vienne, 1859 ; in-8°.

אור זרוע Ouvrage de casuistique, par Isaac ben Moïse de Vienne. Zitomir, 1862, 1re et 2e vol. in-fol. ; Jérusalem, 1887, 3e-5e vol. ; in-fol.

אור החיים Ouvrage bibliographique, par H.-J. Michael. Francfort-sur-le-Mein, 1891 ; in-8°.

אור החיים ספר, Ouvrage cabbalistique, par Heyyim ben Beçalel. Miedzibor, 1801 ; in-4°.

אור תורה Livre massorétique, par Menahem di Lonsano. Amsterdam, 1659 ; in-4°.

Digitized by Google

אירומה כנדגלות Éthique, par Isaac ben Moïse Onqueneira. Constantinople, 1571 ; in-4°.

ספר אלים Ouvrage de mathémathiques et d'astronomie, par Joseph del Medigo. Amsterdam, 1629 ; in-4°.

ספר האמונות Livre cabbalistique, par Schem Tob ibn Schem Tob. Ferrare, 1556 ; in-4°.

אמרי נועם Commentaire sur le Pentateuque, par Jacob d'Illescas. Constantinople, 1540 ; in-4°.

אמרי שפר Poétique, par Absalon Mizrahi, publiée par E. Carmoly, avec un appendice contenant des inscriptions funéraires. Paris, s. d. ; in-8°.

ס' אמרכל. Voir חמשה קונטרסים.

ספר האסופות Ouvrage anonyme de casuistique ; ms. de la bibliothèque Halberstam.

ספר ארחות חיים Livre de casuistique par Aron Haccohen de Lunel. 1re partie, Florence, 1750, in-fol. ; 2e partie, ms. des bibliothèques Gunzbourg et Halberstam.

ספר ארי נוהם Livre de polémique sur le *Zohar* et la Cabbale, par Léon de Modène, édité par J. Fürst. Leipzig, 1840 ; in-8°.

ספר האשכול Ouvrage de casuistique, par Abraham ben Isaac Ab-bet-din de Narbonne, édité par A. Auerbach. Halberstadt, 1868-1869 ; 3 vol. in-4°.

באור לספר מורה נבוכים Commentaire sur le *Moré Neboukhim* de Maïmonide, par Moïse Narboni. Vienne, 1852 ; in-8°.

בית האוצר Recueil d'écrits hébreux, par S.-D. Luzzatto. Lemberg, 1847 ; in-8°.

בית הבחירה Commentaire sur le traité *Abot*, par Menahem Meïri de Perpignan. Vienne, 1854 ; in-8°.

בית הכפר Catalogue des livres et mss. hébreux de G. Almanzi, rédigé par M. Roest. Amsterdam, 1868 ; in-8°.

בית שמואל Commentaire de Samuel ben Phôbus sur le Eben Haezer.

בית תלמוד Zeitschrift für rabbinische Literatur und Geschichte, hersgg. von J.-H. Weiss und Friedmann. Vienne, 1880 et années suivantes ; in-8°.

בכורי העתים Recueil de littérature hébraïque. Vienne, 1820-1831 ; 12 vol. in-8°.

גן גרני Recueil de littérature hébraïque, publié par G.-I. Polak. Amsterdam, 1851 ; in-8°.

בעל אסופות Ouvrage de casuistique, par Jude ben Jacob de Lattès ; ms. de la bibliothèque de Gunzbourg.

ברכות מהר"ם Livre sur les bénédictions, par Meïr de Rothenbourg. Riva, 1558 ; in-8°.

גוסי הלכות Méthodologie du Talmud, par Salomon Algazi. Smyrne, 1675 ; in-4°.

גלילות ארץ ישראל Itinéraire de la Terre-Sainte, par Gerson ben Eliézer. Lublin, 1634-35 ; in-8°.

גל עד Inscriptions tumulaires du cimetière juif de Prague, par K. Lieben. Prague, 1856 ; in-12.

גן אלהים ou ספר הגן Commentaire anonyme sur le Pentateuque. Ms. du British Museum, Add. n° 22,092.

Digitized by Google

גנזי נסתרות Extraits de mss. hébreux, publiés par J. Kobak. Bamberg, 1868; 3 parties in-8°.

ספר דברי חכמים Extraits de différents mss. hébreux, publiés par Eliézer Aschkenazi de Tunis. Metz, 1849; in-8°.

ספר דברי הימים Chronique des rois de France et des rois ottomans, par Joseph Haccohen d'Avignon. Venise, 1551; Amsterdam, 1733, in-12. Traduite en anglais par C. H. Bialloblozky. Londres, 1835-1836; 2 vol. in-8°.

דברי הימים לבני יחזיא Biographies, par E. Carmoly. Francfort-sur-le-Mein, 1850; in-8°.

דברי שלמה Homélies de Salomon ben Isaac Lévi. Venise, 1596; in-folio.

דברים עתיקים Recueil hébreu, par Isaac Ben-Jacob, 2 parties. Leipzig, 1844-1846; in-8°.

ספר דקדוקי סופרים Variantes de la Mischna et du Talmud babylonien, par R.-R. Rabbinovicz. Munich, 1867-1886; 15 vol. in-8°.

דרך טובים Recueil d'écrits hébreux, par M. Edelmann. Londres 1852; in-8°.

דרכי משה Commentaire de Moïse Isserlès sur le *Tour*, imprimé avec ce dernier ouvrage.

דרכי המשנה Ouvrage de méthodologie sur la Mischna, par L. Frankel. Leipzig, 1859; in-8°.

הגהות אשרי Notes sur l'ouvrage d'Ascher ben Yehiel sur le Talmud, recueillies par Israel Krems et imprimées avec l'ouvrage d'Ascher ben Yehiel.

הגהות מיימוניות Gloses de Méïr Haccohen sur le *Mischné Tora* de Maïmonide, avec lequel elles sont imprimées.

ספר הגיון הנפש Ethique, par Abraham bar Hiyya ha-Nassi. Leipzig, 1860; in-8°.

הדר זקנים Recueil d'explications du Pentateuque avec le commentaire d'Ascher ben Yehiel sur le Pentateuque. Livourne, 1840; in-folio.

ס' הליכות קדם Recueil d'écrits hébr., par G.-J. Pollak. Amsterdam, 1846; in-8°.

ספר ההשלמה Livre de casuistique par Meschoullam de Béziers, édité par S. Lubetzki. Ire partie, sur Baba Kamma et Baba Mecia. Paris, 1885-1887; in-folio.

ויכוח רבי יחיאל Controverse de Yehiel de Paris avec Nicolas Donin sur le Talmud. Thorn, 1873; in-8°.

זבחי צדק Livre de casuistique, par Isaac ben Hanania Aruvas. Venise, 1667; in-12.

חותם תכנית Hebræische Synonymik von Abraham Bedarschi nebst Anhange חרב המתהפכת von Abr. Bedarschi und Gedichte von Gorni, hragg. von G.-J. Pollak. Amsterdam, 1865; in-8°.

חידושי אנשי שם Recueil de gloses sur les *Halakhot* d'Alfasi et le *Mordekhaï*, imprimées avec ces deux ouvrages.

חידושי הרב המאירי Commentaire de Menahem Méïri sur le traité de *Béça*. Berlin, 1859; in-4°.

חידושי צרפת Commentaire sur le Pentateuque, Ms. de la Bodléienne, n° 270.

Digitized by Google

החלוץ Wissenschaftliche Abhandlungen über jüdische Geschichte, Literatur und Alterthumskunde, sous la direction de O.-H. Schor. Lemberg, 1852 et années suivantes; in-8°.

חמדה גנוזה Recueil hébreu, par H. Edelmann. Kœnigsberg, 1856; in-8°.

חמשה קונטרסים Recueil d'écrits talmudiques, publié par N. Coronel. Vienne, 1864; in-8°.

חרב המתהפכת. Voir תוחם תכנית.

ספר חרדים Livre de morale, par Eléazer Askeri. Lemberg, 1859; in-8°.

טל אורות Hebräische religiöse Geschichte... gesammelt von S. D. Luzzatto, herausgegeben von E. Gruber. Przemysl, 1881; in-8°.

שם זקנים Notices et extraits de manuscrits hébreux, publiés par Eliézer Aschkenezi. Francfort-sur-le-Mein, 1854; in-8°.

יד יוסף Catalogue des livres hébreux et orientaux de Joseph Almanzi, par S. D. Luzzatto. Padoue, 1864; in-8°.

ספר יוחסין Dictionnaire biographique et historique par Abraham Zaccuto. Constantinople, 1566, in-4°; Cracovie, 1581, in-4°; Kœnigsberg, 1857, in 8°; Londres, 1857; in-8° (édité par Filipowski).

ספר יוסיפון Sefer Yosipon ou Pseudo-Josephus. Mantoue, 1476-1477, in-4°; Venise, 1544, in-4°; Amsterdam, 1723, in-8°.

יוסף המקנא Recueil de controverses religieuses du moyen âge par Joseph ben Nathan l'officiel. Ms. hébreu de la Bibliothèque nationale de Paris, n° 712, et de la Bibliothèque municipale de Hambourg, n° 187.

יין לבנון Trois manuscrits publiés par S. Sachs. Paris, 1866; in-8°.

ספר יסוד עולם Ouvrage astronomique, par Isaac Israëli de Tolède. Berlin, 1846-1848; 2 parties in-4°.

ספר היראה Ouvrage de morale, par Yona Gerundi. Soulzbach, 1788; in-8°.

ספר יראים Ouvrage rituel, par Eliézer ben Samuel de Metz. Zolkiew, 1804; in-4°.

ירושלים Jérusalem. Annuaire scientifique publié par A.-M. Luncz. Jérusalem, 1881 et années suiv.; in-8°.

ישועות משיחו Livre sur le Messie, par Isaac Abrabanel. Carlsruhe, 1828; in-4°.

ישורון Jeschurun. Zeitschrift für die Wissenschaft des Judenthums, hrsgg. von J. Kobak. Lemberg, 1850-1859; in-8°.

ספר הישר Recueil de commentaires sur le Talmud et de consultations, par R. tam (Jacob ben Meïr). Vienne 1810; in-fol.

ספר כוונות Recueil d'explications de la Bible et d'agadot. Ms. de la Bodléienne, n° 969, et de la bibliothèque Halberstam, n° 11.

כל בו Livre de casuistique. Venise, 1567, in-fol.; Lemberg, 1860; in-4°.

כפתור ופרח Ouvrage de casuistique sur la Terre-Sainte, par Estori Parhi. Berlin, 1832; in 8°.

ספר כריתות Méthodologie du Talmud, par Simson de Chinon. Crémone, 1557-1558; in-4°.

כרם חמד Recueil hébreu publié sous la direction de S. Goldenberg, et, plus tard, sous celle de Senior Sachs. Vienne et Berlin, 1835-1856; 9 vol. in-8°.

Digitized by Google

הכרמל Journal hebdomadaire, plus tard mensuel, sous la direction de I. Finn. Vilna, 1861–1879; in-4° et in-8°.

כתב אלרסאייל Collection de lettres de Méïr Hallévi Aboulafia de Tolède et d'autres rabbins, publiée par J. Bril. Paris, 1871 ; in-8°.

הלבנון Journal hébreu hebdomadaire et plus tard bimensuel, rédigé par J. Bril. Paris et Mayence, 1865 et années suivantes ; in-4° et in-8°.

לקוטות Recueil d'explications du Pentateuque. Ms. de la bibliothèque de Munich, n° 252.

לקוטות הרמב"ן Recueil de commentaires de Moïse ben Nahman sur le Talmud. Salonique, 1770 ; in-fol.

לקוטי הפרדס Extraits du livre *Pardès*, attribué à Reschi, et d'autres ouvrages de casuistique. Amsterdam, 1715 ; petit in-4°.

לשון הזהב Explications de Yeduya Bédersi sur le Midrasch des Psaumes, et de Joseph Taitzak sur quelques Psaumes, avec un poème de pénitence de Moïse ibn Ezra. Venise, 1599 ; in-4°.

לשון חכמים Commentaire de divers rabbins sur la Mischna et le Talmud. Livourne, 1781 ; in-fol.

ספר המאור Gloses de Zerahya Gerundi sur les *Halakhot* d'Alfasi, imprimées avec cet ouvrage.

מצרף לכסף avec le livre ספר מאור עינים. Recueil de dissertations historiques et archéologiques et de chants liturgiques, par Azaria de Rossi. Vilna, 1864-1866 ; in-8°.

מאמין כח Recueil d'homélies, par Moïse Almosnino. Venise, 1588 ; in-4°.

מאמר על הדפסת התלמוד Traité sur l'impression du Talmud, par R. N. Rabbinovicz. Munich, 1877 ; in-8°.

מגד ירחים Recueil hébreu, publié sous la direction de Joseph Kohen Cédék. Lemberg, 1855 et années suiv. ; 4 parties in-8°.

מגדל עוז Commentaire sur le *Mischné Tora* de Maïmonide, avec lequel il est imprimé.

המגיד Journal hebdomadaire en hébreu, rédigé par E. Silbermann. Lyck, 1856 et années suivantes ; in-fol.

מגיד משנה Commentaire de Vidal de Tolosa sur le *Mischné Tora* de Maïmonide, avec lequel il est imprimé.

ספר מגן ורומח Livre de polémique, par Hayyim ibn Mousa. Ms. de la bibliothèque du séminaire rabbinique de Breslau, n° 59.

מדבר יהודה, par Léon de Modène. Venise, 1602 ; in-4°.

מדרש לקח טוב Commentaire midraschique sur le Pentateuque par Tobia ben Eliézer, édité par S. Buber. Vilna, 1880 ; 3 vol. in-8°.

מדרש רבה Midrasch Rabba sur le Pentateuque et les cinq Meguillot. Leipzig, 1864 ; in-8°.

מדרשי נמרים Recueil de commentaires sur le Talmud, par Abraham ibn Akra. Venise, 1599 ; in-4°.

מורה מקום המורה Recueil de poésies concernant Maïmonide et ses ouvrages, édité par M. Steinschneider dans le קבץ על יד, Sammelband kleiner Beiträge aus Handschriften (Publication de la Société Mekizé Nirdamim). Berlin, 1885 ; in-8°.

Digitized by Google

המזכיר Hebræische Bibliographie, sous la direction de M. Steinschneider. Berlin, 1852-1882 ; 21 vol. in-8°.

ס' מחברת מנחם Lexique de Menahem ben Sarouk. Londres, 1854 ; in-8°.

מחזור ויטרי Mahzor Vitry nach der Oxforder Handschrift, herausgegeben von S. Hurwitz. Berlin, 1890-1893 ; in-8°.

ספר מכלול Grammaire hebraïque, par David Kimhi. Venise, 1545 ; in-8°.

ספר המכריע Ouvrage de casuistique, par Isaïe de Trani. Livourne, 1742 ; in-4°.

מלחמת חובה Recueil d'écrits antichrétiens. Constantinople, 1710 ; in-8°.

מלחמת מצוה Ouvrage de polémique, par Méïr ben Simon de Narbonne. Ms. de la bibliothèque de Rossi à Parme, n° 158.

ספר מלמד התלמידים Commentaire philosophico-homilétique sur le Pentateuque, par Jacob ben Abba Mari Anatoli. Lyck, 1866 ; in-8°.

ספר המנהיג Recueil d'usages rituels par Abraham ben Nathan de Lunel. Berlin, 1846 ; in-8°.

ספר המנחת Commentaire sur le *Mischné Tora* de Maïmonide, par Manoah de Lunel. Constantinople, 1718 ; in-4°.

מנחת יהודה Commentaire sur le Pentateuque, par Juda ben Eliézer, imprimé avec le commentaire sur le Pentateuque intitulé בעלי התוספות, sous le titre général de דעת זקנים. Livourne, 1783 ; in-fol.

מנחת קנאות Recueil de lettres, par Abba Mari ben Moïse de Lunel. Presbourg, 1838 ; in-8°.

מסעות של רבי בנימין The Itinerary of Rabbi Benjamin of Tudela, traduit et édité par Asher. Londres et Berlin, 1841 ; 2 vol. in-8°.

מעדני מלך ולחם חמודות Double commentaire sur les Halakhot d'Ascher ben Yehiel, par Yom Tob Lipmann Heller. Prague, 1628, et Fürth, 1745 ; in-folio.

ספר מעשה אפור Grammaire hébraïque, par Profiat Duran, publiée par J. Friedlænder. Vienne, 1865 ; in-8°.

ספר מעשה רקח Commentaire sur le *Mischné Tora* de Maïmonide, par Massoud Haï Roquéah. 1er volume, Venise, 1742 ; 2e volume, Livourne, 1862 ; in-folio.

מעשה רקם Recueil de commentaires sur le Talmud. Pise, 1806 ; in-folio.

ספר מצות הגדול ou סמ"ג Livre de casuistique, par Moïse ben Jacob de Coucy. Venise, 1522 ; in-folio.

ספר מצות הקצר ou סמ"ק Livre de casuistique, par Issac ben Joseph de Corbeil. Cracovie, 1596 ; in-4°.

מקדש מעט Poésies, par Moïse Rieti. Vienne, 1851 ; in-8°.

מקור חיים Commentaire philosophique sur le Pentateuque, par Samuel ibn Zarza. Mantoue, 1559 ; in-folio.

מרדכי Décisions rituelles de Mordekhaï ben Hillel, imprimées avec les *Halakhot* d'Alfasi. Sabionetta, 1554-1555, et Riva, 1558 ; in-folio.

משלי טועלים Fables des renards, par Berakhya ben Natronaï. Lemberg, 1809 ; in-8°.

ספר מתק שפתים Hebræische Prosodie von Immanuel Francès. Cracovie, 1892 ; in-8°.

Digitized by Google

ניב שפתים Recueil de lettres et de poésies par Joseph ben Juda Sarco. Ms. de la bibliothèque Halberstam, n° 231.

ספר הנייר Ouvrage de casuistique. Ms. de la Bodléienne, n° 17, et de la bibliothèque de Parme de Rossi, n° 400.

ספר נפש החכמה Ouvrage cabbalistique, par Moïse de Léon. Bâle, 1608; in-4°.

נפטות צדיקים Sechzig Epitaphien von Grabsteinen des israelitischen Friedhofes zu Worms, von L. Lewysohn. Francfort-sur-le-Mein, 1855; in-8°

סדר הדורות Ouvrage chronologique et historique, par Yehiel Heilperin. Lemberg, 1852; 2 parties in-8°.

סדר תמיד Rituel de prières des quatre communautés de Carpentras, L'Isle, Avignon et Cavaillon, édité par Elie Carmi. Avignon, 1760; in-8°.

ספר מהרי"ל Recueil d'usages rituels, par Jacob Moelin Hallévi. Polnoh, 1802; in-4°.

ספר ראבי"ה Ouvrage rituel par Eliézer ben Joël Hallévi. Ms. de la bibliothèque Halberstam, n° 239 (publié en partie par H. N. Dembitzer. Cracovie, 1882; in-4°).

ספר עבודת הקדש Livre de casuistique, par Salomon ben Adret. Metz, 1765; in-4°.

ספר העבור Ouvrage sur le calendrier juif, par Abraham bar Hiyya ha-Nassi, édité par H. Filipowsky. Londres, 1851; in-8°.

כפר העבור Traité sur le calendrier juif, par Abraham ibn Ezra, édité par S. J. Halberstam. Lyck, 1874; in-8°.

ספר העמור Livre de casuistique, par Isaac ben Abba Mari de Marseille, avec son ouvrage intitulé עשרת הדברים. Lemberg, 1860; in-folio.

עמודי ככף ומשכיות כסף Commentaire sur le *Moré Neboukhim*, par Joseph ben Abba Mari ibn Caspi. Francfort-sur-le-Mein, 1848; in-8°.

עמודי העבודה Onomasticon auctorum hebræorum hymnorum eorumque carminum, par S. Landshuth. Berlin, 1857-1862; 2 parties in-8°.

עמק הבכא Chronique des Juifs, par Joseph Haccohen d'Avignon. Vienne, 1852; in-12. Traduite en allemand par M. Wiener, avec un appendice, contenant le martyrologe d'Ephraïm de Bonn, Leipzig, 1858, in-8°; traduite en français par Julien Sée, Paris, 1881, in-8°.

כפר ערוגת הבשם Commentaire sur les pioutim, par Abraham ben Azriel de la Bohême. Ms. de la bibliothèque Merzbacher de Munich.

הערוך Dictionnaire talmudique, par Nathan ben Yehiel de Rome, édité par M. F. Landau. Prague, 1819-1824; 3 vol. in-8°.

עת קץ Poème sur la délivrance d'Israel, par Isaac Hayyim Cohen Cantarini. Amsterdam, 1710; in-4°.

פאר הדור Lettres de Maïmonide et d'autres rabbins. Lemberg, 1859; in-4°.

פחד יצחק Dictionnaire talmudique, par Isaac Lampronti. Berlin, 1864-1887; in-8°.

פירוש על ס' יצירה Commentaire sur le livre *Yecira* par Juda ben Barzilai, édité par S.-J. Halberstam. Berlin, 1885; in-8°.

פירוש ר"ש Commentaire de Simson ben Abraham de Sens sur *Zeraïm* et *Tohorot*; imprimé avec le Talmud.

Digitized by Google

סירוש ר"ש משאנץ Commentaire de Simson ben Abraham de Sens sur le *Sifra*. Varsovie, 1866 ; petit in-fol.

פירוש רש"בם Commentaire de Samuel ben Méïr sur le Pentateuque, nouvelle édition par D. Rosin. Breslau, 1881 ; in-8°.

פירוש רש"י Commentaire de Salomon ben Isaac sur le Pentateuque, nouvelle édition par A. Berliner. Berlin, 1866 ; in-8°.

הפליט Catalogue de mss. par L. Zunz et S. Sachs. Berlin, 1850 ; in-12.

פסקים Décisions rituelles, par Leva Levi et Abraham Minz. Venise, 1511 ; in-4°.

פסקי הלכות Décisions rituelles, par Menahem Recanati. Bologne, 1538 ; petit in-4°.

פסקי מסכת טוכה, par Isaïe de Trani (dans le recueil de commentaires sur le Talmud intitulé סם חיים). Livourne, 1801 ; in-fol.

פסקי רבינו אשר Commentaire d'Ascher ben Yehiel de Tolède sur le Talmud ; imprimé avec le Talmud.

ספר פענח רזא Commentaire sur le Pentateuque, par Isaac ben Juda Hallévi. Amsterdam, 1698 ; in-8°. En ms. à la bibliothèque de Munich et dans celle de M. Halberstam, n° 304.

ס' פקדת הלוים Commentaire d'Aron ben Joseph Hallévi sur les *Halakhot* d'Alfasi, édité par S. et N. Bamberger. Mayence, 1874 ; in-8°.

ספר הפרדס Recueil de décisions rituelles attribué à Raschi. Constantinople, 1802 ; in-fol.

פרחי צפון Recueil hébreu publié sous la direction d'Eliézer L. Horwitz et Finn. Vilna, 1841-1844 ; 2 parties in-8°.

פתשגן Commentaire sur le Targoum Onkelos. Vilna, 1874.

ספר צדה לדרך Livre de casuistique, par Menahem ben Zérah. Lemberg, 1859 ; in-8°.

צמח דוד Chronique, par David Gans. Offenbach, 1768 ; in-4°.

צוואת ר' יהודה אבן תבון Ermahnungsschreiben des Jehuda Ibn Tibbon an seinen Sohn Samuel und des Maïmonides an seinen Sohn Abraham, hrsgg. von M. Steinschneider. Berlin, 1852 ; in-8°.

ס' צורת הארץ Ouvrage d'astronomie, par Abraham ben Hiyya de Barcelone. Offenbach, 1720 ; in-4°.

קבוצת כסף, par Joseph Caspi, publié dans le recueil intitulé דברים יתיקים.

קבוצת מכתבים Recueil d'écrits hébreux relatifs au *Moré Nebouklim*, publié par S.-J. Halberstam. Bamberg, 1895 ; in-8°.

ספר הקבלה, par Abraham ben Salomon, édité par A. Neubauer dans les *Anecdota Oxoniensia*, 1er vol.

קהלת דוד Catalogue de la bibliothèque de David Oppenheimer. Hambourg, 1826 ; in-8°.

קהלת שלמה Catalogue des mss. hébreux de S.-J. Halberstam. Vienne, 1890 ; in-8°.

קונטרס ווירמייזא וקהל ווינא Worms und Wien. Liturgische Formulare ihrer Todtenfeier. . . und Namensverzeichniss der Wormser Märtyrer aus den Jahren 1096 und 1349, von A. Jellinek. Vienne, 1880 ; in-8°.

Digitized by Google

קונטרס המקונן Märtyrer und Memorbuch... aus den Jahren 1096 und 1349, von A. Jellinek. Vienne, 1881; in-8°.

ספר קורא הדורות Ouvrage biographique, par David Conforte. Berlin, 1846; in-4°.

קצור זכר צדיק Chronique de Joseph ben Çadik d'Arevalo, publiée par Ad. Neubauer dans *Anecdota Oxoniensia*, 1er vol.

קדית ספר Ouvrage de casuistique, par David Kokhabi. Ms. de la bibliothèque du Bêt Hammidrasch de Londres, n° 17.

קריח סכר Ouvrage massorétique, par Menahem Mêïri. Smyrne, 1863 et 1881; 2 parties in-4°.

רוח חן Commentaire sur le *Moré Neboukhim*. Jessnitz, 1744; in-8°.

ספר רקח Livre de casuistique, par Eléazar de Worms. Lemberg, 1858; in-8°.

שאלות ותשובות :

— Consultations d'Ascher ben Yehiel de Tolède. Zolkiew, 1803; in-fol.

— — de David ibn Zimra. Sdilikow, 1836; 5 vol. in-fol.

— — de Hayyim ben Isaac Or Zarou. Leipzig, 1860; in-4°.

— — d'Isaac ben Immanuel de Lattès. Vienne, 1860; in-8°.

— — d'Isaac ben Schéschet. Crémone, 1558, in-4°; Lemberg, 1805; in-fol.

— — de Joseph Karo sur le *Eben Haézér*. Lemberg, 1811; in-fol.

— — de Joseph Kolon. Lemberg, 1798; in-fol.

— — de Juda ben Ascher et d'autres rabbins, publiées sous le titre de זכרון יהודה. Berlin, 1846; in-4°.

— — de Juda Minz et Méïr ben Isaac de Padoue. Fürth, 1766; in-4°.

— — de Méïr ben Isaac Alaschkar. Sdilikow, 1834, in-folio.

— — de Méïr de Rothenbourg. Crémone, 1557, in-4°; Prague, 1608, in-folio; Lemberg, 1860, in-4°; Berlin, 1891-1892; in-8°.

— — de Nissim Gerundi. Königsberg, 1840; in-8°.

— — de Salomon ben Adret. Ire partie, Vienne, 1812; IIe et IIIe parties, sous le titre de הולדות אדם, Zolkiew, 1811; IVe partie, Salonique 1805; Ve partie, Livourne, 1585, in-folio.

— — de Salomon ben Adret et d'autres rabbins. Ire partie sur le *Eben Haézér*, ms. 2550 de la Bodléienne; IIe partie sur le *Hoschén Hammischpat*, ms. du British Museum de Londres, n° Add. 22,089.

— — de Salomon Louria. Fürth, 1768; in-folio.

— — de Salomon ben Simon Duran. Livourne, 1742; in-folio.

— — de Samuel de Medina. Salonique, 1860; in-folio.

— — de Simon ben Cémah Duran. Amsterdam, 1741; in-folio.

— אהל יעקב, de Jacob Sasportas. Amsterdam, 1737; in-folio.

— בית יהודה, de Juda Ayyasch. Livourne, 1746; in-folio.

— ברכת אברהם, d'Abraham, fils de Maïmonide. Paris, 1859; in-4°.

— דברי דוד, de David ben Raphaël Meldola. Amsterdam, 1753; in-8°.

— דבר שמואל, de Samuel Aboab. Venise, 1701; in-folio.

— זרע אנשים, ms.

— מים עמוקים, d'Elia Mizrahi. Venise, 1647; in-folio.

— מים רבים, de Raphaël Meldola. Amsterdam, 1737; in-folio.

Digitized by Google

— מתנות באדם Consultations de rabbins italiens, recueillies par Josué Fermi d'Ancône. Ms. appartenant à M. Zadoc Kahn, grand rabbin de France.

— תרומת הדשן Consult. d'Israël Isserlein. Venise, 1545 ; in-4°.

שאריית יוסף Méthodologie du Talmud, par Joseph ibn Verga. Mantoue, 1593 ; in-4°.

ספר שבולי הלקט Livre de casuistique, par Sédékia ben Abraham. Salonique, 1796 [petit in-4°, en abrégé]; publié au complet par S. Buber, Vilna, 1887, in-8°. Ms. de la bibliothèque Halberstam, n° 43.

ספר שבט יהודה Chronique, par Salomon ibn Verga. Amsterdam, 1655 et 1709, et Hanovre, 1858; in-8°.

ספר השהם Grammar and lexicon of the hebrew language by Rabbi Môsèh ben Yitzhak of England... edited by G. W. Collins. Londres, 1882; in-4°.

שטרות Hebrew deeds of English Jews before 1290, edited by M. D. Davis. Londres, 1888 ; in-8°.

שירה מקובצת Recueil de commentaires, arrangé par Beçalel Aschkenazi sur le traité *Berakhot*. Publié avec les tosafot de Juda Sire Léon de Paris et d'Ascher ben Yehiel sur le même traité sous le titre de ספר ברכה משלשת. Varsovie, 1863; in-4°.

— — sur le traité *Ketoubot*. Strasbourg, 1753; in-folio.

— — sur le traité *Nedarim*. Berlin, 1860; in-folio.

— — sur le traité *Nazir*. Dubno, 1800 ; in-folio.

— — sur le traité *Baba Kamma*. Venise, 1702; in-folio.

— — sur le traité *Baba Mecia*. Berlin, 1766; in-folio.

— — sur les traités *Zebahim*, *Menahot* et *Bekhorot*, publié avec le commentaire sur *Houllin*, par Moïse ben Nahman, sous le titre de מזבח כפרה. Lemberg, 1861; in-folio.

שלטי הגבורים Notes sur les *Halakhot* d'Alfasi et le *Mordekhaï*, par Josué Boas ben Simon. Imprimées avec ces deux ouvrages.

ספר שלשלת הקבלה Ouvrage biographique, par Guedalya ibn Yahya. Venise, 1587; petit in-4°.

ספר השם Opuscule mathématico-exégétique sur le nom de Dieu, par Abraham ibn Ezra. Fürth, 1834; in-8°.

ספרי שם הגדולים ועד לחכמים Dictionnaire bibliographique, par Hayyim Joseph David Azoulaï, édité par Ben-Jacob. Vienne, 1852 ; 2 parties in-8°.

שני המאורות Recueil d'écrits hébreux, publié par M. Steinschneider. Berlin, 1847; in-8°.

שער החשק Commentaire sur le Cantique des Cantiques, par Yohanan Alemanno Halberstadt, 1862 ; in-4°.

שער הרזים Livre cabbalistique, par Todros Aboulafia. Ms. de la bibliothèque de Munich, n° 209.

שער השמים Encyclopédie d'histoire naturelle et de philosophie, par Gerson ben Salomon. Rödelheim, 1801 ; in-8°.

ספר שערי דורא Livre de casuistique, par Isaac ben Méir de Düren, avec les gloses d'Israël Isserlein. Jessnitz, 1724 ; in-folio.

שערי ציון Traité historico-littéraire par Isaac ben Jacob de Lattès. Publié dans le *Magasin*, 1877, IV° vol. (partie hébraïque).

Digitized by Google

שפה אמת ולשון זהרירית Recueil cabbalistique. Altona, 1752; in-4°.

ספר שפתי ישנים Dictionnaire bibliographique, par Schabbatai Bass. Amsterdam, 1680; in-4°.

שרש ישי Commentaire sur le livre de Ruth, par Salomon Alkabiç. Constantinople, 1561; in-4°.

ספר השרשים Dictionnaire hébreu, par David Kimhi. Berlin, 1847; in-8°.

תבואות הארץ Géographie de la Terre Sainte, par Joseph Schwarz. Jérusalem, 1845; in-8°.

ספר תגמולי נפש Livre philosophique sur l'immortalité de l'âme, par Hillel ben Samuel de Vérone. Lyck, 1874; in-8°.

תולדות אדם וחוה Ouvrage de casuistique, par Yerouham ben Meschoullam. Venise, 1533; in-folio.

ס' תולדות גדולי ישראל Biographies, par Mordekhaï Samuel Ghirondi, avec le ס' זכר צדיקים de Hananel Nepi. Trieste, 1853; in-8°.

תולדות רש"י Biographie de Raschi, par Zunz, traduite en hébreu par S. Bloch. Varsovie, 1862; in-8°.

תוספות Commentaires sur tout le Talmud. Imprimés avec cet ouvrage.

תוספות Tosafot de Péréç de Corbeil sur *Baba Kamma*. Livourne, 1819; in-folio.

תוספות ר"ת Tosafot d'Isaïe de Trani sur plusieurs traités du Talmud. Lemberg, 1861 et 1868, 2 vol. in-folio; sur le traité *Kiddouschin*, Berlin, 1715, in-folio.

תוספות ר' יצחק הלבן Tosafot d'Isaac Hallaban. Ms. hébreu de la bibliothèque de Munich, n° 317.

תוספי הראש Tosafot d'Ascher ben Yehiel sur *Yebamot* et *Ketoubot*. Livourne, 1776; in-folio.

תורת האדם Ouvrage rituel, par Moïse ben Nahman. Constantinople, 1518; in-folio.

תורת הבית Ouvrage rituel, par Salomon ben Adret, imprimé avec son משמרת הבית et le livre de polémique בדק הבית de son adversaire Aron Hallévi de Barcelone. Vienne, 1810; in-folio.

ספר התחכמוני, par Juda Harizi. Amsterdam, 1729; in-8°.

תיקוני זהר Additions au *Zohar*. Mantoue, 1558; in-4°.

תלמוד בבלי Talmud de Babylone.

ספר תמים דעים Recueil de consultations et de décisions rituelles, surtout d'Abraham ben David de Posquières. Lemberg, 1812; in-folio.

תעלומות חכמה Recueil d'écrits cabbalistiques, par Joseph del Medigo. Bâle, 1629-1631; in-4°.

תקוני אנוש Commentaires sur le livre de Job, par Isaïe de Trani, Moïse et Joseph Kimhi et Zerahya ben Isaac de Barcelone, publiés par J. Schwarz. Berlin, 1868; in-8°.

תרגום Targoum sur les Prophètes, attribué à Jonathan ben Ouziel. Imprimé souvent.

ספר התרומה Ouvrage de casuistique, par Barukh ben Isaac de Worms. Zolkiew, 1811; in-4°.

ספר התרומות Ouvrage de casuistique, par Samuel Sardi. Venise, 1643; in-folio.

התשבי Lexique rabbinique, par Elia Levita. Czernowitz, 1855; petit in-4°.

Digitized by Google

כסר חשבץ Recueil de décisions rituelles, par Simon ben Çadok, Crémone, 1556; in-4°.

תשובות הגאונים Consultations des Gaonim. Salonique, 1792, in-4°; Berlin, 1848, in-4°.

ס׳ תשובות דונש עם הכרעות ר׳ תם Réfutation du lexique hébreu de Menahem ben Saruk, par Dounasch ben Labrat, avec les observations de R. Tam, publiés par H. Filipowski. Londres, 1855; in-8°.

תשובות חכמי צרפה ולותיר Consultations des rabbins de France et de Lorraine. Vienne, 1881; in-8°.

תשובות הרמב״ם Consultations de Maïmonide, avec un recueil de lettres de Maïmonide et d'autres savants concernant le *Moré Neboukhim*. Leipzig, 1859; 3 parties in-4°.

Digitized by Google

TABLE

DES LIVRES NON HÉBREUX

CITÉS DANS CET OUVRAGE

Achéry (Dom Luc d'). Veterum aliquot scriptorum qui in Galliæ bibliothecis, maxime Benedictorum, latuerant, Spicilegium. Paris, 1653-1677; 13 vol. in-4°.

[Agobard]. Opera Agobardi, édité par E. Baluze. Paris, 1666; 2 vol. in-8°.

Anecdota Oxoniensia, Mediæval Jewish chronicles and chronological notes, edited by Ad. Neubauer. Oxford, 1887; in-4°.

Anibert. Mémoires historiques et critiques sur l'ancienne république d'Arles. Arles, 1782; 2 vol. in-12.

Annales ecclésiastiques jusqu'à l'an 1198, par Baronius. Rome, 1588-1609; 12 vol. in-fol. Continuées jusqu'à l'an 1565, par Raynaldus. Rome, 1646-1676; 9 vol. in-fol.

Annales hebræo-typographici ab anno 1501 ad annum 1540, par J.-B. de Rossi. Parme, 1799; in-4°.

Annuaire de la Société des Études juives. Paris, 1881, 1883-1885; 4 années, in-8°.

Archiv für pathologische Anatomie, hrsgg. von R. Virchow. Berlin, 1832 et années suiv.; in-8°.

Archives des missions scientifiques et littéraires. Paris, 1850 et années suiv.; in-8°.

Archives israélites de France, revue mensuelle religieuse, sous la direction de S. Cahen. Paris 1840 et années suiv.; in-8° et in-4°.

Arnauld (Camille). Essai sur la condition des Juifs en Provence au moyen âge. Forcalquier, 1879; in-8°.

Aronius. Regesten zur Geschichte der Juden. Berlin, 1887-1892; in-4°.

Astruc (Jean). Mémoires pour servir à l'histoire de la Faculté de médecine de Montpellier, revus et publiés par M. Leroy. Paris, 1767; in-4°.

Bacher (W.). Die Agada der babylonischen Amoräer (dans le Jahresbericht der Landesrabbinerschule in Budapest). Budapest, 1878; in-8°.

Digitized by Google

Baer (S.). Siddour avec un commentaire. Roedelheim, 1868 ; in-4°.
Baillet. Vita Sulpicii. Paris, 1701 ; 3 vol. in-fol.
Baker (R.). Chronicle of the Kings of England. Londres, 1641.
Baluze (E.). Regum francorum capituleria. Paris, 1677 ; 2 vol. in-fol.
Barthélemy (L.). Les médecins à Marseille avant et pendant le moyen âge. Marseille. 1883; in-8°.
Basnage (J.). Histoire des Juifs depuis Jésus-Christ jusqu'à présent. Rotterdam, 1707–1711, 6 vol. in-8° ; La Haye. 1716, 15 vol. in-8°.
Bayle (G.). Les médecins d'Avignon au moyen âge. Avignon, 1882 ; in-8°.
Bédarride (J.). Les Juifs en France, en Italie et en Espagne. Paris, 1867; in-8°.
Begin (E.). Histoire des Juifs dans le nord-est de la France (Extrait de la Revue orientale publiée par Carmoly, t. I et II).
Ben Chananja. Wochenblatt für jüdische Theologie, hrsgg. von L. Löw. Szegedin. 1858-1867 ; in-8° et in-4°.
Berliner (A.). Pletath Soterim, Beiträge zur jüdischen Schriftauslegung im Mittelalter. Breslau, 1872 ; in-8°.
Berliner (A.). Ein Gang durch die Bibliotheken Italiens. Berlin. 1877 ; in-8°.
Bernard (Saint-). Sancti Bernardi opera. Paris, 1690 ; 2 vol. in-fol.
Beugnot (A.). Les Juifs d'Occident ou recherches sur l'état civil, le commerce et la littérature des Juifs en France, en Espagne et en Italie, pendant la durée du moyen âge. Paris, 1824 ; in-8°.
Bischof et Moeller. Vergleichendes Wörterbuch der alten, mittleren und neueren Geographie. Gotha, 1829 ; in-8°.
Bloch (Isaac). Inscriptions tumulaires des anciens cimetières israélites d'Alger. Paris, 1888 ; in-8°.
Bodenschatz (J.-G.). Kirchliche Verfassung der heutigen Juden. Erlangen, 1748-1749 ; in-4°.
Boemus (Joannes). Omnium gentium mores, leges et ritus. Augsbourg, 1520 ; in-fol.
Boissi (de). Dissertations pour servir à l'histoire des Juifs. Paris, 1785; 2 vol. in-8°.
Bouillet (N.). Dictionnaire universel d'histoire et de géographie. Nouvelle édition. Paris, 1855 ; in-8°.
Bouquet (Dom Martin). Scriptores rerum gallicarum et francicarum. Paris, 1738 et années suiv. ; in-fol.
Bulletin de la Société royale des antiquaires de France. 1830 et années suiv. ; in-8°.
Carmoly (E.). Histoire des médecins juifs anciens et modernes. Bruxelles, 1844 ; in-8°.
Carmoly (E.). Itinéraires de la Terre-Sainte des XIIIe — XVIIe siècles traduits de l'hébreu et accompagnés de tables, de cartes et d'éclaircissements. Bruxelles, 1847; in-8°.
Carmoly (E.). Notice historique sur Benjamin de Tudèle, nouvelle édition suivie de l'examen géographique de ses voyages par S. Lelewel. Bruxelles, 1852; in-8°.

Digitized by Google

Carmoly (E.). Biographies des Israélites de France. Francfort-sur-le-Mein, 1858; in-8°.

Cassel (Selig). Historische Versuche. Berlin, 1847; in-8°.

Cassel (Selig). Magyarische Alterthümer. Berlin, 1848; in-8°.

Catalogues :

Bibliotheca apostolica Vaticana codicum, . . . recensuerunt S. E. et J. S. A. Assemanus. (Vol. I comprenant les mss. hébreux et samaritains). Rome, 1756; in-fol.

Bibliothecæ Medico-Laurentianæ catalogus ab Antonio M. Biscionio. . . digestus. Florence, 1752; 2 vol. (le 1er tome traite des mss. orientaux).

Catalogus librorum manuscriptorum qui in bibliotheca senatoria civitatis Lipsiensis asservantur. Codices hebraici et syriaci descripti a F. Delitzschio. Additamenta, auctore Zunzio. Grimmæ, 1838; in-4°.

Catalogus codicum manuscriptorum bibliothecæ Palatinæ Vindobonensis. Partem II codices hebraici digessuerunt A. Krafft et S. Deutsch. Vienne, 1847; in-4°. Partem III digessit S. Goldenthal. Vienne, 1851; in-4°.

Catalogus codicum hebræorum bibliothecæ Academiæ Lugduno-Batavæ. Leyde, 1858; in-8°.

Catalogus librorum hebræorum in bibliotheca Bodleiana digessit. . . M. Steinschneider. Berlin, 1852–1860; in-4°.

Codices manuscripti bibliothecæ regii Taurinensis Athenei. . . recensuerunt J. Pasinus. . . Turin, 1749; in-fol.

Codices hebraici manu exarati regiæ bibliothecæ quæ in Taurinensi Atheneo asservantur. Recensuit. . . D. Peyron. Turin, 1880; in-8°.

Manuscripti codices hebraici bibliothecæ J.-B. de Rossi. Parme, 1803; 3 vol. in-8°.

Catalog der Seminar-Bibliothek (de Breslau). Breslau, 1870; in-8°.

Catalog der Hebraica und Judaica aus der Rosenthalschen Bibliothek, bearbeitet von M. Roest. Amsterdam, 1875; 2 vol. in-8°.

Catalog der hebräischen Handschriften in der Stadt-Bibliothek zu Hamburg von M. Steinschneider. Hambourg, 1878; in-8°.

Die hebräischen Handschriften der K. Hof-und Staatsbibliothek in München, beschrieben von M. Steinschneider. Munich, 1875; in-8°.

Verzeichniss der hebräischen Handschriften der königlichen Bibliothek zu Berlin, von M. Steinschneider. Berlin, 1878; in-4°.

Catalogue des manuscrits hébreux et samaritains de la bibliothèque impériale. Paris, 1866; in-4°.

Catalogue des manuscrits hébreux de la bibliothèque du baron de Gunzbourg, par S. Sachs. Paris, s. d.; in-4°.

Catalogue of the hebrew manuscripts preserved in the University library Cambridge by Dr. S. M. Schiller-Szinessy. Cambridge, 1876; in-8°.

Catalogue of the Hebrew manuscripts in the Jews College London, compiled by A. Neubauer. Oxford, 1886; in-8°.

Catalogue of the hebrew manuscripts in the Bodleian Library and in college libraries of Oxford, by A. Neubauer. Oxford, 1886; in-4° et in-fol.

Digitized by Google

Clément-Janin. Notice sur la communauté israélite de Dijon. Dijon, 1879; in-8°.

Colligнon (J.-B.) et Lamort. Histoire générale de Metz. Metz, 1769-1790; 6 vol. in-4°.

Commentaire sur un recueil de compositions liturgiques, par Aron ben Hayyim Haccohen. Ms. hébreu de la Bodléienne, n° 1206.

Commentaire sur Isaïe par Eliézer de Beaugency, édité par Nutt. Londres, 1879; in-8°.

Commentar zum Pentateuch von Joseph Bechor Schor, édité par A. Jellinek. Leipzig, 1856; in-8°.

[Comptes rendus]. Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Comptes rendus de 1853 et années suiv. Paris; in-8°.

[Conciles]. Collection de conciles, par Labbe. Paris, 1671; 18 vol. in-fol.

[Césaire (Saint-)]. Cypriani vita Sancti Cæsarii, dans les Acta Sanctorum S. Benedicti, éd. par J. Mabillon. Paris, 1668-1702; 9 vol. in fol.

Coston (de). Histoire de Montélimar. Montélimar, 1872; 2 vol. in-8°.

Daniel. Histoire de France. Paris, 1755; 17 vol. in-4°.

Darmesteter (A.). Gloses et glossaires hébreux-français. Paris, 1878; in-8°.

Delisle (L.). Catalogue des actes de Philippe-Auguste. Paris, 1856; in-8°.

Depping (G.-B.). Les Juifs dans le moyen âge. Paris, 1834; in-8°.

Diez. Grammatik der romanischen Sprachen. Bonn, 1836-1842; 3 vol. in-8°.

Divan d'Abraham Bédersi. Ms. hébr. du Br. Mus. de Londres, Add. n° 27168.

— des Castiliers Abu'l Hassan Juda ha-Lévi, von Abraham Geiger. Breslau, 1851; in-12.

— d'Isaac ben Abraham Gorni, publié par M. Steinschneider dans le *Hotam Tochnit*, et par H. Gross dans la *Monatsschrift*, 1882.

— de Salomon Bonfed. Ms. de la Bodléienne, n° 964.

— de Salomon Meschoullam da Piera. Ms. hébr. de la bibliothèque royale de Berlin, n° 114; de la bibliothèque impériale de Vienne, n° 108; de la bibliothèque Halberstam, n° 242; de la Bodléienne, n°s 1984 à 1986, 2270 et 2417.

Dozy (R.). Recherches sur l'histoire de la littérature de l'Espagne pendant le moyen âge. Leyde, 1881; 2 vol. in-8°.

Dubois (G.). Historia ecclesiæ Parisiensis. Paris, 1690; 2 vol. in-fol.

Dulaure (J.-A.). Histoire physique, civile et morale de Paris, 6e édition. Paris, 1837-1838; 8 vol. in-8°.

Doyen (G.). Histoire de la ville de Chartres, du pays chartrain et de la Beauce. Chartres, 1786; 2 vol. in-8°.

Epstein (A.). Moses ha-Darschan aus Narbonne. Fragmente seiner literarischen Erzeugnisse. Vienne, 1891; in-8°.

Ersch et Gruber. Allgemeine Encyclopädie der Wissenschaften und Künste. Leipzig, 1818 et années suiv.; in-4°.

Ewald et Dukes. Beiträge zur Geschichte der ältesten Auslegung und Sprecherklärung des alten Testaments. Stuttgart, 1844; 3 vol. in-8°.

Expositor (The). Edited by the rev. W. Robertson Nicol. Londres, 1888; vol. VII in-8°.

Digitized by Google

Felibien (Dom Michel). Histoire de la ville de Paris. Paris, 1725; 5 vol. in-fol.

Furst (Julius). Bibliotheca Judaica. Bibliographisches Handbuch der gesammten jüdischen Literatur. 1849-1863; 3 vol. in-8°.

Gallia christiana..., Historia omnium Archiepiscoporum, Episcoporum et Abbatum. Paris, 1716-1718 et 1856-1865; 16 vol. in-fol.

Geiger (Abraham). Jüdische Zeitschrift für Wissenschaft und Leben. Breslau, 1862-1875; in-8°.

Geiger (A.). Sefer Melo Hofnaim. Biographie des J. J. del Medigo. Berlin, 1840; in-8°.

Geiger (A.). Parschandatha. Die nordfranzösische Exegetenschule. Leipzig, 1855; in-8°.

Girault de Saint-Fargeau. Bibliographie historique et topographique de la France ou Catalogue de tous les ouvrages imprimés en français depuis le XVe siècle. Paris, 1845; in-8°.

Grætz. Geschichte der Juden von den ältesten Zeiten bis auf die Gegenwart. Leipzig, 1857-1878; 11 vol. in-8°.

Grégoire-le-Grand]. Opera Sancti Gregorii Magni. Paris, 1705; 4 vol. in-fol.

Grégoire de Tours. Historia Francorum. Paris, 1561; in-8°.

Grégoire de Tours. Vitæ patrum. Paris, 1699.

Guilbert (Aristide). Histoire des villes de France. Paris, 1844; grand in-8°.

Guizot. Histoire de la civilisation en France depuis la chute de l'empire romain. Paris, 1847; 4 vol. in-8°.

Hebräische Berichte über die Judenverfolgungen während der Kreuzzüge, hrsgg. von A. Neubauer und M. Stern, ins Deutsche übersetzt von J. Baer. Berlin, 1892; in-8°.

Herzberg. Geschichte der Stadt Halle an der Saale. Halle, 1889-92; 3 vol. in-8°.

Hock (S.). Die Familien Pregs nach den Epitaphien des alten jüdischen Friedhofs in Preg, hrsgg. von D. Kaufmann. Presbourg, 1892; in-8°.

Hoeniger (R.). Das Judenschreinbuch der Laurenzpfarre zu Köln. Berlin, 1888; in-8°.

Holzmann. Kelten und Germanen. Stuttgart, 1855.

Horovitz. Frankfurter Rabbinen. Ein Beitrag zur Geschichte der israelitischen Gemeinde in Frankfurt a. M. Francfort-sur-le-Mein, 1882-1885; in-8°.

Huhn. Geschichte Lothringens. Berlin, 1877; 2 vol. in-8°.

[Innocent III]. Epistolæ Innocentii III. Paris, 1682; 2 vol. in-fol.

Israelitische Annalen. Ein Centralblatt für Geschichte, Literatur und Cultur der Israeliten, hrsgg. von J.-M. Jost. Francfort-sur-le-Mein, 1839-1841; in-4°.

Jacobs. The Fables of Aesop as first printed by William Caxton... History of the Aesopic Fables. Londres, 1889; in-8°.

Jahresbericht des jüdisch-theologischen Seminars zu Breslau. Breslau, 1854 et années suiv.; in-4° et in-8°.

Jellinek (A.). Beiträge zur Geschichte der Kabbala. Leipzig, 1852; 2 parties in-8°.

Digitized by Google

Jewish Chronicle (The). Londres, 1841 et années suiv.; in-fol.
Jöcher. Allgemeines Gelehrten-Lexicon. Leipzig, 1750; 4 vol. in-4°.
Jubelschrift zum neunzigsten Geburtstage des Dr L. Zunz. Berlin, 1884; in-8°.
Jubelschrift zum siebzigsten Geburtstage des Dr Hildesheimer. Berlin, 1890; in-8°.
Kayserling (M.). Geschichte der Juden in Navarra, den Baskenländern und auf den Balearen. Berlin, 1861; in-8°.
Kayserling (M.). Geschichte der Juden in Portugal. Leipzig, 1867; in-8°.
Kayserling (M.). Sephardim. Romanische Poesien der Juden in Spanien. Leipzig, 1859; in-8°.
Kennicott (B.). Dissertatio in Vetus Testamentum hebr. cum variis lectionibus. Brunswick, 1783; in-8°.
Knobel (A.). Die Völkertafel der Genesis. Giessen, 1850.
Lacroix (P.). Mœurs, usages et coustumes au moyen âge et à l'époque de la Renaissance. Paris, 1871; in-folio.
La Ferrière (M.-F.). Histoire du droit français. Paris, 1845-1858; 6 vol. in-8°.
Lalaure (M.). Cartulaire de l'abbaye de Saint-Loup de Troyes. Paris, 1875.
Le Blant. Inscriptions chrétiennes de la Gaule antérieures au VIIIe siècle.
Lehmann. R. Joselmann von Rosheim. Mayence, 1879-1878; 2 volumes in-8°.
Lelewel. Géographie du moyen âge. Breslau, 1852-1857; 4 vol. in-8°.
[Leon.] Opera Sancti Leonis (papæ). Rome, 1753; 3 vol. in-fol.
Letterbode (Israelitischer), sous la direction de M. Roest, 12 années. Amsterdam, 1875-1881; in-folio et in-8°.
Lœb (Isidore). Les expulsions des Juifs de France au XIVe siècle. Paris, 1887; in-8°.
Löwenstein (L.). Geschichte der Juden am Bodensee und Umgebung. Constance, 1879; in-8°.
Magazin für die Wissenschaft des Judenthums, hrsgg. von A. Berliner und D. Hoffmann, 2 années. Berlin, 1874-1875, in-folio, et 18 années avec une partie hébraïque, Berlin, 1876-1893; in-8°.
Magazin für die Literatur des Auslandes, sous la direction de M. Lebmann. Berlin, 1832 et années suiv.; petit in-folio.
Maichin (Armand). Histoire de Saintonge, Poitou, Aunis et Angoumois. 1671, 2 parties in-folio.
Malvezin (F.). Histoire des Juifs à Bordeaux. Bordeaux, 1855; in-8°.
Martinière (de la). Dictionnaire géographique, historique et critique. La Haye, 1726-1730; 10 vol. in-folio.
Maulde (de). Coutumes et Règlements de la République d'Avignon. Paris, 1879; in-8°.
Maulde (de). Les Juifs dans les États français du Saint-Siège au moyen âge. Paris, 1886; in-8°.
Ménard. Histoire civile, ecclésiastique et littéraire de la ville de Nimes, nouvelle édition. Nimes, 1825; 7 vol. in-8°.
Ménestrier (C.-F.). Histoire civile et consulaire de la ville de Lyon. Lyon, 1696; in-folio.

Digitized by Google

Mencken (J.-B.). Scriptores rerum Germanicarum præcipue Saxonicarum. Leipzig, 1728-1730; 3 vol. in-folio.

Monatsschrift für Geschichte und Wissenschaft des Judenthums, hrsgg. von L. Frankel. Leipzig, 1852-1860; Breslau, 1861-1868; von H. Grætz, Breslau, 1869-1891; von M. Brann und D. Kaufmann, Breslau, 1892-1896.

Moreri (L.). Grand dictionnaire historique. Paris, 1743-1749; 8 vol. in-folio.

Munk (S.). Mélanges de philosophie juive et arabe. Paris, 1859; in-8°.

Muratori (L.-A.). Annali d'Italia. Milan, 1744-1749; 12 vol. in-4°.

Nangis (G. de). Chronique des rois de France jusqu'à l'an 1300, continuée après sa mort jusqu'à l'an 1368 et insérée dans le *Spicilegium* d'Achery, t. III.

Neubauer (Ad.). Rapport sur une mission dans le Midi de la France..., en Suisse et en Allemagne. Paris, 1874; in-8°. (Extraits des Archives des missions scientifiques, 3e série).

Noble de la Lauzière (J.-F.). Abrégé chronologique de l'histoire d'Arles. Arles, 1807; in-4°.

Nostradamus (César de). Histoire et chronique de Provence. Lyon, 1624; in-folio.

Ordonnances des rois de France de la troisième race. Paris, 1723-1849; 21 vol. in-folio.

Papers read at the Anglo-Jewish Historical Exhibition, no 1. Londres, 1880; in-8°.

Papon (J.-P.). Histoire générale de la Provence. Paris, 1777-1786; 4 vol. in-4°.

Perles (J.). Salomo b. Abraham b. Adereth. Sein Leben und seine Schriften nebst handschriftlichen Beilagen. Breslau, 1863; in-8°.

Philippson (E.). Der Mönch von Montaudon, ein provenzalischer Troubadour. Halle, 1873; in-8°.

Picciotto. Sketches of Anglo-Jewish history. Londres, 1875; in-8°.

Pitton. Les Annales de l'église d'Aix. Aix, 1668; in-folio.

Ponton d'Amécourt. Essai sur les Monnaies mérovingiennes. Paris, 1864; in-8°.

Prudhomme (A.). Les Juifs en Dauphiné aux xive et xve siècles. Grenoble 1883; in-8°.

Raymond Martin. Pugio fidei, ouvrage de polémique contre les Juifs. Paris, 1651.

Reclus (Élisée). Nouvelle géographie universelle, la terre et les hommes. Paris, 1876-1894; 19 vol. grand in-8°.

Reifmann (J.). Biographie de Zerahya Gerundi (en hébreu). Prague, 1853; in-8°.

Renan (E.). Averroès et l'Averroïsme, 2e édition. Paris, 1861; in-8°.

Renan (E.). Les Rabbins français du commencement du xive siècle. Paris, 1877, in-4°. (Extrait du tome XXVII de l'Histoire littéraire de la France.)

Renan (E.). Les écrivains juifs français du xive siècle. Paris, 1893; in-4°. (Extrait de l'Histoire littéraire de la France, tome XXXI).

Revue des Etudes juives, publication trimestrielle. Paris, 1880 et années suivantes; in-8°.

Revue historique. Paris, 1876 et années suiv.; in-8°.

Digitized by Google

Revue orientale. Recueil périodique d'histoire, de géographie et de littérature, sous la direction de Carmoly. Bruxelles, 1841-1846; 3 tomes in-8°.

Romania, recueil trimestriel consacré à l'étude des langues et des littératures romanes, publié par Paul Meyer et Gaston Paris. Paris, 1872 et années suivantes; in-8°.

Sade (I. de). Mémoires sur la vie de Pétrarque. [S. l.], 1763; 3 vol. in-4°.

Saige (G.). Les Juifs de Languedoc antérieurement au XIVe siècle. Paris, 1881; in-8°.

Sendschreiben des Kalonymos ben Kalonymos an Joseph Kaspi, hrsgg. von J. Perles. Munich, 1879; in-8°.

[Sidoine Apollinaire]. Epistolæ Sidonii Apollinaris. Paris, 1879.

Simonnet (Jules). Juifs et Lombards [Mémoires de l'Académie des sciences et belles-lettres de Dijon, année 1865]; in-8°.

Steinschneider (M.). Notice sur les tables astronomiques attribuées à Pierre III d'Aragon. Rome, 1881, petit in-fol. (Extrait du Bullettino di bibliografia e di storia delle scienze matematiche e fisiche, tome XIII).

Steinschneider (M.). Die hebräischen Uebersetzungen des Mittelalters. Berlin, 1893; in-8°.

Steinschneider (M.). Al-Farabi, des arabischen Philosophen Leben und Schriften. Saint-Pétersbourg, 1869; grand in-4°. (Extrait des Mémoires de l'Académie impériale des sciences de Saint-Pétersbourg, VIIe série, tome XIII, n° 4).

Steinschneider (M.). Abraham ibn Ezra. Zur Geschichte der mathematischen Wissenschaften im XII. Jahrhunderte (Zeitschrift für Mathematik und Physik, hrsgg. von Schlömilch). Leipzig, 1865; in-8°.

Stobbe (O.). Die Juden in Deutschland während des Mittelalters. Braunschweig, 1866; in-8°.

[Strauss]. Description des objets d'arts religieux hébreïques exposés à l'exposition universelle de Paris, 1878, collection de M. Strauss. Paris, 1878; grand in-8°.

Tassin. Plans et profils de toutes les principales villes et lieux considérables de France, avec les cartes générales de chaque province. Paris, 1638; 2 vol. in-4°.

Teulet. Layette du trésor des chartes. Paris, 1863.

Tournal. Description du musée de Narbonne. Narbonne, 1847; petit in-8°.

Twysden (R.). Historiæ anglicanæ scriptores. Londres, 1652.

Tychsen (O.-G.). Tentamen de variis codd. hebr. V. T. M. S. S. generibus. Rostock, 1772; in-8°.

Usque (Samuel). Le Consolaçam as tribulaçoens de Ysrael. Ferrare, 1553; in-4°.

Vaissette (Dom). Histoire générale de Languedoc. Paris, 1730-1745; 5 vol. in-fol.

Valois (Adrien de). Notitia Galliarum. Paris, 1675; in-fol.

Vertot (R.-A.). Histoire de l'ordre de Malte. Paris, 1726; 4 vol.

Vincent de Beauvais. Speculum doctrinale, naturale et historiale. Strasbourg, 1473; 10 vol. in-fol.

Digitized by Google

Viollet (P.). Les sources des établissements de saint Louis. Paris, 1877 ; in-8°.
Wolf (J.-Christoph.). Bibliotheca Hebraea. Hambourg et Leipzig, 1715; in-4°.
Zedner. Auswahl historischer Stücke aus hebräischen Schriftstellern vom zweiten Jahrhundert bis auf die Gegenwart. Berlin, 1840; in-8°.
Zeiller (M.). Topographia Galliae. Francfort-sur-le-Mein, 1655-1661; 4 vol. in-fol.
Zomber. Etude sur le commentaire sur le traité *Moed Katan* attribué à Raschi. Berlin, 1861 ; in-8°.
Zunz (L.) Die Gottesdienstlichen Vorträge der Juden historisch entwickelt. Berlin, 1832 ; in-8°.
Zunz (L.). Zeitschrift für die Wissenschaft des Judenthums. Berlin, 1823 ; 1 vol. in-8°.
Zunz (L.). Die synagogale Poesie des Mittelalters. Berlin, 1855 ; in-8°.
Zunz (L.). Die Ritus des synagogalen Gottesdienstes. Berlin, 1859 ; in-8°.
Zunz (L.). Zur Geschichte und Literatur. Berlin, 1845 ; in-8°.
Zunz (L.). Literaturgeschichte der synagogalen Poesie des Mittelalters. Berlin, 1853 ; in-8°.
Zunz (L.). Nachtrag zur Literaturgeschichte der synagogalen Poesie. Berlin, 1867 ; in-8°.
Zunz (L.). Gesammelte Schriften, hrsgg. vom Curatorium der Zunzstiftung. Berlin, 1875-1876 ; 3 volumes in-8°.

Digitized by Google

CORRECTIONS

Page 2, ligne 2 d'en bas. Lisez 1204-1205, au lieu de 1304-1305.
— 11, ligne 24. Lisez Toros, au lieu de Torost.
— 39, ligne 18. Lisez Gerundi, au lieu de Girundi.
— 42, ligne 1 d'en bas et ailleurs. Lisez Lemberg, au lieu de Carlsruhe.
— 45, ligne 7 d'en bas. Lisez 1882, au lieu de 1892.
— 48, ligne 12 d'en bas. Lisez Siméon, au lieu de Simon.
— 63, ligne 3 d'en bas. Lisez famille, au lieu de personne.
— 65, ligne 9. Lisez עת קץ d'Isaac Hayyim Cantarini, au lieu de Mikvéh Israël de Menassé ben Israël.
— 79, ligne 19. Lisez Makhir, au lieu de Makir.
— 86, ligne 10 d'en bas. Lisez Isaac ben Juda Haccohen, au lieu de Juda Haccohen.
— 100, ligne 17. Lisez 1381, au lieu de 381.
— 121, ligne 13. Lisez Samuel ben Juda, au lieu de Samuel ben Moïse.
— 123, ligne 2 d'en bas. Lisez Brey, au lieu de Breye.
— 145, ligne 9. Lisez Salomon, au lieu de Samuel.
— 145, ligne 11 d'en bas. Lisez XVII, au lieu de XVIII.
— 159, ligne 7. Lisez Bongodas, au lieu de Bongudas.
— 163, ligne 3 d'en bas. Lisez ברכה משלשת, au lieu de משלשת.
— 170, ligne 4 d'en bas. Lisez Cregut, au lieu de Cregot.
— 176, ligne 6. Lisez Nottingham, au lieu de Nothingham.
— 218, ligne 11 d'en bas. Lisez 22092, au lieu de 22093.
— 218, ligne 5 d'en bas. Lisez p. 442, au lieu de n° 442.
— 222, ligne 15. Lisez 1511, au lieu de 1519.
— 227, ligne 18. Lisez יסוד ר' יוסי קרא בהיותו בטרויש, au lieu de יוסי קרא בהיותו יסוד ר' בטרויש.
— 230, ligne 18 d'en bas. Lisez Siméon, au lieu de Simson.
— 230, ligne 17 d'en bas. Lisez Simson, au lieu de Siméon.
— 263, ligne 4 d'en bas. Lisez 1863, au lieu de 1883.
— 271, ligne 7 d'en bas. Lisez 1558, au lieu de 1578.
— 286, ligne 13. Le n° 17 est à effacer.
— 289, ligne 24. Lisez Symilon au lieu de Samilon.

Digitized by Google

Page 321, ligne 25. Les mots « pour le seigneur Bertrand des Baux » sont à effacer.
— 322, ligne 13. Lisez « de Carpentras », au lieu de « d'Avignon ».
— 322, ligne 19. Après « Amudè Abode », ajoutez : *l. c.*
— 357, ligne 2. Lisez mundo, au lieu de mundi.
— 394, ligne 3 d'en bas. Lisez Litg, au lieu de Zur Litg.
— 400, ligne 11. Lisez Schweiz, au lieu de Schweisch.
— 401, ligne 14. Lisez צרורדה = נצעה, au lieu de נצעה = צרורדה.
— 435, ligne 11. Lisez Bonidec, au lieu de Bondiec.
— 467, ligne 11. Lisez Gruber, au lieu de Grüber.
— 467, ligne 25. Après « Dissertations physiques », ajoutez : d'Averroès.
— 474, ligne 25. Lisez Jean, au lieu de Johan.
— 501, ligne 3. Lisez Twysden, au lieu de Trysden.
— 524, ligne 2 d'en bas. Lisez 12e, aulieu de 11e.
— 532, ligne 17. Lisez 18e, au lieu de 17e.
— 534, ligne 8 d'en bas. Lisez הדרכים au lieu de הרכים.
— 577, Au haut de la page, lisez קינון, au lieu de קין.
— 602, ligne 13 d'en bas. Lisez קרטיינש, au lieu de קריינגש.
— 622, ligne 6 d'en bas. Les mots « Ce nom » jusqu'à מגחג sont à effacer.

Digitized by Google

VERSAILLES

IMPRIMERIES CERF

59, RUE DUPLESSIS, 59

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google

